POLITECHNIKA ŚLĄSKA
W GLIWICACH
STUDIUM WIEDZY O POLSCE
I ŚWIECIE WSPÓŁCZESNYM

ROCZNIKI
DZIEJÓW SPOŁECZNYCH I GOSPODARCZYCH
TOM VI

TOWARZYSTWO NAUKOWE WE LWOWIE
SEKCJA HISTORII SPOŁECZNEJ I GOSPODARCZEJ

2672/III pr.

ROCZNIKI DZIEJÓW SPOŁECZNYCH I GOSPODARCZYCH

(ANNALES D'HISTOIRE SOCIALE ET ÉCONOMIQUE)

POD REDAKCJĄ
Prof. FRANCISZKA BUJAKA i Prof. JANA RUTKOWSKIEGO
SEKRETARZ REDAKCJI: Dr ALEKSANDER TARNAWSKI

TOM VI — ROK 1937

WYDANO Z ZASIŁKU FUNDUSZU KULTURY NARODOWEJ

LWÓW 1937
SKŁAD GŁÓWNY: KASA IM. J. MIANOWSKIEGO
INSTYTUT POPIERANIA POLSKIEJ TWÓRCZOŚCI NAUKOWEJ
WARSZAWA — NOWY ŚWIAT 72

POLITECHNIKA ŚLĄSKA
BIBLIOTEKA GŁÓWNA
Gliwice
P. 165/37

Z DRUKARNI L. WIŚNIEWSKIEGO WE LWOWIE, UL. OSSOLIŃSKICH 16
pod zarządem Klemensa Preidla.

TREŚĆ.

str.

Spis współpracowników VI-go tomu IX
Spis omówionych książek i rozpraw XI

I. Rozprawy i referaty:

1. Rybarski Roman: Historia w „Ekonomii społecznej" prof. St. Grabskiego 1
2. Furtak Tadeusz: Kilka zagadnień z demografii historycznej szlachty polskiej 31
3. Rafacz Józef: Fundacja ostrołęcka taniego kredytu z r. 1577 59
4. Adamczyk Władysław: Rozruchy agrarne włościan w Konopnicy w 1615—1616 r. 73
5. Rusiński Władysław: Uwarstwienie ludności wiejskiej w królewszczyznach Prus Królewskich w drugiej połowie XVII wieku 87
6. Świdrowski Józef: Poprzednicy Law'a. Źródła jego doktryny monetarnej 115
7. Inglot Stefan: Rola J. J. Baranowskiego w ułożeniu planu pożyczek francuskich z lat 1871 i 1872 . . . 163
8. Koczy Leon: Źródła do dziejów handlu Polski na morzu Bałtyckim 179
9. Kring Miklós: Węgierska historiografia społeczno-gospodarcza w ostatnich 25 latach 215

II. Recenzje i sprawozdania:

1. Historia gospodarcza, społeczna i kulturalna. Opracowania ogólne 265
2. Historia doktryn i metodologia 309
3. Źródła i bibliografia 334
4. Stosunki wiejskie 355
5. Stosunki miejskie 412
6. Górnictwo i przemysł 434
7. Handel i komunikacje 449
8. Praca i sprawy społeczne (ubezpieczenia i bezrobocie) . . 460
9. Pieniądz, ceny, kredyt, skarbowość 474
10. Ludność i ruchy społeczne 513
11. Geografia historyczna, ekonomiczna, osadnictwo, kolonie . 535
12. Nauki społeczne 563
13. Różne 583

Kronika 601

TABLE DES MATIÈRES.

page

Liste des collaborateurs IX
Liste des livres et dissertations analysés XI

I. Articles:

1. Rybarski Roman: Les éléments historiques dans „L'économie politique" du prof. St. Grabski 1

   I. Les éléments historiques dans les systèmes d'économie politique et L'Économie Politique du prof. Stanislas Grabski, p. 1. — II. Les bases sociologiques de l'économie politique, p. 6. — III. Le développement de la science et l'évolution économique, p. 11. — IV. Les stades ordinaires du développement économique et social, p. 16. — V. Les systèmes sociales et économiques, p. 23. — VI. Conclusions, p. 28.

2. Furtak Tadeusz: Quelques remarques relatives à la démographie historique de la noblesse polonaise 31

   I. a) Introduction, p. 31. — b) La description des sources et des matériaux, p. 36. — II. a) La moyenne de l'âge des décédés et leur mortalité en pourcentage, p. 40. — b) L'âge de la contractation du mariage, p. 46. — c) Le nombre des mariages contractés par l'individu; la sterilité, p. 49. — d) Le nombre des enfants dans la famille, p. 51. — e) Le nombre des membres de famille, p. 55.

3. Rafacz Józef: La fondation du crédit favorable à Ostrołęka en 1577 59

   1. Le fondateur, p. 59. — 2. Création de la fondation et son but, p. 60. — 3. Les principes du crédit favorable, p. 64. — 4. La destination des intérêts du fonds, p. 66. — 5. L'administration de la fondation, p. 68.

4. Adamczyk Władysław: Les troubles agraires des paysans à Konopnica en 1615—1616 73

   1. Avant-propos, p. 73. — 2. Le village Konopnica: son site et quelques données historiques, p. 73. — 3. Les charges des sujets et les abus du fermier, p. 75. — 4. „Les investigations" des paysans, p. 76. — Les rapports des autorités municipales, p. 78. — 6. Le train du procès: décret de roi du 16. XI. 1615, acte de commission royale du 22. XII. 1615 et décret de roi du 20. I. 1616, p. 79. — 7. Conclusion, p. 84.

5. Rusiński Władysław: Classes de la population rurale des domaines royaux de la Prusse Royale dans la seconde moitié du XVII-e siècle 87

page

I. Introduction, p. 87. — II. Les groupes professionels de la population rurale, p. 90. — III. Le travailleur et sa profession, p. 107. — IV. Position dans la profession: la population économiquement indépendante et dépendante, p. 109. — V. La population rurale attachée aux réserves („praedia") et au château, p. 111.

6. Świdrowski Józef: Les précurseurs de Law. Les sources de sa doctrine monétaire 115

1. La théorie et l'activité de Law caractérisées jusqu'à présent, p. 115. — 2. Les sources de la doctrine monétaire de Law, p. 117. — 3. Les transformations économiques du XVI-e et XVII-e siècles, p. 118. — 4. Un coup d'oeil sur le système de banque de l'Europe jusqu' au XVIII-e siècle, p. 120. — 5. L'influence des transformations économiques, et du système des banques sur le développement des études sur les problemes monétaires, p. 122. — 6. Les projets des banques comme preuves de l'intérêt éveillé par des problèmes monétaires, p. 123. — 7. Les origines de la théorie de la monnaie indépendante aux metaux précieux en Angleterre, p. 123. — 8. La doctrine de la monnaie papier dans la seconde moitié du XVII-e siècle, p. 126. — 9. L'importance des opinions sur la monnaie papier et des transformations économiques dans la création et le développement de la doctrine monétaire de Law, p. 150. — 10. Traits caractéristiques de la théorie monétaire de Law p. 153. — 11. L'importance de la doctrine de Law pour le développement futur de la conception de la monnaie dirigée, p. 161.

7. Inglot Stefan: Le plan financier de J. J. Baranowski pour les emprunts français négociés en 1871 et 1872 . . 163

Thème et sources, p. 163. — Biographie de Baranowski, p. 164. — Les plans financiers des emprunts français, négociés en 1871 et 1872, p. 166. — Le plan financier de Baranowski pour ces emprunts, p. 169.

8. Koczy Leon: Les sources nouvelles de l'histoire du commerce polonais sur la mer Baltique 179

Introduction, p. 179. — I. Les registres douaniers hanséatiques, p. 181. — Les sources descriptives, p. 182. — La première guerre contre Waldemar IV et l'impôt de la douane nommé d'une livre en 1367. — Les registres douaniers et les quitances douanières, p. 183. — Leur conservation dans les archives, p. 184. — La publication des registres douaniers: Höhlbaum, Stieda, Nirrnheim, Bruns, Mantels, Wendt, Weibull, Koppe, p. 184. — L'édition de G. Lechner des registres douaniers de 1368, p. 188. — Sa méthode de publier et la valeur de cette méthode pour les publications de ce genre-là, p. 189. — Les résultats des recherches de G. Lechner, p. 190. — II. Tables douanières de la navigation et du transport des marchandises

page

passant par le Sund, p. 192. — Les origines de la douane, p. 193. — L'état de conservation des registres douaniers, p. 194. — Les tables publiées par Nina Ellinger-Bang, p. 195. — La critique des registres douaniers comme source historique, p. 197. — Les tables ne rendent pas l'état réel du mouvement commercial, p. 199. — Les recherches d'Astrid Friis, p. 200. — Les recherches de A. E. Christensen, p. 204. — L'accord de ses recherches avec celles d'A. Friis, p. 207. — La description générale des tables, p. 208.

9. Kring Miklós: Historiographie hongroise sociale et économique de derniers 25 ans 215

I. Introduction, p. 215. — Origines de la science de l'histoire sociale et économique en Hongrie p. 217. — Les représentants les plus éminents et leur activité pedagogique et scientifique, p. 218. — II. Revue de la littérature hongroise concernant l'histoire sociale et économique, p. 227. — 1. Population, p. 227. — 2. Société, p. 235. — 3. Agriculture, p. 243. — 4. Industrie, p. 248. — 5. Commerce, p. 250. — 6. Politique économique et financière, p. 255. — 7. Conclusion, p. 262.

II. Analyses et compte-rendus:

1. L'histoire sociale et économique en générale 265
2. L'histoire des doctrines et méthodologie 309
3. Les sources et la bibliographie 334
4. La vie rurale 355
5. La vie urbaine 412
6. L'industrie et les mines 434
7. Le commerce et les communications 449
8. Travail et la question sociale (assurances et chômeurs) . . 460
9. La monnaie, prix, crédit et finances 474
10. La démographie historique et les mouvements sociales . . 513
11. Géographie historique et économique, colonisation, colonies . 535
12. Les sciences sociales et les sciences voisines 563
13. Divers 583

Chronique 601

SPIS WSPÓŁPRACOWNIKÓW VI-GO TOMU:

(Cyfry obok nazwisk oznaczają strony, na których rozpoczynają się prace, recenzje i sprawozdania).

Adamczyk Władysław (Lublin) 73. 362.
Adamus Jan (Wilno) 425, 563, 567.
Babel Fronsberg Władysław (Lwów) 460, 465.
Brzeski Tadeusz (Lwów) 313.
Buczek Karol (Kraków) 544.
Bujak Franciszek (Lwów) 294, 361, 413, 523, 527, 566, 575.
Furtak Tadeusz (Lwów) 31, 474, 513.
Gąsiorowska Natalia (Warszawa) 467.
Gołębiewski Tadeusz (Warszawa) 387, 391.
Górski Karol (Poznań) 504.
Grabowski Jan Eugeniusz (Warszawa) 311.
Hauser Henri (Paris) 552.
Hejnosz Wojciech (Lwów) 337, 370, 379, 586.
Herbst Stanisław (Warszawa) 414.
Hoffman Jakub (Równe Wołyńskie) 537, 541.
Hoszowski Stanisław (Lwów) 297, 298, 301, 443, 485, 491, 496, 502, 506.
Inglot Stefan (Lwów) 163.
Karpiński Marian (Lwów) 309, 318, 324.
Kącki Franciszek (Lwów) 371.
Koczy Leon (Poznań) 179.
Kossowski Aleksander (Lublin) 415, 583.
Kostołowski Erazm (Lwów) 376, 515.
Kring Miklós (Budapest) 215.
Królikowski Tadeusz (Wilno) 449, 543.
Kutrzebianka Anna (Kraków) 568, 587.
Lepucki Henryk (Lwów) 349, 393.
Lewak Adam (Warszawa) 520.
Lutman Adam (Lwów) 346, 379. 462, 576.
Lutman Tadeusz (Lwów) 418, 434.
Łowmiański Henryk (Wilno) 412.
Majewski Kazimierz (Lwów) 320.
Mańkowski Alfons ks. (Lembarg, Pomorze) 549.

Niwiński Mieczysław (Kraków) 335, 537.
Olszewicz Wacław (Siemianowice) 434, 440, 441, 464.
Pelc Julian (Lwów) 494.
Puczyński Bohdan (Lwów) 526.
Rafacz Józef (Warszawa) 59.
Rozdolski Roman (Lwów) 356.
Rusiński Władysław (Poznań) 87.
Rutkowski Jan (Poznań) 371, 601.
Rybarski Roman (Warszawa) 1.
Sondel Jan (Lwów) 481.
Staniewicz Witold (Wilno) 355.
Styś Wincenty (Lwów) 327.
Świdrowski Józef (Warszawa) 115, 478, 492, 504.
Tarnawski Aleksander (Lwów) 334, 335.
Tymieniecki Kazimierz (Poznań) 381, 396.
Tyrowicz Marian (Lwów) 265, 295, 338, 399, 400, 527. 535.
Warężak Jan (Łódź) 436, 442, 524, 547, 548.
Wąsowicz Michał (Lwów) 375.
Weydlich Kazimierz (Kraków) 571.
Widajewicz Józef (Poznań) 593.
Wysłouch Seweryn (Wilno) 570, 586.
Wytanowicz Eliasz (Lwów) 266, 424, 453, 590.
Zaikyn Wacław (Lwów) 267, 270, 272, 275, 280, 284, 289, 290, 341, 345, 438, 522, 545, 589.

SPIS OMÓWIONYCH KSIĄŻEK I ROZPRAW.

str.

Archangelskij S. I.: Anglo-gollandskaja torgovla s Moskvoju v XVIII v. (E. Wytanowicz) 453

Balzer O.: Pisma pośmiertne, t. III. (J. Adamus) 563

Bazilevič K.: zob. Problemy istočnikovedenija.

Bergerówna J.: Księżna Pani na Kocku i Siemiatyczach. (Wł. Adamczyk) 362

Bezanson A., Gray R. D., Hussey M.: Prices in Colonial Pennsylvania, 1720—1775. (St. Hoszowski) 496

— Wholesale Prices in Philadelphia, 1784—1861. (S. Hoszowski) 496

Bohdanowicz A.: Stan gospodarstw na Litwie i gospodarstwa w Zaciemieniu w 1897 roku. (W. Staniewicz) . . . 355

Bregiel E. J.: Leninskij etap v teorii vosproizvodstva. (J. E. Grabowski) 311

Brogan D. W.: The Rise and Decline of the American Agricultural Interest. (M. Tyrowicz) 399

Carr-Saunders A. M.: World Population. Past, Growth and Present Trends. (Fr. B.) . . . 527

Chozjajstvo krupnogo feodala-krepostnika XVII v.: Chozjajstvo bojarina B. I. Morozova. Č. I—II. (W. Zaikyn) . 341

str.

Civilization, European, its origin and Development, Vol. V: Economic History of Europe since the Reformation. (St. Hoszowski) 297

Cole A. H. zob. Smith W. B.

Čulošnikov A. P.: K istorii feodal'nych otnošenij v Kazachstane v XVII—XVIII v. (W. Zaikyn) 267

Dolene M.: Pravna zgodovina za slovensko ozemlje. (Fr. B.) 575

Domański B.: Powiat lubomelski. Szkic monograficzny. (J. Hoffman) 537

Dranicyn S. N.: K voprosu ob ekonomičeskich kornjach vosstanija v 1863 g. v Pol'še. (W. Zaikyn) 270

Działacze, Wiejscy, społeczni. T. I. Życiorysy włościan. (M. Wąsowicz) 375

Egner E.: Blüte und Verfall der Wirtschaft. Eine Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung. (T. Brzeski) 313

Elsas M. J.: Umriss einer Geschichte der Preise und Löhne in Deutschland vom ausgehenden Mittelalter bis zum Beginn des neunzehnten Jhs. Bd. I. (St. Hoszowski) . . . 485

Estreicher T.: Jan Zeh, za-

str.

pomniany pionier przemysłu naftowego. (T. Lutman) . . . 434

Fischer A.: Etnografia dawnych Prusów. (Fr. B.) . . . 566

Fogelson S.: Rola wędrówek w rozwoju demograficznym Polski. (T. Furtak) 513

Franzke K.: Die oberschlesischen Industriearbeiter von 1740—1886. (W. Olszewicz) . 440

Frühzeit, Aus der, des Marxismus. Engels Briefwechsel mit Kautsky. (A. Lutman) . . 346

Gessen V. J.: Krest'janskij vopros v pomeščičich proektach reformy 1861 g. v Belorussi. (A. Lutman) 379

Gliwic H.: Przemysł i handel Polski a Wielka Wojna. (W. Olszewicz) 434

Głąbiński St.: Czy kryzys gospodarczy pobudzi ekonomikę do nowego życia? (M. Karpiński) 309

Górzyński S.: Klasztor w Polsce wieków średnich w świetle badań osadniczych. (M. N.) . 537

Gray R. D. zob. Bezanson A.

Grekov B. D.: Feodal'nye otnošenija v Kievskom gosudarstve. (W. Zaikyn) 275

Greven J.: Die dynamische Geld- u. Kreditlehre des Merkantilismus. Eine Studie zu John Law. (J. Świdrowski) . 478

Grodecki R.: Do genezy artykułu „o wypowiedzeniu posłuszeństwa", nowe spostrzeżenia. (J. Adamus) 567

Gross F.: Koczownictwo. Studia nad nomadyzmem i nad wpływem tegoż na społeczeństwo, ustrój i prawo. (A. Kutrzebianka) 568

Grynwaser H.: Przywódcy i burzyciele włościan. (R. Rozdolski) 356

— Ruch włościan w 1861 r. (E. Kostołowski) 515

Halban L.: Religia w Trzeciej Rzeszy. (A. Kossowski) . 583

Hamilton E. J.: Prices and Wages at Paris under John Law's System. (St. Hoszowski) 502

— Prices and Wages in Southern France under John Law's System. (St. Hoszowski) 502

Harmsen H. u. Lohse Fr.: Bevölkerungsfragen. (Fr. B.) . 523

Hauser H.: Recherches et documents sur l'histoire des prix en France de 1500 à 1800. (J. Pelc) 494

Hayes C. I. H.: A Political and Cultural History of Modern Europe. T. I—II. (St. Hoszowski) 298

Hempelmann A.: Die Minerva, Schlesische Hütten-Forst- u. Bergbau-Gesellschaft. (W. Olszewicz) 441

Hertz M.: Znaczenie łódzkiego okręgu gospodarczego i jego upośledzenie. (J. Warężak) 436

Hollis Ch.: The Breakdown of Money. An Historical Explanation. (K. Górski) 504

Honik Z.: Urząd podwojewodziego w Wielkiem Księstwie Litewskiem. (S. W.) 570

Huber K.: Die Anfänge des Liberalismus im Mittelalter. (M. Karpiński) 318

Hussey M. zob. Bezanson A.

Inglot S.: Inwentarz Archiwum XX. Lubomirskich (linia dąbrowieńska). (A. Tarnawski) 334

— Rozwój historii społecznej i gospodarczej w ostatnim 50-leciu. (A. T.) 335

str.

Izvestie, Novoe, o Rossii vremeni Ivana Groznogo. Skazanie Alberta Šlichtinga. (W. Zaikyn) 589

Jacobs A.: Der Stand der preisgeschichtlichen Forschung in Deutschland. (St. H.) . . 491

Jaczynowski J. - Żółtkowska H.: Geografia i gospodarka Polski. (M. Tyrowicz) . . . 535

Janoušek E.: Počátky úpravy lesního hospodářství na panství Chlumu a Třeboně. (W. H.) . 379

Judickij A. D. zob. Sbornik, Istoričeskij.

Kabo R.: Očerki istorii i ekonomiki Tuvy. Č. I. (W. Zaikyn) 272

Kallbrunner J. zob. Wilhelm Fr.

Kellmann R.: Die ländlichen Kreditverhältnisse im ehemaligen Galizien u. heutigen Polen unter bes. Berücks. des ländlichen Kreditgenossenschaftswesens. (J. S.) 481

Keynes J. M.: The General Theory of Employment, Interest and Money. (W. Styś) . . 327

King W. T. C.: History of the London Discount Market. (J. Świdrowski) 504

Klötzner K.: Die Lodzer Textilindustrie in der Krise. (J. W.) 442

Kłembukowski B.: Mircze, wieś pow. hrubieszowskiego. (Fr. B.) 361

Kočin G. zob. Problemy istočnikovedenija.

Korpała J. i **Rutkowska Z.:** Zagadnienia ustrojowe, społeczne i kulturalne Polski. (M. Tyrowicz) 265

Kos M.: Zgodovina Slovencev od naselitve do Reformacije. (Fr. B.) 294

str.

Kosminsky E. A.: Services and Money Rents in the Thirteenth Century. (M. Tyrowicz) 400

Kossman E. O.: Das alte deutsche Lodz. (J. Warężak) . 524

— Deutsche Siedlungskräfte auf Lodzer Boden. (J. W.) 547

— Der Siedlungsgang im Lodzer Urwald. (J. Warężak) . 548

Kozmin N. N.: K voprosu o turecko-mongol'skom feodalizme. (W. Zaikyn) 272

Krofta K.: Žižka a husitska revoluce. (Fr. Bujak) . . . 523

Krupicka H.: Die sogenannte Leubuser Stiftungsurkunde von 1175. (K. Tymieniecki) . 381

Krypjakevyč I.: Z istorii mista Žovkvy. (E. W.) . . . 424

Księga pamiątkowa ku czci Leona Pinińskiego, t. I—II. (W. Hejnosz) 586

Kuhn W.: Zahl u. Bevölkerungsbewegung der Deutschen Kongresspolens seit 1860. (B. Puczyński) 526

Kutrzeba St.: Akta sejmikowe woj. krakowskiego, t. I. (M. Niwiński) 335

— Polskie ustawy i artykuły wojskowe od XV—XVIII wieku. (W. Hejnosz) 337

Laakmann H.: Das Bürgerbuch von Pernau. I. 1615—1787. (J. Adamus) 425

Lauffer S.: Die platonische Agrarwirtschaft. (K. Majewski) 320

Leśniewski Cz.: Manifest Towarzystwa Demokratycznego Polskiego r. 1836. (A. Lewak) 520

Limanowski B.: Pamiętniki (1835—1870). (M. Tyrowicz) . 338

Ljubomirow P. G. zob. Sbornik, Istoričeskij.

Lohse Fr. zob. Harmsen H.

str.

Lütke H.: Die Theorie der produktiven Kräfte (M. Karpiński) 324

Mager Fr.: Geschichte der Landeskultur Westpreussens und des Netzebezirks bis zum Ausgang der Polnischen Zeit. (T. Gołębiewski) 387

Maksimov A.: Sukonnye manufaktury v XVIII v. (W. Zaikyn) 438

Manufaktura, Krepostnaja, v Rossii. Č. IV. Socialnyj sostav rabočich pervoj poloviny XVIII veka. (A. Lutman) 462

Marshall T. H.: The Population of England and Wales from the Industrial to the World War. (M. Tyrowicz) . 527

Meyer E.: Deutschrechtliche Dörfer in dem posenschen Anteil des Erzsprengels Gnesen nach dem Liber beneficiorum des Johannes a Lasco. (T. Gołębiewski) 391

Mienicki R.: Ziemia nowogródzka w dobie porozbiorowej. (S. Wysłouch) 586

Minkiewicz A.: Cechy białostockie. (H. Łowmiański) . . 412

Moszyński K.: Atlas kultury ludowej w Polsce. Zesz. III. (A. Kutrzebianka) 587

Musioł L.: Pszczyna. Monografia historyczna. (Fr. B.) . 413

Nasonov A. zob. Problemy istočnikovedenija.

Nef J. U.: A Comparison of Industrial Growth in France and England from 1540 to 1640. (St. Hoszowski) 443

— Prices and Industrial Capitalism in France and England, 1540—1640. (St. Hoszowski) 506

str.

Odinec D. M.: Prisoedinenie Ukrainy k Moskovskom gosudarstvu. (W. Zaikyn) 280

Okuń S. zob. Sbornik, Istoričeskij.

Olszewicz B.: Najdawniejsze opisy geograficzne Śląska. (K. Buczek) 544

Otte G.: Das oberschlesische Proletariat und der Genfer Spruch. (W. Olszewicz) . . . 464

Pelc J.: Ceny w Krakowie w latach 1369—1600. (T. Furtak) 474

— Ceny w Gdańsku w XVI i XVII w. (T. Furtak) . . . 474

Perlman S. — Taft Ph.: History of Labor in the United States, 1896—1932. Vol. IV. (N. Gąsiorowska) 467

Perrin Ch.-E.: Recherches sur la seigneurie rurale en Lorraine d'après les plus anciens censiers (IX—XII-e siècle). (K. Tymieniecki) 396

Pfister B.: Die Entwicklung der Arbeitslosenversicherung u. der Arbeitslosigkeit in England. (Wł. Fronsberg Babel) . 465

Philipp W.: Ivan Peresvetov und seine Schriften zur Erneuerung des Moskauer Reiches. (E. Wytanowicz) 590

Piontkovskij S.: Archiv tajnoj ekspedicii o krestjanskich nastroenijach 1774 g. (W. Zaikyn) 522

Pollatschek S.: John Law — Roman der Banknote. (J. Świdrowski) 492

Popov A.: Dalnevostočnaja politika carizma v 1894—1901 godach. (W. Zaikyn) 545

Predtečenskij A. zob. Sbornik, Istoričeskij.

Problemy istočnikovedenija. Sbornik II. (W. Zaikyn) 284

str.

Przybylski A.: Ulice i mosty Warszawy. Kartka z przeszłości. (St. Herbst) 414

Rafacz J.: Przyjęcie poddaństwa w Sieradzkiem w epoce nowożytnej. (W. Hejnosz) . . 370

Riabinin J.: Jeszcze o czarach i gusłach w dawnym Lublinie. (A. Kossowski) . . . 415

— Lublin w 1655 r. (A. Kossowski) 415

— Z dziejów żydów lubelskich. (A. Kossowski) . . . 415

— Nazwiska, przezwiska i przemianki dawnych mieszczan lubelskich. (A. Kossowski) 415

Rodzaevskij K. V.: Sovetskoe chozjajstvo. Č. II. (W. Zaïkyn) 289

Romanowski T.: Kowel i powiat kowelski. Krótki zarys histor.-geogr. (J. Hoffman) . . 541

Ruś, Podkarpatskaja, za hody 1919—1936. (E. W.) . . 266

Rutkowska Z. zob. Korpała J.

Rydzewska E. zob. Problemy istočnikovedenija.

Sbornik, Istoričeskij. T. IV i V. (W. Zaïkyn) 290

Ščerbakov V. K. zob. Sbornik, Istoričeskij.

Seefeldt Fr.: Dornfelds Chronik. (H. Lepucki) 393

Semrau A.: Die Siedlungen im Kammeramt Neimen (Komturei Christburg) im Mittelalter. (ks. A. Mańkowski) 549

— Zur Geschichte der Besiedlung des Grossen Werders im 13. Jahrhundert. (ks. A. Mańkowski) 549

— Die Siedlungen im Kammeramt Kerpau (später Liebemühl) Komturei Christburg. (ks. A. Mańkowski) 549

str.

Siegfried A.: Le Canada, puissance internationale. (H. Hauser) 552

Smith W. B. — Cole A. H.: Fluctuations in American Business, 1790—1860. (St. Hoszowski) 301

Sokołowski St.: Las tatrzański. (J. R.) 371

Speranskij A. N.: Kazennye železnye „rudni" v Smolenskom uezde vo vtoroj polovine XVII veka. (W. Zaïkyn) . . . 345

Szubert W.: Dzieje ubezpieczenia na wypadek bezrobocia w Anglii. (Wł. Fronsberg Babel) 460

Szyszman A.: Osadnictwo karaimskie na ziemiach W. Ks. Litewskiego. (T. Królikowski) . 543

Taft Ph. zob. Perlman S.

Trockij I. zob. Problemy istočnikovedenija.

Villat L.: La Révolution et l'Empire (1789—1815). T. I—II. (M. Tyrowicz) 295

Vladimircov B. Ja.: Obščestvennyj stroj mongolov. (W. Zaïkyn) 272

Weydlich K.: Franciszek Stefczyk, pionier polskiej spółdzielczości rolniczej. (Fr. Kącki) 371

Wilhelm Fr. — Kallbrunner J.: Quellen zur deutschen Siedlungsgeschichte in Südosteuropa. (H. Lepucki) . . . 349

Winkler A.: Die Entstehung des „Kommunistischen Manifestes". (A. Lutman) . . . 576

Wojciechowski St: Spółdzielnie rolnicze. (K. Weydlich) 571

Wurm D.: Z dziejów żydostwa brodzkiego za czasów dawnej Rzeczypospolitej Polskiej (do r. 1772). (T. Lutman) 418

Wysłouch S.: Posługi komu-

str.

nikacyjne w miastach W. Ks. Litewskiego na prawie magdeburskiem do połowy XVI w. (T. Królikowski) 449

Zantoch. Eine Burg im deutschen Osten, t. I. (J. Widajewicz) 593

str.

Żabko-Potopowicz A.: Wieś polska w świetle polskich prac naukowych i publicystycznych z okresu przed uwłaszczeniem włościan. (E. Kostołowski) . 377

Żółtkowska H. zob. Jaczynowski J.

RYBARSKI ROMAN (Warszawa)

HISTORIA W „EKONOMII SPOŁECZNEJ" PROF. ST. GRABSKIEGO.

LES ÉLÉMENTS HISTORIQUES DANS „L'ÉCONOMIE POLITIQUE" DU PROFESSEUR STANISLAS GRABSKI.

Treść: I. Historia w systemach ekonomicznych i „Ekonomia społeczna" prof. St. Grabskiego. (Les éléments historiques dans les systèmes d'économie politique et L'Économie Politique du prof. Stanislas Grabski).— II. Socjologiczne podstawy ekonomii. (Les bases sociologiques de l'économie politique). — III. Rozwój nauki na tle gospodarczego rozwoju. (Le développement de la science et l'évolution économique). — IV. Prawidłowość rozwoju życia społeczno-gospodarczego. (Les stades ordinaires du développement économique et social. — V. Uwagi końcowe. (Conclusions).

I. HISTORIA W SYSTEMACH EKONOMICZNYCH I „EKONOMIA SPOŁECZNA" PROF. ST. GRABSKIEGO.

W wielu bardzo naukach ich nazwy, wyrażone w tytule wykładu czy systemu, dają względnie dokładne wyobrażenie o ich przedmiocie. N. p. wiemy od razu, co znajdujemy w wykładzie geologii, mineralogii czy botaniki. Poszczególne wykłady mogą się od siebie różnić objętością, systematyką, głębokością ujęcia, ale ich treść zasadnicza jest ta sama. Inaczej jest z wykładami, które noszą nazwę ekonomii społecznej czy politycznej, ekonomiki, nauki gospodarstwa społecznego itd. Nie tylko te tytuły są rozmaite i niedostatecznie jeszcze ustalone; także i w treści zachodzą duże rozbieżności. Pod tym samym lub zbliżonym tytułem można znaleźć wywody, obejmujące bardzo rozległą skalę badań, posługujące się bardzo różnymi metodami.

Bierze ktoś do ręki wykład ekonomii społecznej, gdyż interesują go żywe, praktycznie doniosłe zagadnienia polityczno-ekonomiczne. Ale spotyka go rozczarowanie: znajduje tylko teoretyczne rozumowanie, wyjaśniające zasadnicze zjawiska gospodarcze

i związki między nimi, przeprowadzone w sposób abstrakcyjny, oderwany od życia. Może trafić jeszcze gorzej: zjawiska gospodarcze ujęte są w formuły wyższej matematyki, których nie zrozumie ten, kto z tą matematyką nie miał do czynienia. Albo może ktoś szukać praw, rządzących zjawiskami ekonomicznymi, ujętych w sposób ogólny, a znajdzie w innym znowu wykładzie zbiór wiadomości z zakresu aktualnego życia gospodarczego, wiele uwag natury praktycznej. Wreszcie może natrafić na wykład w rodzaju G. Schmollera *„Grundriss der allgemeinen Volkswirtschaftslehre"*, w którym dużo jest historii, nie tylko gospodarczej, a mało uogólnień, wyjaśniających elementarne zjawiska gospodarcze.

Historyk, który coraz częściej musi zaglądać do wykładów ekonomii, o ile nie poświęca się pewnym tylko działom historii, np. historii dyplomatycznej, ma duży kłopot z uzupełnieniem swych wiadomości z zakresu ekonomicznego. Chciałby znaleźć przede wszystkim wykład ekonomii, w którym pierwiastki historyczne są w pełni uwzględnione. Nie zależy mu bowiem tylko na wyjaśnieniu pewnych terminów, na które natrafia w trakcie swych badań historycznych, np. ceny maksymalnej, ligi pieniądza, traktatu handlowego, co można znaleźć w dokładniejszych encyklopediach. Historyk pragnie zrozumieć znaczenie pierwiastka ekonomicznego w dziejach, znaleźć charakterystykę różnych ustrojów społeczno-gospodarczych, zdać sobie sprawę z funkcjonowania instytucji społeczno-ekonomicznych. Szuka więc źródeł, w których znajdzie potrzebne mu uogólnienia, zwraca się więc do ekonomistów.

Ale nie wszyscy oni w swych wywodach uwzględniają pierwiastki historyczne. Najgłośniejsze nawet systemy szukają praw rządzących życiem gospodarczym niezależnie od konkretnych warunków czasu i miejsca; nie wypowiadają bynajmniej negatywnego sądu o badaniach historyczno-gospodarczych, lecz nie zajmują się nimi, uważając je za odrębny dział badań. Inni ekonomiści formułując zresztą ogólne prawa, rządzące zjawiskami gospodarczymi, ilustrują swe wywody historycznymi przykładami. Takiego materiału historycznego znajdziemy sporo nawet u najbardziej reprezentatywnych pisarzy szkoły liberalnej, np. w „Dociekaniach nad naturą i przyczynami bogactwa narodów" Adama Smitha i w „Studium o ludności" Th. R. Malthusa. Niektórzy ekonomiści traktują historię gospodarczą jako wstęp, jako wprowadzenie

do dogmatycznego wykładu ogólnych zasad. Bardzo wreszcie nieliczna grupa autorów chce organicznie związać pierwiastki historyczne z teoretycznymi, sformułować niejako prawa rozwoju społeczno-gospodarczego, przedstawić instytucje gospodarcze w ich ciągłym przeobrażeniu się dziejowym.

Do tej właśnie ostatniej grupy należy bardzo obszerne dzieło prof. Stanisława Grabskiego: „Ekonomia Społeczna". Dlatego też można by wiele napisać o „historii" w tej ekonomii społecznej. Historia nie stanowi tam tylko wstępu, tylko tła ogólnego. Nie jest źródłem ciekawych przykładów dla abstrakcyjnego ekonomisty. Spośród 10 części „Ekonomii Społecznej" zagadnieniami historycznymi zajmuje się niejako *ex professo* część I (Socjologiczne podstawy ekonomii), część II (Rozwój nauki ekonomii społecznej) i część VIII (Ustroje społeczno-gospodarcze). Ale w tym całym systemie historia, i to nie tylko historia czasów najnowszych, lecz czasami nawet i prehistoria, wchodzi wszędzie „drzwiami i oknami". Przerywa najbardziej abstrakcyjne wywody, wciska się między polityczno-ekonomiczne rozważania, poświęcone aktualnym sprawom polityczno-ekonomicznym.

Na pierwszy rzut oka „Ekonomia społeczna" przypomina dość mocno wspomniany poprzednio „Grundriss" Schmollera. Podobieństwo występuje przede wszystkim w tym, że i St. Grabski w układzie swego systemu odbiega od utartego szablonu, którym posługiwały się dawniejsze systemy, wyróżniając „produkcję", „rozdział dochodu społecznego" i „konsumcję". Nie idzie też w ślady późniejszych wykładów, które grupują materiał według podstawowych pojęć ekonomicznych (wartość, cena, kapitał, dochód, renta, zysk przedsiębiorcy, monopol itd.). St. Grabski dzieli swój przedmiot według głównych grup zagadnień względnie instytucyj gospodarczych. Zestawmy obok siebie tytuły „ksiąg" u G. Schmollera i „części" u St. Grabskiego, by uwydatnić wspomniane podobieństwo:

„Grundriss" G. Schmollera. Księgi:	„Ekonomia" St. Grabskiego. Części:
Wstęp. Pojęcie. Podstawa psychologiczna i obyczajowa. Literatura i metoda.	I. Socjologiczne podstawy ekonomii.
Ks. I. Ziemia, ludzie i technika.	II. Rozwój nauki ekonomii społecznej.

Ks. II. Społeczny ustrój gospodarstwa.
Ks. III. Społeczny proces obiegu dóbr i rozdziału dochodu.
Ks. IV. Rozwój życia gospodarczego w całości.

III. Zasadnicze pojęcia społeczno-gospodarcze.
IV. Gospodarstwo i przedsiębiorstwo.
V. Rynek.
VI. Kapitał.
VII. Stosunki robotnicze.
VIII. Ustroje społeczno - gospodarcze.
IX. Współczesny kapitalizm.
X. Dążenia rozwojowe współczesnego kapitalizmu.

Zestawienie to nie wykazuje bynajmniej, by prof. St. Grabski naśladował układ dzieła G. Schmollera. Ale uwydatnia pewne pokrewieństwo typu, wspólne obydwom autorom: pojmowanie zjawisk gospodarczych w związku z pozagospodarczymi pierwiastkami; pojmowanie ich jako pewnego procesu rozwojowego, a nie jako równowagi statycznej, rządzonej ogólnymi prawami.

Układ systemu prof. St. Grabskiego nie jest dostatecznie zwarty. Pochodzi to stąd, że ta praca powstawała i była ogłaszana etapami w ciągu kilku lat (od r. 1927 do 1933). Autorowi zależało na tym, by czytelnik mógł czytać poszczególne części, nawet gdy nie czyta całego dzieła; „jest zaś wielu ludzi, których interesują tylko pewne poszczególne zagadnienia ekonomiczne a nie całokształt nauki ekonomii społecznej", pisze w przedmowie. Ponieważ każda część stanowi sui generis całość, nieuniknionym było powracanie do tych samych tematów.

Zakres zagadnień, objętych pracą prof. St. Grabskiego, jest bardzo rozległy. Autor jej wniósł do swego przedmiotu przede wszystkim przygotowanie filozoficzne, które znalazło swój wyraz w wydanej w r. 1900 rozprawie pt. „Zur Erkenntnislehre der volkswirtschaftlichen Erscheinungen". Dużo trudu włożył w badania nad historią doktryn ekonomicznych w Polsce. Znana i bardzo cenna jego praca p. t. Zarys rozwoju idei społeczno-gospodarczych w Polsce (Tom I i II, r. 1903 i 1904) zawiera, prócz studiów nad literaturą ekonomiczną w XVIII wieku, także i wyniki archiwalnych badań nad stosunkami włościańskimi na przełomie w. XVIII i XIX, a więc dzieje gospodarcze zna nie tylko z literatury

tego przedmiotu. Prócz tego ogłosił szereg studiów z dziedziny polityki, względnie pogranicza socjologii i polityki.

Czynny jego udział w życiu politycznym znajduje oddźwięk także i w rozpatrywaniu zagadnień społeczno-gospodarczych. Pisze w części II (str. 4): „I nie potrafi nikt zrozumieć rzeczywistych czynników życia i rozwoju społecznego, kto nie potrafi odczuć tych wszystkich motywów działania jednostek i gromad ludzkich. A odczuć je należycie może tylko ten, kto sam żyje czynnym życiem społecznym. To też wszyscy ci uczeni, którzy posunęli znacznie naprzód naukę ekonomii społecznej, nie byli „książkowymi" jedynie uczonymi".

Ten ostatni pogląd nie zupełnie jest słuszny. Typem „książkowego" uczonego był niewątpliwie Adam Smith; Th. R. Malthus spędził żywot daleki od czynnego życia. Wielu uczonych, przodujących w nauce np. Alfred Marshall, G. Schmoller lub Karol Menger, to typowi profesorzy pochłonięci swym przedmiotem. Ale wspominamy o tym dlatego, by podkreślić, że temperament polityczny prof. St. Grabskiego przebija się wyraźnie w jego pracy naukowej. Wyraża się to nie tylko w żywym odczuwaniu i przedstawianiu różnych aktualnych zagadnień ekonomicznych, w powoływaniu się na przykłady i doświadczenia, wzięte z życia.

Czynna działalność polityczna wymaga szybkich decyzji, wymaga wydawania sądów o zjawiskach i ludziach, z którymi to sądami nie można zwlekać. Polityk musi niejednokrotnie dokonywać syntezy zjawisk, choćby nie rozporządzał dostateczną ilością faktów. Uczony może być bardziej powolny i ostrożny. Może czasami poprzestać na zgromadzeniu materiału, zebranego krytycznie, bez wypowiadania ostatecznego wniosku. Może zakończyć swą pracę znakiem zapytania. Otóż umysł prof. St. Grabskiego ma skłonność do syntezy. A bodaj, że jego temperament polityczny przejawia się w tym, że poszczególne zagadnienia występują u niego z wielką wyrazistością, ale zarazem odpowiedzi na nie są nieraz zbyt kategoryczne, zbyt bezwzględne. Mało jest zastrzeżeń i wątpliwości właściwych „książkowym" uczonym. Ta skłonność do syntezy ma swe dodatnie strony, gdy dane zagadnienie jest już dostatecznie wyświetlone przez naukę; ułatwia orientację w masie zjawisk, pobudza do myślenia, choćby się nie jedno chciało inaczej sformułować. Ale czasami gdy uogólnienia dotyczą bardziej pierwotnych i mniej znanych stosunków gospodarczych, wyrażone są

w formie zbyt stanowczej, kiedy raczej należałoby podkreślić ich hipotetyczny charakter.

II. SOCJOLOGICZNE PODSTAWY EKONOMII.

W części I mamy przedstawione „Socjologiczne podstawy ekonomii". Po rozważaniach, poświęconych pojęciu nauki ekonomii społecznej, formom współżycia społecznego, naukom społecznym i naturze wykrywanych przez nie praw, mamy ogólny obraz rozwoju społecznego od czasów najdawniejszych, zakończony odróżnieniem okresów rozwoju cywilizacji z punktu widzenia społeczno-gospodarczego i odróżnieniem czynników rozwoju społecznego. Zajmijmy się tymi uogólnieniami historycznymi nie w tym celu, by je zrekapitulować, lecz by na przykładach niektórych ich odgałęzień uwydatnić metodę pracy autora i bardzo rozległy zasięg jego rozważań.

Obraz rozwoju społecznego zaczyna on od życia pierwotnych osad rodowych. Czynnik postępu, który pierwotne rody ludzkie wznosi ponad poziom zwierzęcego życia, widzi w „wyobraźni twórczej" („wyobraźnia twórcza jest czynnikiem postępu — a nie głód i popęd płciowy") (Cz. I, str. 55). A czy to przeciwstawienie jest słuszne? Życiem pierwotnego człowieka kierują różne popędy czyli inaczej mówiąc, instynkty. Prócz popędu zaspokojenia głodu i popędu płciowego można by inne jeszcze wymienić. Rozwój ich pobudza do większego wysiłku władze umysłowe człowieka, także i to co nazywamy wyobraźnią twórczą. Można by powiedzieć, że właśnie te popędy są źródłem postępu. Czy przypadkiem pojęcie „wyobraźni twórczej" nie jest zbyt ogólne, by mogło być użyteczne? Czy wiążąc związkiem przyczynowym „wyobraźnię twórczą" i „postęp" nie popełniamy pewnego rodzaju tautologii? Zagadnienia psychiki pierwotnej i pierwotnych stosunków gospodarczych są zbyt skomplikowane, by można je było ujmować w tak szerokich rzutach; jeżeli się np. uwzględni Williama Mc Dougalla „An introduction to social psychology", bodaj że dojdzie się do wniosku, że te zagadnienia nie są jeszcze dość dojrzałe. A poruszanie ich nawet we wstępie do systemu ekonomii społecznej nie jest konieczne.

Ale przejdziemy do zagadnień, już *par excellence* historycznych. W przedstawieniu rozwoju społecznego u prof. St. Grabskiego zajmuje bardzo poczesne miejsce zagadnienie podboju

jednych ludów przez drugie. Z podbojem łączy on powstanie pierwszego państwa. Znajdujemy między innymi następujące uogólnienie: „Ludy podbijające mogły stać wyżej lub niżej w swym rozwoju cywilizacyjnym od podbijanych. Ale podbijany był zawsze tylko lud już osiadły, rolniczy i posiadający jakieś bogactwo dzięki udoskonaleniom techniki i organizacji swej gospodarczej pracy, dającej zasoby, pozostające po zaspokojeniu bieżących potrzeb, lud, żyjący już w okresie tworzącej się — jeśli nie rozwiniętej całkowicie — gospodarki domowej“ [1]). Podboje ludów stojących na wyższym stopniu cywilizacji, to już podboje wtórne: „ich własna bowiem organizacja powstała z wcześniejszego podboju“ (I, str. 68).

Najpierw trzeba stwierdzić, że o pierwotnym powstawaniu państw mamy bardzo mało wiadomości. Uogólnienia są trudne, raczej trzeba snuć ostrożne hipotezy, na podstawie fragmentarycznych wiadomości. Jeżeli się chce objaśniać powstawanie pierwotnych państw przez podbój, widzieć w nim źródło późniejszego zróżnicowania społecznego, to trzeba najpierw nad tym się zastanowić, czy pojęcie „podboju“ jest tak proste, tak jednorodne, by można nim wyjaśniać inne zjawiska, a samo już nie wymagało wyjaśnienia. Może być podbój, w którym obca grupa zagarnie władzę na innym terytorium i wciela w kadry swej organizacji społecznej i gospodarczej miejscową ludność. Może dalej się zdarzyć, że jakiś lud podbija inny o pokrewnym typie cywilizacyjnym i wtedy zatrze się różnica między ludem podbijającym a podbitym, podbój nie będzie miał znaczenia w rozwoju struktury społecznej. Może się również zdarzyć, że liczniejsza grupa społeczna zawłaszcze terytorium o bardzo rzadkiej ludności, i tę miejscową ludność wypiera, odrzuca ku górom lub morzu; wtedy również podbój nie będzie miał konstytutywnego znaczenia dla późniejszego rozwoju społecznego.

Dlaczego podbijany był zawsze tylko lud już osiadły rolniczy i posiadający jakieś bogactwo itd.? Dlaczego nie mógł być podbity lud myśliwsko-pasterski? I jeszcze jedno daleko posunięte twierdzenie prof. St. Grabskiego: przedmiotem podboju

[1]) Podkreślenia zachowane w cytatach według tekstu.

był (zawsze jak należy przypuszczać wedle cytowanego ustępu) „lud żyjący już w okresie tworzącej się — jeżeli nie rozwiniętej całkowicie zamkniętej gospodarki domowej". I pojęcie gospodarki domowej jest wieloznaczne. Podciągano pod nie różne typy gospodarowania. Oczywiście, że pierwotny lud rolniczy nie miał ożywionej wymiany, ale bodaj że trudno jest przenosić wykształtowane później pojęcie zamkniętego gospodarstwa domowego w tak odległe czasy.

Prof. St. Grabski mimo skłonności do bardzo szerokich syntez, ma zbyt dużo poczucia rzeczywistości, by nie uznać, że mogą powstawać państwa „również bezpośrednio z ludności miejscowej"; przypuszcza, że „tak prawdopodobnie powstały państwa wielkomorawskie, ruskie, polskie". Jednak według niego „i one zaprowadziły u siebie organizację władzy, której formy powstały jedynie z podboju plemion rolniczych, o indywidualnej gospodarce rodzinnej, przez plemiona zorganizowane" (Cz. I, str. 69 i n.).

Według prof. St. Grabskiego. „lud podbijający mógł nie znać jeszcze rolnictwa, a jeżeli je znał — to w czasie swej wędrówki musiał je zarzucić, musiał całą swą organizację gospodarczej pracy i gospodarczego współżycia podporządkować organizacji swej siły wojennej". Niewątpliwie w czasie wędrówki, szukania nowych siedzib, lud podbijający nie mógł zajmować się rolnictwem. Ale przecież nacisk sąsiadów mógł wypędzić lud rolniczy z jego siedzib i wtedy ten, nie przestając być rolniczym, podbił lud inny. Argument, że „lud podbity musiał mieszkać w trwale zbudowanych domach, mieć uprawne pola, stada bydła hodowanego w zagrodach, a nie na stepach", albowiem w przeciwnym razie „nie dałby się podbić, lecz opuściłby wobec przemocy najeźdźców swe tereny pasterskie i łowieckie" — ten argument nie jest decydujący. Gdyż mogło się zdarzyć, że ten lud pasterski i łowiecki nie miał gdzie uciec, jeżeli na drodze stanęły mu góry, nieprzebyte bagna lub morze; a zresztą rolnictwo rozwinęło się stopniowo. Granica między łowiectwem i pasterstwem z jednej strony, a rolnictwem nie zawsze była ostra. Historycy twierdzą, że ludy indo-europejskie (nazywane przez Niemców indo-germańskimi), które dokonały wielkich wędrówek, były na pół pasterskimi a na pół rolniczymi.

Z teorią podboju łączy się u prof. St. Grabskiego teoria powstawania miast. Jego zdaniem najpierwotniejsze organizacje państwowe mają pewne wspólne cechy, z których na pierwszym

miejscu wymienia „mieszkanie plemienia zwycięskiego w odrębnych od podbitej ludności osadach, możliwie obronnych i które są centrami zarządu podbitym krajem oraz panowania nad rolniczymi autochtonów osadami, którym umacniać się obronnie nie wolno. Stąd powstaje pierwszy wyraźny podział na wsie i miasta“ (I, str. 70).

Teoria powstawania miast wymaga przede wszystkim określenia, co nazywamy „miastem“. Wyraz ten ma kilka znaczeń. Albo się bierze za punkt wyjścia fakt istnienia większego skupienia osiedli, bardziej zwartego, i wtedy różnica między miastem i wsią jest raczej ilościowa, albo też pojęciu „miasta“ nadaje się więcej precyzji, uwzględnia odrębną organizację prawną, lub też kładzie się nacisk na przewagę czynności nie rolniczych, obronny charakter, względnie na okoliczność, że dane środowisko jest siedzibą władzy (Por. np. Max Weber, Wirtschaft und Gesellschaft. Grundriss der Sozialökonomik“ III Abt., s. 513 i n.).

Zdaniem prof. Grabskiego, „pierwotny podział na wieś i miasto“, wyodrębnienie warstwy wojennej, kapłańskiej, urzędniczej od ludności pracującej gospodarczo jako też i różne formy organizacji pracy poddańczej czy nie wolnej — wynikły nie z rodzaju gospodarczej myśli ludzi, ich i ich zbiorowisk celów gospodarczych, lecz z potrzeb politycznych państwa, z organizacji panowania nad krajem“ (I, str. 71).

Spory o genezę miast toczą się nie od dzisiaj. Sformułowano szereg teorii. Teorii, która powstanie miasta wywodzi z ośrodka władzy polityczno-wojskowej, np. z grodu, przy czym gród nie jest jeszcze miastem, przeciwstawiono teorię, która widzi genezę miasta w istnieniu na danym miejscu targu, żywszej wymiany handlowej; „targowica“ miała dać początek miasta. Prof. St. Grabski, jak wynika z cytowanych poprzednio jego poglądów, nie przypisuje czynnikowi gospodarczemu konstytutywnego znaczenia. Nie wszyscy geografowie podzielą ten pogląd. Np. Vidal de la Blache pisze: „gdy się bada genezę miast, znajdzie się, że ogólnie biorąc istnienie przeszkody (d'un obstacle) wywołało ich związek, zabezpieczyło ich rozwój. U stóp gór, przy przejściu przez rzeki, na skraju pustyni, przy zbiegu pagórków, wszędzie gdzie trzeba się zatrzymywać, posługiwać się nowymi środkami transportu, są

dane na to, że powstanie miasto" (Principes de Géographie Humaine, 1922 s. 292).

Niewątpliwie warunki naturalne sprzyjają także temu, by w określonych miejscach powstawało miasto, jako miejsce obronne, jako siedziba władzy. Ale n. zd. nie można powstania miast wywodzić z jednego tylko czynnika. Jedna teoria nie wyłącza drugiej. Czynnik polityczny mógł działać silniej w jednych krajach, na jednych miejscach, na innych zaś gospodarczo-handlowy. Mogło się zdarzyć, że obydwa jednocześnie działały na tym samym miejscu, że np. miejsce wymiany handlowej stało się zarazem i siedzibą grodu, że jeden czynnik powstawania miasta oddziaływał na drugi.

W rozwoju społecznym nie spotykamy zazwyczaj jednostronnego oddziaływania przyczyny na skutek. Istnieje wzajemna współzależność zjawisk społecznych. Uznaje ją prof. St. Grabski, występując np. przeciw monizmowi w pojmowaniu rozwoju społecznego. Ale czasami jego skłonność do szerokich konstrukcji zdaje się prowadzić go dalej, niżby wynikało to z przyjętych przez niego założeń metodologicznych.

Prof. St. Grabski odróżnia funkcję historyka z jednej strony, a socjologa i ekonomisty z drugiej. Historyk „stara się odtworzyć obraz zbiorowego życia ludzi. A działanie jednostek opisuje, gdy miały one wpływ na to życie zbiorowe". A natomiast „socjolog i ekonomista z tak odtworzonej przez historyków przeszłości społeczeństw ludzkich wyprowadza uogólnienia, wskazujące na istniejącą prawidłowość w kształtowaniu się f o r m w s p ó ł ż y c i a s p o ł e c z n e g o l u d z i i wzajemny związek przyczynowy, istniejący między powstawaniem, rozwojem i zanikiem tych przeróżnych form, by w ten sposób dojść do ustalenia dróg rozwoju życia społecznego i je przyczynowo wytłumaczyć tj. określić p r a w a t e g o r o z w o j u. Zatrzymuje więc swą uwagę na powszechnie istniejących różnych w gromadach ludzkich t y p o w y c h n o r m a c h wzajemnych między ludźmi stosunków, bada jak te typowe normy powstały z innych również typowych norm, pomijając wszelkie indywidualne od nich odchylenia". Uznaje jednak prof. St. Grabski, że „w życiu każdego zbiorowiska ludzkiego pełno było tych odchyleń"... (I, str. 80).

Wywody zupełnie słuszne, można podnieść raczej formalne zastrzeżenie, do którego wrócimy, czy te uogólnienia rozwoju spo-

łecznego można nazywać „prawami tego rozwoju"; ale w praktyce istnieje duża trudność w określeniu, co jest „typowym", a co jest „odchyleniem". A największe trudności występują w zastosowaniu do najdawniejszych stosunków, co do których rozporządzamy bardzo małą ilością niewątpliwych faktów. Umiejętności, które te fakty gromadzą, nie we wszystkich kierunkach doszły do pozytywnych wyników. Nowsze badania odsłaniają przed nami coraz to nowe, zapomniane cywilizacje. Przybywa faktów, ale właśnie z tego powodu trzeba w uogólnieniach, nie ograniczonych do określonego kręgu cywilizacyjnego, gromadzić wiele zastrzeżeń.

Dla zilustrowania tych trudności wskazaliśmy na parę przykładów, wyjętych z dzieła prof. St. Grabskiego, które nasunęły pewne uwagi krytyczne. Ale trzeba równocześnie podkreślić, jak ciężkiego zadania podjął się autor, chcąc dać na wstępie swego systemu „socjologiczne podstawy ekonomii". Wstęp do właściwego tematu musi być zwięzły, nie może się nadmiernie rozrastać. A w zwięzły sposób można zestawić fakty i teorie mało sporne i skomplikowane, co do których zaznaczyła się już *communis opinio*. Zagadnienia rozwoju społecznego, zwłaszcza gdy się chce wyśledzić „prawa" tego rozwoju, nie należą do najbardziej dojrzałych zagadnień w nauce. Nic dziwnego, że ich ujęcie nieraz nasuwa wątpliwości.

Te zagadnienia, przedstawione w cz. I, nie wiążą się organicznie z właściwą nauką ekonomii społecznej. O ile w tej części prof. St. Grabski porusza problematy czysto ekonomiczne, to do nich musi jeszcze wracać w następnych częściach. Gdyby autor założył sobie skromniejsze cele naukowe, mógłby zacząć wprost od działu, który nosi tytuł (Cz. II): „Rozwój nauki ekonomii społecznej".

III. ROZWÓJ NAUKI NA TLE GOSPODARCZEGO ROZWOJU.

„Rozwój nauki ekonomii społecznej" — to, dając inny tytuł, historia doktryn ekonomicznych. Przedmiot ten stanowi osobną dyscyplinę w systemie nauczania na uniwersytetach francuskich. Temu zawdzięcza się doskonałe dzieła z tego zakresu, jak Ch. Gide'a i Ch. Rista, dalej R. Gonnarda i innych. Prof. St. Grabski w ramach ogólnego systemu nie mógł dać bardzo szczegółowego obrazu poglądów ekonomicznych w ich rozwoju dziejowym — ale pod

jednym względem to zagadnienie pojął szerzej, niż robią to cytowani autorzy francuscy.

Według jego zdania, poznanie historii ekonomii społecznej potrzebne jest przede wszystkim po to, by „zrozumieć związek teoryj tych z rozwojem życia społeczno-gospodarczego i zagadnieniami, które ono różnymi czasy i w różnych narodach wysuwało"; dalej by zdać sobie sprawę, co było słusznym w tych doktrynach w danej epoce; następnie by ocenić krytycznie zarzuty, stawiane dawnym kierunkom przez kierunki późniejsze; wreszcie „by wyrobić w sobie w ten sposób jak najbardziej syntetyczny pogląd na życie społeczno-gospodarze, obejmujący jego całokształt i wzajemny związek wszystkich jego stron, którymi łączy się ono zarówno z politycznym, prawnym, moralnym życiem państw i narodów, jak z dokonującymi się w ich łonie przeobrażeniami pojęć, dążeń, ambicyj i energii poszczególnych warstw, ze zmianami stosunku ludzi do przyrody wskutek rozwoju zaludnienia i techniki pracy, oraz z ewolucją psychologii gospodarczej jednostek" (II, s. 10 i n.).

Innymi słowy: historia doktryn, idei społeczno-ekonomicznych, jest przedstawiona w związku z rozwojem samego życia gospodarczego. Chodzi o to, by przedstawić, jak teorie oddziaływują na fakty i jak te fakty znajdują odbicie w poglądach ekonomicznych. Przy zastosowaniu tej metody występuje wyraźnie odrębność duchowa poszczególnych narodów w dziedzinie teorii ekonomicznej, w szczególności i nasza samodzielność i odrębność duchowa. Prof. St. Grabski znajomości rozwoju teorii społeczno-gospodarczych przypisuje wielkie znaczenie, można bowiem na tej podstawie „wyprowadzić wskazania, w jakim kierunku należy szukać syntezy, obejmującej całokształt czynników i związków przyczynowych życia społeczno-gospodarczego" (Cz. II s. 13).

Na tle ustroju gospodarczego Grecji i Rzymu wyjaśnia autor słabe zainteresowanie starożytnych zagadnieniami ekonomicznymi. Obszerniej przedstawia poglądy ekonomiczne średniowiecza, wyjaśniając trafnie panujące zapatrywania kanonistów ówczesnymi stosunkami gospodarczymi. Wzrost zainteresowań zagadnieniami pieniądza u schyłku wieków średnich i na początku średniowiecza tłumaczy zjawieniem się nowych form życia gospodarczego. Charakterystykę systemu merkantylnego oparł na uwzględnieniu przemian gospodarczych, które w tym czasie zaszły w świecie. Spe-

cjalnie wyjaśnia, dlaczego merkantylizm nie zjawił się w Polsce. Merkantylizm wiąże ściśle z panującym w owym czasie systemem centralizmu państwowego i absolutyzmu. Wskazuje na to, że Polska szła w innym kierunku, niż inne kraje Europy zarówno w swej organizacji państwowej, jak i polityce ekonomicznej.

Stosunkowo dużo uwagi poświęca fizjokratyzmowi, który był dawniej zaniedbywany przez wielu ekonomistów; w wielu podręcznikach uwydatnia się jednostronność tego kierunku, ale nie zaznacza się jego przełomowej roli w powstaniu teorii ekonomii społecznej. „Zasługą fizjokratów — pisze prof. St. Grabski — było wyodrębnienie z całokształtu rozważań politycznych, moralno-filozoficznych, z nauk prawa natury i administracji oraz kameralnej wiedzy — dociekań nad istotą stosunków gospodarczego współżycia ludzi i rządzących tym współżyciem praw naturalnych, przyczynowo pojętych, oraz związanie ich w jeden system nauki o prawach gospodarczego życia społeczeństw“ (II, s. 43 i n.).

W miarę jak zbliżamy się do czasów ostatnich, mniej już miejsca poświęca autor rozwojowi życia gospodarczego, a omawia głównie najważniejsze kierunki ekonomiczne. Rzecz to zupełnie naturalna, gdyż charakterystykę dzisiejszych czasów znajdujemy w całej jego książce. Ale nigdy u autora żaden kierunek nie rysuje się jako doktryna, oderwana od życia i nie związana z tym życiem. Idee ekonomiczne są wyrazem niejako różnych sił społecznych, są programami działania, choćby były ubrane w abstrakcyjną formę.

Między teorią ekonomiczną a dążeniami polityczno-ekonomicznymi istnieje ścisły związek, który uwydatnia praca prof. St. Grabskiego. Nie zerwał się ten związek nawet wtedy, gdy powstała nowoczesna teoria, formułująca ogólne prawa ekonomiczne. Takie prawa, mające bezpośrednie zastosowanie do zagadnień ekonomicznych usiłowała dać szkoła liberalna. W systemie Marxa teoria nadwartości, jego „dialektyka“ rozwoju społecznego, cały materializm dziejowy, łączy się z praktycznym socjalizmem i przewidywaniem przyszłej, rzekomo nieuchronnej, rewolucji społecznej. Szkoła historyczna, która odrzuciła ogólne prawa ekonomiczne, miała niewątpliwie także i pod względem polityczno-ekonomicznym zacięcie antiliberalne.

Jednakże nowe kierunki teoretycznego badania zatraciły ten ścisły kontakt z praktycznymi wskazaniami, co specjalnie warto podkreślić ze względu na niektóre wywody prof. St. Grabskiego, które budzą zastrzeżenia.

W części I (str. 49) pisze: „Metoda badań ekonomii klasycznej wynikła z jej apologii wolnego handlu. Toteż zastosowanie tej metody musi z konieczności doprowadzać do takiejże samej apologii indywidualizmu gospodarczego. Pod tym względem nie różni się szkoła wiedeńska od klasycznej. Innych ona używa argumentów dla uzasadnienia liberalizmu ekonomicznego od jego propagatorów z końca XVIII i początku XIX wieku. Bo też musi go bronić przed krytyką, której wówczas jeszcze nie było. Ale w gruncie rzeczy teoria Böhm-Bawerka zysku z kapitału jest przede wszystkim uzasadnieniem tego zysku".

Ambicją szkoły tak zw. psychologicznej (austriackiej) było stworzenie nauki ścisłej, wykrywającej stałe związki między zjawiskami gospodarczymi, oderwanej od konkretnych stosunków czasu i miejsca, od aktualnych systemów społecznych. Szkoła ta chciała wyśledzić „kategorie ekonomiczne", w przeciwstawieniu do „kategoryj historycznych". Wzięła za punkt wyjścia psychologię gospodarującej jednostki, kierowanej (według jej założeń), wyłącznie motywem ekonomicznym; oparła się w przeciwstawieniu do szkoły liberalnej na zjawisku wartości subiektywnej. Niewątpliwie miała w swych założeniach metodologicznych charakter indywidualistyczny. Ale nie była i nie chciała być apologetką liberalizmu ekonomicznego.

Gdy się czyta teoretyczne prace K. Mengera, Böhm-Bawerka, Fr. Wiesera i innych, nie można się z nich dowiedzieć, czy ich autorzy są lub nie są zwolennikami liberalizmu ekonomicznego. Böhm-Bawerk broni się zawzięcie przeciw zarzutowi, że jego teoria zysku z kapitału, opierająca się na zjawisku niższej oceny dóbr przyszłych, przypisująca wpływowi czasu powstawanie zysku z kapitału, oznacza obronę tego zysku. Ze swych wywodów eliminuje on kryteria polityczno-ekonomiczne, stara się wykazać, że zjawiska, które uważa za zasadnicze występują w każdym ustroju, także i socjalistycznym. Nie wchodzimy w rozpatrywanie pytania, czy założenia szkoły psychologicznej są słuszne; ale możemy stwierdzić, że właśnie dzięki swej abstrakcyjności, dzięki krytykowanej przez prof. St. Grabskiego metodzie izolacji zjawisk ekonomicz-

nych, ta szkoła naprawdę oderwała się od aktualności ekonomicznej.

Prof. St. Grabski, przedstawiając rozwój doktryn ekonomicznych, na pierwszym miejscu przy charakterystyce tak zw. szkoły austriackiej wymienia dzieło Karola Mengera, wydane w r. 1883, poświęcone zagadnieniu metody nauk społecznych (Untersuchungen über die Methode der Sozialwissenschaften und der politischen Oekonomie insbesondere). Ale to dzieło zjawiło się w jedenaście lat po wydaniu przez tegoż autora „Grundsätze der Volkswirtschaftslehre", które zawierały całą już teorię tak zw. szkoły austriackiej. Równocześnie wydał W. Stanley Jewons swoją „Teorię ekonomii politycznej", a w r. 1874 Leon Walras „Zarysy czystej ekonomii politycznej". Wszystkie te dzieła, niezależnie od siebie, zmierzają do zbudowania nowej, abstrakcyjnej teorii zjawisk gospodarczych, wszystkie biorą za punkt wyjścia zjawisko krańcowej użyteczności. Pod tym względem pisarze austriaccy nie mieli monopolu.

Nowa metoda badania, oparta na pojęciu gospodarującej jednostki, na analizie jej stosunku do dóbr, którymi ta jednostka rozporządza, godzi się z najrozmaitszymi kierunkami społeczno-ekonomicznymi. Szereg pisarzy zjawiskiem zmniejszającej się użyteczności uzasadnia progresję w opodatkowaniu, a to trudno nazwać obroną liberalizmu ekonomicznego czy zysku z kapitału. Amerykański pisarz, Simon N. Patten, opiera na tych teoretycznych założeniach uzasadnienie protekcjonizmu ekonomicznego. Istnieje kilku pisarzy socjalistycznych, którzy w swych wywodach oparli się na zjawisku krańcowej użyteczności. W roku 1904 wydał we Francji A. Landry krytykę teorii Böhm-Bawerka (L'intêret du capital) ale przyjął metodę tak zw. szkoły psychologicznej, choć tę krytykę przeprowadził w duchu socjalistycznym.

Według prof. St. Grabskiego „teorie szkoły austriackiej nie przyjęły się naogół w ekonomji społecznej". Jeżeli pod tymi teoriami mamy rozumieć także i pokrewne szkole austriackiej kierunki, jak np. szkołę matematyczną. w ogóle badania, oparte na izolacji zjawiska gospodarczego, to z tym poglądem trudno się zgodzić. Teorie te po wojnie odżyły nawet w Niemczech, gdzie przedtem była bezwzględna przewaga po stronie szkoły historycznej. Rozwijają je nadal Włosi, a także i we Francji dochodzą te badania do coraz większego znaczenia (Gaëtan Pirou i inni).

W Anglii przodujący dziś ekonomista, Pigou, idzie w tym samym kierunku.

Każda jednostronność budzi reakcję — gdy za dużo teorii, uczeni chcą się zbliżyć do realnego życia, uciekają od abstrakcji. Taką reakcję w duchu, pokrewnym poniekąd i szkole historycznej a także i zapatrywaniom prof. St. Grabskiego, można zaobserwować w Stanach Zjednoczonych. Tam tak zw. instytucjonalizm, w oparciu o najnowsze kierunki psychologiczne, zrywające z hedonizmem i jednostronnym racjonalizmem, chce rozpatrywać życie gospodarcze jako proces rozwojowy, zwraca uwagę na potrzebę badania genezy i ewolucji instytucji gospodarczych. Zaznaczyć warto ubocznie, że Roosevelt, tworząc swój sławny „trust mózgów", wciągnął do niego przedstawicieli tego właśnie kierunku ekonomicznego; w ten sposób znowu w ostatnich czasach zaznaczył się związek teorii z życiem gospodarczym.

O ile prof. St. Grabski obce kierunki ekonomiczne traktuje nie zawsze równomiernie, o tyle szczególną uwagę poświęca polskiej myśli ekonomicznej, którą zajmował się już dawniej w szeregu specjalnych studiów. Bardzo wysoko stawia dzieła Fryderyka Skarbka, w czym znajduje obecnie kontynuatorów. Można mieć czasami wątpliwości, czy nie przecenia niektórych pisarzy, jak np. Józefa Supińskiego, ale to już jest kwestia poniekąd subiektywnej oceny. Zdaniem prof. St. Grabskiego, polska nauka społeczno-ekonomiczna idzie torami wytkniętymi przez Staszica, Skarbka i Supińskiego, uwydatniając swoją samodzielność w stosunku do obcych kierunków ekonomicznych.

Część II systemu prof. St. Grabskiego stanowi jedną z najbardziej interesujących jego działów. Może szczególnie zainteresować historyka, któremu obce są dociekania teoretyczne, ale który nie może pominąć rozwoju idei społeczno-gospodarczych; zwłaszcza gdy ten rozwój nakreślony jest na szerokim tle ewolucji życia gospodarczego.

IV. PRAWIDŁOWOŚĆ ROZWOJU ŻYCIA SPOŁECZNO-GOSPODARCZEGO.

Przejdźmy obecnie do głównego zagadnienia, które stanowi kamień węgielny całego systemu: jak prof. St. Grabski pojmuje prawidłowość zjawisk gospodarczych, czyli jak formułuje prawa rządzące tymi zjawiskami? Nie będziemy tu streszczali obszernie jego wywodów. Albowiem trzeba by wkroczyć bardzo głęboko

w zagadnienie metodologiczne, które trudno omawiać na tym miejscu. Zaznaczyć zresztą warto, że niedawno w „Przeglądzie Prawa i Administracji" (R. 62, Kw. I, 1937, Nr. 1) ukazał się obszerny artykuł p. M. St. Karpińskiego p. t. „Historyczne podstawy systemu ekonomii prof. Stanisława Grabskiego", poświęcony specjalnie temu tematowi.

Chcemy te zagadnienia ująć w sposób najprostszy, nie używając specjalnej terminologii filozoficznej. Otóż każdy ekonomista w ten lub inny sposób określa swój stosunek do historii, do faktów, które ona gromadzi. Może najpierw wyjść z punktu widzenia a h i s t o r y c z n e g o, to znaczy formułować prawa na podstawie izolacji zjawisk gospodarczych, ich wyodrębnienia z faktycznych ich związków ze zjawiskami pozagospodarczymi, które tym zjawiskom nadają konkretną fizjognomię dziejową. Nie znaczy to, że ten teoretyk ekonomista neguje potrzebę badań historyczno-gospodarczych, ich wartość, a nawet wartość ich uogólnień; nie zalicza tylko tych elementów do „czystej" czy „ścisłej" teorii ekonomii. Może znowu ekonomista zająć niejako c z y s t o h i s t o r y c z n e stanowisko, negować istnienie praw gospodarczych, widzieć tylko różnorodność zjawisk społeczno-gospodarczych, które można ostatecznie klasyfikować, układać w pewne typy, porównywać, nie tracąc jednak nigdy związku z konkretnymi warunkami dziejowymi, w których te zjawiska powstają. Ten zwolennik skrajnej „szkoły historycznej" nie przypisuje większego znaczenia teorii, wykrywającej czysto gospodarczą prawidłowość zjawisk.

Prof. St. Grabski nie zajmuje ani jednego ani drugiego stanowiska. Umysł wybitnie syntetyczny, chce wykryć prawidłowość zjawisk społeczno-gospodarczych, nie postępując metodą izolacji, nie biorąc za punkt wyjścia *„homo oeconomicus"*. Dla niego przedmiotem badania naszej nauki są zjawiska społeczne pewnego typu, zjawiska wyrastające na tle zbiorowego życia, jego formy, albo też, jakby można powiedzieć, instytucje, które wytwarza rozwój społeczno-gospodarczy. Odrzuca pojmowanie gospodarstwa, jako pewnej mechaniki skrzyżowania się oddziaływań jednostek, kierowanych racjonalnym motywem zysku gospodarczego czy też zasadą gospodarności. Nie wyjaśnia zjawisk gospodarczych przez sprowadzenie ich do zjawisk indywidualnego życia, a doszukuje się e l e m e n t a r n y c h społeczno-gospodarczych zjawisk.

POLITECHNIKA ŚLĄSKA BIBLIOTEKA

Pragnie wykryć prawidłowość, występującą w życiu społeczno-gospodarczym. Uznaje w pełni jego prawa. Oto podstawowe jego założenie: „Nauka ekonomii społecznej ma... za zadanie zbadać i wyjaśnić przyczynowo kształtowanie się i rozwój, oraz wzajemną łączność stanowiących jeden organizacyjny system społecznie, a więc objektywnie celowych form współdziałania gospodarczego, zaopatrującego planowo jednostki w środki materialne zaspokojenia ich potrzeb cywilizacyjnych“ (III, s. 5 i n.).

Najbardziej charakterystyczne w tej definicji są słowa: „kształtowanie się i rozwój“. Gospodarstwo pojmuje prof. St. Grabski w jego ewolucji, zmienności historycznej. Śledzi przeobrażenie się form życia społeczno-gospodarczego. Zachodzi tu głęboka różnica jego poglądów z założeniami „czystej“ teorii ekonomii, dla której punktem wyjścia jest pojęcie równowagi gospodarczej, pojęcie pewnego układu zjawisk gospodarczych, uzyskane tą drogą, że się eliminuje pierwiastki zmienności, mające charakter pozagospodarczy. Teoria ekonomii, czy to sformułowana przez tak zw. szkołę psychologiczną, czy też przez szkołę matematyczną, to przede wszystkim statyka życia gospodarczego; dynamika jest na dalszym planie, wielu przedstawicieli tych szkół jest zdania, że procesów dynamicznych nie da się ująć w prawa ekonomiczne.

Prof. St. Grabski wyznaje inny pogląd. Wykrywa prawidłowość całego życia społeczno-gospodarczego, a zajmują go przede wszystkim zjawiska natury dynamicznej. W następujący sposób pojmuje on prawidłowość gospodarczą:

„Prawa życia społeczno-gospodarczego są dwojakiego rodzaju: a) Określające prawidłowość kształtowania się form gospodarczego współdziałania w poszczególnych okresach i ustrojach, a więc odrębne prawa gospodarczego współżycia w ustroju obecnym kapitalistycznym, odrębne prawa współżycia tego w ustroju feodalnym — odrębne dotyczące ustroju niewolniczego itd.

b) Określające prawidłowość kształtowa-

nia się form gospodarczego współżycia zawsze i wszędzie.

c) Określające prawidłowość rozwoju form gospodarczego współżycia, przejawiającą się w całej dotychczasowej jego ewolucji.

Należy więc rozróżnić trzy kategorie praw społeczno-gospodarczych i ustalić każdą z nich odrębnie, jako: a) prawa okresowe, b) prawa podstawowe, c) prawa rozwojowe" (III, s. 26).

Bardzo interesującym byłby stosunek tych trzech grup praw do siebie. Można by oczekiwać, że prof. St. Grabski oprze na powyższym odróżnieniu dalszy podział swego wykładu, że wyodrębni te trzy grupy praw. Ale idzie inną drogą, bo okazuje się, że właściwie przyjmuje istnienie tylko dwóch grup, a głównie zajmuje się prawami „okresowymi".

Już na pierwszy rzut oka różnica między prawami „podstawowymi" a prawami „rozwojowymi" nie rysuje się wyraźnie. Prawa podstawowe określić mają „kształtowanie się form gospodarczego współżycia zawsze i wszędzie". Byłyby to niejako „kategorie ekonomiczne" w rozumieniu Böhm-Bawerka i innych. A zaś prawa rozwojowe określają prawidłowość, przejawiającą się w całej dotychczasowej ewolucji form gospodarczego współżycia. Otóż, czy to „zawsze i wszędzie" nie jest identycznym z tą całą ewolucją? A może prof. St. Grabski mówiąc o prawach rozwojowych, ma na myśli ewolucję naszej cywilizacji, a zaś prawami „podstawowymi" chciałby objąć zjawiska, które występowały w najrozmaitszych cywilizacjach, niezależnie od siebie?

Na str. 28 Cz. III, stwierdzając bardziej ogólny charakter praw podstawowych, pokreśla zarazem, że i te muszą być „prawami kształtowania się poszczególnych form gospodarczego współżycia", i że „prawa dotyczące wszelkich wogóle zjawisk społeczno-gospodarczych, całokształtu życia gospodarczego społeczeństw, mogą to być tylko prawa rozwojowe". A więc w gruncie rzeczy odróżnienie praw podstawowych od praw rozwojowych okazuje się raczej dialektycznym, bez dalszych konsekwencji dla budowy systemu.

Jako ilustrację pojmowania przez prof. St. Grabskiego prawi-

dłowości zjawisk społeczno-gospodarczych możemy przytoczyć § 5 rozd. II Cz. III, zatytułowany: „Podstawowe, we wszystkich ustrojach istniejące cechy pojęcia wartości gospodarczej i prawa jego rozwoju". Stwierdza prof. St. Grabski szereg zjawisk wartości, występujących we wszystkich okresach cywilizacyjnych; fakt, że wartość oznacza powszechne gospodarcze znaczenie rzeczy i praw, stanowiących materialne środki zaspokojenia potrzeb; że określa to znaczenie w ilościowych wyrazach; dalej że to uznanie gospodarczego znaczenia dóbr zależy od stwierdzenia, że potrzebny dla wykonania ich nakład gospodarczy nie przewyższa stopnia ich gospodarczego znaczenia itd. (III, s. 69).

Niektóre z tych uogólnień nie mają charakteru praw gospodarczych, to znaczy nie wyrażają stałego związku, zachodzącego między zjawiskami gospodarczymi, lecz są tylko definicjami poszczególnych zjawisk gospodarczych. Ale o to mniejsza. Można by jednak zauważyć, że znowu niektóre uogólnienia, wyrażające te stałe związki gospodarcze, nie muszą występować we wszystkich ustrojach gospodarczych. Np. prawo, że nakład gospodarczy nie przewyższa ich stopnia gospodarczego znaczenia. Możemy sobie wyobrazić ustrój komunistyczny, w którym nakład gospodarczy nie będzie grał decydującej roli, w którym poszczególne składniki kosztu produkcji, np. wynagrodzenie za robociznę, nie będzie zależało od znaczenia gospodarczego dóbr, wytworzonych przy jej pomocy, lecz będzie np. regulowane według zasady równości, hierarchii społecznej, „słusznej płacy" itd.

Inny przykład. Pisze prof. St. Grabski, że we wszystkich okresach cywilizacyjnych i ustrojach społecznych pojęcie wartości gospodarczej „ustanawia hierarchię potrzeb gospodarczych, odzwierciedlającą uwarstwowienie społeczne". Otóż ta hierarchia i to uwarstwowienie może się kształtować nie tylko pod wpływem gospodarczej wartości. Różne pozagospodarcze pierwiastki mogą tu oddziaływać; tak zw. gospodarstwo planowe może niekiedy kryteria wartości gospodarczej odsunąć na dalszy plan, hierarchię społeczną uniezależnić od tej wartości.

Przytaczamy te przykłady w tym celu, by uwydatnić, że jednak mimo wszystko nie uda się sformułować ogólnych praw gospodarczych bez przyjęcia pewnych założeń, wyodrębniających tzw. zjawiska gospodarcze od związanych z nimi innych przejawów społecznego życia. Mimo wszystko trzeba tu zastosować pewną

metodyczną izolację. Nikt nie potrafi sformułować np. praw rządzących ceną, praw ogólnych, obejmujących równocześnie cenę, kształtującą się pod wpływem wolnej gry sił gospodarczych, jak i system cen maksymalnych, jak i przypadki stosowania słusznej ceny itd. Te różne pierwiastki splatają się razem w różnych ustrojach. Naszym zdaniem, taka izolacja jest dopuszczalna, o ile ekonomista nie neguje faktów, w których te uogólnienia, wykrywane przez niego prawa, doznają różnych ograniczeń. Schematyczny rysunek działania praw gospodarczych trzeba w zastosowaniu do każdego ustroju, do konkretnych warunków czasu i miejsca, wypełniać barwami, a wtedy dopiero powstanie obraz, nie odbiegający od rzeczywistego życia.

Prof. St. Grabski nie reprezentuje skrajnego historyzmu, lekceważącego czysto teoretyczne uogólnienia. Znamiennym jest, co pisze o tak zw. szkole matematycznej. Oceniając próby ujmowania współzależności funkcjonalnych zjawisk w „wyrazy algebraiczne", zaznacza: „Z prób tych wynika, że analiza matematyczna pewnych przejawów rynku istotnie jest pożyteczna. Daje ona jednak dobre naprawdę wyniki tylko wtedy, gdy ją ograniczamy do ilościowych, a nie jakościowych różnic badanych zjawisk" (III, s. 27). O ile dobrze rozumiemy myśl autora, to jego zdaniem ta funkcjonalna zależność zjawisk musi mieć charakter ilościowy, dać się ilościowo wyrazić; bo ostatecznie, jeżeli śledzimy związek zachodzący między d w o m a zjawiskami, mamy już do czynienia z różnymi jakościami.

Autor „Ekonomii społecznej" w pewnym jednak zakresie potrzebę tych badań uznaje. Jeżeli np. krytykuje teorię wartości Karola Mengera, to nie dla tego, by odrzucał w ogóle teorię, lecz po prostu krytykowanej przeciwstawia własną. Spór o to, jaki zakres, jaką użyteczność przedstawia teoria czysta, bardziej oderwana od konkretnych przejawów życia w różnych ustrojach społecznych, a jaką badanie bliższe historii i uwzględniające w większym stopniu elementy historyczne, jest sporem jałowym. Bodaj że nie skończy się nigdy, gdyż te dwa stanowiska są to raczej dwie różne skłonności umysłu. Umysły spekulacyjne, ze skłonnościami do abstrakcji, szukają ładu w całej masie zjawisk, chcą im dać wyraz jednolity, szukają najogólniejszych praw ekonomicznych. Do innych umysłów bardziej przemawia konkretna żywa rzeczywistość, z jej bogactwem faktów. Te mają skłonność do

badań historyczno-gospodarczych, a unikają zbyt ogólnych formuł, oderwanych od życia.

Prof. St. Grabski szuka prawidłowości w rozwoju społeczno-gospodarczym, ale najżywiej zajmuje się tą prawidłowością, którą może wyśledzić w konkretnych ustrojach społeczno-gospodarczych. Najwięcej uwagi poświęca prawom, które nazywa „okresowymi". W szczególności zadania nauki co do obecnego ustroju społeczno-gospodarczego formułuje w ten sposób: „Wyjaśnienie pełne zjawisk obecnego gospodarczego współżycia polega po pierwsze na ustaleniu istniejącej w obecnym okresie ich prawidłowości, tj. praw społeczno-gospodarczych okresu kapitalistycznego, po drugie na wytłumaczeniu tych praw jako spowodowanych działaniem praw rozwojowych, koniecznych w warunkach współczesnej techniki i współczesnego ustroju moralnego i prawno-państwowego przejawów praw podstawowych". (III, s. 26 i n.).

Czy można sformułować „prawa" okresu kapitalistycznego, czy jakiegokolwiek innego ustroju społeczno-gospodarczego? W tym przypadku używa się wyrazu „prawo" w bardzo szerokim znaczeniu, odbiegającym od tego, co ten wyraz oznacza w naukach ścisłych, a także i u większości teoretyków ekonomii społecznej. Niewątpliwie każdy ustrój ma pewne ogólne właściwości. Ale nie występują one z całą wyrazistością, dopuszczają wiele odchyleń i wyjątków. Kapitalizm występuje w różnych postaciach, w różnych typach. Podlega ciągłym przeobrażeniom. W uogólnieniach, dotyczących życia społecznego i ustroju społecznego, można raczej posługiwać się tzw. prawami statystycznymi, opartymi na prawie wielkich liczb, rejestrowaniu zjawisk, które występują w sposób masowy, przeważający, a nie bezwzględnie powszechny.

Te zastrzeżenia są tym bardziej usprawiedliwione, że prof. St. Grabski nie formułuje czysto gospodarczych praw rozwoju społeczno-gospodarczego, lecz chcąc jak najbardziej zbliżyć się do rzeczywistości, uznaje potrzebę „wytłumaczenia" tych praw różnymi innymi czynnikami, jak warunkami technicznymi, ustrojem moralnym i prawno-państwowym. „Prawo" staje się raczej punktem wyjścia, o który zaczepia się obraz rzeczywistości. Można by

więc tych uogólnień nie nazywać prawami, ale to zastrzeżenie raczej formalne.

W praktyce metoda prof. St. Grabskiego doprowadza do przedstawienia zjawisk społeczno-gospodarczych i ich ciągłej zmienności — „in the making", jakby mógł się wyrazić Anglik. Pojęcia, które w systemach innych ekonomistów rysują się w sposób bardziej jednolity, dzielą się na swoje stadia rozwojowe. Tak np. przedstawia ewolucję wartości gospodarczej, kapitału, zysku z kapitału itd. Nie zna np. jednego pojęcia przedsiębiorcy, lecz przedstawia, jak się „gospodarstwo" przeobraża w „przedsiębiorstwo". Nie ma miejsca na to, by omawiać nawet główne instytucje gospodarcze w ujęciu prof. St. Grabskiego. Dla ilustracji zatrzymajmy się przy części VIII, zatytułowanej „Ustroje społeczno-gospodarcze". Zagadnienie to może posłużyć do wyraźniejszej charakterystyki metody i założeń autora, a zarazem u każdego historyka obudzi zainteresowanie.

V. USTROJE SPOŁECZNO-GOSPODARCZE.

Część VIII („Ustroje społeczno-gospodarcze") dzieli się na dwa wielkie rozdziały. Pierwszy ma charakter metodologiczno-krytyczny. Zawiera określenie ustroju społeczno-gospodarczego i krytykę dotychczasowych teorii rozwoju ustrojów społeczno-gospodarczych. Rozdział II zawiera pozytywny wykład rozwoju ustrojów społeczno-gospodarczych i ich klasyfikację, czynniki ich kształtowania się i drogi rozwoju.

Punktem wyjścia wywodów prof. St. Grabskiego jest stwierdzenie ścisłego związku, który zachodzi między ustrojem społeczno-gospodarczym a całym życiem społeczeństwa w danym okresie jego rozwoju. „Każdemu ... okresowi rozwoju cywilizacji i właściwemu dlań systemowi organizacji etnicznej, moralno-religijnej, prawnej i państwowej społeczeństw, oraz poziomowi technicznego postępu, odpowiada odrębny ustrój społeczno-gospodarczy, odrębny system form gospodarczego współżycia ludzi i ich grup" (VIII, s. 5). Wszystkie pierwiastki życia społecznego pozostają we wzajemnej zależności. „Należyte więc zrozumienie społeczno-gospodarczego życia wymaga, poza zbadaniem i przyczynowym wyja-

śnieniem kształtowania się poszczególnych jego norm: pojęciowych, organizacyjnych i prawnych, dokładnego wyjaśnienia również kształtowania się i rozwoju tych systemów, które stanowią one w swej łączności, — systemów wynikających ze stanu cywilizacyjnych potrzeb odnośnych społeczeństw, moralno-obyczajowej i prawnej ich organizacji, oraz ich umiejętności zużytkowania dla potrzeb otaczającej przyrody, a tem samem będących gospodarczemi ustrojami cywilizacyjnego ich życia" (VIII, s. 8).

Wynika z tego, że prof. St. Grabski nie kreśli niejako autonomicznych schematów rozwoju ustrojów społeczno-gospodarczych, które by brały za podstawę wyłącznie pewne określone zjawisko gospodarcze, a mogły objąć swymi ramami w granicach jednego podziału, jednego „stadium" rozwoju różne ustroje prawno-polityczne i różne cywilizacje. A ostateczną konsekwencją tego pojmowania rozwoju ustrojów społeczno-gospodarczych będzie twierdzenie: „Niema jednej drogi rozwoju ustrojów społeczno-gospodarczych. Niema niezmiennie powtarzającej się we wszystkich rasach, narodach i krajach kolejności przeobrażenia się jednych ustrojów w drugie. I wyjaśnienie prawidłowości rozwoju ustrojów społeczno-gospodarczych polega na ustaleniu i przyczynowem wytłumaczeniu nie drogi, lecz dróg tego rozwoju" (VIII, s. 116).

Wiek XVIII zostawił wiekowi XIX w dziedzictwie wiarę w automatyczny postęp ludności. Starano się niekiedy formułować prawa tego postępu. Za mało znano historię, by wiedzieć o dawnych, upadłych cywilizacjach, po których nie wiele zostało śladów. W XIX wieku rozwinęły się ogromnie badania historyczne. Rozprószyły one dawne naiwne złudzenia o nieuchronnym postępie ludzkości, która wciąż miała wznosić się ku górze. Coś jednak z tej sugestii zostało w niektórych schematach rozwoju społeczno-gospodarczego — choćby nawet w całym materializmie ekonomicznym Marxa i jego pojmowaniu przeobrażeń się ustroju społeczno-gospodarczego.

Prof. St. Grabski poddaje krytyce autorów niemieckich, którzy zbudowali teorie rozwoju społeczno-gospodarczego: bardzo trafnie podkreśla, że np. u G. Schmollera występuje jednostronne utożsamianie Niemiec z całą zachodnią Europą, co wyraża się w zaniedbaniu przez niego historii starożytnego świata i wysunięciu na pierwszy plan ewolucji społeczno-gospodarczej Niemiec, która nie wszędzie przebiegała tymi samymi drogami.

Dalej słusznym jest stwierdzenie, że: „Zasadniczym błędem klasyfikacji okresów i ustrojów społeczno-gospodarczych, przeprowadzonej przez Schmollera i Büchera, jest chęć wynalezienia jednej jakiejś cechy gospodarczego współżycia, której rozwój możnaby uznać za istotną podstawę całego społeczno-gospodarczego postępu" (VIII, s. 26). Występuje prof. St. Grabski przeciw monizmowi Marxa, a także i przeciw tendencjom do uproszczenia rozwoju społeczno-gospodarczego u późniejszych niemieckich autorów.

Jeżeli jednak zajmuje się to krytyczne stanowisko, jeżeli wskazuje na różnorodność czynników, określających ustrój społeczno-gospodarczy w danej epoce, to trzeba zrezygnować z formułowania ścisłych praw rozwoju społeczno-gospodarczego. Nie chcemy jednak podtrzymywać tego formalnego sporu. Ale warto podkreślić, że następstwem tego syntetycznego stanowiska będzie raczej przeprowadzenie klasyfikacji różnych możliwych typów ustrojów społeczno-gospodarczych, klasyfikacji, przeprowadzonej z zastrzeżeniem, że te typy występują w najrozmaitszych kombinacjach.

W swych pozytywnych wywodach prof. St. Grabski daje najpierw charakterystykę przeobrażenia się średniowiecznego ustroju feodalno-korporacyjnego we współczesny ustrój kapitalistyczny, do tego tematu wraca też i w innych częściach swego dzieła. Nie pomija ustrojów dawniejszych, jak np. ustrojów świata klasycznego, jak i Bliskiego Wschodu. Niekiedy te charakterystyki są bardzo zwięzłe i może zbyt kategoryczne. O tych wschodnich ustrojach, np. o ustroju starożytnego Egiptu, nauka nie wypowiedziała swego ostatniego słowa. Np. charakteryzując staroegipski system własności, pisze: „Poddani otrzymują od monarchy urządzenia swych gospodarstw". Rozmaicie pod tym względem bywało, obok poddanych zależnych bezwzględnie od panującego, których własnością on rozporządzał, były i obce kolonie, np. Fenicjan, żyjące w odrębnych warunkach prawno-gospodarczych. Ale w te szczegóły nie możemy wchodzić.

Główny nacisk kładzie autor na klasyfikację ustrojów społeczno-gospodarczych. Zgodnie z swymi założeniami, według których należy wciągnąć do charakterystyki ustroju całą organizację współżycia społecznego, wszystkie główne zasady, na których to współżycie się opiera, dzieli znane nam z historii ustroje społeczne na trzy następujące grupy:

„I. Ustroje gospodarcze społeczeństw, zespolonych węzłami krwi.

II. Ustroje gospodarcze państw, których organizacja opiera się na prawnej przymusowej zależności jednych warstw od drugich.

III. Ustroje gospodarcze państw, których organizacja opiera się na równości praw i obowiązków całej ludności, zespolonej poczuciem i świadomością narodowo-państwowej swej jedności" (VIII, s. 94).

W I-ej grupie odróżnia prof. St. Grabski ustroje gospodarcze osad rodowych i ustroje gospodarcze społeczeństw plemiennych. Wymienia dalej czynniki, wprowadzające różnice w ustroju grupy drugiej. W szczególności np. charakterystyki ustroju średniowiecznego nie rozciąga na Wschód, wskazując na odrębność ustroju społeczno-gospodarczego Rosji. Podkreśla, że w granicach ustroju, w którym decydujące znaczenie ma przymus prawny, istnieją różnice między ustrojami z dominującym czynnikiem gospodarstwa państwowego i ustrojami, w których istnieje pewna równorzędność współdziałających z sobą gospodarstw, sporadycznie tylko z sobą współdziałających. Słowem, wstępna charakterystyka ustroju daje obraz jednolity; ale dalsze wgłębianie się w analizę przynosi całą różnorodność czynników, modyfikujących ogólną zasadę. Klasyfikacja staje się mniej przejrzystą, ale jesteśmy bliżsi historycznej rzeczywistości.

Najbardziej znamiennym dla prof. St. Grabskiego jest wysuwanie na czoło pierwiastków, które by można nazwać pozagospodarczymi. Nie technika, nie system produkcji i wymiany jest punktem wyjścia, lecz ogólny ustrój społeczeństwa, jego podstawa organizacyjna. Raz będzie to węzeł krwi, jako podstawa ustroju społeczeństwa; innym razem prawna przymusowa zależność jednych warstw od drugich; wreszcie zasada równości praw i obowiązków całej ludności i świadomość narodowo-państwowa.

Prof. St. Grabski jest bardzo daleki od materialistycznego pojmowania dziejów i oczywiście pod tym względem ma rację. Zasadniczo słusznym jest pogląd, że nie podobna jest pominąć podstawy organizacyjnej społeczeństwa, dominującego w danej epoce pierwiastka politycznego. Gdyby ktoś np. zlekceważył rolę świadomości narodowej w kształtowaniu się ustroju społeczno-gospodarczego, dałby fałszywy obraz rzeczywistości. Ale można mieć wątpliwość, czy prof. St. Grabski nie przecenia, nie wysuwa zanadto na czoło raczej formalnego pierwiastka prawnego.

Np. kwestia tej równości praw i obowiązków całej ludności. Dzisiaj nie wszędzie ta równość istnieje. Nie istniała ona i w niektórych krajach, w których rozwinął się ustrój kapitalistyczny, podobny do ustroju krajów demokratycznych. Nie zawsze między ustrojem prawno-państwowym a społeczno-gospodarczym istnieje harmonia i zbieżność. Jeden ustrój społeczno-gospodarczy może istnieć w różnych ustrojach państwowych. Np. ustrój komunistyczny może być dziełem zarówno demokracji, wykonaniem zasady równości wobec prawa, jak również opierać się i na woli dynastii (państwo Inkasów w Peru). A zarazem różne ustroje społeczno-gospodarcze mogą się godzić z tą samą zasadą prawnej organizacji społeczeństw.

Zastrzeżenia te dotyczą bardziej ogólnych sformułowań; w szczegółowych wywodach prof. St. Grabski daje wyraz różnorodności zjawisk społeczno-gospodarczych i ich typów. Np. w Cz. X („Dążenia rozwojowe współczesnego kapitalizmu"), przewidując przyszłość, trafnie podkreśla, że nastąpi „coraz silniejsze różniczkowanie się istniejących w poszczególnych krajach typów kapitalistycznego ustroju, wskutek pogłębiającego się dążenia narodów do wytworzenia własną myślą i inicjatywą najodpowiedniejszych dla siebie form organizacyjnych społeczno-gospodarczego swego życia" (X, s. 124).

Nie chcemy poddawać w wątpliwość potrzeby tych klasyfikacji ustrojów społeczno-gospodarczych. Ale każda taka klasyfikacja jest mniej lub więcej dowolna, gdyż każdy autor musi wybrać pewne kryteria, na podstawie których odróżnia się typy ustrojów społeczno-gospodarczych. Rozwój gospodarstwa nie idzie po tak wyraźnej linii, by te kryteria narzucały się z oczywistą

koniecznością. Naszym zdaniem, należałoby tu wziąć pod uwagę dwa momenty. Oto zawsze poszczególne gospodarstwa w ściślejszym tego wyrazu znaczeniu tworzą pewną większą całość, związaną z sobą. I po pierwsze trzeba tu uwzględnić stosunki, które istnieją między tymi większymi całościami gospodarczymi. I tu niewątpliwie pierwiastek wymiany i drogi wymiennej wysuwa się na czoło. Ale po drugie trzeba uwzględnić wewnętrzną strukturę tych większych całości gospodarczych: zagadnienie ustroju własności i rozdziału dochodu społecznego. To drugie kryterium nie jest tak proste jak pierwsze, doprowadzi do bardziej skomplikowanych odróżnień ustrojów społeczno-gospodarczych. Nie możemy tu tych rzeczy szerzej rozwijać, ale w każdym razie warto podkreślić, że klasyfikacja zbyt prosta i jednostronna, jakkolwiek na pierwszy rzut oka może wydawać się trafną, przy dalszej analizie objawia swoje niedociągnięcia i braki.

Prof. St. Grabski uniknął nadmiernej prostoty swej klasyfikacji typów społeczno-gospodarczych. Raczej można by postawić twierdzenie, że wciąga czasami za dużo różnych pierwiastków, zwłaszcza poza-gospodarczych. Daje charakterystyki typów ustrojów społeczno-gospodarczych, kładąc szczególny nacisk na pierwszy z tych przymiotników. Daje niekiedy obraz rozwoju całego ustroju społecznego.

VI. UWAGI KOŃCOWE.

Uwagi obecne, jakkolwiek obszerne, nie są streszczeniem „Ekonomii Społecznej" prof. St. Grabskiego i jej szczegółową recenzją. Zajęliśmy się tylko „historią" w tym systemie, nie wchodząc w zagadnienia czysto teoretyczne, o ile nie zaczepiają o historię; pominęliśmy zagadnienia polityczno-ekonomiczne. Treść dzieła jest tak bogata i różnorodna, że nie można było wyczerpać nawet tego ciaśniejszego tematu. Zwróciliśmy uwagę na główne zagadnienia, w których historia spotyka się z ekonomią społeczną i na niektóre charakterystyczne przykłady metody prof. St. Grabskiego.

Dzieło to jest wyrazem samodzielnej pracy naukowej; jest oparte na studiach, obejmujących dobrych parę dziesiątków lat, prowadzonych w różnych kierunkach naukowych. Działalność naukowa prof. St. Grabskiego zaczepia z jednej strony o filozofię i metodologię nauk społecznych, z drugiej o archiwalne studia

historyczne. Ale właśnie dla tego, że ta działalność naukowa jest samodzielna, że jest oryginalna, nasuwa nie jedną wątpliwość czy uwagę krytyczną. Czasami nawet kategorycznością i śmiałością uogólnień wprost zachęca do polemiki. Ale uwag krytycznych nie nasuwa tylko taki system, którego autor nie pretenduje do samodzielności myśli, w którym reprodukuje cudze poglądy. Bo można wtedy krytykować co najwyżej autorów, na których się oparł, a nie samego autora. A zresztą odmienne zdanie recenzenta nie oznacza ujemnego sądu o wartości naukowej dzieła.

Nie można jednak pominąć pewnego ogólniejszego zarzutu. Praca prof. St. Grabskiego oparta jest na bardzo rozległych studiach, wykraczających daleko poza ściślejszy zakres nauk ekonomicznych. Ale nieraz można zauważyć, że zarówno przykłady historyczne jak i uwagi autora o literaturze ekonomicznej mogły były być oparte na pełniejszym zużytkowaniu najnowszej literatury tych przedmiotów. Czasami autor robi uogólnienia, które zostały podważone czy poddane w wątpliwość przez późniejsze badania. Szereg prac z dziedziny historii gospodarczej z ostatnich lat mógł dostarczyć obfitszego materiału.

Jak już o tym wiemy, „Ekonomia Społeczna“ prof. St. Grabskiego składa się z dziesięciu części, z których każda stanowi odrębną całość. Wydając te części w dość znacznych odstępach czasu, autor musiał powoływać się później na dawniejsze wywody, nie uniknął pewnych powtarzań. Gdyby swą pracę przygotował od razu do druku, stanowiłaby ona bardziej zwartą całość. Właśnie ten rodzaj pracy stanowi pewne usprawiedliwienie dla recenzenta, gdyż ten czasami miał do wyboru parę tekstów, oświetlających ten sam temat i mógłby się narazić na zarzut dowolności w doborze argumentów.

Nie potrzeba podkreślać, że mimo tych wszystkich zastrzeżeń dzieło prof. St. Grabskiego stanowi niezwyczajny nabytek naszych nauk ekonomicznych. A zarazem to dzieło ma szczególną wartość dla naszych historyków, także i wtedy, gdy ci mogą podnieść pewne wątpliwości co do uogólnień autora. Badania monograficzne nie będą się rozwijały, dobór poruszanych w nich zagadnień będzie dość ciasny, jeżeli od czasu do czasu nie przyjdzie ktoś, kto szerokimi syntezami nie pobudzi myśli naukowej. Te syntezy stanowią ramy, które wypełniają szczegółowe badania. Choćby te ramy trzeba było z czasem zmienić, nie umniejsza to wartości tych prac syntetycznych.

FURTAK TADEUSZ (Lwów)

KILKA ZAGADNIEŃ Z DEMOGRAFII HISTORYCZNEJ SZLACHTY POLSKIEJ.

QUELQUES REMARQUES RELATIVES À LA DÉMOGRAPHIE HISTORIQUE DE LA NOBLESSE POLONAISE.

Treść: I. a) Uwagi wstępne. (Introduction). — b) Krótka charakterystyka źródeł i materiału źródłowego. (La description des sources et des matériaux). — II. a) Przeciętny wiek zmarłych i ich śmiertelność w procentach (La moyenne de l'âge des décédés et leur mortalité en pourcentage). — b) Czas zawierania pierwszego związku małżeńskiego. (L'âge de la contractation du mariage). — c) Ilość związków małżeńskich w życiu. Bezdzietność. (Le nombre des mariages contractés par l'individu; la sterilité).— d) Ilość dzieci w związkach małżeńskich. (Le nombre des enfants dans la famille). — e) Ilość osób w rodzinie. (Le nombre des membres de famille).

I.

a) UWAGI WSTĘPNE.

Zjawiska gospodarcze zarówno w przeszłości, jak zresztą i w dobie obecnej zależne są od dwu głównych czynników, z których pierwszy stanowi polityka gospodarcza a szerzej biorąc także w ogóle wydarzenia polityczne, będące najczęściej świadomym celu aktem woli ludzkiej w różnych krajach, czy u różnych ugrupowań jednego kraju a występujące już przeważnie na wyższym stopniu kultury; za drugi zaś niemniej ważny czynnik uważać należy zjawiska przyrodnicze. Klasycznym dowodem tego jest rozwój cen w przeszłości, na który oddziaływały zarówno specjalna polityka cen, jak zwłaszcza ogólno-krajowe czy międzynarodowe wydarzenia polityczne, ale obok tego silny wpływ wywarły tu także takie zjawiska o charakterze czysto przyrodniczym, jak klęski elementarne, a mianowicie posuchy, wylewy, mrozy, zarazy i t. p.

Ale obydwa te czynniki zaważyły nie tylko na szali zjawisk

ściśle gospodarczych, jak n. p. na rozwoju i ruchu cen czy płac; w jeszcze wyższym może stopniu oddziałały one na inną sferę zjawisk w przeszłości a to na zjawiska demograficzne, ludnościowe. Nie trzeba oczywiście bliżej wyjaśniać, jaką tu rolę odegrały wszelkie, na szerszą skalę zakrojone wypadki polityczne, jak wojny, rewolucje i t. p. czy specjalna polityka ludnościowa a z drugiej strony klęski elementarne; na fakty te zwrócimy jeszcze poniżej uwagę, przy omawianiu właściwych zagadnień.

Jeżeli analogia co do wpływu obu tych faktorów na przebieg zjawisk z jednej strony gospodarczych a z drugiej ludnościowych nie da się zaprzeczyć, można by zapytać, czy i w przekazach źródłowych dla obu tych sfer zjawisk nie dałoby się dopatrzeć pewnej analogii. Zastanowić się zatem warto pokrótce nad ilością i wartością przechowanego materiału dla obu tych dziedzin. Jest rzeczą godną uwagi, iż pisemne przekazy źródłowe z dziedziny takich zjawisk gospodarczych, jak ceny, wypadły bez porównania lepiej, aniżeli źródła dla historii ludności w jej dynamice czy też dla jej stanu w pewnym okresie. Wystarczy na dowód tego przytoczyć fakt istnienia zapisek źródłowych o cenach czy płacach dla poszczególnych lat a nieraz nawet kolejno po sobie następujących miesięcy, co potwierdzają prace o cenach, niedawno w Polsce wydane. Gdyby się chciało w podobny sposób zestawić możliwie pełne wiadomości o ruchu i liczbie ludności na przestrzeni dziejów, chociażby także tylko po miastach, natrafiłoby się na nieprzezwyciężone przeszkody, wynikające z braku tak dokładnych wiadomości. Nawet stan ludności w pewnym okresie, obliczany zazwyczaj drogą różnych szacunków na podstawie materiałów rzadko tylko, i to w późniejszych czasach, bezpośrednich (n. p. praca Korzona), a przeważnie pochodzących od czynności skarbowych, nie zupełnie jest pewny (n. p. prace A. Pawińskiego, A. Jabłonowskiego i T. Ladenbergera).

Wprawdzie, jak dotąd, bardzo wielka ilość odnośnych przekazów źródłowych jest nie tylko nie opracowana, ale nawet nie mamy systematycznej ich rejestracji [1]), jednak pożądany jest obraz ruchu i stanu ludności dla pewnych okręgów przynajmniej od końca XVI w. a dla całego terytorium od końca XVIII; zależeć on będzie od trafności metod obliczenia, na podstawie różnych współczynni-

[1]) Bujak Fr.: Źródła do historii zaludnienia Polski. Lwów 1936. Odbitka z Pam. VI Zjazdu hist. polskich.

ków i daleko idących kalkulacyj, czerpiących swe natchnienie w analogii.

Bez wątpienia ściślejsze wiadomości o liczbie, ruchu i stanie ludności pojawiają się w przeszłości na wyższym dopiero stopniu kultury, czy to całego kraju odnośnego czy poszczególnych jego ośrodków kulturalnych, jak n. p. miasta. Nasuwa się pytanie, jak omawiana sprawa przedstawia się, gdy idzie o stan rządzący, stojący kulturalnie wysoko, o ile nie najwyżej, na przestrzeni kilku wieków a więc — o szlachtę. Czy i o ile demografia historyczna dałaby lepsze rezultaty dla szlachty polskiej, aniżeli dla reszty ludności? Odpowiedź wypada o tyle pocieszająco, że istniejące, rozliczne kroniki szlacheckie, herbarze lub genealogie mogą rzucić dość wiele światła na samą demografię szlachty. Myliłby się jednak, kto by sądził, iż na ich podstawie da się uzyskać takie n. p. rezultaty co do ogólnej liczby ludności szlacheckiej jako też i szeregu innych zagadnień, jakie osiągnął np. dla szlachty szwedzkiej P. Fahlbeck. Wprawdzie zaznaczyć trzeba, iż oparł się on na dokładnych wynikach prac spisowych, dokonywanych przez specjalną instytucję szlachecką już od przełomu w. XVI i XVII i na późniejszej ścisłej rejestracji [2]), a nie na herbarzach, ale to sprawy nie zmienia. Herbarze czy inne genealogiczne wydawnictwa szlachty polskiej nie nadają się do obliczenia ogółu głów szlacheckich, nie tylko z takimi brakami, jakie w tej kwestii wykazują obliczenia głów szlacheckich na innej podstawie oparte, Pawińskiego [3]) lub Korzona [4]), ale — w ogóle. Jest tak dlatego, iż przeważnie nie obejmują one ogółu rodów szlacheckich, ale pochodzi to także stąd, że podawane przez nie monografie dla poszczególnych rodów są różnej wartości i dokładności. Możliwą byłaby natomiast praca o pewnej ilości rodów, posiadających najlepsze, najkompletniejsze i chronologicznie najdłuższe monografie; dokładna liczba członków tych rodów oraz poszczególnych ich gene-

[2]) Fahlbeck P.: Der Adel Schwedens. Jena 1903, str. 21.

[3]) Pawiński A.: Źródła dziejowe, t. XII—XIII. Polska pod względem geogr. stat. t. I—V. Warszawa 1883—1895.

[4]) Korzon T.: Wewnętrzne dzieje Polski za St. Aug., t. I—VI. Kraków—Warszawa 1897.

racyj dałaby się wówczas obliczyć nawet z dość dużym prawdopodobieństwem, podobnie jak szereg innych zagadnień, jak np. historia rodów począwszy od ojca rodu, pochodzenie tubylcze czy z innych krajów i t. p. a zwłaszcza kwestia wymierania rodów oraz długości ich życia począwszy od ojca rodu, występującego w historii po raz pierwszy aż do czasów wymarcia. Być może, iż na podstawie wyników osiągniętych dla tych, zresztą przeważnie najwybitniejszych rodów, dałyby się wysnuć pewne wnioski czy mnożniki, pozwalające na szersze obliczenia dla ogółu szlacheckiego. Znowu więc tylko na drodze hipotez i kombinacyj wydaje się możliwa pełniejsza demografia historyczna szlachty, podobnie jak to stwierdziliśmy wyżej w odniesieniu do ogółu ludności.

Zadanie nasze, jakie w niniejszym referacie podjęliśmy, nie będzie dotyczyło tych ze wszech miar godnych opracowania zagadnień, odnoszących się do życia i wymierania całych rodów szlacheckich, liczby członków poszczególnych generacyj i t. p. wielu kwestyj genealogicznych i demograficznych. Na punkcie zrozumienia ważności tych zagadnień i potrzeby ich opracowywania możemy w zupełności podpisać słowa wyrzeczone w r. 1908 przez Wł. Semkowicza po powstaniu „Towarzystwa heraldycznego" we Lwowie: „W błędzie są ci, co sądzą, że kult przodków nie da się pogodzić z dzisiejszą demokratyzacją społeczeństwa, ci co heraldykę i pokrewne jej gałęzie nazywają „zabawką pańską" i twierdzą, że szersze warstwy nieszlacheckiego społeczeństwa nic z nimi nie mają wspólnego. Wszak najbardziej demokratyczne a zarazem wysoce kulturalne narody, n. p. szwajcarski, szkocki lub japoński umieją pogodzić ten kult rodowy, z wymaganiami nowoczesnej cywilizacji i prądów społecznych. Dość wskazać, że prawie każdy chłop belgijski posiada drzewo genealogiczne sięgające szeregu pokoleń wstecz a nasz włościanin umie także wymienić swych pradziadów i z czcią o nich wspomina" [5]). Jeżeli do tego dodamy wymienione wyżej piękne dzieło o szlachcie szwedzkiej, a wspomnimy o przygotowawczych wydawnictwach dla badań demograficznych na szeroką skalę zakrojonych także w innych krajach, jak n. p. we Włoszech, gdzie obejmą one całą ludność dla możliwie odległych czasów [6]), znajdziemy nie tylko dowód silnego kultu przodków,

---

[5]) Miesięcznik heraldyczny, Roczn. 1908, str. 3.

[6]) Roczniki Dziejów Społ. Gosp., t. III, R. 1934, str. 605 (recenzja Z. Da-

krzewiącego się u innych narodów, ale też i zrozumienia przez nie ważności zagadnień demograficznych w przeszłości z czysto naukowo-poznawczych względów. Oczywiście zagadnienia demograficzne w przeszłości, choćby na razie w formie przygotowawczej, i u nas zostaną wkrótce podjęte, do czego impuls dał już prof. Bujak w swym referacie na zjeździe historyków polskich we Wilnie w roku 1935 [7]).

Zdając sobie należycie sprawę, jak wiele w tej dziedzinie jest jeszcze do zrobienia, choćby dla samej tylko szlachty, postawiliśmy sobie cel skromny: opracować pewien wycinek ogólno-demograficznych kwestii, kilka tylko zagadnień. Nie uwzględniamy mianowicie długości życia całych rodów, ich poszczególnych generacyj, składu liczebnego, co wymaga osobnej większej pracy. Ograniczamy się natomiast do opracowania takich kilku kwestyj, jak przeciętny wiek zmarłych w chwili zgonu, procentowy udział śmiertelności w poszczególnych dziesięcioleciach życia, czas zawierania pierwszych związków małżeńskich, ich ilość w życiu, bezdzietność w związkach małżeńskich jako też liczba dzieci, śmiertelność tychże a wreszcie ilość osób w rodzinie — wszystko to dla poszczególnych, indywidualnych członków stanu szlacheckiego obu płci; oczywiście na podstawie większej względnie największej liczby notowań, osiągalnych dla każdego zagadnienia, ujętego dzięki temu sposobem statystycznym w tablice. Okres czasu objęliśmy wcale długi a mianowicie wiek XV—XIX (dane wcześniejsze niż z w. XV są niestety zbyt nieliczne) tak, że każde wymienione wyżej zagadnienie jest ujęte w formę tabelaryczną, dla wszystkich stuleci równocześnie. Zanim przejdziemy do omówienia zawartości tych tablic i wyników na ich podstawie osiągniętych oraz określenia ich ewentualnych przyczyn, uważamy za

---

szyńskiej-Golińskiej z dzieła: Comiteto italiano per lo studio dei problemi della popolazione di demografia storica.

[7]) Bujak Fr.: op. cit.

konieczne słów parę poświęcić charakterystyce tych drukowanych źródeł (tylko takie uwzględnione), na których się oparliśmy.

b) KRÓTKA CHARAKTERYSTYKA ŹRÓDEŁ I MATERIAŁU ŹRÓDŁOWEGO.

Podstawowym źródłem, które dostarczyło największej ilości zapisek, jest „Złota księga szlachty polskiej", wydawana od r. 1879 do 1908 przez Żychlińskiego T.[8]). Nie jest to bez wątpienia czysto naukowe wydawnictwo, nie jest też wolne od omyłek czy przesady. Miesięcznik heraldyczny z r. 1909 [9]) tak ocenia wartość „Złotej księgi": „Monografje umieszczone w „Złotej księdze" bardzo rozmaitą pod względem naukowym przedstawiają wartość, ponieważ wydawca przyjmuje nieraz mniej krytycznie nadsyłane mu artykuły, stąd też, obok wyczerpujących, udokumentowanych, spotykamy w „Złotej księdze" monografje rodów noszące na sobie wszystkie znamiona panegiryku... Nie należy więc „Złotej księdze" ściśle naukowego przypisywać znaczenia, choć nie da się zaprzeczyć, że to wydawnictwo posiada wiele istotnych zalet. Gdy bowiem nagromadziło dotąd już ogromny materjał, gdy zawiera wiele nieznanych źródeł i ściśle historycznych wiadomości, może służyć nie tylko za wygodny podręcznik, ale stało się dziełem, bez którego żadna heraldyczna biblioteka obejść się nie może...". Dla naszych celów spełniła „Zł. ks." bardzo ważną rolę, bo tu znaleźliśmy przede wszystkim największą ilość dat urodzeń i śmierci, potrzebnych do obliczenia przeciętnego wieku zmarłych w chwili zgonu. Zaznaczyć należy, że dat takich, specjalnie urodzin, w ogóle nie wiele jest we wszelkiego rodzaju. drukowanych źródłach, zwłaszcza dla w. XV ale także i XVI a nawet XVII. Znajdując w Żychlińskim tego rodzaju datę, uważaliśmy ją przynajmniej dla ogromnej większości wypadków za zupełnie wiarogodną. Nieliczna garść zapisek daty tej nie określa ściśle co do roku, podając tylko ogólnikowo: urodził się czy umarł około tego a tego roku. Mimo to dane te wykorzystaliśmy. Żychliński podaje zazwyczaj w tomach późniejszych swego wydawnictwa sprostowania. One to potwierdziły słuszność naszego stanowiska co do wartości i ścisłości danych z poprzednich tomów, ponieważ sprostowań tych wypadało zwykle

[8]) Żychliński T.: Złota księga szlachty polskiej, t. 1—31, wyd. 1879—1909 w Poznaniu.

[9]) Miesięcznik heraldyczny. R. 1909, str. 45.

niewiele, specjalnie zaś do naszych dat. Niekiedy, rzadko zresztą i właściwie wyjątkowo, oblicza Żychliński mylnie, zapewne przez prostą omyłkę, długość życia względnie rok urodzenia, czerpiąc swe dane ze Starowolskiego, Paprockiego czy Korytkowskiego, gdzie najczęściej podany jest rok śmierci i długość życia. Dało się to więc skorygować przy pomocy tamtych dzieł.

Podana data urodzenia i śmierci stanowiła dla nas ważną wskazówkę, że i inne wiadomości nas obchodzące, dla danego osobnika, jak ilość dzieci, czas zawarcia związków małżeńskich i t. p., będą bardziej ścisłe i zgodne z prawdą, aniżeli dla tych pozostałych, dla których jej było brak. Istotnie bowiem, tego rodzaju daty spotyka się, specjalnie dla dwu pierwszych wieków (XV i XVI), głównie odnośnie do osób, zajmujących najważniejsze stanowiska i urzędy w kraju a i później raczej znaleźć je można przy znakomitszych, większe znaczenie i godności posiadających osobistościach, dla których oczywiście i inne obchodzące nas dane są, jak sądzić należy, pewniejsze. Dopiero w XIX wieku występują one bardzo często tak, że obok oczywiście znakomitości są i osoby niższe społecznie a właściwie ilość tych ostatnich już nawet znacznie przeważa. Obok posesjonatów ziemskich występują teraz skromni urzędnicy i inni, wykonujący wolne zawody po miastach. W każdym jednak razie pamiętać należy, że „Zł. ks." mieści w sobie przede wszystkim i to w ogromnej ilości wybitniejsze zwłaszcza rody, magnackie i szlachty posesjonatów, co, jak sądzić można, nie pozostanie bez wpływu na cyfrowe wyniki w poruszonych niżej zagadnieniach, czy to, gdy idzie o przeciętną długość życia, czy czas zawarcia związków małżeńskich, ilość dzieci i t. p. Dla charakterystyki uwzględnionych rodów nie bez znaczenia jest dalej kwestia ich starości. Otóż śmiało powiedzieć można, iż „Zł. ks." omawia w przeważającej ilości rody stare, sięgające średniowiecza, niektóre nawet b. wczesnego, choć pierwsi znani ojcowie rodu występują przeważnie dopiero pod koniec średniowiecza a nawet w w. XVI lub XVII. To pewne, że chyba bardzo niewiele dostało się tu rodów nobilitowanych, czy rodów nieszlacheckich, wciskających się do stanu szlacheckiego i później za szlacheckie uznanych. Masowe wchodzenie w stan szlachecki, kiedy to, jak informuje „Liber Chamorum", parę tysięcy osób w samej tylko

Małopolsce [10]) wcisnęło się do szlachty, wypadło specjalnie pod koniec XVI i z początkiem w. XVII.

Podobnie, jak ze szlachtą świecką, ma się sprawa z duchownymi, których oczywiście zaliczyliśmy do szlachty, bo większość ich olbrzymia, zwłaszcza na wyższych godnościach rekrutowała się faktycznie z tego stanu. Nieco lepiej zapewne na korzyść plebejów te stosunki przedstawiały się w w. XV a zwłaszcza XIX. Dla duchownych więcej materiału, aniżeli „Zł. ks." dostarczyły, głównie zaś dla w. XV—XVIII wydawnictwa ks. J. Korytkowskiego: Arcybiskupi gnieźnieńscy [11]) oraz Prałaci i kanonicy katedry metropolitalnej gnieźnieńskiej [12]). Pewną ilość danych dał również: Katalog biskupów, prałatów i kanoników krakowskich ks. Z. Łętowskiego [13]) oraz niewiele tylko zapisek: W. Przyałgowskiego: Żywoty biskupów wileńskich [14]). Jak stąd widać, także wiadomości o długości życia dla duchownych dotyczą właściwie przede wszystkim wyższego duchowieństwa. Zaznaczyć należy, iż z powodu powtarzania się nieraz tych samych osób u Żychlińskiego i Korytkowskiego oraz innych, trzeba było przeprowadzić staranną kontrolę i segregację.

Wymienione wydawnictwa dały właściwą podstawę źródłową dla naszych zagadnień, dostarczając conajmniej 90% wszystkich zapisek. Z innych wykorzystanych ani K. Niesieckiego Herbarz polski (z dodatkiem) [15]) ani St. Kossakowskiego Monografie hist. geneal.[16]) czy herbarz Paprockiego [17]) nie mogą nawet iść w porównanie ze „Zł. ks.", co do ilości i jakości dostarczonego mate-

[10]) H. Polaczkówna w Miesięczniku heraldycznym, Rocz. III, r. 1910, str. 162.

[11]) Korytkowski J.: Arcybiskupi gnieźnieńscy, prymasowie i metropolici polscy, t. I—IV. Poznań 1887—1892.

[12]) Korytkowski J.: Prałaci i kanonicy katedry metropolitalnej gnieźniejskiej od r. 1000 aż do dni dzis., t. I—III. Gniezno 1881—1883.

[13]) Łętowski Ł.: Katalog biskupów i prałatów krakowskich. Kraków 1852—3, t. 1—4.

[14]) Przyałgowski W.: Żywoty biskupów wileńskich. Petersburg 1861, t. 1—3.

[15]) Niesiecki K.: Herbarz polski wyd. z dodatkami przez J. N. Bobrowicza, t. 1—10, Lipsk 1839 i 1843.

[16]) Kossakowski St.: Monografje hist. geneal. niektórych rodzin polskich, t. 1—3. Warszawa 1859, 1860 i 1872.

[17]) Paprocki B.: Herby rycerstwa polskiego, 2 wyd. (Turowskiego). Kraków 1858—9.

riału. Z Niesieckiego i Paprockiego nie wykorzystaliśmy po kilkanaście dat urodzeń i śmierci, głównie dlatego, iż były one podane bez żadnych innych potrzebnych nam wiadomości. Z „Monumentów" Starowolskiego, podających wiele nagrobkowych napisów, nie potrzeba już było właściwie czerpać, bo uczynili to tak Żychliński, jak i Niesiecki i Korytkowski, wyraźnie powołujący się na nie. A. Bonieckiego: Poczet rodów w w. ks. lit. w XV i XVI w., Warszawa 1887, także nic nam nie dał. Herbarza zaś Bonieckiego, jakkolwiek stojącego pod względem naukowym najwyżej ze wszystkich wyżej wyliczonych, w ogóle nie wykorzystywałem, głównie z tego powodu, że dla w. XV—XVII daje niezbędnych nam dat urodzenia i śmierci w porównaniu z Żychlińskim niezwykle mało, a dla następnych stuleci, XVIII i XIX, dostatecznej liczby danych dostarczyła już „Zł. ks.".

Podobnie ma się sprawa z całym szeregiem istniejących, oddzielnie lub w czasopismach wydanych monografii poszczególnych rodów, które także dla w. XV—XVII okazały się dla naszego celu bezużyteczne, że wymienimy parę ważniejszych, jak Włodarskiego: Materyały do historyi rodu Cholewitów - Pawlikowskich, Warszawa 1929; Mańkowskiego: Hoczew i Balowie, Mies. her. 1909; Białkowskiego: Ród Biberszteinów, Kraków 1908; Wyrostka: Ród Dragów - Sasów na Węgrzech i Rusi Halickiej, Kraków 1932; Semkowicza: O rodzie Dragów - Sasów, Mies. heral. 1908; Drohojowskiego: Kronika Drohojowskich, cz. I—II, Kraków 1904; Pułaskiego: Ród Kierdejów podolskich, monogr. hist. Szkice geneal. S. III; Piekosińskiego: Materjały do historji rodu Werszowców, Herold Polski 1905. Z tychże względów niezadowalająca jest Pułaskiego K.: Kronika polskich rodów szlacheckich Podola, Wołynia i Ukrainy, Brody 1911 i inne podobne wydawnictwa.

Zebrany materiał źródłowy da się scharakteryzować ogólnie w ten sposób, iż specjalnie wiadomości dla w. XV oraz dane dla kobiet (prócz w. XIX), okazały się dla celów statystycznych właściwie nader mało wartościowe, bo zbyt nieliczne. Niestety, z braku lepszych wykorzystałem je, lecz przeczuwam, iż pierwszy zarzut, który niniejszemu referatowi statystyk może uczynić, tej kwestii musi dotyczyć. Pewnego rodzaju usprawiedliwieniem może być to, iż braki wyłuszczone powyżej charakteryzują ipso facto sam w. XV i jego niższość pod tym wzglę-

dem w porównaniu z następnymi, a znowu braki co do tyle pożądanych dat wieku kobiet świadczą napewne nie o umiejętności ich ukrywania przez kobiety, ale poprostu o małej roli społecznej kobiet w owych czasach w porównaniu z mężczyznami, którzy tak imponująco nad nimi pod tym względem górują.

II.

a) PRZECIĘTNY WIEK ZMARŁYCH I ICH ŚMIERTELNOŚĆ W PROCENTACH.

Przechodząc do rzeczy właściwej, omówimy najpierw kwestie związane z długością życia. Zdajemy sobie sprawę, jak z punktu widzenia statystyki niewdzięcznym i prawie bezcelowym jest obliczanie przeciętnego trwania życia na podstawie wieku zmarłych w chwili zgonu a co ważniejsza tak nielicznej stosunkowo ich liczby, jak w naszym wypadku. Prof. Szulc omawiając krytycznie pracę p. J. Tambora p. t. Trwanie życia ludzkiego w Krakowie w okresie od r. 1881—1925 [18]), tak w tej sprawie pisze: „Tak zwane przeciętne trwanie życia, obliczone na podstawie wieku zmarłych w chwili zgonu wyraża tylko przeciętny wiek zmarłych w chwili zgonu i nic więcej, a jego wartość nie znajduje się w żadnym określonym stosunku ani do przeciętnego trwania życia we właściwym znaczeniu wyrazu, ani do jakiejkolwiek innej wielkości obrazującej żywotność społeczności, stosunki zdrowotne. Oczywiście caeteris paribus wyższa umieralność ogólna, a więc niższe przeciętne trwanie życia da również niższy wiek w chwili zgonu, ale rzecz właśnie w tym, że owe caetera na ogół nie są równe“ [19]). Gdybyśmy, rozumiejąc tę sprawę należycie, mimo to zastosowali tę niewłaściwą metodę i to do opracowania dla czasów dzisiejszych, dysponujących wspaniałym materiałem statystycznym, błąd metodyczny byłby oczywisty i nie do odparcia. Zapewne, ta niewłaściwa metoda użyta także dla czasów dawnych, również da nieistotne wyniki co do przeciętnego trwania życia we właściwym znaczeniu wyrazu i za jej pomocą uzyskamy tylko ów przeciętny wiek zmarłych w chwili zgonu i to jeszcze tym bardziej

---

[18]) Tambor J.: Trwanie życia ludzkiego w Krakowie w okresie od r. 1881—1925. Kraków 1925.

[19]) Szulc S.: Tak zwane trwanie życia ludzkiego. Kwart. stat. 1931 z. 2, str. 689.

wątpliwy, im mniej danych w pewnym okresie wpływać będzie na samą przeciętną. Należy więc jasno postawić sprawę i podkreślić, iż nie idzie o przeciętne trwanie życia ogółu ludności i że zdajemy sobie sprawę, iż nawet dla stanu szlacheckiego takiej przeciętnej nie uzyskamy na podstawie tylko wieku zmarłych w chwili zgonu; że będzie to tylko wiek zmarłych i to tych właśnie, co do których zdobyliśmy dane. Zaprzeczyć się wszakże nie da, iż sam przeciętny wiek zmarłych w chwili zgonu, jakim wyłącznie dysponujemy dla owych odległych czasów, może stanowić, zależnie od ilości notatek, na których się oprze, pewną najogólniejszą wskazówkę także dla przeciętnego trwania życia w stanie szlacheckim, w jego wyższych zwłaszcza warstwach.

Długość przyjętych dla porównania okresów (cały wiek) oczywiście też nie odpowiada wymogom dzisiejszej statystyki. Trudno było jednak rozbijać i tak nieliczne dane na krótsze jeszcze okresy tak, że przeciętne odnoszą się do każdego z omawianych wieków, oddzielnie jako całość pojętego. Jeśli się zważy, biorąc sprawy z historycznego punktu widzenia, iż na ogół każdy wiek przynosił ze sobą specyficzne warunki rozwojowe i demograficzne, czy to wskutek większej liczby wielkich wojen, czy nasilenia innych klęsk elementarnych lub odwrotnie ich wydatnego umniejszenia, to przyjęcie tego podziału nie wyda się znowu tak mylnym. Istotnie tabl. 1 a potwierdza na ogół to stanowisko. Biorąc pod uwagę przeciętne wieku zmarłych z w. XVI—XIX (w. XV zbyt nieliczną uzyskał ilość zapisek), uzyskujemy następujące wyniki: 59, 58.9, 61,8 i 61,2 lat. Jak stąd widać, przeciętny wiek zmarłych, na podstawie stosunkowo skąpych źródeł wykazuje najniższą cyfrę w w. XVII t. j. wieku wojen i rewolucyj, o warunkach demograficznych najbardziej niepomyślnych. Drugim w tej kolejności jest w. XVI, trzecim XIX. Wiek XVI należy do tych okresów wczesno-nowożytnych, kiedy ludzie żyją stosunkowo krócej, niż w pokojowych czasach późniejszych; zresztą dla szlachty polskiej nie był on pokojowym, toczyły się rozprawy orężne z wrogiem, choć w mniejszym stylu, aniżeli w w. XVII. Wiek XIX również nie był pomyślnym dla szlachty po rozbiorach państwa polskiego i ogólnej zmianie warunków ekonomicznych; lecz przeciętny wiek zmarłych wykazuje tu znaczną zwyżkę (o przeszło 2 lata) w porównaniu z w. XVI, nie mówiąc już o w. XVII.

Tabl. 1 a.

Przeciętny wiek zmarłych*.

Podział wedle płci, stanu cywilnego i inn.	W. XV		W. XVI		W. XVII		W. XVIII		W. XIX		Wiek XV—XIX	
	lat	ilość zapisek	lat	ilość zapisek	lat	ilość zapisek	lat	ilość zapisek	lat	ilość zapisek	lat	ilość zap.
duchowni . .	66·9	*28*	61·1	*107*	63	*110*	66·4	*105*	65·6	*28*	63·8	*378*
bezżenni świeccy (kawaler.) .	—	—	28·2	*5*	33·9	*8*	45·7	*28*	53·6	*60*	48·6	*101*
żonaci posiad. dzieci . . .	63·8	*9*	60·2	*106*	60	*124*	62·5	*346*	62·8	*806*	62·3	*1391*
żonaci bezdziet.	—	—	49·2	*11*	43	*15*	56·5	*29*	60·7	*71*	56·6	*126*
zakonnice . .	46	*1*	69·5	*2*	68·5	*2*	58·7	*3*	46·5	*4*	62	*12*
panny . . .	—	—	—	—	23	*1*	82	*1*	38·4	*18*	39·8	*20*
mężatki posiadające dzieci .	58	*2*	52·6	*7*	52·4	*18*	56·5	*36*	59·2	*108*	57·6	*171*
mężatki bezdzietne . .	—	—	35·7	*3*	60	*2*	39·6	*3*	51·9	*10*	48	*18*
mężczyźni . .	66·3	*37*	59·4	*229*	59·5	*257*	62·1	*508*	62·2	*965*	62	*1996*
kobiety . . .	54	*3*	51·2	*12*	53·2	*23*	56	*43*	55	*140*	54·7	*221*
mężczyźni i kobiety (razem)	(60·1) 65·4	*40*	(55·3) 59	*241*	(56·3) 58·9	*280*	(59) 61·8	*551*	(58·5) 61·2	*1107*	(58·3) 60·8	*2217*

Przypisać ją należy zapewne polepszeniu się warunków higienicznych wraz z postępem nauk lekarskich. Najkorzystniej wypadł jednak przeciętny wiek zmarłych w w. XVIII, co znów tłumaczyć można mniejszym nasileniem wojen, aniżeli w w. XVII. brakiem niebezpieczeństwa turecko-tatarskiego, odpartego raz na zawsze u schyłku w. XVII.

Z tablicy 1 a, w której dokonaliśmy podziału wedle płci, stanu cywilnego i posiadania dzieci, wynika, że w całym okresie pięciowiecznym najwyższego wieku w chwili zgonu dożywali duchowni, zarówno w porównaniu z kawalerami, żonatymi posiadającymi dzieci i bezdzietnymi, jak i zakonnicami, pannami oraz mężatkami z dziećmi i bez (dane dla kobiet są, jak już wiadomo, b. skąpe). Oczywiście pamiętać trzeba, że byli to przede wszystkim duchowni wyższych i najwyższych stopni i godności. Po nich z kolei drugie miejsce osiągali stale żonaci posiadający dzieci, trzecie — żonaci bezdzietni a czwarte kawalerowie. Co się tyczy przeciętnego wieku

* Cyfry w nawiasie = średnie ze średnich; cyfry główne = średnie ze wszystkich zapisek.

kobiet w chwili zgonu, to zauważyć należy, że w okresie, dla którego uzyskano najwięcej danych (n. p. dla mężatek posiadających dzieci), t. j. w w. XIX, stał on znacznie poniżej (59.2) takiejże cyfry dla mężczyzn (62,8). Zjawisko to powtarzające się zresztą i w poprzedzających okresach należy położyć prawdopodobnie chyba na karb braku materiału źródłowego, ponieważ jest rzeczą ogólnie wiadomą i wielokrotnie w statystyce stwierdzoną, iż kobiety umierają przeciętnie znacznie później od mężczyzn. Wyraźnie to zjawisko wystąpiło także n. p. u szlachty szwedzkiej, posiadającej znakomite dane dla kilku wieków wstecz. Kobiety z tej sfery żyją tam dłużej od mężczyzn i dłużej także od kobiet z gminu, osiągając b. sędziwy wiek w chwili zgonu [20]).

Przypatrzmy się z kolei, jak przedstawiał się udział śmiertelności u dorosłych w poszczególnych dziesięcioleciach życia (tabl. 1 b). Otóż dla mężczyzn, ogółem biorąc, spotykamy się tu ze stałym zjawiskiem (w. XV—XIX), stopniowego wzrostu procentowego śmiertelności, który osiąga stale największe nasilenie w latach życia 61—70, by później powoli i stopniowo znowu opadać. Na fakt ten wpłynęła przede wszystkim pozycja żonatych posiadających dzieci oraz częściowo duchownych. Grupa żonatych bezdzietnych wykazała dla w. XIX oprócz l. 31—40, podobny również udział śmiertelności (najwyższy w l. 61—70) a wcześniejsze czasy z powodu niedostateczności materiału nie mogą być brane w rachubę tak, jak to ma się rzecz także z kawalerami. Dla kobiet (w w. XIX) przybiera omawiana sprawa odmienny charakter, aniżeli dla mężczyzn. Tu istnieje wzrost procentowy stopniowo przez trzy 10-lecia (5%, 12,1%, 13.5%), który jednak w latach 41—50 załamuje się (12,1) i później w l. 51—60 osiąga bardzo niski stan śmiertelności (6,4). Procent ten w l. 61—70 skacze nagle do 17.1 a wreszcie w l. 71—80 osiąga największe nasilenie, bo 21.4. Odtąd znów spadek, łagodniejszy wszakże, niż u mężczyzn. Z uważnego prześledzenia tabl. 1 b wynika, że jednak największy procent śmiertelności dla kobiet przypadał, przynajmniej dla w. XIX i XVIII, kiedy są lepsze dane, dopiero na lata 71—80, a więc później od mężczyzn, dla których stale dzieje się to w l. 61—70. Podobnie

[20]) Fahlbeck P.: Der Adel Schwedens, op. cit. str. 200 i n.

Tabl. 1 b.

Procentowy udział śmiertelności dorosłych w poszczególnych dziesięcioleciach życia.

Podział wedle płci, stanu cywilnego i inn.	W wieku	Ilość zgonów w poszczególnych dziesięcioleciach i procent ogólnej sumy zapisek																		100% zap.
		nieco poniżej 20 l.		21—30		31—40		41—50		51—60		61—70		71—80		81—90		91—100		powyżej 100 lat		
		Ilość	%	Ilość	%	Ilość	%	Ilość	%	Ilość	%	Ilość	%	Ilość	%	Ilość	%	Ilość	%	Ilość	%	
duchowni	XV	—	—	—	—	1	3·6	2	7·1	2	7·1	12	42·8	9	32·2	2	7·1	—	—	—	—	28
	XVI	1	0·9	1	0·9	6	5·6	16	14·9	26	24·3	28	26·2	21	19·6	8	7·4	—	—	—	—	107
	XVII	1	0·9	1	0·9	8	7·2	10	9	21	19	35	31·8	24	21·8	8	7·2	2	1·8	—	—	110
	XVIII	—	—	2	1·9	5	4·7	4	3·8	16	15·2	35	33·3	27	25·7	14	13·3	2	1·9	—	—	105
	XIX	—	—	—	—	1	3·5	4	14·2	5	17·8	5	17·8	9	32·1	4	14·2	—	—	—	—	28
bezżenni świec. (kawal.)	XV	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
	XVI	1	20	3	60	1	20	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	5
	XVII	1	12·4	3	37·5	1	12·4	2	25	1	12·4	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	8
	XVIII	3	10·7	5	17·8	3	10·7	5	17·8	6	21·4	3	10·7	2	7·1	1	3·5	—	—	—	—	28
	XIX	3	5	9	15	6	10	12	20	9	15	5	8·2	5	8·2	8	13·3	2	3·3	1	1·6	60
żonaci posiadający dzieci	XV	—	—	—	—	1	11·1	1	11·1	3	33·3	2	22·2	—	—	1	11·1	1	11·1	—	—	9
	XVI	—	—	1	0·9	12	11·3	17	16	23	21·7	25	23·5	18	16·9	7	6·6	3	2·8	—	—	106
	XVII	—	—	4	3·2	17	13·7	19	16·4	22	17·6	29	23·3	18	14·5	9	7·2	4	3·2	2	1·6	124
	XVIII	—	—	7	2·0	24	6·9	44	12·7	78	22·6	85	24·3	63	18·2	36	10·4	7	2·6	2	0·5	345
	XIX	—	—	17	2·1	48	5·9	112	13·8	162	20	198	24·5	180	22·3	75	9·3	12	1·4	2	0·2	806
żonaci bezdzietni	XV	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
	XVI	—	—	3	27·2	2	18·2	1	9	2	18·2	2	18·2	—	—	1	9	—	—	—	—	11
	XVII	—	—	3	20	5	33·3	3	20	2	13·3	1	6·6	1	6·6	—	—	—	—	—	—	15
	XVIII	—	—	1	3·4	3	10·3	8	27·5	4	13·7	5	17·2	6	20·6	2	6·9	—	—	—	—	29
	XIX	—	—	3	4·2	9	12·6	4	5·5	18	25·3	19	26·7	12	16·9	4	5·5	2	2·8	—	—	71
zakonnice	XV	—	—	—	—	—	—	1	10·0	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1
	XVI	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	50	1	50	—	—	—	—	—	—	2
	XVII	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	50	1	50	—	—	—	—	—	—	2
	XVIII	—	—	—	—	—	—	1	33·3	—	—	1	33·3	1	33·3	—	—	—	—	—	—	3
	XIX	—	—	—	—	2	50	—	—	2	50	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	4

panny	XV	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
	XVI	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
	XVII	—	—	1	*100*	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	*1*
	XVIII	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	*100*	—	—	—	—	*1*
	XIX	6	*33·3*	2	*11·1*	2	*11·1*	3	*16·6*	2	*11·1*	2	*11·1*	1	*5·5*	—	—	—	—	—	—	*18*
mężatki posiad. dzieci	XV	—	—		—	—	—	1	*50*	—	—	1	50	—	—	—	—	—	—	—	—	*2*
	XVI	—	—	1	*14·3*	2	*28·5*	—	—	2	*28·5*	1	*14·3*	—	—	1	*14·3*	—	—	—	—	*7*
	XVII	—	—	1	*5·5*	5	*27·5*	6	*33·0*	2	*11·0*	2	*11·0*	—	—	—	—	—	—	2	*11·0*	*18*
	XVIII	3	*8·3*	2	*5·5*	5	*13·8*	2	*5·5*	8	*22·2*	4	*11·1*	9	*250*	1	*2·7*	2	*5·5*	—	—	*36*
	XIX	1	*0·9*	14	*12·9*	12	*11·1*	13	*12·0*	5	*4·6*	19	*17·5*	27	*25·0*	13	*12·0*	4	*3·7*	—	—	*108*
mężatki bezdzietne	XV	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
	XVI	—	—	—	—	3	*100*	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	*3*
	XVII	—	—	—	—	1	*50*	—	—	—	—	—	—	1	*50*	—	—	—	—	—	—	*2*
	XVIII	—	—	1	*33·3*	—	—	1	*33·3*	1	*33·3*	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	*3*
	XIX	—	—	1	*10·0*	3	*30·0*	1	*10·0*	—	—	3	*30·0*	2	*20·0*	—	—	—	—	—	—	*10*
mężczyźni	XV	—	—	—	—	2	*5·4*	3	*8·1*	5	*13·5*	14	*37·8*	9	*24·3*	3	*8·1*	1	*2·7*	—	—	*37*
	XVI	2	*0·8*	8	*3·4*	21	*9·1*	34	*14·8*	51	*22·2*	55	*24·0*	39	*17·1*	16	*6·9*	3	*1·3*	—	—	*229*
	XVII	2	*0·7*	11	*4·2*	31	*12·0*	34	*14·2*	46	*17·8*	65	*25·2*	43	*16·7*	17	*6·1*	6	*2·3*	2	*0·7*	*257*
	XVIII	—	—	15	*2·9*	36	*6·9*	61	*12·1*	104	*20·6*	128	*25·1*	98	*19·4*	53	*10·5*	9	*1·7*	2	*0·3*	*508*
	XIX	3	*0·3*	29	*3·0*	64	*6·6*	132	*13·6*	194	*20·1*	227	*23·5*	206	*21·3*	91	*9·4*	16	*1·6*	3	*0·3*	*965*
kobiety	XV	—	—	—	—	—	—	2	*66·6*	—	—	1	*33·3*	—	—	—	—	—	—	—	—	*3*
	XVI	—	—	1	*8·3*	5	*41·6*	—	—	2	*16·6*	2	*16·6*	1	*8·3*	1	*8·3*	—	—	—	—	*12*
	XVII	—	—	2	*8·7*	6	*26*	6	*26*	2	*8·7*	3	*13·0*	2	*8·7*	—	—	—	—	2	*8·7*	*23*
	XVIII	3	*6·9*	3	*6·9*	5	*11·6*	4	*9·3*	9	*20·9*	5	*11·6*	10	*23·2*	2	*4·6*	2	*4·6*	—	—	*43*
	XIX	7	*5·0*	17	*12·1*	19	*13·5*	17	*12·1*	9	*6·4*	24	*17·1*	30	*21·4*	13	*9·2*	4	*2·8*	—	—	*148*
mężczyźni	XV–XIX	7	*0·3*	63	*3·1*	154	*7·7*	264	*13·2*	400	*20·0*	489	*24·5*	395	*19·8*	180	*9·0*	35	*1·7*	7	*0·3*	*1996*
kobiety	XV–XIX	10	*4·9*	23	*10·4*	35	*16·0*	29	*13·5*	22	*9·9*	35	*16·0*	43	*19·4*	16	*7·2*	6	*2·7*	1	*0·9*	*221*
kobiety i mężczyźni	XV–XIX	17	*0·7*	86	*3·8*	189	*8·6*	293	*13·3*	422	*18·7*	524	*23·7*	438	*19·6*	196	*8·4*	41	*1·8*	9	*0·4*	*2297*

więcej stosunkowo kobiet umiera w w. XIX w latach powyżej 90 a to 2,8%, gdy mężczyzn tylko 1,6%. Wśród mężczyzn, jak zresztą i wśród kobiet największą długowiecznością cieszą się stale żonaci pos. dzieci i mężatki pos. dzieci; słabiej jest z tą długowiecznością u duchownych, nie mówiąc już o innych grupach. Również ponad 100 lat osiąga najwięcej mężczyzn żonatych, posiadających dzieci (a także mężatek pos. dzieci, ale tu zbyt mało materiału porównawczego).

Wypadków znacznie ponad 100 lat żyjących mężczyzn napotkaliśmy w naszym materiale niewiele, a to pierwszy w w. XVII (w l. 1584—1699 t. j. 115 lat) i drugi w w. XVIII (w l. 1686—1805 t. j. 119 lat)[21]). Poza tym znaleźliśmy , nie wykorzystaną z braku dokładnych dat urodzenia i śmierci, wiadomość o pewnej rodzinie, w której ojciec miał żyć, jak podaje Niesiecki, 130 lat, syn 116 a jego żona 95 lat[22]). W innym znów miejscu wspomina tenże o pewnym szlachcicu kijowskim, którego na skutek długiego życia ogarnąć miała jak gdyby psychoza nieśmiertelności, ponieważ zwykł był mawiać: ja ne rodywsia, taj ne budu wmeraty. Umarł mając lat 108.

Wypadki takiej długowieczności znane są nauce w przeszłości; nie są więc i powyżej przytoczone — odosobnione ani niewiarygodne. Tak np. wspomniany już J. Tambor cytuje, na podstawie dzieła dr. Mac Auliffe, wypadek 121-letniego życia pewnego Francuza w w. XVIII i podobny wypadek z jednym ekspedientem pocztowym angielskim, urodzonym w r. 1764 a zmarłym w r. 1898 tj. w wieku 134 lat. Tenże sam jednak J. Tambor podaje dla Krakowa liczbę dożywających wieku 120 lat w w. XIX (w latach przez niego omawianych) u chrześcijan 252 osoby, u żydów jako dożywających wieku 115 lat — 35 osób. Silne zastrzeżenia przeciw tak znacznej liczbie długowiecznych wysunął prof. Szulc, pisząc: „Są to oczywiście liczby zupełnie niemożliwe a materiał, na którym autor się opiera, w niczym ich nie usprawiedliwia“ [23]).

b) CZAS ZAWIERANIA PIERWSZEGO ZWIĄZKU MAŁŻEŃSKIEGO.

Wśród ważniejszych momentów życia ludzkiego bezsprzecznie dużą rolę odgrywa wstąpienie w związki małżeńskie i czas, kiedy

[21]) Żychliński T.: op. cit. t. I str. 250 i t. III str. 170.
[22]) Niesiecki K.: op. cit. t. V str. 54.
[23]) Szulc S.: op. cit. str. 692.

się to na ogół dzieje. Oczywiście czas zawarcia pierwszego związku małżeńskiego zazwyczaj różny bywa dla kobiet i mężczyzn. Kobiety wychodzą za mąż wcześniej; nie stoją im przeważnie na przeszkodzie do tego celu takie względy, jak potrzeba osiągnięcia stanowiska, pozycji socjalnej, wyższe studia, służba wojskowa i inne, które dla większości mężczyzn są nieodzowne a u szlachty odgrywać musiały także rolę. Fakt powyższy ilustruje w odniesieniu właśnie do warstwy szlacheckiej — tabl. 2 a i 2 b. Z tabl. 2 a

Tabl. 2a.

Pierwszy związek małżeński w roku życia.

(przeciętnie)

Podział wedle płci	W. XV		W. XVI		W. XVII		W. XVIII		W. XIX		W. XV—XIX		W. XV—XIX	
	rok	ilość zap.	rok	ilość zap.	rok	ilość zap.	rok	ilość zap.	rok	ilość zap.	rok	ilość zap.	rok	ilość zap.
kobiety	—	—	—		28	*1*	24·7	*10*	23·6	*29*	(25·4) 24·5 (31·6)	*39*	(27·5) 28·9	*359*
mężczyźni	—	—	35	*5*	30·7	*10*	30·1	*70*	30·7	*235*	30·6	*320*		

dowiadujemy się, iż męska młódź szlachecka przeciętnie późno się żeniła. Zapewne nie tak późno, jak to wykazuje owych 5 zapisek dla wieku XVI t. j. dopiero w 35 roku życia. Zbyt szczupła to podstawa, by na niej się oprzeć we wnioskowaniu. Bardziej już wiarogodne dane istnieją dla w. XVII—XIX, w którym to okresie przeciętny rok ożenku stale przekracza lekko trzydziestkę i tak wynosi dla w. XVII — 30,7, dla XVIII — 30,1, dla XIX — 30,7. O ile dwie ostatnie cyfry, oparte na stosunkowo dużej ilości zapisek wydają się odpowiadać prawdziwym przeciętnym stosunkom w tej dziedzinie życia, to cyfra dla w. XVII budzi pewne zastrzeżenia, ze względu na stosunkowo późny, choć nie tak jak w w. XVI, czas wstępowania w związki małżeńskie, co, jak się zdaje, nie jest zgodne z prawdą i winno być raczej położone na karb niedostatecznej podstawy źródłowej.

Co się tyczy stosunków, jakie w omawianej sprawie zachodziły dla kobiet, zauważyć trzeba, iż tylko ogólnie biorąc a mianowicie, gdy idzie o niższy wiek zawierania pierwszego związku w porów-

naniu z mężczyznami, cyfry uzyskane z naszej tabelki mogą być wartościowe. Nie można mieć zupełnie zaufania do tego stopniowego obniżania się czasu wstępowania w związki, który w w. XVII, jak głosi jedyna zapiska, wynosił 28 lat, w XVIII w. (10 zapisek) — 24,7 lat, a w w. XIX (29 zapisek) — 23,6 lat. Zupełnie dobrze mogło być odwrotnie, a przypadkowość, nie usunięta, z braku większej ilości danych, zbyt wyraźnie tu występuje.

Przeciętny czas zawierania związków małżeńskich przez mężczyzn wypadał, jak to stwierdziliśmy, mniej więcej około roku 30. Tabl. 2 b wyjaśnia, że procentowo najwięcej małżeństw, przy-

Tabl. 2 b.

Pierwszy związek małżeński w poszczególnych dziesięcioleciach życia.

Podział wedle płci	w wieku	Przed 21 rok.		W lat. 21—30		W lat. 31—40		W lat 41—50		Powyżej 50 l.		100% zapisek
		ilość	% ogółu zapisek	ilość	% ogółu zapisek	ilość	% ogółu zapisek	ilość	% ogółu zapisek	ilość	% ogółu zapisek	
kobiety	XV	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
	XVI	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
	XVII	—	—	1	*100*	—	—	—	—	—	—	*1*
	XVIII	4	*40*	4	*40*	2	*20*	—	—	—	—	*10*
	XIX	16	*55·1*	7	*24·1*	5	*17·2*	1	*3·4*	—	—	*29*
mężczyźni	XV	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
	XVI	—	—	3	*60·0*	1	*20·0*	—	—	1	*20·0*	*5*
	XVII	—	—	4	*40·0*	5	*50·0*	1	*10·0*	—	—	*10*
	XVIII	2	*2·8*	41	*58·5*	19	*27·1*	8	*11·4*	—	—	*70*
	XIX	14	*5·9*	114	*48·5*	83	*35·3*	22	*9·3*	2	*0·6*	*235*
kobiety i mężczyźni (razem)	XV	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
	XVI	—	—	3	*60·0*	1	*20·0*	—	—	1	*20·0*	*5*
	XVII	—	—	5	*45·4*	5	*45·4*	1	*9·0*	—	—	*11*
	XVIII	6	*7·5*	45	*56·2*	21	*26·2*	8	*10·0*	—	—	*80*
	XIX	30	*11·3*	121	*45·8*	88	*35·5*	23	*8·6*	2	*0·7*	*264*
kobiety i mężczyźni	XV—XIX	36	*10·0*	174	*48·3*	115	*31·9*	32	*8·8*	3	*0·8*	*360*

najmniej dla w. XVIII i XIX, kiedy dane są bardziej zadowalające, zawierano w latach 20-tych życia (58,5% i 48,5%), oczywiście z tendencją raczej zbliżenia do roku 30, niż 20-tego. Z kolei drugie miejsce dzierżą tu lata 30-te życia (27,1% i 35,3%, trzecie — lata 41—50 (11,4% i 9,3%). Poniżej 21 roku życia i powyżej 50-tego

niewielki tylko odsetek mężczyzn wstępował w związki, zupełnie zgodnie z naturalnym biegiem spraw ludzkich.

c) ILOŚĆ ZWIĄZKÓW MAŁŻEŃSKICH W ŻYCIU. BEZDZIETNOŚĆ.

Śmierć powoduje najczęściej przerwanie węzła małżeńskiego a strona pozostała przy życiu może wstrzymać się od zawierania następnych związków lub nie. Zależy to od jej wieku, zdrowia, chęci osiągnięcia potomstwa i innych indywidualnych pobudek. Zwłaszcza bezdzietność w poprzednich związkach znaczną tu odgrywa rolę, tym bardziej zaś u szlachty, której zazwyczaj bardzo zależy na posiadaniu dziedzica fortuny, spadkobiercy imienia i sławy rodowej. Jak procentowo, w stosunku do pewnej ogólnej liczby mężatek czy żonatych, jako całości (uzyskanej ogólnie w naszych materiałach), wypadła wśród szlachty ilość ponawianych węzłów małżeńskich, informuje tabl. 3 a. Oczywiście, jak i dla

Tabl. 3 a.

Ilość związków małżeńskich w życiu.

Podział wedle płci	W wieku	Ogólna liczba mężatek wzgl. żonatych	razy zaślubieni: dwa	trzy	cztery	pięć	Więcej jak 1 raz zaślubieni razem	% ogólnej liczby mężatek wzgl. żonatych
kobiety	XV	*2*	—	—	—	—	—	—
	XVI	*10*	1	—	—	—	—	*15·0*
	XVII	*20*	1	1	1	—	3	*15·0*
	XVIII	*39*	3	—	—	—	3	*7·6*
	XIX	*118*	7	—	—	—	7	*5·9*
mężczyźni	XV	*9*	3	—	—	—	3	*33·3*
	XVI	*117*	19	7	3	—	29	*24·8*
	XVII	*139*	32	5	—	—	37	*26·6*
	XVIII	*375*	64	12	—	1	77	*20·5*
	XIX	*677*	96	7	—	—	103	*11·7*
razem	XV–XIX	*1706*	226	32	4	1	262	*15·4*

innych zagadnień, wynik nie może być absolutnie pewny, lecz w zależności od oparcia na mniejszej lub większej podstawie liczebnej zilustrować powinien realnie zaistniałe ongiś stosunki, w odpowiednim przybliżeniu, czy też jako ogólna wskazówka. Jest rzeczą godną uwagi, iż rozpiętość jest tu między poszczególnymi okresami stuletnimi wcale znaczna. I tak więcej jak jeden raz ożenieni mężczyźni stanowią następujące odsetki ogółu mężczyzn ożenionych: w w. XVI (z po-

minięciem w. XV) — 24,8%; w w. XVII — 26,6%; w w. XVIII — 20,5% i w w. XIX — 11,7%. Najwięcej zatem ponawiano związki w w. XVII, co można by wyjaśnić wzmożoną śmiertelnością małżonków, w młodym zapewne wieku rozłączonych przez śmierć, która faktycznie w owym wieku srożyła się silniej, niż kiedykolwiek (pomory, wojny). Drugie miejsce zajął dalej wiek XVI, trzecie XVIII a czwarte dopiero w. XIX, z cyfrą przeszło dwukrotnie niższą, jak w w. XVIII.

Oczywiście najwięcej było związków dwukrotnie zawieranych, co najczęściej zapewne stało w zależności od bezdzietności, która właśnie w pierwszym związku najsilniej występowała (tabl. 3 b). Bezdzietni w drugim związku jak i trzykrotnie zaślubiani w życiu występują już znacznie rzadziej. Całkiem nieznaczną wedle naszych zapisek była liczba węzłów małżeńskich czterokrotnych (3 wypadki w w. XVI) i pięciokrotnych (1 wypadek w w. XVIII).

Rzadkim stosunkowo zjawiskiem była bezdzietność w obu związkach t. j. i w pierwszym i w drugim u tej samej osoby, w porównaniu n. p. z liczbą dwukrotnie zaślubionych. Największą okazała się dla w. XVIII (6 wypadków), gdy dwukrotnie ożenionych było wtedy 64 a trzykrotnie — 12. Jak przedstawiała się ilość wypadków bezdzietności całkowitej t. zn. takiej, gdy dany osobnik umierał bezdzietnie, w stosunku procentowym do ogólnej liczby żonatych, wynika z części drugiej tabl. 3 b. Otóż najwięcej ich

Tabl. 3 b.

Bezdzietność w związkach małżeńskich.

Podział wedle płci	W wieku	Bezdzietność w jednym związku małż.			Bezdzietność w kilku zw.		Bezdzietn. całkowita	% ogólnej liczby mężatek wzgl. żonatych
		w I-ym związku małż.	w II-im związku małż.	w III-im związku małż.	w 2-óch związk. małż.	w 3-ech związk. małż.		
kobiety	XV	—	—	—	—	—	—	—
	XVI	3	—	—	—	—	3	*30·0*
	XVII	2	—	1	—	—	2	*10·0*
	XVIII	2	2	—	1	—	3	*7·8*
	XIX	13	1	—	2	—	10	*8·5*
mężczyźni	XV	—	—	—	—	—	—	—
	XVI	13	5	—	3	1	11	*9·4*
	XVII	15	9	1	3	—	15	*10·8*
	XVIII	14	10	2	6	2	25	*7·7*
	XIX	88	11	—	4	—	71	*8·1*
razem	XV—XIX	180	38	4	19	3	144	*8·4*

było stosunkowo w w. XVII — 10,8%, następnie w XVI — 9,4%, XIX — 8,1% a najmniej w w. XVIII — 7,7% mimo, iż bezdzietność w dwu związkach była wtedy największa.

d) ILOŚĆ DZIECI W ZWIĄZKACH MAŁŻEŃSKICH.

Wiemy już, jaki procent stanowili bezdzietni w stosunku do ogółu pozostających w związkach małżeńskich. Następne tabl. 4 a i 4 b mają za zadanie scharakteryzować i rzucić pewne światło na stosunki panujące wśród warstwy szlacheckiej w minionych stuleciach, gdy idzie o przeciętną ilość potomstwa, przypadającego na jeden związek małżeński posiadający dzieci, ogólną ilość takich związków a wreszcie ilość związków o pewnej określonej liczbie dzieci (poczynając od jednego dziecka) w stosunku do ogólnej liczby małżeństw, posiadających dzieci. Z góry musimy wyjaśnić, że dane nasze oparliśmy na podstawie wiadomości uzyskanych w tym względzie dla mężczyzn. Źródła bowiem nasze notowały

Tabl. 4 a.

Ilość dzieci w związkach małż. posiadających dzieci (z.m.p.dz.*)

(przeciętnie, wedle danych dla jednego mężczyzny)

Podział wedle płci	W wieku	W jednym zw. m. p. dz.		W dwu zw. m. p. dz.		W trzech zw. m. p. dz.	
		przeciętnie	ilość z. m. p. dz.	przeciętnie	ilość z. m. p. dz.	przeciętnie	ilość z. m. p. dz.
dziewczęta	XV	1·2	*12*	3·3	*3*	—	—
	XVI	1·6	*124*	1·7	*13*	4·5	*2*
	XVII	1·6	*133*	3·2	*12*	—	—
	XVIII	1·7	*337*	2·9	*31*	1·0	*1*
	XIX	1·6	*863*	2·6	*57*	3·8	*5*
chłopcy	XV	1·7	*12*	3·3	*3*	—	—
	XVI	2·0	*124*	3·1	*13*	3·0	*2*
	XVII	2·0	*133*	3·9	*12*	—	—
	XVIII	2·4	*337*	3·6	*31*	4·0	*1*
	XIX	2·0	*863*	3·2	*57*	4·0	*5*
dzieci (razem)	XV	3·0	*12*	6·6	*3*	—	—
	XVI	3·6	*124*	4·8	*13*	7·4	*2*
	XVII	3·7	*133*	7·0	*12*	—	—
	XVIII	4·2	*337*	6·5	*31*	5·0	*1*
	XIX	3·7	*863*	5·8	*57*	7·8	5
dzieci (razem)	XV–XIX	(3·6) 3·8	*1469*	(6·1) 6·0	*116*	(6·7) 7·4	*8*

*) z. m. p. dz. — skrót — oznacza: związki małżeńskie posiadające dzieci

najczęściej wszelkie dane o potomstwie, jak i o ilości związków w życiu i t. p. w odniesieniu przede wszystkim do mężczyzny jako głowy domu, a znacznie rzadziej także dla kobiety, albo tylko dla niej samej. Nie zmienia to w niczym zasadniczych wyników, ponieważ mężczyzna posiadał dzieci oczywiście w związku małżeńskim a zatem może reprezentować sam związek.

Przeciętnie na jeden związek małżeński, posiadający dzieci, przypadało w wieku XV — 3 dzieci (b. szczupła podstawa źródłowa); w w. XVI — 3,6; w w. XVII — 3,7; w w. XVIII — 4,2; w w. XIX — 3,7. Jak z tych cyfr wynika, najwięcej dzieci posiadały małżeństwa szlacheckie w w. XVIII i to ze znaczną stosunkowo różnicą w porównaniu z innymi okresami. Spokojne na ogół czasy, wzrost dobrobytu u szlachty nie małą tu, rzecz prosta, odegrały rolę. Dwa bardziej niepomyślne dla warstwy szlacheckiej stulecia t. j. XVII i XIX charakteryzuje pod tym względem jednaki poziom: 3,7. Nieco niżej tylko wypadła przeciętna dla w. XVI. okresu nadzwyczajnego wzrostu potęgi i znaczenia szlachty, co może obok innych czynników wpłynęło na tę stosunkowo niską płodność. W podziale wedle płci: na chłopców i dziewczęta obserwujemy stale we wszystkich stuleciach wyższą liczbę chłopców, aniżeli dziewcząt: zjawisko zresztą stałe i ogólne, iż rodzi się więcej chłopców. Specjalnie silnie to wystąpiło w w. XVIII (2,4 i 1,7). Natomiast w w. XVI, XVII i XIX zadziwia identyczna w całym tym okresie czasu: przeciętna w grupie chłopców (2,0), podobnie jak w grupie dziewcząt (1,6). (Być może, iż w granicach setnych, a nie tylko dziesiętnych, wyraziłyby się pewne zróżnicowania w poszczególnych stuleciach.)

Nie od rzeczy wydaje się przytoczenie tej ilości związków małżeńskich posiadających dzieci, na której podstawie uzyskano cyfry powyżej omówione. Otóż pozycja ta wygląda następująco: w w. XV tylko 12, a więc całkiem mało; w w. XVI — 124; w w. XVII — 133; na ogół zatem niewielka różnica między obu, a ilość już o wiele więcej wartościowa, przekraczająca silnie 100. Jeszcze lepsza podstawa wypadła dla w. XVIII — 337, a zwłaszcza XIX — 863.

Z kolei omówimy pokrótce podział tych związków wedle ilości posiadanych dzieci (tabl. 4 b), przy czym oddzielnie liczone są tu związki o ilości dzieci 1—5, razem zaś związki o 6—10 dzieciach i powyżej 10. Największy procent ogólnej liczby małżeństw posiadał 2 dzieci, gdy idzie o cały omawiany okres. Podobnie także

Tabl. 4b.

Związki małżeńskie o różnej ilości dzieci.

(przeciętnie, wedle danych dla jednego mężczyzny)

W wieku	Ilość związków małżeńskich posiadających:															
	1 dziecko	% ogół. liczby zw. m. p. dz.	2 dzieci	% ogół. liczby zw. m. p. dz.	3 dzieci	% ogół. liczby zw. m. p. dz.	4 dzieci	% ogół. liczby zw. m. p. dz.	5 dzieci	% ogół. liczby zw. m. p. dz.	1—5 dzieci	% ogół. liczby zw. m. p. dz.	6—10 dzieci	% ogół. liczby zw. m. p. dz.	pow. 10 dzieci	% ogół. liczby zw. m. p. dz.
XV	1	*8·3*	7	*58·3*	—	—	1	*8·3*	1	*8·3*	10	*83·3*	2	*16·6*	—	—
XVI	24	*19·4*	32	*25·8*	18	*14·5*	15	*12·1*	10	*8·6*	99	*79·8*	22	*17·7*	3	*2·4*
XVII	26	*19·5*	20	*15·0*	26	*19·5*	21	*15·8*	15	*11·3*	108	*81·2*	24	*18·0*	1	*0·8*
XVIII	56	*16·6*	51	*18·1*	59	*17·5*	39	*11·6*	33	*9·2*	248	*73·6*	81	*24·0*	8	*2·4*
XIX	145	*16·8*	177	*20·5*	158	*18·3*	134	*15·5*	79	*9·1*	693	*80·3*	160	*18·5*	10	*1·1*
XV—XIX	252	*(16·1)* *17·5*	297	*(27·5)* *20·2*	261	*(17·4)* *17·7*	210	*(12·7)* *14·3*	138	*(9·3)* 9·4	1157	*(79·6)* *78·7*	289	*(18·9)* *19·6*	22	*(1·7)* *1·5*

pierwsza grupa małżeństw o ilości dzieci 1—5 górowała oczywiście zdecydowanie nad następnymi, posiadającymi 6—10 i powyżej 10; przekroczyła mianowicie 80% ogólnej liczby małżeństw w w. XV (83,3%), w w. XVII (81,2%) i w w. XIX (80,3%); w w. XVI osiągnęła 79.8%, zatem także prawie 80%. Natomiast w w. XVIII wyniosła tylko 73,6%. Wynika to ze wzrostu innych grup a więc grupy o 6—10 dzieciach (24%) i powyżej 10 (2.4%). Uderza tu zatem w w. XVIII, znanym już z dużej, ogólnej ilości dzieci, wielki odsetek (24%) małżeństw posiadających dzieci w liczbie od 6—10, gdy dla w. XVI mamy tylko 17,7%, XVII — 18% a XIX — 18,5%.

Małżeństwa o 2 dzieciach nie zawsze stanowią w obrębie poszczególnych stuleci najwyższy odsetek ogółu związków małżeńskich, posiadających dzieci. W w. XVII liczba ich jest niższa od małżeństw posiadających 1 i 3 dzieci, które stanowią po 19.5% ogólnej liczby małżeństw. Małżeństwa o 1 i 3 dzieciach w procentach ogółu małżeństw są do siebie bardzo zbliżone wysokim stosunkowo odsetkiem, jaki na nie przypada, przy czym widać tu lekką przewagę w w. XVIII i XIX związków o 3 dzieciach a w w. XVI związków o 1 dziecku. Pośrednią pozycję między tą grupą o 1 i 3 dzieciach a grupą o 5 dzieciach stanowi grupa o 4 dzieciach. Najwyższy procent osiągnęła ona w w. XVII (15,8%)

a następnie XIX (15,5%); najniższy w w. XVIII (11,6%). Wreszcie grupa o 5 dzieciach posiada ogólnie we wszystkich stuleciach niższe od innych grup odsetki: najniższe w w. XV i XVI (8,3% i 8,6%), najwyższy w w. XVII (11,3%).

Nakoniec grupa o dzieciach powyżej 10 stanowi na ogół minimalny tylko odsetek ogółu małżeństw w całym okresie; najniższy w w. XVII (0,8%), potem w w. XIX (1,1%) i równe, ale stosunkowo wysokie w w. XVI oraz XVIII (po 2,4%). Ostatnia grupa, zamieszczona w rubryce „powyżej 10", nie zaznajamia nas dokładniej, ile to faktycznie dzieci posiadały owe związki, przynajmniej te, które miały ich w tej grupie najwięcej. Oczywiście przeważna ilość związków tej grupy cieszyła się nadwyżką dzieci ponad 10 nieznaczną, a więc najczęściej było 11, 12, potem 13 a b. rzadko tylko 14 i więcej. Z tych ostatnich mamy wzmiankę o małżeństwie w w. XVI, posiadającym 16 dzieci, z tego 8 płci męskiej i 8 płci żeńskiej a w w. XVIII znowu o małżeństwie z 7 chłopcami i 7 dziewczętami [24]). Również z XVIII w. jest wiadomość o dwu oddzielnych wypadkach posiadania przez jedno małżeństwo 21 dzieci, z czego w pierwszym wypadku pozostało przy życiu w wieku starszym 9 chłopców i 5 dziewcząt (14) a w drugim tylko 7 chłopców i 5 dziewcząt (12) [25]). Warto tu jeszcze wspomnieć o jednym nadzwyczajnym, podanym przez Żychlińskiego wypadku z XVI w., kiedy to pewna stara prababka, licząca 88 lat w chwili zgonu (w r. 1598), zostawiła po sobie potomstwo w liczbie 838 dzieci, wnuków, prawnuków i praprawnuków, mając z własnych dzieci w młodości tylko 2 mężczyzn i 7 kobiet [26]). Jeden to jeszcze dowód silnej rozrodczości ludzkiej, skoro w przeciągu nie całego wieku, uzyskało jedno małżeństwo taką ilość potomstwa.

O ile z większym zaufaniem odnieść się można do wiadomości ze „Złotej Księgi", o tyle trudniej o to w odniesieniu do podawanych przez Niesieckiego, bez żadnych zastrzeżeń historyj, nieraz z bardzo odległych czasów, jak n. p. co do owej wzmianki o niejakim Wierzbosławie, „którego żona Małgorzata jednym porodzeniem, miała 30 dziatek żywych dnia 20 I w r. 1269", o czym, jak dalej pisze Niesiecki, wspomina także Kromer w ks. 9 swej Historii

---

[24]) Żychliński T.: op. cit. t. XII str. 110 i t. XI str. 175.
[25]) Tamże, t. XVI str. 160 i t. XX str. 225.
[26]) Tamże, t. V str. 339.

oraz jakaś „Kronika Pruska“ a co Niesiecki uważa za potwierdzenie autentyczności tego faktu i przyjmuje bez żadnych komentarzy [27]).

e) ILOŚĆ OSÓB W RODZINIE.

Znając przeciętną ilość dzieci wypadającą na jedno małżeństwo, możemy już śmielej myśleć o obliczeniu, choćby tylko zbliżonej w pewnym stopniu do prawdy, liczby osób w rodzinie. Wiadomo jednak, iż dzieci podlegają silnej śmiertelności zarówno w niemowlęctwie, jak i w późniejszych kilku a nawet kilkunastu latach. Dane nasze zebrane dla śmiertelności dzieci oparte są na wzmiankach źródłowych, podających, iż z pośród ogólnej liczby urodzonych w danym małżeństwie dzieci zmarła w niemowlęctwie, dzieciństwie lub młodości pewna określona ilość. Dokładniejszego podziału wedle tych okresów życia nie da się wszakże przeprowadzić, ponieważ często źródło mogło mieć na uwadze okres niemowlęctwa, kiedy wskazywało na śmierć dziecka w dzieciństawie. Poza tym wypada zuważyć, że źródła nasze mogły (co jest zupełnie prawdopodobne w niejednym wypadku), nie znać istotnej liczby dzieci zmarłych w niemowlęctwie a nieraz nawet w ogóle pominąć kwestię śmiertelności dzieci, poprostu z braku pewnych w tej mierze wiadomości. Liczba zatem dzieci zmarłych nie będzie wolną od poważniejszych braków w sensie jej niekompletności.

Z tymi zastrzeżeniami przypatrzmy się procentowi dzieci zmarłych w stosunku do ogółu dzieci (tabl. 5 a). Największy odsetek przypadał na wiek XVII (12%), okres wojen i silnej ogólnej śmiertelności, która spowodowała, jak wiadomo, w drugiej połowie XVII w., znaczne wyludnienie całej Polski. Wiek XVI i XVIII wykazały cyfrę niższą od poprzedniej a równą między sobą t. j. 9,6%. Najniższą śmiertelność dzieci spotykamy w w. XIX (6,8%), co jest usprawiedliwione postępem nauk lekarskich. Jak stąd widać, dane nasze w ogólnych zarysach zdają się nieźle charakteryzować śmiertelność dzieci dla poszczególnych okresów czasu. Sama jednak wysokość procentów jest oczywiście niższa od stanu faktycznego tym bardziej, że idzie tu o czasy odległe od

---

[27]) Niesiecki K.: op. cit. t. VIII str. 469.

Tabl. 5 a.

Śmiertelność dzieci w związkach małżeńskich.

Podział wedle płci	W wieku	Ilość z. m. p. dz.	Ilość dzieci w. z. m. p. dz.	Ilość dzieci zmarłych w dzieciństwie lub młodości	Dzieci zmarłe w dzieciństwie lub młodości w stosunku (%) do ogółu dzieci
dziewczęta	XV	12	15	1	*6·7*
	XVI	124	201	20	*9·9*
	XVII	133	218	17	*7·8*
	XVIII	337	583	44	*7·5*
	XIX	863	1420	98	*6·9*
chłopcy	XV	12	21	—	—
	XVI	124	245	23	*9·4*
	XVII	133	272	42	*15·4*
	XVIII	337	827	91	*11·0*
	XIX	863	1753	117	*6·7*
dzieci (razem)	XV	12	36	1	*2·8*
	XVI	124	446	43	*9·6*
	XVII	133	490	59	*12·0*
	XVIII	337	1410	135	*9·6*
	XIX	863	3173	215	*6·8*
dzieci (razem)	XV—XIX	1469	5555	453	*8·1*

naszych dzisiejszych, kiedy w tych latach życia spotyka się znacznie wyższą śmiertelność [28]).

Samą ilość osób w jednej rodzinie obliczamy w ten sposób (tabl. 5 b), iż od przeciętnej liczby dzieci w jednej rodzinie posiada-

Tabl. 5 b.

Ilość osób w rodzinie.

(przeciętnie, wedle danych dla jednego mężczyzny)

W wieku	Dzieci w jednej rodzinie			Ilość osób w rodzinie		
	posiadającej dzieci	z uwzgl. małż. bezdziet.	z uwzgl. śmierteln. dzieci	bez uwzgl. śmiert. dzieci	z uwzgl. śmierteln. dzieci	średnio
XV	3·0	3·0	2·9	*5·0*	*4·9*	*4·95*
XVI	3·6	3·3	3·0	*5·3*	*5·0*	*5·15*
XVII	3·7	3·3	2·9	*5·3*	*4·9*	*5·10*
XVIII	4·2	3·9	3·5	*5·9*	*5·5*	*5·70*
XIX	3·7	3·4	3·2	*5·4*	*5·2*	*5·30*
XV—XIX	(3·6) 3·8	(3·3) 3·5	(3·0) 3·2	*(5·3)* *5·5*	*(5·0)* *5·2*	*(5·15)* *5·35*

[28]) Na 10.000 noworodków dożywa wieku lat 15 — 7228 (72% — w r. 1927) a w latach 1870—1880 cyfra ta o wiele była niższą, np. dla Galicji

jącej dzieci, odliczamy odpowiedni procent, w celu uwzględnienia małżeństw bezdzietnych i teraz dopiero posiadamy faktyczny, przeciętny stan dzieci dla ogółu małżeństw (zarówno posiadających dzieci jak i bezdzietnych). Na tej więc podstawie oparta jest ilość osób w rodzinie, bez uwzględnienia śmiertelności dzieci. W kolejnej rubryce zamieszczamy także ilość osób w rodzinie z uwzględnieniem śmiertelności dzieci, choć, jak wiadomo, śmiertelność ta była na pewno wyższa. Biorąc pod uwagę, iż właściwie przeciętnie w rodzinie zazwyczaj część dzieci mających umrzeć, żyje w pewnym momencie, przyjęliśmy ostatecznie ilość osób w rodzinie, obliczając średnią ze stanu rodziny bez uwzględnienia śmiertelności dzieci i z takiegoż jej stanu po uwzględnieniu tej śmiertelności.

Uzyskana średnia poucza, iż najliczniejsza rodzina w warstwie szlacheckiej na przestrzeni pięciu wieków — przypadała na wiek XVIII — 5,7 osób. Drugie miejsce w tej kolejności dzierżył wiek XIX — 5,3, trzecie wiek XVI — 5,5, czwarte wiek XVII — 5,1 a wreszcie piąte wiek XV — 4,95, choć tu podstawa źródłowa była najsłabsza, więc i wynik jest problematyczny.

W porównaniu z czasami dzisiejszymi lub nie bardzo od nas odległymi a w każdym razie z XIX w., kiedy ilość osób w rodzinie z ogółu ludności waha się w granicach 4,5—5 [29]), możemy skonstatować, iż w rodzinie szlacheckiej na przestrzeni znanego nam czasokresu liczba osób była wyższą, ponieważ istotnie przeważnie przekraczała cyfrę 5, prócz w. XV i tak niezbyt pewnego na podstawie naszego materiału. Zapewne, jak przypuszczać można, była ona wyższą też w w. XIV od tej cyfry (4,5), którą dla ogółu ludności w tym wieku przyjął Ladenberger [30]).

Ostatnie zagadnienie ilości osób w rodzinie, jest niejako uwieńczeniem wyników naszych badań, bo i opiera się na wynikach poprzednich zagadnień, jak n. p. bezdzietność w małżeństwie, ilość i śmiertelność dzieci w rodzinie, ilość związków małżeńskich posiadających dzieci, i daje wcale udatną, jak sądzę, próbę obliczenia

---

i Bukowiny wynosiła ona 5094 (50%). Mały rocznik statystyczny R. 1936 str. 27.

[29]) Ladenberger T.: Zaludnienie Polski na początku panowania Kazimierza Wielkiego. Lwów 1930. Str. 25.

[30]) Tamże.

składu ilościowego rodziny szlacheckiej w przeszłości. Sam wynik cyfrowy, być może, zostanie kiedyś skorygowany o jakieś parę dziesiętnych dla tego czy owego stulecia, lecz wątpić należy, czy uda się go zniżyć do podanego wyżej przeciętnego poziomu dla ogółu ludności a może nawet w ogóle poniżej 5 osób.

Na zakończenie wypada mi raz jeszcze stwierdzić, iż na ogół wyniki uzyskane dla poszczególnych zagadnień dały niejedną cenną wskazówkę orientacyjną i przyczynek dla charakterystyki minionych stuleci dziejów szlacheckich, mimo oczywiste nieraz braki materiału źródłowego, który zresztą, zwłaszcza dla owych odleglejszych od nas czasów, nigdy nie będzie dość kompletnym dla statystyki przy dzisiejszym jej rozwoju i obecnych jej postulatach.

RAFACZ JÓZEF (Warszawa)

FUNDACJA OSTROŁĘCKA TANIEGO KREDYTU Z R. 1577.

LA FONDATION DU CRÉDIT FAVORABLE À OSTROŁĘKA EN 1577.

Treść: 1. Osoba fundatora. (Le fondateur). — 2. Powstanie fundacji i jej cele. (Création de la fondation et son but). — 3. Zasady taniego kredytu. (Les principes du crédit favorable). — 4. Przeznaczenie procentu od funduszu. (La destination des intérêts du fonds). — 5. Organa fundacji. (L'administration de la fondation).

Osoba fundatora. W świetle aktu fundacyjnego i aktów mu towarzyszących, skoro odpowiednie zobowiązanie imieniem miasta Ostrołęki składają dwaj mieszczanie w charakterze plenipotentów, jak i jest specjalne zobowiązanie Sebastiana Białobrzeskiego w związku z domem przez niego kupionym, możemy częściowo odtworzyć osobę fundatora pożyczek w Ostrołęce[1]). Jest nim ksiądz Wawrzyniec Białobrzeski, ówcześnie (w r. 1577) altarysta przy szpitalu św. Marcina w Warszawie. Ze wzmianek w aktach wypadnie przyjąć, iż dłużej mieszkał (gniazdo rodzinne jego to Białobrzegi) w Ostrołęce, skoro to miasto specjalnym uczuciem otaczał. W tejże Ostrołęce mieszka — Białobrzeski Sebastian, będący tam radcą miejskim, który zakupił od

[1]) Omówienie fundacji taniego kredytu księdza Białobrzeskiego choćby dlatego ma znaczenie, iż wiadomo o zakładaniu banków pobożnych w poszczególnych miastach; specjalnie wiele mówi się o działalności księdza Piotra Skargi w tym względzie, która jednak przejawia się później od akcji księdza Wawrzyńca Białobrzeskiego, skoro Skarga zakłada bank pobożny w Krakowie dopiero 1585 r. Następnie o takich bankach pobożnych słyszymy w Warszawie (dwa), Łowiczu, Wilnie (Rutkowski Jan. Zarys gospodarczych dziejów Polski, Poznań, 1923, st. 224). Wiemy też o takim w Zamościu, a znamienne, iż bractwo św. Benona w Warszawie brało 7% (Rutkowski, l. c. 224).

fundatora dom w tym mieście, początkowo przeznaczony na szpital ubogich, a są też w Ostrołęce i inni krewni fundatora, jak Stanisław Długołęcki, siostrzan, który w danej chwili kieruje miejscowym szpitalem [2]). Co więcej, w Ostrołęce mieszka i jego bratanek Stanisław, syn zmarłego już w tym czasie Wojciecha Białobrzeskiego, przy czym bratanek ten nawet ma zapewnione korzyści, skoro z procentu, jaki miał iść od ustalonej sumy na pożyczki, miał dostawać rocznie dwa złote, a to nie tylko on w ciągu swego żywota, ale i jego sukcesorowie [3]). Być może, iż do krewnych fundatora należały i inne osoby obdarowane czynszem, skoro czytamy o nadaniu dla Klemensa Łaskiego i Macieja Bartoszka [4]), nasuwa się zaś wniosek, iż jakieś względy, najprawdopodobniej pokrewieństwa, kazały mu o nich pamiętać. O charakterze fundatora możemy wnosić, iż współczuł z dolą drobnych rzemieślników, jak i z biedotą miejską, skoro dla nich stworzył fundacje a to nie tylko w Ostrołęce, ale i w Różanie [5]).

Powstanie fundacji i jej cele. Ofiarodawca, tworząc w Ostrołęce fundację pożyczkową w r. 1577 w ostatecznej postaci [6]), myślał o jej kreowaniu już dawniej i szedł do niej stopniami, powiększając ją i ulepszając. Już bowiem w r. 1571 na ten cel złożył w urzędzie miejskim 100 kóp groszy, a w r. 1573 powiększył jeszcze tę kwotę, składając 110 kóp groszy, którą przeznaczył na ubogich, jak przeznaczył też dom dla nich w Ostrołęce. Specjalnie w r. 1573 ustalił, iż suma dana przez niego w pokład urzędowi miejskiemu miała być pożyczana a z dochodu od niej mieli być utrzymywani ubodzy miejscy, przy czym jednak procent miał być pobierany w tym stosunku, iż od każdej kopy groszy pożyczający miał dawać cztery grosze. Choć bliżej nie znamy postanowień z tego roku, mając jednak na uwadze przepisy z roku

---

[2]) ...necnon nobilem Joannem Długołęczki, nepotem suum, gdy szło o powołanie go do kuratorium fundacji (Z. i gr. warsz. 93 f. 551/558).

[3]) Item nobili Stanislao olim Alberti de Byalobrzeki, nepoti suo ex patre, et eius legittimis sucessoribus (Ibidem).

[4]) Item Mathiae Barthoszek unum florenum, seu grossos triginta polonicales ad vitam eiusdem Mathiae duntaxat (Ibidem).

[5]) Z. i gr. warsz. 93 f. 621. Niestety bliższych wiadomości o tej fundacji nie mamy poza tym, iż ją urząd miejski przyjął, skoro działa tu burmistrz i rajcy różańscy.

[6]) Odróżnić trzeba wpis aktów związanych z fundacją, skoro ten dokonał się w roku 1578 przed Zielonymi Świętami (Ibidem).

1577, możemy przyjąć, iż i tu ksiądz Wawrzyniec Białobrzeski procent ten traktował jako procent stały, który nie mógł być ani obniżony ani też podwyższony i że o takie pożyczki z tego funduszu należało się ubiegać, skoro i ten procent był niższy od normalnie pobieranego. Zapewne także i w tym wypadku urząd miejski w postaci burmistrza i rajców był powołany do udzielania pożyczek z tego tytułu, jak i on musiał przeznaczać dochód na biednych miasta, a może i na inne cele, oznaczone przez fundatora.

Okazuje się jednak, iż myśl fundatora nie została w całości urzeczywistniona, skoro zamiast obrócić dom na mieszkania ubogich, sprzedaje się go, aby powiększyć fundusz pożyczkowy i zmienia się zarazem zasady nadawania pożyczek. Ta zmiana nastąpiła w r. 1577, kiedy to ksiądz Wawrzyniec Białobrzeski dodaje do 210 kóp groszy czyli do 420 florenów, jakie już dał dawniej urzędowi miejskiemu ostrołęckiemu, 80 florenów, które pochodziły ze sprzedaży domu, należącego do fundatora, a który kupił Sebastian Białobrzeski, rajca miejski ostrołęcki [7]). Tym sposobem z połączenia tych wszystkich sum powstał ostatecznie fundusz pożyczkowy 500 florenów polskich (po 30 groszy), który wprawdzie w danej chwili, kiedy powstawała fundacja nie był w całości w posiadaniu miasta, skoro Sebastian Białobrzeski nie zapłacił w całości za dom kupiony, jednak ostatecznie i on do czasu złożenia całej ceny kupna, miał płacić taki procent od niej, jaki mieli płacić inni dłużnicy, którzy z tego funduszu mieli zyskać pożyczkę [8]).

Dla ustalenia fundacji ksiądz Białobrzeski wybrał tę formę prawną, iż przekazał całą sumę 500 fl. w postaci wieczystego pokładu urzędowi miasta Ostrołęki, a więc burmistrzowi i rajcom miasta, ustalając zarazem warunki fundacji, które miasto przyjęło i obowiązało się dotrzymać po wieczne czasy (perpetuis temporibus servaturos). Zapewne przyjęcie warunków fundacyjnych dokonało się najpierw w samym mieście na zgromadzeniu miejskim, następnie zaś dla umocnienia zobowiązania miasta w stosunku do

---

[7]) Ibidem.

[8]) Ustala bowiem co do Sebastiana Białobrzeskiego: si et in quantum is Sebastianus pecuniam paratam ad persolvendum eandem domum habere minime potuerit, licebit illi singulis annis... a qualibet sexagena grossos tres ratione census pro tempore eo quo a l i i censum persolvent, eosque ad plenariam solutionem seu repositionem summae praefatae a n n u a t i m persolvere et ad manus officii reponere tenebitur.

fundatora i jego organów, jakie zostawił po sobie, Ostrołęka przez swych plenipotentów miała się zobowiązać do przestrzegania postanowień ustalonych pod zakładem pieniężnym z odpowiednimi udogodnieniami procesowymi na wypadek, gdyby trzeba było miasto pozwać o niewykonanie zobowiązania. Znamiennym tu jest, iż sam fundator na ten przypadek postanowił zakład 200 florenów [9]), a tymczasem miasto powiększyło samo zakład, skoro ten miał być równy funduszowi pożyczkowemu, a więc miał wynosić 500 fl. Umocnieniem też było, iż miasto miało ten zakład płacić w przypadku jakiegokolwiek obejścia warunków ustalonych przez fundatora i zarazem tyle razy miało go składać, ile razy warunków nie dotrzymało.

Do umocnień też trzeba zaliczyć udogodnienia procesowe dla organu pozywającego miasto o niedotrzymanie warunków. Miasto bowiem wyrzekło się prawa pozwania do sądu właściwego, a poddało się jakiemukolwiek sądowi grodzkiemu czy ziemskiemu a nawet urzędowi grodzkiemu, jak poddało się jakiemukolwiek sądowi świeckiemu czy duchownemu. Jednym słowem powód miał prawo wyboru sądu, do którego miał miasto pozwać.

Nadto umocnieniem było, iż o niedotrzymanie mogło być pozwane tak miasto, jak i poszczególny mieszczanin, względnie kilku z nich i wtedy każdy pozwany miał nie tylko płacić sumę zakładu, ale i wykonać odpowiedni punkt postanowienia fundacyjnego, o którego niedopełnienie został pozwany,

W samym procesie umocnienia polegały na zrzeczeniu się normalnych uprawnień procesowych, jakie przysługiwały stronie z mocy prawa. Tak więc już pierwszy termin miał być terminem zawitym dla pozwanego, a samo pozwanie mogło się dokonać tak pozwem piśmiennym jak i ustnym, przy czym w razie błędów w pozwie nie miały mieć one znaczenia dla toku procesu. Nie były to jedyne zrzeczenia się udogodnień procesowych, przysługujących stronie z mocy prawa. Tak bowiem, zgodnie z praktyką ówczesną przy zaciąganiu zobowiązań, pozwane miasto czy jego obywatel, nie miało posiadać prawa odroczenia procesu, posłużenia się roz-

[9]) Officium vero praefatum civile, proconsul cum consulibus, de summa principali florenorum quingentorum dictis c u r a t o r i b u s et calculatoribus iustam et competentem facere rationem debebit, censum praefatum a summa dicta ibidem reddere, numerare et consignare in manus eorundem tempore praefato... sub vadio ducentorum florenorum.

maitymi zarzutami, jakie mogło mieć miasto w toku procesu, a co więcej nie miało też miasto użyć nagany - mocji przy wydaniu wyroku, jak nie mogło wystąpić z apelacją. Co więcej zrzekło się miasto i protestów w razie niedopuszczenia go do mocji czy apelacji, jak również zrzekło się dla większego upewnienia fundatora nadzwyczajnych środków prawnych przeciw wyrokowi, z których wyraźnie wymieniono pozwanie ad prosequendam appellationem, ale zrzeczenie dotyczyło i innych, skoro czytamy: et universis in genere et beneficiis iuris abrenuntiando.

Umowa łącząca miasto i fundatora, ponieważ chodziło o sumę pieniężną, a więc o ruchomość, nie była potwierdzaną przez żadną władzę, jak np. przez króla czy sejm. Zbyteczną też była zgoda na fundację ze strony krewnych księdza Wawrzyńca Białobrzeskiego, choć ten wspomina, iż sprzeciwu nie było [10]), a ubocznie należy stwierdzić, iż fundacja częściowo miała na względzie i dobro krewnych fundatora, skoro dawała im udział w procencie, idącym od sumy pożyczkowej. Nie ulega wątpliwości, iż zapewnienie takie dochodu stałego krewnym musiało ich choć częściowo dobrze usposobić wobec woli fundatora.

Zarazem licząc się z tym, iż akta miejskie nie dawały dostatecznego upewnienia co do przyszłej możliwości wykonania warunków umowy na drodze sądowej, stąd imieniem miasta odpowiednie zobowiązania składają przed urzędem grodzkim warszawskim, (który je następnie wpisuje do aktów) dwaj plenipotenci Ostrołęki, odpowiednio upełnomocnieni do tego aktu, a to Sebastian Białobrzeski i Maciej Bogusz [11]).

---

[10]) Hanc ergo ordinationem de et super florenis quingentis praedictus Honorabilis dominus Laurentius Byalobrzeski civitati Ostroleczensi seu officio civili cum curatoribus et calculatoribus ad laudem Dei, optimi, maximi, ad suffragium animae suae, suorumque progenitorum ac pro augmentatione oppidi et sustentatione opifficum piam, zelo, pietateque ductus ad mentem piam, sine quavis contradictione suorum amicorum facit et summam praefatam dat, donat, dedit et in perpetuum irremissibiliter donavit, ut ipsi quoque homines beneficientes hoc sentientes Deo Omnipotenti gratias agant et pro anima dicti donatoris perpetue exorent.

[11]) Wpis taki do aktów grodzkich zaszedł w r. 1578, kiedy to czytamy: Hic idemque comparentes personaliter coram officio praesenti Castrensi Capitaneali Varszoviensi Providi Sebastianus Bialobrzeski et Mathaeus Bogusz, cives Ostrolancenses, plenipotentes eiusdem oppidi omnium in genere

Co więcej, przewidziano, iż zobowiązanie to w tej postaci, jaka była urzeczywistniona przed urzędem grodzkim warszawskim, będzie przeniesione do aktów ziemskich ostrołęckich [12]), przy czym jednak rzecz znamienna, iż nie ustalono — co często w innych zobowiązaniach tej doby się spotyka — prawa fundatora wpisania tego zobowiązania do aktów ostrołęckich, nawet w nieobecności delegatów Ostrołęki.

Stwarzając fundację ksiądz Białobrzeski miał dwa główne cele. Jednym było stworzenie tańszego kredytu dla rzemieślników miasta Ostrołęki a w dalszej kolei powiększenie ich liczby [13]), drugim zaś zapewnienie pomocy ubogim miasta, skoro w znacznej części dochód od sumy funduszowej miał iść na ich potrzebę. Ubocznym celem było pamiętanie o własnej rodzinie, skoro krewnym określonym zapewnia pewien roczny dochód. Co do rozpoczęcia działalności fundacji przewidział on rok 1578.

Zasady taniego kredytu. Wedle ustalenia księdza Białobrzeskiego, tani kredyt polegać miał na postanowieniu niskiego procentu w porównaniu z ówczesnym normalnym procentem, a cóż dopiero z procentem, jaki brali żydzi od swych dłużników. Uznanym bowiem procentem - płatem ogólnym, bo stosowały go sądy czy urzędy przy egzekucjach, był 10% od sta [14]). Stąd to np. przy wwiązywaniu w łany osiadłe przez urząd grodzki, gdy przychodziło wwiązywać w 10 grzywien, to wwiązywano w taki obszar, z którego kmieć czy poddani płacili panu czynsz jednej grzywny [15]). Co do pożyczek branych u żydów, przy nich procent był o wiele wyższy, bo ostatecznie zgodnie z zasadami, pochodzą-

---

incolarum, habendo in manibus suis plenipotentiam sufficientem ad acceptandum quasvis ordinationes et recognitiones in sese et totam communitatem oppidi memorati... eiusdem facienda, de quorum autentica plenipotentia officio praesenti bene constabat, przy czym w aktach wpisano zarazem i samą plenipotencję, jaką od Ostrołęki otrzymali (Ibidem).

[12]) Quam nihilominus ordinationem... et illius tuitionem obligantur ipsi plenipotentes, nomine totius communitatis, quod eandem ad acta terrestria Ostrolancensia transportare et eandem praecipue ex eadem communitate oppidi approbare.

[13]) ...ad subsidium et augmentationem artificum seu opificum et hominum pauperum seu alias ad mentem piam...

[14]) Rafacz Józef, Dawny proces polski, Warszawa 1925, str. 209.

[15]) Rafacz Józef, Dawne prawo sądowe polskie w zarysie, Warszawa 1936, str. 153.

cymi jeszcze z średniowiecza, możliwym był płat ponad 100% (dopiero w r. 1670 ustalono 20 %) [16]).

W tych warunkach procent płacony od sumy funduszowej istotnie był niski, skoro od kopy groszy miał wynosić trzy grosze w stosunku rocznym [17]), co dawało 5% od sta. Znamiennym zaś było zaznaczenie fundatora, iż od tej sumy nie wolno pobrać wyższego procentu, jak nie wolno też zgodzić się na niższy, lecz iż od całej kwoty rocznie ma przychodzić 25 złotych. Procent ten należało płacić przy końcu, to jest w święto Oczyszczenia N. P. Marii, kiedy to razem z długiem i procent się składało urzędowi miejskiemu.

Wobec ustalenia niższego procentu, niż normalnie, jasną było rzeczą, iż na obszarze Ostrołęki musiało być wielu takich, którzy by się o tak tani kredyt ubiegali. Stąd fundator musiał ustalić bliższe warunki, jakim miałyby podlegać osoby, otrzymujące kredyt z tej sumy. Kredyt ten więc miał być przeznaczony dla rzemieślników biednych, pracowitych, zapobiegliwych i pewnych, nie zaś dla rozrzutnych i nie umiejących używać pożytecznie pieniądza. Zarazem ustalił fundator, iż w zasadzie winno się dawać pożyczki jedynie osobom osiadłym w mieście, nieosiadłym zaś o tyle, o ile dały rękojmiów dostatecznych.

Jako dalszy warunek ustalono, iż najwyższą kwotę, jaką mogła otrzymać jedna osoba, było pięć kóp groszy, czyli 10 złotych (po 30 groszy). Jest to zrozumiałe, skoro niewielka suma funduszowa, a tani kredyt musiał pociągać wiele osób.

Ponieważ dla dłużnika w tych warunkach tańszego kredytu najlepszą rzeczą byłoby możliwie najdłużej przetrzymać u siebie pieniądze wypożyczone, stąd ustala fundator, iż pożycza się na jeden rok i że w przepisanym czasie t. j. na święto Oczyszczenia N. P. Marii należy oddać dług, a najdłużej już można przetrzymać płatność zobowiązania na dwa tygodnie po tym święcie, przy czym jednak możliwe było przedłużenie pożyczki temuż dłużnikowi na drugi rok.

---

[16]) Rafacz Józef, Dawne prawo sądowe, l. c. str. 199—200.

[17]) ...in vim census, per eos qui receperint solvendi a singulis sexagenis groszy miało się płacić 4 grosze rocznie, znosi, a solummodo a sexagenis per grossos tres (Z. i gr. warsz. 93 f. 551—558), a także w innym punkcie — illam tamen ordinationem (mowa o r. 1573), przy której od kopy singulis per grossos tres...

Zarazem postanowiono, iż otrzymujący pożyczkę z funduszu tego miał umieścić odpowiedni zapis w księgach miejskich, a więc dać odpowiednie umocnienia dla organu powołanego do pozywania go o niedopełnienie zobowiązania, przy czym te umocnienia z natury rzeczy miały być takimi, jakie w danym czasie stosowano w praktyce.

Dając jednak takie umocnienia [18]) dłużnicy poza tanim procentem mieli jeszcze w myśl postanowienia księdza Białobrzeskiego jeszcze inne udogodnienia, które im częściowo także potaniały kredyt. Oto za odpowiednie zapisy w księgach nie miał od nich pisarz miejski pobierać żadnych opłat, jak również nie miano pobierać opłat od pokwitowań, które miało miasto wydawać przy wykonaniu zobowiązań. Fundator bowiem zapewnił z dochodu od sumy funduszowej pewną część na opłacenie rady miejskiej i pisarza miejskiego, aby już nie wymagali specjalnych opłat związanych z fundacją [19]).

Przeznaczenie procentu od funduszu. Ofiarodawca ustalił też przeznaczenie dochodu od sumy 500 zł., chodziło tu zaś o dochód 25 zł. rocznie, przy czym podziałem miało się zajmować kuratorium w czasie od lutego do Zielonych Świątek. W największej kwocie w porównaniu z innymi uprawnionymi mieli uczestniczyć ubodzy ostrołęccy, o których ksiądz Białobrzeski wspomniał dwa razy. Raz bowiem przeznaczył stale na ich cel — a to na ubranie ich — sumę ośmiu złotych [20]), w innym zaś punkcie swego postępowania ustalono dla nich sumę 72 groszy, która to kwota miała iść na ich utrzymanie i na pogrzeby, przy czym, rzecz znamienna, ofiarodawca w tym ostatnim wypadku zastrzegł się, aby tej kwoty kuratorowie fundacji dla siebie nie przeznaczali, lecz bezwzględnie rozdzielali ją między biednych [21]).

[18]) Ille autem qui in vim census solutionis pecuniam acceperit ad acta civilia sese unus quisque censum una cum summa commodata pro festo Purificationis Gloriossimae Virginis Mariae soluturum se obligabit.

[19]) Item officio civili videlicet consuli cum consulibus et notario florenos duos ea tamen ratione, ut a quittacionibus et exactione summae principalis et census ab ea provenienti... ab iis qui summam et censum reponant et reponent, nihil penitus exigant, sed in dictis duobus florenis sint contenti.

[20]) Item pro vestiendis aliquot pauperibus, quod iidem curatores agnoverint dignos fore ...annis singulis florenos octo in moneta distribuendos.

[21]) Item residuos hoc est grossos septuaginta duos pro victu hominum pauperum...

Znamienne tu było, iż miasto Ostrołęka przez swych plenipotentów w najbliższym czasie obowiązało się z tej sumy dawać 10 groszy do szpitala ostrołęckiego, a 60 groszy intendentowi tego szpitala Janowi Długołęckiemu, który, jak wiadomo, był siostrzanem fundatora. Płacenie tej sumy Długołęckiemu tłumaczyło miasto kosztami podróży, jakie musiał odbywać — zapewne w interesach szpitala — a co więcej ta suma 60 groszy miała być dawana rocznie i jego następcom [22]).

Po biednych stosunkowo najwięcej dał fundator bractwu literackiemu Ostrołęki, skoro przeznaczył na jego cele dwa złote, które ono miało obrócić na opłacanie duchownego za msze w dni niedzielne i za cztery żałomsze, odprawiane co kwartał [23]). Bractwo to jednak w przyszłości miało dostawać więcej, skoro ksiądz Białobrzeski, wyznaczając z tego dochodu na rzecz Macieja Bartoszka dożywotnio jeden złoty, zarazem zaznaczył, iż po śmierci Bartoszka suma ta miała być oddawaną bractwu literackiemu, względnie opłacać z niej miano tygodniowe kąpiele scholarów ostrołęckich [24]).

Uwzględniono i cele kościelne, skoro dwa złote miały iść na kościół ostrołęcki (pro fabrica), a znowu 48 groszy miał dostawać kaznodzieja, który za to winien był na naukach wspominać i polecać modłom wiernych tak duszę swego fundatora, jak i jego rodziców [25]).

Dalsze kwoty przeznaczył fundator jako wynagrodzenie określonym organom, jakie miały działać w zakresie fundacji, wykonując postanowienia ofiarodawcy. Tak więc urząd miejski za trudy i za brak dochodu w związku z zapisami dłużnymi, miał otrzymywać dwa złote, które miały iść do podziału między burmistrza, rajców i pisarza miejskiego. Wynagrodzenie mieli też otrzymywać kuratorowie fundacji, jednak jedynie kuratorowie świeccy (stąd nie otrzymywał wynagrodzenia stały członek kuratorium fundacyjnego, jakim był pleban ostrołęcki czy jego zastępca, wikariusz miejscowego kościoła), przy czym i tu wynagrodzenie miało wynosić rocznie sumę dwu złotych.

[22]) ...sexagenam vero unam pro nobili Joanne Dlugoleczki...

[23]) Item fraternitati litteratorum florenos duos ratione divini sacrificii seu missae singulis diebus dominicis...

[24]) ...ad fraternitatem litterarorum vel pro balneo septimanatim levandis persolvant.

[25]) Item praedicatori verbi divini grossos quadraginta octo...

Ostatecznie pewna część dochodu od tej sumy 500 zł. miała iść na rzecz osób, z których jedne istotnie były krewnymi fundatora, inne zaś, jeżeli nie były do niego w stosunku pokrewieństwa, to w każdym razie były z nim w stosunkach przyjaznych, skoro o nich w akcie fundacyjnym pomyślał. Tak więc bratanek Stanisław, syn Wojciecha Białobrzeskiego, i jego sukcesorowie wieczyście mieli otrzymywać dwa złote rocznie [26]), takąż kwotę dwu złotych miał dostawać Klemens Łaski [27]). Mniejsza suma, bo tylko jeden złoty, miała się dostawać Maciejowi Bartoszkowi, a i tu jeszcze z tym ograniczeniem, iż jedynie on miał ten dochód otrzymywać, nie przechodził zaś na jego potomstwo [28]).

Organa fundacji. Takim organem był przede wszystkim urząd miejski ostrołęcki, złożony z radców z burmistrzem na czele. On to bowiem miał wybierać osoby, które miały dostawać pożyczki, mając na uwadze polecenia fundatora, który przepisywał, iż mają to być rzemieślnicy ubodzy, pracowici i t. p. [29]) i że poszczególny najwyżej może na rok zyskać pożyczkę w wysokości pięciu kóp groszy [30]). On też miał baczyć, aby, o ile pożyczający nie jest osiadłym, dał poręczycieli, przy czym winien pamiętać, aby pożyczający złożyli i wpisali odpowiednie zobowiązanie do akt ostrołęckich [31]). Ten też urząd winien był baczyć, aby to wypożyczanie odbywało się w terminie przewidzianym, a więc w święto Oczyszczenia N. P. Marii (2 lutego), jak znowu z drugiej strony winien był uważać, aby dłużnicy w tym samym czasie, a najdalej do dwu tygodni od tego święta oddali sumę pożyczoną, przy czym urząd miejski winien był dać pokwitowanie. Z natury rzeczy w tym czasie dłużnicy mieli oddawać nie tylko kapitał pożyczony ale

---

[26]) Item nobili Stanislao olim Alberti de Byalobrzek, nepoti suo ex fratre, et eius legittimis successoribus florenos duos in moneta pollonicali.

[27]) ...et nobili Clementi Łaski a Łasz florenos duos.

[28]) Item Mathiae Barthoszek unum florenum seu grossos triginta polonicales ad vitam eiusdem Mathiae duntaxat, post mortem vero eius ad fraternitatem litteratorum vel pro balneo scholaribus septimanatim levandis...

[29]) ...quod hanc summam ad subsidium civilibus artificibus, pauperibus, verum tamen possessionatis.

[30]) ...cautione adiecta ne uni usufructuario, seu illi qui accipiet... pecuniam, distributio excedat sexagenarum quinque.

[31]) Ille autem qui in vim census solutionis pecuniam acceperit, ad acta civilia sese unus quisque censum una cum summa commodata pro festo Purificationis Gloriosissimae Virginis Mariae soluturum se obligabit.

i procent od niego w wymiarze przewidzianym trzech groszy od kopy groszy.

Inną czynnością urzędu miejskiego w związku z fundacją było przekazanie procentu 25 zł., pobranego od dłużników, w ręce kuratorów fundacji. Oddanie takie miało się dokonywać w niedzielę, poprzedzającą święto „Petri ad cathedram" (wypadało to święto 22 lutego). Zarazem wtedy urząd miejski miał tymże kuratorom zdać rachunek z samej sumy, a więc komu została pożyczoną, po jakich kwotach i t. p.[32]). Zarazem urząd miejski winien zdać rachunek tak z sumy funduszowej, jak i z dochodu z niej przed specjalnym organem kontrolnym, złożonym z plebana ostrołęckiego względnie w nieobecności tego z wikariusza, wójta, ławników ostrołęckich, jak i cechmistrzów Ostrołęki, przy czym zdanie tej rachuby miało się dokonać w święto św. Stanisława, przypadające w maju[33]).

Mając takie obowiązki poddawania się kontroli, urząd miejski ze swej strony jest organem, przyjmującym sprawozdanie. Przed nim to bowiem składali na św. Trójcę sprawozdanie kuratorowie fundacji, składali zaś je z sposobu rozdziału dochodu 25 fl., chodziło bowiem o to, czy istotnie postanowienie fundatora w sprawie rozdawnictwa było zachowane[34]).

Drugim organem fundacji było k u r a t o r i u m fundacyjne, składające się z kilku członków, nazywanych też calculatores czy provisores. Należeć tu miał jako wieczysty kurator pleban ostrołęcki, w jego zaś nieobecności wikariusz, zajęty w tamtejszym kościele. Jako drugi członek kuratorium był powołany przez fundatora Jan Długołęcki, siostrzan jego, po jego zaś zgonie jego sukcesorowie. Zarazem i miasto miało tu posiadać swych reprezentantów, przy czym jednak w danej chwili sam fundator ich powołał

---

[32]) Quibus quidem curatoribus praefatis plebano cum civibus duobus electis dat omnimodam facultatem censum ab officio civili ...ante electionem domini proconsulis eo tempore fieri solitam, censum dictum florenos viginti quinque exigendi tollendi, levandi et de percepto quietandi. Officium vero praefatum ...de summa principali florenorum quingentorum, dictis curatoribus et calculatoribus iustam et competentem facere rationem debebit...

[33]) Ibidem.

[34]) De hac autem dispensatione et distributione per eosdem curatores iuxta ordinationem suprascriptam factae coram officio civili pro dominica Sanctissimae Trinitatis rationem sufficientem reddere debebunt annuatim in perpetuum.

w osobach Sebastiana Białobrzeskiego rajcy (który jest i plenipotentem Ostrołęki przy zapisie w aktach grodzkich warszawskich) i Prokopa Goligrzędy z prawem — widać w ciągu życia — substytucji innej osoby na swe miejsce. W przyszłości jednak dwaj delegaci miasta mieli być corocznie wybierani przez wszystkie porządki miejskie, skoro powołano do wyboru tak burmistrza z rajcami, jak ławników, cechmistrzów i pospólstwo miejskie [35]). Znamiennym też jest w zakresie składu, iż fundator przypuszcza, iż Długołęcki czy jego następcy, mogą nie zasiadać w składzie kuratorium, skoro pełną władzę decydowania przyznaje plebanowi z dwoma delegatami miasta.

Rola kuratorium przejawiała się w nadzorze nad urzędem miejskim, skoro kuratorowie mieli baczyć, aby im zdał urząd miejski rachunek z rozpożyczania sumy funduszowej. Nadto kuratorowie otrzymywali od urzędu miejskiego dochód roczny, płacony przez pożyczających, który następnie rozdawali (w czasie od końca lutego do Zielonych Świątek) między osoby, które ustalił fundator w akcie ustawodawczym, przy czym swobodę w wyborze osób mieli jedynie przy ubogich. Zarazem gdyby urząd miejski 25 fl. nie wydał kuratorom w czasie przewidzianym (w niedzielę przed św. Piotrem ad cathedram), kuratorowie mieli pozwać urząd miejski do jakiegokolwiek sądu duchownego czy świeckiego o wydanie tego czynszu, jak i o zakład, przewidziany w akcie fundacyjnym w wysokości 200 fl.

Z drugiej strony wiadomo już, iż, kontrolując urząd miejski, sam musiał przed tymże urzędem zdać rachubę z dyspartycji 25 zł. pomiędzy osoby przewidziane w postanowieniach ofiarodawcy.

Ostatecznie jako organ fundacyjny występuje c i a ł o z b i o r o w e, w którego skład wchodził każdorazowy pleban ostrołęcki (ewentualnie w zastępstwie wikariusz tego kościoła), wójt, ławnicy

---

[35]) ...videlicet Venerabilem Martinum plebanum et eius legitimos successores catholicos et in eius absentia commendarium actu praesbiterum ecclesiae, necnon nobilem Joannem Długołęcki nepotem suum, defficiente autem eo, alium per eum designatum, et Providos viros Procopium Goligrzęda et Sebastianum Byalobrzeski cives in Ostrolenka cum potestate substituendi idoneos et peritos... Licebit autem dictis proconsuli, consulibus, scabinis, archimagistris et plebiscito annuatim alios curatores et calculatores eligere, praesertim ex civibus d u o s probos viros in locum praefatorum...

i cechmistrze ostrołęccy, skoro przed nimi to urząd miejski zdawać miał rachubę tak z sumy funduszowej 500 zł., jak i z repartycji dokonanej przez kuratorium [36]).

---

[36]) Okazuje się, iż fundacja w Ostrołęce nie była jedyna, skoro i w Różanie jakąś postanowił dla biednych, niestety dochował się jedynie z niej początek aktu (Z. i gr. warsz. 93 f. 621) — odpowiedni wpis ordynacji w akty grodzkie warszawskie — był też uczyniony w r. 1578.

ADAMCZYK WŁADYSŁAW (Lublin)

ROZRUCHY AGRARNE WŁOSCIAN W KONOPNICY*) W 1615—1616 R.

PRZYCZYNEK DO POŁOŻENIA CHŁOPÓW W POLSCE W XVII W.

LES TROUBLES AGRAIRES DES PAYSANS A KONOPNICA EN 1615—1616.

ÉTUDES SUR LA SITUATION DES PAYSANS EN POLOGNE AU XVII SIÈCLE.

Treść: 1. Uwagi wstępne. (Avant-propos). — 2. Wieś Konopnica: położenie i kilka danych historycznych. (Le village Konopnica: son site et quelques données historiques). — 3. Powinności poddanych i nadużycia dzierżawcy. Les charges des sujets et les abus du fermier). — 4. „Badanie" włościan. („Les investigations" des paysans). — 5. Stanowisko władz miejskich. (Les rapports des autorités municipales). — 6. Przebieg procesu: dekret króla z 16. XI. 1615 r., akt komisarski z 22. XII. 1615 r. i dekret króla z 20. I. 1616 r. (Le train du procès: décret de roi du 16. XI. 1615, acte de commission royale du 22. XII. 1615 et décret de roi du 20. I. 1616). — Zakończenie. (Conclusion).

Sytuacja włościan w Polsce w I-ej połowie XVII w. zaczyna się wybitnie pogarszać. Grabski podaje, że 60% ludności pańszczyźnianej było w poddaństwie ciężkim i że stan włościański

*) Wieś Konopnica znajduje się w odległości 10 klm od m. Lublina na płd.-zachód (z większym odchyleniem w kierunku zachodnim). W r. 1386 król Władysław Jagiełło nadaje wieś tę Włodkowi z Charbinowic (Matric. Regni Pol. Summ., pars IV, vol. III, str. 362), ten ostatni zaś sprzedaje ją w 1400 r. m. Lublinowi za 60 grzywien groszy praskich szerokich (Arch. Państw. w Lublinie, ks. 242 (varia), str. 13—13 v.). Wieś ta graniczyła z wsią Uniszowice (1411 r. — tamże, str. 50), Sulisławice, Chłopie (dziś wieś nieistn.) i Zemborzyce (1459 r. — Białkowski, Lub. księga podkomorska, Lublin 1934, str. 83). Gdy miasto w 1504 r. wykupiło wójtostwo lubelskie od sukcesorów rajcy krak. Stanisława Morsztyna za 2400 złp., na Konopnicy ubezpieczona była kwota należności. (Matric. R. P. Summ. III, str. 98—99). Należność miała być wpłacona w 8-u ratach co rok na każdego 1 lutego. Szczegół ten ma tu o tyle

w ciągu XVI—XVII w. coraz bardziej upada [1]). Nasuwa się pytanie czy włościanie nie protestowali przeciw uciskom?

Tu znów Grabski odpowiada, że „bardzo mało jest danych historycznych o skargach włościan na stosunki, które ich gnębiły. Przedewszystkiem te stosunki rozwijały się stopniowo krok za krokiem i każde pokolenie od młodości przywykało do stopniowego pogarszania się warunków, jak gdyby do rzeczy naturalnej" [2]). Niewątpliwie na brak skarg włościan wpłynął głównie stan prawny tej ludności (nie mogła ona skarżyć swego pana, a gdy skarżyła, żadnego skutku to nie osiągało). Skargi te jednak były, a niekiedy gdy ucisk był za silny, reakcja następowała nawet w postaci buntów. W I-ej połowie XVII w. musiały się one coraz częściej zdarzać, a w latach wojen kozackich i szwedzkich były one najczęstsze. Skarg na ucisk dla XVI w. dużo wymienia Kutrzeba [3]), wiek XVII w kwestii rolnej jest dotychczas zbyt słabo zbadany.

Szkic niniejszy ma na celu przedstawienie buntu włościan konopnickich, jako wyrazu protestu przeciwko zbytniemu uciskowi,

---

znaczenie, że fakt ubezpieczenia pozwolił później miastu na starania o włączenie wsi Konopnicy do wójtostwa, co zostało uskutecznione w 1535 r. (Matric. R. P. Summ. IV, vol. 2, str. 465 i vol. 3, str. 25). Ten ostatni zaś moment będzie już wyzyskany w procesie poddanych wsi Konopnicy z miastem, o czym niżej szerzej będzie mowa. Konopnica była administrowana, bądź bezpośrednio przez rajców w l. 1573—1580 (Arch. Państw. w Lublinie, Acta Perc. et Exp. Nr 181a), bądź wydzierżawiana, przy czym tak w jednym jak i drugim wypadku miasto miało z niej wcale niezły dochód (w r. 1529 — 165 złp. 5 gr.; w 1530 — 132 złp. 24 gr. (Tamże, Acta Adv. Nr 2, k. 275 i 278); w 1615 r. — 500 złp., i w 1616 — 100 złp. (Adamczyk, Ceny w Lublinie od XVI do końca XVIII w., str. 124). W r. 1677 miasto sprzedało Konopnicę Janowi z Targowiska Gałęzowskiemu, staroście wąwolnickiemu (Vol. leg. t. V, str. 463—4. Wyd. Pijarów r. 1738). Obszar rolny Konopnicy w różnych czasach jest różny. Długosz (Lib. ben. II, 539) podaje, że ma ona 40 łanów, w 1665 r. naliczyłem ich przeszło 54 (Arch. Państw. w Lublinie, Nr 203, Księga Konopnicy); w 1827 r. Konopnica liczy 53 domy i 330 mieszkańców, zaś w 1886 r. folwarki konopnickie wynoszą 1462 mórg (Słownik geogr., t. IV, W-wa 1883, str. 350), zaś wieś podzielona na 3 części (Konopnica A, Konopnica B i C) liczyła 706 m. 91 pr. (Arch. Państw. w Lublinie, Lub. Kom. Włos. ks. Nr 45, Spis wsi gub. lub. wykazujący ilość w każdej wsi ziemi w-g tabel likw. i późniejszych pomiarów). W 1615—1616 r. liczy ona również około 54 łanów (prócz gruntów plebańskich). (Biorę dane z r. 1665).

[1]) Historia wsi w Polsce, str. 178.

[2]) Tamże, str. 180.

[3]) Materjały do dziejów robocizny w Polsce w XVI w. Kraków 1911.

oraz wskazanie i powiązanie tych rozruchów z innymi w powiecie lubelskim występującymi (chronologicznie najbliższymi).

O Konopnicy lustracja starostwa lubelskiego z r. 1614 [4]) wspomina, że miasto Lublin posiada ją na podstawie kupna w 1400 r. od Włodka z Charbinowic, że ma do niej „ius haereditarium", i że poddani tej wsi „czynsze, roboty i inne onera, jakie są powinne insze wsi szlacheckie, miastu oddawali (dekrety król. z 1615 i 1616 r.).

Wspomniane dekrety były wydane na skutek sporu poddanych konopnickich z władzami m. Lublina, jako swymi panami. Jak doszło do tego procesu?

2 stycznia 1615 r. rada miejska wypuszcza w dzierżawę wieś Konopnicę rajcy Janowi Chmielowskiemu [5]). 11 marca rada uchwala, że poddani wsi Konopnicy na rzecz dzierżawcy powinni odrabiać dwa dni (rozumie się w tygodniu) [6]). W uchwale nie podano jednak, czy dwa dni mają odrabiać z łanu czy z półłanka. Ponieważ i w 1665 r. poddani pracowali po dwa dni z półłanka więc i uchwała pewnie tak tę powinność rozumie [7]). Badanie poddanych, przeprowadzone przez miasto („inquisitio"), potwierdza moje przypuszczenie. Powinności te, aczkolwiek uciążliwe (w XVI w., według wspomnianej powyżej rozprawy Kutrzeby, powinności ograniczały się przeważnie do 2 dni z łanu), nie wywo-

---

[4]) Arch. Państw. w Lublinie, ks. 248, str. 5—6 (podobnie zaznacza lustr. z 1616 r. ks. 248 b, str. 4).

[5]) Arch. Państw. w Lublinie, Acta. Perc. et Exp. Nr. 184, k. 370.

[6]) J. Riabinin, Lauda miejskie lubelskie XVII wieku, Lublin 1935, str. 19, Nr. 25.

[7]) Ks. Konopnicy Nr. 203 tak określa powinności poddanych konopnickich: „poddanych rolników alias półłaników: 20". — .....„w tydzień dwa dni z półłanka, a od ś. Jana do ś. Michała to jest do żniwa, do siana, do grabienia dwojgiem, kosą, brona, radło, wóz za dzień". — „Czynsz z łanu — grzywien 2, czynsz z półłanu — grzywna 1, czynsz z ćwierci — grzywny $^1/_2$, czynsz z pół ćwierci — 12 gr. — Kapłony: z łanu: 4-y; z $^1/_2$ łanu — 2; z $^1/_4$ — 1-den; zamiast świń paszenia na rok 20 zł. — Stróża w-g zwyczaju dawnego do dworu po 2-ch kolejno. — Do podwody będą obowiązani kiedy będzie potrzeba — za dni w drodze będzie im się rachować. Wolno im warzyć piwo za opłatą 1 zł. kotłowego i ceber młota. Komornic: 9 — które mają ogród po dniu do ś. Jana, a później do ś. Michała — 2 dni; inne przez rok co tydzień prząść za dzień siedm pasm na motowidło we dworze przy widzu siedmłokietne".

łałyby może tyle rozgoryczenia i buntu wśród poddanych, gdyby dzierżawca nie dodawał bezprawnie nowych ciężarów. Na nadużycia z jego strony wyraźnie wskazują skargi poddanych, podane w „inquisitio". Doprowadziło to do gwałtownej reakcji. A więc już 2 czerwca mamy wiadomość o „nieposłuszeństwie" poddanych. Zapiska źródłowa tak o tym donosi: „gdy poddani z pierwszym glejtem przyjechali, JWPanowie Rajce .... (udali się) dla przesłuchania nieposłuszeństwa i krzywd, jeżeliby jakie były od JMPana Hmielowskiego, na ten czas arendarza konopnickiego, aby zarazem pomiarkowanie było, aby omieszkanie w robocie i kosztu daremnego, żebyśmy nie prowadzili z obu stron; w tenże czas za mięso, kury, gęsi, chleb, piwo, wino, woźnemu i szlachcie i na owies dla koni — 31 zł. 20 gr." [8]). Mamy już tu wyraźne stwierdzenie buntu poddanych konopnickich. Jakie było podłoże tego ruchu, zobaczymy dalej z przebiegu procesu sądowego w tej sprawie. Uchwała rady z 18. VII. 1615 r. potępia opór poddanych w spełnianiu powinności i orzeka, że nieposłusznych należy karać konfiskatą bydła i owiec [9]). Wykonanie uchwały powierza się arendarzowi Chmielowskiemu. Rada bierze tu wyraźnie stronę Chmielowskiego, dzierżawcy wsi, i nie chce uznać słuszności skarg poddanych. Tymczasem ci ostatni oskarżają dzierżawcę o różne krzywdy, jakich od niego doznają. Wyliczenie tych krzywd podaje dokument p. t. „Inquisitio die Dominico 19 Julii Anno Domini 1615 in curia Konopnicensi in praesentia Spectabilum et famatum dominorum proconsulis, consulum, advocati, scabinorum ex communitateque ad id electorum virorum ad affectationem subditorum villae civilis

---

[8]) Arch. Państw. w Lublinie. Acta Perc. et Exp. Nr. 184, k. 370.

[9]) Proconsul, consules, advocatus etc. ad affectationem subditorum Konopnicensium, villae civilis, ad eandem villam Konopnica ad audiendas querimonias eorundem subditorum descendentes, constituerunt ..... subditisque praefatis iniunxerunt, ut ad instar subditorum villae Bronowicze labores et omnia onera ad curiam praedictam Konopnicensem arendatori protunc et pro tempore existenti ..... iam ex nunc et de facto praestent et exhibeant censusque praefatores ad manus eiusdem solvant. Bona vero reliquorum non comparentium et rebelliter temereque contravenientium et obsentium idque inhaerendo constitutionibus regni de non obedientia subditorum sancitis et conseminationes, pecora et pecudes in contumatiam ad fiscum civilem adjudicanda, que sub dispositione totius civitatis uti dominorum proprietariorum et haerendum erunt". (J. Riabinin, Lauda miejskie lubelskie XVII wieku, str. 20, Nr. 28.)

Konopnicza facta est et expedita“ [10]). Nawiasem dodać należy, że dokończenie powyższej „inquisitio“ nastąpiło w dniu 29 lipca tegoż roku. Według relacji tego dokumentu, powinności włościan dochodzą do bardzo wielkich rozmiarów, nadto zaś poddani skarżą się i na inne krzywdy. Obraz powinności daję poniżej, zaś inne krzywdy wymieniam w następującym zestawieniu.

Na 50 poddanych, bo tylu wymienia dokument, 25 otwarcie przyznaje, że za dużo mają ciężarów i krzywd od dzierżawcy, 14 poddanych twierdzi, że żadnych krzywd nie ma, zaś 11 daje odpowiedź wymijającą. 19 włościan zeznaje, że nie wiedzą, gdzie ich wójt jest i gdzie pojechał, 8 przyznaje się tylko do „słyszenia“ (najczęściej od sąsiadów), że wójt pojechał do Warszawy do króla. Jeden z nich tylko wyraźnie wyjaśnił, że wójt „za krzywdy ludzkie“ jechał do króla. Jeden także z włościan podkreślił swoją solidarność z ogółem, mówiąc: „stoję przy drugich do koszule“.

Z zeznań w sprawie „wójta“ można sobie urobić wyobrażenie o pewnej organizacji tego swoistego „strajku“ rolnego. Na czele buntu stali i rzecznikami byli wójt i ławnicy (zw. w źródle „starszymi“). Wójt za pieniądze, złożone przez ogół włościan, mógł pojechać nawet do króla, aby tam szukać pomocy i sprawiedliwości. Składka wynosiła po 6 gr. od półłanka.

Wracając do krzywd włościan konopnickich, jako główniejsze wymienić należy szkody materialne i kary, jakie włościanom wymierzał dzierżawca. Podwody do oddalonych miejscowości (po kamień do Szczebrzeszyna), niszczenie płodów, zabudowań, inwentarza (włościaninowi Jaklowi zniesiono dom i kapustę mu wyrąbano, Walentemu Szotowi klaczkę zatracono, woły zajmowano), przeciążenie strażą, karanie gąsiorem, kuną, biciem i innymi udręczeniami — oto główny rejestr nadużyć dzierżawcy. Uciemiężenie włościan jest skutkiem tego bardzo dotkliwe, zaś dzierżawca w świetle tych oskarżeń musiał być człowiekiem bardzo chciwym i złym.

Strukturę rolną Konopnicy i powinności włościan ilustruje następujące zestawienie:

Poddani, w liczbie 6, którzy nie podali liczby łanów, byli prawdopodobnie komornikami; 14 gospodarzy posiadało po 1 łanie

---

[10]) Nazwiska oddaję według pisowni oryginału, natomiast treść zeznań według pisowni dzisiejszej i we własnym układzie stylistycznym.

lub więcej. Najbogatszy miał 4 łany. Półłankowych było 8, trzyćwierciołanowych 12 i ćwierćłanowych 8 (w tym jeden miał $1^1/_2$ ćwierci t. j. $^3/_8$ łana). 28 włościan odrabiało pańszczyznę po 4 dni z łanu, co musiało być regułą, reszta odrabiała robociznę większą, dochodzącą do 3 dni z ćwierci.

Nie wiadomo, co oznacza zeznanie jednego z poddanych, że odrabia „co arendarz każe", przypuszczam jednak, że powinność jego nie przekracza 6 dni w tygodniu. W takim razie mielibyśmy 4 włościan, których robocizna wynosi od 4 do 6 dni w tygodniu. Wielu z włościan w zeznaniach nie podaje ilości odrabianej pańszczyzny, twierdząc, że już ją dawniej odrobili, sądzę jednak, że ich robocizna przekracza jednak 4 dni w tygodniu z łana. Obciążenie przeciętne jest, jak widzimy, na owe czasy zbyt wielkie i reakcja ze strony włościan na despotycznie wymuszane przez dzierżawcę ciężary jest zupełnie zrozumiała. Do robocizny tej dochodzą czynsze, jednak z relacji źródłowej nie da się ustalić ich wysokości. Chyba, że przyjąć by można wysokość z 1665 r., o czym mowa w przypisku na str. 75.

Jak przedstawiają się dalsze dzieje zaburzeń?

W czasie między dwoma terminami powyższej inkwizycji zapada nowa uchwała rady w sprawie sankcji na zbuntowanych (w dniu 24. VII). Jak wynika z treści tej uchwały, (ówczesny) burmistrz lubelski, Jan Chmielowski, doniósł magistratowi, że poddani konopniccy uchwał w ich sprawie poprzednio zapadłych nie respektują i nadal są nieposłuszni. Wobec czego on, opierając się na uchwale z 18 lipca, ogłoszonej konopniczanom 19 lipca, zajął buntującym się płody i oddaje do dyspozycji władz miejskich. Konfiskatą zostają dotknięci: Jakiel, Nowożenia i Sągol. Wszelkie krzywdy, jakie konopniczanie wyrządzili dzierżawcy przez szkody w budynkach, sadzawkach, młynach i inne, dzierżawca ma naprawić, ale koszta tej naprawy mają być wliczone w czynsz dzierżawny[11]). Badanie poddanych dostarcza nam więc dużo szczegółów,

[11]) J. Riabinin, Lauda miejskie lubelskie XVII wieku, str. 20—21, Nr 29: „Joannes Chmielowski proconsul, protuncque arendator villae civilis Konopnicza, denunciavit intimavitque ... maximam inobedientiam subditorum civilium praefatae villae Konopnicza contraventionemque constitutioni tam per officium praesens, quam advocatiale scabinaleque totiusque communitatis de praestandis laboribus censibusque solvendis subditis et cmetonibus praefatae villae unanimi consensu et laudo iniunctae et sancitae, quinimo absentia

dotyczących zarówno powinności włościan, jak też krzywd, wyrządzonych im przez dzierżawcę. Wśród tych ostatnich najdotkliwsze dla włościan jest przeciążenie robocizną, kary stosowane przez dzierżawcę (gąsior, kuna, bicie), oraz szkody w inwentarzu (zajęcie wołów, zagubienie „klaczki" i t. p.). Większość włościan nie skarży się na żadne krzywdy, aczkolwiek wszelkie relacje źródłowe mówią o „nieposłuszeństwie" ogółu poddanych.

Poddani przez swoich pełnomocników dotarli do króla i szukali u niego pomocy. 13 sierpnia pisarz miejski przyjeżdża z Warszawy z uniwersałem oznajmującym, że do tej sprawy wyznaczono już instygatora (pisarz wyjechał do Warszawy 1 sierpnia) [12]). 5 października w tejże sprawie Chmielowski z pisarzem znów wyjeżdżają do Warszawy i tam bawią 8 tygodni („strawili" 120 złp. po 15 złp. tygodniowo)[13]). Owocem ich starań w Warszawie był dekret króla Zygmunta Wazy z 16 listopada 1615 r., którego treść jest następująca: Zygmunt III zwraca się do pozwanych burmistrza, rajców, wójta, ławników i całego pospólstwa m. Lublina przed jego sąd pozwanych przez wszystkich mieszkańców wsi Konopnicy, że ci „occasione receptionis iurium et privilegiorum originalium a Serenissimis Praedecessoribus nostris praedictis actoribus concessorum nec non adactionis eorundem ad labores, census, excubias, poduodas ferendas et praestandas tum et ratione ademptionis fundorum per actores coemptorum ac demolitionis aedificiorum extructorum a harumque variarum iniuriarum per actores praetensarum prout citatio praefata taxam 10000 florenorum polonicalium se continens latius de praemissis testatur".

Wspomniawszy, że powodowie do niego apelowali od wyroku sądu assesorskiego i że ze strony „konopniczan" występują: Jan

---

eosdem certos subditos praefetae villae laborumque et censuum subterfugio huiusque laborare atque persistere, prout ex inquisitione Konopnicae factae latius patet, petendo decretum hoc idem ad executionem die 19 iulii Konopnicae laudatum et sancitum deduci, conseminationem eorundem profugorum et latentium subditorum iniungi frumentaque usque ad decisionem dd. consulum ..... sequestrari ..... hoc idem decretum ad executionem deducendum demandarunt domino arendatori, quatenus demassationem frumentorum omnium et singulorum praefatorum subditorum, videlicet Jakieł, Nowożenia et Sągol aliorumque qui reperti fuerint contravenientes et rebelles absentesque.....".

[12]) Arch. Państw. w Lublinie. Acta Perc. et Exp. Nr. 184, str. 370.

[13]) Tamże, str. 366.

Szambol (Sągol), Jan Jakiel, Zegadło i szlachetny Andrzej Slepowroński, zaś ze strony miasta: Jan Chmielowski i (honoratus) Jerzy Lemka pisarz miejski, król przystępuje do rozpatrzenia sporu. Poddani chcą się uwolnić od jurysdykcji ziemskiej i twierdząc, że wieś Konopnica związana jest z wójtostwem lubelskim, proszą o poddanie ich prawu niemieckiemu, podobnie jak temu prawu podlegają przedmieszczanie. Konsekwentnie żądają dalej, by nie można ich uważać jako poddanych chłopów (...„ac proinde pro subditis et villanis censeri non posse, nec ad laborem rusticos et colonarios cogi debere contendebant").

Ze strony miejskiej podniesiono, że ponieważ miasto kupiło wieś tę od Piotra Włodka de Charbinowo za 60 grzywien szerokich groszy praskich i że kupno to potwierdził król Władysław Jagiełło (f. 2 in crastino s. Jacobi Apli) w 1400 r., ma więc miasto pełne prawo do „ius directi dominii" i wieś ta winna w takim razie podlegać prawu ziemskiemu. Związek tej wsi z wójtostwem polegał na tym, że w 1504 r. na Konopnicy zabezpieczono kwotę, jaką miasto miało zapłacić w kilku ratach, kupując wójtostwo.

Król z radą wziąwszy pod uwagę powyższe zeznania, orzekł w Warszawie 16. XI. 1615 r., że Konopnicę istotnie miasto kupiło, ma więc do niej pełne prawo „directi dominii" i że włościanie nie mogą skarżyć swych panów przed nim. Powinności swe, uchwalone im jako poddanym, powinni wypełniać [14]).

W dekrecie powyższym konopniczanie nie osiągają celu swych starań, aby ich wyłączono z jurysdykcji ziemskiej, jakiej podlegają, jako poddani. Fakt inkorporacji Konopnicy do wójtostwa w 1535 r. nie miał tu więc żadnego znaczenia.

Radykalne lekarstwo na ucisk, jakim byłoby dla nich podleganie „iuri teutonico", na podobieństwo „przedmieszczan" (i z czego widocznie włościanie musieli sobie dobrze zdawać sprawę), nie zostało im przyznane. Dekret równający ich prawnie z innymi włościanami, znajdującymi się w poddaństwie, zamykał zarazem im drogę do osiągnięcia polepszenia swego bytu i położenia socjalnego.

Król, wydając dekret powyższy, nie zakończył jeszcze sprawy krzywd włościan konopnickich. Do rozpatrzenia tychże wyznaczył on bowiem komisarzy: Bartosza Kazanowskiego, podstarościego

---

[14]) Arch. Państw. w Lublinie Fragm. Cons. Nr. 5 — akt Nr. 2—3.

i Wojciecha Sierakowskiego, pisarza grodzkiego lubelskiego i ci w dniu 22 grudnia, wybrawszy się do Konopnicy, na miejscu sądzić zaczęli [15]). Treść wyroku komisarskiego jest bardzo interesująca:

Na wstępie podane są dwa mandaty królewskie, jeden o wyznaczenie komisarzy, drugi do władz miejskich. W 1-ym mandacie król, zwracając się do wyżej wymienionych komisarzy, nadmienia, że poddani w Konopnicy, wsi dziedzicznej m. Lublina, skarżą się na „Rajce Lubelskie i arendarza ich, że w czynach, robotach, straży, podwodach i inszych powinnościach wielkie bezprawia cierpią i insze krzywdy różne ponoszą. Zabiegając tedy temu, aby ci poddani takowemi krzywdami, o które się skarżą, nie byli uciskani i na potem, żeby żadnej przyczyny do skargi nie mieli... zlecamy, rozkazując im, abyście czas sposobny upatrzywszy do pomienionej wsi Konopnicy zjechali i, stron obydwu przed się wezwawszy i onych pilnie przesłuchawszy, o krzywdach tych, o które się poddani skarżą, rozsądek uczynili". Jednocześnie poleca król, aby komisarze brali pod uwagę zachowanie uprawnień władz miejskich, jako panów wsi, poddani zaś, aby się nie sprzeciwiali i spełniali powinności, które do nich należą. Do władz m. Lublina zwraca się król z zawiadomieniem, że wyznacza komisarzy do sporu między nimi a poddanymi konopnickimi i że oni mają się stawić na wezwanie komisarzy, orzeczeniu tych ostatnich podlegać.

Po tym wstępie komisarze, podając uprzednio formułę o rozpoczęciu swych czynności prawnych, przystępują do meritum sprawy. Wywody obu stron i stanowisko komisarzy w dalszym ciągu są tak charakterystyczne, że pozwolę sobie na bardziej szczegółowe streszczenie. Jako strona, pierwsi zeznają mieszczanie, zaznaczając, że nie nowiną to jest, że poddani „o krzywdy ladajakie" dzierżawców, jakoteż Starostów w królewszczyznach nie słusznie pociągają (...„quasi rebellionem świeżo karania odnieśli w Warszawie dwie lecie... minęło i po te czasy drudzy odnoszą"), ale nowiną jest, że poddani, podlegający dziedzicznemu prawu ziemskiemu „Comissią contra Dominum wyprawili..... i executii się domagają". Twierdząc, że komisja nie ma prawa sądzić sporu

[15]) Arch. Państw. w Lublinie. Acta Perc. et Exp. Nr. 184, str. 371 („Gdy JMPanowie komisarze byli na komisji i JMPanowie rajcy, p. wójt i ławnicy na mięso, ryby, korzenie, chleb, piwo rakowskie, strucle i na wina $13^1/_2$ garncy po gr. 40 — 33 zł. 6 gr.").

poddanych z ich panami, takie argumenty przytaczają: z prawa koronnego: 1) Według statutów Aleksandra (w Radomiu) 1505 r. komisje mogą być powoływane tylko w 3-ch wypadkach: 1) „super limitibus bonorum Regalium", 2) „super exdivisionem bonorum haereditariorum inter fratres et proximiores", 3) „ex consensu partium alias datas, nullius roboris vel momenti esse". Ponieważ „dziedziczni zakupni poddani nasi przeciw panom swym podnoszą" i prawo nie dotyczy takich wypadków, więc poddani nie mogą tu komisji wywoływać. 2) Powołują się na statuta Zygmunta z 1532 r., że „comissiones in aliis casibus (ut supra specificatum est) quam in dispositione statutorum continetur dari prohibemus et nullas esse volumus et decernimus". 3) Przytaczają wyjaśnienie ze statutów Aleksandra z 1504 r., że „nulla privilegia sunt, si contra commune privilegium est in praeiudicium alterius iuris fiat. Ita et praesens commissio maxime pugnat cum iure, ius autem commune est subdito actionem non dari contra dominum suum haereditarium". 4) Pokazują trzeci statut Aleksandra (winno być Zygmunta) z 1519 r., według którego takie komisje „uti contra statuta regni obtenta nullae censentur et abrogantur". Z prawa niemieckiego („naszego"): 5) speculus saxonico libro 5 art. 49 — „prawo privilegia reicit i daje 14 causas ex quibus reiciantur, legatur"; 6) speculus saxonico libro 3 art. 27 — „drugie prawo... legatur, tamże libro 3 art. 34 — „legatur diligens et art. 64 ibidem". Następują ogólne konkluzje: 7) ponieważ poddani, „których ziemskiem prawem trzymamy za kupnem naszym" (pokazujemy kupno, dla których ziemskim prawem respondujemy, onera et debita onera ziemskie ponosimy) mogą wywoływać komisję, zatem „per consequens" poddani samych komisarzów i innych obywatelów koronnych „za leda przyczynkę wyprawiwszy sobie commissie u KJMści Pana one exequować by chcieli, coby przeciw prawu było, zatymby prawa jak koronne tak et iura allegata ustały et in dubium vocowane beły". 8) „A isz ta commissia contra ius scriptum a subditis, quibus actio contra dominos non datur, jest otrzymana, dosyć jaśnie się z prawa wywiodło, zaczym to, co contra ius jest illud non auditur. Proszą innotesciti, aby Waszmość od tej commisiej fundowania iurisdiciey supersedowali".

Na wywody mieszczan odpowiadają włościanie krótką repliką, że starali się u króla o komisję z następujących względów: 1) Pra-

wo o komisjach służy tylko stanowi szlacheckiemu a nie mieszczanom, gdyż w wielu rzeczach król zwykł był do miast dla różnych spraw dawać komisje. 2) Co się tyczy występowania „subditis contra dominos", zastrzegają się, że nie są oni (mieszczanie) „absoluti", „bo mają na sobie powinność czynienia liczby ze wszystkich dochodów", że dobra należą miastu ich, a pozwolenia mają miasta od królów, aby mogły dobra ziemskie trzymać, „nie ob commodum suum proprium, ale ob commodum totius Reipublice". 3) Król ma władzę dojrzeć, jako „szafują proventami tych dóbr, ergo per consequens ma też władzę dojrzeć, czy dóbr nie pustoszą i nie niszczą, „kładąc niezwykłe onera". Podlegli mu są bowiem (władze miejskie) sami „z osób swoich" i ze strony dóbr, którymi zarządzają z ramienia miasta. 4) Dekret KJMości (16. XI. 1615 r.) wprawdzie wspomina, że „poddanym contra dominos non datur via agendi", jednak można go rozumieć w ten sposób, że „per supplicationem iniurias deferendi non est via praeclusa" i dlatego król po tym dekrecie naznaczył komisję.

Na wywody obu stron odpowiadają komisarze, że „fundują iurysdykcję" na mocy dekretu królewskiego. Mimo tego stanowiska komisarzy rajcy podtrzymują poprzednie wywody i manifestując, że na podstawie praw koronnych i prawa niemieckiego dekret komisarzy nie będzie ich obowiązywał, bo będzie bezprawny, zmuszają komisarzy do przyjęcia z ich strony apelacji do króla w sprawie kompetencji komisarzy do sądzenia w sprawie między włościanami konopnickimi i władzami miejskimi.

Po tym sukcesie miasto przechodzi do represji przeciwko buntującym się włościanom. Nie cofa się nawet przed uwięzieniem głównych przywódców rozruchów i konfiskatą mienia, którego dokonywa w oparciu o uchwałę miejską z 24. VII. 1615 r. Represje te wywołały reakcję ze strony króla, który dekretem z 20 stycznia 1616 r. jak gdyby finalizuje proces w sprawie konfliktu włościan konopnickich z arendarzem tej wsi, Janem Chmielowskim, o krzywdy i uciemiężenia.

W dekrecie tym król, zaznaczając, że „doniesiono mu imieniem poddanych miasta Lublina ze wsi Konopnice, jakobyście mieli ..... niektórych poddanych mimo gleit ..... dany i commissię na uznanie krzywd ich od nas pozwolono do więzienia rozmaitego posadzać i dotąd w niem trzymać mieli", rozkazuje, aby poddanych miejskich nie krzywdzono, z więzienia wszystkich wypuszczono i wol-

nych uczyniono, na przyszłość żadnego bezprawia, krzywdy i „ciężkości", aby im nie zadawano [16]).

Na tym zakończył się spór poddanych z miastem, w późniejszym bowiem czasie w aktach spotyka się tylko odgłosy tej sprawy. Wspomina o niej akt komisji (z l. 1614—1616), wyznaczonej przez króla dla kontroli gospodarki miejskiej z powództwa pospólstwa lubelskiego przeciw radzie miejskiej. „Komisarze uważywszy to, iż nieboszczyk p. Jan Chmielowski [17]), będąc arendarzem tej wsi miejskiej Konopnicy niezwyczajnemi i ostremi bardzo postępkami dał przyczynę do rebeliej tem poddanym a zatem i do sumptu na prawo i inne wydatki, które w jednym roku dwojako dochód z tej wsi przechodzą. A panowie rajcy mogąc temu ze skargą tych poddanych zabieżeć i pochamować to prawie, jako przez szpary na to patrzali i per conniventiam suam w kłopot i koszt nie mały zawiedli..... odsyłają do króla do ukarania" [18]).

Stanowisko komisarzy podziela i król dekretem z dnia 30 kwietnia 1622 r., w którym, analizując i zatwierdzając większość wniosków komisarzy, potępia również gospodarkę miejską w Konopnicy. Król stwierdza, że „famatus Joannes Chmielowski, arendator villae Konopnica ob varia grauamina subditis eius villae illata, iisdem subditis litium et sumptuum ac impensarum in litem arisam et occasionem dedisset, quae expensae in uno anno in duplo prouentum ex ea villa provenientem superabant. Officium vero consulare ad querellas praefatorum subditorum huic malo tempestive obviam ire voluisset et per conniventiam suam civitatem illam in damna induxisset" [19]).

Brak jest danych, czy poddani konopniccy osiągnęli złagodzenie traktowania ich przez następnych dzierżawców. Zdaje się, że tak, bo i źródła w późniejszych latach żadnych oddźwięków krzywd włościan nie notują. Zmusili władzę miejską (głównie radę) do liczenia się z ich żalami i postulatami, jednak głównego

---

[16]) Arch. Państw. w Lublinie. Fragm. Cons. Nr. 5 (akt 6).

[17]) Umarł 29 czerwca 1616 r. (A. P. Consul. Lubl., Nr. 110, str. 598).

[18]) Bibl. Publ. im. H. Łopacińskiego w Lublinie, rkp. 90 k. 50 (komisja ta „urzędowała" w dwu sesjach między 20 czerwca 1614 r. — 18 sierpnia 1614 r. i 3 sierpnia 1616 r. — 24. IX. 1616 r.; długa przerwa wywołana była śmiercią jednego z komisarzy i naznaczeniem następcy).

[19]) Arch. Państw. w Lublinie. Fragm. Cons. Nr. 7 (akt 30, str. 10).

celu t. j. radykalnej poprawy swego położenia przez uzyskanie prawa magdeburskiego nie osiągnęli.

Wykazali jednak, że w obronie własnej umieją solidarnie działać z dużą energią i wytrwałością. Rezultaty, aczkolwiek połowiczne, jednak osiągają. Przykład ich mógł pobudzić włościan innych wsi do podobnych ekscesów, jak to było w folwarkach królewskich: krzczonowskim, piotrkowskim i chmielowskim w 1617 r.[20])., mogli również słyszeć i pamiętać o buntach, zdarzających się przedtem. Znana mi jest np. wiadomość źródłowa o buncie włościan w 1607 r. we wsi Wola Tarnowska (dziś Wólka Tarnowska, w pow. chełmskim), własności Stanisława Jaszowskiego[21]). Odruchy te i protesty świadczą: 1) że wieś polska wpada w coraz gorsze warunki bytowania; 2) że włościanie rozpaczliwie bronią się przed uciskiem, mimo że ich położenie prawne

---

[20]) (28. VIII. 1617 r.). Relacja woźnego: że był na folwarkach krzczonowskim, piotrkowskim i chmielowskim do starostwa lubelskiego należących, widział naprzód: „na folwarku krzczonowskim tylko trzecią część niwy żyta ozimiego pożętego a dwie części niwy nie pożętego, potym na folwarku piotrkowskim mniejsza część żyta ozimiego pożęta, a większa jeszcze nie pożęta. Jarziny wszystkie jeszcze nic a nic nie ruszone w polu stoją oprócz jęczmienia, który w kopach na polu stoi, na folwarku zaś chmielowskim jako ozimina tak i jarzyna wszystko w polu nienaruszone stoi. oprócz jęczmienia, tak na folwarku piotrkowskim u góry nieuprawne, co się dzieje dlatego, iż chłopi tak Piotrkowa jako i Chmiela w/g dekretu komisarskiego robót powinnych oddawać nie chcą, ale tylko co chcą to robią". (Oblaty grodz. lub. Nr. 79a, k. 741—741v.).

(12 września 1617 r.) Mandat króla Zygmunta III: „dochodzi nas wiadomość o wielkiem swawoleństwie waszym i buntach ustawicznych, które robót i powinności zdawna zwykłych i dekretami naszemi stwierdzonych zbraniając się, czyniąc, i do tychże buntów drugich pobudzając, do składek niepotrzebnych przymuszacie ich, zaczym dla waszego nieposłuszeństwa tak wielgie omieszkanie w robotach się dzieje ..... że zboża niepożęte i nie sprzątnięte ..... rozkazujemy, abyście buntów wszelakich poniechawszy, roboty powinne i wszystkie insze powinności oddawali, pod srogim karaniem ....." (z 7. IX. 1617 r.) (Tamże, k. 749).

(2 paźdz. 1617 r.) „Woźny zeznaje, że na folwarku Piotrkowskim ... pół niwy nie zżęte, inne pożęte nie zwiezione. Tatarka w polu w kopach stoi ..... prócz tego gromady nie chcą stawać do mierzenia ich pól (włościan), z których by oni mieli robić ..... „co się dzieje przez nieposłuszeństwo poddanych s pomienionych wsi, którzy robót nie chcą w/g zwyczaju dawnego odprawować". (Tamże).

[21]) „Jakób Wierciński, famulus generosi Stanislai Jaszowski imieniem swego pana obtulit exhibitus officio praesenti literas mandati S. Sig. R. P.

jest beznadziejne, oraz 3) że bunty ich są przejawem nie tylko odruchu przeciwko krzywdom, ale i pewnego rodzaju zanarchizowania socjalnego, które, siejąc spustoszenie w warstwie szlacheckiej, i im się udzielało.

---

pieczęcią większą kancelarii opatrzony, którego treść następująca: Zygmunt III ....wszem wobec i każdemu zosobna, wójtom, kniaziom, soltisom, kmieciom, zagrodnikom, podsatkom i komornikom i inszem wszystkiem poddanem naszem ze wsi Woley Tarnawskiey dzierżawi na ten czas urodz. Stanisława Jaszowskiego y małżonki iego łaską naszą królewską, przełożono nam jest imieniem pomienionego urodz. Stanisława Jaszowskiego y małżonki jego, że wy szwawoleństwa y buntów szkodliwich przeciwko dzierżawcom waszim y namiestnikom ich iąwszy się, na decreta nasze między dzierżawcą, a wami uczinione nic nie dbając y o nich nieszanując, powinności wszistkiech w lustratij y decertach naszich wiraźnie opisanich oddawać nie chcecie na urzennika dzierżawców y insich sług ich, których nad wami stanowią, targacie się y o niebezpieczenstwa zdrowia przywodzicie y insze tim podobne y wieksze szwawoleństwa czinicie. Co się dzieje przeciwko panu Bogu, przeciwko prawu y przeciwko zwierzchności naszej, który tim szwawoleństwem szwim nieszanujecie na omieszkanie robot folwarkowich ku szkodzie wielkiey y uymie dochodów naszich królewskich, jakosz i teraz przed sąd nasz o te szwawoleństwa, nieposłuszeństwa od dzierżawców naszich pozwem zadworniem pozwani będąc, na termin nie stawiliście się, skąd upor wasz y szwawoleństwo wielkie pokazuje się, co nas barzo obchodzy, przeto my obraze naszą wielką wam opowiadając teyrze wam nie chwalemi y bez karania srogiego tego mieć nie chcemi, y rewisorowi którego z dworu naszego do wasz na pomiar zeslemy, rozkazalismi mu, aby tey szwiwoly pohamował was w posłuszenstwo powinne y w rękę swą wprawił nieposłuszne buntowniki i autori srogo pokarał y nad temi, którzy się winnemi autorami nieposłusznemi z swawolnemi naydą executią uczynił, rozkazując wam przitym koniecznie, abiscie wszitkie powinności w decrecie opisane y insze, któreście powinni, oddawali. Nadto wam kmieciom wszystkim wolnym, zagrodnikom, podsackom, chałupnikom i komornikom rozkazujemy, koniecznie to mieć chcąc, ponieważ jako nam dzierżawcy sprawę dawali insi poddani z dzierżaw naszych to odprawują, abyście zawsze podczas sprzątania siana i żniwa, kiedy wam od dzierżawców rozkazano będzie, tłok dwanaście o strawie dzierżawców do koszenia, grabienia, stożenia siana i do żniwa, mimo dni powinne w decretach naszych opisane, po jednemu z chleba rano wychodząc robili, mimo to zaś rozkazujemy wam zagrodnikom, abyście mimo te tłoki dzierżawcy dzień jeden w tydzień powinni, jeśli role macie, o strawie swej robili, także i komornicy, abyście też dzień jeden, mimo tłoki w każdy tydzień o strawie dzierżawce robili. Zosobna zaś wam kmieciom wolnem, abyście, gdy za dni żąć będziecie, do żniwa po dwojgu wysyłali pod srogiem karaniem rozkazujemy. — W Krakowie 10 marca 1607 r.". (Dissoluta ksiąg grodzkich lub. pod r. 1607).

RUSIŃSKI WŁADYSŁAW (Poznań)

UWARSTWIENIE LUDNOŚCI WIEJSKIEJ W KRÓLEWSZCZYZNACH PRUS KRÓLEWSKICH W DRUGIEJ POŁOWIE XVII WIEKU.

CLASSES DE LA POPULATION RURALE DES DOMAINES ROYAUX DE LA PRUSSE ROYALE DANS LA SECONDE MOITIÉ DU XVII-E SIÈCLE.

Treść: I. Uwagi wstępne. (Introduction). — II. Podział zawodowy ludności wiejskiej. (Les groupes professionnels de la population rurale). — III. Stosunek do zawodu. (Le travailleur et sa profession). — IV. Stanowisko w zawodzie. (Position dans la profession: La population économiquement indépendante et dépendante). — V. Ludność folwarczna i zamkowa. (La population rurale attachée aux réserves („praedia") et au château).

I. Uwagi wstępne. W pracy niniejszej zużytkowana została lustracja królewszczyzn ziem pruskich, przeprowadzona w roku 1664. Tekst tej lustracji został przygotowany do druku przez prof. Paczkowskiego i wydrukowany podczas Wielkiej Wojny, ale dotychczas jeszcze nie jest wydany [1]). Lustracja obejmuje 29 starostw, a prócz tego grupę wsi objętą wspólną nazwą „wsie ka-

[1]) Tekst rozpoczyna się od słów: Lustratio generalis bonorum regalium in terris Prussiae per magnificos ac generosos d. d. Alexandrum Radziszewski castellanum Livensem, Spitkonem de Bużenin Pstrokoński succamerarium Brestensem, Andream de Miroszyn Gąsiorowski vexilliferum Junivladislaviensem, Sacrae Regiae Mtis secretarium et Anastasium Ossowski thesauri regni notarium, post praestita corporalia iuramenta vigore constitutionis anni 1659, expedita anno 1664. Wydawnictwo jest oparte na kodeksie Archiwum Skarbowego w Warszawie (Oddział staropolski XLVI, 35), w druku stron 487. Cytowane przez nas strony odnoszą się do rękopisu. W druku podawane są w nawiasach. Wspomniane wydawnictwo ma się niebawem ukazać jako jeden z tomów Fontes wydawanych przez Toruńskie T. N.

szubskie", które tworzą zwartą terytorialnie całość i z tego powodu zostały w pracy potraktowane jako odrębny kompleks. Poza tym w lustracji uwzględniono sporo wsi tzw. oderwanych, które niegdyś wchodziły w skład poszczególnych starostw, a które później odrębnie oddano w zastaw lub dzierżawę. Wsie te, podobnie jak to ma miejsce w innych analogicznych rozprawach, opracowano łącznie ze starostwami, do których niegdyś należały. Nie wszystkie wsie poszczególnych starostw leżały w granicach tego samego województwa. Zaliczano je tutaj zawsze do tego województwa, w którym położona była główna miejscowość danego starostwa.

Lustracja podaje pewne dane odnoszące się do zaludnienia wsi królewskich w czasach przed wojnami szwedzkimi z połowy XVII wieku. Dane te nie zawsze nadają się do obliczeń statystycznych; można było jednak przynajmniej częściowo przeprowadzić porównanie między stanem przedwojennym i stanem z roku 1664, i na tej podstawie wyciągnąć pewne wnioski o wpływie wojen szwedzkich na stosunki ludnościowe we wsiach uwzględnionych w lustracji. Między rokiem ukończenia wojny a rokiem lustracji (1660 i 1664) w uwarstwieniu ludności wiejskiej opisanych królewszczyzn zaszły bardzo nieznaczne zmiany; zawarte w lustracji wiadomości można więc przyjąć jako dane obrazujące stan rzeczy bezpośrednio po wojnie. W lustracji jest mowa o pierwszej i drugiej wojnie szwedzkiej, ta ostatnia zwana jest „teraźniejszą". Pierwsza wojna, to wojna szwedzka za czasów Zygmunta III; chodzi tu zwłaszcza o okres od roku 1617 do 1629, kiedy to działania wojenne objęły Prusy Królewskie. Wiadomości o stanie ludności przed tą wojną są w źródle (z wyjątkiem starostwa bratyańskiego) tak nikłe i przypadkowe, że nie nadają się do statystycznego opracowania.

Zniszczenie wsi w Prusach Królewskich w okresie wojen szwedzkich przybrało ogromne rozmiary. Ludność została zdziesiątkowana, wielka ilość wsi zupełnie zniesiona. Ogółem na 457 wsi królewskich [2]), nie licząc kilkudziesięciu „dziedzinek" i „pustkowi", spustoszonych zupełnie i wyludnionych jest wsi 26, w dalszych zaś 26-ciu cała ludność nie przekracza 1—2 rodzin, przy czym w większości wypadków osiadły one we wzmiankowanych wsiach już

[2]) Cyfrą tą nie zostały objęte wsie wyłącznie folwarczne; omówione zostaną one później.

po wojnie. Zatem i tutaj spustoszenie uważać trzeba za zupełne. Razem więc przez wojnę zostało zniesionych wsi 52, co w stosunku do ogółu wsi wyraża się cyfrą 11,4%.

W poszczególnych starostwach stosunek ten przedstawia się różnie, a to z następujących przyczyn: w pierwszym rzędzie na stopień wyludnienia wsi wpłynął sam przebieg wojny, a więc czas jej trwania i stopień nasilenia w różnych okolicach. Ważniejszą jednak przyczyną były rozmiary i charakter powinności dworskich, które ciążyły na ludności poszczególnych wsi. Na skutek wojen bowiem zaznaczył się we wszystkich starostwach dotkliwy brak rąk do pracy. Aby temu zapobiec, poszczególni „possessorzy", a niekiedy sam król, ściągali [3]) chłopów drogą najróżnorodniejszych ulg i zwolnień, niekiedy nawet wypożyczali im inwentarz [4]). Ludność oczywiście osiadała tam, gdzie ofiarowano jej lepsze warunki egzystencji. Ilustruje to najlepiej następujący przykład: wsie ekonomii nowodworskiej były oczynszowane, kmiecie zaś starostwa sztumskiego prócz pewnych danin w pieniądzu i w naturze zobowiązani byli odrabiać uciążliwe robocizny. Jak można wywnioskować ze źródła, regułą były jutrzyny [5]). W rezultacie w okresie wojny ilość rodzin kmiecych zmniejszyła się w ekonomii nowodworskiej o 1,8% (z 275 rodz. w 21 wsiach [6]) na 270 rodzin), a w starostwie sztumskim o 76,2% (z 122 rodzin [7]) w 20 wsiach na 29 rodzin).

Wojna, prócz ubytku liczebnego, pociągnęła za sobą ogromne zmiany w charakterze gospodarczym ludności wiejskiej. W skutek bowiem braku sił ludzkich do pracy na roli zaznaczył się nadmiar

---

[3]) Fol. 108 a: „Gbur Kraynik dopiero zeszłego roku osiadł na półtrzeciu włok, ma być wolny za konsensem jmci pana dzierżawcy do roku". Fol. 183 b: „(Ogrodnicy) dotychczas po wojnie nic nie dawali, bo księżna jej mć. dla ubóstwa i opressyi żołnierskiej opuszczać kazała". Fol. 107 b: „...gbur na czynszu zasiadł, któremu dana była wolność, żeby się budował, do lat półczwartu..."

[4]) Fol. 13 a, 14 b, 17 b.

[5]) Fol. 167 b.

[6]) Odnośne liczby przedstawiają się inaczej w tab. I, ponieważ tutaj nie doliczono wsi „odeszłych", ze względu na ich odrębną strukturę gospodarczą.

[7]) O kmieciach wsi Kizlinek tegoż starostwa (fol. 169 a) mamy jedynie wzmiankę: „Gburów było przed teraźniejszą wojną kilka". Drogą obliczenia przeciętnej ilości włók szarwarkowych, przypadających w innych wsiach starostwa sztumskiego na rodzinę kmiecą, oszacowano przypuszczalną liczbę rodzin we wspomnianej wsi na 6.

jej w stosunku do możliwości eksploatacyjnych ludności i łatwość uzyskania gruntu pod uprawę. Z tych względów część ludności należąca poprzednio do innych zawodów zaczęła trudnić się rolnictwem, jako zawodem głównym [8]), a wielka część ludności rolniczej powiększyła swój stan posiadania; odnosi się to w pierwszym rzędzie do zagrodników. Zmiany w uwarstwieniu ludności zajmującej się rolnictwem musiały pociągnąć za sobą zmiany w stanie liczebnym i terytorialnym rozmieszczeniu innych zawodów, ponieważ ludność rolnicza będąca na wsi w przygniatającej większości stwarzała warunki bytu dla reszty mieszkańców.

II. Podział zawodowy ludności wiejskiej. W większości wypadków lustracja podaje przynależność zawodową ludności. Jednak lustratorzy nie zawsze opisywali ludność z punktu widzenia zróżniczkowania zawodowego. Gbura np. przeciwstawiano wybrańcowi, mimo że pierwszy termin oznacza stanowisko gospodarcze danej osoby, drugi zaś jej stanowisko prawne. Wybraniec bowiem był zwykle gburem (kmieciem), chociaż mógł być i zagrodnikiem. Niekiedy na całej wsi ciążył solidarnie obowiązek wyprawienia wybrańca [9]). W tym ostatnim wypadku brak podstawy do przeciwstawiania obydwu terminów jest szczególnie jaskrawy. Zdarza się również, że jeden i ten sam zawód oznaczany jest w źródle różnymi terminami, np. kalkarz i wapiennik. Terminologia źródła musiała być więc odpowiednio krytycznie opracowana, zanim mogła być wzięta za podstawę obliczeń statystycznych. Nawiasowo tu nadmienimy, że ogółem na określenie różnych zawodów względnie stanowisk ludności wiejskiej, tj. wsi właściwych, folwarków i zamków spotykamy w lustracji ponad osiemdziesiąt różnych terminów [10]).

---

[8]) Fol. 200 b: „Karczmarzów było trzech, dwuch gburstwa przyjęło, trzeci piwo zamkowe szynkować powinien...“ Fol. 48 b „....rybaków dwuch, co wody nie trzymają, od miejsca i od ogrodów płacą po fl. 5...“

[9]) Fol. 309 b: „...lemańskich (włók) bywało dwie, ale że w gburskie obrócono i onus wyprawowania wybrańca wieś na się wzięła i de facto, cokolwiek na to przychodzi, poddani zastępują“.

[10]) Lista tych terminów, ułożonych w porządku alfabetycznym przedstawia się w sposób następujący: 1. bakałarze, 2. bartnicy, 3. bednarze, 4. borowi, 5. budnicy, 6. burgrabiowie, 7. cieśle, 8. dozorcy tam i grobli, 9. drabi, 10. dwornicy, 11. dziesiątnicy, 12. dziewki, 13. gburzy, 14. gminiacy, 15. kalkaniści, 16. kalkarze, 17. kantorzy, 18. karczmarze, 19. klucznicy, 20. kołodzieje, 21. komornicy, 22. konowałowie, 23. kopaniarze, 24. kotlarze, 25. ko-

Na szczególną uwagę zasługuje tu grupa sołtysów. W świetle lustracji nie mamy tu do czynienia z odrębnym zawodem, jako podstawą egzystencji; jest to raczej urząd związany z pewnego rodzaju powinnościami. Przemawiają za tym następujące względy: podstawą egzystencji sołtysa jest w olbrzymiej większości wypadków uposażenie w ziemię. Jako zajmujący się rolnictwem, sołtys musi być zaliczony do jednej z kategoryj gospodarczych ludności rolniczej, od której różni się jedynie stanowiskiem społeczno-prawnym i rodzajem ciążących na nim powinności. Różnica pierwsza jest jednak dla gospodarczego zróżniczkowania ludności nieistotna, zresztą w wielu wypadkach brak jej zupełnie [11]). Powinności sołtysie są z reguły o wiele mniej uciążliwe od powinności innych kmieci, czy zagrodników; nie można ich uważać za podstawę wyodrębnienia zawodowego sołtysów. Należą oni najczęściej do kmieci, zazwyczaj zamożnych. W wyjątkowych wypadkach są to zagrodnicy [12]).

Jeżeli, co jest również rzadkim wypadkiem, rolnictwo nie jest dla sołtysa głównym zawodem, to i wówczas ma on inny zawód będący dla niego podstawą egzystencji. Mamy więc sołtysów — rybaków i karczmarzy [13]). Zrównanie powinności i gruntów sołtysich z powinnościami gburskimi we wsiach, w których sołtys jest

---

wale, 26. krawcy, 27. kucharze, 28. kuśnierze, 29. lemani, 30. leśni, 31. maniści, 37. nożownicy, 38. ogrodnicy, 39. olendrzy, 40. organiści, 41. owczarze, 42. parobcy, 43. pasterze, 44. piecuchy, 45. piekarze, 46. pilarze, 47. pisarze, 48. plebani, 49. podstarostowie, 50. powroźnicy, 51. półgburki, 52. prochownicy, 53. płasznicy, 54. przewoźnicy, 55. przystawowi, 56. rataje, 57. rybacy, 58. rzeźnicy, 59. sieczkarze, 60. smolnicy, 61. sołtysi, 62. stelmachy, 63. stolarze, 64. strzelcy, 65. szewcy, 66. szklarze, 67. szkolni, 68. szuflarze, 69. ślusarze, 70. średniacy, 71. tkacze, 72. tokarze, 73. tracze, 74. urzędnicy zamkowi i folwarczni, 75. wapiennicy, 76. wębornicy, 77. wolarze, 78. wrotni, 79. wybrańcy, 80. zagrodnicy, 81. zduni. Poza tym lustracja zawiera wiadomości o hucie szklanej, hamrach i foluszu, stanowiących warsztaty pracy hutników i folowników.

[11]) Fol. 337 b: „Bartosz Kaszuba okupił gburstwo puste, z którego według consensu ... płacić powinien fl. 4, drogi przytym zwyczajne, jako i szołtysi z tych gruntów odprawować powinien. Fol. 445 a: „Szołtys... który żadnego niema osobliwego prawa, tylko siedzi na włokach 4, płaci jako i gbur na ś. Marcin fl. 90".

[12]) Fol. 200: „Szołtys w tejże wsi w liczbie ogrodników zostaje i takowe czyni powinności, jako i ogrodnicy".

[13]) Fol. 43 b, 200 a, 135 a, 253 a, 341 b.

obieralny przez wieś,[14]) albo pełnienie funkcyj sołtysich alternatą [15]) może być również uważane za dowód, że nie mamy tu do czynienia z odrębną grupą zawodową. Z przytoczonych tu danych wynika, że przyjęte przez źródło wyodrębnienie grupy sołtysów nie może być uwzględnione w statystyce podziału zawodowego ludności wiejskiej odnoszącej się do drugiej połowy XVII wieku, gdyż stosunki tych czasów nie odpowiadają już stosunkom dawniejszym średniowiecznym i XVI wieku [16]), kiedy to wyodrębnianie tej grupy mogło być wskazane.

Podobnym było położenie wybrańców i lemanów (z niem. Lehnsmann). Sytuacja społeczno-prawna i gospodarcza lemanów odpowiadała sytuacji wybrańców. Źródło niekiedy utożsamia obie te grupy. Tytuły prawne lemanów opierają się na przywilejach krzyżackich. Podobnie jak wybrańcy są oni po największej części wolni od wszelkich powinności dworskich i innych, a zobowiązani jedynie do służby zbrojnej w razie potrzeby i wykonywania robót w obozach wojennych [17]). Podobnie jak i u sołtysów, podstawą bytu lemanów i wybrańców jest uposażenie w ziemię, co oczywiście decyduje o ich charakterze zawodowym. W tablicach zaliczono ich do kmieci.

Pewnego wyjaśnienia wymaga spotykany w lustracji termin „dziesiątnicy". Nie chodzi tu o włodarzy, czy nadzorców stanowiących pewien szczebel w gminnej hierarchii administracyjnej, lecz o „ludzi za osobliwemi siedzących prawami, tak rzeczonych iż po dziesiąci złotych z ról do zamku oddają" [18]). Ze względu na szczupły rozmiar posiadanego gruntu w tablicach zaliczono ich do zagrodników.

Przyjęty w tablicach schemat podziału zawodowego przedstawia się następująco: do grupy I-ej zaliczono rolników, hodowców i łowców oraz służbę rolną i leśną tj. komorników, chałupników i zagrodników, do grupy II-ej przedstawicieli zawodów przemysło-

---

[14]) Fol. 121 b: „...szołtysich... (włók) 5, z których jako i z gburskich czynsz idzie, bo sobie ad placitum wieś sołtysa obiera".

[15]) Fol. 41 a: „Sołtysów jest dwóch ... urząd alternatą odprawują".

[16]) Ks. Kozłowski Edward: Uwarstwienie ludności wiejskiej w Wielkopolsce, str. 12.

[17]) Fol. 43 b, 71 b, 105 b, 297 a, 309 b, 521 a.

[18]) Fol. 336 b.

wych, a do grupy III-ej przedstawicieli innych zawodów, do których między innymi zaliczono duchownych i służbę kościelną.

Pewne zastrzeżenia mogłoby budzić zaliczenie ogółu komorników, chałupników i zagrodników do kategorii zatrudnionych w rolnictwie, gdyż mogli oni być również zatrudnieni w przemyśle. Brak nam jednak wszelkich podstaw do obliczenia cyfry nieukwalifikowanych robotników, rekrutujących się spośród małorolnych i bezrolnych, a zatrudnionych w przedsiębiorstwach przemysłowych o których mamy wzmianki w lustracji. Liczba tych przedsiębiorstw była znikoma, a ich rozmiary niewielkie. Przypuszczenie, że małorolni i bezrolni szukali pracy w miastach lub poza granicami królewszczyzn, nie dałoby się pogodzić z bardzo licznie w lustracji spotykanymi wiadomościami, że we wszystkich niemal wsiach istniał dotkliwy brak rąk do pracy. W odnoszących się do niniejszego rozdziału tablicach I, III i V poszczególne rodziny uwzględnione były tylko raz jeden według głównego zawodu. Kwestia wzajemnego ustosunkowania się zawodów głównych i ubocznych oraz ich liczebność zostanie omówiona na innym miejscu.

Ogólny pogląd na rozmieszczenie i stan ilościowy rodzin, dla których rolnictwo stanowi zawód główny, daje tab. I. W zestawieniu nie umieszczono starostw: grudziądzkiego (woj. chełmińskie), nowskiego i dzierżawy międzyłęskiej należącej do starostwa osieckiego (woj. pomorskie), a to na skutek braku wystarczających danych źródłowych. Zagadnieniem zasadniczym odnośnie do warstwy ludności rolniczej, za wyjątkiem komorników i chałupników, jest sprawa jej uposażenia w ziemię. W uwzględnionych w lustracji wsiach powszechnie używaną miarą ziemi jest włóka wielkości 30 morgów [19]). Rzadko spotyka się haki [20]), które równają się $^2/_3$ włóki (20 morgów). Włóka występuje niekiedy pod nazwą zgrzebu [21]).

[19]) Fol. 79 a: „...płacono... z morgu, których jest 30 w włoce". Cyfrę tę potwierdza zsumowanie morgów w tych wsiach, gdzie przy opisie uposażenia w ziemię używane są ułamki włók. Odnosi się to w pierwszym rzędzie do ekonomii nowodworskiej. W prawdze spotykamy tam wypadek (fol. 489 a, b) że, po zliczeniu morgów, na włókę przypada ich 34, jest to jednak wypadek wyjątkowy, być może wynikający z błędu w rękopisie, albo przedruku. Włókę 30-morgową przyjmuje za regułę również S t a m m Edw. (Miary powierzchni w dawnej Polsce, str. 9 i nast.).

[20]) Fol. 521 a.

[21]) Fol. 327 b: „Wieś Jamno ma włok 44 alias zgrzebów".

TABLICA I. **Ludność rolnicza i jej uposażenie w ziemię.**

L. b.	Województwa	Starostwa	Ilość wsi	Komornicy	Chałupnicy	Zagrodnicy		Liczba rodzin kmiecych osiadłych na włókach:										Liczba rodzin sołtysich osiadłych na włókach:								Razem
						z rolą	o nieznanym stanie posiad.	1/2	1	1 1/2	2	2 1/2	3	4	5	ponad 5	niewiadomo ilu	1	2	3	4	5	6	ponad 6	niewiadomo ilu	
1	chełmińskie	bratyańskie .	17	—	—	13	35	—	1	—	38	—	6	—	1	2	—	—	4	—	7	3	1	—	3	111
2		brodnickie .	28	4	—	17	9	—	8	—	3	—	—	5	1	3	45	5	7	4	3	1	2	1	2	121
3		golubskie . .	10	—	—	—	15	—	—	—	2	—	2	—	—	—	12	—	—	2	2	—	1	1	—	39
4		kowalewskie .	6	—	—	—	14	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	—	—	—	15
5		lipieńskie . .	9	1	—	5	8	—	2	—	5	—	3	—	—	—	—	—	—	1	4	—	—	—	—	29
6		pokrzywnickie	5	1	—	3	2	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	—	—	1	1	—	—	—	9
7		radzyńskie .	12	1	—	8	—	—	1	—	4	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	—	—	2	17
		razem .	87	7	—	46	83	—	12	—	52	—	11	5	2	5	58	5	11	7	19	5	4	2	7	341
		% . .	—	2,1	—	13,5	24,3	—	3,5	—	15,2	—	3,2	1,5	0,6	1,5	17,1	1,5	3,2	2,0	5,5	1,5	1,1	0,6	2,1	100,0
8	malborskie	kiszpurgskie .	9	—	—	8	7	—	—	—	8	—	17	1	—	—	1	—	1	—	3	—	1	—	—	47
9		nowodworska ekonomia .	26	3	—	3	29	13	22	88	77	24	43	1	2	—	—	—	2	1	1	—	4	1	—	314
10		sztumskie . .	21	—	—	5	8	—	—	—	7	—	1	2	1	1	24	2	6	3	5	2	4	—	—	71
11		tolkmickie .	7	—	—	14	4	—	—	—	7	—	8	10	—	—	—	—	2	2	2	1	2	—	—	52
		razem .	63	3	—	30	48	13	22	88	99	24	69	14	3	1	25	2	11	6	11	3	11	1	—	484
		% . .	—	0,6	—	6,2	9,9	2,7	4,5	18,2	20,5	5,0	14,3	2,9	0,6	0,2	5,2	0,4	2,3	1,2	2,3	0,6	2,3	0,1	—	100,0

12	pomorskie	baldemburskie	5	—	2	—	—	—	—	—	11	—	—	—	—	—	—	—	—	2	2	—	—	—	—	17
13		borzechowskie	7	3	—	3	3	—	—	—	—	—	—	—	—	—	2	—	3	4	—	—	—	—	—	18
14		człuchowskie	38	45	—	46	145	—	49	3	118	—	—	—	2	2	14	—	14	35	10	—	1	1	2	487
15		gniewskie	19	—	—	34	10	—	—	—	—	—	29	10	1	3	15	—	3	—	7	2	5	—	—	119
16		jasinieckie	4	—	—	3	4	—	1	—	1	—	16	—	—	—	4	—	—	—	—	—	—	—	—	29
17		kaszubskie wsie	14	—	1	7	6	—	—	—	—	—	—	3	—	—	2	—	—	—	2	1	—	—	2	24
18		kiszewskie	12	—	—	5	3	—	3	—	10	—	—	—	—	—	5	1	2	1	—	—	—	—	1	31
19		kościerzyńskie	19	—	—	8	16	—	18	10	7	—	—	—	—	—	10	—	12	2	—	—	—	—	—	83
20		mierachowskie	42	—	—	40	66	3	40	—	18	—	—	—	—	—	70	14	2	2	1	—	—	—	2	258
21		osieckie	7	—	—	4	13	—	—	7	—	—	8	3	—	1	—	—	—	1	—	3	1	1	—	42
22		puckie	39	—	4	34	24	—	32	8	34	—	16	8	—	3	97	4	6	7	2	1	—	2	2	284
23		skarszewskie	28	—	—	1	13	1	4	—	4	—	8	—	3	1	45	1	—	—	3	1	1	—	—	86
24		sobowickie	6	—	—	—	5	—	—	—	—	—	19	—	—	—	1	1	1	1	—	—	—	—	—	28
25		starogardzkie	4	—	—	—	4	—	—	—	—	—	3	2	—	—	—	—	—	2	—	—	—	—	—	11
26		świeckie	29	—	—	7	22	—	5	—	91	1	26	1	—	1	2	1	1	8	7	1	—	—	—	174
27		tczewskie	9	1	—	2	8	—	—	—	16	—	15	3	—	—	11	2	—	2	1	—	2	—	—	63
28		tucholskie	56	2	2	42	21	—	11	—	26	6	139	1	—	—	10	2	12	19	9	2	3	—	2	309
		razem	338	51	9	236	363	4	163	28	336	7	279	31	6	11	228	26	56	86	44	11	13	4	11	2063
		%	—	2,5	0,4	11,4	17,6	0,2	7,9	1,4	16,3	0,4	13,5	1,5	0,3	0,5	14,0	1,3	2,7	4,2	2,1	0,5	0,6	0,2	0 5	100,0
		Ogółem w 3 województwach	448	61	9	312	494	17	197	116	487	31	359	50	11	17	371	33	78	99	74	19	28	7	18	2888
		%	—	2,1	0,3	10,8	17,1	0,6	6,8	4,0	16,9	1,1	12,4	1,7	0,4	0,6	12,8	1,1	2,7	3,4	2,6	0,7	1,0	0,2	0,7	100,0

Komornicy i chałupnicy byli bezrolnymi. Chałupnicy mieszkali w chałupach posiadanych na tych samych warunkach, na których inne warstwy posiadały ziemię. Liczbę komorników podaje tab. I. Zaznaczyć tu trzeba, że źródło traktuje obydwie te warstwy dość pobieżnie. Jest to zupełnie zrozumiałe, jeśli weźmie się pod uwagę, że istotnym zadaniem lustratorów było możliwie wierne oddanie nie ilości mieszkańców królewszczyzn, ale płynących na rzecz „possessorów" i dzierżawców dochodów. Z tego powodu szczegółowe wyliczanie wszystkich komorników i chałupników, którzy albo zupełnie wolni byli od powinności, albo obciążeni byli znikomymi powinnościami, nie przedstawiało dla lustratorów większego znaczenia. Nie wszystkie wchodzące tu w rachubę wzmianki są dostatecznie jasne. Spotykamy np. takie wzmianki (fol. 145 a): „...jest chałupek dwie między lasami, mil trzy od Pucka, z których dorocznego płacą czynszu fl. 35". Mieszkańcami mogli być zarówno chałupnicy, jak i zagrodnicy czynszowi (t. zw. „gospodarze"), za czym przemawia stosunkowo wysoki czynsz. Ponieważ jednak lustracja podaje zawsze, bądź szczegółowo, bądź w formie ogólnej wiadomości, uposażenie poszczególnych mieszkańców w ziemię, a w niniejszym wypadku takiej wiadomości brak, zaliczono mieszkańców chałup w przypuszczalnej ilości 2 rodzin do chałupników. Druga wzmianka (fol. 170 b) brzmi: „(sołtys) trzyma przytem osobną chałupę z której daje fl. 10". Nasuwa się tu przypuszczenie, że nie mamy tu do czynienia z ośrodkiem odrębnego gospodarstwa, lecz że budynek służył albo za składnicę płodów rolnych, drzewa, narzędzi itp., albo za pomieszczenie dla inwentarza, albo za mieszkanie służby, lub za mieszkanie członków rodziny sołtysiej, co mogło być początkiem przyszłego podziału sołectwa. Jest rzeczą prawdopodobną, że część komorników, a tym więcej chałupników po wojnach zaczęła na własny rachunek uprawiać rolę, przechodząc tym samym do warstwy zagrodników [22]) i tym zapewne należy tłumaczyć nikły procent chałupników w stosunku do ogółu ludności rolniczej. Brak w lustracji danych z czasów przedwojennych nie pozwala na cyfrowe uzasadnienie tego przypuszczenia.

Pewne trudności nastręczało obliczenie ilości zagrodników. W źródle bowiem nie znajdujemy w wielu wypadkach rozróżnienia

---

[22]) Fol. 575 a: „Komornik Piotr Peck półtora morga zasiewa, płaci fl. 3...". Zaliczony do zagrodników.

między kmieciem i zagrodnikiem, a granica między zagrodnikami i chałupnikami w niektórych wypadkach również jest niewyraźna. Zagrodnicy stanowili warstwę pośrednią między kmieciami a chałupnikami. Do warstwy tej trzeba więc było zaliczyć: 1. właściwych zagrodników, czyli ogrodników posiadających „ogrody", 2. zagrodników, których uposażenie w ziemię składało się z ogrodu i pewnego obszaru roli, zbyt małego jednak, aby można utrzymać na nim sprzężaj, 3. tzw. gospodarzy, tj. zagrodników siedzących na czynszach, którzy siedzieli na gruntach niżej $^1/_2$ włóki, a w wyjątkowych wypadkach przekraczających nieco ten obszar, którzy odbywali szarwark pieszy, albo o których podano w źródle, że sprzężaju nie posiadają [23]), 4. zubożałych kmieci, nie posiadających sprzężaju, a szarwarkujących tak, jak właściwi zagrodnicy. Siedzieli oni wprawdzie na gospodarstwach kmiecych, ale nie ulega wątpliwości, że nie uprawiali ich w całości, z braku sprzężaju [24]). W tab. I. zagrodnicy figurują w 2 rubrykach; w przedziałce „zagrodnicy z rolą" uwidocznione zostały kategorie gospodarcze wymienione poprzednio pod 2, 3 i 4, w przedziałce „zagrodnicy o nieznanym uposażeniu w ziemię" przede wszystkim zagrodnicy posiadający tylko ogrody [25]). O tym, jak wielkie były ogrody, nie znajdujemy w lustracji żadnej wzmianki.

[23]) Fol. 423 a: „W tym pustkowiu mieszka Michał Okunek, ma morgów 4...". Fol. 574 a: „...wprowadził się na wosnę do tejże wsi chłop, zasiał na zimę morgów 3". Fol. 140 b: „Jan Elwar ma pod sobą morgów 3 i ogród...". Fol. 48 b: „...rybaków dwóch, co wody nie trzymają, od miejsca i od ogrodów płacą po fl. 5". Fol. 40 a: „Teraz niemasz, tylko morgów 15, na których siedzi gospodarzów 7... płacą po fl. 2 z morgu...". Fol. 134 a: „...chałup 2, gdzie wdowy mieszkają. Na jednej włoce siedzą, od której płacą po fl. 10". Fol. 336 b: „Jest w tej wsi pięć dziesiątników... Każdy z nich trzyma morgów 16 z pewnymi łąkami i ogrodami...". Fol. 575/6: „W tej wsi jest gmieniak jeden, a przedtym bywało ich 4, mieli po pół włoki roli". Następująca wzmianka dowodzi, że i lustratorzy uważali półwłócznych gmieniaków za zagrodników: (fol. 532/1 b) „...ta wieś, jako w gbury tak i w ogrodniki, z których jednych gmieniakami, drugich prostemi zwano ogrodnikami... bogata była...".

[24]) Fol. 186 b: „Ogrodników, którzy w chałupach gburskich mieszkają, jest 3...". Fol. 199 b: „Ogrodników, którzy przedtym gburami byli, jest 9...". Fol. 387 a: „...gburów 3, którzy ogrodniczą robotę odprawują". Fol. 459 a: „Ogrodników jest 3, którzy na gburskich gruntach mieszkają". Fol. 575 a: „Ogrodników w tej wsi jest 2, którzy przedtym gburami byli...".

[25]) tj. ci wszyscy, co do których wiadomości źródłowe ograniczają

Pewniejsze wiadomości znajdujemy w lustracji odnośnie do warstwy kmieci. Terminu „kmiecie“ w ogóle w lustracji nie spotykamy, odpowiada mu powszechnie używany termin „gbur“, rzadziej znajdujemy terminy: półgburek, gospodarz, chłop, lub nazwy lokalne: olęnder, żuławianin. W dalszym ciągu używany będzie termin „kmieć“, a to ze względu na terminologię dawniejszych prac, odnoszących się do uwarstwienia ludności wiejskiej w Polsce. Gospodarstwa kmiece były zazwyczaj w tej samej wsi jednych i tych samych rozmiarów. Dwutypowe gospodarstwa pozostawały w związku z istnieniem półgburków, którzy siedząc obok gburów, mieli uposażenie w ziemię i powinności o połowę mniejsze. Gospodarstwa lemanów i wybrańców były różnej wielkości, niekiedy przekraczały one nawet 5 włók, co jednak było zjawiskiem wyjątwym. Normalnie obszar gburstwa nie przekracza 4 włók, co stanowi znaczny obszar w porównaniu z gospodarstwami kmiecymi w innych dzielnicach Polski [26]). W szeregu wypadków kmiecie siedzieli na gruntach niewymierzonych [27]), w innych wypadkach lustracja w ogóle nie podawała ani obszaru gburstw [28]), ani danych, na podstawie których obszar ten mógł być obliczony lub oszacowany. Wszystkie te wypadki w tablicy zostały zebrane w rubryce „kmieci o nieznanym uposażeniu w ziemię“.

Rozmiar gospodarstw sołtysich wahał się w szerokich granicach od 1 do 10 włók, przy czym zależał ściśle od obszaru całej wsi, wyznaczonego jej w przywileju lokacyjnym, mianowicie wynosił w zasadzie dziesiątą część obszaru wsi [29]). Oczywiście w licznych wypadkach stosunek ten zmienił się na skutek podziału gospodarstw sołtysich drogą dziedziczenia. Jednak przeważającą ilość

się do nazwy „zagrodnicy“. Ponieważ w odniesieniu do ludności rolniczej lustracja z reguły notuje fakt posiadania roli, przyjęto, że wspomniani zagrodnicy posiadali tylko ogrody.

[26]) Prof. Rutkowski Jan: Statystyka zawodowa, str. 62 — Baranowski Ignacy: Wieś i folwark, str. 122 — Ks. Kozłowski Edward: op. cit., str. 61.

[27]) Fol. 372 a: „W tej wsi niemasz włok rozmierzonych, tylko sztuki roli, które kawłami nazywają“. Fol. 441 b: „...włok niema wymiernych, tylko na niwach pewnych gburzy siedzą“. Ibid. Fol. 467 b.

[28]) Jak np. w starostwach: golubskim, brodnickim, skarszewskim.

[29]) Fol. 379 a: „Ta wieś na wieluby włok zasiadła, lubo z informacyi poddanych dojść się nie mogło, widząc jednak, że szołtyskich włok tam jest 4, a według lokacyi wsi w Prusiech przez krzyżaków dziesiątą włokę na szołtysa ordinowaną, znaleźliśmy, iż ta wieś ma włok 40“.

stanowią wsie o jednym sołtysie, maksymalną zaś ilość sołtysów w sumie 4 rodzin mają tylko dwie wsie.

Na jedną wieś wypadało przeciętnie zaledwie 5,9 rodzin rolniczych. Jest to cyfra niska w porównaniu z analogicznymi cyframi z w. XVI, odnoszącymi się do Małopolski i Wielkopolski. Jest to skutek wojen z połowy XVII w. Cyfry podane w lustracji pozwalają dość dokładnie odtworzyć stan liczebny kmieci przed drugą wojną szwedzką. Trudniejsza sprawa, jeśli chodzi o komorników, chałupników i zagrodników. O komornikach i chałupnikach nie ma żadnych wiadomości z okresu przed wojną [30]).

Aby zaś móc odtworzyć w przybliżeniu całkowitą liczbę zagrodników z okresu przed wojną, trzeba przyjrzeć się bliżej rubrykom tab. I-ej, dotyczącej zagrodników. Kategoria zagrodników z rolą powstała w wyniku zmian dokonanych przez wojnę. Jedynie zaliczający się tutaj drobni „gospodarze" i zagrodnicy, którzy poza ogrodami użytkowali pewne role, byli częściowo reprezentowani również i przed wojną. Jednakże odnoszące się do nich wiadomości źródłowe z okresu przedwojennego są bardzo niekompletne i w większości wypadków trzeba się było uciekać do mniej lub więcej prawdopodobnego obliczenia szacunkowego [31]).

Przy wielu wsiach lustratorzy podając przedwojenną liczbę kmieci nie podawali liczby zagrodników. Nasuwa się tu przypuszczenie, że liczb tych lustratorzy podać nie mogli. Najsłuszniejszym byłoby wówczas przyjąć, że we wsiach tych stosunek liczby zagrodników przed wojną do ich liczby po wojnie był taki sam, jak we wsiach, co do których podana jest cyfra zarazem przed- jak i powojenna. Jest jednak rzeczą wątpliwą, czy można przypuszczać nieświadomość lustratorów, skoro opierali się oni częściowo na danych dawniejszych lustracyj, a zebranie wiadomości drogą autopsji lub na podstawie relacji mieszkańców mieli ułatwione w skutek tego,

---

[30]) Lustratorzy w wielu wypadkach opierali się na autopsji oraz relacji osób miejscowych (fol. 532/1 a, 542 a, 574 b, 575 b); mogło się więc zdarzyć, że wojna niszcząc materialnie dowody istnienia chałupników i komorników w postaci chałup, oraz wyludniając wsie, uniemożliwiła lustratorom wykazanie stanu przedwojennego.

[31]) W niektórych wypadkach dostateczną podstawę do takiego szacunku stanowiła data tytułu prawnego osiadłości, którym zagrodnicy legitymowali się wobec lustratorów (przywileju królewskiego, konsensu dzierżawców itd.). Odnosi się to zwłaszcza do starostwa tucholskiego.

że nawet po zupełnie spustoszonych zagrodach pozostał zawsze jakiś ślad materialny w postaci ogrodu. Można brak danych z czasów przedwojennych również w ten sposób wytłumaczyć, że lustratorzy, podając przedwojenną liczbę kmieci, nie podawali przedwojennej liczby zagrodników w tych wypadkach, w których była ona taka sama, jak w czasie spisywania lustracji. Przypuszczenie to potwierdza analogia z sołtysami. Na podstawie daty przywilejów sołtysich okazywanych lustratorom stwierdzić można z całą pewnością, że w wypadkach, w których lustratorzy nie podawali liczby rodzin sołtysich przed wojną, liczba ta nie zmieniła się w okresie wojennym[32]). W całej lustracji podany jest wprawdzie jeden wypadek, gdzie liczba zagrodników w okresie wojny nie zmieniła się[33]), ale w rzeczywistości wypadków takich musiało być więcej. Intensywny rozwój gospodarki folwarcznej w dobie lustracji pozwala również przypuszczać, że zmniejszenie liczby zagrodników w okresie wojny nie było tak znaczne, jak to wynika tylko z bezpośrednich wiadomości zawartych w źródle. Przyjąwszy za podstawę obliczeń to drugie założenie, otrzymamy następujące wyniki: liczba zagrodników przed wojną podana bezpośrednio przez lustrację wynosiła 257 rodzin, oszacowana ilość zagrodników „z rolą" 54, a zagrodników o nieznanym uposażeniu w ziemię 405 rodzin; razem przedwojenna liczba zagrodników w 361 wsiach wynosiła 716 rodzin. Liczbę zagrodników po wojnie podaje lustracja w wysokości 271 rodzin dla zagrodników z rolą i 458 rodzin dla zagrodników o nieznanym stanie posiadania. Po wojnie mamy więc 729 zagrodników, co w porównaniu z ilością przed wojną wykazuje ogólny wzrost o 13 rodzin, czyli 1,7%[34]), przy czym liczba zagrodników „z rolą" wzrosła w stosunku do czasów przedwojennych, a liczba zagrodników „o nieznanym uposażeniu w ziemię", to zn. właściwych zagrodników posiadających tylko ogrody, zmalała. Wojna więc z jednej strony spowodowała znaczne uszczuplenie ilości zagrodników przedwojennych, z drugiej zaś strony zepchnęła do grupy zagrodników znaczną liczbę kmieci, oraz zatrudnionych w innych zawodach.

[32]) Fol. 246, 247 a, 249 b, 250 a, 257 b, 269 b, 293 a.

[33]) Fol. 522 a.

[34]). Przedwojenna liczba zagrodników, oszacowana na podstawie pierwszego założenia, wynosiła 1117 rodzi, zatem przy użyciu tej metody szacunkowej liczba zagrodników po wojnie wykaże w stosunku do przedwojennej zmniejszenie o 388 rodzin, czyli o 34,7%.

Inaczej przedstawia się sprawa, jeśli chodzi o kmieci. Wojna na tej warstwie rolniczej odbiła się w sposób katastrofalny. Liczba rodzin kmiecych zmniejszyła się o 53,3% (Tab. II). Niekompletne dane z okresu przed wojną zawiera lustracja odnośnie do warstwy kmieci-sołtysów. Metoda szacunkowa użyta tutaj do obliczenia przedwojennej ilości sołtysów omówiona została wyżej. Zmniejszenie się rodzin sołtysich w okresie wojny szwedzkiej było stosunkowo niewielkie i wynosiło 7,2% (Tab. II).

Przyjąwszy, że liczba komorników i chałupników wynosiła przed wojną szwedzką tyleż rodzin co po wojnie (ewentualny błąd tutaj popełniony będzie minimalny ze względu na nikły procent komorników i chałupników w stosunku do reszty ludności rolniczej), dochodzimy do następujących wniosków ogólnych: Liczba rodzin zatrudnionych w rolnictwie w 361 wsiach królewskich wynosiła przed wojną szwedzką 4206. W skutek wojny nastąpił ubytek 1647 rodzin, czyli 39,2%. Na jedną wieś przypadało w okresie przedwojennym 11,6 rodzin, a po wojnach 7,1 rodzin.

Lustracja zawiera wzmianki o owczarzach, bartnikach, leśnych i rybakach. Wzmianki o owczarzach są bardzo nieścisłe i niekompletne. Nieliczni tylko owczarze zostali bezpośrednio wymienieni w lustracji. Natomiast przeważająca ich liczba nie została w lustracji wprost podana; mamy więc luźne wzmianki o istnieniu owiec owczarskich tj. należących do owczarza, lub tylko o istnieniu na folwarkach owczarni [35]). Z 21 owczarzy, których istnienie pozwoliła stwierdzić lustracja, 14 było samodzielnych; mieszkali oni albo po wsiach włościańskich, albo wynajmowali puste owczarnie dworskie dla pomieszczenia własnych owiec (Tab. III). Pozostali w liczbie 7, jako należący do czeladzi folwarcznej, omówieni zostaną później. Podane w jednym wypadku [36]) dokładniejsze wiadomości pozwalają wysunąć pewne wnioski, dotyczące owczarzy. Przy owczarni tej, posiadającej 500 owiec, jest wzmianka o jednym owczarzu. Z odnoszącej się do tego wypadku ordynacji owczarskiej wynika wprawdzie, że w owczarni (pomijając nawet najemnika do doju owiec, tzw. mleczną) było zatrudnionych 10 osób, nie można ich jednak zaliczyć do samodzielnych owczarzy, gdyż byli to najemnicy. Na jedną owczarnię przyjąć więc trzeba tylko jednego owcza-

[35]) Fol. 105 a, 244 b, 245 a, 300 a, 315 a, 434 b, 444 b, 476 a i b.
[36]) Fol. 131 a.

TABLICA II.

Kmiecie i sołtysi przed i po wojnie szwedzkiej.

Województwa	Ilość wsi	Liczba rodzin kmiecych														Liczba rodzin sołtysich	
		przed wojną szwedzką							po wojnie szwedzkiej								
		osiadłych na włókach							osiadłych na włókach							przed wojną szwedzką	po wojnie szwedzkiej
		1	1 — 2	2 — 3	3 — 4	4 i więcej	niewiadomo ilu	razem	1	1 — 2	2 — 3	3 — 4	4 i więcej	niewiadomo ilu	razem		
Cyfry absolutne																	
chełmińskie . .	68	—	142	39	—	2	216	399	5	48	11	4	6	55	129	68	59
malborskie . .	61	34	223	167	47	2	111	584	35	187	93	14	4	25	358	47	42
pomorskie . . .	232	147	742	606	54	1	532	2082	118	343	285	31	17	150	944	244	232
Prusy Królewskie	361	181	1107	812	101	5	859	3065	158	578	389	49	27	230	1431	359	333
Cyfry procentowe																	
woj. chełmińskie	18,8	—	35,6	9,8	—	0,5	54,1	100,0	3,9	37,2	8,5	3,1	4,7	42,6	100,0	—	—
malborskie . .	16,9	5,8	38,2	28,6	8,1	0,3	19,0	100,0	9,8	52,2	26,0	3,9	1,1	7,0	100,0	—	—
pomorskie . . .	64,3	7,1	35,6	29,1	2,6	0,1	25,5	100,0	12,5	36,3	30,2	3,3	1,8	15,9	100,0	—	—
Prusy Królewskie	100,0	5,9	36,1	26,5	5,9	0,2	28,0	100,0	11,0	40,4	27,2	3.4	1,9	16,1	100,0	—	—

TABLICA III. **Ludność nierolnicza.**

Województwa	Liczba wsi	Owczarze	Rybacy	Bartnicy	Leśni	Zawody przemysłowe				Inne zawody	Razem
						karczmarze	młynarze	przemysł drzewny	pozost. zawody przemysł.		
Cyfry absolutne											
chełmińskie . .	107	4	13	8	4	35	29	14	10	—	117
malborskie . .	65	1	10	—	—	19	9	3	16	5	63
pomorskie . . .	351	9	70	74	17	217	105	72	107	5	676
Prusy Królewskie	523	14	93	82	21	271	143	89	133	10	856
Cyfry procentowe											
chełmińskie . .	—	3,3	11,1	6,9	3,3	29,9	24,9	12,0	8,6	—	100,0
malborskie . .	—	1,6	15,9	—	—	30,1	14,3	4,8	25,4	7,9	100,0
pomorskie . . .	—	1,3	10,4	10,9	2,5	32,1	15,5	10,7	15,9	0,7	100,0
Prusy Królewskie	—	1,6	10,9	9,6	2,5	31,6	16,7	10,4	15,5	1,2	100,0

rza reprezentującego rodzinę tak, jak inne rodziny były reprezentowane przez poszczególnych kmieci, sołtysów itd.

Lustracja nie daje podstaw do przypuszczenia, że hodowla innych zwierząt domowych wywołała zróżniczkowanie zawodowe. Tak samo nie wspomina źródło wcale o pasiecznikach. Natomiast bartnictwo nie tylko stanowiło wcale poważną gałąź ówczesnego gospodarstwa wiejskiego, ale powodowało zróżniczkowanie zawodowe. Tylko część bartników wymieniona jest w lustracji bezpośrednio. Pozostałą liczbę obliczono bądź na podstawie wykazanej w źródle ilości barci, bądź też na podstawie zbioru, który barcie dawały [37]). Ogólną liczbę bartników podaje tab. III. Zaznaczyć jeszcze wypada, że bartnicy w lustracji nie są podawani według wsi, w których mieszkają, ale sumarycznie dla całego starostwa. W podobny sposób wykazywani są rybacy. Skupiali się oni głównie

[37]) Podane w źródle nazwy barci, pochodzące częściowo od nazwisk bartników (fol. 208 b, 220 a, 263 b, 273 b), pozwalają przypuszczać, że na każdy odrębny zespół barci (bór, puszczę) przypadał osobny bartnik. Obliczona stąd przeciętna ilość zbioru przypadająca na jednego bartnika wynosi 2 beczki miodu. Według tej przeciętnej obliczono ilość bartników w wypadkach, gdy podany był tylko ogólny zbiór miodu z barci (np. fol. 119 b).

w starostwach puckim i tucholskim [38]) (58,1% ogólnej ilości rybaków). Znaczna ich liczba w starostwie puckim tłumaczy się sąsiedztwem z morzem; prócz jednego pozostali rybacy trudnią się połowem morskim. Mamy tam wsie zamieszkałe wyłącznie przez rybaków. W starostwie tucholskim natomiast rybacy trudnią się połowem na jeziorach; o ilości rybaków zadecydowała tutaj znaczna liczba jezior.

Nadzór nad lasami i zapewne funkcje dostarczania zwierzyny na stół pański sprawowali leśni (borowi, strzelcy). Ze względu na rodzaj uposażenia wyróżnić trzeba dwie kategorie leśnych. Do pierwszej należeli ci, którzy mieszkali poza obrębem zamku przy folwarku i posiadali uposażenie w ziemię, do drugiej zaś ci, którzy mieszkali przy zamku i na mycie zamkowym, i zaliczali się do służby zamkowej. Liczebność pierwszych podaje tab. III.

Stanu liczebnego wspomnianych wyżej zawodów z czasów przedwojennych lustracja nie podaje. Ludność przynależną do zawodów przemysłowych uwzględnionych w lustracji ugrupowano według następującego schematu: 1. karczmarze, 2. młynarze, 3. zajęci w przemyśle leśnym (smolnicy, budnicy), 4. rzemieślnicy czynni w przemyśle drzewnym (bednarze, cieśle, kołodzieje, stelmachowie, stolarze, szuflarze, tokarze, tracze albo pilarze, wębornicy), 5. metalowym (kotlarze, kowale, miecznicy, nożownicy, ślusarze), 6. spożywczym (piekarze, rzeźnicy), 7. odzieżowym (krawcy, kuśnierze, szewcy, tkacze), 8. w innych zawodach przemysłowych (murarze, szklarze, wapiennicy, zduni, powroźnicy, prochownicy).

Karczma była nie tylko przedsiębiorstwem przemysłowym, trudniącym się wyrobem i szynkowaniem piwa. Podobnie, jak to i dziś ma miejsce, sprzedawano tam towary codziennej potrzeby, na co wskazuje wzmianka źródłowa o karczmarzu, który „ma wolne obcego piwa szynkowanie i chleba przedawanie“ [39]). Karczmarze zatem są nie tylko przemysłowcami, ale trudnią się również i handlem.

Młynarzy lustracja tylko rzadko wymienia przy wsiach, na

---

[38]) Czterech rybaków starostwa tucholskiego (fol. 250 b) obliczono szacunkowo na podstawie czynszu. Mianowicie w starostwie tym w znanych wypadkach płacili rybacy od 20 do 30 fl. czynszu (fol. 252 a, 260 b). Wobec tego, że suma czynszu w omawianym wypadku wynosiła 121 fl., liczbę rybaków oszacowano na 4 rodziny.

[39]) Fol. 496 a.

których terytorium byli osiedleni. Zazwyczaj podaje się ich sumarycznie dla całego starostwa, podobnie jak rybaków i bartników. To samo odnosi się do smolników, którzy w liczbie 39, obok 3 budników, 14 bednarzy, 2 cieśli, 21 kołodziejów, 1 stelmacha, 2 stolarzy, 2 tokarzy, 4 traczy i 1 wębornika, złożyli się na rubrykę „przemysł drzewny" tab. III. W przedziałce „pozostałe zawody przemysłowe" pomieszczono: 52 kowali, 12 hutników, 1 kotlarza, 1 miecznika, 1 nożownika i 1 ślusarza, zatrudnionych w przemyśle metalowym, 2 tkaczy, 1 folownika, 1 kuśnierza, 19 krawców i 13 szewców, zatrudnionych w przemyśle odzieżowym, 1 piekarza i 2 rzeźników, zatrudnionych w przemyśle spożywczym, poza tym 16 zdunów, 5 hutników (hut szklanych), 2 wapienników, murarza, powroźnika i szklarza.

Specjalne trudności nastręczała statystyka hutników. W lustracji spotykamy wzmianki o 3 hamrach i 1 hucie szklanej [40]) brak jednak jakichkolwiek danych, które by pozwoliły chociaż w przybliżeniu oznaczyć liczbę zatrudnionych tam zawodowych hutników. Aby uniknąć luki w zestawieniach, oszacowano przypuszczalny personel wspomnianych przedsiębiorstw przemysłowych na podstawie innych źródeł, a mianowicie regestrów podatkowych woj. pomorskiego z r. 1570, podających liczbę hutników w hamrach i hutach na 3 do 5 osób [41]). W dobie lustracji przemysł zniszczony przez wojnę zaczął stawiać dopiero pierwsze kroki, ilość więc zawodowych hutników nie przekraczała zapewne podanego wyżej maksimum. Zatrudniony w hamrach personel zawodowy oszacowano zatem na 12 osób, a pracowników huty szklanej na 5 osób.

Do „zawodów innych" zostali zaliczeni: 2 bakałarze, 1 konował, 1 dozorca tam i grobli, oraz 6 przewoźników. Administracji kościelnej nie udało się obliczyć, z powodu niezupełnych i ogólnikowych wiadomości w źródle [42]).

Dane z okresu przedwojennego posiadamy tylko dla karczmarzy i młynarzy. Zdarzające się i tutaj braki w lustracji uzupeł-

[40]) Fol. 142 a: „Jest hamer, gdzie mosiężną robotę robią i stal w drugim hamrze". Fol. 434 a: „Hamer — Tego Hamru jest possessorem Hendrich Kinik". Fol. 471 a: „Ćwierćmile od Mierachowa jest huta, gdzie szkło palą".

[41]) Źródła dziejowe, XXIII, 191. 199. 247. 254. 255. 256. 274. 281.

[42]) Częstokroć mamy tylko wzmiankę „kościół jest".

niono podobnie jak przy sołtysach. Otrzymane w ten sposób wyniki przedstawione są w tab. IV.

TABLICA IV.

Karczmarze i młynarze przed i po wojnie szwedzkiej.

Województwa	Liczba wsi	Stan przedwojenny		Stan powojenny		Ubytek % po wojnie	
		karczmarzy	młynarzy	karczmarzy	młynarzy	karczmarzy	młynarzy
chełmińskie . .	107	45	42	35	29	22,2	30,9
malborskie . . .	65	30	12	19	9	36,7	25,0
pomorskie . . .	351	283	118	217	105	21,2	11,0
Prusy Królewskie	523	358	172	271	143	24,3	16,9

W tablicy V-ej zestawione są dane zawarte w poprzednich tablicach, a odnoszące się do ludności wsi właściwych i podające podział zamieszkującej je ludności według zawodów głównych. Tablica ta nie obejmuje wszystkich wsi uwzględnionych w poprzed-

TABLICA V. **Tablica zbiorowa ludności wiejskiej.**

Województwa	Liczba wsi	Zatrudnieni w rolnictwie				Zatrudnieni w innych gałęziach gosp. wiejskiego[2])	Zatrudnieni w przemyśle		Pozostałe zawody	Razem
		bezrolni[1])	zagrodnicy	kmiecie	sołtysi		karczmarze i młynarze	inni		
				Cyfry absolutne						
chełmińskie . .	87	7	129	145	60	27	52	21	—	441
malborskie . . .	63	3	78	358	45	11	28	19	5	547
pomorskie . . .	338	60	599	1153	251	159	312	174	3	2711
Prusy Królewskie	488	70	806	1656	356	197	392	214	8	3699
				Cyfry procentowe						
chełmińskie . .	—	1,6	29,2	32,9	13,6	6,1	11,8	4,8	—	100,0
malborskie . . .	—	0 5	14,3	65,5	8,2	2,0	5,1	3,5	0,9	100,0
pomorskie . . .	—	2,2	22,1	42,5	9,3	5,9	11,5	6,4	0,1	100,0
Prusy Królewskie	—	1,9	21,8	44,8	9,6	5,3	10,6	5,8	0,2	100,0

[1]) Komornicy i chałupnicy

[2]) Owczarze, leśni, rybacy i bartnicy.

nich tablicach, ponieważ opuszczono starostwa: grudziądzkie, nowskie, oraz dzierżawę międzyłęską, przynależną do starostwa osieckiego, których opisy nie obejmują wszystkich warstw ludności włościańskiej. Z przytoczonych wyżej powodów nie uwzględniono również administracji kościelnej. Jednakże liczba rodzin tym sposobem pominiętych jest tak niska, że w cyfrach procentowych może powodować różnicę najwyżej na miejscach dziesiętnych. Zestawienie to nie obejmuje również leśnych zamkowych, owczarzy i rzemieślników mieszkających przy folwarkach, jako należących do ludności zamkowej, czy folwarcznej.

III. Stosunek do zawodu. Lustracja nie zawiera żadnych danych, pozwalających obliczyć w obrębie poszczególnych zawodów liczbę zawodowo czynnych i zawodowo biernych. Badanie musi się tu ograniczyć jedynie do wyjaśnienia liczebności osób zatrudnionych w poszczególnych zawodach jako głównych, o czym była już mowa wyżej, oraz jako ubocznych, czym dokładniej musimy się tu zająć.

Rolnictwem zajmuje się cała niemal ludność wiejska. O ile nie stanowi ono zawodu głównego, to jest przynajmniej zawodem ubocznym. Z zawodów hodowlanych jedynie owczarze folwarczni nie trudnią się rolnictwem. Natomiast dla dwóch [43]) owczarzy, osiedlonych we wsiach włościańskich, rolnictwo stanowi zawód uboczny. Na ogólną cyfrę 93 rybaków, 73 posiadało pewien obszar roli, przy 19-tu sprawa posiadania ziemi nie jest w lustracji wyjaśniona, a jedynie przy jednym wyraźnie powiedziano, że rolnictwo nie stanowi dla niego ubocznego źródła dochodów [44]). Na 21 leśnych mieszkających we wsiach włościańskich 12 posiada uposażenie w ziemię, o pozostałych lustracja nic nie mówi. W odniesieniu do bartników wiadomości źródłowe są jeszcze bardziej skąpe. Jedynie o dwu bartnikach wiemy, że posiadali ziemię. Możemy jednak przypuszczać, że zajmujący się hodowlą, czy łowiectwem, a osiadli we wsiach włościańskich z reguły posiadali ziemię. Brak wiadomości w źródle pochodzi zapewne stąd, że grunty uprawiane przez przedstawicieli tych zawodów były wolne od danin, albo też daniny te wliczone były do powinności od zawodu głównego.

---

[43]) Fol. 78 a, 131 b.
[44]) Fol. 24 b.

Karczmarze i młynarze zawsze trudnią się rolnictwem; włóki karczmarskie lub młynarskie stanowią integralną część przywileju lokacyjnego, względnie późniejszej koncesji, a równocześnie składową część warsztatu pracy. Nie wyjaśniona jest sprawa uposażenia w ziemię smolników. Natomiast budnicy wszyscy posiadali role i to niekiedy o dość znacznym obszarze. Inni, należący zarówno do zawodów przemysłowych, jak i pozostałych zawodów, w ogromnej większości wypadków siedzieli na ogrodach [45]), względnie, co jest już rzadkim wypadkiem, w samych tylko chałupach, lub komorą przy folwarkach. Dla nich wszystkich rolnictwo, jako źródło uzupełniające niedostateczne dochody z zawodu głównego, było stałym zajęciem ubocznym. Wywody powyższe nie dały się ująć w zestawienie cyfrowe ze względu na przypadkowy charakter wiadomości źródłowych.

Funkcje sołtysie stanowią również pewnego rodzaju zajęcie uboczne. Na ogólną liczbę 364 sołtysów było: kmieci (tab. V) 356 rodzin, zagrodników [46]) — 3 rodziny, rybaków [47]) — 2 rodziny, karczmarzy [48]) — 3 rodziny.

Liczbę przynależnych do pozostałych zawodów z podziałem na zawody główne i uboczne podaje tab. VI. Do zatrudnionych w gospodarstwie zwierzęcym zaliczono: 14 owczarzy (zgodnie z tab. III), 167 rybaków, a mianowicie 93, dla których rybołówstwo było zawodem głównym (zgodnie z tab. III), 9 innych, co do których można było przypuszczać, że zawodowo zajmują się rybactwem, a to na podstawie czynszu względnie danin rybnych [49]), wreszcie 65 mieszkańców kilku wsi nadmorskich starostwa puckiego, płacących stosunkowo wysokie czynsze od różnego rodzaju sieci, 21 leśnych (zgodnie z tab. III), 83 bartników, tj. wszystkich podanych w tab. III, oraz 1 bartnika siedzącego na pustym gburstwie, dla którego jako zawód główny przyjęto rolnictwo [50]). W ten sposób ogółem na grupy te wypada 285 rodzin. Zauważyć należy, że w sta-

---

[45]) W 26 znanych wypadkach 2 rzemieślników posiadało tylko chałupy, 2 było komornikami przy folwarkach, a we wszystkich pozostałych wypadkach siedzieli oni na ogrodach.

[46]) Fol. 43 b, 200 a, 539 b.

[47]) Fol. 135 a, 253 a.

[48]) Fol. 135 a, 341 b, 372 b.

[49]) Fol. 45 b, 82 b, 99 b, 242 b, 251 a, 252 b, 260 b.

[50]) Fol. 233 b.

TABLICA VI.

Zawody główne i uboczne ludności w 523 wsiach.

Zawody (z wyjątkiem rolnictwa)	Ilość rodzin czynnych w podanym obok zawodzie	Ilość rodzin, dla których podany obok zawód był zawodem głównym	
		w cyfrach absolutnych	procent w stosunku do ogółu czynnych w danym zawodzie
Hodowla i łowiectwo	285	210	73,7
Przemysł:			
a) karczmarze	285	271	95,1
b) młynarze	145	143	98,6
c) przem. drzewny	89	89	100,0
d) „ metalowy	68	68	100,0
e) „ odzieżowy	37	36	97,3
f) „ spożywczy	4	3	75,0
g) pozostałe zawody przemysłowe	26	26	100,0
Zawody inne	10	10	100,0
razem . .	949	856	90,2

rostwie tucholskim pewne wsie płaciły „jazowe“ lub inne daniny od łowienia ryb. Mieszkańcy tych wsi w statystyce rybaków nie zostali uwzględnieni, gdyż daniny od rybołówstwa, tamże płacone, były minimalne. Zresztą nie wszyscy, którzy płacili daniny rybne, zajmowali się połowem ryb [51]), chociażby przygodnie i dorywczo.

Przy pozostałych zawodach, a więc karczmarstwie, młynarstwie itd., liczba rodzin czynnych w danym zawodzie ubocznie jest niewielka [52]) lub nawet żadna.

IV. Stanowisko w zawodzie. Przy rozstrzyganiu o stopniu samodzielności gospodarczej ludności wiejskiej podsta-

---

[51]) Fol. 237 b: „Od jeziora płacą (mieszkańcy wsi) po fl. 5, co sobie za gravamen mają, ponieważ ryb nie łowią“.

[52]) Karczmarstwem (szynkowaniem piwa) ubocznie zajmowało się: 3 zagrodników (fol. 14 a, 17 b, 20 a), 8 kmieci (fol. 37 b, 112 a, 137 b, 147 b, 314 a, 405 b, 455 b), 2 sołtysów (fol. 138 a, 288 b). Młynarstwem: 2 sołtysów (fol. 146 a, 291 b), poza tym: (fol. 289 a) jeden „szewc płaci od rzemiosła fl. 6, item od roli fl. 16“. W zestawieniu zawodów głównych zaliczono go do rolników. Również jako zawód główny przyjęto rolnictwo u rzeźnika (fol. 230), użytkującego włókę roli.

wową rzeczą musi być stwierdzenie, czy poszczególne kategorie ludności czerpały wystarczające dochody z własnych warsztatów pracy, czy też zmuszone były uciekać się do pracy najemnej. Nie ulega wątpliwości, że skala tej samodzielności była szeroka i że chcąc jak najmniej oddalić się od faktycznego stanu rzeczy, musielibyśmy kwestię samodzielności gospodarczej rozstrzygać dla każdej rodziny z osobna. To znowu byłoby możliwie jedynie przy dokładnej znajomości stanu majątkowego i dochodów każdej poszczególnej rodziny. Z konieczności więc trzeba rozpatrywać sprawę samodzielności gospodarczej dla pewnych zespołów ludności, a skalę ograniczyć do: „gospodarczo niesamodzielnych", „pośrednich" i „gospodarczo samodzielnych". Przy tym dalsze rozważania będą dotyczyły jedynie ludności wsi właściwych, gdyż ludność folwarczną i zamkową w ogóle zaliczyć trzeba do niesamodzielnych.

Jest rzeczą niewątpliwą, że komorników, chałupników i zagrodników należy zaliczyć do gospodarczo niesamodzielnych, natomiast kmieci i sołtysów do gospodarczo samodzielnych. Niektórzy kmiecie mieli konie lub bydło wypożyczone od dzierżawców królewszczyzn [53]). Nie ograniczało to jednak ich samodzielności gospodarczej. Do samodzielnych gospodarczo zaliczono również karczmarzy i młynarzy, leśnych, którzy siedzieli we wsiach włościańskich i byli uposażeni w ziemię, owczarzy, rybaków, oraz bartników, a z zawodów innych budników i smolników, którzy zajmowali się przemysłem leśnym na własny rachunek i mieli uposażenie w ziemię. Wszyscy inni zatrudnieni w przemyśle, a także w pozostałych zawodach, którzy posiadali własne warsztaty pracy, ale dla których praca najemna stanowiła drugie ważne źródło dochodów, zostali zaliczeni do grupy pośrednich.

Na tej podstawie została zestawiona tab. VII. Zawarte w niej cyfry wskazują na ścisły związek między liczebnością gospodarczo niesamodzielnych, a rozwojem gospodarstwa folwarcznego, na co już dawniej zwracano uwagę [54]). Zamiast danych dotyczących krescencji folwarcznej oprzeć się tu można na stosunku ilościowym folwarków do wsi włościańskich. Na obszarze ekonomii nowodworskiej, wykazującej najmniejszy procent gospodarczo niesamodzielnych, znajduje się tylko 1 folwark uprawiany w chwili przeprowadzania

[53]) Fol. 13 a, 16 a.

[54]) Prof. Rutkowski, op. cit., str. 70.

TABLICA VII.

Społeczne uwarstwienie ludności wiejskiej (poza ludnością folwarczną i zamkową).

Województwa	Liczba wsi	Liczba rodzin			
		gospodarczo niesamodzielnych	pośrednich	gospodarczo samodzielnych	razem
Cyfry absolutne					
chełmińskie . .	87	136	13	292	441
malborskie . . .	63	81	23	443	547
pomorskie . .	338	659	144	1908	2711
Prusy Królewskie	488	876	180	2643	3699
Cyfry procentowe					
chełmińskie . .	—	30,9	2,9	66,2	100,0
malborskie . . .	—	14 8	4,2	81,0	100,0
pomorskie . . .	—	24,3	5,3	70,4	100,0
Prusy Królewskie	—	23,7	4,9	71 4	100,0

lustracji. Mamy tu więc jeden folwark na 26 wsi. Natomiast w starostwie człuchowskim, gdzie procent gospodarczo niesamodzielnych jest największy, jeden folwark przypada na cztery wsie, przy czym wszystkie folwarki są znakomicie zagospodarowane.

V. Ludność folwarczna i zamkowa. Dane odnoszące się do ludności folwarcznej i zamkowej zawarte są w lustracji: po pierwsze, w zestawieniu końcowym ekspensy generalnej dla poszczególnych starostw, w którym podany jest imienny spis personelu kierowniczego i służby zamkowej, oraz personel kierowniczy (za wyjątkiem jednak wsi „odeszłych") i część służby folwarcznej. Po drugie, przy niektórych folwarkach wykazywany jest wikt, na podstawie którego drogą szacunku można obliczyć ogólną liczbę zajętego w nich stałego personelu [55]).

Liczba zajętych w folwarkach na obszarze pojedynczych sta-

[55]) Rubryka „wikt" uwzględniana jest przy każdym zestawieniu krescencji folwarcznej. Ilość osób, na które liczono wikt, podawano w sposób bezpośredni tylko wyjątkowo (np. fol. 130 a), część folwarków starostwa człuchowskiego (fol. 187 b i następne, fol. 244 b, 245 b). Można ją jednak zawsze obliczyć, gdyż ilość płodów rolnych przypadająca na osobę była wielkością na ogół stałą. Odnosi się to zwłaszcza do żyta, którego we wszystkich niemal folwarkach liczono 6 do 7 korcy na osobę.

rostw, obliczona na podstawie wiktu, jest stale wyższa od liczby ludności folwarcznej, wykazanej w ekspensie generalnej dla tych samych folwarków. Tłumaczy się to częściowo tym, że prawdopodobnie wikt liczono także na rodziny niektórych pracowników folwarcznych [56]). Przypuszczać również można, że rataje dostawali wikt na całą rodzinę i utrzymywane dla folwarku siły pomocnicze [57]).

W tab. VIII zestawiono wymienionych w źródle mieszkańców folwarków. Zawarte w niej cyfry nie są współmierne z cyframi poprzednich tablic, ponieważ zawierają one nie tylko głowy rodzin, ale wszystkich zawodowo czynnych, a więc zapewne i członków rodzin uwzględnionych w poprzednich tablicach, którzy jako zawodowo bierni zaliczeni już zostali do mieszkańców wsi właściwych.

Przy niektórych folwarkach mieszkali zagrodnicy. Do ogólnej liczby zagrodników wsi włościańskich nie zostali oni wliczeni z dwóch względów: po pierwsze, sytuacja gospodarcza tych zagrodników była inna, niż zagrodników wsi włościańskich. Obowiązywał ich zapewne przymus ciągłej pracy na folwarku. Po drugie: w opracowaniu niniejszym traktowano zagrodników w ścisłym związku z wsiami, w których zamieszkiwali i na tej podstawie ustalano pewne proporcje liczebne, np. przeciętną ilość rodzin rolniczych przypadającą na jedną wieś. Nie byłoby to możliwe po doliczeniu zagrodników mieszkających przy folwarkach.

Ludność folwarczna obliczona na podstawie ekspensy generalnej podzielona została na dwie grupy; do pierwszej zaliczono personel kierowniczy, do drugiej służbę folwarczną. W luźniejszym stosunku do folwarków pozostają zagrodnicy i owczarze. Zwraca uwagę niski procent kobiet w stosunku do ogółu służby (14,7%). W wykazie służby brak pastuchów; wspomniany jest tylko jeden w starostwie mierachowskim. Ich funkcje sprawowali zapewne średniacy, albo chłopcy, którzy prawdopodobnie tworzyli kategorię „służby do wszystkiego" i w miarę potrzeby spełniali różne czynności. W rubryce „inni" poza wspomnianym już pastuchem został pomieszczony sieczkarz [58]).

---

[56]) W ekspensie folwarku celbowskiego (fol. 156 b) mamy pozycję: „urzednikowi z żoną fl. 40", salarium zaś urzędnicze z wysokości 40 fl. jest typowym dla wszystkich niemal starostw (np. fol. 88 b, 110 a, 152 b, 266 b, 306 b, 319 a).

[57]) Prof. Rutkowski: Zagadnienie reformy rolnej w Polsce, str. 43

[58]) Fol. 460 a.

W tab. VIII podano różne dane odnoszące się do liczby folwarków w dobie lustracji. Widać z nich, że skutki wojny były dla gospodarstwa folwarcznego bardzo dotkliwe: 27,9% ogólnej liczby folwarków zostało zupełnie spustoszonych, a gospodarka w nich zarzucona. Z drugiej strony mamy do zanotowania proces tworzenia nowych folwarków. W krótkim okresie po wojnie (do r. 1664) założono „de nova radice" 18 folwarków. Warunki ich zakładania były bardzo dogodne. Ogromna liczba gospodarstw włościańskich opustoszała; znaczne obszary ziemi wykarczowanej i urodzajnej leżały odłogiem i bez większego nakładu sił i kosztów mogły być wzięte pod uprawę.

W tab. VIII podana jest również liczba folwarków, przy których w lustracji wyszczególniono krescencję i wikt. Na tej podstawie można było oszacować liczbę personelu tych folwarków. Pozwala nam to obliczyć przeciętną ilość personelu przypadającego na jeden folwark. Ponieważ zwykle na jednym z folwarków starostwa liczono wikt również na personel zamkowy (np. fol. 474 a), a nie sposób jest wyodrębnić tam wikt zamkowy i folwarczny, trzeba było podstawę obliczenia jeszcze więcej ograniczyć przez pominięcie tych folwarków, a liczbę personelu folwarcznego wyszczególnionego w ekspensie generalnej odpowiednio zmniejszyć. Personel pozostałych 73 folwarków wynosił 389 osób, czyli że na jeden folwark, po uwzględnieniu ogrodników i owczarzy, na których wikt się nie liczył, przypadało przeciętnie 5,8 osób.

Dane o ludności zamkowej podaje tab. IX. Pominięto w niej starostwo kowalewskie, dla którego brak w lustracji potrzebnych wiadomości. Liczba personelu nadzorczego wynosi 38,9% ogółu ludności zamkowej, ilość służby 61,1%. Wśród służby wymienić trzeba służbę zamkową w ścisłym tego słowa znaczeniu, tj. parobków, dziewki, piecucha, kucharza, kluczników, wrotnych, oraz 12 drabów i 20 grodzanów, stanowiących stałą załogę zamkową i wymienionych jedynie przy zamkach człuchowskim i tucholskim — razem 49,2% ogółu służby, leśnych (39,4%) i zajętych w przemyśle (11,4%), z czego $^2/_3$ stanowili piekarze.

TABLICA VIII. **Ludność folwarczna.**

Województwa	Liczba folwarków					Personel folwarczny									Obliczeni dla ogółu uprawianych folwarków	
						obliczony na podstawie ekspensy generalnej								oszacowany na podstawie wiktu		
						kierownictwo		Służba								
	przed wojną	opustoszałych	świeżo założonych na rolach pustych	po wojnie	których personel podany został obok na podstawie ekspensy gen. i wiktu	urzędnicy	dwornicy	rataje	wolarze	parobcy	dziewki	chłopcy	inni	razem		ogrodnicy	owczarze
chełmińskie . .	58	25	3	36	12	9	1	16	7	6	9	5	—	53	76	11	1
malborskie . . .	10	4	—	6	4	1	2	—	—	2	3	2	—	10	23	3	—
pomorskie . . .	96	19	15	92	57	52	4	40	—	39	26	33	2	196	290	35	6
Prusy Królewskie	164	48	18	134	73	62	7	56	7	47	38	40	2	259	389	49	7

TABLICA IX. **Ludność zamkowa.**

Województwa	Liczba grodów	Ludność zamkowa												
		Kierownictwo					Służba							Razem
		burgrabiowie	podstarostowie	urzędnicy	pisarze	gospodynie	parobcy	dziewki	klucznicy	wrotni	leśni	zajęci w przemyśle	inni	
chełmińskie . .	8	—	8	1	7	4	1	—	—	5	8	3	—	37
malborskie . . .	4	—	4	—	4	2	—	2	—	1	3	—	—	16
pomorskie . . .	18	4	18	—	19	13	1	6	2	13	41	12	34	163
Prusy Królewskie	30	4	30	1	30	19	2	8	2	19	52	15	34	216

ŚWIDROWSKI JÓZEF (Warszawa)

POPRZEDNICY LAW'A. ŹRÓDŁA JEGO DOKTRYNY MONETARNEJ[1]).

LES PRÉCURSEURS DE LAW. LES SOURCES DE SA DOCTRINE MONÉTAIRE.

Treść: 1. Dotychczasowe przedstawianie teorii i działalności Law'a. (La théorie et l'activité de Law caractérisées jusqu' à présent). — 2. Źródła doktryny monetarnej Law'a. (Les sources de la doctrine monétaire de Law). — 3. Zmiany gospodarcze w wieku XVI i XVII. (Les transformations économiques du XVI-e et XVII-e siècle). — 4. Rzut oka na bankowość w Europie do wieku XVIII. (Un coup d'oeil sur le système de banque de l'Europe jusqu'au XVIII-e siècle). — 5. Wpływ przemian gospodarczych i bankowości na zjawienie się rozważań nad problemami pieniężnymi. (L'influence des transformations économiques et du système des banques sur le développement des études sur les problèmes monétaires). — 6. Projekty bankowe jako wyraz zainteresowania się zagadnieniami monetarnymi. (Les projets des banques comme preuves de l'intérêt éveillé par des problèmes monétaires). — 7. Wczesny okres tworzenia się w Anglii teorii pieniądza niezależnego od kruszców szlachetnych. (Les origines de la théorie de la monnaie indépendante aux metaux précieux en Angleterre). — 8. Doktryna pieniądza papierowego w drugiej połowie wieku XVII. (La doctrine de la monnaie papier dans la seconde moitié du XVII-e siècle). — 9. Znaczenie poglądów na pieniądz papierowy i przemian gospodarczych dla powstania i rozwoju doktryny monetarnej Law'a. (L'importance des opinions sur la monnaie papier et des transformations économiques dans la création et le développement de la doctrine monétaire de Law). — 10. Krótki zarys teorii monetarnej Law'a. (Traits caractéristiques de la théorie monétaire de Law). — 11. Znaczenie doktryny Law'a dla dalszego rozwoju koncepcji waluty manipulacyjnej. (L'importance de la doctrine de Law pour le développement futur de la conception de la monnaie dirigée).

1. Dotychczas dziedzina teoretycznych rozważań Law'a nie doczekała się odpowiedniego i wyczerpującego opracowania.

[1]) Artykuł powyższy dla doktryn monetarnych jest odpowiednikiem artykułu K. Mann'a p. t. „Die Vorgeschichte des Finanzsystem von John

Ponadto historycy nie przedstawili teorii tych autorów, którzy wywarli decydujący wpływ na tworzenie się poglądów Law'a, jak również nie analizowali znaczenia rozważań Law'a dla dalszego rozwoju zagadnienia pieniądza manipulowanego. Uwagę ich przyciągała działalność polityczno-gospodarcza Law'a we Francji. Przeważnie na jej podstawie charakteryzowali go jako teoretyka monetarnego i jako polityka gospodarczego.

Pomijając fakt, że działalności Law'a we Francji dotychczas nie przedstawiono w sposób właściwy, gdyż historycy na ogół ograniczali się do opisania czysto-zewnętrznej strony operacyj finansowych Law'a, oraz niezwykłej we Francji spekulacji w latach 1719—1720, natomiast nie wnikali w jej treść i nie przedstawiali rozwoju Banku oraz Kompanii Indyjskiej, jako też wpływu „Systemu" na życie gospodarcze Francji, wielkim brakiem dotychczasowych opracowań jest niedostateczne zainteresowanie się Law'em jako teoretykiem monetarnym. Na polu teorii monetarnej położył on większe zasługi i jego teoretyczny dorobek winien wzbudzać większe zainteresowanie, niż jego „System". Eksperyment monetarno-gospodarczy Law'a był wypadkową wielu czynników: wprawdzie teoretyczne poglądy Law'a na temat znaczenia pieniądza dla życia gospodarczego oraz konieczność stabilizowania jego wartości były przewodnią myślą „Systemu", lecz równocześnie centralistyczna i monopolistyczna organizacja gospodarcza Genui natchnęła Law'a myślą wprowadzenia podobnej polityki na terenie Francji. Zaś organizacja i operacje Banku Amsterdamskiego i Weneckiego podsunęły mu myśl zbudowania aparatu wymiennego, który by fukcjonował w sposób lepszy od tego, jaki dotychczas istniał we Francji. Jeśli zaś wziąć pod uwagę, że równocześnie oddziaływały tutaj wpływy polityczne, konieczność omijania trudności i usuwania przeszkód, na jakie Law natknął się w początkowej fazie realizacji swych śmiałych zamierzeń i planów, ciągła walka ze swymi osobistymi antagonistami na terenie bankowości i polityki, wreszcie brak jakiegokolwiek doświadczenia i przykładu

---

Law" w Schmollers Jahrbuch für Gesetzgebung, Verwaltung und Volkswirtschaft im Deutschen Reiche; 37 Jahrgang, 3-es Heft, s. 81—147. Leipzig-München 1913. Mann w swym artykule przedstawił projekty planów i projektów finansowych, wysuwanych przez poprzedników Law'a. W tym artykule chodziło o przedstawienie podłoża teoretycznego planów finansowych.

realizacji podobnych zamierzeń, osobista niecierpliwość realizatora, któremu po długich usiłowaniach i staraniach wreszcie udało się wprowadzić w życie od dawna obmyślane i opracowywane plany i koncepcje, to wówczas otrzymujemy pobieżny zresztą przegląd tych wszystkich czynników, które oddziaływały na stopniowe formowanie się jedynego w swoim rodzaju zamierzenia, które zyskało u ówczesnych nazwę „Systemu", niepozbawioną dla nas ironicznego odcienia.

Jest rzeczą ryzykowną i w dużym stopniu niesprawiedliwą ocenianie teoretycznych poglądów autora na podstawie tego dziwnego tworu, któremu, być może, nie brak przewodniej myśli, lecz którego realizacja niejednokrotnie zdradza brak jednolitości i nosi piętno przejściowych wpływów. Odwrotnie ocenianie Systemu z punktu widzenia poglądów autora jest o tyle niemożliwe, że jedynie część monetarnych poglądów Law'a znalazła swój wyraz w realizacji Systemu, zaś teorii Systemu nigdy autor całkowicie nie przedstawił. Najwłaściwiej jest rozważać poglądy monetarne Law'a niezależnie od jego Systemu. Jedynie wówczas można ocenić wkład, jaki autor wniósł do teorii monetarnej.

Przy rozważaniach teorii Law'a uwzględnić należy jej genezę zarówno z punktu widzenia specjalnych warunków gospodarczych, jakie istniały w wieku XVI i XVII, jak również jego teoretycznych poprzedników. Wówczas dopiero Law'a jako teoretyka monetarnego będzie można odpowiednio przedstawić i ocenić.

2. Źródeł doktryny Law'a należy szukać w dwóch dziedzinach: jedną stanowią wypadki, jakie rozegrały się w gospodarstwie światowym w wieku XV i XVII — przypływ kruszców szlachetnych i stąd wynikające duże zmiany w dziedzinie cen towarów i usług, zmiana położenia dłużnika i wierzyciela, oraz skarbu, jako wielkiego wierzyciela publiczności. Drugą dziedzinę stanowią rozważania na tematy monetarne. Rozważania te, które przede wszystkim w Anglii zasługują na uwagę, nie ograniczyły się do teoretycznych sporów i dyskusyj, odgrywały wielką rolę w życiu praktycznym; wystarczy wskazać na dwa fakty z angielskich stosunków gospodarczo-monetarnych: założenie Banku Angielskiego zgodnie z zasadami zwolenników umiarkowanego manipulowania czynnikiem pieniężnym, oraz próby stworzenia Banku Ziemskiego, który miał przeprowadzić gruntowną reformę dotychczasowego systemu monetarnego.

3. Zacznijmy od zmian gospodarczych, które następują w Europie z chwilą odkrycia Ameryki, a których rozmiary dają się przede wszystkim odczuwać w wieku XVII.

Europa średniowieczna była mniej lub więcej stabilizowaną organizacją pod wieloma względami; dziedzinę religijną, społeczną i polityczną zorganizował Kościół i władza świecka w oparciu się o naukę Kościoła [2]).

Takiej stabilności polityczno-społecznej w znacznej mierze sprzyjała stabilizacja życia ekonomicznego, zwłaszcza w dziedzinie pieniądza i cen. Podszacowania, jakie wówczas następowały, w wielu wypadkach przyczyniały się do utrzymania stałości cen — w średniowieczu podaż kruszców szlachetnych była mała, ceny, wyrażone w srebrze, przejawiały tendencję spadkową, toteż oznaczenie wyższej ceny kruszcu niejednokrotnie przyczyniało się do utrzymania istniejącego poziomu cen, wprowadzając przejściowe, zresztą mniejsze, niż na ogół się przypuszcza, zaburzenia do stosunków gospodarczo-społecznych dzięki temu, że w wielu krajach i wielu dziedzinach wymiana pieniężna jeszcze nie całkowicie została wprowadzona.

Średniowieczna gospodarczo-polityczna stabilna organizacja doznała potężnego wstrząsu na skutek głębokich przemian, jakie nastąpiły po odkryciu Ameryki. W wielu wypadkach ówcześni nie zdawali sobie sprawy z ich charakteru i pochodzenia, rozpoczęła się walka przeciwko skutkom; rewiduje się dotychczasowe poglądy w każdej dziedzinie, zwłaszcza zaś w dziedzinie teorii ekonomicznej.

Najistotniejszą zmianą, jaka wówczas nastąpiła, był spadek wartości kruszców szlachetnych i podniesienie się cen, oraz zmiana dotychczasowej relacji między złotem i srebrem. Te pierwotne zmiany pociągnęły za sobą cały szereg zmian wtórnych, wzajemnie się wiążących oraz komplikujących całość dokonywujących się przemian.

Poniższe dane świadczą o rozmiarach i tempie wzrostu produkcji kruszców szlachetnych po odkryciu Ameryki. W latach 1493—1520 produkcja złota wynosiła 162 tys. kg, a produkcja srebra 1.316 tys. kg; w ostatnim dwudziestoleciu wieku XVI produkcja srebra wzrosła do 8.378 tys. kg, zaś produkcja złota obni-

[2]) Dobre, syntetyczne przedstawienie przemian gospodarczych na przełomie wieków średnich i nowych daje Harey W. Peck w Economic Thought and Its Institutional Background. London 1935.

żyła się do 147 tys. kg; w ostatnim dwudziestoleciu wieku XVII produkcja złota podnosi się do 215 tys. kg, podczas gdy produkcja srebra uległa obniżeniu do 6.383 tys. kg [3]).

W ślad za zmianami produkcji kruszców szlachetnych następują zmiany relacji złota do srebra. Na przełomie wieku XV i XVI relacja srebra do złota wynosiła 10,75, pod koniec wieku XVI doszła do 11,80, zaś w końcu wieku XVII osiągnęła poziom 15,00 [3]).

Zmiana relacji srebra do złota wywoływała wielkie przegrupowania w obiegu monetarnym poszczególnych krajów z tego względu, że relacje mennicze poszczególnych krajów różniły się między sobą, oraz nigdy nie odpowiadały ściśle relacji rynkowej. Przegrupowania te posiadały dlatego tak poważne znaczenie, że właściwie faktycznym systemem monetarnym wszystkich ówczesnych państw europejskich był monometalizm srebrny, chociaż z punktu widzenia prawnego istniał bimetalizm, a czasami i trimetalizm. Mimo utrudnień, wywoływanych istnieniem zakazów we wszystkich prawie państwach eksportowania kruszców szlachetnych w formie sztab czy też monet, mechanizm prawa Gresham'a stale funkcjonował, a jego skutki działania dawały się ogólnie odczuwać. Jeśli chodzi o obieg monet srebrnych, następowała inflacja albo też deflacja, raz wielka ilość, to znów niedostatek monet srebrnych dawał się odczuwać w poszczególnych krajach często niezależnie od salda bilansu handlowego [4]).

Innym zjawiskiem, o którym już wyżej wspomnieliśmy, była zwyżka cen wskutek wzrostu wielkości obiegu pieniężnego. Ogniskiem tej zwyżki była Hiszpania, główny importer kruszców szlachetnych. Z Hiszpanii zwyżka cen stopniowo rozchodziła się po Europie, docierając w połowie wieku XVI do Anglii. Wzrost cen poza zakłócającym oddziaływaniem w dziedzinie stosunków handlowych wywierał jeszcze dodatkowy, bardzo ważny wpływ w Anglii na skutek specyficznej organizacji społecznej i prawnej. Wiele wynagrodzeń z tytułu najmu i dzierżawy było określanych w tym kraju na podstawie zwyczaju lub prawa na stosunkowo długi okres czasu. Gwałtowna zmiana cen (przyjmując poziom cen w Anglii jako 100 w latach 1451—1500, ceny osiągnęły poziom w latach

---

[3]) Jan St. Lewiński: Pieniądz, kredyt i ceny. Warszawa 1932, s. 473.

[4]) W. S. Shaw: The History of Currency 1252 to 1894. London 1895, s. 69—70.

1673—1682 348, innymi słowy siła nabywcza srebra spadła o $^2/_3$ w ciągu półtora stulecia) [5]) na skutek wzrostu ilości kruszców szlachetnych, zwiększona jeszcze stałym dokonywaniem podszacowywania, stanowiła w wielu wypadkach prawdziwą ekspropriację klas, pobierających dochody ustalone, równocześnie zmniejszając ciężar dotychczasowych długów, a przez to umożliwiała rozszerzenie działalności gospodarczej i zdobycie silniejszej pozycji innym klasom. Jednym słowem, zwyżka cen, stanowiąca inflację długotrwałą, była ważnym czynnikiem formowania się stosunków gospodarczych i społecznych w wiekach nowych.

Częściowo w wyniku cen, a częściowo zaś na skutek odkryć nowych ziem i rozwijającego się ruchu kolonialnego następuje rozszerzenie handlu przy wielkich szansach łatwych i dużych zysków; równocześnie zaś wzrasta popyt na kapitał, który przy czystokruszcowym systemie monetarnym był identyfikowany z pieniądzem. Coraz bardziej daje się odczuwać znaczenie stopy procentowej jako ważnego składnika kosztów.

Wreszcie należy zwrócić uwagę na znaczenie kryzysów rolnych w wieku XVI i XVII; w rolnictwie stale następowały po sobie okresy dobrej i złej koniunktury. Tak np. przez cały wiek XVI rolnictwo cieszyło się dobrą koniunkturą, która załamała się w pierwszych latach wieku XVII. W latach dwudziestych tego stulecia rozpoczęła się poprawa, która trwała aż do połowy tego wieku; później ceny zboża ponownie zaczęły spadać, osiągając najniższy poziom w r. 1666. Po pewnej poprawie spadek cen osiąga punkt kulminacyjny w r. 1688. Później następuje ponowny spadek cen w początkach wieku XVIII. Należy zauważyć, że kryzysy w rolnictwie częściowo były związane z podażą pieniądza, częściowo jednak następowały niezależnie od czynników monetarnych [6]).

4. Aby zrozumieć znaczenie istnienia i działalności instytucji bankowych i odmiennej organizacji pieniężnej w innych krajach dla powstania i rozwoju doktryny pieniądza manipulowanego w Anglii, należy przynajmniej bardzo pobieżnie zaznajomić się ze

---

[5]) Jan St. Lewiński, o. c., s. 479—480.

[6]) Zjawiło się ostatnio dobre opracowanie tego zagadnienia przez Wilhelma Abela p. t. „Agrarkrisen und Agrarkonjunktur in Mitteleuropa vom 13. bis 19. Jahrhundert. Berlin 1935.

stanem ówczesnej bankowości przede wszystkim w Holandii i Włoszech.

O powstaniu bankierstwa w Europie zadecydowały niedogodności, związane z różnorodnymi systemami monetarnymi, istniejącymi na terytorium nie tylko poszczególnych krajów, lecz nawet miast. Równocześnie dochodziły tutaj takie względy, jak trudności, związane z przewożeniem monet ze względu na brak bezpieczeństwa na drogach publicznych, różnego rodzaju zakazy i ograniczenia wywozu monet i t. d. Tak więc początkowo bankierstwo polegało właściwie na zmianie monet, oraz na ich przekazywaniu do innych miejsc. Równocześnie bankierzy dokonywali operacyj depozytowo-pożyczkowych, które zwłaszcza były ułatwione w tych krajach, w których przelew stał się ogólnie przyjętą i zwykłą formą zapłaty.

Następny stopień rozwoju bankowości stanowi zakładanie banków publicznych (pod nimi rozumie się instytucje bankowe, które dokonywały różnych operacyj, a które były zarządzane i zakładane przez państwo, miasto czy też uprzywilejowaną organizację). Najczęściej bank publiczny łączył się z monopolem, wyłącznym przywilejem dokonywania pewnych czy też wszystkich operacyj bankowych.

Banki publiczne w wieku XVI i XVII na ogół nie zajmowały się emisją banknotów (prócz Banku Szwedzkiego). Jednakże były one emisyjne z pewnego punktu widzenia; rachunek bieżący i przelew odgrywały wówczas rolę ogólnie przyjętego środka zapłaty; banki publiczne w dosyć szerokich granicach rozszerzały depozyty przez udzielanie pożyczek państwu czy też osobom prywatnym, nie posiadając przy tym rezerwy kruszcowej w wysokości, odpowiadającej sumie depozytów. Zwłaszcza rozszerzenie depozytów poza granice posiadanej rezerwy kruszcowej było możliwe tam, gdzie prawo nie dopuszczało powyżej pewnych sum zapłaty poza przelewem z rachunku na rachunek.

Niektóre banki publiczne stały się tak silne, że stosowały politykę monetarną, niezależną od polityki państwa i wprowadziły system monetarny, odrębny od istniejącego na terenie danego kraju: mianowicie używały w swych operacjach zupełnie niezależnej rachunkowej jednostki monetarnej, tak zwanego pieniądza bankowego, którego zawartość i próba kruszcu były stałe i nie podlegały zmianom. Dzięki temu wprowadzono określoność do stosunków

monetarnych, zwłaszcza ważną dla tych państw, na terenie których wskutek rozległych stosunków handlowych i przejściowego położenia obiegały monety różnych krajów.

Jednakże banki publiczne w swej polityce, jako też w swych operacjach najczęściej były podporządkowane ogólnej polityce gospodarczej państwa czy też miasta, udzielając rządowi przejściowych pożyczek, które niejednokrotnie stawały się z czasem pożyczkami długoterminowymi.

Należy wreszcie wspomnieć o znaczeniu rozwijającej się w Anglii bankowości prywatnej. Złotnicy w wieku XVII zajmowali się przyjmowaniem depozytów i wydawaniem kwitów depozytowych, które obiegały jako pieniądz, oraz udzielaniem pożyczek, używając do tych operacyj zarówno kapitałów własnych, jako też i obcych, pochodzących z depozytów [7]).

5. Takie jest tło powstania doktryny pieniądza manipulowanego. Nowe zjawiska, względnie zjawiska dawne, które dopiero teraz nabrały na znaczeniu, zachęcają i zmuszają ówczesnych pisarzy do badania zagadnień z dziedziny monetarnej na szerszej podstawie niż dotychczas to czyniono. Nie chodzi tutaj o kwestię właściwej polityki menniczej, lecz o zagadnienie polityki monetarnej w całym tego słowa znaczeniu. Wprawdzie w dalszym ciągu polityka mennicza jest szeroko dyskutowana, może nawet zyskała jeszcze bardziej na znaczeniu na skutek zwiększonych rozmiarów gospodarki pieniężnej. Ciągle podnoszona jest kwestia odpowiedniego bicia monet z punktu widzenia technicznego, jako też utrzymania niezmiennej zawartości kruszcu walutowego w podstawowej jednostce monetarnej. Lecz równocześnie ówcześni autorzy zwracają uwagę na bardziej istotne problemy, jak reorganizacja systemu monetarnego, wprowadzenie monometalizmu prawnego, przeciwdziałanie skutkom, wynikającym ze wzrostu ilości pieniędzy w dziedzinie przegrupowań społecznych, stabilizowanie siły nabywczej pieniądza, możliwość dostarczenia potrzebnych kapitałów dla ekspansji handlowej i jednoczesnego obniżenia stopy procentowej. Ekonomiści angielscy na drodze samodzielnych rozważań starają

[7]) Z historią bankowości może czytelnik ogólnie się zapoznać na podstawie dwóch prac: History of the Principal Public Banks... collected by J. G. Van Dillen. The Hague, 1934, oraz (odnośnie do stosunków angielskich): R. D. Richards'a The Early History of Banking in England. London 1929.

się znaleźć środki zaradcze, badając jednak, jaką polityką gospodarczą, a w szczególności polityką monetarną posługiwano się w innych krajach, aby osiągnąć wysoki stopień rozwoju gospodarczego i dobrobytu materialnego.

6. Pierwszym objawem zastanawiania się nad zagadnieniami właściwej polityki monetarnej i reformy pieniężnej są projekty bankowe. Projekty te w Anglii zjawiają się pod koniec wieku XVI; podkreślano w nich konieczność założenia banku, który by mógł udzielać pożyczek rządowi albo kupcom. Czasami chodziło poprostu o założenie lombardu.

Projektodawcy nie uzasadniali, dlaczego bank przynosi korzyści, opierali się na głęboko zakorzenionej w tym okresie wierze, że banki wywierają dodatni wpływ na stosunki gospodarcze, zwłaszcza przyczyniają się do obniżenia stopy procentowej, oraz pozwalają na udzielanie pożyczek na dogodnych warunkach [8]).

8. W pierwszej połowie wieku XVII projektodawcy przechodzą do uzasadniania swych poglądów na temat korzyści, wynikających z działalności banków. Przy dowodzeniu opierają się na teorii monetarnej podówczas panującej. I tak Malynes wychodzi z założenia, że pieniądz ma wielkie znaczenie dla życia gospodarczego, jest on „duszą w ciele, daje życie handlowi, wprowadzając równość i sprawiedliwość, zapobiegając przewadze, jaką mógłby kupujący lub sprzedający osiągnąć“ [9]). „Pieniądz jest nerwem wojny i życiem handlu“ [10]), on powoduje ruch „koła towarów i zmusza je do pracy“, pozwala dojść do skutku transakcjom handlowym, „bez niego towary leżą bezczynnie na wszystkich targach“ [11]). Zdaniem Malynes'a, pieniądz jest bezsprzecznie aktywnym czynnikiem w życiu gospodarczym, „obfitość pieniądza zwiększy zatrudnienie, podniesie cenę krajowych towarów, zwiększy nasze rękodzieła, przyczyni się do założenia rybołówstwa, utrzyma nasz handel zagraniczny“ [12]). Podobnie Robinson wyraża tę myśl w sposób lakoniczny: „Gdzie jest większy zapas pieniędzy i większy kredyt, tam

---

[8]) Projekty te szczegółowo rozpatruje Richards w pracy wyżej cytowanej, oraz Ch. F. Dunbar w Early Banking Schemes in England. 1888. Przedruk tegoż w Economic Essays. New York 1904.

[9]) The Maintenance of Free Trade... London 1622. S. 2.

[10]) The Centre of the Circle of Commerce... London 1623. S. 468.

[11]) The Maintenance of Free Trade... o. c., s. 6.

[12]) A Treatise of the Canker of England... London 1601. S. 139.

będzie istniał większy handel". Równocześnie, jego zdaniem, zwiększenie handlu w jednym kraju niszczy handel w innych krajach [13]).

Współczesny Malynes'owi Misselden tak samo przypisuje pieniądzowi własności aktywnego oddziaływania, pieniądz jest „światłem i życiem naszego handlu" [14]). Podobnie jak Malynes, twierdzi on: „Ponieważ pieniądz jest pełnym życia duchem handlu, toteż, jeśli duch słabnie, ciało musi słabnąć. I jak cały organizm wydaje się martwym bez pieniądza, tak samo członki rzeczypospolitej martwe są bez środków handlowych..., rzemieślnik czy robotnik nie może pracować bez narzędzi; tak samo kupiec nie może handlować bez pieniędzy czyli środków" [15]). Równocześnie cały szereg innych autorów taki sam pogląd wyraża. Wszyscy są zgodni pod względem oceny skutków braku czy też niedostatecznej ilości pieniądza. Powoduje ona upadek handlu zwłaszcza wskutek tego, że stopa procentowa jest wysoka.

Autorzy zastanawiają się, co należy uczynić, gdy ilość pieniądza jest niedostateczna. Najprostszym sposobem wydaje się zwiększenie ilości kruszców szlachetnych; jednak sposób ten nie daje się zawsze zastosować z łatwością. Dlatego też inne sposoby wysuwano. Malynes spostrzega, że ludzie nie zawsze używają pieniądza przy dokonywaniu zakupów, posługują się wekslami, oraz innymi formami kredytu. Autor twierdzi, że, jeśli te rodzaje zapłat rozszerzyć, wówczas jakby następuje zwiększenie obiegu pieniężnego [16]). Podobnie Misselden zaleca „danie podanym swobody... kupowania, sprzedawania i przekazywania długów od człowieka do człowieka zgodnie ze zwyczajem, istniejącym w Niemczech i Holandii, co, jak stwierdzono, jest doskonałym sposobem dostarczenia ludziom brakujących środków i przyczynia się do rozszerzenia handlu" [17]). To samo radzi Robinson [18]).

Równocześnie niekórzy autorzy zalecają inny środek, mianowicie założenie domów zastawowych, lombardów, oraz innych

---

[13]) Briefe Considerations... London 1649. S. 1.
[14]) Free Trade... London 1622. S. 15.
[15]) Ib., s. 28.
[16]) Consuetudo vel Lex Mercatoria... London 1622. S. 95.
[17]) Free Trade, o. c., s. 118.
[18]) England's Safety in Trades Encrease... London 1641.

instytucyj bankowych, które by mogły udzielać pożyczek na niski procent [19]).

Korzystna ocena działalności banku jako instrumentu, służącego dla powiększenia obiegu pieniężnego, polega na tym, że bank, zdaniem tych autorów, przyczynia się do przyśpieszenia szybkości obiegu pieniądza, nie pozwala mu leżeć bezczynnie; dzięki doskonalszej technice dokonywania zapłat pieniądze ciągle znajdują się w ruchu, co przede wszystkim daje system przeprowadzania rozrachunków bezgotówkowych między klientami tego samego banku, oraz dokonywanie zapłat w kraju i za granicą bez przewożenia pieniądza. Zastosowanie tych wszystkich sposobów w rezultacie jest równoznaczne z efektywnym zwiększeniem obiegu pieniężnego.

Wprowadzenie surogatów pieniężnych, jako też założenie banku, który przyczynia się do zwiększenia efektu istniejącego obiegu, miało dać cały szereg korzyści. Wśród autorów tego okresu Robinson najbardziej optymistycznie ocenia skutki działalności banku; jego zdaniem nie tylko zatrzymuje on pieniądz w kraju, lecz go przyciąga z zagranicy, zaoszczędza czas zużywany na liczenie i sprawdzanie monet przy dokonywaniu zapłat, powoduje dodatni bilans handlowy, dostarcza odpowiedniej sumy pieniędzy na pożyczki dla kupców, wywołuje spadek stopy procentowej, w rezultacie jest jednym z najważniejszych czynników wzrostu handlu [20]). Benbrigge dodaje, że bank pozwala na uniezależnienie się od cudzoziemców w dziedzinie podaży kapitałów pieniężnych, oraz umożliwia właścicielom ziemskim otrzymywanie pożyczek [21]).

Tok rozumowania wszystkich autorów tego okresu jest następujący. Wychodzili oni z założenia, że pieniądz jest pośrednikiem wymiany, miarą, która służy do mierzenia towarów i zawierania transakcyj. Zakładając milcząco, że poziom cen krajowych jest zależny od poziomu cen zagranicznych, wyciągano ostateczny wniosek, że ilość pieniądza, równoznaczna z ilością miar, decyduje o rozmiarach handlu. Utożsamiając zaś kapitał ze środkiem obiegowym, twierdzono, że ilość pieniądza określa wysokość stopy procentowej.

Jedna myśl zasługuje na uwagę w dotychczasowych rozważa-

---

[19]) Consuetudo vel Lex Mercatoria, o. c., s. 335, 340.

[20]) England's Safety, o. c. S. 18.

[21]) Usura Accomodata... London 1646. S. 14—16.

niach. Autorzy wysuwali na czoło „kredyt", środek, który zastępuje względnie jest równoznaczny z pieniądzem kruszcowym. Być może, po raz pierwszy w literaturze ekonomicznej wyrażono myśl, że nie tylko pieniądz bity z kruszców szlachetnych, lecz również surogaty pieniężne mogą spełniać funkcje monetarne.

Równocześnie podkreślano, że bardziej ekonomiczne posługiwanie się pieniądzem, znajdującym się w kraju, stanowi w rezultacie zwiększenie obiegu. Koncepcja szybkości obiegu pieniądza we wszystkich późniejszych dociekaniach odgrywała wielką rolę.

8. W ten sposób zapoczątkowane w pierwszej połowie wieku XVII rozważania na tematy monetarne pobudziły następnych autorów do dalszych badań, przy czym nieprzerwanie przez drugą połowę wieku XVII te badania były prowadzone. Autorzy następni, korzystając z wyników pracy swych poprzedników, coraz bardziej doskonalili swój sposób myślenia, precyzując zarówno ujęcie istoty zjawiska, jako też wnioski. Ten kierunek myśli prowadzi do Law'a, który najlepiej wyraził te poglądy, budując systematyczną teorię pieniądza manipulowanego.

Autorzy w rozpatrywanym okresie znacznie się różnią między sobą zarówno co do poglądu na istotę materiału monetarnego, jako też rozmiary, do jakich należy zwiększyć ilość pieniędzy w kraju. Jedni twierdzą, że pieniądz można wykonywać tylko z kruszców szlachetnych i że inny materiał nie nadaje się do celów monetarnych. Dlatego też należy zachować istniejący system pieniężny, wprowadzając jedynie pewne zmiany o charakterze technicznym, które usuną złe strony dotychczasowego systemu pieniężnego. Przy czym są oni zdania, że, aby wywołać rozwój gospodarczy, niewielkie stosunkowo zwiększenie obiegu jest konieczne.

Inni autorzy wygłaszali wprost przeciwny pogląd: wady istniejącego systemu kruszcowego monetarnego są tak duże, że należy całkowicie odrzucić podstawę kruszcową i przyjąć inną zasadę tworzenia pieniądza. Początkowo proponowali emisję not na podstawie towarów, później zaczęła zwyciężać coraz bardziej myśl wypuszczania pieniądza papierowego pod zastaw majątków ziemskich. Ten kierunek myśli właściwie stworzył teorię waluty manipulowanej, niezależnej od podstawy kruszczowej. Przede wszystkim wysunął on krytykę kruszców szlachetnych jako materiału monetarnego, ponadto określał zasady odpowiedniej polityki emisyjnej i monetarnej.

Autorzy, aby wykazać możliwość wprowadzenia waluty, niezależnej od kruszców szlachetnych, najczęściej starali się określić funkcje i cel istnienia pieniądza. Według nich istotna funkcja pieniądza polega na pośredniczeniu w wymianie towarów oraz na mierzeniu wartości dóbr. Potter najwyraźniej tę myśl wypowiada: „Pieniądz jest dawany ludziom za towary nie z innego powodu, jak tylko w celu stwierdzenia, czy zaświadczenia, jak... jedni są zadłużeni i zobowiązani do wynagrodzenia innym ich majątku, czy owoców pracy w pewnych towarach lub środkach żywności w zamian za te, z którymi poprzednio się rozstali“ [22]). Inny autor równie silnie podkreśla funkcje pieniądza jako pośrednika wymiany: „Pieniądz jest towarem, wyznaczonym przez władzę kraju dla wprowadzenia wspólnej podstawy celem mierzenia towarów“. Gdzie indziej tenże autor podobnie mówi: „Pieniądz jest rachunkiem, czyli miarą, przy pomocy której określa się majątek“ [23]). W innym miejscu tę myśl jeszcze silniej wyraża: „Pieniądz jest wiązadłem; towar nie obiega, dopóki nie jest przez niego zmierzony, co zależnie od ilości jednego i drugiego (towaru i pieniądza) następuje szybciej lub wolniej“. Podobnie Petty mówi: „Pieniądz jest wspólną miarą towarów, wspólnym wiązadłem każdego człowieka z każdym człowiekiem, równoważnikiem towarów“ [24]). Według Marka Lewis'a „pieniądz nie jest niczym innym, jak tylko pośrednikiem wymiany, zabezpieczeniem na czas, kiedy rozstajemy się z jedną rzeczą, którą możemy zbyć, do chwili otrzymania innej rzeczy o tej samej wartości“ [26]). Czasami autorzy wysuwali też inne funkcje pieniądza, jak mierzenie wartości posiadanego majątku i określenie wysokości zadłużenia, jednakże pośredniczenie w wymianie stanowiło, ich zdaniem, najważniejszą funkcję, która decyduje o znaczeniu pieniądza dla życia gospodarczego [27]).

Pod koniec wieku XVII autorzy zaczynają głębiej przedstawiać zagadnienia monetarne, dając lepszą analizę istoty i funkcyj pieniądza. Tak np. Asgill dla wyjaśnienia istoty pieniądza bada

---

[22]) The Key of Wealth... London 1650. S. 7.

[23]) A Description of the Office of Credit... London 1665. (wydano anonimowo). S. 21—22.

[24]) An Explication of Trade and its Interest, wyd. w r. 1647. W The Economic Writings. Wyd. Ch. H. Hull. Cambidge 1899. Vol. I. S. 210.

[26]) Proposals to the King and Parliament... London 1678. S. 1—2.

[27]) Several Objections... London 1682? (wydano anonimowo). S. 16, 18.

wymianę naturalną. W tym systemie było rzeczą niemożliwą tak dobierać towary, by równe wartości były wymieniane. Z początku używano pewnych towarów jako zastawu dla wyrównania powstających przy wymianie różnic, z czasem „złoto i srebro... stało się ogólnym zastawem świata“ [28]). Chamberlain poza funkcją pieniądza, polegającą na tym, że jest on „ogólnym zabezpieczeniem, wprowadzonym dla uzupełnienia złych stron wymiany naturalnej“, rozważa też tę, o której już jego poprzednicy niejednokrotnie mówili; mianowicie pieniądz jest „miarą, pośrednikiem i rachunkiem handlu“ [29]).

Rozważania nad wymianą naturalną i zastosowaniem pieniądza pozwoliły autorom określić właściwości, wymagane od materiału monetarnego. Zdaniem Asgill'a, musi on posiadać wartość, niewynikającą z użycia na cele monetarne; poza tym powinien odznaczać się specjalnymi cechami fizycznymi, mianowicie trwałością i podzielnością na dowolną ilość części. Ponadto wartość każdej części w postaci pieniądza powinna poświadczać władza [30]). Ten postulat wyraża Chamberlain w następujący sposób: „Srebro, dopóki nie jest zaopatrzone stemplem, nie jest pieniądzem“ [31]). Zarazem tytuł własności musi być łatwo przenoszony [32]). Chamberlain jeszcze dodaje, że powinny istnieć różne jednostki monetarne dla dokonywania wypłat o różnej wysokości. Ponadto stawia on jeszcze jedno wymaganie materiałowi monetarnemu: powinna istnieć możność zwiększenia podaży w taki sposób, by odpowiadała ona popytowi, ilość pieniędzy w obiegu winna zmieniać się odpowiednio do potrzeb gospodarczych kraju [33]).

Pieniądz, „krew ciała politycznego“, będąc pośrednikiem wymiany, zarazem decyduje o rozmiarach życia gospodarczego; pieniądz jest potrzebny jako instrument handlu i ludzie nie mogą żyć bez wymiany, zaś wymieniać towary mogą jedynie przy pomocy pieniądza. Tak np. Potter wygłasza zdanie: „Ruch towarów jest proporcjonalny do ruchu pieniądza lub tego, co jako ekwiwalent obiega“ [34]). Podobnie twierdzi inny autor: „Im więcej jest

[28]) Several Assertions... 1696. S. 6—7.
[29]) A Few Proposals... Edinburgh 1700. S. 25.
[30]) Several Assertions, o. c., s. 6—7.
[31]) A Few Proposals, o. c., s. 10.
[32]) Ib., s. 25.
[33]) Ibidem.
[34]) The Trades-Man Jewel... London... 1650. S. 5.

pieniędzy w państwie, tym bardziej muszą być ożywione te wszystkie drogi, na których pieniądz jest zwykle zatrudniony“ [35]). Prawie dosłownie powtarza to zdanie Cradocke [36]). Dochodzi on do takiego poglądu na drodze indukcyjnej: „Gdziekolwiek jaki kraj czy państwo obfituje w pieniądze i bogactwo, tam daje się zauważyć wspaniały rozkwit handlu; najlepsi kupcy bez pieniądza nie mają znaczenia i jak pieniądz rodzi handel, tak handel rodzi zamożność i bogactwo“ [37]). Lambe wyraża ten pogląd w sposób bardzo obrazowy: „Jak pieniądz jest żyłami wojny, również wydaje się być życiem handlu, wszystkie towary są oceniane przezeń i jest tak użyteczny w ciele politycznym, jak krew w żyłach ciała naturalnego, rozchodząc się i dając życie i ruch każdej jego części“ [38]). Lewis wyraża tę myśl w sposób podobny: „Pieniądz w narodzie jest jak krew w żyłach; jeśli on obiega we wszystkich częściach, całe ciało jest zdrowe, jeśli wycofuje się z jakiejkolwiek części, ta część słabnie i usycha; wiemy z doświadczenia, że, jeśli krew zatrzymuje się, podobnie jak pieniądz w miastach, członki i serce słabną“ [39]). Pod koniec wieku XVII prawie takie samo zdanie wygłasza Donaldson: pieniądz w obiegu „obiega we wszystkich żyłach ciała i wnosi życie i daje energię każdej jego części“ [40]). Inny autor również silnie podkreśla znaczenie pieniądza dla rozmiarów życia gospodarczego: „Pieniądz jest tak ważny, jak życiodajny napój, jak krew w żyłach, która płynie do serca, głowy, stóp i każdego organu; ... każdy organ lepiej się czuje, jeśli krew w nim pozostaje“ [41]). Barbon twierdzi, że „dla narodu nieposiadanie pieniądza jest tym samym, co pozostanie bez miar i pozbawienie kraju łokcia, wagi czy korca; bez pewnej ilości pieniądza nie można zawrzeć żadnych transakcyj“ [42]). Locke to samo zdanie wygłasza:

---

[35]) An Essay upon Master W. Potters Designe... London 1652. S. 27. Wydano anonimowo.

[36]) An Expedient for taking away all Impostitions... London 1666. S. 5, 7—8.

[37]) Ib., s. 21—22.

[38]) Seasonable Observations... London 1657. S. 10—12.

[39]) Proposals to the King, o. c., s. 3—4.

[40]) The Constitution of The Office... 1696. S. 3.

[41]) The Groans of the Poor... London 1696. S. 30. Autorem jest W. Hodges.

[42]) A Discourse concerning coining the New Money Lighter... London 1696. S. 92.

„Pieniądz jest konieczny do prowadzenia handlu. Gdzie pieniądza brak, tam ludzie nie mogą kupować i handel zatrzymuje się“ [43]). Podobnie Davenant mówi: by bogactwo kraju uruchomić, musi istnieć pieniądz, „kapitał obiegający wśród ludzi“; gdzie kapitał ten powiększa się, naród staje się silny i potężny; a tam, gdzie się zmniejsza, następuje równocześnie upadek handlu [44]).

Wychodząc z założenia, że pieniądz jest nieodzownym czynnikiem rozwoju gospodarczego kraju, autorzy podkreślają znaczenie zwiększenia ilości pieniądza w kraju. Potter mówi: „Gdyby ilość pieniądza wzrosła..., pociągnęłoby to za sobą nagłe zwiększenie handlu i bogactwa, które świat mógłby otrzymać w zamian za pieniądze“; trochę dalej wyjaśnia tę myśl dodatkowo w sposób następujący: „Im większa jest ilość pieniądza, tym więcej towarów sprzedaje się, to znaczy, że większy jest handel; jeśli bowiem to, co bierze się w zamian za towary, byłoby dziesięć razy większe niż jest obecnie..., zwiększyłoby szybkość przechodzenia towarów z ręki do ręki“ [45]). Późniejsi autorzy podzielali to zdanie; tak np. Davenant mówi: „Należy przyjąć, że cokolwiek powiększa kapitał jakiegokolwiek narodu w handlu, musi spowodować wzrost handlu tego narodu. Tak więc ile tego kredytu obiega, o tyle więcej wynosi dodatkowy kapitał naszego handlu“ [46]).

Jeden z autorów posunął analizę dalej, mianowicie zastanawia się, czy zawsze należy zwiększać ilość pieniądza. Jego zdaniem, ilość pieniędzy musi pozostawać w pewnym stosunku do ilości towarów, przeznaczonych do wymiany. Na zakłócenie tego stosunku wpływają zmiany zarówno po stronie pieniężnej, jako też po stronie dóbr. „Chociażby nawet była ta sama ilość pieniądza“, mówi autor, „lecz więcej niż zwykle przywiezionych towarów, ponieważ pieniądz jest pośrednikiem, towary musiałyby leżeć

[43]) Several Papers, Relating to Money... London 1696. S. 5. Locke starał się pogodzić teorię kwantytatywną z poglądem, według którego pieniądz wywiera aktywny wpływ na życie gospodarcze. Daje on rozwiązanie alternatywne. Jeśli zmniejszenie obiegu nie powoduje kurczenia się rozmiarów transakcyj handlowych, wówczas może nastąpić spadek cen i płac, przy czym robotnicy, zniechęceni niskimi płacami, emigrują, co w rezultacie sprowadza upadek gospodarczy kraju.

[44]) Discourses on the Publick Revenues... London 1698, s. 15, 16, 170.

[45]) The Key of Wealth, o. c., s. 6—7.

[46]) An Essay upon the National Credit of England. Brak roku wyd., s. 3—4.

bezczynnie, zanim zaczęłyby obiegać. Jak zmierzenie stu yardów materiału jedną miarą wymaga dłuższego czasu, niż zmierzenie dziesięcioma, tak samo zmierzenie większej ilości towarów tą samą ilością pieniądza wymaga dłuższego czasu“ [47]). Według Yarrantona, ilość pieniądza w Anglii wynosiła zaledwie jedną czwartą obiegu, „wystarczającego dla poruszania handlu“. Tak więc stoi on na stanowisku, że istnieje określona wielkość obiegu dla poszczególnych krajów [48]).

Pogląd ten, który będziemy nazywali koncepcją obiegu optymalnego, znalazł swój wyraz najlepszy w rozważaniach monetarnych Petty'ego. „Jest“, twierdzi autor, „pewna miara i proporcja ilości pieniędzy, konieczna dla poruszania handlu. Ilość mniejsza lub większa od określonej byłaby szkodliwa“. Stara się ustalić czynniki, które określają rozmiary obiegu optymalnego. Wielkość jego zależy od częstości wymian i wielkości wypłat. Próbował obliczyć tę wielkość dla Anglii, biorąc pod uwagę sumę płaconych rent, oraz wydatki poszczególnych osób w ciągu roku. Zdaniem autora, państwa mogą łatwo przekonać się, czy ilość pieniędzy w państwie jest dostateczna, przeprowadzając odpowiednie obliczenia [49]).

Koncepcja obiegu optymalnego cieszy się pod koniec w. XVII uznaniem. I tak Davenant, idąc śladami Petty'ego, mówi: „Tak więc złoto i srebro są często sycącym pokarmem narodu i może być równie za dużo jak i za mało tego rodzaju skarbu, jeśli nie jest zużytkowany do właściwych celów“ [50]). Wprowadzenie pieniądza papierowego ma na celu „utrzymanie naszego kapitału w należytej proporcji do tego, co robimy, a specjalnie w stosunku do tego, jak dalece jesteśmy w możności prowadzić nasz handel“ [51]). Również Locke twierdzi, że istnieje „pewna proporcja pieniędzy do handlu“; trudno jest tę proporcję określić, zależy ona od sposobu i częstości dokonywania zapłat i t. d.[52]). Ryley inaczej przedstawia zagadnie-

[47]) A Description, o. c., s. 21—22.

[48]) Englands Improvement by Sea and Land. London, Część I — 1677 r., cz. II — 1681 r. S. 142.

[49]) A Treatise of Taxes and Contributions. London 1677. S. 17. His Quantulucunque. Nap. w r. 1682. London 1695. S. 165.

[50]) Discourses upon the Publick Revenues, o. c., s. 62.

[51]) An Essay upon the National Credit of England, o. c., s. 3—4.

[52]) Some Considerations of the Lowering of Interest... London 1696. S. 33—34.

nie wielkości obiegu; jego zdaniem, ilość pieniądza w kraju winna pozostawać „w pewnej proporcji do ilości pieniędzy u sąsiadów“ [53]).

Wszyscy autorzy, będąc zdania, że zwiększenie ilości pieniądza jest konieczne ze względu na spełnianą przez pieniądz funkcję pośrednika wymiany, stwierdzają równocześnie, że niektóre tylko państwa znajdują się w tym szczęśliwym położeniu, by mogły zdobyć odpowiednią ilość złota czy srebra na cele monetarne, i że „nie ma dostatecznej ilości srebra w celu zaopatrzenia w nie wszystkich narodów dla zwiększenia handlu“ [54]). Potter mówi: „Gdzie nie ma kopalni złota czy srebra, nie łatwo jest zwiększyć ilość pieniądza czy kredytu w stosunku koniecznym do wszystkich potrzeb“ [55]). Cały szereg autorów podziela to stanowisko. Jeden autor pod adresem kruszców szlachetnych wysuwa inny zarzut. Stworzenie obiegu drogo kosztuje, celem zdobycia złota i srebra kraj wywozi dobra, mające dla niego znaczenie, otrzymując w zamian materiał monetarny, który jest produktem Hiszpanii, kraju Anglii wrogiego [56]). Asgill dodaje, że kupowanie towaru zagranicznego, jakim jest złoto, obniża cenę ziemi, dobra, mającego dla kraju nieporównanie większe znaczenie.

Niedostateczna podaż materiału monetarnego nie jest jedyną, zdaniem ekonomistów angielskich wieku XVII, wadą systemu kruszcowego. Nawet jeśliby bez trudności można było importować kruszec do kraju, zdaniem Potter'a, „może zdarzyć się, że znaczna ilość pieniędzy będzie stezauryzowana, wówczas nasz handel z braku obiegu tej ilości pieniędzy, jakiej poprzednio wymagał, będzie odpowiednio zahamowany“ [57]). Chamberlain wysuwa inne przyczyny zmniejszenia obiegu: „Złoto i srebro“, mówi on, „nie są produktem tego królestwa, mogą na skutek obcych rozkazów, rozporządzeń książąt czy państw, ujemnego bilansu handlowego i innych sposobów i przypadków lub niezwykłych wydarzeń stać się rzadkimi w naszym państwie“ [58]).

Dalej przebicie złota i srebra na monety pociąga duże koszty. Przechowywanie pieniędzy naraża na niebezpieczeństwo kradzieży,

---

[53]) A Vindication of Some Assertions... London 1690. S. 10.
[54]) Cradocke. An Expedient, o. c., s. 5, 7—8.
[55]) The Key, o. c., s. 38.
[56]) An Essay upon Master W. Potters Designe, o. c., s. 28.
[57]) The Key, o. c., s. 41.
[58]) The Constitution of the Office... 1696. S. 3.

liczenie jest żmudne, przewożenie kosztowne. Monety są obcinane i wycierają się w obiegu, stąd wynikają straty przy przyjmowaniu niepełnowartościowych monet. Cradocke ponadto stawia srebru zarzut, że jest ono zbyt ciężkie w stosunku do swej wartości, by mogło zadowalająco spełniać funkcje monetarne. Potter wysuwa jeszcze inny zarzut: kruszce szlechetne zawdzięczają swą wielką wartość jedynie pełnieniu funkcyj monetarnych [59]).

Nieliczni tylko autorzy podnoszą zalety systemu kruszcowego. Jeden z nich stwierdza, że kruszce szlachetne odznaczają się wieloma dodatnimi właściwościami, dzięki którym spełniają dobrze funkcje monetarne. Można je otrzymać o określonym stopie, ich wartość jest stała i duża, nie ulegają zepsuciu. Lecz zdaniem nawet tych autorów, wady kruszców szlachetnych jako materiału monetarnego przewyższają jego zalety [60]).

Autorzy stwierdzają, że uczyniono już pewien krok na drodze do usunięcia wad i braków systemu kruszcowego, mianowicie założono banki, wypuszczające noty na podstawie kruszcu, oraz zajmujące się przyjmowaniem depozytów oraz dokonywaniem przelewów. Lecz banki te nie usunęły wszystkich wad systemu kruszcowego, stanowią one „tylko lepszy sposób użycia złota i srebra dla uskuteczniania wypłat, ale bynajmniej nie nowy pośrednik handlowy" [61]).

Niektórzy autorzy wysuwali specjalny rodzaj niedogodności, związanych z istnieniem banków, mianowicie, że gromadzą one duży zapas kruszców szlachetnych w jednym miejscu, wskutek czego nieprzyjaciel łatwo może go zdobyć. Ponadto bank nadal potrzebuje pieniądza kruszcowego, bez niego nie może on powstać względnie rozszerzyć swej działalności poza pewne granice. Wreszcie oddaje usługi wyłącznie kupcom [61]).

Wobec takiej krytyki systemu zarówno czysto kruszcowego, jako też kruszcowo-banknotowego narzucała się myśl stworzenia systemu pieniężnego, który by był całkowicie niezależny od złota i srebra; należy stworzyć „jakiś nowy pośrednik handlowy" [62]).

Jeden z autorów daje przykłady systemów monetarnych, które, jego zdaniem, nie są związane z kruszcem. Z jednej strony

[59]) The Key, o. c., s. 37—38. Cradocke. An Expedient, o. c., s. 5, 7—8.
[60]) Several Objections, o. c., s. 9, 12, 16—17.
[61]) An Essay upon Master W. Potters Designe, o. c., s. 28—29.
[62]) Ib., s. 30—31.

posiadają go kraje tak wysoce kulturalne i cywilizowane, jak Holandia, z drugiej strony kraje o prymitywnej strukturze ekonomicznej, jak ówczesne kolonie angielskie. Z tych przykładów autor wyciąga wniosek, że pieniądz kruszcowy nie jest konieczny dla sprawnego przebiegania procesów wymiennych w gospodarstwie [63]).

Autorzy badają właściwości, jakie powinien posiadać ten nowy pośrednik wymiany, oraz wymagania, jakim winien odpowiadać. Na ogół wyrażają oni zdanie, że przy wyborze materiału na cele monetarne należy kierować się właściwościami, którymi odznacza się pieniądz kruszcowy. Dlatego też na ogół żądano, by pieniądz tworzono na podstawie przedmiotów wartościowych, noty papierowe winny znajdować swój odpowiednik w czymś wartościowym. Potter wymaga, by pieniądz posiadał „zabezpieczenie" konieczne w tym celu, by ludzie zgadzali się na przyjmowanie pieniądza w zamian za oddawane towary [64]). Inny autor wyraźnie postulat ten formułuje: „Pieniądz nie jest niczym innym, jak tym rodzajem zabezpieczenia, które ludzie przyjmują, mając nadzieję lub pewność, że będą spłaceni w jakichś innych towarach" [65]). Tak samo mówi Cradocke: „Nikt nie chciałby sprzedać lub rozstać się ze swym towarem, biorąc w zamian nawet najlepszy pieniądz, jeśliby nie spodziewał się otrzymać zań jakiegoś innego towaru lub przedmiotu koniecznego" [66]).

Jednakże nie wszyscy autorzy wyrażają zgodę co do tego punktu. Tak np. jeden z nich jest zdania, że materiał, z którego pieniądz można wykonywać, jest na ogół obojętny. Rośliny, korale, skorupy, choć nie posiadają „wewnętrznej wartości", obiegają, gdyż uczyniono je „publicznymi znakami dla kupowania innych wartościowych towarów" [67]). Podobnego zdania jest autor „Several Objections", stwierdzając, że władza monetarna kraju ma prawo i swobodę powzięcia decyzji, jaki materiał użyć na cele monetarne. Pogląd ten znajduje zwolenników i pod koniec w. XVII. Briscoe tę myśl wyraża w następujący sposób: „Co naród przeznaczy na pośrednika wymiany, jest to pieniądzem tego narodu". Złoto i srebro pełnią funkcje monetarne tylko dlatego, że „siła prawa uczyniła je

[63]) Several Objections, o. c., s. 16.
[64]) The Key of Wealth, o. c., s. 37—38.
[65]) A Bank of Lands... London 1655. S. 293—294.
[66]) An Expedient, o. c., s. 15—16.
[67]) A Description, o. c., s. 21—22.

jedynym pośrednikiem handlu, zmieniła w żywy kapitał to, co przedtem było tylko martwym“ [68]).

Autor „A Description“ wymaga jednak, by materiał monetarny posiadał trzy właściwości: możność mierzenia wartości innych dóbr, stałą i dużą wartość oraz fizyczną trwałość [68a]). Równocześnie materiał monetarny, względnie podstawa tworzenia pieniądza winna znajdować się w granicach państwa; w ten sposób eksport towarów, przeznaczonych na jej stworzenie, stałby się zbyteczny. Zarazem musi istnieć możność znacznego zwiększenia obiegu pieniężnego. Nowy pośrednik wymiany nie może stanowić pokusy dla zawładnięcia nim przez nieprzyjaciela. Operacje, związane z przekazywaniem pieniądza w kraju, oraz za granicę, winny być łatwe i niekosztowne, pieniądz winien swobodnie obiegać i nie być tezauryzowany, oraz wywożony za granicę. Wreszcie od udzielanych pożyczek należy pobierać procent najwyżej w wysokości trzy od sta w stosunku rocznym, przy czym zyski, jakie bank osiągnie, miały przypadać w udziale królowi, dzięki czemu poddani byliby zwolnieni od podatków. Potter stawia jeszcze inne wymaganie o charakterze technicznym, mianowicie pieniądz winien być trudnym do podrobienia.

Forde uznaje tylko jedno kryterium oceny materiału służącego dla pełnienia funkcyj monetarnych, mianowicie łatwość transportowania, „przenośność“. Na tej podstawie Forde dzieli różne rodzaje pieniądza i „symbolów rachunkowych“ na cztery kategorie: srebro, złoto, kosztowności i noty. Uważa on noty za najlepszy rodzaj pieniądza ze względu na „przenośność“ [69]).

Istotnym zagadnieniem jest organizacja nowego systemu pieniężnego. Potter podobnie jak jego poprzednicy dochodzili do niego drogą obserwacji istniejących zwyczajów w dziedzinie dokonywania wypłat. Spostrzega podobnie jak Malynes, że ludzie w transakcjach kupna-sprzedaży nie posługują się wyłącznie monetami, „poza pieniądzem jest kredyt, przy pomocy którego łatwo i często sprzedaje się towary“ [70]). Wzorując się na istniejącej technice pieniężnej, można jego zdaniem stworzyć pieniądz, który równocześnie odpo-

[68]) Land Bank Scheme, o. c., s. 5—7.

[68a]) A Description, o. c., s. 21—22.

[69]) Experimental Proposals how the King may have Money... London 1666 w Harleian Miscellany. Vol. IV. London 1745. S. 186.

[70]) The Trades-Mans Jewel, o. c., s. 10—12.

wiadałby wyżej stawianym wymaganiom. Są to noty (bills), które miała wypuszczać korporacja kupców. Winny być one wymieniane po upływie sześciu miesięcy na pieniądz kruszcowy lub towary po cenach z góry określonych. Korporacja miała udzielać bezprocentowych pożyczek [71]). Podobne zasady organizacji wysuwa inny autor; jego zdaniem bank miał przyjmować w zastaw towary i na ich podstawie udzielać w notach pożyczki na okres, którego długość zależeć miała od rodzaju towarów [72]).

Inni projektodawcy dochodzili do swych systemów, badając operacje ówczesnych banków. Jeden z nich spostrzega, że banki są właściwie miejscem, „gdzie ludzie zastawiają czyli składają monety dla otrzymania kredytu, który można przechować z mniejszym ryzykiem i przekazywać z mniejszym kłopotem" [73]). Bank zawsze posiada pewną sumę monet, stanowiących zebezpieczenie emitowanych not. Cradocke powołuje się na przykład Holandii, gdzie na podstawie zastawionego srebra w sztabach, oraz w postaci naczyń, zrobionych z kruszców szlachetnych, kosztowności i towarów, nie podlegających prędkiemu zepsuciu, są wypuszczane noty, płatne w określonym terminie. Dzięki takiej organizacji właściciel zastawionych przedmiotów otrzymuje pożyczkę na niewielki procent, nie będąc zmuszonym do sprzedaży towarów po cenach rynkowych, gdy są one zbyt niskie [74]). Zdaniem autora, podobny sposób można zastosować w Anglii. Doradza jedynie zmianę zastawu, na miejsce kosztowności i towarów, jako podstawy emisji, należy przyjąć ziemię, która jest „równie dobrym, jeśli nie lepszym od kosztowności i srebra zabezpieczeniem" [75]). Podobnie, zdaniem Asgill'a, „zabezpieczenie oparte na ziemi ma wszystkie zalety pieniądza i dlatego nim może się stać" [76]). Inny autor podkreśla wyższość tej podstawy emisji nad innymi: ziemia może służyć „tak samo, jeśli nie lepiej, dla takiego zastawu, którego nie można odebrać lub wywieźć podstępem" [77]).

Chamberlain być może najwięcej uwagi poświęca pieniądzowi

---

[71]) Ib., s. 10—12. The Key, o. c., s. 33.
[72]) A Description, o. c., s. 1—8, 24.
[73]) A Bank of Land, o. c., s. 295.
[74]) An Expedient, o. c., s. 6—7.
[75]) Ibidem.
[76]) Several Assertions, o. c., s. 14—16, 18, 19.
[77]) A Bank of Lands, o. c., s. 295.

rentowemu. Jego zdaniem noty, emitowane na podstawie zastawu ziemi, będą reprezentowały większą wartość od tej, na jaką opiewają, innymi słowy wartość zabezpieczenia będzie przewyższała wartość not w obiegu [78]). Dla wyjaśnienia, co należy rozumieć przez zabezpieczenie, daje autor następujące porównanie. Gracze posługują się w grze znaczkami, które posiadają wartość dzięki temu, że są zabezpieczone złożonymi monetami; podobnie sprawa przedstawia się z proponowanym systemem; noty będą zabezpieczone ziemią, która, podobnie jak złoto i srebro, jest ogólnie pożądana na całym świecie [79]). Ziemia jako podstawa emisji odznacza się wyższością w porównaniu z innymi dobrami; daje ona przyrost produktów potrzebnych dla naszego utrzymania, gdy tymczasem towary nie tylko nic nie produkują, ale ponadto zużywają się [80]).

Podobne zdanie wygłasza Asgill: przyjęcie ziemi jako podstawy monetarnej jest tym bardziej uzasadnione, że stanowi ona podstawę całej działalności gospodarczej [81]). Dalby podobnie twierdzi: „Ziemia jest niezmiennym co do miejsca i trwałości majątkiem królestwa, pierwszą sprężyną wszystkich w nim rzeczy, odczuwającą niedopasowanie kół" [82]). Asgill wyraża nadzieję, że, jeśli właściciele majątków ziemskich zgodzą się na przyjmowanie rent w nowym pieniądzu, jego użycie szybko się rozszerzy [82a]).

Za wprowadzeniem emisji tego rodzaju, zdaniem Chamberlain'a, przemawia wiele innych względów. System powyższy uwzględnia w sposób szczególny rolników [83]). Podobnie Dalby twierdzi, że bank, kierowany przez bankierów, nie może zadowolić swą działalnością rolników [84]). Briscoe tę myśl bardziej szczegółowo rozwija. Autor przeciwstawia klasę rolników klasie kupców. Znaczenie pierwszej klasy ocenia wartością majątków przez nią posiadanych (wartość ich w tym czasie zdaniem autora wynosiła trzysta milionów funtów). Znaczenie drugiej klasy mierzy wartością obiegu pieniężnego, wynoszącego zaledwie pięć milionów

---

[78]) A Few Proposals, o. c., s. 18, 19.
[79]) Ib., s. 20, 27—28.
[80]) A Proposal... for a Bank, o. c., s. 2.
[81]) Several Assertions, o. c., s. 21—22.
[82]) Propositions for General Land-Bank... 1696? S. 1.
[82a]) Several Assertions, o. c., s. 21—22.
[83]) A Proposal... for a Bank, o. c., s. 2.
[84]) Propositions for General Land-Bank, o. c., s. 1.

funtów. Klasa kupiecka odgrywa rolę o wiele większą niż klasa rolnicza, mimo że rozporządza o wiele mniejszym majątkiem, jak to wynika z podanych cyfr. Rolnicy, posiadając majątki o tak wielkiej wartości, są zależni od warstwy kupieckiej, zwłaszcza w zakresie zaciągania pożyczek. Ten stan rzeczy należy zmienić [85]).

Autorzy wyjaśniają istotę tego rodzaju emisji not. Zdaniem ich, sam pomysł w gruncie rzeczy nie jest nowy. Już od dawna udzielano pożyczek pod zastaw ziemi, w obiegu znajdują się noty. Jeśli pożyczki pod zastaw ziemi i emisję not na podstawie realnych dóbr połączyć, otrzymujemy podstawy nowego systemu pieniężnego [86]).

Należy zwrócić specjalną uwagę na tego rodzaju koncepcję emisji not. Bodaj po raz pierwszy wypowiedziano myśl zreorganizowania w ten sposób systemu pieniężnego. Myśl ta przez długi czas znajdowała zwolenników, często zmieniając tylko swój zewnętrzny wyraz.

Cradocke zajmuje się szczegółowym przedstawieniem organizacji tego rodzaju emisji. Instytucją, która miała emitować noty na podstawie ziemi, winien być „bank ziemski, w którym zabezpieczenie ziemi może przechodzić i być trzymane co do wartości na równi z jakimkolwiek innym rodzajem pieniądza ... i będzie odpowiadało tym wszystkim celom, dla których wprowadzono monetę“ [87]).

Bardziej dokładny i szczegółowy projekt instytucji bankowej podaje Lewis. Starał się on zorganizować taki system, który by pozwolił na rozprowadzenie pieniądza po całym organiźmie gospodarczym w sposób jak najlepszy. Miała pozwolić na osiągnięcie tego wielka ilość banków, które winny przyjmować i przekazywać pieniądze do innych części kraju. Dzięki temu pieniądz nieprzerwanie pełniłby swe funkcje [88]). Lewis radził przy tym założyć w Londynie urząd, który miałby za zadanie: 1. uzgadnianie i koordynowanie działalności poszczególnych banków, a zwłaszcza przekazywanie środków pieniężnych z jednego banku do drugiego w miarę potrzeby, 2. rozwijanie działalności gospodarczej przez

---

[85]) Land-Bank Scheme, o. c., s. 5—7.
[86]) A Bank of Lands, o. c., s. 296.
[87]) An Expedient, o. c., s. 36—40, 42.
[88]) Proposals to the King, o. c., s. 3 i nast.

zakładanie nowych fabryk, popieranie rybołówstwa itd., 3. niesienie pomocy w razie klęsk żywiołowych [89]).

Chamberlain starał się szczegółowo określić podstawy, na których emisja not pod zastaw majątków ziemskich miała być dokonywana. Właściciele majątków mieli zastawiać je na pewną ilość lat; w zamian otrzymywaliby pożyczki, których wysokość byłaby równa 150 rentom rocznym [90]). W innym pamflecie Chamberlain radził na podstawie renty rocznej stu funtów emitować 8.000 funtów w notach. Briscoe wysuwa taką samą podstawę emisji not, różniąc się od Chamberlain'a rozmiarami emisji: stufuntowa renta roczna miała służyć dla emisji dwóch tysięcy funtów [91]). Inny autor, który przejął pomysł Chamberlain'a co do sposobu i wysokości emisji, przedstawia ponadto plan jej repartycji: właściciele ziemscy mieli otrzymać cztery tysiące funtów, dwa tysiące należało przeznaczyć na udzielanie pożyczek nierolnikom (dochód z tych operacyj miał przypadać w udziale rolnikom), dwa tysiące należało obrócić na wydatki wojenne, wreszcie dwa tysiące powinny służyć na pokrycie wydatków administracyjnych banku [92]).

Wielu autorów przewidywało różne podstawy naraz: Forde wysuwa ziemię, podatki i towary. Interesuje się jednak przede wszystkim pieniądzem, wypuszczanym pod zastaw towarów [93]). Yarranton wypowiada się za pieniądzem, emitowanym pod zastaw majątków ziemskich, chociaż radzi również wypuszczanie not na podstawie nieruchomości miejskich [94]). Inny autor radzi emitować noty na podstawie zastawu majątków miejskich, jako też towarów do wysokości $^2/_3$ względnie $^3/_4$ ich wartości [95]). Jeszcze inny autor przyjmuje cztery podstawy emisji not: towary, majątki ziemskie, domy oraz kosztowności [96]). Killigrew proponuje emisję not na poczet podatków, uchwalonych przez Parlament. Taki system pozwalałby rządowi dysponować podatkami przed ich pobraniem

---

[89]) Proposals... how this Tax may be raised... London 1677. S. 6—7.

[90]) The Several Articles... London 1696. S. 4.

[91]) An Explanatory Dialogue... London 1694. S. 1—2.

[92]) Some Useful Reflections... London 1694. Ogłoszono anonimowo.

[93]) Experimental Proposals, o. c., s. 186.

[94]) Englands Experiment, o. c., s. 22.

[95]) An Account of the Constitution and Security of the General Bank of Credit... London 1683. Ogłoszono anonimowo. S. 8.

[96]) The Many Advantages... London 1684 ? Ogłoszono anonimowo.

w monecie kruszcowej. Tego rodzaju pieniądz posiada „zabezpieczenie", jego wartość jest zagwarantowana przez prawo oraz przez państwo [97]). Pod koniec wieku XVII podobny pogląd wygłosił W. Woodford.

Dwaj autorzy, Murray i Donaldson, proponowali, by rząd wypuścił pieniądz papierowy bez żadnego pokrycia. Przy czym Donaldson zdecydowanie wystąpił przeciwko emisji na podstawie ziemi, krytykując przy tym myśl wypuszczenia not na sumę, przewyższającą wartość majątków stanowiących podstawę emisji [98]).

Wprowadzenie pieniądza papierowego, zdaniem wszystkich projektodawców, miało dać wielkie korzyści. Nastąpiłoby zwiększenie obiegu. Jeden autor oblicza, że obieg not wynosiłby conajmniej sto milionów funtów. Cradocke nie podaje dokładnej cyfry, do jakiej dojdzie obieg po wprowadzeniu proponowanego systemu, wskazuje jedynie na duże możliwości zwiększenia emisji. Według niego obieg kruszcowy w Anglii w owym czasie wynosił $^1/_{20}$ wartości majątków ziemskich. Można więc poważnie powiększyć obieg, a noty w dalszym ciągu będą reprezentowały wartość realną [99]).

Niektórzy autorzy, mówiąc o zwiększeniu obiegu, mieli na myśli jedynie zwiększenie szybkości obiegu, co ich zdaniem było jednoznaczne ze wzrostem jego wielkości. Tak np. Child, opisując technikę bankową Holendrów, mówi: „A że wśród nich jest zwyczaj przekazywania długów od jednego do drugiego... mogą oni obrócić dwa lub trzy razy w handlu, gdy Anglicy mogą raz" [100]). Podobnie mówi Lewis: „Niewielka ilość szybko obracana wydawałaby się dużą sumą, wykonywując poczwórną pracę ilości, która porusza się wolno: podobnie jak kij, poruszany wokół, zdaje się być w każdym miejscu". Zdaniem autora, należy także zwiększyć absolutną wielkość obiegu [101]).

Zwiększenie obiegu ma, zdaniem rozpatrywanych autorów, wielkie znaczenie; wywołuje ono ożywienie we wszystkich dziedzinach życia gospodarczego. I tak autor „A Description" mówi, że

---

[97]) A Proposal, shewing how this Nation may be vast Gainers... London 1663.

[98]) A Proposal for the More Easie Advancing... 1696. S. 1—4. (Murray). The Undoubted Art, o. c., s. 32—33 (Donaldson).

[99]) The Undoubted Art, o. c.

[100]) Brief Observations... London 1668. S. 5—6.

[101]) Proposals to the King, o. c., s. 3—4, 17, 32, 33.

zwiększenie obiegu „kapitału narodu", pozwoli na dostarczenie odpowiedniej ilości pieniędzy dla róbolówstwa i handlu kolonialnego, ponadto usunie niedogodności, jakie stwarza system kruszcowy, jak tezauryzowanie, kradzież monet, podrabianie i obcinanie pieniądza. trudności, związane z przekazywaniem pieniądza i t. p.[102]). Być może, najlepiej przedstawia przewagę not nad monetą Lewis: „Jeśli ludzie otrzymują monety złote lub srebrne, mają kłopoty z liczeniem i przewożeniem pieniądza..., gdy tymczasem noty są wolne od tych wszystkich niewygód, a poza tym przedstawiają różne dogodności w porównaniu ze złotem"[103]). Podobnie Chamberlain twierdzi, że pieniądz, stopniowo rozchodząc się po całym organizmie gospodarczym, pozwoli każdemu osiągnąć korzyści, wniesie ożywienie do każdej dziedziny, spowoduje dobrobyt każdej klasy[104]). Proponując wprowadzenie tego systemu w Szkocji, mówi: „Powiększ jej (Szkocji) pieniądze, a jej produkt wzrośnie. Kto wie, jak dalece naturalny produkt tego królestwa może zwiększyć się. przy istnieniu pieniądza. tej przyczyny, bez której nie możliwym jest dokonać ulepszenia rzeczy do najwyższego stopnia doskonałości. ... Dostarcz pieniądza, a staną się one (królestwa i państwa) pełne życia i zdrowia"[105]). Podobnie mówi Cary: „Jak handel podtrzymuje bogactwo i wielkość Anglii, tak jest on prowadzony dzięki kredytowi; ... kredyt nie może być bardziej użyteczny dla jakiegokolwiek narodu, niż dla nas, gdy nasz handel przewyższa naszą gotówkę"[106]). Zdaniem Asgilla, realizacja nowego systemu pozwoli przede wszystkim na dostarczenie pieniądza z materiału krajowego bez innych kosztów prócz wydatków na pergamin lub papier, ułatwi konkurencję w handlu, równocześnie zaś obniży wartość złota i srebra, co godzi w interesy ich producentów[107]).

Poza tym system pieniądza papierowego pozwala na osiągnięcie innej korzyści, mianowicie powoduje spadek stopy procentowej, który nastąpi dzięki temu, że pożyczki będą udzielane na niski procent (Potter radzi udzielać nawet bezprocentowych pożyczek).

---

[102]) A Description, o. c., s. 1—9.
[103]) Proposals to the King, o. c., s. 1—2.
[104]) Papers, o. c., s. 5. A Few Proposals, o. c., s. 23.
[105]) A Few Proposals, o. c., s. 23.
[106]) An Essay on the Coyn, o. c., s. 1—2.
[107]) Several Assertions, o. c., s. 25—26 i inne.

Ze wszystkich autorów Child największe znaczenie przypisuje stopie procentowej, która, według niego, jest „causa causans" bogactw narodu [108]). Podobne stanowisko zajmuje Lawrence; jej spadkowi przypisuje zjawienie się wszystkich korzyści, które jedynie wtórny posiadają charakter w stosunku do stopy procentowej [109]). Między innymi cena ziemi miała wzrosnąć na skutek spadku stopy procentowej. Asgill wyraża nadzieję, że z czasem stopa procentowa spadnie do zera [110]). Cary znów twierdzi, że spadek stopy procentowej jest wprost proporcjonalny do zwiększenia obiegu [111]). Jeden z autorów stara się wykazać, dlaczego stopa procentowa musi spaść. Cena każdego towaru zależy od popytu i podaży. Cena pieniądza (przez którą rozumie stopę procentową) jako towaru podlega temu samemu prawu. Prawo podaży i popytu w dziedzinie stopy procentowej jest tak silne, że sztuczna regulacja nie daje wyników; ze stopą procentową rzecz ma się tak, jak z cenami towarów: „kiedy daje się odczuwać brak ziarna..., żadne prawo nie może obniżyć jego ceny do takiego poziomu, przy którym biedni mogliby go nabyć, nie może również żadne prawo utrzymać ją na takim poziomie, na jakim chcieliby je widzieć właściciele ziemscy". Regulowanie stopy procentowej zamiast przynosić korzyści powoduje tylko niesprawiedliwości. Choć prawo zakazywałoby zaciągania pożyczek na wysoki procent, zarówno dłużnik jak i wierzyciel przekraczaliby je. Jedynie rozszerzenie obiegu pieniężnego, stanowiące zwiększenie podaży pieniądza, powoduje spadek stopy procentowej [112]).

Niektórzy autorzy są zdania, że dochody banku będą tak wielkie, że wystarczą na opłacenie wszystkich wydatków państwowych. Przy tym skarb mógłby zaciągać w miarę potrzeby pożyczki. Autor „A Description" podkreśla korzyści, jakie król osiągnąłby pośrednio; wobec zwiększenia obrotów handlowych wzrosłyby jego dochody z ceł i akcyz [113]). Davenant jest zdania, że rząd łatwo zdobędzie dzięki bankowi potrzebne pieniądze, a płacąc gotówką, uzyska lepsze warunki przy dokonywaniu zakupów. Spłaci swój

---

[108]) Brief Observations, o. c., s. 5—6.

[109]) The Interest of Ireland... Dublin 1682. S. 10—11, 13—15.

[110]) Several Assertions, o. c., s. 25—26, 33, 36—37, 64, 74, 81.

[111]) An Essay on the Coyn, o. c., s. 24—29.

[112]) A Letter to a Member of Parliament. Edinburgh. 1696. S. 4—5. Wydano anonimowo.

[113]) A Description, o. c., s. 8.

dług publiczny, dzięki czemu odpadnie poważna pozycja w wydatkach, związana z obsługą tego długu [114]). Podobnie Cary przewiduje możliwość umorzenia długu przy pomocy dochodów banku [115]).

Lewis zwraca uwagę, że bank przyczyni się do odpowiedniego rozprowadzenia pieniądza po kraju [116]). Cradocke dodaje, że będzie można pożyczyć zagranicy kruszce szlachetne, które na skutek demonetyzacji nie będą potrzebne w kraju [117]). Inny autor wyraża nadzieję, że założenie banku usunie szkodliwą działalność bankierów prywatnych, zwłaszcza w dziedzinie kursu monet zagranicznych [118]).

Briscoe podkreśla, że proponowany system, stwarzając dostateczną podaż pieniądza, uniezależnia kraj od zagranicy pod względem kapitałów pieniężnych, poza tym usuwa konieczność płacenia wielkich sum z tytułu procentów [119]).

Niektórzy autorzy przewidywali, że system winien być wprowadzony tylko na określony czas. Pieniądz papierowy miał spowodować rozwój handlu i zwiększyć wywóz towarów do takiego stopnia, że przywóz srebra i złota (w wyniku dodatniego salda bilansu handlowego) pozwoliłby z czasem na zlikwidowanie tego systemu [120]). Jeden autor dokładnie oznacza okres trwania systemu na dwa lata, zarazem ogranicza sumę emisji do trzech milionów funtów [121]).

Nowy system pieniężny miał uwzględniać interesy wszystkich, a nie służyć wyłącznie jednej warstwie społecznej. Niektórzy autorzy kładą wielki nacisk na ten punkt, np. Cary mówi: „Za kredyt uważam to, co sprawia, że mała ilość pieniądza obiega tak, jak duża i służy dla wszystkich celów i daje zadowolenie każdemu zainteresowanemu“ [122]).

---

[114]) An Essay upon the National Credit, o. c., s. 18—23.

[115]) An Essay on the Coyn, o. c., s. 24—29.

[116]) Proposals to the King and Parliament, o. c., s. 1, 3—4.

[117]) An Expedient, o. c., s. 20.

[118]) An Account of the Constitution, o. c., s. 3—4.

[119]) An Explanatory Dialogue, o. c., s. 40, 46—47. An Explanatory Dialogue of the aforesaid Discourse,... London 1696. S. 178.

[120]) Positions supported... 1686. Wydano anonimowo. S. 2, 4.

[121]) Proposals for A National Bank... London 1697. Wydano anonimowo. S. 4.

[122]) An Essay Towards Regulating the Trade... The sec. ed.... London 1719.

Wszyscy projektodawcy nowego systemu pieniężnego z góry zabezpieczali się przed ewentualnymi zarzutami ze strony swych przeciwników. Pierwszym zarzutem, jakiego obawiali się, była możliwość stworzenia nadmiernej emisji. Potter, zbijając ten zarzut, mówi, że ludzie nie żądaliby pożyczek w nadmiernej wysokości, gdyż zapotrzebowanie na nie istniałoby tylko w wypadku korzystnego użycia [123]). Cradocke twierdzi, że „może być taka ilość pieniądza, na jaką istnieje zapotrzebowanie, jednak nie może być większa". Uzasadnia to twierdzenie w sposób następujący: „Nie można sobie wyobrazić, by ktokolwiek zaciągnął pożyczkę i płacił od niej trzy procent, jeśliby jej nie potrzebował; tak jak nie można sobie wyobrazić, by ktoś, mając złoto i srebro..., pozwalał im leżeć bezczynnie i płacił procenty, gdy tymczasem przez zwrot pieniędzy... mógłby wyrównać swój rachunek" [124]). Tak więc, zdaniem tych autorów, system proponowany miał odznaczać się automatyzmem, który z jednej strony pozwalał na dostarczenie dla potrzeb handlu dostatecznej ilości pieniądza, z drugiej zaś nie prowadził do zwiększenia obiegu ponad rzeczywiste potrzeby życia gospodarczego.

Chamberlain zwraca uwagę na fakt, że nikt nie obawia się istnienia obiegu dużej ilości monet srebrnych, gdy tymczasem występuje się przeciwko zwiększeniu ilości pieniądza papierowego. Trudno sobie wyobrazić, mówi autor, by istniał tak bogaty naród, który by nie potrzebował wielkiego obiegu pieniężnego. Gdyby jednak okazało się, że obieg jest zbyt duży, można zawsze go zmniejszyć [125]).

Również odrzucano zwyżkę cen jako skutek rozszerzenia obiegu. Zdaniem Potter'a, „pieniądz wywiera nie inny wpływ, jak zwiększając sprzedaż w ciągu roku". Twierdzenie to uzasadnia w sposób następujący: zwiększenie obiegu wywołuje pojawienie się większej ilości towarów, „zachęca ludzi do bardziej swobodnego wydawania, wskutek czego ludzie mogą lepiej żyć; dzięki temu sprzedaż towarów... jest szybka" [126]). Ponadto do zwyżki cen w jednym kraju nie dopuszcza poziom cen w innych krajach. W razie podniesienia cen w jednym kraju import tańszych towarów

[123]) The Key, o. c., s. 33.
[124]) An Expedient, o. c., s. 20.
[125]) The Key, o. c., s. 14.
[126]) A Few Proposals, o. c., s. 10—11, 36.

z innych krajów powoduje później ich spadek. Potter nawet wyraża zdanie, że zniżka cen może nastąpić jako skutek zwiększenia ilości pieniędzy. Zwiększenie ilości pieniędzy wpływa na wzrost handlu, przeto wzrosną obroty poszczególnych kupców, którzy dzięki temu będą zadawalali się mniejszym zyskiem na jednostce towaru. W rezultacie ceny spadną, gdy obieg zwiększy się. Do spadku tego przyczynić się mają inne czynniki, jak zwiększona konkurencja kupców, spadek stopy procentowej, oraz pojawienie się większej ilości towarów na rynku. Ponadto Potter dodaje, że rozszerzenie handlu pochłonie dodatkową ilość pieniądza [127]).

Cradocke stara się w ogóle wykazać fałszywość teorii kwantytatywnej. Jego zdaniem, nie ma zależności między cenami a ilością pieniądza, „wzrost cen żywności jest przypadkowy i powstaje albo na skutek położenia miejsca, albo rzadkości towaru i ilości ludności". Wyznawcy teorii kwantytatywnej jako jej uzasadnienie zwracali uwagę na fakt, że w krajach, w których znajduje się duża ilość pieniędzy, ceny są wysokie. Na to Cradocke odpowiada: „Tam, gdzie znajduje się duża ilość pieniędzy, zwykle towary są drogie, jednakże pieniądz nie jest tego przyczyną". Jedynym i istotnym wynikiem dużej ilości pieniądza jest rozwój handlu i ogólna pomyślność gospodarcza [128]).

Chamberlain rozwinął największą działalność, jeśli chodzi o obronę projektowanego systemu przed zarzutem wywołania nadmiernej emisji. Dziwi się, dlaczego zwiększenie ilości złota i srebra jest na ogół pożądane, gdy tymczasem rozszerzenie obiegu pieniądza papierowego ma być szkodliwe. Pieniądz papierowy i kruszcowy, zdaniem tego autora, nie różnią się co do swej istoty, funkcyj i skutków. Jeśliby wprowadzenie pieniądza papierowego miało wywołać wzrost cen, to ten sam skutek musiałby nastąpić w wypadku przypływu kruszców szlachetnych do kraju [129]). Chamberlain przyznaje, że obawy zwyżki cen byłyby uzasadnione, gdyby naraz wypuszczono dużą ilość not. Tymczasem noty będą emitowane stopniowo. Wraz z ich stopniowym zwiększaniem będzie wzrastała ilość sprzedawców i nabywców. To skutecznie przeciwdziała zwyżce cen. Zdaniem autora, trudno jest zrozumieć, dla-

[127]) The Key, o. c., s. 18, 74.
[128]) An Expedient, o. c., s. 18, 74.
[129]) A Few Proposals, o. c., s. 33.

czego nabywcy chcieliby płacić drożej, gdy będą rozporządzali większą ilością pieniędzy, oraz jak wszyscy sprzedawcy mogliby się porozumieć co do zwyżki cen. Jeśliby nawet niektórzy z nich podnieśli ceny, to później będą zmuszeni je obniżyć wobec tego, że inni tego nie uczynią. Mimo że emisja będzie wielka, to jednakże nie wystarczy na spłacenie wszystkich długów, co też ma stanowić, zdaniem autora, okoliczność przeciwdziałającą zwyżce cen. Wreszcie stwierdza, że w Paryżu i w Londynie ilość pieniądza jest o wiele większa niż w Edynburgu, jednakże ceny towarów są wyższe w Szkocji. Fakty te podaje jako dowód swego twierdzenia [130]). Ponadto zmniejszenie obiegu o jedną setną co rok zgodnie z projektem założenia banku, miało skutecznie przeciwdziałać powstaniu niepożądanych zmian w dziedzinie cen [131]).

Jeden z autorów broni projektu emisji pieniądza papierowego przed dosyć oryginalnym zarzutem. Mianowicie mógłby ktoś przypuścić, że wzrost produkcji na skutek rozszerzenia obiegu pieniężnego będzie tak duży, że konsumenci krajowi nie będą mogli zakupić i skonsumować nowowytworzonych towarów. Na to autor odpowiada, że w tym wypadku nadmierną ilość towarów będzie można wywieźć za granicę. Przy tym jest rzeczą nieprawdopodobną, by zwiększenie produkcji w jednym kraju było tak wielkie, aby nadmiar towarów dawał się odczuwać na całym świecie [132]).

Potter jest bodajże jedynym autorem, który bardziej ostrożnie podkreśla korzyści systemu pieniądza papierowego. Zastrzega, że korzyści zwiększenia obiegu dadzą się osiągnąć tylko wtedy, gdy tezauryzacja nie pochłonie przyrostu pieniędzy; ponadto muszą istnieć odpowiednie warunki naturalne, gospodarcze i społeczne: ziemia winna być żyzna i dawać wielkie zbiory, położenie kraju sprzyjać rozwojowi handlu, wreszcie produkcja nie znajdować przeszkód przy rozszerzaniu się. Tylko wtedy handel rozwinie się w kraju pod wpływem zwiększonej ilości pieniądza i zwyżka cen nie nastąpi wcale, albo też będzie nieznaczna, co nie stanowi strat wobec innych korzyści [133]).

Poza obroną podstawowych punktów projektu Potter stara się

---

[130]) Ib.. s. 33. A Bank Dialogue... 1695. S. 1—3. Papers relating to a Bank of Credit... 1693. S. 8.

[131]) A Bank Dialogue, o. c., s. 3.

[132]) A Description, o. c., s. 25.

[133]) The Key, o. c., s. 14, 18, 74, 80.

odeprzeć inne mniej ważne zarzuty. Wykazuje, że nie będzie przedstawiało niewygody to, że będą wypuszczane noty tylko o wysokiej wartości. Stwierdza, że monety złote mają dużą wartość, mimo to używa się złota dla celów monetarnych. Jeśli zaś chodzi o ograniczenie obiegu not do terytorium jednego kraju, który je emituje, autor uważa tę właściwość systemu za jego wielką zaletę: zaoszczędzi się państwu wysiłków, mających na celu przeciwdziałanie odpływowi pieniędzy z kraju[134]). Chamberlain znów nie widzi powodu, dla którego obieg pieniądza papierowego miałby się ograniczać do terytorium jednego państwa[135]).

Autorzy na ogół nie wyjaśniali związku między proponowanym systemem emisji papierowej, a systemem kruszcowym. Potter jedynie wspomina, że noty będą wymienialne na kruszec, lecz nie mówi, jak ta wymienialność będzie zapewniona i utrzymana. Niektórzy autorzy ograniczali wymienialność do pewnej sumy (np. autor Several Objections do sumy dziesięciu funtów). Autorom tym chodziło o dostarczenie monet dla drobnych transakcyj[136]). Według Cradocke'a noty „będą kupowały" złoto i srebro tak jak dotychczas można było za złoto kupić srebro, za srebro miedź i t. p. Nie wyjaśnia jednak ten autor, w jaki sposób przeprowadzić wzajemne powiązanie różnych znaków pieniężnych i w jakim stosunku wymieniać poszczególne rodzaje pieniądza. Zresztą ta kwestia w jego rozważaniach ma drugorzędne znaczenie, z chwilą całkowitego przyjęcia się systemu pieniądza papierowego pieniądz kruszcowy zniknie i w ten sposób cała sprawa straci na ważności[137]).

Chamberlain żąda, by monety w dalszym ciągu obiegały, służąc tylko dla zapłat do sumy pięciu funtów. Wymienialność na kruszec jest zbyteczna. Bank w wypadku obowiązkowej wymienialności musiałby bezużytecznie trzymać kruszec, ponadto run mógłby przynieść szkody[138]). Inni autorzy są podobnego zdania, różniąc się co do sumy, do jakiej pieniądz kruszcowy miał być prawnym środkiem płatniczym.

Niektórzy autorzy tą kwestią wcale się nie zajmują. Wyrażają pewność, że waluta papierowa usunie pieniądz kruszcowy dzięki

[134]) Ib., s. 44.
[135]) A Few Proposals, o. c., s. 10—11, 36.
[136]) Several Objections, o. c., s. 13.
[137]) An Expedient, o. c., s. 18—19.
[138]) A Few Proposals, o. c., s. 42—43.

temu, że każdy chętniej będzie przyjmował noty od monet. Niektórzy są zdania, że bank w ogóle nie powinien dokonywać transakcyj pieniądzem kruszcowym. W ten sposób raz na zawsze zerwie się łączność z systemem kruszcowym.

Związek między systemem kruszcowym a papierowym jest ciekawym punktem rozważań poszczególnych autorów. O ile wszyscy autorzy potępiali i odrzucali system kruszcowy, to, przedkładając plan realizacji nowego systemu, nie zrywali z pieniądzem kruszcowym, bądź ze względów technicznych (konieczność używania monet dla drobniejszych wypłat), bądź ze względu na przyzwyczajenie posługiwania się monetą kruszcową, bądź też wreszcie ze względu na konieczność znalezienia kompromisowego rozwiązania sprawy w taki sposób, aby nie zrażać kupców a zwłaszcza bankierów, których poparcie było koniecznym warunkiem realizacji tak daleko idących projektów reformy systemu monetarnego.

Kilku autorów wyraźnie żąda, by pieniądz papierowy nie usunął pieniądza kruszcowego z obiegu. I tak, według Marka Lewis'a, noty nie mogą być niezależnym pieniądzem, będą posiadały „wartość wewnętrzną" dzięki temu, że będzie można wymieniać je na monety. Według tego autora, „tylko pieniądz kruszcowy jest i będzie oryginalnym miernikiem". Noty stanowią jedynie nadbudowę istniejącego systemu kruszcowego [138a]). Podobnie Lawrence, który wyrażał pogląd, że ziemia jest najlepszym zabezpieczeniem, na podstawie którego można emitować noty, żąda, by emisja not odbywała się tylko w tym wypadku, gdy bank posiada odpowiednią ilość kruszcu [138b]). Tak np. Davenant mówi: „Monety i kredyt muszą nawzajem się wspierać; moneta jest podstawą kredytu: gdzie jej nie ma, tam nie może znajdować się kredyt, a gdzie kredyt się utrzymuje, tam moneta będzie obiegała łatwiej [138c]). Tak samo Locke występuje przeciwko kompletnemu zerwaniu z systemem kruszcowym. Jego zdaniem, „prawo nie może dać notom tej wewnętrznej wartości, jaką powszechna zgoda ludzkości nadała srebru i złotu", noty nie mogą zastąpić pieniądza kruszcowego. Gdy używamy ich do wypłat, jedynie odkładamy uiszczenie należności do chwili spłacenia not w złocie czy srebrze, tak więc noty nie są

[138a]) Proposals to the King, o. c., s. 1—2.
[138b]) The Interest of Ireland, o. c., s. 3—4.
[138c]) Discourses, o. c., s. 170.

właściwym pieniądzem, oznaczają tylko oczekiwanie na zapłatę [139]).

Starając się zapewnić notom wymienialność na kruszec, Davenant przewiduje specjalną organizację banku. Radzi założyć kierowany przez ministra skarbu „urząd", który miał posiadać prawo emisji nieoprocentowanych not, wymienialnych na kruszec, co winno zapobiegać ich tezauryzacji. Parlament winien określać rozmiary emisji. Uczynienie tego pieniądza prawnym środkiem płatniczym przyczyniłoby się do rozszerzenia jego obiegu. Noty te co do wartości, zdaniem autora, byłyby równe monetom złotym i srebrnym, przede wszystkim dzięki temu, że stanowiłyby prawny środek płatniczy w stosunku do państwa. Bank jednak winien trzymać rezerwę kruszcową. Może być ona mniejsza od sumy emitowanych not, gdyż jest mało prawdopodobne, by wszyscy posiadacze not przedstawili je naraz do wymiany. Nawet w wypadku zawieszenia wypłat przez bank noty dzięki temu, że byłyby prawnym środkiem płatniczym, w dalszym ciągu posiadałyby wartość [140]).

Autorzy, wypowiadający się za tego rodzaju systemem, przestrzegają przed zbytnim zwiększeniem emisji; „...będzie rzeczą niebezpieczną", mówi anonimowy autor, „rozszerzenie go (pieniądza papierowego) poza właściwe granice, w każdym razie nie powinniśmy popaść w zależność od niego i lekceważyć utrzymanie rzeczywistego skarbu" (złota i srebra) [141]). Należy zawsze utrzymywać wymienialność not na kruszec [142]). Niektórzy autorzy występują przeciwko wprowadzeniu niewymienialnego pieniądza papierowego, będącego pewnego rodzaju urojonym bogactwem, „które zbyt długo wywołuje skutki opium [143]). Ryley systemowi pieniądza papierowego w ogóle odmawia wielkich korzyści. Jego zdaniem, „pieniądz papierowy może oddawać pewną usługę dla zyskania czasu w płaceniu, lecz nie może zastąpić pieniądza kruszcowego w państwie" [144]). Podobne stanowisko zajmuje Pollexfen [145]).

[139]) Several Papers, o. c., s. 15, 32.

[140]) An Essay upon the National Credit, o. c., s. 8—16, 28—31.

[141]) Some Observations on our Trade... London ? 1700 ? S. 20. Wydano anonimowo.

[142]) Ib., s. 34.

[143]) Ib., s. 171.

[144]) A Vindication of Some Assertions... London 1699. S. 15.

[145]) A Discourse of Trade, Coyn, and Paper Money... London 1697. S. 47—48.

Petty związek między pieniądzem papierowym a kruszcowym ujmuje w sposób odrębny; wyżej już wspomnieliśmy, jakie granice określa dla emisji not. Daje temu poglądowi praktyczny wyraz w projekcie organizacji systemu i emisji bankowej. Jego zdaniem, są dwa sposoby dostosowania wielkości obiegu rzeczywistego do optymalnego. Pierwszy polega na wprowadzeniu takich zmian w technice pieniężnej, które powodują zwiększenie szybkości obiegu. Lecz wprowadzeniu pieniądza papierowego przypisuje o wiele większe znaczenie. Obieg pieniężny spełnia podwójną rolę, jedna część służy dla dokonywania drobnych transakcyj; ta część musi, zdaniem autora, składać się z monet; drugą część, która jest przeznaczona dla wielkich transakcyj, można zastąpić pieniądzem papierowym. Petty mówi: „Przypuśćmy, że sto tysięcy funtów będzie poruszało handel narodu; przypuśćmy, że tylko sześćdziesiąt tysięcy gotówki znajduje się; przypuśćmy również, że dwadzieścia tysięcy wystarczy dla wypłat poniżej pięćdziesięciu funtów. W tym wypadku czterdzieści tysięcy z ogólnej sumy sześćdziesięciu będzie złożone w banku i w ten sposób osiemdziesiąt tysięcy funtów plus dwadzieścia tysięcy, obiegających poza bankiem, uczyni sto tysięcy funtów, co, zgodnie z założeniem, stanowi dostateczną ilość do poruszania handlu". Tak więc bank, zwiększając obieg pieniężny, może uzupełnić go do granicy pożądanej [146]).

9. Przy przedstawieniu poglądów poprzedników Law'a ograniczyliśmy się do zbadania tych myśli, które dotyczyły ogólnych zagadnień pieniądza i polityki bankowej. Natomiast nie zajmowaliśmy się czysto-praktyczną stroną projektów, którą autorzy szeroko uwzględniali wskutek tego, że przede wszystkim byli oni projektodawcami, którzy teoretyczną stronę zagadnienia brali pod uwagę o tyle, o ile ona była im potrzebna dla wykazania celowości i słuszności projektowanej reformy systemu monetarnego.

Teraz nasuwa się pytanie, jakie znaczenie posiadały rozpatrywane koncepcje dla tworzenia się poglądów monetarnych Law'a, oraz jak ukształtowała się dzięki nim teoria monetarna tego autora.

Pierwsze źródło, zmiany gospodarcze w Europie, jako też rozwój bankowości były bodźcem do rozważań na tematy monetarne, przyczyniły się one do zwrócenia uwagi autora na te wypadki w dziedzinie gospodarczej, których skutki dały się poważnie odczuć

---

[146]) Political Arithmetick... London 1690. S. 29—30.

wszędzie. Natomiast teorie poprzedników stanowiły już gotowy punkt wyjścia, przygotowanie dla dalszych rozważań. Wniosły one następujące myśli: dały krytykę kruszców szlachetnych jako materiału monetarnego z dwóch punktów widzenia, ogólnego, dotyczącego wszystkich państw, i szczególnego, odnoszącego się do niektórych krajów, zwłaszcza tych, które nie były producentami srebra lub złota, a dla których zdobywanie tych kruszców przedstawiało wielkie trudności.

Jeśli chodzi o ogólny punkt widzenia, to krytykowano tutaj techniczne wady pieniądza, bitego ze złota i srebra; podkreślano, że monety wycierają się, mogą być łatwo skradzione, istnieją trudności przy posługiwaniu się nimi, ich bicie jest kosztowne, wreszcie podaż światowa kruszców szlachetnych nie zaspokaja popytu, co w okresie niezwykle korzystnego oceniania istnienia dużego obiegu pieniężnego przedstawiało się jako wielka wada. Podnoszono wzrost cen, jako skutek wzrostu ilości kruszców szlachetnych, jednakże na ceny nie zwracano wielkiej uwagi w tym okresie.

Krytyka kruszców szlachetnych była o wiele ostrzejsza, gdy chodziło o szczególny punkt widzenia. Twierdzono, że podaż kruszców szlachetnych zmonopolizowały niektóre państwa, co utrudniało, jeśli w ogóle nie uniemożliwiało innym krajom otrzymanie ich w dostatecznej ilości. Ponadto zaopatrywanie kraju w kruszce szlachetne jest kosztowne, należy wywozić towary w celu przywiezienia złota i srebra, które pełnią wprawdzie ważną funkcję, ale jedynie pośrednika wymiany. Stwierdzano, że kruszce szlachetne posiadają wysoką wartość jedynie na skutek używania ich na cele monetarne; tak więc płaci się za nie więcej, niż właściwie są one warte. Wreszcie podkreślono, że monety złote i srebrne odpływają z kraju; autorzy nie badali, jakie przyczyny wywołują odpływ złota i srebra, ich ruchy najczęściej przypisywali przypadkowi, względnie złej woli państw, wreszcie operacjom bankierów krajowych i zagranicznych. Nie podejrzewali oni, że mogą istnieć prawa, które wywołują przepływ złota i srebra.

Dochodzono do wniosku, że należy odrzucić kruszcowy system monetarny. Koncepcja projektowanego nowego systemu monetarnego formowała się pod wpływem dwóch czynników: poglądów na temat właściwości i cech kruszcowego systemu monetarnego, oraz ogólnej polityki gospodarczej tego okresu.

Mimo że autorzy odrzucali kruszec jako podstawę monetarną,

nie mniej jednak utrzymywali zasady systemu kruszcowego. Odbija się to przede wszystkim w podkreślaniu, że pieniądz musi być wartościowy. Zdaniem tych autorów, monety są wartościowe, ponieważ materiał, z którego je bije się, posiada wartość. Powstało jednak skomplikowane zagadnienie, jak z chwilą odrzucenia kruszców szlachetnych, jako materiału monetarnego, uczynić pieniądz wartościowym, jako przedmiot, niezależnie od jego funkcji monetarnej. Autorzy wpadli na pomysł „zabezpieczenia". Twierdzili, że gdy pieniądz odpowiada wartościom realnym, jest wartościowy. Jako takie wartości wysuwano towary, kosztowności i domy. Najczęściej jednak wskazywano na ziemię, jako podstawę emisji pieniądza. Przede wszystkim w ten sposób autorzy zamierzali uzyskać poparcie klasy rolników, która na skutek przemian gospodarczych po odkryciu Ameryki straciła na znaczeniu. Dalej ziemia dla wszystkich przedstawiała się jako wartość realna, zawsze istniejąca. Zawsze odczuwano zależność całego gospodarstwa narodowego od ziemi. Wreszcie była ona dobrem narodowym, istniejącym w obrębie danego kraju.

Drugim czynnikiem, jaki wywarł wpływ na kształtowanie się koncepcji pieniądza, niezależnego od podstawy kruszcowej, był merkantylizm jako polityka gospodarcza. Oddziałał on na rozwój doktryny w sposób następujący: tendencje do niezależności i samowystarczalności gospodarczej dały się odczuć także w dziedzinie monetarnej, która najbardziej była międzynarodowa i najmniej podlegała krajowej polityce monetarnej poszczególnych państw. Tym tłumaczy się atak na system kruszcowy i chęć zastąpienia go przez system, którego stworzenie i którym kierowanie miało wyłącznie zależeć od władz, prowadzących ogólną politykę gospodarczą.

Należy tutaj zwrócić uwagę na znaczenie ówczesnej doktryny monetarnej dla poglądów na pieniądz papierowy. Zdanie, że pieniądz wywiera dodatni wpływ na życie gospodarcze, a jego ilość określa rozmiary transakcyj handlowych, musiało oddziaływać na uniezależnienie się od tego systemu, który zgodnie z ogólnie panującą wówczas opinią nie pozwalał na dokładne zwiększenie obiegu.

Law odziedziczył koncepcje, które formowały się pod wpływami różnorodnymi. Był on zmuszony poglądy te usystematyzować i uzgadniać. Znalazł duże bogactwo myśli i pomysłów, którę

jednak na skutek swej różnorodności przedstawiało wielkie niebezpieczeństwo, utrudniając zbudowanie jednolitej teorii.

10. W rozważaniach na tematy monetarne rozpatrywani autorzy nie połączyli swych myśli w jedną całość. Korzyści, jakie daje manipulowanie pieniądzem, uzasadniali wynikami, rzekomo osiągniętymi w różnych krajach Europy. Nie wykazywali związku logicznego między zwiększeniem ilości pieniądza a rozwojem życia gospodarczego.

Dopiero Law dał tym myślom teoretyczne podstawy: opierając się na koncepcjach swych poprzedników, zbudował on fundament, na którym teoria monetarna mogła się oprzeć. Ponadto Law zasługuje na wyróżnienie jeszcze z innego względu: wprowadził on do swych rozważań monetarnych nową myśl, którą zaledwie niewielu autorów poprzednio ubocznie i przypadkowo poruszyło, mianowicie problem stabilizacji wartości pieniądza. Można go uważać za inicjatora ruchu stabilizacji wartości pieniądza. Myśl ta, wysunięta w związku z krytyką systemu kruszcowego, w rozważaniach Law'a nabrała takiego znaczenia, że wysunęła się na czoło jego wszystkich koncepcyj ekonomicznych [146a]).

Teoria monetarna Law'a jest zbudowana na dwóch ogólnych podstawach, teorii wartości i teorii wymiany. Law stara się dowieść słuszności swych koncepcyj i myśli monetarnych przy pomocy wykazywania związku między postulatami i myślami z dziedziny monetarnej, a ogólną teorią ekonomii.

Law nigdzie nie definiuje terminu „wartość". W jego rozważaniach przejawia się wpływ różnych koncepcyj poprzedników tak, że wartość ma kilka znaczeń. Na ogół jednak Law rozumie wartość jako wielkość absolutną, która jest podstawą stosunku, w jakim dobra wymieniają się. Posiadanie przez dobra wartości jest uzależnione od użyteczności, czyli zdolności dobra do zaspokojenia potrzeb. Przez użyteczność (use, usage) Law rozumie możliwie szeroko pojętą zdolność do zaspokojenia potrzeb; jeśli użyteczność dobra (czyli możność zaspokojenia potrzeb) wzrośnie, wówczas wartość dobra musi powiększyć się i odwrotnie. Gdy dobro staje się bezużyteczne, tzn. nie zaspokaja żadnej potrzeby, przestaje posiadać

[146a]) Na ogół na tę myśl nie zwraca się większej uwagi i nie przypisuje się jej dostatecznego znaczenia. Np. Fisher w swej pracy „Stabilised Money: A History of the Movement", London 1935, w ogóle Law'a nie wspomina.

wartość. Dobrym przykładem wzrostu wartości dzięki zwiększeniu użyteczności jest srebro, którego wartość na skutek zastosowania monetarnego wzrosła znacznie [147]). Wartość większości dóbr zmienia się. Są jednak dobra, których wartość nie ulega zmianie, dzięki temu, że ich użyteczność jest zawsze taka sama; użyteczność tylko w tym wypadku może nie zmieniać się, gdy dobro zawsze zaspokaja wiele różnorodnych potrzeb; tak np. ziemia służy do produkowania zbóż, które zawsze będą potrzebne człowiekowi [148]).

Wielkość wartości zależy od ilości dobra w stosunku do popytu. Właściwie popyt, zdaniem Law'a, określa wartość, użyteczność jest jedynie niezbędnym warunkiem posiadania wartości przez dobro [149]). Z drugiej jednak strony Law wiąże użyteczność z popytem: rozmiary zapotrzebowania na dobro zależą od zdolności zaspokajania przez dobro potrzeb. Jeśli ilość zastosowań rośnie, zapotrzebowanie rozszerza się; gdy zaś ilość dobra nie wzrośnie odpowiednio, musi zwiększyć się wartość dobra.

Popyt, według Law'a, oznacza chęć nabycia pewnej ilości dóbr. Określa go cały szereg czynników, które zdaniem Law'a wykazują dosyć dużą stałość. Są to gusty i przyzwyczajenia konsumenta, użyteczność towaru, a z nią ściśle związany gatunek i t. p. Popyt rozumiany jako suma zastosowań danego dobra oraz intensywności odczuwania jego braku jest wielkością określoną dla poszczególnych jednostek oraz dla całego społeczeństwa.

Choć Law był świadom związku, jaki istnieje między ceną a popytem, jednakże rozwijając teorię wartości, tego związku nie bierze pod uwagę, gdyż milcząco zakłada stałość cen — wyklucza zmienność cen niezależnie od zmian po stronie towarowej.

Przez ilość dóbr Law rozumie dobra, pozostające do dyspozycji w danym momencie czy też okresie czasu. W wypadku dóbr, które zużywają się w ciągu krótkiego czasu, produkcja pokrywa się w sposób mniej więcej dokładny z istniejącą ilością towarów, w wypadku dóbr trwałych ilość istniejąca jest większa od produkcji. Ta okoliczność ma znaczenie dla funkcjonowania mechanizmu zmian wartości dóbr i wzajemnego przystosowania się do siebie popytu, ilości i wartości dóbr.

---

[147]) John Law — Oeuvres complètes, wyd. przez Paul Harsin. Paris 1934. S. 10, t. I.

[148]) Oeuvres complètes, o. c., s. 122—4, t. I.

[149]) Ib., s. 2, t. I.

Wartość ustala się na podstawie wzajemnego ustosunkowania się poszczególnych ilości i użyteczności oraz popytu. Wartość tak wyznaczoną autor uważa za naturalną[150]). Ceny pieniężne kształtować się winny odpowiednio do wyznaczonych wartości w sposób wyżej przedstawiony. Wartość tak długo nie zmienia się, jak długo te czynniki pozostają bez zmiany. Law podkreśla, że kształtowanie się wartości jest jednakowe dla wszystkich dóbr, autor uznaje jednolitą i ogólną teorię wartości.

Po wyjaśnieniu zasad, zgodnie z którymi kształtuje się wartość dóbr, Law przechodzi do przedstawienia mechanizmu, działającego w wypadku zmiany jakiegokolwiek z czynników ze sobą związanych, t. j. popytu, ilości i wartości. Zdaniem Law'a, czynnikiem, który ulega zmianie, jest popyt, ilość na ogół nie zmienia się.

Wartość zmienia się różnie w wypadku zmiany popytu zależnie od tego, czy ilość danego dobra może łatwo być zwiększona czy też nie. W wypadku dóbr, których ilość łatwo można powiększyć, zmiana popytu wywołuje odpowiednią zmianę po stronie ilości, w ten sposób nowy popyt jest całkowicie zaspokojony i wartość po przejściowych zmianach ustala się na poprzednim poziomie. Wypadki, jakie nastąpiły w dziedzinie cen po odkryciu Ameryki, zdaniem Law'a, potwierdzają to zdanie. Stwierdzając, że ceny dóbr wzrosły w tym okresie, dodaje, że stało się to jednak jedynie na skutek zwiększenia ilości pieniędzy; wprawdzie popyt na dobra wzrósł w ciągu dwustu lat, równocześnie jednak i ilość odpowiednio wzrosła, w rezultacie wartość dóbr musiała pozostać bez zmiany[151]).

Sprawa przedstawia się inaczej w wypadku dóbr trwałych, czy też takich, których ilości nie można powiększyć. Wówczas na ilość dóbr, znajdującą się na rynku, składa się nie tylko ilość wyprodukowana w danym okresie, lecz także ilość, która została poprzednio wyprodukowana i dotychczas nie jest skonsumowana. Wzajemne przystosowanie się ilości i popytu z trudnością następuje, a czasem jest w ogóle niemożliwe do osiągnięcia. W rezultacie wartość takich dóbr musi zmienić się.

Drugą podstawą, na której Law oparł swą teorię monetarną, jest teoria wymiany. Law nie rozpatrywał wcale teorii produkcji,

---

[150]) Oeuvres completes, o. c., s. 193, t. I.

[151]) Ib., s. 151, t. I.

milcząco zakładając, że kraj, mając odpowiednie warunki naturalne, jest zdolny do produkcji dóbr. Każdy kraj posiada pewne możliwości rozwoju gospodarczego, określone przez wielkość terytorium, istniejącą ilość ludności, wielkość przemysłu, położenie i t. p. Zdaniem Law'a, znaczenie każdego państwa można wyrazić przy pomocy relatywnych liczb; tak np. znaczenie gospodarcze Anglii w stosunku do Francji określa autor na 1:3. Ten stosunek wyznaczony przez różne czynniki, może być tylko wtedy rzeczywiście osiągnięty, gdy wymiana jest odpowiednio zorganizowana. Różne rodzaje wymiany w różnym stopniu pozwalają na wykorzystanie warunków naturalnych i zasobów gospodarczych kraju.

Najbardziej niekorzystną, jeśli chodzi o wyzyskanie potencjalnych możliwości kraju, jest wymiana naturalna. Niekorzyść tego systemu polega na trudności dobrania się kontrahentów. Ponadto w tym systemie jest rzeczą niemożliwą ścisłe określenie wartości dóbr wymienianych[152]). Trudności, wynikające z braku jednolitego miernika wartości, powiększają się, gdy handel wykracza poza granice określonego, stosunkowo niewielkiego terytorium. Ponadto zwiększenie odległości między kontrahentami znacznie powiększa koszty wymiany[153]).

Brak jednolitego miernika wartości daje się bardzo odczuć, gdy chodzi o wypłaty dokonywane w różnych terminach. Określanie zapłaty w towarach jest o tyle niewygodne, że należałoby uwzględnić gatunek towaru przyjmowanego w zapłacie[154]).

Te wszystkie niedogodności i ujemne strony wymiany naturalnej powodują, że rozwój handlu oraz związana z nim produkcja kraju, nie może nastąpić. W ten sposób gospodarka z konieczności jest zamknięta, wymiana ogranicza się do nabywania dóbr najbardziej koniecznych, oraz do wymiany nadmiarów dóbr produkowanych. W takim systemie wymiany każdy dąży do samowystarczalności gospodarczej. To podraża koszty produkcji, powodując marnotrawstwo sił i pracy, niemożliwość wprowadzenia specjalizacji. Autor daje przykład zaczerpnięty z rolnictwa. Każdy rolnik, dążąc do wytworzenia wszystkiego w obrębie własnego gospodarstwa, nawet na nieodpowiednich glebach sieje wszystkie zboża,

---

[152]) Oeuvres complètes, o. c., s. 4, 173, t. I.
[153]) Ib., s. 173, t. I, s. 78, t. III.
[154]) Ib., s. 174, t. I.

przy czym tylko w takiej ilości, by pokryć własne zapotrzebowanie.

Ten stan rzeczy można usunąć przez wprowadzenie wymiany pieniężnej, polegającej na tym, że istnieje specjalne dobro, stale pełniące funkcje pośrednika wymiany.

Na pieniądz należy użyć odpowiedniego materiału monetarnego. Gdy materiał monetarny jest jednakowego gatunku, dzięki czemu wartość jego jest zawsze jednakowa, gdy koszt przewozu jest stosunkowo niewielki, wreszcie gdy nie ulega on z upływem czasu zmianom fizycznym ani chemicznym, wówczas nadaje się on dobrze do pełnienia funkcji pośrednika wymiany. Przy jego pomocy łatwo jest zawierać i dokonywać transakcyj w handlu międzynarodowym, oraz regulować zobowiązania w czasie[155]).

W miarę jak ilość pieniądza zwiększa się w kraju, rozszerzają się rozmiary wymiany, wymiana pieniężna pozwala na odpowiedniejsze wykorzystanie zasobów gospodarczych kraju[156]). W rezultacie rozmiary produkcji rozszerzają się, następuje rozwój gospodarczy kraju.

Zarazem pieniądz, odznaczający się odpowiednimi właściwościami, jest dobrym środkiem nagromadzania wartości. W systemie wymiany naturalnej tezauryzacja była związana z kosztami, w systemie wymiany pieniężnej nagromadzanie wartości może odbywać się bez najmniejszej trudności i bez powodowania strat[157]).

Znaczenie istnienia odpowiedniego mechanizmu wymiennego Law przedstawia w sposób bardzo obrazowy. Zwracając uwagę na dobrze zorganizowany system pieniężny w Anglii, oraz na zacofanie Francji pod tym względem, autor czyni następującą uwagę: „Naród, który posługiwałby się bronią palną, nie miałby większej przewagi w stosunku do narodu, uzbrojonego w łuki i strzały, tak jak Anglicy mają nad Francuzami w dziedzinie handlu“[158]).

Na tych ogólnych podstawach teoretycznych Law buduje teorię monetarną. Autor napotyka na trudności przy określaniu istoty pieniądza, daje kilka definicyj pieniądza, różniących się krańcowo: czasami jest zdania, że pieniądz jest kawałkiem kruszcu, czasami zaś twierdzi, że pieniądz jest jedynie pośrednikiem wymiany, który

---

155) Ib., s. 174, 196, t. I.
156) Ib., s. 14, t. I.
157) Ib., s. 174—5, t. I.
158) Ib., s. 158, t. II.

swe funkcje spełniać może niezależnie od tego, z jakiego materiału jest wykonany. Mimo że Law dochodzi ostatecznie do wniosku, że pieniądz może być wytworzony z bezwartościowego materiału, to jednak koncepcja pieniądza jako towaru zaważyła na rozważaniach Law'a, zwłaszcza przy jego pomysłach przebudowy systemu monetarnego i wprowadzenia pieniądza rentowego [159]).

Pieniądz, zdaniem autora, spełnia cztery zasadnicze funkcje: miernika wartości, pośrednika wymiany, środka, przy pomocy którego określamy umowy i spłacamy je następnie, oraz środka tezauryzacji. Idąc śladami swych poprzedników, pośredniczenie w wymianie Law wysuwa na plan pierwszy [160]). Pieniądz wiąże poszczególnych kontrahentów dzięki obieganiu. Tezauryzowanie pieniądza uniemożliwia spełnianie tej najważniejszej funkcji; dla jaśniejszego wyjaśnienia tej kwestii Law porównywa pieniądz z ziemią: „Grunty nieuprawione nic nie produkują, monety stezauryzowane nic nie wytwarzają. Każdy człowiek, który uprawia ilość ziemi, zaledwie potrzebną dla swego utrzymania i który nie pozwala jej uprawiać innym, jest wrogiem ojczyzny" [161]).

Pieniądz powinien posiadać stałą wartość (rozumianą w sensie wyżej wyjaśnionym); wtedy ten postulat jest spełniony, gdy ilość pieniądza ściśle odpowiada popytowi na pieniądz. Wówczas ceny ściśle będą odpowiadały stosunkom wartości, jakie poszczególne dobra posiadają, oraz będą ulegały zmianom tylko wtedy, gdy wartości dóbr będą się zmieniały.

Poza tym, że podaż materiału monetarnego winna być dowolnie i swobodnie regulowana, materiał ten musi ponadto posiadać wiele innych właściwości: być trwały, łatwo przenośny, przekazywany przez doręczenie, podzielny, oraz otrzymywany o określonej jakości.

Teoria wartości pieniądza Law'a nie odbiega od ogólnej teorii wartości dóbr. Law żąda (choć czasami rezygnuje z tego postulatu), by materiał monetarny był bezpośrednio użyteczny. Czasami bezpośrednią użyteczność zastępuje autor użytecznością pośrednią: polega to na tym, że ludzie uważają pieniądz za użyteczny dzięki temu, że za niego można nabyć inne dobra.

---

[159]) Oeuvres complètes, o. c., s. 150, t. III.
[160]) Ib., s. 149, t. III.
[161]) Ib. s. 92, od. 22, t. III.

Wartość pieniądza określa ilość i popyt na pieniądz. Gdy ilość pieniądza odpowiada popytowi, wówczas wartość pieniądza nie ulega zmianie. Na podstawie możliwości zwiększenia podaży materiału monetarnego odpowiednio do wymagań polityki monetarnej, Law ocenia, czy dane dobro nadaje się do pełnienia funkcyj monetarnych, czy też nie. Potępia kruszce szlachetne, jako materiał monetarny, gdyż produkcji złota i srebra nie można odpowiednio określać [162]).

Popyt na pieniądz jest wyznaczany przez cały szereg czynników, z których najważniejszym są rozmiary produkcji i stan przemysłu [163]). Drugim czynnikiem jest ilość ludności w kraju. Bezrobocie jest dowodem, że popyt na pieniądz nie jest zaspokojony [164]). Ostatecznie Law dochodzi do wniosku, że obiegi w poszczególnych krajach powinny tak mieć się do siebie, jak znaczenie poszczególnych państw, wyrażone przy pomocy relatywnych liczb [165]).

Gdy polityka pieniężna będzie tak prowadzona, że ilość pieniądza będzie ściśle odpowiadała popytowi, wyznaczonemu przez te różne czynniki, wartość pieniądza nie będzie się zmieniała (innymi słowy, zmiany cen będą pochodzenia niemonetarnego), oraz osiągnie się całkowite wyzyskanie sił naturalnych kraju, ilości ludności, oraz zasobów materialnych i wyposażenia kapitałowego. Tak więc pieniądz nie będzie wprowadzał żadnego zakłócenia natury monetarnej, stosunki gospodarcze będą układały się, jakby pieniądza w ogóle nie było.

Praktycznym sprawdzianem właściwej polityki monetarnej jest stopa procentowa i ceny dóbr. Gdy stopa procentowa i ceny utrzymują się na tej samej wysokości, jest to dowodem, że polityka monetarna jest odpowiednio prowadzona. W każdym wypadku niewłaściwej polityki monetarnej (podszacowanie, zwiększenie podaży kruszców szlachetnych z nowoodkrytych ziem) natychmiast reagują ceny dóbr i stopa procentowa [166]).

Od ogólnych rozważań Law przechodzi do kwestii praktycznej

---

[162]) Oeuvres complètes, o. c., s. 96, t. I.
[163]) Ib., s. 56, 158, t. I.
[164]) Ib., s. 6, t. II.
[165]) Ib., s. 160, t. I.
[166]) Ib., s. 90, t. I.

takiego zreorganizowania systemu pieniężnego, który by odpowiadał wymaganiom jemu stawianym. Law odrzuca system kruszcowy, gdyż ten nie zadowala postulatów właściwej polityki pieniężnej. Nawet gdyby ilość kruszców można było dowolnie regulować, to i w tym wypadku system kruszcowy nastręcza krytykę, mianowicie nie wiadomo, jaka ilość kruszców jest potrzebna na cele monetarne. System pieniężny właściwy powinien odznaczać się automatyzmem dostosowania ilości pieniądza do popytu. Law wątpi, by system kruszcowy mógł odznaczać się tą właściwością. „Chociażby Parlament", mówi autor, „mógł dostarczyć ludności pieniądza kruszcowego w tak wielkiej ilości, jakiej potrzeba, Parlament nie mógłby właściwie ocenić, jaka suma mogłaby służyć krajowi, ponieważ popyt zmienia się" [167]). Tak więc abstrahując od innych wad i niedogodności systemu kruszcowego, brak automatyzmu całkowicie go dyskwalifikuje.

Próbowano uczynić system kruszcowy bardziej odpowiedni do pełnienia funkcyj monetarnych; najczęściej starano się rozwiązać trudności monetarne na drodze dowolnego określania ceny srebra i złota, to jednak nie dało wyników pożądanych [168]). Również nie osiągnięto spodziewanych wyników przez bardziej ekonomiczne gospodarowanie istniejącym w kraju zapasem kruszców szlachetnych i monet [169]). Regulowanie ruchów złota i srebra w obrocie międzynarodowym nie daje spodziewanych korzyści. Zakazy wywozu oraz premiowanie przywozu srebra i złota w rezultacie też nie jest skuteczne [170]).

Lepsze wyniki osiągnięto przez wprowadzenie banknotów, wymienialnych na kruszec. Pieniądz papierowy obiega szybciej, niż pieniądz kruszcowy; tak więc samo zastąpienie pieniądza kruszcowego pieniądzem papierowym poważnie zwiększa efekt obiegu pieniężnego, pomijając cały szereg innych korzyści, jakie to zastąpienie daje [171]). Jednakże to ulepszenie systemu kruszcowego nie pozwala na dostateczne zwiększenie obiegu. Ostatecznie Law dochodzi do wniosku, że, „aby zapobiec brakowi monet, trzeba stwo-

---

[167]) Oeuvres complètes, o. c., s. 120—122, t. I.
[168]) Ib., s. 58, 184, 189, t. I.
[169]) Ib., s. 46, 176, t. I.
[170]) Ib., s. 46, 176, t. I.
[171]) Ib., s. 308, t. II.

rzyć nowy pieniądz, równie użyteczny, równie wygodny i równie pewny, jak pieniądz kruszcowy“ [172]).

Idąc śladami swych poprzedników, Law wysuwa ziemię, jako podstawę tworzenia pieniądza. Zalety ziemi pod tym względem są następujące: ziemia posiada wartość niezależnie od zastosowania monetarnego dlatego, że tylko pewna część będzie służyła dla celów monetarnych. Swoboda i możność wymieniania ziemi na pieniądz i pieniądza na ziemię zapewni systemowi pieniądza rentowego tak podnoszony przez autora automatyzm dostosowania podaży pieniądza do popytu, nieodzowny warunek utrzymania stałej wartości pieniądza. Wreszcie kraj uniezależni się od zagranicy w dziedzinie podaży materiału na cele monetarne.

Law jest zdania, że proponowany system pieniądza rentowego przyjmie się łatwo, gdyż zapewni cały szereg korzyści. Jeśliby jednak ludzie nie umieli ocenić korzyści nowego pieniądza i byli przeciwni jego wprowadzeniu, wówczas należałoby stosować przymus, któremu Law jest zasadniczo przeciwny, a ucieka się do niego jako do ostatniej deski ratunku [173]).

Jeśli chodzi o praktyczną realizację systemu tego, Law wysuwa jeden z trzech sposobów tworzenia pieniądza na podstawie ziemi: 1. emisja not (dokonywana przez specjalną instytucję) w formie pożyczek udzielanych właścicielom ziemi za zabezpieczeniem majątków do połowy lub trzech czwartych ich wartości, 2. w postaci warunkowego skupu majątków przez instytucję emisyjną; właściciele mieliby prawo odkupywania ziemi po upływie określonego czasu; 3. w formie bezwarunkowego skupu ziemi po cenie rynkowej.

Law nie zatrzymał się na pomyśle pieniądza rentowego, jako podstawy zreformowania istniejącego systemu pieniężnego. W jego późniejszych pismach znajdujemy myśli dalej idące: w ogóle odrzucał podstawę materialną tworzenia pieniądza; prawdopodobnie doświadczenie monetarne we Francji wywarło duży wpływ na formowanie się tej koncepcji. Tego rodzaju koncepcji Law nie sformułował dosyć jasno, właściwie rzucił on tylko śmiałą i nową myśl.

11. Wyżej przedstawiliśmy doktrynę monetarną Law'a na tle

---

[172]) Oeuvres complètes, o. c., s. 78, t. III.

[173]) Ib., s. 211, t. I.

poglądów jego poprzedników. Teoria Law'a w porównaniu z nimi wykazuje wyższość: Law pierwszy dokładnie wyraził wymagania, jakim winien odpowiadać system monetarny, by w sposób właściwy i odpowiedni swe funkcje mógł spełniać. Zarazem dał uzasadnienie teoretyczne, dlaczego tym wymaganiom system monetarny winien odpowiadać. Autor postawił dwa postulaty: utrzymanie przez pieniądz niezmiennej wartości, oraz zaspokojenie popytu na pieniądz. Zdaniem autora, spełnienie tych dwóch postulatów umożliwi krajowi wyzyskanie wszystkich sił gospodarczych.

Law zastąpił wiarę swych poprzedników w aktywne oddziaływanie i właściwości pieniądza dowodem, że pieniądz jest rzeczywiście czynnikiem produkcji, odgrywającym rolę dominującą w całokształcie stosunków gospodarczych kraju.

Dzięki takiemu postawieniu problemu zagadnienie manipulowania pieniądzem weszło na inne tory. Wprawdzie Law bezpośrednio nie znalazł godnych siebie kontynuatorów tej teorii, prawdopodobnie wskutek niepowodzenia swego eksperymentu gospodarczego we Francji, niemniej jednak koncepcja ta znalazła znów zwolenników pod koniec w. XVII w Anglii; obecnie zaś odżyła ona na nowo, znajdując cały szereg gorących wyznawców.

INGLOT STEFAN (Lwów)

ROLA J. J. BARANOWSKIEGO W UŁOŻENIU PLANU POŻYCZEK FRANCUSKICH Z LAT 1871 i 1872.

LE PLAN FINANCIER DE J. J. BARANOWSKI POUR LES EMPRUNTS FRANÇAIS, NÉGOCIÉS EN 1871 ET 1872.

Treść: Temat i źródła. (Thème et sources). — Biografia Baranowskiego. (Biographie de Baranowski). — Plany pożyczek francuskich z lat 1871 i 1872. (Les plans financiers des emprunts français, négociés en 1871 et 1872). — Plan pożyczek Baranowskiego. (Le plan financier de Baranowski pour ces emprunts.

TEMAT I ŹRÓDŁA.

W czasie inwentaryzacji spuścizny rękopiśmiennej Wojciecha Kętrzyńskiego, b. dyrektora Zakładu Narodowego im. Ossolińskich, natrafiłem na grupę listów pisanych w latach 1886—9 przez Jana Józefa Baranowskiego do W. Kętrzyńskiego w sprawie przekazania do Ossolineum: jego tablic rachunkowych, kopii listów pisanych do francuskich ministrów finansów, do prezydentów Republiki francuskiej i do innych mężów stanu lub członków administracji dróg żelaznych we Francji, jak też sporo notatek objaśniających plan finansowy, według którego była w roku 1871 i 1872 rozpisana pożyczka 5 miliardów franków w celu zapłacenia przez Francję odszkodowania wojennego Prusom [1]). W wyniku przeprowadzonej korespondencji Baranowski przesłał te papiery do Ossolineum już w r. 1886 [2]), razem z drukowanym krótkim ich spisem pt.: „Bordereau des papiers concernant le plan financier conçu et élaboré par Jean Joseph Baranowski pour l'emprunt de 5 milliards

[1]) Rkps Ossol. 6204/II, t. I, str. 369—439

[2]) Rkps Ossol. 3115/III.

de francs". Stały się one podstawą do napisania niniejszego artykułu i do spełnienia tym samym życzenia Baranowskiego, który w jednym z listów pisze do W. Kętrzyńskiego, że przesyła rękopisy swych najważniejszych w życiu prąc do Ossolineum i drukuje spis ich po to, by dać znać rodakom, że nie stracił na próżno czasu na emigracji, lecz pracował dla Francji gorliwie, chociaż ta odpłaciła się mu niewdzięcznością, gdyż za ten tak ważny plan finansowy, który ją ocalił od dalszych zaborów niemieckich, Rząd francuski nie przyznał mu żadnego wynagrodzenia, tylko podziękowanie ministra finansów Pouyer-Quertier, któremu „bona fide" plan powierzył, a który on sobie, wedle kilkakrotnie przez Baranowskiego wyrażanej opinii, przywłaszczył i miał ogromny zysk z niego w negocjacji z bankierami [3]).

W r. 1886 kilka polskich dzienników jak Gazeta Narodowa. Kurier Polski i inne pomieściły artykuł napisany w tej sprawie przez Baranowskiego, aby dać więcej szczegółów o tej tak ważnej kombinacji, która go kosztowała, jak dosłownie pisze, dużo mozolnej pracy i nie mało wydatków. Ówczesna dyrekcja Zakładu Narodowego im. Ossolińskich ułatwiła mu swym pośrednictwem druk tego artykułu. Artykuł wydrukowany w dziennikach polskich przetłumaczył Baranowski jeszcze w tymże r. 1886 na język francuski, by wydrukować go kolejno w którymś z dzienników londyńskich, poświęconych sprawom ekonomicznym i finansowym a to w tym celu, jak z korespondencji wynika, aby i w Anglii poznali, że Polacy nie próżnują i chociaż zmuszeni żyć za granicą swego kraju, pracują dla jego chwały narodowej bez wynagrodzenia [4]).

BIOGRAFIA BARANOWSKIEGO.

Jan Józef Baranowski urodził się 7. IX. 1805 r. w Smiłowiczach (pow. ihumeński, gub. mińska) [5]). Po ukończeniu wydziału prawa w Uniwersytecie wileńskim został urzędnikiem Banku Polskiego w Warszawie, gdzie od r. 1828 pracował w charakterze

[3]) Rkps Ossol. 6204/II, str. 369.

[4]) Rkps Ossol. 6204/II, str. 397.

[5]) Biografię jego podaje w Polskim Słowniku Biograficznym (Kraków 1935, t. I, str. 281) Stanisław Piotr Koczorowski. Korzystając z niej, uzupełniamy ją równocześnie w przedmiocie nas interesującym na podstawie korespondencji znajdującej się w Ossolineum.

podsekretarza w biurze korespondencji zagranicznej. Następnie brał czynny udział w powstaniu listopadowym, a zmuszony po jego upadku do emigracji, osiadł w r. 1832 we Francji. Tu pracował w różnych dziedzinach. W r. 1837 powołany został przez b. dyrektora Banku Polskiego, L. Jelskiego, na kasjera banku „Jelski, Dussard i Cie" w Paryżu, gdzie pracował aż do upadku tego banku. W r. 1843 zorganizował buchalterię podwójną na kolei Paryż-Rouen-Le Havre i był inspektorem rachunkowości tej kolei do 1848 r. Od roku 1842 zajmował się pracą nad wynalazkami, które w liczbie dwunastu krótko omówił w broszurze przysłanej do Ossolineum pt. „Inventions mécaniques et travaux litteraires". Z tych wynalazków sam dwa uważa za najważniejsze, tj. „sygnały automatyczne", zastosowane na głównych liniach dróg żelaznych we Francji, Anglii i Włoszech i „machinkę do drukowania, numerowania i kontrolowania biletów kolejowych, bądź jakichkolwiek kart dla administracyj rządowych, handlowych etc.", za którą został odznaczony na wystawie londyńskiej w r. 1851. Gdy w r. 1872 przeniósł się do Londynu, pracował tam w Towarzystwie Literackim Polskim jako podsekretarz, a następnie jako sekretarz. Wtedy opracował i drukiem ogłosił: „Vade-mecum de la langue française" i słowniki: do nauki języka polskiego dla Anglików i Amerykanów, polsko-angielski do nauki języka angielskiego dla Polaków [6]).

W czasie wojny prusko-francuskiej przebywał Baranowski w Paryżu. Był świadkiem bombardowania tego miasta i rozruchów komuny, a słysząc już od stycznia 1871 r. o pertraktacjach pokojowych między Francją a Prusami i o żądaniu Prus zapłacenia przez Francję olbrzymiej kontrybucji sięgającej kilku miliardów franków, począł opracowywać plan pożyczki potrzebnej do spłacenia kosztów wojny [7]).

---

[6]) Rkps 6204/II. str. 369. Data jego śmierci, a to 10. III. 1888, podana w Słowniku biograficznym jest mylna, gdyż ostatni jego list do W. Kętrzyńskiego ma datę 2. VIII. 1889. Baranowski pisze w nim, że ma lat 83.

[7]) Już z listów Baranowskiego pisanych do francuskich mężów stanu wynika, że było wówczas więcej ludzi opracowujących plany pożyczki francuskiej. Mówi też o tym ogólnie bez wymieniania nazwisk Mathieu-Bodet w pracy pt. Les finances françaises de 1870 à 1878 (t. I. Paryż 1881). Również A. Lewak podaje w życiorysie Ksawerego Branickiego, że on nie tylko ulokował duże sumy w pożyczce państwowej w r. 1871, ale także ogłosił broszury o sposobach spłaty kontrybucji niemieckiej przez podatek od kapitałów.

Pomysły jego w tej sprawie, jak wynika z korespondencji, były znane ministrowi finansów Pouyer-Quertier już od połowy marca 1871. Zmieniane potem w następstwie podania do publicznej wiadomości szczegółowych, przedwstępnych punktów traktatu z 26 lutego, podpisanego we Frankfurcie nad Menem 10 maja 1871, zostały ostatecznie zredagowane 2 maja 1871, lecz z powodu trudności komunikacyjnych, spowodowanych wojną, dostały się w ręce wspomnianego ministra finansów, przebywającego w Wersalu, dopiero 1 czerwca 1871. Ta ostateczna redakcja planu pożyczki posłużyła, według zdania Baranowskiego, za podstawę do wypuszczenia sławnej pożyczki francuskiej, która podziw wzbudziła w całym świecie.

PLANY POŻYCZEK FRANCUSKICH Z LAT 1871 i 1872.

Literatura francuska tego przedmiotu nie wspomina o Baranowskim i jego pracy ani słowa. Podając w krótkości plany wspomnianej pożyczki, opieramy się na tym, co w tej sprawie pisze Mathieu-Bodet, późniejszy minister finansów, śledzący współcześnie rozwój wypadków. 26 lutego 1871 podpisał Thiers, któremu Zgromadzenie poruczyło władzę wykonawczą, przedwstępne punkty pokojowe w Wersalu. Francja, odstępując Alzację i tzw. niemiecką Lotaryngię, musiała zapłacić w trzech latach odszkodowanie wojenne w wysokości 5 miliardów z 5% odsetkami za zwłokę, które od wymienionej kwoty narosły do 2 marca 1874 do 301 milionów, i wyżywić wojsko niemieckie aż do czasu zupełnej ewakuacji kraju [8]). Nadto rząd niemiecki wymógł, by zapłacenie 5 miliardów było uskutecznione w głównych miastach handlowych Niemiec albo w kruszcach szlachetnych (en métal), złocie lub srebrze, albo w biletach banku Anglii i Prus, banku królewskiego Niderlandów i Banku narodowego Belgii albo w papierach na zlecenie lub listach wymiennych, dających się zrealizować w wartościach gotówkowych. Wedle przewidywań i zapewne intencyj rządu pruskiego warunek wypłacenia tego ogromnego odszkodowania wyłącznie albo w kruszcach szlachetnych albo w walorach zagranicznych miał sprowadzić na Francję głęboki kryzys monetarny i finansowy.

[8]) E. Driault i G. Monod, Dzieje polityczne i społeczne XIX w., str. 241 i nast.; Mathieu-Bodet, Les finances françaises de 1870 à 1878, t. I, str. 3; Henri Sée, Französische Wirtschaftsgeschichte t. II. Jena 1936, str. 306.

Że to nie nastąpiło, zawdzięcza Francja głównie dobrze opracowanemu planowi pożyczek z 1871 i 1872, które pokryte z wielką nadwyżką sprawiły, iż Francja pobita w wojnie, utrzymała się mimo to gospodarczo na pierwszym miejscu, zadziwiając świat cały szybkością i akuratnością spłaty odszkodowania. Stąd to kwestia, kto był twórcą takiego planu, ma bardzo ważne znaczenie.

Mathieu-Bodet podaje cztery, względnie pięć proponowanych systemów dostarczenia skarbowi francuskiemu 5 miliardów potrzebnych do wypłacenia Niemcom odszkodowania. Zauważa przy tym, że podaje tylko te systemy, które były wysuwane przez członków Zgromadzenia Narodowego, lub też spoza tegoż. Członkowie Zgromadzenia zaproponowali — jako pierwszy projekt — nie uciekać się do pożyczki, ale obłożyć kapitał ruchomy i nieruchomy wszystkich Francuzów podatkiem nadzwyczajnym, równającym się wysokości kwoty odszkodowania wojennego. Propozycja ta, wywołana pobudkami szczerego patriotyzmu i sprawiedliwości społecznej, była w praktyce nie do przeprowadzenia. Okazało się bowiem, że do jej wykonania był niezbędny przy tym systemie warunek, by danina nadzwyczajna była oparta na realnej (sprawiedliwej) podstawie ocenienia istotnych zdolności płatniczych każdego z obywateli. Zarówno więc Komisja budżetowa odrzuciła ten system, jak i sami jego autorowie zaniechali go. Uznano, że skarb państwa musi zaciągnąć pożyczkę dla spłacenia odszkodowania wojennego. Najpierw została zgłoszona propozycja puszczenia w obieg obligacyj premiowych, spłacalnych w 99 latach. Ten sposób zaciągania pożyczki był stosowany z powodzeniem od pewnego już czasu przez francuskie towarzystwa kolei żelaznych. Obligacje, emitowane o wartości nominalnej 1000 franków, byłyby amortyzowane w określonym wyżej terminie po 2000 franków, tzn. z premią 100 za 100. Proponowana kombinacja zapewniała umorzenie kapitału pożyczki w dziewięćdziesięciu dziewięciu latach i zmniejszała natychmiast roczny ciężar biura pożyczkowego o 27 milionów. Lecz system ten nie został przyjęty, mimo realnych korzyści, jakie dawał. Okazało się wnet, że zrezygnowanie z ewentualności zaoszczędzenia 27 milionów rocznie opłaciło się. Nie miano tu całkowitej pewności, czy subskrypcja 2 miliardowych obligacyj, spłacalnych w długim terminie i przy premii, zostanie w całości pokryta; nadto chodziło o ustalenie takiej formy pożyczki, w której wzięłaby udział klientela zagraniczna, bo to dopiero gwa-

rantowało całkowite jej powodzenie. Jules Brames zaproponował kolejno wydanie obligacyj premiowych i losów, spłacalnych w 32 latach. I ta propozycja została odrzucona, bo obawiano się, że walory pożyczki z losami byłyby wykluczone nie tylko z oficjalnych rynków zagranicznych, ale nadto zaledwie dość ograniczona część kapitalistów francuskich przyjęłaby je. Nie spodziewano się więc ściągnąć tą drugą drogą 2 miliardów i 500 milionów. Również był odrzucony system mieszany, polegający na podwójnej emisji rent długoterminowych premiowych z losami.

Po długich debatach zdecydowano się na pożyczkę w rentach długoterminowych, ponieważ do tego typu pożyczek miała publiczność szczególne upodobanie, a z drugiej strony renty długoterminowe były notowane na wszystkich głównych rynkach europejskich. Debatowano tylko nad tym, czy należy pożyczkę zaciągnąć w rencie 5% zgodnie z projektem Rządu, czy też w rencie 3%, jak tego żądali niektórzy członkowie Zgromadzenia. Emisja pożyczki 3%, uwzględniając tę samą wysokość pożyczki (tj. 2½ miliarda), nakładała na budżet mniejsze ciężary, równocześnie zaś wzmacniała kredyt państwowy i przyczyniała się do ogólnego obniżenia stopy procentowej. Jednak Rząd i Zgromadzenie dali pierwszeństwo pożyczce w rencie 5%, uwzględniając sytuację, w jakiej znajdowała się Francja w latach 1871—72. Ta sytuacja zadecydowała też o metodzie emisji. Ustalono, że ma to być subskrypcja publiczna, przeprowadzona bezpośrednio przez państwo.

21 czerwca 1871 została uchwalona 5% pożyczka w wysokości 2 miliardów, która ze względów politycznych ., dla osiągnięcia sukcesu Rządu przed bezpośrednio następującymi wyborami 27 czerwca, została rozpisana na 82.50, więc z faktycznym oprocentowaniem 6.06%. W kilku godzinach, jak pisze H. Sée, zostało podpisanych 4.9 miliardów. Kurs podniósł się już w następnym dniu na 84.60 i osiągnął do 30 października 94.95. Działała tu niewątpliwie spekulacja, dlatego gdy Rząd rozpisał 28 lipca 1872 drugą 5% pożyczkę w wysokości 3 miliardów, nie tylko w Paryżu, ale także równocześnie w Londynie, Amsterdamie, Antwerpii, Genewie, Wiedniu, Hamburgu, Kolonii i Frankfurcie, utworzył syndykat gwarancyjny z 55 banków. Mimo, że wypuszczono ją po kursie nieco wyższym w stosunku do pierwszej pożyczki (84.50 w stosunku do 82.50), zostało w przeciągu dwóch dni subskrybowanych 43.8 miliardów, z tego w Paryżu 13.3, w reszcie

Francji 4.5, a zagranicą 26 miliardów. Z dochodów, jakie przyniosły te dwie pożyczki, zapłacono do 7 grudnia 1872 około 3 miliardów odszkodowania, a gdy minister Leon Say zdecydował się pod wpływem Thiersa na spłatę dalszej części miesięcznie po 250 milionów, odszkodowanie zostało w pełni zapłacone do 5 września 1873. 13 września 1873 pruskie wojsko opuściło kraj. Niemcy, które na koszta wojenne wydały, według Mathieu-Bodet'a, około $1^1/_2$ miliarda [9]), otrzymały od Francji 5·316 miliardów. Z tego przypadało 742 milionów na gotówkę, 4·248 miliardów na dewizy. Reszta została zarachowana na odszkodowanie Wschodniej Kolei i na kontrybucję paryską [10]).

PLAN POŻYCZEK BARANOWSKIEGO.

Jak wynika z odnośnych materiałów rękopiśmiennych, znajdujących się w Ossolineum, już od stycznia 1871 r. rozpoczął Baranowski opracowywanie swego planu pożyczki na pokrycie odszkodowania wojennego Prusom. 30 stycznia tegoż roku przygotował pierwszą tabelę kalkulacyjną pt. „Wykaz funduszów towarzystwa kredytu reparacyjnego Francji dla pożyczek $7^1/_2$% amortyzujących się w wysokości wartości nominalnej w przeciągu lat 30". Tabelę tę, razem z jej szczegółowym omówieniem, przesłał pod datą 21 lutego 1871 A. Thiersowi, wówczas prezydentowi Republiki francuskiej, który przez szefa swego gabinetu dał mu potwierdzenie odbioru z podziękowaniem. Kolejno opracował jeszcze trzy tabele statystyczne, dla których jednak podstawą była pierwsza tabela. 11 marca 1871 przesłał ministrowi finansów Pouyer-Quertier do Wersalu razem z listem szereg egzemplarzy tabeli litografowanej dla 7% pożyczek, amortyzujących się również w wysokości wartości nominalnej w przeciągu lat 30-tu. Własnoręcznie napisanym listem datowanym 13 marca 1871, minister Pouyer-Quertier podziękował mu za to [11]).

---

[9]) Mathieu-Bodet, op. cit., str. 3.

[10]) Henri See, Französische Wirtschaftsgeschichte, str. 308.

[11]) Omawiając tę sprawę Baranowski dodaje: „Tylko okazaniu tego listu i pozostawieniu z niego koperty (adresowanej także własnoręcznie przez ministra) w prefekturze policji zawdzięczałem, że dnia 21 października otrzymałem natychmiast paszport do Londynu, gdzie musiałem udać się dla spraw dosyć naglących, podczas kiedy żaden z Polaków nie mógł opuścić Paryża bez specjalnego upoważnienia ministra spraw wewnętrznych, ponie-

Tabl. 5.

Recettes annuelles par chaque Milliard de francs prêté, et amorti en 30 ans

Années d'Amortissement	Capital 200 millions de francs fixes et 600,000 actions de 500 f. libérées, comme d'un intérêt de 5 p. 100	Bons à échoir en 3 années, variables, pouvant être émis jusqu'au montant de 2,400,000 de 250 f. chacun, et placés au taux de 4 p. 100	Excédant des Recettes annuelles qui se place à intérêts composés de 5 p. 100	Intérêts à accroître pour l'excédant des Recettes placé par Milliard de francs	Intérêts à accroître pour l'excédant des Recettes placé en Compte de Banque	pour 600,000 Obligations de Chemins de fer placés à 4 p. 100	Annuités dues pour le prêt d'un milliard de francs à 4 p. 100	Bons payables à 250 francs	Totaux des Recettes annuelles.
	f	f	f	f	f	f	f	f	f
1ère	90 millions en espèces et la vente	1,020,000,000				9 millions	75 millions	1,200,000	1,195,200,000
2e			181,200,000	5,100,000		9 -	70 -	1,200,000	187,300,000
3e		Excédants	91,150,000	4,980,000	1,000	9 -	70 millions	1,200,000	183,281,000
4e		des Recettes pour	95,201,000	4,740,000	2,000	9 -	70 -	1,200,000	180,153,000
5e	210 millions	diverses années	93,105,000	4,650,000	1,900	9 -	70 -	1,200,000	177,254,000
6e	de francs	pour être placés en	90,934,000	4,550,000	9,000	9 -	70 -	1,200,000	176,693,000
7e	représentés par	Obligations de Chemins de fer	86,682,000	4,300,000	8,000	9 -	70 -	1,200,000	171,189,000
8e	600,000	par milliard de francs,	82,489,000	4,100,000	9,000	9 -	70 -	1,200,000	166,753,000
9e	obligations 3 p.	et remis au trésorier	78,253,000	3,950,000	2,000	9 -	70 -	1,200,000	163,375,000
10e	du Chemin de fer Prussien,	305,848,000.	77,095,000	3,850,000		9 -	70 -	1,200,000	161,154,000
11e	vous comme espèces		76,994,000	3,800,000		9 -	70 -	1,200,000	160,994,000
12e	au lieu de		71,244,000	3,550,000	2,000	9 -	70 -	1,200,000	154,996,000
13e	350 francs,		67,880,000	3,350,000	6,000	9 -	70 -	1,200,000	151,142,000
14e	en sorte que pour		65,201,000	3,250,000	2,000	9 -	70 -	1,200,000	148,451,000
15e	une action	648,118,000.	64,122,000	3,200,000	1,000	9 -	70 -	1,200,000	147,322,000
16e	libérée de 500 f		64,425,000	3,200,000	2,000	9 -	70 -	1,200,000	147,809,000
17e	capitaux 250 f.		61,069,000	3,050,000		9 -	70 -	1,200,000	144,339,000
18e	à intérêt annuel,		59,289,000	2,950,000	1,000	9 -	70 -	1,200,000	142,401,000
19e	et dividendes ultérieurs		58,924,000	2,900,000	2,000	9 -	70 -	1,200,000	142,040,000
20e	dans la Colonne		60,170,000	3,000,000	1,000	9 -	70 -	1,200,000	143,374,000
21e	ci contre) sont remboursés		62,091,000	3,150,000		9 -	70 -	1,200,000	146,241,000
22e	par une nouvelle émission		61,734,000	3,100,000	2,000	9 -	70 -	1,200,000	145,038,000
23e	de francs à leur valeur		60,178,000	3,100,000	1,000	9 -	70 -	1,200,000	143,584,000
24e	en espèces 150 f.		62,209,000	3,100,000	2,000	9 -	70 -	1,200,000	145,718,000
25e	et le reste		62,613,000	3,100,000	2,000	9 -	70 -	1,200,000	146,319,000
26e	Bénéfice	664,121,000.	64,819,000	3,200,000	3,000	9 -	70 -	1,200,000	148,257,000
27e	une dividende		69,097,000	3,450,000		9 -	70 -	1,200,000	152,747,000
28e	Obligations pour 350		70,577,000	3,550,000	3,000	9 -	70 -	1,200,000	154,332,000
29e	Ensemble 500 f.		74,242,000	3,700,000	2,000	9 -	70 -	1,200,000	158,134,000
30e	comme les nouveaux		75,544,000	3,750,000	3,000	9 -	70 -	1,200,000	158,817,000
Année Finale		Reste Solde des Excédants de Recettes	48,887,000			Obligations à rembourser à la Banque de France	Total annuités	Total Bons	5,748,580,000

Situation de l'Etablissement au bout de 30 ans.

Je suppose d'abord, d'après les colonnes des paiements que tout le Passif retrouve matériellement liquidé, et successivement

1°. Que tous les Bons de 600 f. émis (dans la limite des statuts) au nombre de 2,400,000, soit quatre fois la somme de 600,000 obligations 3 p. des Chemins de fer déposées à la Banque de France à titre d'un fonds de garantie permanent, sont tous les engagements de l'établissement, et spécialement pour le Avec régulier des intérêts et successivement de ces Bons, sont bien remboursés, émis en actions au pair par 25, 30, 35, 40, 45, 50, 60 et 80 millions de francs.

2°. Que les intérêts annuels de tous les Bons en circulation à 20 f. émis au taux intérêt de 600,000 actions à 25 f. sont aussi [illegible] pour couvrir chaque année.

Que enfin tous les premiers frais d'établissement, Commission de Banque, &c., avec que les frais généraux, comptés approximativement tels qu'ils pour 3 millions de francs, une fois payés dès la 1ère année, et les autres pour 250,000 f par an) ne peuvent nullement se charger la balance des comptes, puisque le fonds de réserve n'est, d'après ce Bilan, distribué de fondés annuels sur les actions au dividende fixe de soixante-dix francs, malgré quelles bénéfices annuels soient représentés une somme de f 1,410,000. Il va sans dire que cette somme, en elle-même pas employée pour cela en quelques frais imprévus soit rentrer dans l'actif lors de la liquidation de l'Etablissement.

Quant à l'actif net, voici de quoi il se compose

1°.	Solde des Excédants de recettes à devoir, en espèces.	
	En en déduisant pour frais de liquidation et toutes sortes de décomptes, indemnités ou gratifications	f 48,887,000.
	Il reste donc encore	- 887,000
		- 48,000,000.
2°.	Valeur de 600,000 Obligations 3 p. des Chemins de fer à retirer de la Banque de France, Obligations qui ne peut comment à pour être valeur remboursement à 500 f. (sauf à les vendre en rentes ou autrement)	- 300,000,000.
	Ensemble	- 348,000,000.

Il reste encore 600,000 actions, aux bénéfices f. 650 par action, pouvant non compris à qui pourrait revenir sur la somme de f [illegible] éventuel ces derniers, comme [illegible] ces fractions sur le fonds de réserve, pour couvrir ses risques, tous frais imprévus.

---

waż wielu spomiędzy nich było wmieszanych do rozruchów komuny". — Tabelę tę, oznaczoną przez Baranowskiego numerem 5 i długim następującym tytułem, podajemy wyżej: „Plan financier conçu par J. Baranowski anc. sous-secrétaire de la Banque Nationale de Pologne, pour la création d'un Etablissement de Crédit (a l'instar de la Caisse d'Amortissement pour la

Paiements annuels par chaque Milliard de francs prêté et amorti en 30 ans

Prêt (en actions de 500 francs) garanti par les Rentes de l'Etat 3 % ou autres fonds publics, comme Bons du Trésor, &c. à 7 %.	Fonds de réserve formé par un prélèvement de 1 % sur les Rentes annuelles, mais sortes Millions seulement.	Intérêts à payer (par semestre) 600,000 actions de Capital social à 25 fr.	2,400,000 Bons à échéances fixes ou variables à 20 fr.	Bons à échéances fixes ou variables au pair, soit à 500 fr.	Commission du Gouvernement et primes frais d'établissement Syndicat et Caisse de plein financier, &c.	Frais généraux des comptoirs de Banque	Totaux des Paiements annuels	Nombre des Bons à échéances fixes à 500 fr.	Dividendes des actions garantes Fonds de réserve (1 % des intérêts et Rentes sortis jusqu'à 25 %)
1,000,000,000	15 millions	15 millions	48,000,000	25 millions	3,000,000	250,000	1,093,200,000	50,000	3 16
	1,950,000	15 .	47,000,000	25 .		250,000	92,120,000	50,000	3
	1,850,000	15 .	46,000,000	25 .		250,000	88,280,000	50,000	3
	1,800,000	15 .	45,000,000	25 .		250,000	87,050,000	50,000	3
	1,770,000	15 .	44,000,000	25 .		250,000	86,020,000	50,000	2 83
	1,760,000	15 .	43,000,000	30 .		250,000	90,010,000	60,000	2 83
	1,710,000	16 .	41,800,000	30 .		250,000	88,760,000	60,000	2 83
	1,660,000	15 .	40,600,000	30 .		250,000	87,510,000	60,000	2 66
	1,630,000	15 .	39,400,000	30 .		250,000	86,280,000	60,000	2 66
	1,610,000	15 .	38,200,000	30 .		250,000	85,060,000	60,000	2 66
	1,600,000	15 .	37,000,000	35 .		250,000	58,850,000	70,000	2 66
	1,540,000	15 .	35,800,000	35 .		250,000	57,390,000	70,000	2 50
	1,510,000	15 .	34,200,000	35 .		250,000	55,960,000	70,000	2 50
	1,480,000	15 .	32,800,000	35 .		250,000	54,530,000	70,000	2 33
	1,470,000	15 .	31,400,000	35 .		250,000	53,120,000	70,000	2 33
	1,470,000	15 .	30,000,000	40 .		250,000	86,720,000	80,000	2 33
	1,440,000	15 .	28,400,000	40 .		250,000	85,090,000	80,000	2 33
	1,420,000	15 .	26,800,000	40 .		250,000	83,470,000	80,000	2 33
	1,420,000	15 .	25,200,000	40 .		250,000	81,870,000	80,000	2 33
	1,430,000	15 .	23,600,000	40 .		250,000	80,280,000	80,000	2 33
	1,460,000	15 .	22,000,000	45 .		250,000	83,710,000	90,000	2 33
	1,460,000	15 .	20,400,000	45 .		250,000	81,410,000	90,000	2 33
	1,470,000	15 .	18,400,000	50 .		250,000	85,120,000	100,000	2 33
	1,450,000	15 .	16,400,000	50 .		250,000	82,100,000	100,000	2 33
	1,450,000	15 .	14,800,000	50 .		250,000	81,100,000	100,000	2 33
	1,480,000	15 .	12,400,000	50 .		250,000	79,130,000	100,000	2 33
	1,520,000	15 .	10,400,000	50 .		250,000	77,170,000	100,000	2 50
	1,590,000	15 .	8,400,000	60 .		250,000	85,240,000	120,000	2 50
	1,580,000	15	6,000,000	70 .		250,000	92,830,000	140,000	2 50
	1,480,000	15	3,200,000	80 .		250,000	99,930,000	160,000	2 33
	47,310,000				1,200,000		3,577,610,000	2,400,000	

Nota : Le même capital de 500 francs comprenant les 600,000 Obligations 3% des Chemins de fer français cédées à la Banque de France à titre de fonds de garantie, comme il est dit ci-contre, pourront encore avoir à être cédés en cas d'un milliard de francs au fur et à mesure du remboursement intégral des Bons à échéances fixes ou variables (c'est-à-dire Bons remboursables à date fixée ou par tirage au sort), par l'émission de quelques Obligations nouvelles pour les fonds nécessaires pour faire de prêts à tel ou tel taux, suivant les époques et leur amortissement. C'est un renouvellement de fonds qui facilement, régulier et bien connu en opérations financières.

Les crescendos des dividendes annuels sur les actions ne peuvent se donner par leur importance de 5 à 5 1/2 % en sus de 3 % du taux ordinaire qu'augmentant qu'augmentant en nombre doubler, tripler, etc. selon quelle pourcentage de fonds sera plus ou moins fréquent, la moyenne des dividendes a leur taux, ou que sur le prêt d'un milliard de francs seulement.

Rente) sous la dénomination de: Crédit reparateur de France dans le but de venir en aide, tant à l'Etat, pour qu'il puisse payer immédiatement l'indemnité de 5 Milliards stipulée au profit de l'Allemagne, qu'aux

Towarzystwo kredytu reparacyjnego Francji ze swoim kapitałem gwarancyjnym, zogniskowanym w obligacjach kolei żelaznych francuskich, realizowanych przez wszystkie giełdy europejskie mogło zupełnie dobrze, pisze Baranowski, zorganizować pożyczkę 5 miliardów, wymaganych przez Prusy, oczywiście przy założeniu, że Prusy zgodzą się na normalne warunki stosowane w rokowaniach bankowych. Tymczasem z kompletnego tekstu traktatu pokojowego dowiedział się Baranowski, że Prusy zażądały zapłacenia tej sumy w monecie brzęczącej z wykluczeniem nawet biletów (banknotów) Banku Francuskiego. Baranowski musiał zatem swój plan finansowy do tego dostosować. W ten sposób przy pomocy swego przyjaciela Piotra Cadet, dawnego maklera na giełdzie paryskiej, skonstruował nową statystyczną tabelę kalkulacyjną [12]). Opracował ją 2 maja 1871, ale z powodu przerwy w komunikacji, wywołanej bombardowaniem Paryża, mogła ona dostać się do rąk ministra skarbu Pouyer-Quertier do Wersalu dopiero 1 czerwca 1871, czyli na dwadzieścia dni przed rozpisaniem pierwszej 2 miliardowej pożyczki.

Istota tego planu pożyczki polegała na arbitrażu papierów wartościowych francuskich i zagranicznych, łatwo zamienialnych na monetę brzęczącą na jakimkolwiek rynku europejskim. W pismach kierowanych następnie przez Baranowskiego do różnych mężów stanu Francji w sprawie wynagrodzenia za swą pracę, tak reasumuje on w kilku punktach ten swój plan [13]):

1. Prusy zażądały brzęczącej monety lub sztab w złocie lub

---

départements, villes ou communes qui ont besoin d'un prompts secours pour réparer les désastres que la guerre leur a causés. Ce tableau indique tout le mouvement de fonds pour le prêt de chaque Milliard de Francs, amortissable en 30 années, a 7% (intérêt et amortissement compris). L'auteur du plan eu en vue d'une organisation complète de l'Etablissement projeté, a préparé aussi: 1. plusieurs autres tableaux à d'autres aux d'intérêt suivant les époques d'amortissement plus ou moins éloignées; 2. un projet de statuts pour la partie financière et administrative de l'Etablissement".

[12]) Załączamy jej kopię; w spisie aktów dotyczących jego planu pożyczki, przesłanych do Ossolineum została ta, najważniejsza wedle jego własnych słów, tabela oznaczona numerem 6-tym.

[13]) Najlepiej, wydaje się, zebrane są one w dwóch pismach pt.: Uwagi Baranowskiego o pożyczce i Nota o pożyczce podług pomysłu finansowego Baranowskiego (zob. Rkps 3115/II nr 14 i 17. Pierwsze było wysłane ministrowi Pouyer-Quertier a nadto deputowanemu hr. Besnoist d'Azy 10 czerwca 1871, drugie z 15 czerwca 1871 przeznaczone było dla różnych osób.

srebrze; rzecz niemożliwa, czy chodziłoby o pożyczkę dwóch i pół miliarda, czy pięciu miliardów, z tego powodu, że posiadacze gotówki nie byliby w stanie zaspokoić tego rodzaju żądań.

2. Ponieważ majątek Francji opiera się głównie na wartościach ruchomych (renty, akcje, wszelkiego rodzaju obligacje i papiery wartościowe), nie ma wątpliwości, że właściciele tych wartości przystąpiliby chętnie, a nawet skwapliwie do subskrybcji nowej pożyczki, choćby 5-cio miliardowej, gdyby były przyjęte jako gotówka.

3. Cel planu finansowego Baranowskiego był zatem następujący: ofiarować Prusom w miejsce brzęczącej monety (gotówki) rozmaite bony wartościowe francuskie i zagraniczne, wyszczególnione w załączonej tabeli nr 6.

4. Aby zrealizować ten pomysł wystarczyło, według Baranowskiego, ogłosić publiczną subskrypcję np. 500 frankowych obligacyj, emitowanych po 450 franków, przynoszących 25 franków odsetek rocznie, a umarzalnych w wysokości wartości nominalnej w przeciągu lat 30. Subskrybenci mieliby tu to ułatwienie, że mogliby uiszczać wpłaty 450 frankowe bądź w brzęczącej monecie, bądź w bonach wartościowych po kursie ustalonym przez ministra finansów aż do wysokości 500 franków.

5. Prusy przyjmą prawdopodobnie te walory, tym bardziej, że dają one odsetki, a może nawet przyjmą je chętniej jak renty lub sztaby w złocie lub w srebrze. Ale przypuszczając nawet, że nie przyjmą ich, dla jakichś powodów politycznych, to w interesie Francji jest przedłożenie tych wartości jako gotówki przy subskrybcji pożyczki, ponieważ będzie mogła nimi łatwo operować na wszystkich głównych rynkach Europy i w ten sposób uzyskać wystarczającą ilość monety brzęczącej, ażeby zlikwidować w zupełności odszkodowanie wojenne i uwolnić możliwie jak najszybciej okupowane tereny przez wojska niemieckie.

6. Przyjąwszy ten plan, Francja nie tylko uniknie ucieczki i deprecjacji monety brzęczącej, znajdującej się w Banku francuskim i kasach departamentalnych, czyli nie tylko uniknie kryzysu finansowego, ale także będzie mogła przy pewnej nadwyżce, jaką da przedstawiona operacja pożyczkowa, przeprowadzić reorganizację swojej armii i odrestaurować zniszczone przez wojnę terytoria.

W listach, jakie Baranowski wysyłał kolejno do prezydenta

Tabl. 6.

Emprunt de 5 Milliards de francs.

d'après un plan financier élaboré par Jean-Joseph Baranowski et Soumis à l'examen de Son Excellence Monsieur Jouyer-Quertier.

Réalisation de l'Emprunt.

Nombre des Titres d'Emprunt de 500 francs nominal, divisés en Coupures de 100 francs.	Taux d'émission de Chaque Titre de 500 fr.	Produit de l'Emprunt d'après le tableau ci-contre.	Indication des Valeurs admises comme espèces à la Souscription des Titres d'Emprunt au Cours moyen de la 2e quinzaine de Mars à Juin 1870 (avant la guerre)		Observations.
			Valeurs françaises	Valeurs Etrangères	
11,200,000 (1) remboursables tous au pair. La forme des Titres d'Emprunt de 500 francs et de leurs Coupures de 100 francs sera déterminée par le Ministre des Finances	450 francs Contre espèces, rapportant 25 francs d'intérêt par an payable de trimestre en trimestre échus savoir: 31 Janvier 30 Avril 31 Juillet 31 Octobre Soit au Trésor à Paris, Soit, dans les Départements chez les Receveurs Généraux et particuliers	5040000,000 dont 40000,000 (2) sont destinés à faire face aux frais de négociation, administration et autres y relatifs. Sauf à en reporter tout le reliquat au Fonds de réserve ci-dessous. Jouissance, dans la Colonne d'Amortissement.	Rente sur l'Etat 3% — 4½ — 4% Obligations Foncières Banque de France (actions) Emprunts de la Ville de Paris, Emprunts des autres Villes et Communes Obligations Crédit foncier de France Communales, Algériennes, Chemins de fer (qui ne sont pas en liquidation) Gaz de Paris, Eaux — Omnibus — Messageries générales Magasins généraux Actions diverses Dont la réalisation pourrait s'opérer facilement tant en France qu'à l'Etranger selon l'appréciation et la décision du Ministre des Finances.	Fonds publics Consolidés Anglais 3% Américains 6% Belges Prussiens Autrichiens 5% Hollandais Italiens 5% Portugais 3% Espagnols Russes 5% Suisses Egyptiens et autres cotés en France et à l'Etranger Obligations Chemins de fer Lombards Nord-Ouest Autrichiens Pot.-Hongrois Fr.-Joseph Allemands Guillaume Lombards Nord-Espagne Ponts Lombards Victor-Emmanuel et autres cotés à l'arlement en France et à l'Etranger (comme valeurs de bon placement, de sécurité et de revenu)	Le taux d'émission fixé à 450 francs pour les Titres d'Emprunt de 500 francs, de la Souscription les règlements en espèces et porte au pair. Soit à 500 francs, s'ils préfèrent les régler en Valeurs françaises ou étrangères spécifiées ci-contre, c'est à dire par un simple arbitrage de titres qui offre le mode d'emploi absolu qu'ils auront ainsi l'avantage d'échanger ces valeurs [illegible] Rente 3 pour 5% remboursable en 30 ans [illegible] Ce cours sera d'ailleurs constaté par un Certificat officiel de la Chambre Syndicale des Agents de change à Paris dressé par le Ministre des Finances.

(1) Quant aux pertes que le Trésor aurait peut-être à supporter sur ces valeurs françaises ou étrangères, elles seront couvertes largement par le Fonds de Réserve, qui ne s'élève pas à moins de fr. 288,200,000 (6) ainsi que c'est expliqué dans la Colonne des Observations ci-contre et Amortissement de l'Emprunt.

Paris le 2 Mai 1871.

Baranowski

36, rue de Châteaudun

amortissable en 30 années.

au Sous-Secrétaire de la Banque de Pologne demeurant à Paris rue des Batignolles 36.
Ministre des Finances, actuellement à Versailles.

Amortissement de l'Emprunt.

Année pour l'amortissement de l'Emprunt	Nombre des Titres amortis chaque année	Indication des Sommes applicables à l'amortissement des Titres d'Emprunt au pair par tirage annuel des lots	à l'intérêt 5% des mêmes Titres s'ils ne sont pas amortis	au Fonds de réserve pour les Travaux Publics susceptibles	Annuités à fournir sur le Budget de l'Etat.	Observations
1871	170000	85,000,000	280,000,000	5,000,000	370,000,000	On avait d'après ce Tableau d'amortissement que pour la 30me année il ne faudrait à la Pologne que f. 14,650,000 pour l'intérêt 5% (3) des Titres non amortis, + 213,000,000 pour l'amortissement complet de l'Emprunt (82)
2	182,000	91,000,000	275,750,000	3,250,000		
3	190,000	95,000,000	271,200,000	3,800,000		
4	200,000	100,000,000	266,450,000	3,550,000		
5	210,000	105,000,000	261,450,000	3,550,000		
6	220,000	110,000,000	256,200,000	3,800,000		
7	232,000	116,000,000	250,700,000	3,300,000		
8	244,000	122,000,000	244,900,000	3,100,000		
9	256,000	128,000,000	238,800,000	3,200,000		
1880	268,000	134,000,000	232,400,000	3,600,000		f. 22,365,000, au lieu de f. 370,000,000, moyennant de [illegible]
[illegible]	2,172,000	1086,000,000	2,577,900,000	36,150,000	3,700,000,000	
[illegible]	282,000	141,000,000	225,700,000	3,300,000		
2	296,000	148,000,000	218,650,000	3,350,000		
3	310,000	155,000,000	211,250,000	3,750,000		Donc, il y aura sur [illegible] 30me année un [illegible]
4	326,000	163,000,000	203,500,000	3,500,000		
5	342,000	171,000,000	195,350,000	3,650,000		f. 146,350,000 [illegible]
6	360,000	180,000,000	186,800,000	3,200,000		[illegible]
7	378,000	189,000,000	177,800,000	3,200,000		Fonds de réserve
8	396,000	198,000,000	168,350,000	3,650,000		pour les Travaux alors [illegible]
9	416,000	208,000,000	158,450,000	3,550,000		f. 248,200,000,
1890	436,000	218,000,000	148,050,000	3,950,000		indépendamment de f. 40,000,000 [illegible]
[illegible]	5,714,000	2857,000,000	4471,750,000	71,250,000	7,400,000,000	
[illegible]	458,000	229,000,000	137,150,000	"3,850,000		
2	482,000	241,000,000	125,700,000	3,300,000		
3	506,000	253,000,000	113,650,000	3,350,000		
4	532,000	266,000,000	101,000,000	3,000,000		
5	558,000	279,000,000	87,700,000	3,300,000		
6	586,000	293,000,000	73,750,000	3,250,000		
7	614,000	307,000,000	59,100,000	3,900,000		
8	646,000	323,000,000	43,750,000	3,250,000		
9	678,000	339,000,000	27,600,000	3,400,000		
1900	426,000	213,000,000	10,650,000	146,350,000		Eventualités
Total.	12200,000	6100,000,000	5358,800,000	241,200,000	11100,000,000	

[illegible] (1)

[illegible] 1871 [illegible] 1 Juin [illegible]
[illegible] Banque de France [illegible]
[illegible] Le grand Juste [illegible]
[illegible] 17e Arrondissement [illegible]

[illegible] Tableau [illegible] Etat [illegible] Pologne [illegible] Fonds de Réserve [illegible] Travaux [illegible] Eventualités [illegible]

A. Thiersa w r. 1871, do ministra finansów Magne w r. 1873, do prezydenta Jules Grévy w r. 1879 i do innych osób w celu otrzymania wynagrodzenia od Rządu francuskiego za swoją pracę, pisze dosłownie, że ten jego projekt, — zmieniony tylko odnośnie do 5% rent długoterminowych, które odpowiadały prawdopodobnie bardziej bankierom, niż renty według jego tabeli, również 5% ale amortyzujące się w 30-tu latach, — był w szerokim zakresie zastosowany przy emisji pierwszej i drugiej pożyczki francuskiej.

Wynagrodzenia za swą pracę Baranowski nie uzyskał. W odpowiedzi, jaką otrzymał w tej sprawie od ministra Magne w r. 1873, donoszą mu tylko, że w Ministerstwie finansów nie ma śladu o jego pracy. Baranowski nie zraża się tym, lecz upomina się dalej o wynagrodzenie, kierując w końcu list wprost do prezydenta Jules Grévy, z którym łączyły go kiedyś, jak widać z tego listu, bliższe stosunki. Prosi go o polecenie przeprowadzenia dochodzeń w tej tak ważnej dla niego sprawie [14]). O odpowiedzi na to pismo w papierach nie ma śladu. Zapewne jej nie otrzymał, bo w ostatnich jego listach pisanych do dyrektora Kętrzyńskiego wzrastają skargi na niewdzięczność Francji i na biedę, w jakiej się w ostatnich latach swego życia znajdował. Pojawiają się pod adresem W. Kętrzyńskiego prośby o zorganizowanie dla niego w Galicji, wspólnie ze znanym mu też baronem Konopką, pomocy finansowej [15]).

Tak się przedstawia kwestia udziału J. J. Baranowskiego w układaniu planu pożyczek francuskich z lat 1871 i 1872 na podstawie materiałów rękopiśmiennych, przysłanych przez niego do Ossolineum. Zdajemy sobie sprawę z tego i podkreślamy ten fakt, że jest to przedstawienie do pewnego stopnia jednostronne, bo oparte na relacjach podanych przez samego Baranowskiego. Dalsze badania tej kwestii wymagałyby poszukiwań archiwalnych w aktach ministerstwa finansów, przeglądnięcia szczegółowych sprawozdań Komisji budżetowej Zgromadzenia Narodowego z lat 1871—2 i tego rodzaju poszukiwań dalszych, niemożliwych do przeprowadzenia w obecnych warunkach

Chodziło nam na razie o zwrócenie uwagi tym artykułem na pozytywny i twórczy wkład Polaków emigrantów w budowaniu życia gospodarczego, w szczególności finansowego Francji w dru-

---

[14]) Rkps 3115/II, nr 20, 22 i 23.
[15]) Rkps 6204/II, str. 425 i 429.

giej połowie XIX wieku. Zarówno twórcza działalność gospodarcza, teoretyczna i praktyczna J. J. Baranowskiego, jak Ksawerego Branickiego a przede wszystkim Wołowskiego, zasługują na to, by się nimi zajęła nasza nauka historyczno-ekonomiczna [16]).

[16]) Zob. artykuł dra Adama Lewaka o Ksawerym Branickim. Polski Słownik Biograficzny t. II. Kraków 1936, str. 408.

KOCZY LEON (Poznań)

NOWE ŹRÓDŁA DO DZIEJÓW HANDLU POLSKI NA MORZU BAŁTYCKIM.

LES SOURCES NOUVELLES DE L'HISTOIRE DU COMMERCE POLONAIS SUR LA MER BALTIQUE.

Treść: Wstęp. (L'introduction). — I. Hanzeatyckie księgi celne. (Les registres douaniers hanséatiques). — Źródła opisowe. (Les sources descriptives). — Wojna z Waldemarem i pobór cła t. zw. funtowego (Pfundzoll) w roku 1367. (La première guerre contre Waldemar IV et l'impôt de la douane nommé d'une livre en 1367). — Księgi celne i kwity celne. (Les registres douaniers et les quitances douanières). — Stan zachowania tychże w archiwach bałtyckich. (Leur conservation dans les archives). — Publikacje ksiąg celnych: Höhlbaum, Stieda, Nirrnheim, Bruns, Mantels, Wendt, Weibull, Koppe. (La publication des registres douaniers: Höhlbaum, Stieda, Nirrnheim, Bruns, Mantels, Wendt, Weibull, Koppe). — Wydawnictwo G. Lechnera ksiąg celnych z roku 1368. (L'édition de G. Lechner des registres douaniers de 1368). — Jego metoda i znaczenie jej dla tego rodzaju wydawnictw. (Sa méthode de publier et la valeur de cette méthode pour les publications de ce genre-là). — Wyniki badań G. Lechnera. (Les résultats des recherches de G. Lechner). — II. Tablice cła öresundzkiego. (Tables douanières de la navigation et du transport des marchandises passant par le Sund). — Geneza cła. (Les origines de la douane). — Zachowanie ksiąg celnych öresundzkich. (L'état de conservation des registres douaniers). — Układ tablic w wydaniu Niny Ellinger-Bang. (Les tables publiées par Nina Ellinger-Bang). — Krytyka tablic jako źródła historycznego. (La critique des registres douaniers comme source historique). — Badania Astrydy Friis. (Les recherches d' Astrid Friis). — Tablice nie oddają rzeczywistości w zakresie ruchu towarów. (Les tables ne rendent pas l'état réel du mouvement commercial). — Badania A. E. Christensena. (Les recherches de A. E. Christensen). — Zbieżność jego wyników z badaniami A. Friis. (L'accord de ses recherches avec celles d' A. Friis). — Ogólna charakterystyka tablic öresundzkich. (La description générale des tables).

WSTĘP.

Rozpatrując kwestię bałtycką jako zagadnienie międzynarodowe w czasach nowożytnych, powiada Władysław Konop-

czyński, że „nigdzie od upadku Rzymskiego Imperium prawo do morza nie przybierało, zależnie od przewagi pewnych interesów, tyle postaci i nigdzie na jego tle nie rodziło się tyle kombinacyj geograficzno-politycznych, ile ich było między Sundem i Zatoką Fińską, między Melarem i Wisłą." [1]). U podstawy walki o „dominium maris Baltici", obok celów politycznych, ważne były niewątpliwie względy gospodarcze, te nawet przeważały w pewnych okresach nad momentami politycznymi. Hanzeaci walczyli tylko o korzyści gospodarcze, handlowe, Duńczycy za Waldemarów i Małgorzaty pragnęli władzy, Szwedzi za Wazów chcieli jedno i drugie. Położony daleko na północy, nie był Bałtyk nigdy poza zasięgiem kultury Zachodu i Południa i uległ dokonującym się tu przeobrażeniom gospodarczym [2]).

Już w okresie rzymskim, zwłaszcza w latach 98—180, dają się śledzić silne związki między Imperium a Skandynawią i Bałtykiem, czego najlepszym dowodem, obok przekazów kronikarskich, znaleziska przedhistoryczne na ziemiach pomorskich i we Szwecji. Aż do roku 1893 odszukano na wyspie Gotlandii i półwyspie skandynawskim obok naczyń spiżowych i szklanych 5540 denarów, które świadczyć mogą o ożywionych stosunkach handlowych między zagłębiem bałtyckim a cesarstwem rzymskim. Dziś liczba denarów dochodzi już do liczby 7200. Te świadectwa kopalne, z okresu, który w dziejach Bałtyku nazywa się zwykle gockim, nie są tak liczne, co w epoce wikingów, a więc w stuleciu IX—X. W owym czasie prawie cały handel orientalny między Arabami a zachodnią Europą odbywał się za pośrednictwem szwedzkich Waregów, sprawujących rolę pośredników. 417 złóż pieniężnych z łączną sumą 37 002 dirrhemów odkopanych do roku 1935 na ziemiach szwedzkich dają pojęcie o rozmiarach tego handlu, jak 25 000 sztuk tych monet, wykopanych na Gottlandii, świadczą najlepiej, jakie zadanie w tym ruchu gospodarczym spełniało morze Bałtyckie. Nie co innego, tylko świadectwa kopalne mogą nas przekonać też o zależ-

---

[1]) Wł. Konopczyński: Kwestia bałtycka jako zagadnienie międzynarodowe w czasach nowożytnych. „Światopogląd morski". Pamiętnik Instytutu Bałtyckiego. Toruń 1933. (Odb.). W serii: Dominium maris. Zesz. 6, str. 76. Toruń 1934.

[2]) Ostatnią pracą z tego zakresu jest popularna rozprawa Axela Schmidta: Dominium maris baltici. Preussische Jahrbücher. Schriften-Reihe. Herausgeber W. Heynen. 31. Berlin 1936.

ności gospodarczej zagłębia bałtyckiego od monarchii Kanuta Wielkiego (1014—1035) [3]), który zjednoczył pod jednym berłem królestwo anglo-saskie, Danię, Norwegię i ziemie pomorskie.

Następny okres stoi pod znakiem Jumnety, słowiańskiej osady u ujść Odry, która obok szwedzkiej Birki i duńskiego Szleswigu była najznamienitszym emporium dla handlu bałtyckiego w XI stuleciu.

To wszystko, co wiemy o handlu bałtyckim w okresie rzymskim czy normańskim, za Kanuta Wielkiego lub w okresie słowiańskim, zawdzięczamy częściowo świadectwom kopalnym, częściowo źródłom opisowym. Cenne jako zabytek historyczny, dają one przecież poznać nam tylko w części dzieje handlu od strony jego najbardziej istotnej. I tak znaleziska prehistoryczne pozwalają niekiedy urobić sobie pojęcie o natężeniu ruchu i szlakach handlowych, ale zakrywają przed nami narodowość kupca, znowu źródła opisowe nie podają zwykle liczb, a gdy je znajdujemy, to są one mocno przesadzone, nieścisłe [4]). Cechą tego materiału jest, że ani w jednym ani w drugim wypadku nie nadaje się do statystycznego ujęcia zagadnienia handlu, gdyż do tego celu potrzeba ścisłych cyfr i ciągłości źródła przez dłuższy czas. Pod tym względem różni się znacznie od poprzednich okres, w dziejach Bałtyku zwany pospolicie hanzeatyckim. Obok bogactwa wszelkiego rodzaju zabytków pisanych, dziś już w znacznej części ogłoszonych, mamy tu, od roku 1368 poczynając, pewien rodzaj źródeł, na które w tym miejscu pragnę zwrócić uwagę.

1. HANZEATYCKIE KSIĘGI CELNE.

Wiek XIII należy do okresów najbardziej przełomowych w dziejach Bałtyku. Po krwawych zmaganiach w l. 1157—1187 zwyciężają Duńczycy Słowian, dotychczasowych gospodarzy na tym morzu, narzucają im swoją władzę i kładą podwaliny pod „dominium maris Baltici". W początkach stulecia XIII są oni już w posiadaniu całego południowego pobrzeża bałtyckiego i kierują

---

[3]) Erik Person: Svenska myntfynd fraan vikingatiden. Jämte en förteckning över Skaanes myntskatter fraan vikingatiden. Lund 1935, str. 5.

[4]) Richard Hennig: Der mittelalterliche arabische Handelsverkehr in Osteuropa. Der Islam. Bd. 22 (1935), str. 239—265; E. Person: Svenska myntfynd, str. 9.

swoją uwagę na przeciwległy brzeg skandynawski. Te triumfy skończyły się jednak klęską pod Bornhöved w r. 1227, która w dalszym ciągu spowodowała prawie całkowite wyparcie Danów z przeciwległego zagłębia bałtyckiego. Na miejscu Duńczyków pojawiają się nieznani tu przedtem Niemcy, zyskując od razu w osiedlonym nad Wisłą Zakonie niemieckim silne oparcie. Dalszy rozwój wypadków prowadził do zakładania miast nad morzem, które w połowie XIII stulecia złączyły się w związek, zwany Hanzą. Dzięki połączeniu z Zakonem kawalerów mieczowych i zajęciu Pomorza gdańskiego w roku 1308, wyrosła potęga Zakonu krzyżackiego, który nawet po roku 1410 i mimo ciągłych niesnasek z poddanymi mu miastami pruskimi udzielał Hanzie jako takiej poparcia. To współdziałanie dwóch potęg, gospodarczej Hanzy i militarnej Zakonu, umożliwiło żywiołowi niemieckiemu opanowanie Bałtyku. Przez trzy wieki był też Bałtyk morzem niemieckim, gdyż wyzysk gospodarczy był całkowicie w rękach niemieckich hanzeatów, którzy dzięki poparciu Zakonu utrzymali swe przywileje gospodarcze i wpływy handlowe w Skandynawii aż do roku 1536.

Można powiedzieć, że dzieje polityczne Hanzy są już napisane. Od roku 1870, od założenia hanzeatyckiego Towarzystwa Historycznego, ogłoszono tyle źródeł ściśle hanzeatyckich, że opracowanie jej dziejów politycznych było możliwe. Została strona gospodarcza, tym ważniejsza, że dla związku hanzeatyckiego handel na Bałtyku był podstawą bytu. Wykonanie tego zadania było i jest do dziś dnia utrudnione z powodu braku pewnych wydawnictw źródłowych, dla których w znanych wydawnictwach hanzeatyckich nie było miejsca. Mowa tu o różnych źródłach gospodarczych, mianowicie księgach celnych, które Fritz Rörig nazwał „najcenniejszym skarbem handlu północno-europejskiego[5]). O tych źródłach wiedziało się już od dość dawna[6]), ale fakt, że niedawno temu odszukano fragment księgi celnej na naszych ziemiach jest najlepszym dowodem, jak daleko jesteśmy jeszcze od pełnych w tym względzie wiadomości.

---

[5]) Fritz Rörig: Hansische Beiträge zur deutschen Wirtschaftsgeschichte. Schriften der Baltischen Kommission zu Kiel. Breslau 1928, str. 223.

[6]) Na inne tego rodzaju źródła zwrócił w swoim czasie uwagę W. Stieda: Schiffahrtsregister. Hans. Gesch. Bl. Jhrg. 1884. Leipzig 1885, str. 77—115.

Pewnym okolicznościom, o których niżej będzie mowa, przypisać należy, że księgi celne zachowały się w szczególności z lat 1368—70 i 1392—1400. Hanza musiała niejednokrotnie walczyć w obronie swych praw i przywilejów w obcych krajach i jeśli nie wystawiała własnego wojska, to musiała opłacać najemne i w tym celu potrzebowała pieniędzy. Bywało tak, że miasta opodatkowywały się w takich wypadkach albo wystawiały komputy wojsk do rozporządzenia związku, ale bywało też tak, że Hanza zbierała odpowiednie środki pieniężne, nakładając cło na handel na Bałtyku.

Pierwszy taki wypadek zaszedł w latach 1361—63, w czasie wojny z Danią. Zagrożona na morzu przez Waldemara IV wypowiedziała mu Hanza wojnę i na pokrycie związanych z nią kosztów uchwaliła pobór cła od wszystkich towarów hanzeatyckich [7]). Wiemy, że cło takie istotnie wybierano, znamy niektóre cyfry dochodu z tego źródła, jednak dotyczące księgi celne zaginęły. W kilka lat później doszło do nowej wojny z Danią, która nie dotrzymała warunków zawartego z Hanzą pokoju. Miasta złączyły się wtedy, w roku 1367, w słynną konfederację kolońską i na pokrycie potrzeb wojny uchwaliły znowu pobór cła od wszystkich członków związku. Cło to znane jest pod nazwą funtowego („Pfundzoll"), a to dlatego, że podstawą wymiaru cła była wartość towaru i statków, liczona w funtach groszy. Dzięki opodatkowaniu się zebrała Hanza wielkie środki pieniężne i z ich pomocą wojnę wygrała. Pokój w Strzałowie z roku 1370 stworzył z Hanzy nową potęgę i zapewnił jej przewagę gospodarczą i polityczną na Bałtyku przez przeszło dwa wieki.

Celem rozliczenia na zjazdach związkowców i dla wzajemnej kontroli prowadzono po miastach hanzeatyckich księgi celne, notując w nich sumy pobrane z funtowego, nadto każdy kupiec otrzymywał kwit na zapłacone cło, którym wykazywał się, aby uniknąć powtórnego oclenia [8]). Były więc po wszystkich miastach hanze-

---

[7]) H. R. I, nr. 264; 19. XI. 1361, nr. 267.

[8]) System zebrania środków na prowadzenie wojny drogą oclenia okazał się tak prosty, że uciekano się do niego nieraz jeszcze w XV wieku. (por. W. Stiedy: Revaler Zollbücher und -Quittungen des 14. Jahrhunderts. Hansische Geschichtsquellen hrsg. vom Verein f. hans. Geschichte, Halle a. S. 1887, str. XII i n.). Da się stwierdzić, że cło funtowe wybierano przynajmniej w znacznej części portów bałtyckich od lutego 1362 do Michała 1363, od 20. II. 1368 do 29. IX. 1371, po raz trzeci od lutego 1378 na 2 lata, potem

atyckich odpowiednie księgi i kwity celne, te ostatnie oddawano bowiem również radzie, ale tylko w niektórych miastach zachowały się księgi celne, podczas gdy kwity, z wyjątkiem tych co wpłynęły do Lubeki, przepadły bezpowrotnie.

Ze znanych nam dotąd ksiąg celnych i kwitów jedne już ogłoszono, o niektórych mamy dosyć dokładne wiadomości, inne są jeszcze może w ukryciu. Pierwszy zwrócił uwagę na te źródła Wilhelm Mantels w rozprawie „Der im Jahre 1367 zu Köln beschlossene zweite hanseatische Pfundzoll", która do dziś dnia niewiele straciła ze swej wartości [9]). Mantels poddał badaniom 1912 kwitów celnych, znajdujących się w Archiwum Miejskim w Lubece, ale ich nie ogłosił z wyjątkiem kilku. Początek dał tu K. Höhlbaum, ogłaszając księgę celną Rewalu z lat 1383—4 [10]). Pracę jego podjął W. Stieda. W roku 1887 ukazują się jego „Revaler Zollbücher und -Quittungen des 14. Jahrhunderts" czyli księgi celne z lat 1373—1382 wraz z przedrukiem księgi celnej z lat 1383—4, oraz 135 kwitów celnych miast Rewalu, Rygi, Parnawy i Windawy [11]). Stieda zadowolił się dosłownym przedrukowaniem zabytku, a więc użył metody, która jest jedyną w zakresie źródeł narracyjnych, ale nie nadaje się do edycji źródeł gospodarczych. Dziś wskazuje się też raczej na jego dzieło jako na wzór, jak nie należy wydawać ksiąg celnych. Dużą wartość posiada obszerny wstęp, w którym na tle wydanych przez siebie ksiąg i kwitów omówił stosunki handlowe na Bałtyku w XIV stuleciu. Łudził się Stieda, mniemając, że uda się odszukać inne kwity i księgi ośrodka inflanc-

od roku 1381 z roku na rok do 1385. Od tego czasu wybierano cło tylko w Prusach, ale nie na rzecz Związku. W roku 1389 postanawiają Prusacy funtowe na koszta poselstw: „An diesem eigenmächtigen Vorgehen der preussischen Städte, welches vielleicht schon als ein Schrift zur territorialen Ablösung vom Gesamtbunde angesehen wurde..." powiada W. Stieda (Revaler Zollbücher, str. XXI). Cło zaprowadzono znowu w roku 1398 celem zebrania funduszów na wojnę przeciw korsarstwu. Na podstawie recessów z dnia 18. V. 1400 i z dnia 15. V. 1401 oraz z 3. III. 1403 ustanowił wielki mistrz osobnego celnika do poboru funtowego (Pfundmeister) i zagarnął je dla siebie.

[9]) W roku 1862. Drugie wydanie: Beiträge zur lübisch-hanseatischen Geschichte. Ausgew. historische Arbeiten von W. Mantels. Jena 1881. str. 233—286.

[10]) Beiträge zur Kunde Ehst. Liv. und Kurlands, tom II.

[11]) W Hansische Geschichtsquellen hrsg. vom Verein für Hans. Geschichte, Halle a. S. 1887.

kiego Hanzy. Przeszukano bowiem tamtejsze archiwa, odnaleziono dużo nowych papierów, ale z omawianych tu źródeł nie znaleziono niczego.

Jeszcze uboższe są w tym względzie pozostałości ośrodka pruskiego, który z Lubeką współzawodniczył o wpływy w Hanzie i na Bałtyku. Nie może podlegać żadnej wątpliwości, że w latach 1361—2 i 1367—70 wybierano w Prusach funtowe, najsnadniej w Gdańsku, jako że tu najłatwiej było uruchomić komorę celną. Wiemy, że Prusacy wyliczali się z funtowego na zjeździe w Strzałowie 1 stycznia 1363 i podczas drugiej wojny z Waldemarem [12]). Musiały więc pozostać księgi z lat 1361—3 i 1367—70, ale cały ten materiał zaginął prawie całkowicie. Co się uratowało, to kwity celne, zachowane w Archiwum Miasta Lubeki. Jest ich razem 340 sztuk, a to 223 gdańskich, 74 elbląskich, braunsberskich 5 i królewieckich 38. Torunia brak, ale widnieje on niewątpliwie pod Gdańskiem, co wynika z umowy o wspólnej pieczęci do znaczenia kwitów celnych [13]). Są one dobrze zachowane, opatrzone pieczęciami, które w tłoku mają znamiona pieczęci Gdańska i Torunia.

Kwity celne nie zastąpią braku ksiąg funtowego, z których zostały ledwie szczątki. Kilka lat temu odnalazła p. Helena Piskorska urywki ksiąg celnych w Archiwum Miasta Torunia, ogłoszone w Roczniku Gdańskim za lata 1933/4 [14]). Pogląd mój, że mamy tu do czynienia z księgą funtowego Miasta Torunia, w owym czasie miasta przewodniego pruskiej Hanzy, spotkał się z niedowierzaniem, zdaje się nieuzasadnionym [15]). Badania w tym względzie są konieczne a sprzyjający jest fakt, że urywki księgi są z tego samego czasu, co zachowane w Lubece kwity celne. Dopiero po ogłoszeniu tych ostatnich będzie można podjąć się takich badań, jakie dla Hamburga wykonał H. Nirrnheim, dla Rewalu Stieda a dla Lubeki G. Lechner i inni pisarze.

[12]) H. R. I. nr. 280, 483, 490, 509 i 512.

[13]) Dnia 16 czerwca 1368 donoszą gdańszczanie: „Nos cum consilio consulum Thorun sigillum novum ad sigillandum cartas pecuniae libralis propter magis commodum nostre civitatis unanimiter duximus faciendum...“ (Mantels, Beiträge, str. 284).

[14]) Leon Koczy: Materjały do dziejów handlu hanzy pruskiej z zachodem. Odb. z Rocznika Gdańskiego. T. VII—VIII. Gdańsk 1934.

[15]) Por. recenzję M. Magdańskiego w Rocznikach Hist., t. X, Poznań 1934, str. 130.

Z gdańskich źródeł gospodarczych do średniowiecza wymienić jeszcze należy ogłoszone przez W. Lauffera księgi celne z lat 1474—6 i z lat 1490—92 [16]). Są one cenne z tego względu, że dają materiał badawczy do okresu, do którego brak innych źródeł gospodarczych. W. Lauffer udowodnił, że stosunkowo wysokie cło osiągane w Gdańsku w tych latach pochodziło z dwu źródeł, z cła krajowego i z t. zw. palowego, które pobierał magistrat gdański od wszystkich statków na pokrycie kosztów utrzymania portu. Godzi się zwrócić uwagę, że wydawca zastosował tu po raz pierwszy zasady metody wydawniczej, która dziś powszechnie się przyjęła.

Z innych ośrodków Hanzy jeszcze Hamburg uratował od zagłady swe księgi celne. Niektóre z nich ogłosił w roku 1910 H. Nirrnheim [17]), mianowicie księgę funtowego za rok 1369, najstarszą, bo Hamburg dopiero 6 października 1368 przystąpił do konfederacji i od tego dopiero czasu miał prawo pobierania cła funtowego. Uzupełnieniem księgi celnej są kwity celne, zachowane w Lubece i również przez tegoż autora wydane. W r. 1930 ogłosił Nirrnheim księgę funtowego z lat 1399—1400 [18]), ważną z tego względu, że się ją da zestawić z odpowiednimi źródłami dla Lubeki.

Dzieje Hanzy pouczają, że mimo zamachów ze strony Kolonii, Hamburga i Gdańska Lubeka utrzymała się na przewodnim stanowisku wśród miast hanzeatyckich przynajmniej do roku 1535. Żadne miasto nie posiada też tyle ważnych źródeł do dziejów związku, co Archiwum Miasta Lubeki. Posiada ono najwięcej ksiąg celnych, przynajmniej za okres średniowiecza a już kwity funtowego posiada wyłącznie. Są tu bowiem księgi celne z lat 1368—1371, 1373, 1381, 1383—5, 1398—1400, 1401, 1492—6, 1534 i dalej, czyli za średniowiecze braki są nieznaczne [19]). O kwitach funtowego w liczbie 1912 mowa była wyżej.

Ten bogaty materiał źródłowy nie mógł ujść uwagi historyków

---

[16]) Victor Lauffer: Danzigs Schiffs- und Waarenverkehr am Ende des XV. Jahrhunderts. Ztschr. d. Wpr. Gesch. Ver., Heft XXXIII, Danzig 1894.

[17]) Hans Nirrnheim: Das hamburgische Pfundzollbuch von 1369. Veröffentl. aus dem Staatsarchiv der Freien und Hansestadt Hamburg. Hrsg. von A. Hagedorn. Bd. I. Hamburg 1910.

[18]) Hans Nirrnheim: Das hamburgische Pfund- und Werkzollbuch von 1399 u. 1400. Veröffentl. aus d. Staatsarchiv d. Freien und Hansestadt Hamburg. Bd. II. Hamburg 1930.

[19]) Brak ksiąg za lata 1362—3 i 1377—80 (por. W. Stiedy: Revaler Zollbücher, str. XXVII i Schiffahrtsreg., str. 79).

Hanzy, był też przedmiotem licznych opracowań aż do ostatnich czasów. Po rozprawie W. Mantelsa, który pierwszy poznał się na jego wartości, wykorzystał je Fr. Bruns, układając tablice do ruchu handlowego między Lubeką a kantorem hanzeatyckim w Bergen [20]). Tenże autor poddał gruntownym badaniom księgi funtowego z lat 1492—1496, mało dotąd wykorzystane [21]). Przy pomocy tablic przedstawił Bruns handel Lubeki na Bałtyku w wymienionych wyżej latach, osobno omawiając import i eksport Lubeki do różnych miast nadmorskich, między nimi do Gdańska, Braunsbergi i Królewca. Tych samych mniej więcej ram trzyma się dysertacja O. Wendta, który na podstawie ksiąg funtowego z lat 1368 i 1369 dał obraz handlu lubeckiego i ruchu statków w obu latach [22]).

Dla Lubeki handel ze Skanią, w szczególności zaś wykorzystanie tamtejszego zarybia było „jednym z nerwów życiowych". Dzieje tego zarybia znamy dobrze z prac D. Schäfera [23]), Krōyera [24]), R. Lundberga [25]) i innych, najgruntowniejsze opracowanie strony gospodarczo-handlowej zawdzięczamy C. Weibullowi [26]). Poddał on badaniom kwity celne i doszedł do tego samego wniosku co Nirrnheim, przeciw dawniejszym zapatrywaniom Mantelsa: Kwity celne zachowane w Archiwum Miasta Lubeki dotyczą jedynie towarów, które tu zostały przez kupców przywiezione i oddane razem z towarem. Pogląd Mantelsa, jakoby

---

[20]) Fried. Bruns: Die Lübecker Bergenfahrer und ihre Chronistik. Hans. Geschichtsquellen. N. F. Bd. II. Berlin 1900, str. XXX—L.

[21]) Fried. Bruns: Die Lübekischen Pfundzollbücher von 1492—1496. Hans. Gesch. Bl., Jhrg. 1904—5, Leipzig 1905, str. 109—131, Jhrg. 1907. Bd. XIII, str. 457—499 i Jhrg. 1908, Bd. XIV, str. 357—407.

[22]) O. Wendt: Lübecks- Schiffs- und Waarenverkehr in den Jahren 1368—1369 in tabellarischer Übersicht auf Grund der Lübecker Pfundzollbücher aus denselben Jahren. Lübeck 1902.

[23]) D. Schäfer: Das Buch der Lübeckischen Vogts auf Schonen. Zweite verbesserte Auflage. Hans. Geschichtsquellen, Bd. IV. Lübeck 1927 (I. wyd. w r. 1887).

[24]) H. Krōyer: Det Skanörske Sildefiskerie i det 12 til 15 aarhundrede. Nord. Aarskr. f. Fiskerie. Aarg. 4 (1887), str. 14—149.

[25]) R. Lundberg: Det stora sillfisket i Skaane under medeltiden och nyare tidens början, dess förhaallande till samtidiga sillfisken och till det nutida fisket i Skaane. Antiqv. Tidskr. Del 11. H. 3. Stockholm 1891.

[26]) C. Weibull: Lübeck och Skanemarknaden. Studier i Lübecks Pundtullsböcker och Pundtullskvitton 1368—1369 och 1398—1400. Lund 1922.

owych 1912 kwitów dostarczonych zostało do Lubeki przez miasta hanzeatyckie podczas rozliczeń z funtowego, jest niesłuszny. Wychodząc z tego założenia, starał się Weibull przedstawić przy pomocy ksiąg i kwitów celnych handel na zarybiu w Skanii. W latach 1368 i 1369, które dla wojen z Danią uznać trzeba za gorsze od przeciętnych, wywożono z zarybia co najmniej 100.000 beczek śledzi. W wykorzystaniu zarybia koło Falsterbo i Skanör były zajęte także miasta pruskie, głównie Toruń i Gdańsk. Okazuje się jednak, że jak w ogóle w handlu północnym tak i tu stały one na szarym końcu wśród miast hanzeatyckich.

Główny wysiłek badawczy C. Weibulla szedł w kierunku rozpatrzenia ksiąg funtowego z lat 1398—1400, które przed nim nie były ani szerzej wykorzystane, ani wydane. Jedną z ksiąg mianowicie za rok 1400 opracował Weibull i na jej podstawie przedstawił statystycznie handel między Lubeką i Skanią.

Ostatnio wreszcie zostały wykorzystane księgi funtowego przez W. Koppe'go w obszernej monografii o handlu między Lubeką i Sztokholmem w XIV wieku [27]). Jest to, żeby użyć słów krytyka, „najdonioślejszy przyczynek do historii handlu Szwecji". Z pracy tej poznać możemy, jakie znaczenie miała Szwecja XIV wieku dla handlu europejskiego. Do ksiąg celnych jest Koppe ustosunkowany krytycznie a wyrażone w nich cyfry uważa za najmniejsze. Praca powinna pobudzić do opracowania monografii o handlu miast pruskich z zachodnią Europą w drugiej połowie XIV wieku.

Te liczne opracowania lubeckich ksiąg celnych już od dawna przekonały o potrzebie ich wydania. Zwłaszcza chodziło o ogłoszenie najstarszych ksiąg z lat 1368—1370, gdyż słusznie spodziewano się, że dostarczą one bogatego materiału do poznania dziejów handlu bałtyckiego oraz stosunków politycznych na północy Europy przed przełomowym dla Hanzy rokiem 1370. Zadania tego podjął się głównie za sprawą Fr. Röriga jego uczeń G. Lechner i wykonał je, ogłaszając w roku 1935 dzieło p. t. „Die hansischen Pfundzollisten des Jahres 1368" [28]). Składa się ono z obszernego

---

[27]) Wilhelm Koppe: Lübeck-Stockholmer Handelsgeschichte im XIV. Jahrhundert. Abhandl. zur Verkehrs- und Seegeschichte. Im Auftrage d. Hans. Gesch. Vereins hrsg. von Fritz Rörig und W. Vogel. Neue Folge der Abhandlungen zur Verkehrs- und Seegeschichte hrsg. von D. Schäfer. Bd. II. Neumünster i. H. 1933.

[28]) Die hansischen Pfundzollisten des Jahres 1368 (18. März 1368 bis

wstępu, niezbędnego dla zrozumienia tablic przez tych, którzy zajmować się będą w przyszłości lubeckimi księgami celnymi. Po wstępie idą zapisy księgi funtowego odpowiednio opracowane i kwity celne z przed 10 marca 1369 roku. Dzieło zamykają indeksy tak szczegółowe, że się ich nie spotka w żadnym tego rodzaju wydawnictwie. Wydawnictwo objęło na razie księgę celną z okresu od 18 marca 1368 do 10 marca 1369.

Księgi celne są źródłem gospodarczym i jako takie wymagały odpowiedniego opracowania. Od r. 1906. od ukazania się pierwszego tomu tablic cła öresundzkiego, zwyciężyła zasada, że źródeł o charakterze gospodarczym nie można wydawać w dosłownym brzmieniu, tak jak źródeł narracyjnych. Słusznie zarówno Rörig jak i autor utrzymują, iż w zakresie ogłaszania ksiąg celnych byłoby to niemożliwe ze względu na ogrom materiału i nie spełniłoby tych potrzeb i zadań, jakich od publikacji źródłowej ma prawo spodziewać się badacz naukowy. Lechner był w szczęśliwszym od swych poprzedników położeniu, bo miał do rozporządzenia wzory. Wzorem były z jednej strony ogłoszone przez Ninę Bang tablice cła öresundzkiego, z drugiej strony ogłoszone w roku 1887 księgi cła rewalskiego W. Stiedy. Zarzuty stawiane pierwszemu z wydawnictw i oczywiste braki drugiej publikacji pozwoliły autorowi uchylić się od błędów i obrać drogę pośrednią. Lechner nie przedstawił tablic z gołymi cyframi, jak to uczyniła Nina Bang, nie poszedł też w pietyzmie wobec źródła tak daleko jak Stieda, który je przedrukował w dosłownym brzmieniu, ale wybrał z ksiąg celnych rzeczy istotne ze stanowiska założyciela księgi i historyka czasów dzisiejszych. W jego wykazach mamy nazwisko kapitana statku i właściciela towaru (czego brak w tablicach cła öresundzkiego), towar (z wyszczególnieniem tak jak w źródle), wartość towaru i wysokość pobranego cła. Jakże ułatwione są badania i zestawienia statystyczne dzięki temu, że autor wszelkie ceny sprowadził do jednej wartości, mianowicie do grzywny lubeckiej. W badaniach nad dziejami handlu śledzimy zawsze kierunek dróg handlowych. Autor zdawał sobie z tego sprawę i nadał wydawnictwu układ geograficzny. Tu trzeba było oczywiście przełamać

---

10. März 1369). Im Auftrage des Hansischen Geschichtsvereins hrsg. von Georg Lechner. Mit einem Vorwort von Fr. Rörig. Quellen und Darstellungen zur Hansischen Geschichte. Neue Folge. Bd. X. Lübeck 1935.

porządek źródła, które, jak każda księga celna, miała układ wybitnie chronologiczny. Statystyki wywozu i przywozu do Lubeki z różnych krajów bałtyckich umożliwiają doraźne wykorzystanie tablic, dają pewne ogólne cyfry do handlu bałtyckiego w roku 1368 i ułatwiają badaczowi w znacznym stopniu czerpanie z dzieła Autor posunął się nawet do sporządzenia czterech diagramów, przedstawiających obroty handlowe Lubeki w roku 1368, według przywozu i wywozu do różnych krajów na zachodzie i na wschodzie Europy, według towarów i z rozkładem ruchu 680 statków na rozmaite kraje Bałtyku.

Dla tych wszystkich zalet mogła uznać krytyka metodę wydawniczą Röriga - Lechnera za wzór dla tej dziedziny wydawnictw źródłowych. Oczywiście, że godząc się na opracowanie musimy wyrzec się ze strony źródła tego wrażenia bezpośredniości, jakiego doznajemy, gdy mamy przed sobą pełną treść zabytku lub sam zabytek. Zdaje nam się zawsze, że w oryginale są rzeczy przez wydawcę nieujawnione, często rodzi się, a jak wiemy z doświadczenia, uzasadniona obawa przed omyłkami z jego strony. Te niedostatki giną jednak wobec korzyści, jakie nam daje opracowanie źródła gospodarczego przed dosłownym podaniem jego treści.

Już przez sam pokaz metody historycznej zasługuje omawiane tu źródło na wyróżnienie a przecież jego wartości doszukujemy się w bogactwie materiału źródłowego do dziejów handlu bałtyckiego w drugiej połowie XIV wieku. Oczywiście, że wykorzystane tylekroć i udostępnione nawet przez pracę Wendta, nie mogły księgi funtowego dostarczyć wiadomości rewelacyjnych. Dając jednak pełnię źródła, stwarzają one szeroką podstawę do nowych badań Diagramy i statystyki ujawniają pewne rzeczy możliwe do stwierdzenia tylko przy zupełnym opracowaniu źródła. Zwrócił na nie uwagę częściowo autor w przedmowie do wydania, omówił je również Rörig w monograficznych studiach, zebranych w całość p. t. „Hansische Beiträge zur deutschen Wirtschaftsgeschichte“ (1928). I tak wśród przywozu, który górował nad eksportem, pierwsze miejsce zajmują sukna i ryby, wśród wywozu sól i sukna, jest jednak duża ilość towarów bez bliższego oznaczenia. Rozpatrzenie tablicy przedstawiającej wartość obrotów poucza, że między handlem bałtyckim XIV wieku a stuleciem XVI istnieją obok znacznych różnic również podobieństwa. Na naczelnym miejscu i m p o r t u do krajów bał-

tyckich utrzymuje się sól i sukna, tu więc nie ma większych odchyleń w stosunku do stanu rzeczy z okresu o trzy wieki późniejszego. Inaczej ma się rzecz z wywozem z krajów bałtyckich. Jeżeli pominiemy stosunkowo wysokie cyfry na eksport szwedzkiego masła, to przekonujemy się, że typowe dla eksportu bałtyckiego w XVI stuleciu towary, jak zboże, drzewo i towar leśny nie odgrywają w handlu bałtyckim XIV wieku prawie żadnej roli. Statystyki mogą nas przekonać, że ziemie pruskie i pomorskie nie miały dla stosunków gospodarczych na północy Europy większego znaczenia a Gdańsk był aż do roku 1370 drugorzędnym portem bałtyckim.

Godząc się z autorem na uwydatniony przezeń a znany już z dawna fakt, że t. zw. „Umlandfahrten" czyli bezpośrednia żegluga między krajami bałtyckimi a zachodnią Europą należała w tym czasie do wyjątków, przyjąć musimy, że w Lubece zbiegały się wszystkie drogi bałtyckie i że obroty tu dokonywane dają w przekroju obraz stosunków handlowych na Bałtyku w XIV wieku. Otóż ze statystyk wynika, że obroty Lubeki z portami inflanckimi wynosiły w roku 1368 okrągło 94.700 grz. lub., ze Skanią 82.000, ze Szwecją 81.000 i dopiero w dalekim odstępie za tymi krajami idą Prusy z Pomorzem (48.000 grzywien) i t. zw. miasta wendyjskie (42.300 grz. lub.). Autora samego zdziwiło to spostrzeżenie i dlatego powiada: „Ich möchte vielmehr in bezug auf Preussen vermuten, dass unsere Quellen hier besonders lückenhaft sind...". Tu jednak stawia nas Lechner wobec problemu, który wymaga rozpatrzenia z naszej strony. Jak wyżej była mowa, mamy z lat 1368—70 aż 340 kwitów funtowego z miast pruskich, które dotychczas nie były w badaniach nad dziejami handlu gdańskiego zupełnie wykorzystane. Mamy dalej odkryte niedawno a Lechnerowi nieznane wykazy funtowego z roku 1370, które łącznie z jego wydawnictwem i innymi materiałami pozwoliłyby dość dokładnie określić udział ziem prusko-pomorskich, w szczególności Gdańska, w handlu bałtyckim w XIV stuleciu.

Ogłoszone przez Lechnera wykazy pochodzą z okresu wyjątkowego, bo zawsze lata wojny są dla handlu okresem wyjątkowym. Jest to jedna z przyczyn, dla której cyfry ksiąg celnych uznać musimy za Rörigiem za najmniejsze („Mindestzahlen"). Wyjątkowość tego okresu polega jednak na czymś innym jeszcze. Wojna lat 1368—70 zakończyła się jak wiadomo klęską Danii i stworzyła na północy Europy przewagę polityczną i gospodarczą Hanzy. Jak

często, tak i w tym wypadku, zaczęły się między zwycięzcami spory i walki, które wobec wspólnego niebezpieczeństwa ze strony Danii nie mogły się ujawnić przed rokiem 1370. W następnym okresie uwydatnia się coraz to bardziej znaczenie Gdańska wśród Hanzy i zarysowuje się coraz to częściej przeciwieństwo między Kolonią i Lubeką i Lubeką a Gdańskiem. Ten niebezpieczny dla całej Hanzy konflikt wywołany został naporem Holendrów i Anglików, którzy przebili Sund, zaczęli żeglować po Bałtyku i od samego początku znaleźli tu sprzymierzeńców w miastach pruskich. Od czasu rozpoczęcia t. zw. „Umlandfahrten" i bezpośredniego nawiązania stosunków między Gdańskiem a Anglią i Holandią przełamane zostały zasady systemu handlowego Hanzy, polegającego na wyłączności jej członków w handlu bałtyckim i na utrzymaniu drogi handlowej wzdłuż drogi Nowogród - Gotlandia - Lubeka - Hamburg - Flandria. Skutki tego przełamania śledzić możemy w źródłach XIV i XV wieku aż do chwili upadku Lubeki i Hanzy i stworzenia na Bałtyku przewagi gdańsko-holenderskiej w stuleciu XVI. O tym znowu przewrocie świadczą najlepiej księgi celne öresundzkie, którymi z kolei wypadnie się zająć.

2. TABLICE CŁA ÖRESUNDZKIEGO.

Upadek Zakonu po roku 1466 i całkowite rozprężenie się związku hanzeatyckiego po roku 1475 spowodowało klęskę żywiołu niemieckiego nad Bałtykiem. Wśród niezależnych od Hanzy okoliczności dokonał się równocześnie silny rozwój gospodarczy Polski i Szwecji, który objawił się w wzmożonym eksporcie z obu krajów na zachód przez Bałtyk. O tych zmianach gospodarczych na północy Europy wiedzieliśmy z dawna ze studiów monograficznych nad dziejami gospodarczymi Polski i z prac poświęconych historii handlu miast dawnej Rzplitej. W ostatnich, powojennych latach przybył jednak nowy materiał źródłowy, który pozwala nam badać dzieje handlu polskiego w XVI i XVII stuleciu tak dobrze, jak w żadnym innym okresie. Na materiał ten składają się księgi celne częściowo obcego, częściowo polskiego pochodzenia. Wśród obcych źródeł wymienić należy na pierwszym miejscu tak ze względu na ogólny charakter jak i ze względu na zalety naukowo-metodyczne publikację duńską Niny Ellinger-Bang „Tabeller over Skibsfart og Varetransport gennem Öresund", której po naszej

stronie przeciwstawić można dwutomowe dzieło Romana R y b a r s k i e g o o handlu i polityce handlowej Polski w XVI wieku.

Pierwszemu z wydawnictw poświęciłem krótką wzmiankę w poprzednim tomie Roczników dziejów społecznych i gospodarczych, opatrując ją ogólnymi uwagami o genezie i historii cła öresundzkiego. Przypomnę, że cło to wybierał pierwszy Eryk XIV, a jego następcy utrzymywali je aż do roku 1856, w którym znieśli je za odpowiednim odszkodowaniem. „Öresundtold" był narzędziem politycznym w rękach władców duńskich i posiadał doniosłe znaczenie wojskowe. Wystarczy wspomnieć, że w pojęciach statystów duńskich był on równoznaczny z utrzymaniem „dominii maris Baltici", toteż wszystkie obce statki przejeżdżające koło zamku Kronborga zniżać musiały flagę do połowy masztu, na znak uznawania władztwa królów duńskich na morzu Bałtyckim. Nie co innego tylko chęć opanowania Öresundu i przyswojenia sobie tamtejszego cła było jedną z przyczyn parcia Wazów do Danii i dążenia ich do zaboru tego kraju. „Öresundtold" stanowił źródło dochodu, choć źródłem wzbogacenia stał się dopiero po roku 1562. Były okresy, w których cło öresundzkie stanowiło podstawę finansów korony duńskiej a Fryderyk III wzniósł za uzyskane z cła pieniądze wspaniały pałac kronborski.

Pobór cła wymagał odpowiedniej komory celnej i wprowadzenia księgowości. Siedzibą komory celnej był przez cały czas Helsingör a to z tego powodu, że największe w tym miejscu zwężenie cieśniny morskiej nadawało się szczególnie do śledzenia ruchu statków w Sundzie. Po komorze kronborskiej zostały księgi celne, które w stanie dobrze zachowanym znajdują się obecnie w Archiwum Państwowym w Kopenhadze. Nie są one ani zupełne, ani nie sięgają początków cła, które zaprowadzono krótko przed rokiem 1429. Najstarsza pochodzi z roku 1497, następne z lat 1503 i 1528, 1536 i 1548. Za pierwszą połowę XVI wieku zostało więc niewiele. Od r. 1557 poczynając aż do roku 1631 idą księgi zwarcie, z lukami za lata 1559, 1561, 1570—3. Lata 1632 i 1634 są niezupełne, po czym znowu zbiór jest ciągły aż do sierpnia roku 1658, w którym Szwedzi przywłaszczyli sobie cło öresundzkie. Od roku 1660, w którym korona duńska znowu je odzyskała, są księgi zachowane w całości, przybywają nadto od roku 1702 tablice do ruchu statków i towarów przez cieśninę, zwaną Store Baelt.

Księgi nie są jednakowe w ujęciu i zmieniały się zależnie od

przeobrażeń dokonywujących się w administracji celnej komory duńskiej. Trzy najstarsze są bardzo proste. Stanowią one rodzaj dziennika, w którym zapisywano imię właściciela statku, jego pochodzenie i wysokość cła, bez oznaczenia czasu i kierunku jazdy. W latach 1536—48 jest pierwsza nowość. Z powodu zmiany taryfy celnej zaczęto notować pojemność statków (poniżej 30, od 30—100 i powyżej 100 łasztów), z podziałem statków na pełne i puste. W roku 1557 następuje podział ksiąg na trzy sekcje, podział, który utrzymał się aż do roku 1362, od którego księgi stają się bardzo jednolite. Najważniejsza zmiana następuje w roku 1562, kiedy obok cła od statków zaczęto wybierać cło od towarów — „fyrepenge", które w pięć lat później obciążono jeszcze cłem, zwanym „łasztowe" („Lastpenge"). Konieczność wyszczególnienia towarów pociągnęła za sobą powiększenie ksiąg celnych, które w następnych latach uległy dalszemu jeszcze zróżniczkowaniu. Notowano więc aż do roku 1632 osobno dochody z cła od statków, w osobne księgi zapisywano „ogniowe" i osobno „łasztowe". Tablice öresundzkie są pisane bardzo starannie, tak że odczytać je łatwo. Z ustaleniem brzmienia nazw jest gorzej, bo przez Öresund przesuwało się tysiące kupców najróżniejszych narodowości a pisownia obcych imion nastręczała pisarzom celnym niejedną trudność.

Öresundzkie księgi celne znane były już od dawna, ale z jednej strony ogrom materiału, z drugiej brak środków pieniężnych zdawały się wykluczać możność ich wydania. Do roku 1890 leżały więc księgi jakby w zapomnieniu i nie były wykorzystywane do badań naukowych. Dopiero w tym czasie zabrała się do ich opracowania Nina Ellinger-Bang i dzięki poparciu Dietricha Schäfera udało się jej przekonać świat naukowy o potrzebie wydania tego tak ważnego dla dziejów handlu bałtyckiego źródła.

Z chwilą zdobycia pieniędzy na druk zaczęły się jednak nowe trudności. Dla tych, co doceniali wartość ksiąg celnych i uznawali potrzebę ich wydania, ani na chwilę nie mogło ulegać wątpliwości, że dosłowne wydanie ksiąg byłoby niemożliwe, raz dla bogactwa materiału a powtóre, że mijałoby się z celem, jakie wydawnictwom źródeł gospodarczych stawia dziś nauka historyczna. Godzono się więc od razu na opracowanie ksiąg i ogłoszenie ich w formie tablic. Zadanie było trudne, bo w owym czasie, to jest koło roku 1890, brakło wzorów, nie było też jeszcze ustalonych zasad metody wydawniczej w zakresie statystyki. Wzór właściwie

był tylko w małej pracy W. Lauffera „Danzigs Schiffs- und Waarenverkehr am Ende des XV. Jahrhunderts", podczas gdy starsza praca W. Stiedy „Die Revaler Zollbücher" pouczyć raczej mogła, jak nieporęcznym jest dosłowne wydanie księgi bez należytego jej opracowania.

Opracowanie tablic i ich rozkład zależny był w znacznej części od materiału, dostarczonego przez księgi same. Osobne cło od statków a osobne od towarów prowadziło do oddzielnych k s i ą g c e l n y c h i znaleźć musiało swój wyraz w układzie t a b l i c. Podzieliła je też p. Ellinger-Bang na dwie sekcje: jedną, obejmującą ruch statków, drugą ruch towarowy. Druk pierwszej sekcji jest posunięty daleko naprzód. Pierwszy tom objął tablice do roku 1660 [1]), drugi od 1660—1783, ten ostatni zawiera nadto tablice ruchu statków przez cieśninę Wielki Bacit za lata 1701—1748 [2]).

Dość proste po rok 1557, stają się tablice od tego czasu bardzo zróżniczkowane i nie ulegają zmianom. Tablice są ujęte w okresy roczne i zawierają następujące dane: 1) Pochodzenie statków według 27 miast i krajów, z podziałem na pewne większe ośrodki: Holandia, Niemcy północno-zachodnie, inne kraje zachodnie, mianowicie Anglia, Szkocja, Francja, dalej miasta wendyjskie Hamburg, Lubeka, Rostoka, Wismar i Strzałów, miasta „bałtyckie": pomorskie, Gdańsk, miasta pruskie i inne prowincje wschodniobałtyckie (jak widzimy, tak ważny dla dziejów Hanzy podział jej na ośrodki został tu przekreślony), dalej Finlandia, Szwecja, Norwegia i Dania. Do każdej tablicy dodane są jeszcze objaśnienia, z jakiego miasta danego kraju statek pochodzi, nadto natężenie ruchu w poszczególnych miesiącach roku, osobno od statków z portem macierzystym na wschód i na zachód od Sundu. 2) Ilość statków. 3) Ich wielkość. 4) Kierunek jazdy (na wschód i na zachód). 5) Podział statków na załadowane i próżne z kierunkiem jazdy. 6) Kraj lub miasto, z którego statek wypłynął, z podziałem na kraje położone na zachód i na wschód od Sundu.

Ten pierwszy tom obejmuje Tablice z przerwami za czas od

---

[1]) Nina E l l i n g e r - B a n g: Tabeller over Skibsfart og Varetransport gennem Öresund. Förste Del: Tabeller over Skibsfarten. Köbenhavn 1906.

[2]) Nina E l l i n g e r - B a n g (†) og Knut K o r s t: Tabeller over Skibsfart og Varetransport gennem Öresund 1661—1783 og gennem Storebaelt 1701—1748. Förste Del: Tabeller over Skibsfarten. K. 1930.

1497—1660, czyli za 110 lat. W tym okresie przeszło przez Öresund w obie strony 403.902 statków, mianowicie:

1497—1547	1336	statków
1557—1558	2251	„
1560—1569	3158	„
1574—1579	4300	„
1580—1589	4921	„
1590—1599	5623	„
1600—1609	4525	„
1610—1619	4779	„
1620—1629	3726	„
1630—1639	3383	„
1640—1649	3499	„
1650—1657	3015	„

Drugi tom, obejmujący tablice za lata 1660—1783, został znacznie rozbudowany, może pod wpływem krytyki, która zasadom wydawniczym Niny Bang wytknęła pewne braki. Zostały tablice w zmienionym o tyle układzie, że nie oznaczono pojemności okrętów, gdyż ten szczegół opuszczano w księgach po roku 1645. Mamy natomiast wykazy tabelaryczne „okrętów, ładowanych według portu przeznaczenia", których nie było w tomie pierwszym.

Mimo mocnej krytyki metody wydawniczej ze strony Astrydy Friis i Aksela E. Christensena powiedzieć trzeba, że oba tomy sekcji pierwszej dostarczają olbrzymiego materiału badawczego. Szczególnie tom drugi, dzięki licznym tablicom dodatkowym, pozwala zapoznać się wszechstronnie z dziejami żeglugi na Bałtyku.

Ogólne cyfry są następujące. W 123 latach między rokiem 1660 a 1783 przepłynęło przez Sund 520.885 statków.

Z tego	Na wschód	Na zachód
przypada na	259.371 statków	261.514 statków
Holandię	93.028 „	92.088 „
Szkocję i Anglię	49.045 „	48.683 „
Danię	25.811 „	26.239 „
Norwegię	15.112 „	14.550 „
Szwecję	33.326 „	34.020 „
Razem	216.322 statków	215.580 statków.

Reszta przypada na Belgię, hanzeatów i inne porty bałtyckie.

Sekcja druga, w której znajdą się tablice, przedstawiające ruch towarowy, wymagała znacznie większego wysiłku i doprowadzoną została na razie do roku 1660. Tom pierwszy ukazał się w roku 1922 [3]) i obejmuje następujące rodzaje tablic: 1) Towary wywożone w danym roku na wschód i na zachód przez Sund z podziałem na porty macierzyste statku. Towarów tych po stronie przywozu na Bałtyk jest 15 [4]). — 2) Takie same tablice z podziałem na porty załadowania, osobno na wschód i na zachód od Öresundu. Te dwa rodzaje tablic dają dużo materiału badawczego, bo pozwalają śledzić od 1562—1660, ile np. z Gdańska wywieziono towarów w danym roku, ale nie pouczają o imporcie do tego miasta, ile że nie podają przy przejeździe statku przez Sund na wschód, do jakiego portu statek zmierza. Wychodzi też z tablic, że n. p. w roku 1562 transport soli do krajów bałtyckich odbywał się na statkach holenderskich, transport sukien na statkach angielsko-szkockich i gdańskich, ale brak objaśnień tak zasadniczych dla poznania dziejów handlu, jak kto jest właścicielem tych towarów i statków [5]). Wynikła stąd potrzeba dodatkowych tablic. Do tych

---

[3]) Nina Ellinger-Bang: Tabeller over Skibsfart og Varetransport gennem Öresund 1497—1660. Anden Del: Tabeller over Varetransporten. K.' 1922.

[4]) Są to: sól, śledzie, inne ryby, wino reńskie, inne wino, sukna i tkaniny, minerały i wyroby chemiczne, w jednej grupie towary kolonialne, owoce południowe, barwiki, garbiki, mydło i tłuszcze, futra i skóry, szkło, papier, ołów i inne towary. Są jednak wykazy, objaśniające szczegółowo rodzaje towarów.

[5]) Ta sprawa po zbadaniu ksiąg öresundzkich i zestawieniu tychże z innymi źródłami staje się coraz to bardziej sporna. Jest mianowicie w tablicach rubryka „port macierzysty" statku („Skibets hjemsted"). To pojęcie jest bardzo szerokie i niekoniecznie równoznaczne z „narodowością" statku. Trzeba bowiem odróżnić narodowość kapitana, najczęściej podług miejsca zamieszkania i to jest bardziej miarodajne, niż narodowość statku, który wykonany był gdzieindziej, a gdzieindziej był jego port macierzysty. Z tej strony rzecz biorąc, tablice nie dają pewnego i ścisłego materiału, a i sama wydawczyni, gdy już było za późno, błąd ten spostrzegła. Rzecz ta była szczegółowo badana przez S. v. Brakel'a (Schiffsheimat und Schifferheimat in den Sundzollregistern. Hans. Geschbl., t. XXI, str. 211 n.) i przez E. C. G. Brünnera (De waarde der Skibsfart-Tabellen van Nina Ellinger-Bang voor de kennis, der handelgeschiedenis van Holland in de 16-e eeuw. Bijdr. v. vaderl. Gesch. en Ooddheidk. 5. R. IX. D. Gravenhagen 1922, str. 269—280). Ten ostatni doszedł do wniosku, że 1. „port macierzysty statku podaje mniej więcej miejsce zamieszkania kupca, prowadzącego handel" i 2. „narodowość

należą tablice (nr. 5) podające „ilość statków wiozących towary na obcy rachunek z podziałem na porty macierzyste". Z tych tablic możemy się dowiedzieć, że n. p. eksport z Gdańska w roku 1565 znajdował się prawie w całości w rękach Holendrów. Jeszcze ważniejsza jest tablica przedstawiająca „Ilość podróży okrętów według portów załadowania w drodze powrotnej". Z tej znowu tablicy dowiedzieć się możemy dla przykładu, że w roku 1565 zawitało do portu gdańskiego 984 statków holenderskich, które odbyły podróż w obie strony Sundu w drodze z Gdańska tylko na zachód. Ze statków, które zawitały do Gdańska, t. zn. 984 i 73 czyli 1057 statków, 893 było próżnych (z balastem), 164 naładowanych [6]). To zestawienie uzupełnić należy odpowiednią tablicą sekcji pierwszej [7]), podającą ruch statków przez Öresund w roku 1565, według pochodzenia statków. Oczywiście, że te statki próżne, wjeżdżające na Bałtyk, nie wyjeżdżały próżne z portu gdańskiego. Odpowiednia tablica tomu II [8]) poucza, że wywóz z Bałtyku przez Öresund na zachód odbywał się w olbrzymiej części na statkach Holendrów i że znaczna większość eksportu bałtyckiego wychodziła z Gdańska. Holendrzy wywieźli z tego portu w roku 1566 39.722 łasztów żyta, 1.533 łasztów pszenicy, 1.256 łasztów mąki, 1.222 beczek piwa, 1.533 setek wańczosu, 877,25 setek klepek. 5.242 łasztów popiołu, 2.809 szyfsfuntów wosku i wiele innego towaru.

Tablice sekcji drugiej zawierają dziesiątki tysięcy cyfr, które pozwalają zbadać dzieje handlu bałtyckiego na razie w latach 1548—1660. Mimo tych zalet posiadają tablice jedną wadę, na którą nas przygotowała sama wydawczyni: „Ces 4 tableaux indi-

---

statku nie mówi nic o narodowości kupca". Także port załadowania czyli odejścia („Afgangshaven") statku przed przybyciem do Sundu może, przy zupełnie wiarogodnych zeznaniach kapitana statku, okazać się nieścisły. Z badań Brünnera i J. Schreinera (Nederland og Norge 1625—50. Trelastutførsel og handelspolitik. Skrifter utgitt av Det Norske Videnskab-Akademi i Oslo. II. Hist. Filos. Klasse. 1933. N° 3. Oslo 1933), który ogłosił 959 kontraktów frachtowych zawartych w Amsterdamie w l. 1625—49, wynika, że podróż obejmowała zwykle kilka portów, w których statek zabierał towary.

[6]) Porównaj t. II A, str. 22—3.

[7]) Por. t. I A, str. 42—3.

[8]) Nina Ellinger-Bang (†) — Knut Korst: Tabeller over Skibsfart og Varetransport gennem Öresund 1497—1660. Anden Del: B. København 1933 str. 98—9.

quent donc l'importation totale dans la Baltique et l'exportation totale de la Baltique (to oczywiście po badaniach Astrydy Friis i A. Christensena jest co najmniej przesadzone), par le Sund d'après la nationalité des navires et le lieu de départ, mais ils ne donnent pas l'indication détaillée sur la participation et l'exportation des différentes nationalités (ou villes) dans l'importation et l'exportation des différents lieux de départ..." [9]).

Trudno wyjść z podziwu, przeglądając 4 ogłoszone na razie tomy tablic cła öresundzkiego, bo trudno o drugi przykład pracowitości, graniczącej z bezwzględnym poświęceniem dla nauki. Każdy też zgodzi się z powiedzeniem holenderskiego historyka W. S. Ungera, że ogłaszając tablice cła öresundzkiego „zasłużyła sobie Nina Ellinger-Bang na wdzięczność wszystkich historyków..." [10]).

Mimo pochlebnych sądów ze strony takiego znawcy stosunków bałtyckich, jakim był D. Schäfer, nie brakło przecież głosów przestrogi i to już po ukazaniu się pierwszego tomu tablic. Mianowicie młody wtedy historyk duński Erik Arup od razu wyraził wątpliwość, czy podane w tablicach cyfry dają rzeczywisty obraz ruchu handlowego przez Öresund [11]). Już bowiem na podstawie współczesnych wiadomości można było przypuszczać, że tablice öresundzkie mogą być niedokładne z dwu przyczyn. Najpierw liczyć się trzeba było z przemytem statków, które w czasie mgły albo nocą prześlizgnąć się mogły opodal Kronborga, niedostrzeżone przez tamtejszych celników. Powtóre, stwierdzono, że niektóre statki w drodze z Bałtyku na zachód mijały Öresund i używały drogi przez cieśninę między Zelandią a wyspą Fionią, zwaną Store Baelt. Tu ruch był słabszy, ale dla ogólnego stanu żeglugi na Bałtyku nie bez znaczenia. Można też było przypuszczać, że jak każda administracja średniowieczna tak i duńska posiadała wady i usterki, które zwłaszcza w pierwszych dwu stuleciach odbić się musiały ujemnie na wykazach cła öresundzkiego.

Te przypuszczenia znalazły potwierdzenie w badaniach przeprowadzonych metodą porównawczą nad tablicami öresundzkimi w Danii, Holandii i Niemczech. Początek dał w tym kierunku

[9]) Por. przedmowę do tomu II A, str. 4.

[10]) W. S. Unger: De Sondtabellen. Tijdschrift voor Geschiedenis. 41 Jaarg. Groningen 1926, str. 149.

[11]) Nationalökon. Tidskrift, 3. R. XVII Bd (1909), str. 504 i n.

A. Huhnhäuser w pracy p. t. Rostocks Seehandel[12]), porównywując dane o ruchu statków i towarów w Rostoce z cyframi tablic öresundzkich. Tu po raz pierwszy wyszły na jaw niewątpliwe różnice między jednym i drugim źródłem, ale tłumaczono sobie, że część statków udawała się z Rostoki na zachód przez Store Baelt, uszła kontroli komory celnej w Helsingör i nie została dlatego uwidoczniona w księgach celnych öresundzkich.

Dopiero badania Astrydy Friis postawiły zagadnienie wartości źródłowej tablic öresundzkich w zupełnie nowym świetle[13]). W latach 1911—12 bawił w Londynie amerykański historyk N. S. B. Gras, celem badań nad angielskim rynkiem zbożowym. Przy tej sposobności odszukał on niszczejące od dawna i ukryte w ostatnich zakamarkach archiwum papiery, które oznaczone były jako t. z. „portbooks" a po bliższym zbadaniu okazały się księgami celnymi z XVI i XVII wieku. Tablice te pochodzą z czterech miast, szczególnie zajętych w handlu bałtyckim, mianowicie Londynu, Ipswich, Hull (York) i Newcastle, których udział w ogólnym eksporcie pozostawał do siebie w stosunku $^1/_3 : ^1/_6 : ^1/_3 : ^1/_6$.

Jaka jest geneza tych angielskich regestów celnych? Otóż w zarządzie ceł korony brytyjskiej dokonano pewnych zmian w latach 1564—5 i od tego czasu administracja celna trzymała się aż do końca XVIII stulecia tych samych zasad. Co roku wysyłano z ministerstwa finansów („the Exchequer") do wszystkich portów niezapisane arkusze pergaminu, które wracały po roku zapełnione przez celników i zostawały tu „of record". W portach angielskich prowadzono trzy rodzaje ksiąg celnych. Utrzymywali je mianowicie „the customers" albo „the collectors", „the comptrollers" i „the searchers". Księgi pierwszych i drugich pokrywały się wzajemnie. Notowano w nich z dnia na dzień nazwę statku, rodzaje towarów, pochodzenie okrętu, nazwisko kapitana, cel podróży i właścicieli

---

[12]) A. Huhnhäuser: Rostocks Seehandel von 1635—1648 (nach den Warnemünder Lizentbüchern. I. Die Schiffahrt. Beiträge z. Gesch. d. Stadt Rostock. Bd. 8. Rostock 1914).

[13]) Chodzi tu o dwie rozprawy tej autorki, którymi się w dalszym ciągu posługuję: Bemaerkninger til vurdering af Öresundstoldregnskaberne og principerne for deres udgivelse. Historisk Tidskrift. 9 Raekke, IV Bd. Köbenhavn 1925, str. 109—182, oraz Sundtoldregnskaberne. Scandia. Bd. VIII. H. 1. (1935), str. 129—146.

towarów. Potem celnicy notowali wartość towaru i wysokość opłacanego cła. Oprócz tych wykazów istniały jeszcze księgi t. zw. „searchers", którzy badali statek tuż przed podniesieniem kotwicy i zapisywali wszystkie powyższe dane, prócz wartości towaru i wysokości cła. Londyn, zajmujący przewodnie stanowisko w handlu morskim, miał administrację bardzo rozwiniętą i odpowiednio do tego zróżniczkowaną księgowość celną.

Nie trudno zauważyć, że tablice angielskie pokrywają się we wielu pozycjach z tablicami öresundzkimi (mianowicie w danych o nazwie statku, jego właścicielu, właścicielu ładunku i ilości towaru) i są z tego samego czasu, co źródło duńskie. Z tego powodu narzuca się porównanie obu zabytków ze sobą celem wykrycia wzajemnego ich stosunku. Takiego właśnie zadania podjęła się Astryda Friis, choć w pewnym ograniczonym zakresie. Zbadała ona mianowicie regesty za 20 lat, wybierając z nich ze względu na dobre zachowanie archiwalne księgi celne wywozu sukna za lata 1606, 1614, 1616, 1618, 1620 i 1622.

Wyniki tych badań dla ruchu Newcastle-Elbląg w roku 1616 przedstawiają się dla przykładu następująco:

R. O. Exchequer. K. R. Portbooks. Bdle. 188. No 6	**R. A. Księgi öresundzkie.** Dochody.	**Różnica.**	
11946 karazyj (North. kersies)	4404 szt. karazyj	7542 szt.	(63,2%)
8 North. dozens double			
481 North. dozens single	234 szt. (enkelt dossin)	247 „	(51,5%)
2000 skór króliczych (seasoned gray conyskins)	1800 skór króliczych	200 „	(10%)
6000 białych skór (white leather)	1900 białych skór	4100 „	(68,3%)
1900 skór jagnięcych (morkins untawed)	500 skór jagnięcych	1400 „	(73,7%)

To zestawienie obejmuje ogółem 24 okręty, z których 15 przepłynęło przez Öresund w stronę Elbląga i oznaczonych zostało w księgach celnych jako „próżne", mimo że miały one na po-

[14]) A. Friis, Bemaerkninger, str. 129.

kładzie 3899 sztuk karazyj, 13 sztuk „enkelt dossin", 1900 białych skór i 6000 skór jagnięcych. W ogóle stwierdziła A. Friis, że ani dla jednego statku między Newcastle a Elblągiem nie ma zgodności w zapisach tablic öresundzkich i ksiąg angielskich.

Przejdźmy teraz do drugiego portu angielskiego, mianowicie Hull'u, który miał dwa razy większe obroty, niż Newcastle.

Hull-Elbląg 1609.			
Portbooks Bdle 312 No 6.	**R. A. Księgi öresundzkie. 1609.**	**Różnica.**	
28286 karazyj (North. kersies)	15810 szt. karazyj	12476 szt.	(44,1%)
732 karazyj (North dozens) (single)	276 szt. pojed. (enkelt dossin)	456 „	(62,4%)
29018 karazyj	16086 szt.	12932 szt.	(44,6%)
47 l (ong) North. cloths 456 sh (ort) North. cloths 9 North. dozens double	120 szt. angielsk. 107½ szt. podw. dossin		
512	227½ szt.	2842½ szt.	(55,6%)
24800 skór króliczych	19500 skór króliczych	5300	(21,4%)
24500 „ „	15500 „ „	9000	(36,7%)
49300 skór króliczych	35000 skór króliczych	14300	(29%)
15300 białych skór	6400 białych skór	8900	(58%)
3100 skór jagnięcych	3400 „ „	300	
67700 skór i futer	44800 skór i futer	22900	(33,9%)

Zestawienie źródła duńskiego i angielskiego za rok 1614 na tej samej linii Hull-Elbląg daje jeszcze gorsze wyniki. W ogólności obliczyła Astryda Friis, że różnica odpowiednich danych za rok 1609 wynosi około 44%, za rok 1614 nawet 53%, czyli że w pierwszym wypadku blisko połowa a w drugim przeszło połowa towarów angielskich nie została oclona w komorze duńskiej i nie znalazła się w księgach celnych [15]). Rzecz zrozumiała, że napróżno szukać będziemy tych przemycanych sukien i futer w wydanych przez Ninę Ellinger-Bang tablicach cła öresundzkiego.

Badania Astrydy Friis prowadzą ostatecznie do wniosku, że „kupcy z Hull i Newcastle uprawiali, w każdym razie w pewnych okresach, olbrzymi i jednostajny przemyt przez Öresund...".

Przeprowadzenie takich samych badań dla dwu innych portów angielskich, mianowicie Londynu i Ipswich napotyka na trudności z tego powodu, że większość statków ładowała w obu

[15]) A. Friis, Bemaerkninger, str. 128—136.

portach naraz, toteż porównanie jest tylko w tym wypadku możliwe, o ile istnieją księgi celne obu portów z jednego i tego samego roku. Tego rodzaju wypadków jest jednakowoż mało. Zestawienia A. Friis pouczają, że różnice między tablicami angielskimi a öresundzkimi są bez porównania mniejsze, jest między nimi za to bardzo często zgoda. Aby dać lepsze wyobrażenie o rozmiarach przemytu przez Öresund obliczyła ona wartość karazji i sukien wywiezionych odpowiednio z Hull i Newcastle oraz z Londynu i z Ipswich do krajów bałtyckich.

Londyn:	8.000 sukien Suff.	wartość 512.000 lbs.	
Ipswich:	3.500 „ „	„ 224.000 „	
Razem		wartość 736.000 lbs.	Przemyt: 110.400 lbs. (15%)
Hull:	30.000 karazyj	wartość 660.000 lbs.	
Newcastle:	12.000 „	„ 264.000 „	
Razem		wartość 924.000 lbs.	Przemyt: 462.000 lbs. (50%)
W całości		1,660.000 lbs.	Przemyt: 572.400 lbs. (34,5%)

Wynika z tego zestawienia, że w całości przeszło $^1/_3$ sukien angielskich szła przemytem przez Öresund do krajów bałtyckich, głównie do Polski [16]). Zważmy przy tym, że sukno było głównym przedmiotem angielskiego eksportu i że w roku 1594 wartość sukien angielskich przywiezionych do Elbląga stanowiła $^6/_7$ importu do tej przystani na drodze morskiej [17]).

Nie możemy się dziwić, że sąd A. Friis o księgach celnych öresundzkich a w dalszym ciągu o wydawnictwie Niny Ellinger-Bang wypadł niekorzystnie. „Wyniki moich badań, powiada ona w ogólnej ocenie omawianego tu wydawnictwa, nakazują zalecanie jak największej ostrożności przy wykorzystywaniu tablic celnych, nie ustaliwszy ich wiarogodności w pewnym okresie i w danym zakresie...". Ten nieprzychylny sąd dosięgnął nie tylko źródło same, ale godził również w metodę wydawniczą p. Bang. „Jeśli wartość źródłowa tablic öresundzkich jest znacznie mniejsza niż się to ogólnie przypuszcza, to zrozumiałe, że obniża się też odpowiednio wartość opierających się na nich regestów, a to w tym większym stopniu, że tablice w tej formie, jak dziś leżą przed nami, nie nadają się do porównania z innymi źródłami celnymi i że nie można

[16]) A. Friis. Bemaerkninger, str. 159 i poprz.

[17]) P. Simson: Die Handelsniederlassung der engl. Kaufleute in Elbing. Hans. Geschbl., Bd. XXII, str. 124.

wydostać z nich tych wszystkich danych, które posiadają wartość“ [18]). Na ten drugi zarzut zwrócimy uwagę jeszcze na innym miejscu.

Mimo dowodów, obniżających wartość źródłową tablic öresundzkich, nie zmieniono sądu o nich, a choć nie może ulegać wątpliwości, że cyfry w nich zawarte są znacznie mniejsze od rzeczywistości, to przecież Henri Hauser, dla przykładu, nazwał je jeszcze w roku 1930 „comme legèrement inferieurs à réalité...“ [19]).

Ogłoszenie w roku 1930 tomu drugiego części pierwszej, obejmującego ruch statków z lat 1661—1783, a w roku 1933 tomu drugiego części drugiej, zawierającego ruch towarowy do roku 1660, dawało nierównie obfitszy materiał do krytyki. Podjął się jej też młody historyk duński Aksel E. Christensen [20]) i raz jeszcze Astryda Friis [21]).

---

[18]) A. Friis, Bemaerkninger, str. 166.

[19]) W przedmowie do dzieła: P. Boissonade - P. Charliat: Colbert et la Compagnie de commerce du Nord (1661—1689). Bibl. d'Histoire économique. Paris 1930, str. 10. P. Charliat zdaje się nie wiedzieć o wyniku badań Astrydy Friis, choć te znane były cztery lata przed ukazaniem się jego pracy. „Dans une communication présentée á la Société d'histoire moderne, le 7 février 1926, il insistait sur l'importance de cette source qui 'nous permet, disait — il, de suivre, vaisseau par vaisseau, l'histoire des relations économiques de la Baltique avec les principaux marchés du monde 'depuis 1497. Assurément, comme toute collection statistique des temps disparus (et peut-être même du notre), ces Tabeller ne sauraient être maniées sans critique. En particulier, elles ne tiennent pas compte des vaisseaux, français ou autres, qui, grâce à leur faible tonnage ou à la brume propice, passaient en fraude à Elseneur. M. Charliat croit que le nombre des frodeurs ne devait pas être considérable. Cependant les témoignages directs, en ce qui touche nos vaisseaux, donnent parfois l'impression d'un mouvement maritime plus actif que celui, qui ressort de la consultation des tableaux eux mêmes. Regnard (1655—1709) assez bon observateur, signale l'importance de la contrebande: „C'est là, dit il, du détroit du Sund, que tous les vaisseaux, suédois sont exempts de payer aucun tribut, ce qui fait que la plupart des vaisseaux prennent bannière, suédoise... Ce pasage est gardé d'un bon chateau; mais je ne crois pas, qu'il soit bien difficile d'y passer sans rien payer...“.

[20]) Aksel E. Christensen: Der handelsgeschichtliche Wert der Sundzollregister. Ein Beitrag zu seiner Beurteilung. Sonderabdruck aus den Hans. Geschichtsbl., 59 Jhrg. 1934, str. 28—142 i obszerna recenzja w Hist. Tidskr. 10 R. III. Bd. Kobenhavn.

[21]) Astrid Friis: Sundtoldregnskaberne. Scandia. Bd. VIII. H. 1. (1935), str. 129—146.

W badaniach swych posługuje się Aksel Christensen również metodą porównawczą, choć metoda ta, zdaniem jego, sama przez się wystarczyć nie może. Nawiązał on do pracy Huhnhäusera i rozszerzył sobie podstawę badawczą dzięki odkrytym w Sztokholmie zbiorom, mianowicie protokołom cła pobieranego w stolicy Szwecji. Zaczynają się one już w pierwszej połowie XVI wieku, ale dopiero od roku 1574 zachowały się regesty „wielkiego cła morskiego", obejmującego cały wywóz i przywóz Sztokholmu aż do roku 1623 i za rok 1648. Obok tych źródeł miał A. Christensen do rozporządzenia t. zw. „Licentjournale" dla Szczecina i udzielone mu przez Waltera V o g l a odpisy t. zw. „Kolekty hiszpańskiej" z Lubeki i Gdańska, dwóch największych emporiów handlowych na Bałtyku. Dzięki tym bogatym materiałom uzyskał Aksel Christensen jakby spojrzenie z strony przeciwnej Öresundu na duńskie księgi celne. Z obszernych jego wywodów podaję tylko główne wyniki, gdyż każdy, kto chciałby wykorzystać dzieło Niny Ellinger-Bang, musi zapoznać się z jego pracą.

Punkt ciężkości A. Christensena leżał w porównaniu danych do przewozu t o w a r ó w przez Sund. Jak Astryda Friis tak i on odkrył tu niedokładności, przy czym ustalić zdołał, że kupcy dopuszczali się przemytu towarów droższych, tając je wprost przed celnikami, albo towary o wysokiej stawce celnej podawali za towary o stawce celnej znacznie niższej. W ten sposób bogacili się głównie kapitanowie statków, oszukując skarb duński.

Bardziej obchodzą nas badania A. Christensena nad handlem Gdańska z Hiszpanią i Portugalią w latach 1606—1618. Głównym przedmiotem wywozu z tego portu było w owym czasie zboże, mianowicie żyto i pszenica. Porównanie danych z „kolekt hiszpańskich" z tablicami öresundzkimi poucza, że te ostatnie mają zawsze mniejsze ilości od wykazów gdańskich, ale różnica, jeżeli chodzi o zboże, jest stosunkowo niewielka i dochodzi do 13,3%. W oczy rzuca się natomiast co innego, mianowicie różnica pomiędzy ilościami p s z e n i c y wywożonej z Gdańska a cyframi notowanymi w Helsingör, w tym rozumieniu, że tu te ilości są zawsze znacznie mniejsze. Dla przykładu: 17/XI 1606 zgłosił Jan Hulle z Lubeki w Gdańsku 2 ładunki: a) 20 łasztów pszenicy i 20 łasztów żyta; b) 20 łasztów pszenicy, czyli razem załadował Hulle na okręt w Gdańsku 20 łasztów żyta i 40 łasztów pszenicy. — Dnia 5/XII 1606 przybył ten kupiec do Helsingör i podał tu do oclenia 20 łasztów pszenicy i 40

żyta. W pierwszej chwili można by przypuszczać, że zaszła tu pomyłka ze strony kupca, który podał ogólną ilość zboża dobrze a pomylił się w jakości towaru. Tak jednak nie jest. Taryfa celna przewidywała na pszenicę cło w wysokości jednego talara od łasztu pszenicy a pół talara od łasztu żyta. Jan Hull powinien był więc zapłacić cła 50 talarów (40 talarów za pszenicę a 10 za żyto). Dzięki „pomyłce" zapłacił jednak tylko 40 talarów, mianowicie 20 za rzekome żyto i 20 za pszenicę, czyli zarobił na tej nieuczciwości 10 talarów.

To spostrzeżenie, poparte wielu innymi przykładami, ma swoje głębsze znaczenie. Z tablic öresundzkich mógłby historyk wyczytać, że w Polsce XVI i XVII wieku, w każdym razie w latach 1606—1618 uprawiano dużo żyta a stosunkowo mało pszenicy. Tymczasem wniosek taki wobec powyższych faktów byłby zupełnie błędny. Po badaniach Aksela Christensena trzeba zrobić dwie poprawki w tablicach öresundzkich Niny Bang, jeśli chodzi o wywóz zboża z przystani gdańskiej w latach 1606—1618. Najpierw należy podnieść cyfry na ogólny wywóz co najmniej o 13,3% a powtóre, w obrębie cyfr na eksport zboża należy podnieść wywóz pszenicy o 40—50% a zmniejszyć odpowiednio wywóz żyta [22]).

Również w zakresie przywozu do Gdańska muszą być dokonane w tablicach öresundzkich poprawki. Głównym przedmiotem importu do Gdańska z półwyspu iberyjskiego i z Francji była w tym czasie sól. Znowu porównanie materiału gdańskiego z tablicami öresundzkimi pozwala stwierdzić, że cyfry zawarte w tym ostatnim źródle są o 20% mniejsze, zatem przywóz soli do Gdańska trzeba zwiększyć o $^1/_5$, aby otrzymać obraz przybliżonego importu soli do Gdańska z Hiszpanii i Portugalii.

Księgi celne z Archiwum Państwowego w Sztokholmie nie nadawały się w tym stopniu do badań, co materiał gdański i lubecki. A. Christensenowi nie udało się bowiem wydzielić z ksiąg zapisów towaru obcego od towarów szwedzkich, te ostatnie zaś były wolne od cła w Öresundzie i w księgach tamtejszych ich nie rejestrowano.

Jakiż jest ogólny wynik badań A. Huhnhäusera, A. Friis

---

[22]) A. E. Christensen: Der handelsgeschichtliche Wert, str. 89—92.

i A. Christensena nad wiarogodnością tablic öresundzkich i jakie one mają znaczenie dla historyka? Zestawione z odpowiednimi księgami celnymi w Londynie, Sztokholmie, Gdańsku, Lubece, Warnemünde i Szczecinie okazują się tablice öresundzkie źródłem od tamtych gorszym. A. Huhnhäuser zaczął domyślać się, że przez Öresund odbywał się przemyt, Astryda Friis udowodniła, że przemyt taki istniał i określiła w pewnym zakresie jego rozmiary, Aksel Christensen wykazał, jakich sposobów chwytali się kapitanowie okrętów celem uchylenia się od cła. To jest pewne. Zwróćmy uwagę, że badania nie objęły wszystkich towarów, choć cyfry zebrane do importu do krajów bałtyckich sukien i soli a eksportu na zachód zboża dają dostateczne pojęcie o rozmiarach przemytu uprawianego równomiernie i w zakresie głównych przedmiotów handlu bałtyckiego.

Ogólnie stwierdzić możemy po dotychczasowych badaniach, że cyfry podane w öresundzkich księgach celnych są niższe od rzeczywistego stanu rzeczy i to w tym stopniu, że dla przykładu w zakresie przywozu sukien nie dają nawet przybliżonego obrazu istotnych stosunków. Tylko ruch statków znalazł w nich dość wierne odbicie, co uznają dwaj główni krytycy, Astryda Friis i Aksel E. Christensen. Wobec tych faktów nie sądzę, aby trzeba było pouczać historyków, jak się mają zachować przy korzystaniu z tablic cła öresundzkiego Niny Ellinger-Bang.

Pytano się od dawna, jak był możliwy ten olbrzymi przemyt i jakie w tej sprawie zajmowała stanowisko korona duńska. Otóż w Danii od dawna domyślano się przemytu i chcąc mu zapobiec domagano się już od roku 1572 od kapitanów okrętów zaświadczeń, stwierdzających zawartość statku. Ale dopiero w roku 1618, kiedy przemyt zaczął się rzucać w oczy, chwyciły się władze środków stanowczych i skutecznych. Król Chrystian kazał wyposażyć okręty a osobnym kontrolerom polecił badać wszystkie statki w Sundzie. Na winnych nałożono surowe kary, zagrożono im nie tylko utratą okrętów i mienia, ale nawet śmiercią. I co się wtedy okazało? Oto, jak to nie trudno stwierdzić przy pomocy tablic, cyfry na przywóz i na wywóz w księgach celnych öresundzkich podskakują gwałtownie w górę po roku 1618, co jest niezbitym dowodem przemytu przed rokiem 1618. Dla przykładu obliczyła Astryda Friis, że przywóz korzeni do krajów bałtyckich wynosił:

w latach 1608—18 przeciętnie 265.574 funtów rocznie
„ 1618—24 „ 1,298.563 „ „

eksport w tej dziedzinie wzrósł prawie pięciokrotnie [23]).

Wzmożona kontrola rozniosła się wnet po wszystkich krajach, handlujących z zagłębiem bałtyckim i wywołała spory z Danią. Oczywiście, że zatargi z koroną duńską nie były na rękę takiej n. p. Eastland Company, gdyż winę za przemyt ponosił wyłącznie kapitan statku, podczas gdy skutki wykroczenia spadały na jej członków. Były też rozmaite próby walki z przemytem, n. p. w Anglii, gdzie od właścicieli okrętów lub od kapitanów domagano się złożenia kaucji. Eastland Company występowała nawet z odpowiednim traktatem celnym wobec dworu duńskiego, który uniemożliwiałby przemyt w ogóle, jednak przy ówczesnych środkach administracyjnych można było myśleć tylko o osłabieniu przemytu, zwalczyć go zupełnie nie udało się nigdy.

Niezależną od omawianych tu zagadnień jest sprawa metody wydawniczej, zastosowanej przez Ninę Ellinger-Bang przy opracowaniu tablic öresundzkich. Od samego początku przeważało zdanie, że wydanie ksiąg öresundzkich w dosłownym brzmieniu jest wykluczone z powodu bogactwa materiału. Zdawano też sobie sprawę, że gdyby nawet księgi wydano jak każde źródło opisowe, nie obeszłoby się bez pewnych tablic statystycznych, które historykowi zaoszczędzają wiele niepotrzebnej pracy. Zgodzono się więc na opracowanie tablic cła öresundzkiego, według zasad ustalonych przez Ninę Ellinger-Bang.

Te zasady spotkały się w niektórych istotnych dla całej jej metody szczegółach z krytyką, choć byli tacy, jak Dietrich Schäfer, co właśnie w sposobie opracowania ksiąg celnych Niny Bang widzieli wzór niedościgniony.

Jak wyżej wspomniano tablice cła öresundzkiego podzielone są na dwie sekcje: jedną, obejmującą ruch okrętów, drugą, obejmującą ruch towarowy. W pierwszym dziale podano port, z którego statek wypłynął, pochodzenie statków, kierunek jazdy, na wschód lub na zachód, wreszcie wielkość okrętu. Dane te są ważne, ale zostawiają nas bez odpowiedzi na pytanie, jak wielkie były floty

---

[23]) A. Friis, Bemaerkninger, str. 164. Przyczyna leżała obok tego również we wzmożonym popycie na towar wschodni w Holandii (A. E. Christensen, Der Wert, str. 126—7).

narodów i miast, zatrudnionych w handlu bałtyckim. Aż do roku 1667 nie notowali celnicy portu przeznaczenia, tak że ani księgi, ani tablice nie dawały pojęcia o drogach handlowych między zagłębiem bałtyckim a zachodnią Europą. Od roku 1667 mamy natomiast wiadomości, skąd statek wypłynął, dokąd zmierza i jaka jest jego przystań macierzysta. Te trzy dane pozwalają ułożyć trojakiego rodzaju tablice: 1) Podział na tablice według portu macierzystego z rozczłonkowaniem na porty załadowania; 2) podział na tablice według portów macierzystych z rozczłonkowaniem na porty przeznaczenia; 3) podział na tablice według portu załadowania i z rozczłonkowaniem na porty przeznaczenia. Ten ostatni schemat został niestety przez Ninę Bang pominięty, choć jest najważniejszy, bo na jego podstawie odtworzyć można sobie obraz dróg handlowych między zagłębiem bałtyckim a krajami na zachód od Öresundu [24]).

Ta usterka, zakrywająca przed nami ważne dziedziny żeglarstwa bałtyckiego, jest stosunkowo drobna w porównaniu z innymi wadami. „Dopiero zbadanie tablic ruchu towarowego przekonuje jasno, że obrana przez wydawczynię forma opracowania ksiąg öresundzkich nie może służyć w przyszłości za wzór w tej dziedzinie nauki..." [25]). Z tablic bowiem wyczytać możemy, jakie towary szły na wschód i na zachód od Sundu, z jakiego kraju pochodziły statki, na których je przywożono i jaka była wielkość ładunków, nie możemy jednak dowiedzieć się, do kogo towary należały. Innymi słowy: tablice cła öresundzkiego nie dają wiadomości do poznania udziału narodów i miast w handlu bałtyckim.

Ten najcięższy zarzut, wytoczony Ninie Bang przez Astrydę Friis, pchnął tę ostatnią nawet do twierdzenia, które jednak idzie za daleko: „Z tego powodu ważę się powiedzieć, że opracowanie ksiąg celnych uznawane dotąd za łatwiejsze i szybsze od ich wydania, w rzeczywistości jest trudniejsze i wymaga więcej czasu, a ta forma, którą posługiwano się dawniej, jest naprawdę najłatwiejsza przy wydaniu źródła" [26]).

Tablice öresundzkie przedstawiają w wykorzystywaniu tę jeszcze trudność, że towary są tu podawane w kilkunastu miarach. Znowu

---

[24]) A. E. Christensen, Der handelsgeschichtliche Wert, str. 139.
[25]) A. Friis, Bemaerkninger, str. 168.
[26]) Tamże, str. 167.

historyk stoi bezradny, nie znając stosunku tych wielkości do pewnych bezwzględnych jednostek miar, co przy porównywaniu wywozu i przywozu z danego kraju ma zasadnicze znaczenie. Badania Astrydy Friis wykazały, że temu brakowi tablic öresundzkich ksiąg celnych można zaradzić przy pomocy taryf celnych, dołączonych do ksiąg i oddanych do użytku urzędników celnych [27]).

Tablice cła öresundzkiego w wydaniu Niny Ellinger-Bang i Knuta Korsta mają więc braki, których już usunąć się nie da, są jednak usterki, które zdaniem najlepszych znawców tablic, A. E. Christensena i Astrydy Friis, można i należy nawet naprawić, jeśli całe wydawnictwo oddać ma badaczom pełny pożytek [28]). Należy więc ogłosić wszelkie taryfy i instrukcje celne oraz dochody z cła za poszczególne lata. Nie może też historyk obejść się bez wiadomości z archiwum cła öresundzkiego o miarach i wagach tudzież bez zapowiedzianej już statystyki cen. Największe znaczenie posiadać będzie repertorium dotyczące zasad poboru cła, uwzględniające różnice w płaceniu cła öresundzkiego ze strony rozmaitych miast uprzywilejowanych. Wydawcy nie mogą cofać się w opracowaniu materiału nawet przed sporządzeniem wykresów (diagramów), unaoczniających związek między poszczególnymi towarami i natężeniem ruchu handlowego w pewnych okresach i dla pewnych krajów [29]).

*

* *

Historyk nie powinien narzekać na brak źródeł do dziejów handlu w zagłębiu bałtyckim. Przecież do wieków średnich obok omawianych wyżej ksiąg celnych posiadamy dość kompletnie wydane źródła hanzeatyckie, mianowicie recesy Hanzy z lat 1250—1530 i dyplomatariusz za czas od 975—1500. Dla stosunków pruskich szczególne znaczenie mają jeszcze akta Stanów pruskich i rozmaite źródła gospodarcze Zakonu krzyżackiego, również czę-

---

[27]) Daje ona wzór na sprowadzenie do jednej wartości korzeni, na które były różne miary (Bemaerkninger, str. 174—7).

[28]) A. E. Christensen: Der handelsgeschichtliche Wert, str. 140—142.

[29]) Takie wykresy mamy już w pracy G. Lechnera, u Christensena i w pracy W. Vogla (o której niżej mowa) — wszędzie pożytek tych wykresów jest widoczny.

ściowo wydane[30]). W wieku XVI związki Bałtyku z zachodnią Europą były tak żywe jak nigdy przedtem, ani potem, a Gdańsk wyrósł na emporium o międzynarodowym znaczeniu. Do badania tego okresu dziejów bałtyckiego handlu są tablice öresundzkie bezsprzecznie źródłem najważniejszym, ale nie jedynym. Z rokiem 1530 skończyła się przygasająca od kilkudziesięciu lat świetność Hanzy, z tym rokiem urywa się też ów tak ważny dla poznania jej dziejów i dziejów bałtyckich zbiór dokumentów, zwany Hanserezesse. Hanza ustąpiła miejsca Holendrom, dla których Bałtyk był „macierzą handlu" i którzy na tym morzu utrzymali swą przewagę aż do wieku XVIII. Od dawna odczuwano też potrzebę zbadania archiwów holenderskich i ogłoszenia tamtejszych źródeł do dziejów handlu bałtyckiego. Zadania tego dokonał H. A. Poelmann[31]) za wieki średnie, ogłaszając z archiwów w Deventer, Groningen, Harderwick, Kampen, Amsterdamie, Dordrechcie i Rotterdamie mnóstwo nowych źródeł do handlu Holendrów i Fryzów z krajami bałtyckimi. Dwutomowa jego publikacja jest zatem uzupełnieniem hanzeatyckich zbiorów źródeł.

O wiele większych plonów spodziewać się można było po poszukiwaniach materiałów do stulecia XVI i XVII. Nie zawiódł się w tym względzie Rudolf Häpke, który po zbadaniu archiwów holenderskich ogłosił w dwu tomach akta i dokumenty do dziejów Hanzy i dziejów niemieckiej żeglugi na Bałtyku[32]). Chronologicznie nawiązuje ta publikacja do recessów Hanzy, w rzeczy samej jednak, jak już nazwa wskazuje, daje zupełnie inny materiał źródłowy. Pod kątem widzenia stosunków Holandii z Bałtykiem ujęty jest zbiór G. W. Kernkampa „Baltische Archivalia", który w przeciwieństwie do wydawnictwa Häpkego podaje źródła z archiwów bałtyckich, mianowicie ze Sztokholmu, Kopenhagi, Rostoki, Kró-

---

[30]) M. Toeppen: Akten der Ständetage Ost- und Westpreussens, t. I—V. Leipzig 1874—1886; C. Sattler: Handelsrechnungen des Deutschen Ordens. Leipzig 1887.

[31]) H. A. Poelman: Bronnen tot de Geschiedenis van den Ostzeehandel. Deel I—II. Rijks Geschiedkundige Publicatiën. T. 35—36. 'S. Gravenhagen 1917.

[32]) R. Häpke: Niederländische Akten und Urkunden zur Geschichte der Hanse und zur deutschen Seegeschichte hrsg. vom Verein f. Hansische Geschichte. I. Bd. 1531—1557. München-Leipzig 1913; Bd. II. 1558—1669. Lübeck 1923.

lewca, Gdańska, Lubeki, Szczecina i innych [33]). Jak można przypuszczać, materiały gdańskie wybijają się tu na naczelne miejsce.

Dawne archiwa pohanzeatyckie nie zostały jeszcze wykorzystane w zakresie wieku XVI w tym stopniu, co za wieki średnie. Plan inwentaryzacji tamtejszych zbiorów, pomyślany jako kontynuacja recessów Hanzy skończył się na wydaniu inwentarzy miast Kolonii i Gdańska za lata 1531—1591 i niewiadomo, czy zostanie podjęty [34]). Poza wiek XVI wykracza już obszerna praca szwedzkiego historyka Einara Wendta [35]) o szwedzkiej polityce celnej w zajętych przez Gustawa Adolfa Prusach (1627—1635) i Waltera Vogla o statystyce do żeglugi niemieckiej na Bałtyku w XVIII wieku [36]). Na wyróżnienie zasługuje wreszcie obcej nauce nieznany a zasadniczy zbiór źródeł G. W. Forstena, zatytułowany „Akty i pisma k' istorii bałtijskawo woprosa w XVI i XVII stoletiach" [37]).

* * *

Jeśli wydawnictwu Niny Ellinger-Bang poświęcamy tyle miejsca, to głównie z powodu znaczenia tablic öresundzkich dla poznania handlu polskiego w XVI i XVII wieku. Wprawdzie wydane przez Stanisława Kutrzebę i Franciszka Dudę regesty cła włocławskiego [38]) dawały po raz pierwszy materiał statystyczny do dziejów eksportu polskiego Wisłą do Gdańska i dalej na zachód przez Bałtyk, ale ten materiał był ułamkowy, dotyczył bowiem zaledwie kilku lat i kilku towarów i obejmował

---

[33]) G. W. Kernkamp: Baltische Archivalia. Onderzoek naar Archivalia, belangrijk voor de Geschiedenis van Nederland, in Stockholm, Kopenhagen en de Duitsche oostzeesteden. Rijks Geschiedkundige Publicatiën. Kleine serie. 4. 'S. Gravenhagen 1909.

[34]) Inventare Hansischer Archive: Bd. I—II: K. Höhlbaum, Kölner Inventar (1531—91). Leipzig 1896, 1903; Bd. III: P. Simson, Danziger Inventar (1531—1591). München-Leipzig 1913.

[35]) Einar Wendt: Det Svenska licentväsendet i Preussen. 1627—1635. Uppsala Universitets Aarsskrift 1933. Filos., Sprakvet. och Histor. Vetenskaper. 2. Uppsala 1933.

[36]) W. Vogel: Beiträge zur Statistik der deutschen Seeschiffahrt im 17. und 18. Jahrhundert. Hans. Gesch. Bl. 53. Jhrg. (1928) i 57. Jhrg. (1932).

[37]) G. W. Forsten: Akty i pisma k' istorii bałtijskawo woprosa w XVI i XVII stoletiach. T. I—II. Petersburg 1889 i 1893.

[38]) St. Kutrzeba-Franc. Duda: Regestra thelonei aquatici Wladislaviensis saeculi XVI. Kraków 1915.

jedynie spław Wisłą z krajów w górę od Włocławka. Pod tym względem tablice cła öresundzkiego mimo podniesionych przeciw nim zarzutom, nie mają równych sobie i dają materiał bezwzględnie pełniejszy i wszechstronny. Ciągłość źródła od roku 1565 aż po koniec wieku XVIII jest zaletą, która tablice öresundzkie stawia przed wszelkie tego rodzaju źródła do dziejów gospodarczych Bałtyku. Razem z dwutomowym wydawnictwem Romana Rybarskiego[39]) pozwalają tablice öresundzkie Niny Ellinger-Bang odtworzyć dość pełny obraz handlu Rzeczypospolitej w złotym jej wieku.

---

[39]) R. Rybarski: Handel i polityka handlowa Polski w XVI stuleciu. T. I—II. Poznań 1928—9.

KRING MIKLÓS (Budapest)

WĘGIERSKA HISTORIOGRAFIA SPOŁECZNO-GOSPODARCZA W OSTATNICH 25 LATACH.

HISTORIOGRAPHIE HONGROISE SOCIALE ET ÉCONOMIQUE DE DERNIERS 25 ANS.

Treść: I. Wstęp. (Introduction). — Początki nauki historii społeczno-gospodarczej na Węgrzech. (Origines de la science de l'histoire sociale et économique en Hongrie). — Najwybitniejsi jej przedstawiciele i ich działalność pedagogiczna i naukowa. (Les représentants les plus éminents et leur activité pedagogique et scientifique). — II. Przegląd rzeczowy węgierskiej literatury z zakresu historii społ.-gospodarczej. (Revue de la littérature hongroise concernant l'histoire sociale et économique). — 1. Ludność. (Population). — 2. Społeczeństwo. (Société). — 3. Rolnictwo. (Agriculture). — 4. Przemysł. (Industrie). — 5. Handel. (Commerce). — 6. Polityka gospodarczo-finansowa. (Politique économique et financière). — 7. Zakończenie. (Conclusion).

I.

Jednym z najmłodszych działów historiografii są dzieje społeczno-gospodarcze. Dotyczą one przede wszystkim tej części historii, której zadaniem jest badanie czynników społeczno-gospodarczych, ich struktury i nasilenia. Badania te do tej pory pozostają w pierwszych swych zaczątkach, tak dalece, że zamierzając ocenić przedsięwzięte w tym kierunku wysiłki i osiągnięte wyniki, mimo woli budzić się muszą wątpliwości, czy poszczególne stadia tych wyników, osiągnięte w ciągu kilkudziesięcioletnich badań dziejów społeczno-gospodarczych, wzajemnie się łączą, czy zatem tworzą one część całości, czy stanowią postęp czy też zastój.

Dziejopisarstwo węgierskie w swych szczegółach i czynnikach, stanowiących jego rozwój, przedstawia zaledwie cząstkę życia, które kulturę węgierską utworzyło. — Znani są nam wprawdzie historycy, ich wysiłki, — nie zbadano jednak dotąd dostatecznie,

jakie węzły i kierunki ideowe ich łączą. Późniejszej generacji pozostawione jest zadanie ujęcia całości wiedzy historycznej węgierskiej i oceny poszczególnych autorów i ich badań [1]).

Z powyższego wynika, że zadaniem niniejszego studium nie może być wykład literatury historycznej do dziejów węgierskiego życia społeczno-gospodarczego; musimy ograniczyć się do przedstawienia metod i głównych wyników badań, do których doszli uczeni, pracujący w tym dziale wiedzy, a uczynimy to w ten sposób, że wprzód wyświetlimy rolę wybitnych fachowców, w dalszym zaś ciągu skreślimy przedmiotową ich działalność w ostatnim ćwierćwieczu, a następnie zestawimy osiągnięte wyniki według poszczególnych materii, a więc: ludność, stany, rolnictwo, przemysł, handel, skarbowość.

Od zachowania wytkniętego kierunku niejednokrotnie będziemy musieli odstąpić a to z tego powodu, ponieważ dzieje ogólnej wiedzy historycznej w ostatnim ćwierćwieczu nie mogą również obejść się bez podziału chronologicznego dziejów danego narodu, o ile chcą uniknąć ustalania kategoryj, uzasadnionych raczej podziałami ogólnoświatowymi.

Z fachowców, którzy w ostatnich dziesięcioleciach na niwie historii społeczno-gospodarczej działali, niewielu tylko odeszło w zaświaty, przeważna ich część dziś jeszcze aktywnie pracuje na polu nauki historycznej a niejeden z nich, mimo nabytych doświadczeń, pozostał nadal wierny swym pierwotnym zapatrywaniom. Biorą oni też nadal udział w duchowej ewolucji naszych czasów i widzą przed sobą teren pracy, do którego opracowania czują się powołani. Poza tym zanadto jeszcze ściśle złączeni są z teraźniejszością a nawet z najbliższą przyszłością, że niepodobna wydać o ich pracy ostatecznego sądu, względnie oceny ich działalności i przysługującego im znaczenia. Na niwie historii społeczno-gospodarczej brak dotąd takiej metody, którą by można uważać za bezwzględnie ustaloną.

Zajęcie się sprawami społeczno-gospodarczymi, zbieranie przedmiotowego materiału i uzupełnianie rozwoju politycznego przez opisywanie zjawisk cywilizacyjnych, zauważyć można

---

[1]) Po ukończeniu niniejszego referatu wyszła w „Revue historique" praca Tyberiusza B a r á t h'a: L'histoire de Hongrie. Paris 1936, w przedruku. Znakomitej tej pracy nie mogłem niestety już uwzględnić.

w dziejopisarstwie węgierskim już u najdawniejszych mistrzów. Objawia się to przede wszystkim w ich pracach, poświęconych dziejom lokalnym, w których na podstawie ścisłych danych przedstawiają rodzaj społecznego ustroju, zatrudnienie ludności i dzieje badanego obszaru. Badania te jednak najczęściej nie były przeprowadzane metodycznie, dane były luźne, nie powiązane ze sobą, skutkiem czego obraz całości nie mógł wypaść inaczej, jak nieudolnie. — Nie możemy więc literatury historyczno-lokalnej zeszłego stulecia nazwać zaczątkiem historii społeczno-gospodarczej. Z wyjątkiem ostatnich 25 lat zeszłego stulecia nie wyszło właściwie żadne dzieło, które by odpowiednio przedstawiało wyniki badań przejawów i form społeczno-gospodarczych. Dla późniejszej ewolucji w tej dziedzinie znamiennym jest, że w czasie, gdy odnośnie przeszłości życia kulturalnego narodu węgierskiego żadnej literatury dotąd nie było, ukazały się w pismach i podręcznikach prawniczych studia na tle życia gospodarczego, a nawet kilka dzieł specjalnych. I jeżeli w ogóle o dziejach węgierskiego życia społeczno-gospodarczego, jako o celowej formie historyczno-literackiej, mówić chcemy, to w tych właśnie pracach musimy szukać zaczątków.

W r. 1894 zaczęło się ukazywać w Budapeszcie pismo periodyczne pod tytułem: „Magyar Gazdaságtörténelmi Szemle“ (Węgierski Przegląd Historyczno-Gospodarczy) a wydał je „Országos Magyar Gazdasági Egyesület“ (Krajowy Węgierski Związek Gospodarczy). Było to stowarzyszenie, które nie nawiązywało do dawniejszych badań historycznych węgierskich. Według przedmowy wydawcy, sekretarza wspomnianego Związku, przyczyną wydawania tego Przeglądu był zbliżający się jubileusz tysiąclecia istnienia Węgier jako państwa agrarnego w całym tego słowa znaczeniu, a za cel stawiał on sobie przyczynienie się krajowych sfer gospodarczych do uświetnienia tego uroczystego obchodu. W dalszym ciągu nadmieniono, że w związku z tym obchodem przystąpi się do opracowania historii węgierskiego rolnictwa. Ponieważ było do przewidzenia, że dla braku materiału i przygotowań w tej dziedzinie, wykonanie tego programu stanie się niemożliwe, wspomniane czasopismo wzięło sobie za zadanie rozpoczęcie tych prac przygotowawczych. Cel ten istotnie spełniało, publikując prace i przyczynki, ilustrujące przeszłość rolnictwa. Poza tym znajdujemy w licznych artykułach bogaty materiał z dziedziny przemysłu i handlu, — nie-

mniej bezsprzeczną zasługą wspomnianego Przeglądu było, że stał się on pierwszym organem z dziedziny historii rolnictwa [2]).

Nie możemy tu ocenić sposobu ujęcia zdarzeń historycznych przez autorów poszczególnych ogłoszonych tam studiów, gdyż poglądy ówczesne z biegiem lat uległy zmianom tak ze względu na późniejsze wydarzenia historyczne, jak też ze względu na wyniki późniejszych badań historyków [3]), zresztą już sam brak ściślejszych badań na tle pojęć społeczno-gospodarczych przeszłości nam to uniemożliwia. Poprzestać więc musimy na zaznaczeniu, że autorów owych drobnych przeważnie studiów i artykułów historycy u schyłku zeszłego wieku nazywają pozytywistami. Trudno określić specyficznie węgierskie znaczenie tego wyrazu; używają go przeważnie w cudzysłowie. Ogólnie przyjęło się ono w tym sensie, że pozytywistą zowie się pracowitego zbieracza faktów, uważającego, że najbardziej pracę swą zbliży do prawdy, im więcej źródeł zacytuje w dosłownym brzmieniu, — dodajmy, i bez głębszej ich analizy. Do kategorii takich autorów nie podobna zaliczyć poważnych pisarzy węgierskiej historiografii, ani też tych, których w swym nagłówku wymienia powyższy Przegląd, chociaż on również podkreśla wartość zbierania szczegółów. Pomiędzy tymi ostatnimi wyszczególnić musimy znanego skądinąd ze swych prac dotyczących zagadnień skarbowo-podatkowych, Ignacego Acsády'ego, szczególnie jednak Karola Tagányi'ego, którego studia nad ustrojem gospodarczym i społecznym wielki miały wpływ na dalszą ewolucję badań w tym kierunku.

W niestojącej wprawdzie wysoko metodycznie pracy Acsády'ego objawia się w sposób, rzucający się niemal w oko, dążenie do wykrycia materialnych sił działania. Nie tylko w swych historyczno-gospodarczych studiach, lecz też w dwutomowym dziele, w którym, stojąc u kresu swego życia, przedstawił syntezę dziejów Węgier [4]), jako pierwszy starał się uwydatnić związek przebiegu

---

[2]) Porówn. Elemér Vácz: A Magyar Gazdaságtörténelmi Szemle repertoriuma. (Repertorium Węgierskiego Przeglądu Historyczno-Gospodarczego). Budapest 1935.

[3]) Węgierski Przegląd Historyczno-Gospodarczy zaprzestał swoje wydawnictwo w r. 1906; nasze badania rozpoczynają się z drugim dziesięcioleciem bież. wieku.

[4]) Acsády I.: A magyar birodalom története (Historia Państwa Węgierskiego). Tom I—II. Budapest 1903—1904.

tych dziejów z czynnikami gospodarczymi. Te prace jego, w których na podstawie własnych badań archiwalnych oświetlił sprawy skarbowe i poddańcze na Węgrzech po Mohaczu, słusznie dziś jeszcze uważane są za podstawowe dla tych kwestii [5]). Zdobywszy własną siłą poczesne miejsce pomiędzy historykami owej doby, odszedł on — jak wielu innych uczonych węgierskich — w zacisze, nie pozostawiając ani uczniów, ani następców dla kontynuowania rozpoczętych prac. Struktura wiedzy na Węgrzech jest już od lat dziesiątek taką, że tylko ten fachowiec znaczniejszy i trwalszy wpływ wywrzeć lub szkołę założyć potrafi, który z katedry uniwersyteckiej poglądy swe wygłasza.

Odmienym i zupełnie niezwykłym zjawiskiem w tym kierunku jest Karol Tagányi, którego znaczenie i wpływ sięgał daleko poza jego współpracę w Przeglądzie historyczno-gospodarczym (Gazdaságtörténelmi Szemle). W metodzie jego silnie odbija się t.zw. pozytywizm. Cytuje on, często dosłownie, treść źródeł, lecz mimo tę dokładność i na pozór powierzchowność, odznacza się w głębokich swych analizach, popartych niezbitą logiką, ścisłością niemal przyrodniczą. Pomiędzy historykami owych czasów nie znajdujemy drugiego, do którego zastosować by można określenie pozytywisty — w dobrym tego słowa znaczeniu, — które wyłoniło się w historiografii lat ostatnich. Prace swe przygotowywał systematycznie i systematykiem takim pozostał on do lat późniejszych, gdy już ceniony był w sferach fachowych. Cechowała go gruntowna filologiczna krytyka źródeł, będąca mu jednak nie celem, lecz środkiem do poznania związków historycznych. W ten sam sposób badał on studia teoretyków socjalnych, historię prawa i administracji, również postępy zapoczątkowanej już wówczas niemieckiej historii społecznej. Wywodzi się z niej także jego metodyczna zdolność porównawcza, która jest charakterystyką jego bogatej w plony działalności. Najtrwalszą zaś jego zasługą pozostało wyświetlenie ukrytego związku sił oddziaływania przeszłości

---

[5]) Acsády I.: Magyarország pénzügyei I. Ferdinánd uralkodása alatt. (Finanse Węgier za panowania Ferdynanda I.) Budapest 1888.

Tenże: A magyar jobbágynépesség száma a mohácsi vész után (Ilość węgierskiej ludności poddańczej po bitwie pod Mohácsem). Budapest 1889.

Tenże: Két pénzügytörténeti tanulmány. (Dwa studia z dziedziny historii finansów). Budapest.

z czasów Árpádów na czasy późniejsze, co do których istniały pobieżne tylko wiadomości, a dopiero za jego drogowskazami postępowali historycy późniejsi w tej dotąd niezbadanej dziedzinie [6]).

Ukończywszy swą karierę urzędnika archiwum państwowego, na skromnym, bynajmniej nie kierowniczym stanowisku, na którym ani środkami nie dysponował, ani nie miał sposobności do odbycia studiów fachowych, rozpoczął swą działalność o tak wybitnej doniosłości, iż oddziaływała ona nie tylko na młodszą generację drugiego dziesięciolecia bieżącego wieku, reprezentowaną przez Walentego Hómana i Juliusza Szekfü'ego i historyków, którzy się około nich grupowali, lecz też na Aleksandra Domanovszky'ego, założyciela pierwszej katedry badań historii gospodarczej a to tak dalece, że działalność jego co do kierunku, metody i celów stała się przykładową. W Karolu Tagányi'm widzimy założyciela nowoczesnej węgierskiej historii społecznej i gospodarczej. W czasie jego działalności nie było na Węgrzech profesorów na katedrach historii, którzy by w swym nauczaniu zdołali zdobyć widnokrąg własny w rozpatrywaniu dziejów społeczno-gospodarczych. Uczeni, obejmujący po nim w spadku kontynuowanie tej pracy jego życia, byli przedtem właśnie uczniami profesorów, nastawionych raczej w kierunku badań politycznych, ustrojowych i prawnych, lub historyczno-literackich.

Z końcem zeszłego wieku na katedrze ogólnej historii kultury, założonej wzorem niemieckim, zasiadł cysters O. Remigiusz Békefi; zapoczątkował on w swym seminarium szeroką działalność na polu historii kultury, w której poruszał również zagadnienia społeczne dawnych czasów. Jako cel swej pracy wyznaczył sobie badanie źródeł kulturalno-historycznych (szczególnie XV i XVI wieku), zadając uczniom swym opracowania według swego własnego sposobu myślenia. Kładł on nacisk przede wszystkim na zdobywanie danych historycznych i nie stawiając swym uczniom żadnych problemów, żądał od nich schematycznego zbierania szcze-

---

[6]) Tagányi K.: A földközösség története Magyarországon. (Historia wspólnoty gruntowej na Węgrzech). Magyar Gardaságtörténelmi Szemle, 1894.

Tenże: Szolnok-Doboka vármegye monografiája. (Monografia komitatu Szolnok-Doboka). Dés 1901.

Tenże: Vázlatok a régibb Árpádkor társadalomtörténetéből. (Szkice z historii społecznej dawniejszych czasów Árpádów). Társadalomtudomány, 1923.

gółów. Ogłosił on przez swych uczniów około 70 rozpraw w serii „Müvelödéstörténeti Értekezések" (Rozprawy historyczno-kulturalne); dla dziejopisarstwa węgierskiego pozostał on właściwie nieproduktywny. Chociaż właśnie przez założenie katedry i seminarium uprzystępnione mu były nowoczesne badania społeczno-gospodarcze w ramach szerokiej historii kultury, to jednak właśnie jako kierownik tego instytutu Békefi przez swoje osobliwe nastawienie stawał temu na przeszkodzie. (Większą wagę kładł on jedynie na problemy, dotyczące zakonów i historii oświecenia ludowego). Tym sposobem została stracona sposobność do kontynuowania prac Acsády'ego i Tagányi'ego, tak pożądana w interesie metodycznego, organicznego rozwoju tej wiedzy, zapoczątkowanego postawieniem problemów i zachęty, którą stanowiła wówczas dla węgierskiej nauki katedra historii kultury. Dla chętnych do dalszych studiów w powyższej dziedzinie został jedynie dany impuls, brakło jednak kierunku metodycznego, wobec czego ograniczono się jedynie do przypadkowych studiów dziejów społeczno-gospodarczych. Pragnąc więc opisać uzyskane w tym kierunku wyniki, musimy przede wszystkim wymienić wyłaniające się na tym polu osobistości naukowe, oraz wybitniejsze ich prace. Takie zadanie krytyczne napotyka jednak na nieprzezwyciężone wprost trudności. Mamy bowiem przed sobą prace, których wyników nie można ocenić z należytej perspektywy; poza tym łączą je silne węzły osobiste, subiektywne, a nawet istnieją łączności z pracami badaczy, będącymi dla późniejszej generacji bez znaczenia. Trudno zaiste zdobyć się na osąd obiektywny, niezawisły od indywidualności. Gdybyśmy mianowicie chcieli podjąć się opisu wchodzących w grę zamierzeń, celów, metodycznych rozważań a więc wewnętrznego ustroju danych osobistości naukowych, moglibyśmy narazić się na zarzut przesady ze względu na zbyt bliski punkt obserwacyjny.

Ograniczamy się przeto do bezstronnego przedstawienia charakterystycznych rysów, metod i uzyskanych w badaniach nad poszczególnymi problemami wyników, nie kusząc się o krytyczne przedstawienie rozwoju.

W dziedzinie węgierskiej historii społeczno-gospodarczej, jako części ogólnej historii kultury, po jej założycielach pracowali: ze starszej generacji: Aleksander Domanovszky, Franciszek Kovács, z następnej: Franciszek Eckhart, Walenty Hóman

oraz pracujący głównie na polu historii politycznej Juliusz Szekfü, z młodszej zaś generacji Elemér Mályusz. Potomność wyznaczy im niewątpliwie właściwe miejsce w węgierskiej historiografii, zależnie od cech indywidualnych, zabarwiających pracę życia każdego z tych pisarzy.

Za czasów starszej generacji objawia się w dziejopisarstwie węgierskim silny prąd krytycyzmu. Większa część naszych dziejopisarzy uczęszczała do słynnego instytutu historiografii uniwersytetu wiedeńskiego; korzystając tam szczególnie ze źródeł średniowiecza, z wielką ambicją oddawała się metodycznym studiom krytycznym. Na pierwszy plan między nimi wybija się mąż głębokiej wiedzy, Henryk Marczali, który źródłowe wiadomości z czasów Árpádów zestawił na tle krytycznym. Obejmując w młodym jeszcze wieku katedrę historii węgierskiej na uniwersytecie budapeszteńskim, wychował on długi szereg uczniów, skierowując ich do metodycznej pracy naukowej. Szkoła jego oddziaływała też silnie pośrednio lub bezpośrednio na ostatnio wymienionych uczonych. Tym tłumaczy się, że prace ich przenika duch krytycyzmu analitycznego; starają się oni przez zbadanie ówczesnych pojęć wyjaśnić w badaniach swych zjawiska życia społeczno-gospodarczego.

Tak wyłuszcza n. p. Domanovszky przesunięcia zaszłe w tłumaczeniu wyrazu „trzydziestej części“ (określenie pewnej daniny) — Szekfü wyjaśnił znaczenie wyrazów: „serviens“ i „familiaris“ pod względem prawno-państwowym, oraz wykazał, które stany do tych kategorii nie mogą być wliczone, — Eckhart i Hóman zaś kwestię pierwszych danin państwowych itd. Znamiennym jest, że w tym samym niemal czasie w zeszytach Przeglądu historycznego „Történeti Szemle“ prowadzoną była polemika pomiędzy Karolem Tagányi'm a Władysławem Erdélyi'm w kwestiach krytycznych historii społecznej z czasów Árpádów, w której, idąc drogą metodyczną, starają się wyjaśnić pojęcie najmniejszej jednostki społecznej [7]).

Po tych zasadniczych rozprawach nastąpiło rozpatrywanie wyrazistszych zjawisk życia społeczno-gospodarczego. Do badań tych przedtem nie można było przystąpić, ponieważ jeszcze w okresie jubileuszu tysiąclecia historię Węgier od czasów zamierzchłych

---

[7]) Wyniki tych polemik zestawił K. Tagányi w swych szkicach. Zob. przyp. 6.

po rok 1848 rozpatrywano wedle kategorii stanowych a objawy życia społecznego dostosowano do tych kategorii, czego badania ścisłe wcale nie potwierdziły. Z tych mylnych założeń wychodząc, przedstawienie stosunków społeczno-gospodarczych w historii wyczerpywało się w chronologicznym porządkowaniu danych, dotyczących życia stanów, a więc szlachty, mieszczaństwa i chłopów.

Po dokonanym wyjaśnieniu zasadniczych pojęć można już było przystąpić do wyświetlenia właściwego związku, istniejącego pomiędzy poszczególnymi kategoriami stanów w ramach, obejmujących całość życia społecznego, odstępując od mechanicznego cytowania nic nie znaczących dat, tyczących się poszczególnych warstw.

Za przedmiot szczegółowych badań historyczno-handlowych i historyczno-celnych w pojęciu szerszym obrali:

Domanovszky prawo regulowania ruchu handlowego w pozostającym w szczególnych warunkach okręgu spiskim (prace te, niestety, z powodu rozdziału Węgier i braku dostępu do najgłówniejszej części materiału archiwalnego zostały przerwane); Hóman i Kovács znaczenie obiegu pieniężnego (złota) w wiekach średnich w stosunkach handlowych państwa z Zachodem; Eckhart politykę gospodarczą dworu wiedeńskiego w XVIII wieku [8]).

Ograniczenia czasokresowe w tych studiach nie były już identyczne z przyjętym dotąd w historii politycznej podziałem dziejów, lecz opierały się na ewolucji społeczno-gospodarczej, jaką w studiach tych stwierdzono. Tym sposobem generacja następna miała już drogę otwartą dla dalszej metodycznej pracy według utrwalonych zasad.

Możliwość rozpoczęcia systematycznej pracy ułatwiło Domanovszky'emu objęcie katedry historii kultury na budapeszteńskim Uniwersytecie po ustąpieniu Békefi'ego. Poprzednio wykładał on w Akademii handlowej, miał więc już wówczas sposobność zwrócenia swej pracy pedagogicznej do zagadnień historii gospodarczej. Przystępując zatem do swej pracy uniwersyteckiej z wytkniętym już programem, zaniechał przede wszystkim jałowych serii wykładów historyczno-kulturalnych i dał swym słuchaczom impuls do rozwiązywania kwestii szczegółowych, tak na niwie historii gospodarczej, jak później socjalnej i historii osad-

[8]) Wszystkie te prace zacytuję przy omawianiu odnośnych działów rzeczowych.

nictwa. Wytknięty na jego seminarium kierunek uwydatnia się w ewolucji Mályusz'a, który, wolny od wszelkich innych wpływów, oddawał się odtąd historycznym badaniom problemów społeczno-gospodarczych. Wyniki jego pracy, wybitnej zarówno co do swych rozmiarów, jak co do treści, polegają na sformułowaniu zasad nowej właściwie dyscypliny historycznej, którą można by nazwać dziejami ludu i zorganizowaniu dla niej grupy pracowników naukowych.

Franciszek Kovács, który nigdy nie wykładał na wydziale filozoficznym, (najpierw uczył on na wydziale prawniczym, następnie na politechnice), nie pozostawił dla historii gospodarczo-społecznej, prócz własnej swej produkcji naukowej, żadnych owoców swej działalności, chociaż na seminarium Sombarta nabył najgruntowniejsze przygotowanie naukowe. To samo niemal powtórzyć musimy o Franciszku Eckhardcie, który po swej karierze archiwalnej, wykładając na Uniwersytecie budapeszteńskim historię prawa, całe swe siły poświęcił studiom prawno-metodologicznym.

Śledzący rozwój i problemy historii gospodarczo-społecznej Węgier, choćby ograniczył swe studia do najmniejszych ram, natrafić musi na nazwisko człowieka, który, nie należąc do zawodowych historyków, dla rozwoju węgierskiego dziejopisarstwa głębsze miał znaczenie, aniżeli praca któregokolwiek z uczonych. Człowiekiem tym był Kuno hr. Klebelsberg, od r. 1917 do śmierci (1932) prezydent Węgierskiego Towarzystwa Historycznego, zarazem węgierski minister oświaty, który położył wielkie, niespożyte zasługi. W referacie niniejszym nie ma miejsca dla szczegółowej oceny tej indywidualności, płomiennej w tworzeniu nowych myśli i wskazywaniu nowych dróg działania na polu historiografii. Podchwycić pragniemy jedną wskazówkę, najcharakterystyczniejszą dla jego dążeń, dawaną rokrocznie przy inauguracji posiedzeń Towarzystwa historycznego: „Pracujmy, — pracujmy uczciwie, — pracujmy rzeczowo". Organizacja pracy rzeczowej głównym jego była celem a urzeczywistnienie jej pozostanie na zawsze zasługą jego życia, w sukcesy tak bogatego.

Na każdym polu wiedzy, a więc też na polu dziejów społeczno-gospodarczych Węgier, organizacja tak doniosłe ma znaczenie, że owoc pracy starszego pokolenia niemal bez uszczerbku przekazany zostaje generacji młodszej. Najgłówniejszą właśnie zasługą Kle-

belsberga i wybitnych jego współpracowników są wyniki w duchu nowoczesnym węgierskiego dziejopisarstwa społeczno-gospodarczego [9]).

Praca zorganizowana przez Klebelsberga przedstawia punkt zwrotny na polu zarówno węgierskiego dziejopisarstwa ogólnego, jak na polu naszego działu tej historii. Sukces pracy krytycznej (do r. 1916), w połączniu z wynikami pracy metodycznej pod kątem widzenia gospodarczym (do r. 1922), dojrzał skutkiem pracy zorganizowanej (od 1921, wzgl. 1922). Okresów tych nie podajemy w sensie ustalonych rozdziałów metodycznych ewolucji, lecz raczej celem łatwiejszej orientacji, — odnośnie zaś do lat ostatnich poglądy nasze w ogóle nie są dostatecznie ustalone, ani też ugruntowane. Mówiąc o pracy zorganizowanej, mamy wprawdzie na myśli zewnętrzne jej objawy, skutki głębsze okażą się jednak niewątpliwie. Okres lat ostatnich będzie kiedyś oceniony jako okres niezwykłego pogłębienia i treściwego wzbogacenia węgierskiej historii społeczno-gospodarczej. Pomiędzy uczonymi z generacji Klebelsberga wymieniamy pierwszego jej przedstawiciela, Eleméra Mályusz'a, w którego pracach stwierdzamy już pogłębienie i uchwycenie nowych możliwości i metod, uzyskane właśnie dzięki zorganizowaniu nowej metody badawczej.

Kilkakrotnie wskazywaliśmy już na trudność ustalenia jakichkolwiek kierunków; nie staraliśmy się też o ich wykazanie. Powoływaliśmy się jedynie na indywidualności czołowe, a w dalszym ciągu starać się będziemy skreślić wyniki ich prac, oraz wyniki prac tych fachowców, którzy około nich się zgrupowali. Wspominając zaś o pozornym kierunku charakterystycznym, mianowicie o kierunku historyczno-duchowym (psychologicznym), nadmieniamy, że właściwie wszyscy, którzy metodę niemieckiej, historii duchowej obrali, lub na niej się opierali, za przedstawicieli konkretnego kierunku uważani są dziś już tylko przez szerszy ogół, a nie w sferach fachowców. Gdy w r. 1931 szerszy ogół dowiedział się, że rozpoczęte są starania o wznowienie badań węgierskich dziejów, wtedy przedniejsi historycy, którzy sami scharakteryzowali się jako historycy duchowi, wydali dzieło pod tytu-

[9]) Domanovszky S.: Kuno hr. Klebelsberg. Nekrolog. (Wyszedł w czasopiśmie „Napkelet" 1936, zeszyt z lutego).

łem „A magyar történetirás uj utjai“ (Nowe drogi dla węgierskiej historiografii) a to celem przedstawienia zasadniczego tła swych zamierzeń [10]).

W związku z tym krytyka fachowa słusznie na to zwróciła uwagę, że zapatrywania historyków, którzy problemy pewnej gałęzi wiedzy opracowują z punktu widzenia wyłącznie historyczno-duchowego, nie mogą być uważane jako tworzące ustaloną platformę [11]).

Znamiennym jest, że pojęcie „historia duchowa“ różnie bywa określane. Najczęściej mówi się, że pod pojęciem „historyk duchowy“ rozumiemy historyka, który we wszystkich objawach życia przeszłości widzi wynik działania jednego i tego samego ducha, zatem historyka, który wszystkie objawy życia przeszłości nie traktuje odrębnie, lecz wyprowadza je z oddziaływania wzajemnego. Już ta krótka charakterystyka wskazuje na to, że w historii duchowej usiłowania s y n t e t y c z n e działają z przemożną siłą, co nie sprzyja badaniom s z c z e g ó ł o w y m. Natomiast badania historyczno-duchowe właśnie poddały rewizji tradycyjne zapatrywania historiografii politycznej i literackiej. Przedstawiając rozwój węgierskiej historii społeczno-gospodarczej uważamy za przedwczesne twierdzenie o istnieniu w tej dziedzinie k i e r u n k u historyczno-duchowego (psychologicznego).

W poprzednich ustępach wspomnieliśmy w krótkości o pracownikach, działających na polu węgierskiej historii społeczno-gospodarczej. Wielką jest jednak ilość tych, którzy obok nich, w pokrewnych działach wiedzy pracując, wynikami swej pracy przyczynili się do zmodyfikowania obrazu przeszłości narodu węgierskiego, jaki tradycyjną opinią był ustalony. W ciągu dalszym wspomnimy o poszczególnych pracach przy omawianiu odnośnych działów. Do najznaczniejszych należą bezsprzecznie prace etnografa Stefana G y ő r f f y' e g o i Jana M e l i c h' a, oraz Zoltána G o m b ó c z' a (ci dwaj ostatni — to filolodzy).

Badaczem czasów antycznych był Juliusz H o r n y á n s z k y, nie wywierający jednak prawie żadnego wpływu na wyświetlenie historii węgierskiej. Jeżeli mimo to nazwisko jego wymieniamy, to dlatego, że działacz ten, o niezwykle bystrym umyśle i szerokim

---

[10]) Napisał B. H ó m a n, Budapest 1931.

[11]) Np. „Századok“ rocznik 1931, str. 273.

horyzoncie, w tym dziale wiedzy rozwinął szeroką działalność na polu socjologii i historii społecznej. W sprawach tu omawianych donioślejszą jeszcze jest jego rola jako założyciela Towarzystwa ludoznawczego, z którego później wyłoniło się Towarzystwo socjologiczne, pozostające pod jego prezesurą do jego śmierci. Wywierał wielki wpływ na organ Towarzystwa „Társadalomtudomány" (Wiedza społeczna). Przez studia swe wyświetlił szereg nieznanych dotąd kwestii socjologicznych. Organ wspomniany nie tylko krytycznie omawiał ówczesne problemy społeczne, należące dziś już do przeszłości, lecz publikował też studia z historii społecznej [12]).

II.

1. LUDNOŚĆ.

Rozpatrując rozwój węgierskiej historii społeczno-gospodarczej, wypada nam wymienić zasługi działaczy i postępujących ich śladami następców. Idąc przy tym poprzednio ułożonym sposobem podziału, czynimy to nie dla głębszych celów teoretycznych, lecz jedynie ze względów praktycznego rozumowania. Słusznie tedy uwaga nasza zwrócona będzie w pierwszym rzędzie na ludność pracującą na obszarze kraju.

Kwestia etniczna ludności kraju przy omawianiu spraw społeczno-historycznych nie ma głębszego znaczenia. Badania etniczne są celem innych działów wiedzy historycznej. Etniczne związki starożytnego ludu węgierskiego zostały ustalone badaniami filologicznymi Juliusza Németha, rozwinięte później w studiach Zoltána Gombócza. Ten ostatni w studium swym „A honfoglaló magyarság kialakulása" (Przekształcenie Węgrów kraj zdobywających) [13]) wyczerpująco zajmuje się czynnikami przekształcenia państw tureckich ludów koczowniczych, wskazując na siły społeczne, nieraz płynne, działające często ukrycie w kierunku utworzenia lub rozkładu tego lub owego z państw, założonych przez nomadów.

---

[12]) Najgłówniejsze jego prace cytuje i znaczenie jego ocenia T. Bárath w L'histoire de Hongrie, str. 27—31.

[13]) Németh J.: A honfoglaló magyarság kialakulása. (Ustrój zdobywającego kraj ludu madziarskiego). Budapest 1930. W pracy tej opiera się na swych własnych poprzednich badaniach, jak też badaniach Melicha i Gombócza.

Badając szczegółowo archeologicznie, etnograficznie i językowo losy ludów koczujących, oraz związków państwowych ludów, które przed pojawieniem się Węgrów na stepie ruskim przebywały, celem dojścia do śladów ludu węgierskiego, stwierdził on, że lud węgierski powstał „z połączenia się wielkiego plemienia ugro-fińskiego z 6—8 plemionami tureckimi". Studia jego do tej pory przez wszystkich badaczy ludów koczujących w V—IX wieku, którzy zajmują się badaniem struktury Prawęgrów, uważane są za fundamentalne.

Praca Jana Melich'a „A honfoglaláskori Magyarország" (Kraj madziarski w czasie zdobycia) zawiera niemal pewną odpowiedź na pytanie, z jakimi ludami spotkali się tu zjawiający się z końcem IX wieku w kotlinie podkarpackiej Madziarzy, wówczas etnicznie i językowo prawie już zjednoczeni. W pracy tej rozpatruje on według obecnego stanu filologii węgierskiej wszystkie dane, które z owych czasów do nas się zachowały, a dotyczą ludów żyjących na niżu karpackim [14]).

Otóż ludy, które przed Madziarami kraj zamieszkiwały, w czasach późniejszych żadnej prawie roli nie odgrywały, dla życia ani społecznego, ani gospodarczego żadnego znaczenia nie miały. Fakt ten potwierdzają też badania późniejsze, niestety w międzyczasie skutkiem odłączenia znacznych części kraju i niedostępności materiału źródłowego przerwane; badania te rozpoczęto z wytkniętym celem utworzenia etnograficznego obrazu Węgier. Po studiach Béli Iványi'ego, ograniczających się do obszaru górnych Węgier (Słowaczyzna) [15]), zajął się Domanovszky [16]) narodami, zamieszkującymi cały obszar Węgier. Na podstawie luźnych, przez niego dotąd w tym małym dziele pozbieranych danych, dowodzi on, iż ludy, przed zdobyciem kraju tu osiadłe, jak również ludy w czasach późniejszych do końca XIII wieku tu przybyłe, zupełnie wsiąknęły w społeczeństwo węgierskie, weszły z nim w wspólne życie społeczne i gospodarcze, modyfikując tym sposobem etniczny skład ludu madziarskiego. Skupienia narodowe,

---

[14]) Melich J.: A honfoglaláskori Magyarország. (Lud madziarski w czasie zdobycia państwa). Tom I—II. Budapest 1925—1929.

[15]) Iványi B.: Pro Hungaria Superiore. Debrecen 1919.

[16]) Domanovszky S.: A magyar kérdés történeti szempontból tekintve. (Kwestia węgierska z punktu widzenia historycznego). Budapest 1920.

które do czasu wojny światowej doszły do roli samoistnych czynników politycznych w państwie, za czasów wspomnianej asymilacji w kraju wcale jeszcze nie istniały i dopiero później tu osiadły. Wyniki badań Domanovszky'ego odnośnie Słowaków gruntownie uzasadnił i rozbudował Elemér Mályusz we wzorowej swej „Historii osadnictwa [17]). Na podstawie jego dowodów możemy przyjąć za aksjomat, „że pierwsi Słowacy, t. zn. ich przodkowie (w IX wieku) zamieszkiwali tylko dolinę rzek Vág i Nyitra i stąd dopiero na skutek świadomej węgierskiej polityki osadniczej rozprzestrzenili się w X—XIV wieku na obszarze całych górnych Węgier.

Poważniejszej pracy monograficznej, dotyczącej innych zwartych skupień osiadłych w kraju narodów, właściwie nie posiadamy. Stosunkowo najlepiej jeszcze zorientowani jesteśmy odnośnie do Niemców. W tym kierunku dokładniejsze objaśnienia daje nam praca Eleméra Schwartza, poświęcona Niemcom, osiadłym w czasie zdobycia kraju na granicy zachodniej, względnie później tu przybyłym [18]). Tom jego dzieła „Historia osadnictwa" z druku jeszcze nie wyszedł, lecz już badania lingwistyczne zachodniowęgierskich nazw miejscowości obszaru Burgenland przysporzyły kilka ważnych dowodów narodowo-historycznych tego obszaru. Stefan Vonházz w szeroko zakrojonym dziele, dotyczącym kolonizacji niemieckiej XVIII wieku w komitacie Szatmár hr. Károlyi'ów, poświęca wiele miejsca osadnictwu niemieckiemu. Dzieło to, w założeniu swym nie bardzo szczęśliwe, przy braku metody, nie daje wiele ponad surowy materiał kompilacyjny. Ścisłymi badaniami dwóch gmin (Dunakömlöd i Németkév) zajmuje się praca Rogéra Schillinga; studium to, ograniczające się do małego obszaru, podaje nie tylko nowe dane do historii Niemczyzny na Węgrzech, lecz jest ponadto dobrym wzorem dla podobnych opracowań [19]).

---

[17]) Mályusz E.: Turóc megye kialakulása. (Rozwój komitatu Turóc). Budapest 1922. Praca następnie cytowana A. Fekete-Nagy'ego rzuca wiele światła na stosunki osadnicze i społeczne Spiżu i w ogóle całych północnych Węgier.

[18]) Schwartz E.: A nyugatmagyarországi német helységnevek. (Niemieckie nazwy miejscowości Węgier zachodnich). Budapest 1932.

[19]) Vonházz J.: A szatmármegyei német telepités. (Osadnictwo niemieckie w komitacie Szatmár). Pécs 1931. Schilling R.: Dunakömlöd és Németkév telepités-, népiség-, es nyelvtörténete. (Historia osadnictwa, ludności i języka w Dunakömlöd i Németkév). Budapest 1933.

Odnośnie Rumunów i Serbów nie wyszła z tej epoki żadna publikacja o szerszym naukowym ujęciu [19a]). Ze względu na swą oryginalną, a przy tym skuteczną metodę, wymienić tu wypada pracę historyka Stefana Györffy'ego, chociaż dotyczy ona jedynie historii osadnictwa Rumunów w dolinie Czarnego Körösu [20]). Györffy, będąc samoukiem, pracował zupełnie odrębnie od zasad historyczno-naukowych. Badał on bardzo dokładnie historię 16 gmin węgierskich na niewielkim, przez siebie obranym obszarze. Zetknął się z wszystkimi tamtejszymi rodzinami, stwierdzał, skąd pochodzą i od kiedy tam przebywają. Uzyskane wiadomości rejestrował na kartach, przygotowanych na podstawie aktów i ewidencji katastralnej, uzupełnił je na podstawie stanu posiadania poszczególnych rodzin, ich narodowości, zarówno pod względem przybytku jak i ubytku. Najmniejszej choćby zmiany w stosunku liczbowym dochodził skrupulatnie, wykazując przyczyny, np. badał powstanie ośrodków przemysłowych lub rękodzielniczych, emigrację, pracę kulturalną, szkolnictwo itd. Osiągnięty przez niego sukces oddał znaczne usługi przy badaniu osadnictwa ludu madziarskiego w Siedmiogrodzie; wykazanym zostało mianowicie, iż został on celem zaludnienia celowo z głębi kraju do tych wówczas pustynnych obszarów skierowany. Tego ludu, czysto madziarskiego, nie można jednak identyfikować z Székelyerami. Badania nad pochodzeniem tych ostatnich stały się szczególnie od XVIII w. — „jabłkiem niezgody pomiędzy węgierskimi dziejopisarzami", — jak się wyraził Hóman [21]). Studia dotychczasowe wykazały, że problem ten wyczerpująco chyba nigdy nie zostanie wyświetlony. Hóman, badając właściwą Székelyerom strukturę społeczną, doszedł do prze-

---

[19a]) Dzieło L. Tamása: Romaiar, romanor és olähor Dacia Traianaban. (Rzymianie, Rumuni, Wołosi w Dacji Trajańskiej). Budapest 1935, — przedstawia się tylko jako studium językowe.

[20]) Györffy J.: A fekete-körösvölgyi magyarság települése. (Węgierskie osadnictwo w dolinie Czarnego Körösu). Budapest 1934. — Tenże: Dél-Bihar népesedési és nemzetiségi viszonyai negyedfélszáz év óta). (Stosunki ludnościowe i narodowościowe w Poł. Bihar w ciągu półpięta wieków). Budapest 1935. Inne dla metodyki tego samego badacza znamienne studia: Az alföldi kertes városok. (Miasta-ogrody Alföldu) (w 3 zeszycie z r. 1926 Sprawozdań zbiorów etnograficznych węgierskiego Muzeum Narodowego) i Hajduböszörmény települése. (Osadnictwo w Hajduböszörmény). Szeged 1927.

[21]) Hóman B.: A székelyek eredete. (Pochodzenie Szeklerów). Budapest 1921. (Wydawnictwo Towarzystwa filologicznego, Nr. 17), str. 3.

konania, że ten odwieczny organizm polityczno-gospodarczy, odrębny od organizacji społecznej pozostałej ludności, może przedstawiać jedynie resztki odrębnego od Madziarów skupienia ludowego [22]). Uzasadnił on na podstawie przekonywujących wywodów społeczno-historycznych, że Székłyerzy siedmiogrodzcy widocznie byli prastarym plemieniem, narodem dawno tu osiadłym, odrębnym, chociaż z ludem madziarskim spokrewnionym. Niewielkie studium H ó m a n a, wykazujące w swym założeniu całą silną logikę autora, przedstawia w sposób wyraźny jego zdolność do zdobywania sukcesów drogą metodycznych badań społeczno-historycznych.

Badacz językowy Juliusz N é m e t h na podstawie swych badań filologicznych w kwestii Székłyerów dochodzi do wniosku, że co do ich pochodzenia tylko tyle jest dowiedzione, że są oni narodem pochodzenia t u r e c k i e g o, za możliwe zaś uważa, że Székłyerzy są plemieniem Kabarów, którzy w czasie zdobycia kraju do Madziarów się przyłączyli [23]).

Studia, dotyczące narodowści Węgier, pozostają niejako w pierwszych swych początkach. Wymienione poprzednio prace poświęcone są właściwie nie ludowi madziarskiemu, lecz raczej narodom, które z nim się zetknęły. Lecz i na tym ograniczonym polu pozostało jeszcze dużo problemów niewyjaśnionych o możliwych, zupełnie niespodzianych rozwiązaniach, jak to ostatnio podkreśla Ambroży P l e i d e l l w studium swym, opublikowanym w organie Towarzystwa Historycznego „Századok", w którym bada w sposób głęboki powstanie miast węgierskich [24]). Z faktu, że w czasie panowania Árpádów istniały już w kraju rozwijające się miasta, chociaż lud madziarski nie był narodem zakładającym miasta, wnioskuje on, że założenie tych miast przypisać należy narodowi innemu, przed Madziarami tu osiadłemu. Na podstawie archeologicznych i filologicznych wniosków, popartych danymi i wynikami badań historycznych kulturalno-gospodarczych, uważa on za udowodnione, że tym narodem, zakładającym miasta i rozpowszechniającym kulturę miejską, nie mógł być żaden inny na-

[22]) H o m á n B.: A székelyek eredete, str. 10.

[23]) N é m e t h G.: A székelyek eredetének kérdése. (Kwestia pochodzenia Szeklerów). Századok 1935.

[24]) P l e i d e l l A.: A magyar várostörténet első fejezete. (Pierwszy rozdział węgierskiej historii miast). Századok 1934.

ród, jak tylko rzymski. Praca, w której Pleidell do wniosków tych dochodzi, z punktu widzenia metodyki jest bardzo pouczającą i przekonywującą. Cenniejszym nad znaczenie i rodzaj metodyki jest jednak istotna wartość tej pracy, która polega na żywym impulsie, przekazanym przyszłym badaczom w kierunku rozbudowy rzuconych myśli.

Badania historyczne Pleidella, dotyczące powstania miast w Panonii na Węgrzech, znalazły poważne poparcie ze strony historyków zachodnio-europejskich, reprezentowanych szczególnie przez Dopscha, którzy to badacze nie uważają epoki wędrówek ludów dla kultury antycznej za katastrofalną. Nie przesądzając wartości wyników pracy Pleidella w tym kierunku, musimy przecież, jako rzecz nie ulegającą żadnej wątpliwości, podnieść, iż zarówno ze względu na sposób dowodzenia, jak i nowe wyniki stanowi ona wzbogacenie węgierskiej historiografii. Ze szczególnym naciskiem wskazuje on na to, że rozpoznanie pochodzenia, składu wewnętrznego i oświaty narodu są podstawami zbiorowymi w każdym objawie życia, z którego wypływa modyfikacja naszego zrozumienia przeszłości, a w konsekwencji wzmocnienie lub osłabienie naszej świadomości kulturalnej i narodowej.

Elemér Mályusz był na Węgrzech tym, który w sposób programowy przedstawił konieczność uwzględnienia w badaniach wzajemnych wpływów różnych czynników. Już w pierwszej swej pracy (Powstanie komitatu Turóc) poświęcił on całe ustępy badaniu objawów współżycia, pragnąc przedstawić oddziaływanie ziemi na zamieszkujący ją lud. Sukces tej pracy, odnoszącej się wprawdzie do małego obszaru, lecz wchodzącej w najdrobniejsze szczegóły, spowodował, że zastosowany w niej sposób badania stał się podstawą teoretycznych rozważań, które następnie Mályusz ujął w całość w swym studium, ogłoszonym w r. 1924 w czasopiśmie „Századok", w którym omawia zadania badaczy historii lokalnej według zasad metodycznych [25]). Ustalił w nim wytyczne dla piszących dzieje małych obszarów nawet i gmin.

Powołuje się on na to, że wysoki rozwój historiografii Europy zachodniej ostatnich dziesięcioleci w niemałym stopniu przyczynę

---

[25]) Mályusz E.: A helytörténeti kutatás feladatai. (Zadania lokalnych badań historycznych). Századok 1923/24.

swą miał w wysokim poziomie historiografii lokalnej. Ten kierunek badań Mályusz nazwał socjologicznym, gdyż materiał źródłowy, na którym on się opiera, a który co do związków zbiorowych i objawów życia społecznego nam się zachował, wymaga opracowania licznych szczegółów. Historiograficzna praca zajmowała Mályusza wprawdzie też na innym polu, niemniej stała się ona podstawą nowej niejako nauki, a nauką tą, jak już przedtem wspomnieliśmy, jest historia ludności. Badania lokalno-historyczne, prowadzone metodą socjologiczną, mogą być właściwie w swym rozwoju historiograficznym uważane za stopień przygotowawczy pojęcia: historia narodu; historia kraju węgierskiego nie jest więc niczym innym, jak najszerzej pojętą historią lokalną, uwzględniającą historyczne związki duchowe. Innymi słowy: W ramach historii narodu nie tylko związek pomiędzy narodem a ziemią jest przedmiotem rozważań, lecz też związek pomiędzy narodem a objawami życia gospodarczego, przy czym — według Mályusza — nauka, badająca podświadome życie i działalność kulturalną całego narodu lub jego części, winna rozpatrzyć obok sił gospodarczych także siły duchowe we wszystkich ich objawach i skutkach [26]).

Oczywiście, teoria ta, uzasadniona wielką rutyną dziejopisarską Mályusza, nie przekonała tych historiografów, którzy nie uznają wpływu przeróżnych sił na ukształtowanie się i rozwój ogólnego życia społecznego tej lub owej okolicy, lecz którzy z przekazanych danych przeszłości odrębnie rozpatrują stosunki lokalne w dziedzinie prawno-politycznej, ekonomicznej lub oświatowej, a wyniki uzupełniają jedynie danymi źródłowymi z innych okolic dla odtworzenia obrazu całości w kierunku prawno-politycznym, ekonomicznym lub oświatowym [27]).

Taki sposób dziejopisarstwa nie może przedstawić w sposób głębszy ewolucji, bo zanadto zawisły jest od przypadkowości przekazanego nam materiału źródłowego. W dziejach narodu, przedstawionych sposobem Mályusza, uwzględnione są jednakowo wszystkie objawy życia społeczno-gospodarczego, co podkreślić musimy z tego powodu, iż historycy węgierscy, zajmujący się dzie-

[26]) Mályusz E.: A népiség története. (A magyar történetirás uj utjai). (Historia ludności. Nowe drogi węgierskiej historiografii). Budapest 1931.

[27]) Np.: Váczy P.: A helytörténeti kutatás problémái. (Problemy badania historii lokalnej). Budapesti Szemle, rocznik 1931.

jami społeczno-gospodarczymi, nastawieni byli jednostronnie, a więc albo w kierunku badań gospodarczych, albo w kierunku badań społecznych, nie łączyli więc co do metody i celów obu tych działów wiedzy historycznej, jak to czynił Mályusz.

Nie ulega wątpliwości, że opracowana według jego sposobu historia narodowa, wychodząca ze socjologicznie pojętej historii lokalnej, przedstawia zajmującą perspektywę dla wiedzy historycznej. Z inicjatywy Mályusza czasopismo „Századok", którego był on współredaktorem w latach 1931—1935, zajęło się problemem historii lokalnej i narodowej [28]). W latach ostatnich krytycy jego starali się wykazać, że idący za jego wskazówkami dziejopisarze w pracach swych, dotyczących dziejów lokalnych osadnictwa, do nierównych doszli wyników, ponieważ zabrali się do pracy z gorliwym wprawdzie zapałem, lecz bez gruntownego przygotowania, z czego wywodzą, że tylko metodyczne zasady dają kwalifikacje do głębiej pojętej historiografii narodowej. Zanim więc w praktyce dziejopisarstwa objawić się mogą wyniki myśli przez niego rzuconej, upłynie niewątpliwie sporo czasu.

Prace na polu dziejopisarstwa lokalnego, nawet najszerzej i najgłębiej pojęte, noszą dziś jeszcze znamię pojęcia celowego lokalnego dziejopisarstwa z początku bieżącego wieku, a to zarówno pod względem podziału, jak też sposobu wykonania. Tom pierwszy dzieła Józefa Holub'a „Komitat Zala" opisuje dzieje administracji lokalnej w wiekach średnich [29]). To, co Holub stwierdził w administracji tego jednego komitatu, jest typowe także dla innych komitatów węgierskich. W dziele swym podaje Holub zjawiska ogólne, zamiast więc dojść do wyników specjalnie dotyczących danego obszaru, dochodzi on mimo woli do wyników ogólnych. W dziele tym nie wspomina o wynikach badań geograficznych i etnograficznych danego obszaru, stojących w przyczynowym związku z historią narodową, chociaż właśnie etnografia opisowa graniczy z dziejopisarstwem i badaniem źródeł, bo z nich wyprowadza się cała nasza znajomość obyczajów ludowych w za-

---

[28]) Np.: Mendöl T.: Gazdaság- és településtörténet a francia irodalomban. (Historia gospodarcza i osadnictwa we francuskiej literaturze). Századok, rocznik 1935, str. 428.

[29]) Holub J.: Zalamegye története a középkorban. (Historia komitatu Zala w wiekach średnich), tom I. Pécs 1929,

mierzchłych czasach, o zapomnianych rodzajach zatrudnienia ludowego, a na nich opiera się przedstawienie życia przeszłości.

Powołujemy się tu na studia etnograficzne Stefana Györffy'ego i na współpracę jego w szeroko zakrojonym wydawnictwie „Etnografia Madziarów“ [30]).

2. SPOŁECZEŃSTWO.

Historiografia węgierska nie może do tej pory zadowalającej dać odpowiedzi, w jaki sposób w ciągu lat tysiąca zarówno lud, będący w kraju w czasie jego zdobycia, jak też później tu przybyły, z czasem rozpadł się na pojedyncze grupy, — w jakim stosunku grupy te pozostawały ze sobą, w jakim stosunku z państwem, a więc, jak w poszczególnych epokach przeszłości ułożyło się społeczeństwo węgierskie i jaką była jego struktura. Na przełomie wieku panował schemat ogólnie przyjęty, że społeczeństwo poszczególnych czasokresów dzielono według publiczno-prawnej przynależności stanowej. Ten przestarzały sposób zapatrywania dziś jeszcze prześladuje nas we wszystkich naszych pracach społeczno-historycznych, chociaż daleko postąpiliśmy w rozpoznaniu tego anachronizmu. Dzielimy więc dziś jeszcze większe grupy, związki i klasy społeczeństwa pewnego okresu na szlachtę, mieszczaństwo i poddanych, mając przy tym przed oczyma stan, będący dla tych warstw społecznych wyrazem czasów rozkwitu. W ostatnich latach dopiero wyzwoliliśmy się nieco z sugestii tego szablonu i nasze zapatrywania na stosunki społeczne minionych czasów opieramy na innych podstawach.

W tym kierunku przełomowe są wyniki badań Juliusza Németha, dotyczące pierwotnej organizacji Turków i ludów tureckich, oraz prace Piotra Váczy'ego, w których stara się on uzgodnić strukturę społeczną i państwową pierwszego wieku państwa węgierskiego [31]).

Różnicę pomiędzy rodem, plemieniem a narodem określił Hóman przy pomocy lingwistyki, wykazując, że plemię jest

---

[30]) A magyarság néprajza. (Etnografia Narodu węgierskiego). Tom I—II. Etnografia obiektywna, do druku ułożył E. Czakó. Budapest 1933-34.

[31]) Váczy P.: Die erste Epoche des ungarischen Königtums. Pécs 1935.

tworem drugorzędnym, będącym połączeniem kilku rodów dla celów obronnych [32]).

W ostatnich czasach Váczy, idąc śladami Juliusza Németha, wskazał na to, że w tym kierunku, a więc przy założeniu i rozwiązaniu rodów i plemion, obok celów wojennych, pierwszorzędną rolę odgrywały gospodarcze warunki życiowe. Tyczy się to szczególnie hodowli bydła i połączonych z tym czynności, które powodowały podział ilości bydła na grupy mniejsze lub większe. Pociągało to za sobą połączenie hodowców poszczególnych kategorii zwierząt w grupy, — stąd powstało t. zw. „aul". Przy takim podziale społecznym czynnikiem łączącym nie była więc krew plemienna, lecz stan liczebny bydła. Jeden z członków aulu, kierujący sprawami wspólnymi za zgodą wszystkich i rozstrzygający spory pomiędzy członkami, po przyłączeniu się kilku innych „aulów", uzyskuje władzę nad ogółem ich członków o charakterze politycznym, a wtedy sprowadza się uzyskaną przez niego władzę do sił wyższych (kosmicznych), — (rodziny rządzące posługują się godłem [totemem] zwierzęcia lub ptaka), podkreślając tym samym symbolicznie swe pochodzenie boskie. W związku z tym, według terminologii M. Webera, społeczeństwo i państwo owych czasów można nazwać charismatycznymi.

Ten ustrój pierwotny społeczno-państwowy musiał ulec rozkładowi, gdy skutkiem starań misjonarskich i organizacyjnych Świętego Stefana Węgry stały się członkiem kultury zachodniej. Mogły wprawdzie przez czas dłuższy istnieć obok siebie oba systemy organizacyjne, w ramach których społeczeństwo żyło, lecz niepodobieństwem jest, by współżycie obu systemów trwać mogło do początków XIII wieku, jak to ogólnie przyjęto. Najnowsze badania zapatrywanie to zachwiały. Váczy bowiem udowadnia, że w państwie Świętego Stefana ustrój społeczny, na krwi oparty, jest nie do pomyślenia i że po roku 1000 punkt ciężkości życia społeczno-gospodarczego wyzwolił się z więzów pokrewieństwa i przesunął w stronę systemu rolniczo-administracyjnego (villicatio).

---

[32]) Hóman B.: Társadalomtörténeti terminológia. (Terminologia historii społecznej). Társadalomtudomány, rocznik 1921, oraz Tenże: A magyarok honfoglalása és elhelyezkedése. (Zdobycie kraju przez Węgrów i ich rozmieszczenie). (A magyar nyelvtud. kézikönyve, tom I, zeszt 7. Budapest 1923).

Równocześnie w miejsce ustroju plemiennego wszedł jako regulator stosunek społeczeństwa do króla [33]).

W okresie krytyki badań kulturalno-historycznych cennym sukcesem było wyjaśnienie trudnych do zrozumienia podstaw zorganizowanego przez króla Stefana społeczeństwa. Po jednostronnych próbach Hóman a i Erdélyi'ego [34]) zdołał Tágányi, w związku ze swą polemiką z Erdélyi'm, wyświetlić właściwy charakter najgłówniejszych kategorii społecznych: liberi, vulgares, milites [35]).

Wykazano, że germańska Gefolgschaft, comitatus wodzów keltycko-gallijskich, drużyna starosłowiańskich książąt, nie przedstawiają typu specjalnego germańskiego, lecz że instytucja ta istniała też na ziemi węgierskiej w formie „ország". Właśnie okoliczność, że Polacy w miejsce wyrazu „drużyna", którym oznaczali orszak panującego, w czasie późniejszym przyjęli wyraz węgierski ország, dowodzi, że pod tym wyrazem musiano na Węgrzech rozumieć nie ziemię i nie obszar, lecz właśnie drużynę króla.

Wszyscy uczeni zgodni są z tym, że instytucja królewskiego orszaku, którą to nazwą Święty Stefan wyszczególnił starszyznę i panów, wymownie wskazuje na jej pochodzenie z zachodniego systemu lennego. Nie rozstrzygnięto bowiem kwestii, czy przed jego panowaniem system lenny na Węgrzech już istniał. Mogły wprawdzie istnieć pewne zawiązki feodalne w strukturze węgierskiego państwa i społeczeństwa, czy jednak z tego powodu mówić można o feodalizacji społeczeństwa węgierskiego, albo o czasach feodalnych, co do tego zdania są podzielone.

Hóman w swej syntezie historii węgierskiej zaprzecza wręcz, jakoby przeszłość ludu madziarskiego wykazywała wiek

---

[33]) Zob. dzieło tegoż wymienione w przyp. 31.

[34]) Hóman B.: A társadalmi osztályok Szent István államában. (Békefi-emlékkönyv). (Klasy społeczne w państwie Świętego Stefana. Pamiętnik ku czci Békefi'ego). Budapest 1912. — Erdélyi L.: Arpádkori társadalomtörténetünk legkritikusabb kérdései. Történeti Szemle, 1915. (Najkrytyczniejsze kwestie historii społecznej z czasów Arpadów). (Przegląd historyczny, 1935) oraz A tizenkét legkritikusabb kérdés. Történeti Szemle, 1915. (Dwanaście najkrytyczniejszych kwestyj. Przegląd historyczny, 1916) itd.

[35]) Tágányi K.: Vázlatok a régibb Árpádkor társadalomtörténetéből. (Szkice z historii społecznej dawniejszych czasów Arpadów). Társadalomtudomány, rocznik 1922/23. Studium to zawiera kondensację wszystkich wyników poprzednich studiów autora.

feodalny, — Mályusz wyklucza wprost możliwość, by w czasach Świętego Stefana istnieć mogły instytucje feodalizmu[36]). Natomiast nazwałby czasami feodalizmu wiek XIII—XIV — zgodnie z zapatrywaniem Eckharta — wtedy bowiem zaznaczały się u nas silnie pojęcia feodalno-prawne. Niektóre ustępy „Złotej Bulli[37]) odzwierciedlają wiernie pojęcia feodalne. Nie rozstrzygnięto dotąd, których to królewskich „servientes" należy uważać za chronionych prawnie na mocy wydanych przywilejów. Badania nowsze w tym kierunku ograniczyły się jedynie do wykazania fluktuacji węgierskiego społeczeństwa XII—XIII wieku[38]). Pewnym jest, — gdyż wynika to z licznych dyplomów, nadających charakter „serviens", — że przeważna ich część pochodziła ze służby grodowej Świętego Stefana, a po zwinięciu tej organizacji ze służby tej została zwolniona. W czasie wydania „Złotej Bulli" ewolucja ta jeszcze nie była ukończoną, zatem zgodne jest z obecnym stanem badań twierdzenie Hómana, według którego „...przywilej Andrzeja II dotyczył szlachty niższej, której przyznawał pełną wolność szlachecką na podstawie uzyskanych za czasów Świętego Stefana zasług klasy wojskowej (servientes) i służby grodowej"[39]).

Najcharakterystyczniejszy ślad feodalno-prawnych urządzeń stanowi punkt 31 „Złotej Bulli", warujący prawo wypowiedzenia posłuszeństwa królowi (ius resistendi). Prawo to wynika z pojęcia umownego stosunku wierności, według którego lennik panu swemu tylko tak długo wierności dotrzymać winien, jak długo pan wobec

[36]) Hóman-Szekfü: Magyar történet. (Historia Węgier). Tom I—II, passim, Mályusz E.: A karizmatikus királyság. (Królestwo charysmatyczne). Társadalomtudomány, rocznik 1933—1934 oraz Váczy P.: A hüberiség szerepe Szt. István királyságában. (Rola służby lennej w Królestwie Św. Stefana). Századok, r. 1932.

[37]) Eckhart F.: Jog- és alkatmánytörténet. (A magyar történetirás uj utjai). (Historia prawa i konstytucji. Nowe drogi dla węgierskiego dziejopisarstwa). Budapest 1931. — Wskazuje on na to, jak mylnym jest, jeżeli węgierską Złotą Bullę porównuje się z angielską Magna Charta, i wskazuje z naciskiem na konieczność porównania jej z analogicznymi urządzeniami czeskimi i polskimi.

[38]) Najdokładniej o tym Váczy P.: A királyi serviensek és a patrimoniális királyság. (Królewscy servientes i królestwo patrymonialne). Századok, rocznik 1927.

[39]) Hóman-Szekfü: Magyar történet. (Historia Węgier). Wydanie II, tom I, str. 492.

niego obowiązków swych dopełnia. Znamiennym jest, że to prawo średniowieczne nie przeżyło się samoistnie skutkiem rozwoju ustroju stanowego, lecz osobną ustawą (1687) musiało być zniesione.

Jak gdzieindziej, tak też u nas na pojęciach feodalnych oparta była podstawa państwa stanowego i społeczeństwa. Opierając się na zapatrywaniach Mályusza (wprawdzie dotąd nie udowodnionych, jednak mających wielkie prawdopodobieństwo), H ó m a n początek czasów stanowych przekłada na koniec XIV wieku [40]).

Okres dalszy do połowy XIX wieku, pod względem stosunków społeczno-gospodarczych, nie został ściśle zbadany. Nie są nam w tym kierunku znane zjawiska, obejmujące kilka stuleci począwszy od panowania króla Zygmunta. Nieco lepiej, lecz nie w swym głębszym przyczynowym związku, znamy zjawiska towarzyszące rozwiązaniu stanów, które w połączeniu ze zmianami politycznymi doprowadziły do państwowości dzisiejszych Węgier. Dotąd wyświetlono jedynie zdarzenia i cechy okresu pomiędzy objawami a początkiem rozwiązania stanów, oraz przyczyny towarzyszące im przy sfuzjonowaniu stanów według kategorii szlachty, mieszczaństwa i t. d. Jeszcze z początkiem drugiego dziesięciolecia bieżącego wieku Juliusz S z e k f ü doszedł do stwierdzenia, że znaczna część węgierskiej szlachty uprawnieniami, gwarantującymi im ograniczoną odrębność, rozporządzała jedynie na papierze [41]). Pozostawała bowiem faktycznie w tak ścisłej zawisłości od możnowładców, że z tytułu pewnego rodzaju służebności, a nawet często z tytułu wykonywanej nad nimi jurysdykcji, byli im wprost podwładnymi. Tych, na mocy prywatno-prawnych stosunków w zawisłości pozostających szlachciców, zwą źródła nasze albo servientes albo familiares. Węzły łączące takiego serviens'a z odnośnym możnowładcą łączą się następnie w jeden trzon, tworzący całość struktury państwowej. Na pięknych wynikach S z e k f ü' e g o, uzyskanych właściwie przypadkowo przy badaniu kwestii administracyjno-historycznych XVI wieku, rozbudował H o l u b swoje studia na polu administracji [42]). Udowodnił w nich

---

[40]) Zobacz uwagę 36.

[41]) S z e k f ü G.: Serviensek és familiarisok. (Servientes i familiares). Budapest 1912.

[42]) H o l u b J.: A föispár és alispán viszonyának jogi természete.

mianowicie, że nadżupani komitatowi zastępców swych wybierali spomiędzy szlachty zależnej, servientes. Zlanie się granic stanowych wprowadziło więc w następstwie do administracji czynnik o silnie prywatno-prawnym zabarwieniu.

Złączenia się mieszczaństwa w stan, od czasu badań Mályusza, nie można datować wcześniej niż na wiek XIX, udowodnił on bowiem, że zjazd krajowy z r. 1405 z czasu panowania Zygmunta był właściwie wspólnym zebraniem delegatów miast i króla celem omówienia kwestii gospodarczych [43]). O obywatelstwie miejskim w owym czasie nie można jeszcze mówić, tym mniej, że — jak to stwierdziła Emma Lederer — w czasie około wieku XIII warstwa przemysłowa, stanowiąca większą część mieszczaństwa, była jeszcze w zawiązku [44]). Utworzyła się ona z zajmującej się przemysłem warstwy tubylczych poddanych (servi) a nie z obcych warstw, zagranicznych. dlatego nie miała tych przywilejów prawnych lub moralnych, które by jej dały uprawnienia do uzyskania wtedy odrębności jako stanu mieszczańskiego.

Dzięki systemowi dzierżawnemu uzyskały elementy najniżej w organizacji społecznej stojące, chłopi (jobagiones) oraz nieco lepiej od nich gospodarczo sytuowani mieszkańcy miast w XIV i XV w. taki sam poziom gospodarczy jak dzierżawcy szlacheccy. Mályusz z kilku przykładów wyprowadza wniosek, że chłop, mieszczanin i szlachcic w ramach systemu dzierżawnego z tych samych korzystali praw i przywilejów i do tych samych byli obowiązani świadczeń [45]). W stosunku do wydzierżawionego obszaru mieli też te same prawa zarówno chłop i mieszczanin, jakie posiadał szlachcic, w podobnym wypadku. Nie ulega już teraz wątpliwości, że ten

---

(Istota prawna stosunku pomiędzy nadżupanem a wicežupanem). (Uzupełniona odbitka z Księgi Pamiątkowej Fejérpataky'ego). Budapest 1918.

[43]) Mályusz E.: Polgárságunk részvétele a középkori országgyüléseken. (Udział naszego mieszczaństwa w posiedzeniach sejmu krajowego w średniowieczu). Protestáns Szemle, rocznik 1927. — Tenże: Geschichte des Bürgertums in Ungarn. Vierteljahrschrift f. Sozial- u. Wirtschaftsgeschichte, tom XX.

[44]) Lederer E.: A legrégibb magyar iparososztály kialakulasa. (Rozwój najstarszej węgierskiej klasy przemysłowej). Századok, 1927-1928. Wnioski nie zostały dotąd uzgodnione z wynikami powołanej wyżej pracy Pleidella (por. przyp. 24).

[45]) Mályusz E.: Az 1498: 41. t—c. (Artykuł 41 ustawy z roku 1498). Századok, rocz. 1929-1930.

system dzierżawny w pierwszym rzędzie przyczynił się do wzmocnienia stanowiska prawno-autorytatywnego ludności miejskiej, która — szczególnie na zachodniej granicy państwa — gospodarczo była najsilniejsza. Gdy skutkiem tych stosunków mieszczaństwo wzorem zachodnim w szybkim tempie się urbanizowało, ludność „miast", raczej wielkich wsi niziny Alföldu, przy końcu XV wieku zlała się zupełnie z ludnością wiejską. Artykuł ustawy z roku 1492 uwzględnił tę powolną zmianę, ustalając, że odtąd ludność miast nieobwarowanych na równi z chłopstwem pańszczyźnianym winna opłacać tę samą daninę („dziewięcinę") panu dziedzicznemu. (Tyczyło się to w pierwszym rzędzie niziny Alföldu). Ustawa ta — według Mályusza — rozgoryczyła chłopstwo Alföldu tak dalece, że gdy w r. 1514 powołano je i uzbrojono do wojny krzyżowej z Turkami, powstał bunt [46]). Dotąd nie wiadomo, z jakiego powodu powstanie to ograniczyło się do obszaru Alföldu. Artykuły ustawy z r. 1514, wydane dla uśmierzenia powstania, ustaliły ogół zobowiązań, a wprowadzenie prawa wolnego przesiedlania się z miejsca na miejsce przyczyniło się niezawodnie do zlania się wszystkich niższych warstw społecznych w jeden stan węgierskiej ludności poddańczej.

Położenie społeczne i prawne ludów osiedlonych w średniowieczu na Węgrzech, jak również ludów później tu osiadłych, względnie żyjących w osiedlach skutkiem różnych przyczyn, zostało wyświetlone w kilku znakomitych monografiach, pod każdym względem o wiele ściślej, aniżeli położenie właściwego ludu węgierskiego. Wyszczególniamy pracę Antoniego Fekete-Nagy'ego, opartą na głębokich studiach źródłowych i krytycznie rozbudowaną, w której opisany jest skład ludności na Spiżu i szeroki gospodarczy rozmach jej imigracji. Ludwik Szádeczky-Kardosz sprostował poglądy co do społeczno-prawnych stosunków u Széklyerów, Edita Császár zaś opisuje stosunki społeczne wśród wojowników i hajduków wielkiego powstańca Bocskay'a w XVII wieku [46a]).

---

[46]) Mályusz E.: Az 1514. évi jobbágyháboru okai. (Przyczyny wojny chłopskiej z roku 1514). Társadalomtudomány, rocznik 1926.

[46a]) Fekete-Nagy A.: A Szepesség területi és tarsadalmi kialakulása. (Rozwój Spiżu pod względem terytorialnym i społecznym). Budapest 1934. — Szádeczky L.-Kardoss: A Székely nemzet története és

Społeczne ruchy czasów nowszych w znacznie słabszym stopniu zostały opracowane, z wyjątkiem ruchu wolnościowego w XIX wieku, który wyświetla kilka dzieł, przeważnie polityczno-historycznych, wydanych przed okresem omawianym w tym referacie.

Na rozczłonkowanie węgierskiego społeczeństwa z końcem XVIII wieku na trzy stany i na sposób, w jaki te trzy stany reagowały na ideę Wielkiej Rewolucji, zwrócił uwagę Mályusz[47]). Opisuje on, jak to ówczesne mieszczaństwo, z pochodzenia przeważnie niemieckie, przedstawiało warstwę politycznie zupełnie bierną, chociaż materialnie silną, podczas gdy stan szlachecki miał decydujący wpływ w administracji. Przedstawia dalej, jak to Leopold II właśnie z tego powodu natrafiając pomiędzy szlachtą na przesadne żądania językowe i stanowe, w końcu oparł się o warstwę wprawdzie politycznie bierną, lecz gospodarczo decydującą.

Siły społeczne, powstałe po rozpadnięciu się stanów, formujących społeczeństwo węgierskie, oczekują dotąd oceny w historii węgierskiego społeczeństwa. Jedna jedyna praca o założeniu naukowym omawia nowsze kwestie pewnej ograniczonej grupy. Jest to praca Béli Gabona, w której przedstawia on skutki ruchu robotniczo-rolnego z końca zeszłego wieku[48]). Z ustaniem poddaństwa przeważna część poddanych zlewa się z małorolną ludnością (chałupnikami) w jedną warstwę robotników rolnych. Warstwa ta w okresie wielkiego rozwoju przemysłowego i budowlanego znalazła pracę przy robotach publicznych, zakrojonych na szeroką skalę. Po ustaniu twórczej gorączki masy te pozostały bez pracy, skutkiem czego węgierska partia socjalistyczna znalazła podatny grunt do podżegania aż do czasu, gdy staraniem rządu udało się podniecenie to uśmierzyć przez zakładanie bibliotek ludowych, stworzenie kas inwalidzkich i przy pomocy publicystyki. Po rozruchach w Alföld kwestia robotniczo-agrarna na długi czas przygasła.

---

alkotmánya. (Historia i konstytucja narodu Szeklerów). Budapest 1927. — Császár E.: A hajduság kialakulása és fejlödise. (Rozbudowa i rozwój hajduków). Debrecen 1932.

[47]) Mályusz E.: A magyarországi polgárság a francia forradalom korában. (Mieszczaństwo węgierskie za czasów rewolucji francuskiej). (Bécsi Magy. Történeti Intézet Évkönyve). Budapest 1931.

[48]) Gabona B.: A magyar agrármunkásmozgalmak története. (Historia ruchu węgierskich robotników rolnych). Budapest 1934.

Nowoczesne problemy społeczne omawiane były w licznych publikacjach i studiach, lecz nie z punktu widzenia naukowego, dlatego od wyliczenia ich odstępujemy. Wymieniamy tu tylko jedną pracę, wprawdzie również nie ściśle naukową, lecz potraktowaną historycznie, a to pracę Idy Bobula, w której autorka zmierza do przedstawienia kwestii kobiety węgierskiej w XVIII wieku [49]).

Na grunt zupełnie nieuprawiony udał się Stefan Hajnal, w swej oryginalnej pracy o wpływie słowa pisanego na uformowanie stosunków społecznych (mowa tu nie o technice pisarskiej, lecz o obiektywnym wypowiadaniu myśli) [50]). W przedmowie podaje on niejako programowo swoje myśli, sposób obserwacji i osiągnięte wyniki. Zajmuje nas tu jego ustosunkowanie się do spraw węgiersko-polskich. Twierdzi on, że na skutek szkoły francuskiej XII i XIII wieku wytworzyła się w sferach umysłowych zarówno w Polsce, jak na Węgrzech specjalna szkoła pisarska, która oddziałała tylko na kierunek pisarski duchowieństwa nadwornego jak i do pewnego stopnia na pisarstwo prawnicze, ale na ogół inteligencji zupełnie nie oddziaływała, bo do głębin życia praktycznego nie sięgała, skutkiem czego wpływ przemożny przypadł w udziale pisarstwu niemieckiemu, zaszczepionemu przez emigrację z Zachodu. Zamiast ducha mowy rodzimej, rozpowszechniał się w społeczeństwie duch obcy a warstwa inteligencji nie wychodziła z narodu, państwo tworzącego, gdyż owładnął nią duch obcy.

3. ROLNICTWO.

Dominującym zajęciem głównej części, tworzącej państwo ludności węgierskiej, od czasów najdawniejszych jest rolnictwo. Wobec tego tym więcej zastanawiającym jest fakt, że na Węgrzech, jak zresztą też w innych państwach zachodnich, historia rolnictwa jest traktowaną po macoszemu, walczy ona od początku aż po dzień

---

[49]) Bobula I.: A nő a XVIII. század magyar társadalmában. (Kobieta z towarzystwa węgierskiego w XVIII w.). Budapest 1933.

[50]) W studium o piśmiennictwie, o sferach inteligencji i o rozwoju europejskim (Budapest 1921), wyjętym z większego dzieła pt.: Historia piśmiennictwa z czasów regeneracji, wydanego w Księdze Pamiątkowej ku czci Karolyi'ego, Budapest 1933.

dzisiejszy z niezwykłymi trudnościami i daleko jeszcze do możliwości jakiejkolwiek syntezy.

Przy końcu zeszłego wieku Gustaw Wenzel podjął próbę skreślenia historii węgierskiego rolnictwa [51]). Wobec braku prac przygotowawczych, nie mógł on dać więcej, jak dał. Od tego czasu do lat ostatnich żaden z naukowo uzdolnionych historyków — prócz Karola Tagányi'ego — na tym polu więcej nie pracował. O jakimkolwiek więc rozwoju w przeważnej części ostatnich 25 lat mowy być nie może. Ta zupełna stagnacja w studiach historyczno-rolniczych pozostawiła dotąd w cieniu te rysy charakterystyczne, które by nam mogły uprzytomnić obraz przeszłości. Zaniedbanie to spowodowało Aleksandra Domanovszky'ego, którego rolę w dziejopisarstwie węgierskim już oceniliśmy, do podjęcia na swoim seminarium z początkiem drugiego dziesięciolecia obecnego wieku metodycznie zorganizowanych badań celem wyświetlenia przeszłości rolnictwa węgierskiego. Wychodząc z założenia, że najautentyczniejszym materiałem winny być zapiski gospodarcze majątków ziemskich, rozpoczął badania od studiów tych zapisków. Skreślił ramy, w jakich studia te przez poszczególnych badaczy winny być prowadzone a podjęte w ten sposób badania do pięknych doprowadziły wyników; obejmują one serię tomów, z których już wyszło 10 [52]).

W historii węgierskiego rolnictwa wielka własność odgrywa niewątpliwie główną rolę. Inne bowiem czynniki pracy rolnej z biegiem czasu zanikły, tak że studia Domanovszky'ego uwydatniają stan stosunków ogólnych. Dbał on o to, by każdy z autorów studia swe prowadził samodzielnie, opierając się wyłącznie na zapiskach danego obszaru w wytkniętych mu ramach, które przewidywały: urządzenie gospodarstwa, sposób uprawy, wyniki zbio-

---

[51]) Wenzel G.: Magyarország mezögazdaságának története. (Historia węgierskiego rolnictwa). 1877. — Tagányi K.: A földközösség története Magyarországon. (Historia wspólnot gruntowych na Węgrzech). Magy. Gazdaságtört. Szemle, 1894. — Tenże: A háromnyomásu rendszer behozatala Erdélyben. (Wprowadzenie zasady trójpolówki w Siedmiogrodzie). Tamże, 1894. — Tenże: A modern erdészeti kultura keletkezése hazánkban. (Powstanie nowoczesnej kultury leśnej na naszej ziemi). Tamże, 1896.

[52]) Tanulmányok a magyar mezögazdaság történetéhez. (Studia z historii węgierskiego rolnictwa). W dalszym ciągu cytujemy: Tanulmányok.

rów, rentowność. W jednej tylko pracy nie ograniczył się autor do opisu jednego tylko obszaru a to w pracy Stefana Sinkovics'a: „Życie wielkiej posiadłości węgierskiej z początkiem XV wieku", która podaje stosunki ogólne, wówczas panujące[53]). Elek Kalász opisuje stosunki gospodarstwa w opactwie Cystersów ze Szent-Gotthard[54]), Jerzy Komoróczy majątek ziemski Tamás Nádasdi'ów w XVI wieku[55]), obaj tym sposobem, że podkreślają cechy uprawy roli, charakterystyczne dla owych czasów, porównując odnośnie do tych dwóch obszarów sposób uprawy, stosowany przez Cystersów w wiekach średnich, ze sposobem uprawy stosowanym w wielkim majątku ziemskim w wieku XVI.

Edyta Jármai i Stefan Bakács referują administrację wielkiego majątku ziemskiego nad Górną Cisą (Regécz)[56]), Csaba Csapody administrację majątku zachodnio-węgierskiego (Alsólendva)[57]), Emeryk Wellmann administrację majątku z okolic Pesztu w XVIII wieku[58]), Ernest Gerendás administrację domeny na Górnych Węgrzech[59]), Judyta Tholt opisuje stosunki w domenach na niżu pannońskim w XVIII wieku[60]).

---

[53]) Tanulmányok. (Studia). Tom VIII. Budapest 1933.

[54]) Kalász Elek: A szentgotthárdi apátság birtokviszonyai és a ciszterci gazdálkodás a középkorban. (Stosunki własności Opactwa św. Gotarda i gospodarka Cystersów w średniowieczu). Tanulmányok, tom V. Budapest 1932.

[55]) Komoróczy G.: Nádasdi Tamás és a XVI. századi magyar nagybirtok gazdálkodása. (Gospodarka Tomasza Nádasdi i węgierskiego majątku ziemskiego w XVI w.). (Tanulmányok, tom III). Budapest 1932.

[56]) Jármay E. - Bákács I.: A regéczi uradalom gazdálkodása a XVIII. században. (Gospodarka w domenach Régécz w XVIII w.). Budapest 1930. (Tanulmányok, 1).

[57]) Csapody Cs.: Az Esterházyak alsólendvai uradalmának gazdálkodása a XVIII. század első felében. (Gospodarka w domenie Esterházy'ego Alsólendva w 1. połowie XVIII w.). Budapest 1933. (Tanulmányok, t. 6).

[58]) Wellmann J.: A gödöllöi Grassalkovich - uradalom gazdálkodása, különös tekintettel az 1770—1815. esztendökre. (Gospodarka w domenie Grassalkovicha w Gödöllö ze szczególnym uwzględnieniem lat 1770—1815). Budapest 1933. (Tanulmányok, t. 7).

[59]) Gerendás E.: Az esztergomi fökáptalan garamszentbenedeki birtokkerülete a XVIII. század első felében. (Własność ziemska Kapituły ostrzyhomskiej w 2. połowie XVIII w.). Budapest 1934. (Tanulmányok, t. 9).

[60]) Tholt I.: A sárvári uradalom majorgazdálkodása a XVII. század első felében. (Gospodarka w ekonomii domeny Sárvár w 1. połowie XVII. w.). Budapest 1934. (Tanulmányok, t. 10).

W serii tej wyróżnia się dzieło Jana Belitzky'ego, dotyczące historii węgierskiego eksportu produktów rolnych [61]), do którego powrócimy w ustępie o historii handlu, oraz studium Anny Marii Dvihally, dotyczące przeszłości uprawy wina w Buda [62]).

Mimo poważnych wyników, do których autorowie powyższych prac doszli na podstawie żmudnych badań materiału, nie możemy na ich podstawie skreślić przeszłości węgierskiego rolnictwa. Prace bowiem poprzednio wymienione dotyczą pewnych określonych obszarów a właśnie z przedstawionych wyników okazuje się, jak różnorakie były stosunki krajowe w różnych obszarach i jak odmienne skutkiem tego były też wyniki pracy rolnej. Uzyskaliśmy więc dotąd wiadomości częściowe, które nie pozwalają na to, by na ich podstawie stworzyć obraz całości.

Stosunkowo najlepiej zorientowani jesteśmy w stosunkach panujących w XVIII wieku. Okazało się, że samo położenie obszaru, bliskość miejsc targowych lub bliskość wysoko zagospodarowanego sąsiedztwa, same w sobie nie wpływały na wyniki gospodarcze, w porównaniu z innymi, mniej korzystnie położonymi obszarami. Przeciwnie, okazało się, że miarodajnymi czynnikami w uzyskaniu tych wyników były: system uprawy, indywidualność właściciela, jego uzdolnienie gospodarcze, inteligencja ogólna, oraz warstwa społeczna, z której on pochodził. Zdarzały się wypadki, że również interwencja państwowa, wkraczająca w stosunki pomiędzy właścicielem ziemskim a poddanym, unicestwiała poprzednio stwierdzone korzystne wyniki produkcji.

Wprawdzie regulacja służby pańszczyźnianej w czasach Marii Teresy złagodziła położenie poddanych i dawała nadzieję, że tym samym wpłynie też korzystnie na wyniki produkcji rolnej, jednak tam, gdzie istniały patriarchalne stosunki pomiędzy panem ziemskim a poddanym, które owa regulacja naruszyła, objawiły się wcale niepożądane skutki, wpływające nie tylko ujemnie na produkcję i na stosunki osobiste właściciela, lecz też na materialne położenie poddanego.

---

[61]) Belitzky I.: A magyar gabonakivitel története 1860-ig. (Historia węgierskiego eksportu zbożowego do r. 1860). Budapest 1932. (Tanulmányok, t. 2).

[62]) Dvihally A. M.: A budai szölömüvelés története. (Historia kultury winnej w Buda). Budapest 1932. (Tanulmányok, t. 4).

Nic dziwnego, że na różnych obszarach zupełnie niejednolicie wypadło nasilenie skutków w tym okresie zmiany, czy to w poprawie, czy w pogorszeniu.

Dochody majątku ziemskiego w górnym biegu Cisy z początkiem XVIII wieku były wyższe od wpływów majątku ziemskiego w Alsólendva w zachodnich Węgrzech. Rentowność jednak tego ostatniego majątku równocześnie stale wzrastała, podczas gdy dochodowość majątku pierwszego, w Regécz, wykazuje stały spadek. Dochody z gospodarstwa w wieku XVIII nie miały dominującego znaczenia. Wynosiły one w domenie z okolic Pesztu (Gödöllö) w drugiej połowie XVIII wieku 58% ogólnych wpływów. Z początkiem XIX wieku wzrosły one do 78% — najprawdopodobniej w wyniku inflacji, powstałej skutkiem wojen napoleońskich, wpływy zaś z powinności pańszczyźnianych spadły w tym czasie z 12% na 10%. Pozorny ten rozwój gospodarstwa nie pozostawał jednak w równym stosunku do zwiększenia się dochodowości gospodarki ogólnej.

Co do możliwości zbytu i sprzedaży poszczególnych rodzajów produktów rolnych, z uwzględnieniem małych wahań, p s z e n i c a stała zawsze na pierwszym miejscu. Obok niej produktem, który najwięcej dochodów dostarczał, było w i n o. W majątku ziemskim Nádasdi'ów zbiór zboża dał w XVI wieku 3—4-krotną ilość zboża zasianego.

Dalszych szczegółów wyników badań skreślonych w serii studiów rolniczych nie podajemy. Wspomnieć jednak chcemy, że wszystkie te studia obejmowały też stosunki rolniczo-robotnicze. Badano więc położenie materialne poszczególnych czynników organizacji rolniczej, począwszy od zwykłego robotnika do zajmujących najwyższe stanowisko prowizorów i prefektów, dając tym samym przyczynek do badań historii kultury.

Nie możemy pominąć wzmianki, że w studiach powyższych uwzględnioną jest też ta część produkcji przemysłowej, która z ówczesną organizacją rejonową i ze stosunkami produkcji rolnej ściśle jest związaną, będąc przy tym jednak niezawisłą od miejskich centrów przemysłowych.

Jedyna o charakterze genealogicznym praca Bálinta I l a, wydana przed ukazaniem się powyższej serii, uwzględnia organizację własności majątków ziemskich hrabiów Szentgyörgyi i Bazini (pochodzenia niemieckiego) oraz późniejsze zmiany własności,

dając tym sposobem obraz zewnętrznej organizacji tych posiadłości [63]).

4. PRZEMYSŁ.

Jeżeli w poprzednim rozdziale wspomnieliśmy, że historia węgierskiego rolnictwa tworzy dziedzinę historii, wykazującą w ostatnich latach pewien postęp, to niestety o historii węgierskiego przemysłu nawet tego powiedzieć nie możemy. W ostatnim ćwierćwieczu nie wyszło żadne dzieło o szerszym podłożu i naukowym zakroju, ukazało się jedynie kilka rozpraw. W okresie poprzedzającym zajmowało się kilku autorów przeszłością węgierskiego przemysłu; prace te jednak nie uwzględniały wszystkich kwestii organizacji przemysłowej, ograniczając się przeważnie do wyjaśnienia mało znaczących spraw cechowych. Szczególnie rozprawy na tle stosunków lokalnych przeciążone wprost są mnóstwem szczegółów, nie mających dla historii żadnego znaczenia.

W rozdziale o rolnictwie wspomnieliśmy, że pomiędzy badaniami znalazły się takie, które uwzględniły pewną część produkcji przemysłowej, mianowicie tę, która w pewnym pozostaje stosunku z rolnictwem. Podobne zapiski znajdują się też w innych publikacjach jako wyniki dodatkowe odnośnych studiów. Wzmianki te nie mogą być uwzględnione w referacie naszym, gdyż nie są wynikiem ścisłych badań metodycznych. Nie wzbogaciły one zresztą historii węgierskiego przemysłu ani większą ilością konkretnych danych, ani ujęciem sprawy z nowoczesnego punktu widzenia, — nie mogą więc być poddane krytycznemu rozpatrzeniu. Późniejsze systematyczne studia historyczno-przemysłowe mogą kiedyś znaleźć w nich ewentualnie cenną pomoc, dziś jednak byłoby przedwczesnym, by na tej podstawie wytworzyć sobie obraz, jaką rolę w historii społeczno-gospodarczej Węgier odgrywał przemysł.

Jeżeli uwzględnimy te studia, które przeważnie lub w większej swej części zajmowały się przeszłością przemysłu węgierskiego, to stwierdzimy dziwną w nich jednostajność. Zajmują się one z upodobaniem staraniami, skierowanymi ku rozwojowi przemysłu.

---

[63]) Ila B.: A Szentgyörgyi és Bazini grófok birtokainak kialakulása. (Powstanie posiadłości ziemskich hrabiów Szentgyörgyi i Bazini). Turul: r. 1927.

Ponieważ w czasach przed rozszerzeniem się idei merkantylizmu o świadomej polityce przemysłowej na Węgrzech mówić nie można, powracamy, stosownie do założenia naszych gospodarczo-naukowych studiów, w pierwszym rzędzie do stosunków panujących w XVIII wieku. Otóż stwierdzamy, że żadnych postępów w tej dziedzinie, mimo wysiłków, podjętych niejednokrotnie z wielkim zapałem, nie osiągnięto. Dużo pisano np. o próbach podniesienia przemysłu tkackiego, który bez wątpienia w ciągu wieków zaspokajał ogromne zapotrzebowanie szerokich mas. Mimo to ani w tym, ani w innych gałęziach przemysłu skutków nie było; zadaniem badań przyszłych będzie ustalenie szczegółów, znaczenia i powodów upadku rodzimego przemysłu ludowego i wynikłych stąd skutków społecznych.

Ze studium Emmy L é d e r e r [64]) dowiadujemy się, że przodkami węgierskich przemysłowców byli osiedleni tu — przeważnie słowiańscy — servi, którzy po uznaniu swego wyższego znaczenia społecznego i po zmieszaniu się z innymi warstwami społecznymi w wieku XIII, zawiązali się w cechy, celem wzmocnienia swej odporności wobec panów ziemskich. Pierwsze cechy, właściwie zawiązki cechowe, stanowili mincerze w Ostrzyhomiu, rzeźnicy w Ó-Buda i Ostrzyhomiu i szyprowie dunajscy w Peszcie. Właściwe znaczenie cechów jednak rozpoczęło się dopiero po ich uniezależnieniu się od władzy panów ziemskich. Starsze dzieła opisują szczegółowo wewnętrzną organizację cechową; mimo to mało nam jest znane znaczenie społeczne węgierskiego przemysłu. Ogólnie przyjęło się jednak zapatrywanie, że większego znaczenia on nie miał. G á r d o n y i, który zajmował się badaniem usiłowań wprowadzenia do kraju nowoczesnego tkactwa w XVIII wieku, twierdzi, że w wieku XVIII na Węgrzech znaczenie miał tylko przemysł lniany [65]).

Zasada praktycznego zatrudnienia ludności, tak charakterystyczna dla czasów Marii Teresy, doprowadziła do zastosowania usiłowań, podjętych tak ze strony władz, jak ze strony prywatnej. Do tych ostatnich należał ksiądz ewangelicki Samuel Tessedik w Szarvas, który starał się zachęcić ludność swej wsi do racjonal-

[64]) Zob. przyp. 44.

[65]) G á r d o n y i A.: Javaslat a szövöipar meghonositásá ra a XVIII. századi Budan. (Wniosek na wprowadzenie przemysłu tkackiego w Buda w XVIII w.). Századok, rocznik 1915.

nej uprawy pól, do przędzenia lnu, tkania wełny i jedwabiu a czynił to nie tylko dobrą radą, lecz też przez założenie wzorowej szkoły gospodarczej [66]). Sława jego czynów dotarła też do obcych; rosyjski radca stanu Teodor Jankowich uprosił go o przesłanie planu nauki wymienionej szkoły, mającego służyć przy zorganizowaniu podobnej rosyjskiej szkoły państwowej.

Głównym celem Zakładów państwowych w Apatin nad Dunajem była produkcja jedwabiu; tam ludność zaopatrywano w sadzonki drzew morwowych i roślin, służących do farbowania, pouczając ją przy tym w tkactwie wełnianym i bawełnianym [67]). Starania zaś te w kierunku stworzenia przemysłu domowego spełzły na niczym, a walczące z niedoborem zakłady niemieckie zostały w końcu zamknięte.

Ten sam los spotkał fabryki, których przy końcu XVII wieku całą serię na Węgrzech założono (pierwszą z nich była fabryka w Gomba, komitat Pozsony), gdyż nie zdołały się one rozwinąć. Fabryk tych było w pierwszej połowie XVIII wieku dwanaście, z nich 8 fabryk sukna, 2 fabryki wełny. Najdłużej utrzymała się i najlepiej prosperowała fabryka wełny Joachima Kánitza w Peszcie, później w Rákospalota, a to do połowy XIX wieku.

5. HANDEL.

Handel węgierski w porównaniu z przemysłem znalazł ze strony wiedzy fachowej pomyślniejsze opracowanie. Posiadamy szczególnie co do dróg, którymi handel szedł w wiekach średnich, dobre wiadomości a to dzięki pracom ostatnich dwóch dziesięcioleci.

W pierwszych dwóch wiekach istnienia Królestwa Węgierskiego handel w porównaniu z państwami zachodnimi niewielkie miał znaczenie. Na podstawie badań Domanovszky'ego i jego uczniów, Borcsiczky'ego i Pleidell'a [68]), można za niewątpli-

---

[66]) Szeniczey V.: Tessedik Sámuel közgazdasági törekvései és a szarvasi gyakorlati gazdasági iskola. (Starania ludowo-gospodarcze Samuela Tessedika i praktyczna szkoła gospodarcza w Szarvas). Századok, rocz. 1918.

[67]) Pleidell A.: A magyar kincstár apatini telepei Maria Terézia korában. (Węgierskie rządowe zakłady przemysłowe w Apatin za czasów Marii Teresy). Századok, roczn. 1929/30.

[68]) Domanovszky S.: Duna-Fekeletengeri kerskedelmi hajózásunk multjából. Tengertudományi értekezések. (O dawnym ruchu okrętami

wie ustalone przyjąć, iż o ruchu handlowym na szeroką skalę na Węgrzech do XVIII wieku nie było mowy. W czasach poprzednich ruch handlowy do Europy — włącznie z Węgrami — skierowany był za pośrednictwem Genui i Wenecji, oraz miast hanzeatyckich. Pośrednictwo Węgier nie było możliwe tak ze względu na brak dróg, jak też z powodu politycznego bezładu i braku organizacji wśród sąsiadujących obszarów wschodnich i południowo-wschodnich.

Gdy handel w wieku XIII zaczął się rozwijać, wtedy znalazł on stosunki już ustalone. W kierunku wschodnim nadal istniały trudności z czasów Árpádów, w kierunku zachodnim zaś miasto Wiedeń żądało bezwzględnego ustosunkowania cen do cen, przez siebie ustalonych. Kontakt Węgier z handlem zachodnim szedł więc przez Wiedeń a także przez Lipsk. Dopiero, gdy skutkiem świadomych celu dążeń królów z domu andegaweńskiego stosunki polityczne się ukształtowały, utworzyły się dla kupiectwa węgierskiego nowe drogi. Najważniejszą z nich była droga prowadząca przez Morawy od Tyrnawy i Holic, wykazująca już w drugiej połowie XIII wieku znaczniejszy ruch, który później wskutek pogorszenia się stosunków węgiersko-czeskich na przełomie wieku XIII—XIV osłabł.

Przewidująca polityka królów z domu andegaweńskiego wznowiła stosunki handlowe z zachodem układem zawartym pomiędzy królami Węgier, Czech i Polski w Wyszegradzie nad Dunajem w roku 1335; zapewniono w nim kupcom z zachodu i wschodu ponadto drogę krótszą z północno-wschodniego obszaru karpackiego przez Koszyce-Żylinę do Berna morawskiego a przez Nowy Sącz do Krakowa. Tą ostatnią drogą odbywał się odtąd do końca średniowiecza stale wzrastający ruch handlowy pomiędzy Polską a Węgrami. Ruch ten odbywający się przez górzyste obszary Węgier, zamieszkiwane przez ludność kulturalną, złagodził długoletnie

---

handlowymi Dunaj Morze Czarne. Rozprawy naukowe morskie). Budapest 1918. — Borcsiczky B.: A politikai változások befolyása Magyarország kerskedelmi utjaira a XIV—XV. században. (Wpływ zmian politycznych na drogi handlowe Węgier w wieku XIV—XV). Budapest 1914. — Pleidell A.: A nyugatra irányulo magyar külkereskedelem a középkorban. (Węgierski handel zagraniczny z Zachodem w wiekach średnich). Budapest 1925. Zob. w końcu: Fekete-Nagy A.: A magyar-dalmát kereskedelem. (Handel węgiersko-dalmatyński). Veszprém 1926.

spory, które wynikły pomiędzy zamożniejszymi miastami o zyski z handlu. Keżmark i Lewocza (Lőcse) prowadziły walkę o pierwszeństwo w ustaleniu cen, które obywatelom tamtejszym wielkie zyski zapewniało z tytułu pośrednictwa; z walki tej skorzystało trzecie miasto, Koszyce, które wychodząc zwycięsko, zdobyło polski handel. Na szczegóły tej walki ciekawe światło rzucają badania Domanovszky'ego[68]), omawiające zjawiska realnego życia gospodarczego Węgier przy końcu średniowiecza.

Podniesienie się ruchu handlowego węgierskiego w XIII wieku oddziaływało oczywiście także na ogólny stan gospodarczy. Wskazał na to Domanovszky, nadmieniając, że skutkiem zwiększenia się ruchu przewozowego w miejsce lekkich fur węgierskich wprowadzono nowy typ ciężkich wozów dla przewożenia frachtów, t. zw. wozy cetnarowe, które później poprzednie wozy zupełnie wyparły[70]). Wozy te nie są pochodzenia węgierskiego i w kraju też nadal nie były używane. Spotykamy je jeszcze w Panonii, lecz i tam znaczenie ich zmalało skutkiem wprowadzenia lekkich fur w XIII wieku.

Ludwik Glaser metodą geograficzną zrekonstruował na podstawie badań archiwalnych sieć dróg w Panonii[71]).

Jako drogi główne, łączące Węgry z zagranicą, ustalił on: Buda - Ostrzyhom - Györ (Rab) - Moson - Wiedeń, względnie Györ-Oedenburg - Wiedeń; Buda - Stuhlweissenburg - Veszprém - Vasvár; Buda - Stuhlweissenburg - Veszprém - Zalavár - Körös - Zagrzeb; Buda - Tolna - Baranyavár.

Prócz tego uwzględnił on w swej mapie liczne drogi mniejszego znaczenia.

Drogi wodne na Węgrzech dla komunikacji handlowej w wiekach średnich miały o wiele mniejsze znaczenie, niż drogi lądowe. Nawet Dunaj do XIV wieku wykazywał ruch handlowy tylko mię-

---

[69]) Domanovszky S.: A szepesi városok árumegállító joga. (Prawo ustalania cen przez miasta spiskie). Budapest 1922.

[70]) Domanovszky S.: Mázsaszekér. Fejérpataky-emlékönyv. (Wozy cetnarowe. Księga pamiątkowa ku czci Fejérpataky'ego). Budapest 1917. Nazwa może pochodzić stąd, że handlarze musieli na miejscach załadowania towary rozłożyć a przy wadze miejscowej poddać je odważeniu („currus magnus quod (!) vulgo masa dicitur").

[71]) Glaser L.: Dunántul középkori uthálózata. (Sieć dróg Panonii w wiekach średnich). Századok, 1929.

dzy Budą a Wiedniem, w dalszym zaś kierunku południowym używany był tylko do transportów wina i soli. Dolny bieg Dunaju wykorzystywano dopiero w czasach wojen tureckich dla zaopatrywania wojska. Do XIX wieku trudności polegały w nieuregulowanym korycie rzeki i jej brzegach, oraz w lichej budowie używanych wówczas lekkich okrętów z drzewa miękkiego, w których przewożono towary, co stało na przeszkodzie wzmożeniu ruchu [72]).

Gdy w czasie wojny sukcesyjnej hiszpańskiej Anglia i Holandia odcięte zostały od handlu ze Wschodem, wtedy przejściowo zwiększył się ruch handlowy na węgierskich drogach wschodnich, bez szczególniejszych jednak wyników. Utworzenie komunikacji kontynentalnej wyłoniło niezliczony szereg planów, które tę możliwość miały ułatwić. I tak w planie było połączenie Dunaju z Odrą kanałem przez rzekę Morawę, dzięki czemu osiągniętoby połączenie morza Bałtyckiego z morzem Czarnym [73]). Te same plany rozważano ponownie w czasach wojen napoleońskich, miano wtedy na myśli nawet plan, w czasie wojny światowej urzeczywistniony, utworzenia linii Hamburg - Bagdad. Podczas gdy urzeczywistnienie powyższych planów dałoby Węgrom ważne stanowisko w handlu światowym, dokonane w roku 1802 połączenie Dunaju z Cisą kanałem Franciszka miało znaczenie tylko dla wewnętrznej komunikacji krajowej [73a]).

W tym miejscu wspominamy, że historia poczty węgierskiej opracowaną została syntetycznie na podstawie szczegółowych badań przez Wilhelma H e n n y e y' a w dziele wydanym w r. 1928 [74]).

Mając dzięki pracom D o m a n o v s z k y' e g o i jego uczniów dokładne informacje co do dróg handlowych, tym mniej nam wiadomo o przedmiotach handlu. Stosunkowo dobrze poinformowani jesteśmy o wpływie transportów złota i srebra na kulturę zachodnio-europejską. W studium, opracowanym z głęboką intuicją przez H ó m a n a, udowodniono, że kryzys złota spowodowany

[72]) Zob. przyp. 68, tamże cytowane dzieło Domanovszky'ego.

[73]) V á c z y E.: Duna - Odera csatornaterv a XVII—XVIII század fordulóján. (Projekt kanału Dunaj - Odra z XVII—XVIII w.). Budapest 1932.

[73a]) H a j ó s A.: A Duna - Tisza csatorna első szabályozása. (Pierwsza regulacja kanału Dunaj-Cisa). Bécsi Magy. Tört. Inst. Évkönyve, tom II. Budapest 1932.

[74]) H e n n y e y V.: A magyar posta története. (Historia poczty węgierskiej). Budapest 1928.

został zakazem handlu ze Wschodem w czasie wojen krzyżowych a następnie z powodu zakazu wywozu złota, wydanego przez Karola Roberta. Zakaz ten zniosła królowa Elżbieta, aby zapewnić swemu synowi młodszemu następstwo na tronie neapolitańskim, i wywiozła w r. 1344 do Włoch 27.000 grzywien srebra i 21.000 grzywien złota [75]).

Większe jednak i dla życia gospodarczego trwalsze znaczenie miał stały wywóz węgierskiej monety bitej od połowy XIV do XVI wieku, a więc w czasie, gdy produkcja złota afrykańskiego zupełnie ustała. Franciszek Kováts [76]) dowodzi, że według szczegółowych danych archiwalnych miasta Preszburga, zaczerpniętych z ksiąg poborowych daniny „trzydziestej części" (tricesima), niezwykle wzmożona produkcja złota rozstrzygające miała znaczenie dla rozbudowy kapitalizmu środkowej Europy przy końcu średniowiecza a to właśnie skutkiem wielkiej ilości złota, wywiezionego z Węgier do zachodniej Europy w zamian za sprowadzone w olbrzymich ilościach wyroby tekstylne. Z tak wielkiego przypływu monety w wielu miastach niemieckich (Wiedeń, Kolonia, Norymberga, Augsburg) wytworzyła się podstawa świetnego dobrobytu, wielkiego rozwoju kultury i cywilizacji. Znając wielki wpływ, jaki wywierały miasta w wiekach średnich na ukształtowanie się stosunków politycznych, jaki wpływ miał obrót gotówkowy na zdolność płatniczą obywateli, a tym samym też na sytuację gospodarczą państwa, trafnie ocenić możemy ważną, choć bierną rolę, jaką Węgry ówczesne dzięki swej produkcji złota odgrywały nie tylko w dziedzinie gospodarczej, lecz też politycznie w Europie środkowej".

Emma Léderer, idąc, jak już poprzednio zaznaczyliśmy, drogami, dotąd nie uczęszczanymi, wynik swych mozolnych badań analitycznych zebrała w dziele, przedstawiającym syntezę transakcji pieniężnych w wiekach średnich [77]). Przedstawiając te trans-

[75]) Hóman B.: A XIV. századi aranyválság. Fejérpataky - emlékkönyv. (Kryzys złota w XIV wieku. Księga pamiątkowa ku czci Fejérpataky'ego. Budapest 1917.

[76]) Kováts F.: A magyar arany világtörténeti jelentősege és kereskedelmi összeköttetéseink a nyugattal a középkorban. (Historyczne znaczenie światowe złota węgierskiego i nasze stosunki handlowe z Zachodem w średniowieczu). Történeti Szemle, rocznik 1922—23.

[77]) Léderer E.: A középkori pénzüzletek története Magyarországon. (Historia transakcji pieniężnych na Węgrzech w średniowieczu). Budapest

akcje, wychodzi z założenia, że struktura społeczna w wiekach średnich, wywodziła się z posiadłości gruntowej, wobec czego rozpatrywała przede wszystkim sprawę zastawu ziemi. Obrót posiadłościami gruntowymi na Węgrzech stwierdzić można od przełomu XII—XIII wieku; w tym bowiem czasie rozpoczęły się poważniejsze transakcje pieniężne i kredytowe. Szczegółowo bada autorka różne formy pożyczek, w związku z tym także rolę pośrednictwa żydowskiego, zajmuje się zjawiającym się (na przełomie XIV—XV wieku) kredytem towarowym, powstawaniem fortun mieszczańskich przy końcu średniowiecza, wreszcie transakcjami finansowymi miast. Wobec braku w tej materii innej literatury, nie mamy możności ocenić krytycznie wyników studiów tej autorki, niewątpliwie świadczących o bardzo umiejętnym zbieraniu materiału.

Nie możemy sobie wytworzyć dokładnego obrazu, jakie towary lub surowce handel węgierski obejmował, w jakim kierunku i w jakiej ilości eksport się odbywał. Na początku ogólnikowo wspomniano, że najważniejszym artykułem handlu były bezwątpienia produkty rolne. Wychodząc z tego założenia, Domanovszky polecił uczniowi swemu Janowi Belitzky'emu, by w ramach serii badań historyczno-rolniczych stwierdził, jaką rolę w eksporcie węgierskim odgrywał handel produktami rolnymi. Według badań Belitzky'ego, w wiekach średnich handel produktami rolnymi odbywał się jedynie z obszarów granicznych, lecz też w czasie późniejszym aż do czasów najnowszych eksport produktów rolnych nie był znaczny, a to bądź z powodu wojen lub innych klęsk, które produkcję utrudniały, bądź też z powodu polityki gospodarczej dworu wiedeńskiego, jak to poniżej zostanie wyjaśnione. Zresztą eksport na szerszą skalę uniemożliwiały też trudności transportowe [78]).

6. POLITYKA GOSPODARCZO-FINANSOWA.

Problemy historii handlu łączą się ściśle z kwestiami celnymi; przy badaniu polityki gospodarczo-finansowej pewnej epoki winny być rozpatrywane jedne i drugie.

1932. Wspominamy tu również studium tejże o węgierskich miarach kubicznych (Századok, 1923—24), w którym stwierdzono na podstawie badań, iż obok węgierskich i niemieckich miar kubicznych, znaczną rolę w północnej części państwa odgrywał też polski „korzec".

[78]) Zob. przyp. 61.

Historię ceł w wiekach średnich badał Domanovszky, zaś miejsca niejasne z powodu braku danych uzupełniał logicznymi wnioskami [79]). Uzasadnił on, że w pierwszym wieku Królestwa Węgierskiego nie istniała potrzeba ustalania ceł. Pierwsza danina celna tzw. „osiemdziesiąta część" została wprowadzona w wieku XII i przetrwała cały okres panowania Árpádów jako danina graniczna. Późniejsza danina graniczna „trzydziestej części" była w owym czasie daniną wewnętrzną, której wysokość w początkach wieku XIII odpowiadała tej nazwie faktycznie. Za czasów panowania domu andegaweńskiego w XIV wieku ustalono tę daninę jako graniczną i wtedy zastąpiła ona poprzednią daninę z czasów Árpádów. (Wartość jej od 1405 r. wynosiła 3,33%).

Krytyczna praca Domanovszky'ego wyświetliła stosunki celne w średniowieczu; równolegle i w tym samym duchu krytycznym kontynuowane szczegółowe studia Hóman a doprowadziły do ustalenia zjawisk początkowych obrotu pieniężnego [80]). Otóż wedle nich, pierwsze typy monet zarówno węgierskich, jak też współczesnych monet bawarskich, austriackich, czeskich, polskich, miały za podstawę wagę dla monet z kruszców szlachetnych, grzywnę, która z początku zawierała $^2/_3$ funta a później w Europie środkowej $^1/_2$ funta. Św. Stefan używał funta paryskiego. Grzywna typu Troyes ustaliła się dopiero w XII wieku. Hóman do wniosków swych doszedł drogą różnorodnych badań prób czystego złota monet obcych. Stwierdził przy tym, że waga polskiej (krakowskiej) grzywny wynosiła 195,7 gr. Od wieku XII, a w szczególności od panowania Gézy II (1141—1162), stosunki na polu pieniężnym na Węgrzech były bardzo zagmatwane. To doprowadziło do coraz większego przypływu do kraju monet obcych; pomiędzy nimi od połowy XIII wieku znaczną rolę odgrywał denar wiedeński, zaś w pierwszej ćwierci XIV wieku grosze czeskie.

Chaotyczne stosunki finansowe z końca XIII i początku XIV wieku uzdrowiła energiczna polityka reform Karola Roberta; znaczenie i szczegóły tej polityki wyświetlił również Walenty Hó-

[79]) Domanovszky S.: A harmincadvám eredete. (Powstanie cła tzw. „trzydziesta część"). Budapest 1916.

[80]) Hóman B.: Magyar pénztörténet (1000—1325). (Historia węgierskiego pieniądza (1000—1325). Budapest 1916.

man[81]), a to w ramach opracowania całkowitej organizacji finansowej państwa węgierskiego w średnich wiekach. Na podstawie historycznej ewolucji rozróżnia on w dochodach państwowych (królewskich) trzy grupy, a to: 1. dochody prywatno-gospodarcze (z królewskiego prawa własności ziemskiej), 2. dochody publiczne z regaliów (z prawa zwierzchności panującego), 3. dochody z uchwalonych dobrowolnie danin (z prawa publicznego w ramach konstytucyjnych).

W czasach gospodarki domanialnej występują już należytości z bicia monet, cła drogowe itd. w formie opłat. Przemienia się je następnie z prawa zwierzchności panującego w dochody z regaliów. Po wytworzeniu się stanów, opłaty te pobierane być mogły tylko na mocy uchwał stanów, stały się więc wtedy podatkami (daninami).

Wydatki dzieli Hóman na: 1. wydatki prywatno-gospodarcze, 2. wydatki na cele wojskowe, 3. wydatki na administrację. W czasach państwowej gospodarki domanialnej tylko wydatki pod 1) obciążały państwo, gdyż funkcje dla wojska i administracji ludność spełniać musiała obowiązkowo. W czasach gospodarki, opartej na regaliach, ciężary połączone ze służbą wojskową i administracyjną ponosili poddani (banderie, familiares). W czasach gospodarki opartej na podatkach pokrywa król już wszystkie wydatki z podatków.

W ramach, wyżej szczegółowo zakreślonych. Hóman opisuje dostawy, należytości i daniny. Poprzednio już udało mu się wyjaśnić, że pierwsza danina bezpośrednia — (wówczas niemal w całej Europie będąca w użyciu) — wprowadzoną została u nas na przełomie wieku XI—XII za czasów panowania króla Kolomana; dotyczyła ona obcych i ludów podbitych[82]).

W przesunięciu ceł w kierunku obciążenia handlu zagranicz-

---

[81]) Hóman B.: A magyar királyság pénzügyei és gazdaságpolitikája Károly Róbert korában. (Polityka finansowo-gospodarcza Królestwa Węgier za czasów Karola Roberta). Budapest 1921. Wyniki tego dzieła rozbudował Paulinyi O.: A sóregále kialakulása Magyarországon. (Rozwój regaliów solnych na Węgrzech). Századok 1923—24, co do kwestii szczegółowej zaś Bakács I. J.: A sómonopolium Magyarországon III. Károlyi korában. (Monopol solny na Węgrzech za czasów Karola III). Századok, 1933, z uwzględnieniem nowoczesnych stosunków w tej kwestii.

[82]) Hóman B.: Az első állami egyenes adó. (Pierwszy podatek bezpośredni). Történeti Szemle, 1912.

nego widzi Hóman wynik działania daleko sięgających reform Karola Roberta. przeprowadzonych w latach 1323—1338 pod wpływem skarbnika Demetra Nekcsei'a, a to:

1. wprowadzenie waluty złotej w roku 1325,
2. ustalenie waluty bimetalowej (złoto i srebro), prawdopodobnie za porozumieniem wspólnym z Czechami w r. 1329,
3. powrót do waluty złotej w r. 1338,
4. zniesienie corocznego bicia monet i wprowadzenie stałej daniny gruntowej w zamian za utracony przez to zysk,
5. zniesienie prawa wolnego handlu szlachetnymi kruszcami, wprowadzenie, wzorem Czech, norm na pozwolenie szurfowania.

Reformy te wskazują na to, że ówczesna polityka finansowo-gospodarcza pozostawała w pewnym związku z polityką czeską. Węgry były wtedy w Europie jedynym krajem produkującym złoto, Czechy największym producentem srebra na kontynencie. Oba państwa dla obrony handlu zagranicznego przed Wiedniem były zmuszone do przestrzegania jednakowej polityki, co doprowadziło do różnych wspólnych reform.

W ostatnich czasach Stefan Miskolczy wyraził wątpliwość, czy wprowadzenie tych reform było wynikiem wpływu czeskiego i starał się wykazać, że Karol Robert w tych, jak też innych reformach finansowych, kierował się wzorem neapolitańskim [83]). W działaniach rządu Karola Roberta uwydatniają się niewątpliwie ślady planowej polityki gospodarczej. Także później gospodarka państwowa wykazuje na pewno celowość w zarządzeniach; polityka gospodarcza państwa węgierskiego XV, XVI i XVII wieku nie została jednak dotąd należycie wyświetloną. Przed wojną światową ukazało się kilka studiów i wydawnictw źródłowych z dziedziny historii społeczno-gospodarczej. Położenie gospodarczo-społeczne Węgier w czasach panowania tureckiego przedstawił Franciszek Salamon w publikacji, która dotąd nie została sprawdzoną [84]).

Od czasu uprzystępnienia wiedeńskiego archiwum państwowego zwraca się jednak uwaga historyków niepodzielnie ku poli-

---

[83]) Miskolczy I.: Anjou-királyaink reformjai és a nápolyi viszonyok. (Reformy za panowania królów andegaweńskich i stosunki neapolitańskie). Századok, 1932.

[84]) Salamon F.: Magyarország a török hóditás korában. (Węgry pod zaborem tureckim). Budapest, 2 wydanie, 1886.

tyce XVIII wieku, która dla nowoczesnej historii gospodarczej wielkie ma znaczenie.

Dziełem standardowym dla badań historycznych społeczno-gospodarczych z lat po wojnie światowej jest dzieło Franciszka Eckharta, opisujące politykę gospodarczą dworu wiedeńskiego w XVIII wieku. Dzieło to w niejednym kierunku ma znaczenie syntetyczne; wyniki badań poprzednich są w nim gruntownie opracowane. Prace późniejsze nim się kierują i na nie się powołują.

Podobne znaczenie ma praca Zoltána Kérészy'ego, wyjaśniająca historię zarządu kameralnego w wieku XVI—XVIII [85]).

Po wstąpieniu na tron węgierski następcy Jana Zápolyai'a, Ferdynanda I, staraniem jego było wszystkie źródła gospodarcze Węgier oddać służbie dla celów publicznych. Rozwiązując królewską komorę skarbową, założył on komorę węgierską, poddając ją zwierzchności komory nadwornej wiedeńskiej. Tym sposobem odebrał najwyższe kierownictwo z rąk Węgrów i kierował sprawami finansowymi węgierskimi centralnie. Już Ferdynand I zamierzał komorze węgierskiej pozostawić tylko rolę doradczą. Mimo długoletniej opozycji stanów węgierskich, dążenia centralistyczne brały górę. Realizacji tych dążeń centralistycznych w pierwszej połowie XVIII wieku poświęcił swą uwagę Tyberiusz Baráth, badając system podatkowy tego stulecia i działalność organizacji skarbowo-administracyjnej i analizując ciężary podatkowe tych obszarów, które najwięcej ucierpiały za czasów panowania tureckiego, tzw. „obszary zdobywcze". Były to terytoria, które przedstawiały największy wyraz wahań sił wojskowych obu stron wojujących, węgierskiej i tureckiej; życie na tych obszarach w pierwszej połowie XVII-go wieku ...„było conajmniej cztery razy uciążliwsze, od życia po drugiej stronie" [86]).

Większego nasilenia w swych skutkach i zasadniczego utrwalenia doznały te dążenia centralistyczne w reformach za czasów panowania Marii Teresy, kiedy ideą rządzącą było, by każdy czynnik krajowy, każdy urząd publiczny przesiąknięty został egoistyczną polityką gospodarczą, tak charakterystyczną dla stosun-

[85]) Kérészy Z.: Adalékok a magyar kamarai pénzügyigazgatás történetéhez. (Przyczynki do historii węgierskiej administracji kameralnej). Budapest 1916.

[86]) Baráth T.: A magyar állam adóügye 1605—1648. (Celnictwo węgierskie 1605—1648). Századok, 1929—30.

ków XVIII wieku. Niemal każdy związek tych idei z warunkami krajowymi odkrył Franciszek Eckhart[87]), wykazując, że utrata Śląska była decydującym ciosem dla urzeczywistnienia dążeń merkantylistycznych. Zamierzano bowiem podnieść dobrobyt monarchii w ten sposób, że pozostawiono krajom dziedzicznym produkcję przemysłową, Węgrom zaś produkcję surowców i dostawę, wychodząc z założenia, — według cyfrowych dowodów Eckharta zupełnie mylnego — że Węgry z powodu uwolnienia szlachty od podatków, nie przyczyniają się w stosunkowej mierze do ponoszenia ciężarów państwowych. Celem doprowadzenia do skutku tej idei istniał środek najprostszy: zahamować rozwój istniejącego już przemysłu przez oddziaływanie polityki celnej. Funkcjonowanie tego systemu opisuje Eckhart. Miał on znaczenie o tyle donioślejsze, że trwałe, ponieważ z małymi tylko zmianami pozostał on w mocy do połowy XIX wieku, krępując wszelki nowoczesny rozwój. Kto pragnie zapoznać się z przyczynami gospodarczo-społecznego zacofania Węgier, winien w pierwszym rzędzie zapoznać się z dziełem Eckharta.

Ideologia merkantylistyczna objęła wprawdzie przede wszystkim organa rządu centralnego a następnie węgierskie organa rządzące — objawy w rządzie krajowym badał Wiktor Ember[88]) — lecz i stany nie były wcale wolne od tych idei. Wobec objawiającego się wszędzie za granicą wielkiego rozwoju w XVIII wieku wśród stanów węgierskich niejednokrotnie rozważane były plany, dążące do odbudowy Węgier. Planowano utworzyć fundusz publiczny dla zrealizowania tych celów (fundus publicus) i już od r. 1715 rozpatrywano w tym kierunku plany i doświadczenia. Do urzeczywistnienia tych planów nie doszło, tak samo, jak również bezowocne pozostały próby podniesienia ceny soli za panowania Józefa II. Jeszcze na zjeździe krajowym w r. 1843/44 omawianą była przedawniona kwestia stworzenia funduszu publicz-

---

[87]) Eckhart F.: A bécsi udvar gazdasági politikája Magyarországon Mária Terézia korában. (Polityka gospodarcza dworu wiedeńskiego na Węgrzech za czasów Marii Teresy). Budapest 1922. — Porówn. Pleidell A.: A merkantilizmus történetéhez. (W sprawie historii merkantylizmu). Közgazdasági Szemle, 1934.

[88]) Ember G.: A magyar királyi helytartótanács gazdasági és népvédelmi működése. (Gospodarcza i ochronna działalność dla ludu król. węgierskiej Rady Namiestnictwa za czasów Karola III). Budapest 1933.

nego. Powód tych niepowodzeń leżał głównie w nieugiętości polityki wiedeńskiej, która jeszcze w połowie XIX wieku przeciwną była inwestycjom kapitałów dla gospodarczej odbudowy Węgier [89]).

Była ku temu sposobność niejednokrotnie, szczególnie, gdy wskutek korzystnego układu stosunków finansowych doszło do nagromadzenia większych kapitałów. Nie osiągnęły też skutku starania znakomitego prezydenta komory z czasów Marii Teresy, Grassalkovicha, który starał się podnieść dobrobyt gospodarczy [90]).

Oprócz ukrytych dążeń centralistycznych, budzących ciągłą nieufność wśród stanów węgierskich, drugą ważną przeszkodą dla reform były stosunki społeczne. Początek ku naprawie tychże dała Maria Teresa przez uregulowanie stosunków pańszczyźnianych. Akta odnoszące się do tego uregulowania zestawił Dezydery Szabó w serii „Fontes" [91]). W studium wstępnym zajmuje się on zdarzeniami przygotowawczymi. Zapoznaje nas niejako z drogą administracyjną reformy pańszczyzny. W drugim dopiero tomie omówi on głębsze ich znaczenie i skutki.

Siłę motorową w kierunku przeprowadzenia reform w XIX wieku historiografia węgierska do tej pory widzi w działaniu Stefana hr. Széchényi'ego. Faktu tego przy opisaniu zdarzeń i wyników, poprzedzających te reformy, nie można było uwzględnić; umożliwia nam to obecnie staranna, na gruntownych studiach oparta praca Beli Iványi-Grünwalda [92]). Autor uzasadnia z przekonywującą siłą, że w ideologii Széchényi'ego względy materialne stoją na dalszym planie; politykę gospodarczą uważa

---

[89]) Pleidell A.: Fundus publicus. Károlyi-emlékkönyv. (Księga pamiątkowa ku czci Károlyi'ego). Budapest 1933.

[90]) Herzog I.: A magyar kincstár háborus hitelmüveletei Grassalkovich kamaraelnöksége idején. (Wojenne operacje kredytowe rządu węgierskiego za czasów prezesury Grassalkovicha). Századok, 1923/24. Zob ponadto tegoż autora: A magy. kir. hitelfőpénztár megszervezése és müködése Maria Terézia korában. (Organizacja i działalność król. węg. Głównej Kasy kredytowej za czasów Marii Teresy). Századok, 1925/26.

[91]) Szabó D.: A magyarországi urbérrendezés története Maria Terézia korában. (Historia regulacji pańszczyzny za czasów Marii Teresy). (Fontes historiae Hungaricae aevi recentioris). Tom I. Budapest 1933.

[92]) Iványi-Grünwald B. jun.: Gróf Széchenyi István: Hitel. (Stefan hr. Széchenyi, Kredyt. Napisał i przedmową zaopatrzył....) (Fontes historicae Hungaricae aevi recentioris). Budapest 1930.

on za funkcję „narodową“ (nationalis). Wynika z tego, że w swym ustosunkowaniu się do narodu i problemów węgierskich widzi on dążenie do celowej polityki rolnej. Iványi-Grünwald rozjaśnia ostatecznie źródła poglądów Széchényi'ego, podkreślając, że cały szereg myśli przejął on od Benthama.

Historia gospodarcza wieku XIX i XX na Węgrzech jest dotąd dla nauki węgierskiej *terra incognita*. Prócz zebrania materiału, kilku dyletanckich opracowań i mniejszych publikacji, jak np. gruntownego studium Władysława Ungar'a o zadłużeniu węgierskiej posiadłości szlacheckiej[93]), historiografia węgierska niczym na tym polu wykazać się nie może. Fachowiec, nie w zakresie wiedzy historycznej, lecz fachowiec obznajomiony z życiem gospodarczym, zainteresowałby się głównie grupą zjawisk najbliższej przeszłości, oddziałujących bardziej na życie gospodarcze: wojną światową i jej skutkami. Co do gruntowności najpoważniejszą jest praca Jana Teleszky'ego[94]). Dzieło to znacznie ułatwi późniejsze badania celem właściwej oceny znaczenia i roli Węgier na polu gospodarczym przed i po wojnie. Autor stwierdza, że wobec silnie występującego ubóstwa w ruchomym kapitale, śmiesznym byłoby w stosunku do Węgier mówić o istnieniu jakiegokolwiek przygotowania gospodarki wojennej. Wydatki wojenne pochłonęły sumy, przeznaczone na inne cele, tak że gdy w r. 1915/6 wydatki te osiągnęły punkt kulminacyjny, wydatki inne nie osiągnęły nawet $^1/_4$ części sum przedwojennych. Braki budżetowe w przeważającej części były pokrywane pożyczkami, przy czym uwzględnić trzeba, że drugie państwo monarchii, Austria, w wspólnym banku emisyjnym bezwzględnie silniej się zadłużyła, jak Węgry.

*

Zbliżamy się ku końcowi naszego referatu. Staraliśmy się przy uwzględnieniu pewnych związków rzeczowych postępować chronologicznie w miarę pojawiania się literatury. Na wstępie już zaznaczyliśmy, z jakimi trudnościami wypadnie walczyć temu, który

---

[93]) Ungár L.: A magyar nemesi birtok eladósodása 1848 előtt. (Zadłużenie węgierskiej szlacheckiej posiadłości ziemskiej przed rokiem 1848). Századok, 1935.

[94]) Teleszky I.: A magyar állam pénzügyei a háboru alatt. (Finanse Państwa Węgierskiego w czasie wojny). Budapest 1927.

by pragnął ująć całość historii gospodarczo-społecznej; słuszność tego twierdzenia jaskrawo występuje przy rozpatrywaniu pojedynczych odcinków tej wiedzy. Może się znaleźć autor, przygotowany do opanowania danego odcinka, lecz jego ideologia, jego metoda pracy, jego punkt zapatrywania mogą należeć do ubiegłego stadium ewolucji. Są tu ogniwa, których nie sposób uzupełnić wartościami nowozdobytymi, zmieniającymi w ciągłym swym rozwoju układ materiału. W referacie naszym wymieniliśmy przeważnie autorów, dziś jeszcze żyjących; oddają się oni dotąd swej pracy naukowej, ich pracę, ich sukcesy możemy śledzić, lecz opinii ostatecznej o nich wydać nie możemy. Wszak nawet ich własna indywidualność nie jest nam znaną. Spośród ich niewątpliwych rzeczowych wartości naukowych, wypływających z doświadczenia, z duchowego przeżycia, lub choćby z logicznego nastawienia, nie możemy wybrać tych, które dałyby podstawę do wydania ostatecznej, decydującej oceny ich pracy. Nie mogliśmy poświęcić więcej miejsca autorom, o których krótko tylko wspomnieliśmy, iż należą do najwięcej poczytnych spośród innych historiografów. Niejednokrotnie uwaga autora mniej znanego użyźnić może rozwój myśli więcej, aniżeli pięknie rozbudowany system znanego uczonego. Ponieważ pomiędzy naszymi znanymi historykami społeczno-gospodarczymi przeważnie brak systematycznego badania źródłowego, przeto oprócz zaniechania głębszej oceny musieliśmy też odstąpić od szkicowania rozwoju ich indywidualności.

Zaznaczyć wypada, że w węgierskim dziejopisarstwie w jego całości ostatnio wybitnie objawia się tendencja badania ściślejszego związku pomiędzy zdarzeniami społeczno-gospodarczymi węgierskimi a zdarzeniami analogicznymi krajów sąsiednich (polskich, czeskich), biorąc także pod uwagę łączność z Europą wschodnią. Znaczyłoby to, że dotychczasowy jałowy sposób szukania analogii w rozwoju zachodnio-europejskim został porzucony. Niestety na polu historii społeczno-gospodarczej nie objawiono dotąd żadnych prac, tak pojętych, prócz ogólnikowych uwag i postulatów [95]).

Reasumując stwierdzamy, że węgierska historia społeczno-gospodarcza chwilowo pozostaje jeszcze w stadium zbierania ma-

[95]) Znakomite przykłady tego stanowią uwagi pracy F. Eckharta, zacytowanej w przyp. 37, oraz studium Deéra J. (szczególnie: A magyar-horvát államközösség kezdetei. Jancsó-emlékkönyv. (Początki państw. wspólnoty chorwacko-węgierskiej. Pamiętnik ku czci Jancsó). Budapest 1930.

teriałów i orientacyj. Z badań ścisłych nie wyłonił się dotąd obraz społecznych związków, pierwiastków i czynników, dotyczący przeszłości Węgier. Przyjdzie czas, gdy na podstawie uzyskanych wyników przystąpi się do opracowania nie utorowanej linii rozwoju. Pod względem szczegółów historiografia węgierska takie wykazuje braki, że brak na razie możności dyskusyj teoretycznych, wnikających do różnorakiego tłumaczenia węgierskiego rozwoju gospodarczego, jak np. na zachodzie teorie podniesienia wytwórczości gospodarczej.

Oprócz raczej społeczno-historycznych publikacyj Stefana Dékányi'ego, silnie spekulatywnie nastrojonych, i studium Emmy Léderer, dotyczącego zagranicznej literatury gospodarczo-historycznej, nie posiadamy żadnego poważniejszego dzieła teoretycznego z dziedziny historii społeczno-gospodarczej [96]) (nie wliczając prac rozpoczętych). Na polu węgierskiej historii społeczno-gospodarczej tematem do dyskusji były raczej kwestie praktyczne, aniżeli teoretyczne.

W rozpatrywaniach naszych dalecy byliśmy od streszczenia nowoczesnej węgierskiej historii społeczno-gospodarczej; omawialiśmy wyłącznie autorów, ich metody i wyniki [97]). Przy niektórych podkreśliliśmy metodę, u drugich uzyskane wyniki, zależnie od tego, który z tych czynników był dla nauki donioślejszy. Niechże ta ocena z dwóch punktów widzenia nie będzie uważana za błędną. Przy ocenie zjawisk i zdarzeń niedawnej przeszłości lub teraźniejszości jesteśmy w położeniu fotografa, którego obiektyw, przy zdjęciu przedmiotów za blisko położonych, rzeczy najobojętniejsze uwydatnia zbyt silnie, a natomiast części dla całości ważne oddaje blado.

---

[96]) Dékany I.: A politicai észületek szerepe a mai társadalomban. (Rola politycznych uczuć w dzisiejszym życiu towarzyskim). Budapest 1932. — Léderer E.: A legújabb gazdaságtörténeti irodalom problémái. (Problemy najnowszej literatury historyczno-gospodarczej). Századok, 1933.

[97]) W tym miejscu ponownie podkreślić muszę, że praca niniejsza nie rości sobie pretensji do bibliograficznej doskonałości i uchylam z góry ewentualny zarzut w tym kierunku. Tu wspominam następującą piękną, społeczno-historyczną bibliografię, której pierwsza część wyszła z druku w r. 1934, a której dalszego ciągu wkrótce spodziewać się możemy, a to: Dóczy-Wellmann-Barács: Bibliografia litterarum Hungariae oeconomicarum e prioribus saeculis (1505—1805). Budapestini 1934. — (Braki prawdopodobnie zostaną uzupełnione w tomach następnych).

RECENZJE I SPRAWOZDANIA.

1. Historia gospodarcza, społeczna i kulturalna. Opracowania ogólne.

Korpała Józef i Rutkowska Zofia: Zagadnienia ustrojowe, społeczne i kulturalne Polski. Kurs Nauki Obywatelskiej, t. II. Powszechny Uniwersytet Korespondencyjny. Warszawa 1936. Str. 209.

T. II „Kursu Nauki Obywatelskiej" zasługuje na tym miejscu na omówienie z tych samych motywów, co I-szy, o którym mowa wyżej. Zaznaczyć przy tym należy, że o ile tamten tom mógł być książką o przeznaczeniu specjalnym (dla oświaty pozaszkolnej), to ten dzięki rzadko omawianym u nas w ujęciu syntetycznym problemom kulturalnym może zainteresować też czytelnika nie-autodydaktę. Poza tym oryginalność konstrukcji książki płynie z opisu życia politycznego i społecznego w oparciu o nową Konstytucję z 1935 r. Zagadnienia prawne, konstytucyjne i administracyjne omówiła Z. Rutkowska, kulturę zaś J. Korpała.

Podobnie, jak w t. I — tak w „Zagadnieniach ustrojowych, społecznych i kulturalnych Polski" historia znalazła uwzględnienie, ale i tu za słabe. Najdonioślejszy głos historii pozostawiono w rozdz., poświęconym „Odbudowie Państwa Polskiego", a przedstawiającym działalność niepodległościowców polskich od Kościuszki do J. Piłsudskiego. Wypowiedziane tu sądy nie są pozbawione stronniczości, a stąd i mylnego poglądu na sprawę wskrzeszenia Rzplitej. Nie tu miejsce na szczegółowsze rozważanie tych usterek czy luk, natomiast słów kilka należy się uwzględnieniu tła dziejowego w odniesieniu do procesów społecznych. Są one rzucone nie tylko na tło historyczne, ale i europejskie, uwzględniając te kraje, które stały się kolebką urządzeń demokratycznych i republikańskich, podobnie jak ogólnie wymieniono źródła, które dały początek naszej kulturze (str. 194—195). Rozdz. I, dając rzut oka na ewolucję pojęcia „społeczeństwo-naród" operuje — przyznać trzeba — bardzo trafnymi przykładami grupy społecznej nietrwałej i zorganizowanej, grupy naturalnej i przymusowej, przystępnie też jest ujętą kwestia „narodu" i „narodowości". Przy omawianiu mniejszości „narodowych" (str. 136) termin „mniejszości eksterytorialnych" w od-

różnieniu od „terytorialnych“ budzi zastrzeżenie co do swej ścisłości, czy nie lepiej odpowiada tej treści termin mniejszości „rozprószonych“. Ewolucja ustroju państwowego idzie tradycyjnym szlakiem od Grecji przez Rzym i średniowieczny feudalizm do państwa stanowego. Początki demokracji związane są i tu z Anglią, podczas gdy można było wyjść od wyjaśnienia terminu „parlamentum“ od ustroju miast średniowiecznych w krajach romańskich. Ewolucja ustroju polskiego zawarta jest zaledwie w jednym rozdziale na 2 stronach tekstu, przy czym rażą zbyt powierzchowne i ogólnikowe wyjaśnienia pewnych terminów np. przy pakcie koszyckim (zawartym jak mówi autorka: „już w końcu XIV w.“): ...„łan był miarą ziemi, a grosz podówczas miał znacznie większą wartość niż obecnie“ (str. 24). Przez rewolucję franc. dochodzimy do państwa współczesnego i odbudowy Polski.

Zagadnienia kulturalne, uwzględniające co prawda oblicze społeczne sztuki („kultura ludowa“ i „demokracja kultury“), ale w bardzo ciasnym zakresie — mogłyby być oparte o rozliczne węzły historyczne i międzynarodowe, które wzbogaciły nasze piśmiennictwo, plastykę, muzykę, teatr i przemysł artystyczny, gdyby charakter tego rozdziału był bardziej pogłębiony. Przy instytucjach naukowych, mających doniosłe znaczenie państwowe i propagandowe pominięto milczeniem: „Instytut Wschodni“ w Warszawie, Bałtycki w Gdyni, Śląski w Katowicach i kilka innych. Z Towarzystw naukowych wymieniono tylko P. A. U. w Krakowie, Towarzystwo Przyjaciół Nauk w Przemyślu i Toruniu. Są to usterki poważne; natomiast nazwisk twórców naszych jest tyle (nie zawsze najważniejsze), że przydałby się na końcu książki indeks personalny.

Całość „kursu nauki obywatelskiej“ mogłaby przy spełnieniu postulatów pogłębienia treści, szczególnie w oparciu o historię gopodarczą i społeczną — spełnić doniosłe zadanie, o którym była mowa na początku. *Marian Tyrowicz.*

Podkarpatskaja Ruś za hody 1919—1936. Użhorod 1936. str. 204. 4°.

Książka ta, zawierająca 51 prac i artykułów różnej wielkości, pióra najwyższych przedstawicieli administracji krajowej, kierowników i przedstawicieli różnych dziedzin życia społecznego, ma na celu zestawienie rezultatów rozwoju pracy społecznej oraz pieczołowitości państwowej na terenie tej ongiś „ziemi zapomnianej, ziemi bez imienia“ za przeciąg 17 lat, to jest za czas przynależności jej do Republiki Czechosłowackiej wskutek dobrowolnego jej przyłączenia się.

Zadaniem tego zestawienia jest także danie obrazu porównawczego tego, co było, co jest i nakreślić wytyczne na przyszłość. Okazję dla takiego przeglądu za 17-letni okres rozwoju życia Rusi Zakarpackiej, przybierającego coraz to bardziej zachodnio-europejskie tempo, daje zapowiedź, że wnet R. Z. wstąpi w nową autonomiczną fazę istnienia.

Treść i wartość artykułów jest dość nierównomierna. Niektóre

tylko mają charakter informacyj o wartości naukowej i powołują się na wykorzystane źródła. Rzadkie są też ilustracje cyfrowe.

Trzy pierwsze artykuły mają charakter ogólnikowy i reprezentacyjny. Senator E. Baczyński, redaktor wydawnictwa, poprzedza to zbiorowe dzieło wstępem pt. „Za siedemnaście lat", następnie pierwsze wytyczne na przyszłość na podstawie wyników tylko co przebytego okresu kreślą K. Hrabar, gubernator R. Z. (w art. „U progu autonomii") i A. Rozsypal, prezydent krajowy („Wyniki i plany prac na Rusi Podkarpackiej").

Następnie mamy cały szereg ciekawych artykułów, dotyczących poszczególnych dziedzin i zagadnień gospodarczych R. Z. Inż. I. Millauc omawia wyniki robót publicznych na R. Z., inż. J. Rezgmann — melioracje wodne, inż. Pittermann gospodarstwo leśne, inż. Jan Brandejs postęp rolnictwa, inż. J. Jirkovskij: O reformie rolnej na R. Z., W. F. Ščyreckij pisze o organizacji izby rolniczej, S. Ron o przemyśle R. Z. w latach 1919—1936, E. Bačynskij o spółdzielczości R. Z., inż. J. Merfajt o postępie elektryfikacji, dr F. Gabriel o znaczeniu i zadaniach Rady gospodarstwa narodowego R. Z.

Drobniejsze artykuły o treści gospodarczej traktują: o rozwoju szkół rzemieślniczych na R. Z., o rzeźniach miejskich w Użhorodzie, o łowiectwie, o wodach i rybołówstwie, o uprawie tytoniu, pszczelnictwie, o szkole koszykarskiej w Użhorodzie, o turystyce, o roli Banku Podkarpackiego, o Banku słowackim, o filii czechosłow. Banku agrarnego w Użhorodzie, o rolniczych kasach wzajemnej pomocy.

Poza tym książka zawiera liczne artykuły, dotyczące różnych innych dziedzin i zagadnień.

Jest bogato i efektownie ilustrowana. *E. W.*

Čulošnikov A. P.: K istorii feodal'nych otnošenij v Kazachstane v XVII—XVIII v. (Izvestija Akademii Nauk SSSR. Otdelenie obščestvennych nauk. Moskva-Leningrad. 1936, Nr 3, str. 497—524).

Wielką zasługę współczesnej nauki rosyjskiej stanowi zwrócenie szczególnej uwagi na dzieje społ. i gosp. różnych narodów i krajów wschodniej Europy, Syberii i Turkestanu (Tatarii, Baszkirii, Kałmykii, Kazachstanu, Uzbekstanu, Tadżikstanu, Turkmenistanu, Mongolii, Buriatów itd.). Historia tych krajów w ogóle i dzieje społ. i gosp. w szczególności, do niedawna były bardzo mało opracowane. Tymczasem stosunki społ. i gosp. tych krajów zawierają wiele rysów swoistych i oryginalnych, bardzo ciekawych dla wyświetlenia ogólnej ewolucji społ. i gosp. Do najcenniejszych dzieł z historii społ.-gosp. tych eurazyjskich krajów należą prace Czułosznikowa z historii Kazachstanu czyli Kirgistanu. Już w r. 1924 wydał Cz. „Szkice z historii narodu kazak-kirgiskiego", obecnie uzupełnia je nowymi, cennymi szkicami i materia-

łami. W swym nowym artykule „Z dziejów stosunków feodalnych w Kazachstanie w XVII—XVIII w." Cz. obala rozpowszechniony pogląd, że stosunki społeczne w eurazyjskich krajach koczowniczych miały charakter skostniałych form rodowego ustroju, wyłączających wszelkiego rodzaju zróżnicowanie klasowe. Natomiast Cz. wykazuje, że ustrój rodowy tych krajów był właściwie tylko swoistą zewnętrzną powłoką, zakrywającą zapoczątkowane już rozdrobnienie klasowe społeczeństwa koczowniczego. Początki klasowego zróżnicowania w społeczeństwie kazachskim odnosi Cz. do czasu powstania chanatu kazachskiego na rubieży XV—XVI w., który powstał pod wpływem zewnętrznego i tranzytowego handlu. Rozwój tego handlu sprzyjał wyodrębnieniu „wierzchołków" społecznych — chanów i sułtanów. Walka ich o handlowe szlaki karawanowe i najdogodniejszą wymianę produktów gospodarstwa koczowniczego za wyroby sąsiednich narodów osiadłych wywołała powstanie chanatu kazachskiego. Z początkiem XVI w. gospodarstwo kazachskie oddaliło się już w znacznym stopniu od prymitywnych form; mieli już wtedy osiedla zimowe, bardzo prymitywne wprawdzie; istniały u nich wtedy już zaczątki rolnictwa i niektóre stosunkowo rozwinięte rodzaje rzemiosła. Wówczas do chanatu kazachskiego należała również część Turkestanu, w której istniały liczne grody, a większość mieszkańców była osiadła i zajmowała się rolnictwem. Do Turkestanu przeniesiono rezydencję chanów, którą był przez pewien czas Taszkient a następnie Turkestan. Posiadanie Turkestanu miało wielki wpływ na dalsze różnicowanie się społeczeństwa kazachskiego. Szeroki handel prowadzony w Turkestanie i zwycięskie wojny z sąsiadami sprzyjały wyodrębnieniu się spośród społeczeństwa przywódców podczas wojen i w handlu, b a t y r ó w i b i j ó w, którzy też skupiali w swym ręku ogromną ilość trzód bydła, głównego bogactwa Kazachów. Formy rodowego ustroju, a w szczególności wspólne posiadanie ziemi w tych warunkach stały się źródłem większego jeszcze wzbogacania się batyrów i bijów. Od czasu , gdy Kazachowie poddali się pod zwierzchnictwo Rosji (po pogromie ich przez Kałmuków w r. 1723), batyrowie i bijowie zaczęli otrzymywać od rządu rosyjskiego godność tarchanów, pewnego rodzaju szlachectwo dla uprzywilejowanych warstw koczowników. Około tegoż czasu, obok batyrów, bijów i tarchanów, pojawiają się wśród Kazachów m u r z o w i e, występujący w charakterze politycznych przywódców „rodów" kazachskich, zajmujący stanowisko nieco niższe od batyrów i bijów, z których każdy przewodniczył kilku „aułom" koczowniczym. Niższym szczeblem drabiny społecznej (feodalnej, wedle terminologii autora), byli c h o d ż y, którzy pochodzili z państw środkowo-azjatyckich i uważali się za potomków pierwszych wyznawców nauki Mahometa. Chodżowie otrzymywali daniny i podarki od wierzących Kazachów, zresztą zwykle niezbyt wielkie, z powodu słabego stosunkowo rozwoju religijności w społeczeństwie kazachskim. W każdym bądź razie mieli oni też nieraz znaczne bogactwa i wywierali wielki wpływ (podlegało im czasem około 300 kibitek), lecz w za-

sadniczych sprawach musieli się stosować do żądań i życzeń bijów i batyrów.

Z drugiej strony niższa część społeczeństwa kazachskiego, bukara, też podzieliła się na różne warstwy. Zubożali hodowcy bydła byli zmuszeni do szukania innych zajęć, stawali się rolnikami, rzemieślnikami, kupcami i agentami handlowymi, czasem nawet najemnymi robotnikami u kolonistów rosyjskich itd.; inni znowu oddawali się pod opiekę bogatszych właścicieli bydła — sułtanów, bijów, batyrów itd. Opieka ta przekształciła się wkrótce w zależność, przypominającą stosunki przytwierdzonych do właścicieli ziemskich w krajach rolniczych. Zależność ta, zwana t i u l e n g u t y z m e m, szczególnie rozwinęła się pod koniec XVIII w., zbliżając się wówczas do prawdziwej niewoli. Najbiedniejsi zaś Kazachowie, nie mogąc znieść wzrastającego wyzyskiwania ich przez wyższe warstwy, zwłaszcza w czasach głodu, sprzedawali się nawet w niewolę.

Równocześnie odbywało się osłabienie władzy chanów. Sułtani, koczujący z daleka od rezydencji chańskiej, faktycznie zupełnie uniezależnili się od chanów; ale nawet nad koczującymi z bliska nie mogli czasem wykonywać swej władzy. W końcu chanat kazachski podzielił się na dwa, a potem na trzy. „Młodsi" chanowie uznawali zasadniczo zwierzchnictwo starszego chana, było to jednak raczej zwierzchnictwo honorowe, niż faktyczne.

W ten sposób utworzyła się quasi-feodalna drabina w społeczeństwie kazachskim: chanowie — sułtani — bijowie — batyrowie — murzowie — chodżowie — bukara. Tej quasi-feodalizacji Kazachów sprzyjały zewnętrzne wypadki polityczne, przede wszystkim pogrom Kazachów przez Kałmuków i utrata Turkestanu, po której Kazachowie musieli w znacznej części przekoczować na północny-zachód, w kraje: orenburski, jaicki (uralski) itd. Doprowadziło to stopniowo do większego uzależnienia Kazachów od Rosji.

Z początku zwierzchnictwo rosyjskie nie wywołało znaczniejszego sprzeciwu ze strony Kazachów. W powstaniu Pugaczowa brała udział tylko stosunkowo niewielka ilość Kazachów. Później jednak, w związku z wzrastającą kolonizacją stepów kazachskich przez Rosjan, zaczyna się orężna walka części Kazachów przeciw Rosji, komplikująca się przez wewnętrzną walkę batyrów kazachskich z chanami (1783—1785, 1790—1797). Wszystko to doprowadziło w końcu do zniesienia władzy chanatu i ustanowienia bezpośredniej władzy rosyjskiej (1822—24).

Na ogół przedstawił autor ewolucję stosunków społ. i gosp. w Kazachstanie bardzo wyraziście. Pewne wątpliwości budzą tylko twierdzenia o tubylczym pochodzeniu chanów i sułtanów, niezupełnie jasną pozostaje charakterystyka tiulengutyzmu (którego, rzecz zrozumiała, nie można nazwać przytwierdzeniem, jak to czyni autor), jak również przedstawienie eksploatacji ziemi od czasów wzmocnienia się bijów i batyrów. Wątpliwym jest nakoniec twierdzenie o powstaniu chanatu kazachskiego na rubieży XV—XVI w.; początków tego chanatu należy szukać w czasach wcześniejszych. Poza tym jednak należy uznać pracę

Cz. za bardzo cenną zdobycz nauki w zakresie dziejów społ. i gosp. koczowniczych narodów „eurazyjskich". *Wacław Zajkyn.*

Dranicyn S. N.: K voprosu ob ekonomičeskich kornjach vosstanija v 1863 g. v Pol'še. (Istoričeskij Sbornik, tom V. Institut Istorii Akademii Nauk SSSR. Leningrad 1936, str. 125—162).

Praca Dranicyna składa się z trzech rozdziałów, omawiających: 1) pierwiastki kapitalistyczne w gospodarstwie Kongresówki od Kongresu Wiedeńskiego do powstania 1863 r., 2) zagadnienie agrarno-włościańskie w przededniu powstania 1863 r. i 3) recepcję kodeksu Napoleona w Kongresówce i stosunki majątkowe w niej w ich prawniczym ujęciu. Jak widzimy, autor obejmuje w swej pracy bardzo szeroki zakres. Praca jego na ogół jest treściwa i ciekawa, lecz opiera się głównie nie na źródłach, ale na literaturze. Prócz prac rosyjskich (Ładyżeńskiego, Janżula, Wobłego, Marchlewskiego, Leńskiego itd.), wykorzystuje autor również szereg prac polskich, dawniejszych i nowszych, cytuje Korzona, Rakowskiego, Smolkę, Załęskiego, Kozickiego, W. Grabskiego, Witkowskiego, Gąsiorowską, Kirkor-Kiedroniową i kilku innych, a szczególnie często cytuje M. Fiedlera (W sprawie chłopskiej L. 1933). Znajomość literatury polskiej u autora nie jest wystarczającą. O niektórych pracach i poglądach dowiaduje się autor z drugiej ręki, np. w jednym miejscu powołuje się za Fiedlerem na prof. J. Rutkowskiego. Czasem spotyka się w pracy autora dziwne lapsusy czy może nawet błędy, np. autor mówi, że Rosja miała zamiar w czasie wojny światowej odbudować Polskę w granicach 1772 r. W pracy autora nie ma należytego systemu i planu. Prócz tego autor rozwadnia swoją pracę niepotrzebnymi cytatami z Marxa, Engelsa, Lenina itd. Pomimo to wszystko, autorowi udało się przedstawić dość wyraźny obraz ewolucji gospodarczej Kongresówki w pierwszej połowie XIX w. i w przededniu powstania 1863 r. Najlepiej udało się autorowi przedstawienie rozwoju przemysłu w Kongresówce. Najsłabiej wypadł ostatni rozdział o stosunkach majątkowych w ujęciu prawniczym. W każdymbądź razie próba sowieckiego historyka przedstawienia gospodarstwa w Kongresówce w pierwszej połowie XIX w. i przed powstaniem 1863 r. zasługuje na uwagę historyków polskich.

Przede wszystkim autor polemizuje w swej pracy z twierdzeniem Radka, że w 1831 i 1863 r. „powstawali nie Polacy, lecz tylko niezadowolona warstwa szlachty, klasy dawniej w Polsce panującej, niemogącej pogodzić się z utratą niepodległości swego kraju i swej kierowniczej roli". Nie zajmując się specjalnie wyjaśnieniem istoty powstania 1831 r. broni natomiast z całą stanowczością poglądu, że powstanie 1863 r. było ruchem narodowym co do swej treści i burżuazyjnym co do środków i metod walki; główną i najżywotniejszą siłą ruchu była średnia i drobna burżuacja; spośród szlachty zaś wzięli udział w powstaniu przeważnie zdeklasowane i spauperyzowane jej składniki, które nie mogły zająć w powstaniu kierowniczej roli ani nadać mu wyraźnego charakteru.

Przegląd gospodarczej ewolucji Kongresówki w pierwszej połowie XIX w. rozpoczyna autor od omówienia polityki ekonomicznej i finansowej Księstwa Lubeckiego, którą ocenia dodatnio, jako korzystną dla rozwoju przemysłu polskiego. Za szczególnie dodatnią stronę w działalności Lubeckiego uważa autor wykorzystanie protekcyjnego systemu rządu rosyjskiego dla umocnienia wielkiego przemysłu w Kongresówce. Następnie zastanawia się nad sprawą autonomii celnej Kongresówki, która odpowiadała interesom narodowo-politycznym polskim, ale mogła odbić się ujemnie na jej przemyśle. Autor podkreśla, że w tej sprawie, podobnie jak i w sprawie rosyjsko-niemieckiego traktatu handlowego, udało się Lubeckiemu osiągnąć warunki jaknajbardziej dogodne dla gospodarki polskiej. Podnosi dalej, że w latach 1820 zaczyna się silny rozwój wielkiej produkcji kapitalistycznej w Polsce. Mimo ciężkich ciosów zadanych gospodarce polskiej przez rząd rosyjski po likwidacji powstania 1831 r. (podwyższenie ceł na towary polskie, kontrybucja, obowiązek utrzymywania 100-tysięcznej armii rosyjskiej) wielki przemysł polski nie tylko nie zanikł, ale jeszcze mocniej się rozwinął, między innymi dzięki udoskonaleniu techniki. W 1830—50 latach powstał w Polsce szereg wielkich przedsiębiorstw dla eksploatacji kopalń oraz fabryk metalurgicznych. W 1844—56 latach szeroko rozwija się przemysł cukrowniczy, gorzelniany itd. Równocześnie powstają pierwsze wielkie fabryki maszyn i narzędzi rolniczych, wielkie Towarzystwo żeglugi okrętowej na Wiśle itd. Obok przemysłowców zagranicznych, żywy udział w rozbudowie wielkiego przemysłu biorą także więksi polscy właściciele ziemscy. Następnie autor omawia krótko rozwój bankowości w Kongresówce od końca XVIII w. i specjalnie zastanawia się nad utworzonym z inicjatywy Lubeckiego w r. 1828 Bankiem Polskim. Przy końcu pierwszego rozdziału mówi o skutkach zniesienia autonomii celnej Kongresówki w 1850 r., zaznaczając, że zmiana ta wywołała upadek niektórych drobnych przedsiębiorstw i równocześnie z tym dalszy rozwój wielkich fabryk w Kongresówce. Przy tym nie wyjaśnia jednak przyczyny upadku drobnych przedsiębiorstw.

Drugi rozdział rozpoczyna autor przedstawieniem stanu włościańskiego po zniesieniu przytwierdzenia w 1807 r. Położenie włościan maluje on w bardzo ciemnych kolorach. Podkreśla zmuszanie włościan do niedogodnych umów, wydalanie ich z ich siedzib i gruntów itd. Równocześnie z tym podnosi przejście wielu majątków magnackich w ręce nowych ludzi, dorobkiewiczów i ogólną ewolucję gospodarki od pańszczyźnianej do kapitalistycznej. Zresztą jakkolwiek system pańszczyźniany został w połowie XIX w. zachwiany przez składniki kapitalistyczne, jednak panującym systemem gospodarki była „gospodarka mieszana". Dokładnej analizy tej mieszanej gospodarki autor nie podaje. W ogóle rozwój gospodarstwa wiejskiego przedstawia mniej wyraźnie, niż rozwój przemysłu. Stosunkowo najlepiej przedstawiona jest w tym rozdziale sprawa gospodarstwa leśnego, następnie szerzej omówiona ustawa 1846 r. o ograniczeniu rugowania włościan z ziemi i dodatkowych obowiązkach włościan. Autor wykazuje dokładnie popeł-

nienie licznych nadużyć przy stosowaniu tej ustawy, a równocześnie wyświetla dwulicową rolę rządu rosyjskiego, który chętnie występował w charakterze „obrońcy" włościan przed nadużyciami ze strony właścicieli ziemskich. Wskutek tych nadużyć znikło około 13.000 gospodarstw włościańskich.

Stosunkowo wiele uwagi poświęca autor ustosunkowaniu się różnych warstw i poszczególnych przedstawicieli społeczeństwa polskiego do zagadnienia agrarno-włościańskiego w przededniu i w czasie powstania 1863 r. Między innymi bardzo ostro, a nawet z pewną ironią ocenia postępowanie Mierosławskiego, któremu zarzuca brak konsekwencji w sprawie agrarno-włościańskiej, podobnie jak i w innych sprawach teoretycznych i praktycznych. Specjalną uwagę poświęca też Dranicyn proklamacji Komitetu Narodowego z 22/I 1863 r., którą charakteryzuje jako typowe dzieło warstwy drobno-burżuazyjnej. Z drugiej strony zastanawia się nad polityką agrarną rządu rosyjskiego w okresie powstania, wyjaśnia przy tym sprawę czynszów i ilości gospodarstw włościańskich (oczynszowanych) i gospodarstw zobowiązanych do pańszczyzny: w r. 1846 gospodarstwa oczynszowane stanowiły 43% wszystkich gospodarstw włościańskich, w r. 1863 — 58%. Z tego wynika, że mimo nakazów Wielopolskiego w latach 1858—62 sprawa likwidacji obowiązków pańszczyźnianych posuwała się bardzo powolnie, powstanie zaś zlikwidowało ją zupełnie.

W trzecim rozdziale podkreśla autor przede wszystkim elastyczność kodeksu Napoleona i stara się wykazać, że w Kongresówce kodeks ten został wykorzystany dla interesów właścicieli ziemskich z wielką szkodą dla włościan. Rozpatruje też sprawę różnicy pomiędzy prawem wieczysto-czynszowym a prawem dziedzicznej dzierżawy oraz politykę rządu rosyjskiego w tej sprawie. Wszystkie te zagadnienia omówione w trzecim rozdziale opracował autor zbyt pobieżnie i niewyraźnie, znacznie gorzej, niż sprawę rozwoju przemysłowego i ewolucji wiejsko-gospodarczej. *W. Zaikyn.*

Vladimircov B. Ja.: Obščestvennyj stroj mongolov. Izdanie Akademii Nauk SSSR. Leningrad 1934, str. 223. 8°.

Koźmin N. N.: K voprosu o turecko-mongol'skom feodalizme. Moskva-Irkuck, Ogiz, 1934, str. 150. 8°.

Kabo R.: Očerki istorii i ekonomiki Tuvy. Čast' I. Dorevoljucionnaja Tuva. Moskva-Leningrad, Ogiz-Socekgiz, 1934, str. 202. 8°.

Wśród licznych prac z historii tureckich, mongolskich i spokrewnionych z nimi narodów południowo-wschodnich krańców Europy i północnej Azji, wydanych w ostatnim dziesięcioleciu, najpoważniejsze miejsce zajmuje cenna praca źródłowa zmarłego w 1931 r. znanego uczonego B. Vladimircowa o społecznym ustroju Mongołów

w XI—XVIII w. Jeden z recenzentów tej pracy zupełnie słusznie porównuje ją do prac W. Bartolda, które miały jak wiadomo przełomowe znaczenie w badaniach nad historią irańsko-turecko-mongolskiego świata. Ze względu zaś na bardzo wybitną rolę Mongołów w dziejach południ.-wsch. Europy i północnej i środkowej Azji, praca Vladimircova zasługuje na szczególną uwagę historyków.

Gospodarstwo Mongołów XI—XIII w. charakteryzuje autor, jako w znacznej mierze naturalne, zaznaczając jednak istnienie naturalnej wymiany (której przedmioty stanowiły mąka, oręż, tkaniny). Wymianę tę prowadzili Mongołowie nie tylko pomiędzy sobą, ale i z sąsiednimi narodami. Rolnictwo było wówczas znane Mongołom, lecz nie odgrywało wielkiej roli w ich gospodarstwie. Społeczeństwo mongolskie w XI w. już było zróżnicowane. Biedniejsi i średnio zamożni Mongołowie koczowali całymi gromadami (chołonami), natomiast bogaci koczowali pojedynczo (aiłem). Szeroko rozprzestrzenione było wówczas pewnego rodzaju przytwierdzenie. Przytwierdzeni lub raczej zależni — unogan bogoły, mieli osobistą swobodę, ale wszystkie owoce swej pracy musieli oddawać swym panom. Stan ten był dziedziczny. Obok nich istnieli też niewolnicy, ale mniej liczni, gdyż niewolnictwo w gospodarstwie koczowniczym nie przynosi zwykle korzyści. Szczególne znaczenie w społeczeństwie mongolskim odgrywali n u k e r o w i e czyli nökörowie, którzy w znacznym stopniu przypominają staroruskich i starogermańskich drużynników. Nukerowie rekrutowali się z różnych warstw społeczeństwa, nie wyłączając wyższych i bogatszych. Znaczny wpływ na rozwój warstwy nukerów miał okres panowania Dżingis-Chana. Wówczas nukerowie, jak też różni królewicze, wodzowie wojenni itd. otrzymują od Chana dzielnice i stają się pół-panującymi, zależnymi od Chana. W ten sposób tworzy się hierarchia władców, podobna do hierarchii feodalnej w Europie zachodniej. Przedstawienie stosunków społecznych i gospodarczych w społeczeństwie mongolskim w czasach Dżingis-Chana należy do najlepszych części pracy Vladimircowa. Szczegółowo przedstawił autor rozkład i upadek imperium Dżingis-Chana. Głównymi przyczynami rozpadu imperium Dżingis-Chana wedle autora były: 1) wojny władców udzielnych, 2) rozdrobnienie sił wojskowych, 3) sturczenie tych Mongołów, którzy wywędrowali na zachód, 4) decentralizacja. Osłabienie Mongołów doprowadza do wygnania ich z Chin, w których panowali oni z górą 100 lat (XIII—XIV w.). Po wygnaniu z Chin Mongołowie, potrzebując produktów chińskich, raz poraz napadają na Chiny, to znowu próbują ustalić z Chinami pokojowe stosunki i rozwinąć handel. Od XV w. zanika ostatecznie rodowy ustrój wśród Mongołów, na miejsce rodów występują wspólnoty terytorialne. Równocześnie z tym rozpoczynają się dwa inne procesy: rozkład quasi-feodalizmu mongolskiego i zawojowanie ziem mongolskich przez sąsiednie państwa Mandżurię, Chiny i Rosję. Mandżurowie nie wnieśli sami zmian w ustrój społeczny Mongołów; zmiany w nim jednak musiały się odbyć, wskutek przejścia Mongołów z życia koczowniczego do osiadłego i rozwoju wśród nich stosunków handlowo-pie-

nieżnych. Jeszcze większe zmiany zaszły wśród plemion mongolskich, podbitych przez Rosjan.

Autor zajął się prawie wyłącznie dziejami właściwej Mongolii, nie włączając w zakres swych bezpośrednich badań mongolsko-irańskiego państwa Chulagidów i dzielnic (ułusów) Czahataja i Dżuczy (Złotej Hordy), ale pracą swoją znacznie ułatwił wyjaśnienie stosunków społecznych również tych ziem, a w szczególności ułusa Dżuczy czyli Złotej Hordy, zwłaszcza ciekawych dla historyków wschodnio-europejskich.

Pewnym uzupełnieniem pracy Vladimircova i historiozoficzną niejako jej nadbudową jest praca K o ź m i n a o zagadnieniu turecko-mongolskiego feodalizmu. Koźmin ujmuje w swej pracy znacznie szerszy zakres, niż Vladimircov, ale omawia go bardziej pobieżnie, zastanawiając się nie tyle nad zbadaniem poszczególnych zjawisk, ile raczej nad syntetycznymi wnioskami z poprzednich badań. Wykorzystał w swej pracy dość obszerny materiał źródłowy i uwzględnił, zdaje się, wszystkie ważniejsze prace naukowe, dotyczące omawianych przez niego zagadnień. Koźmin ostro krytykuje teorie, przypisujące narodom turecko-mongolskim ustrój patriarchalno-rodowy w średniowieczu a nawet w czasach nowych. Zdaniem autora, nie tylko Turcy VI—VII w., ale nawet i ich poprzednicy, Awarowie i Hunnowie, nie mieli już ustroju patriarchalnego. W społeczeństwach turecko-mongolskch już na długo przed powstaniem imperium Dżingis-Chana rozwinął się ustrój, który autor kwalifikuje, jako feodalno-pańszczyźniany, łączący się nieraz z bujnym rozwojem kapitalizmu handlowego i początkami mocnego przemysłu. W imperium Dżingis-Chana, a nawet u Turków VI—VII w. miało być wiele urządzeń społeczno-politycznych, zupełnie podobnych do istniejących w feodalnej Europie zachodniej. Przy końcu omawia Koźmin specjalnie stosunki społeczne wśród Buriatów i politykę kolonialną Rosji wobec tego narodu. Praca Koźmina nie dorównuje swoją wartością naukową i faktyczną treścią dziełu Vladimircova i grzeszy zbyt mocnym podkreśleniem analogii czy nawet tożsamości instytucyj społecznych krajów turecko-mongolskich a Europy zachodniej. Mimo tego praca Koźmina zawiera dużo cennych wadomości faktycznych oraz bardzo ciekawych i wartych uwagi wniosków.

Praca K a b o' y omawia rozwój stosunków społecznych i gospodarczych w centralno-azjatyckim kraju Tuwie czyli Urianchaju, leżącym na granicy Syberii i Mongolii. Kraj ten należał dawniej do Mongolii, ale został już na początku XX w. okupowany przez carską Rosję (na podstawie umowy rosyjsko-chińskiej miał znajdować się pod wspólnym protektoratem Rosji i Chin). Za czasów sowieckich przyłączono go do Z. S. S. R., jako „republikę ludową tuwańską". Autor śledzi rozwój stosunków społecznych w Tuwie od wczesnego średniowiecza, wyświetlając równolegle stosunki społeczne sąsiedniej Mongolii. W porównaniu z dziełem Vladimircova praca ta jest mniej dokładną i bardziej pobieżną. Kabo wykorzystał np. bardzo powierzchownie tzw. „Tajemną Opowieść" (Sokrovennoe skazanie), której znaczenie dla dziejów Mongołów dobitnie podkreślił Vladimircov. Podobnie, jak Vladi-

mircov i Koźmin, Kabo dokładnie wyświetla proces zróżnicowania społeczeństwa w Tuwie i Mongolii, rozwój antagonizmu różnych warstw społecznych, wyodrębnienie wyższych warstw i stale wzrastającą eksploatację wraz z pozagospodarczym przymusem itd. Najważniejszymi i najlepszymi w pracy Kabo'y są ostatnie rozdziały jego pracy, poświęcone stosunkom społecznym i gospodarczym w czasach późniejszych, zwłaszcza od początku XX w. W pracy Kabo'y rzucają się w oczy niektóre faktyczne niedociągnięcia. Autor zupełnie pomija zagadnienie niewoli w Tuwie i Mongolii. Następnie zbyt kategorycznie wypowiada twierdzenie, że w późnym średniowieczu i na początku epoki średniowiecznej ziemia w Tuwie i Mongolii stanowiła własność państwa; gdyby nawet przyjąć to twierdzenie autora, należałoby go uzupełnić podkreśleniem nominalnego charakteru tej własności „państwowej", gdyż źródła podają nam wiele faktów, świadczących o swobodnym rozporządzaniu ziemią przez jej właścicieli. Do wyższej, eksploatującej warstwy społecznej zalicza autor m. i. całe duchowieństwo i wszystkich mnichów lamaickich, nie zwracając uwagi na wielkie różnice w położeniu, prawach i życiu wyższych i niższych lamów. Pomijając jednak faktyczne niedociągnięcia i pewną jednostronność autora, należy uznać jego pracę za wartościowy dorobek naukowy, uzupełniający inne prace z dziejów Mongolii, głównie dzięki wyświetleniu stosunków w czasach późniejszych, nieuwzględnionych w pracach Vladimircova i Koźmina. *W. Zaikyn.*

Grekov B. D.: Feodal'nye otnošenija v Kievskom gosudarstve. Izdatel'stvo Akademii Nauk S.S.S.R. Moskva-Leningrad 1937, str. 191.

B. D. Grekow jest jednym z najwybitniejszych i najpoważniejszych historyków stosunków społecznych i gospodarczych Europy wschodniej. Szczególnie cenne są jego prace z dziejów społ. i gosp. Słowiańszczyzny wschodniej IX—XIII w. oraz kraju nowogrodzkiego XIV—XVII w. Obecnie wydana praca Grekowa o „stosunkach feodalnych w państwie Kijowskim" należy do najlepszych jego dzieł, zawierając syntezę poprzednich prac, uzupełnioną szeregiem nowych cennych wniosków i teoryj. Na początku pracy zastanawia się Grekow nad źródłami historii staroruskiej, a specjalnie nad „Pověstiju vremennych lět". Rozwijając idee Szachmatowa i innych badaczy, wyjaśnia autor ideologiczną podstawę tej „Pověsti", napisanej, jego zdaniem, na zamówienie Włodzimierza Monomacha przez ihumena Sylwestra. Toteż celem tego kodeksu było uzasadnienie dążeń politycznych Monomacha do ustanowienia jedności wszystkich ziem wsch.-słowiańskich. W związku z tym stoi tak dobitnie podkreślona przez Sylwestra teoria jedności narodowej Rusi północnej z południową, z podkreśleniem też jedności politycznej Rusi za czasów pierwszych Rurykowiczów oraz w ogólności zasług dynastii Rurykowiczów. Na skutek tego dzieło Sylwestra, mimo wielkiej jego wartości, jako źródła,

okazało się poniekąd nie tylko jednostronnym, ale nawet tendencyjnym. Nie przekręcając wypadków historycznych, autor „Povĕsti" przemilczał niektóre fakty i okoliczności, sprzeczne z jego tendencją. Wobec tego musimy wiadomości „Povĕsti" uzupełniać i korygować świadectwami źródeł archeologicznych, etnograficznych, lingwistycznych itp.

W drugim rozdziale swej pracy poddaje autor mocnej i dobrze uzasadnionej krytyce teorię, przypisującą zbyt wielką rolę Normanom w dziejach Rusi: „Nie ma żadnych podstaw do nadawania normańskiemu podbojowi decydującego znaczenia. Waregowie prymitywnie zorganizowani i dlatego zmuszeni do działań w „przyspieszonym tempie", nie mogli wniknąć w głąb podbitego społeczeństwa, nie mogli przebudować go, lecz naprędce korzystali tylko z tego, co najłatwiej mogli wziąć bez szczególnych wysiłków i skomplikowanych środków organizacyjnych. Szereg starć między Waregami, szukającymi przygód, doprowadził do tego, że władza przeszła w ręce księcia kijowskiego, który, chociaż z pochodzenia był Waregiem, zatracił jednak bardzo prędko swój wygląd normański i uległ zesłowiańszczeniu". Autor podkreśla bardzo nieznaczną ilość śladów Waregów na Rusi, zarówno w źródłach pisanych, jako też w toponimice [1]).

Termin Ruś autor objaśnia, podobnie jak W. A. Brim [2]) i Vasiliev: przypuszcza on, że zarówno na północy, jak i na południu istniały nazwy o podobnym brzmieniu, z których powstał termin Ruś — Rosja; Ruś północna była niewątpliwie normańską (o tej Rusi mówią pisarze arabscy Dżejchani, Ibn-Ruste i i., sagi normańskie itd.), ale obok niej istniała Ruś południowa, którą Focjusz w swych kazaniach 860 r. i orędziu 866 r. nazywa *Ῥώς*, o niej też wspomina Leon Diakon; jako ślad tej Rusi pozostaje między innymi szereg nazw geograficznych na Rusi i w ogóle na Wschodzie: Roś, dopływ Dniepru i Narwi, Roska na Wołyniu, Roś-Oskoł i wiele innych, od tegoż pnia pochodzą również, wedle wyjaśnień Marra, Araks, Ararat, Ural itd. Grecy nazywają ten południowy naród Scytami, co jest niezachwianym dowodem, że nie była ona normańską. Wyjaśniając terminy „Ruś Kijowska" i „państwo Kijowskie", autor obejmuje tym pojęciem nie tylko Ruś południową, ale całą Słowiańszczyznę wschodnią. Zastanawia się przy tym nad zarzutem, stawianym przez Hruszewskiego historykom, rozpatrującym dzieje Rusi kijowskiej, jako początek procesu historycznego wspólnego dla całej Rusi (północnej i południowej). Zarzut ten uważa autor za słuszny tylko częściowo. Przyznając, że Nowogród i ziemia Rostowsko-Suzdalska mają swoją historię, odrębną od Kijowa, autor jednak podkreśla istnienie „całego okresu

[1]) Syntetycznego przeglądu materiału toponimicznego z tego punktu widzenia dokonała niedawno E. A. Rydzewska w swej pracy: „K varjažskomu voprosu (mestnye nazvanija skandinavskogo proischoždenija v svjazi s voprosom o varjagach na Rusi)" Izv. OON Akad. Nauk 1934 No 7—8.

[2]) Proischoždenie termina Ruś. Rossija i Zapad, 1, 1923, s. 5—10.

historii Europy wschodniej, gdy Kijów jednoczył olbrzymie terytorium, w skład którego wchodziły i Nowogród i Suzdal i Rostow". Ten „wspólno-ruski" okres w dziejach Europy wschodniej uważa autor za zupełnie analogiczny do olbrzymiego imperium Karola Wielkiego, do którego należały Francja, Niemcy i Włochy i w którym w ten sposób zawarte były zarodki tych wszystkich formacyj politycznych.

Reasumując swoje rozważania nad rolą Waregów i składem państwa Kijowskiego, autor wysnuwa wnioski: 1) „Waregowie odegrali w dziejach państwa Kijowskiego rolę wcale nie główną. Ulegli oni bezwarunkowo stosunkom wytwórczym miejscowego społeczeństwa i zupełnie rozpłynęli się w nim (rastvoriliś w nem). Waregowie stanowią tylko epizod dziejów społeczeństwa, które tworzyło państwo Kijowskie. 2) Państwo Kijowskie zawierało w sobie zarodki wielu przyszłych państw Europy wschodniej."

Następnie przystępuje autor do zagadnienia genezy feodalizmu w państwie Kijowskim. Niestety, nie podaje jednak definicji używanego przez siebie terminu „feodalizm". Zresztą z całej jego książki wynika, że pod słowem „feodalizm" rozumie, podobnie jak większość historyków niby-marksistowskich w ZSRR, rozmaite społeczno-gospodarcze formy, w których własność prywatna ziemi łączy się z władzą nad ludnością, mieszkającą na tej ziemi, a w szczególności przywiązanie do roli, system folwarczno-pańszczyźniany itd. Okres „właściwego feodalizmu" (w szerokim sowiecko-marksistowskim rozumieniu tego słowa) rozpoczął się na Rusi Kijowskiej, zdaniem autora, od połowy XI w. Poprzedni okres uważa on za przejściowy, okres upadku ustroju gminnego, wzrastającego przywłaszczania ziemi gminnej przez „feodałów" i obracania ludności wiejskiej w zależną od nich masę. Jako podstawy dla wyjaśnienia stosunków społeczno-gospodarczych w tym przejściowym okresie, podaje autor następujące tezy: 1) Ludność słowiańska, stanowiąca główną masę etniczną państwa Kijowskiego, powstała jako wynik długiego procesu etnogonicznego, przez krzyżowanie się rozmaitych plemion i kultur. 2) Na ziemiach wsch.-słowiańskich, położonych na szlaku wołżańsko-dnieprowskim, w IX—X w. ustrój rodowy już nie istniał; zachowały się po nim tylko poszczególne przeżytki. 3) Plemiona słowiańskie i niesłowiańskie, oddalone od wielkich szlaków wodnych, znacznie powolniej zatracały ustrój rodowy. 4) Państwo Kijowskie w IX—XI w. było jedną ze stosunkowo późnych formacyj w dziejach społeczeństwa wschodnio-europejskiego.

Następny rozdział poświęca autor spornej kwestii, czy podstawą gospodarstwa staroruskiego było rolnictwo (jak twierdzili Gautier, Hruszewski, Lubawski i i.), czy też handel (jak przypuszczali Kluczewski, Downar-Zapolski, Rożkow). Po dokładnym i wszechstronnym rozpatrzeniu tej kwestii autor wypowiada się stanowczo za teorią, uznającą rolnictwo za główne zajęcie ludności na Rusi południowej, północnej i półn.-wschodniej.

Bardzo ciekawy rozdział poświęca autor technice rolniczej na

różnych ziemiach wsch.-słowiańskich w IX—XIII w. Panującą formą rolnictwa było rolnictwo orne. Na Rusi południowej gospodarstwo orne istniało od czasów najdawniejszych (scytyjskich). „Podsieka" (polegająca na przygotowywaniu gruntu przez wypalanie) nie istniała od dawna; na północy zachowały się archaiczne sposoby rolnictwa, tylko w niektórych miejscowościach, w formie przeżytków. Autor podaje tu ciekawy porównawczy przegląd rozwoju i udoskonalania się głównych narzędzi rolniczych, a specjalnie sochy na północy i motyki-radła-pługa na południu.

Podział społeczeństwa staroruskiego na klasy istniał od bardzo dawnych czasów. Umowa rusko-grecka 911 r. świadczy wyraźnie o istnieniu zróżnicowanego społeczeństwa na Rusi. Od dawna wyodrębniły się w nim wyższe warstwy „lepszych", „naroczytych" ludzi, bojarów miejscowych i książęcych itd., którzy posiadali szczególne prawa i przywileje, władzę i bogactwo. Ze względu na przeważnie rolniczy charakter gospodarstwa staroruskiego, głównym bogactwem ich była ziemia; nie przeczą temu fakty istnienia wielkiego bogactwa w złocie, srebrze, drogich futrach, cennych tkaninach itd., zdobytych w wyprawach wojennych i nabytych drogą handlu, o którym świadczą wzmianki latopisów, oraz liczne i bogate skarby staroruskie.

Z drugiej strony, od najdawniejszych też czasów istniała w społeczeństwie staroruskim „czeladź", skład której stopniowo się zmieniał; początkowo czeladź stanowili prawdopodobnie tylko ludzie niewolni — chołopi; następnie w jej skład zaczęły również wchodzić warstwy ludności pół-wolnej: riadowicze, zakupy, wdacze itd. Chołopstwo staroruskie miało charakter bardzo odmienny od niewoli starorzymskiej. Najwięcej rozwinęła się niewola na Rusi południowej, ale niewolnicy byli tu nie tyle siłą roboczą, jak raczej częstym towarem na rynkach, zwłaszcza azjatyckich. Źródłami, z których wynikała niewola, były, wedle „Ruskiej Prawdy": 1) sprzedawanie się w niewolę, 2) małżeństwo z niewolnicą bez poprzedniej umowy; 3) przyjęcie obowiązków klucznika wzgl. ciwuna bez poprzedniej umowy; nadto źródłami były też oczywiście: pochodzenie od niewolnych rodziców i popadnięcie w niewolę na wojnie. Wbrew rozpowszechnionemu zdaniu, że do źródeł niewoli należały też niezapłacenie długów i niektóre przestępstwa (rozbój, podpalanie, koniokradztwo), autor stwierdza na podstawie dokładnej i doskonałej analizy, że niezapłacenie długów i przestępstwa pociągały tylko za sobą sprzedaż całego majątku do odzieży włącznie i zobowiązanie do odrobienia długu, lecz nigdy nie były powodem popadnięcia w niewolę. Bardzo cenne uwagi zamieszcza autor o riadowiczach — półwolnych sługach i robotnikach, pracujących na podstawie umowy (do nich należeli m. i. ciwuni i klucznicy, którzy zawarli umowę, mężowie niewolnic, pracujący terminowo na podstawie umowy). Szczególny rodzaj riadowiczów stanowili zakupy i wdacze, którzy odrabiali swe długi. Stopniowo niewola traciła w zupełności swe znaczenie gospodarcze. Rozwój gospodarstwa wywołał zamianę pracow-

ników niewolnych na pracowników pół-wolnych, zwłaszcza zaś na przytwierdzonych włościan czyli tzw. s m e r d ó w. Smerdzi w przeciwieństwie do czeladzi byli „wytwórcami, posiadającymi własne środki produkcji, potrzebne do realizacji ich pracy i dla wytwarzania środków do ich istnienia, samodzielnie prowadzącymi swe gospodarstwa rolnicze, jak również związany z nimi przemysł wiejsko-domowy". Pod względem prawnym warstwa smerdów nie była jednolitą: należeli do niej smerdzi całkiem wolni, jako też przytwierdzeni do ziemi. Do ludzi zależnych od właścicieli ziemskich, obok przytwierdzonych smerdów, riadowiczów itd. należeli też i z h o j e, tzn. ludzie, którzy wyszli ze swego poprzedniego stanu społecznego, ale nie wstąpili do innego. Główną masę izhojów stanowili wyzwoleni z niewoli chołopi; do nich należeli też zbankrutowani kupcy, niepiśmienni synowie księży itd. Liczba izhojów w późniejszym czasie musiała być dość znaczna. Zresztą w XII w. zmieszali się oni z innymi kategoriami ludzi zależnych, przytwierdzonych do ziemi (rolejnymi zakupami, przytwierdzonymi smerdami itd.).

Obok pracowników półwolnych i niewolnych od dość dawnego czasu istnieli też na Rusi pracownicy wolni, zajęci zarówno w gospodarstwie wiejskim, jak i w rzemiośle. Przemysł garncarski, skórzany, przeróbka rudy żelaznej, obróbka drzewa i szyferu, wytwarzanie zbroi oraz przedmiotów z bronzu i srebra, bardzo wcześnie wyodrębniły się od gospodarstwa wiejskiego. Ustawy staroruskie wspominają o wynajmowaniu wolnych robotników wiejskich — „ratajów" (oraczów) i pastuchów, jak również „szewców" (krawców), cieśli, lekarzy. Zresztą praca najemna nie mogła być w tym okresie szczególnie rozpowszechniona. Najwięcej korzystali z niej, zdaje się, Kościół i duchowieństwo, które w ogóle najwcześniej zaczęły przechodzić od korzystania z pracy niewolników do pracy półwolnych i wolnych.

Osobny rozdział poświęca autor walce klasowej w państwie Kijowskim. Walka ta rozgorzała, zdaniem autora, w XI w. w związku ze zmianą podstaw gospodarstwa w państwie Kijowskim. Do XI w. w życiu gospodarczym Rusi bardzo ważną rolę odgrywały wojny podbojowe i wyprawy dla zdobycia łupów, wzbogacające wyższą warstwę społeczeństwa; w XI w. ustają te wyprawy. Wyższa warstwa przechodzi wskutek tego do intensywniejszego wykorzystywania ziemi oraz pracy robotników wiejskich. W związku z tym praca niewolnych ustępuje miejsca pracy półwolnych i przytwierdzonych. Rozwija się więc gospodarstwo oparte na przytwierdzeniu, czyli wedle terminologii autora, gospodarstwo feodalne. Na tym tle wynikają konflikty i walka między właścicielami ziemskimi („feodałami") a włościanami (smerdami), zmieniającymi się w warstwę przytwierdzonych. Najostrzejszym z tych konfliktów było powstanie włościańskie pod przewodnictwem wołchwów w 1070 latach w ziemi Rostowskiej. Równolegle wzmocniła się walka niższych warstw społeczeństwa miejskiego z warstwą panującą. Walka ta przybierała formy znacznie ostrzejsze

niż walka na wsi. Kulminacyjne punkty osiągnęła ona w latach 1068 i 1113.

Przy końcu pracy na 28 stronach podaje autor „krótki zarys dziejów państwa Kijowskiego", w którym mówi o narodach, które weszły w skład państwa Kijowskiego, czy też były z nim związane, o niektórych państwach sąsiednich, o początkach państwa Kijowskiego, kształtowaniu się „imperium Rurykowiczów", księciu Włodzimierzu W. i jego stosunkach z Bizancjum, koczownikach stepowych w IX—XII w. i ich roli w dziejach państwa Kijowskiego, o początkach upadku imperium Rurykowiczów i próbach przeciwdziałania temu (triumwirat 1054—68 r., snemy za czasów Włodzimierza Monomacha), o wrzeniu wśród włościan i powstaniach miejskich, o Włodzimierzu Monomachu i ostatecznym upadku państwa Kijowskiego w połowie XII w.

Większość twierdzeń i wniosków swych ugruntowuje autor bardzo poważnie i doskonale rozwiązuje wiele spornych i skomplikowanych kwestyj dziejów społ.-gosp. Rusi w IX—XIII w. Krytycznych uwag do jego pracy można podać stosunkowo mało. Przede wszystkim należałoby, naszym zdaniem, wyraźniej podkreślić znaczenie dawniejszych formacyj społecznych i gospodarczych wsch.-europejskich (do IX w.), jak również różnice w strukturze społ.-gosp. poszczególnych krajów wsch.-europejskich, chociaż zasadniczo te problemy autor uwzględnia. Poza tym autor przecenia spoistość tzw. „imperium Rurykowiczów" — „państwa Kijowskiego". Mówiąc o walkach społecznych, nie uwzględnia walk w X w., np. przy przejęciu władzy przez Świętosława, kiedy „ot vel'moż i smert' mnozii prijachu"; z drugiej zaś strony wyolbrzymia napięcie walki społecznej w drugiej połowie XI i XII w. Mówiąc o narodach stepowych, nie wspomina o Alanach i Czarnych Kłobukach. Poza tym można by wskazać tylko parę drobnych usterek. Na ogół zaś uważamy pracę Grekowa za jedno z najcenniejszych i najpiękniejszych dzieł z historii społ. i gosp. Rusi IX—XIII w. *Wacław Zajkyn.*

Odinec D. M.: Prisoedinenie Ukrainy k Moskovskomu gosudarstvu. Paris 1936, str. 64. 12°.

W obszernej literaturze, poświęconej zagadnieniu złączenia się Ukrainy z państwem Moskiewskim w połowie XVII w., nowa praca Odinca zajmuje specjalne miejsce. Większość historyków, zajmujących się tym zagadnieniem, zwraca szczególną uwagę na stronę polityczną i ustrojową; natomiast Odinec wyświetla to zagadnienie przeważnie ze strony społecznej. Wobec tego praca jego zasługuje na specjalną uwagę historyków stosunków społecznych. Ze szczególnym naciskiem podkreśla autor społeczno-gospodarczy charakter ruchów kozackich i stanowo-społeczną, korporacyjną istotę Wojska zaporoskiego, zarówno przed Chmielnickim, jakoteż i po złączeniu Ukrainy z państwem Moskiewskim za czasów Chmielnickiego. Zupełnie igno-

rując badania szeregu historyków, którzy początków kozaczyzny szukali w dawniejszych czasach, nawet przedtatarskich i łączyli ją z brodnikami i berładnikami, Odinec uważa kozaczyznę za zjawisko powstałe dość późno i początki organizacji kozaczyzny odnosi do XVI w. Genezę kozaczyzny widzi w tzw. stepowym „uchodniczestwie" — „odejściu" w step, w celu swobodnego zajęcia się myśliwstwem, rybołówstwem, bartnictwem, napadami na Tatarów itd. Rozwój jej wiąże z „ucieczką mas włościan z zachodniej i północnej Ukrainy na południe, na skutek wzrostu pańszczyzny i rozprzestrzenienia prawa polskiego na Ukrainę od czasów Unii lubelskiej". Następnie autor podkreśla, że po utworzeniu oficjalnej organizacji kozaczyzny przez rząd polski i nadaniu kazakom przywilejów, organizacja i przywileje kozackie miały charakter wybitnie korporacyjny, który wyrażał się m. i. w tym, że z przywilejów kozackich „korzystała tylko pewna mniej lub więcej znaczna grupa kozaków, ale nie sama Ukraina czy też jej część... Wszystko, co w postępowaniu kozackim wykraczało poza granice ich praw korporacyjnych i przypominało postępowanie organów władzy państwowej, rząd polski niezmiennie odrzucał, jako nie licujące wojsku zaporoskiemu". Stopniowo organizacja kozacka nabierała też charakteru organizacji stanowej, co wyrażało się zwłaszcza w dziedziczności stanu kozackiego. Skutkiem tego miało być odseparowanie się kozactwa od innych warstw społecznych: do tego dążył od początku rząd polski, ale z czasem ten sam program społeczny przyswoili sobie również i kozacy: „wodzowie kozaccy, mówi autor, aż do powstania B. Chmielnickiego włącznie, dążyli nie do zupełnej i radykalnej zmiany polskiego prawa i polskich stosunków politycznych i społecznych na Ukrainie, ale do rozszerzenia i powiększenia korporacyjnych swobód kozackich". Ten sam program społeczno-polityczny miał nawet B. Chmielnicki z całą prawie ówczesną starszyzną kozacką: podejmując walkę przeciw wojskom polskim w r. 1648, Chmielnicki „wcale nie marzył o zupełnym zerwaniu z przeszłością; wierny tradycyjnej polityce wodzów kozackich, występował on w obronie praw i przywilejów wojska zaporoskiego", ale nie w obronie praw całej Ukrainy. Wprawdzie w czasie pertraktacyj z komisarzami królewskimi w r. 1649, jak to zaznacza Adam Kisiel, autor dziennika tych pertraktacyj, Chmielnicki miał występować w imieniu całego narodu ukraińskiego i wysuwać jako program minimum żądanie utworzenia dzielnicowego państwa ruskiego: gdy jednak Chmielnicki przedstawił konkretny program umowy z rządem królewskim, w projekcie tym nie było żadnej wzmianki o jakimkolwiek księstwie dzielnicowego narodu ukraińskiego i wysuwać, jako program minimum, żądanie Chmielnickiego dotyczyły wyłącznie praw i przywilejów wojska zaporoskiego. Jedyny wyjątek stanowiły żądania o charakterze religijno-cerkiewnym. Zawarta w czasie największego powodzenia kozaków, umowa z rządem uwzględniała wyłącznie stanowo-korporacyjne prawa kozackie i sprawy cerkiewne, wraz z tym przewidywała odnowienie obowiązków pańszczyźnianych włościan ukraińskich wobec ich panów. Autor przypuszcza nawet, że zapodania Kisiela o szerokich planach po-

litycznych Chmielnickiego uważać można za wytwór wyobraźni przestraszonego wojewody kijowskiego. Autor podkreśla szczególnie mocno, że Chmielnicki w swym programie społecznym był „krepostnikom" — zwolennikiem przytwierdzenia, uważając za niezbędne zachowanie na Ukrainie starego ustroju społecznego, według którego chłop powinien być posłuszny swemu panu. Z każdym rokiem, od powstania, mówi autor, wzrastała liczba uniwersałów hetmańskich, nakazujących przywrócenie „zwykłego posłuszeństwa poddanych", a nawet kary śmierci na buntowniczych włościan, zakłócających spokój.

Gdy wojsko zaporoskie przeszło z początkiem 1654 r. pod władzę cara moskiewskiego, wyłącznie stanowy, korporacyjny charakter tego wojska, zdaniem autora, nie zmienił się. W czasie pertraktacyj między hetmanem a rządem carskim, prowadzonych przed przejściem wojska pod władzę cara, jakoteż bezpośrednio po nim, ze strony kozackiej wyrażano życzenie zachowania i zatwierdzenia „odwiecznych swobód kozackich, nadanych przez królów polskich", a więc przewidywano zachowanie dawniejszego ustroju społecznego, wedle którego władza w całym kraju miała przejść w ręce carów, jako następców królów, wojsko zaś zaporoskie wraz ze swą starszyzną miało w dalszym ciągu zachować swój odosobniony, uprzywilejowany charakter stanowy. Akty z 1654 r., zdaniem autora, „nie tworzą z Ukrainy osobnej jednostki politycznej", samo pojęcie Ukrainy, jako osobnej jednostki terytorialnej, w owych pertraktacjach i aktach nie istnieje. Wszystkie te akty normują wyłącznie sprawy poszczególnych stanów, odnawiając i zatwierdzając dawniejszy ustrój społeczny.

Akty te nie zostały wprowadzone w życie. Ruchy kozackie, rozpoczęte w r. 1648, były zbyt mocne i zburzyły same podstawy dawniejszych stosunków społecznych, aby można było odnowić zniszczony przez nie ustrój. Nie uwzględniały one też nowych faktycznych stosunków między panującym a Ukrainą. Stąd pochodziły dwojakie konflikty: wewnętrzne, między starszyzną a szerokimi masami ludu, i zewnętrzne między Moskwą a Ukrainą. Życie stworzyło odmienne formy ustroju społecznego i stosunków moskiewsko-ukraińskich: Ukraina stała się osobnym ciałem politycznym, rząd hetmański objął władzę nie tylko nad wojskiem, ale też nad całym krajem a car moskiewski został tylko zwierzchnikiem, nie zaś bezpośrednim panującym, jakim był niegdyś król polski. Stosunki te, zdaniem autora, nie były objęte żadnym aktem prawnym. Rząd hetmański, przyzwyczajony patrzeć na siebie, jako na rząd korporacyjno-stanowy, nie potrafił znaleźć odpowiednich form dla unormowania nowego stanu rzeczy. Skutkiem tego była stopniowa likwidacja odmiennych form społecznych i faktycznej autonomii Ukrainy.

Praca Odinca zasługuje na specjalną uwagę, ze względu na podkreślenie w niej społecznej strony zagadnień ustroju wojska zaporoskiego w pierwszej połowie XVII w. i złączenia się Ukrainy z państwem moskiewskim. Wprawdzie, wybitnie stanowy i korporacyjny charakter wojska zaporoskiego i szczególne znaczenie strony społecznej i dążeń

stanowych w polityce wojska, zwracały na siebie uwagę szeregu poprzednich badaczy, ale Odinec stronę tę omówił szczególnie dokładnie. Przy tym jednak przedstawił stosunki te dość jednostronnie, przejaskrawiając niektóre momenty w polityce kozackiej i ignorując okoliczności sprzeczne z jego twierdzeniami i wnioskami. Autor bez wątpienia ma rację, gdy podkreśla stanowe i korporacyjne tendencje w wojsku zaporoskim, ale robi omyłkę, gdy zupełnie nie przyznaje mu charakteru polityczno-terytorialnego. Nie ulega wątpliwości, że kozacy od czasów dawniejszych posiadali pod swoją władzą pewne terytorium, które faktycznie znajdowało się pod ich wyłączną jurysdykcją. Kozacy gorąco bronili tego stanu i uważali go za uświęcony prawem zwyczajowym. Poza granicami jednak tego terytorium kozacy stanowili już tylko pewną korporację. Wobec tego wojsko zaporoskie było czymś pośrednim między organizacją polityczno-terytorialną a stanowo-polityczną. Umowa zborowska 1649 r. nie zmieniła w istocie tego stanu, ale rozszerzyła terytorium wyłącznie podwładne jurysdykcji kozackiej na starostwo czyhyryńskie. Faktycznie jednak powstanie kozackie rozszerzyło tę jurysdykcję również na ziemie: kijowską, czernichowską, bracławską i niektóre powiaty innych ziem. Szczególnie ważną pod tym względem jest umowa powiatu pińskiego z rządem hetmańskim, która podkreśla przekształcenie się tego rządu w krajowy, terytorialno-polityczny. W czasie pertraktacyj z Moskwą rząd hetmański ma jakgdyby podwójny charakter: przede wszystkim występuje, jako rząd wojska, ale wysuwa też żądanie, dotyczące nie tylko kozaków, lecz i innych stanów oraz całego kraju; ten podwójny charakter rządu hetmańskiego odbił się też w tzw. „statiach" 1654 r., które miały unormować stosunki między wojskiem zaporoskim i Ukrainą a carem moskiewskim. Akt ten przyznał carowi właściwie tylko jedną funkcję, wiążącą go bezpośrednio z Ukrainą: prawo nadawania ziemi starszyźnie i innym osobom. Rozwój stosunków między Ukrainą a Moskwą uwypuklił tylko polityczno-terytorialny charakter Ukrainy i jej rządu hetmańskiego, który mniej wyraźnie występował już w samym akcie poddania się wojska zaporoskiego i „całego narodu rosyjskiego" carowi rosyjskiemu, w pertraktacjach na radzie perejasławskiej, w liście B. Chmielnickiego do cara w tzw. „statiach" Chmielnickiego itd.

Jednostronnie również ujmuje autor zagadnienie programu i dążeń społecznych wojska zaporoskiego. Nie uwzględnia on przede wszystkim rozmaitych ugrupowań i kierunków w tym wojsku a specjalnie wśród samej starszyzny. Bez wątpienia część starszyzny, prawdopodobnie jednak nieliczna, dążyła do zachowania wzgl. odrestaurowania dawniejszych stosunków społecznych; wyrazicielem tych dążeń był m. i. pisarz generalny a następnie hetman I. Wyhowski. Przypuszczać jednak należy, że nawet i ci zwolennicy dawniejszego ustroju społecznego nie życzyli sobie zupełnego powrotu całkowitego przytwierdzenia włościan i surowych form pańszczyzny. Z drugiej strony wśród starszyzny kozackiej, a tym bardziej wśród szeregowego kozactwa, istniało duże stronnictwo demokratyczne, które dążyło do zupełnej likwidacji

pańszczyzny; z czasem jednak wśród starszyzny kierunek ten stawał się coraz słabszy. Polityka B. Chmielnickiego stanowiła pośrednią niejako linię tych rozmaitych dążeń. Nie mamy podstawy uważać Chmielnickiego za ideologa czy też obrońcę zupełnego przytwierdzenia włościan do ziemi. Z drugiej strony jednak był on zwolennikiem zachowania wyraźnej różnicy między stanem kozackim a włościańskim i utrzymania obowiązków pańszczyźnianych włościan (bez dożywotniego przytwierdzenia ich do ziemi). Wniosek ten wynika z zestawienia wszystkich wiadomości o polityce społecznej Chmielnickiego.

Przy końcu zaznaczymy jeszcze jedno, jeżeli nie błędne, to w każdym bądź razie bardzo nieścisłe i nieudane wyrażenie autora: mianowicie autor mówi o „rozprzestrzenieniu prawa polskiego na Ukrainie od czasów Unii Lubelskiej". Trudno przypuścić, ażeby autor nie wiedział, że Unia Lubelska nie skasowała ani „Statutu Litewskiego", ani też prawa zwyczajowego ruskiego na ziemiach, przyłączonych w r. 1569 bezpośrednio do Korony. Należy raczej domyślać się, że pod „prawem polskim" rozumiał autor nie prawo w ścisłym tego słowa znaczeniu, ale prawdopodobnie stosunek panów do włościan, ustrój miast (prawo magdeburskie, organizacja cechowa) a przede wszystkim ustrój polityczny itp.

Pomijając inne zagadnienia, poruszone przez auora w jego ciekawej pracy, nie dotyczące specjalnie dziejów społecznych, należy uznać jego pracę za ważny dorobek naukowy ze względu na silnie uwydatnione w niej kwestie historii społecznej Ukrainy w przełomowym okresie powstania Chmielnickiego i złączenia się Ukrainy z państwem moskiewskim. *Wacław Zajkyn.*

Problemy istočnikovedenija. Sbornik II. (Trudy Istoriko-Archeografičeskogo Instituta Akademii Nauk SSSR. Tom XVII). Redaktor I. M. Trockij. Moskva 1936, str. 379.

Praca zbiorowa, wydana pt. „Problemy źródłoznawstwa" należy do najcenniejszych i najciekawszych nowszych wydawnictw rosyjskich, dotyczących źródeł historii społ. i gosp. Omawiany przez nas tom tego wydawnictwa zawiera 11 artykułów różnych autorów a nadto „Zasady wydawania dokumentów XVI—XVII w." i katalog aktów prywatnych państwa Moskiewskiego. Spośród zamieszczonych w nim artykułów na szczególną uwagę zasługuje cenny artykuł I. Trockiego: „Elementy ideologii drużiny w Pověsti vremennych lět" (przychylnie ocenionej i wykorzystanej przez B. D. Grekova w jego najnowszej pracy o „Stosunkach feodalnych w państwie Kijowskim". Na początku tego artykułu Trocki dość ostro, lecz całkiem słusznie krytykuje pogląd Istrina na latopisy staroruskie, jako na dzieło pisane bez specjalnego zabarwienia ideologicznego, prawie bezkrytycznie. Odrzucając „agnostyczne" zapatrywania Istrina, Trocki zbliża się w swych zasadniczych poglądach na charakter kronikarstwa staroruskiego do poglądów Szachmatowa. Jakkolwiek nie przyjmuje w całości sche-

matu Szachmatowa ani jego metodologii, uważa jednak za konieczne wziąć za podstawę badań nad latopisami konstrukcje Szachmatowa. W szczególności zaś przyjmuje Trocki poglądy Szachmatowa na „Pověst' vremennych lět", „Początkowy Kodeks" (Načalnyj Svod) i „Najdawniejszy Kodeks". Następnie poddaje szczegółowej analizie znakomitą „przedmowę" do początkowego kodeksu (zachowaną w „młodszej" redakcji nowogrodzkiego I-go latopisu). W przedmowie tej porównuje autor kodeksu stosunki społ.-gosp. z czasów pierwszych Rurykowiczów ze stosunkami w czasach późniejszych: podkreśla, że podstawą bogactwa w czasach dawniejszych była zdobycz wojenna z wypraw na kraje sąsiednie; natomiast w okresie późniejszym bogactwo książąt i wyższej warstwy społecznej pochodziło z wyzysku warstw niższych. Autor „przedmowy" chwali dawniejszych książąt i ich „mężów", ale karci ostro współczesnych, wyzyskujących ludność. Trocki wyjaśnia, że przedmowa ta odbijała poglądy „średniej drużyny" (wojów mężów), przeciwstawianej drużynie starszej i młodszej (otrokom). Następnie wykazuje cały szereg miejsc w latopisie, w których odbiła się ta sama ideologia i dochodzi do wniosku, że autor „Początkowego Kodeksu" pochodził prawdopodobnie z tej średniej drużyny, a w każdym bądź razie wyrażał jej poglądy w swym dziele; czasami poświęcał nawet autor dla swej ideologii prawdę historyczną, np. w opowiadaniu o Świętosławie I. Powstanie „Początkowego Kodeksu" odnosi Trocki do czasów Świętopełka II; najprawdopodobniej powstał on przy końcu XI w.

Bardzo ciekawym jest następny artykuł A. Nasonowa „O niewydanym rękopisie A. A. Szachmatowa: Przegląd kodeksów latopisowych". Jest w nim mowa o obszernym, niezupełnie ukończonym dziele Szachmatowa, którego rękopis przechowuje się w Instytucie Historyczno-Archeograficznym Akademii Nauk w Petersburgu. Jak wynika ze streszczenia tego dzieła w artykule Nasonowa, przedstawia ono wielką wartość naukową. Szachmatow omówił w nim prawie wszystkie kodeksy latopisowe, które zachowały się w oryginale, czy też w odpisie; nie omówionymi pozostały tylko latopisy Nikonowski, Twerski, Lwowski, Sofijski II, Woskreseński, Pskowski, Dubrowskiego. A więc Szachmatow uwzględnił latopisy staroruskie, tzw. litewskie, nowogrodzkie, moskiewskie itd. Na szczególną uwagę zasługują poglądy Szachmatowa o latopisach „moskiewsko-akademickim", radziwiłowskim, hipackim, chlebnikowskim, „Lětopisě russkij carej", synodalnej wersji 1-go nowogrodzkiego latopisu itd. Między innymi Szachmatow wyjaśnia, że latopis moskiewsko-akademicki jest poprawniejszy od radziwiłowskiego, co tłumaczy on wykorzystaniem w tym latopisie jeszcze jakiejś innej kroniki; następnie wskazuje, że pierwopis obu tych latopisów powstał na Białorusi, najprawdopodobniej w Smoleńsku. Bardzo ciekawym musi być rozdział 20-ty pracy Szachmatowa — o latopisie Awramki, w którym szczegółowo porównuje go z podobnymi do niego latopisami, zwłaszcza z latopisem biskupa Pawła. Osobny, bardzo obszerny rozdział (26) poświęcił Szachmatow tzw. latopisom litewsko-ruskim.

Ciekawym również jest artykuł W. Lubimowa „O wydaniu Ruskiej Prawdy". Autor wymienia tu najważniejsze dotychczasowe wydania „Ruskiej Prawdy", dawniejsze (Kałaczowa, Sergiejewicza) i nowsze (Wasenka — w 1. Sofijskim latopisie, 1925; Karskiego — wedle wersji synodalnej XIII w., 1930; Jużkowa, wyd. UAN); niewiadomo tylko, dlaczego autor nie wspomniał o fototypicznym wydaniu „R. P." gen. Marksa. Wspomina również Lubimow najważniejsze prace o „R. P." — Kałaczowa, Stratonowa, Goetza, Juszkowa, ale pomija milczeniem prace Maksymejka. Lubimow podkreśla wybitne znaczenie „R. P." dla dziejów społ. i gosp. i równocześnie podnosi szerokie zainteresowanie nią w współczesnej nauce rosyjskiej w Z. S. R. R. Następnie dokładnie omawia plan wielkiego, szczegółowego wydania „R. P.", mającego uwzględnić wszystkie istniejące jej wersje, których jest około 100. Wedle tego planu, około 15 ważniejszych wersyj projektuje wydrukować w całości; z reszty wersyj proponuje wydrukować tylko warianty.

W artykule „Słowo *smerd* w toponimice" E. Rydzewska robi próbę rozszerzenia badań nad spornym i skomplikowanym zagadnieniem smerdów, wciągając do tych badań materiał toponimiczny. Najwięcej nazw geograficznych pochodzących od słowa smerd znajduje się w okręgu nowogrodzko-pskowskim, do którego przylegają bezpośrednio kraj dźwiński i półn.-zach. część b. gub. wiatskiej, które też mają dużo tych nazw. Drugą wielką grupę nazw pochodzących od smerd znajdujemy na Wołyniu, Podolu, w Małopolsce; dość liczne są te nazwy również w całej Polsce, na Litwie, w Prusach wschodnich i w słowiańskich ongiś częściach Niemiec. Znacznie rzadziej spotyka się je w górnej części basenu wołżańskiego oraz na Białorusi i sporadycznie tylko na wsch. Ukrainie i w okręgu kaługskim. Następnie podaje Rydzewska kilka uwag w celu historycznego wyświetlenia zagadnienia smerdów: o udziale smerdów w wojsku i ich uzbrojeniu, o używaniu mięsa wiewiórczego (szczegół ciekawy dla historii gospodarczej i etnografii); równocześnie porusza zagadnienie tzw. smerdów miejskich i ustala czas zaniku tego terminu w aktach i dokumentach (początek XVI w.). Nakoniec wyświetla kwestię pochodzenia terminu smerd: robi przegląd wypowiedzianych dotychczas prób tłumaczenia tego terminu i następnie wysuwa swoją hipotezę pochodzenia tego słowa od plemiennej nazwy Mordwy, rozprzestrzenionej niegdyś w Europie wschodniej dość daleko na zachód.

G. Koczyn w pracy „Piscovye knigi v burżuaznoj istoriografii" dość szeroko omawia jedno z najważniejszych źródeł do dziejów społecznych i gospodarczych państwa Moskiewskiego od końca XV do początku XVIII wieku. „Piscovye" i „Perepisnye knigi", oraz stosunek do nich i wykorzystanie ich w pracach dawniejszych historyków rosyjskich. Celem tych ksiąg był kataster, potrzebny głównie dla państwa dla oznaczenia i otaksowania gospodarczego ziemi i możliwości najintensywniejszego wykorzystania jej. „Piscovye knigi" układano zwykle z rozkazu władzy państwowej i tylko w wyjątkowych wypadkach z prywatnej inicjatywy właścicieli ziem-

skich. Zawierają one opisy osiedli, wotczyn, pomiestij i gospodarstw włościańskich, jak również rozmaitych przedsiębiorstw miejskich; oznacza się w nich siłę gospodarczą tych majątków i przedsiębiorstw, wielkość ich dochodów i opodatkowania, wylicza się zamieszkałą w majątku ludność opodatkowaną („tiagłą"), a po części i nieopodatkowaną. „Votčinnye piscovye knigi", układane z inicjatywy prywatnej, miały na celu jak najściślejsze określenie mocy gospodarczej wotczyn i rozdział podatków i innych obowiązków w obrębie wotczyny (między poddanymi). „Perepisnye knigi" dają mniejszy materiał do historii gospodarczej, ale natomiast podają dokładny opis opodatkowanej ludności i często wymieniają wszystkich mężczyzn po imieniu z oznaczeniem wieku. Księgi te odbijają a po części nawet jak gdyby ustalają społeczno-gospodarcze zmiany, odbywające się w państwie Moskiewskim w XVI do XVII w., ilustrują ewolucję wotczyn i pomiestij i rozwój przytwierdzenia włościan; od końca XVI w. odgrywają one nawet rolę aktów przytwierdzenia.

Pierwsi historycy rosyjscy nie rozumieli znaczenia tych ksiąg. Wykorzystywanie ich w nauce zaczyna się dopiero w latach 1840-ych (P. Iwanow, Niewolin); w r. 1850 rozpoczyna się wydawanie samych ksiąg (Bielajew, Jełagin), które od razu daje możność rozszerzenia studiów nad dziełami społ. i gosp. (K. Aksakow). Następnie w latach 1870 do 1880-ych „Piscovye knigi" szeroko wykorzystują historycy-„ludowcy" (narodniki), Szczapow, A. Jefymenkowa, Sokołowski, Nikitski i i. Równocześnie na skutek starań Kołaczowa, Moskiewska Komisja Archeograficzna i Towarzystwo Geograficzne przystępują do obszernego wydawnictwa tych źródeł. Koczyn śledzi dalej rozwój badań nad piscowymi księgami w związku z rozwojem nauki historycznej i różnych ideologij historycznych w Rosji od końca XIX wieku. Specjalnie zastanawia się nad pracami Łappo-Danilewskiego, Mikłaszewskiego, Szczepkinej, Łappo, Rożkowa, Kluczewskiego, Nordmana, Kaufmana, Gniewuszewa, Wesełowskiego, Siedaszewa i i. Koczyn poddaje wszystkie te badania krytyce z punktu widzenia marksistowskiego i kończy ogólną charakterystyką badań nad nimi w przedrewolucyjnej nauce rosyjskiej.

K. Bazylewicz, autor szeregu cennych prac o przemyśle i handlu rosyjskim w XVI—XVII w., w krótkim artykule „Zagadnienie badań nad księgami celnymi XVII w. (problem wewnętrznej krytyki źródła)" wyświetla kilka problemów, dotyczących „prichodnych tamożennych knig" XVII w., stanowiących bardzo cenne źródło dla wyświetlenia różnorodnych kwestyj z dziedziny historii gospodarczej państwa Moskiewskiego. Na początku tego artykułu mówi Bazylewicz o różnych formach cła i ich rozwoju w państwie Moskiewskim, wyjaśniając istnienie bardzo licznych drobnych opłat celnych. Istnienie tych licznych opłat spowodowało właśnie potrzebę prowadzenia jak najdokładniejszych opisów towarów oclonych. Zastanawia się następnie nad kwestią, w jakim stopniu opis w księgach celnych odpowiadał rzeczywistości i podnosi szczególną wartość brulionów tych ksiąg. Porusza

zagadnienie techniki oceniania wartości i zapisu ilości towaru, systemów nakładania ceł, stosunku taksacji w urzędach celnych do cen rynkowych, zaznaczając tendencję do zbyt wygórowanej oceny itd.

S. Bykowski w art. „Rzekoma zdrada Bołotnikowa", na podstawie dokładnej analizy różnych źródeł do dziejów rewolucji czyli „smuty" w państwie Moskiewskim na pocz. XVII w. dochodzi do wniosku, że główny wódz skrajnego rewolucyjnego ruchu w czasie „smuty", Bołotnikow, nie poddał się dobrowolnie Szujskiemu (jak to twierdzi szereg źródeł i jak przypuszczało wielu historyków), ale został zdradzony i wydany Szujskiemu.

A. Kudriawcew w szerszym artykule „Nadrenia w okresie wielkiej rewolucji francuskiej" daje przegląd niedawno wydanych w Niemczech obszernych i ciekawych dokumentów i materiałów, wyświetlających odbicie rewolucji francuskiej w Nadrenii i ustosunkowanie się do niej ludności nadreńskiej. Autor zarzuca wydawcom tych dokumentów wielką jednostronność i tendencyjność w dobieraniu materiałów, mimo to uznaje wydawnictwo to za bardzo cenne.

W. Ławrowski zajmuje się „Kartami ogrodzeń nakazanych przez parlament, jako źródłem do dziejów własności w Anglii przy końcu XVIII i na pocz. XIX w." Autor podkreśla wybitne znaczenie tych kart, jako źródła do dziejów wielkiego przewrotu agrarnego w Anglii w 1793—1815 r. i daje szczegółowy przegląd 5 typowych kart wybranych przez autora z 75 dokładnie przez niego zbadanych.

N. Pokrowski daje „Przegląd źródeł do historii imamata" — teokratycznego państwa miuridów w Czecznie i Dagestanie w drugiej ćwierci XIX w. W tym szczegółowym i krytycznym przeglądzie uwzględnia autor między innymi materiały do dziejów ustroju społecznego górali kaukazkich i ich ruchu wyzwoleńczego w tym czasie.

Ciekawy problem porusza W. Kamieński w art. „Zagadnienie znaczenia folkloru robotniczego, pieśni pracy i innych typów twórczości ludowej, jako źródła do dziejów techniki".

Na specjalną uwagę zasługują opracowane przez Instytut historyczno-archeograficzny Akademii Nauk „przepisy dla wydawania dokumentów XVI—XVII w." Przepisy te uwzględniają wybór i ustalenie tekstu, oddanie tekstu, skrótów, regestów, tablic dokumentów, pomocniczego „aparatu", nagłówków, zestawienia legend, przypisków, indeksów, archeograficznego wstępu itd.

Wydrukowany w dodatku katalog aktów prywatnych państwa Moskiewskiego, zamieszczonych w najrozmaitszych wydawnictwach, czasopismach historycznych i ogólnych itd., zawiera wiadomości o materiałach, dotyczących „chołopstwa" zupełnego i „kabalnego", a mianowicie 60 „gramot połnych", 17 „dokładnych" i 797 „służyłych kabał".

Jak widzimy, treść tego 2 tomu „Problemów źródłoznawstwa" jest bardzo urozmaicona i wielce ciekawa dla dziejów społ. i gosp. Czasami rażą wprawdzie nieodpowiednie używanie niektórych terminów, np. feodalizmu i czasem dość ostre i przeważnie niesłuszne uwagi krytyczne

pod adresem nauki „burżuazyjnej", ale mimo to wspomniane wydawnictwo stanowi na ogół cenny wkład w naukę. *Wacław Zaïkyn.*

Rodzaevskij K. V.: Sovetskoe chozjajstvo. Kritika sovětskago gosudarstva. Čast' II. Šanchaj 1937, str. 65.

Wymieniona praca znanego rosyjskiego działacza politycznego, K. Rodzaevskiego, wodza ros. ruchu faszystowskiego, redaktora dziennika charbińskiego „Naš Put", składająca się z trzech części, omawia ustrój polityczny, gospodarstwo, sprawy kulturalne, religijne i i. w ZSSR.; pierwszą część poświęca autor krytyce ustroju politycznego; część druga zawiera przegląd dziejów gospodarstwa w Z.S.S.R. w ciągu dziesięciolecia (1927—1937). Autor omawia zwięźle, ale dość wszechstronnie dzieje zadania i dzieje pierwszej i drugiej „pjatiletki"— próby „industrializacji" ZSSR (przetworzenia ZSSR z kraju agrarnego w kraj przeważnie uprzemysłowiony), „socjalistycznej przebudowy wsi" (połączonej z „raskulačivaniem" wsi, tzn. z walką z zamożnymi włościanami — „kułakami") i „ogólnej kolektywizacji" (tworzenia kołchozów). Wyjaśnia przy tym na podstawie statystycznych danych i in. materiałów, zaczerpniętych przeważnie z oficjalnych wydawnictw sowieckich, niewykonanie zamierzonego „planu" przebudowy przemysłu, gospodarstwa wiejskiego, transportu itd.; wykazuje „nieekonomiczność" wielkich nowostworzonych przedsiębiorstw sowieckich w rodzaju „Lenergo", „Moskenergo", „Dneprostroja" i in.; wyświetla wyraźną dysproporcję między wzrostem płac zarobkowych a wzrostem cen na najważniejsze produkty; z drugiej strony porównuje ceny tzw. „normowane" i komercyjne (rynkowe); następnie omawia specjalnie (ale niestety za krótko) zniesienie systemu „pajkow" (deputatów), stan handlu zewnętrznego, działalność „torgsinu", stan finansów, tzw. „stachanovščinę" (polegającą na wysokim, rekordowym podniesieniu produkcji przez jak najsilniejsze wykorzystanie i wytężenie pracy robotników), nowy statut wiejsko-gospodarczy „arteli" itd

Treść książki na ogół jest bardzo ciekawa. Dzieje gospodarstwa sowieckiego przedstawia autor obiektywnie. Niestety jednak niektóre zagadnienia omawia zbyt zwięźle, prawie pobieżnie. Z drugiej strony, słabym miejscem pracy jest n i e u d o w o d n i o n e przez autora twierdzenie o „nienarodowym" charakterze polityki gospodarczej ZSSR.; nie wchodząc w polemikę z autorem co do samej treści tego zagadnienia, jak również połączonego z nim zagadnienia roli Żydów w gospodarstwie sowieckim, musimy bezstronnie przyznać, że autor omówił te zagadnienia dość powierzchownie i nie przekonywująco. Wydaje się nam, że zagadnienia te należało oddzielić od przeglądu dziejów gospodarstwa sowieckiego, a natomiast warto byłoby dokładniej omówić niektóre z ledwie poruszonych przez autora kwestyj z dziejów gospodarstwa, przemysłu, transportu itd. w ZSSR. Przy końcu musimy jednak podkreślić, że książka Rodzaevskiego, mimo zaznaczonych niedociągnięć, zasługuje na uwagę zarówno historyków i ekonomistów, jakoteż i szerszego społeczeństwa. *W. Zaïkyn.*

Istoričeskij Sbornik. Institut istorii Akademii Nauk SSSR. Tomy IV i V. Redaktory: akad. V. P. Volgin, akad. B. D. Grekov, I. M. Trockij. Leningrad 1935 i 1936. Str. (1+1 portr.)+336, i (8)+379.

Istoričeskij Sbornik jest jednym z najpoważniejszych wydawnictw ZSSR. Prawie wszystkie zamieszczone w nim prace są specjalnie poświęcone dziejom społecznym i gospodarczym tak Rosji, jak również i innych krajów. W ostatnich dwóch tomach tego „Sbornika" wydrukowano 18 prac, spośród których sześć traktuje o dziełach Rosji właściwej, trzy o dziejach Polski, Ukrainy i Białorusi, trzy o dziejach Europy zachodniej i sześć o dziejach Wschodu niesłowiańskiego (Kaukazu, Tatarii, Syberii itd.). Z tych prac tylko jedna odnosi się do historii średniowiecznej i jedna do XVI w., reszta omawia dzieje XVII—XIX w.

Polskiego historyka zainteresuje w tym Sborniku przede wszystkim praca S. N. Dranicyna o zagadnieniu gospodarczych podstaw powstania 1863 r.; ocenę tej pracy podajemy osobno.

Drugą pracą dotyczącą historii polskiej w tym Sborniku jest artykuł V. K. Ščerbakova „Kresťjanskoe dviženie v Belorusii XVI i XVII vv.". Masowy ruch włościański w Białorusi rozpoczął się, zdaniem autora, z końcem XV w. Ruch ten powstał i rozwinął się wskutek wzrastającego wyzysku pańszczyźnianego włościan w drugiej połowie XV i w XVI w. Szczególnie wielkie znaczenie w tym procesie miała „wołoczna pomiera" w połowie XVI w., którą charakteryzuje autor, jako masowe ograbienie włościan. Zresztą „pomierę" tę przeprowadzono tylko w północno-zachodniej części Białorusi, w południowo-wschodniej zaś spotkała się ona ze stanowczym sprzeciwem ze strony włościan. Północno-zachodnia Białoruś w ogóle odróżniała się pod wielu względami od południowo-wschodniej; była ona mocniej związana z rdzenną Polską, w niej była bardziej rozpowszechniona pańszczyzna, natomiast w południowo-wschodniej Białorusi większe znaczenie miał „obrok" (daniny). Południowo-wschodnia Białoruś, położona bliżej Ukrainy i państwa moskiewskiego, znajdowała się nieraz pod wpływem ruchów włościańskich i kozackich tych krajów. Włościanie południ.-wsch. Białorusi podczas powstań otrzymywali nieraz pomoc z Ukrainy, jeszcze częściej sami brali udział w powstaniach włościan i kozaków ukraińskich lub też uciekali na Sicz, nad Don a nawet nad Ural. Ruch włościański rozpoczął się przede wszystkim z powodu zwiększenia podatków, danin i obowiązków pańszczyźnianych i skierowany był przede wszystkim przeciw dzierżawcom i urzędnikom. Ruch włościański na Białorusi osiągnął większe nasilenie pod koniec XVI w., pod bezpośrednim wpływem ruchów włościańskich i kozackich na Ukrainie. Szczególnie wielkie znaczenia dla ruchu włościańskiego na Białorusi miało powstanie Nalewajki, które ogarnęło także i część Białorusi (sam Nalewajko działał też przez pewien czas na Białorusi). Dalsze losy ruchu włościańskiego na Białorusi są też w zależności od wypadków na Ukrainie. W 1638—48 latach na Białorusi, podobnie jak i na Ukrainie, następuje uspoko-

jenie. Natomiast w latach 1648—54 wybucha na Białorusi wielkie powstanie a w południ.-wsch. części rozwija się ruch kozacki. Temu powstaniu poświęca autor większą część swego artykułu.

Praca A. D. Judickiego „Evrejskaja burżuazija i evrejskie rabočie v tekstil'noj promyšlennosti pervoj poloviny XIX v." dotyczy dziejów przemysłu tekstylnego na Białorusi i Ukrainie. Na początku XIX w. przemysł tekstylny a zwłaszcza sukienniczy odgrywał w ogóle bardzo ważną rolę w gospodarczym rozwoju rosyjskiego imperium. Rząd rosyjski energicznie popierał ten przemysł, przy czym zależało mu głównie na umundurowaniu armii. W związku z tym rząd zwrócił szczególną uwagę na przedsiębiorców żydowskich na Białorusi i Ukrainie i zachęcał ich do tworzenia fabryk sukna. Poczynając od r. 1811 w różnych miastach Białorusi i Ukrainy przedsiębiorcy żydowscy założyli cały szereg fabryk tekstylnych i w latach 1816—20 odgrywali oni już znaczną rolę jako dostawcy sukna dla armii. Prócz tego Żydzi odkupili lub wydzierżawili znaczną część wiejskich fabryk tekstylnych, założonych przez właścicieli ziemskich. W r. 1828 Żydzi mieli na Białorusi i prawobrzeżnej Ukrainie 124 fabryk czyli 18% wszystkich fabryk, w r. 1832 — 149 fabryk (nie wliczając kilku fabryk w gubernii kijowskiej), tj. ponad 30%. Wśród tych fabryk, należących do Żydów, pierwsze miejsce zajmowały fabryki tekstylne, następnie skórzane, fabryki świec itd. Żydowskie fabryki tekstylne stanowiły w r. 1828 — 52% wszystkich fabryk tekstylnych, a w r. 1832 — 60%. Szczególnie liczne fabryki żydowskie były na Wołyniu a następnie w gub. grodzieńskiej i mohylowskiej. Wśród fabrykantów żydowskich byli niektórzy bardzo bogaci przedsiębiorcy, np. Bernstein, który w r. 1828 miał 10 fabryk sukna (produkujących rocznie ponad 30.000 m sukna żołnierskiego), a w r. 1832 miał on 18 takich fabryk. Wśród robotników fabryk tekstylnych znaczny procent stanowili robotnicy żydowscy; było ich w każdym razie nie mniej, niż 2.200, co stanowiłoby 17% ogólnej ilości robotników na prawobrzeżnej Ukrainie i Białorusi; ale zdaniem autora ogólna procentowa ich liczba musiała być znacznie większa.

Z prac poświęconych dziejom społ. i gosp. właściwej Rosji na szczególną uwagę zasługuje przede wszystkim artykuł S. I. Archangelskiego „Anglo-gollandskaja torgovlja s Moskvoj v XVII v." Handel Anglii i Holandii z państwem moskiewskim rozpoczął się w drugiej połowie XVI w. W ciągu XVII w. rozwijał się on w dość szybkim tempie. Handel ten szedł prawie wyłącznie przez Archangielsk. Kupcy angielscy i holenderscy przywozili do Rosji wyroby tekstylne, metalowe (m. i. dzwony), towary kolonialne (np. korzenie), wina, farby, wyroby ze złota i srebra, wytwory szklane itp. Wywozili natomiast chleb, smołę, liny, włókna konopne, len, belki masztowe, futra, skóry, słoninę, wosk, miód, potasz, kawior. Nie zadowalając się handlem z samą Rosją, Anglicy i Holendrzy wielokrotnie robili próby nawiązywania bezpośrednich stosunków przez Rosję z różnymi krajami Wschodu, na co jednak rząd rosyjski nie chciał udzielić swej zgody. Początkowo Anglicy mieli większe przywileje niż wszyscy inni kupcy cudzoziemscy, mimo to Ho-

lendrom udało się zająć pierwsze miejsce w handlu z Rosją. Od r. 1627 kupcy rosyjscy rozpoczęli walkę o ograniczenie praw kupców cudzoziemskich, pozbawienie ich przywilejów i prawa handlu w całym kraju z wyjątkiem Archangielska. Na skutek ich starań w 1649 r. odebrano przywileje Anglikom i pozwolono im prowadzić handel tylko w Archangielsku. Następnie „novotorgovyj ustav" 1667 r. zakazał cudzoziemcom prowadzenia detalicznego handlu, podwyższył cła zwłaszcza na wino i wprowadził szereg innych ograniczeń. Próby Anglików i Holendrów uchylenia tych ustaw spełzły na niczym. W drugiej połowie XVII w. Szwecja i Francja robią próbę nawiązania szerokich stosunków handlowych z Rosją, bez większego jednak powodzenia. Pod koniec XVII w w Moskwie obok Anglików i Holendrów byli też kupcy flamandzcy, hamburscy i włoscy, ale przodujące znaczenie zatrzymują nadal Holendrzy i po części Anglicy.

Wielką wartość dla historii przemysłu rosyjskiego w XVIII w. ma artykuł P. G. Ljubomirova „Načal'nye momenty v istorii chlopčatobumažnoj promyšlennosti v Rossii". Przemysł bawełniany istniał w Rosji już w XVII w. Ośrodkiem jego był Astrachań. Dokładniejsze jednak wiadomości o tym przemyśle mamy jednak dopiero od połowy XVIII w. Wówczas to szeroko rozwija się drobny przemysł w Astrachaniu, a następnie w niemieckiej kolonii Sarepcie nad Wołgą i w jej okolicach (wyrabiano tam słynną w Rosji „sarpinkę"), w okręgu Kazańskim, w Kołomnie i około Arzamasu („kumacz", „pestriad") i w powiecie szujskim (chustki). Przemysł podzielił się od razu na osobne stadia: przędzalnictwo, tkactwo i farbiarstwo. Szczególnie silny rozwój przemysłu bawełnianego rozpoczął się z końcem XVIII w W r. 1814 było 424 zarejestrowanych fabryk bawełnianych z 40.000 robotników. Głównymi ośrodkami tego przemysłu na początku XIX w były okręgi: astrachański (już nieco podupadający, produkujący przeważnie tkaniny wschodnie), saratowski (sarpinki), kazańsko-wiatski (średnie, zcentralizowane manufaktury, należące do Tatarów, produkujące kumacz), nadbałtycki czyli petersburski (drobne i średnie manufaktury, produkujące perkaliki i barchany) i najważniejszy centralny, z głównymi ośrodkami, Moskwą i Iwanowo-Wozniesienskiem (wielkie, zcentralizowane i drobne przedsiębiorstwa, produkujące głównie perkaliki i muśliny). Przemysł bawełniany przyciągał olbrzymie masy najemnych robotników, rzucał na rynek miliony metrów stale taniejących materiałów, sprzyjał pojawianiu się bogaczów, posiadających olbrzymie, nawet milionowe majątki i tym sposobem rujnował stary, pańszczyźniany ustrój społeczno-gospodarczy.

Ciekawą stronę dziejów przemysłu i handlu rosyjskiego w północno-wschodniej Azji i na Alasce objaśnia praca S. Okunia „Voznikновenie Rossijsko-amerikanskoj kompanii". Szeroki przemysł i handel rosyjski na wyspach kurylskich i aleutskich oraz na Alasce rozpoczął się przy końcu pierwszej połowy XVIII w. Rosyjscy przedsiębiorcy wywozili stamtąd wielkie ilości skór bobrów, lisów, niedźwiedzi morskich, srebrnych lisów, kości morsów itd. Przedsiębiorcy ci

łączyli się zwykle w krótko trwające kompanie, ale istniały też większe stałe kompanie, np. Szelichowa-Golikowa, Lebediewa-Łastoczkina i i. W ostatniej ćwierci XVIII w. na Alasce i Aleutach zaczęły się pojawiać ekspedycje angielskie, które ujawniały tendencje do przyłączenia tych terenów do Anglii. Aby temu przeszkodzić, rząd rosyjski utworzył w r. 1799 na wzór kompanii wsch.-indyjskiej „kompanię rosyjsko-amerykańską", zmuszając do przyłączenia się do niej wszystkie kompanie prywatne. Przodującą rolę w tej kompanii odgrywali najbogatsi kupcy Szelichowa, Golikow i Mylnikow. Kompania ta jednak była pod kontrolą i opieką rządu. Autor dokładnie omawia zawikłaną sprawę utworzenia tej kompanii. Zadaniem tej kompanii miała być nie tylko eksploatacja tych terenów, ale również rozwój handlu z Dalekim Wschodem, zwłaszcza z Chinami. W celu ułatwienia handlu z Chinami projektowano skorzystać z pomocy Jezuitów, których rząd rosyjski chciał sprowadzić do Chin z miast polskich: misjonarze prawosławni w Chinach mieli zapoznać Jezuitów z życiem i stosunkami w Chinach. Rząd rosyjski pokładał wielkie nadzieje w pomocy Jezuitów w walce z konkurencją angielską w Chinach.

Praca A. Predteczenskiego „Sukonnye fabriki pod vedomstvom prikazov obščestvennogo prizrenija", rzuca światło na rozwój przemysłu sukienniczego i stan robotników w Rosji na początku XIX w. Dążąc do rozwoju przemysłu sukienniczego, rząd rosyjski w 1808 r. nakazał wszystkim gubernatorom utworzyć fabryki sukiennicze pod kierownictwem urzędów opieki społecznej, które miały korzystać z pracy włóczęgów, żebraków, ubogich, aresztantów, wychowanków domów poprawczych itd. Przy wprowadzaniu w życie tego nakazu natrafiono na różne przeszkody. Fabryki te utworzono tylko w 22 guberniach i to w skromnych tylko rozmiarach. Znaczna część tych fabryk musiała częściowo, a nawet przeważnie korzystać z pracy najemnych robotników. Po dwuletnim doświadczeniu rząd przystąpił do faktycznej likwidacji tych fabryk, przetwarzając je w prywatne przedsiębiorstwa. Na szczególną uwagę spośród tych fabryk zasługuje fabryka irkucka, dla której opracowano dokładny regulamin, rzucający wiele światła na warunki pracy, panujące w ówczesnych fabrykach.

Prace I. Morozowa („Gorestnaja profanacija") o znanym literacie rosyjskim połowy XIX w. P. Annienkowie (z dodatkiem listów ostatniego o rewolucji 1848 r. w Paryżu) i B. Koźmina o rewolucjoniście rosyjskim A. Serno-Sołowjowiczu i jego udziale w I Międzynarodówce i genewskim ruchu robotniczym, zawierają dość ciekawe przyczynki do historii poglądów i ruchów społeczno-gosp. i politycznych rosyjskich w XIX w.

Cenny artykuł D. M. Petruszewskiego „Gorodskoe chozjajstvo v srednevekovoj Evrope i novaja istoričeskaja literatura" podaje krytyczny przegląd szeregu nowszych prac o średniowiecznym gospodarstwie miejskim (G. Belowa, R. Häpkego, Jechta, H. Bechtela, F. Bothego, F. Röriga, Th. Mayera i i.). Przegląd ten stwierdza myl-

ność starej konstrukcji miejskiego gospodarstwa Büchera i wyjaśnia poglądy o nim najnowszej nauki niemieckiej.

S. Łozinskij w art. „Iz ekonomičeskoj istorii Ispanii XVI v." poddaje surowej krytyce pracę K. Haeblera „Die wirtschaftliche Blüte Spaniens im XVI. Jahrhundert und ihr Verfall", która przedstawia panowanie Karola V jako okres najwyższego rozkwitu Hiszpanii. Łozinskij natomiast twierdzi, że rządy Karola V zapoczątkowały wyzysk Hiszpanii przez obcokrajowców i jej upadek gospodarczy.

Stosunkowo obszerna i treściwa praca E. N. Petrova „Social'naja rol' obščinnogo zemlevladenija vo Francii pered revoljuciej" zawiera przegląd instrukcyj włościańskich dla posłów w r. 1789 w sprawie gminnej wartości ziemskiej i na ich podstawie przedstawia losy tej własności, ustosunkowanie się do niej różnych grup włościańskich itd.

I. P. Petruszewskij omawia zagadnienie immunitetu w Azerbejdżanie (zakaukaskiej Tatarii) w XVII—XVIII w. W. Zabiro podaje sprawozdanie o pracach archeograficznej ekspedycji Akademii Nauk w Tatarii kazańskiej, podając przy tym przegląd szeregu źródeł do jej dziejów. A. Veršinskij zajmuje się dziejami Karelów w zagłębiu górnej Wołgi, wyjaśniając dzieje ich przesiedlenia się z południ.-wsch. Finlandii nad górną Wołgę w XVI—XVII w., ich życie gospodarcze w okresie przytwierdzenia, rozwój kapitalizmu w okręgu ich kolonizacji i reformę 1861 r. w tymże. A. Fadeev i Ju. Kračkovskij dają przyczynki do historii wojen wyzwoleńczych górali kaukazkich z Rosją w XIX w. W. Kozakewicz mówi o źródłach do historii wschodniej Syberii.

Prócz tego w V i VI tt. „Ist. Sborn." zamieszczono 11 recenzyj o różnych pracach historycznych rosyjskich i zachodnich, m. i. rec. M. Dżervisa o pracy R. Sierpińskiego „Tło gospodarcze i istota klasowa powstania listopadowego 1830 r.", wydaną przez Białoruską Akademię Nauk, polemikę z powodu zamieszczonych w „Ist. Sb." recenzyj itd.

Na osobną wzmiankę zasługuje jeszcze uchwała rady komisarzy ludowych ZSSR. i centr. komitetu WKP(b) w sprawie nauczania historii. Uchwała ta radykalnie zmienia treść, metody i charakter nauczania historii w ZSSR., odrzuca dotychczasowe zasady i metody szkoły Pokrowskiego, która dążyła do socjologicznego ujęcia historii i przedstawiała główne formacje społeczno-gospodarcze. Uchwała ta natomiast żąda konkretnego przedstawienia ważniejszych wypadków i faktów historycznych w ich chronologicznym następstwie, z charakterystyką działaczy historycznych i obowiązkowym zapamiętywaniem głównych dat historycznych. *Wacław Zaikyn.*

Kos Milko: Zgodovina Slovencev od naselitve do Reformacije. Ljubljana 1933, str. 256.

Historia Słowieńców w średniowieczu, napisana przez doskona-

łego znawcę przedmiotu M. Kosa, profesora Uniwersytetu w Lublanie, posiada wysoką wartość naukową. Autor zaczyna od geograficznego opisu terytorium i od przeglądu prehistorycznego (nacisk położony na kulturę hallsztacką plemion illiryjskich od 1000—400 przed Chr., kulturę lateńską najezdniczych plemion celtyckich od 400—1 przed Chr., oraz na kulturę cesarstwa rzymskiego). Przodkowie Słowieńców przybywają do obecnych ich siedzib zza Karpat za panowania Justyniana Wielkiego równocześnie z najazdem Obrów (Awarów). Prof. K. daje dobry przegląd pierwotnego osadnictwa Słowieńców w VI i VII w. po Chr., obejmującego około 75 000 km², z którego to obszaru utrzymali do dzisiaj tylko około 24.000 km². Prof. K. dzieli następnie historię Słowieńców na 4 okresy: 1) okres starosłowiański do najazdu Madziarów, 2) okres napływu Niemców i kolonizacji, obejmujący czas od pocz. X do końca XII w., 3) okres walk o panowanie nad ziemią słowieńską od końca XII do końca XIV w. i 4) okres wzrostu potęgi hrabiów celejskich i najazdów tureckich (XV w.). Każdy z wyróżnionych okresów kończy autor bardzo pouczającym przeglądem stosunków kulturalnych, społecznych i gospodarczych. Najobszerniej przedstawiony jest stan kulturalny i gospodarczy w okresie 3-im (XIII i XIV w.). W ostatnim okresie zwracają uwagę wiadomości o pogorszeniu się położenia włościan i o ich buntach.

Nadzwyczaj sumienna i wszechstronnie ujęta praca prof. Kosa, wydana jest estetycznie i zaopatrzona w liczne ryciny oryginalnych zabytków historii słowieńskiej, 7 mapkami, wykazem źródeł i umiejętnie zestawioną bibliografią. *Fr. B.*

Villat Louis: La Révolution et l'Empire (1789—1815). I. Les Assemblées Révolutionnaires (1789—1799). II. Napoléon (1799—1815). Avant-Propos de S. Charlety. „Clio-Introduction aux Études Historiques, 8. Paris, Les Presses Universitaires de France, 1936. Str. LXVIII+421; CVIII+357.

Dwutomowa praca prof. L. Villat'a łączy w sobie zarówno zjawiska czysto polityczne (ustrojowe, dyplomatyczne i wojenne), jak też społeczne (ewolucja doktryn, przewrót klasowy) i gospodarcze (polityka finansowa, zmiany własności ziemskiej, życie ekonomiczne) Francji na przełomie dwu stuleci. Może ona oddać niewątpliwą usługę pracownikom naukowym, jako książka pomocnicza w studiach uniwersyteckich.

Celem wydawnictwa „Clio" jest właśnie stworzenie serii takich kompendiów historycznych, które by w formie przystępnej i zwięzłej odzwierciedlały stan nauki w danym zakresie faktów. Dobór tematów sięga od starożytności po dobę dzisiejszą. Stworzenie podobnej biblioteki jest i u nas piekącym postulatem, na co godzi się zwrócić uwagę —

jak to uczynił ostatnio Stanisław Kętrzyński, rzucając szereg pożytecznych myśli na temat „Biblioteki podręcznej historyka polskiego" („Nowa Książka" 1937, nr 3).

Dwa tomy syntezy L. Villat'a mają analogiczną konstrukcję, przy czym pierwszy obejmuje dziesięciolecie Wielkiej Rewolucji, drugi piętnaście lat doby napoleońskiej. Oba tomy dają przegląd materiału faktycznego, ugrupowanego nader przejrzyście i — co ważniejsze — zaopatrzonego w interesująco ujętą charakterystykę poglądów na temat Rewolucji Francuskiej i odnośnej historiografii (nie pomijając nawet kontrowersyj i tez polemicznych). Ta innowacja publikacji okazuje się bardzo pożyteczną przez rzetelne przedstawienie nie tylko ewolucji poglądów dziejopisarskich, ale i metody poszczególnych „szkół historycznych", co w odniesieniu do Rewolucji Francuskiej i tzw. „legendy napoleońskiej" ma szczególne znaczenie. Pogląd na politykę finansową Konwentu uległ — jak wiadomo — dzięki nowszym badaniom szczególnie prof. Aulard'a gruntownej zmianie. Wreszcie obie części obfitują także w wskazówki bibliograficzne, obejmujące katalogi archiwalne, repertoria, literaturę pomocniczą, wydawnictwa źródeł i piśmiennictwo naukowe. Tu uwzględniono nie tylko literaturę francuską, ale i w innych językach zach.-europejskich; z autorów słowiańskich wymieniono dzieła w jęz. franc. (m. i. monografie Sz. Askenazego, A. Skałkowskiego, M. Handelsmana). Każdy rozdział zamykają „Przypisy", kóre informują o podstawach źródłowych poszczególnych tez w tekście. Całość zaopatrzono w indeks osobowy.

Z zagadnień gospodarczych i społecznych omówionych przez prof. Villat'a wysuwają się na plan pierwszy: kryzys ekonomiczny Francji w przeddzień rewolucji, polityka finansowa Neckera, znaczenie „cahiers" jako odbicia stosunków gospodarczych i społecznych, oblicze socjalne Zgromadzenia Narodowego, wzrost trudności finansowych w okresie Konstytuanty, zajęcie dóbr kościelnych i stworzenie „Caisse de l'extraordinaire et l'Assignat", rola czynnika municypalnego w administracji francuskiej na podstawie konstytucji 1791 r. Także w okresie monarchii konstytucyjnej (1791—1792) powraca kwestia wzrastającego przesilenia gospodarczego, zagadnienia społeczne zazębiają się coraz silniej o wydarzenia ściśle polityczne, aż wreszcie z upadkiem monarchii nadają one zdecydowany charakter przewrotowi państwowemu. Z okresu dyktatury „montagnardów" podkreśla autor poszukiwania wyjścia z chaosu gospodarczego, a za Komitetu Zbawienia Publicznego charakteryzuje posunięcia finansowe Cambona. Zagadnienie kryzysu przewija się nadal przez następne etapy rewolucji aż do wystąpienia Bonapartego z zamachem stanu dokonanym na Dyrektoriat. Za konsulatu i cesarstwa problem struktury społecznej usuwa się na plan drugi, wysuwają się natomiast na plan pierwszy reformy walutowe, polityka fiskalna (podatki), stworzenie Banku Francji i powrót do „prosperité". Zagadnienia gospodarcze doby napoleońskiej nabierają charakteru międzynarodowego w związku

z systemem kontynentalnym, kryzysem finansowym Holandii i „rewolucją przemysłową“ Anglii.

Rozdział ostatni t. II-go, poświęcony dobie Kongresu Wiedeńskiego, zawiera obraz postępu cywilizacyjnego i kulturalnego Europy na przełomie dwu stuleci; obok charakterystyki sztuk pięknych znajdujemy tu obszerniejsze wzmianki o postępie techniki i nauk przyrodniczych. Całość syntezy pióra prof. Villat'a daje przykład konstrukcji podręcznika uniwersyteckiego nader systematycznej i godnej naśladowania. *M. Tyrowicz.*

European Civilization, its origin and Development by various contributors, under the direction of Edward Eyre. In seven Volumes. Volume V: Economic History of Europe since the Reformation. Oxford 1937, str. VII+1327.

Oxford University Press podjęło w 1935 r. publikację siedmiotomowego wydawnictwa pt. Cywilizacja europejska, jej początki i rozwój. Jest to dzieło zbiorowe, pozostające pod redakcją E. Eyre. Tom I-szy traktuje o człowieku przedhistorycznym i o pierwszych znanych nam społeczeństwach, tom II-gi o Rzymie i chrześcijaństwie, tom III-ci o średniowieczu, tom IV-ty o reformacji; ostatni z opublikowanych dotąd tomów, V-ty, nosi tytuł: Historia gospodarcza Europy od czasów reformacji. Dwa następne tomy mają być poświęcone rozwojowi struktury nowoczesnego państwa oraz ekspansji europejskiej na pozostałych kontynentach.

W czterech pierwszych tomach (każdy około 800 stron) znajdujemy stosunkowo bardzo niewiele materiału historyczno-gospodarczego. Jest on wpleciony zazwyczaj w treść ustępów tyczących się dziejów politycznych, czy ogólno-kulturalnych. Specjalny, osobny rozdział o stosunkach społecznych i gospodarczych ma tylko jeden artykuł tomu drugiego, zajmujący się imperium rzymskim w pierwszych trzech wiekach (str. 420—472). Dzieje średniowiecza (tom III-ci) są podane bez uwzględnienia historii gospodarczej. W artykule o późnym średniowieczu spotykamy jeden rozdział: Społeczny rozwój Europy przy końcu średniowiecza (str. 713—734), który podaje trochę materiału z dziejów gospodarczych tego okresu. Ale na tym koniec. Zatem historia gospodarcza po koniec średniowiecza nie tylko że nie jest przedstawiona dostatecznie do swej wagi i rozmiarów wydawnictwa, ale jest podawana niesystematycznie, bo w rezultacie tylko dwa okresy są omówione, a to wiek I po Chr.—III po Chr. i wiek XIV—XV. Wynika to ze swoistego planu całego wydawnictwa, które składa się z szeregu artykułów, obejmujących wprawdzie najważniejsze problemy i okresy dziejów, ale w sumie nie dających systematycznego przeglądu w sensie podręcznikowym.

Tom V-ty, jak brzmienie tytułu wskazuje, przeznaczony jest na

dzieje gospodarcze XVI—XX wieku. Zawiera jednak więcej niż historię gospodarczą i społeczną.

Część pierwsza dzieła (The Coming of the Economic State) zawiera artykuły: M. James'a o wpływie przemian religijnych XVI-go i XVII-go wieku na teorię ekonomiczną i rozwój gospodarczy Europy; M. Fordham'a o europejskim włościaństwie; R. Enfield'a o rozwoju rolnictwa europejskiego od 1750 roku; A. Birnie'go o rozwoju przemysłu w Europie od późnego średniowiecza po dzień dzisiejszy; A. Carr-Saunders'a o wzroście ludności w Europie od średniowiecza do doby obecnej.

Część druga obejmuje rozprawy o bankowości, skarbowości i instytucjach pieniężnych, a mianowicie: A. V. Judges: Pieniądz, skarbowość i banki od epoki renesansu do XVIII wieku; R. G. Hawtrey: Brytyjskie banki i skarbowość, 1793—1931; A. E. Feavearyear: Bankowość i skarbowość w Europie i Stanach Zjednoczonych Am. Półn., 1793—1933.

W części trzeciej, poświęconej nowożytnym teoriom socjologicznym, A. E. Feavearyear rozpatruje teorie bogactwa od merkantylizmu do czasów współczesnych, zaś M. Bedoyere przedstawia teorie, tyczące się społeczeństwa (J. Locke, Rousseau, Bentham i Mill, Comte, bolszewizm).

Część czwartą, najobszerniejszą, tworzy „Studium o nowożytnym państwie". Znajdujemy tu artykuły: J. L. Parker: Prawo i policja w czasach nowożytnych w Anglii; J. L. Parker: Rozwój administracji, rekrutacji wojskowej, systemów podatkowych, opieki socjalnej i wychowania w Europie (zachodniej); A. H. Atteridge: Rozwój floty i wojskowości od schyłku średniowiecza do obecnych czasów; R. O'Sullivan: Internacjonalizm.

Ten tom „Europejskiej Cywilizacji", jak i poprzednie, nie ma charakteru podręcznikowego. Poszczególne artykuły nie przedstawiają systematycznie i chronologicznie uporządkowanych faktów, ale główny nacisk kładą raczej na interpretację i oświetlenie zasadniczych zjawisk w obrębie traktowanego przedmiotu. Stąd bardziej odpowiadają zaawansowanemu niż początkującemu czytelnikowi. Niewątpliwie nasuwają one dużo nowych sugestyj i posiadają wiele ciekawych ujęć syntetycznych.

Żałować należy, że większość artykułów nie podaje bibliografii.

S. H.

Hayes Carlton I. H.: A Political and Cultural History of Modern Europe. T. I. New York 1932, str. XIX+863. T. II. New York 1936, str. XIV+1215.

W roku 1916 prof. Hayes wydał podręcznik o charakterze uniwersyteckim, pt. „Political and Social History of Modern Europe", który cieszył się wielkim wzięciem i doczekał się szeregu przedruków.

Podręcznik obejmował zarówno historię polityczną jak i gospodarczą. W roku 1932 wyszedł z druku tom I-szy, a w 1936 roku tom II-gi nowego wydania, pod nieco zmienionym tytułem: A Political and Cultural History of Modern Europe. Jest to gruntowna przeróbka pierwotnego podręcznika, a właściwie niemal na nowo napisana książka. Zakres podręcznika uległ znacznemu rozszerzeniu, bo do historii politycznej i gospodarczej dodał prof. Hayes dzieje nauki filozofii, literatury i sztuki. Zastąpienie zatem w tytule przymiotnika „social" przez „cultural" jest całkowicie uzasadnione. Ustępy poświęcone dziejom politycznym i gospodarczym zostały w wielu miejscach rozszerzone i zmodyfikowane. W tym względzie wykorzystał autor nie tylko własną praktykę pedagogiczną, ale także doświadczenia współkolegów, a przede wszystkim głosy krytyki poprzedniego wydania. Szczególnie tom drugi, traktujący o XIX i XX wieku, ma zgoła inne ujęcie i jest, jak słusznie autor na wstępie uprzedza czytelnika, nie tyle rewizją poprzedniego dzieła, ale nową książką. Wojna światowa, jej następstwa, dzieje okresu powojennego — zmieniły gruntownie naszą perspektywę dziejową. Przed wojną wiek XIX był uważany za okres realizacji i skutków aspiracyj liberalnych, rodzących się i rozwijających w XVII i XVIII wieku. Obecnie zaś, po wojnie, zaczynamy patrzeć na wiek XIX także jako na okres posiewu i zaczątków szeregu konfliktów ekonomicznych i politycznych, które cechują współczesne nam czasy. Po wojnie wzrosła też wybitnie ilość dostępnych źródeł historycznych z XIX wieku, co umożliwiło autorowi znacznie głębszą i trafniejszą interpretację faktów. Wreszcie nowością omawianego wydania jest doprowadzenie dziejów Europy do 1935 roku. Cechą rzucającą się w oczy w literaturze podręcznikowej amerykańskiej i angielskiej jest kończenie przeglądu historii nowoczesnej na roku wydania książki. Odpowiada to uznawaniu ścisłej łączności między teraźniejszością a przeszłością, traktowaniu historii jako niezbędnej podstawy rozumienia i orientowania się w bieżącym życiu, przypisywaniu historii także celów praktycznych.

Tom I-szy podręcznika prof. Hayes'a nosi podtytuł „Three Centuries of Predominantly Agricultural Society, 1500—1830 (Trzy wieki przewagi rolniczego społeczeństwa), tom II-gi: „A Century of Predominantly Industrial Society, 1830—1935 (Wiek przewagi przemysłowego społeczeństwa).

Materiał pierwszego tomu jest podzielony na trzy części. W I-ej części, zatytułowanej „Tworzenie się nowożytnej Europy", omawia autor polityczne idee i instytucje w początkach XVI wieku, ekonomiczną ekspansję Europy, Odrodzenie i Reformację. W II-ej części pt. Dynastyczne i ekonomiczne mocarstwa, znajdujemy rozdziały poświęcone przewadze Hiszpanii, Francji, monarchii Habsburgów i wzrostowi Prus, rozwojowi Rosji i powstaniu imperium brytyjskiego. W III-ej części, nazwanej „Ruchy rewolucyjne w nowożytnym świecie", daje autor przegląd rewolucyj brytyjskich (od wojny domowej do powstania amerykańskiego), prądów umysłowych od XVII do pocz.

XIX w. („rewolucja umysłowa"), opisuje rewolucję francuską, epokę Napoleona i epokę Metternichowską.

Tom drugi obejmuje trzy dalsze części (IV—VI): Europa w okresie liberalizmu i romantyzmu (rewolucja przemysłowa, polityczny i ekonomiczny liberalizm, romantyzm i racjonalizm); Europa w dobie demokracji i realizmu (zwycięstwo realizmu, 1870—1910, sztuka i religia w epoce realizmu, Brytania, 1867—1914, Łacińska Europa, 1870—1914, Północna i wschodnia Europa, 1871—1914); Świat zbrojny i nacjonalistyczny (nadzieje XX wieku, Wojna Światowa, powojenne pokłosie, demokracja i dyktatury, ład i nieład międzynarodowy, kosmos i chaos).

Do niewątpliwie zasadniczych i trudnych problemów, jakie każdy autor ogólnego podręcznika historii ma do rozwiązania, jest podział na okresy oraz harmonizowanie proporcjonalne i powiązanie różnych działów historii. Jeśli chodzi o podział na okresy, to autor przyjął za podstawę podziału nie dzieje i fakty polityczne, ale zjawiska ogólno-kulturalne. Wskutek tego okresy te nie są zawsze i ściśle chronologicznie określone, a raczej zachodzą na siebie. Jest to najlepiej widoczne w przypadku daty 1830 r., przyjętej na rozgraniczenie materiału tomu I-go i II-go, epoki przewagi rolnictwa od epoki przewagi przemysłu. Otóż rewolucja przemysłowa, która sięga dobrze w XVIII wiek wstecz, została omówiona w tomie II-gim, mającym ramy chronologiczne lat 1830—1935. Każdy podział, na jakichkolwiek zasadach oparty, ma swoje dobre i złe strony. Niewątpliwie podział, oparty na historii politycznej, ma tę zaletę, że pozwala na oznaczanie dokładnych granic okresów, ale jest on równocześnie za sztywny, gdy podkładamy go pod ogólno-kulturalne dzieje. Dlatego to podział autora, o granicach bardziej ruchomych, należy uznać za celowy, bo z jednej strony lepiej uwypukla i utrwala w pamięci następstwa faz rozwojowych, a z drugiej strony ułatwia swobodniejsze rozmieszczenie w jego ramach materiału różnych działów historii.

Zakres podręcznika jest istotnie bardzo szeroki. Obejmuje on historię polityczną, gospodarczą, historię religii, nauki, filozofii, literatury i sztuki. Dzięki temu książka świetnie orientuje we wszelkich przejawach życia ludzkości w przeszłości. Historia polityczna jest dość obszernie traktowana, ale nie przesłania sobą innych dziedzin dziejów; autor stara się podkreślać związki i wpływy, istniejące pomiędzy tymi dziedzinami. Prof. Hayes nazwał swój podręcznik historią Europy, ale wcale często i obszernie traktuje także o krajach poza-europejskich. Obok dziejów Europy daje autor dzieje europeizacji świata, tj. wpływów Europy na inne kontynenty.

Historia polska jest podana we właściwej proporcji do innych krajów. Sprawa upadku Polski w XVIII w. i odrodzenia w XX-ym jest potraktowana wcale obszernie. Oczywiście z odległej perspektywy amerykańskiej proporcja w ocenie niektórych faktów historycznych jest wypaczona. Tak np. za mało uwagi poświęcił autor bitwie warszawskiej 1920 r., stanowczo zaś za dużo sporowi polsko-litewskiemu o Wilno.

Wartość podręcznika poważnie podnosi celowo dostosowana forma druku, liczne ilustracje, reprodukcje dzieł współczesnych artystów, mapki szkicowe i kolorowe, często również reprodukcje współczesnych, oryginalnych map, oraz tablice genealogiczne. Przy końcu każdego tomu jest dołączona bogata i w dobrym wyborze bibliografia dzieł w języku angielskim, francuskim i niemieckim. Wreszcie indeksy znakomicie ułatwiają korzystanie z przebogatej treści książki.

Podręcznik prof. Hayes'a jest niewątpliwie bardzo użyteczny i należy go zaliczyć do rzędu najlepszych amerykańskich podręczników historii Europy. *St. Hoszowski.*

Smith W. B., Cole A. H.: Fluctuations in American Business, 1790—1860. Cambridge Mass. 1935, str. XXIX+195. 4°.

Wymienione dzieło zasługuje na szczególną uwagę. Autorzy podjęli się opracowania oryginalnego tematu, zastosowali nowe metody i uzyskali wyniki, pogłębiające poważnie znajomość dziejów gospodarczych Ameryki, ściślej mówiąc Stanów Zjednoczonych Ameryki Północnej.

Wiadomo jest, że przesilenia ekonomiczne w historii Stanów Zjednoczonych zajmują znacznie poważniejszą pozycję, aniżeli w dziejach innych krajów. Pozostaje to w związku z późnym ukazaniem się Stanów Zjednoczonych A. P. na arenie dziejowej, u progu wielkich przemian gospodarczych i silnej ekspansji kapitalizmu, a przede wszystkim w bezpośrednim związku z bezprzykładnie szybkim rozwojem gospodarczym kraju, wywołanym napływem kapitałów i rąk roboczych ze Starego Świata.

Dotychczasowe badania kryzysów amerykańskich w dobie przed wojną domową (1782—1860) były fragmentaryczne; wielu autorów zajmowało się nimi, ale raczej przygodnie i jednostronnie, przy okazji opracowywania tego czy innego okresu dziejów gospodarczych, względnie tego czy innego działu życia ekonomicznego kraju. Jest rzeczą całkowicie zrozumiałą, że przy tym stanie rzeczy trudno było o dostateczną znajomość faktów, co powodowało błędne poglądy na przyczyny i przebieg niektórych kryzysów, a równocześnie utrudniało skuteczne przeprowadzanie porównań. Brak systematycznego opracowania wczesnych kryzysów amer. a także przedzielających je okresów ożywienia gospodarczego dał się odczuć w związku z badaniami koniunktur gospodarczych, żywo rozwijającymi się w Ameryce, zwłaszcza w okresie po ostatniej Wojnie Światowej. Tendencją tych opisowych i teoretycznych badań jest oparcie się na coraz to obfitszych i lepszych danych statystycznych, stosowanie coraz to doskonalszych metod statystycznych — a także rozszerzenie podstaw badawczych przez lepsze poznanie dziejów poprzednich kryzysów. Nie jest zatem rzeczą przypadku, że właśnie ekonomiści, prof. Smith i prof. Cole, podjęli studia nad historią koniunktury gosp. lat 1792—1860.

Autorzy postawili sobie za zadanie przedstawić przebieg koniunk-

tury gospodarczej w ciągłości, przy pomocy danych statystycznych, odnoszących się do zjawisk ekonomicznych najbardziej charakterystycznych w przebiegu koniunktury.

Oczywiście, jak zawsze w badaniach historycznych, tak i w tym wypadku, musieli przyjąć ograniczenia, narzucone przez źródła. Zebrany materiał statystyczny jest jednak wcale obfity i dobry. Składa się on z danych miesięcznych (wzgl. kwartalnych) o cenach towarów, o kursach akcyj, o sprzedaży ziemi, o stopie procentowej. Bardzo ważny dla tematu materiał, dotyczący statystyki handlu i bankowości, przedstawia się znacznie gorzej, gdyż w tym wypadku okazały się informacje za skąpe. Daty graniczne okresu opracowanego, 1790—1860, są też uzależnione od źródeł. Dopiero od 1790 r. czasopisma regularnie podają notowania cen i kursów a także inne informacje o sytuacji gospodarczej, więc dopiero od tego czasu można było zacząć badania. Doprowadzone są one tylko do 1860 względnie do 1862 roku, gdyż późniejsze czasy, bogatsze w źródła statystyczne, zostały już opracowane przez prof. Mitchella i Snider'a. Zasadniczym źródłem były liczne już w tym czasie czasopisma i dzienniki i tylko w wypadkach, gdy one okazały się niewystarczającymi, autorzy sięgali do rękopisów. Autorzy zaznaczają, że w zakresie źródeł rękopiśmiennych są możliwe w przyszłości odkrycia lepszych i pełniejszych materiałów.

Czasokres 170 lat został podzielony na trzy części: 1790—1820, 1820—1845, 1843—1862; pierwszy okres został opracowany przez prof. Smith'a, a dwa następne przez prof. Cole'a. Metoda opracowania jest w całym dziele ta sama. Wszędzie spotykamy materiał statystyczny, ujęty we formę wskaźników (cen, kursu papierów wartościowych, stopy procentowej, sprzedaży ziemi, obrotów handlowych). Materiał statystyczny jest umieszczony w znacznej części w dodatku (s. 141—195), gdzie też są obszerne wyjaśnienia metody obliczania każdego indeksu; jest to najbardziej instruktywna część pracy, jeśli chodzi o poznanie metod statystycznych konstrukcji indeksów. Trzeba jednak zaznaczyć, że szeregi statystyczne są podane w formie surowej, tzn. bez eliminowania trendu i wahań sezonowych. Chodziło bowiem autorom, aby przedstawić materiał statyst. w formie umożliwiającej każdemu badaczowi korzystanie z niego w sposób dowolny. Dużo tablic statystycznych oraz mnóstwo diagramów umieszczono w tekście dla ułatwienia i ilustracji analizy opracowanych szeregów statystycznych. Zarówno przedstawienie przebiegu koniunktury, jakoteż analiza danych statystycznych są obszerniejsze i dokładniejsze w miarę jak przechodzimy od jednego do drugiego okresu chronologicznego, co wynika z większej wydajności źródeł. Tak np. w pierwszym okresie rozwój handlu jest reprezentowany tylko jednym wskaźnikiem (kurs dewiz), natomiast w drugim okresie przybywa wskaźnik obrotów handlu krajowego i zagranicznego, a w trzecim jeszcze wskaźnik dochodów kolei.

Niepodobieństwem jest streścić w krótkości wyniki pracy, gdyż autorzy przeprowadzają analizę przebiegu krzywej każdego wskaźnika,

postępując od jednego kryzysu do drugiego, i dążą następnie do ustalenia czasowego następstwa reakcji wskaźników na rozwój koniunktury. Analiza wskaźników i rozwoju koniunktury jest oparta na tle współczesnych wydarzeń gospodarczych i politycznych. Wpływ czynników politycznych na przebieg cyklów koniunkturalnych jest w niektórych wypadkach bardzo silny. Prof. Smith odrzuca koncepcję „długiej fali" w odniesieniu do lat 1790—1820, znajdując jedynie wahania krótkookresowe, tzw. cykle.

Dzieło to może zainteresować historyka gospodarczego w równej mierze, jak i ekonomistę, badającego problem koniunktury.

St. Hoszowski.

Heckscher Eli F.: Gospodarcze podłoże europejskiej polityki Gustawa Adolfa. (Jantar, I, 1937, z. 2, s. 65—68).

Kuczyński S. M.: Ziemie Czernichowsko-Siewierskie pod rządami Litwy. Warszawa 1936, s. 412+2 nlb, 3 tabl. geneal. i 1 mapa włości i kompleksów czernichowsko-siewierskich w XIV i XV w. (Prace Ukrain. Inst. Nauk., t. XXXIII. Seria prac Komisji dla badań zagadnień polsko-ukraińskich, z. 2).

Podoski Wiktor: Historyczno-społeczne tło „Nowego Ładu". (Polityka Narodów, t. VIII, 1936, z. 1, s. 19—40).

Polska w czasie Wielkiej Wojny (1914—1918). T. III. Historia ekonomiczna. Warszawa, Tow. Bad. Zagad. Międzynar., 1936, s. 6 nlb.+489+5 nlb.

Rysiewicz Zygmunt: O praojczyźnie Słowian. (Lud, XXXIV, 1936, s. 46—66).

Tymieniecki Kazimierz: Wpływy feodalne w Polsce i na Litwie. Uwagi do dyskusji na VI Zjeździe historyków polskich w Wilnie. (Ateneum Wileńskie, r. XI, 1936, s. 98—116).

Cronia A.: Čechy v dějinách italské kultury. Tisíciletá žeň. Praha, Česká akademie věd a umění, 1936, s. 232.

Dějiny lidstva od pravěku k dnešku. Díl II: Římské imperium, jeho vznik a rozklad. Praha, Melantrich, 1936, s. XXXV+695

Filip Jan: Vůz pravěký a vznik vozu moderního. (Studie z dějin vozu, zvláště čtyřkolového). (Věstník Českosl. Zeměděl. Musea, IX, 1936, s. 97—108).

Hoch Karel: Čechy na prahu moderního hospodářství. Praha, A. Neubert, 1936, s. 296.

Altman M. S.: Perežitki rodovogo stroja v sobstvennych imenach u Gomera. Leningrad, Gos. soc.-ekon. izd., 1936, s. 167.

Bachrušin S. V.: Ostjackie i vogul'skie knjažestva v XVI—XVII vekach. Leningrad, Izd. In-ta narodov severa CIK SSSR, 1935, s. 85+5.

Bernštam A. N.: K voprosu o socialnom stroe vostočnych

gunnov. (Problemy istorii dokapital. obščestv, 1935, nr 9—10. s. 226—234).

Karcov V. G.: Narody Sibiri. Očerki prošlogo. Moskva, Molodaja Gvardija, 1935, s. 195+3.

Okladnikov A. P.: Očerki iz istorii zapadnych burjat-mongolov. (XVII—XVIII vv.). Leningrad, Socekgiz, 1937, s. 424 (3).

Potapov L.: Razloženije rodovogo stroja u plemen Severnogo Altaja. I: Materialnoje proizvodstvo. Moskva-Leningrad, Socekgiz, 1935, s. 122.

Tokarev S. A.: Dokapitalističeskie perežitki v Ojrotii. Moskva, Socekgiz, 1936, s. 155.

Tomsinskij S.: Značenie reform Petra I. (Istorik Marksist, 1936, kn. 2, s. 9—21).

Voprosy istorii doklasovogo obščestva. Sbornik statej k pjatidesjatiletiju knigi Fr. Engelsa *Proischoždenie semii, častnoj sobstvennosti i gosudarstva*. Moskva-Leningrad, Akad. Nauk SSSR, 1936, s. XII+960. (Akad. Nauk SSSR. — Trudy Inst. Antropologii, Archeologii i Etnografii, t. IV).

Baier Hermann: Des Klosters Salem Bevölkerungsbewegung, Finanz-, Steuerwesen und Volkswirtschaft seit dem 15. Jahrhundert. (Freiburger Diözesan-Archiv, N. F. Bd. 35, 1935, s. 57—130).

Bittner K.: Deutsche und Tschechen. Zur Geistesgeschichte des böhmischen Raumes. 1. Von den Anfängen zur hussitischen Kirchenerneuerung. Brünn-Prag-Leipzig-Wien, Rohter, 1936, s. XVI+239.

Boetsch Hermann: Einkommen und Vermögen von Friedrich List. Ein Beitrag zur Wirtschaftsgeschichte des 19. Jahrhunderts. Basel 1936, s. 156.

Brandau G.: Ernteschwankungen und wirtschaftliche Wechsellagen 1874—1913. Jena, Fischer, 1936, s. 107. 8°. (Beiträge zur Erforsch. d. wirtschaftl. Wechsellagen, H. 14).

Brenneisen R.: Lettland. Das Werden und Wesen einer neuen Volkswirtschaft. Berlin, Volk-u. Reich-Verlag, 1936, s. 429.

Breysig K.: Die Geschichte der Menschheit. Bd. 1. Die Anfänge der Menschheit: Urrassen, Nordasiaten, Australier, Südamerikaner. Breslau, Marcus, 1936, s. XV+440. 4°.

Brinkmann Carl: Weltpolitik und Weltwirtschaft der neuesten Zeit. Berlin, Junker u. Dünnhaupt, 1936, s. 116.

(Brzosniowsky J.): Wandlungen in der Wirtschaftsstruktur Südosteuropas. (Vierteljahrsh. f. Konjunkturforschung, Jg. 11, 1936, Tl. A, H. 2, s. 177—196).

Clark Colin: Die internationale Verflechtung volkswirtschaftlicher Bewegungsvorgänge. (Weltwirtschaftliches Archiv. Bd. 42, 1935, s. 400—444).

Dietrich Martin: Wirtschaftsgeschichte der Sächsischen Schweiz. T. 2. Dresden, Volkmann, 1936, s. 62.

Dönhoff F.: Wilhelm Krüger und die preussische Kriegswirt-

schaft 1806—1813. (Forsch. zur Brandenb. u. Preuss. Gesch. Bd. 48, 1936, H. 1, s. 48—70).

Elsass, Das, von 1870—1932. Bd. 2: Geschichte der politischen Parteien und der Wirtschaft. Hrsg. von J. Rossé etc. Colmar, Alsatia, 1936, s. 387. 4°.

Fenger Helene: Friesland und England in ihren kulturellen und wirtschaftlichen Beziehungen Bonn, P. Hanstein, 1935, s. 111. (Bonner Studien zur engl. Philologie, H. 25).

Heyer Fr.: Das neue England. Volkswohlfahrt und Volkswirtschaft im Umbau. Jena, Fischer, 1936, s. 272. 8°.

Hildebrand Chr.: Der Einbruch des Wirtschaftsgeistes in das deutsche Nationalbewusstsein zwischen 1815 und 1871. Der Anteil der Wirtschaft an der Reichsgründung von 1871 Drebkau, Leuschner, 1936, s. 151.

Jeuckens R.: Eupener Land und Volk im Wandel der Zeiten. Aachen, Creutzer, 1936, s. 218.

Kallbrunner Josef: Zur Geschichte der Wirtschaft im Temescher Banat bis zum Ausgang des siebenjährigen Krieges. (Südostdeutsche Forschungen, 1, 1936, s. 46—60).

Karpe L.: Böhmen in der Geschichte der Technik. Teplitz-Schönau 1936, s 59. 8°. (Odb. z Festschrift d. Ingenieurkammer f. d. tschechoslowak. Republik „75 Jahre").

Kulturräume und Kulturströmungen im mitteldeutschen Osten. Bd. 1—2. Halle/Saale, Niemeyer, 1936, s. XVIII+349+97 map. (Część historyczną oprac. R. Kötzschke).

Kunz-Lack Ilse: Joseph Chamberlain als Sozialpolitiker. (Vierteljahrschr. f. Soz.- u. Wirtschaftsgesch., XXIX,1936, H. 4, s. 360—372).

Leontief Wassilij: Peter der Grosse. Seine Wirtschaftspolitik und sein angeblicher Merkantilismus. (Jahrb. f. Gesch. Osteuropas, Jg. 2, 1937, H. 2, s. 234—271).

Ley Alexander: Litauens wirtschaftliche Entwicklung unter bes. Berücks. der Agrarreform. Berlin, Bratus, 1935, s. 122.

Lorenz Friedrich: Väter der Maschinenwelt. Berlin, Zsolnay, 1936, s. 397. 8°.

Sakâzov Ivan: Das Wirtschaftsleben des Balkans im Mittelalter. (Revue d'études balkaniques, 2, 1936, s. 407—419).

Sartorius A. von Waltershausen: Wirtschaft und Technik als Entwicklung und in der Geschichte. Jena, G. Fischer, 1936, s. VIII+174. 8°.

Vierkandt Alfred: Familie, Volk und Staat in ihren gesellschaftlichen Lebensvorgängen. Eine Einführung in die Gesellschaftslehre. Stuttgart, Enke, 1936, s. VII+150. 8°.

Weber Erich: Beiträge zum Problem des Wirtschaftsverfalles. Leipzig-Wien, Fr. Deuticke, 1934, s. 90. (Gesellschaftswissenschaftliche Abhandlungen, Bd. III).

Wirtschaftsbiographien, Rheinisch-Westfälische. Son-

derreihe d. Westfäl. Lebensbilder. Bd. II, H. 1. Münster, Aschendorff, 1934, s. 160+8 tabl.

André L.: Histoire économique depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Paris, Alcan, 1936, s. 212. 16°.

Arsitch Barissav: La vie économique de la Serbie du Sud au 19. siècle. Paris, Publications contemporaines „France-Balkans", 1936, s. 168.

Bois D.: Les plantes alimentaires chez tous les peuples et à travers les âges. Paris, Lechevalier, 1934, s. 289.

Boon H. N.: Rêve et réalité dans l'oeuvre économique et sociale de Napoléon III. La Haye, Nijhoff, 1936, s. 176.

Dykmans G.: Histoire économique et sociale de l'ancienne Egypte. T. 2. La vie économique sous l'Ancien Empire. Paris, Picard, 1936, s. 301.

Friedmann Georges: La crise du progrès. Paris, N. R. F., 1936, s. 284. 12°.

Grand Roger: Progrès mécaniques et progrès social. Gap, Jean, 1936, s. 27. 8°.

Halévy E., Aron R., Friedmann G. i inni: Inventaires. La crise sociale et les idéologies nationales. Paris, Alcan, 1936, s. 223. 12°.

Lebel Germaine: Histoire administrative, économique et financière de l'abbaye de Saint-Denis, étudiée spécialement dans la province ecclésiastique de Sens, de 1151 à 1346. Paris, Impr. administr. centrale, 1935, s. VII+431. 8°.

Nogaro Bertrand: La crise économique dans le monde et en France. Symptômes, causes et remèdes. Paris, Librairie Génér. de Droit et de Jurisprudence, 1936, s. 352. 8°.

Olivier Pierre: Les antécédents d'une révolution. Etudes sur le développement de la Société française de 1715 à 1789. Paris, Rivière, 1936. 12°.

Sée Henri: Les origines économiques et sociales de la Révolution française. (Revue d'hist. écon. et soc., XXII—XXIII, 1934—35 Paris 1936, nr 2—4, s. 361—374).

Van der Linden H: L'hégémonie européenne. Période italo-espagnole. Paris, E. de Boccard, 1936, s. XII+470. 8°. (Histoire du monde, t. X).

Adams A. B.: Analyses of Business Cycles. London, Mc Graw Hill Publ. Co, 1936, s. XII+292.

Appadorai A.: Economic Conditions in Southern India, 1000—1500 A. D. 2. vols. Madras, University, 1936, s. XII+892.

Ashley William: The Economic Organisation of England. An Outline History. With a New Chapter on Economic Instability and State Intervention by G. C. Allen. London-New York, Longmans, Green and Co., 1935, s. VII+261.

Birnie Arthur: An Economic History of the British Isles. London, Methuen et Co., 1935, s. 391.

Burns Arthur F.: Production Trends in the United States since 1870. New York, H. Wolff, 1934, s. 363.

Carr R. C. and Coulson H. H.: A Source Book for Medieval Economic History. Milwaukee, The Bruce Publ. Co., 1936, s. XX+467.

Chi C.: Key Economic Areas in Chinese History. London, Allen et Unwin, 1936, s. XXII+168.

Clapham J. H.: The Economic Development of France and Germany, 1815—1914. Cambridge, Univ. Press, 1936, s. IX+420.

Collingwood R. G.: Human Natur and Human History. Oxford, Univ. Press, 1936, s. 33.

Collins Ross W.: A History of Medieval Civilization in Europe. Boston, Ginn, 1936, s. 809.

Evans G. N.: Social Life in Mid-Eighteenth Century Anglesey. Cardiff, Univ. of Wales Press Board, 1936, s. 216.

Frickey E.: The Pattern of Short-time Fluctuation in Economic Series, 1866—1914. (The Review of Economic Statistics, November 1935).

Gathorne-Hardy G. M.: A Short History of International Affairs 1920 to 1934. London, Humphrey Milford, 1936, s. X+351. 8°.

Hampden Jackson J.: England since the Industrial Revolution. A Simple History, 1815—1935. London, Gollancz, 1936, s. 312.

Hayes Carlton J. H.: A Political and Cultural History of Modern Europe. Vol. 1: Three Centuries of Predominantly Agricultural Society, 1500—1830. Rev. ed. New York, Macmillan, 1936, s. 863.

Heaton H.: Economic History of Europe. New York—London, Harper et Brothers, 1936, s. XIV+775.

Heckscher Eli F.: Economic Aspects of the European Policy of Gustavus Adolphus. (Baltic Countries, vol. II, 1936, Nr 2, s. 178—186).

Hertzler J. O.: The Social Thought of the Ancient Civilizations. New York, Mc Graw-Hill, 1936, s. 424.

Hoskins W. G.: Industry, Trade and People in Exeter, 1688—1800. Manchester, Univ., 1935, s. 189.

Hubbart Henry C.: Older Middle West, 1840—80; its Social, Economic and Political Life and Sectional Tendencies before, during and after the Civil War. New York, D. Appleton-Century Company, 1936, s. IX+305.

Irving G. W.: An Introduction to Economic History. London, Macmillan, 1935, s. 303.

Knowles L. C. A.: Economic Development in the Nineteenth Century. France, Germany, Russia, and The United States. London, G. Routledge, 1936, s. VIII+368. (nowe wyd.).

Knowles L. C. A. and Knowles C. M.: The Economic Development of the British Overseas Empire. Vol. III. The Union of

South Africa. London, G. Routledge & Sons, 1936, s. VI+2 nlb.+356 + mapka. 8°.

Mc Kay D. C. (ed.): Essays in the History of Modern Europe. New York-London, Harper Bros., 1936, s. 184.

Meredith H. O.: Economic History of England. London, Pitman, 1937, s. X+429.

Miller Alexander: Feudalismus in England and Russia. Suggestions for a Comparative Study of Early English and Muscovite Political and Social Institutions. (The Slavonic and East European Review, vol. XIV, 1936, Nr 42, s. 585—600).

Moss H. St. L. B.: The Economic Consequences of the Barbarian Invasions. (The Economic History Review, vol. VII, 1937, Nr 2, s. 209—216).

Pares Richard: The Economic Factors in the History of the Empire. (The Economic History Review, vol. VII, 1937, s. 119—144).

Pirenne Henri: Economic and Social History of Medieval Europe. London, Paul, 1936, s. 245.

Rostovtzeff M. I.: The Hellenistic World and its Economic Development. (The American Historical Review, 1936).

Sakolski Morton: American Economic Development. An Introduction to Present Economic Problems. New York, Nelson, 1936, s. 460.

Slichter Sumner H.: The Period 1919—1936 in the United States: its Significance for Business-Cycle Theory. (The Review of Economic Statistics, vol. XIX, 1937, nr 1, part 1, s. 1—19).

States, The Balkan. I. Economic. A Review of the Economic and Financial Development of Albania, Bulgaria, Greece, Roumania and Yugoslavia since 1919. London, Humphrey Milford, 1936, s. 154.

Sullivan Mark: Our Times, the United States, 1900—25. New York, Charles Scribner's Sons, 1935, s. XX+674.

Viljoen S.: The Economics of Primitive Peoples. London, King et Son, 1936, s. 282.

Vlachos N. P.: Hellas and Hellenism. A Social and Cultural History of Ancient Greece. Boston, Ginn, 1936, s. IX+428.

Wilder Jan A.: The Economic Decline of East Prussia. (Baltic and Scandinavian Countries, vol. III, 1937, s. 1—25).

Williams T. G.: The Main Currents of Social and Industrial Change since 1870. 2. Edition. London, Pitman et Sons, 1935, s. IX+319.

Williams-Ellis A. and Fisher F. J.: A History of English Life, Political and Social. Vol. 3—4. London, Methuen, 1936, s. 179 i 175.

Bacchi R.: La crisi economica del 1853—54 nel Regno di Sardegna. (Rivista di Storia Economica, 1936, nr 2).

Fanfani Amintore: Saggi di storia economica italiana. Milano, Soc. Editrice „Vita e Pensiero", 1936, s. VI nlb.+303. 8°. (Pub-

blicazioni della Università Cattolica del Sacro Cuore. Serie terza: Scienze Sociali; vol. XVI).

Padovan Cesare: Delle origini economiche e finanziarie del feudalismo. Padova, Milani, 1935, s. 142.

Heckscher Eli F.: Sveriges ekonomiska historia fran Gustav Vasa. Första delen, I: Medeltidshushallningens organisering 1520—1600. II: Hushallningen under internationell paverkan 1600—1720. Stockholm 1935—1936, s. 707+XLIII+33+44.

Suomen kulttuurihistoria, IV: Industriealismin ja kansallisen nousun aika. (Historia kulturalna Finlandii, tom IV: Czasy industrializmu i narodowego rozkwitu). Jyväskylä, K. J. Gummerus, 1936, s. 713.

Huszár K.: Magyarország es Lengyelország. Magyar-lengyel kapcsolatok a történelemben, kulturában és gazdasági téren. (Węgry i Polska. Węgiersko-polsko stosunki w ciągu dziejów, w dziedzinie kultury i gospodarstwa). Budapest, Athenaeum nyomda, 1936, s. 400.

Pap D.: A magyar szociálpolitika a világhaboruban. (Polityka społeczna Węgier w czasie Wojny Światowej). Budapest, Grill, 1934, s. LII+243+3 dod.

Džavahišvili Ivane: Sak'art'velos ekonomiuri istoria. (Historia gospodarcza Gruzji). T. I—II. Wyd. III, rozszerzone (I wyd. w r. 1907). Tiflis, P'ederatsia, 1934, s. V+430 i XX+708+ mapa.

II. Historia doktryn i metodologia.

Głąbiński Stanisław: Czy kryzys gospodarczy pobudzi ekonomikę do nowego życia? (Księga pamiątkowa ku czci Leona Pinińskiego, Lwów 1936, t. I, str. 321—334).

W obliczu kryzysu światowego, jaki przeżywają wszystkie narody cywilizowane, przypomina autor, że swego czasu kryzys gospodarczy, mianowicie powszechna drożyzna w XVI w. dała pobudkę do bliższych rozważań ekonomicznych, w których wyszła wówczas na jaw nie tylko zależność zjawisk ekonomicznych od ilości i jakości pieniądza, ale wzajemna ich zależność między sobą, a tym samym organiczna natura gospodarstwa narodowego. Powstała odrębna nauka, ekonomia polityczna, w otwartej reakcji przeciw systemowi merkantylnemu. I dziś, w dobie kryzysu, świat zwraca się do przedstawicieli ekonomiki o podanie skutecznych środków zaradczych. Aby to było możliwe, należy podjąć rewizję nieżywotnych poglądów w nauce w celu ożywienia dalszego istotnego rozwoju ekonomiki, której stan dzisiejszy nie może być uważany za kwitnący. Bowiem w nauce tej zakorzenił się jednostronny

pogląd materialistyczny i indywidualistyczny na istotę gospodarstwa narodowego (recepcja mylnego poglądu Machiavella, Hobbesa i Locke'go o mechanicznym układzie społeczeństwa). Nauka o „porządku naturalnym, o sprawiedliwości w stosunkach wewnętrznych i zewnętrznych" (Dupont de Nemours), stała się u A. Smitha „rozważaniem nad naturą i przyczynami bogactwa narodów", a u jego następców „nauką o objawianiu się egoistycznej zasady gospodarczej", czy u innych „nauką interesów (science of business) w wielkim obrocie gospodarstwa społecznego" (Walter Bagehot) itp.

Pominięcie państwa, jako podmiotu w gospodarstwie narodowym o znaczeniu nie mniejszym niż jednostki prywatne, wypłynęło z niechęci do jakichkolwiek ograniczeń wolności indywidualnej w okresie walki przeciw rządom absolutnym, ale sprowadziło ekonomikę na jednostronny tor, na którym zanikał coraz bardziej obraz całości gospodarstwa narodowego. Autor podkreśla, że „w rzeczywistości obok jednostki istnieją zbiorowości zorganizowane, działające również samodzielnie i będące odrębnymi podmiotami gospodarczymi, chociaż działają na innych zasadach aniżeli jednostki"; w gospodarstwie narodowym, obok systemu gospodarstwa prywatnego, jest system gospodarstwa publicznego państwa i związków samorządowych, oraz system gospodarstwa zbiorowego, będącego w ręku rozmaitego rodzaju związków społecznych (np. zakłady ubezpieczeń). „Istnieje więc na polu gospodarczym wyższa od jednostek wola państwa i zrzeszeń gospodarczych, wobec której wola jednostek i ich motywy gospodarcze zamilknąć muszą. Państwo zaś i owe zrzeszenia w swej działalności gospodarczej, nawet rynkowej, przy ustanawianiu cen, płacy, czynszów, kierują się nie tylko stosunkami podaży i popytu, czyli tzw. prawami gospodarczymi jednostek, ale względami na interes całego społeczeństwa i na dobro gospodarstwa narodowego jako całości. Dzisiejsza teoria ekonomiczna jest zupełnie oderwana od życia rzeczywistego nie tylko dlatego, że wychodzi z fikcyjnego założenia o typowym człowieku ekonomicznym, działającym w systemie wolności gospodarczej tylko pod wpływem własnego interesu, ale także dlatego, że działalność gospodarcza jednostek wypełnia tylko część gospodarstwa narodowego, nie może więc wyjaśnić praw gospodarczych, jakim podlega całość życia gospodarczego".

Autor w obrębie teorii ekonomicznej chce widzieć nie tylko teorię cen, ale i to wszystko, co zwalczane przezeń kierunki odsyłały dotychczas do nauki polityki ekonomicznej; to stanowisko, będące jedną z postaci słusznego i pociągającego dążenia do wzniesienia ekonomiki „na wyżyny umiejętności ogarniającej całość życia gospodarczego" — wymagałoby jednak jeszcze, na tle najnowszej problematyki, zasadniczych rozwiązań i opracowań metodologiczno-poznawczych.

Autor podkreśla, że „obecnie wszystkie państwa uprawiają system polityki narodowej samowystarczalności; z tym liczyć się musi także ekonomika w swych wnioskowaniach, jeżeli ma być nauką o faktycznych związkach przyczynowych w gospodarstwie narodowym. Po-

wszechne u ekonomistów liberalnych biadania nad dzisiejszą polityką gospodarczą i tęsknota za wolnością handlową na nic się nie przydadzą wobec jawnej rzeczywistości".

W dzisiejszych warunkach nie może być mowy o jakimś jedynym typowym stanie gospodarczym. Dwoma biegunowymi systemami, ku którym ciążą siły dynamiczne teraźniejszości, są: system pełnej wolności ekonomicznej i ustrój komunistyczny. Faktycznie istnieją tylko ustroje pośrednie. Możemy wśród nich rozróżnić przynajmniej cztery odrębne systemy: 1) system oparty przeważnie na zasadzie wolności gospodarczej, ograniczony jednak przez państwo na polu monetarnym, kredytowym, społecznym, administracyjnym i wychowawczym (W. Brytania, Belgia, Holandia, Francja, państwa skandynawskie, Ameryka Półn.); 2) system oparty na zasadzie państwowej gospodarki planowej (Rosja Sowiecka); 3) system odznaczający się silną tendencją ku państwowej gospodarce planowej (Niemcy, Włochy, Polska); 4) system gospodarki narodowej o tendencji ku zachowaniu indywidualnej przedsiębiorczości w granicach siły i samodzielności narodowej (ogólna zasada ideowa w Europie i Ameryce). Ostatni (pośredni) system gospodarki narodowej jest obecnie najbardziej typowy. Teoria ekonomiczna więc może taki system przyjąć za podstawę swoich obserwacyj i na nim oprzeć swoje wnioski, uwzględniając inne systemy...", a obok jednostki (zależnej od obyczajów, państwa i prawa) musi uznać także państwo i instytucje społeczne za podmioty działające w gospodarstwie narodowym. Przy czym „musi teoria ekonomiczna z r e z y g n o w a ć z jednego złudzenia, a to z myśli o wykryciu niezmiennych, naturalnych praw rządzących społeczeństwem, niezależnych od państwa i od samego społeczeństwa".

Tezę o zróżniczkowaniu społeczno-gospodarczych typów ustrojowych w „trzecim okresie rozwoju kapitalizmu" sformułował też i rozwinął St. Grabski w X. części swej „Ekonomii społecznej".

M. Karpiński.

B r e g i e l E. J.: Leninskij etap v teorii vosproizvodstva. Gosudarstvennoje izdatelstvo. Moskva-Leningrad 1935, str. 167.

Wywody Marxa o reprodukcji w skali rozszerzonej, czyli o tendencji do stałego powiększania produkcji, dotykają bardzo istotnych momentów doktryny socjalistycznej i potrącają o ważny problem stosunku kapitalizmu i socjalizmu. Autor stara się wykazać, że Lenin, a za nim Stalin rozwinęli teorię reprodukcji, idąc ściśle po linii, wytkniętej przez Marxa. Zadaniem książki Bregiela jest więc, jak się zdaje, udowodnienie na gruncie teoretycznym, że to, co robi Stalin w Rosji Sowieckiej, jest prawidłową konsekwencją marksizmu. Dlatego jest mowa o „etapie", jaki w tym rozwoju stanowią poglądy Lenina.

Przy takim założeniu nieuniknione było pomieszanie rozważań ściśle teoretycznych z zagadnieniami z dziedziny polityki gospodarczej. Dlatego książka Bregiela rozpada się jakby na trzy części: w pierwszych

siedmiu rozdziałach autor omawia teoretyczne poglądy Lenina o reprodukcji, rozdział ósmy traktuje już o jego poglądach na reprodukcję „w ekonomice sowieckiej", a pozostałe trzy rozdziały zawierają przedstawienia poglądów Stalina jako praktycznego rozwinięcia „leninowskiego etapu". Do teorii więc zaliczyć można właściwie tylko część pierwszą.

Podkreślając prawowierność Lenina i Stalina w stosunku do marksizmu, autor wyjaśnia, w czym w poszczególnych kwestiach wyraziła się rozbieżność między Leninem i Stalinem a innymi pisarzami, którzy zajmowali się zagadnieniami ekonomiczno-socjalnymi. Pisze więc o walce „na dwóch frontach". Dla Lenina te dwa fronty — to z jednej strony zwalczanie „drobnoburżuazyjnego romantyzmu" Sismondi'ego i rosyjskich narodników oraz krytycznego względem leninizmu stanowiska Rozy Luksemburg, a z drugiej strony — walka z „burżuazyjnymi apologetami", jak: Struve, Tugan-Baranowski i inni. Stalin ma już inne dwa fronty, a więc lewicę partii bolszewickiej, grupę Trockiego, Zinowiewa i ich zwolenników oraz prawicę w grupie Rykowa, Bucharina i innych. Jak widać z tego, autor nawiązuje do nastawień politycznych Związku Sowieckiego z ostatniej doby.

Analizując poglądy Lenina na reprodukcję, autor kolejno omawia szereg zagadnień. Punktem wyjścia jest kwestia realizacji, czyli „rozmieszczenia wszystkich części wytworu społecznego", a więc środków produkcji i przedmiotów spożycia. Według Lenina, rozwijający się kapitalizm sam sobie stwarza rynek, oddzielając producentów od środków produkcji, rozkładając włościaństwo na burżuazję i proletariat. Drobne i średnie gospodarstwo rolne nie jest zdolne do reprodukcji w skali rozszerzonej, musi więc ustępować przed gospodarką kapitalistyczną, bowiem wraz z rozwojem techniki naturalną tendencją rozwojową jest przekształcenie drobnego gospodarstwa w wielkie zgodnie z wymaganiami rentowności. Prawem reprodukcji w skali rozszerzonej jest według Lenina szybszy wzrost produkcji środków wytwórczych, niż produkcji przedmiotów osobistego spożycia. Tkwi w tym zjawisku właściwe kapitalizmowi przeciwieństwo między produkcją i spożyciem a zarazem zasadnicze przeciwieństwo między społecznym charakterem produkcji i prywatnym charakterem spożycia. Cechą kapitalizmu nie jest więc ani harmonia, ani proporcjonalny podział wytworów między różne gałęzie produkcji, ale właśnie nieproporcjonalność. Przeciwieństwa kapitalizmu istnieją w nim obiektywnie, a nie są rezultatem złej polityki gospodarczej. Przeciwieństwa te są dźwignią rozwoju kapitalizmu, który według Lenina może do pewnego stopnia stworzyć reprodukcję w skali rozszerzonej. Te same jednak przeciwieństwa prowadzą kapitalizm nieuchronnie do upadku.

Ekonomika sowiecka jest przejściem od kapitalizmu do komunizmu. Reprodukcja w tym okresie przejściowym jest według Lenina „jednością rozszerzonej reprodukcji dóbr materialnych i socjalistycznych stosunków wytwórczych". Autor przytacza szereg wskazań Lenina w kierunku osiągnięcia tego celu, a więc: rozbudowa produkcji socja-

listycznej, zniszczenie klas społecznych przez nieubłaganą walkę klasową, dyktatura proletariatu, planowość gospodarki itp. Ekonomikę okresu przejściowego cechuje według Lenina jeszcze szereg przeciwieństw, jak: walka kapitalizmu i socjalizmu, przeciwieństwo między udoskonalonym typem władzy politycznej a ekonomicznym zaniedbaniem kraju, przeciwieństwo między światem kapitalistycznym a Związkiem Sowieckim, przeciwieństwo między wielkim przemysłem socjalistycznym a drobnym gospodarstwem włościańskim, opartym na zasadzie gospodarki indywidualnej. Stąd też jedno z głównych zadań ekonomiki okresu przejściowego — kolektywizacja rolnictwa, zdławienie „kułactwa".

Stalin — w przedstawieniu autora — prowadzi i rozwija nadal dzieło Lenina. Jako charakterystyczną cechę poglądów i dążności Stalina autor przede wszystkim uznaje tezę o „jedności rozszerzonej reprodukcji wytworów materialnych i socjalistycznych stosunków wytwórczych". Następnie przytacza szereg zaleceń Stalina, a więc: dyktatura proletariatu; rozszerzenie czynnika planowości w gospodarstwie, głównie w kołchozach; zasada jedności produkcji i spożycia i stąd hasło zamożności wszystkich członków kołchozów; wzrost „uspołecznionego sektora" i pogląd na spożycie jako na środek podwyższenia produkcji; walka z „urawniłowką" czyli z zasadą mechanicznej równości wszystkich; rozwinięty obrót towarowy między miastem i wsią przy zachowaniu prymatu produkcji nad handlem.

Pod względem teoretycznym Stalin — w ujęciu autora — rozwiązuje kilka zagadnień. A więc: problem socjalistycznej industrializacji, mającej za zadanie „dogonić i przegonić technikę rozwiniętych krajów kapitalistycznych" oraz wymagającej odpowiedniego tempa rozwoju; problem socjalistycznego gromadzenia zasobów, polegający na konieczności ulepszenia rachunkowości i na okrzepnięciu przedsiębiorstw, co umożliwia dojście do całkowitej odbudowy przemysłu, rolnictwa i transportu; problem socjalistycznej rekonstrukcji gospodarstwa rolnego, które musi być dociągnięte do poziomu przemysłu w drodze kolektywizacji, rozwoju kołchozów i sowchozów; konieczność „rozwiniętego ataku socjalistycznego na całym froncie". Konkluzja tych rozważań — to stwierdzenie, że Związek Sowiecki wyszedł już z okresu przejściowego i wstąpił w okres socjalizmu, „gdyż socjalistyczny sektor trzyma teraz w ręku wszystkie dźwignie całego gospodarstwa narodowego".

Jan Eugeniusz Grabowski.

Egner Erich: Blüte und Verfall der Wirtschaft. Eine Theorie der wirtschaftlichen Entwicklung. (Deutsche Schriften zur Volkswirtschaftslehre, Heft 1). Leipzig, Felix Meiner Verlag, 1936. str. 183.

Warto zwrócić uwagę na tę pracę, nie ze względu na jej własną wartość, lecz jako na wyraz prądów nurtujących życie umysłowe i naukowe Niemiec współczesnych. Na jej reprezentatywny charakter wska-

zuje chociażby fakt, że rozpoczyna ona serię prac, wydawanych przez dwóch oficjalnych przedstawicieli nauki ekonomii, profesora Jessena z Uniwersytetu i Jechta z Wyższej Szkoły Handlowej w Berlinie; jest to młodsze pokolenie ekonomistów niemieckich, a należy do niego i sam autor, docent Wyższej Szkoły Handlowej w Lipsku. To młodsze pokolenie, jak o tym można sądzić z przedmowy wydawców, czuje się tak, jak twórcy szkoły historycznej niemieckiej z przed stu lat; pragnie budować na nowo w przeświadczeniu, że to, co było dotychczas, nie odpowiada potrzebom nowego ducha czasu. Rozkład form dotychczasowych życia gospodarczego wymaga odmiennej orientacji ideowej, która też wskutek tego musi posiadać silne zabarwienie praktyczne; nie może to więc być teoria dla teorii, którą traktuje się z takim samym lekceważeniem, jak hasło sztuka dla sztuki wieku XIX. Duchowi dnia dzisiejszego nie może odpowiadać ani sceptycyzm filozoficzno-etyczny tego wieku, ani „formalizm" stworzonej przez niego teorii ekonomii; trzeba przezwyciężyć jedno i drugie, aby kształtować nowe życie. Przewodnikiem na terenie filozoficznym jest przede wszystkim Max Scheler, na polu ekonomii Gottl-Ottlilienfeld, w mniejszym i raczej nieznacznym stopniu nie tylko Sombart, lecz co dziwniejsza, i Spann ze swoim uniwersalizmem. Ci mistrze nie mogli wyposażyć swych adeptów w jasność myśli, toteż, jeżeli uwzględni się jeszcze, że ci adepci stawiają swe pierwsze kroki, rezultatem być musi wielka mgławicowość, żeby nie powiedzieć chaotyczność poglądów; dołącza się do tego tradycyjna w literaturze naukowej niemieckiej, a spotęgowana jeszcze u współczesnego pokolenia piszącego, ciężkość stylu i sztuczność wysłowienia, które sprawiają nie tylko, że lektura tej pracy nie należy do przyjemności, lecz nadto, że prawie nigdy nie można być pewnym, czy się dobrze chwyta i wiernie oddaje jej myśli przewodnie.

Problem, któremu jest poświęcona omawiana praca, dotyczy rozkwitu i upadku gospodarczego; wprawdzie autor w podtytule mówi o rozwoju gospodarczym, jednak nie oddaje to istoty zagadnienia, gdyż przeciwstawia się on w sposób bardzo stanowczy dotychczasowym pojęciom rozwoju, względnie postępu, wprowadzając właśnie w ich miejsce pojęcie rozkwitu i upadku. Pozostawmy na razie to zasadnicze zagadnienie, tym bardziej, że jakie takie jaśniejsze wyobrażenie o tym, co autor rozumie przez rozkwit i upadek, uzyskać można z wielkim trudem po przestudiowaniu całej pracy; zresztą okaże się, że to przeciwstawienie i ta różnica będą w gruncie rzeczy pozornymi. Jakkolwiek bądź rzecz się ma ze znaczeniem tych pojęć, w każdym razie autor odrzuca w sposób zdecydowany dotychczasowe teorie rozwoju i postępu, dzieląc je na dwie grupy, mechaniczne i organiczne. Do pierwszych zalicza teorie, dość mało zresztą sprecyzowane, szkoły klasycznej, i teorię materializmu dziejowego Marxa, do drugich koncepcje szkoły historycznej, znajdujące w szczególności wyraz w rozmaitych podziałach na stadia rozwoju gospodarczego. O bankructwie tych poglądów świadczyć ma zdaniem autora okoliczność,

że z pierwszych zrezygnowała nowsza teoria, zadowalając się bezbarwną koncepcją dynamiki, z drugich zaś historia gospodarcza, uznając je za zbyt ubogie w treść i zbyt jednostronne dla interpretacji rzeczywistości historycznej. W oczach autora, zasadniczym brakiem jest przejawiająca się według nich w rozwoju gospodarczym konieczność przyczynowa; historię gospodarczą, jak każdą historię, tworzy człowiek, który nie podlega konieczności przyczynowej o typie przyrodniczym, lecz działa pod nakazem konieczności innego rodzaju, nie odbierającym mu swobody decyzji. Aby to wyświetlić, trzeba wejść w głąb i uchwycić samą istotę działalności gospodarczej, wtedy bowiem dopiero odsłonią się prawa rządzące i gospodarstwem i historycznym stawaniem się gospodarstwa.

Posługując się całym aparatem filozoficznego rozumowania, autor dochodzi do sformułowania „i d e i" gospodarstwa, które, z zastrzeżeniem, że jego myśl została dobrze zrozumiana, oddać można w sposób następujący: gospodarstwo jest to używanie środków materialnych, zdążające do przezwyciężenia zależności od natury i popędów (Natur- und Triebgebundenheit), mające na celu stworzenie warunków materialnych dla kultury duchowej jednostki, żyjącej w grupach społecznych, opartych przede wszystkim na węzłach krwi. Wydawać się to może określeniem nieco przydługim, na wszystkie te jednak momenty autor kładzie zasadniczy nacisk i wydobywa je z wielkim zachodem skomplikowanych rozumowań. Przypisywane im przez autora znaczenie stanie się jasnym, jeżeli zwróci się uwagę, że chodzi mu o przeciwstawienie się f o r m a l i z m o w i panującej teorii ekonomii. Ta teoria zajmuje się formalnym postępowaniem gospodarczym bez względu na jakąkolwiek inną motywację, poza dążeniem do najlepszego wyzyskania środków materialnych; normą dla takiego postępowania jest, jak wiadomo, tzw. racjonalizm gospodarczy. Jeżeli się odrzuci tę formalną charakterystykę czynności gospodarczych, pozostanie jako kryterium owa różnorodna motywacja, w skład której wchodzić będą wszystkie postulaty kulturalno-etyczne jednostki żyjącej w zbiorowości. Znajduje w tym wyraz to zasadnicze nastawienie filozoficzne, które polega na identyfikowaniu bytu i powinności, a raczej na uznawaniu za jedynie istotne i prawidłowe nie tego, co jest, lecz tego, co być powinno; jest to cecha wspólna z uniwersalizmem S p a n n a, sięgająca zresztą głęboko w przeszłość aż do tomizmu. Wolno stać oczywiście każdemu na takim stanowisku, należy jednak zdawać sobie sprawę z tego, że w ten sposób uniemożliwia się jakąkolwiek teorię w ekonomii. Teoria może istnieć tylko wtedy, jeżeli opiera się na p r a w i d ł o w o ś c i zjawisk gospodarczych, którą stwarzają właśnie formalne cechy racjonalizmu gospodarczego; prawidłowość oparta na motywacji innej, aniżeli formalno-gospodarcza, jest z natury rzeczy zupełnie nieokreśloną i zupełnie nieuchwytną. Dowodzą tego zresztą i rezultaty, uzyskane przez autora. Poza ową „ideą" gospodarstwa, nic z tego nie wynika, co by mogło stanąć równorzędnie obok formalistycznej teorii ekonomii.

Z „i d e i" gospodarstwa wyprowadza jednak autor konsekwencje

dla swojej koncepcji rozkwitu i upadku. Idea gospodarstwa, absolutna i zawsze jednakowa w swej istocie, materializuje się niejako w różnych postaciach zależnie od szczególnych warunków czasu i miejsca. Człowiek nie może ogarnąć jej w całości, lecz ujmuje ją z rozmaitych punktów widzenia i z różnych perspektyw. Powstaje z tego „etos" gospodarczy, właściwy danej epoce, jako obiektywna norma uznawana przez daną grupę społeczną, ilustruje się to na przykładzie średniowiecza i epoki kapitalistycznej. Ten „etos" wyrasta na podkładzie konkretnych warunków historycznych, warunki te jednak ulegają nieustającym zmianom. Jest to punkt zaczepienia dla uchwycenia myśli autora co do owego rozkwitu i upadku gospodarczego, a raczej dla wyjaśnienia sobie, jak to autor może rozumieć. Rozkwit byłby wtedy, jeżeli istnieje zgodność między utrwalonym „etosem" a konkretnymi warunkami, jeżeli więc członkowie grupy społecznej nie mają poczucia, że etos panujący nie odpowiada faktycznemu stanowi rzeczy. Jeżeli ten rozkwit nie ma być unicestwiony, wówczas zatrata tego poczucia, spowodowana przez zmianę konkretnych warunków, musi wytworzyć dążenia do innego sformułowania normy działania gospodarczego. W przeciwnym razie, gdy utrzymywać się będzie „nierozum" (Unvernunft), gospodarstwo znajdzie się w upadku; jako znamiona takiego upadku wymienia autor dwa ekstremy: ubóstwienie (Vergötzung) gospodarstwa, to znaczy przyznawanie mu nadmiernej wagi w stosunku do innych sfer życia społecznego, lub oddanie go w niewolę (Versklavung) przez podporządkowanie, np. na rzecz państwa. Wszystko to przypominać się zdaje konstrukcję teorii materializmu dziejowego, polegającą jakby na odmiennej szybkości przemian nadbudowy prawno-społecznej i podbudowy gospodarczej; tutaj „etos" gospodarczy może pozostawać w tyle poza przemianami konkretnych warunków.

Autor pragnie wyjaśnić swoją teorię na przykładzie epoki kapitalistycznej. Trudno dać jasny wyciąg z tych wywodów raczej chaotycznych, można jednak ograniczyć się do zagadnienia „etosu" właściwego tej epoce i procesu jego przemian, gdyż jest to sprawa centralna, stanowiąca o całej teorii. Ten „etos" wytworzył się w okresie wczesnego kapitalizmu i był sankcjonowaniem przedsiębiorczości jednostek, kierujących się dążeniem do zysku a nie do zaspokojenia potrzeb, jak to rzekomo było w średniowieczu. W tej atmosferze gospodarstwo staje się celem samo dla siebie i uzyskuje pełną autonomię; ceny kształtujące się w ramach nowoczesnego rynku opierają się wyłącznie na subiektywnym wartościowaniu a nie na jakichkolwiek kryteriach o szerszym zasięgu. Praca staje się tylko środkiem do zdobywania dóbr, odczuwanym jako zło konieczne; zanika „etos" pracy w sensie jej własnej wartości moralnej. Ustrój kapitalistyczny zaczyna tracić uzasadnienie etyczne wśród coraz szerszych kół, nie korzystających z jego dobrodziejstw i skazanych na niedolę (Not); nowy ustrój, wprowadzający w miejsce wolnego rynek regulowany, winien przezwyciężyć ten upadek gospodarstwa i zrealizować nowy „etos".

Wiele jest niejasności w biegu myśli autora; nie wiemy np. na

pewno, czy ów „etos" kapitalistyczny odpowiadał kiedykolwiek w całej pełni „idei" gospodarstwa czy też był zawsze wypaczeniem tej idei, wywody autora bowiem nie pozwalają na zupełnie zdecydowaną interpretację. W każdym razie jednak występuje tutaj na jaw jego podstawowa koncepcja rozkwitu i upadku gospodarczego, którą można określić w sposób następujący. Wszystko zależy od oceny danego ustroju ze strony tych, którzy w nim uczestniczą. Jeżeli ten ustrój jest oceniany (zapewne przez jakąś większość) jako sprawiedliwy, mamy rozkwit gospodarczy, jeżeli ta ocena jest ujemną, grozi upadek, o ile nie znajdą się w społeczeństwie siły zdolne do jego „umoralnienia". Jest to więc przeniesienie sprawy na grunt psychologiczny w rozumieniu psychicznych stanów zadowolenia lub niezadowolenia etycznego, nie wchodzą zaś tutaj w rachubę momenty obiektywno-rzeczowe, takie, jak lepszy stan zaspokojenia potrzeb (stopień dobrobytu), większa trwałość egzystencji materialnej, lepsze wyposażenie w środki wytwórcze itp. W świetle tego kryterium mogłoby się okazać, że większy dobrobyt i zamożność, stwierdzone w sposób niewątpliwy, nie świadczą o rozkwicie, jeżeli brak zadowolenia etycznego. Występuje tu sprzeczność kryteriów, z których każde może mieć swoje uzasadnienie; można przecież stwierdzać gospodarczy dobrobyt, a równocześnie wskazywać na braki z punktu widzenia sprawiedliwości społecznej. Mimo woli sam autor daje się pociągnąć w tym kierunku. Na kilku miejscach swojej pracy (str. 98 i 128) poświęca dłuższe wywody sprawie postępu gospodarczego, który w myśl jego teorii byłby wątpliwy, gdyby ludzkość musiała ciągle przezwyciężać braki i ze stanu upadku wracała do stanu rozkwitu, niekoniecznie lepszego od poprzedniego. Autor sądzi, że ludzkość uczy się i zbiera doświadczenia, wskutek tego też istnieje postęp realny i uchwytny, wyrażający się w całym szeregu znamion obiektywnych tego samego rodzaju, co wymienione poprzednio.

Wątpić można, czy teoria autora przyniosłaby jakikolwiek pożytek historykowi gospodarczemu. Według jego opinii, zrozumienie „idei" gospodarstwa stanowić ma conditio sine qua non przy badaniu zagadnień tworzenia się gospodarstwa (Werdegesetze der Wirtschaft). Samo już sformułowanie „etosu" gospodarczego danej epoki musi być zadaniem ryzykownym i narażonym na dowolne i chwiejne koncepcje; epoki rozwoju wyróżniane na podstawie rozmaitych kryteriów obiektywno-rzeczowych, mimo całej swojej niedoskonałości, stoją na gruncie bez porównania mocniejszym. Interpretecja przemian ograniczałaby się w myśl autora wyłącznie tylko do owej psychologii niezadowolenia etycznego. Być może, że w wielu wypadkach byłby to moment decydujący, jakikolwiek jednak ekskluzywizm w stosowaniu takiej zasady heurystycznej wydawać się musi rzeczą nie do pomyślenia.

Mimo te wszystkie zarzuty i zastrzeżenia, nie należy sądzić, aby ta praca była bezwartościową, a przynajmniej, aby jej lektura nie była pożyteczną. Jest w niej pewna świeżość i bije w niej silne tętno żywego odczuwania współczesnych problemów naukowych i życiowych; zapoznanie się z odmiennym i krytycznym stanowiskiem zawsze może

wyjść na korzyść. Trzeba bowiem jeszcze podkreślić, że autor swoim poziomem wykształcenia niewątpliwie stoi na wysokości zadania, co rzuca korzystne światło na stopień przygotowania pracowników naukowych we współczesnych Niemczech; jeżeli nie osiągnął pozytywnych wyników, to winę ponosi skierowanie wysiłku umysłowego na ślepy tor poszukiwania „idei" istniejącej przed faktami.

Tadeusz Brzeski.

Huber Karl: Die Anfänge des Liberalismus im Mittelalter. München u. Leipzig 1936, str. 158.

Autor chce przedstawić zarodki liberalizmu, jako pewnej postawy duchowej, a nie genezę kapitalizmu: chce wykazać pewne istotne źródła myśli i poczynań nowożytnej ery, nie mając zresztą zamiaru dawać ściśle historycznego, chronologicznego przedstawienia odnośnych dziejów duchowo-gospodarczo-społecznych.

Pojęcie liberalizmu u autora jest inne, niż powszechnie używane (jako idee oświecenia, rewolucji francuskiej itp.). Autor rozpatruje te wszystkie zjawiska, które stały w jakiś sposób w opozycji do swego czasu, do średniowiecza. Opozycja przeciw duchowi średniowiecza — to jest ten „liberalizm". W dziedzinie religii i filozofii, jak również gospodarstwa wyszukuje autor ludzi i uwypukla prądy, które, świadomie czy nieświadomie, atakowały i zmieniały średniowieczny obraz świata i postawę życiową średniowieczną. Wobec rozbieżnych poglądów (wahających się w granicach 500 lat) co do granicy końcowej średniowiecza, pojmuje autor średniowiecze jako okres pewnej stosunkowo jednolitej postawy duchowej, stojącej pod władztwem jednej wielkiej myśli: królestwa Chrystusa dla całego świata. Średniowiecze, to ten „duch czasu", w którym triumfującemu Kościołowi dana jest wszelka władza ziemska i poddani mu są wszyscy władcy świeccy od rycerza do cesarza; w którym Kościoła-Pośrednika potrzebuje każdy śmiertelnik, by być złączonym z Bogiem; w którym hierarchiczny Kościół każdemu człowiekowi — klerykowi czy laikowi — wskazuje jego miejsce tu na ziemi, daje mu rangę i godność, jego życie wewnętrzne i zewnętrzne poddaje swym regułom i prawom. A więc, autor chce wykazać te poglądy i dążenia, które stały w opozycji przeciwko wszechwładzy Kościoła, mając na celu wyzwolenie jednostki, które stały się podłożem dla prądów późniejszych znanych pod nazwą liberalizmu.

W rozdziale o „przeciw-prądach w dziedzinie ducha" zestawia autor postacie św. Franciszka z Assyżu, św. Tomasza z Akwinu, mistrza Eckeharta, Dante'go, Marcina Lutra. Wspólne im wszystkim ma być to, że nie są już więcej „nieświadomie ukryci" w transcedentnej mocy reprezentowanej przez średniowieczny Kościół, w którą bezwarunkowo wierzył człowiek średniowieczny „nie w samym sobie żyjący". Ukrycie i bezpieczeństwo odnajduje św. Franciszek w osobistym, rezygnującym z wszelkiego pośrednictwa, stosunku do Boga;

ma to być źródło „religijnego indywidualizmu", polegającego na dążeniu do świętości przez własną bezpośrednią samowiedzę religijną, bez wskazówek Kościoła-Pośrednika, w oparciu o własne sumienie i odpowiedzialność, co zresztą nie musi się łączyć z wrogim usposobieniem wobec Kościoła. Inni, jak Luter, ratunek widzą w łasce Bożej, mogącej być udziałem każdego pojedynczego człowieka, albo mistycznie odczuwają, jak Eckehart, że Bóg w nich samych jest i działa, w samotności chcą zjednoczyć się z Bogiem. Dante żąda wolności w dziedzinie religijno-duchowej, głosi równouprawnienie Kościoła i świeckiego państwa. Św. Tomasz nie odrzuca wprawdzie schronienia jednostki w wspólnocie, ale właśnie w jego dowodzeniu o konieczności Kościoła tkwi utrata owej nieświadomej, przez wiarę prostą danej pewności. Reprezentując syntezę między chrystianizmem a Arystotelesem, wprowadził on, wedle autora, do chrześcijaństwa ciało obce, które przyczyniło się do obalenia mocy Kościoła. Tymi samymi koniecznościami państwa, które u św. Tomasza uzasadniały prymat papieża nad cesarzem, udowadniali scholastycy Duns Scotus i Jandun przeciwieństwo w „defensor pacis". Recepcja Arystotelesa była początkiem humanizmu, powrotu do antyku. Nie znaczy to oczywiście, jakoby św. Franciszek, św Tomasz, Eckehart i in. byli „liberałami", ale autor podkreśla, że oni i inni w tym duchu idący stanowią przygotowanie nowych czasów, że bez nich, bez ich dzieł i nauk byłby liberalizm nie do pomyślenia.

Poczucie schronienia w wspólnocie, w łonie wszechwładnego Kościoła usuwa się, dusza i sumienie pojedynczego człowieka zmaga się z transcedentnością, szuka własnego kierownictwa. Ale nie tylko w dziedzinie religii, lecz także w sferze doczesnego życia rozluźniają się więzy średniowiecza. W drugim rozdziale swej rozprawy wykazuje autor jak wskutek wzrostu zaludnienia, potrzeb itd. rozwija się zwolna zmiana stylu gospodarczego i politycznego życia. Jak zawód, zrazu będący służbą czy urzędem, staje się coraz to bardziej „interesem", jak z wielkiej wspólnoty wydzielają się poszczególne grupy (gildie, cechy, bractwa czeladnicze), które wiodą odrębne życie, zrazu w obrębie wspólnoty, później w opozycji do niej. Te zjawiska odbywają się oczywiście na podłożu zmian duchowej atmosfery. Poprzez świadomość odrębności grupowej rozwija się świadomość własna jednostki. Tę ewolucję usiłuje autor wykazać na powstawaniu związków kupieckich, usuwanych potem przez bogacącego się pojedynczego kupca. W płaszczyźnie politycznej opisuje związki miast i związki książąt, które również z biegiem czasu ustępują miejsca samowładzy pojedynczego miasta i pojedynczego księcia. Opisuje więc powstanie miasta z władztwa pana ziemi, zróżniczkowanie zawodów w mieście (Hauswerk — Lohnwerk — Preiswerk), powstanie handlu międzymiastowego i miedzynarodowego, gildyj i ich stosunku do Kościoła i pana miasta, powstanie cechu i jego politykę, związków czeladniczych, wreszcie doktrynę i praktykę gospodarczą scholastyczną. Następnie kreśli autor przeobrażenia w politycznym „stylu życia",

przymierza cesarza i miast przeciwko książętom, rozpadanie się związków miast, przewagę potęgi książąt nad cesarzem, rolę Złotej bulli, upadek miast i zwycięstwo państw terytorialnych. Gdy zanikła wiara w wielkie uniwersalne królestwo Chrystusa, gdy cesarz nie czuł się już przez Boga przeznaczonym władcą Zachodu, lecz panem ziemi, dążącym do wzmocnienia przede wszystkim potęgi swego domu, rozsprzedającym cesarstwo po kawałku książętom za powierzchowną uległość, wówczas, już z końcem okresu Hohenstaufów, cesarstwo uniwersalne zanika, średniowiecze jest przezwyciężone.

W zakończeniu zaznacza autor, że „budząca się świadomość" nowych czasów doprowadziła do rozpadnięcia się wszelkiego ładu, do walki wszystkich przeciw wszystkim, i ten liberalizm jest dziś duchowo przezwyciężony i będzie też w praktyce coraz bardziej tracił swe znaczenie. Dzięki tej, przez liberalizm w najszerszym sensie „rozbudzonej świadomości", winna dojść ludzkość do pogłębienia poznania nowego ładu. Ale odkrycie osobowości i samoodpowiedzialnego sumienia jest nieodwołalne.

Autor zręcznie zestawia fakty i ich oświetlenie znane i uznane w literaturze historycznej, na poparcie swego rozumienia dziejowej ewolucji. Czasem jednak owo sumaryczne wyczucie „stylu" dziejowego, przeskakując zjawiska odmiennej natury, przybiera charakter wizjonerstwa historycznego, które znów ma to do siebie, iż może mu być przeciwstawione inne wizjonerstwo, w akurat przeciwnym zmierzające kierunku. Niemniej ciekawie podaje autor źródła „liberalizmu", na które w tym zestawieniu dotąd nie wskazywano.

M. Karpiński.

Lauffer Siegfried: Die platonische Agrarwirtschaft. (Vierteljahrschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte, Bd. XXIX, 1936, str. 233—269).

Wśród myślicieli greckich, którzy zajmowali się problemem udoskonalenia polityczno-społecznego ustroju starożytnej Grecji, naczelne miejsce zajmuje Plato. Idealne państwo Platona posiada już własną bardzo bogatą literaturę; badacze od dawna zajmują się tą dziedziną twórczości Platona, dochodząc w wartościowaniu jego planów ustrojowych do najróżnorodniejszych sądów. Warto przypomnieć, że dla niektórych jego plany — to skrajna utopia (np. Poehlmann w swojej Geschichte der sozialen Frage und des Sozialismus in der antiken Welt, Berlin 1925, vol. II, p. 238, określa platońskie pomysły reformatorskie jako „grossartige Verirrung"). W kwestiach tych, w których najdrobniejszy szczegół był już wszechstronnie interpretowany, nie łatwo powiedzieć coś nowego i dać nowe ujęcie, posiadające wartość badawczą. Tego zadania podjął się autor omawianego studium, i — trzeba to już na tym miejscu powiedzieć — z wynikiem pozytywnym.

We wstępie swych rozważań zwraca on uwagę na ważny fakt w zakresie badań nadplatońskich. Mianowicie dzięki badaniom Egger-

manna, który wykazał, że list Platona do Diona jest autentyczny, a co więcej ma charakter autobiograficzny, można z dużym prawdopodobieństwem przypuszczać, że nauka Platona o państwie nie była czystą spekulacją, ale miała swe źródło w jego dążeniach politycznych i w konkretnych zamierzeniach reformatorskich. Wychodząc z tego słusznego założenia, autor wyraża przekonanie, że dla zrozumienia i oceny platońskich koncepcyj ustrojowych wielką wartość posiadają porównania z realnymi stosunkami prawno-politycznymi i gospodarczo-społecznymi ówczesnej Grecji, o jakich w dużej mierze informują nas zachowane inskrypcje. Dopiero na takiej podbudowie badawczej można wyznaczyć platońskiej nauce o państwie właściwe miejsce w dziejach umysłowych prądów socjalnych, to jest stwierdzić, co jest u Platona w tym zakresie reformatorskiego i samorodnego a co zaczerpniętego z życia.

Podawszy schemat ustroju gospodarczo-społecznego w idealnym państwie Platona, L. rozpatruje po kolei najważniejsze elementy platońskiego ustawodawstwa agrarnego. A więc podział gruntów na łany, rozmieszczenie ich w jednakowej odległości od miasta, przy uwzględnieniu ich stopnia urodzajności (zasada równowartościowości gruntu), nierozłączność pewnych typów jednostek gospodarczych, położonych w miastach z odpowiadającymi im gospodarstwami wiejskimi, niepodzielność łanu, niemożność wyzbywania się gruntu i testamentarnego dziedziczenia, określenie prawnego stosunku łanu do właściciela (ziemia jest wspólną własnością rodziny) i do państwa. Dalej L. omawia platońską koncepcję socjalnej pozycji chłopa, na którego pracy ma opierać się cała gospodarcza struktura państwa (chłop jest głównym producentem „der Träger der Urproduktion") i jego stosunek do pracodawcy-ziemianina, przeprowadzając paralele z realnymi stosunkami w Sparcie, na Krecie i w Atenach. W związku z gospodarczą funkcją obywatela w państwie platońskim L. omawia pogląd Bisingera, streszczający się w tezie, że obywatel miał p r a c o w a ć na roli. Lauffer wykazuje w sposób przekonywujący błędność tej tezy i stwierdza, że obywatel platoński miał tylko ż y ć z roli („Der Bürger ist nicht „Bauer", γεωργός sondern „Grundbesitzer", γεωμόρος). Zatem chłop miał pracować na roli, obcy przybysze mieli się zająć rzemiosłem i handlem, a wolny obywatel winien konsumować, rządzić domem i prowadzić politykę. L. charakteryzuje wyczerpująco społeczną i gospodarczą pozycję owej warstwy niewolnych chłopów, mających pracować na roli. Ponieważ w tej kwestii istnieją wśród badaczy sprzeczne poglądy, L. stara się ją możliwie jasno sformułować, pomagając sobie porównaniami z pozycją społeczną spartańskich helotów.

Z kolei L. referuje ustawodawstwo Platona w zakresie planowania rozdziału wytworów produkcji, a to: organizacja targu, dostaw, k o n t r o l a cen i tzw. s y s s i t i a. W szczególności, naprowadzając trafne analogie z organizacji targu w Atenach, zwraca uwagę czytelnika na organizację targu, w której Plato przeznacza $^1/_3$ produktów rolnych dla rzemieślników i kupców, $^2/_3$ natomiast dla obywateli i chłopów. Dłużej zatrzymuje się nad rozbieżnymi interpretacjami problemu organizacji

konsumcji w państwie platońskim. Wedle jednych konsumcja ta jest zorganizowana na zasadzie kolektywnej, wedle innych ma charakter indywidualny. W związku z tym L. porusza kwestię zrzeszeń obywateli dla racjonalnej organizacji konsumcji, o których Plato — rzecz dziwna — nic bliżej nie mówi, jakkolwiek zalicza je do najważniejszych urządzeń swego idealnego państwa. L. wyjaśnia instytucję syssitiów odmiennie od Bisingera; mianowicie przy pomocy fragmentu napisu z Gortyny, opublikowanego przed laty przez Halbherra (American Journal of Archeology, Ser. II, vol. I 1897, pp. 226 sqq.), wykazuje, że syssitie już dawniej znano na Krecie, a zatem nie były one wymysłem Platona. Wiadomo również, że instytucje takie istniały w Sparcie. Według Plutarcha, każdy właściciel ziemski musiał dla syssitii dostarczyć 82 medimnów zboża i tyleż innych produktów. Tę ostatnią analogię również naprowadza L. zaznaczając, że w Sparcie syssitie nie miały charakteru społecznego ani gospodarczego, lecz miały na celu wychowanie obywatelskie, usprawnienie fizyczne obywateli i przygotowanie ich do służby wojskowej, czyli miały zdyscyplinować jednostkę i poddać ją całkowicie państwu. Charakter ich był więc na wskroś polityczny. Podobnie — wedle L. — rzecz się miała z syssitiami u Platona, któremu obcą była myśl racjonalnej organizacji ustroju gospodarczego w celu zaprowadzenia powszechnego dobrobytu materialnego.

Z kolei L. zastanawia się nad problemem istnienia pieniądza w państwie platońskim i wbrew twierdzeniom Bisingera, że Plato w swoim planie gospodarczym nie uwzględnia pieniądza, podnosi, że pojęcie „cena“ (τιμή) i „zysk“ (κέρδος) wskazują u Platona na gospodarkę pieniężną.

Oceniając ogólnie ze stanowiska gospodarczego państwo Platona, L. słusznie zauważa, że za wyjątkiem hellenistycznego Egiptu nie znamy w świecie antycznym całości gospodarczej, która by we wszystkich swych funkcjach była tak jasno i celowo sformułowana jak właśnie ustrój gospodarczy Platona, po czym omawia poglądy Wilamowitza, Bisingera, Beckera, Poehlmanna i Partscha, odnoszące się do ogólnego charakteru państwa platońskiego. W związku z sądami niektórych badaczy, że jednostka w państwie platońskim miała być podporządkowana interesom zbiorowości, że państwo to miało mieć ścentralizowaną organizację gospodarczą i socjalistyczną podbudowę (równy udział obywateli w środkach produkcji, planowa organizacja konsumcji itd.), L. słusznie stwierdza, że w państwie platońskim są tylko niektóre elementy ustrojowe o charakterze „socjalistycznym“, gdyż w zasadzie indywidualna i prywatna gospodarka jest w nim zastąpiona przez państwową i kolektywną, a jedynie na pewnych odcinkach życia gopodarczego miała istnieć wydatna interwencja państwa. Co się tyczy interwencji państwa w zakresie indywidualnej gospodarki rolnej, to mimo wszelkich pozorów reform „socjalistycznych“, zdaniem L., nie chodziło w nich o równy podział ziemi, a jedynie o stworzenie racjonalnych podstaw dla samowystarczalnej gospodarki łanowej.

Z kolei L., przeciwstawiając się wywodom Bisingera i Poehlmanna,

którzy w państwie platońskim dopatrują się koncepcji etycznej i harmonii socjalnej, jeszcze raz stwierdza, że państwo to było w pierwszym rzędzie koncepcją polityczną, której miały się podporządkować postulaty gospodarcze i społeczne. W tym miejscu swych wywodów przypomina on określenie Sombarta, który istotę takiej gospodarki (tj. podporządkowanej celom politycznym) nazywał „estetyczną", w przeciwieństwie do „etycznych" koncepcyj gospodarczych. Dalej L. zwraca uwagę na niektóre funkcje socjalne państwa platońskiego, a między innymi na wspólnotę (*κοινόν*), która obejmowała nie tylko wszystkich obywateli, ale także i nieobywateli. Zarówno chłopi jak rzemieślnicy i kupcy (ci ostatni przez przydział $^1/_3$ produktów rolnych) mieli zapewnione ze strony państwa wyżywienie. Przy czym dodaje, że obywatel był nie tylko właścicielem środków produkcji, ale także samego chłopa, który w gruncie rzeczy był niewolnikiem; praca zaś rzemieślników i kupców była również podporządkowana interesom obywateli.

Na koniec L. zastanawia się nad platońskim programem gospodarczym w jego historycznym rozwoju. Naturalnym wzorem musiało być dla Platona greckie państwo-miasto (*πόλις*) i nie mieli — zdaniem L. — racji różni badacze, dopatrujący się w państwie Platona pomysłu utopijnego, nie posiadającego żadnych realnych podstaw i analogij z rzeczywistością. L. wykazuje, że ślady gospodarki państwowej greckiej, zachowane w inskrypcjach, przeczą słuszności tych poglądów. Wspomina on o ingerencji państwa w sprawy gospodarcze w Atenach w V w. przed Chr., o organizacji konsumcji, o instytucji inspektorów zbożowych (*σιτοφύλακες*), którzy spełniali nie tylko funkcje policji targowej, ale mieli także władzę nad regulacją wwozu i wywozu oraz rozdziału towarów. Także i w innych państwach greckich można znaleźć dobre analogie w tym względzie. L. przypomina ponadto o prawie zbożowym na Samos (dotyczącym planowej organizacji konsumcji) oraz o napisie z Delos, mówiącym o ustawie dotyczącej materiałów opałowych. Te i inne przykłady słusznie, zdaniem L., wskazują na to, że ingerencja państwa w życie gospodarcze nie jest u Platona doktrynerską teorią, ale wypływa z jego obserwacyj życiowych. Jest jednak w koncepcji państwa platońskiego — zauważa L. — jedna tendencja, która stoi w sprzeczności z *polis*, mianowicie dążność do nadania państwu cech „arystokratycznych" i „spartańskich", a dalej oparcia życia gospodarczego na rolnictwie a ograniczenia do minimum gospodarczej roli rzemiosła i handlu, tj. dwóch fundamentalnych czynników rozwoju greckiej *polis*. Te oczywiste cechy gospodarczego ustroju państwa platońskiego skłaniają L. do nadania mu miana feudalnego ustroju. Prymat rolnictwa, ograniczenie handlu i rzemiosła, półwolny lub niewolny chłop i nieprodukujący obywatel-ziemianin, wiecznie będący w pogotowiu wojennym — oto elementy wspólne państwu feudalnemu i państwu Platona. Zatem — wedle L. — ideałem Platona jest państwo feudalne; wzorów dostarczyła mu Sparta i Kreta. Co się tyczy nowych pomysłów („spekulatywnych"), to L.

jest zdania, iż pod tym względem koncepcja gospodarcza Platona jest uboga. Opiera się ona bowiem na ustroju gospodarczym greckiej *polis* i dąży do odtworzenia jej wcześniejszej feudalnej formy, a więc cofa się do feudalizmu zamiast postępować naprzód, zbliżając się do państwowo-kapitalistycznych ustrojów gospodarczych epoki hellenistycznej. Państwo Platona nie jest więc wizją przyszłości, ale naśladowaniem przeszłości, nie jest konstrukcją, lecz rekonstrukcją.

Oto w zarysie główny tok wywodów Lauffera. Trzeba przyznać, że w zasadniczych punktach są one przekonywujące i pod względem badawczym niezmiernie ciekawe. Istotnie, argumenty naprowadzone przez L. przemawiają za tym, że ideałem państwa Platona było państwo feudalne. Feudalizm ten jednak nie może być określany jako nawrót czy cofanie się do wcześniejszych form ustrojowych greckich, gdyż cofanie się mogłoby prowadzić jedynie do ustroju rodowego, do społeczności bez państwa i bez klas społecznych. Tymczasem w koncepcji platońskiej dyferencjacja społeczna jest aż nadto wyraźnie sformułowana i to w układzie zbliżonym do ustroju społecznego feudalnego. I dlatego państwo Platona — mimo, iż posiada w swej konstrukcji gospodarczo-społecznej szereg elementów ustrojowych zaczerpniętych z państw doby Platona, w jego istotnych założeniach musimy scharakteryzować jako wizję przyszłości, jako konstrukcję. A gdy ponadto weźmiemy pod uwagę tę okoliczność, że panujący w Grecji ustrój klasowy i związany z nim system produkcyjny antyczny, oparty na instytucji niewolnictwa, zawierał już w epoce Platona symptomy rozkładu, że już wówczas na przeszkodzie rozwoju sił produkcyjnych społeczeństwa greckiego stała mała produktywność pracy niewolniczej i że w tym czasie zaczęły już powoli narastać wewnętrzne sprzeczności gospodarczo-społeczne, które po wiekach miały rozsadzić ustrój antyczny, przechodząc siłą konieczności dziejowej w ustrój feudalny, gdy to wszystko weźmiemy pod uwagę, to w tym świetle koncepcje Platona nabierają specjalnego aspektu genialności. Ideałem więc Platona, żyjącego w ustroju opartym na produkcji niewolników, był ustrój feudalny, podobnie jak dla wielkich myślicieli w epoce rozkładu ustroju feudalnego doskonalszymi ramami rozwoju społecznego był ustrój kapitalistyczny. Studium L., mimo końcowych sformułowań niezupełnie przekonywujących i mało uargumentowanych, zasługuje na specjalną uwagę badaczy w pierwszym rzędzie z tego względu, że autor próbuje wyjaśnić zagadnienia państwa platońskiego, rozpoczynając od analizy jego elementów podstawowych, to jest ustroju gospodarczo-społecznego. Bez jasnego sformułowania tych kwestyj nie można wyjaśnić zjawisk wtórnych, a więc życia politycznego, umysłowego, religijnego i kulturalnego. *K. Majewski.*

Lütke Heinz: Die Theorie der produktiven Kräfte. (Eine Untersuchung über die Lehren von Adam Müller, Friedrich List

und Othmar Spann). Berlin 1935, str. 110. (Neue Deutsche Forschungen, Abteilung Nationalökonomie).

Teoria „sił produkcyjnych", przeciwstawiająca się względnie uzupełniająca teorię wartości, rynkowego mechanizmu tworzenia się ceny, — jest ośrodkiem wszelkiej reakcji, podejmowanej przez kierunek historyczny przeciwko doktrynom apriorycznym i atomistycznym w ekonomice. Niniejsze zestawienie myśli niemieckiej trójcy pisarzy, z których nazwiskami szczególnie związana jest ta teoria, — stanowi zarazem pewną programową deklarację „Nowych badań niemieckich"; bowiem teoria sił produkcyjnych ogłaszana jest tu jako po wszystkie czasy punkt centralny niemieckiej teorii społeczno-gospodarczej.

A. Müller pojmuje państwo jako organizm, jako „rozszerzonego człowieka", wielkie indywiduum. Stwarza on, zresztą niejasne, rozróżnienie między „pojęciem" a „ideą", by za pomocą „idei" uchwycić państwo (i wszystkie zjawiska społecznego życia) w jego istocie, tj. w ruchu, w rozwoju. A. Smithowi zarzuca, że stawiał tylko kwestię: „co to jest bogactwo", pomijając przy tym duchowe potrzeby ludzkie. Dla Müllera zaś decydującym jest pytanie: „jak powstaje bogactwo". Bogactwo narodu, to dla M. nie możliwie największa suma dóbr gospodarczych, lecz pewna siła, wedle własnych praw działająca, niemożliwa bez państwa i prawa. Bogatym nazywa M. tego, który ma to, co wielu pożąda, który jest zatem od wielu ludzi ważniejszy i potrzebniejszy. „Im bardziej w państwie każda jednostka czy rzecz wchodzi w stosunki ze wszystkimi pozostałymi i coraz to liczniejszym staje się potrzebna, tym bardziej czyni się pieniądzem". Każda poszczególna siła produkcyjna produkuje tylko o tyle, o ile sama jest produkowana przez wyższą siłę produkcyjną, siłę narodową państwa. Im ważniejsze są potrzeby dla całości, tym większa jest produktywność dotyczących prac. Stopień produktywności poszczególnych gałęzi gospodarczych jest każdocześnie różny, zależnie od całokształtu życia społeczno-gospodarczego; np. w roku, ubogim w zbiory zboża, rolnictwo będzie ważniejsze, niż gospodarka miejska, i odwrotnie.

Müller podkreśla, że nauki o państwie chcą być przeżywane (uczuciem i wyobraźnią), a nie tylko poznane i wyuczone. Nic dziwnego więc, że jego „idee" (np. idea „pieniądza", idea „siły życiowej", jako właściwego czynnika produkcji) są nieokreślone, niezdatne na podstawę naukowego myślenia, są metafizyką. Ale jego zasługą jest, że usiłuje wykazać wpływ ogólno-społecznego życia narodu na gospodarstwo społeczne, decydujące znaczenie państwa dla gospodarstwa, a dalej, że podkreśla element historyczny w ujmowaniu zjawisk („siły przeszłości" działają na życie gospodarcze).

List, występując przeciwko zbyt ciasnej teorii klasycznej, przez swoje historyczne roztrząsania podkreślał pierwszy, że każda teoria ekonomiczna, za przedmiot swój biorąca rzeczywiste życie gospodarcze, może mieć ważność tylko dla określonego okresu. Dopiero List wykazał, że gospodarstwa narodowe są jednostkami, także w czasie odcina-

jącymi się od siebie, że dadzą się tu odróżniać stopnie gospodarcze, że cały historyczny rozwój gospodarstwa może być przedmiotem naukowo-ekonomicznych badań. Ale jego system nie ma ścisłej struktury; jest to raczej opisywanie i demonstracja pojedynczego pojęcia. Główne pojęcie „siły produkcyjnej" jest zbyt rozszerzane przez wciąganie doń wszelkich możliwych heterogenicznych warunków produkcji, bez zaznaczenia stopnia ważności i różnicy roli czynników w czasowym przebiegu produkcji. W politycznym postulacie Lista, ekonomicznego wychowania narodu, chodzi głównie o „podział pracy i konfederację sił produkcyjnych w skali narodowej", tj. o harmonijne i równomierne rozbudowanie rolnictwa, przemysłu i handlu. W tym widać wyraźnie „całościowy" charakter bogactwa narodowego, które jest czymś więcej, niż sumą swych części. Bowiem nie zasób dóbr zewnętrznych, ale wewnętrzne możliwości, siły produkcyjne stanowią o bogactwie narodu. Ale „całość" u Lista nie jest czymś istniejącym samo przez się, lecz powstaje dopiero przez działania, inicjatywę jednostek ludzkich, których znaczenie nie jest bynajmniej unicestwione w uniwersalistycznej nauce Lista (jest to więc trafniejsze ujęcie, niż u Spanna).

Znaczenie Lista „stopni gospodarczych" polega raczej na tym tylko, że stanowią one wysunięcie nowego problemu i są środkiem pomocniczym dla nauki historycznej (dla ułatwienia przeglądu długich procesów rozwojowych). W ujęciu Lista nie są one właściwie „stopniami gospodarczymi" (nie ujmują całokształtu cech życia gospodarczego), lecz raczej stopniami produkcji. Ale i w tym charakterze ta „teoria stopni" nastręcza wątpliwości. Bowiem czwarty stopień, państwo rolnictwa i manufaktury, nigdy i nigdzie nie istniał. Jest nie do pomyślenia, by rolnictwo i przemysł były uprawiane bez równoczesnego występowania handlu. W sprzeczność popada też List przez to, że przebieg stopni gospodarczych uważa jako konieczny, jako prawo rozwoju, a mimo to przyznaje decydujące znaczenie dla ukształtowania życia gospodarczego wpływowi woli polityka, męża stanu.

Uniwersalistyczna doktryna ekonomiczna S p a n n a, jako nauka o świadczeniu", jest właściwie teorią sił produkcyjnych, choć to pojęcie „siły" nie występuje w tym systemie. Są tu te gospodarcze siły, które prowadzą dopiero do tworzenia się wartości na rynku, które kształtują całość gospodarstwa społecznego. Pojęcie produktywności wynika tu z pojmowania gospodarstwa jako „budowli środków dla celów". Produktywne jest wszystko, co wiedzie do osiągnięcia celu, co „świadczy". Zasadniczo wszystkie rzeczywiście „świadczące" środki (a więc stany i zawody) są równo produktywne; wyjątkowo, większa „płodność" przyznana jest pracy wynalazcy oraz pracy stwarzającej nowy kapitał i „kapitał wyższego rzędu".

Spanna punkt widzenia ontologiczny (poczytywanie wprowadzanych pojęć z góry jako istniejących w rzeczywistości), jego „naiwny realizm pojęciowy", nie wytrzymuje krytyki ze stanowiska teorii poznania Kanta. System Spanna, pomijający działanie ludzkie, choć je uznaje za „właściwy element gospodarstwa", a zajmujący się tylko

formalną budową całości, rozczłonkowaniem świadczeń, — wykazuje w swych podstawowych koncepcjach inne jeszcze wadliwości logiczno-poznawcze; jest w nim też trochę metafizyki.

Przytoczymy jeszcze pokrótce uwagi samego autora, jako że dotyczą one pojęć ważnych a używanych w badaniu historycznym. Teoria sił produkcyjnych była dotychczas teorią produkcji w najobszerniejszym sensie; wchodziły tu wszystkie warunki produkcji. Autor przez siły produkcyjne chce rozumieć tylko te warunki-zjawiska, które podlegają wpływowi ludzkiego działania (np. szkoły, laboratoria), pochodzą z siły twórczej człowieka (wyłączone np. klimat, ziemia). Produktywność jest zrealizowaną siłą produkcyjną i jest ilościowo niewymierną, nie ma tu bowiem ogólnej jednostki miary. Autor odrzuca więc np. sposoby Diehla, który proponuje albo statystykę znajdujących się w danym kraju gruntów, lasów, kopalń, itd., albo statystykę każdoczesnych rocznych przychodów z produkcji; to będzie „statystyka produkcji", ale nie mierzenie produktywności. Natomiast, wbrew Diehlowi, uważa autor za możliwe jakościowe mierzenie społeczno-gospodarczej produktywności. Miarą byłby np. czas. Produktywność wyższego stopnia byłaby widoczna już po krótkim okresie czasu (np. melioracyj rolnych), a produktywnością niższego stopnia byłaby ta, która przejawia się dopiero po dłuższym czasie (np. autostrady). Co innego jest rentowność; jest to (wymierny) stosunek zysku i kapitału w obrębie gospodarstwa-zakładu prywatnego. Tylko Liefmann identyfikuje te pojęcia i mówi, że np. zniszczenie części plonów może być produktywne. Jednakowoż zniszczenie dóbr gospodarczych nigdy nie może być produktywne, choć może być rentowne ze stanowiska indywidualnego przedsiębiorstwa w kapitalistycznej gospodarce.

M. Karpiński.

Keynes J. M.: The General Theory of Employment, Interest and Money. London 1936.

„Ogólna teoria zatrudnienia, stopy procentowej i pieniądza" — taki jest tytuł ostatniego dzieła wybitnego ekonomisty angielskiego J. M. Keynesa, które nie tylko w Anglii, ale i w innych krajach wywołało wiele dyskusyj.

Autor rozpoczyna swe wywody od przedstawienia klasycznej (ściślej mówiąc, neoklasycznej) teorii zatrudnienia, stopy procentowej i pieniądza. Według tej teorii praca jest towarem. Płaca zależy od popytu na pracę i jej podaży. Popyt na pracę odpowiada krzywej granicznej produktywności pracy. Podaż pracy odpowiada krzywej granicznej przykrości pracy. Równowaga ustala się w punkcie przecięcia się obu tych krzywych. Stąd wynika, że:

1) płaca realna równa się granicznej produktywności pracy, a równocześnie

2) użyteczność płacy realnej równa się granicznej przykrości pracy odpowiadającej danym rozmiarom zatrudnienia.

Z tej drugiej tezy wynika, że:

1) możliwym jest bezrobocie wynikające niejako z tarcia;

2) możliwym jest bezrobocie dobrowolne w tym znaczeniu, że nie pracują ci, którzy za daną płacę nie chcą pracować, gdyż uważają, że jest ona za niska, by nagrodzić przykrość wysiłku;

3) niemożliwym jest bezrobocie niedobrowolne, tzn. każdy, kto za daną płacę chce pracować, zostanie zatrudniony;

4) zwiększenie zatrudnienia nie jest możliwe inaczej, jak przez obniżenie płac realnych w drodze zgody robotników na odpowiednio niższe płace pieniężne.

Nadprodukcja nie jest możliwa, gdyż im więcej się produkuje, tym większe są dochody pieniężne społeczeństwa i tym większa jego siła nabywcza. Wprawdzie część dochodu pieniężnego zostaje zaoszczędzona, co oznacza zmniejszenie popytu na dobra konsumcyjne, ale zaoszczędzone kwoty zostają obrócone na inwestycje, przez co ci robotnicy i te środki produkcji, których nie użyto do produkcji dóbr konsumcyjnych, znajdują zatrudnienie przy wytwarzaniu dóbr produkcyjnych. Stopa procentowa będąca ceną płaconą za używanie kapitału pieniężnego jest automatem, którego działanie powoduje wyrównywanie się ilości oszczędzanych z ilościami inwestowanymi a więc sprawia, iż każdorazowo cały dochód pieniężny zostaje zużyty na zakup towarów. Ilość obiegającego pieniądza jest obojętna dla gopodarstwa społecznego, gdyż nie ma ona wpływu ani na rozmiary produkcji, ani na rozmiary zatrudnienia. Pieniądz jest czynnikiem neutralnym, którego własna wartość (siła nabywcza) wynika z równania ilościowego (jest więc określona a nie określająca).

Keynes podziela zapatrywanie klasyków, że płaca realna równa się granicznej produktywności pracy. Natomiast zaprzecza, by opłacało się przedsiębiorcom zwiększać zatrudnienie, ilekroć graniczna produktywność jest większa od granicznej przykrości pracy. Czy zwiększą oni zatrudnienie, czy nie, to będzie zależało od tego, czy mają szanse na korzystny zbyt dodatkowego produktu. Jeśli szans tych nie mają, zatrudnienie mniejsze od pełnego może się ustabilizować, a to znaczy, że bezrobocie nie dobrowolne jest możliwe,gdyż przy danej płacy realnej liczba chętnych do pracy będzie większa niż liczba faktycznie zatrudnionych. Zaprzecza też Keynes, aby można było zwiększyć zatrudnienie przez obniżkę płac pieniężnych, obniżka taka bowiem spowoduje obniżkę kosztów produkcji i obniżkę cen towarów „w tej samej proporcji" i płace realne się nie obniżą (por. wniosek 4 „klasyków"). Odrzuca on też twierdzenie „klasyków" o tym, jakoby produkcja czyli podaż wywoływała automatycznie dostateczny (efektywny) popyt.

Zdaniem Keynesa, ilekroć wzrasta zatrudnienie, wzrasta i dochód społeczny tak realny jak i pieniężny. Wzrost dochodu pieniężnego powoduje więcej niż proporcjonalne wzmożenie oszczędności, co oznacza zredukowanie popytu na dobra konsumcyjne. By więc dana ilość zatrudnienia była usprawiedliwiona, część robotników musi być zajęta

przy inwestycjach, których rozmiary muszą być dostatecznie wielkie. Rozmiary inwestycyj zależą od ich opłacalności, tj. od stosunku, jaki zachodzi między graniczną wydajnością (czyli oczekiwaną rentownością) dóbr kapitałowych, a stopą procentową.

Bezrobocie można by zwalczać na dwu drogach: 1) przez zwiększenie konsumcji (co byłoby równoznaczne z osłabieniem oszczędzania) i 2) przez zwiększenie inwestycyj.

ad 1) Zwiększenie konsumcji przy danym dochodzie społecznym jest nadzwyczaj trudne, gdyż trzeba by zmienić przyzwyczajenia całego społeczeństwa. Państwo jednak może wywrzeć pewien wpływ i w tej dziedzinie, zmieniając podział dochodu społecznego przez silniejsze opodatkowanie warstw bogatszych, które najwięcej oszczędzają. Natomiast błędne jest twierdzenie „klasyków", jakoby spadek stopy procentowej zniechęcał do oszczędzania i powodował automatycznie wzrost konsumcji, ilekroć zajdzie tego potrzeba, gdyż może on ewentualnie spowodować wręcz odwrotny rezultat.

ad 2) Zwiększenie inwestycyj zależne jest od zwiększenia ich opłacalności. Opłacalność ich zależy od granicznej wydajności kapitału i od stopy procentowej. Graniczna wydajność jest to stopa, po której trzeba zdyskontować wartość wszystkich oczekiwanych w przyszłości przychodów z danego obiektu inwestycyjnego, aby otrzymać kwotę równą kosztom wytworzenia w danym momencie tego obiektu. Jeśli stopa ta jest wyższa od panującej stopy procentowej, istnieje podnieta do inwestycyj, gdyż są one opłacalne. Jeśli jest niższa, panuje stagnacja w inwestycjach i stagnacja w całym życiu gospodarczym.

Państwo ma bardzo ograniczony wpływ na graniczną wydajność kapitału, która zależy głównie od czynników obiektywnych, a zwłaszcza zasobności danego kraju w kapitały już zainwestowane (drogi, mosty, koleje, okręty itd.). O tyle jednak, o ile przewidywania przyszłości oparte są na stanach psychicznych, państwo może wpływać na graniczną wydajność kapitału, wywołując swymi zarządzeniami wśród obywateli optymizm i zaufanie, względnie pesymizm i panikę.

Gdy tak wpływ państwa na stopę zdyskontowania przyszłych korzyści z inwestycyj jest ograniczony, to za to może ono wywrzeć wielki wpływ na stopę procentową, a obniżając ją poniżej stopy zdyskontowania przyszłych korzyści, uczynić inwestycje opłacalnymi. Państwo ma wpływ na stopę procentową, ponieważ stopa ta przy danej „potrzebie płynności" (liquidity preference) zależna jest od podaży pieniądza, tj. jego ilości i szybkości obiegu. Ponieważ szybkość obiegu nie zmienia się zbyt łatwo, tedy zwiększając ilość pieniądza, możemy osiągnąć obniżenie stopy procentowej, a przez to wzmóc inwestycje i zwiększyć zatrudnienie do pożądanego poziomu. Ponieważ nowy pieniądz i nowy tani kredyt będzie wywoływał nowe dobra, przeto wzrost obiegu pieniężnego nie będzie inflacją. Zaznaczy się wprawdzie zwyżka płac i cen, lecz będzie ona tylko taka, jaka towarzyszy każdemu okresowi ożywienia, a więc bę-

dzie umiarkowana. Inflacja prawdziwa i szkodliwa, połączona z raptownym wzrostem cen, zaistnieje dopiero wtedy, gdy zdolność wytwórcza społeczeństwa zostanie już w całej pełni wykorzystana (to znaczy wszyscy niedobrowolni bezrobotni zostaną zatrudnieni) a obieg pieniężny będzie mimo to w dalszym ciągu nieopatrznie powiększany, choć już nie będzie mógł ani o jotę zwiększyć produkcji. By uniknąć tego zagalopowania się w ekspansji kredytów, Keynes proponuje powołanie do życia państwowej centrali planującej, która opierając się na starannie zbieranych danych statystycznych, decydowałaby o rozmiarach i kierunkach udzielanych kredytów.

Tak wygląda w najogólniejszym zarysie rozumowanie Keynesa. Ujęte w ścisłe, w ważniejszych punktach nawet matematyczne formuły, wywiera ono na czytelnika wielkie wrażenie. Jest rzeczą charakterystyczną, że Keynes, choć do innych dochodzi rezultatów niż ekonomiści, których nazywa „klasykami", przecież posługuje się tym samym językiem i tymi samymi pojęciami, co oni. Gdyby był Niemcem zacząłby może, tak jak Spann i tylu innych, „przewracać" całą istniejącą ekonomię i tworzyć nową od fundamentalnych założeń aż do końca. Ale Keynes jest Anglikiem, a więc, w pewnej przynajmniej mierze, tradycjonalistą. Dążąc do postępu nauki, nie przekreśla wszelkich dotychczasowych jej zdobyczy, pragnie raczej ulepszyć obecny aparat analizy i wzbogacić go o nowe narzędzia. Dzięki temu wzmacnia on bardzo swą pozycję w stosunku do krytyków, którzy nie mogą unicestwić go prostym zarzutem ignorancji lub tendencyjności (bronią, od której padło już wielu „reformatorów" nauki), lecz muszą zadać sobie trud bardzo starannego przestudiowania jego toku myśli, by dopiero w drodze szczegółowej analizy wykazać mu, gdzie i jakie popełnił błędy.

Jeśli chodzi o nasze zdanie, to sądzimy, że piętą achillesową teorii Keynesa jest twierdzenie, że obniżka płac pieniężnych nie wywoła obniżki płac realnych, a zatem nie może przyczynić się do zwiększenia zatrudnienia. Utrzymując to, Keynes zakłada, że obniżka płac spowoduje obniżkę kosztów produkcji i obniżkę cen towarów „w tej samej proporcji". Że zniżka cen nastąpi, jest pewnym, lecz nie osiągnie ona tych samych rozmiarów (proporcji), gdyż praca nie jest jedynym w produkcji dóbr nakładem. Wobec tego nie jest wykluczonym, że spadek płac pieniężnych może przyczynić się do wzrostu zatrudnienia, o ile nie przeciwdziałają temu inne potężniejsze czynniki. Ponieważ zagadnienie to odgrywa ważną rolę w teorii Keynesa, przeto można przypuszczać, że tu właśnie krytyka znajdzie swój punkt wyjściowy. Jakiekolwiek będą jej wyniki, dzieło Keynesa można uznać już dziś za jedną z najważniejszych publikacyj, jakie się od czasu wojny ukazały w dziedzinie ekonomii. *Wincenty Styś.*

Bem Wojciech: Zagadnienie wartości u Cassela, Spanna, Diehla i Cornélissena. Przyczynek do teorii ekonomii społecznej. Lwów, 1936, s. 29. (Odb. z Przegl. Prawa i Administracji, 1936, kwartał II).

Dunajewski Juljan: Wykład ekonomji politycznej. (Wyd. Wydz. Prawa Uniw. Jagiell. Nr 1). Kraków 1936, s. 180.

Grodek Andrzej: Piotr Maleszewski (1767—1828) i jego nauka społeczna. Warszawa, Szkoła Gł. Handlowa, 1936, s. 182+6 nlb. Z portretem.

Karpiński Marian: Historyczne podstawy systemu ekonomji prof. Stanisława Grabskiego. (Spraw. Tow. Nauk. we Lwowie, XVI, 1936, nr 3, s. 309—315).

Piołun-Noyszewski Stanisław: Zarys myśli polityczno-społecznej Stefana Żeromskiego. Warszawa, Biblioteka Polska, 1937, s. 94. 8°.

Żabko-Potopowicz Antoni: Słoweńska nauka o społecznem gospodarstwie agrarnem na tle nauki o społecznem gospodarstwie agrarnem szeregu innych narodów słowiańskich. (Zjazd naukowy rolniczo-leśny w Poznaniu 25—28 maja 1936 r. Sekcja ekonomiczna. Poznań 1936, s. 344—358).

Bornhausen G.: Der Begriff der Entwicklung und die Periodenbildung in der Geschichte, besonders in der Wirtschaftsgeschichte. Würzburg, Mayr, 1936, s. 41.

Böse-Müller Lisl M.: Der Begriff der Gemeinschaft in dem Gesellschaftssystem von Rodbertus. Erlangen-Bruck, Krahl, 1936, s. 50.

Bülow Fr.: Gustav Ruhland, ein deutscher Bauerndenker im Kampf gegen Wirtschaftsliberalismus und Marxismus. Berlin, Parey, 1936, s. 176. 4°. (Berichte über Landwirtschaft, N. F. Sonderh. 120).

Conrad Otto: Der Grundfehler der Lehre Othmar Spanns. (Jahrbücher f. Nationalökon. u. Statistik, Bd. 143, 1936, s. 405—422).

Czernin P.: David Ricardos Wirtschaftspolitik und ihre theoretische Unterlagen. (Ständisches Leben, Jg. 6, 1936, s. 21—28).

Fey A.: Der homo oeconomicus in der klassischen Nationalökonomie und seine Kritik durch den Historismus. Limburg, Limburger Vereinsdruckerei, 1936, s. 141. 8°.

Gebauer Werner: Die Aufnahme der Politik des Aristoteles und die naturrechtliche Begründung des Staates durch Thomas von Aquino. (Viertelj. f. Soz.- u. Wirtschaftsgesch., Bd. 29, 1936, s. 137—160).

Haeuptner Gerhard: Die Geschichtsansicht des jungen Nietzsche. Versuche einer immanenten Kritik der zweiten unzeitgemässen Betrachtung „Vom Nutzen und Nachteil der Historie für das Leben". Stuttgart, Kohlhammer, 1936, s. 242.

Harras Hans: Theodor v. Bernhardi und die politische Ökonomie. (Schmollers Jahrbuch, Jg. 60, 1936, s. 129—157).

Heuss Th.: Friedrich List, 1789—1846. (Die grossen Deutschen, Bd. 3, 1936, s. 222—235).

Jahn G.: J. P. Süssmilch und die Gesellschaftslehre des 18. Jahrhunderts. (Reine u. angewandte Soziologie. Eine Festgabe f. Ferd. Tönnies. Leipzig 1936, s. 21—34).

Jakubowski Franz: Der ideologische Überbau in der materialistischen Geschichtsauffassung. Danzig, Fooken, 1936, s. 122.

Kaulla Rudolf: Staat, Stände und der gerechte Preis. Ein Beitrag zur Geschichte der Kritik des ökonomischen Wertproblems. Wien, Springer, 1936, s. 161.

Niedermeier Hans: Francesco Petrarca und seine Sozialideen. (Vierteljahrschrift f. Soz.-u. Wirtschaftgesch., Bd. 30, 1937, s. 1—18).

Oestreich Johannes: Die Stellung des Nationalsozialismus zur Bevölkerungslehre von Thomas Rob. Malthus und seinen Anhängern. Eine nationalsozialistische Studie. Würzburg, Triltsch, 1936, s. 52.

Pütz Th.: Karl Knies als Vorbereiter einer politischen Volkswirtschaftslehre. (Schmollers Jahrbuch, Bd. 60, 1936, s. 32).

Rikli Erika: Der Revisionismus. Ein Revisionsversuch der deutschen marxistischen Theorie (1890—1914). Zürich, Girsberger, 1936, s. 128. 8°. (Zürcher volkswirtsch. Forsch. Bd. 25).

Schuster H.: Luthers Lehre von der Arbeit. (Deutsche ev. Erziehg., 47, 1936).

Struve Peter: Zur Charakteristik des antiken Bolschewismus und Sozialismus. (Zeitschr. f. Nationalökonomie, Bd. VII, 1936, H. 3).

Struve P.: Zum Problem des sogenannten wirtschaftlichen Gleichgewichtes. Historisches, Kritisches und Systematisches. (Zeitschr. f. Nationalökonomie, Bd. 7, 1936, H. 4, s. 483—532).

Vleugels Wilhelm: Die Kritik am wirtschaftlichen Liberalismus in der Entwicklung der deutschen Volkswirtschaftslehre. (Schmollers Jahrbuch, Jg. 59, 1935, H. 5).

Wagner V. F.: Geschichte der Kredittheorien. Wien, J. Springer, 1937, s. XVI+521.

Wiskemann Erwin: Die neue Wirtschaftswissenschaft. Berlin, Junker u. Dünnhaupt, 1936, s. 86. (Die neue Hochschule, H. 1). (autor rozpatruje problem, śledząc dzieje uniwersytetów niemieckich, a w szczególności nauk ekonomicznych).

Zaglits Oskar: Einheit oder Dualismus des Kapitalbegriffs. (Schmollers Jahrbuch, Jg. 60, 1936, H. 2, s. 159—194). (pojęcie kapitału u Adama Smitha, Rodbertusa, Wagnera, Böhm-Bawerka i in.).

Zuckerkandl R.: Zur Theorie des Preises mit bes. Berücks. der geschichtlichen Entwicklung der Lehre. 2. unveränd. Aufl. Leipzig, Stein, 1936, s. 384. 8°. (1. wyd. w r. 1889).

Dolléans Edouard: La cencontre de Proudhon et de Marx (1843—1847). (Revue d'histoire moderne, 1936, s. 5—31).

Hauser H.: Les idées et la politique économique du cardinal de Richelieu. (Rev. des cours et conférences, 36, 1935).

Hauser Henri: Un problème d'influences: le saint-simonisme au Brésil. (Annales d'histoire écon. et soc., 9, 1937, s. 1—7).

Kahan-Rabecq: Les théories sociales du philanthrope alsacien Daniel Legrand. (La Révolution de 1848, rocz. 1935).

Prenant Lucie: Karl Marx et la pensée moderne. Paris, Éditions sociales internationales, 1937, s. 240. 8°.

Silberner Edmund: L'oeuvre économique d' Antoine-Elisée Cherbuliez. Genève, Librairie de l'Université, 1935, s. 238. 8°.

Sorel Georges: D'Aristote à Marx. L'ancienne et nouvelle métaphysique. Avec un avant-propos par Edouard Berth. Paris, Rivière, 1936, s. 276. 16°.

Villey Daniel: Ch. Dupont-White, économiste et publiciste française (1807—1878), sa vie, son oeuvre, sa doctrine. T. I: La jeunesse de Dupont-White et ses travaux économiques (1807—1851). Paris, F. Alcan, 1936, s. LI+677. 8°.

Balás Ch.: Malthus and the Population Problems of to-day. (Journal de la Société hongroise de Statistique, XIII, 1935, Nr 4).

Clark G. N.: Social and Economic Aspects of Science in the Age of Newton. (Economic History. A Supplement of The Economic Journal, vol. III, 1937, Nr 12, s. 362—379).

Davenport H. J.: The Economics of Alfred Marschall. Ithaca, Cornell Univ. Press; London, Oxford Univ. Press, 1935, s. 481.

Ellis H. S.: German Monetary Theory, 1905—1933. (Harvard Economic Studies, vol. 44). Cambridge, Mass., Harvard Univ. Press, 1935, s. XV+462.

Fay C. R.: Newton and the Gold Standard. (The Cambridge Historical Journal, vol. V, 1936, nr 1). (Opinia Newtona o próbie monety złotej, przedłożona Izbie Gmin w raporcie w r. 1717).

Haney Lewis H.: History of Economic Thought. A Critical Account of the Origin and Development of the Economic Theories of the Leading Thinkers in the Leading Nations. Third a. Enlarged Edition. New York, Macmillan, 1936, s. XX+827. 8°.

Hook Sidnay: From Hegel to Marx. Studies in the Intelectual Development of Karl Marx. London, Gollancz, 1936, s. 336.

Jackson T. A.: Dialectics: the Logic of Marxism and its Critics. London, Lawrence and Wishart, 1936, s. 648.

Keynes J. M.: William Stanley Jevons, 1835—1882. A Centenary Allocution on his Life and Work as Economist and Statistician. (Journal of the Royal Statistical Society, vol. 99, 1936, Part III).

Lange O.: Marxian Economics and Modern Economic Theory. (The Review of Economic Studies, 1935, vol. II, nr 3).

Scott W. R.: New Light of Adam Smith. (The Economic Journal, 46, 1936, s. 401—411).

Skene-Smith N.: An Introduction to Some Japanese Economic Writings of the 18-th Century. London, King et Son, 1936, s. 72.

Spengler J. J.: French Population Theory since 1800. (The Journal of Political Economy, October, 1936).

Bacchi R.: L'economia politica nella Biblia. (Rivista di storica economica, 936, nr 1).

Fanfani A.: Dal mercantilismo al liberalismo. Milano, Giuffrè, 1936, s. 180.

III. Źródła i bibliografia.

Inglot Stefan: Inwentarz Archiwum XX. Lubomirskich (linia dąbrowieńska). Warszawa 1937, str. 46. (Wydawnictwa Sekcji Archiwalnej Tow. Mił. Historii).

Wydaniem powyższego inwentarza zainicjowała Sekcja Archiwalna Tow. Mił. Historii w Warszawie serię wydawnictw, poświęconych archiwom prywatnym. Myśl tę należy powitać z całym uznaniem, gdyż tego rodzaju publikacje niewątpliwie oddadzą usługi, obok archiwisty i bibliotekarza, w pierwszym rzędzie historykowi-badaczowi, któremu w ten sposób odsłaniają nowy a często doniosłej wartości materiał źródłowy.

Jedne z najbogatszych a dostępnych badaczom naukowym prywatnych zbiorów archiwalnych w całej Polsce posiada lwowskie Ossolineum, mieszczące w swych zbiorach archiwa prywatne całego szeregu rodzin magnackich. Właśnie jedno z takich archiwów, a mianowicie XX. Lubomirskich linni dąbrowieńskiej doczekało się planowej i systematycznej inwentaryzacji, której dokonał doc. Stefan Inglot i opracowany przez niego inwentarz świeżo został wydany.

Archiwum to rozpada się na 4 główne działy: 1) archiwum osobiste Konstantego ks. Lubomirskiego, 2) archiwum rodzinne XX Lubomirskich linii dąbrowieńskiej, 3) archiwum majątkowe tejże linii i 4) rękopisy różnej treści. Dla historyka gospodarczego wartość ma przede wszystkim dział 3-ci, tj. archiwum majątkowe, jakkolwiek i inne działy zawierają również materiał natury gospodarczej i majątkowej, jak np. korespondencja w sprawach gospodarczych w dziale 1-szym albo materiały genealogiczno-majątkowe w dziale 2-gim. Archiwum majątkowe XX. Lubomirskich, stanowiące dział najbardziej kompletny w całym zbiorze, składa się z 26 tek i obejmuje głównie inwentarze ekonomiczne dóbr białoruskich XX. Lubomirskich (Dąbrowna, Smolany, Horki, Połonna, Szkłów, Homel, Śmiła i inn.), leżących dziś poza granicami Polski. Dla badacza dziejów wielkiej własności i stosunków agrarnych materiał ten przedstawia pierwszorzędną wartość i powinien zachęcić historyków gospodarczych do ba-

dań naukowych, które kilka lat temu zapoczątkował autor omawianego inwentarza rozprawą, opartą na materiale z tegoż archiwum, pt. „Organizacja folwarku na Białorusi", druk. w „Ekonomiście" r. 1930. *A. Tarnawski.*

Inglot Stefan: Rozwój historii społecznej i gospodarczej w ostatnim 50-leciu. Lwów 1937, str. 37. (Odb. z „Kwart. Historycznego" r. LI, z. 1—2).

Historia społeczna i gospodarcza, jedna z najmłodszych dziedzin polskiej nauki historycznej, poczyniła w ostatnim półwieczu, a zwłaszcza w okresie powojennym, znaczne postępy, starając się odtworzyć nasze życie gospodarcze i społeczne w przeszłości we wszystkich jego przejawach. Zobrazowanie tego rozwoju w latach 1886—1936 ma właśnie na celu niniejszy zwięzły szkic, pióra jednego z naszych historyków społ.-gospodarczych młodszej generacji, napisany z okazji 50-letniego jubileuszu P. T. H. Autor daje w nim przegląd dorobku polskiej nauki historyczno-gospodarczej w każdej jej dziedzinie, omawiając po kolei wydawnictwa źródłowe, osobno do dziejów wsi, osobno do historii miast, prace z zakresu metodologii, opracowania ogólno-syntetyczne, prace dotyczące ludności i osadnictwa wiejskiego i w ogóle stosunków agrarnych, dalej poświęcone dziejom miast, przemysłu i górnictwa, komunikacji i handlu i w końcu poglądów ekonomicznych.

Jakkolwiek przegląd ten obejmuje rzeczy tylko najważniejsze i najbardziej wartościowe, wystarczy jednak, aby przekonać, że badania w zakresie historii społecznej i gospodarczej w Polsce wykształciły się w samodzielną gałąź nauki historycznej, a oparte o ośrodki uniwersyteckie i dzięki paru wybitnym jednostkom (szkoła lwowska i poznańska) osiągnęły wysoki poziom naukowy, budzący uznanie nawet u nauki zach.-europejskiej. *A. T.*

Kutrzeba Stanisław: Akta sejmikowe województwa krakowskiego, t. I. 1572—1620. Kraków, Polska Akademia Umiejętności, 1932, str. XX + 506.

Po wydawnictwach laudów i instrukcyj sejmikowych ziemi kujawskiej (Kulczycki, Pawiński) i województwa ruskiego (Prochaska, Hejnosz) tudzież województw ukraińskich przyszła teraz kolej na województwo krakowskie. Wydawnictwo niniejsze, opracowane przez jednego z najwybitniejszych polskich historyków, przewyższa poprzednie publikacje tego typu przede wszystkim szerszym ujęciem materiałów historycznych. Gromadzi bowiem nie tylko lauda i instrukcje, lecz również inne akta, mające związek z życiem sejmikowym, jak diariusze obrad, listy od sejmików i do sejmików, akta zjazdów podobnych do sejmików itd. Wydawnictwo obejmuje też akta sejmiku generalnego małopolskiego, tudzież sejmików księstw oświęcimskiego i zatorskiego (sejmik zatorski). Stosownie do tego szerszego założenia zostały wyko-

rzystane nie tylko zasoby archiwalne, ale też biblioteczne. Materiał źródłowy, zawarty w niniejszej publikacji ukazuje się drukiem przeważnie po raz pierwszy. Na 143 wydanych aktów tylko 26 było już publikowanych. Większość (21) tych znanych aktów przypada na lata 1572—1587, natomiast z czasów Zygmunta III mamy materiał prawie wyłącznie nowy.

Wydawnictwo prof. Kutrzeby odda cenne usługi różnym działom historiografii polskiej. Skorzysta z niego w szerokiej mierze historia polityczna, jeszcze więcej niż z poprzednich publikacyj tej kategorii, ponieważ województwo krakowskie ze względu na stołeczne stanowisko Krakowa odgrywało wybitniejszą rolę w życiu dawnej Rzeczypospolitej, aniżeli Kujawy czy ziemie ruskie. O doniosłości omawianych źródeł dla badań historyczno-prawnych nie potrzeba się długo rozwodzić. Również studia z zakresu historii społecznej i gospodarczej znajdą dla siebie w omawianym wydawnictwie wiele cennego materiału.

Przede wszystkim znajdujemy tu wiele ciekawych i ważnych wiadomości z zakresu skarbowości państwowej. Dowiadujemy się, jakie stanowisko zajmowała brać szlachecka stołecznego województwa wobec rozlicznych spraw podatkowych, czy to były podatki bezpośrednie (pobór, podymne, pogłówne żydowskie), czy pośrednie (czopowe piwne, czopowe winne, składne od wina, cła), poznajemy jej zapatrywania na politykę monetarną, gospodarkę w dobrach króla i Rzeczypospolitej oraz w żupach solnych. Wnikamy poza kulisy ówczesnej administracji podatkowej, zapoznajemy się z poborcami podatkowymi i z kontrolą nad nimi wykonywaną. Dalej widzimy niejednokrotnie, zwłaszcza w czasie bezkrólewia, szlachetną troskę o interesy państwa, jako to o zaciągi wojska, opłacenie tegoż, opatrzenie zamków, szczególnie krakowskiego, ochronę granic, wreszcie o utrzymanie porządku i bezpieczeństwa, zwłaszcza w Krakowie. Z aktów sejmikowych wyłaniają się też różne skargi, to na ucisk ze strony wojska, to na nadużycia przy ściąganiu podatków itd., dalej rozmaite postulaty i dezyderaty braci szlachty, a to by nie oddawano żydom w dzierżawę ceł i myt, by dóbr królewskich nie wypuszczano w dożywocie ani w wieczyste dzierżawy, by przeprowadzono efektywnie wykupno majątków królewskich z rąk zastawników, by nałożono podatek na obcoplemiennych kupców itp. Wspomniane akta odzwierciedlają nam również przeciętną opinię szlachty na różne zagadnienia gospodarcze i społeczne. A więc występuje się przeciwko dalszemu wykupywaniu sołectw i wójtostw, bo przez to zmniejszają się szeregi pospolitego ruszenia. Z tych samych względów pilnuje się, aby sołtysi w dobrach duchownych dopełniali swych powinności wojskowych. Zainteresowania szlachty rozciągają się również na sprawy handlowe i komunikacyjne. Zajmuje się ona sprawą handlu winem, domaga się interwencji władz państwowych w sprawie cen wina, soli, srebra i pieniędzy zagranicznych, troszczy się o spławność rzek, dlatego występuje przeciwko prywatnym jazom utrudniającym żeglugę, wreszcie spotykamy ciekawy postulat ujednostajnienia miar i wag w całym państwie (str. 188).

Nie brak w tym okresie szerszego ujęcia zagadnień z punktu widzenia interesów całego państwa, ale uwidacznia się też wyraźnie ciasny egoizm stanowy, dbający przede wszystkim o ochronę interesów warstwy szlacheckiej w stosunku do króla, duchowieństwa czy mieszczaństwa. Sejmiki troszczą się o zachowanie dawnych praw i przywilejów szlachty, o zwolnienie podatkowe dla dóbr szlacheckich (od czopowego, str. 82), oświadczają się za utrudnianiem nobilitacyj i indygenatów, poruszają wielokrotnie sprawę dziesięcin w duchu interesów szlacheckich, ale w tonie ugodowym, wreszcie zajmują się sprawą rozgraniczenia dóbr królewskich i szlacheckich. Nawet biorąc w obronę mieszczan krakowskich przed przeciążeniem podatkowym, motywuje szlachta ten krok względem na swój własny interes, bo nadmierne podatki wywołują drożyznę, która odbija się na kieszeniach konsumentów szlacheckich (str. 361). Podobnie sejmik występuje przeciwko nadmiernym opłatom od gwarków olkuskich, ponieważ wielu szlachciców było zainteresowanych w eksploatacji tameczných kopalń (str. 381). Przyznać zresztą należy, że szlachta nie była zupełnie obojętną na potrzeby mieszczan, owszem na prośbę zainteresowanych miast sejmiki zalecają wielokrotnie posłom popierać u władz centralnych różne dezyderaty gospodarczej natury czy to samego Krakowa czy innych miast województwa krakowskiego. To zrozumienie dla spraw miejskich nieraz musiało się stopniowo wyrabiać. Tak np. w r. 1573 szlachta odmawia prośbie krakowian, by pobór z Krakowa przeznaczyć na wzmocnienie obronności miasta (str. 30). Gdy jednak wyprawa arcyks. Maksymiliana w r. 1587 wykazała dowodnie, jak duże znaczenie strategiczne mają krakowskie fortyfikacje miejskie, szlachta zmieniła zdanie i zdecydowała się na dość znaczne ustępstwa finansowe, byle tylko zabezpieczyć obronność stolicy; domaga się wszakże kontroli, czy krakowianie należycie dopełniają swych powinności (str. 211). W ogóle wydawnictwo niniejsze, jak również inne podobne publikacje, dostarcza niezmiernie cennego materiału do dziejów szlachty polskiej w dobie nowożytnej, a ponieważ warstwa ta odgrywała wtedy u nas dominującą rolę nie tylko w sprawach politycznych, ale i gospodarczych, przeto badacze naszej przeszłości gospodarczej będą niewątpliwie często korzystać z omawianego wydawnictwa. Zadanie to ułatwią im wzorowe na ogół indeksy, ułożone przez dra K. Lepszego i dra M. Wojciechowską. *Mieczysław Niwiński.*

Kutrzeba Stanisław: Polskie ustawy i artykuły wojskowe od XV do XVIII wieku. (Polska Akademia Umiejętności, Archiwum Komisji historii wojskowej nr 3). Kraków 1937, str. XLII + 372. 8°.

Wymienione wyżej wydawnictwo prof. Kutrzeby powiększa zasób naszych publikacyj źródłowych o nową i tym cenniejszą pozycję, że przynosi ona materiały do dziedziny stosunkowo niedostatecznie opracowanej, jaką jest historia naszej wojskowości, nad którą bada-

nia w nowszych dopiero czasach intensywniejsze przybrały tempo. Ale także dla badaczy innych działów naszej historii, a w szczególności dla historyków ustroju i stosunków gospodarczych znajdą się w tej publikacji interesujące materiały.

Wydawnictwo prócz krótkiej przedmowy zawiera obszerny wstęp, w którego początkowych uwagach wydawca przede wszystkim bliżej określił zawartość tej publikacji. Rozdział pierwszy tego wstępu wypełniły uwagi o artykułach wojskowych, dające ich ocenę oraz wyjaśniające ich wzajemny stosunek. Następnie zostały omówione druki ustaw i artykułów wojskowych z czasów dawnej Rzeczypospolitej oraz przedstawione zasady niniejszej publikacji. Zamykają te uwagi wstępne trzy wykazy, a to: 1) Wykaz rękopisów zużytkowanych lub cytowanych w tym wydawnictwie, 2) Wykaz dzieł tu cytowanych i wreszcie 3) Wykaz edyktów, ustaw i artykułów wojskowych, dający dokładny przegląd opublikowanego w wydawnictwie niniejszym materiału. A trzeba zaznaczyć, że w materiale tym znajduje się spora ilość zabytków, dotąd całkiem nieznanych.

O poziomie techniki wydawniczej i staranności, z jaką wydawnictwo to zostało przygotowane i wykonane, wiele mówić nie trzeba, wystarczy tu niewątpliwie samo nazwisko tak znanego wydawcy, jak prof. Stanisław Kutrzeba. Indeks imienno-rzeczowy ułożył starannie Dr K. Piotrowicz. *W. Hejnosz.*

Limanowski Bolesław: Pamiętniki (1835—1870). Warszawa 1937. Wydawnictwo „Rój". Str. 498.

Z nazwiskiem B. Limanowskiego tak silnie jest sprzągnięta historia ruchu społecznego na przełomie XIX i XX w., a także zaczątki socjologii w Polsce, iż pokaźny tom wspomnień jego, świeżo opublikowany, wzbudził niewątpliwie zainteresowanie nie tylko w kołach historyków politycznych doby popowstaniowej, ale także wśród badaczy dziejów społecznych i gospodarczych. Zmarły tuż przed osiągnięciem setki lat nestor naszych walk wyzwoleńczych i pionier idei demokratycznej i postępu w zakresie stosunków warstw pracujących łączył w swym życiu tyle dziedzin działalności, na tylu terenach i o takiej rozpiętości chronologicznej, iż niełatwo byłoby wskazać żywot bardziej wielokierunkowy i bogatszy w obserwacje.

Bardzo trafnie scharakteryzował całość zasług i życia Limanowskiego autor „Przedmowy" i „Przypisów" dr Adam Próchnik. Stwierdza on, że Limanowski był pionierem idei socjalistycznej u nas na długo przed pojawieniem się tego ruchu w Polsce, że powołał do życia socjalistyczną organizację „Ludu Polskiego", a wyróżnił się także jako współtwórca Polskiej Partii Socjalistycznej. Życie jego objęło szereg epok historycznych, na które patrzał okiem wnikliwego obserwatora o zacięciu refleksyjno-narratywnym; ten stosunek Limanowskiego do przeżytej rzeczywistości spotęgowany jest sędziwym wiekiem, w którym wziął się do utrwalenia swych doznań i doświadcz[illegible]ane

bowiem wspomnienia powstały między r. 1912 a 1918, kiedy Limanowski liczył ósmą dekadę życia (poza tym skreślił pamiętnik, dotyczący lat 1870—1914, który dotąd spoczywa w rękopisie, jeszcze nieprzygotowanym do druku, w ręku T. U. R.).

Warto zacytować kilka zdań, w których zamyka dr Próchnik ewolucję duchową Limanowskiego w opisanym przezeń okresie 35 lat życia, „okresie dojrzewania politycznego". „...Rozróżnić w nim możemy dwa elementy, rozwój świadomości narodowej i wytworzenie się światopoglądu społecznego. Pierwszy z tych procesów rozwinął się nieco drogą zygzakowatą. Prowadziła ona od biernego patriotyzmu środowiska szlacheckiego przez niebezpieczną kładkę kilkunastoletniego pobytu w Moskwie, przechodzącą ponad groźną przepaścią wynarodowienia, do nagłego wybuchu gorącego i czynnego patriotyzmu rewolucyjnego. Przekonania społeczne rozwijały się w nim przez cały czas na bazie dążenia do sprawiedliwości społecznej. Z dziecinnych wewnętrznych oporów przeciw ustrojowi pańszczyźnianemu zrodziła się w pierwszej linii ludowość. Bardziej złożone było przejście od ludowości do socjalizmu. Dokonało się ono na drodze przemyśleń socjologicznych".

Chcąc ogólnie scharakteryzować pamiętniki Limanowskiego, stwierdzić należy, że sprowadzają się one na ogół tak silnie do zakresu osobistych przejść i doznań autora, że wiele z pierwszorzędnych zagadnień społecznych i gospodarczych, z którymi zetknął się praktycznie Limanowski w swym życiu, pozostaje zupełnie nietkniętych. Ten wyraźnie osobisty charakter wspomnień daje w rezultacie nieprzebrane mnóstwo szczegółów i szczegółików przeżyć, nieraz całkiem drugorzędnych. Toteż, choć przychodzi podziwiać pamięć staruszka-autora, żałować nieraz wypada, że w miejsce tych niezliczonych epizodzików i momentów i tysiąca przedmiotów, wypełniających czy to skromne jego mieszkanie czy napotkanych w tylu podróżach i wędrówkach, nie otrzymujemy obfitszych wypowiedzi czy spostrzeżeń na temat życia społecznego poznanych przezeń narodów i krajów, właśnie w dobie wzrastającego kapitalizmu. Wypływa ta cecha niewątpliwie z gawędziarsko-realistycznego nastawienia autora do tematu. Trzeba jednak zaznaczyć, że są niektóre dziedziny, bliskie mu, które występują z jego przeżyć jako odrębny i związany świat szczegółów, jako tło, na którym rozwijała się jego umysłowość. Takim tłem jest drobiazgowy obraz gospodarstwa folwarcznego na kresach polskich (w Inflantach) u schyłku doby pańszczyźnianej i zaczątków epoki uwłaszczeniowej; znajdujemy tu charakterystyczne rysy obyczajowego życia na rubieży dwu światów rosyjskiego i polskiego Opis zabudowań folwarcznych łączy się z terminologią lokalną, dziś może zarzuconą (punia, odryna, świren itp.) i daje nam obraz budowy dworu polsko-inflanckiego; życie obyczajowe dotyczy i szlachty i ludu (obchody świąteczne, wesela i inn. uroczystości). Są też pamiętniki Limanowskiego arcybogatą kopalnią wiadomości biograficznych o działaczach polskiego, rosyjskiego i ukraińskiego ruchu rewolucyjnego po r. 1863.

W wielu miejscach cytuje z pamięci poglądy bądź nawet określenia różnych zjawisk życia społecznego, wygłaszane przez współczesne mu znakomite jednostki. Własne zasługi dla rozpowszechnienia haseł postępu w duchu demokratycznym sprowadza Limanowski do skromnych rozmiarów, takich, jakimi były one w jego własnym przekonaniu.

Pamiętniki Limanowskiego pozwalają nam przede wszystkim dotrzeć do źródeł jego własnych poglądów na kwestie społeczne. Już baczna uwaga, skierowana na sprawy chłopskie, jak np. ruchu włościaństwa białoruskiego w gubernii witebskiej w r. 1847 (napady na dwory, gromadna emigracja ku Rydze) lub stosunku Litwinów do kwestii agrarnej w przeddzień wybuchu powstania styczniowego — świadczą o kierunku zainteresowań Limanowskiego w wyżej określonej dziedzinie. Jeszcze częstsze i bogatsze w treść są wzmianki, dotyczące pierwszych prac drukowanych Limanowskiego i jego studiów socjologicznych. Pierwsze artykuły Limanowskiego, opublikowane w jęz. rosyjskim („Wiadomości Gubern. Archangielskie") dotyczyły właśnie historii gospodarstwa, a w szczególności handlu północ.-ros. za Anny Iwanówny i Katarzyny II na podstawie tzw. „kabackich knig", tj. rejestrów cłowych handlu morskiego z Norwegią i inn. krajami europejskimi tudzież różnych ros. sprawozdań, okólników itp. Specjalny artykuł poświęcił Limanowski „stosunkom ludnościowym w Archangielsku" (ogłosz. w „Pamiętniku Statyst. Komitetu Archang. Gubernii"), znając z kilkoletniego wygnania tamże dobrze stosunki lokalne. Toteż usiłowano wciągnąć go do rosyjskiej służby statystycznej, ale ze względu na polityczną przeszłość Limanowskiego zamiary te nie dały rezultatów. Dość często wspomina też Limanowski, jak budziła się u niego żądza poznania naukowego systemu socjologii i stworzenia oryginalnego systemu polskiego. Narodziło się to pragnienie na wygnaniu archangielskim (1862—1866), dojrzało za powrotu do Warszawy (1869—1870). Niemałą rolę odegrała tu literatura romantyczna, a szczególnie „Nędznicy" W. Hugo (rozdział „o spiskowcach stowarzyszenia ABC" — abaissés — poniżeni), co sam Limanowski konstatuje z silnym naciskiem, wywarło wpływ następnie piśmiennictwo socjologiczne obce (J. Stuart Mill, Wappens, Quetélt, Buckle). W Warszawie i Woli Gałęzowskiej znajomość dzieł naukowych wzrosła, pomnożyły się drobne prace i artykuły Limanowskiego, pomieszczane w organach ówczesnego pozytywizmu polskiego. W tym okresie ujrzała światło dzienne „Socjologia" Limanowskiego w 2 t., jedno z pierwszych ujęć tej nauki w jęz. polskim.

„Przypisy" i indeks do wydanego tomu wspomnień — ułatwiają w wysokim stopniu orientację w morzu nazwisk, przytoczonych przez autora; dają też informacje treści topograficznej i bibliograficznej, co podnosi wartość książki. Reprodukowane portrety dają cenny materiał ikonograficzny, zwłaszcza z kół wygnańców i działaczy polskich w 2 poł. XIX w. Jasną jest rzeczą, że II tom „Pamiętników" Limanowskiego odzwierciedli jeszcze dokładniej i szerzej stanowisko jego wo-

bec rozwoju stosunków społecznych w Polsce porozbiorowej w pięćdziesięcioleciu przed wojną światową. *M. Tyrowicz.*

Chozjajstvo krupnogo feodala-krepostnika XVII v.: Chozjajstvo bojarina B. I. Morozova. Materialy po istorii feodal'no-krepostnogo chozjajstva. (Akademija Nauk S. S. S. R. Trudy Istoriko-Archeologičeskogo Instituta. Tom VIII). Čast' I. Redaktor S. G. Tomsinskij. Leningrad 1933, str. LXXXIII + 349 + 1 tabl. + 1 mapa. 8°; Čast' II. Redaktor B. D. Grekov. Leningrad-Moskva 1936, str. 263. 8°.

Główną treść tego pięknego i okazałego wydawnictwa, obejmującego ponad 600 str. druku, stanowią bardzo ciekawe i cenne materiały do dziejów jednego z największych gospodarstw w państwie Moskiewskim w poł. XVII w. (1624—1626, 1646—1668) — jednego z największych dostojników tego państwa, bojaryna Borysa Morozowa, którego główną podstawę stanowiła gospodarka rolna a w zakres którego wchodziły również dość szeroko rozwinięte przedsiębiorstwa przemysłowe oraz wielkie obroty handlowe i lichwiarskie. W gospodarstwie tym łączyły się elementy gospodarki naturalno-domowej, zamkniętej, samowystarczalnej, z elementami już dość szeroko rozgałęzionego kapitalizmu przemysłowego i handlowego. Z tego punktu widzenia gospodarstwo Morozowa jest szczególnie ciekawym objawem przełomu gospodarczego, jaki odbywał się w państwie Moskiewskim w XVII w.

Materiały te są poprzedzone krótkimi rozprawami: B. D. Grekova — o najgłówniejszych etapach dziejów rosyjskiej „wotczyny" feodalnej, S. G. Tomsinskiego — o zagadnieniu „starego" i „nowego" feodalizmu, W. G. Gejmana — o gospodarstwie bojaryna B. I. Morozowa (wydrukowane w I tomie) i tegoż Gejmana — o dwóch największych wsiach B. I. Morozowa — Muraszkinie i Łyskowie (niżegorodzkiego powiatu). Pierwsze z tych dwóch rozpraw mają charakter bardziej ogólny. Ciekawy artykuł wybitnego historyka gospodarstwa rosyjskiego B. Grekowa zawiera próbę syntetycznego ujęcia rozwoju stosunków pańszczyźnianych, przytwierdzenia włościan do ziemi i w ogóle zależności ludności wiejskiej od właścicieli ziemi od IX w. do „Ułożenija" cara Aleksego Michajłowicza 1649 r. Grekow wyjaśnia, że w okresie „Ruskiej Prawdy" już istniało gospodarstwo „wotczynne", zbliżone w swym ustroju gospodarczym do systemu folwarczno-pańszczyźnianego. W staroruskiej wotczynie pracowali uzależnieni od wielkich właścicieli ziemskich smerdowie, rjadowicze, izgoje i osadzeni na roli chołopi; znaczna część smerdów tzn. włościan znalazła się już wówczas w zależności od właścicieli ziemskich, chociaż obok włościan uzależnionych na pewno istnieli też smerdowie całkiem swobodni. W kraju suzdalsko-władimirskim zależnych smerdów nazywano zwykle „sierotami". W XIV—

XV w. zauważa się szczególny rozwój wielkiej własności ziemskiej na Rusi półn.-wschodniej, stanowiącej główną część terytorium powstającego wówczas państwa Moskiewskiego. Równocześnie z tym odbywa się w tym kraju zanik starego typu niewolnictwa, przede wszystkim na ziemiach klasztornych i biskupich, a następnie w książęcych i bojarskich; w XV w. odbywa się masowe wyzwalanie niewolników-chołopów, czy też obracanie ich w przytwierdzonych do ziemi włościan. Z drugiej strony większość swobodnych i półswobodnych włościan zmienia się w przytwierdzonych. Zanik niewolnictwa znajduje też swe ideologiczne odbicie i uzasadnienie w nauce racjonalisty-heretyka M. Boszkina, a następnie u Iw. Pereswietowa i u protopopa Sylwestra, znakomitego współpracownika Iwana Groźnego w czasach jego młodości, którzy występują przeciwko niewolnictwu i nawołują do zamiany niewoli na pracę najemną, sami dla przykładu uwalniając swych niewolników. W końcu XV i XVI w. daje się szczególnie zauważyć rozwój najemnej pracy, pieniężnego gospodarstwa towarowego, handlu, miast i miasteczek, zamianę renty ziemskiej w formie pracy i produktów na rentę pieniężną, zróżnicowanie wsi itd. W 2-giej połowie XVI w. ogólna ta zmiana w stosunkach gospodarczych państwa Moskiewskiego pociągnęła za sobą radykalne zmiany w ustroju społecznym. Rola przewodnia przeszła od bojarów-właścicieli dziedzicznych wotczyn do dworian, władających „pomiestiami", nadawanymi im na pewien okres czasu przez carów. W interesie tych dworian, ale ze szkodą dla bojarów, klasztorów i domów biskupich, zapoczątkowano ostateczne przytwierdzenie włościan, a wraz z tym przeprowadzono ujarzmienie ludzi kabalnych. W okresie „Smuty" występowały wahania w stosunkach społeczno-gospodarczych państwa Moskiewskiego. Wahania te zakończyły się w połowie XVII w. zwycięstwem średniej warstwy — „burżuazji miejskiej", dworian prowincjonalnych i „dzieci bojarskich" oraz ostatecznym „zniewoleniem" szerokiej masy włościan, które znalazło swój wyraz w „Ułożenii" 1649 r.

Znacznie słabszym jest artykuł Tomsinskiego o „starym" i „nowym" feodalizmie, w którym autor porusza zagadnienia podziału dziejów „feodalizmu" i przytwierdzenia włościan do ziemi, znaczenia powstań włościańskich w dziejach „feodalizmu", zagadnienia podobieństw i różnic między starym i nowym „feodalizmem" itd. Ogólne metodologiczne i syntetyczne tezy te są przeważnie powierzchowne i mało warte. Jednakowoż w artykule tym znajdujemy niektóre dane statystyczne i inne wiadomości faktyczne, cenne dla dziejów społ. i gosp. w XVI—XVII w.

W dwóch artykułach Gejmana znajdujemy ogólny, wyrazisty przegląd szerokiej działalności gospodarczej bojaryna Borysa Morozowa, który po wstąpieniu na tron moskiewski cara Aleksego (1645) zajął pierwsze po carze miejsce w państwie Moskiewskim i zdobył olbrzymie majątki ziemskie i w ogóle wielkie bogactwa. W r. 1648 wybuchło wielkie powstanie w Moskwie, skierowane w znacznym stopniu przeciw Morozowowi. Morozow musiał usunąć się od bezpośred-

niego kierownictwa sprawami państwa, ale natomiast zwrócił jeszcze baczniejszą uwagę na rozwój swego gospodarstwa i bogactw. Wedle świadectwa współczesnego mu cudzoziemca Meierberga, Morozow „był człowiekiem posiadającym przyrodzony rozum i dzięki swemu długoletniemu doświadczeniu byłby zdolnym do rządzenia państwem, gdyby tylko umiał ograniczać swoją żądzę zysku". Posiadał on terytorium równe co do obszaru przeciętnemu ówczesnemu państwu zachodnio-europejskiemu, tj. około 300 większych wsi i wiosek (nie wliczając w to „pustoszy") w 17-tu powiatach, tysiące dworów i kilkaset tysięcy podwładnej ludności, płacącej swemu właścicielowi „obroki" w pieniądzach czy też w naturze, albo wykonującej obowiązki pańszczyźniane. Był on też właścicielem licznych hut, fabryk potaszu, gorzelni, cegielni itd., prowadził szeroki handel juchtą, oraz wielki handel wewnętrzny chlebem, winem, futrami itd. Na koniec uprawiał na szeroką skalę lichwiarstwo. Po śmierci jego pozostało około 80.000 rb. (tj. około 700.000 złotych dolarów, przeliczając na dzisiejsze pieniądze), oddanych w formie pożyczki kabalnej na olbrzymi procent (około 120%). Same tylko pieniężne „obroki", zbierane przez Morozowa, wynosiły około 170.000 rb. (a więc ponad $1^1/_2$ miliona dolarów). Handel chlebem przynosił Morozowowi około 10.000 rb. rocznie (do 85.000 dolarów), handel potaszem przynosił jeszcze większe zyski. Wbrew przepisom ustaw, Morozow przyjmował do swych wsi włościan uciekających z majątków dworiańskich; po wojnie z Polską osadził na swych ziemiach i przytwierdził do gleby wielką ilość wziętych do niewoli Białorusinów i Polaków; powiększał nadto znacznie ilość zależnych od siebie pracowników rozdawaniem pożyczek kabalnych, a prócz tego wynajmował licznych robotników wolnych. Na ogół konstatuje autor „pewną ewolucję gospodarstwa w majątkach Morozowa w kierunku rozwoju stosunków kapitalistycznych". Między innymi Morozow brał udział w zaczynających się wówczas tworzyć, przy udziale przeważnie obcego kapitału, kapitalistycznych spółkach przemysłowych, np. w spółce dla eksploatacji tulskich i kaszyrskich fabryk żelaza, oddanych w koncesję Holendrowi Winiusowi. Przy końcu swego artykułu porusza Gejman kwestię zróżnicowania wsi, w której obok średniej masy włościan powstają grupy bogatych „kułaków" i „bobyli", spauperyzowanych włościan, którzy utracili ziemię.

Największą jednak wartość stanowią w wydawnictwie „Chozjajstvo krupnogo feodala-krepostnika" liczne *źródłowe materiały*. W I tomie tego wydawnictwa są wydrukowane: spis majątków ziemskich B. Morozowa w różnych powiatach państwa Moskiewskiego z 1646—7 r., korespondencja Morozowa w sprawie wotczyn z rządcami (prikazczykami) jego wsi i różnymi jego poddanymi, księgi z opisami majątków, które należały do Morozowa, księgi dochodów i wydatków tychże majątków, konskrypcyjna księga włościan-Białorusinów, osiedlonych przez Morozowa w jego wsiach w powiatach moskiewskim i zwenigrodzkim, tablice statystyczne dworów i majątków Morozowa, ludności zamieszkałej w tych majątkach, poborów

od włościan i w ogóle dochodów Morozowa z tych majątków, żywego inwentarza, sprzedawanego Skarbowi przez Morozowa potaszu i juchtu, indeksy bibliograficzny, imion i nazw geograficznych, oraz mapa majątków Morozowa i dróg handlowych, łączących je z większymi centrami gospodarczymi itd. Tom II zawiera wyłącznie materiały dotyczące dwóch największych i najbogatszych majątków Morozowa, wsi — przetworzonych później w miasteczka — Muraszkina i Łyskowa: księgi z opisem tych wsi z l. 1624—26, korespondencja Morozowa w sprawach tych wsi (m. i. kilka próśb „czełobitnych" Morozowa do cara Aleksego) i indeksy.

Na szczególną uwagę zasługują przede wszystkim źródła dotyczące Muraszkina i Łyskowa, które należały pierwotnie do skarbu państwa, ale w r. 1648 zostały darowane Morozowowi. Obie te wsie miały charakter w silnym stopniu handlowo-przemysłowy. Wedle opisu 1624 r., w Muraszkinie znajdowały się: „kabacki dwór" (z gorzelnią, browarem, szopami, łaźnią itd.), 57 większych sklepów, 38 sklepików i 36 kramów, 5 jadłodajni, 15 kuźni itd. Dookoła wsi było kilka młynów. W Łyskowie opis z tegoż roku notuje również „kabacki dwór" z gorzelnią, browarem i różnymi zabudowaniami, 31 większych sklepów, 15 mniejszych i 52 kramów, 3 jadłodajnie, 13 kuźni itd. Wśród mieszkańców obu tych wsi było dość dużo rzemieślników, m. i. kowale, garbarze, białoskórnicy, złotnicy, gorzelnicy, krawcy, czapkarze, pilśniarze, pończosznicy, rękawicznicy, szewcy, siodlarze, farbiarze, mydlarze, cieśle, bednarze, kołodzieje, tokarze, malarze obrazów świętych, piekarze, rzeźnicy, maślarze, zwarycze, piwowarzy, mielcarze, garncarze, prochmistrze, cyrulicy, konowały itd.; nadto w Łyskowie występują obok rzemieślników gęślarz i „skomoroch". Poza tym jednak główną część mieszkańców obu tych wsi stanowili włościanie. W czasie konskrypcji 1624—26 r. włościanie Muraszkina mieli w swym rozporządzeniu 336 dziesięcin ziemi, natomiast uprawiali 560 dziesięcin ziemi, należących do właściciela (którym wówczas było państwo). Na włościańską zagrodę wypadało 1,2 dziesięciny, w przysiółkach zaś 3,3. Niektórzy włościanie zajmowali się równocześnie rzemiosłami i handlem; byli jednak też rzemieślnicy, którzy żyli wyłącznie z rzemiosła, mając własne warsztaty, czy też pracując w charakterze najemnych robotników. Po objęciu wsi Muraszkina przez Morozowa, zamienił on pańszczyznę na pobory („obroki") w pieniądzach lub też w naturze, pozostawiając tylko obowiązek osobistej pracy przy produkcji potaszu. Zmiana ta wpłynęła na rozwój przemysłu i handlu w Muraszkinie, które przekształciło się ze wsi w miasteczko. Analogiczna ewolucja odbyła się też w Łyskowie. Znaczną rolę w życiu gospodarczym obu wsi (późniejszych miasteczek) odgrywały stosunki handlowe z Niżnym Nowogrodem i Astrachaniem. W oddalonym Astrachaniu niektórzy Łyskowianie mieli nawet swe sklepy. Należy również zaznaczyć dość szeroko rozwinięte w Łyskowie i Muraszkinie „odchożyje promysły" tj. wychodzenie do innych miast czy też wsi, celem pracy w przemyśle lub handlu w ciągu pewnego okresu

czasu. W ogóle życie gospodarcze tych wsi było bardzo skomplikowane. W związku z tym odbywało się silne zróżnicowanie włościan Muraszkina i Łyskowa. Wśród przytwierdzonych włościan byli nieraz ludzie bardzo bogaci, prowadzący przedsiębiorstwa przemysłowe i handlowe, posiadający znaczne zapasy zboża, mający swych agentów handlowych, zajmujący się na szeroką skalę lichwiarstwem i w związku z tym mających zależnych od siebie ludzi kabalnych; materialny stan i obroty handlowe tych przytwierdzonych były nieraz znacznie większe i lepsze, niż wielu dworian, właścicieli „pomiesti". Z drugiej jednak strony, biedniejsi włościanie nie mogli widocznie utrzymać się i uciekali; ucieczek z samego Muraszkina i Łyskowa źródła wprawdzie nie notują, lecz z niektórych okolicznych wiosek uciekało nieraz około 25% włościan.

Inne majątki Morozowa nie odznaczały się tak rozwiniętym i skomplikowanym gospodarstwem, jak Muraszkino i Łyskowo, lecz ze względu na to, że znajdowały się w różnych częściach kraju, w różnych warunkach geograficznych i gospodarczych, dają w całości barwny i urozmaicony obraz stosunków gospodarczych w różnych wsiach, w rozmaitych częściach państwa Moskiewskiego. Znajdujemy tu wiadomości o gospodarstwie samego Morozowa i przytwierdzonych włościan, pracujących w gospodarstwie wiejskim, przemyśle, handlu itd., o sposobach eksploatacji przytwierdzonych i w ogóle o stosunkach między właścicielem (Morozowem) a przytwierdzonymi itd. W korespondencji w sprawie wotczyn często spotykamy skargi włościan na rządców i listy Morozowa w tej sprawie, listy w sprawie ucieczki i poszukiwania zbiegłych włościan, rozporządzenia w sprawie gospodarstwa rolnego, leśnego, rybnego, różnych rodzajów przemysłu itd., jakoteż w sprawie danin, poborów itp., żądania Morozowa wysłania włościan i „diełowych" ludzi do Moskwy do pracy na dworze i w przedsiębiorstwach moskiewskich Morozowa, listy w sprawie wykonywania religijnych obowiązków przez włościan, którzy uchylali się czasem od tychże, i wiele innych.

Wyboru materiałów, ogłoszonych w dwóch tomach wydawnictwa „Chozjajstvo bojarina Morozowa", dokonano bardzo umiejętnie i obiektywnie, z tego więc powodu nie można zrobić żadnego zarzutu wydawnictwu. Natomiast pewne zarzuty nasuwają się przy czytaniu artykułów wstępnych: Grekowa o etapach historii rosyjskiej wotczyny (np. niestosowne używanie niektórych terminów i przypisywanie motywów materialistyczno-egoistycznych lepszym przedstawicielom społeczeństwa XVI w., występującym przeciw niewolnictwu itd.), a zwłaszcza Tomsinskiego — o zagadnieniach „starego" i „nowego" feodalizmu; ostatni artykuł jest właściwie nie na miejscu w tym wydawnictwie i psuje wrażenie swym nienaukowym, powierzchownym ujęciem historii społ. i gosp. *Wacław Zajkyn.*

Speranskij A. N.: Kazennye železnye „rudni" v Smolenskom uezde vo vtoroj polovine XVII veka. (Istorik marksist, 1935, kn. 1 (41), s. 60—81).

A. N. Speranski publikuje 19 dokumentów odnoszących do budowy hut żelaznych i hutnictwa w powiecie smoleńskim w l. 1670—1680, do której przystąpił rząd moskiewski wkrótce po ugodzie andruszowskiej. Budowa ta stała w związku z szeroko zakrojonymi pracami, zmierzającymi do ufortyfikowania i obrony powiatu na wypadek odnowienia wojny z Polską. W ciągu krótkiego czasu otwarto kilka hut, które natychmiast przystąpiły do pracy. Huty te były małych rozmiarów. W każdej z nich miało pracować 10 kwalifikowanych hutników i około 60 niekwalifikowanych. Do pracy w hutach zmuszono włościan sąsiednich wsi „dvorcovych", tzn. należących do dworu carskiego. Toteż huty smoleńskie odrazu zostały zapełnione niekwalifikowanymi robotnikami. Natomiast odczuwało się brak hutników kwalifikowanych, gdyż część kwalifikowanych hutników, których próbowano wykorzystać w smoleńskich hutach państwowych, dowiedziawszy się o tym projekcie, uciekła do Polski. Praca w hutach smoleńskich była bardzo uciążliwa, wynagrodzenie zaś bardzo niskie. Włościanie zobowiązani do pracy w hutach stale uskarżali się na to, że przez tę pracę gospodarstwa ich zupełnie upadają. Niektórzy z nich wynajmowali zamiast siebie robotników do pracy w hutach, co jednak też było bardzo uciążliwe dla ich gospodarstw. Tymczasem okazało się, że żelazo wyprodukowane w hutach smoleńskich w zupełności nie nadaje się do tych celów, do jakich zamierzało go użyć państwo. Z żelaza tego robiono wyłącznie ostrza do soch. W związku z tym rząd postanowił zaprzestać eksploatacji hut smoleńskich i wydzierżawić je prywatnym przedsiębiorcom. Włościanie, zobowiązani przedtem do pracy w tych hutach, zostali z niej zwolnieni, ale zamiast tego nałożono na nich dodatkowy podatek. Było to wyraźnym naruszeniem obietnic rządu rosyjskiego, danych włościanom smoleńskim przez rząd rosyjski przed ugodą andruszowską, wedle których włościanie mieli płacić wyłącznie zwykły podatek.

Opublikowane przez Speranskiego dokumenty i napisany przez niego krótki wstęp do nich wyświetlają jedną z ciekawych stron historii przemysłu rosyjskiego w drugiej połowie XVII w.

W. Zaikyn.

Aus der Frühzeit des Marxismus. Engels Briefwechsel mit Kautsky. Herausgegeben und erklärt von Karl Kautsky. Prag 1935, str. 416.

Karol Kautsky w powyższym wydawnictwie publikuje korespondencję z Engelsem i wydawnictwem tym wyjaśnia niejeden fragment dziejów socjalizmu przy końcu XIX wieku. W tomie powyższym przeważają listy Engelsa do Kautsky'ego, mniej jest listów Kautsky'ego i Bernsteina do Engelsa, prócz tego jest jeden list Marxa do Kautsky'ego (zresztą małej wagi); ogółem listów opublikowanych jest 155. Ponadto pomiędzy poszczególne listy wsadza Kautsky obszerne ustępy

wyjaśniające, mające również pierwszorzędne znaczenie dla historii socjalizmu.

Listy obejmują okres od roku 1881 do 1895, tj. do śmierci Engelsa, najważniejsze zaś pochodzą z pierwszych lat korespondencji 1881—1885. Zawierają one wiele materiału do biografii zarówno Marxa i Engelsa, jak i samego Kautsky'ego. Kautsky — jak wiadomo — był ze wszystkich socjalistów najbliższym Engelsowi, toteż ustępy jego pióra rzucają dużo światła do charakterystyki Engelsa. Z całej korespondencji wyziera wielka pracowitość Engelsa, który poza niezwykle płodną pracą pisarską interesował się każdym szczegółem życia socjalistycznego i ruchu robotniczego w całej Europie, w każdej sprawie ideologicznej i organizacyjnej zabierał głos, a już przy końcu życia swego, niemal na łożu śmierci, w ostatnim liście do Kautsky'ego wyraża niezadowolenie, że nie zaproszono go do rozpoczynającego się właśnie wydawnictwa socjalistycznego „Geschichte des Sozialismus".

Ale w omawianym wydawnictwie najbardziej ważne i interesujące są przede wszystkim materiały do teorii i historii socjalizmu. W tej dziedzinie publikacja powyższa przynosi dużo nowego. Listy Engelsa — to ocena i krytyka całego szeregu prac i artykułów, zamieszczonych w redagowanym przez Kautsky'ego piśmie „Die Neue Zeit", to dyskusje nad problemami ekonomicznymi i politycznymi. Poprzez tę korespondencję możemy obserwować, jak dokonywał się proces opanowywania socjalizmu niemieckiego (a później międzynarodowego) przez marksizm. Już pierwszy list Engelsa do Kautsky'ego z 1 lutego 1881 rozwija obszernie marksistowskie stanowisko w sprawie neomaltuzjanizmu (ku któremu Kautsky skłaniał się w swej pierwszej pracy: „Der Einfluss der Volksvermehrung auf den Fortschritt der Gesellschaft", Wiedeń 1880). Następnie publikowana korespondencja przedstawia walkę Engelsa z mieszczańskimi wpływami wewnątrz socjaldemokracji niemieckiej, z rodbertusjanizmem i lassalczykami. Był to bowiem okres decydującej walki w partii niemieckiej między marksistami (z Kautskym i Bernsteinem na czele) a prawicą. Marksizm w połowie lat osiemdziesiątych ubiegłego wieku nie był jeszcze jedyną wyłącznie uznawaną nauką socjalistyczną; w socjalistycznej frakcji w Reichstagu mieli marksiści mniejszość, nawet sam Liebknecht niewiele rozumiał z marksizmu, pozostając uczuciowym socjalistą. W publikowanych listach Engels wiele pisze przeciw Rodbertusowi, silnie również atakuje Lassalle'a („der Demagog Lassalle", str. 274). Przedmiotem ataków Engelsa był także Loria, drobnomieszczański pseudo-socjalista, cieszący się jednak znaczną popularnością wśród socjalistów włoskich.

Niezwykle ciekawe ustępy listów dotyczą anarchizmu, zwłaszcza w Austrii. Wpływ anarchizmu na socjaldemokrację austriacką uważał Engels za fakt fatalny, a zaostrzenie walki z anarchistycznymi odchyleniami za konieczność. Ale zdumiewającym jest fakt, że w listach z roku 1884 Engels wiąże anarchizm z antysemityzmem (str. 120—122 i i.). Zostało dowiedzione, — twierdzi on — że część anarchistów jest

na żołdzie antysemitów, a wiele trzeba było trudu poświęcić, by odciągnąć robotników od antysemityzmu. Antysemici — dowodzi dalej Engels — to dziś ciężki wróg, bo opozycyjno-demokratyczny. Cała dawna frakcja Oberwindera w austriackiej socjaldemokracji skłania się ku nim. Przeciw temu nowemu a potężnemu wrogowi socjalizmu i ruchu robotniczego alarmuje Engels czujność całej socjaldemokracji. Jest rzeczą ciekawą, że już wówczas rosnący w siłę ruch socjalistyczny musiał zmagać się z potężniejącym antysemityzmem, oraz że już Engels widział w antysemityzmie groźną metodę zwalczania socjalizmu.

Poza tym listy omawiają cały szereg innych problemów. W kwestii kolonialnej (str. 73—75) Engels opowiada się za samodzielnością ludów kolonialnych i pisze następujące znamienne słowa: „das siegreiche Proletariat kann keinem fremden Volk irgendwelche Beglückung aufzwingen, ohne damit seinen eigenen Sieg zu untergraben". Cały szereg prac i artykułów socjalistycznych znajduje swój początek w publikowanej korespondencji. Widać dobitnie, jak poprzez tę korespondencję wzrasta wpływ Engelsa na Kautsky'ego i Bernsteina, a przez nich na socjaldemokrację niemiecką.

Z dziedziny historii ruchu socjalistycznego i robotniczego omawiana publikacja przynosi cenne dane dotyczące Niemiec, Anglii i Austrii. Odnośnie socjaldemokracji niemieckiej dobrze zostały w listach zilustrowane ówczesne spory wewnętrzne, walka o taktykę partyjną w okresie ustaw antysocjalistycznych, kampania wyborcza do Reichstagu w roku 1884 i wyniki tych wyborów. Dużo również pisze się o Anglii w listach i w ustępach pióra Kautsky'ego (zwłaszcza str. 177—191). Angielski socjalizm z okresu 1881—1893 został wnikliwie scharakteryzowany, Socjaldemokratyczna Federacja, Liga Socjalistyczna i Stowarzyszenie Fabianów znalazły trafną ocenę.

Dla nas godne są uwagi wynurzenia Engelsa w sprawie polskiej Najszerzej omawia Engels to zagadnienie w liście do Kautsky'ego z dnia 7 lutego 1882 (str. 66—72). Jako jedno z największych niedociągnięć rewolucji 1848 roku uważa Engels to, że nie doprowadziła do niepodległości Polski. Polska interesuje silnie ruch socjalistyczny z tej przyczyny, że leży w środku kontynentu europejskiego i jest tą więzią, która trzyma święte przymierze. We wielkim narodzie nie mogą się rozwinąć kwestie wewnętrzne, o ile nie posiada on politycznej samodzielności. Przed 1859—1861 nie było mowy we Włoszech o socjalizmie, tak samo w Niemczech przed ich zjednoczeniem. Międzynarodowy rozwój proletariatu jest możliwy tylko wśród wolnych i równych narodów. Dopóki Polska jest podbita i podzielona, dopóty w niej nie może się wytworzyć silna partia socjalistyczna. Każdy polski robotnik i chłop w walce z uciskiem ściera się przede wszystkim z uciskiem narodowym. Polscy socjaliści muszą przyjąć na czoło swego programu hasło niepodległości. Ale niepodległość Polski winna być nie tylko hasłem polskich socjalistów, ale też w programie międzynarodowego socjalizmu, gdyż leży ona w bezpośrednim interesie rewolucji.

W gwałtownych słowach atakuje Engels panslawizm jako narzędzie imperialistycznych celów caratu.

W tym czasie w obozie polskiej emigracji w Szwajcarii toczyły się spory na temat stosunku polskich socjalistów do kwestii niepodległości. Jest rzeczą charakterystyczną, że Engels nie przyznaje racji grupie „Równości", a więc i programowi brukselskiemu (jak wiadomo, Waryński w programie „Proletariatu" nie tylko negatywnie odniósł się do kwestii walki o niepodległość, ale jeszcze zaostrzył stanowisko „Równości" w tej sprawie). Engels uważa, że wynikiem takiego stanowiska „Równości" jest chęć okazania rosyjskiej emigracji rewolucyjnej, że polscy socjaliści stoją z dala od szowinizmu narodowego.

Publikacja listów Engelsa do Kautsky'ego stanowi cenny wkład do historii socjalizmu, zarówno ze względu na osobę Engelsa, jak i wydawcy. *Adam Lutman.*

Wilhelm Franz und Kallbrunner Josef: Quellen zur deutschen Siedlungsgeschichte in Südosteuropa. (Schriften der Deutschen Akademie, Heft 11). München, Ernst Reinhardt, s. d., str. IV + 416, 1 tabl., 1 mapa.

Nim przejdziemy do właściwego omówienia owej książki, zwrócimy wpierw uwagę, iż należy ona do rzędu publikacyj z zakresu badań nad mniejszością niemiecką w krajach sąsiadujących z Rzeszą, a w szczególności wchodzących w skład dawnej Austrii.

Nauka niemiecka coraz silniej rozwija ten kierunek badań, wydając w ostatnich latach cały szereg źródeł i opracowań z wyraźnie wytkniętym celem. Jest nim, w szerokim tego słowa znaczeniu, dążność do utrzymania niemieckiego stanu posiadania w tych krajach a jedną z metod w osiągnięciu tego, to uświadamianie wynaradawiającej się mniejszości o jej niemieckim pochodzeniu.

Właśnie omawiane wydawnictwo szczególnie może służyć wspomnianym celom, chociażby tylko dlatego, iż niejeden z potomków Niemców, osiadłych w drugiej połowie XVIII w. w podkarpackich krajach, znajdzie w nim źródłowe potwierdzenie swego niemieckiego pochodzenia.

Książka bowiem zawiera wykazy emigrantów niemieckich z lat 1749—1803, którzy zostali wysłani przez kamerę wiedeńską do Węgier (szczególnie Banatu) i Galicji jako koloniści rządu austriackiego. Wykazy te są sporządzone na podstawie źródeł archiwalnych i chociaż przy każdym poszczególnym wykazie wymieniona jest nazwa aktów względnie ich działu, nigdzie nie wspomniano, w jakim archiwum należy ich szukać, domyślać się jedynie można, że w Hofkammerarchiv we Wiedniu; podobnie nigdzie wydawcy nie zaznaczyli roku wydania książki. Wykazy ułożono chronologicznie w ramach lat i miejsca przeznaczenia, w tej kolejności, w jakiej emigranci wychodzili z Wiednia; każdy wykaz opatrzono w datę dzienną wyjścia, wymieniając ko

lejno imię i nazwisko głowy domu oraz ilość członków każdego zespołu rodzinnego, w końcu zawód i miejsce pochodzenia.

Jak zatem widzimy, wykazy zawierają tylko nazwiska tych, którzy wyruszyli na wędrówkę kolonizacyjną, ustalać więc na ich podstawie ilość osiedlonych kolonistów w poszczególnych krajach Austrii o tyle jest ryzykowne, że dość spory procent emigrantów osiedlił się w innych prowincjach a nie w pierwotnie im naznaczonych, oraz część kolonistów wróciła z powrotem do ojczyzny. Pracę swą opatrzyli wydawcy dwoma cennymi indeksami oraz tablicą statystyczną i mapą. Największego wkładu pracy i trudności nastręczał im indeks miejscowości pochodzenia rzesz kolonistów, gdyż każdą nazwę miejscowości musiano uzgadniać metodą naukową i określić jej geograficzne położenie, z czego prawie w zupełności autorzy się wywiązali.

Gorsza jest sprawa z indeksem nazwisk emigrantów, gdyż w tym wypadku nie dało się zastosować żadnego kryterium wobec nieustalonej ówcześnie pisowni nazwisk, które zazwyczaj tak pisano, jak je słyszano i skoro dziś porównamy nazwiska kolonistów niemieckich chociażby tylko z Małopolski z nazwiskami ich dziadów wymienionych w wykazach, wydanych przez Wilhelma i Kallbrunnera, łatwo można przekonać się o słuszności naszych spostrzeżeń.

Na osobną wzmiankę zasługuje umieszczona na końcu książki a opracowana przez F. Stanglica tablica statystyczna bez bliżej określonej nazwy. Tablica ta ma ilustrować pochodzenie emigrantów oraz wskazać, jakie ilości ich skierowano do poszczególnych krajów Austrii. Jako końcowy efekt każda tablica zawiera sumaryczny wynik. Nie możemy za taki uważać obliczeń F. Stanglica, gdyż autor operując dwiema jednostkami statystycznymi, już to przyjmując za taką osobę już to rodzinę, ostatecznie nie podaje nam, ile wówczas wywędrowało rodzin w ogólnej ilości osób. Tak np. sumarycznie w latach 1749—1803 wybierało się do Galicji i na Węgry 7.969 rodzin oraz prócz tychże 64.930 osób, czyli w zasadzie nie wiemy, ile w sumie liczyli owi emigranci rodzin a ile osób. Jeżeli już autor napotykał na trudności źródłowe, to powinien dodać odpowiednie wyjaśnienie i przynajmniej szacunkową liczbę ogólnej ilości osób i rodzin. Wydaje nam się jednak, że takich trudności nie miał, gdyż z małymi wyjątkami wykazy zawierały przy każdym nazwisku głowy rodziny ilość osób do niej należących. *Henryk Lepucki.*

Borowski St.: Materjały do ćwiczeń seminaryjnych z historji prawodawstw słowiańskich. 3: Pskowska gramota sądowa z r. 1467. Warszawa, Min. W. R. i O. P., 1936, s. 64.

Dąbkowski Przemysław: Księgi sądowe przemyskie i przeworskie w dawnej Polsce. Przemyśl 1936, s. 86. (Odb. z Rocznika Tow. Przyj. Nauk w Przemyślu, t. VIII, 1928—1937).

Dokumenty, Dwa, do dziejów handlu i rzemiosła tatarskiego w Wilnie w XVII i XVIII w. (Rocznik Tatarski, t. II. Zamość 1935).

Koczy Leon: Księga Theudenkusa. (Tow. Nauk. w Toruniu. Fontes 33: Źródła do dziejów wojny trzynastoletniej, t. I). Toruń 1937, s. XXXV+398+4 nlb.

Kozłowska-Budkowa Zofja: Repertorjum polskich dokumentów doby piastowskiej. Zeszyt I: Do końca wieku XII. Kraków, Pol. Akad. Um., 1937, s. XL+166+2 nlb.

Magdański Marian: Statut toruńskiego bractwa czeladzi ciesielskiej z 21 grudnia 1613 roku. (Roczniki historyczne, XIII, 1937, zesz. 1, s. 55—61).

Mielczarski Romuald: Pisma. T. I. Zebrał i opracował Konstanty Krzeczkowski. Warszawa, „Społem", 1936, s. LI+73. 8°.

Mienicki Ryszard: Rejestr popisowy województwa połockiego z dn. 30. IX. 1765 r. (Ateneum Wileńskie, r. XI, 1936, s. 303—342).

Musioł Ludwik: Materiały do dziejów Wielkich Katowic (1299—1799). Zebrał i opracował... Katowice, Instytut Śląski, 1936, s. 219+5 planów. 8°.

Musioł Ludwik: Fontes II — Staropolskie teksty z protokolarza miasta Woźniki w województwie śląskiem 1511—1579. Wydał i wstępem opatrzył... Katowice, Tow. Przyj. Nauk na Śląsku, 1936, s. 63+5 nlb.

Płuszczewski Stefan: Literatura polskiego hutnictwa do połowy XIX wieku. Katowice 1936, s. 31. (Muzeum Techniki i Przemysłu. Prace Sekcji Ochrony Zabytków Sztuki Inżynierskiej w Pol. Zagł. Węgl. Nr 1). Odb. z Hutnika VIII, 1936, z. 8.

Przewalski Stefan: Przywileje lokacyjne Bieżunia i Żuromina. (Ziemia, r. XXVII, 1937, nr 1—2, s. 23—29).

Rostworowski Stefan Marian: Rachunki kupców gdańskich z lat 1732—1768. Materiały historyczne z archiwum rodzinnego. (Rocznik Gdański, t. IX i X, 1935 i 1936, s. 461—485).

Szołdrski Władysław: Kronika XX. Misjonarzy w Chełmnie (1697—1715). Pelplin 1936, s. 82. 8°. (Odb. z Miesięcz. Diec. Chełm. 1936).

Tarasinowa K. i Korcala J.: Teksty źródłowe do lokacji miasta Kalisza i wsi okolicznych. Kalisz 1936, s. 4.

Trzebiński Tadeusz: Wykaz czynszów Starego Miasta Torunia z lat około 1330. (Zapiski Tow. Nauk. w Toruniu, t. X, 1936, z. 5—6, s. 186—196).

Wojtan Władysław: Historja i bibljografja słownictwa technicznego polskiego od czasów najdawniejszych do końca 1933 r. Lwów, Akad. Nauk Techn. w Warszawie, 1936, s. VIII+200. 8°.

Černý Václav: Prameny ke studiu zemědělských dějin. (Věstník Českosl. Akad. Zeměděl., XIII, 1937, č. 1—2, s. 44—55).

Dějepisectví dělnického hnutí na evropském kontinentě. Red. Miloš Volf. Praha 1936, s. 119. (Publikace Sociálního ústavu RČS, č. 66).

Památník Josefa Emlera k stému výročí narození vydala Rada Hlavního města Prahy. Praha 1936, s. 165 + 3 nlb. + 6 tabl.

Roubík František: Bibliografie časopisectva v Čechách z let 1863—1895. Praha, Česká Akademie, 1936, s. XV + 320.

Akty, Zakonodatelnye, Velikogo knjažestva Litovskogo XV do XVI vv. Sbornik materialov podgotovlen k pečati I. I. Jakovkinym. Leningrad, Socekgiz, 1936, s. XII + 152(3).

Bibliografija po istorii proletariata v epochu carizma. Feodalno-krepostnoj period. Vyp. 1—2. Moskva-Leningrad 1935, s. 160 i 160 (Izvestija GAIMK., vyp. 125 i 126).

Dviženie, Agrarnoe, 1905—1907 gg. v Moskovskoj oblasti. Sbornik dokumentov, sost. Mosk. obl. archivnym upr. Moskva, Mosk. rabočij, 1936, s. 220(3).

Istorija gornoj promyšlennosti Zakavkaz'ja v dokumentach. Tom I: Gruzija 17. 10. 1799—29. 4. 1829. Tiflis, Akad. nauk SSSR. Gruzin. filial., 1936, s. 14 + CVI + 649.

Lebedev V. I.: Reformy Petra I. Sbornik dokumentov. Moskva, Socekgiz, 1937, s. 379.

Materialy po istorii drevnej Armenii. T. I. Erivan', Gosizdat SSR Armenii, 1935, s. 219 + 4.

Politika, Kolonialnaja, Moskovskogo gosudarstva v Jakutii XVII v. Sbornik dokumentov. Pod obšč. red. Ja. P. Alkora i B. D. Grekova. Leningrad, Izd-vo Inst. Narodov Severa CIK SSSR, 1936, s. XXXII + 281.

Stoklickaja-Tereškovič V. V. (wyd.): Nemeckij gorod XIV—XV vv. Sbornik materialov. Moskva, Socekgiz, 1936, s. 176.

Akta, Dubrovačka, i povelje. Knjiga II, sveska 1. Sabrao i objavio Radonić Jovan. (Akty i źródła m. Dubrownika (Raguzy). Ks. II, zesz. 1. Zebrał i wydał ...). Beograd, „Svetlost", 1935, s. V + 534.

Popović D. J.-Sečanski Ž.: Gradja za istoriju naselja u Vojvodini od 1695 do 1796. (Materiały do historii zaludnienia Wojwodiny w ll. 1695—1796). Nowy Sad, Istoriska društvo, 1936, s. XXIII + 144.

Solovjev A.: Knjiga svih reformacija grada Dubrovnika. (Liber omnium reformationum civitatis Ragusii). Beograd 1936, s. XXXIII + 347. (Zbornik za istoriju, jezik i književnost srpskog naroda III, 6).

Solovjev A. i Peterkovič M.: Izvori za istoriju Južnih Slovena — Istorisko-pravni spomenici. (Źródła do historii Południowych Słowian — Pomniki historyczno-prawne). Beograd, S. K. A., 1936, s. 463.

Materiali za istorijata na Sofija. Bd. VIII. Sofia 1935.

Baer F.: Die Juden im christlichen Spanien. T. I. Urkunden und Regesten. Bd. II. Kastilien. Inquisitionsakten. Berlin, Schocken, 1936, s. 596.

Bruchmann K. G.: Quellen zur bäuerlichen Sippen- und Hofgeschichte Schlesiens. (Schlesische Geschichtsblätter, 1936, s. 1—32).

Dirr P.: Denkmäler des Münchner Stadtrechts. Bd. 1: 1158 bis 1403, nebst Register u. Erläuterungen. München, Beck, 1934—1936, s. 120 i 640.

Fischer Herbert: Die Judenprivilegien des Goslarer Rates im 14. Jahrhundert. (Zeitschr. d. Savigny-Stiftung f. Rechtsgesch. Bd. 56, Germ. Abt., 1936, s. 89—149).

Franz G. (wyd.): Peter Harers wahrhafte und gründliche Beschreibung des Bauernkriegs. Heidelberg-Saarbrücken, Westmarkverlag, 1936, s. 126.

Gunia O.: Die Gründungsprivilegien der Städte in dem Gebiet der Komturei Osterode. Saalfeld, Günther, 1936, s. 79.

Judges A. V.: Wirtschaftsakten, ihre Sicherung und Benützung in England. (Archival. Zeitschrift. 3. Folge, Bd. 11, 1936, s. 131 bis 137).

Kroman E.: Der Liber Census Daniae. Leipzig, Harrassowitz, 1936, s. 81. 8°. (Odb. z Acta philologica Scandinavica, Jg. 11, 1936, 4. 1). (Traktuje o genezie i historii tzw. „Liber Census Daniae" [księgi gruntowej] króla Waldemara, opublikowanej w wyjątkach po raz pierwszy w 1744/45 r.).

Lattermann A.: Gründungsurkunde des Dorfes Kochowo. (Deut. Wiss. Zeitschr. f. Polen, H. 31, 1936, s. 26—30).

List Fr.: Schriften, Reden, Briefe. Hrsg. von E. v. Bekkerath, K. Goeser etc. Bd. 9 i 10. Berlin, Holbing, 1936, s. 426 i 319+3 tabl. 4°.

Petermann K.: Beiträge zur Bibliographie der Wirtschaft der Tschechoslowakischen Republik unter bes. Berücks. des Sudetendeutschtums und der Beziehungen zum Deutschen Reiche. Berlin, Verl. Grenze u. Ausland, 1936, s. 202. 8°. (Bibliografia za lata 1910 do 1934).

Quellen zur neueren Privatrechtsgeschichte Deutschlands. Bearb. von Franz Bayerle. I. Halbband: Ältere Stadtrechtsreformationen, eingeleitet und erläutert von Wolfgang Kunkel. Weimar, H. Böhlaus. Nachf., 1936, s. XXV + 336. 8°.

Quellen zur Zürcher Zunftgeschichte. 13. Jhd. bis 1798. Zur 600-Jahrfeier der Brunschen Zunftverfassung mit Unterstützung von Kanton und Stadt Zürich, hgb. von Constaffel, alten und neuen Zünften der Stadt Zürich. Bd. I—II. Zürich 1936, s. 930.

Schulz Carl: Quellen und Urkunden zur Geschichte des Netzekreises. Teil II. Schönlanke 1936, s. IV + 128. (Źródła do historii m. Trzcianki (niem. Schönlanke) z lat 1565—1772).

Trimborn H. (wyd.): Quellen zur Kulturgeschichte des präkolumbischen Amerika. Stuttgart, Strecker u. Schröder, 1936, s. XV + 262.

Urkundenbuch, Pommersches. Hrsg. von der Landesgeschichtl. Forschungsstelle f. d. Prov. Pommern. Bd. 7, Lfg. 2. Bearb. von H. Frederichs. Stettin, Saunier, 1936, s. 201—400 4°. (Obejmuje dokumenty z lat 1328—1330).

Baudot Anne et Baudot Marcel: Grand Cartulaire du chapitre Saint-Julien de Brioude. Essai de restitution. Clermont-Ferrand, Impr. générale, 1935, s. LXIII+189. (Mémoires de l'Académie des Sciences, Belles-lettres et Arts, de Clermont-Ferrand, t. XXV)

de Boüard A.: Documents en français des archives angevines de Naples (Règne de Charles I-er). II. Les comptes des trésoriers. Paris, de Boccard, 1935, s. 317. 8°.

Bruchet Max: Répertoire des sources de l'histoire de Savoie Paris, Champion, 1935, s. 142. 8°. (Odb. z Revue des Bibliothèques)

Cuvelier Joseph: Documents inédits concernant les Institutions de la ville de Louvain au moyen-âge. (Bulletin de la Comm. royale d'hist., 99, 1936, s. 251—307).

Glansdorff M.: Les travaux d'André-E. Sayous sur l'histoire économique. Bruxelles 1935.

Joosen Henry: Recueil de documents ralatifs à l'histoire de l'industrie drapière à Malines (des origines à 1384). (Bulletin de la Commission royale d'histoire, t. 99, 1935, s. 365—572).

Thomas P.: Textes historiques sur Lille et le Nord de la France avant 1789. (Revue de Nord, 21, 1935, s. 229—244 i 319—334).

Journal of the Commissioners for Trade and Plantations from Jan. 1764 to Dec. 1767. Pres. in the P. R. O. London, Stationery Office, 1936, s. 443.

Kingsbury Susan: The Records of the Virginia Company of London. Vol. 4: Documents. Washington, Gov. Off., 1935, s. 653.

Say J. B.: Letters to Thomas Robert Malthus on Political Economy and Stagnation of Commerce. With an Historical Preface by Harold J. Laski. London, G. Harding, 1936, s. VIII + 75.

Thornton Gladys A.: English Constitutional Documents (1307—1485). Cambridge, Univ. Press, 1935, s. XXVIII + 430. 8°.

Varley D. H.: A Bibliography of Italian Colonisation in Africa with a Section on Abyssinia. Birmingham, Hammond, 1936, s. 92.

Works, The Collected, of Carl Menger. Vol. I—IV. (Series of Reprints of Scarce Tracts in Economics and Political Science, No 17—20). London, School of Economics, 1933—1936, s. 319, 324, 307 i 332.

Borlandi Franco (ed.): Il Libro di Mercatantie et Usanze de' Paesi. Torino 1936, s. LII + 212 + 4 tabl. (Documenti e Studi per la Storia del Commercio e del Diritto Commerciale Italiano, VII).

IV. Stosunki wiejskie.

Bohdanowicz Adam: Stan gospodarstw na Litwie i gospodarstwa w Zaciemieniu w 1897 roku. (Zjazdy Koła Koleżeńskiego Puławiaków z roku 1884). Podał prof. dr Wiktor Schramm. Poznań 1937. Str. 35.

Młodzież rolnicza z Ziem Polskich, a zwłaszcza z tak zwanych zabranych, kształciła się w latach 1869—1906, a więc do strajku szkolnego, przeważnie w Instytucie Gospodarstwa Wiejskiego i Leśnictwa w Puławach. Pod względem naukowo-dydaktycznym Puławy stały wówczas dosyć wysoko, a położone w cudnej okolicy nad Wisłą, w b. dobrach ks. Adama Czartoryskiego, gdzie zarówno jego pałac jak i park przemawiały do wyobraźni młodzieży, potrafiły wśród niej wytworzyć nastrój patriotyczny i obudzić gorące pragnienie służenia Ojczyźnie, które pozostało niemal na całe życie, przy czym nazwa Puławiak stała się niemal synonimem dobrego rolnika i obywatela. Wspólne studia w środowisku wiejskim rozwijały również mocne węzły koleżeństwa, które utrzymywano potem przez całe życie, tworząc tak zwane Koła Koleżeńskie z poszczególnych lat. Koła odbywały zjazdy już po ukończeniu studiów; a zwłaszcza ruchliwym było Koło z r. 1884, duszą i nerwem którego był Stefan Adamiecki. Odbyło ono 23 zjazdy od r. 1890 do r. 1930. Na początku liczyło ono 28 członków, z których obecnie pozostało przy życiu zaledwie 5.

40 lat temu w r. 1897 odbył się IV Zjazd Koła w majątku Zaciemień, położonym w obecnym pow. wilejskim na samej granicy Państwa. Właściciel Zaciemienia, śp. Adam Bohdanowicz, wygłosił w czasie zjazdu referat o swoim gospodarstwie, poprzedzając go krótkim zarysem historycznym rolnictwa litewskiego w 2-giej połowie XIX wieku. Referat ten podany przez prof. Schramma in extenso zawiera niezmiernie dużo ciekawych danych, rzucających światło na stan ówczesnych gospodarstw folwarcznych w ziemi wileńskiej, które znajdowały się wówczas w bardzo ciężkim położeniu wobec nieopłacalności gospodarki rolnej a względnie wysokiej stopie życiowej ówczesnych rodzin ziemiańskich. Ratunku szukano w lepszym zagospodarowaniu posiadanych dóbr, eksploatacji a niekiedy i dewastacji lasów, których ceny poszły wówczas w górę, oraz oddawaniu ziemi w drobne dzierżawy czyli, powiedzielibyśmy dziś, parcelację dzierżawną, gdyż tylko taka przynosiła pozytywne wyniki.

O sprzedaży ziemi nie mogło być mowy, gdyż wobec przepisów rosyjskich, zakazujących Polakom na ziemiach zabranych kupna ziemi, naczelnym dążeniem ziemiaństwa polskiego było utrzymanie stanu posiadania. Sprzedaż ziemi była więc uważana niemal za zdradę narodową. W swym referacie śp. Adam Bohdanowicz po opisie swego gospodarstwa, przeprowadził szereg kalkulacyj ciekawych z tego względu, że podane są w nich ówczesne ceny, plony i wydajność. Tak na przykład zdaniem referenta opłacała się wówczas hodowla

bydła mlecznego, pomimo bardzo niskiej wydajności krów mlecznych — 200 garncy czyli 600 litrów rocznie. Cena masła była jednak względnie wysoka, bo wynosiła 10 rubli za pud, a więc przeszło 3 złote za kg, natomiast cena żyta wynosiła zaledwie około 15 zł za q. Po referacie odbyła się szczegółowa dyskusja, w której wytknięto błędy gospodarki w Zaciemieniu i wskazano drogi jej usprawnienia.

Ciekawe jest również podane in extenso przemówienie gospodarza na pożegnalnej biesiadzie, gdzie wypowiada swój pogląd na rolę ziemianina, który powinien świecić przykładem ludowi „w umiejętnej, oszczędnej a uczciwej pracy, czem możemy podnieść ich poziom, a równocześnie wzbudzić w nich szacunek i przywiązanie do nas, a nienawiść do tego co nam jest jarzmem". Ideały, którym śp. Adam Bohdanowicz pozostał wierny do końca swego zasłużonego życia.

Po zakończeniu zjazdu uczestnicy udali się in gremio do Wilna, gdzie odbywała się wówczas wystawa rolnicza.

Wdzięczność prawdziwa należy się prof. Schrammowi, że pożółkłe kartki referatu uratował od zagłady i podał do wiadomości tych, którzy się interesują przeszłością naszego rolnictwa, w tej najcięższej dla niego epoce popowstaniowej. *Witold Staniewicz.*

Grynwaser Hipolit: Przywódcy i burzyciele włościan. Szkice z dziejów włościan skarbowych w Królestwie Polskim (1815—30). Odbitka z „Przeglądu Współczesnego". Warszawa 1937, str. 46.

Omawiana broszura, będąca jak gdyby uzupełnieniem „Kwestii agrarnej" tegoż autora [1]), stanowi cenny przyczynek do historii stosunków agrarnych w Królestwie Polskim w pierwszej połowie XIX w. Przede wszystkim dzięki nowości samego tematu oraz jego ujęciu — nikt się bowiem dotychczas tą stroną życia chłopów polskich w ub. stuleciu specjalnie nie zajmował, chociaż jest ona bezsprzecznie bardzo ciekawa i godna uwagi. Broszura Grynwasera jest właśnie jedną z nielicznych prób [2]) „wprowadzenia do dziejów pierwszych obrońców i przedstawicieli włościaństwa polskiego", w odróżnieniu od „niezliczonej plejady epigonów i szermierzy sprawy niepodległościowej, twórców i szeregowców spisków i powstań politycznych, którzy już mają swoją historię". Wiemy wprawdzie — powiada autor — „o Deczyńskim, Rupińskim i Ściegiennym, ale bliższe poznanie rozwoju sprawy włościańskiej w wieku XIX wykazuje, że obok tamtych trzech było wielu innych, znanych i nieznanych z imienia, śmielszych lub mniej odważnych, burzliwych lub przezornych, że, jednym słowem, tamci trzej byli reprezentantami kilku typów przywódców i obrońców chłopstwa" (str. 3). By wypełnić więc lukę

[1]) Zob. recenzję w tomie V „Roczników", str. 214—219.

[2]) Por. Handelsman, Żywot chłopa polskiego i Askenazy, Trybun gminu.

istniejącą w dotychczasowej literaturze, Grynwaser odtwarza na podstawie materiałów archiwalnych postacie kilku „pokątnych adwokatów" i przywódców chłopskich w Królestwie w okresie między 1815 a 1830 r., poprzedzając szkice swe ogólniejszym wstępem o „położeniu włościan skarbowych", gdzie analizuje politykę szlachty i rządów w stosunku do dóbr królewskich i podaje garść ciekawych informacyj o tendencjach, przejawiających się w ówczesnych poruszeniach i skargach chłopskich oraz o sposobie ich likwidowania.

W szkicach swych autor ogranicza się wyłącznie do dóbr skarbowych, które, jak podkreśla, były aż do r. 1861 „przeważającym terenem poruszeń włościańskich i wystąpień przywódców i obrońców włościan" w Królestwie. Tłumaczy się to po prostu tym, że „tylko w tych dobrach włościanie mieli poczucie prawa, poczucie siły, normy i władzy, wyższej od ich zwierzchnika, starosty, dzierżawcy lub podstarościego". (Str. 4). Mamy tu więc do czynienia ze spuścizną dziejową i odbiciem jej w psychice włościańskiej; jak wiadomo bowiem „w Polsce... moc prawa państwowego czyli królewskiego, dotyczącego włościan, ustawała całkowicie na granicy wsi prywatnej", gdzie stosunki między panem i włościanami „regulowały się wyłączną wolą pana". (W istocie taki stan pozostał w Królestwie długo jeszcze także w czasach porozbiorowych.) Natomiast w dobrach królewskich „istnienie sądów referendarskich i judykatura tych sądów... tworzyły określony stan prawny między starostami, posesorami, dzierżawcami z jednej strony a włościanami z drugiej". I chociaż sądy te były ze wszech miar chwiejne i uległe szlachcie, to jednak mimo to kładły one „i przez swoją judykaturę i przez samo swoje istnienie... pewną tamę nieograniczonym uroszczeniom posiadaczy dóbr królewskich i starostw". (Str. 4 i 5). Stąd więc owo „poczucie prawa" u włościan skarbowych, ośmielające ich do stawiania pewnego oporu dominiom — w większej mierze, niż to widzimy u zahukanych i zdanych na łaskę i niełaskę swych panów włościan dóbr dziedzicznych.

Oczywiście, nie należy bynajmniej przeceniać tej „państwowej ochrony" włościan skarbowych. Nawet w sąsiedniej Galicji, gdzie urzędy cyrkularne ustawowo powołane były do roztoczenia opieki nad „biednymi" poddanymi [3]), obrona ta w rzeczywistości — z wyjątkiem kilku lat panowania Józefa II — dawała włościaństwu tylko bardzo małe korzyści. Cóż dopiero w Królestwie pod rządami Zajączka! Tu władze raczej wyjątkowo tylko broniły słusznych żądań chłopskich, w większości zaś wypadków otwarcie szły na rękę dzierżawcom. Powodem tego była nie tylko (jak wyraża się Grynwaser) „predylekcja do własnego stanu", lecz również „bezpośredni interes urzędników", wielu spośród nich bowiem „bądź sami byli donatariuszami... i dzierżawcami dóbr publicznych, bądź spodziewali się

[3]) „Arme Unterthanen" — przymiotnik, powtarzający się ustawicznie w urzędowych roztrząsaniach, dotyczących poddanych.

nimi zostać w przyszłości". (Str. 28.) Jednakże, abstrahując nawet od tej okoliczności, same normy prawne, dotyczące skarg i procesów włościańskich z dworami, były tego rodzaju, że czyniły w istocie iluzoryczną (lub przynajmniej utrudniały niezmiernie) wszelką ochronę włościan skarbowych przed wyzyskiem dzierżawców. I tak z jednej strony włościanie mieli teoretycznie prawo uskarżania się na uciski, z drugiej jednak rygorystyczne postanowienia i decyzje o „burzycielach włościan" dawały władzom prawie nieograniczoną możność uznania każdego przywódcy czy doradcy prawnego chłopów za buntownika, zasługującego na kryminał lub wysiedlenie. Wystarczał tu nieraz sam fakt napisania skargi dla włościan lub zaniesienia jej w ich imieniu przed urząd, — stronnicza biurokracja widziała w tym już dowód „burzycielstwa" lub nawet „łudzenia i oszukiwania" włościan w celu materialnych korzyści. A przecież wobec ogromnej przewagi ekonomicznej i politycznej dworów, tylko z b i o r o w e skargi i procesy włościańskie mogły mieć jakie takie widoki na pomyślny wynik, tu zaś nie można się było na żaden sposób obejść bez plenipotentów, „doradców prawnych" i „przywódców". Traktując więc zastępców gromad jako „burzycieli włościan", władze uniemożliwiały de facto chłopom prowadzenie procesów i dawały dominiom pożądaną okazję do wszelkiego szykanowania obrońców włościańskich, jaskrawy przykład czego daje nam chociażby — wcale nie odosobniona — znana historia nauczyciela wiejskiego Deczyńskiego. Zresztą, oskarżania o „burzycielstwo" nie były bynajmniej jedynym sposobem tłumienia skarg chłopskich; zupełnie analogiczną rolę spełniały urzędowe zakazy pieniężnych składek włościańskich na prowadzenie procesów, na wynagrodzenie zastępców procesowych itd. Składki takie bywały jednym z najcięższych dowodów przeciw pociąganym do odpowiedzialności sądowej lub administracyjnej obrońcom i doradcom prawnym chłopów (jak gdyby w ogóle możliwym było prowadzenie jakichkolwiek procesów bez wydatków pieniężnych...). Wreszcie jeden z najbardziej przyjętych sposobów unieszkodliwiania skarg włościańskich polegał w zaprzeczaniu ważności pełnomocnictw obrońcy chłopskiego, wskutek wycofania podpisów kilku sterroryzowanych lub przekupionych przez dominium członków gminy itd. (Przykłady wszystkich tych machinacyj znajdzie czytelnik w pracy Grynwasera [4]). Zaznaczymy jeszcze przy tej sposobności, że taka sama rabulistyka stanowiła organiczną wadę również austriackiego ustawodawstwa poddańczego. Także tu obok patentu Józefa II o prawie procesowym poddanych itd. istniały liczne

---

[4]) Tak na przykład przeciw Fr. Rupińskiemu dominium Zyple „zbierało dowody..., mające stwierdzić, że działał wbrew woli swoich mocodawców, że nie wszyscy podpisali plenipotencję, że składki ściągane były pod przymusem (!), że w gminie zawiązała się banda z kilkudziesięciu włościan, terroryzująca i podburzająca pozostałych" itd. (Str. 22).

dekrety i cyrkularze przeciw „burzycielom chłopów" (Bauernaufwickler [-aufwiegler]) i „pisarzom pokątnym" („Winkelschreiber") oraz zakazy składek; dekrety, których intencją była nawet poniekąd obrona włościan przed oszukaństwami różnych chciwych na pieniądze osobników, które w praktyce jednak, przeważnie utrudniały tylko chłopom dochodzenie ich praw.

Rzecz jasna, że wśród takich okoliczności prowadzenie procesów chłopskich było zawsze nielada ryzykiem i wymagało wielkiej wytrzymałości, a nawet poświęcenia ze strony zastępców gromad; nie może nas więc dziwić ogromne przywiązanie i szacunek, jakim otaczali włościanie swych przywódców i doradców prawnych. Charakterystyczny przykład tego znajdujemy w szkicu Grynwasera o Rupińskim. „Póki Rupiński żyć będzie" — tak brzmi oświadczenie 500 włościan dóbr zyplewskich wobec komisarza obwodowego Kozubskiego, 11 marca 1820 — „póty mu ze składek dawać będziemy, bo my w nim zupełną naszą ufność pokładamy; on przez nas najęty do naszej pomocy i nie on nas, ale myśmy go o to prosili; to dawanie nasze uważamy za jałmużnę [5]); wkońcu, kiedy żyć zaprzestanie, to jeżeli kości jego poznamy, będziemy zbierać i dawać za duszę jego na modlitwy". (Str. 25.) — A podobne przykłady można by powiększyć na dziesiątki i setki, zwłaszcza gdybyśmy sięgnęli do galicyjskich procesów „pregrawacyjnych".

Zapewne nie wszyscy „doradcy prawni" chłopów byli ludźmi pokroju Rupińskiego lub Deczyńskiego. Nierzadko, jak słusznie zauważa Grynwaser, wśród obrońców tych „byli ludzie wykolejeni, nawet z kryminalną przeszłością", którzy „działali jedynie dla korzyści materialnej"; rzecz zrozumiała, gdy się zważy, że „wskutek niedostępności i obcości palestry oficjalnej, związanej pochodzeniem, uczuciem i interesami ze szlachtą folwarczną, włościanie byli skazani na pomoc doradców i obrońców drugiego rzędu". (Str. 5.) Fakt ten — istnienia oszukańczych elementów wśród pisarzy pokątnych — nie powinien być jednak uogólniany, jak to często miało miejsce w publicystyce współczesnej, a nawet w literaturze naukowej [6]), i nie powinien nam przesłaniać licznych obrońców chłopskich innego typu, szczerze oddanych sprawie gromad, które bronili

---

[5]) Przy pomocy określenia „jałmużna" chłopi uniknąć tu chcieli konsekwencyj prawnych związanych z urządzaniem składek. Por. zeznania chłopa J. Tarnowskiego (tamże, str. 26): „Słucham wszelkich rozkazów rządu i nie będę czynił zakazanych składek dla Rupińskiego, tylko będę dawał jałmużnę na wsparcie jego i tego, zdaje się mi, nikt nie może wzbronić...".

[6]) Tak np. Mises pisze o „pisarzach pokątnych" w Galicji: „Waren sie (chłopi) einmal diesen gewissenlosen Personen in die Hände gefallen, dann konnte man sicher sein, dass der Prozess sobald sein Ende nicht finden werde". („Die Entwicklung des gutsherrlich-bäuerlichen Verhältnisses in Galizien", 1902, str. 99). Trudno, zdaje się, o przedstawienie sprawy, bardziej dalekiej od rzeczywistości...

i znoszących z tego powodu najróżniejsze przykrości i prześladowania ze strony dominiów i władz administracyjnych.

Grynwaser próbuje na wstępie swojej broszury przeprowadzić pewną klasyfikację różnego rodzaju „burzycieli włościan". Wszyscy oni dadzą się, jego zdaniem, sprowadzić „do 3 zasadniczych typów. Pierwszy typ, najciekawszy, to typ 'krnąbrnego chłopa', wysuwającego się samorzutnie z masy włościańskiej na czoło gromady, formułującego potrzeby i żądania jej wobec władz i dziedzica. Drugi typ, to typ doradcy włościan, piszącego im podania i skargi, informującego ich o subtelnościach przepisów prawnych w materii włościańskiej i gruntowej". (Tacy rekrutowali się przeważnie spomiędzy byłych drobnych urzędników, nauczycieli, szynkarzy, byłych oficjalistów dworskich, rzadziej drobnych dzierżawców i posesorów.) I wreszcie, „trzeci typ — najrzadszy — to emisarjusze Towarzystwa Demokratycznego lub miejscowi sympatycy jego ideologii. W okresie do 1846 roku — dodaje Grynwaser — najczęściej występował typ doradcy włościan, pisarza skarg. Po roku 1846, na tle masowych poruszeń i oporów włościańskich, powstał i upowszechnił się typ samodzielnego prowodyra, przywódcy-chłopa". (Str. 3—4).

Co do klasyfikacji powyższej można by wysunąć niektóre zastrzeżenia. Przede wszystkim niezbyt pewnym wydaje mi się twierdzenie, jakoby typ samodzielnego przywódcy-chłopa powstał i upowszechnił się dopiero po 1846 r. W kolektywnych zatargach włościan z dziedzicami musiały się zawsze wysuwać na czoło gromad energiczniejsze lub bardziej doświadczone jednostki — to leży w porządku rzeczy. Brak zaś wyraźniejszych wzmianek o nich w (zbadanych dotychczas) aktach nie dowodzi jeszcze wcale, że ich w rzeczywistości nie było. Przynajmniej w sąsiedniej Galicji spotykamy się z przywódcami takimi na każdym kroku, przez cały czas procesów „pregrawacyjnych". Różnica zachodzi chyba tylko co do rozpiętości wpływów prowodyrów chłopskich w różnych okresach. Im bardziej się włościaństwo radykalizuje i im bardziej masowymi się stają „renitencje" i bunty chłopskie, tym częściej występują przywódcy, wpływ których obejmuje całe rozleglejsze dominia, powiaty itd. (Krańcowe przykłady: Jakub Szela i głośny w 1848 r. poseł na wiedeński sejm ustawodawczy, bukowiński hucuł, Lucjan Kobylica [7]). Po drugie zaś wielce wątpliwym wydaje się nam twierdzenie autora (na które on zresztą nie podaje żadnych dowodów), jakoby wśród doradców prawnych i przywódców gromad w Królestwie w ich sporach z dziedzicami znaleźć można było „emisariuszy Tow. Demo-

[7]) Por. o nim „Pamiętnik" Smolki. — Nadmienić by tu jeszcze można, że przywódcy tego pokroju, wierzący zazwyczaj głęboko w swe „posłannictwo", nieraz (oczywiście bona fide) mistyfikowali swe gromady, twierdząc, że działają na mocy upoważnienia władz wyższych, a nawet cesarza, opowiadając im o „patentach", zatajonych rzekomo przez panów itd.

kratycznego" czy chociażby „miejscowych sympatyków jego ideologii". Naturalnie, zwolennicy Tow. Demokratycznego zajmowali się nieraz „burzeniem" włościan — jednak w zupełnie innym sensie, głosząc im bliskie zniesienie pańszczyzny i wzywając ich do brania udziału w powstaniach. Nigdy zaś (lub prawie nigdy) nie słyszymy o nich w chłopskich procesach pregrawacyjnych, w poruszeniach i renitencjach włościańskich itd. (Dlatego też zupełnie niesłusznie zalicza Grynwaser do „burzycieli włościan" ks. Ściegiennego.) Odwołamy się tu znowu do galicyjskich aktów poddańczych. Piszący te uwagi przewertował kilkadziesiąt fascykułów, dotyczących zatargów gromad poddańczych z dziedzicami w b. Galicji w latach 1830-ych i 40-ych i nigdzie nie znalazł faktów, z których by z pewnością wnioskować można o bezpośrednim stykaniu się zwolenników lub sympatyków ideologii Tow. Demokratycznego z chłopskimi sprawami pregrawacyjnymi itd.[8]). Tłumaczy się to zresztą ówczesnymi warunkami,— z jednej strony tym, że działalność tego rodzaju nie była zapewne dość „rewolucyjną" w oczach demokratów-spiskowców (dopiero późniejszy ruch „ludowy" umie nawiązać do walki o bezpośrednie potrzeby ekonomiczne włościaństwa), z drugiej zaś strony ogromną przepaścią, jaka istniała w owych czasach między włościaństwem a ruchami demokratycznymi i która powodowała, że na ogół tylko przy pomocy „mistyfikacji rewolucyjnej" (sfałszowana bulla papieska ks. Ściegiennego, odwoływanie się ks. Kmietowicza na wolę cesarza i papieża itd.) można było włościan — chwilowo — pozyskać dla sprawy demokratycznej. Zjawisko zresztą wcale nie specjalnie polskie, lecz typowe (i to w większej jeszcze mierze, na przestrzeni prawie całego XIX stulecia) również dla stosunków rosyjskich, a nawet, jeśli się nie mylimy, dla włoskich. Jest to jednak temat, który przekracza ramy tej recenzji i wymagałby osobnego opracowania.

R. Rozdolski.

Kłembukowski Bolesław: Mircze, wieś powiatu hrubieszowskiego. Zarys stosunków ekonomicznych, kulturalnych i społecznych. Praca dyplomowa z dziedziny socjografii, wykonana w Państw. Inst. Naucz. w Warszawie pod kier. prof. Uniw. Warsz., St. Czarnowskiego. Nakładem Hrubieszowskiego Związku Samorządowego (bez daty i miejsca wyd — Hrubieszów 1934). Str. 174.

[8]) Tylko w jednym wypadku autor recenzji natknął się na dezertera wojskowego, Mariana Rzechańskiego, który pod przybranym nazwiskiem Kalinowskiego uprawiał pisarkę pokątną w m. Tłustem i okolicy od lata 1845 aż do jego aresztowania 25 lutego 1846 i który propagował rzekomo chłopom konieczność usunięcia szlachty, ilustrując to przez układanie piramidy z kart (do gry), której najniższa warstwa oznaczać miała pospólstwo, druga urzędników dominikalnych, trzecia zaś dziedzica. (H., M.- u. St.-Archiv we Wiedniu, „Österreichischer Reichstag", Z. 360, f. 311). Ile w tym prawdy, trudno powiedzieć; zresztą wyjątki potwierdzają tylko regułę.

Ukazuje się u nas coraz więcej dobrych monografij wsi, co jest niewątpliwie bardzo pożyteczne wobec niedostateczności naszej dawniejszej i obecnej statystyki. Do rzędu takich dobrych monografij należy także opis wsi Mircze w pow. hrubieszowskim na pograniczu etnograficznym polsko-ruskim. Autorem jest nauczyciel szkoły powszechnej w Mirczu, który odbył studia w Państwowym Instytucie Nauczycielskim w Warszawie. Monografia ta oparta jest na źródłach historycznych głównie XIX w., na ułamkowej ankiecie i na dość długiej obserwacji stosunków miejscowych. Autor, jak jego nazwisko wskazuje, jest związany ściśle z tym pograniczem etnograficznym, odczuwa też i rozumie dobrze miejscowe stosunki kulturalne, zdolność zaś swoją obserwacyjną i badawczą rozwinął, pracując pod kierunkiem prof. Czarnowskiego, wybitnego historyka i socjologa. Praca jego zawiera szereg spostrzeżeń wybitnej wartości naukowej, chociaż niejednokrotnie interpretacja socjologiczna zjawisk społecznych i kulturalnych nie zawsze wydaje się przekonywująca.

Nie możemy tutaj omawiać szczegółowo całej pracy, w każdym razie wspomnieć należy, że ludność polska występuje tu dopiero w czasie przynależności tego obszaru do zaboru austriackiego.

Książkę uzupełnia szereg tablic statystycznych i rycin zawierających plany wsi z r. 1846 oraz 1865 i 1933, dalej plany zagród, chat, wyobrażenia dawnych strojów i narzędzi gospodarskich, motywy zdobnicze itd. Pod względem drukarskim praca przedstawia się dosyć prymitywnie. *Fr. B.*

Bergerówna Janina: Księżna Pani na Kocku i Siemiatyczach (Działalność gospodarcza i społeczna Anny z Sapiehów Jabłonowskiej). Z portretem A. Jabłonowskiej, 2 mapami i 37 tablicami. Lwów 1936, str. 441. (Archiwum Towarzystwa Naukowego we Lwowie, Dz. II, tom XVIII, zesz. 1).

Monograficzne badania nad rozwojem wielkiej własności w dawnej Polsce w ostatnich czasach zdobyły sobie dwa wzory metodyczne Jednym z nich jest praca A. Tarnawskiego [1]), drugim powyżej wymieniona. Obie spełniają postulat „poznania wielkiego majątku ziemskiego..." [2]) oraz wskazują jeden z dwu głównych kierunków, w jakich badania te powinny się posuwać [3]). Obie powyższe prace opracowane zostały pod kierunkiem prof. Bujaka.

---

[1]) Działalność gospodarcza Jana Zamoyskiego..., Lwów 1935 (Badania z dziejów społecznych i gospodarczych pod redakcją prof. Bujaka, nr 18).

[2]) Por. przedmowę prof. Bujaka do dzieła Tarnawskiego.

[3]) Drugi kierunek wskazał prof. J. Rutkowski; oparty on jest na podziale dochodu społecznego. Por. rozważania St. Inglota pt. „Postulaty w sprawie badań nad rozwojem i organizacją wielkiej własności w Rzeczypospolitej w czasach nowożytnych". Pam. VI Powsz. Zjazdu Historyków Polskich w Wilnie, Lwów 1935, str. 239.

Treścią ostatniego dzieła autorki (poprzednio wydała „Z dziejów książki gospodarczej w Polsce XVI w.") jest działalność gospodarczo-społeczna jednej z najwybitniejszych postaci z czasów Stan. Aug. Poniatowskiego, ks. Anny z Sapiehów Jabłonowskiej.

W 14-tu rozdziałach omówione są kolejno: I. Życiorys ks. Jabłonowskiej; II. Spuścizna literacka wojewodziny bracławskiej; III. Zasady agronomiczne i gospodarka rolna; IV. Założenie i organizacja gospodarki leśnej; V. Gospodarstwo hodowlane; VI. Przemysł dóbr książęcych; VII. Handel; VIII. Rządy księżnej i kancelaria dóbr książęcych; IX. Organizacja pracy w dobrach; X. Włościanie i stosunki społeczne wsi; XI. Mieszczanie i stosunki społeczne miast książęcych; XII. Żydzi w dobrach książęcych; XIII. „Ustawy powszechne" a współczesna im epoka; XIV. Dobra książęce jako teren praktycznego zastosowania teorii i założeń gospodarczych księżnej. Tekst uzupełniają: 37 tablic statystycznych, 2 mapy, słownik i indeks osób i miejscowości.

Badania swoje oparła autorka na źródłach archiwalnych i drukowanych (z tych ostatnich najpełniej zostały wyzyskane „Ustawy powszechne..." Anny Jabłonowskiej), jednak do naszych czasów dochował się zbyt uszczuplony ich zasób. Najdotkliwiej dał się odczuć brak archiwum gospodarczego księżnej Jabłonowskiej w Kocku, które istniało jeszcze do czasów wojny.

Aby brakowi temu choć w małej części zaradzić, przeprowadziła Bergerówna mozolne poszukiwania w Warszawie, Lwowie, Kocku, jednak rezultaty tych poszukiwań nie odpowiadają włożonej pracy. Za uchybienie metodyczne można uważać pominięcie przez autorkę zbiorów lubelskich: Archiwum Państwowego i Bibl. im. H. Łopacińskiego (rkp. 1812 i 1813 z tych 2 teczki listów Swederskiego, nauczyciela ks. Al. Sapiehy datowane z Siemiatycz). W Archiwum Lubelskim jest np. znaczna ilość różnych oblat i wpisów w księgach grodzkich, które zawierają niejedną nieznaną autorce wiadomość. Stan źródeł wpłynął więc na układ samej pracy (str. 328), na jej zakres i był przyczyną, że obraz działalności księżnej w lwiej części oparty został na jej własnych „Ustawach".

Analiza tych ostatnich posunięta jest nawet do pewnego stopnia doskonałości, jednak czytelnikowi po przeczytaniu tej książki nasunąć się musi pytanie, o ile „Ustawy" wprowadzone zostały w życie i o ile przyczyniły się do poprawy losu tych, dla których zostały wydane. Spadkobiercy stwierdzają, że działalność księżnej doprowadziła do wielkiego zniszczenia administrowanych przez nią majątków. Pomijając pewną tendencyjność tego sądu, należy pamiętać, że daleko bardziej niekorzystną dla spadkobierców starej księżnej, niż jej próby sprężystej, postępowej gospodarki, mogła być jej działalność polityczna wymagająca wielkich ofiar pieniężnych, dalej obowiązujący magnatów tryb życia (kosztowny dwór) wreszcie zawikłane stosunki prawne dóbr, stanowiące niewyczerpane źródło rujnujących procesów.

Stan zadłużenia w jej majątkach coraz bardziej pęcznieje i przy śmierci jej tylko na części tych dóbr przekracza ono pół miliona złp.[4]).

„Ustawy" jej również nie były w pełni w praktyce przestrzegane, co można wytłumaczyć tym, że za wiele miała księżna pracy, aby dopilnować wszystkich przepisów przez siebie wydanych. Rzeczowe przyczyny ujemnych rezultatów rządów księżnej autorka wymienia (str. 167 i 360), stwierdza ona jednak słusznie, że księżna „wykazała ...w praktyce gospodarczej ogromny zasób energii, stworzyła dobrą administrację dóbr i organizację pracy, podniosła poziom gospodarczy

---

[4]) Arch. Państ. w Lublinie, Ziemskie Grodzkie (poaustriackie), ks. 6 (1800 r.), k. 831.

Ekscept schedy, otrzymanej przez synów ks. Dymitra Jabłonowskiego, Stanisława, Janusza (kan. łucki), Józefa, Macieja i Karola po stryju Janie Kajetanie Jabłonowskim wojewodzie bracławskim, wymienia: dobra klucza Berezdowskiego, z wsiami: Kutki, Krasnystaw, Jabłonówka, Sienichów, Huta, Stary Majdan, połowa Czarnokul, połowa Biesiadek, Chorowiec, Mokre i Zabara, z klucza Ostrogskiego i Wilejskiego: miasto Ostróg i wsie villa Karpiłowska, Zakocie, Słobudka pod Ostrogiem. Z klucza Mariampolskiego: m. Mariampol, wsie Wołczków, Delijow, Tumierz, Łany, Nowosiołka, Petryłów, Czarnołożce, Bukowna, Kołodziejówka, Dobrowlany, Wodniki, jako spadłe im do dziedziczenia. Nadto dobra Wysockie. Szacunek tych dóbr tak się przedstawia (Szacunek dóbr oparto na inwentarzach, sporządzanych przez A. Jabł. — w r. 1781):

Miasto Ostróg z futorami wieś Wilia „ Karpiłówka „ Dołocz „ Zakocie „ Słobudka	— fp. 14577 gr. 9 intraty — „ 18572 gr. 28 „ — „ 737 gr. 18 „	roczna intrata — 33887 złp. 25 gr.; szacunek dóbr (19-krotna intrata) — 643868 złp. 25 gr.; długi — 394122 złp.;
m. Wysokie — 6977 zł. 19 gr. wieś Wysokie — 10690 zł. 22 gr. „ Słupeczne — 1573 zł. 12 gr. „ Zakrzew — 6512 zł. 5 gr.		długi na tym 194500 złp.
roczna intrata — 25753 zł. 23 gr.; szacunek — 566.582 złp. 26 gr.		
wieś Petryłów — 8131 zł. 6 gr. „ Bukowna — 1588 „ ½ „ „ Delejów — 4786 „ 8 „ „ Tumierz — 5401 „ 5 „ „ Łany — 1795 „ 13 „ „ Nowosiołka — 737 „ 11 „		długi — 126630 złp.
roczna intrata — 22439 zł. 14 gr.; szacunek — 448.789 zł. 10 gr.,		
m. Mariampol — 11359 zł. 20 gr. wieś Wołczkow — 3037 zł. 28 gr. „ Czarnołożce — 3659 zł. 5 gr. „ Kołodziejówka — 1327 zł. 14 gr. „ Dobrowlany — 2109 zł. 29 gr. „ Wodniki — 1062 zł. 20 gr.		razem intraty — 22556 zł. 28 gr.; szacunek — 451138 zł. 20 gr. długi — 109440 zł.

swych włości, nadała nowe doskonalsze formy życia swych poddanych" (str. 363).

Wracając do treści poszczególnych rozdziałów, nawiasem należy podkreślić, że z nich jedenaście (3—13) stanowi dokładną analizę „Ustaw" księżnej, zaś rozdział 14-ty omawia dopiero właściwą gospodarkę w świetle liczb i faktów. Całość oparta jest na szerokim tle stosunków społeczno-gospodarczych i politycznych doby stanisławowskiej.

W szczegółach można by sprostować pewne niedociągnięcia: Nazwa Woli Skromowskiej (autorka używa i nazwy Woli Skomorowskiej) winna być ujednostajniona. Charakterystyka stosunków monetarnych (str. 142) jest zbyt lakoniczna, zaś dane cyfrowe należałoby, moim zdaniem, choć w przybliżeniu zrewaloryzować, aby czytelnik mógł zdać sobie sprawę z wielkości podawanych liczb. Słownik jest niepełny, brak w nim np. wyrazów „braha", „poyło", zaś wzmianka o taksach wojewodzińskich (str. 148) mogłaby podsunąć myśl do zapoznania się z niektórymi, co nie byłoby rzeczą trudną. Na str. 110 w 3-im wierszu u dołu zamiast „190" należałoby chyba umieścić „198", podatek „łokciowy" (str. 163), zdaje mi się, jest już znany w literaturze, dotyczącej dziejów Warszawy.

Dylemat, czy zarządcy kluczów byli gubernatorami czy ekonomami (str. 188), wyjaśniłbym w ten sposób, że w Kocku był gubernator, w innych kluczach ekonomowie. W 1774 r. w Kocku był gubernatorem Cyprian Chądzyński, który „skarbowy dom" w Michowie (zajezdny) sprzedaje Iserowi Joskowiczowi za 1000 złp.[5]). W 1797 r. ekonomem w Wysokiem Lub. był Wokulski, który na tym stanowisku był już przed 1792 r.[6]). Ten ostatni traktowany był nadto przez księżnę

wieś Kutki	— 4014 złp.	$3^1/_2$ gr.	
„ pół Pieczywód	— 3206 „	$29^1/_2$ „	
„ „ Czarnokul	— 1159 „	28 „	cała intrata —
„ „ Biesiadek	— 1232 „	10 „	17979 złp. $5^1/_2$ gr.
„ „ Załobnego	— 1986 „	17 „	
„ Zakrynicze	— 1144 „	21 „	długi — 23714 zł.
„ Chiżawka	— 1302 „	7 „	
„ Słowby	— 270 „	26 „	szacunek (19-krotny) —
„ Muniatyn	— 2009 „	$5^1/_2$ „	341604 zł. 14 gr.
„ Mokre	— 1500 „	4 „	
„ Zabara	— 152 „	24 „	

z „dekretu zjazdowego na gruncie dóbr m. Ostroga w czasie kondescensji między sukcesorami ks. Jana Kajetana Jabłonowskiego, wojew. bracław a sukcesorami ks. Anny z Sapiehów Jabłonowskiej ...od dnia 15. XII. 1801 r." Arch. Państw. w Lublinie, Ziem. Lub. (poaustr.), ks. 7, str. 142—150).

[5]) „w domu tym ma mieć wolny szynk, oraz może trzymać w kramicy jakie chce towary..., w domu jest izba jedna, alkierz i kramnica i sień z żłobami...; do tego domu ma należyć plac za domostwem... do drogi gdzie figura stoi" — Arch. Państw., Ziem. lub. (poaustr.), ks. 9, str. 52 obl. w 1806 r.

[6]) Arch. Lub., Ziem. Lub., ks. 5, str. 464 i 465 — Wokulski podaje tu do oblaty dwa listy księżnej do niego: z Gdańska i z Kocka. W 1-ym księżna

z widoczną serdecznością, co świadczy dobitnie o dobrym sercu księżnej. Miała ona jednak i innych oficjalistów, którzy nie wahają się pozywać ją na sądy. Takim był Józef Biernacki (funkcja jego nie jest mi znana), który od 1791 r. prowadzi proces z księżną m. in. o 6000 złp. tytułem „trzyletnich zasług“ [7]).

Uzupełniając wiadomości co do urzędników, pragnę zwrócić uwagę, że moje zapiski mogą służyć, jako materiał do innych szczegółów.

Wracając do wyliczania swoich zastrzeżeń, trudno mi się zgodzić z autorką (str. 262), że dochód z gospodarstwa chłopa (żyta korcy 4,49, jęczmienia 0,85, owsa kor. 0,77, hreczki kor. 1,25, grochu kor. 0,75, jarzyn 20 cetnarów) czyniłoby jego „położenie całkiem dobre“ niezależnie od innych potrąceń. Nawet przy ówczesnych minimalnych wymaganiach chłopa, gdy miał większą rodzinę, było to uposażenie zbyt szczupłe. Powinności kmieci (str. 263) nie są przejrzyste, brak jest bowiem określenia z jakich jednostek (łanu, czy półłanu) były one wypełniane. Niewiadomo też, czy stróże nocni po 6 od wsi pełnili swe obowiązki zawsze, czy na zmianę w pewnych okresach.

Co do nabycia przez księżnę wsi Michowa (str. 348), można uzupełnić, że w 1774 r. administruje ona tym obiektem, jednak jeszcze w 1792 na kluczu kockim ciąży suma 46967 złp. 22½ gr. na rzecz Komisji Edukacji Narodowej. Suma ta, być może, łączy się z pretensjami tej ostatniej do Michowa, jako byłej własności skasowanego zakonu Jezuitów [8]).

O kluczu wysockim dużo szczegółowych informacji można by znaleźć w źródłach lubelskich. Pozwalam sobie przytoczyć opis folwarku i inwentarza folwarku wysockiego z r. 1778, ze względu na jego wartość:

„Opisanie budynków folwarku w dobrach wsi Wysokiego będących... Wjeżdżając do tego folwarku brama z tarcic sosnowych na biegunach drewnianych wrota z skoblem żelaznym i dwoma wrzeciądzami, od tej ciągnie się parkan z drzewa łupanego nowego, jest we dwadzieścia przęseł jeszcze miejscami niedociągnięty parkan, starego zaś parkanu przęseł 49, ten miejscami pochylony, miejscami po kilkoro drzewa niedostaje, od tej bramy po lewej stronie folwark, do którego wchodząc drzwi na zawiasach żelaznych, dwóch z tarcic przy których klamka, haczyk z dwoma skoblikami żelaznymi do zamykania. Sień w której na tył okien dwa i drzwi takież; izba pierwsza, do której wchodząc drzwi takież, w tej izbie okien dwa, komin murowany, piec kaflany

---

donosi: „...1000 zł. z fryorowych tego roku mieć będziesz pieniędzy ile ci odeśle, bywaj mi zdrów, a bądź poczciwy“, w 2-im każe przysłać sobie córkę dla ulokowania jej w klasztorze. Dodaje przy tym: „dla was zapiszę 3000, żebyście i po mojej śmierci mieli, a póki żyć będę zawsze nadgradzać twoją życzliwość będę, jak pragnąca zawsze odwdzięczać poczciwe usługi.

[7]) Tamże, ks. I, str. 228.

[8]) Arch. Lub. — Gr. Lubl. Obl., ks. 518, k. 77.

zielony, izbę też i alkierz ogrzewający jedną stronę tego pieca ława, stół sosnowy, tapczan jeden, drzwi do alkierza takież, w tym alkierzu okien dwa, z tyłu tego folwarku do koła izby i alkierza okienice do zamykania, holendernia i owczarnia, w których okienek 11 szklanych, drzwi na zawiasach żelaznych dwoje, podwójne zaś na biegunach drewnianych jedne. Te budynki pod jednym dachem, gontami pobitym, po prawej stronie zaś bramy stodoły czyli młocarnia, w której drzwi ośm z tarcic wszystkie na biegunach drewnianych u pięciu tylko skoble żelazne, troje zaś drzwi z kunami żelaznymi, poblisko tych stodół wrąb na szpiklerz niedokończony, wprost olenderni szpiklerz stary gontami pobity, do którego wchodząc, drzwi na żelaznych zawiasach skoblem, dwoma wrzeciądzami, zamkiem i kluczem do zamykania także brogów 9 i syrnik wprost folwarku toż tradycją podaje się opisanie inwentarza do tradycji należącego, krów 2 siwych, jedna dojna jałowa, druga dojna po cielęciu, trzecia boczasta z cielęciem i cielę przy niej boczaste podaje się tudzież pozwala się dozimowanie tylko inwentarza X-nej w tej holenderni i owczarni znajdującego się.

Inwentarz poddanych do tego folwarku teraźniejszą tradycją podanych. Poddani piechotą robiący: 1-y Kaźmierz Kudłacz, ma sprzężaj własny konia jednego, wołów parę, chałupę; 2-gi Maciej Zaręba, własnych ma wołów parę i chałupę; 3-ci Marcin Błotniak ma chałupę; 4-ty Maciej Maziarz, ma sprzężaj własny, konia jednego, wołów parę i chałupę; 5-y Michał Kudrey, ma własnych konia i wołów parę, chałupę. — Poddani sprzężajem robiący, założny, dworski sprzężaj mający: 1-y Jakób Stecik ma chałupę, wołów parę, 2-gi Marcin Zaręba ma chałupę, koni parę, 3-ci Jędrzej Motyka ma chałupę, wołów parę, 4-ty Jakób Myśliwiec ma chałupę, wołów parę, 5-y Wojciech Podośliwiec ma chałupę, wołów parę, koni parę — (ci wszyscy tak sprzężajni jako i piesi robić mają od św. Wojciecha do św. Marcina po 4 dni w tydzień, dalej po dni 3 w-g specyfikacji dawniejszych inwentarzów. Pańszczyzna tu rachować się ma w-g usum et praxim województwa lubelskiego, kapłon zaś każdy po 15 gr. podaje się.

Ciż poddani dają dań do dworu to jest po jednym kapłonie na rok i straż nocną wedle zwyczaju strzec powinni. Pole dworskie toż tradycją wydziela się przy tymże folwarku, to jest niwa Siedliszczana w szerokości począwszy od drogi Świętojańską zwanej w dole poczynającej się aż do drogi poza sadem Nową zwanej wzdłuż zaś od wsi, aż do granicy, to pole podłożone na zimę całe leży niezasiane; łąka Bobrek zwana po wierzbowy sadek. Tąż tracyją podaje się dla tychże Wiell. Zaleskich pszenicy dwojakiego gatunku pośledniej i pośledniejszej niechędożonej od młynka odeszłej w ziarnie korcy 55, a że jęczmienia kop sto, w stodole zaś wymłóconego niedowianego po 20 kopach znajdują się, przeto gdy ekonom dóbr tych opowiada iż na drugim folwarku niema jęczmienia na expens i do siewu przeto ten jęczmień na rzecz X-nej Imć wymłócić czyli w kopach zabrać ekonom przerzeczony do folwarku drugiego ma, zostawiwszy kop 30 dla W. Zaleskich na groncie żyta, takoż kop 30 z folwarku 2-go wzajemnie Za-

lescy wziąść i do swego folwarku tradycją teraźniejszą podanego móc mają, tudzież i owsa 2 ćwierci Zalescy wziąć mają. A że arendarz w tej wsi mający browar i karczmę do siebie należącą podczas indagacji opowiedział, iż ratę pół roczną tj. 700 złp. pozostał winien do zapłacenia, zaczym ta półroczna rata tj. 700 złp. w tym roku z arendy tej dla W. Zaleskich podaje się, a zaś na czas dalszy po 500 złp. corocznie z arendy przerzeczonej W. Zaleskim wybierać moc mieć będzie taż karczma i browar wyż wzmiankowany tęż tradycją na rzecz Zaleskich podaje się, jako niemniej wolny wrąb lasów na potrzebę dworską tj. na opał... ostrzega się tudzież wolne mliwo bez miarki... zabezpiecza się... eandem sortem bonorum Wysokie modo suprascripto... ad extenuationem... processa possesionem realem..." (opis powyższy podano w związku z „tradicyą" Zaleskich do folw. wysockiego wzamian za sumy dłużne)[9]).

Dodatkowe szczegóły zawiera też opis „tradycyi" Zaleskich oblatowany w 1781 r. i część opisu powinności i inwentarza żywego, które również przytaczam:

„...Osiadłości poddanych dóbr wsi Wysokiego, do „tradycji" teraźniejszej przyłączonych i wydzielonych. Poddani sprzężajem robiący 1-y Kaźmirz Kudlak; 2-gi Marcin Zaręba ma koni parę; 3-ci Jakób Stęczyk ma koni parę; 4-ty Jakób Myśliwiec ma konia jednego; 5-y Wojciech Podolak ma koni parę; 6-ty Wojciech Sadło ma koni parę; ci wyżej wyrażeni poddani każdy z nich ma wołów po parze i odrabiać powinien pańszczyznę od św. Wojciecha do św. Marcina po dni cztery a od św. Marcina do św. Wojciecha po dni trzy w każdy tydzień tudzież dawać powinien każdy z nich kapłonów po dwa; poddani piesi 1-y Jędrzej Kosz; 2-gi Michał Kudrey; 3-ci Stach Podolak każdy z nich odrabiać powinien po dni 2 w tydzień i po kapłonów 2 dawać powinien, warzywo ogrodowe wszyscy tak sprzężajni jak piesi, jako to kapustę sadzić, konopie rwać i oporządzić prócz pańszczyzny a zaś ma tam z tego ogrodu ile z konopi wystarczy wszystkie oprząść. Opisanie inwentarza: trzody, bydła... dwór znanego należącego, krowy pierwsza kraciasta, przy której ciołek także kraciasty sysak, 2-ga płowa przebodzona na prawy boku, różki przypiłowane ma, z ciołkiem sysakiem; 3-cia szara z ciołkiem sysakiem; 4-ta czarna z jałóweczką sysakiem; 5-ta szara biedczasta, jałowa dojna, 6-ta czarna łysa pierwiasta ciołek pod nią takiż sysak. Podaje się niwy Podedwornią zwanej część, to jest w szerokości na morgów siedm polami teraz przedzielonej począwszy od łąk przy niwie Zabłotnicy i tejże Nowodworney będących, bez drogę ciągnąć, aż do lasu w dobrach tutejszych będącego zasianej pszenicą i żytem i z temiż zasiewami w szerokości miarkowany, dzielącą te dwie niwy Zabłotnicę i Nowodwornią, aż do lasu jak się to pole kończy, wydziela się. Siano na rzecz Wiell. Zaleskich, to jest ze stogu pod folwarkiem Stary Dwór będącym wozów sześć, ażeby sobie aż W. Zalescy zabrali do folwarku swego; żyta zaś w szpichlerze będą-

[9]) Arch. P. Lubl., obl. gr. lub. ks. 434, k. 303.

cego, ażeby sobie wzieli korcy trzydzieści pięć. Powróciwszy z folwarku Nowodwór zwanego to jest nowo pobudowanego nazad do ekonomii gdzie miejsce fundowanej teraz juryzdykcji, bierze się część niwy od poddanego miedzy w szerokości koło muru i poza murem tudzież szpiklerzem, stajniami, stodołą wciąż aż po nizinę to jest jak znaki oranych morgów, aby wynosiło szerokości koło siebie wrówni miarkując na morgów ośm w długości zaś aż do lasu i z nowiną, jakowa między lasy wprost wydziału tego wypada, ogród z sadem do guberni należącej przyłącza się. Ostrzega się wolne mlewo..., karczemnego prowentu tj. siedzialnego od karczmarza rata kwartalna — 500 złp. do św. Jana należąca..." Uwaga: prowent karczemny i browarny podług dawnej ceny i na przyszły rok ma iść po 800 złp.; taksa pańszczyzny: dzień sprzężajny od pary bydła robiącego gr. 15; pieszy — gr. 10; fura siana — 3 zł.; korzec żyta — 5 zł.; kapłan — 15 gr.; krowa — 12 fl. (na intratę); indyk po gr. 6 [10]).

W uwagach ogólnych o gospodarce księżnej (od str. 360) daje autorka obraz zadłużenia dóbr przez księżnę posiadanych. Twierdzi ona, że długi rosły ustawicznie i doprowadziły w końcu do całkowitej ruiny finansowej. Jak trudna była sytuacja księżnej w ostatnim dziesięcioleciu jej życia, świadczą nie tylko obciążenia tych dóbr („sumariuszów długów" wiele jest w źródłach lubelskich), ale i drobne niewypłacone przez księżnę zobowiązania. Tak np. praczka Barbara Moysowa oblatuje 18 marca 1800 r. list Anny Jabłonowskiej z 21. IX 1799 r. do niej, w którym księżna donosi, że 1000 zł. długu poleci jej oddać. Moysowa skarży się znów księżnej, że otrzymanej w 1796 r. asygnaty na tę sumę nie mogła nigdzie zrealizować [11]).

Również Żyd Szmul Rabinowicz wnosi pretensję, że za pobrane od niego w 1791 r. towary (2 sztuki kitajki po 100 ł. po 6 zł. łokieć, karmazynowej ł. 100 po 6 zł., czarnej materii z paskami pąsowymi 60 ł., obrusów holenderskich 3 garnitury po 15 czerwonych zł.) jeszcze w kwietniu 1801 r. nie otrzymał zapłaty [12]).

Pożyczka holenderska, która w źródłach lubelskich wyraża się sumą 400.000 karolinów monety batawskiej [13]), zamiast pomóc, przyspieszyła katastrofę.

Mimo tych rezultatów gospodarki księżnej, autorka dochodzi do wniosku, że „polityka gospodarcza księżnej była niewątpliwie w zasadzie dobra, ale wymagała większego zapasu kapitału czyli większej oszczędności. Kapitał ten lokowany w rozmaitych inwestycjach byłby po latach zwiększył dochodowość dóbr" (str. 362). Sąd całkowicie słuszny.

Kończąc podaję jeszcze dwa małe sprostowania: w tabl. 3 w rub-

[10]) A. P. w Lubl., obl. gr. lub. ks. 452, k. 446.

[11]) Arch. Lub. Ziem. Lub. (poaustriackie), ks. 6. str. 668.

[12]) Tamże, k. 1052.

[13]) Roboracja tej sumy dokonana przez księżnę na rzecz Piotra de Haan, kupca amsterdamskiego w r. 1792. Obl. Gr. Lub. ks. 518, str. 822.

ryce 2 w 3-ch ostatnich wierszach od dołu kwoty są za małe, aby w sumie mogły stanowić 108.000 złp.; trzem ostatnim składnikom brak po jednym zerze. W mapie 1-ej nazwa Wysokie Lubelskie występuje dwa razy. Rzecz jasna, że koło Siemiatycz winno być Wysokie Litewskie, a nie Wysokie Lubelskie, co uważam raczej za niedopatrzenie.

Na zakończenie przyznać jednak należy, że sprostowania i uzupełnienia moje, wynikłe z pominięcia przez autorkę źródeł lubelskich, nie umniejszają w niczym zasługi autorki, która wydając omawiane dzieło, włożyła znaczny i trwały dorobek do naszej nauki historycznej.

Władysław Adamczyk.

Rafacz Józef: Przyjęcie poddaństwa w Sieradzkiem w epoce nowożytnej. (Themis Polska, Ser. III, t. IX (1935), str. 136—151).

Interesująca ta praca oparta jest na materiale zaczerpniętym z ksiąg grodzkich i ziemskich sieradzkich, a częściowo też grodzkich piotrkowskich i sandomierskich, odnoszącym się przeważnie do drugiej połowy XVIII w. Zaczyna się ona uwagami na temat wolnej ludności włościańskiej, która w czasie tym obok ludności poddańczej we wsiach występuje. Podstawą stosunku tych wolnych do panów wsi jest umowa, w regule czasowa, po której wygaśnięciu taki „luźny" (wolny włościanin) mógł bądź to zawrzeć nową umowę z panem, w którego wsi dotąd przebywał, bądź też przenieść się gdzieindziej.

Niekiedy jednakże działo się inaczej. Oto wspomniane akta notują sporą ilość wypadków przyjmowania przez tę wolną ludność włościańską dobrowolnie poddaństwa. Wśród przyjmujących poddaństwo spotyka się różne kategorie osób (krajowcy, cudzoziemcy, rolnicy, mieszczanie, mężczyźni, kobiety), a także całe rodziny. Przyjmującymi w poddaństwo mogli być oczywiście wszyscy, którzy według prawa mogli posiadać dobra ziemskie. Na szczególniejszą uwagę zasługuje niewątpliwie rozdział, traktujący o przyczynach oddawania się w poddańczą zależność owych „luźnych"; najczęściej wspominana jest w aktach chęć zaślubienia poddanej, ale nie brak też innych przyczyn, jak poddanie się za długi, z racji doznanego dobrodziejstwa, celem zapewnienia sobie opieki itp. Znajdują się też wiadomości o tak szczególnych wypadkach, jak wyproszenie od kary śmierci lub chęć uniknięcia służby wojskowej (chociaż w tym ostatnim wypadku chodziło, jak się zdaje, o poddanego-zbiega ze wsi królewskiej).

Co do formy prawnej oddania się w poddaństwo, to traktowano je jako umowę dwustronną, skutkiem czego musiała ona odpowiadać ogólnym wymogom ważności umowy. Jeżeli jednakże chodziło o kobiety, to poddanie się zdziałane przez nie same (tj. bez zwykłej w innych razach asystencji) było wystarczające. Dopełniano tego aktu bądź przez oświadczenie w sądzie, bądź też przez spisanie odpowiedniego aktu, przy czym była wymagana obecność świadków. Niekiedy w takich umowach podawali oddający się w poddaństwo pewne warunki,

pod którymi to czynili. W końcowych uwagach przedstawione zostały korzyści, jakie pan zwyczajnie odnosił z takiej umowy.

W. Hejnosz.

Sokołowski Stanisław: Las tatrzański. (Z Tatr u Podhala. nr 2). Wydawnictwo popularno-naukowe Muzeum Tatrzańskiego w Zakopanem. 1936, str. 136 + 3 mapy. 16°.

Pierwsze pięć rozdziałów, zajmujące przeszło połowę książki, poświęcono przyrodniczym sprawom: klimatowi i glebie, poszczególnym gatunkom drzew, górnej granicy lasu, przyrostowi i powstaniu lasu tatrzańskiego (ten ostatni rozdział jest pióra W. Szafera). Historyka stosunków gospodarczych mogą zainteresować rozdziały VI do VIII-go, poświęcone osadnictwu, stosunkom własności, służebnościom (pasza i drewno) oraz gospodarstwu leśnemu. Zgodnie z charakterem całego wydawnictwa mamy tu do czynienia z popularnym przedstawieniem wyników badań Długopolskiego, Dobrowolskiego, Hołub-Pacewiczowej, Rafacza i innych. Uwzględnione zostały również akta komisji dla wykupu i regulacji ciężarów gruntowych. Z istoty rzeczy wynika, że o średniowieczu mógł autor stosunkowo niewiele powiedzieć, zużytkowane przez autora dane pochodzą przeważnie z XVIII i XIX w. Ścisły związek spraw gospodarczych z podłożem przyrodniczym występuje w omawianej książce o wiele silniej niż to zazwyczaj ma miejsce u zawodowych historyków stosunków gospodarczych, będących tylko humanistami i nie mających gruntownego przygotowania przyrodniczego.

J. R.

Weydlich Kazimierz: Franciszek Stefczyk, pionier polskiej spółdzielczości rolniczej. Warszawa 1936, str. VII+360.

Jedną z głównych ról w odrodzeniu ekonomicznym wsi galicyjskiej odegrał Franciszek Stefczyk, twórca pierwszych „Spółdzielczych Kas Oszczędności i Pożyczek" oraz patron Małopolskich Spółdzielni Rolniczych. Ze względu na olbrzymią skalę zainteresowań społeczno-gospodarczych, niepospolity talent organizatorski, świetne i trwałe wyniki pracy, był nieraz Stefczyk przedmiotem badań naukowych. Już w r. 1909 dał prof. dr Franciszek Bujak obszerną ocenę prac oraz idei Stefczyka. Bezpośrednio po jego śmierci przedstawił prof. Bujak syntetycznie osobowość Stefczyka jako działacza i myśliciela, zamierzając napisać obszerną, wyczerpującą monografię, w związku z którą pozostawała nawet tematyka prac seminaryjnych w Zakładzie historii społeczno-gospodarczej Uniw. J. Kazimierza. Jednakże w r. 1933, wskutek nawału prac naukowych, polecił prof. Bujak jako najbardziej kompetentnego do takiej pracy, dra Kazimierza Weydlicha, bliskiego współpracownika Stefczyka, oraz doskonałego organizatora spółdzielczego.

Monografia dotycząca Stefczyka składa się z trzech części. W pierwszej przedstawia autor lata gimnazjalne i studia uniwersyteckie Stefczyka, pełne głębokich zainteresowań społecznych i naukowych.

Autor bardzo wnikliwie podkreśla, mając gruntowne przygotowanie z zakresu teorii biografii, jak ważną rolę odegrały w przyszłym życiu Stefczyka, jego twórczej postawie wobec życia społecznego, zasadnicze elementy rozwoju psychicznego: dzieciństwo i środowisko. W drugiej części scharakteryzował autor działalność Stefczyka, jako kierownika spółdzielni rolniczej, po zrzeczeniu się posady w Czernichowie. Część trzecia obejmuje pracę spółdzielczą i polityczno-organizacyjną w Niepodległej Polsce.

Stefczyk był naturą bardzo chłonną, przyswajającą i jak zresztą każda z wybitnych postaci — ulegał niekiedy naporowi faktów tak, że skoro tylko objął posadę nauczyciela w średniej szkole rolniczej w Czernichowie, musiał swoje młodzieńcze zainteresowania praktycznie zastosować na terenie wiejskim. I dzięki tej działalności, ściśle gospodarczej, prowadzonej wytrwale przez lat kilkadziesiąt, przetworzył przy wrodzonej sobie systematyczności życie gospodarcze wsi polskiej.

Już jako nieznany szerszemu ogółowi nauczyciel, wydaje Stefczyk szereg publikacyj o wiejskich kasach spółdzielczych, dążąc do metodycznego ustalenia zasad działalności Kółek rolniczych. Równocześnie prawie rzuca inicjatywę w kierunku organizowania mleczarstwa spółdzielczego.

Wyniki, jakie otrzymał na tym tak ważnym dla wsi odcinku, zwróciły na niego uwagę marszałka Sejmu, Stanisława Badeniego, który powierzył mu kierownictwo Patronatu Spółdzielni Rolniczych Na tym urzędzie rozwinął Stefczyk żywą działalność, doprowadzając do ścisłej łączności Patronatu z Zarządem Głównym T-wa Kółek Rolniczych, gdzie niejednokrotnie referował sprawy sklepików wiejskich i zawodowych związków rolniczych. Proporcjonalnie do rozwoju spółdzielni rolniczych propagował Stefczyk ideę zorganizowania Centralnej Kasy Spółek Rolniczych, przedkładając w tym celu Wydziałowi Krajowemu projekt, przychylnie zaopiniowany przez posła Skałkowskiego na specjalnym posiedzeniu Wydziału Krajowego. Po zwycięskiej walce z władzami austriackimi, które pragnęły scentralizować kredyt spółdzielczy, stworzył Wydział Krajowy Centralną Kasę, niestety, nie w ramach nakreślonych przez Stefczyka. Mimo wszystko był to poważny krok w dziedzinie kredytowej zubożałego kraju. Sam inicjator projektu i główny realizator został mianowany dyrektorem pierwszej w Galicji instytucji kredytowej dla spółdzielni rolniczych.

Jednakże Stefczyk nie poprzestaje na tych wynikach, nie wystarcza mu śledzenie objawów życia gospodarczego w kraju, ale wyjeżdża parokrotnie za granicę zwłaszcza do Czech i Niemiec, gdzie bada szczegółowo gospodarczą strukturę średniego stanu, co dało mu po powrocie do kraju impuls do zorganizowania Patronatu Rękodzieł i Drobnego Przemysłu.

W całej swej działalności, przekraczającej daleko granice pierwotnie zakreślone, dobierał Stefczyk odpowiednie grono ludzi (Twarecki, Taylor), kształcąc na licznych kursach instruktorów, kasjerów

i buchalterów. Sam układa programy wykładów i bierze żywy udział w prelekcjach.

Stefczyk nie narzucał nigdy z góry inicjatywy; zasady jego bowiem były zawsze zgodne z głębokim odczuciem potrzeb społeczeństwa.

Już na początku XX wieku uważany był kierownik Patronatu za faktycznego przedstawiciela polskiego ruchu spółdzielczego, który istotnie wyprowadził na nieznane przedtem drogi.

Dzięki tej popularności otrzymuje Stefczyk mandat poselski od Stronnictwa Ludowego, biorąc żywy udział w pracach komisyj sejmowych. Szczególnie zaznaczył się Stefczyk w Sejmie w dyskusji nad reformą ustawy wyborczej.

Wybuch wojny światowej przerwał ten gorączkowy a tak jednak bogaty w wyniki tok pracy organizacyjno-gospodarczej. Mimo atmosfery wojennej kontynuował Stefczyk w dalszym ciągu swoją akcję gospodarczą, zawczasu przygotowując spółdzielnie specjalnymi okólnikami do zmian, jakie mogła spowodować wojna.

Na terenie spółdzielczym wyrządziła wojna światowa olbrzymie szkody tak, że jedynie człowiek o takiej równowadze psychicznej, jak Stefczyk, mógł upadającą instytucję zreorganizować i do aktywnego życia gospodarczego przysposobić. Funkcjonowanie spółdzielni stanowiło dla zniszczonego kraju nie tylko znaczną pomoc finansową, ale było przede wszystkim olbrzymim kapitałem moralnym.

W zmienionych warunkach politycznych podjął Stefczyk pracę już pod kątem widzenia niepodległego państwa. Z funduszów Spółek Oszczędności i Pożyczek dopomógł do wydania wielu dzieł propagandowo-naukowych, a w porozumieniu z prof. Bujakiem doprowadził do opracowania pod kierunkiem prof. Romera „Geograficzno-statystycznego atlasu Polski"; wydawnictwo to zostało uzupełnione zbiorowym dziełem „Polska w kulturze powszechnej" i poprzedzone głębokim wstępem samego Stefczyka.

Główną jednakże ideą pracy Stefczyka było dążenie do zunifikowania całego polskiego ruchu spółdzielczego, do czego przystąpił bezpośrednio po zorganizowaniu Naukowego Instytutu Spółdzielczego i Banku Rolnego.

Już na pierwszej konferencji kierowników spółdzielczości polskiej w r. 1918 poruszono myśl skonsolidowania wszystkich organizacyj spółdzielczych, co wreszcie przy głównym udziale Stefczyka i Leona Twareckiego nastąpiło w r. 1924 na zjeździe we Lwowie. Zjazdowi temu, który istotnie stał się punktem przełomowym dla ruchu spółdzielczego, poświęcił Stefczyk olbrzymią ilość energii, nie bacząc wcale na podeszły wiek, ani też nie zważając na przeszkody, stawiane przez niektóre organizacje spółdzielcze.

Po ukończeniu tego pierwszego stadium organizacyjnego polskiej spółdzielczości, zamyślał Stefczyk oddać się całkowicie pracy naukowej. W tym celu wniósł nawet podanie do Rady Wydziału Filozoficznego Uniwersytetu Jagiellońskiego z prośbą o przyznanie mu prawa wykładania, jako pierwszemu w Polsce docentowi z zakresu spółdziel-

czości. W tym jednak okresie musiał się poddać operacji jelit, podczas której, wyczerpany wieloletnią pracą, zakończył życie.

Z monografii dra Weydlicha wyłania się Stefczyk jako człowiek olbrzymiej pracowitości, śmiały inicjator, wolny od wszelkich uprzedzeń klasowych, i organizator szeregu instytucyj gospodarczych. Autor oparł swoją pracę na bogatym, pierwszorzędnym materiale źródłowym. Oprócz literatury przewertował materiały znajdujące się w Archiwum Państwowym we Lwowie, archiwum b. Wydziału Krajowego, przerobił dokładnie akta Ministerstwa Rolnictwa i Reform Rolnych, sprawozdania Kółek Rolniczych, Centralnej Kasy Spółek Rolniczych, Sejmu galicyjskiego itp. Nie zaniedbał również autor zasięgnąć informacyj u współpracowników Stefczyka, zbierając dokładnie korespondencję z rodziną i przyjaciółmi (F. Koneczny). Podstawą tej obszernej monografii są wreszcie liczne prace samego Stefczyka.

Ogrom pracy, jaki włożył autor do opracowania życiorysu Stefczyka, jest proporcjonalny do wyników. Szkoda tylko, że w pracy swej, która niejednokrotnie przewyższała siły jednego człowieka, nie sięgnął autor do tak ważnego źródła, jakim jest prasa. Za mało również poświęcił autor miejsca na omówienie położenia społeczno-gospodarczego Galicji. Wszak w okresie działalności Stefczyka zachodzą na wsi galicyjskiej doniosłe zmiany polityczne, społeczne i gospodarcze. I one to w dużym stopniu stanowiły dla Stefczyka dogodne podłoże, które w działalności wybitnych jednostek stanowią zawsze podstawowy element.

Niejasno również przedstawił autor stosunek Stefczyka do ruchu ludowego rozwijającego się na wsi galicyjskiej, chociaż obfity materiał mógłby był znaleźć w prasie ludowej, szczegółowo podającej motywy wystawienia kandydatury Stefczyka na posła. Wymaga również szerszego sprostowania stosunek Stojałowskiego do Stefczyka. Wprawdzie autor pobieżnie tylko wspomina o przejawach działalności Stojałowskiego, ale niewątpliwie jego pisma musiały wywrzeć niemały wpływ na kierunek działalności Stefczyka. Wszak jeden z najbliższych współpracowników Stefczyka, X. Królicki z Czernichowa, zamieścił pierwszą wzmiankę o powstaniu Spółkowej Kasy Oszczędności i Pożyczek w piśmie Stojałowskiego „Dzwon". Sam zresztą Stojałowski zachował głęboki szacunek dla osoby Stefczyka, mimo że zajął negatywne stanowisko co do jego projektu, aby tworzyć tzw. spółki ciche w Kółkach rolniczych. Na zajęcie takiego stanowiska wpłynęła obawa, aby Kółka rolnicze, i tak już opanowane przez konserwatystów, nie upadły finansowo z powodu braku fachowego przygotowania zarządów Kółek. Trzeba również podnieść i ten fakt, że Stefczyk, występując jako członek zarządu głównego Kółek rolniczych, był uważany w pewnym stopniu za sympatyzującego z obozem konserwatywnym. Samych zaś Kółek rolniczych nie darzył Stefczyk zbytnią życzliwością. Stąd też płynęły uprzedzenia Stojałowskiego, oraz ataki pewnej grupy działaczy ruchu ludowego.

Mimo tych drobnych usterek monografia, dotycząca Stefczyka,

odzwierciedla nie tylko jego życiorys, ale jest przede wszystkim pierwszą naukową rozprawą o początkach polskiej spółdzielczości; dzięki zaś temu zawiera bogaty materiał nie tylko dla historyka, ale również i dla działaczy spółdzielczych. *Fr. Kącki.*

Wiejscy działacze społeczni. T. I. Życiorysy włościan. Instytut Socjologii Wsi Szkoły Głównej Gospodarstwa Wiejskiego, nr 1. Wydane z zasiłku Państwowego Instytutu Kultury Wsi. Warszawa 1937, str. XII + 432.

Pamiętamy jeszcze dobrze wrażenie, jakie wywołało ukazanie się dwu potężnych tomów „Pamiętników chłopów" w latach 1935 i 1936, a oto mamy do zanotowania nowe nadzwyczaj interesujące wydawnictwo. Oto Instytut Socjologii Wsi Szkoły Głównej Gospodarstwa Wiejskiego zachęcony wynikami akcji zainicjowanej przez Instytut Gospodarstwa Społecznego, która w rezultacie dała wspomniane „Pamiętniki chłopów", ogłosił w lipcu 1935 „Konkurs na życiorysy społecznego działacza wiejskiego", przy czym podobnie jak I. G. S. wyznaczył nagrody za najlepsze życiorysy.

Według wyjaśnienia umieszczonego w przedmowie „dążenie do przeprowadzenia konkursu... wynikło z przeświadczenia o dużym znaczeniu u nas działalności społecznej wykonywanej przez poszczególne jednostki. ... Szczególną pobudką do tych badań była świadomość, że w naszych czasach zachodzą bardzo poważne zmiany w całokształcie działalności społecznej. Zmiany te objęły zarówno pobudki działania, ilość działaczy, postacie i zasięg działania, a wreszcie trudności i wyniki" (str. VIII).

W wyniku tego konkursu nadesłano 404 życiorysów o rozmiarach od 2 do 367 stron, z czego na województwa środkowe przypada 173 (42,82%) życiorysów, na wojew. południowe — 93 (23,02%), na wojew. zachodnie — 70 (17,33%), na wojew. wschodnie — 66 (16,34%); ponadto po jednym życiorysie nadesłali Polacy z Niemiec i z Czechosłowacji. W konkursie wzięła udział głównie ludność polska; ludność białoruska i ukraińska nadesłała ogółem kilkanaście życiorysów. Jeśli chodzi o uwarstwienie społeczne autorów, to zdecydowaną większość (73%) stanowią włościanie, posiadacze gospodarstw, pracujący własnoręcznie na roli, a reszta — to robotnicy rolni (4%), ziemianie — (2%), instruktorzy rolni — (2%), nauczyciele szkół powszechnych — (5%), urzędnicy państwowi i samorządowi — (4%), inni inteligenci — (2%), rzemieślnicy, kupcy i pracownicy spółdzielni — (6%), bez podania zajęć — (2%). Z pośród nadesłanych życiorysów zaledwie 10% nie odpowiadało warunkom konkursu, wobec czego życiorysów tych nie wzięto pod uwagę. (Szkoda, że I. S. W. S. G. W. nie ogłosił w tym tomie warunków konkursu, tak jak to uczynił w swym wydawnictwie I. G. S.).

Z całego tego dorobku konkursowego ogłoszono drukiem w omawianym pierwszym tomie 19 życiorysów i to wyłącznie życiorysów

działaczy pracujących własnoręcznie na roli. W najbliższej przyszłości ma się ukazać tom II z życiorysami działaczy-inteligentów i to zarówno typu obywatelskiego jak i zawodowego, oraz tom III, który obejmie opracowanie syntetyczne wszystkich życiorysów działaczy wiejskich nadesłanych w wyniku konkursu.

Życiorysy umieszczone w tomie pierwszym są nadzwyczaj cenne właśnie dlatego, że pisane są przez działaczy, którzy wyszli z szarej masy chłopskiej. Stanowią one w dużym stopniu uzupełnienie obrazu wsi, jaki można było stworzyć sobie na podstawie „Pamiętników chłopów". Tam zabierali głos wszyscy, którzy uważali, że mają coś do powiedzenia, tu natomiast wypowiadają się jednostki, które poziomem umysłowym, energią, sprytem, zmysłem organizacyjnym i zrozumieniem wartości zorganizowanej współpracy wyrastają znacznie ponad miarę swego otoczenia. Z ich prostych i bezpretensjonalnych opowiadań widzi się, jak ciężką i mozolną, nie pozbawioną przykrości i zawodów jest praca działaczy społecznych na wsi, jak trudnymi są zwłaszcza początki tej pracy. Najczęściej chłopi-społecznicy zaczynali pracę od samych siebie, od samokształcenia ogólnego i fachowego, a dopiero później przechodzili do działalności szerszej. Musieli zwalczać różne przesądy i uprzedzenia, warcholstwo jednostek itp. i powoli zyskiwać uznanie swego otoczenia. Zależnie od swych przekonań politycznych doznawali od władz państwowych poparcia, albo też narażali się na najrozmaitsze przykrości, nieraz bardzo dotkliwe. Prawdopodobnie w tym należy doszukiwać się przyczyn procesu zauważonego przez redakcję „Życiorysów włościan", procesu, wskazującego na „słabnięcie przygodnego i samorzutnego działania społecznego, na miejsce którego wchodzi działanie zorganizowane przez rządy". (str. VII).

Pozostaje otwartą kwestia, która kategoria działaczy jest dla wsi bardziej odpowiednia. Może w tomie III znajdziemy wyjaśnienie tego zagadnienia. Obecnie można stwierdzić z całą pewnością jedynie to, że działalność społeczna tych ludzi, którzy na polecenie odpowiednich czynników masowo rzucili się ostatnio do pracy społecznej na wsi, nie była dla wsi dodatnią. „Działacze" ci, nie znający środowiska, nie mający odpowiedniego przygotowania a może i zamiłowania, zajmowali się raczej działalnością polityczną niż społeczną i ostatecznie przynieśli wsi więcej szkody niż pożytku.

Autorzy życiorysów wypowiadają się na temat całego szeregu zagadnień dotyczących wsi. Nie wchodząc narazie w dokładną analizę tych uwag, należy podkreślić, że stanowią one pierwszorzędnej wartości materiał nie tylko dla wszystkich działaczy społecznych, ale także dla wszystkich tych, którzy pod jakimkolwiek względem interesują się stanem wsi polskiej. *Michał Wąsowicz.*

Żabko-Potopowicz Antoni: Wieś polska w świetle polskich prac naukowych i publicystycznych z okresu przed uwła-

szczeniem włościan. (Roczniki socjologii wsi, tom I, rok 1936, s. 126—152).

Poruszony przez doc. Żabko-Potopowicza temat przerasta swoim zakresem ramy obszernego nawet artykułu. Sprawie tej poświęcili gruntowne studia Tarnowski, Bobrzyński, Brückner, Świętochowski, Grabski Wł. i in.

Syntetyczny przegląd literatury naukowej i publicystycznej dokonany przez autora jest ścisły i wszechstronny. Autor omawia zjawiska literackie odnoszące się do ludu polskiego w porządku chronologicznym, nie odróżniając specjalnie nauki od publicystyki i nie wgłębiając się w korelację obu tych działów twórczości.

Słusznym jest podział odcinka czasowego na dwa okresy: przed i po uwłaszczeniu. Niemniej natomiast słuszny podział na podokresy: Polski niepodległej i Polski pod zaborami wymaga, naszym zdaniem, ściślejszej definicji czasów porozbiorowych, niż daje ją autor „gdy ostateczne decyzje kształtujące życie wsi spoczęły w ręku władz zaborczych"). Gdy bowiem jedni badacze, zapoznając epokę Księstwa Warsz., Królestwa Kongresowego, W. M. Krakowa, czy wreszcie okres wiosny ludów na ziemiach polskich, zwykli zamykać bilans prawodawczy społeczeństwa w sprawach włościańskich datą 3. V. 1791 r. ewent. 7. V. 1794 r., to inni łączą w pewien system akty uwłaszczeniowe powstań narodowych i ze świadomą powagą traktują prywatną inicjatywę ziemian jak i akcję Tow. Rolniczego. Jest poza tym rzeczą jasną, że ewolucja zagadnienia ludowego w Polsce nie pokrywa się z upadkiem państwa w tej mierze, co warunki politycznego bytu narodu polskiego.

Publicystyka przedrozbiorowa o kwestii włościańskiej wymaga z kolei niemniej zasadniczego podziału rzeczowego na: 1) autorów, którzy polepszenie bytu poddanych stawiają na gruncie legalnym (w sensie żądania ingerencji ustawodawcy), 2) autorów, którzy odwołują się do prywatnej inicjatywy szlachty, oraz 3) pisarzy, którzy w sprawie ucisku poddanych zdobyli się tylko na moralizowanie. Otóż typ pisarza ad 1) jest w Polsce najrzadszy, najwięcej za to mamy publicystów niewątpliwie zasłużonych około budzenia czujności opinii narodu, ale szermujących jedynie morałem, współczuciem lub przepowiednią upadku Rzplitej. Tak ceniony Modrzewski jest więcej moralizatorem (pomijając sprawę główszczyzny), aniżeli politykiem czy reformatorem i traci w porównaniu ze statutem Przyłuskiego. Inni również moralizują: Skarga, Olizarowski, Opaliński, Warszewicki, Petrycy. Małą jest zatem pociechą, że jakiś Rysiński ułożył w XVII w. współczujące ludowi przysłowie. Natomiast bez porównania ważniejsze są publikacje z XVIII w., których głównym przedmiotem jest kwestia włościańska. One już rzeczywiście łamią ustalony kwietyzm i przesąd szlachecki na punkcie stanowym i łączą się z hasłami epoki oświecenia, racjonalizmu i fizjokratyzmu. Król Leszczyński, Wybicki, Zamojski, Staszic — to już znamiona nowych dążeń. Fizjokraci (Strojnowski, Skrzetuski, Popławski) roz-

wijają poglądy populacjonistyczne, kameraliści (np. Nax) potrzebę polepszenia bytu włościan argumentują względami siły i zamożności kraju. W sposób coraz wyraźniejszy publicystę wspomaga ustawodawca i polityk. Dlatego „Uwagi" Surowieckiego z 1807 r., które bodaj pierwsze przedstawiły logiczną i celową reformę przeprowadzoną przez państwo, stały się punktem zwrotnym dla późniejszej publicystyki w sprawach społecznych. Badacz dziejów Księstwa Warszawskiego z satysfakcją zatrzymuje się przy tym rozsądnym, chociaż niespełnionym projekcie i jego autorze.

Publicystyka społeczna porozbiorowa to już nie odosobnione, na marginesie uskuteczniane myśli i aforyzmy, lecz pewien określony nurt umysłowy, dysponujący siecią tajnych i jawnych organizacyj politycznych, wykładnią programową i prasą. Głosy tego okresu podzielić możemy na takie, których przeznaczeniem była obrona stanu posiadającego przed radykalizmem za pomocą umiarkowanych reform (Gołuchowski, Łubieński, Potocki T.), oraz takie, które rozwijają poczętą w czasie insurekcji kościuszkowskiej myśl powstańczo-ludową. Kierunek pierwszy to właściwie koncepcja dawnego, zdecentralizowanego społeczeństwa, którego lepsza część pragnie dobrowolnie umawiać się z włościanami o czynsze, zaś kierunek drugi, rewolucyjny (rozprawa z 1800 r. „Czy Polacy mogą się wybić na niepodległość") najwyraźniej występujący w rozprawach T. D. P. i dziełach Kamieńskiego, prowadzi w gruncie rzeczy do koncepcji przeciwstawnej teoriom ziemiańskim, tak pod względem społecznym, jak i politycznym, — do społeczeństwa zdemokratyzowanego i rządzonego przez silny rząd centralny. Emigracja, pomijając już, że publicyści jej zbytnio hołdują romantyzmowi i nałogom mistycyzmu, zdołała gruntownie przemienić myśl społeczną narodu (Manifest T. D. P. z 1836 r.).

Dominująca w dążeniach politycznych i literackich tendencja ludowa wycisnęła również swoje piętno na badaniach naukowych, co objawia się zresztą nie tylko w Polsce. Historyk niemiecki Spittler uważał przecież historię „za wiedzę o sposobie powstawania teraźniejszości". Lelewel, autor „Historyki", roztacza przed czytelnikiem „Straconego obywatelstwa stanu kmiecego" (1846) wizję równości i gminowładztwa pierwotnych Polaków. Z pierwiastków aktualnych dążeń zrodziła się polemika o zawiązku społeczeństwa polskiego (Szajnocha, Bielowski). Brodziński, Chodakowski, Maciejowski przenoszą ludowość na grunt badań słowiańskich. Wreszcie romantyzm rozbudza zamiłowanie do zbierania podań i pieśni ludowych (Zaleski, Pauli, Konopka). Dyskusja nad kwestią włościańską budzi zainteresowanie ekonomią. Z inicjatywy Klemensowczyków ukazują się na łamach „Roczników Gospodarstwa Krajowego" pierwsze monografie okręgów rolniczych.

Stwierdźmy w końcu, że badania podjęte przez autora wymagają: 1) selekcji materiału i 2) klasyfikacji poszczególnych kierunków. Doc. Żabko-Potopowicz jest — ze względu na swój dorobek wielu lat pracy — uczonym o określonej fizjognomii. W obecnej fa-

zie swych studiów interesuje się on przede wszystkim nauką o społecznym gospodarstwie agrarnym, której patronują zasłużeni teoretycy polityki agrarnej w Polsce: prof. Władysław Grabski i prof. Zdzisław Ludkiewicz (promotorzy doc. Żabki). Znamy cenne prace autora na ten temat („Jugosławia" i „Agraryzm czeski"). Należy też podnieść zasługę autora, że umie zawsze w swoich rozprawach pogodzić wymagania ścisłości naukowej z potrzebą przejrzystej syntezy. Te wartości wyjaśniają nam, dlaczego autor obiera tematy i odcinki, które najbardziej są styczne z pojęciem dzisiejszej polityki agrarnej. Dodajmy i to wreszcie, że te wartości czynią jego udział w badaniach dziejów wsi polskiej za bardzo pożądany. *E. Kostołowski.*

Janoušek Em.: Počátky úpravy lesního hospodářství na panství Chlumu u Třeboně. (Příspěvek k analyse lesních odhadů katastru josefinského a prvních systemisačních elaborátů). Zvláštní otisk z časopisu „Lesnická práce" roč. XV (1936). Písek 1936, str. 25.

Rozprawa ta jest poświęcona analizie najdawniejszego elaboratu systemizacyjnego gospodarki leśnej w państwie Chlum p. T., pochodzącego z r. 1822—24, oraz operatom leśno-szacunkowym katastru Józefińskiego z r. 1785, które pozostają w pewnym związku ze wspomnianym wyżej elaboratem. Ze względu na zajęcie się katastrem Józefińskim praca ta może obudzić zainteresowanie także naszych historyków gospodarczych, którzy chcieliby zająć się stanem gospodarki leśnej na terytorium b. zaboru austriackiego w tym okresie.

W. H.

Gessen V. J.: Krest'janskij vopros v pomeščičich proektach reformy 1861 g. v Belorussii. (Istoričeskij Sbornik, t. 2, str. 117—167). Trudy Istoričeskoj Kommissii Akademii Nauk S. S. S. R. Izdatelstvo Akademii Nauk S. S. S. R. Leningrad 1934.

Praca Gessena opiera się na tak ważnym źródle, jakim są projekty w sprawach włościańskich, przedkładane przez komitety szlacheckie Białej Rusi przed reformą 1861 r. Cenne te materiały znajdują się obecnie w Leningradzkim Oddziale Centralnego Historycznego Archiwum R. S. F. S. R.

Wnioski Gessena idą w dwóch głównych kierunkach. Po pierwsze autor stara się wykazać, że chłop białoruski i społeczeństwo białoruskie już przed reformą 1861 r. nie przedstawiało jednolitej całości pod względem socjalnym, ale przeciwnie — już wówczas było rozbite klasowo. Po drugie — usiłuje autor udowodnić, że naczelną tendencją szlachty na Białej Rusi, przewijającą się poprzez projekty komitetów dla spraw włościańskich, był interes ekonomiczny wielkich właścicieli ziemskich.

W tezie pierwszej autor zwraca się przeciwko białoruskim narodowym demokratom. Znaczny odłam białoruskich historyków i ekonomistów, zajmujący w początkowych latach naczelne stanowiska w instytutach oświatowych Białoruskiej Sowieckiej Republiki (później z nich usunięty), dowodził, że białoruskich kułaków nie było, że kułak na Białej Rusi był importowany z Rosji, że białoruskie włościaństwo było jednolite, że nie było białoruskich obszarników, a tylko polscy i rosyjscy, itp. Przy pomocy konkretnego materiału historycznego Gessen wykazuje fałszywość i „kontrrewolucyjny charakter" tych teorii.

Druga teza Gessena tyczy się nastawienia szlachty i jej projektów w sprawach włościańskich. Powszechnym jest pogląd, że wielcy właściciele ziemscy na Białej Rusi byliby przeprowadzili reformę włościańską w duchu dla włościan korzystnym, gdyby nie przeszkodziło im w tym dziele stanowisko władz rosyjskich. Nie rzadko do tego poglądu dochodzi przekonanie, że jedną z przyczyn naczelnych było dla szlachty poczucie sprawiedliwości społecznej i chęć przyjścia z bezinteresowną pomocą chłopom, choćby nawet z pewną własną szkodą materialną. Tymczasem w świetle tekstów wspomnianych projektów widzimy, że w sprawach gospodarczych naczelną rolę odgrywał interes ekonomiczny. Oczywiście zdarzały się wypadki pewnego romantyzmu socjalnego wśród szlachty, ale te wyjątki nie zmieniają faktu, że w projektach reform włościańskich, wysuwanych przez szlachtę, decydował własny dobrze zrozumiany interes klasowy.

Gessen wskazuje na znaczne zadłużenie wśród szlachty. Przy równoczesnych niedogodnościach przeprowadzania intensywniejszej gospodarki rolnej pracą pańszczyźnianą uważała szlachta za najdogodniejsze dla siebie wydzierżawić (względnie sprzedać) część ziemi chłopom, a za nabyte w ten sposób kapitały podźwignąć gospodarstwo. Naczelnym hasłem obszarników przy reformie rolnej było wyłączne prawo własności pana do całej ziemi, do której chłopi z racji pracy na niej żadnych prawnych pretensyj rościć sobie nie mogą. Ale dla zachowania normalnego rozwoju własnej gospodarki, dla uniknięcia ogólnego wstrząsu gospodarczego wielkiej własności, wysunęli właściciele żądania co do stopniowego uwalniania, czasowych powinności itp. Wychodząc z potrzeby uzyskania kapitałów, panowie chcieli dzierżawić ziemię (wzgl. dać do wykupu) tylko tym, którzy mogli za nią zapłacić, a więc bogatym chłopom. Pragnąc oddać bogatszym chłopom gospodarstwa w dzierżawę na zasadzie dobrowolnej umowy z otwartymi widokami na ich wykup, pamiętała szlachta o zapewnieniu dla siebie taniej siły roboczej. Stąd też projekty zawierają liczne utrudnienia dla bezrolnych i małorolnych przy braniu ziemi w dzierżawę, a więc żądanie płacenia czynszu za rok z góry, prawo odebrania $^1/_6$ części ziemi, możność kontroli nad czynszowym gospodarstwem, a nawet możność powrotu do pańszczyzny, na wypadek jeśliby włościanin nie mógł w porę spłacać czynszów. Poza tym cały szereg postulatów szlacheckich (jak: przeszkody w przesiedlaniu się włościan, w sprawie sankcyj przeciw niesprawnym gospodarzom, o karach,

o sprzedaży inwentarza na rzecz właściciela, a nawet o karze cielesnej), uchwalanych na posiedzeniach, mających projektować reformę włościańską, wyraźnie mówią, że w projektach nie wzgląd na włościan był czynnikiem decydującym.

W wyniku tego Gessen twierdzi, że owe projekty szlacheckie miały na celu utrzymanie szlachty na stanowisku klasy panującej na wsi pod względem ekonomicznym i politycznym. Właściciele wielkiej własności starali się w swych projektach (by ubiec interwencję z zewnątrz) zachować stosunki poddańcze w zamaskowanej formie, nie myśleli ustąpić w ani jednym punkcie ze swego stanowiska klasy panującej. Chcieli przeto zająć naczelne miejsce w organizacji wsi, jaką miała wytworzyć reforma. W projektach szlachty wileńskiej, grodzieńskiej i witebskiej wysunięty był postulat, by funkcje naczelników wsi przypadały panom. A pojęcie organizacji wsi wiąże się u nich ściśle z solidarną odpowiedzialnością włościan za wyrąb pańskiego lasu, za powinności czynszowe, za wypełnianie pańszczyzny, wreszcie za utrzymanie porządku społecznego. Należy bowiem pamiętać, że w owych czasach wieś białoruska była terenem fermentów socjalnych na tlę niewychodzenia chłopów na pańszczyznę. Częste też były wówczas wypadki wzywania przez panów na Białej Rusi władzy carskiej, która przymuszała włościan siłą do wypełniania pańszczyzny.

Gessen ponadto wskazuje na pokrzywdzenie biedniejszej części ludu wiejskiego w tych szlacheckich projektach reformy włościańskiej. Przy wysokiej indemnizacji wykup dla „biedniaka" był niemożliwy: branie ziemi w dzierżawę też przedstawiało dla niego wielkie trudności. A więc zarówno projekty szlacheckie, jak i późniejsza reforma z 19 lutego, faworyzowały bogatszą część chłopów.

Na koniec Gessen przedstawia dwulicową grę władzy carskiej i obszarników wielkorosyjskich w sprawie reformy włościańskiej na Białorusi. Obrońcy interesów klasowych obszarników rosyjskich udawali zwolenników sprawiedliwości społecznej na Białej Rusi, gdyż łączyło się to ze szkodą polskiej szlachty. Rolę odgrywała tu chęć zduszenia przygotowań do walk o samodzielność Polski i Białorusi, oraz zamiar skaptowania na swą stronę chłopów białoruskich. Myśl popchnięcia włościan białoruskich do rzezi szlachty podobała im się (wyraźnie o tym pisano), ale powstawało wielkie niebezpieczeństwo przeniesienia się tego ruchu do Rosji. Stąd też ostrożna polityka Wałujewa polegała na podtrzymywaniu nieporozumień wzajemnych między dworem a chłopem na Białej Rusi.

Rozprawa Gessena przedstawia przedmiot swych badań w nowym oświetleniu i wnosi dużo nowego materiału do nauki. Niemniej jednak jej źródło — projekty komitetów szlacheckich na Białej Rusi w sprawie reformy włościańskiej — zasługuje na szersze i bezstronniejsze wykorzystanie. *Adam Lutman.*

Krupicka Hans: Die sogenannte Leubuser Stiftungsurkunde von 1175. Ein Beitrag zur Beurteilung der Echtheits-

frage. (Zeitschrift des Vereins für Geschichte Schlesiens. 70. Band. Breslau 1936, s. 63—110).

Zaledwie przed rokiem, w t. IV Roczników dziejów społecznych i gospodarczych, s. 510—515, omawialiśmy pracę V. Seidla, Die deutsche Besiedlung Schlesiens im Mittelalter als Teil des deutschen Ostzuges (publikowaną w wrocławskich Jahrbücher für Kultur und Geschichte der Slaven, IX, 1933), której punktem wyjścia — w pierwszej części pracy — był również dokument lubiąski z r. 1175. W pracy Seidla wskazaliśmy na zasadnicze uchybienia metodyczne, wynikające z zupełnego lekceważenia kryteriów zewnętrznych przy ocenie autentyczności dokumentu. Obecnie poczuwamy się do obowiązku sygnalizowania nowej pracy specjalnie powyższego tematu dotyczącej. Już samo jej ukazanie się w rubryce śląskiego czasopisma, która nosi własny tytuł: Vorarbeiten zum schlesischen Urkundenbuch, wskazuje na to, że strona dyplomatyczna zagadnienia zostanie tutaj potraktowana z większą odpowiedzialnością. Oczekiwania nasze spełniły się istotnie w zupełności, a to samo dotyczy nawet wypowiedzianego w powyżej wspomnianej recenzji przewidywania, że pogląd Seidla na stosunek do siebie kryteriów zewnętrznych i wewnętrznych nie znajdzie poparcia ze strony niemieckich reprezentantów nauk pomocniczych historii (str. 512), a tym samym stracą wszelką podstawę tegoż autora nie dość przemyślane zarzuty pod adresem nauki polskiej. O ile jednak strona dyplomatyczna w pracy Krupicki przedstawia się nieporównanie lepiej, o tyle rozbiór danych zaczerpniętych z treści samego dokumentu lubiąskiego, tyczący się w szczególności położenia osadników polskich, budzi również daleko idące zastrzeżenia.

Dokument z r. 1175 uważa nasz autor za potwierdzenie posiadłości i zarazem wzięcie w opiekę przez księcia Bolesława Wysokiego znajdujących się od r. 1163 w Lubiążu cystersów z Pforty. To tłumaczy użycie w tytule zwrotu o tzw. dokumencie fundacyjnym. I istotnie, mimo wzmianki w narracji o przebiegu fundacji, dokument nie zawiera nadania posiadłości dla klasztoru, a jedynie tych potwierdzenie, tak samo zresztą jak i potwierdzenie dziesięcin i nadanie wolności dla Niemców i Polaków, którzy osiedlą się w dobrach klasztoru [1]). W kolizji poglądów między Seidlem, uwzględniając przede wszystkim jego pierwszą pracę, a Górką, autor wypowiada się zasadniczo za metodą i wynikami ostatniego [2]). Podnosi w dalszym ciągu silne oparcie się,

[1]) W sformułowaniu metodycznych założeń autor wyraźnie zaznacza, że wszelka krytyka dokumentu musi wyjść od zbadania pisma i pieczęci, oraz przeciwstawia się w przypisku odmiennemu, a tak nieuzasadnionemu poglądowi Seidla.

[2]) W przypisku również wspomina autor o stosowaniu subtelnych metod badawczych, wywodzących się od Sickla w Wiedniu, w krajach sukcesyjnych austriackich, przez co rozumie w tym wypadku oczywiście Polskę, a więc i w poglądach na pracę nauki polskiej stoi na biegunowo przeciwnym stanowisku w porównaniu z zapatrywaniem Seidla w jego ostatniej pracy.

w protokole wstępnym i w piśmie dokumentu lubiąskiego, o dokumenty cesarskie. W tym wypadku zauważymy jednak, że jakkolwiek nie myślimy kwestionować ogólnych wpływów dokumentu cesarskiego na współczesny dokument cysterski, zaznaczający się przede wszystkim w dyktacie, to jednak te bliższe związki, zwłaszcza w piśmie, na które zwraca uwagę autor, dadzą się lepiej wytłumaczyć tym samym cysterskim środowiskiem odbiorców. Natomiast najzupełniej słusznym jest wniosek o konieczności odniesienia, z racji kryterium pisma, dokumentu lubiąskiego do ostatniej ćwierci XII w., do czego najlepsze oparcie daje zwłaszcza dokument Mieszka Starego dla Lubiąża z r. 1177, który jedynie Seidel usiłował uznać również za fałszywy, ale bez należytych do tego podstaw, a nie możności uczynienia tego już w stosunku do pierwszej ćwierci w. XIII, przy czym podstawą służy znów znany dokument przemęcki Władysława Odonicza z r. 1210. Przeciw Górce zwraca się autor w wytłumaczeniu dopisku dwóch ostatnich wierszy od słów „et alia manu" (dodajmy, że podobny pogląd reprezentuje również Wł. Semkowicz w rec. Mon. Pol. palaeogr.), nawiązując jednocześnie do dawniejszego poglądu St. Krzyżanowskiego a także W. Kętrzyńskiego, a więc wypowiada się za identycznością pisma. Wypływa stąd, że mamy do czynienia z kopią. Podstawą tekstu, już w oryginale, były zapiski tradycyjne. Uwierzytelnienie pieczęcią nastąpiło później. Gdybyśmy podejrzewali autentyczność pieczęci, nie zmieni to wiele w poprzedniej ocenie dokumentu. Autor przecież stara się obronić również autentyczność pieczęci.

W drugiej części swej pracy, wciąż w związku z kwestią autentyczności dokumentu, autor przechodzi do rozbioru jego treści prawnej. Przeprowadza więc porównanie stosunków prawno-społecznych macierzystych dla cystersów Niemiec i Polski, w której się znaleźli. Z ogólnych tendencyj zakonu wypływa zapewnienie sobie obrony księcia „pro solo dovine retributionis intuitu". W sposobie zabezpieczenia klasztorowi posiadanych dóbr widoczny jest wpływ formularza papieskiego, ale już w sprawie dziesięcin widoczne jest dostosowanie do warunków miejscowych. Słusznym jest wniosek o przewadze od początku gospodarstwa czynszowego w dobrach Lubiąża. Sądzimy również, że na to samo wskazuje zwrot w narracji: „quia nobis assumpsimus eos non pro agricolis uel structoribus sed pro litteratis diuinorum celebratoribus, celestiumque contemplatoribus". Z punktu widzenia odbiorcy, który wpływał na tekst dokumentu, było to właściwie usprawiedliwienie, a związać się da, jak szereg innych jeszcze momentów, tylko z końcem XII a nie z XIII wiekiem. Ze sprawą autentyczności dokumentu mało natomiast mają związku wnioski dotyczące ludności. W sprawie Niemców, wspomnianych w dokumencie, już na str. 96 mówi autor, że byli oni z pewnością w nie wielkiej sprowadzeni liczbie. Z dokumentu wcale jednak nie wynika, że w chwili wystawienia dokumentu znajdowali się oni już na miejscu. W dalszym ciągu (str. 100) tłumaczy też odnośny ustęp, jak gdyby tu chodziło o fakt dokonany. Tymczasem sama konstrukcja zdania dopuszcza tylko zastosowanie

bądź czasu przyszłego (fut. exactum, bądź trybu warunkowego). Tekst dokumentu nie stwierdza więc wcale istnienia już na gruncie osadników niemieckich, a tylko możliwość względnie prawdopodobieństwo ich osadzenia. Ta sama forma gramatyczna użytą została w stosunku również do osadników polskich. Nie znaczy to oczywiście, ażeby ich w ogóle nie było w chwili wystawienia dokumentu. Ale samo zwolnienie, o którym jest w danym miejscu mowa, odnosi się do tych właśnie przyszłych przybyszów. W dalszym ciągu autor wypowiada pogląd, że właśnie z powyższych miejsc wynika zasadnicze odróżnienie w sytuacji prawnej Niemców i Polaków. Pewnych różnic, jak to jeszcze zobaczymy, nie wykluczamy, a zostawiamy na boku polemikę w tym miejscu z O. Górką. Musimy się jednak zatrzymać na podstawach własnych wniosków autora. W odniesieniu do Niemców szczególne znaczenie ma dla niego termin, jak się wyraża, „collocati". Nawiązuje w tym wypadku do Koebnera, dla którego „locare", „collocare" oznacza osadzanie obcych, ale z którego zestawień wnosi, że wyraz ten może oznaczać również dzierżawić. Że odnoszenie wyrazu „locatio" do samych tylko obcych, w znaczeniu etnicznym, nie ma żadnych podstaw, pisaliśmy już o tym dawniej (Roczn. dziejów społ. i gospod. III. str. 636). Dzierżawa, a nawet wieczysta dzierżawa, znajduje zastosowanie w późniejszym prawie niemieckim w Polsce. W danym miejscu ma to jednak małe znaczenie. Właściwe znaczenie tego miejsca wynika nie z jednego wyrazu, ale z całego zdania. Czytamy przecież: „Quicumque vero Theotonici possessiones monasterii coluerint, uel super eas habitauerint per abbatem in eis collocati, ab omni iure polonico sine exceptione sint in perpetuum liberi". W pierwszej części zdania, o którą nam dotychczas chodzi, mowa jest jedynie o umieszczeniu owych Niemców w posiadłościach klasztornych. Wskazuje na to zestawienie z tymi właśnie posiadłościami (in eis, tj. in possessionibus). Z tekstu nie możemy więc nic wydobyć, co oznaczałoby już w tej pierwszej części zdania jakąś zasadniczą odrębność. (Sprawa dzierżawy nie ma również i później jakiegoś stałego zabarwienia etnicznego). Z drugiej części zdania autor wnosi, że Niemcy byli zwolnieni od wszelkiej służby według prawa polskiego, a więc że żyli według prawa swego kraju rodzinnego. Otóż najpierw zauważymy, że tego ostatniego dodatku brak w tekście. Nie ma też nigdzie wyraźnie mowy o „prawie niemieckim". Nie przesądzając jeszcze samego meritum zagadnienia, musimy przecież stwierdzić, że zwolennicy odróżnienia dokumentu z r. 1175 od późniejszych aktów nadania prawa niemieckiego mają do tego formalną podstawę. Ci Niemcy, którzy dopiero mają, a właściwie mogą przybyć, jakim by się rządzili prawem ? Być może niemieckim. My osobiście nie chcemy temu zaprzeczać. W każdym razie nie jest to sprawa aktualna w danym momencie, a dopiero w jakimś dalszym. Ważne jest to, że w dokumencie lubiąskim nie ma o tym mowy. Zaś „prawo polskie", od którego się zwalnia, nie oznacza jakiegoś bezwzględnego przeciwstawienia prawu niemieckiemu, czyli prawu Niemców. Od tego prawa, czy od tych „praw" zwalnia się przecież ludność

niewątpliwie polską w całym długim szeregu dokumentów immunitetowych. Są to ciężary, tzw. inaczej ciężary prawa książęcego. Z drugiej części powyższego zdania nie możemy nic więcej wyczytać, jak tylko zastosowanie do Niemców immunitetu, a wszystko inne może się tylko opierać na przypuszczeniach lub w najlepszym razie na późniejszych analogiach. Natomiast możemy przyjąć znaczną rozciągłość tego immunitetu (sine exceptione), przynajmniej skarbowego, gdyż jak byłoby z sądownictwem, to na pewno nie da się powiedzieć. Dopiero późniejsza praktyka utarła, że wsie niemieckie, a także na prawie niemieckim otrzymywały zawsze immunitet sądowy. Wobec powyższego tym bardziej jest nieuzasadnionym podkreślanie przeciwieństwa między „collocati Teotonici", a polskimi „coloni". A biorąc rzecz od drugiej strony, to znaczy od określenia „coloni", nie możemy przecież zapominać, że nazwa ta oznacza przecież niejednokrotnie w latach następnych właśnie osadników na prawie niemieckim, czy samych nawet Niemców. Po co więc tworzenie tego rodzaju sztucznych kontrastów? A przy owych „coloni" czytamy u naszego autora zaraz dosłownie „d. h. hörige Bauern". O nadużywaniu tego wyrazu pisaliśmy już w recenzji Seidla (l. c., str. 515). Uwagi tam zawarte należałoby właściwie tutaj powtórzyć. O jakie więc poddaństwo chodzi, czy o państwowe — i to nie tylko w dobrach państwowych ale i prywatnych — czy o prywatne, włączając w to również i monarchę jako pana prywatnego? W okresie obowiązywania ciężarów prawa książęcego, czyli tzw. „polskich praw", można by mówić o pewnego rodzaju poddaństwie państwowym całej ludności podlegającej tym ciężarom. Z chwilą zniesienia tych ciężarów podaństwo to znikało i w jego miejsce wchodziło poddaństwo prywatne. To było właśnie istotną treścią immunitetu, który wszędzie zapewniał panom te korzyści, które tracił czynnik państwowy, lub też korzyści tamtym odpowiadające czy też z nimi równoważne. Naturalnie tego rodzaju nowe poddaństwo prywatne nie musiało oznaczać przytwierdzenia. Samo pierwsze wprowadzenie terminu subditus (poddany), który jedynie możemy związać z niemieckim „hörig", łączy się z powyższymi procesami. Dalej wreszcie podnosi autor, że owi polscy poddani rolnicy obowiązani byli do danin i służb na rzecz opata. Oczywiście że tak, ale jeżeli jednocześnie będziemy ich przeciwstawiać z tego właśnie powodu osadnikom niemieckim, to już zakrawa na grube nieporozumienie. Czy autor myśli, że niemieccy osadnicy nie mieli zobowiązań w zakresie służb i danin wobec klasztoru? Przecież to wynikało właśnie z immunitetu, co zresztą nie wyklucza innych danin i służb nie immunitetowego pochodzenia. Czy ten wypadek nie zachodzi z interesującymi nas osadnikami polskimi w posiadłościach klasztoru lubiąskiego? Czytamy w dokumencie: „Si qui autem Poloni, non pertinentes ad alicuius dominium, fuerint abbatis coloni, non cogantur alii cuiquam aliquid soluere uel seruicium aliquod exhibere". Czyż może być nawet wątpliwość, że jest to typowy immunitet? Treść zdania polega na tym, że nie mają ci dawać komu innemu swych danin i służb, a mają je dawać opatowi. Tego drugiego do-

myślamy się tylko razem z autorem, który ma w tym wypadku oczywiście całkowitą słuszność, ale pierwsze jest wyraźnie powiedziane, to znaczy, że ludzie ci wyjęci zostali spod służb i danin wobec czynników państwowych (urzędników księcia i prawdopodobnie jego samego). Tylko że forma immunitetu tym razem nieco mniej stanowcza. Uważamy za możliwe, że immunitet nie był tak szeroki jak poprzedni, tj. że możliwe były pewne w nim wyjątki — brak formułki „sine exceptione" — jakkolwiek jest to tylko przypuszczenie, które z samego tekstu dokumentu lubiąskiego nie da się pozytywnie z całą pewnością stwierdzić. Pozostałe różnice w obu immunitetach, mimo odmiennej stylizacji, co w żadnym razie nas dziwić nie powinno, nie dają nic zgoła uchwytnego. Gdyby zaś powyższe przypuszczenie okazało się słuszne, to w takim razie pozostałby przy tych ludziach, że tak powiemy, pewien procent poddaństwa państwowego, a odpowiednio do tego zmniejszyłby się procent nowego poddaństwa prywatnego. Sama wolność osobista tych ludzi, mimo że autor gołosłownie jej zaprzecza, nie może żadnej ulegać wątpliwości. Przecież są oni „non pertinentes ad alicuius dominium". Są to istotnie „liberi hospites" znani dobrze ze źródeł i z literatury (F. Bujak). Mieli oni możność przenoszenia się i dlatego osiadali w dobrach klasztoru, a przynajmniej było to, jak i sprowadzenie Niemców, przewidywane. Tych miejscowych wolnych gości oczywiście nie trzeba było specjalnie sprowadzać i sami się zwykle zgłaszali. Jako nie przypisańcy (oczywiście i nie niewolni) dłużej zazwyczaj podlegali różnym ciężarom książęcym. Wiadomo, że immunitet w stosunku do przypisańców rozwijał się szybciej, aniżeli w stosunku do wolnych i to jeszcze w XIII w. Książę istotnie wyrzekał się w tym wypadku pewnych efektywnych swych praw i dlatego łatwiej mu było to uczynić w stosunku do sprowadzonych cudzoziemców (por. immunitet gnieźnieński z 1234 r.). Stąd tym większe prawdopodobieństwo pewnych ograniczeń i zastrzeżeń w immunitecie, tylko że dokument lubiąski — od odbiorcy a więc od bezpośrednio zainteresowanego w swej redakcji pochodzący — wolał się o tym nie rozwodzić.

W końcu przechodzi autor do zestawienia z dokumentem lubiąskim z 1202 r. — w formie nie interpolowanej już przez Grünhagena uznanym za autentyczny — którego odnośne miejsce podaje w pełniejszej i poprawniejszej lekcji. Odnośnie do zawartego tam immunitetu skarbowego musimy zauważyć, że zwolnienia zarówno od stróży jak i stanu były rzeczą zwykłą. W immunitecie sądowym nie znajdujemy również nic szczególnego. W sprawach z obcymi ludźmi wyraźnie przewiduje dokument sądownictwo księcia a nawet jego kasztelanów, oczywiście najbliższych. Oddzielne zamieszkiwanie przez sprowadzonych Niemców było i później często stosowane, ale z tego nic więcej nie wynika. Zjawienie się osadników niemieckich w Polsce prowadziło do przeniesienia form dominialnych, rozpowszechnionych już wówczas w Niemczech. Ale takie właśnie prawo niemieckie nie wystąpiło od razu w formie zupełnie wykończonej. Dowodzi tego chociażby zawarty u Tzschoppego i Stenzla dokument z r. 1206 dla klasztoru św. Wincen-

tego we Wrocławiu (str. 273). Gdzie indziej pisaliśmy o tym, że nowe formy nie były zaprzeczeniem tendencyj występujących już wcześniej, ale ich pogłębieniem i rozwinięciem. W sprawie tyczącej się tego, w jakim momencie wystąpiło po raz pierwszy niewątpliwe już prawo niemieckie, właściwą byłaby taka odpowiedź, jaką ostatnio daje Rudolf Kötzschke [3]), a mianowicie wskazanie na rok 1214. Ale rzeczą nie pozbawioną osobliwego znaczenia jest to, że w tym wypadku chodziło już o ludność wsi Kostomłotów i Uniejowa, niewątpliwie miejscową i polską (por. Roczniki dziejów społ. i gospod. III, str. 637), a podległą klasztorowi św. Wincentego.

Zasługą niewątpliwą autora jest doskonałe zorientowanie w całej, nie tylko niemieckiej ale i polskiej, literaturze strony przede wszystkim dyplomatycznej dokumentu z r. 1175, a również zastosowanie w tym wypadku trafnej i całkowicie obiektywnej metody badania, która pozwoliła mu uzyskać istotnie nowe i cenne wyniki. Wycieczka na grunt stosunków społecznych, przynajmniej o ile chodzi o najważniejsze tutaj stosunki polskie, nie świadczy jednak o równie dobrym zorientowaniu w napotykanych tu zagadnieniach.

Kazimierz Tymieniecki.

Mager Friedrich: Geschichte der Landeskultur Westpreussens und des Netzebezirks bis zum Ausgang der polnischen Zeit. Berlin, Volk und Reich-Verlag, 1936, s. 175. (Schriften des Instituts für Osteuropäische Wirtschaft am Staatswissenschaftlichen Institut der Universität Königsberg, Bd. 5).

Przy czytaniu książki Magera doznaje się niezwykle smutnych refleksyj. Dopiero tutaj można dobitnie się przekonać, na czyich usługach jest nawet poważna nauka. Bo, że książka Magera została napisana w poza-naukowym celu propagandowym, przekonujemy się zaraz w słowie wstępnym autora. Być może, że książka Magera jest repliką na pracę dr Jeżowej (Der Grundbesitz in Weichselpommern zur Zeit der Teilungen Polens und vor dem Weltkriege, Danzig 1934). Gdy polska praca oparta jest na materiałach ściśle archiwalnych, to książka p. Magera jest dość złośliwą kompilacją 134 książek. Bo chociaż autor wymienia na końcu swej pracy archiwa berlińskie i gdańskie, czyni to raczej tylko dla dodania jej powagi, albowiem w tekście nigdzie nie odwołuje się do źródeł archiwalnych, odsyłając stale czytelnika do przestarzałego Perlbacha, Szulca, czy innych.

Ze wstępu dowiadujemy się, że autor nad dziedziną, której omawiana tutaj książka jest poświęcona, pracuje od 1912 r., czyli należy przypuszczać, że „Geschichte der Landeskultur" jest owocem 24-letnich badań. Zdawałoby się, że gwarantuje to całkowicie uczciwość naukową autora. Tymczasem cała praca Magera to jeden hymn na cześć Niem-

[3]) Geschichte der ostdeutschen Kolonisation von Rudolf Kötzschke u. Wolfgang Ebert. Bibliographisches Institut A. G. in Leipzig (1937), str. 82.

ców i zarazem jeden stek oskarżeń, bluźnierstw pod adresem Rzeczypospolitej. Autor zapowiada, że praca ta, to dopiero zaczątek jego badań. Jako tom następny ma się ukazać książka poświęcona temu samemu tematowi w latach 1772—1914.

Historię terenu dzieli Mager na 5 okresów, a mianowicie: 1) germański w czasach przedhistorycznych, 2) słowiańsko-pruski w okresie wczesno-historycznym, 3) okres niemiecki do 1466 r. (w okręgu Noteci kończy się on właściwie już w wieku XIV), 4) polski do 1772 r. i 5) znowu niemiecki okres.

Praca podzielona jest na 3 główne rozdziały, z których pierwszy traktuje o historii kultury rolnej w Prusach zachodnich i w okręgu Noteci w czasach przed i wczesnohistorycznych aż do początku kolonizacji niemieckiej — stron 12, drugi o Prusach Zachodnich pod wpływem niemieckim aż do rozbicia zakonu krzyżackiego — stron 23 i trzeci to historia kultury rolnej w Prusach Zachodnich i w okręgu Noteci w czasach polskich tj. do 1772 r. — stron 118, czyli 118 zarzutów, skierowanych pod adresem administracji polskiej.

Po krótkiej charakterystyce stosunków osadniczych w okresie przedhistorycznym, gdzie autor usiłuje dowieść, że ziemie te, to tereny rdzennie germańskie, przechodzi Mager do przedstawienia ustroju gospodarczego w czasie do 1231 r., tj. do przyjścia na te ziemie — Krzyżaków. Przed wspomnianą datą, od której wzwyż dopiero zaczyna się złoty wiek dla ziem zajętych przez Krzyżaków, była tu jedynie puszcza, las, no i miejscami błotniste pustkowie. Przed Krzyżakami nie było tu żadnej kultury, nie było wsi, ni miast. Nie istniała prawie żadna uprawa roli, ani hodowla bydła. Wsie, które powstały przed przybyciem Krzyżaków, były bardzo małe, z biednymi zabudowaniami. Gospodarka na roli prowadzona bez żadnego systemu sprawiała trudności tym większe, że jeden wieśniak miał dużo małych skrawków ziemi rozmaicie i w różnych miejscach porozrzucanych. Jednak pomimo trudnej gospodarki, kmiecie do czasów książąt żyli sobie na ogół na poziomie mniej więcej wolnych ludzi. Dopiero z chwilą nałożenia na kmieci przez książąt różnych ciężarów, położenie chłopów stawało się coraz cięższe. Muszą oni płacić różne daniny w naturze i pieniądzu, nadto obowiązani są do różnego rodzaju prac czy posług.

Taki stan trwał do 1231 r., od którego to czasu zaczyna się właściwa kolonizacja, chociaż już dużo wcześniej przed Krzyżakami różne zakony, jak np. Cystersi z Oliwy, zaczynały kolonizować te tereny. Z chwilą zaprowadzenia przez Krzyżaków na ziemiach tych kolonizacji niemieckiej, poziom tak kulturalny, jak i gospodarczy zaczyna się szybko podnosić. Zniesiona zostaje szachownica, zastąpiona trójpolówką, zwraca się uwagę na ogrodnictwo, rybołówstwo Zaczynają się również tworzyć ośrodki przemysłowe. Powstają tartaki, młyny, folusze, cegielnie, przemysł garncarski, piwowarstwo, huty szkła, kuźnie, a nawet widzimy tam majdany potażowe założone w celu wyrobu mydła.

Oczywiście w związku z podniesieniem kultury ziemi mamy do czynienia z dużym napływem ludności na te tereny i to już, dzięki

Joannitom i Cystersom, od końca XII w. Zakony te zakładają również miasta, jak Schöneck (Skarszewy) 1190 r.

W kolonizacji brali również udział, obok duchowieństwa, także książęta, z których najbardziej zasłużyli się w tym kierunku — Sambor II (1249—1278 r.), brat jego Świątopełk II i tegoż syn, Mestwin. Jednak kulturę rolną na najwyższy poziom podnieśli właściwie Krzyżacy, zaczynając swe prace w tej dziedzinie od umiejętnego podziału ziemi na komturie, z których każda stanowiła zamkniętą w sobie jednostkę gospodarczą i administracyjną, zależną jednak oczywiście od Malborga.

Krzyżacy zwolnili kmieci od wszystkich danin, przenosząc ich na czynsze, których wysokość zależna była od gatunku ziemi. Do zbóż dochodzi w bardzo szerokich rozmiarach uprawa chmielu, który używano do wyrobu piwa. W związku z kulturą ziemi rozwinął się również handel, zwłaszcza zbożem. Wywożono na Gdańsk duże jego ilości do różnych krajów, zwłaszcza do Anglii, np. w 1392 r. 300 angielskich okrętów zabiera zboże krzyżackie z Gdańska.

Szczyt kultury w gospodarce Krzyżaków i dobrobytu tych ziem przypada na koniec XIV w., kiedy rozwinięta była na szeroką skalę hodowla bydła oraz uprawa owoców i wina. Ostatnie cieszyło się dużą sławą tak, że nawet robiono zeń dość często prezenty W. Ks. Litewskiemu i Królowi Polskiemu. Również na wysokim poziomie stała gospodarka leśna.

Mager bardzo dobitnie podkreśla też brak jakichkolwiek dróg w czasie przedkrzyżackim. Istniała już wprawdzie od 1138 r. droga z Gdańska do Starogardu, tzw. via mercatorum (Kaufmannstrasse), ale poza nią nie było żadnej. Z tym zarzutem doprawdy trudno już nawet dyskutować.

W dalszym ciągu autor, podkreślając wybitne zalety kolonizacji niemieckiej i tych, którzy tę kolonizację rozpowszechnili, określa Krzyżaków jako wybitnych protektorów uciśnionego ludu. Nawet przy werbowaniu słowiańskich chłopów pomagał im dobrotliwy (?) zakon wydobyć się z biedy i nędzy, w jakiej do tej pory się znajdowali.

Taki błogostan trwał do roku 1466, kiedy to podpisano haniebny pokój w Toruniu. Od 1466 r. zaczęto bardzo intensywnie polonizować ludność niemiecką, nie omijając żadnej okazji, która by polskość tych ziem podkreślała.

Chociaż wg. autora asymilacja polska miała charakter wybitnie antyniemiecki w XVI w., to jednak widocznie nie była prowadzona w takich rozmiarach, o jakich czytamy w „Geschichte der Landeskultur" tym bardziej, że o kilka stron dalej dowiadujemy się, że w 1772 r. na omawianych terenach było jeszcze 50% rdzennych Niemców, z pozostałych zaś 50% ludności, to częściowo Kaszubi, częściowo żydzi i dopiero reszta stanowiła grupę polską.

Z chwilą zapanowania Rzeczypospolitej na tych ziemiach, gospodarka rolna, leśna, jak również stosunki między kmieciem a panem zmieniły się zasadniczo. Chłopi nadmiernie uciemiężani wyzbywają się

zupełnie zboża w celu zdobycia pieniędzy, sami zaś żywią się korzeniami. Wśród sfer posiadaczy panuje niezwykła rozpusta, a kmieć jest zupełnie pozbawiony jakiejkolwiek opieki prawnej. Rabunki, kradzieże i wszelkiego rodzaju szalbierstwa kwitną na niegdyś dobrze zagospodarowanych terenach. Nie ma mowy o jakichkolwiek melioracjach rolnych, ni komunikacyjnych. Tereny nie odwodnione, zupełny brak mostów. W przeciwieństwie do Krzyżaków — Polska nie dba ani o zdrowotność, ani o oświatę kmieci. Zupełny brak szkół po wsiach niewystarczająca ich ilość w miastach. Z odejściem Krzyżaków skończyła się właściwa wolność kmieci. Teraz chłop jest do tego stopnia ciemiężony, że można go sprzedać.

Tak było według autora na ziemiach, należących do Rzeczypospolitej. Natomiast nic nie jest autorowi wiadomo o tym, że w północnych Niemczech za czasów Fryderyka II nie tylko sprzedawano chłopów, ale przegrywano ich w karty, lub zamieniano na psy. Los chłopów za rządów Rzeczypospolitej był, według p. Magera, ciężki tak w dobrach prywatnych, jak i królewskich, gdzie po odejściu jednego starosty następca jego powiększał z reguły dość samowolnie ciężary kmieci. Praca włościan w dobrach prywatnych trwa 5 dni, po dwóch ludzi z dwoma końmi. Większość kmieci posiadała po 6 mórg, co przy ustroju trójpolowym stanowiło tylko 4 morgi ziem. uprawnej. Nadto kmieć był obciążony trzymaniem u siebie posyłki, tzn. parobka lub dziewki.

Polska według Magera była krajem, gdzie większość ludzi nie posiadała praw. Uciemiężony tak włościanin nie pracował zbyt intensywnie, w związku z czym stan zasiewów i zbiorów spadł do straszliwego minimum, widoczny jest nawet powrót do gospodarki pastewnej, na terenach zaś uprawnych stosunek zasiewu do zbioru jest jak 1 do $2^1/_2$, do $3^1/_2$ dla ozimin. Nie posiadają również chłopi dostatecznej ilości inwentarza tak martwego, jak żywego. Upada hodowla bydła, gdyż nie doceniano znaczenia łąk, które były główną podstawą pożywienia dla bydła.

Charakteryzując chłopa polskiego, autor wyraża się o nim jak najgorzej. Mówi, że tylko głód lub przymus mogły go skłonić do pracy, że Słowianie, lub, jak często nazywa, National-Unterthanen byli bardzo głupi i biedni. W przeciwieństwie do niskiego poziomu wsi polskiej, stan niemieckiej wsi był znacznie lepszy. Niemiecki wieśniak był pilny, gospodarny, żwawy, odznaczał się wyższym poziomem życia.

Nie lepiej gospodarowano w lasach.

Z upadkiem wsi zaznacza się także zanik miast. Do upadku miast przyczyniali się również starostowie, którzy do tego stopnia rozpanoszyli się, że nawet ingerencja króla nie wiele pomagała. Najbardziej zaś upadek dotknął okrąg Noteci.

Jedną z przyczyn upadku gospodarczego opisywanych przez autora terenów byli żydzi, których imigrację popierała bardzo szlachta i starostowie.

Praca ta jest marną kompilacją literatury hakatystycznej. Czy korzystna ona dla propagandy niemieckiej? Raczej nie, bo za dużo w niej szowinizmu, za mało poważnej nauki. *T. Gołębiewski.*

Mayer Emil: Deutschrechtliche Dörfer in dem posenschen Anteil des Erzsprengels Gnesen nach dem Liber beneficiorum des Johannes a Lasco. (Deutsche Wissenschaftliche Zeitschrift für Polen, H. 30, 1936, s. 143—162).

Zagadnienie kolonizacji niemieckiej na ziemiach polskich było w polskiej i obcej, zwłaszcza niemieckiej literaturze, omawiane już szereg razy i to, dodajmy, dość wyczerpująco. Jednak główne problemy, związane z osadnictwem na prawie niemieckim, są jeszcze wciąż niezbyt gruntownie zbadane i dlatego są stale żywotne, przez co frapują tak bardzo historyków polskich i obcych. Oczywista, że zależnie od terenu kolonizacyjnego, od tego czy odnośnie danej dzielnicy zachowały się źródła wystarczające do badań, czy też nie. Dlatego też mamy w literaturze historycznej niektóre dzielnice dobrze opracowane, inne gorzej, lub też zgoła brak choćby dostatecznych pod względem metody naukowej opracowań.

Do prac z zakresu badań nad osadnictwem na prawie niemieckim w części dzielnicy wielkopolskiej przybył elaborat Mayera, opracowany na podstawie Liber beneficiorum Łaskiego.

Z kolonizacją na prawie niemieckim spotykamy się najwcześniej na Śląsku. Według Meitzena, założono na Śląsku w XIII i XIV w. 1500 wsi na prawie niemieckim, z których każda liczyła przeciętnie od 30 do 40 łanów. Były więc to wsie, jeśli już nie bardzo duże, to w każdym bądź razie większe niż średnie. I na Śląsku i w Wielkopolsce pierwszym zwiastunem kolonizacji na prawie niemieckim w ogóle była przede wszystkim ekspansja duchowieństwa, później dopiero rycerstwa i wreszcie kupców. Ekspansja ta w związku z wydarzeniami politycznymi trwała od XII do XIV wieku. W tym też czasie mamy do czynienia z częstym łączeniem się Polaków z Niemcami, w XIII bowiem wieku dzielnica Wielkopolski była w bliskim sąsiedztwie z Niemcami z jednej, a z Krzyżakami z drugiej strony. Tutaj też spotykamy największą imigrację chłopów. Imigracja ta według Belowa była wynikiem przeludnienia. Jeżeli chodzi o tę imigrację, to należy rozróżnić tutaj trzy jej rodzaje, a mianowicie: 1) imigracja rdzennych Niemców jako zamierzonych osadników, 2) villa Theutonica, która może określa niemieckość prawną, ale nie etniczną i wreszcie w trzecim wypadku mówić należy raczej tylko o infiltracji prawa niemieckiego a nie imigracji.

Przy akcie lokacji na pierwszy plan wysuwa się, jako przyszły alter ego pana — sołtys. O pierwszym sołtysie w dzielnicy wielkopolskiej mamy wzmiankę, jak podaje Tyc, z r. 1230. Od tej daty, bodajże najwcześniejszej, zaczyna się w tej dzielnicy dość ruchliwe osadnictwo na prawie niemieckim. Biskup poznański, idąc za wzo-

rem innych, stara się w 1246 r. o przywilej lokacji na prawie niemieckim, gdyż widzi w tym duże dla siebie korzyści materialne. Wkrótce po nim, bo już w r. 1262, otrzymuje takiż przywilej arcybiskup gnieźnieński, chociaż najwcześniejszy dokument lokacyjny dla Polanowa mamy z 1284 r.; dalej mamy dokumenty dla Sokolnik 1286 r., 1330 r. dla Cotonia (Cotun) i od tego czasu kolonizacja postępuje coraz dalej.

Wsi należących do arcybiskupstwa gnieźnieńskiego, a leżących w części Wielkopolski, było pod Gnieznem 20, pod Witkowem 29, pod Mogilnem 35, Żninem 27, Łeknem 23, Strzelnem 6 i rozrzuconych 43, razem 183. W liczbę tę wchodziły również wsie klasztoru klarysek w Gnieźnie, cystersów z Łekna, augustianów z Trzemeszna. Sam fakt, że ziemie te należały do duchowieństwa, przesądzał ustrój polskiej wsi. Jak wiemy bowiem, cystersi mieli najłatwiejsze warunki do sprowadzania osadników i zawsze chętnie widzieli osadników niemieckich. I nie tylko cystersi.

Ze wsi kolonizowanych na terenach omawianych przez Mayera nie mamy wiadomości szczegółowych odnośnie wielkości, chociaż skądinąd wiemy, że kwestia nie byłaby zbyt trudna do zbadania, tym bardziej, że mamy już na ten temat prace pierwszorzędne (Tyc, Orsini-Rosenberg, Warężak).

Mayer na podstawie liber beneficiorum Łaskiego dowodzi, że kolonizacja była popierana w celach trzebienia lasów. W rzeczywistości jednak nie mogło to być powodem, albowiem już przed Niemcami odbywało się u nas trzebienie nawet na dość, jak na ówczesne stosunki, szeroką skalę.

Sołtysi, jako przywódcy przybyszów lokowanych na prawie niemieckim, otrzymywali po kilka łanów pro allodio. Niegdyś wprawdzie pokutowało wśród historyków, którzy znajdowali się pod urokiem poglądów I. Baranowskiego, pojęcie, że zasadźca otrzymywał z reguły 10% lokowanej przez siebie ziemi, jednak pogląd ten nie wytrzymał pierwszej próby i upadł, jako niezgodny ze stanem faktycznym.

Poza łanami ziemi ornej sołtys dostawał często: łąkę, ogród, karczmę albo młyn, również stawy rybne i prawo polowania Nadto sołtysi miewali różne inne dochody, jak z opłat sądowych, z przysięgi itp.

Obowiązki sołtysa były nieduże i sprowadzały się do sprawowania sądownictwa w imieniu pana, ściągania czynszu, służby wojskowej, jeśli to było nie w dobrach duchownych. W wypadku ostatnim bowiem zamiast służby wojskowej znano instytucję tzw. szlachetnych posyłek, przy czym posyłki te ograniczano przestrzennie i, jak w wypadku dóbr arcybiskupstwa gnieźnieńskiego, wynosiły 6—7 mil, chociaż i ta kwestia traktowana była dość indywidualnie.

Poza tym ciążyły na sołtysach inne, mniej lub więcej liczne, mniej lub więcej uciążliwe obowiązki. W klasztorze augustianów w Trzemesznie sołtys musiał raz na tydzień wozić ryby, jeździć do Gniezna i Poznania, w żniwa zaś obowiązany był wozić żywność

żniwiarzom. Bywało, że odwiedzającego dobra duchowne rzecznika klasztoru czy kapituły musiał sołtys wozić. Niekiedy znów musiał naprawiać dwór własnym sumptem. Obowiązywało go również do spółki z kmieciami prandium dawane w naturze lub czynszem.

Zachodzi teraz pytanie, z jakiej warstwy społecznej rekrutowali się sołtysi. Otóż z reguły prawie jest to element chłopski, chociaż bywają i mieszczanie (Noskowo koło Kalisza 1416), a również szlachta, która chętnie obejmowała sołectwa pomimo officium servile. W Łowickiem było dwu szlachty. W Poznańskiem szlachty osiadłej na sołectwach nie spotyka się w tym czasie.

Instytucja sołtysów miała swoje złe strony, ale również była zbawczym zjawiskiem zwłaszcza w dobrach szlacheckich. Chłop bowiem widział w sołtysie przeważnie swego opiekuna, który o niego dbał i zawsze występował w jego obronie wobec pana. Tak się stosunki ułożyły między sołtysem i kmieciem, że można powiedzieć, iż kmieć polski do r. 1423 czuł się na ogół dobrze. Na mocy statutu warckiego właściciel dóbr mógł nieodpowiednego i niedbałego sołtysa wykupić. W wypadku, gdy pan nie znalazł odpowiedniego kupca na sołectwo, musiał iść z dawnym sołtysem do sądu i wybrać dwu mądrych i niezależnych ludzi, którzy szacowali sołectwo. Taki wypadek widzimy w Kowalewie już w 1434 r.

Jedną ze słabych stron instytucji sołectwa była jego dziedziczność. Z tego też powodu ziemia, początkowo w dość dużej ilości (jak widzieliśmy kilka łanów), rozpadała się na drobne skrawki, będące w posiadaniu dzieci sołtysa. Chcąc temu zaradzić, arcybiskup Jarosław już w 1357 r. na synodzie kaliskim wystąpił z wnioskiem, by sołectwa dawać z obowiązkiem niedzielenia ich między spadkobierców.

Postanowiono wówczas, że gdy sołtys umiera, zostawiając po sobie kilku synów, sołectwo powinien wtedy zostawić najodpowiedniejszemu z nich; pozostałych braci należało w tym wypadku spłacić. Było to więc mniej więcej dzisiejsze Anerbenrecht. Gdy zaś pozostawiony syn okazał się z czasem nieodpowiedni na sołectwie, wówczas bracia zobowiązani byli w przeciągu roku sprzedać sołectwo obcemu, jednak za zgodą pana.

Tak trwało do 1420 r., kiedy to arcybiskup Mikołaj Trąba, pierwszy prymas Polski, zaostrzył jeszcze bardziej uchwały przeciwdziałające rozdrabnianiu gospodarstw sołeckich. Odtąd, jeśli zmarły sołtys nie zostawił syna, sołectwo na mocy prawa dewolucji (ius devolutionis) przechodziło z powrotem do katedry, która postępowała z nim według swego uznania. Podobny wypadek miał miejsce w 1434 r. w Kowalewie.

W związku z tymi ograniczeniami coraz rzadziej spotykamy się z pojęciem scultetus haereditarius. Wolna sprzedaż sołectw uległa prawie zupełnemu ograniczeniu. *T. Gołębiewski.*

Seefeldt Fritz: Dornfelds Chronik. 150 Jahre Ausland-Deutschen-Schicksal. (Deutsche Gaue im Osten. Schriftenreihe

herausgegeben von Viktor Kauder. 7. Band). Plauen im Vogtland 1936, str. XXIV + 301.

Już przeszło 150 lat minęło od czasu, gdy Józef II, chcąc ściślej związać Galicję z resztą swej monarchii, począł ją kolonizować Niemcami, zwerbowanymi z nadreńskich krajów. Z tych to właśnie czasów datuje swój początek wiele kolonii niemieckich dzisiejszej Małopolski, a choć upłynęło już półtora wieku, rozsiane po całym kraju osady niemieckie nie utraciły w swych większych skupieniach niemieckiego charakteru li tylko dzięki wytężonej a czujnej pracy oficjalnych i nieoficjalnych czynników niemieckich Berlina czy Wiednia, które nie skąpiły pieniędzy na podtrzymanie niemczyzny w koloniach, oraz przysyłały z głębi Niemiec wyszkolonych w tym celu pastorów i nauczycieli.

Jednym z takich pastorów był właśnie autor „Kroniki Dornfeldu", dr Fr. Seefeldt. Śmiało można powiedzieć, że jego wieloletniej pracy zawdzięcza ta największa kolonia galicyjska swe oblicze zdecydowanie niemieckie. Odwołany z Dornfeldu do Niemiec, kończy tam pisać swą Kronikę, pierwszą do tego czasu monografię kolonii józefińskiej, która nie tylko ma podtrzymywać ducha niemieckiego u kolonistów galicyjskich, lecz obliczona na bezkrytyczność czytelników równie dobrze może służyć propagandzie niemieckiej.

Nie będziemy się jednak zastanawiali, ile racji ma Seefeldt, twierdząc w formie kategorycznej, że powstanie takich miast jak Lwów, Kraków itd. zawdzięczamy jedynie Niemcom (Dazu riefen sie [Könige] deutsche Handelsleute, Handwerker und Künstler in ihr Land. So entstanden Krakau und Lemberg, Neu Sandez und Landshut [jetzt Łańcut], Salzburg [jetzt Bochnia] und Grünberg [Grzybów] u. v. a.); nie naszą rzeczą jest spierać się o polskość Franciszka Smolki, książkę Seefeldta omówimy jedynie z punktu widzenia jej wartości naukowej dla całokształtu zagadnienia kolonizacji galicyjskiej.

Autor nie ogranicza się wyłącznie do chronologicznego przedstawienia nam wypadków związanych ściśle z Dornfeldem. Całość jest skomponowana na obszernym i silnie się uwydatniającym w treści tle ogólnodziejowych wypadków. Dotykając samej istoty zakładania Dornfeldu, autor wykorzystuje wszystkie możliwe przez się zdobyte źródła archiwalne, dotyczące kolonizacji Galicji i wtłacza je w ramy historii Dornfeldu bez względu na zakres tematu.

To samo dotyczy czasów późniejszych, kiedy na tle rozwoju tej kolonii uwydatnia autor wszystkie ważniejsze zdarzenia z życia Niemców galicyjskich, uwypuklając szczególnie wszelkie poczynania organizacyjne kolonistów, tak w dziedzinie gospodarczej jak i oświatowej i politycznej. Dowiadujemy się więc, w jaki sposób doszło do założenia takich organizacji, jak Związku Niemców Chrześcijan, Kas Raiffeisena, Wyższej Szkoły Ludowej w Dornfeldzie i jeszcze wielu innych organizacji, stworzonych przede wszystkim z myślą przeciw-

działania procesowi wynaradawiania. Cała książka przepojona jest już nie miłością do narodu niemieckiego, ale wprost jego uwielbieniem, co u obiektywnego czytelnika budzi wiele wątpliwości w prawdziwość naświetlenia opisanych faktów. Czytającemu bez uprzedzeń trudno jest znaleźć granicę, gdzie się zaczyna prawda a gdzie fantazja autorska, przeplatana raz patosem, to znów tonem iście kaznodziejskim.

Zasadniczo nie powinno się robić z tego autorowi zarzutów, gdyż książka przeznaczona jest wyłącznie dla chłopów-kolonistów, nie ma więc pretensji do pracy naukowej, ale obliczona jest na efekt i ma przemawiać swą treścią głęboko do serc i dusz mieszkańców Dornfeldu — nie można jednak darować autorowi tych miejsc, gdzie, opierając się niby na źródłach naukowych, dopuszcza się rażących nieścisłości, względnie wyciąga zbyt pochopne wnioski.

Aby nie być gołosłownym, przytoczymy taki fakt: Seefeldt, opierając się na źródle archiwalnym, co zresztą autor przemilcza [1]), podaje koszty założenia kolonii Bruckenthal na sumę 38.815 złr. i stąd wyciąga wniosek, że kolonizacja józefińska w Galicji kosztowała Austrię 10 milionów złr. Pomijając to, że wszystkie dotychczasowe obliczenia zgodnie stwierdzają koszta kolonizacji na około 3 miliony złr., autor w samym założeniu dopuszcza się wielkiej nieścisłości, po pierwsze bowiem twierdzi, że w tym czasie powstało 250 kolonii, po drugie, że miały one przeciętnie po 42 rodzin. Tymczasem tak nasze obliczenia, jak i innych autorów dalekie są nawet od 200 a nie dopiero 250 kolonii, a już liczących ponad 40 rodzin faktycznie za życia Józefa II założono 30.

Podobnie przesadzona jest ilość ziemi rozdanej kolonistom; szkoda, że autor nie wyjaśnia nam bliżej, skąd doszedł do sumy 70 000 ha, skoro — jak obliczyliśmy — przeciętna dotacja ziemi na rodzinę wynosiła około 10 ha, a wszystkich kolonistów było tylko nieco ponad 3000 rodzin.

Wreszcie są i innego rodzaju nieścisłości. Z pewnym zdumieniem polski czytelnik szuka w twórczości Krasińskiego miejsca, gdzie by ten miał nazwać Galicję krajem krzyżów i mogił — owszem, poeta się tak wyraził, ale nie o Galicji, tylko o całej Polsce jako takiej. Zapewne żaden z historyków nie poszedłby za koncepcją Seefeldta i chciał wywodzić nazwę Rusi Czerwonej od krwi, którą ta ziemia wypiła w ciągu okrutnych i ciągłych wojen (Darum hat das Land in seiner Geschichte viel Blut fliessen sehen, und der Name „Russia rubra" (= Rotrussland) wird gern von den Strömen Blutes abgeleitet, die die galizische Erde durch ein Jahrtausend getrunken hat).

Autor rzadko cytuje w tekście źródła i miejsca ich przechowania z wielką szkodą dla pracy, gdyż przy czytaniu książki nie łatwo

---

[1]) Źródło jest przechowane w Archiwum Państw. we Lwowie, Acta Gub. Pub.-polit. 15, f VII, 22315.

jest się domyślić, gdzie autor opiera się na tradycji, a gdzie należy szukać wiadomości źródłowych, toteż należy do plusów książki zaliczyć końcowy dodatek w formie zbioru źródeł w ilości 53 pozycji, gdyż te nas upewniają, że strona źródłowa, jeżeli chodzi o wiadomości, dotyczące ściśle Dornfeldu, była zastosowana w szerokim stopniu.

Ogólnie „Kronika" swą treścią, stylem, współczesnymi zdjęciami doskonale spełnia swe zadanie oraz zamiary autora. Z wszelką pewnością nie tylko mieszkańcy Dornfeldu, ale wszyscy koloniści niemieccy po przeczytaniu „Kroniki" powiedzą słowami wiersza w niej umieszczonego: „Deutsch bleiben wir, wie's unsere Väter waren". *Henryk Lepucki.*

Perrin Ch.-Edmond: Recherches sur la seigneurie rurale en Lorraine d'après les plus anciens censiers (IX—XII-e siècle). Paris 1935, str. XXII + 809. (Publications de la faculté des lettres de l'université de Strasbourg, fasc. 71).

Historyczna Lotaryngia, kraj przejściowy między Francją i Niemcami, politycznie już wcześnie w okresie średniowiecznym związany z królestwem niemieckim, ale językowo w dużej części francuski, przedstawia teren bardzo interesujący dla historyka urządzeń społecznych i gospodarczych. Możność przeprowadzenia wzajemnych porównań posiada szczególną wartość dla historyków zarówno francuskich jak i niemieckich. Ze stanowiska nauki polskiej zauważymy, że nie jest również dla nas obojętnym wydobycie takich odrębności i podobieństw. W pewnym momencie kraj nasz został przecież zalany przez urządzenia zachodnie i to także na terenie stosunków wiejskich. Tych pochodzenie, ściślejsza geneza, stopień ogólności w stosunkach różnych krajów zachodnich posiadać może dla nas i istotnie posiada pierwszorzędną wartość. Dorobek zachodni, który wszedł w nasze własne dzieje, musimy starać się poznać i zrozumieć nie tylko jako rzecz gotową, ograniczoną w swym zasięgu i istotnej treści, ale również historycznie, to znaczy przede wszystkim genetycznie.

Autor niniejszego rozległego i bardzo sumiennego studium miał oczywiście przede wszystkim lokalne zjawiska na względzie, ale znajomość tak stosunków francuskich jak niemieckich, niezbędna w tym wypadku, z konieczności zmuszała go do porównań. W zakresie dziejów lotaryńskich Ch. Ed. Perrin dał się już poznać szeregiem studiów specjalnych. Historykom polskim jest znany przede wszystkim ze swego referatu o eksploatacji rezerwy pańskiej według polyptychu z Prüm, który wygłosił na VII międzynarodowym zjeździe historyków w Warszawie w r. 1933.

Książka referowana nie jest jeszcze pełnym obrazem seniorii wiejskiej w Lotaryngii. Opiera się bowiem na jednej kategorii źródeł,

jakimi są tzw. w literaturze dawniejszej polyptychy, albo księgi czynszów („censiers") wielkiej własności. Występowanie tych źródeł przesądziło również o granicach chronologicznych pracy. Obok ksiąg czynszowych powstałych na terytorium Lotaryngii uwzględnił autor również i te, które powstały poza jej granicami, ale treścią swoją objęły jakąś część terytorium lotaryńskiego. W ten sposób osiągnął liczbę dwudziestu polyptychów z całego powyższego okresu. W porządku chronologicznym rozpatrzył je w czterech pierwszych „księgach" całego dzieła, gdy jedynie w księdze piątej zawarł tymczasową syntezę samych stosunków dominialnych i tzw. przez niego pozadominialnych w obrębie seniorii wiejskiej lotaryńskiej.

Punktem wyjścia dla autora był głośny polyptych z Prüm z r. 893, za którym poszły następnie kolejno, w „księgach" II, III i IV, polyptychy z X, XI i XII w., kończąc na polyptychu opactwa św. Maksymiana w Trewirze, który swymi dodatkami wkracza już w pierwsze lata w. XIII. Każdą z rozpatrywanych ksiąg czynszowych poddawał autor bardzo szczegółowej krytyce. Zagadnienia, którymi się zajął, dotyczyły z jednej strony ustalenia tekstu i daty, oraz zidentyfikowania majątków zinwentaryzowanych. W stosunku do wydanych już polyptychów zaznaczał tylko wprowadzane w oddaniu tekstu poprawki, ale dwa z nich poddał całkowitej reedycji, a obok nich cztery dotychczas nie wydane wydał po raz pierwszy również w dodatku. Bardzo znacznie posunął naprzód znajomość daty redakcyj i układu poszczególnych z nich, w wielu wypadkach korygując opinie poprzedników, a zwłaszcza Karola Lamprechta odnośnie do polyptychów klasztorów w Prüm, Metlach i św. Maksymiana w Trewirze. Z drugiej strony zajął się techniczną stroną powstawania ksiąg czynszowych, a więc przeprowadzeniem ankiety, poprzedzającej spisanie pomnika, planem ogólnym i używanym formularzem, znaczeniem tych spisów na przyszłość w sporach między panem i wieśniakami, wreszcie kwestią zmian w istniejących stosunkach, które w pewnych wypadkach starano się zrealizować przy sposobności powstawania spisów. Podzielił też księgi czynszowe na ogólne, dotyczące całości dóbr, poszczególne, tyczące się pewnych tylko majątków, i ograniczone do pewnej tylko grupy majątków [1]).

W ostatniej części metoda dyplomatyczna i erudycyjna ustępuje dopiero miejsca metodzie z zakresu historii społecznej i gospodarczej. Po przeprowadzeniu klasyfikacji polyptychów i rozpatrzeniu sprawy ich genezy — nie zaprzecza autor związku z kadastrem późnorzymskim (Šusta), ale wyliczenie powinności i służb wiąże się raczej z dawnym lex saltus — wskazuje na związek tych spisów z wszelką dobrą gospodarką. W ten sposób powstałe prawo dworskie opiera

[1]) Ze stanowiska dyplomatycznego mogą nas w szczególności zainteresować tzw. „chartes-censiers", a więc dyplomy, najczęściej fałszywe, do których wciągnięto wcześniejsze spisy czynszowe. Są też i notycje, zawierające takież spisy.

swe znaczenie na zwyczaju. Spisy dotyczą nie tyle rezerwy pańskiej ile posiadaczów łanów. Wpływ bezpośredni królestwa karolińskiego na powstawanie spisów czynszów (Inama-Sternegg, Lamprecht) nie wynika ze źródeł. Z aktu o charakterze dowodowym przekształca się następnie spis czynszów w środek ściśle administracyjny. Precaria i beneficia pozostawały z reguły poza spisem, albo poświęcano im wykaz oddzielny. Sam zwyczaj dworski z biegiem czasu ulegał zmianom, którym nie wydążały dawne spisy. Oparciem dla systemu dworskiego był łan (mansus) jako jednostka podatkowa. Dawne różnice między łanami wolnymi i niewolnymi w IX w. ulegały już, jak wiadomo, zatarciu. Zmiany systemu dworskiego znajdowały wyraz w rozczłonkowaniu dawnej „villa" i dawnego „mansus", zmniejszeniu dawnej rezerwy pańskiej i zjawieniu się nowych sposobów eksploatowania roli. Zachwiała się przede wszystkim równowaga między rezerwą i łanami. Na rozczłonkowanie wsi wpływały praktyki feodalne. W Lotaryngii najbardziej rozpowszechnia się $^1/_4$ łanu dawnego (quarterius). Kraj ten stoi w pośrodku między Francją i Niemcami, gdzie losy łanów są odmienne. Ciężary dworskie w rezultacie wykazują tendencję obniżenia się. Trudności w utrzymaniu dawnego systemu dworskiego wyprowadza autor z braku odpowiednich targów, dróg i pośredników sprzedaży. Rozwija się posiadłość czynszowa, to znaczy na czynszu wyłącznie oparta i nie związana z dawnym systemem ciężarów dominialnych, a przede wszystkim nie związana z rezerwą pańską. Zdarzają się natomiast zamiany czynszów w pieniądzach na daniny w naturze (zmniejszenie się siły kupna pieniądza). Podejmowane próby unifikacji ciężarów spotykają się, jak się zdaje, z oporem tam, gdzie te zostały spisane.

Upadek samych spisów czynszowych łączy się z tym, że zawierały one tylko ciężary oparte na ziemi. Tymczasem od X wieku otwiera się większa możność obciążenia samych poddanych i to bądź przez protekcję udzielaną swym „ludziom", bądź przez instytucję „bannus". Pierwsza łączy się z instytucją „mundium", które poszczególne osoby przyjmują nawet dobrowolnie. Nie wymaga ono koniecznie zamieszkania na miejscu, choć z czasem zwykle do tego doprowadza. Bannus, czyli prawo rozkazywania, przymuszania i karania, łączące się z ściśle określonym terytorium, pozostaje w związku z immunitetem, wytworzonym na drodze prawa lub faktycznej a następnie uznanym. I to immunitetem zarówno skarbowym jak sądowym. Następstwa immunitetu nie wszędzie zresztą były jednakowe, licząc się mianowicie z oporem władzy comesa. Stąd wypływały rekwizycje pewnych nowych ciężarów i monopole („banalité"), które w Lotaryngii zjawiają się najwcześniej w XI wieku. Nowym ciężarom przeciwstawiają się dawne dominialne („rectitudines"). Właściciele duchowni przeprowadzali walkę o prawo „gajenia" (bannus) z wójtami kościelnymi. Następstwem tych zmian jest również zjawienie się nowych pomników prawa wiejskiego. Praktyki te mają jednak charakter pozadominialny i wbrew teorii długi czas

klasycznej w Niemczech, a we Francji reprezentowanej przez H. See, wynikają w rezultacie z autorytetu publicznego.

Obok wspomnianych już dodatków, kończą tę cenną pracę obszerne indeksy. *Kazimierz Tymieniecki.*

Brogan D. W.: The Rise and Decline of the American Agricultural Interest. (The Economic History Review, Vol. V. Nr. 2. April 1935, str. 1—23).

Praca pod powyższym tytułem wzięła swój początek w niepokojącym zjawisku zmiany stosunków agrarnych w Stanach Zjedn. i wynikających stąd następstw dla całości życia amerykańskiego. Farmer amerykański, będący ongi podstawą życia politycznego i gospodarczego kraju, od krachu 1920 r. stracił swą silną pozycję i zdradza coraz wyraźniej chęć wycofania się z frontu gospodarczego i pasywnego poddania się niepomyślnej koniunkturze. Od dłuższego czasu zniewolony przez politykę wysokich podatków do dźwigania ciężaru uprzemysłowienia kraju, może on — zdaniem autora — stać się z kolei pasożytem przemysłu; objaw tego rodzaju zmiany sytuacji widzi autor w tym, że od kryzysu 1920 r. rolnictwo pochłonęło $^1/_6$ dochodu społecznego amerykańskiego, mimo że reprezentowało tylko $^1/_5$ narodowego majątku. Skoro dawniej rolnik amerykański nie musiał troszczyć się o swe jutro, mając do swej eksploatacji połowę obszaru państwowego i bezprzykładną swobodę w wyzyskiwaniu swej energii nieograniczoną ani politycznie, ani prawnie, dziś staje przed niepewną przyszłością. Toteż „głód ziemi" i pęd ku osadnictwu nie występuje u elementu gospodarczo-przedsiębiorczego i gotowego do ujarzmiania przyrody, ale u „ofiar upadku przemysłowego", wykolejonej masy robotników fabrycznych, których nędza wypędza ze świata maszyn na łono natury.

Ta sytuacja gospodarcza skłania autora do zwięzłego przedstawienia etapów stosunku opinii amerykańskiej do rozwoju osadnictwa i kultury rolnej. Na wstępie cytuje on wystąpienie w r. 1893 F. J. Turnera w Amerykańskim Towarzystwie Historycznym ze znanym powiedzeniem, że „obszar nieskolonizowany tak dalece jest poprzerywany izolowanymi terenami osadniczymi, że w ogóle trudno mówić o linii granicznej Stanów". Ta uwaga Turnera posłużyła całej generacji historyków i mężów stanu amerykańskich jako klucz do ujęcia dziejów Stanów Zjedn. Pochód farmerów ku zachodowi trwał aż do r. 1920. Następująca od tej daty dekada wykazała zjawisko odmienne. O ile dotąd postęp osadnictwa rolnego połączony był z trzebieniem lasów, odtąd „po raz pierwszy w naszej historii — jak mówi urzędowy raport Komitetu Badań Społecznych — obszar lasu i stepu powiększył się w Stanach Zjednoczonych".

Autor cytuje szereg poglądów pisarzy amerykańskich, jak Winthropa i kapitana J. Smitha z XVII w. o potrzebie podboju osadniczego niewyzyskanych gospodarczo obszarów, jakoteż omawia kilka

konkretnych prób przeprowadzenia tej akcji na szeroką skalę jeszcze w XVIII w. (Calverts'a w Maryland, Kompanii Virginii, Kiliaen'a Van Reusselaer w N. Holandii, Williama Byrda w Westover, Filipa Francis w Ohio, gubernatora Benning Wentworth'a w New Hampshire). Następnie omawia te same próby po wojnie wyzwoleńczej i w XIX w. (Gibbona Wakefield, Johna Jakuba Astora, towarzystwa Illinois Central Ralroad, Malhiot'a w Kanadzie, kolonizację stanów Nebraska, Dakota, Kansas i inn.).

Daje także obraz udziału europejskiego żywiołu w tej bezprzykładnej co do swego natężenia kampanii kolonizatorskiej i omawia ogólnie zależność innych dziedzin rozkwitu gospodarczego Stanów od rolnictwa. Deflacja z r. 1920 spowodowała spadek globalnego dochodu rolnictwa do 17.600,000.000 $, co jeszcze ostrzej zaznaczyło się w r. 1931 cyfr 6.900,000.000 $. Te cyfry — zdaniem autora — są najwymowniejszym głosem alarmu, któremu przeciwstawić się musi świadoma i zorganizowana akcja państwowa i społeczna Stanów Zjedn.

M. Tyrowicz.

Kosminsky E. A.: Services and Money Rents in the Thirteenth Century. (The Economic History Review. Vol. V. Nr. 2. April 1935, str. 24—45).

Artykuł sowieckiego historyka gospodarczego oparty jest na referacie, przedstawionym Historycznej Komisji Akademii Nauk S. S. S. R. i stanowi zasadniczo zrąb osobnej książki, wydanej w Moskwie. Usiłuje on rzucić nowe światło na stosunki agrarne w Anglii średniowiecznej i wykazać, jaką w nich rolę odgrywały robocizny feudalne niewolnego wieśniaka, a jaką renta pieniężna.

Autor stwierdza, iż — jakkolwiek nie można już obecnie uważać gospodarstwa wielko-folwarcznego (large estate) z chłopstwem [1]) i ich świadczeniami robociźnianymi za komórkę składową społeczeństwa angielskiego w XIII stul. — to jednak stwierdzić należy, iż takie gospodarstwa odgrywały znaczną rolę w życiu ekonom. kraju i one były podstawą, z której wywodziła się górna warstwa klasy rządzącej. Małe i średnie gospodarstwa stanowiły podstawę innej licznej i wpływowej klasy, o której wprawdzie mało mówią historycy gospodarczy, ale znacznie więcej historycy ustroju i stanu rycerskiego; mowa tu o stanie rycerskim, szlacheckim i szlachcie zagrodowej. Te sfery były znacznie mniej związane z gospodarczym systemem feudalizmu i wcześnie podpadły procesowi kapitalizacji. Nie było między tymi warstwami oraz między nimi a mieszczanami tak nieprzebytych barier, jakie stworzyła gospodarka feudalna. Ich interesy sprowadzały się raczej do

[1]) Mowa tu o specyficznej kategorii włościan angielskich tzw. villeins, którzy ongi wolni — w XIII w. popadli w niewolniczą zależność od panów (lordów), mimo że w stosunkach prawnych z innymi osobami traktowani byli jako wolni.

zyskownego użycia pracy najemnej, niż uniewolniania chłopów. Zbliżoną do tej warstwy drobnej szlachty była klasa tych właścicieli ziemskich, którzy stali poza systemem feudalno-gruntowym i którzy używali tylko pracy najemnej. Szczególnie hrabstwa wschodniej Anglii obfitowały w wiele wolnych gospodarstw (freeholds), których związek z pańszczyzną był więcej, niż powierzchowny. „Freeholder", pochodzący nawet z stanu włościańskiego, mógł z czasem dorobić się pozycji „rycerza" (knight) i miał prawo tytułu tego używać. Zjawisko to tak się rozpowszechniło, połączone oczywiście z rozpadem większej własności na małą, że stało się ono najdonioślejszym czynnikiem ożywienia się gospodarki wymiennej wsi angielskiej. Tylko własność szlachty magnackiej (maiores barones) i gospodarstwa kościelne stały pilnie na straży porządku feudalnego, co miało także następstwa polityczne. Mimo bowiem, że nie powiodły się plany narzucenia ustroju oligarchicznego i Korona usiłowała przez weryfikację praw immunitetowych poddać wielmożów swej kontroli — przez długi czas ci ostatni wywierali poważny wpływ na rządy. Oni to wywołali tzw. „reakcję feudalną" i oni byli przyczyną rewolucji chłopskiej z 1381 r. Tylko w hrabstwie Kent bunt włościan był wywołany przez „głód ziemi" i wdarcie się lordów w posiadanie gminnej wspólnoty gruntowej.

M. Tyrowicz.

Bargiel J.: Spółdzielczość rolnicza Stanów Zjednoczonych. (Spółdz. Przegląd Nauk., IX, 1936, s. 8—26). (Zawiera również krótkie wiadomości historyczne).

Bastrzykowski Aleksander ks.: Monografia historyczna parafii Góry Wysokie Sandomierskie. Sandomierz, nakł. autora, 1936, s. 357, z 30 tabl. 8°.

Gieszczyński Józafat ks.: Parafia rzymsko-katolicka Wołków. Lwów, T. S. L., 1937, s. 72. 16°. (Popularnie napisana historia wsi podlwowskich, należących do parafii Wołków).

Grabski Władysław: System socjologii wsi. (Roczniki Socjologii Wsi, t. I, 1936, s. 1—125).

Grabski Władysław: Parcelacja agrarna wobec struktury, koniunktury i chwili dziejowej Polski. (Studia nad reformą rolną, nr 1). Warszawa 1936, s. 39. (Odb. z t. IV „Ekonomisty").

Horoszkiewicz Roman: Szlachta zaściankowa na ziemiach wschodnich. Warszawa 1936, s. 41 + 3 nlb. 16°. (Pol. Tow. Turystyczno-Krajoznawcze. Oddz. Piński).

Horoszkiewicz Roman: Na ziemiach wschodniego pogranicza. (Notatki historyczne). Warszawa 1937, s. 69 + 2 nlb. (Biblioteka Żołnierza Korp. Ochr. Pogr. Nr 16).

Jakóbczyk Witold: Z działalności Juliana Kraziewicza (Zapiski Tow. Nauk. w Toruniu, X, 1936, z. 8, s. 288—297). (O organizatorze pierwszych na ziemiach polskich towarzystw [kółek] rolniczych włościańskich).

Jaworczak Aleksander: Wieś Dąbrówki, powiat Łańcut. Monografia etnograficzna. Lwów, Wydział Pow. w Łańcucie, 1936, s. 160 + 22 tabl.

Karpiński Stanisław: Z przeżyć i wrażeń wieśniaka, 1855—1912. Z listów rodzinnych opracował... Wyd. II, poprawione i uzupełnione. Warszawa 1936, s. 466. 8°.

Kącki Franciszek: Ks. Stanisław Stojałowski i jego działalność społeczno-polityczna. T. I (1845—1890). Lwów 1937, s. VI + 2 nlb. + 213. (Badania z dziej. społ. i gosp. Nr 31).

Kłoczowski Eugeniusz: Drogi rozwoju wsi polskiej. Płock 1936, s. 35.

Królikowski Janusz: Pastwiska podgórskie Tatr i Beskidów Zachodnich w świetle b. austriackich ksiąg gruntowych. Warszawa 1936, s. 46. (Odb. z „Łąka i Torfowisko" 1936, nr 8—9).

Łoś Janusz: Zagadnienie jęczmienia i jego uszlachetnienia w ubiegłym ćwierćwieczu. Warszawa, Zw. Wytw. Jęcz. Browar., 1936, s. 48. 8°.

Łubieński Tadeusz: Przewrót ustroju polskiej wsi Kraków 1936, s. 37.

Mańkowska-Wygodzina Zofia: Życiorys instruktora Benedykta Wygody. (Roczniki Socjologii Wsi, t. I, 1936, s. 182—226).

Mańkowski Alfons ks.: Cechy rzemieślnicze we wsi Czarzu w XVIII wieku. (Zapiski Tow. Nauk. w Toruniu, X, 1937, nr 8, s. 297—302). (4 protokoły cechowe).

Napierała Br.: Ostrowo nad Gopłem. 27 lat pracy na roli, 1907—1934. Poznań, Roln. Druk. i Księg. Nakł., 1936, s 92.

Olszewski Jan: Parafia podbrzeska. Szkic monograficzny. S. l. 1936, s. 56.

Perenc Aleksander: Historia lecznictwa zwierząt w Polsce. Od czasów najdawniejszych do 1918. Toruń, nakł. autora, 1936, s. 412. 8°.

Pisarek E. W.: Z form pospólnego użytkowania ziemi na wschodzie Europy. Od obszczyny do kołchozu. Kraków, nakł. autora, 1936 (1935), s. 235.

Rejzer Józef: Handzlówka, wzorowa wieś spółdzielcza. Warszawa, Zw. Spółdz. Roln. i Zarob.-Gosp., 1936, s. 20. 8°.

Smetański Jan: Przyczynek do dziejów ogrodnictwa lwowskiego. (Towarzystwa i czasopisma ogrodnicze). Lwów 1937, s. 30.

Solovjev Aleksander: Szlachta zaściankowa u Słowian Południowych. (Przewodnik historyczno-prawny, V, 1934—1936, Lwów 1937, s. 1—10).

Szafer Władysław: Zarys historii lasów w Polsce po epoce lodowej. (Roczniki Nauk Rolniczych i Leśnych, t. 41, 1937).

Śliwińska Ewa: Historia naszych zbóż. Lwów, Wyd Książ Szkoln., 1937, s. 89.

Tymieniecki Kazimierz: Okresy w dziejach ludności

wieśniaczej w Polsce średniowiecznej. (Księga Pam. ku czci L. Pinińskiego, t. II. Lwów 1936, s. 307—317).

Wasiutyński Wojciech: Regal młynny w średniowiecznym prawie polskim. Warszawa 1936, s. 110. 8°. (Prace Semin. Dawn. Polskiego Prawa Sąd. i Historii Ustroju Dawnej Polski Uniw. J. P., nr 6).

Wojtowicz Ryszard M.: Społeczna praca ludowa w czasie wojny. Pamiętnik instruktora opieki nad wygnańcami Centr. Komitetu Obyw. w latach 1915—1918. Warszawa, Dom Książki Polskiej, 1936, s. 178.

Woyczyński Roman: Śladami rozwoju przemysłu ludowego w Polsce. Kraków, Inst. Admin.-Gosp. i Tow. Przem. Ludowego Małop. Zach. i Śląska w Krakowie, 1936, s. 115 + 1 nlb.

Wrona Stanisław T.: Przyczynek do dziejów włościaństwa polskiego w XIX wieku. (Przegląd Historyczny, t. 34, 1937, z. 1, s. 198—204).

Zabielski Zdzisław: Hodowla polskiego bydła czerwonego w Małopolsce w perspektywie 50 lat. (Przegląd Hodowlany, IX, 1935, s. 149—153 i 192—197).

Żabko-Potopowicz Antoni: Nauka o społecznem gospodarstwie agrarnem narodów słowiańskich. Tom I, zesz. IV: Jugosławia. Warszawa 1936, s. 104. (Biblioteka Prac z Ekonomii Społ. Gosp. Wiej., t. I, z. 4).

Żabko-Potopowicz Antoni: Rola rolnictwa w ujęciu polskiej nauki ekonomicznej. (Rolnictwo, VIII, 1935, t. III, z. 1—2, s. 3—30). (Autor przytacza poglądy ekonomistów polskich od czasów najdawniejszych aż do doby obecnej).

Żabko-Potopowicz Antoni: Wstęp do nauki geografii rolniczej. (Rolnictwo, VIII, 1936, nr 87, s. 5—30).

Kosovśkyj J.: Selo Černychiv ternopil'skoho povitu. Podiji ta žyttja sela — opysani na osnovi starych pamjatok, uryvkiv davnoji chroniky sela, parochijal'nych metryk, narodnych perekaziv ta očevydnych podij sela. Ternopil', Čytal'nja „Prosvity" v Černychovi, 1936, s. 99.

Vytanovyč I.: Jak žyło ukrainśkie selaństvo v davnyni. Lwów 1936, s. 32.

Brož Jos.: Starobyly dům selský v kraji volyňských Králováků. (Věstník Českosl. Zeměděl. Musea, IX, 1936, s. 145—155).

Brož J.: Ze slomku urbáře vsi Budkova z počátku 17. století. (Čas. pro dějiny venkova, 23, 1936, s. 70—72).

Domanyckyj Viktor: Individuelní a kolektivní hospodaření v zemědělství s hlediska historického. (Věstník Československ. Akad. Zeměděl., 12, 1936, s. 602—608).

Horna Richard: O bratislavském vinařství. Bratislava 1935, s. 22.

Husa Václav: Selská pozdvižení v Čechách kolem roku 1525. (Časopis pro dějiny venkova, XXIV, 1937, s. 1—7).

Kabeš Jaroslav: Počátky hospodařských spolků v Čechách (1848—1855). (Časopis pro dějiny venkova, XXIII, 1936, s. 135 do 143).

Kutnar František: Agrární myšlenka a program Alfonse Šťastného. (Čas. pro dějiny venkova, 23, 1936, s. 73—81).

Loskot F.: Agrární prvky v kultuře. Praha. Čsl. Akad. Zemědělská, 1936, s. 80.

Marek Jan: Založení zahradnického cechu v Čechách. (Příspěvek k historii zákonných úprav stavu zahradnického. (Časopis pro dějiny venkova, XXIII, 1936, s. 161—166).

Nechleba Alois: Hospodářské a kulturní poměry na panství křivoklátském v období 1750—1846. (Věstník Českosl. Akad. Zeměděl., 12, 1936, s. 703—707).

Pekař Josef: Kniha o Kosti. Kus české historie. T. I—II. Wyd. 2. Praha, Melantrich, 1935, s. XIII + 210; VIII + 212. (Historia majątku Kost i stosunków społecznych zamieszkałych w nim włościan).

Pešak Václav: Rozsah rybničního hospodařství na panství pardubickém r. 1560 a 1743. (Časopis pro dějiny venkowa, XXIII, 1936, s. 118—124).

Prokeš Jaroslav: Prameny k dějinám českého novodobého agrárního hnutí v Archivu ministerstva vnitra. (Věstník Českoslov. Akad. Zeměděl., roč. 12, 1936, s. 329—334).

Poncar V.: Vývoj osídlení a majetkových poměrů na Rachovsku. (Lesnická práce, XV, 1936, s. 415—425).

Šikura J.: Hornie a Dolnie Jaseno, zemanské osady v Turci. (Časopis pro dějiny venkova, XXIII, 1936, s. 105—117).

Stocký Jan: Myšlenky Ant. Švehly a řešení současných úkolů agrární politiky. Praha, Říšska jednota republ. dorostu, 1936, s. 64.

Tepl ý Fr.: Obraz rybnikářství na některých panstvích v Čechách. (Věstník Českosl. Zeměděl. Musea, 8, 1935, s. 114—120). (Dotyczy czasów historycznych).

Tepl ý Fr.: České rybnikářství od dob josefinských. (Věstník Českosl. Zeměděl. Musea, IX, 1936, s. 121—129).

Tepl ý František: Hospodářské poměry statku Protivína v konci 16. století. (Věstník Českosl. Zeměděl. Musea, X, 1937, s. 28 do 33 i 84—89).

Agrikultura v pamjatnikach Zapadnogo srednevekovja. Per. i kommentarii pod red. prof. O. A. Dobiasz-Roždestvenskoj i prof. M. I. Gurskogo. Moskva-Leningrad, Akad. nauk SSSR, 1936, s. XII+364.

Altman M. S.: K. technike vinodelija v drevnej Grecii. (Iz istorii materialnogo proizvodstva antičnogo mira, Moskva-Leningrad 1935, s. 115—146). (Izvestija GAIMK, vyp. 108).

Duman L. I.: Agrarnaja politika Cinskogo (Mančžurskogo) pravitelstva v Sin'čjane v konce XVIII veka. Moskva-Leningrad, Akad. Nauk SSSR, 1936, s. 256.

Geraklitov A. A.: Alatyrskaja mordva po perepisjam 1624—1721 g. Saransk, Mordgiz, 1936, s. 87.

Krjuger O. O.: Selskochozjajstvennoe proizvodstvo v ellinističeskom Egipte. Zernovye kultury. (Iz istorii materialnogo proizvodstva antičnogo mira. Moskva-Leningrad 1935, s. 7—114). (Izvestija GAIMK, vyp. 108).

Ljaskovskij S. A.: Nauka o selskom chozjajstve v svjazi s obščim rozvitiem estestvoznanija v klassičeskoj Grecii do Teofrasta. (Iz istorii materialnogo proizvodstva antičnogo mira. Moskva-Leningrad, Socekgiz, 1935, s. 184—221). (Izvestija GAIMK., vyp. 108).

Miljukov P.: Semidesjatipjatiletie osvoboždenija kresťjan (v Rossii). (Sovremennyje Zapiski, 61, 1936, s. 280—292).

Morochovec E. A.: Kresťjanskaja reforma 1861 g. Nauč. — popul. očerk. Moskva, Socekgiz, 1937, s. 162 (2).

Osipov P. I.: K voprosu o rabstve v drevnem obščestve Kitaja. (Problemy istorii dokapital. obščestv, 1935, nr 7—8, s. 134—159).

Petrov E. N.: Socialnaja rol obščinnogo zemlevladenija vo Francii pered revoljuciej. (Istoričeskij Sbornik Akad. Nauk SSSR., kn. 5, 1936, s. 163—238).

Rostov N. M.: Kresťjanskie volnenija v 1861 g. Moskva, Socekgiz, 1936, s. 44 (2).

Sergeenko M. E.: K istorii italijskoj agronomii epochi respubliki. (Problemy istorii dokapital. obščestv, 1935, nr 9—10, s. 58—73).

Skazkin S.: Diferenciacija kresťjanstva vo Francii nakanune revoljucii 1789 goda. „Pachari" i „podenščiki" v Šampani v XVIII veke. (Istorik Marksist, 1936, kn. 2, s. 22—43).

Veselovskij S. B.: Selo i derevnja v severovostočnoj Rusi XIV—XVI vv. Istoriko-sociologič. issledovanie o tipach vnegorodskich poselenij. Moskva-Leningrad, Soc.-ekon. izd., 1936, s. 166+ mapa.

Zaozerskij A. I.: Carskaja votčina XVII v. Iz istorii choz. i prikaznoj politiki carja Alekseja Michajloviča. 2. prost. i ispr. izd. Moskva, Socekgiz, 1937, s. 305 (2).

Polec Janko: Svobodniki na Kranjskem. (Les colons sans charge (Freisassen) en Carniole). (Glasnik Muzejskega Društva za Slovenijo, XVII, 1936, zv. 1—4, s. 5—142).

Abel W.: Landwirtschaftliche Wechsellagen. (Berichte über Landwirtschaft. N. F. Bd. 21, 1936, H. 1, s. 1—27).

Bader K. S.: Altschweizerische Einflüsse in der Entwicklung der oberrheinischen Dorfverfassung. (Zeitschr. f. Gesch. d. Oberrheins, 50, 1936, s. 405—453).

Björnsson B. L.: Der Strukturwandel der isländischen Volkswirtschaft. (Island, Jg. 21, 1936, s. 107—116).

v. Boetticher W.: Der Oberlausitzische Adel im Kulturleben in der Zeit von etwa 1750 bis 1815. (Neues Lausitzisches Magazin, Bd. 111, 1935, s. 1—26).

Bohm W.: Die römische Agrarpolitik in ihrer Auswirkung auf das kulturelle und zivilisatorische Leben der Stadt Rom und des römischen Reiches. (Odal, Jg. 4, 1935, s. 107—118).

Bohm W.: Die römische Agrarpolitik von Augustus bis Augustulus. (Odal, Jg. 4, 1935, s. 506—517).

Boyens W. F.: Untergegangene Bauerndörfer auf ostdeutschem Boden. Berlin, Landbuchhandlung, 1936, s. 107. 8°. (Książka ma na celu wykazanie, w jakiej mierze niemiecki Wschód ongiś stał się krajem chłopskim, daje szkic dziejów wschodnio-niem. włościaństwa i na przykładzie Marchii, Meklemburgii, Saksonii, Pomorza, Śląska i Holsztyna przedstawia zanik wsi wschodnio-niemieckiej).

Busch-Zantner Richard: Tschiftlikwesen und Zadruga in Südosteuropa. Ein Beitrag zur Geschichte der balkanischen Agrarverfassung. (Vierteljahrschrift f. Soz.- u. Wirtschaftsgesch., Bd. 30, 1937, s. 72—81).

Ciriacy-Wantrup Siegfried: Agrarkrisen und Stockungsspannen. Zur Frage der langen „Wellen" in der wirtschaftlichen Entwicklung. Berlin, Parey, 1936, s. 445.

Doenhoff M.: Entstehung und Bewirtschaftung eines ostdeutschen Grossbetriebes. Die Friedrichsteiner Güter von der Ordenszeit bis zur Bauernbefreiung. Königsberg i. Pr., Gräfe u. Unzer, 1936. s. 126+5 tabl.

Ehlert Hans H.: Die Markgenossenschaft (Haltung der 17 Dörfer um Amelinghausen, mit einem niederdeutschen Weistum vom Jahre 1558 und einem hochdeutschen Weistum vom Jahre 1619). (Archiv f. Beiträge zum deutschen, schweizerischen u. skandinavischen Privatrechte, H. 20). Leipzig, A. Deichertsche Verlagsbuchhandlung, 1936, s. 71. 8°.

v. Gladiss Dietrich: Die Schenkungen der deutschen Könige zu privatem Eigen nach ihrem wirtschaftlichen Inhalt. (Vierteljahrschrift f. Soz.- u. Wirtschaftsgesch , Bd. 30, 1937, H. 2, s. 150—163).

Günther A.: Sind die Weistümer genossenschaftich entstanden oder von der Herrschaft oktroyiert ? (Diss. Erlangen). Forchheim, Mauser, 1936, s. 60. 8°. (Przyczynek do historii prawnej niemieckiego chłopa na podstawie dolno-frankońskich „Weistümer" z czasów od 1100 do wojen chłopskich).

Günzel Karl: Die landwirtschaftliche Betriebsstruktur im ehemaligen Königreich Kroatien-Slawonien (Auf Grund der landwirtschaftlichen Statistik der Länder der Ungarischen Krone, Budapest

1897—1900). (Leipziger Vierteljahrschrift f. Südosteuropa, 1, 1937, s. 63—75).

Hansen J. u. Fischer G.: Geschichte der Deutschen Landwirtschafts-Gesellschaft. Berlin, Deut. Verlagsges., 1936, s. 494. 8°.

Hummel Th.: 100 Jahre Erbhofrecht der deutschen Kolonisten in Russland. Berlin, Reichsnährstand-Verlags-Ges., 1936, s. 253+3 mapy. 8°.

Jacob B.: Geschichte des Dorfes Oberzwehren. Kassel-Wilhelmshöhe, Thiele et Schwarz, 1936, s. 235+4 tabl.

Koch O.: Die zahlenmässige Entwicklung der mecklenburgischen Bauernstellen in Domanium und Ritterschaft von 1553—1930. (Berichte über Landwirtschaft, N. F. Bd. 21, 1936, s. 185—202).

Köstler Josef: Wald und Forst in der deutschen Geschichtsforschung. (Historische Zeitschrift, Bd. 155, 1937, s. 461—474).

Krische P.: Mensch und Scholle. Kartenwerk zur Geschichte und Geographie des Kulturbodens. Mit 289 Karten von 82 Ländern. Berlin, Deut. Verlagsges., 1936, s. 151. 4°.

Kulke Erich: Die Entwicklung des nordischen Bauernhauses und sein Einfluss auf die nordisch bestimmte Kultur. (Odal, Jg. 5, 1936).

v. Künssberg E.: Flurnamen und Rechtsgeschichte. Weimar, Böhlau, 1936, s. 36.

Laakmann Heinrich: Zur Geschichte des Grossgrundbesitzes im Erzstift Riga in älterer Zeit. (Sitzungsber. d. Ges. f. Gesch. u. Altertumsk. zu Riga. Riga 1936, s. 51—62).

Lagler Ernst: Theorie der Landwirtschaftskrisen. Berlin, C. Heymann; Wien, Österr. Wirtschaftsverlag, 1935, s. 109. 8°. (Schriftenreihe Volkswirtschaft N. F. 1).

Latouche Robert: Agrarzustände im westlichen Frankreich während des Hochmittelalters. (Viertelj. f. Soz.-u. Wirtschaftsgesch., Bd. 29, 1936, s. 105—113).

v. Leers J.: Die bäuerliche Gemeindeverfassung in der deutschen Geschichte. Berlin, Industrieverlag Spaeth u. Linde, 1936, s. 82 8°. (Schriften d. Reichsverb. deut. Verwaltungs-Akad. H. 2).

v. Leers Johann: Die wirtschaftliche Belastung des Bauern durch die karolingische Fronhofverfassung. (Odal, Jg. 5, 1936).

v. Leers J.: Geschichte der deutschen Bauernrechts und des deutschen Bauerntums. Leipzig, Kohlhammer, 1936, s. 70.

v. Leers Johann: Der Feudalismus und seine Rolle in der Geschichte des deutschen Bauerntums. (Odal, Jg. 5, 1936).

Lütge Friedrich: Die Unfreiheit in der ältesten Agrarverfassung Thüringens. (Jahrbücher f. Nationalökonomie u. Statistik, Bd. 144, 1936, s. 152—170; s. 274—294).

Lütge Friedrich: Hufe und Mansus in den mitteldeutschen Quellen der Karolingerzeit, im besonderen in dem Brevarium St. Lulli. (Vierteljahrschrift f. Soz.- u. Wirtschaftsgesch., Bd. 30, 1937, s. 105—128).

Mager Friedrich: Die ehemalige Waldbienenzucht der deutschen Nordostmark. (Vierteljahrschr. f. Soz.- u. Wirtschaftsgesch., XXIX, 1936, s. 373—384).

Maurach R.: Die Entwicklung der Kollektivwirtschaften in Gesetzgebung, Verwaltungspraxis und Rechtsprechung. (Zeitschr. f. osteur. Recht. N. F. Jg. 3, 1936, s. 20—32). (Dotyczy Rosji Sowieckiej).

Mecke M.: Bauerntum und Grossgrundbesitz des Kreises Rummelsburg in sechs Jahrhunderten. Berlin, Deut. Landbuchh., 1936, s. III i 140. 8°. (Schriften über Landvolk u. Landbau, H. 6).

Meyer Konrad: Justus Möser, ein Vorkämpfer des deutschen Bauerngedankens. (Odal, Jg. 4, 1935—1936, s. 967—977).

Mitscha-Märheim H.: Zur ältesten Besitzgeschichte des nordöstlichen Niederösterreich. (Jb. d. Landeskunde von Niederösterreich. N. F. Jg. 26, 1936, s. 80—91).

Müller Josef: Entwicklung von vier bäuerlichen Sippen in den vergangenen hundert Jahren. (Archiv f. Bevölkerungswissenschaft u. Bevölkerungspolitik, Jg. VI, 1936, s. 20—36).

Müller-Wille W.: Die Ackerfluren im Landesteil Birkenfeld und ihre Wandlungen seit dem 17. und 18. Jh. Bonn, Röhrscheidt, 1936, s. 129+2 mapy. 8°. (Beitr. zur Landeskunde d. Rheinlande, Reihe 2, H. 5).

Oppenheimer F.: Zur Geschichte der Bodenreform. (Zeitschrift f. schweiz. Statistik, Jg. 72, 1936, s. 418—439).

Pacyna Günther: Schäffle, Ruhland, Preser, drei Vorkämpfer der Befreiung des Bauerntums. (Odal, 1936).

Petersen Werner: Die Bedeutung der Frühgeschichte für den deutschen Bauern. (Odal, 1936).

Proposch W.: Vernichtung mecklenburgischen Bauerntums von 1570—1900. (Berichte über Landwirtschaft. N. F. Bd. 20, 1935, s. 221—242).

Raddatz G.: Geschichte des Dorfes Freudenfier. (Szwecja al. Święcin, pow. Wałcz). (Gränzmärk. Heimatblätter, 10, 1934, s. 61—101).

Rautenberg W. W.: Der Weg des schlesischen Bauerntums seit der deutschen Rückwanderung. (Odal, Jg. 4, 1935, s. 250—260).

Rudolf Philipp: Aus der Geschichte von Schulitz und den umliegenden Dörfern. Poznań, Histor. Ges. f. Posen, 1936, s. XII+200 +12 tabl. +1 mapa.

Ruland H.: Die Entwicklung des Grundeigentums der Abtei Camp am Niederrhein im Bezirk des jetzigen Kreises Bergheim (1123—1802). Emsdetten, Lechte, 1936, s. 65+4 tabl. 8°.

Rumpf Max: Deutsches Bauernleben. Stuttgart, W. Kohlhammer, 1936, s. XX+912. (Das gemeine Volk, ein soziologisches u. volkskundliches Lebens- u. Kulturgemälde in drei Bänden, Bd. I). (Obraz całokształtu życia włościaństwa niemieckiego od czasów najdawniejszych aż do poł. XIX w.).

Sapper K.: Geographie und Geschichte der indianischen Land-

wirtschaft. Hamburg, Ibero-amerik. Institut, 1936, s. 98+ mapa. 8°. (Ibero-amerik. Studien, Bd. I).

Schaper Ernst: Das Land-und forstwirtschaftliche Grundeigentum im Deutschen Reich und seine Besitzverhältnisse. (Odal, 1936).

Schäffner Rudolf: Zur Geschichte der Agrarkrisen im neunzehnten Jahrhundert. Heidelberg 1934.

Schenk W.: Die Willensbildung im mittelalterlichen deutschen Agrarverband. Gelnhausen, Kalbfleisch, 1935, s. 42.

Scheuermann Wilhelm: Die Bauernversklavung. (Odal, 1936).

Speer Helmut: Zur Entwicklungsgeschichte des Estländischen Bauernschulwesens im 19. Jahrhundert. (Sitzungsber. d. Ges. f. Gesch. u. Altertumsk. zu Riga. Riga 1936, s. 75—89).

Speer H.: Das Bauernschulwesen im Gouvernement Estland vom Ende des achtzehnten Jahrhunderts bis zur Russifizierung. Dorpat 1936, s. 524.

Sprecher von Bernegg A.: Tropische und subtropische Weltwirtschaftspflanzen, ihre Geschichte, Kultur und volkswirtschaftliche Bedeutung. T. 3: Genusspflanzen. Stuttgart, Enke, 1936, s. 432. 8°

Struktur, Die sozialökonomische, der bulgarischen Landwirtschaft. Hrsg. von J. St. Molloff. Berlin, Weidmann, 1936, s. 196+15 tabl. +2 mapy. 8°. (Schriften d. Internat. Konferenz. f. Agrarwiss.). (Praca zbiorowa, traktuje między innymi o naturalnych i historycznych podstawach bułgarskiego rolnictwa, o historii osadnictwa, o ludności i innych problemach dzisiejszych gospodarstwa rolnego).

Vigrabs J.: Die Rosensche Deklaration vom Jahre 1739. Ein Beitrag zur Geschichte der Leibeigenschaft in Livland und Estland. Dorpat, Akadeemiline Kooperativ, 1936, s. 121+95.

Vöchting Friedrich: Die Urbarmachung der römischen Campagna. Zürich u. Leipzig, Max Niehans, 1935, s. XIX+602. 8°. Z mapą.

Wackwitz A.: Die wirtschaftliche Entwicklung der Kolonie Anhalt-Gatsch. (Hołdanów-Gać). (Schaffen u. Schauen, 10, 1933/34, nr 10, s. 6—16).

Waltemath Kuno: Die Kornflut der Gegenwart eine vorübergehende Erscheinung? Der Einfluss der Klimaschwankungen auf Kornernten und Kornpreise. (Schmollers Jahrbuch, Jg. 60, 1936, s. 303—318). (między innymi daje historię zbiorów zbóż i wpływających na nie warunków atmosferycznych od pocz. XIX w. aż po dzień dzisiejszy).

Werle Gunter: Landwirtschaft und Industrie in der Südafrikanischen Union unter Berücksichtigung der deutschen Pionierarbeit. Eisfeld i. Thür., Beck, 1936, s. VII+111.

Wiese U.: Zur Opposition des ostelbischen Grundadels gegen die agrarischen Reformmassnahmen 1807—1811. Berlin, Triltsch u. Huther, 1936, s. 70.

Wirth Herman: Die ältesten Odal-Urkunden des germanischen Bauern. (Odal, 1936).

von Wolff Nicolaus: Die Reichsfreiherren von Wolff in Livland 1670—1920. Berlin, Selbstverlag, 1936, s. 456. 8°.

Wünsch Fr.: Strukturveränderungen der sächsischen Landwirtschaft seit der Mitte des 19. Jahrhunderts. Bleicherode, Nieft, 1936, s. 77. 8°.

Wünsch Herbert: Die Ahnen deutscher Bauernführer. (Odal, 1936).

Wypler J.: Beiträge zur Geschichte des altoberschlesischen Rittergeschlechts der Wypler in der ehemaligen Herrschaft Pless. (Deutsche Ausgabe). Katowice 1936, s. 99.

Andrews R. H.: Les paysans des Mauges au XVIII-e siècle: étude sur la vie rurale dans une région de l'Anjou. Tours, Arrault, 1935, s. 274. 8°.

Bloch Marc: Les paysages agraires: essai de mise au point. (Annales d'hist. écon. et soc., VIII, 1936, s. 256—277).

Bloch Marc: La genèse de la seigneurie: idée d'une recherche comparée. (Annales d'histoire écon. et soc., IX, 1937, s. 225—227).

Braibant Marcel: L'agriculture française. Son tragique déclin—son avenir. Paris, Armand Colin, 1936, s. 202. 16°.

Groisne Robert: La politique française du blé depuis la guerre. Paris, Librairie technique, 1936.

Homans George C.: Terroirs ordonnés et champs orientés: une hypothèse sur le village anglais. (Annales d'hist. écon. et soc., VIII, 1936, s. 438—448).

Jeanton Claude et Duraffour A.: L'habitation paysanne en Bresse. Étude d'ethnographie par C. Jeanton. Étude linguistique par A. Duraffour. Tournus, Amis des Arts et des Sciences, 1935, s. 180. 8°.

Locquin Jacques: Le Landlord Tenant System: essai sur la tenure du sol en Angleterre. Paris, Librairie générale de droit et de jurisprudence, 1936, s. 196. 8°.

Meynier A.: La terre et le paysan de la Révolution à l'Empire. (La Rév. franç., nouv. sér. Nr 6).

Morel O.: Les assises ou grands jours dans les justices seigneuriales de Bresse à la fin de l'Ancien Régime (1768—1788). Bourg, Impr. du Courrier de l'Ain, 1935, s. 91. 8°.

Morin Alfred: Saint-Pouange (Aube). Préface d'Édouard Herriot. Troyes, J.-L. Paton, 1935, s. 117+mapa. 8°. (monografia histor. małej wsi pod Troyes).

Proust M.: Les statistiques officielles et privées du blé en France, étude des méthodes et comparaison des résultats. (Journal de la Société de statistique de Paris, janvier 1936). (Podaje rozwój histor. cen zboża od 1201—1815 oraz kartograficzne przedstawienie uprawy i produkcji zboża w latach 1840 i 1933).

Sol Eugène: La propriété en Quercy avant le XVIII-e siècle. (Revue d'histoire écon. et soc., XXIII, 1936—37, s. 73—81).

Bennett M. K.: British Wheat Yield per Acre for Seven Centuries. (Economic History — A Supplement of The Economic Journal, vol. III, 1935, Nr 10, s. 12—29).

Bishop C. Whiting: Origin and Early Diffusion of the Traction-plough. (Antiquity, 10, 1936, s. 261—281).

Bishop T. A. M.: Monastic Granges in Yorkshire. (English Historical Review, 51, 1936, s. 193—214).

Calvin E. M. and Folsom J. C.: Agricultural Labor in the United States, 1915—35; a Selected List of References. Washington, Supt. Docs, 1935, s. VII+493. (Agricultural Economic Bibliography, nr 64).

Edwards Everett E.: Selected References on the History of English Agriculture. Washington 1935, s. 42. 8°. (United States Department of Agriculture, Library, Bibliographical Contributions, Nr 24). (bibliografia).

Fussell G. E. and Goodman C.: The Eighteenth-Century Traffic in Milk Products. (Economic History — A Supplement of The Economic Journal, vol. III, 1937, Nr 12, s. 380—387).

Fussell G. E. and Atwater V. B.: Farmers' Good and Chattels, 1500—1800. (History, 1935).

Hunt R. L.: A History of Farmer Movements in the Southwest, 1873—1925. College Station, Texas Agricultural and Mechanical College Press, 1935, s. VI+192.

Lavrovsky V. M.: Parliamentary Enclosures in the County of Suffolk (1797—1814). (The Economic History Review, vol. VII, 1937, s. 186—208).

Lennard Reginald: Statistics of Corn Yields in Medieval England. (Economic History — A Supplement of The Economic Journal, vol. III, Nr 11, 1936, s. 173—192; Nr 12, 1937, s. 325—349).

Murchie R. W.: Agricultural Progress on the Prairie Frontier. Toronto, Macmillan, 1936, s. 344. (Canadian Frontiers of Settlement, vol. V).

Saltmarsh J. and Darby H. C.: The Infield-Outfield System on a Norfolk Manor. (Economic History — A Supplement of The Economic Journal, vol. III, 1935, Nr 10, s. 30—44).

Schafer Joseph: The Social History of American Agriculture. New York, Macmillan, 1936, s. 311.

Strayer Joseph Reese: The Royal Domain in the Bailliage of Rouen. Princeton, Univ. Press, 1936, s. 275. 8°.

Tate W. E.: Parliamentary Land Enclosures in the County of Nottingham during the 18-th and 19-th Centuries. Nottingham, Thoroton Press, 1936, s. XXV+215.

Svedlund R.: Grev- och friherreskapen i Sverige och Finland. Donationerna och reduktionerna före 1680. (Hrabstwa i baronostwa w Szwecji i Finlandii. Nadania i zabory przed r. 1680). Uppsala, Almquist et Wiksell, 1936, s. 364.

Suomen talonpoikaisluokan ja maatalouden historiaa. (Z dziejów stanu chłopskiego i rolnictwa w Finlandii). Helsinki, Otava, 1936, s. 246.

Blumfeldt E.: Põhja-Eesti maakoguduste pastorite majanduslikust seisundist XVII sajandi lõpul. (Położenie ekonomiczne pastorów w gminach wiejskich półn. Estonii u schyłku XVII w.). (Ajalooline Ajakiri, 1937, s. 23—34).

Vippers R.: Dzimtbušana Vidzemes juridisko dokumentu gaisā. (Poddaństwo niewolne w świetle inflanckich dokumentów sądowych). (Senatne un maksla, 1937, s. 19—27).

Bakács István J.: A magyar jobbágy a XVIII. században. (Poddany węgierski w XVIII w.). (Századok, 70, 1936, nr 7—8, s. 282—303).

V. Stosunki miejskie.

Minkiewicz A.: Cechy białostockie. (Drukarnia „Echa Białostockiego"). 1936. Str. 75.

Białystok — podobnie jak Łódź — zawdzięcza swój wzrost rozwojowi przemysłu w XIX w. (zwłaszcza sukienniczego), podobnie też w dziejach dawnej Rzplitej nie odegrał roli jako miasto. Dopiero w 1799 r. uzyskał przywilej królewski na prawo magdeburskie za sprawą swego właściciela Jana Klemensa Branickiego, hetmana w. koronnego, który przyczynił się również do stworzenia przemysłu w tej miejscowości. W 1759 r. hetman, wraz z żoną Izabellą z Poniatowskich, podzielił rzemieślników białostockich na trzy cechy i obdarzył je przywilejami; poszczególne zawody były jeszcze nieliczne, skoro np. jeden z cechów, „garncarski", obejmował około 30 rzemiosł, nader różnorodnych (należeli doń m. inn. mularze, kowale, sukiennicy, stolarze, szklarze itd.); dopiero w XIX w. dzięki wyodrębnianiu się ze starych organizacyj powstały cechy jednolite pod względem zawodowym. Pod rządami rosyjskimi przetrwały cechy do 1893 r., gdy rozporządzeniem ministra spraw wewnętrznych zostały skasowane równocześnie w czterech miastach: Białymstoku, Wilnie, Kownie i Grodnie. Mimo późnych początków, organizacja ich w Białymstoku w zupełności się wzorowała na urządzeniach, wykształconych w wiekach średnich na Zachodzie i przyjętych w Polsce; rzecz przy tym charakterystyczna: miejscowi

rzemieślnicy przywiązali się do form archaicznych i przestrzegali tradycji w ciągu XIX w., jakkolwiek przemysł fabryczny oddziaływał na nią oczywiście rozkładowo.

Pracę, poświęconą dziejom cechów białostockich, autor podzielił na 6 rozdziałów (1. Historia cechów, 2. Prawo cechowe i jego pochodzenie, 3. Organizacja cechów, 4. Zwyczaje cechowe, 5. Historia cechu stolarskiego, 6. Cech ślusarski), nadto załączył materiały źródłowe, odnoszące się do cechów (statut czeladników 1773 r. oraz wykazy stolarzy i ślusarzy XIX w.). Wartościową cząstkę pracy stanowią wiadomości o stosunkach cechowych w XIX w., oparte na materiałach niedrukowanych, przechowywanych dziś w rękach prywatnych, oraz na tradycji lokalnej dobrze znanej autorowi, a nawet na autopsji. Znajdujemy tedy ciekawy opis funkcjonowania organizacji czeladniczej i majstrowskiej, informacje o życiu zawodowym, rodzinnym, towarzyskim, religijnym, tudzież o zarobkach, uposażeniu majątkowym majstrów, pogarszaniu się bytu rzemieślników wskutek wzrostu przemysłu fabrycznego itp. Widoczna jest dobra i niejako bezpośrednia znajomość życia rzemieślników białostockich, jednakowoż autor ujawnia, zdaje się, pewną skłonność do jego idealizowania.

Niestety praca nie jest wolna od braków. Autor nie uwzględnił wyczerpująco literatury naukowej, np. pracy Mościckiego [1]), nie zaznajomił się gruntowniej z ustrojem miejskim w ogóle (np. zgoła niepotrzebnie dowodził wpływów prawa magdeburskiego na organizację cechów białostockich). Korzystanie z pracy utrudnia niedbała i fałszywa numeracja odsyłaczy. Niemniej braki, chociaż poważne, nie mogą zasłonić dodatnich stron pracy, jakie podnieśliśmy wyżej.

H. Łowmiański.

Musioł Ludwik: Pszczyna. Monografia historyczna. Opracował na podstawie materiałów źródłowych... Katowice 1936. Nakładem Magistratu m. Pszczyny. Str. 536 i mapa. (Monografie Tow. Przyjaciół Nauk na Śląsku. III).

Monografia Pszczyny staje godnie obok monografii Mikołowa, omówionej w t. III „Roczników" na str. 463—4. Popularna w założeniu praca niniejsza jest również starannie napisana i oparta na dobrej znajomości źródeł i metody historycznej. Autor daje na początku opis metody, historię zabiegów o zebranie dokumentów m. Pszczyny, jako podstawy do napisania monografii i spis źródeł rękopiśmiennych i drukowanych. Historia polityczna jest ujęta krótko (str. 32—54). Po wyjaśnieniu znaczenia nazwy (pierwotnie Plszczyna) opisuje autor warunki osadnicze, pierwotny gród, prawdopodobne początki miasta (w XIII w.), a następnie ustrój miasta i jego sprawy gospodarcze na podstawie przechowanych od połowy XV w. ksiąg

[1]) H. Mościcki, Białystok. Zarys historyczny. Białystok 1933.

miejskich i pochodzącego dopiero z r. 1498 przywileju zatwierdzającego prawo miejskie.

Licząc się z zainteresowaniem mieszkańców miasta, poświęca autor dużo uwagi wszystkim zabytkom i szczegółom z historii kulturalnej. Szczególnie obszernie traktuje historię kościoła i szkoły oraz przedstawia stan stowarzyszeń i administracji miasta, zwłaszcza w ostatnich czasach. Uzupełnia książkę spora ilość cytatów źródłowych, wielka obfitość ilustracyj oraz dobry wybór interesujących źródeł od XV—XIX wieku z Archiwum miejskiego, podanych w dobrym tłumaczeniu polskim i w układzie rzeczowym a nie chronologicznym (str. 531—592). Na końcu dodany jest plan terytorium miejskiego w skali 1 : 15.000. *Fr. B.*

Przybylski A.: Ulice i mosty Warszawy. Kartka z przeszłości. Warszawa, nakładem autora, 1936, str. 223 z 23 ilustr.

Tematem pracy jest sprawa uporządkowania bruków warszawskich oraz dzieje budowy mostów (do r. 1831), nie zaś funkcje komunikacyjne, zagadnienia topograficzne czy inne elementy planu miasta. Inż. Przybylski nie jest historykiem, ale raczej miłośnikiem przeszłości Warszawy, więc też nie jedno można mu zarzucić ze względu na metodę pracy, jednak zebrawszy duży materiał rękopiśmienny (Arch. Główne, Miejskie, Skarbowe, bibl. Krasińskich, Zamoyskich, Jagiellońska) mógł wnieść nie jedną nową wiadomość lub poprawić niedostatecznie uzasadniony pogląd poprzedników, tym bardziej, iż szeroko uwzględnił też materiał ikonograficzny.

Szczególniej obszernego opracowania doczekały się mosty wiślane, tym bardziej iż autor w tej dziedzinie miał poprzedników (zwłaszcza Dąbkowskiego i Koleżaka), którzy już nie jedno wyjaśnili. Autor przekonywująco obala tezę, jakoby przed czasami Zygmunta Augusta istniał pod Warszawą most przez Wisłę, a pierwszy projekt budowy stałego mostu umiejscawia źródłowo pod r. 1549. Budowę mostu na palach rozpoczęto w 1568 r., a ostatecznie wykończono w kilka lat po śmierci króla (który wydał na budowę 83.200 zł). Most ten uległ ostatecznemu zniszczeniu po powodzi 1603 r., a pewnym jest, iż w 1617 korzystano wyłącznie z przewozu. Odtąd stolica miała tylko prowizoryczne mosty, stawiane na czas elekcji lub przemarszów wojsk. Na dobre do odbudowy zabrano się dopiero za Stanisława Augusta, zdobyto się wtedy jedynie na most łyżwowy (1775), co roku odnawiany, który odtąd trwał aż do powstania mostu Kerbedzia (1864). Autor nie wie, iż zbudowany przez Francuzów w 1807 r., a zmieciony przez wiosenny wylew w r. 1808 most, był budowany na palach i miał charakter stały (Arch. Akt Dawnych, K. R. Wojny 3170).

Przedstawiając losy mostu warszawskiego autor referuje dotyczące tej sprawy niezrealizowane projekty techniczne, szczególnie liczne w ostatnich latach Rzeczypospolitej (Frieling, Kamsetzer) i w epoce rozwoju techniki za Królestwa Kongresowego (L. Metzel, F. Pancer, Jan Lelewel, projekt tunelu pod Wisłą Idźkowskiego).

W mniej opracowanych dziejach bruków warszawskich szczególne zainteresowanie autora budzi działalność Komisji Brukowej 1685—1796, rozporządzającej dochodem z podatku brukowego i (w pewnych okresach) dotacją skarbu koronnego. W celu sprawiedliwego rozłożenia podatku komisja kilkakrotnie podejmowała pomiary ulic miasta: przez Tylmana z Gameren 1685, Jakuba Fontanę 1742, Deutscha 1773, Kubickiego 1784. Pierwotnie wyznaczono komisji ważniejsze zadania urbanistyczne — wyprostowywania ulic i wytyczania nowych, ale zasadnicza polityka komisji polegała na ustalaniu kolejności brukowania ulic, uporządkowania zjazdów do Wisły itd. Największe wyniki komisja uzyskała pod kierunkiem marsz. F. Bielińskiego w l. 1742—66, który w uzyskanie funduszów włożył wiele starań i zapału. W l. 1745—61 wybrukowano więc 38.000 sążni kwadratowych ulic kosztem 400.000 zł. Wobec wielkiego terytorialnego rozrostu Warszawy w XVIII w. dużo jeszcze zostało do zrobienia. Bruki stołeczne uporządkowano dopiero należycie za Królestwa Kongresowego.

Książce pisanej przez amatora można nie jedno niedociągnięcie wytknąć. Pierwszy most warszawski w przedstawieniu autora wymaga wprost porównania z mostem toruńskim, o którym nie jedno wiemy. Z potwierdzenia przez nowego króla przywileju (na brukowe) nie można wnioskować o szczególnym jego zainteresowaniu sprawą, wśród cytowanych materiałów do dziejów budowy mostu zdarzają się fragmenty, dotyczące innych prac budowlanych itd. Istotnym jest jednak to, iż autor wnosi wiele nowych wiadomości i zgromadził obfity materiał, który będzie pomocny w dalszych pracach nad dziejami Warszawy.

Prócz licznych cytatów ze źródeł, książka zawiera liczne podobizny widoków i planów, co do których wypada zauważyć, iż plan nr 18 jest zmniejszeniem nr 16, plan nr 13 pochodzi z r. 1656.

Stanisław Herbst.

Riabinin Jan: Jeszcze o czarach i gusłach w dawnym Lublinie. Lublin 1936, str. 12.

Tenże: Lublin w 1655 r. Lublin 1936, str. 12.

Tenże: Z dziejów żydów lubelskich. Lublin 1936, str. 16.

Tenże: Nazwiska, przezwiska i przemianki dawnych mieszczan lubelskich. Lublin 1936, str. 8.

Pierwsza z powyższych rozprawek uzupełnia dane przedłożone przez autora w pracy: „Lublin w księgach wójtowsko-ławniczych XVII—XVIII w." (Materiały do monografii Lublina), 1928, str. 21. Zawiera bardzo ciekawe szczegóły zaczerpnięte z ksiąg radzieckich m. Lublina. Np. mięso jałowiczne uważano za skuteczny środek przeciw suchotom dziecięcym (sprawa sądowa p. Michałowej Dankowiczowej 1631 r.). Okurzanie umysłowo chorej furiatki, córki żyda Jakuba Izraelowicza, ziołami i siarką (pierwsza połowa XVIII w.) miało przy-

wrócić jej zdrowie. Przytacza autor inne też przejawy rozpowszechnionych w XVII—XVIII w. przesądów, m. in. profanowanie hostyj i rzeczy kościelnych; „...rzeczom poświątnym, tzn. przeznaczonym do służby bożej, przypisywano niekiedy szczególny wpływ na płodność kobiety".

Zacytowane w końcu dwie korespondencje „Kuriera Warszawskiego" z Łucka z dn. 28 maja 1934 r. Nr 144 i ze Starogardu z dn. 15 paźdz. 1935 r. Nr 283 stwierdzają istnienie dzikich zabobonów nawet w dobie obecnej.

Interesujących, nieznanych przedtem i nader cennych wiadomości, dotyczących fermentu socjalnego w Lublinie podczas inkursji kozackiej, dostarcza „L u b l i n w 1 6 5 5 r.".

Po wejściu Wyhowskiego do miasta 15 paźdz. 1655 r. ustanowiono nowe władze miejskie. Wojciech Reklowski, burmistrz, „radykalnie przy Wyhowskim, jak powiedzielibyśmy teraz, bolszewizuje się, skłania na swoją stronę cały magistrat, przeprowadza novas leges ad oppressionem status equestris i obiecuje wydać nieprzyjaciołom „żydów i szlachtę ze wszystkimi dostatkami", publicznie oświadczając, że „dotąd panowie szlachta waszych wolności było" (str. 7). 27 sierpnia 1664 r. wystąpił przed sądem trybunału koronnego w Lublinie Hieronim Szołajski przeciwko wspomnianemu Wojciechowi Reklowskiemu i władzom miejskim, oskarżonym o to, że w 1655 r. 14 października nie wypuszczono go wraz z majętnością z miasta. Wydany Wyhowskiemu życie swe okupił, znosząc na ratusz: „pieniędzy gotowych 3000 zł. p., srebro w augszpurskiej i polskiej robocie, „siedzenia dwoje, jedno kozackie axamitne karmazynowe, bogato srebrem haftowane, drugie usarskie, z którym dywdik albo czaprag wszystek suto srebrem robiony, z strzemionami srebrnymi i wszystkimi inszymi potrzebami", kobierce perskie, ferezje szkarłatne, zegarek stołowy augszpurskiej roboty, żupany atłasowe" (str. 11).

Zacytowany przez autora dłuższy ustęp z aktu sądowego wzmiankuje o Krępskim, „rebellisancie na ten czas z Kozakami zostawającym i państwa koronne plądrującym" (str. 12). Powyższy dokument, — źródło streszczonych wiadomości, znalazł autor w tzw. Fragmentach radzieckich (obecna sygnatura Arch. XII, 38).

Z aktu umieszczonego na k. 1111—1112 lubelskiej księgi grodzkiej (Oblata) Nr 83 dowiadujemy się o pociągnięciu przez Hieronima Szołajskiego, pisarza grodzkiego łuckiego, do odpowiedzialności sądowej Marcina Krępskiego z powodu „zadanych krzywd y spustoszenia dóbr y spalenia dworu y poddanych nasutowskich, tudziesz inszych nieprzyiacielskiem sposobem pod czas oblezenia lubelskiego od Moskwy y kozaków anno proxime praeterito tysiąc sześćset pięćdziesiąt piątego pospołu z inszemi kozakami, zostawszy rebellizantem y do woisk kozackich przyłączywszy się, zapomniawszy dobrodzieystw, które miał w domu tak moderni actoris, iako y brata iego rodzonego..." (k. 1111 v.).

Aktualne w chwili bieżącej jest studium „Z d z i e j ó w ż y d ó w

lubelskich". Autor odtwarza proces stopniowego utrwalania się w mieście żydowskiego stanu posiadania. Polityka władz państwowych w stosunku do żydów była chwiejna i niekonsekwentna. Nie mieli żydzi wstępu do chrześcijańskiego miasta. Było im jednak zbyt ciasno w ramach wilgotnego ghetta. „Magnaci, szlachta, nawet duchowieństwo, obojętni na rywalizację ekonomiczną między mieszczaństwem polskim i żydowskim, nie przestrzegali powtarzanego wielokrotnie przepisu de non tolerandis judaeis poza obrębem ich gminy, gdyż nie łatwo było im obejść się bez różnorodnych, przeważnie o charakterze finansowym, usług żydowskch" (str. 7).

Przytoczone przez autora laudum z dn. 24 marca 1759 r., nakazujące ewakuację żydów z wszelkich posesyj miejskich, daje ciekawy obraz ich rozsiedlenia i stosunków polsko-żydowskich. Zawiera następujący bardzo charakterystyczny ustęp: „A że miasto tutejsze dobrze pamienta, gdy chciało żydów rugować, zaś niektórzy wielmożni urzędnicy szlachta z majętności swoich in oppositionem fortem j. kr. mości dekretów, chłopów z majętności swoich cepami, kossami uzbrojonych do possessji swoich przysłali i rumacji żydów nie dopuścili..." (str. 12).

Uchwały powyższej z r. 1759 widocznie nie przestrzegano, skoro analogiczne zakazy ponawiano. Na mocy ukazu z dn. 5 czerwca 1862 r. zniesiono ograniczenia co do zamieszkiwania żydów po miastach i po wsiach.

Jeszcze w r. 1919, podług relacji prof. Bałabana, żydzi lubelscy pozostali w brudnym i niezdrowym ghetto. „Ale od 1919 r. penetracja żydowska poczyniła u nas b. znaczne postępy. Szczególnie ubolewać należy nad losem ginącego na naszych oczach dawnego, przyległego do Starego miasta, przedmieścia Korce (ulica Królewska) z zabytkowymi pałacami Pociejowskich (obecnie braci Frydlender i Menaszy Szpiro) i Jabłonowskich-Sapiehów (hotel de Sapieha, obecnie Estery Kohen)" (str. 16).

W ostatnich latach w naszej literaturze naukowej ukazały się gruntowne prace o nazwiskach polskich, których zestawienie daje obfity materiał do rozważań nie tylko lingwistycznych, lecz i socjologicznych (Jan St. Bystroń, Nazwiska polskie, Lwów 1927, 2-gie wyd. 1936; Dr Witold Taszycki, Polskie nazwy osobowe. Warszawa 1924).

W wyniku kilkuletnich odnotowań z dawnych ksiąg m. Lublina Jan Riabinin zebrał około dwustu nazwisk mieszczan lubelskich w wyżej wymienionej rozprawce. Zgromadzony w niej materiał podzielił na następujące grupy: 1. Nazwy żywnościowe (25 nazw.), 2. Nazwy ze świata zwierzęcego i roślinnego (15 nazw.), 3. Nazwy od zawodów (23 nazw.), 4. Nazwiska przymiotnikowe (26 nazw.), 5. Nazwiska złożone (57 nazw.), 6. Nazwiska z przezwiskami (14 nazw.), 7. Nazwiska niewymienione w poprzednich grupach (22 nazw.).

Nie wszystkie nazwiska zachowały swe brzmienie. „Zdarzało się..., że czas ścierał pamięć o zajęciu protoplasty. Syn szczebrzeszyńskiego mieszczanina Czapnika, noszącego nazwisko według faktycznego zawodu ojca swego, nazywał się Iwaszko Czapnikowicz, syn zaś Iwaszki

Paweł, rajca lubelski w latach 1627—1652 i właściciel kamienicy przy ulicy Rybnej, przybrał nazwisko Iwaszkowicz, które staje się sukcesyjnym" (str. 5).

„Swoiste, nieraz zabawne, są nazwiska złożone, jak np: „Zkażdymdobry, Małodobry, Małolepszy, Dobresłowo, Lepiejjawiem, Niewielemyślił, Darmochwał, Darmojadło, Kwasijadło, Kwasidziura, Płuczygroch, Parzykasza..." itp. (str. 5—6). „Parzykasza = partacz, paskudny kucharz, Kopcidym, Płodzidym" (str. 6). Autor wnioskuje, że „powyższe brzmiące po polsku nazwiska mogły być również „przemianka mi" (cognomina ex arte), nadawanymi świeżo wyzwolonym uczniom cechowym i świadczącymi poniekąd o niepolskim pochodzeniu ich posiadaczy" (str. 7). *Aleksander Kossowski.*

Wurm Dawid: Z dziejów żydostwa brodzkiego za czasów dawnej Rzeczypospolitej Polskiej (do r. 1772). Z przedmową prof. Majera Bałabana. Brody 1935, str. VIII + 2 nlb. + 120 + 1 tabl.

Praca została napisana w Seminarium Historii żydów pod kierunkiem prof. Majera Bałabana, który napisał do niej przedmowę. Uderza w tej przedmowie zdanie, że nasi historycy miast albo pomijali dzieje żydów, albo potrącali o nie, albo, jeśli je uwzględniali, to z nielicznymi wyjątkami odnosili się wrogo do ludności żydowskiej. Ostatnia uwaga, aczkolwiek zawiera pewną dozę słuszności, budzi zdziwienie ze względu na to, że zgoła nie uznaje tych zarzutów, które żydom były stawiane słusznie, i po prostu odnosi się wrażenie, że żydzi są nietykalni i nie podlegają krytyce. Nie oszczędzono w przedmowie nawet prof. Ptaśnika, który był znany ze swej sumienności, bezstronności i swych postępowych poglądów.

Praca jest oparta w znacznej części na materiale archiwalnym, zaczerpniętym w Archiwum Aktów Grodzkich i Ziemskich we Lwowie (depozyty magistratu brodzkiego, zawierające księgi miejskie, oraz księgi sądu grodzkiego lwowskiego) oraz Archiwum Głównego w Warszawie. W wyzyskaniu materiału uderza jednak oparcie się tylko na niektórych zapiskach, gdyż większą część określił autor jako zawierające sprawy drobnostkowe i nieużyteczne i z tego powodu mamy duże zastrzeżenia co do wyczerpania materiału źródłowego. Postępowanie takie jest tym bardziej niewłaściwe, że jak sam autor stwierdza, ilość i intensywność spraw mają duże znaczenie dla poznania stosunków. Brak szerszej podstawy źródłowej daje się zauważyć przede wszystkim w omówieniu spraw gospodarczych, które należało badać na podstawie systematycznego zebrania poszczególnych zjawisk i o ile możności ujęcia ich w wykazy statystyczne.

Praca dzieli się na sześć rozdziałów: I. Początki Brodów i pierwsze wiadomości o żydach brodzkich (obejmuje koniec XVI w.), II. Pierwsze etapy rozwoju osiedla żydowskiego w Brodach (tj. I połowa XVII w.),

III. Żydzi brodzcy w II-ej połowie XVII w., IV. Z zagadnień ekonomicznych żydostwa brodzkiego w XVIII w., V. Stanowisko gminy brodzkiej w ziemstwie ruskim, VI. Szkic dziejów kultury duchowej i życia prywatnego żydostwa brodzkiego (Rozdziały IV—VI obejmują wiek XVIII). Ogółem tekst bez przypisów obejmuje 64 strony, wobec czego ilość rozdziałów jest za duża, zwłaszcza, że formatem pracy jest mała 8°. Błędnym jest zastosowanie podziału chronologicznego, a przejrzystość i ścisłość badań straciły wiele przez to, że zagadnienia gospodarcze, organizacyjne, prawne i kulturalne zostały przedstawione jako zestawienie chronologiczne wydarzeń, podczas gdy autor powinien był je omówić systematycznie i rzeczowo.

Zresztą sam układ chronologiczny jest przeprowadzony mechanicznie, nie ma zaznaczonego wyrazistego podziału na okresy. Niepotrzebnie wydzielono początkowe lata istnienia miasta, które należałoby omówić łącznie z czasami do lat czterdziestych XVII wieku jako okres pierwszy. Czasy od wojen kozackich do lat dziewięćdziesiątych przyjęlibyśmy za okres drugi. Trzeci okres zaczęlibyśmy od przywileju Jakuba Sobieskiego dla żydów brodzkich i poprowadzilibyśmy do lat trzydziestych XVIII w. Czwarty okres — od pożaru z r. 1742, który ma bardzo ważne znaczenie w dziejach Brodów dlatego, że spowodował emigrację Ormian i umożliwił żydom odegranie roli dominującej w handlu miasta. Nie wyklucza to faktu, że przewaga kupiectwa żydowskiego dałaby się stwierdzić już z początkiem XVIII w. Szereg udogodnień nadanych żydom w latach 1699 i nn. dowodziłby wzrostu ich siły gospodarczej i stopniowego uniezależnienia się od właścicieli miasta, ale nie można jeszcze mówić o niepodzielnym opanowaniu przez nich handlu. Natomiast w połowie XVII w. nie ulega wątpliwości przewaga Ormian, którzy — jak stwierdza Barącz — są w r. 1652 jedynym czynnikiem utrzymującym kredyt podupadłego miasta. Takie fazy rozwojowe nasuwają się przy wnikaniu w dzieje Brodów, czy jednak takie były w istocie, na to potrzebaby nowych badań, gdyż omówienie spraw gospodarczych, podane przez autora, jest niewystarczające.

Reszta pracy, obejmująca stron 54, obejmuje przypisy, odnoszące się do poszczególnych rozdziałów (zatytułowane niewłaściwie „uwagi uzupełniające i objaśniające tekst"), statystykę (obejmującą frekwencję kupców brodzkich na jarmarkach lipskich w l. 1728—63 według pracy Freudenthala, ludność żydowską według specyfikacji pogłównego z r. 1764 oraz wykaz opłat pogłównego z l. 1713—1764), potem dopiero odpisy dokumentów (zatytułowane nietrafnie „przypisy"), na końcu zaś, jakby sztucznie doczepiona, literatura przedmiotu. Niedogodnością dla czytelnika jest podanie cytatów źródłowych oddzielnie od tekstu, następnie podawanie źródeł według skrótów, których autor nie wyjaśnia i których trzeba się domyślać. Następnie podawanie wiadomości z ksiąg miejskich brodzkich według lat z powodu braku paginacji jest niewystarczające, gdyż należałoby podać również datę dzienną, lub przynajmniej miesięczną. Usterki te dowodzą, że układ i porządek

pracy pozostawiają wiele do życzenia i że brakło fachowej kontroli dla wydawniczej strony dzieła.

Odnośnie do omówienia literatury uderza brak osobnego zestawienia bibliografii, skutkiem czego czytelnik jest pozbawiony dokładnego opisu druków, z których niektóre — zwłaszcza żydowskie — mogą być dla niego trudno dostępne. Nie podał również autor charakterystyki źródeł archiwalnych z punktu widzenia ich wartości, ani ich opisu. Szczególnie wielkim brakiem jest niepoświęcenie bliższej uwagi księgom miejskim brodzkim. W ten sposób nie przyczynił się autor do ułatwienia pracy przyszłemu badaczowi, pragnącemu z różnych względów zainteresować się dziejami miasta. Ogółem charakterystyka i ocena źródeł i literatury wypadła bardzo powierzchownie. W stosunku do pracy Barącza, która jest co prawda mało krytyczna, ale za to sumienna, sąd autora wypadł za ostro, albowiem źle zrozumiał recenzję z tejże pracy, napisaną przez Huberta, przypisując temu recenzentowi zdanie, jakoby synteza historyczna Barącza była na wskroś błędna. Odnośnie do artykułu Wischnitzera autor nie uwzględnił recenzji, napisanej przez nas w r. 1931 [1]). Aczkolwiek wówczas wypowiedzieliśmy o nim sąd krytyczny, musimy przyznać, że przedstawienie stosunków handlowych Brodów z Lipskiem i innymi miastami niemieckimi w połowie XVIII w. wypadło u tego historyka żydowskiego lepiej, niż w Wurma. Nie zna wreszcie autor naszego artykułu pt. „Wolne miasta handlowe“ [2]), skutkiem czego podana przez niego charakterystyka przywileju z r. 1779 wypadła błędnie.

Rozwój gospodarczy żydostwa brodzkiego stwierdza autor prawie wyłącznie na podstawie częstości zapisek, a mianowicie mówi, że w pierwszej połowie XVII w. jest wielu arendarzy, wielu żydów pożycza pieniądze, w drugiej połowie XVII w. jest mało arendarzy, w XVIII w. dużo szynkarzy, rzemieślników itp. Takie określanie natężenia życia gospodarczego jest niejasne i niewystarczające, gdyż powinno być ujęte w cyfry uzyskane na podstawie zestawienia i zesumowania danych zawartych w zapiskach, choć z drugiej strony autor powinien wiedzieć, że zapiski nie wyczerpują wszystkich transakcyj, jakie były w mieście zawierane, przy czym szczególnie wymykały się spod ewidencji obroty prowadzone przez żydów. Mimo tych braków zestawienia uzyskane z zapisek dałyby jaśniejszy obraz życia gospodarczego niż ten, jaki wyłania się z mgławicy ogólników, podanych przez autora. Zastosowanie metody statystycznej u autora zostało uwzględnione w stopniu niedostatecznym, cechuje go korzystanie z wyników gotowych, a mianowicie, prócz wspomnianych tablic podanych w dodatku, zamieszcza autor cyfry sprzedaży domów według pracy Sozańskiego, oraz parę dat w odsyłaczach bez wyciągnięcia wniosków ogólniejszych, sam zaś obliczył tylko sumy sprzedaży domów i kilku większych poży-

[1]) Roczniki Dziejów Społecznych i Gospodarczych, Lwów 1931, T. I, s. 89—98.

[2]) Tamże, s. 308—310.

czek z l. 1661—68. To poważne niedociągnięcie stoi w wielkiej dysproporcji do trudu i sumienności w skontrolowaniu wspomnianej specyfikacji z r. 1764 i opatrzeniu jej w cyfry procentowe, którymi autor szafuje ponad potrzebę. Widzimy z jednej strony zaniedbanie, z drugiej zaś zbytnią dokładność, co dowodzi braku metody statystycznej, której autor nie miał możności opanować. Nie brak u autora dowodów hyperkrytycyzmu w stosunku do cyfr pochodzących ze źródeł żydowskich, polegającego na odrzucaniu danych zamieszczonych u Natana Hanowera i Bera z Bolechowa, ale objawiającego się w braku umiejętnego i należytego uzasadnienia swego stanowiska. W wypadku pierwszym uważamy, że brak danych do kontroli przy równoczesnym nie wysunięciu innych zastrzeżeń nie jest wystarczającym powodem do odrzucenia cyfry 400 rodzin żydowskich w połowie XVIII w., według której można by określić liczbę żydów brodzkich na około 2000. W wypadku drugim, uznawszy sumę miliona złp., udzieloną Brodom po pożarze 1742 r. przez Józefa Potockiego tytułem pożyczki, za wygórowaną, winien był autor przynajmniej w przybliżeniu określić jej przypuszczalną wysokość.

Ze względu na stwierdzone braki w wyzyskaniu i wykorzystaniu źródeł budzą duże zastrzeżenia wnioski wysnute przez autora i to tym bardziej, że ich interpretacja jest nieraz zbyt pochopna i dowolna, a zdania na jej podstawie wypowiedziane są zbyt kategoryczne, a niekiedy nawet cechuje je ton pretensjonalny. I tak w przedstawieniu dziejów I połowy XVII w. uderza zbytnie określanie zmian gospodarczych zależnie od polityki właściciela wobec mieszkańców, a niekiedy nawet i od jego osoby, oraz utożsamianie ich działalności z wynikami, jakie ma odczuwać miasto. I tak niewiadomo, na jakiej podstawie autor twierdzi, że po śmierci St. Żółkiewskiego Brody zaczęły upadać, albo że popieranie przez Stanisława Koniecpolskiego Ormian, Greków i Szkotów było połączone ze szkodą dla ludności żydowskiej. Naszym zdaniem, popieranie przemysłu i napływ kapitału, podnosząc stan gospodarczy miasta, przynosiły korzyści również żydom. Nie jest przekonywującym tłumaczenie słabego rozwoju rzemiosła żydowskiego w XVII w. brakiem żydowskiej organizacji cechowej, ponieważ żydzi garnęli się do tego rzemiosła z mniejszą ochotą niż do handlu, który dawał im większe korzyści.

Stwierdzenie upadku gospodarczego miasta w dobie wojen kozackich i potopu tylko na podstawie wzmianki z Barącza to trochę za mało. Ożywienia się życia gospodarczego w siódmym dziesięcioleciu XVII w. nie dowodzą jeszcze fakty kupna 9 domów żydów od chrześcijan, podobnie jak nie mogą mu przeczyć fakty przejścia 6 sklepów żydowskich w ręce chrześcijańskie. Również wiadomość z r. 1676 o napływie ludności do Brodów nie dowodzi wzrostu gospodarczego, ponieważ wówczas lud chroni się do fortecy brodzkiej w ucieczce przed turecką nawałą, a okres wojny nie jest momentem sprzyjającym rozwojowi obrotu towarowego. Dowodzi to tylko, że Brody dzięki obronności zamku w stosunku do okolicy stanowiąc bezpieczne schronienie

w czasie zaburzeń wojennych, miały warunki do wybicia się wśród innych miast. Trudno zgodzić się z krytyką opisu Daleraca z lat 1680-ych i twierdzeniem autora, jakoby stwierdzona na podstawie autopsji tego podróżnika ruchliwość handlowa miasta była pozorna, gdyż podane na obalenie tego opisu dane z lat 1661—68 mogą być podówczas już nieaktualne. Natomiast wiadomość Daleraca o tym, że Brody ustępują na Rusi Czerwonej tylko Lwowowi i Jarosławowi i że obfitują w kupców żydowskich, jest dowodem, że handel miasta posiada już wówczas duże znaczenie i że wielką rolę odgrywają w nim żydzi. Być może, że jak można wnosić z analogii rozwoju miast polskich, II połowa XVII w. wykazuje istotnie upadek handlu, ale jak to wyglądało w szczegółach, wymaga dokładniejszego zbadania. W każdym razie, jak to stwierdził Wąsowicz w pracy „Kontrakty lwowskie w l. 1676—1686", żydzi na Rusi wykazali w owym czasie zdolność przetrwania wywołanych wojnami zaburzeń gospodarczych i zdanie to na przykładzie Brodów znalazłoby szczególne potwierdzenie.

O ile idzie o czasy wojny północnej, jedynym przekonywującym dowodem stwierdzonego wówczas przez autora upadku byłoby zadłużenie kahału, natomiast takie wypadki, jak zajazd Koniecpolskiego oraz bójki antyżydowskie z r. 1711, jesteśmy skłonni uznać za epizody nie mające poważniejszych następstw. Natomiast pozwolimy sobie przypomnieć wyżej wypowiedziane nasze zdanie o przywileju i udogodnieniach w r. 1699 i nn. Odnośnie do wzrostu handlu w l. 1720 i 30-ych poważnym dowodem jest stwierdzona frekwencja kupców brodzkich na jarmarkach lipskich, inne dowody mogą budzić zastrzeżenia. Nietrafnym jest zwłaszcza zdanie autora, jakoby liczne wypadki występowania rzeźników miały być dowodem handlu skórami. Orientując się w historii handlu nie mamy wątpliwości co do istnienia handlu tym produktem, ale uważamy, że fakty podane dowodzą raczej większej konsumcji mięsa koszernego, natomiast, jeśli idzie o skóry, to te jako produkt surowy lub półobrobiony przychodziły do Brodów z ziem ruskich i rosyjskich. Zresztą na poparcie swego twierdzenia nie wspomina autor o garbarzach.

Odnośnie do upadku handlu po r. 1742 stwierdzona przez autora mniejsza frekwencja kupców brodzkich na jarmarkach lipskich potwierdza zdanie Wischnitzera o osłabieniu stosunków Brodów z Lipskiem, ale autor posuwa się za daleko, jeśli sądzi, że stosunki te są w l. 1741—63 sporadyczne. Wprost przeciwnie, w świetle pracy Grossmana, opartej na opiniach władz austriackich, obroty te były żywe. Nie możemy przyjąć za dowód upadku, że kramarstwo i domokrążstwo stały się znów ważnym źródłem zarobkowym żydów, gdyż 1) autor przedtem nie wspomniał o tej kategorii kupców, 2) stwierdzone wypadki wielkiego rozwoju handlu detalicznego nie muszą stać w związku z upadkiem handlu i nie przeszkadzają istnieniu handlu hurtownego. Natomiast stwierdzona przez autora w r. 1742 i nn. wielka ilość szynkarzy dowodziłaby właśnie wielkiego napływu gości w sprawach handlowych. Wprost naiwnym jest twierdzenie autora,

jakoby akcja biskupa łuckiego Kobielskiego z r. 1742 za nawróceniem żydów na chrystianizm mogła się przyczynić do upadku handlu. Wspomniane przez autora ograniczenia, wydane wówczas przez magistrat i komisarzy w stosunku do żydów, nie mogły krępować swobody handlu.

Oczywista, praca daje słabe wyobrażenie o ówczesnym zasięgu terytorialnym handlu Brodów. O handlu z Lipskiem wspomnieliśmy. Handlowi z Wrocławiem poświęcił autor ledwo wzmiankę, podczas gdy w świetle Grossmana i Wischnitzera obrót w tym kierunku zyskuje wówczas na znaczeniu, czego najlepszym dowodem jest fakt, że Prusy w r. 1772 starały się przeciwdziałać zajęciu miasta przez Austrię. Brody w tym czasie nie były wyłącznie stacją na Lwów, jak mówi autor, ale miały inne drogi ekspansji handlowej: była jeszcze inna droga na zachód, idąca na Zamość i prowadząca na Wrocław i Gdańsk. Wreszcie lata 1760-e nie są okresem upadku handlu, ale właśnie w świetle tradycji żyjącej później u kupców brodzkich są momentem największego obrotu. Te szczegóły, znane częściowo z prac Grossmana i Wischnitzera, częściowo rozwinięte w naszej pracy pt. „Studia nad dziejami handlu Brodów w l. 1773—1880" dowodzą, iż nie ma racji autor, jeśli uważa koncepcję Wischnitzera odnośnie do ówczesnych obrotów za błędną. Wischnitzerowi można zarzucić tylko to, że badań swoich nie rozwinął należycie. Dodamy jeszcze, że autor pominął wzmiankę, podaną przez Barącza, o kwitnących w tym czasie jarmarkach na konie.

Na koniec musimy poddać krytyce pogląd autora na handel Brodów w czasach austriackich. Aczkolwiek z tego tytułu nie można mieć do autora wielkich pretensyj ze względu na ramy chronologiczne jego pracy, musimy bodaj sprostować nieścisłości, jakie zostały wypowiedziane. Przede wszystkim autor nie orientuje się w istocie przywileju wolnohandlowego, który został nadany nie przez Józefa II, ale przez Marię Teresę. Brody są wolnym miastem handlowym nie od r. 1779, ale już od r. 1773. Autor nie wyjaśnia, na czym polegało zrównanie Brodów z Triestem i Rieką, nie wie o tym, że Brody były wyłączeniem celnym. Wprost za wytwór fantazji należy uznać twierdzenie autora, jakoby Brody miały prawo do poboru tych samych opłat, co Kraków, gdyż: 1) przywilej nie mówi o żadnych opłatach na rzecz miasta, 2) Kraków w tym czasie do Austrii nie należał, a na wolne miasto handlowe został wyniesiony dopiero w r. 1810 i to nie przez Austrię, ale przez Księstwo Warszawskie. Budzi zastrzeżenie zdanie autora, że kto chciał przekroczyć kordon celny, musiał wejść w porozumienie z brodzkim kupcem i maklerem, gdyż wiemy o tym, że zdarzały się wypadki, iż kupiec zamiejscowy przechowywał towar w składzie celnym i w dogodnym momencie posyłał go dalej. Upadek handlu Brodów nie nastąpił dopiero po zniesieniu przywileju w r. 1789, ale zaczął się już w pierwszej połowie XIX w. i był wynikiem rosyjskiej polityki handlowo-celnej i zmiany dróg handlowych. Sprostujemy jeszcze parę szczegółów odnośnie do handlu Brodów w drugiej połowie XVIII w.: nie znamy danych źródłowych, jakoby już wówczas Brody

utrzymywały stosunki z Manchesterem, obrót włosiem i pierzem nie ma jeszcze wówczas znaczenia, a z Turcji i Grecji nie sprowadza się już „dobrego, mocnego konia", gdyż jarmarki na konie już podupadły.

Autor, jak widzimy, wyczuwa znaczenie dziejów gospodarczych dla poznania historii żydów, jednakowoż wykazał nieumiejętność ich badania, a z niektórymi sprawami nie umie sobie dać rady. Ograniczenie się tylko do niektórych objawów życia, nienależyte wyczerpanie źródeł, niewłaściwa ich interpretacja i brak metody stanowią poważne braki i uchybienia, które jednak nie są wynikiem niedbalstwa, ale raczej dowodzą braku odpowiedniego wyszkolenia w zakresie sposobu prowadzenia badań historycznych.

Odnośnie do zagadnień organizacyjnych, prawnych i kulturalnych głosu nie zabieramy, gdyż uważamy, że w tej sprawie kompetentni są znawcy tych zagadnień, głównie zaś znawcy historii żydów. Ciekawe są szczegóły, dotyczące walk kahału brodzkiego o prymat w ziemstwie ruskim oraz zagadnienia kulturalne (zwłaszcza prądy umysłowo-religijne). Uważamy, że gdyby autor wybrał sobie te zagadnienia za główny temat, zbadał je głębiej i systematyczniej, nie ograniczając się do spraw kultu religijnego, ale uwzględniając również sprawy społeczne, praca zyskałaby na wartości. Zresztą z ostatniego punktu widzenia ujemną recenzję w języku hebrajskim napisał dr Natan Gelber, historyk żydowski, przebywający w Palestynie. Na ogół jednak ze względu na wykazane przez nas braki i uchybienia musimy uznać, że praca ta wypadła słabo i pojawiła się za wcześnie

Tadeusz Lutman.

Krypjakevyč I.: Z istorii mista Žovkvy. (Zapysky Čyna Sv. Vasylia V., t. VI, 1933—1935. vyp. 1—2. str. 40—69).

W krótkiej, lecz bardzo treściwej rozprawce skrzętnie zebrał autor dużo wiadomości do dziejów miasta Żółkwi i zgrupował je w pięciu rozdziałach. W rozdz. I o początkach i ustroju miasta wzmiankuje autor o zabytkach archeologicznych, za pomocą toponomastyki usiłuje odtworzyć krajobraz dziejowy okolicy, tłumaczy nazwę Winnik, wsi na której gruntach przy końcu XVI st. powstało miasto Żółkiew, wylicza też jej właścicieli od najdawniejszych czasów.

Na podstawie niewykorzystanych w dotychczasowych badaniach źródeł rękopiśmiennych omawia ustrój miasta i jego osobliwości, ingerencję właścicieli w sprawy miejskie, powinności zwyczajne i nadzwyczajne mieszczan względem zamku, budżety miejskie, rozbudowę miasta od czasów hetmana Żółkiewskiego.

W rozdz. II o Sądownictwie cytuje autor z dokumentu fundacyjnego oraz na podstawie uzupełnień Jana III z 1693 r. instrukcje o kompetencjach sądów miejskich, następnie przytacza kilka ciekawych przykładów sądownictwa, odzwierciedlających stosunki prawne oraz społeczno-gospodarcze. W rozdz. III „Przemysł i handel" wylicza rodzaje cechów, zebrawszy wiadomości o rzemiosłach: szewskim, ku-

śnierskim, tkackim, o przemyśle metalurgicznym, o garncarstwie, szklarstwie, o grupie rzemiosł drzewnych, o przemyśle spożywczym itd., przytacza wzmianki źródłowe o handlu wewnętrznym i zewnętrznym i komunikacji.

W rozdz. IV „Ludzie religii greckiej" przedstawia autor stosunki wyznaniowe tak, jak je normował zwyczaj, przywileje i instrukcje właścicieli. Z osobna wylicza szereg nazwisk mieszczan religii greckiej z XVII—XVIII w. na podstawie metryk i katalogu bractwa, konstruuje wykaz radnych i burmistrzów religii greckiej z XVII—XVIII w.

W rozdz. V „Stosunki kulturalne" omawia autor na podstawie przygodnych inwentarzy główne ośrodki życia kulturalnego: zamek, cerkwie i kościoły, klasztory, wyszukuje wzmianki źródłowe o bibliotekach, szkołach, nauczaniu, o życiu literackim, sztuce, szpitalach, opiece społecznej, przytacza wzmianki, zawierające opisy domów, urządzeń wewnętrznych, strojów mieszczańskich, obchodów świątecznych itp.

Przy końcu rozprawki wyczerpująco zebrana jest bibliografia do dziejów m. Żółkwi.

Czytając omawiany artykuł, ma się wrażenie, że autor z jakiegoś powodu zanadto reasumuje i skraca zebrane wiadomości, temat bowiem oraz praca przygotowawcza autora wymagałyby o wiele szerszych rozmiarów, aby zagadnienie należycie uwydatnić i przedstawić w formie analityczno-syntetycznej. *E. W.*

Laakmann H.: Das Bürgerbuch von Pernau. I. 1615 bis 1787. (Abhandlungen des Instituts für wissenschaftliche Heimatforschung an der Livländischen Gemeinnützigen u. Ökonomischen Sozietät, gegr. 1792, Band I). Tartu 1936. Str. X + 96. (Sitzungsberichte der Altertumsforschenden Gesellschaft, B. XI, 1936).

Autor nie wydaje tekstu księgi mieszczan, ale wziąwszy ją za podstawę, czyni poszukiwania za wszelkimi datami osobistymi i rodzinnymi po innych źródłach. Znacznym wysiłkiem i wielką pracą udaje mu się założyć coś w rodzaju genealogicznego podręcznika o niecodziennej wartości i doniosłości. Idzie autorowi bowiem przede wszystkim o to, by zbadać, czy niemieckie mieszczaństwo w otoczeniu obcej narodowości może się samo przez naturalny przyrost utrzymać czy też bezwzględnie skazane jest na imigrację. Szło też autorowi o zbadanie, jak długo trzymają się pewne rodziny w mieście. Rozpatrzeniem tych pytań zajmie się autor szerzej w drugiej części swej pracy, ale już tutaj zaznacza, iż zaraza r. 1710 spowodowała ogromne ubytki i do dzisiaj utrzymały się w mieście zaledwie dwie rodziny w linii męskiej a trzy w linii kobiecej. Ponadto już powierzchowne przeglądnięcie pracy autora i poszczególnych pozycyj wskazuje na bardzo poważne znaczenie późniejszej imigracji mieszczan niemieckich z innych miast Inflant i Kurlandii, ale przede wszystkim z całych prawie Niemiec.

Z bliskiej Litwy notuje indeks ledwie jednego imigranta, a z całej Korony Polskiej notuje tylko dość obfitą imigrację z Prus Królewskich, która wszakże ustępuje ilościowo nie tylko przed imigracją z Królestwa Pruskiego, ale też przed imigracją z Lubeki. Imigracja też z Danii, Norwegii, Szwecji, Finlandii i Holandii odgrywa wcale poważną rolę wobec rzadkich, pojedynczych wypadków imigracji z Czech, Szwajcarii, Włoch, Francji i Szkocji. Górują zaś zdecydowanie Niemcy i to z najprzeróżniejszych miast oraz krajów.

Autor przeprowadza swe badania starannie i metodycznie, przy czym krótko swą metodę opisuje we wstępie.

Pracę tę uważam za bardzo ciekawą i cenną. Pobudza ona bowiem do podobnych poszukiwań na terenie polskim i to w jak najszerszym zakresie. Nie potrzebuję dodawać, jak wielkie znaczenie podobne badania miałyby już nie tylko dla stwierdzenia narodowościowego składu naszych miast, ale również dla badań w różnych innych dziedzinach. Przypomnieć warto, że co do rodzin szlacheckich na Rusi Czerwonej w średniowieczu przeprowadził podobne badania prof. Dąbkowski i, jak to stwierdził słusznie prof. Chodynicki, badania te powinny służyć za wzór dla innych dzielnic dawnej Rzeczpospolitej. *J. Adamus.*

Chrząszcz I. E.: Nadanie prawa niemieckiego dla Jaworowa; Przywileje m. Jaworowa. (Sprawozd. Gimn. w Jaworowie, 14, 1932—33, s. 3—24).

Czernicki Kazimierz: Chełm. Przeszłość i pamiątki. Chełm, nakł. „Zwierciadło", 1936, s. 136. 8°.

Gajda Antoni: Monografia Sompolna z dodatkiem o Lubstowie i okolicy. Koło, nakł. autora, 1936, s. 111+16. 8°.

Głowacki Witold Wł.: Przynależność organizacyjna aptekarzy w dawnym Poznaniu. (Kronika miasta Poznania, XV, 1937, s. 133—171).

Haliczer Józef: Brzeżany — szkic topologiczny. (Ziemia, XXVI, 1936, s. 298—302). (zarys dziejów miasta).

Henryk E.: Warszawa z drewnianej murowana. Warszawa, Księg. Wł. Michalak i Ska, 1936, s. 119+13 tabl. 8°.

Klarner Tadeusz: Elektrownia warszawska. Zarys historyczny sporu gminy m. st. Warszawy z Tow. Elektryczności w Warszawie. Warszawa, Bibl. Polska, 1936, s. 155. 8°.

Konfraternia propinatorów 1696—1936. Lwów, nakł. Korporacji Gospod.-Restauracyjnej, 1936, s. 31.

Koranyi Karol: Przywileje dla miasta Krakowa i miasta Lwowa z r. 1444. (Z dziejów wikarjatu karnego miast w średniowieczu). (Księga Pamiątk. ku czci L. Pinińskiego, t. I, Lwów 1936, s. 443—451 + tablica).

Kostowiecka Janina: Z przeszłości Doliny. Dolina, nakł. autorki, 1936, s. 96+2 nlb. +19 tabl. i 1 mapa.

Lubertowicz Zygmunt: Bielsko-Biała, kresowe miasta polskie. Krótki zarys historyczny oraz przewodnik turystyczny po Beskidzie Śląskim i Małym. Bielsko, nakł. miasta, 1936, s. 213+1 mapa.

Makara Jakób: Dzieje parafji jarosławskiej. Zesz. 2. Jarosław 1936, s. 32. (Odb. z Jarosławskich Wiadomości Parafialnych).

Mańkowski Tadeusz: Lwowski cech malarzy w XVI i XVII wieku. Lwów, Tow. Miłośn. Przeszłości Lwowa, 1936, s. 126+31 str. ilustr. (Biblioteka Lwowska, T. XXXVI).

Niemojewski Jerzy: Z historii Kazimierza Dolnego i jego okolic. Warszawa 1936, s. 38. 8°. (Odb. z „Ziemi", 1935).

Papierkowski Juljan: Historja i rozwój Iwonicza-Zdroju. Warszawa (1936), s. 16.

Polaczkówna Helena: Z przeszłości miasta Grzymałowa. (Księga Pam. ku czci L. Pinińskiego, t. III, Lwów 1936, s. 189—196).

Pomykaj Stanisław: Miasto Środa w latach 1919—1934. Środa, Zarząd Miejski, 1936, s. 90.

Rutkowski Jan: Dochody miejskie wielkiej własności ziemskiej w Polsce w czasach nowożytnych. (Spraw. z posiedzeń Tow. Nauk. Warsz. Wydz. III nauk histor., społ. i filoz. r. 28, 1935).

Rybark Hanys: Bralin. Kępno, nakł. Drukarni Spółkowej, 1936, s. 23. 8°.

Sosnowski O.: Studjum pierwotnego założenia (1586) i obwarowania (1630—5) m. Brodów. (Biul. Hist. Sztuki, 2, 1933/34, s. 247—253).

Staniszewski Wojciech: Historia cechu połączonych rękodzieł w Mostach Wielkich. W 353-letnią rocznicę istnienia. Mosty Wielkie, nakł. Cechu Połącz. Rękodz., 1936, s. 46. 8°.

Sukertowa-Biedrawina Emilia: Z przeszłości Działdowa, 1525—1600. Działdowo, Muzeum Mazurskie, 1936, s. 43.

Tymieniecki K.: Szlachta-mieszczanie w Wielkopolsce XV w. (1400—1475). (Miesięcznik heraldyczny, XV, 1936, s. 145—153; s. 161—165; XVI, 1937, s. 1—6 i 19—27).

Wondaś Andrzej: Szkic do dziejów Jarosławia. Upadek Jarosławia pod rządami austrjackiemi, 1773—1818. T. I—II. Jarosław, Muzeum Miejskie, 1934 (1936), s. 165 i 156+IV.

Zahradnik J.: Zarys dziejów m. Bielska w cieszyńskiej części wojew. śląskiego. Bielsko 1936, s. 69. 8°.

Dobiáš Josef: Dějiny kralovského města Pelhřimova a jeho okolí. Díl II. Doba reformační. Část 1. Pelhřimov, nákl. musejního spolku, 1936, s. X+1083+16 tabl.

Janota Ludovít: Slovenske hrady. Díl I—III. Bratislava, nakl. Slovenskej ligy, 1935, s. 320, 327 i 330.

Kratochvíl M.: O vývoji městské správy pražské od roku 1848. Praha 1936, s. 151. (Samosprávná knihovna hlavního města Prahy, 12).

Nešpor V.: Dějiny Olomouce. Brno, Musejní spolek, 1936, s. 354+95 tabl. +4 plany.

Richter Václav: Z počátků města Brna. (Časopis Matice Moravské, 60, 1936, s. 257—314).

Vojáček Josef P.: Lysá n. Lab. Grunty, domky a jejich majitelé. Historie Lysé nad Labem v obrazech. Lysá n. L., nákl. města, 1936, s. 372.

Badriašvili N. I.: Tiflis. Kn. 1. Ot osnovanija goroda do 19 v. Tiflis 1934, s. 145+2 plany.

Jacevič A. G.: Krepostnoj Peterburg Puškinskogo vremeni. Leningrad, Puškinskoe obščestvo, 1937, s. 234.

Nomoradze A.: Administrativnaja opeka i municipalnyj stroj vo Francii pri starom režime, XVII—XVIII v. Po adm. korrespondencii i zakonodatel'nym aktam epochi. Tiflis, Gos. Inst., 1935, s. 221.

Stoklickaja-Tereškovič V. V.: Očerki po socialnoj istorii nemeckogo gorodka v XIV—XV vekach. Moskva-Leningrad, Akad Nauk SSSR, 1936, s. 341.

Veršinskij A. N.: Vozniknovenie feodalnoj Tveri. (Problemy istorii dokapital. obščestv, 1935, nr 9—10, s. 109—125).

Medini M.: Starine Dubrovačke. (Starożytności Dubrovnika (Raguzy). Dubrovnik, Štamparija „Jadran", 1935, s. 314.

Atanasov D.: Gradovete na primorska Makedonija. (Miasta w nadmorskiej Macedonii). (Makedonski Pregled, 10, 3—4, s. 34—50). (traktuje o rozwoju historycznym najstarszych miast macedońskich).

Alberti K.: Beiträge zur Geschichte der Stadt Asch und des Ascher Bezirkes. Bd. II. Vom dreissigjährigen Krieg bis ins 18. Jahrhundert. Asch, Bezirkslehrerverein, 1935, s. 268.

Arentz L.: Die Zersetzung des Zunftgedankens. Nachgewiesen an dem Wollenamte und dem Wollenamtsgaffel in Köln. Köln, Kölnischer Geschichtsverein, 1935, s. 153. 8°.

Beiträge, Hamburger geschichtliche. Hans Nirrnheim zum 70. Geburtstage am 29. Juli 1935 dargebracht. Hamburg, Boysen u. Maasch, 1935, s. 244.

Berthold H., Hahn K. u. Schultze A.: Die Zwickauer Stadtrechtsreformation 1539/69. (Quellen zur Geschichte d. Rezeption, Bd. 3). Leipzig, S. Hirzel, 1935, s. X+99*+240. 8°.

Bröger Karl: Nürnberg. Der Roman einer Stadt. Berlin, Paul Franke, 1935, s. 353. 8°. (Dzieje miasta, ze szczególnym uwzględnieniem stosunków gospodarczych).

Dambmann A.: Die Stadtgeographie von Worms. Worms,

Stadtbibl., 1936, s. 99. (Der Wormsgau, Beih. 2) (Hist.-geogr. szkic rozwoju m. Worms).

Denucé J.: Antwerpener Teppichkunst und Handel. Haag, Nijhoff, 1936, s. LXXV+421. 8°. (Quellen zur Gesch. d. fläm. Kunst, Bd. 4). (Źródła do historii poszczególnych firm).

Dopkewitsch Helene: Die grosse Gilde zu Riga. (Baltische Monatshefte, 1936, s. 8—24).

Düsseldorf im Wandel deutscher Geschichte. Bd. I—II. Düsseldorf, Schwann, 1936.

Facius F.: Allstedt. Geschichte der Stadtverfassung. Allstedt (Helme), Selbstverlag der Stadt, 1935, s. 136. 8°.

Fengler G.: Untersuchungen zu den Einnahmen und Ausgaben der Stadt Greifswald im 14. und beginnenden 15. Jahrhundert. Greifswald, Bamberg, 1936, s. 132. 8°. (Greifswalder Abh. zur Gesch. d. Mittelalters, Bd. 7).

Franz Eugen: München als deutsche Kulturstadt im 19. Jahrhundert. Berlin, de Gruyter, 1936, s. 249.

Frölich K.: Die Bedeutung der mittelalterlichen Kaufmannsgilden für die Entstehung der deutschen Stadtverfassung. (Forschungen u. Fortschritt, 11, 1936, Nr. 35/36).

Gaisböck Agathe: Zur Geschichte der Zünfte in Tirol, vor allem in Innsbruck. (Tiroler Heimat, Bd. 7/8, 1936, s. 117—182).

Gerth Hans: Die sozialgeschichtliche Lage der bürgerlichen Intelligenz um die Wende des 18. Jahrhunderts. Ein Beitrag zur Soziologie des deutschen Frühliberalismus. Berlin, VDI-Verlag, 1935, s. 129.

Goerlitz Th.: Die Haftung des Bürgers und Einwohners für Schulden der Stadt und ihrer Bewohner nach Magdeburger Recht. (Zeitschr. d. Savigny-Stiftung f. Rechtsgesch. Bd. 56, German. Abt., 1936, s. 150—177).

Hahn J. K.: Der Lyva-Hafen (Libau) im Mittelalter und zu Beginn der Neuen Zeit. Ein Beitrag zur Geschichte Libaus. Liepāja, G. O. Meyer, 1936, s. 127.

Helmbold H.: Geschichte der Stadt Eisenach. Eisenach, Kühner, 1936, s. 176. 8°.

Hesse Walter: Der Haushalt der freien Reichsstadt Goslar im 17. Jahrhundert (1600—1682). Goslar, Geschichte- u. Heimatschutzverein, 1935, s. 163. 8°. (Beitr. zur Gesch. d. Stadt Goslar, H. 7).

Hoffmann Alfred: Verfassung, Verwaltung und Wirtschaft im mittelalterlichen Linz. Linz a. D., R. Pirngruber, 1936, z. 42. (Odb. z „Heimatgaue", Zeitschr. f. österr. Gesch., Landes- u. Volkskunde)

Hollihn G.: Die Stappel- und Gästepolitik Rigas in der Ordenszeit (1201—1562). Ein Beitrag zur Wirtschaftsgeschichte Rigas in der Hansezeit. Berlin, Ebering, 1936, s. 127. (Odb. z Hans. Geschichtsblätter, Jg. 60, 1936, s. 89—207).

Karling S.: Narva. Eine baugeschichtliche Untersuchung. Dorpat 1936, s. 384. 4°.

Kerl K.: Der Formenentwicklungsprozess der Stadt Reichenberg unter bes. Berücksichtigung des Stadtbildes und der Landschaft. (Der Ackermann aus Böhmen, Jg. 4, 1936, H. 7/8, s. 326—337).

Kirchner E. L.: Die wirtschaftliche Entwicklung der Lutherstadt Wittenberg von 1870 bis 1914. Bitterfeld, Wachsmuth, 1936, s. 127. 8°.

Klapper H.: Das Zunftwesen der Stadt Guhrau. Breslau, Priebatsch, 1936, s. 94. 8°. (Sprache u. Kultur d. german. u. roman. Völker. B, Bd. 18). (Dzieje cechów w mieście śląskim, Gurowie, z uwzględnieniem również stosunków ich z Polską).

Klemt G.: Die Boden- und Siedlungspolitik der Stadt Königsberg. Berlin, Ost-Europa Verlag, 1936, s. 140.

Klier Richard: Das Deutschtum Prags in der Vergangenheit. Ein Beitrag zur sudetendeutschen Geschichte. Karlsbad-Drahowitz u. Leipzig, Adam Kraft-Verlag, 1936, s. 68. 8°.

Kötzschke R. u. Rössiger M.: Leipzig — Stadt und Land. Werden und Wachsen ihrer geschichtlichen Verbundenheit. (Schriften d. Ver. f. d. Gesch. Leipzigs, Bd. 19, 1936, s. 3—22 + 2 mapy).

Lahaine L. u Schmidt R.: Hamburg, das deutsche Tor zur Welt. 1000 Jahre hamburgischer Geschichte. Hamburg, Christians, 1936, s. 224.

Langer J.: Die Höhenschichten im Aufbau der Stadt und ihrer Landschaft. (Mitteil. des Freiberger Altertumsver. H. 65, 1935)

Leiss H.: Beiträge zur Entwicklung von Stadt und Markt in Niederbayern vom 10.—15. Jahrhundert. Passau, Lehn, 1936.

Lenz F.: Die räumliche Entwicklung der Stadt Lübeck bis zum Stralsunder Frieden 1370. Westphal, Wolfshagen-Scharbeutz, 1936, s. 86 + 12 planów.

Liermann H.: Nürnberg als Mittelpunkt des deutschen Rechtslebens. (Jahrb. f. fränk. Landesforsch., 2, 1936, s. 1—17).

Lübbers B. E.: Emden. Werden, Schicksale und Geltungsbereich einer deutschen Hafenstadt. (Veröffentl. d. Wirtschaftswiss. Ges. z. Studium Niedersachsens, Reihe B, H. 14. Oldenburg 1936, s. 55).

Mickwitz G.: Die Kartellfunktionen der Zünfte und ihre Bedeutung bei der Entstehung des Zunftwesens. Eine Studie in spätantiker u. mittelalterlichen Wirtschaftsgeschichte. (Societas Scientiarum Fennica. Commentationes Humanarum Litterarum, VIII, 2—4). Helsingfors, Akad. Buchh., 1936, s. 250. 8°.

Modrow H. O.: Berlin 1900. Querschnitt durch die Entwicklung einer Stadt um d. Jahrhundertwende. Erinnerungen und Berichte. Berlin, Hobbing, 1936, s. 263. 8°.

Nagel J.: Die niederrheinischen Häfen in ihrer historischen Entwicklung und gegenwärtigen wirtschaftlichen Struktur. Ein Beitrag zur Hafenwirtschaft. Berlin, Neuer Kommunalverlag, 1936, s. 94. 8°. (Beiträge zur öffentl. Wirtschaft, H. 2).

Portisch E.: Geschichte der Stadt Pressburg-Bratislava. Bd. 2. Pressburg, Steiner, 1933, s. 640. 8°.

Resch Rudolf: Retzer Heimatbuch. Bd. I. (Von der Urzeit bis 1526). Retz, Verlag d. Stadtgemeinde, 1936, s. 536 + 117 ryc. i map. (Monografia historyczna miasta Retz).

Rössiger M.: Leipzig und seine Freidörfer im späten Mittelalter. (Schriften f. Gesch. Leipzigs, 19, 1936, s. 12—22).

Schmelcher A: Verfassungs- und ideengeschichtliche Gestaltung der deutschen kommunalen Selbstverwaltung. München, Stahl, 1936, s. 45.

Schulte Aloys: Aus dem alten Münster. Erinnerungen, Skizzen und Studien. Münster, Aschendorff, 1936, s. 108 + 2 tabl.

Schultheiss W.: Einwirkung Nürnberger Stadtrechts auf Deutschland, besonders Franken, Böhmen und die Oberpfalz. (Jahrb. f. fränk. Landesforsch. 2, 1936, s. 18—54).

Sielmann H.: Die Verfassung der Stadt Reval bis zur endgültigen Beseitigung des Rats im Jahre 1889. Würzburg, Mayr, 1935, s. 160. 8°.

Sneller Z. W.: Deventer, die Stadt der Jahrmärkte. Weimar, Böhlau, 1936, s. 127 + 2 mapy. 8°. (Pfingstblätter d. Hans. Geschichtsvereins, Bl. 25). (Omawia znaczenie gospodarcze terytorium Ysel w późnym średniowieczu i jarmarki jego głównego miasta Deventer oraz stosunki jego handlowe z krajami położonymi nad morzem Północnym i miastami nadreńskimi).

Soom A.: Ivangorod als selbständige Stadt 1617—1649. (Sitzungsberichte d. Gel. Estn. Ges. 1935. Dorpat 1937, s. 215—315).

Tietze H.: Die Juden Wiens. Geschichte, Wirtschaft, Kultur. Wien, E. P. Tal et Co., 1936, s. 304.

Vogel W.: Wik-Orte und Wikinger. Eine Studie zu den Anfängen des germanischen Städtewesens. (Hansische Geschichtsblätter, Bd. 60, 1935, s. 5—48).

Voggenreiter F.: Die Stadt Regensburg, ihre Erscheinung und ihre Entwicklung zum neuzeitlichen geographischen Raumorganismus. Ein Beitrag zur Heimatkunde d. Bayer. Ostmark. Potsdam, Selbstverlag, 1936, s. 176. 8°.

Weizsäcker Wilhelm: Die Rechtsmitteilung Breslaus an Olmütz. (Festschrift für Otto Peterka zum 60. Geburtstage, Praha 1936, s. 85—103).

Weizsäcker W.: Eindringen und Verbreitung der deutschen Stadtrechte in Böhmen und Mähren. (Deut. Archiv f. Landes- u. Volksforschung, 1, 1937, s. 95—109 + mapa).

Westermann E.: 700 Jahre Stadt und Herrschaft Schwedt. Schwedt, Schwanter, 1936, s. 84.

Wieland F.: Meisterrecht und Meisterstück in Konstanz. (Zeitschr. f. Gesch. d. Oberrheins, 50, 1936, s. 454—480).

Witte F.: Köln. 1900 Jahre der Stadt. Köln, Bachem, 1936, s. 103.

Zeiger K.: Hamburgs Finanzen von 1563—1650. Rostock, Hinstorff, 1936, s. 170. 8°. (Hamburg. wirtschafts- u. sozialwiss. Schriften, H. 34).

Zur Mühlen H.: Studien zur älteren Geschichte Revals. Gründung, Einwanderung, bürgerliche Oberschicht. Zeulenroda, Sporn, 1937, s. 123.

Bratianu G. I.: Privilèges et franchises municipales dans l'empire byzantin. Bucuresti, Cultura Națională; Paris, P. Geuthner, 1936, s. 138.

Coornaert E.: Notes sur les corporations Parisiennes au temps de Saint Louis. (Revue Historique, 177, 1936, s. 343—352).

Fichefet Jean: Charleroi, étude de géographie urbaine. Charleroi, Wattiaux, 1935, s. 218. 8°.

Fournier Louis: Monographie géographique de la commune de Bulat-Pestivien. Saint-Brieuc, Les Presses bretonnes, 1934, s. 174—42 tabl. i 14 planów. 8°.

Heldesheimer Bernard: Assemblées générales des communautés de Provence. Paris, A. Pedone, 1935, s. 234. 8°.

Luzzato Gino: Les noblesses, les activités économiques du patriciat vénitien (X-e—XIV-e siècles). (Annales d'histoire écon. et soc., 9, 1937, s. 25—57).

Sittig C.: La vie d'une commune alsacienne: Vendenheim depuis le début du XIX-e siècle. (Revue d'Alsace, t. 81, 1934, s. 359—382).

Thomas Louis-J.: Montpellier, ville marchande. Histoire économique et sociale de Montpellier des origines à 1870. Montpellier, Valat et Coulet, s. d. (1936), s. 300. 8°.

Vinot-Préfontaine Jean: Une question d'urbanisme au XVIII-e siècle. (Revue d'études historiques, 1935). (Problem oznaczania ulic i numeracji domów w Beauvais).

Abbott E.: The Tenements of Chicago 1903—1935. Cambridge, Univ. Pr., 1937, s. 505.

Ashton T. S.: Economic and Social Investigations in Manchester, 1833—1933. London, P. S. King a. Son, 1934, s. IX+179.

Cambridge, The, Medieval History. Vol. 8: The Close of the Middle Ages. New York, Macmillan, 1936, s. 1107.

Cambridge Medieval History. Volume of Maps. Cambridge, Univ. Press, 1936, 86 map.

Fleure H. J.: The Historic City in Western and Central Europe. (Bull. of the John Rylands Library, 20, 1936, s. 312—331).

Hegemann Werner: City Planning and Housing. First vol. of Text: Historical and Sociological. New York, Architectural Books Publishing Co., 1936, s. XIX+257.

Maxwell Constantia: Dublin under the Georges, 1714—1850. London, Harrap, 1936, s. 301.

Robo Etienne: Mediaeval Farnham: Everyday Life in an Episcopal Manor. Farnham, E. W. Langham, 1935, s. XII+326.

Shlakman V.: Economic History of a Factory Town. A Study of Chicopee, Massachusetts. (Smith College Studies in History, vol. XX). Northampton, Mass., U. S. A., 1935, s. 264.

Thomas P. J. and Natarajan B.: Economic Depression in the Madras Presidency (1825—54). (The Economic History Review, vol. VII, 1936, Nr 1, s. 67—75).

Bosisio A.: Prospettive storiche sull'età precomunale e comunale in Milano negli studi più recenti (Arch. stor. ital. 94, 1936, s. 201—216).

Doria G.: Storia di una capitale. Napoli dalle origini al 1860. Napoli, Guida, 1935, s. XVI+308.

Zanetti G.: Il comune di Milano dalla genesi del consolato fino all'inizio del periodo podestarile. (Arch. stor. Lomb., 62, 1935—36, s. 227—280).

Blockman Fr.: Een patricische Veete te Gent op het einde der XIII-e eeuw. (Bulletin de la Commission Royale d'Histoire, 99, 1935, s. 573—692).

Unger W. S.: Middelburg als Handelsstad (XIII-e tot XVI-e eeuw). Middelburg, J. C. u. W. Altorffer, 1935, s. 176+1 tabl.

Van Diaz A. M.: Over den vermogenstoendand der Amsterdem'sche Joden in de 17-e ende 18-e eeuw. (Tijdschr. v. Gesch., 51, 2, s. 12).

Narva ajalugu. I: Taani-ja orduaeg, kirj. A. Süvalep (Historia Narwy, t. I: Czasy panowania duńskiego i Zakonu, oprac. A. Süvalep). Dorpat, Postimees-Verlag, 1936, s. 340.

Švābe A.: Rigas 13. gs. tiesības. (Prawa miejskie Rygi w XIII w.). (Senatne un māksla, 3, 1936, s. 5—25).

Balla A.: Budapest szerepe Magyarország történetében. (Rola Budapesztu w historii Węgier). Budapest, Székesfőváros Statisztikai hivatal, 1935, s. 178

Kampis Antal: A középkori Budapest. (Średniowieczny Budapeszt). (Magyar Szemle, 26, 1936, s. 37—48).

Pásztor M.: Buda és Pest a törökuralom után. (Buda i Pest w epoce potureckiej). Budapest 1936, s. 408+1 tabl. i mapa. (Statisztikai közlemenyek 73, 1).

VI. Górnictwo i przemysł.

Estreicher Tadeusz: Jan Zeh, zapomniany pionier przemysłu naftowego. Warszawa 1935. s. 30. Odb. z „Wiadomości Farmaceutycznych", R. 61. Nr 40—44 i 47.

Autor przedstawia życiorys jednego z pierwszych pionierów przemysłu naftowego w Galicji, którego działalność była dotąd mało znana. Zeh, kolega Łukasiewicza, starszy od niego wiekiem i studiami farmaceutycznymi, był według autora pierwszym pracownikiem na polu nafty, którą na mocy uzyskanego od władz przywileju przerabiał w przód do celów leczniczych, potem zaś zastosował ją do racjonalnego oświetlenia dzięki zaprowadzeniu destylacji ropy. Łukasiewicz, który był jego współpracownikiem, miał więcej szczęścia od Zeha, albowiem dzięki swej przedsiębiorczości i swemu zmysłowi organizacyjnemu potrafił zwalczyć piętrzące się trudności i dojść do posiadania kopalń i rafineryj w zagłębiu jasielskim, przez co przyczynił się do wielkiego rozwoju krajowego przemysłu naftowego. Natomiast Zeh dorobił się tylko małej destylarni i małego sklepu, lecz jego interes załamał się z powodu wielkich nieszczęść, jakie go nawiedziły. Skutkiem wybuchu w sklepie 12. II. 1858 stracił nie tylko warsztat pracy, ale nawet zginęły jego żona i szwagierka, prócz tego spotkała go ruina finansowa, spowodowana niefortunnym poręczeniem na znaczną kwotę za przyjaciela, po którego śmierci musiał spłacać dług. Zniechęcony tymi nieszczęściami zaprzestał dalszej pracy w dziedzinie nafty i poprzestał na zawodzie aptekarskim. Autor stwierdza, że jego współpraca z Łukasiewiczem, zapoczątkowana na terenie lwowskim urwała się i przypuszcza, że rozstali się źle. Ten skromny przyczynek biograficzny, oparty na nieuwzględnianych dotąd w literaturze drukowanych wspomnieniach Zeha, oraz danych sumiennie zebranych u rodziny, na miejscu urodzenia i działalności oraz u aptekarzy, zasługuje na uwagę ze względu na to, że odsłania ciekawą kartę z pierwocin przemysłu naftowego w Galicji. Koryguje pewne miejsca z życiorysu Łukasiewicza, opracowanego przez Tomanka, lecz zasług Łukasiewicza w niczym nie umniejsza, ale nawet z uznaniem podkreśla jego walory organizacyjne i moralne, które pozwoliły mu na przezwyciężenie niepowodzeń i osiągnięcie poważnych sukcesów. *T. Lutman.*

Gliwic Hipolit: Przemysł i handel Polski a Wielka Wojna. Warszawa. Towarzystwo Badania Zagadnień Międzynarodowych. 1936. Str. 165 + 2 nlb.

Już przed 14 laty w dwu prelekcjach, wygłoszonych na Uniwersytecie waszyngtońskim 11 i 18 kwietnia 1923 r., dał prof. Gliwic głęboko sięgający obraz przemian, które na ziemiach polskich spowodowała wojna, a przed 4 laty w księdze zbiorowej Polskiego Towarzystwa Ekonomistów we Lwowie pt. „Życie gospodarcze a ekonomika społeczna" w krótkim, ale treściwym artykule przedstawił „zmianę orien-

tacji przemysłu polskiego po wojnie". Obecnie dla wydawnictwa Fundacji Carnegiego „Polska w czasie Wielkiej Wojny" prof. Gliwic, były Minister Przemysłu i Handlu, opracował całokształt zagadnień przemysłu i handlu Polski i dał nam w zwięzłej formie wynik drobiazgowej analizy ekonomicznej, sięgający dużo dalej, niż dwie poprzednie prace.

I czytelnik polski i cudzoziemski otrzymują tu po raz pierwszy ściśle naukowe przedstawienie sytuacji, jak ona rzeczywiście wyglądała za czasów okupacji b. Kongresówki z całym systemem rekwizycji, robót przymusowych, kartek żywnościowych itd. Otrzymujemy również obraz gospodarki przejściowej oraz schedy po okupantach, której przejawy autor stwierdza w dwóch dziedzinach: w daleko sięgającym interwencjonaliźmie państwowym i w „brutalnym, rozpierającym się łokciami, ze zgniłego gruntu wyrosłym pasożytującym polipie olbrzymim, pasku".

Obarczone takim dziedzictwem po okupantach odradza się Państwo Polskie na ziemiach, zniszczonych przez działania wojenne, przez ewakuacje, przez działalność świadomą swych skutków administracji cywilnej. Ale ciąży na Polsce inne jeszcze — i groźniejsze — dziedzictwo: sztuczna i niezdrowa struktura życia gospodarczego, spowodowana rozbiorami, rozdarciem na części, włączeniem do obcych organizmów i ograniczeniem w nich do roli przybudówek, pozbawionych nie tylko możności inicjatywy, ale nawet obrony najżywotniejszych praw i interesów.

Autor daje źródłowy, z pierwszej ręki, i liczbami poparty przegląd bolesnych dziejów czterolecia 1914—1918, ale gdy stratom wojennym przeciwstawia rzekomo pokojowy długi okres poprzedni, widzi, że „czteroletnia burza wojenna mniej w owych prawie 15 miliardów zł. bezpośrednich szkód przyniosła Polsce, niż długie lata niewoli nawet z ich iluzją pomyślnego rozwoju gospodarczego w Królestwie".

Takimi słowami, popartymi świetnie liczbowo ilustrowanymi wywodami co do głównych gałęzi przemysłu i handlu przed wojną i po wojnie, kładzie autor ostateczny kres legendom, popularyzowanym przed wojną przez Różę Luxemburg i in., o olbrzymich rzekomo korzyściach, jakie odnieść miała b. Kongresówka z faktu przynależności do Cesarstwa Rosyjskiego. Przedstawia też przeszkody, jakie swobodnemu rozwojowi Śląska, Poznańskiego, Galicji stwarzała inkorporacja do państw, których obce rządy traktowały ziemie polskie tylko jako źródło taniego zaopatrzenia w środki spożywcze i jako rynek zbytu wyrobów gotowych, a nie jako teren rozwoju własnej polskiej wytwórczości przemysłowej.

Prof. Gliwic ogranicza się do zagadnień przemysłu i handlu, ale nawet z takim ograniczeniem dzieło jego stanowi niezmiernie cenny obraz i życia Polski w czasie Wielkiej Wojny i polityki okupantów wobec Polski. Materiał zużytkowany jest olbrzymi, m. in. Dziennik Zarządzeń oraz sprawozdania periodyczne władz okupacyjnych, ich poufne memoriały, drukowane i niedrukowane sprawozdania różnych

polskich związków gospodarczych. Działalność rządów niemieckiego i austriackiego, ich chwiejność w stosunku do kwestii polskiej i stałość ich poglądów negatywnych co do naszej odbudowy gospodarczej są niezmiernie żywo przedstawione w rozdziale IX, który także rejestruje poczynania polskich działaczy i ekonomistów. Zakończyły się one Zjazdem Przemysłowców w Krakowie w dn. 28—30 września 1917 r. Pamiętny jest śmiały, jak na stosunki wojenne, wniosek na Zjeździe prof. Bujaka, stwierdzający, że przemysłowi galicyjskiemu może zapewnić rozwój tylko połączenie w jeden obszar gospodarczy całego dorzecza Wisły i wszystkich ziem polskich. To zjednoczenie, z pewnymi, niestety, wyjątkami — dokonało się i w naszych oczach następuje stopniowa unifikacja prawnych i ekonomicznych czynników życia Polski. Książka prof. Gliwica jest znakomitym wprowadzeniem w splot współczesnych procesów gospodarczych i społecznych, zrozumiałych tylko dla znającego ekonomikę ziem polskich czasów Wielkiej Wojny i przed nią. Obiektywizm autora nadaje jego dziełu duże walory propagandowe, nie w znaczeniu taniej, za często uprawianej bezkrytycznej chwalby wszystkiego, co polskie, ale jako wytłumaczenie genezy naszych obecnych trudności. Z tego względu nadaje się ono do wydania nie tylko, jak zamierzono, w języku francuskim, ale i angielskim i taką formułujemy prośbę pod adresem Towarzystwa Badania Zagadnień Międzynarodowych. A w interesie polskiego czytelnika niech nam wolno będzie widzieć w książce prof. Gliwica bodziec dla autorów dalszych opracowań monograficznych, którym ona daje doskonałe tło ogólne. *W. Olszewicz.*

Hertz Mieczysław: Znaczenie łódzkiego okręgu gospodarczego i jego upośledzenie. Łódź 1935. Str. 124. Wyd. Izby Przemysłowo-Handlowej w Łodzi, z przedmową prof. A. Krzyżanowskiego.

Znaczenie łódzkiego okręgu gospodarczego i jego upośledzenie w opracowaniu autora — to niezwykle ciekawe zagadnienie, przyczyniające się do oświetlenia rozwoju gospodarczego regionu łódzkiego. Już samo ujęcie tematu wskazuje na specjalny punkt widzenia autora.

Ciekawe to zagadnienie autor ujął w następujących rozdziałach: Województwo łódzkie jako wielkie skupienie ludności oraz teren emigracyjny; Przemysł; Województwo łódzkie jako płatnik podatków, Oświata: Sprawy komunikacyjne; Repartycja kredytów; Finanse miasta; Inicjatywa prywatna.

Województwo łódzkie pod względem gospodarczym autor dzieli na 3 okręgi — tj. 2 rolnicze i 1 przemysłowy: a) północny okrąg rolniczy, obejmujący powiaty: turecki, koniński, kolski i łęczycki, b) okrąg środkowy — przemysłowy na linii Kalisz. Zduńska Wola. Piotrków Tryb., Tomaszów Maz., Brzeziny i Ozorków oraz c) okręg rolniczy południowy, obejmujący powiaty: radomszczański i wieluński. Podział ten jest wynikiem rozwoju gospodarczego województwa i dlatego histo-

ryczny (pionowy) podział województwa ustąpił miejsca podziałowi poziomemu — dzielącemu ziemie województwa na 3 regiony gospodarcze. Dziś w podziale poziomym zachodzą b. poważne zmiany, albowiem z północnego okręgu rolniczego 3 powiaty a z okręgu środkowego — przemysłowego pow. kaliski zostają przyłączone do woj. poznańskiego.

Woj. łódzkie zajmuje obszar 19033,9 km², na którym w 1931 r. mieszkało 2,633.050 osób tj. 139,3 mieszkańców na 1 km². Łódź miasto wykazuje największą gęstość zaludnienia, bo 10387,5 mieszkańców na 1 km². Z kolei autor zastanawia się nad ruchem ludności w woj. łódzkim i stwierdza, że m. Łódź i powiaty: łódzki i brzeziński wchłonęły 131.083 osób czyli o 16.334 osób więcej niż straciły pozostałe powiaty woj. łódzkiego w wyniku emigracji. Przyczyną tak dużej imigracji do Łodzi i wymienionych dwóch powiatów był prawie wyłącznie przemysł.

Przemysł woj. łódzkiego ma charakter skoncentrowany. W przemyśle łódzkim w 1934 r. było zatrudnionych 111,212 robotników tj. 19,1% ogółu robotników zatrudnionych w całym państwie. Następnie autor omawia udział poszczególnych okręgów gospodarczych w zatrudnieniu przemysłu włókienniczego, odzieżowego i chemicznego w 1933 r., udział województwa łódzkiego w zatrudnieniu polskiego przemysłu przetwórczego w latach 1928—1933, udział woj. łódzkiego w uruchomieniu polskiego przemysłu przetwórczego w l. 1930—1933, udział woj. łódzkiego w produkcji polskiego przemysłu włókienniczego i chemicznego w l. 1929—1933, przy czym stwierdza, iż na produkcji przędzy woj. łódzkiego opiera się większość wyprodukowanych w Polsce tkanin, wyrobów dzianych i pokrewnych działów włókiennictwa. Ponadto udowadnia, że przemysł łódzki jest poważnym konsumentem węgla i energii elektrycznej a wreszcie obala tezę o szkodliwości przemysłu włókienniczego jako konsumenta walut obcych.

W rozdziale „Województwo łódzkie jako płatnik podatków" autor omawia rolę przemysłu i handlu woj. łódzkiego jako płatnika podatków na tle innych województw wzgl. innych wielkich ośrodków przemysłowych i handlowych w Polsce.

Z kolei autor przedstawił stan oświaty w Łodzi i w woj. łódzkim, akcentując specjalnie potrzeby szkolnictwa w Łodzi. Sprawy komunikacyjne uwypuklił na tle historycznym — jednocześnie wykazał ogromne zaniedbanie woj. łódzkiego pod tym względem, ponieważ przed wojną ziemie województwa ze względów stategicznych były świadomie upośledzone przez zaborczy rząd rosyjski.

Łódzkie województwo jako płatnik podatków bezpośrednich zajmuje drugie miejsce, a trzecie pod względem kwoty ustalonego obrotu za rok 1931, wynoszącego 11,9% całego obrotu w państwie. Tego rodzaju obrót wymagałby odpowiednika w kredytach Banku Polskiego i Banku Gospodarstwa Krajowego. Tymczasem kredyty gotówkowe B. G. K. w woj. łódzkim wynoszą 4,7% ogółu kredytów gotówkowych a więc mniej niż województwa krakowskie i lwowskie, posiadające charakter handlowy. Nie mniejsze zaniedbanie Łodzi występuje pod względem kredytu długoterminowego, co odbiło się bardzo poważnie

na ruchu budowlanym. Wskaźniki bowiem ruchu budowlanego w Polsce za rok 1931 wykazują, iż wszystkie województwa pod względem budowy domów prześcigają znacznie woj. łódzkie.

Wreszcie autor omówił stan finansów miejskich w okresie 1931/32—1934/35 i efekty inicjatywy prywatnej, której Łódź zawdzięcza budowę kolei fabryczno-łódzkiej, budowę miejskich tramwajów elektrycznych, elektrycznych kolei dojazdowych, gazowni, elektrowni, rzeźni łódzkiej i bałuckiej, a więc przedsiębiorstw obliczonych na zysk, oraz szereg instytucyj powstałych dzięki poczuciu obowiązku społecznego obywateli, np. domy familijne dla robotników, szpitale fabryczne, szpital w Kochanówku i wiele innych.

W końcowym słowie autor jeszcze raz daje wyraz przekonaniu, że Łódź była i jest nadal traktowana w sposób nie uwzględniający jej istotnych potrzeb i znaczenia gospodarczego. Łódź, to ziemia nieznana nie tylko dla szerokich kół społeczeństwa, ale i dla tych, „którzy autorytatywnie zabierają głos w sprawach naszego miasta" i dlatego książkę swoją autor uważa za podręcznik a raczej za przewodnik po nieznanym terenie.

Gdy przypomnimy, że autor omówił w swej książce wiele zagadnień, i z takiego punktu widzenia, z jakiego dotąd nie były publikowane, a przy tym wykazał w sposób jasny i dostatecznie udowodniony licznymi zestawieniami statystycznymi, że woj. łódzkie jako wielkie skupienie ludności i ośrodek dużego przemysłu jest istotnie upośledzone — musimy przyznać, że książka ta spełnia swoje zadanie w zupełności.

J. Warężak.

Maksimov A.: Sukonnye manufaktury v XVIII v. (K istorii manufaktur v Rossii). (Istorik marksist, 1935, kn. VIII — IX, s. 178—208).

Wymieniona praca mimo niewielkich rozmiarów daje wyraźny i wszechstronny obraz rozwoju przemysłu sukienniczego w Rosji w XVIII w. Znaczenie tej pracy jest tym większe, że dzieje sukiennictwa XVIII w. zawierają wiele ciekawego materiału dla ogólnej historii gospodarczej Rosji z epoki przytwierdzenia, samo zaś sukiennictwo od drugiej połowy XVIII w. odgrywało wybitną rolę w życiu przemysłowym Rosji.

Próby stworzenia fabryk sukienniczych robiono w Rosji już w 2-giej połowie XVII w. Poczynili je cudzoziemcy, ale założone przez nich fabryki nie tylko nie dawały zysku, lecz przynosiły wielkie deficyty. Sytuacja zmieniła się dopiero za czasów Piotra I, w okresie wielkiej wojny ze Szwedami. Wówczas zakładają fabryki sukiennicze z jednej strony kupcy i dworianie, z drugiej sam rząd. Jedną z pierwszych większych fabryk sukienniczych założył bogaty kupiec Miklajev, który wyszedł spośród włościan, zaczął od małego handlu, wzbogacił się następnie handlując z Baszkirami, Tatarami i różnymi plemionami Sy-

berii i doszedł w końcu do olbrzymiego majątku. Miklajev miał dwie garbarnie, dwie gorzelnie, 34 sklepy, kantory handlowe w Moskwie, Archangielsku, Syberii, na Kaukazie i w Persji, przez Archangielsk prowadził szeroki handel z Zachodem, przez Astrachań i Kiachtę ze Wschodem. Obroty jego były tak wielkie, że sam nie znał ich rozmiarów. Miklajev handlował początkowo suknem zagranicznym, następnie jednak założył własną fabrykę sukna w Kazaniu, który był ważnym centrum na skrzyżowaniu dróg handlowych i w pobliżu którego na bardzo szeroką skalę rozwijał się chów owiec, dających przy tym najlepszy gatunek wełny. Rozwojowi fabryki Miklajewa zaczęła grozić konkurencja ze strony państwowej fabryki sukna, założonej również w Kazaniu w r. 1714. Jednakże Miklajew zaczął uporczywą walkę z tą fabryką za pomocą łapówek, przekupstwa itd. W końcu dzięki jego szeroko obmyślonej taktyce, intrygom i łapówkom, w r. 1724 fabrykę państwową uznano za nieodpowiadającą celom i nie dającą należytych wyrobów i zysków i oddano ją we władanie Miklajewowi. — Prawie równocześnie z fabryką w Kazaniu założono też wielką fabrykę sukna w Moskwie. Założycielem jej był skarb państwa, ale następnie oddano ją w zarząd kompanii kupców. Rząd zaproponował udział w tej kompanii 14 kupcom, ale przystąpiło do niej tylko pięciu, uznając udział w niej za korzystny dla siebie. O władanie obu tymi fabrykami, kazańską i moskiewską, toczyły się potem długie i ostre spory między kupcami. Następnie, za czasów Piotra I i jego bliższych następców, założyli fabryki sukna prywatni przedsiębiorcy w różnych miastach Rosji europejskiej a nawet i Syberii. Fabryki sukna dawały zwykle wielkie zyski. Tzw. sukienniczy dwór w Moskwie dawał w r. 1725 22,6% zysku, w r. 1744 — 41%; fabryka kazańska w r. 1725 — 26,5%, w r. 1742 — 42%. Obok kupców otwierali fabryki sukna również bogaci dworianie, właściciele wielkich majątków, np. ks. Jussupow, który miał wówczas pięciomilionowy dochód roczny.

Maksimow dobitnie wykazał w swej pracy, że sukiennictwo w Rosji rozwijało się głównie, a nawet prawie wyłącznie dzięki inicjatywie prywatnej; rząd najwyżej tylko popierał prywatną inicjatywę. Praca Maksimowa w znacznym stopniu obala teorię Milukowa i niektórych innych badaczów, którzy starali się udowodnić, że przemysł fabryczny w Rosji w XVIII w. nie rozwinął się organicznie pod wpływem wewnętrznych potrzeb ludności, lecz został wytworzony przez rząd, kierujący się po części swymi praktycznymi potrzebami (np. potrzebą sukna dla wojska), po części teoretycznymi poglądami o konieczności rozwoju narodowego przemysłu.

Następnie Maksimow wyjaśnił dokładnie zagadnienie składu robotników we fabrykach sukienniczych, ich pochodzenie, stan prawny i gospodarczy, warunki pracy, ich walki o polepszenie bytu itd., podkreślając dążenia właścicieli fabryk do przytwierdzenia robotników do fabryk i w ogóle do „pozagospodarczego przymusu". *W. Zaikyn.*

Franzke Karl: Die oberschlesischen Industriearbeiter von 1740—1886. (Schriften des Osteuropa-Institutes in Breslau. Neue Reihe Heft 4). Breslau, Priebatsch's Buchhandlung, 1936. Str. VIII + 128.

Wrocławski Instytut Europy Wschodniej tłumaczy się w przedmowie z niedoskonałości pracy, której zaletę widzi w ujęciu w jedną całość obszernej literatury. Tego autorowi odmówić nie można, choć źródła polskie wykorzystał w małym tylko stopniu. Pod pozorem pracy naukowej dał obraz ludności rzekomo narodowo bezbarwnej, którą do polskości pobudzić miała dopiero specjalna propaganda. To, co o tej propagandzie pisze, jest z całej książki — choć tendencyjne — najciekawsze, gdyż autor nie ogranicza się do wykorzystania źródeł drukowanych, Lauberta, Lattermanna itd., ale sięga do archiwaliów. Pozwala mu to na cenne uzupełnienia np. życiorysu wybitnego działacza na Śląsku, Wielkopolanina, dra med. Franciszka Chłapowskiego (1846 do 1923); znaliśmy jego zasługi dzięki prof. A. Wrzoskowi i X. Szramkowi; cytaty Franzkego z akt Archiwum Państwowego we Wrocławiu dają tym zasługom nowe świadectwo. Dwa ostatnie rozdziały (stronic 20) — to oddzielna rozprawa, a co najmniej odrębna część książki. Bohaterami tu są nie robotnicy śląscy, ale „agitatorzy wielkopolscy", których działalność jest umyślnie bardzo silnie podkreślona, żeby uwypuklić rzekomą bierność Ślązaków.

Ale polskość ludności robotniczej Śląska przebija wbrew woli autora — przez całe dzieło; stwierdza ono powolne tylko postępy niemczyzny, przypływ ludności polskiej z b. Kongresówki i z b. Galicji itd.

Gospodarcza strona zagadnienia robotniczego na Śląsku nie znalazła we Franzkem historyka-nowatora. Chce on połączyć w sobie historyka rozwoju przemysłowego i stosunków rolnych. Zniesienie poddaństwa osobistego przez Steina po pokoju tylżyckim uważa za niezmiernie doniosły fakt dla rozbudowy kopalń i hut, potrzebujących tanich rąk roboczych; uznaje go za przełomowy, kończy nim okres pierwszy i zaczyna drugi, który doprowadza do r. 1886 jako do czasu wprowadzenia ubezpieczeń socjalnych przez Bismarcka. W rzeczywistości ani reforma Steina ani reforma Bismarcka nie dały efektu natychmiastowego w psychice robotnika, w warunkach jego pracy itd. Dla historii społecznej Śląska podobnie jak dla gospodarczej musimy liczyć się z innym podziałem na okresy i jako daty zasadnicze uważać r. 1769 (pruski przywilej górniczy), r. 1800 (powstanie nowoczesnego przemysłu), r. 1840 (rozwój hutnictwa żelaza), r. 1871 (początek okresu wielkiego kapitału). Kwestia robotnicza nie powinna być przedstawiona odrębnie od stanu produkcji ani od ogólnych warunków życia gospodarczego, inaczej otrzymamy, jak u Franzkego, obraz bez tła.

Data r. 1806 jest w ogóle niezrozumiała. Zniesienie poddaństwa w Prusach, obrane przez autora jako moment przełomowy, dokonało się w rok później (edykt królewski z dn. 9 października 1807). Rok 1806 jest pod innym względem bardzo ważny: stracił Śląsk wtedy auto-

nomię prowincjonalną, a Skarb Śląski uległ likwidacji. Ale to nic wspólnego nie ma z podziałem historii kwestii robotniczej na okresy.

Lata 1806—1886 to przeciąg czasu, obejmujący tak różne sytuacje ekonomiczne, że i pod społecznym względem uznanie tych lat za jeden okres odbija się ujemnie na przejrzystości obrazu. Zdaje się, że względy czysto polityczne kierowały autorem w doborze tych dat, które przypominają postacie Fryderyka II, Fryderyka Wilhelma III i Bismarcka.

Niezrozumienie pierwiastków duchowych w życiu robotnika śląskiego obniża wartość dzieła. Nie można mu jednak odmówić zalet w przedstawieniu niektórych kwestii materialnych, np. mieszkaniowej.

Wiadomość, że Huta Piłsudski jest jedynym w Polsce producentem stali bessemerowskiej, nie odpowiada prawdzie; i ona od dawna zaprzestała tej produkcji, dla naszych warunków nieodpowiedniej.

W. Olszewicz.

Hempelmann A.: Die Minerva, Schlesische Hütten-, Forst- und Bergbau-Gesellschaft. Ein Beitrag zur Geschichte der oberschlesischen Industrie. Berlin, Deutsche Betriebswirte-Verlag G. m. b. H. (1936). Str. 90 + 6 nlb.

Założona w r. 1855 a zlikwidowana w r. 1875 spółka akcyjna „Minerva" zasługuje na uwagę polskiego czytelnika. Spółka ta objęła i prowadziła na Górnym Śląsku szereg hut, pochodzących jeszcze z XVIII wieku, z majątku hr. Colonnów, lub założonych albo nabytych przez ich dziedzica hr. Andrzeja Renarda. Był to wielki kompleks hutniczy, który Renard w r. 1855 wraz z obszernymi lasami wniósł do założonej przez siebie spółki „Minerva". W zamian otrzymał akcje, które częściowo sprzedał; przestał reprezentować większość ale zatrzymał prezesurę, którą po jego śmierci objął syn, Jan. W gronie akcjonariuszy wciąż były spory, założyciela oskarżono o za wysokie oszacowanie aportu w naturze, o ukrycie dewastacji lasów itd. Spór zakończył się w r. 1869 na walnym zebraniu, na którym większość (bankierzy-żydzi) uchwaliła likwidację spółki i sprzedaż jej majątku hutniczego w ręce nowej spółki akcyjnej, którą stała się „Oberschlesische Eisenbahn-Bedarfs A. G." Ten to majątek, o ile położony w granicach woj. śląskiego, stanowi główną podwalinę S. A. „Huta Pokój"; reszta, pozostała w granicach Niemiec, weszła do koncernu gliwickiego „Oberhütten".

Dla Hempelmanna, zwolennika narodowego socjalizmu, historia „Minervy" jest przede wszystkim nowym dowodem konieczności zwalczania anonimowego kapitału akcyjnego, który przeciwstawia osobistej własności i nie przypadkowemu, ale ciągłemu, niespekulacyjnemu zainteresowaniu dawnych właścicieli. Jest też historia ta świadectwem, jak wielkie znaczenie ma zachowanie wszelkich ostrożności w oszacowaniu aportów w naturze i w doborze kierowników.

Hempelmann przedstawił dzieje gospodarki w „Minervie" i spekulację jej akcjami w formie na ogół wiernej i interesującej. Warto zwrócić przy tej sposobności uwagę na ważne źródło, jakim dla historii przedsiębiorstw może być prasa. Hempelmann dużo z niej korzysta, m. in. z tygodnika frankfurckiego „Der Aktionär", i cytatami ożywia swój wykład. Natomiast nie przytacza cennego opracowania historii majątku hr. Colonna, hr. Renarda i S. A. „Minerva" w specjalnym zeszycie („Obersbedarfs-Nummer") czasopisma berlińskiego „Deutsche Industrie — Deutsche Kultur" r. X (1917) nr 12.

Charakterystyka hr. Andrzeja Renarda również nie jest kompletna: brak w niej wiadomości o jego działalności poza-śląskiej. Przejawiła się ona u nas na terenie kolei Warszawsko-Wiedeńskiej. Renard był główną osobą w konsorcjum, które potrafiło pozyskać poparcie rządu rosyjskiego i dzięki temu w r. 1857 opanowało kolej. Niemcy i język niemiecki mieli na niej odtąd wyjątkowe prawa, które im odebrał dopiero w r. 1869 Leopold Kronenberg, przejmując kolej po uciążliwej, 7 lat trwającej walce. Ten germanizatorski epizod z dziejów naszego kolejnictwa (naszym zdaniem związany z hutniczą działalnością Renardów), znany jest w literaturze m. in. dzięki H. Hilchenowi (Historia Drogi Żelaznej Warszawsko-Wiedeńskiej, Warszawa 1912) i K. Strasburgerowi (w dziele zbiorowym: Leopold Kronenberg, Warszawa 1922).

Ale i bez tego szczegółu jest książka Hempelmanna interesującym przyczynkiem do gospodarczej historii Śląska, dobrą ilustracją dla krytyka „grynderskiej" na nim działalności. Oby była pobudką dla monograficznego opracowania innych przedsiębiorstw. *W. Olszewicz.*

Klötzner Kurt: Die Lodzer Textilindustrie in der Krise. Łódź 1936, str. 116.

Ciekawe zagadnienie łódzkiego przemysłu włókienniczego w czasie kryzysu autor ujął w dwóch rozdziałach, poprzedzonych wstępem. We wstępie autor przedstawił ogólny zarys rozwoju łódzkiego przemysłu bawełnianego od 1816 r., dzieląc go na 7 etapów rozwojowych, a mianowicie: 1816—1851, 1851—1877, 1877—1914, 1914—1919, 1919—1925, 1926—1928, 1929—1933, a nadto wyjaśnił znaczenie łódzkiego przemysłu bawełnianego w polskim przemyśle bawełnianym i w polskiej polityce gospodarczej w ogóle.

W części pierwszej autor zajął się przemysłem, omawiając jego ilość i wielkość, techniczny stan wytwórczości, finansowe położenie przedsiębiorstw, stwierdzając, że w 1932 r. było 684 zakładów czynnych, zatrudniających 67.395 robotników. Z kolei autor omawia wytwórczość, produkcję, poświęcając szereg uwag surowcom i materiałom pomocniczym, sile roboczej i kosztom, kończąc tę część omówieniem sprzedaży wewnętrznej i zewnętrznej oraz bilansów handlowych z lat 1926—1932.

W rozdziale drugim opisuje autor łódzki przemysł włókienniczy

na tle światowego kryzysu na rynku tekstylnym, przy czym zastanawia się nad przyczynami i następstwami kryzysu, nad kartelem włókienniczym, państwową polityką gospodarczą a w szczególności bankowością i kredytami, robocizną, kosztami, cenami i sprzedażą.

J. W.

Nef John U.: A Comparison of Industrial Growth in France and England from 1540 to 1640. (The Journal of Political Economy. Vol. XLIX, Nr 3, 4 i 5. Chicago 1936).

John U. Nef, profesor ekonomii na Uniwersytecie w Chicago, dał się poznać jako badacz historii gospodarczej Anglii przez poważne, dwutomowe dzieło, pt. „The Rise of the British Coal Industry", opublikowane w 1932 roku. W dwa lata później (1934) ogłosił on na łamach czasopisma „The Economic History Review" artykuł pt. „The Progress of Technology and the Growth of Large-Scale Industry in Great Britain, 1540—1640".

W pierwszej z wymienionych prac przeprowadził autor szczegółowe studium rozwoju przemysłu węglowego i wykazał jego wielki wpływ na ogólny wzrost kapitalizmu przemysłowego w Anglii. Rezultatem tej pracy jest stwierdzenie, że ogólnie znaną rewolucję przemysłową z lat 1760—1870 poprzedziła w Anglii „wczesna rewolucja przemysłowa", zapoczątkowana w czasach Elżbiety i trwająca do XVIII wieku. Następnie, że przemysł węglowy był wybitnie silnym czynnikiem w rozwoju gospodarczym Anglii.

Natomiast w artykule, z kolei powyżej wymienionym, prof. Nef rozpatruje sprawę, jak dalece postęp w technologii w latach 1540—1640 wpłynął na rozwój kapitalistycznej organizacji produkcji na wielką skalę w Anglii. Dochodzi przy tym do wniosku, że wyraźne zmiany w technice produkcji i wybitna koncentracja kapitału zaczęta w czasach Elżbiety doprowadziła bezpośrednio do olbrzymiego postępu przemysłowego w XVIII i XIX stuleciu. Wzrost industrializmu brytyjskiego należy traktować raczej jako długi proces, sięgający wstecz do połowy XVI wieku i dochodzący do ostatecznego rozkwitu w końcu XIX wieku. Nie jest on, jak dotąd utrzymywano, nagłym zjawiskiem, związanym wyłącznie z XVIII i XIX stuleciem. „Rewolucji" handlowej w Anglii w XVI—XVIII wieku towarzyszyła „rewolucja" przemysłowa, wywołująca głębokie przeobrażenia i szybki postęp w produkcji. Te twierdzenia autora są zgodne z wnioskami innych historyków, przeprowadzających w ostatnich czasach gruntowne badania nad przemysłem angielskim XVI—XVIII wieku (Heaton, Hamilton, Wadsworht i Mann). Niemniej prof. Nef swoje wnioski w tym kierunku postawił najwyraźniej i najsilniej uargumentował.

W ścisłym związku z poprzednimi pracami autora pozostaje obecnie (1936) ogłoszona rozprawka na temat: „Porównanie przemysłowego rozwoju Francji i Anglii w okresie 1540—1640". Przez to porównanie

wzrostu przemysłu angielskiego z francuskim, najsilniej konkurującym z pierwszym, pragnął prof. Nef uzyskać ocenę postępów w przemyśle angielskim oraz wykryć czynniki, które specjalnie sprzyjały i oddziałały na te postępy.

Samo porównanie nastręcza poważne trudności wobec braku dla tych czasów odpowiedniej statystyki. Autor zmuszony był obrać drogę okrężną: ponieważ istnieje ścisła zależność między wzrostem przedsiębiorstw na wielką skalę (kapitalistycznych) a rozmiarami produkcji, śledzenie wzrostu produkcji pozwala na ocenę postępu w kapitalistycznej organizacji przemysłu. Autor po kolei opisuje stan i rozwój każdego działu przemysłu francuskiego w badanym okresie i zestawia go z angielskim. A więc w poszczególnych rozdziałach rozpatruje produkcję soli, szkła, budownictwo okrętowe, kopalnictwo węgla, hutnictwo, metalurgię, budownictwo, przemysł tekstylny i tak zwane przemysły „nowe", do kórych zalicza drukarstwo, papiernictwo, cukrownictwo, produkcję mydła, prochu i przemysł tytoniowy. Te ostatnie wymagały znacznego kapitału stałego i od początku były organizowane na zasadach kapitalistycznych, podczas gdy „stare" przemysły szybko przechodzą do systemu kapitalistycznego, względnie go rozwijają pełniej. Oczywiście dane statystyczne, jakimi posługuje się autor, są szczupłe, niejednokrotnie niezbyt pewne i dokładne, ale mimo to wspomagane wiadomościami opisowymi i bardzo wnikliwą interpretacją, dają obraz rozmiarów produkcji dostatecznie wyraźny, aby sądzić o stosunku rozwoju obu przemysłów: angielskiego i francuskiego. Różnice zaznaczają się ostro niemal w każdej dziedzinie przemysłu, przyczym stanowczą przewagę w postępie ma Anglia. W produkcji artykułów luksusowych Francja utrzymuje wprawdzie przodownictwo, ale ich rola i znaczenie stale maleje w stosunku do wzrostu znaczenia masowej produkcji artykułów codziennego użytku w Anglii, idącego w parze z poważnym zmniejszaniem kosztów produkcji. Jedynie w zakresie drukarstwa i papiernictwa organizacja produkcji była w obu krajach analogiczna.

Przewodnictwo Anglii w kapitalizmie przemysłowym, którego istnienie autor stwierdza już w badanym okresie, tłumaczy autor ekspansją, jaką we wszystkich dziedzinach życia ekonomicznego Anglicy objawiają. Była ona wynikiem odmiennego światopoglądu w Anglii i na kontynencie. W Anglii już w XVI wieku utrwaliła się wiara w wielkie korzyści, jakie dla ludzkości płyną z postępu materialnego. Natomiast Francja dłużej tkwiła w średniowiecznej filozofii, niesprzyjającej postępowi nauk przyrodniczych i technicznym wynalazkom.

Rozprawa prof. Nef'a jest niezmiernie interesująca i cenna zarówno ze względu na swoje wyniki, jak i ze względu na głęboką analizę faktów i umiejętną konstrukcję obrazu, opartą na skąpych, fragmentarycznych wiadomościach. Wyniki jej są szczególnie ważne dla badaczy rozwoju kapitalizmu. *S. Hoszowski.*

Alberg Michał: Cynk, ołów i materiały pochodne. Monografia gospodarcza. Katowice, Instytut Śląski, 1936, s. 86. (Rozdz. I: Szkic historyczny).

Gąsiorowska Natalia: Górnictwo i hutnictwo w Polsce. Lwów, Państw. Wyd. Ks. Szk., 1937, s. 160+2 mapy. (Z cyklu „Ludzie i praca, t. I).

Giziński Bronisław: Postępy przemysłu chemicznego na Śląsku za czasów polskich. Katowice, Instytut Śląski, 1936, s. 30. 8° (Zagadnienia gosp. Śląska. Odczyty i rozprawy, Nr 6).

Małysz Franciszek: Z kraju czarnych diamentów. Popularny zarys dziejów kruszców i żelaza. T. I: Wiadomości o górnictwie i hutnictwie śląskiem czasów Tacyta i średniowiecza do końca XIX w. z uwzględnieniem starożytnego Wschodu. Mysłowice, nakł. Drukarni Ludowej, 1936, s. 126. 8°.

Piernikarczyk Józef: Wpływ i udział Anglików w tworzeniu wielkiego przemysłu na Górnym Śląsku. Mikołów, nakł. autora, 1936, s. 48. 8°.

Rasimowicz Tadeusz: Szkice o węglu. Warszawa, Prabucki i Płocha, 1936, s. 161. 8°.

Winter Krzysztof z Żegania: Kuźnic skląskich i kopalń opis i oznaczenie krótkie oraz Melchior Severus — Wiersz pochwalny (tekst łaciński) wraz z przekładem polskim Alfreda Kowalkowskiego, wydał i krytycznie opracował Wincenty Ogrodziński. Katowice, Instytut Śląski, 1937, s. XXXIII+43. 8°.

Ziembicki Witold: Morszyn. Miejscowość — saliny — zdrojowisko. Szkic historyczny. (Kosmos, seria A. — Rozprawy, rocz. 62, 1937, z. III, s 1—91).

Sameš Č.: Z historie vaření piva v Třebíči. Třebíč 1936, s. 63.

Šmída Josef: Hospodářská politika vlády a brněnské textilní cechy v XVIII. století. (Časopis společnosti přátel starožitností čsl., 43, 1935, s. 37—44 i 78—83).

Vilikovský Václav: Dejiny zemědělského průmyslu v Československu. (Od nejstarších dob až do vypuknutí světové krise hospodářské). Praha 1936, s. 948. (Publikace minist. zemědělství, č 91).

Zuman František: Posázavské papírny. Praha, Archiv pro dějiny průmyslu, 1936, s. 116+4 nlb. +30 tabl. (Dzieje 14 papierni położonych nad rzeką Sázava, dopływem Wełtawy).

Zuman F.: Instrukce sklářské huti ze 17. stol. (Odb. z časop. „Bezděz", roč. VII, 1936, s. 7).

Zuman F.: České granáty. Příspěvek k dějinám jejich těžení. (Časopis pro dějiny venkova. XXIV, 1937. č. 1, s. 8—20; č. 2, s. 79—93).

Baklanov N. B.: Technika metallurgičeskogo proizvodstva XVIII veka na Urale. Moskva-Leningrad, Socekgiz, 1935, s. 324. (Izvestija GAIMK, vyp. 134).

Fabrika „Krasnyj Perekop. B. Jarosl. bolšaja manufaktura, 1722—1933. Pod red. F. Samojlova. Tom I: Pajalin N. P., Volžskie tkači, 1722—1917. Moskva 1936, s. 400 (3).

Judickij A. D.: Jevrejskaja buržuazija i jevrejskij proletarjat v tekstilnoj promyšlennosti w pervoj polovine XIX veka. (Istoričeskij Sbornik Akad. Nauk SSSR, kn. 4, 1935, s. 108—182).

Kašincev D.: Gornozavodskaja promyšlennost' Urala i krest'janskaja vojna 1773—1774 godov. (Istorik Marksist, 1936, kn. 1, s. 133—185).

Ljubomirov P. G.: Načalnye momenty v istorii chlopčatobumažnoj promyšlennosti v Rossii. (Istoričeskij Sbornik Akad. Nauk SSSR., kn. 5, 1936, s. 39—76).

Sigov S. P.: Očerki po istorii gornozavodskoj promyšlennosti. Sverdlovsk, Sverdlgiz, 1936, s. 295.

Šmidt R. V.: Očerki po istorii gornogo dela i metalloobrabatyvajuščego proizvodstva v antičnoj Grecii. (Iz istorii materialnogo proizvodstva antičnogo mira. Moskva - Leningrad, Socekgiz, 1935, s. 222—342). (Izvestija GAIMK., vyp. 108).

Perić Jelka: Povijest šibenskich solana. (Zbornik za narodni život i običaje južnih Slavena, XXX, 1936, s. 27—42). (historia salin w Šibeniku).

Skarić Vladislav: Stari turski rukopis o rudarskim poslovima i terminologji. (Stary turecki rękopis o pracy górników i jego terminologia). (Spominik srpske kralj. Akademije, 79, 1936, s. 4—25).

Bartscherer Agnes: Zwei Beiträge zur Geschichte des Brauwesens in Mitteldeutschland. (Gesellschaft f. d. Geschichte... d. Brauwesens, Jb. 1936, s. 39—65).

Breyer A.: Die Anfänge des deutschen Weberei- und Tuchmachergewerbes in Mittelpolen. (Deut. Monatshefte in Polen, Jg. 3, 1936, H. 3/4, s. 189—199).

Chronik, Die, der Feldmühle. Fünfzig Jahre Feldmühle 1885—1935. Hrsg. von der Feldmühle, Papier- u. Zellstoffwerke A. G. Stettin 1935, s. 402. 2°. (Historia wielkiego przedsiębiorstwa przemysłowego Feldmühle-Stettin).

(Decken H. u. Wagenführ R.): Entwicklung und Wandlung der Sachgüterproduktion. (Vierteljahrshefte f. Konjunkturforschung, Jg. 11, 1936, Tl. A., H. 2, s. 145—163).

Eisenbeiss J.: Der Wettbewerb im norddeutschen Braugewerbe vom 14. bis 18. Jahrhundert unter Berücksichtigung der Braumarke. Leipzig, Deichert, 1936, s. 92. 8°. (Archiv f. Beitr. zum deut., schweiz. u. skandinav. Privatrechte, H. 21).

Fatthauer H.: Die bremischen Metallgewerbe vom 16. bis zur Mitte des 19. Jhs. Bremen, Geist, 1936, s. 207 8°. (Veröff. aus dem Staatsarchiv d. freien Hansestadt Bremen, Bd. 13).

Groba Kurt: Der Unternehmer im Beginn der Industrialisierung Schlesiens. Breslau, Histor. Kommission f. Schlesien, 1936, s. 31.

Hahn W.: Entwicklung des Absatzes und der wirtschaftlichen Lage der polnischen Kohlenindustrie in den Jahren 1923—1935. (Ostraum-Berichte. Breslau, H. 3/4, 1936, s. 1—222).

Hassler F.: Gottlieb Daimler (1834—1900) und Carl Benz (1844—1929). (Die grossen Deutschen, Bd. 4, 1936, s. 244—256).

Hirsch E.: Die Erfindung des böhmischen Kristallglases. (Mitteil. d. Ver. f. Geschichte der Deutschen in Böhmen, Jg. 74, 1936, H. 1/2, s. 12—66. (Przyczynek do historii hutnictwa szklanego w połud. Czechach w XVII w.).

Huber H.: Das Brauwesen der vormaligen Angerkloster-Brauerei in München. (Gesellsch. f. d. Geschichte... d. Brauwesens, Jb. 1936, s. 84—104).

Klante Mg: Schlesisches Glas im Wandel der Jahrhunderte. (Schlesische Geschichtsblätter, VIII, 1936, s. 111—131+2 mapy).

Knöpfler J. F.: Die Landbrauereien in Alt-Bayern 1580. (Gesellsch. f. d. Gesch. d. Brauwesens, Jb. 1936, s. 74—83).

Kürenberg J. v.: Krupp. Kampf um Stahl. Berlin, Krüger, 1936, s. 350. 8°. (Historia rodziny i firmy Krupp do śmierci Alfreda Krupp'a, po części w formie beletrystycznej).

Matschoss C.: Werner v. Siemens, 1816—1892. (Die grossen Deutschen, Bd. 3, 1936, s. 557—572).

Meister W.: Zur Geschichte des Filzteppichs im 1. Jahrtausend n. Chr. (Ostasiatische Zeitschrift, Jg. 12, 1936, H. 1, s. 56—61+2 tabl.).

Mickwitz G.: Die Organisationsformen zweier byzantinischer Gewerbe im 10. Jahrhundert. (Byzantinische Zeitschrift, 36, 1936, s. 63—76).

Poll L.: Das Brauwesen des Klosters Prüfening. Berlin, Ges. f. d. Gesch. u. Bibliogr. d. Brauwesens, 1936, s. 206. 8°.

Rieth A.: Anfänge und Entwicklung der Tauschiertechnik. (Eurasia septentrionalis antiqua, Bd. 10. Helsinki 1936, s. 186—198).

v. Rohr M.: Zur Geschichte der Zeissischen Werkstätte bis zum Tode E. Abbes. Neue Aufl. Jena, Zeiss, 1936, s. 128. 4°.

Schlüter W.: Die geschichtliche Entwicklung des preussischen Bergpolizeirechts. (Zeitschr. f. Bergrecht, Jg. 76, 1936, H. 2/3, s. 293—353).

Schubert Hans: Geschichte der nassauischen Eisenindustrie von den Anfängen bis zur Zeit des dreissigjährigen Krieges. Marburg, Elvert, 1937, s. 534.

Schulze Albert: Die Kleinschmiedegilde zu Braunschweig. Braunschweig, Appelhans, 1936, s. 133. 8°. (Przyczynek do historii przemysłu metalowego w Dolnej Saksonii).

v. Schumann H. J.: Standortsänderungen der Industrien in Grossbritannien seit dem Kriege. Langensalza, J. Beltz, 1936, s. 99.

Seraphim Ernst: Die Braunschweiger Spiegelfabrikanten in Nordlivland. (Baltische Monatshefte, 1936, H. 3, s. 145—161).

Spohr Otto: Industriepolitik und industrielle Entwicklung Ungarns in der Nachkriegszeit. (Ungarische Jahrbücher, 15, 1935/36, s. 41—61).

Strieder J.: Alfred Krupp, 1812—1887. (Die grossen Deutschen, Bd. 3, 1936, s. 542—556).

Technik-Geschichte. Beiträge zur Geschichte der Technik und Industrie. Hrsg. v. c. Matschoss. Bd. 25 (1936). Berlin, V. D. I.-Verlag, (1936), s. 164. 4°. (Tom powyższy zawiera m. inn. rozprawy dotyczące kwestii zaopatrywania w wodę i kanalizacji od czasów starożytnych aż do nowożytnych, historię ogrzewania miast oraz techniki gazowej i elektrotechniki).

Thiermann Agnes: Die Industrie am seetiefen Wasser, eine Standortsbetrachtung der bremischen Industrie. Quakenbrück 1936, s. 101. (Przedstawia rozwój przemysłu i handlu Bremy od r. 1870).

Wagenführ Rolf: Zur Entwicklung der Investitionstätigkeit vor dem Kriege. (Vierteljahrshefte zur Konjunkturforschung, Jg. 10, 1936, Teil A, s. 405—417).

Weisz L.: Die zürcherische Exportindustrie. Ihre Entstehung und Entwicklung. Wirtschaftsgeschichtliche Untersuchungen. Zürich, Verl. d. Neuen Zürcher Zeitung, 1936, s. 237. 8°.

Wiedemann P.: Zur Geschichte der gewerblichen Bierbrauerei in Altwürttemberg. (Ges. f. d. Gesch. ... d. Brauwesens, Jb. 1936, s. 114—139).

Wild J.: Der Braumeister in der Entwicklungsgeschichte des Brauwesens. (Gesellschaft f. d. Gesch. ... d. Brauwesens, Jb. 1936, s. 7—22).

Baud Paul: Une industrie d'Etat sous l'ancien régime. L'exploitation des salines de Tarentaise. (Revue d'hist. écon. et soc., XXII—XXIII, 1934—1936. Paris 1936, nr 2—4, s. 149—281+7 tabl.).

Blum André: Les origines du papier, de l'imprimerie et de la gravure. Paris, Éditions de la Tournelle, 1935, s. 252. 8°.

Bondois Paul-M.: Le développement de l'industrie verrrière dans la région parisienne de 1515—1665. (Revue d'histoire écon. et soc., XXIII, 1936—37, s. 49—72).

Brunet Pierre: Daubenton et l'industrie lainière en France au XVIII-e siècle. (Annales de Bourgogne, 1936, fasc. 1).

Delamain R.: Histoire du Cognac. Paris, Stock, 1935, s. 144.

Denucé J.: Les tapisseries anversoises, fabrication et commerce. Anvers, Édition de Sikkel i La Haye, M. Nijhoff, 1936, s. LXX +422. 8°. (Sources pour l'histoire de l'art flamand, t. IV).

Drouin Alice: Les marais salants d'Aunis et de Saintonge (jusqu'en 1789). (Revue de Saintonge et d'Aunis, 45, 1936, s. 293—313).

Dusaugey Ernest: Souvenirs de l'époque héroique de

l'électricité. Au pays de la houille blanche. Grenoble, Librairie dauphinoise, 1935, s. 131. 18°. (Dzieje technologii elektrycznej).

Pennock J. A.: La question du sucre en Europe depuis la guerre mondiale. Paris, Baillère, 1935, s. 254. 8°.

Prost Eugène: La métallurgie en Belgique et au Congo belge; historique, situation actuelle. Liège, Thone, 1936, s. 340.

Burns Arthur R.: Decline of Competition; a Study of the Evolution of American Industry. New York, Mc Graw-Hill, 1936, s. XIV+619.

Court W. H. B.: A Warwickshire Colliery in the Eighteenth Century. (The Economic History Review, vol. VII, 1937, s. 221—228).

Crump W. B. and Ghorbal G.: History of the Huddersfield Woollen Industry. Huddersfield, Alfred Jubb et Son, 1936, s. 132.

Frankel S. H.: Return to Capital invested in the Witwatersrand Gold-Mining Industry, 1887—1932. (The Economic Journal, 45, 1936, s. 67—76).

Nef J. U.: Note on the Progress of Iron Production in England, 1540—1640. (The Journal of Political Economy, vol. 44, 1936).

Schevill F.: History of Florence from the Founding of the City through the Renaissance. New York, Harcourt, Brace, 1936, s. XXXIV + 536.

Thomas John: The Pottery Industry and the Industrial Revolution. (Economic History — A Supplement of The Economic Journal, vol. III, 1937, Nr 12, s. 399—414).

Morandi Rodolfo: Storia della grande industria in Italia. 2. ed. 1935.

Solmi A.: Le corporazioni nel medio evo. Milano 1934.

Schlugleit D.: Antwerpsche Goudsmeden en Zilverdrijvers in de samenleving. Einde XV-e — begin XVI-e eeuw. (Bijdragen tot de Geschiedenis, 26, 1935, s. 185—211). (Antwerpscy złotnicy i „obrabiacze" srebra w XV—XVI w.).

Borg T.: Guld- och silversmeder i Finland. Deras stämpler och arbeten 1373—1873. Helsinki 1935, s. 528.

Söderberg Tom: Det svenska bergsbrukets uppkomst i nyare forskning. (Historisk Tidskrift, 56, 1936, s. 105—122).

VII. Handel i komunikacje.

Wysłouch Seweryn: Posługi komunikacyjne w miastach W. Ks. Litewskiego na prawie magdeburskiem do połowy XVI w. (Instytut Naukowo-Badawczy Europy Wschodniej, Sekcja Historyczna Nr 2). Wilno 1936, str. 2 nlb. + 207 + 1 nlb.

Z szeregu posług, obciążających ludność miast litewskich, osadzonych na prawie magdeburskim, obrał autor jako przedmiot badania posługi komunikacyjne, ograniczając się przy tym do rozpatrzenia wyłącznie świadczeń komunikacyjnych na potrzeby posłów i gońców hospodarskich, pomijając zaś powinności mostowe i drogowe ze względu na dwoisty ich charakter na terenie miast. Z jednej strony bowiem zaspokajały one potrzeby gminy miejskiej, z drugiej zaś służyły interesom państwowym jako część ogólnego systemu komunikacyjnego. Rozważania swe rozpoczyna autor zasadniczo od czasów w. ks. Witolda, dla których zachowała się pewna ilość źródeł, wnioskami tylko sięgając w głąb XIV w. Kończy przegląd zagadnienia na roku 1558, w którym wydana została „ustawa o podwodach", zmieniająca charakter obciążenia wskutek zastąpienia posługi niesionej w naturze przez specjalny podatek podwodowy.

Uwzględniając niezbyt zresztą obszerną literaturę przedmiotu, która w dodatku kwestią posług komunikacyjnych zajmowała się ubocznie tylko, i opierając się na bardzo wyczerpująco zebranym materiale źródłowym zarówno drukowanym (dokumentalnym i kronikarskim) jak archiwalnym (Metryka Lit. z Archiwum Główn. Akt Dawnych w Warszawie), dał autor dzieło, pod każdym względem zasługujące na uwagę.

Już rozdział I mimo ogólnego swego charakteru przynosi szereg cennych zdobyczy. Dokonawszy przeglądu pomników prawodawstwa W. Ks. Litewskiego, przede wszystkim przywilejów ziemskich ogólnych i dzielnicowych i stwierdziwszy, że organizacja środków komunikacyjnych na potrzeby państwowe w pierwszej połowie XV w. znajdowała się pod specjalną opieką władz centralnych, kreśli autor na podstawie danych źródłowych załamanie i r o z k ł a d działającej dotąd prawidłowo i jednolicie na całym obszarze państwa instytucji. Rozkład ten, dający się śledzić w drugiej połowie XV i pierwszej XVI w., postępujący równolegle z upadkiem władzy monarszej, a narażający na szwank najżywotniejsze interesy państwowe, musiał pobudzić i doprowadzić do reformy, zakończonej wspomnianą ustawą z 1558 roku. Następnie przechodzi autor do przedstawienia f u n k c j o n o w a n i a a p a r a t u k o m u n i k a c y j n e g o na Litwie w dobie jego najsprawniejszego działania tj. w początkach XV w. pod kątem widzenia częstotliwości, liczebności i różnorodności potrzeb w związku z obsłużeniem rozmaitego rodzaju orszaków podróżnych, uprawnionych do korzystania z niego. Rozpatrzenie tej działalności pozwala autorowi wykazać, jak wielkim ciężarem, szczególnie dla miast, była odnośna powinność. Przytoczone w tym miejscu fakty i cyfry, ilustrujące rozmiary omawianych posług w niektórych ośrodkach W. Ks. oraz wydatków z nimi związanych, poparte dla uwypuklenia tabelką, unaoczniającą siłę nabywczą ówczesnego pieniądza na Litwie, byłyby może bardziej wyraziste w zestawieniu z wysokością płaconej przez miasta serebszczyzny. Tak np. w Brześciu, gdzie według danych autora koszty utrzymania aparatu komunikacyjnego wynosiły 200 k. gr., przewyż-

szały one dość znacznie kwoty wymienionego podatku (w 1529 r. — 150 k. gr., w 1534 — 200 k. gr., w 1551 — 100 k. gr. Zob. Downar-Zapolskij: Gosudarstw. chozjajstwo W. Kn. Lit. Dodatki, str. CV).

W dalszym ciągu rozważań autor zajmuje się wyłącznie problemem posług komunikacyjnych w miastach magdeburskich W. Ks. W rozdziale II, idąc za Leontowiczem, na podstawie analizy przywilejów miejskich pogłębia i rozwija rozróżnienie dwóch rodzajów posług: 1. na potrzeby gospodarcze dworów i zamków hospodarskich i 2. na potrzeby komunikacji państwowej. Ważne to rozróżnienie, aczkolwiek nie znajduje wyraźnego potwierdzenia źródłowego, pozwala zrozumieć niejasne, w zestawieniu z brzmieniem przywilejów, zjawisko faktycznego — mimo zwolnień — pełnienia przez ludność służby komunikacyjnej. Dochodzi tu bowiem autor do wniosku, że zwolnienia przywilejów, pozostające w związku z dążnościami reformistycznymi społeczeństwa i władców, odnoszą się wyłącznie do pierwszej grupy posług. W zakresie utrzymanych w całej rozciągłości posług na cele komunikacji państwowej, mimo rozbieżności norm prawnych, praktyka była mniej więcej jednolita i polegała na dostarczaniu podwód i stacyj posłom i gońcom hospodarskim. Przedstawiając ewolucję posług komunikacyjnych, która doprowadziła do całkowitej dezorganizacji ich aparatu, traktuje autor tzw. listy podwodowe jako środek walki z nadużyciami w tej dziedzinie ze strony lokalnych władz administracyjnych, posłów i gońców. Kierownictwo omawianych posług sprawowały zarządy gmin miejskich, które nadto broniły interesów swych gmin w stosunku: 1. do odśrodkowych dążności jednostek lub grup mieszkańców, 2. do nadużyć miejscowej administracji państwowej, posłów lub gońców, 3. ubiegały się u władców o rozmaite ulgi w zakresie świadczeń komunikacyjnych. Uprawnienia lokalnych władz administracji państwowej sprowadzały się do ogólnego nadzoru nad sprawnością działania aparatu podwodowego i stacyjnego. W kwestii udziału mieszkańców miast na prawie magdeburskim w posługach komunikacyjnych dochodzi autor do wniosku, że obowiązani do niego byli nie tylko właściwi mieszczanie, ale również zamieszkali w mieście poddani duchowni, szlacheccy i zamkowi, o ile: 1. posiadali domy i grunta miejskie tj. podlegające prawu magdeburskiemu lub korzystali z nich, albo 2. zajmowali się rzemiosłem czy handlem w mieście. Ważne to stwierdzenie świadczy, iż w zasadzie na terenie miast obciążenie z racji pełnienia posług komunikacyjnych było stosunkowo bardzo równomierne.

W rozdziale III, omawiając rozkład organizacji komunikacyjnej i jego czynniki, zajmuje się autor „listami wyzwolonymi", nadawanymi coraz powszechniej już od końca XV w., które były jednakże, mimo destrukcyjnego wpływu na omawianą organizację, instytucją prawną, oraz traktuje o zjawisku „zakładania się" albo „zadawania się", tj. oddawania się pod władzę lokalnych przedstawicieli administracji państwowej lub możnowładców; zjawisko to było instytucją nielegalną, zwalczaną wszelkimi siłami przez władze

magdeburgii. Ciekawe jest tu spostrzeżenie, że o ile wymienione jednostkowe przywileje immunitetowe najczęściej nadawane były szlachcie, posiadającej nieruchomości w mieście, o tyle do instytucji „zadawania się“ uciekali się wyłącznie mieszkańcy miast innych stanów i to w ogromnej większości właściwi mieszczanie. Zbyt słabo może podkreślony został fakt ciągłości działania „listów wyzwolonych“, najwalniejszego czynnika rozkładu posług komunikacyjnych, które nie traciły mocy z chwilą śmierci odbiorcy, lecz przechodziły na jego potomstwo, wskutek czego liczba osób uchylających się na tej zasadzie od uczestniczenia w posługach z miastem nieustannie wzrastała.

Dodatki przynoszą rozważania autora na temat organizacji posług komunikacyjnych w Połocku i Pińsku. Wyodrębnione zostały w pracy ze względu na odmienne warunki, w jakich się znajdowały te miasta w porównaniu z innymi ośrodkami miejskimi W. Ks. Litewskiego.

Praca zbudowana jest przejrzyście i odznacza się jasnością ujęcia, pomimo, iż do wykładu wcielona została znaczna ilość materiału źródłowego in crudo. Pozytywne wyniki dociekań świadczą o celowości wyboru tematu i sprawią niewątpliwie, iż nowe to dzieło w szeregu studiów nad stanowiskiem prawnym mieszczan i ustrojem miast na prawie magdeburskim w W. Ks. Lit. zajmie bardzo poczesne miejsce Jeżeli dodamy, że kontrolę wyników ułatwiają bogate i staranne przypisy, a przyswojenie — częściowe zestawienia zsyntetyzowane raz jeszcze w zakończeniu, to obraz pracy będzie prawie zupełny. Prawie, gdyż do podniesienia jej wartości przyczyniają się nadto badania przeprowadzone niejako na marginesie głównego tematu, aczkolwiek w najściślejszym z nim związku, dotyczące stosunku księstw dzielnicowych do wielkiego księcia, całego szeregu spraw miejskich i innych.

Można by zarzucić autorowi, że mając pod ręką nowsze i bardziej krytyczne wydawnictwa źródłowe korzysta ze starszych i mniej dokładnych, jak np. Akty Zapadn. Ros. (przywileje dla Połocka i Mińska, str. 52—53, 117, 172, 184) zamiast Russk. Istor. Bibl. t. 27, jednak przyznać trzeba, iż w tym wypadku praca nie poniosła z tego powodu uszczerbku. Posługując się wszakże wydawnictwem niekrytycznym i tendencyjnym, jak Akty Wil. Archeogr. Kom., należało by to, co można, sprawdzić w Archiwum Państw. w Wilnie, gdzie znajduje się „Compendium przywilejów Grodna“ przedrukowanych w VII t. Aktów, tak często przytaczanym w toku pracy. Nie uszłoby może wówczas uwagi autora, że dwukrotnie przezeń cytowany (str. 91 i 152) list Zygmunta I do marszałka ziemskiego Stanisława Petrowicza (Kiszki) nie może nosić daty 1544 tylko 1513 r. W przypisie 31 na str. 21 należałoby zmienić wskazanie miejsca: cytowany wyrok w. ks. Aleksandra zamieszczony jest w R. I. B. t. 27 Nr 188 kol. 718—721, a nie w tomie 20, str 608—609. Wymienione uchybienia oczywiście na całości pracy nie zaważyły. Pozostanie ona jako trwały i bardzo wartościowy dorobek naukowego ogniska wileńskiego, a żaden badacz stosunków prawnoustrojowych W. Ks. Litewskiego nie będzie mógł jej pominąć.

Tadeusz Królikowski.

Archangelskij S. I.: Anglo-gollandskaja torgovla s Moskvoju v XVIII v. (Istorič. Sbornik Akad. Nauk SSSR, t. V, 1936, str. 5—38).

Rozprawka, dotycząca dziejów handlu północnego, ma też pośrednie znaczenie i dla dziejów handlu polskiego.

Autor zajmuje się głównie stosunkami handlowymi między Holandią i Anglią z jednej i państwem moskiewskim z drugiej strony, w przełomowym dla tych krajów okresie dziejów gospodarczych, często także porusza zagadnienia uboczne, przynajmniej powołuje się często na mało znane źródła i literaturę, mającą znaczenie dla handlu bałtyckiego

Holandia na początku XVII w. jest pierwszorzędną potęgą handlową, rozwijającą kolonialny system, szeroki handel morski, prowadzącą wojny handlowe, jednym słowem wykazującą wiele cech nowoczesnego państwa kapitalistycznego. W poszukiwaniu za rynkami handlowymi kupcy holenderscy docierają do Moskwy już na samym początku XVII w., budują tu sobie osady handlowe, interesując się też sprawą nawiązania stąd stosunków handlowych z Persją. Naśladują ich w tym Anglicy, organizując uprzywilejowaną kompanię moskiewską, układając także po cichu w czasie „smuty" plany swego protektoratu nad północnymi kresami ówczesnego państwa moskiewskiego.

O rentowności tego handlu północnego w porównaniu z handlem bałtyckim świadczą chociażby ceny zboża. Gdy za łaszt zboża polskiego płaci się wówczas 180 guldenów, to łaszt zboża moskiewskiego kosztuje tylko 50—60 guldenów. Prócz zboża wywożą z Archangielska drzewo masztowe, futra, przędziwo, liny, sadło, miód, potasz, smołę, kawior. Przywożą artykuły zbytku, zaspokajające potrzeby wyłącznie prawie wyższych warstw społecznych i państwa: towary tekstylne, wyroby ze złota i srebra, kamienie szlachetne, wyroby szklane, leki, zioła lecznicze z Indyj, wina. Wielka część wywozu stanowi przedmiot monopolu carskiego. W 50-ych latach dostarcza Holandia Moskwie wiele broni, wywozi zaś saletrę.

Konkurencja między Anglią a Holandią o rynek moskiewski doprowadza do osłabienia Holandii, jakkolwiek w walce tej na gruncie moskiewskim zwycięzcami byli Holendrzy aż do wojen z Ludwikiem XIV, które złamały także ich przewagę gospodarczą. O przewadze ostatecznej angielskiej zadecydowały nie tylko wojny Holandii przy końcu XVII i na początku XVIII w., lecz także niedostateczność naturalnej podstawy rozwoju przemysłowego, w czym Anglia przewyższała Holandię. Z konkurencji tej skorzystała przede wszystkim sama Moskwa, do której też dochodzą echa wczesnego merkantylizmu, wyrażone w ukazie z r. 1667, ograniczającym handel wewnętrzny kupców zagranicznych. W drugiej połowie XVII w. do walki o rynki moskiewskie przystępuje Szwecja, następnie także Francja w okresie kolbertyńskim, organizując kompanię północną.

W tym krótkim systematycznym szkicu bardzo interesująco usi-

luje autor wyświetlić zazębienia stosunków polityczno-gospodarczych, aczkolwiek trudno w tej zbyt krótkiej rozprawce należycie przedstawić i rozwiązać wszystkie zagadnienia gospodarcze i polityczne Anglii, Holandii, Moskwy, Polski, Francji, Szwecji. Rozprawka ma nadto swoje znaczenie bibliograficzne, jest bowiem bogata w odsyłacze do licznych źródeł i literatury, niewykorzystanych w pełni przez autora.

E. Wytanowicz.

Kalfas-Piotrowska Stefania: Stosunki handlowe śląsko-polskie za Kazimierza Wielkiego. (Roczniki Tow. Przyj. Nauk na Śląsku, t. V, 1936, s. 227—281).

Koczy Leon: Związki handlowe Wrocławia z Polską do końca XVI wieku. Katowice, Instytut Śląski, 1936, s. 34. (Polski Śląsk. Odczyty i Rozprawy, z. 18).

Małowist Mardian: Bałtyk i Morze Czarne w handlu średniowiecznym. (Jantar, I, 1937, z. 2, s. 68—74).

Pieradzka Krystyna: Trzy wieki stosunków handlowych pomiędzy Gdańskiem a Węgrami. (Rocznik Gdański, t. IX i X, 1935 i 1936, s. 189—208).

Strzeszewski Czesław: Handel zagraniczny Królestwa Kongresowego (1815—1830). Lublin 1937, s. XII+160. (Tow. Nauk. Katol. Uniw. Lubelskiego, t. 20).

Wilder Jan Antoni: Gospodarcze znaczenie utraty dostępu do morza. Traktat handlowy polsko-pruski 1775 r. (Spraw. z posiedzeń Tow. Nauk. Warsz. Wydz. II, r. 28, 1935).

Roubík František: K vývoji postovnictví v Čechách v 16. až 18. století. (Sborník Archivu Ministerstva Vnitra R. Č. S., sv. X, 1937, s. 165—305).

Volf Miloslav: Příspěvky k historii obchodních styku s cizinou ve středověku. Obchod solí. (Časopis společnosti přátel starožitností čsl., 43, 1935, s. 97—102, 163—177; 44, 1936, s. 30—38, 69—78, 125—131).

Akimova T. M.: Povolžskie čumaki. Istorič. očerk o povolžskich ukraincach. Saratov, Sarat. kraev. izd., 1936, s. 34.

Alekseev V. N.: Istoričeskie putešestvija. Izvlečenija iz memuarov i zapisok inostr. i rus. putešestvennikov po Volge v XV—XVIII vekach. Stalingrad, Kraev. kn-vo, 1936, s. 327.

Rydzevskaja E. A.: Novyj spisok proekta dogovora Novgoroda s Ljubekom i Gotlandom 1269 g. (Problemy istorii dokapital. obščestv, 1935, nr 5—6, s. 118—127).

Bast W.: Die Einfuhr des Deutschen Reiches aus den Tropen 1897—1932. Eine handelsgeographische Untersuchung. Leipzig, Bibliogr. Institut, 1936, s. 120 + 25 map, diagr. i tabl. 8°.

Bathelt Kurt: Nachrichten über den Fezexport Österreichs nach dem Orient im 19. und beginnenden 20. Jahrhundert. (Vierteljahrschr. f. Soz.-u. Wirtschaftsgesch., XXIX, 1936, H. 3, s. 296—303).

Beck K.: Deutsches Reisen im Wandel der Jahrhunderte. Berlin, Wegweiser-Verl., 1936, s. 335.

Buning E. de Cock: Die Aussenhandelspolitik der Niederlande seit dem Weltkrieg. Bern, Haupt, 1936, s. 156.

Clauss E.: Das Liegnitzer Botenwesen. (Mitteil. d. Geschichts- u. Altertums-Ver. Liegnitz, Bd. 15, 1936, s. 42—62). (Jeden rozdział z historii poczty lignickiej).

Dösseler E.: Der Handel und Verkehr Westfalens mit Köln zur Hansezeit. (Jb. d. Köln. Geschichtsvereins, H. 18, 1936, s. 1—64).

Duffner R.: Das Posthaus im Wandel der Zeit, unter bes. Berücks. der postbaulichen Anlagen in Deutschland. Berlin, v. Decker, 1936, s. 90. 8°. (Post. u. Telegraphie in Wissenschaft u. Praxis, Bd. 50).

Ehrenbaum Ernst: Naturgeschichte und wirtschaftliche Bedeutung der Seefische Nordeuropas. Stuttgart, Schweizerbart, 1936, s. 337.

Ehrnroth N. G.: Die wirtschaftliche Notlage der Eisenbahnen in den Nachkriegsjahren und ihre Einwirkung auf die Verkehrspolitik. Helsingfors 1935, s. 242+ mapa. 8°.

Entwicklung, Die, der französischen Eisenbahnen in den letzten 15 Jahren (1920 bis 1935) und die Massnahmen zur Hebung ihrer finanziellen Lage. (Archiv f. Eisenbahnwesen, Jg. 1936, H. 2, s. 297—344).

Fink Georg: Die rechtliche Stellung der deutschen Hanse in der Zeit ihres Niedergangs. (Hansische Geschichtsblätter, Jg. 61, 1936, s. 122—137).

Fischer v. Poturzyn Fr. A.: Junkers und die Weltluftfahrt. München, Pflaum-Verlag, (1935), s. 186. 8°. (Przyczynek do historii powstania niemieckiej żeglugi powietrznej w latach 1909—1934).

Haumer F.: Die Handelspolitik der Niederlande 1830 bis 1930. Emsdetten, Lechte, 1936, s. 107. 8°.

Haustein W. u. Stumpf B.: Hundert Jahre deutsche Eisenbahner. Die Geschichte eines Berufsstandes. Leipzig, Konkordia-Verl., 1935, s. 463. 4°.

Hennig R.: Herodots Handelsweg zu den sibirischen Issedonen. (Klio, 28, 1935, s. 242—254).

Hennig Richard: Verkehrsgeschwindigkeiten in ihrer Entwicklung bis zur Gegenwart. Stuttgart, Enke, 1936, s. 140. (Wirtschaftlich-soziale Weltfragen, H. 5).

Hunziker F.: Die Zürichsee als Verkehrsstrasse. Ein geschichtlicher Rückblick. Zürich 1936, s. 32. 8°.

Kempter K.: Die wirtschaftliche Berichterstattung in den sogenannten Fuggerzeitungen. München, Zeitungswiss. Vereinigung in Komm., 1936, s. 130.

Kraus J. A.: Ehemalige Masse und Gewichte im heutigen Ho-

henzollern und seiner Umgebung. (Hohenzollerische Jahreshefte, Jg. 3, 1936, s. 120—178).

Krieg M.: Der Schiffahrtsstreit zwischen Bremen und Minden. (Hansische Geschichtsblätter, Jg. 60, 1935, s. 66—88).

Kutsche Ed.: Postgeschichte von Schlesien bis zum Jahre 1766. Breslau, Heydebrand-Verlag, 1936, s. 360 8°.

van Loon H. W.: Männer und Meere. Siebentausend Jahre Seefahrt. Autor. Übers. aus dem Amerik. v. K. Danz. Berlin, Ullstein, 1936, s. 281. 8°.

Mörchen R.: Die Entwicklung des rheinischen Steinstrassenbaues unter bes. Berücks. d. letzten hundert Jahre. Emsdetten, Lechte, 1936, s. 94.

Peters F.: Über bremische Firmengründungen in der ersten Hälfte des 19. Jahrhunderts (1814—1847). (Bremisches Jahrbuch, Bd. 36, 1936, s. 306—361).

Pirath C.: Staat und Verkehr im Wandel der Zeiten. (Zeitschr. f. Verkehrswiss., Jg. 13, 1936, H. 2, s. 21—39).

Reichsbahn, Deutsche. Die deutschen Eisenbahnen in ihrer Entwicklung 1835—1935. Berlin, Mittler, 1935, s. 410. 4°.

Sautter K.: Geschichte der deutschen Post. T. 2: Geschichte der norddeutschen Bundespost (1868—1871). Berlin, Berger, 1935, s. 135. 8°. (Tom 1 pt. Geschichte der Preussischen Post wyszedł w r. 1928).

Schäfer O.: Die badische Eisenbahnpolitik von 1833 bis 1890. (Archiv f. Eisenbahnwesen, Jg. 1935, s. 1335—1398).

Schlie H.: Die britische Handelspolitik seit Ottawa und ihre weltwirtschaftlichen Auswirkungen. Jena, Fischer, 1937, s. 241. 8°. (Probleme d. Weltwirtschaft, Bd. 59).

Stamp J.: Die Entwicklung der Eisenbahnen in Grossbritannien. (Archiv f. Eisenbahnwesen, Jg. 1936, H. 5, s. 889—1000).

Szczur Feliks: Die Seeschiffahrt Polens seit der Neugründung des Polnischen Staates. Katowice, Księgarnia Katolicka, 1935, s. 101.

Vogel Emanuel H.: Zur Geschichte des Giralverkehrs im Altertum. (Vierteljahrschr. f. Soz.-u. Wirtschaftsgesch., XXIX, 1936, H. 4, s. 337—359).

Wätjen H.: Blockade, Kaperfahrten und neutrale Handelsschiffahrt im amerikanischen Bürgerkrieg (1861—1865). Nach bremischen Quellen. (Hansische Geschichtsblätter, Jg. 60, 1935, s. 49—65).

van Werveke Hans: Der flandrische Eigenhandel im Mittelalter. (Hansische Geschichtsblätter, Jg. 61, 1936, s. 7—24).

Zimmermann F. F.: Die phönikisch-punische Handelsmacht. Ein Kampf um die Weltherrschaft. (Odal, Jg. 5, 1936, H. 4, s. 263—279).

Zimmermann F. F.: Die baltischen Gilden. (Odal, Jg. 4, 1936, H. 10, s. 777—790; H. 11, s. 868—882).

Bigwood B.: La politique de la laine en France sous les règnes de Philippe II le Bel et de ses fils. (Revue Belge de Philologie et d'Histoire, 15, 1936, s. 79—102 i 428—457).

Blanchard M.: Les premiers chemins de fer autour d'Orléans (1829—1859). (Revue d'hist. écon. et soc., XXII—XXIII, 1934—35. Paris 1936, nr 2—4, s. 375—401).

Du Boisrouvray A.: La nation française de Cadix au XVIII-e siècle. Un exemple de l'esprit commercial des Français sous l'ancien regime. (Rev. des quest. hist. 1936, s. 7).

Fekete Louis: Le commerce à Bude au temps des Turcs. (Nouv. Rev. Hong. 29, 1936, s. 321—331).

Germain J.: Les routes du Rhône à travers les âges. Préf. de Laurent Bonnevay. Paris, Jouve, 1936, s. 244.

Heyd W.: Histoire du commerce du Levant au moyen-âge. Edition française refondue et considérablement augmentée par l'auteur. Publiée sous le patronage de la Société de l'orient latin par F. Raynaud T. I—II. Leipzig 1936, s. XXIV+554 i VI+798.

Van Houtte J.-A.: Les courtiers au Moyen Age. Origine et caractéristiques d'une institution commerciale en Europe occidentale. (Rev. histor. de droit franç. et étranger, 15, 1936, s. 105—141).

Ragey L.: La question du chemin de fer de Bagdad 1893—1914. Paris, Rieder, 1936, s. 212+ mapa.

de Roover Raymond: Aux origines d'une technique intellectuelle. La formation et l'expansion de la comptabilité à partie double. (Annales d'histoire écon. et soc., IX, 1937, s. 171—193 i s. 270—298).

Sabbe E.: L'importation des tissus orientaux en Europe occidentale au haut moyen âge, IX-e et X-e siècles. (Revue belge de philologie et d'histoire, t. XIV, 1935, s. 811—848 i 1261—1288).

Soyer Jacques: Les voies antiques de l'Orléanais (civitas Aurelianorum). Orléans 1936, s. 108. (Odb. z Mémoires de la Soc. Archéol. et Historique de l'Orléanais, t. 37).

De Sturler J.: Les relations politiques et les échanges commeriaux entre le duché de Brabant et l'Angleterre au moyen âge. L'étape des laines anglaises en Brabant et les origines du développement du port d'Anvers. Paris, E. Droz, 1936, s. 544. 8°.

Sylvain François: Le port d'Anvers. Sa fonction nationale et la politique commerciale belge après la guerre. Paris, Sirey, 1935, s. 258. 8°.

Verlinden Charles: L'expansion commerciale de la draperie flamande dans la péninsule ibérique au XIII-e siècle. (Revue du Nord, 1936, s. 5—20).

van Werveke H.: Les origines des bourses commerciales. (Revue Belge de Philologie et d'Histoire, 15, 1936, s. 133—141).

Wybo Bernard: Le conseil de commerce et le commerce intérieur de la France au XVIII-e siècle. Paris, Loviton, 1936.

Chapelle Howard J.: The History of American Sailing Ships. London, Putnam et Co., 1936, s. 420.

Cole Arthur H.: A Monthly Index of Railroad Earnings, 1866—1914. (The Review of Economic Statistics, vol. 18, 1936, s. 31—41).

Collins A. J.: The Records of the Merchants of the Staple of England. (Brit. Mus. Quarterly, vol. X, 1936, Nr 1).

Crittenden Charles Chr.: The Commerce of North Carolina, 1763—89. Yale Univ. Press. Humphrey Milford, 1936.

Devereux Roy: John Loudon Mc Adam: Chapters in the History of Highways. Oxford Univ. Press 1936, s. 184.

Dunsdorfs Edgar: The Riga Grain Trade in the Seventeenth Century. (Baltic and Scandinavian Countries, vol. III, 1937, s. 26—35).

Harrington Virginia D.: The New York Merchants on the eve of the Revolution 1750—1775. New York, Columbia Univ., 1935.

Harvard W. O.: The Trade of Boston in the 15 th Century. (Assoc. Archit. Soc. Rep., vol. 41, 1936, Nr 1).

Hunt B. C.: The Development of the Business Corporation in England, 1800—1867. Harvard Univ. Press. London, Humphrey Milford, 1936, s. XII + 182. (Harvard Economic Studies No 52).

Hyde Francis E.: Mr Gladstone at the Board of Trade. Oxford, Blackwell, 1933, s. 91. 8°.

Lincoln Highway: The Story of a Crusade that made Transportation History. New York, Dodd, Mead et Co., 1935, s. XV + 315.

Long Dwight C.: The Austrian-French Commercial Treaty of 1866. (Jahresbericht d. Hist. Ver. zu Brandenburg, H. 64—67).

Małowist Marian: The Baltic and the Black Sea in Medieval Trade. (Baltic and Scandinavian Countries, vol. III, 1937, s. 36—42).

Marwick W. H.: The Limited Company in Scottish Economic Development. (Economic History. A Supplement of the Economic History, vol. III, 1937, No. 12, s. 415—429).

Oakeshott W. F.: Commerce and Society. A Short History of Trade and its Effect on Civilisation. Oxford. Univ. Press, 1936, s. XII + 418.

Puryear V. J.: International Economics and Diplomacy in the Near East. A Study of British Commercial Policy in the Levant. Stanford, Univ. Press, 1936, s. 264.

Redford Arthur: Manchester Merchands and Foreign Trade (1794—1858). Manchester, Univ. Press, 1934, s. IX + 251. 8°.

Sherrington C. E. R.: 100 Years Series. A Hundred Years of Inland Transport (1830—1933). London, Duckworth, 1934, s. 376. 8°.

Stenton F. M.: The Road System of Medieval England. (The Economic History Review, vol. VII, 1936, s. 1—21).

Tarbell I. M.: The Nationalizing of Business, 1878—98. London, Macmillan, 1936, s. XVI + 313.

Tucker G. N.: The Canadian Commercial Revolution, 1845 to 1851. New Haven, Yale Univ. Press, 1936, s. 258.

Wagner Donald O.: The Common Law and Free Enterprise: an Early Case of Monopoly. (The Economic History Review, vol. VII, 1937, s. 217—220).

Willan T. S.: River Navigation in England 1600—1750. Oxford, Univ. Press, 1936, s. 163. (Oxford Historical Series).

Wolf J. B.: The Diplomatic History of the Bagdad Railroad. Columbia, Univ., 1936, s. 107.

Wood A. C.: A History of the Levant Company. Oxford Univ. Press. Humphrey Milford, 1935.

Carli F.: Storia del commercio italiano. II. Il mercato nell' età del Commune. Padova, Cedam, 1936, s. 450.

Fanfani Amintore: Storia interna della compagna mercantile dei Peruzzi. Firenze, Olschki, 1935.

Luzzatto G.: Sindicati e cartelli nel commercio veneziano dei secoli XIII e XIV. (Rivista di storica economica, 1936, nr 1).

Pegolotti Francesco Balducci: La Pratica della Mercatura edited by Allan Evans. Cambridge (Mass.) 1936, s. LIV + 443+4 tabl. (The Mediaeval Academy of America, Publication Nr 24).

---

van Grol J. H.: Het beheer van het Zeeuwsche Zeewezen 1577—1587. Vlissingen, Van de Velde jr., 1936, s. 240 + 1 mapa.

Kernkamp J. H.: Scheepvaart- en Handelsbetrekkingen met Italie tijdens de opkomst der Republick. (Mededeel. v. h. Nederl. Hist. Inst. te Rome II. R., Deel 6, 1936, s. 85).

Michielsen L.: De Kompagnie van Trieste en Fiume, 1750—1800. (Bijdragen tot de Geschiedenis, 27, 1936, s. 70—91 i 181—233). (Dzieje Kompanii handlowej, założonej w r. 1750, która oprócz handlu lewantyńskiego, posiadała w swym ręku monopol na rafinerie cukru).

Den Norske Sjöfarts Historie fra de aeldste Tider til vore Dage. Utgit efter Foranleding av Norges Rederforbund under Redaktion av Dr. Jac. S. Worm-Müller. II. Bind, 1. Halvbind. Oslo, Steenske Forlag, 1935, s. 705. 4°. (Dzieje norweskiej żeglugi morskiej od czasów najdawniejszych do dnia dzisiejszego).

Blumfeldt E.: Statistilisi lisandeit Tallinna kaubalükluse ja meresõidu ajaloole aa. 1609—1629. (Ajalooline ajakiri, 14, 1935, s. 1—18; 49—63). (Przyczynek do stosunków handlowych Rewala i historii żeglugi w latach 1609—1629).

Soom A.: Merkantilistlikkude põhimõtete rekendamise esimesi katseid Narvas. (Pirwsze próby zastosowania zasad merkantylistycznych w Narwi). (Ajalooline Ajakiri, 1936, s. 97—115).

Soom A.: Linnade võitlus maakaubanduse vastu Eestis ja Ingerimaal XVII sajandi esimesel poolel. (Walka miast przeciw handlowi wiejskiemu w Estonii i Ingrii w 1 poł. XVII w.). (Ajalooline Ajakiri, 1937, s. 57—72).

Dunsdorfs E.: Rigas kugnieciba zviedru laikos. (Żegluga morska Rygi w czasach szwedzkich). (Izglit. Ministr. Menešraksts, 1935, s. 195—207).

Dunsdorfs E.: Rigas labības tirdzniecība 17. gadu simtenī. (Handel zbożowy Rygi w XVII w.). (Izgl. Min. Men., 9, 1936, s. 185 do 208).

Jemšs J.: Rīgas pilsētas tirdzniecība ar Pliskavu 16. un 17. g. simtenī. (Handel m. Rygi z Pskowem w XVI i XVII w.). (Izglitibas Ministrijas Menešraksts, 1937, s. 47—55; 152—164).

VIII. Praca i sprawy społeczne (ubezpieczenia i bezrobocie).

Szubert Wacław: Dzieje ubezpieczenia na wypadek bezrobocia w Anglii. Warszawa 1936, str. 219. Wydano z zasiłku Rady Wydziału Prawa Uniwersytetu J. P. w Warszawie.

Anglia pierwsza na świecie wprowodziła przymusowe ubezpieczenie na wypadek bezrobocia. Dlatego też ostatnio, gdy klęska bezrobocia nawiedziła wiele krajów i zagadnienie pomocy bezrobotnym stało się jednym z najbardziej palących w dziedzinie zagadnień społecznych, poczęto bardzo starannie studiować rozwój ubezpieczenia na wypadek braku pracy w jego kraju macierzystym. Świadczy o tym przede wszystkim literatura amerykańska i niemiecka.

Studia te idą w rozmaitych kierunkach. Jedni zajmują się zagadnieniem bezrobocia angielskiego głównie na tle ustawodawstwa ubezpieczeniowego, inni przyczynami bezrobocia i jego skutkami, dalsi pracują nad teorią bezrobocia, innych wreszcie interesuje historyczny rozwój ustawodawstwa angielskiego, dotyczącego ubezpieczenia na wypadek bezrobocia. Temu właśnie historycznemu rozwojowi ustawodawstwa poświęca autor swą pracę.

Ludzie pozbawieni pracy nie są zjawiskiem czasów najnowszych Spotykamy ich już w wiekach średnich w ustroju cechowym i w czasach późniejszych, jednakże odnoszono się do nich albo jako do ludzi ubogich, albo też traktowano ich jako niechcących pracować leniuchów lub włóczęgów. W Anglii na przełomie XVI i XVII w. zajęło się nimi „prawo biednych", zlecając opiekę nad nimi władzom gminnym.

Dopiero w drugiej połowie wieku XIX poczęto się głębiej zastanawiać nad pomocą bezrobotnym, którym z dużą pomocą poczęły już iść organizacje dobroczynne.

Równocześnie związki zawodowe (trade union), których naj-

większy rozkwit rozpoczyna się w latach siedemdziesiątych ubiegłego stulecia, poczynają interesować się swoimi członkami pozostającymi bez pracy i w ten sposób, że poczynają udzielać im pomocy finansowej. Ponieważ opieka nad bezrobotnymi wprowadzona przez związki zawodowe jest prototypem późniejszego ubezpieczenia państwowego na wypadek braku pracy, przeto autor szczegółowiej się nią zajmuje i na tym kończy rozdział pierwszy, noszący tytuł: Zagadnienie bezrobocia przed r. 1909.

W dalszym ciągu swej pracy omawia autor genezę i treść ustawy z r. 1911, którą wprowadzono przymusowe ubezpieczenie na wypadek bezrobocia w kilku gałęziach wytwórczości. Ustawa ta stała się podwaliną dalszego ustawodawstwa, dotyczącego tego ubezpieczenia. Oparła ona ubezpieczenie na zasadzie umowy, która tak po stronie funduszu ubezpieczeniowego jak i ubezpieczonych rodziła pewne prawa i obowiązki ściśle określone. Zasada ta złamana zupełnie w latach kryzysu światowego — zostaje ostatnio, w r. 1934, przywrócona.

Ubezpieczenie staje się powszechnym dopiero w r. 1920 i z tą datą rozpoczyna się drugi okres jego dziejów. Okres ten cechuje przede wszystkim wzrost bezrobocia, który w konsekwencji powoduje zerwanie z podstawową zasadą ubezpieczenia, zasadą umowy rodzącej obustronne prawa i obowiązki, oraz wywołuje chaos ustawodawczy w tej dziedzinie i upadek finansowy funduszu ubezpieczeniowego.

Autor szczegółowo omawia ten okres, kończący się właściwie dopiero w r. 1934, dobrze się orientując w labiryncie ustaw, projektów i pomysłów. Okres ten jednakże winien był autor również poddać szczegółowej krytyce, w której byłby wykazał podstawowe przyczyny chaosu, jaki zapanował w tej dziedzinie polityki socjalnej Anglii — i jego skutki przede wszystkim gospodarcze i społeczne. Bez tej krytyki bowiem przeciętny czytelnik, zapoznając się jedynie z treścią ustaw, raportów specjalnych komisji oraz z cyframi statystycznymi, nie zrozumie przyczyn zmian, jakie zaszły na przestrzeni tego okresu w angielskim ustawodawstwie socjalnym — w charakterze pomocy udzielanej bezrobotnym, w psychice całej warstwy robotniczej, w strukturze rynku pracy itd. — co wszystko w konsekwencji doprowadziło do definitywnej zmiany w ustosunkowaniu się państwa do obywateli pozbawionych pracy.

Ubezpieczenie wysokością zasiłku utrzymuje sztywność płac, powoduje zwichnięcie równowagi w strukturze gospodarczej, z czego wynika problem gospodarowania całością społeczno-gospodarczą. Na pierwszy plan wybija się już nie zagadnienie słusznego podziału dochodów między pracodawców a pracowników, lecz zagadnienie sprawiedliwego podziału dochodu społecznego między całe społeczeństwo. Obowiązek państwa troszczenia się o bezrobotnych stał się obowiązkiem publiczno-prawnym, — w konsekwencji państwo musi dbać o coraz większy udział warstwy robotniczej w ogólnym dochodzie społecznym.

Bezrobocie przestało być zagadnieniem ubezpieczenia — stało się zagadnieniem państwa. Dlatego też już w r. 1931 poczyna Anglia myśleć o zasadniczej reformie ubezpieczenia. Postanowiono stworzyć zdrowy system ubezpieczenia, oraz niezależny od niego system pomocy wszystkim bezrobotnym. Uczyniono to ustawą z r. 1934. Ubezpieczenie oparto na dawnych zasadach kontraktu, zawartych jeszcze w ustawie z r. 1911. Bezrobotnymi, którzy utracili już prawo do pomocy z funduszu ubezpieczeniowego, względnie go nigdy nie mieli, zajmować się ma państwo, badając rozmiar potrzeb i ustalając wysokość zasiłku.

Autor stwierdza słusznie, że „konieczność tego rozgraniczenia była niewątpliwa dla wszystkich, natomiast nie jest już rzeczą bezsporną, czy zostało ono przeprowadzone w sposób właściwy i czy linia, przedzielająca pole oddziaływania obu instytucji, nie powinna być wytyczona odmiennie". O tym przekona nas czas i niewątpliwie za lat kilka zajmie się ktoś opracowaniem i rozważeniem tego tak ciekawego problemu, czyniąc to równie sumiennie i źródłowo jak autor.

Autor kreśląc dzieje ustawodawstwa ubezpieczenia na wypadek bezrobocia w Anglii wykazał dużą sumienność i skrupulatność w opracowaniu naprawdę bardzo trudnego i zawiłego materiału. Jego studium monograficzne oparte jest na szczegółowo zbadanych źródłach i dowodzi znajomości bardzo bogatej literatury. Bezstronność naukowa dodaje waloru tej pracy. *Władysław Fronsberg-Babel.*

Krepostnaja Manufaktura w Rossii. Čast' IV. Socialnyj sostav rabočich pervoj poloviny XVIII veka. (Akademija Nauk SSSR. Trudy Istoriko-Archeograficeskogo Instituta. Tom XI). Leningrad 1934, str. XL+198.

Czwarty tom wydawnictwa „Krepostnaja Manufaktura w Rossii" przynosi materiały do struktury socjalnej manufaktur rosyjskich w pierwszej połowie XVIII wieku. Podstawę materiału stanowią „skazki", spisy robotników manufaktur w gubernii moskiewskiej, w mieście Moskwie, Kazaniu i Jarosławiu w latach 1732—1733 i 1737 do 1740, przeprowadzone na zasadzie postanowienia senatu z 10 listopada 1732. „Skazki" mieszczą się w Moskiewskim Archiwum Państwowym i zawierają prócz imienia i nazwiska robotnika szereg danych o jego pochodzeniu, szczegóły o nim z czasu przed jego wstąpieniem do pracy itp.; każda „skazka" zaopatrzona jest w podpis robotnika, względnie kogoś innego w jego imieniu. W niniejszym tomie mieszczą się nie surowe materiały, ale ujęte już w tablice statystyczne. Przy opracowywaniu i wydawaniu materiałów pracowała kolektywnie „brygada" młodych historyków sowieckich z „brygadierem" Siemienową na czele.

Na czele wydawnictwa znajduje się ciekawa rozprawa członka Akademii Nauk ZSRR Sołncewa: „K voprosu o socialnom sosta-

ve rabočich na manufakturach pervoj poloviny XVIII v." (str. VII do XXVII). Rozprawa ta jest poniekąd podsumowaniem danych materiałów. Zagadnieniem, które bada rozprawa Sołncewa, jest pochodzenie socjalne robotników rosyjskich manufaktur. Wśród historyków przeważa przekonanie, że podstawowe kadry robocze pańszczyźnianej manufaktury — to pańszczyźniani chłopi, związani z ziemią, że zbyteczna część rodziny w chłopsko-pańszczyźnianym gospodarstwie idzie na fabrykę z przymusu lub dla zarobku, by później znów powrócić na rolę. Zdanie to podzielał również najwybitniejszy historyk sowiecki, Pokrowski. Niniejsze materiały wskazują na coś innego. Większość robotników, zanim przyszła na fabrykę, już była oderwana od ziemi, pozbawiona wszelkich środków do życia. W ówczesnej ciężkiej sytuacji ekonomicznej, w jakiej znajdowało się społeczeństwo rosyjskie skutkiem ciągłych wojen i ucisku fiskalno-policyjnego, nędza i głód wyganiały ludzi z domów. Widocznie jednak, że i w manufakturach życie było bardzo ciężkie, gdyż głodujące i błąkające się gromady ludzkie niechętnie szły pracować w manufakturze.

Cyfry materiałów obejmują ogółem 34 przedsiębiorstw, zatrudniających 6992 robotników. Z cyfr tych widać, że zaledwie 30% robotników to dzieci chłopów. Z miasta pochodzi 24%, dzieci żołnierzy 21%, a około 11% to dzieci rodziców, już dawniej pracujących w manufakturze. Ponadto porównanie cyfr z r. 1732 z danymi z r. 1737/38 wykazuje, że procent dzieci chłopskich z biegiem szasu maleje. Ponadto i wśród dzieci chłopów większość nie przychodzi na manufakturę wprost z domu rodziców i od pracy na roli, ale poprzez dłuższy lub krótszy okres włóczęgi i żebractwa. Zastanawia wysoki procent dzieci żołnierskich; wynika to z ówczesnej doby wojennej za Piotra Wielkiego, gdy armie potężnie wzrastały liczebnie, a po pokoju nystadzkim w r. 1721 rozpuszczono z wojska żołnierzy, oderwanych od ziemi, nie znających rzemiosł, bez jakiegolwiek zaopatrzenia. Robotnicy-dzieci robotników, pracujących już dawniej w manufakturach, stanowiący 10,8% ogółu robotników, mający często przeszło dziesięcioletni „staż" na manufakturze, to — według Sołncewa — pierwsze kadry, z których później wyrósł w klasę proletariat przemysłowy Rosji.

Następna rozprawka S. G. Tomsinskiego: „Krepostnoj ili volnonajemnyj rabočyj" (str. XXVIII—XL) jest przedrukiem z „Istorii Proletariata SSSR", No 1—2 (13—14), 1933 g. Autor bada charakter społeczny robotnika manufaktury rosyjskiej w 1-ej połowie XVIII wieku. Dochodzi do następującej konkluzji: w feudalno-pańszczyźnianym społeczeństwie nie było mowy o fabryce kapitalistycznej, a więc i o wolno-najemnym robotniku. Teza o kapitalistycznej, burżuazyjnej manufakturze w 30-tych latach XVIII wieku jest nieudowodniona, gdyż manufaktura ta była poddańczą. Rozkład poddańczej manufaktury następuje dopiero pod koniec XVIII wieku.

Główną część pracy zajmują tablice statystyczne (str. 5—120).

Zawierają one cały szereg danych, przekraczających „stan socjalny" robotników. Oprócz tego bowiem podają miejsce urodzenia robotnika, wiek, kwalifikacje, „staż" fabryczny, umiejętność czytania i pisania, podział według płci, stan rodzinny (można stąd oszacować ludność robotniczą) itp. Materiały te dla rosyjskiej historii społecznej i gospodarczej przedstawiają wielką wartość. Dowiadujemy się z niej np., że kobiety stanowiły w manufakturach przeszło 8% robotników; że 96% było narodowości „ruskiej", a więc oprócz Rosjan należy tu wliczyć Ukraińców i Białorusinów; że w rosyjskich manufakturach pracowało wówczas 219 Polaków, co stanowiło 3,1% ogółu robotników. Jest rzeczą ciekawą, że rosyjskie manufaktury używały stosunkowo mało pracy dzieci i młodzieży, gdyż robotnicy do lat 14 stanowią 10%, a łącznie do 19 lat — 28%. Jednak przeszło połowa robotników rozpoczynała pracę w wieku do lat 14. Około 35% robotników pracuje w danej manufakturze przeszło 10 lat, a 6,3% nawet przeszło 20 lat. Czytać i pisać umiało wówczas około 10% robotników, przy czym jest rzeczą charakterystyczną, że materiały nie podają żadnego przykładu, ażeby czytać i pisać umiała kobieta — byli to sami mężczyźni. Najniższy procent tej umiejętności wykazują dzieci chłopów. Dalej ludność rodzin robotników w danych manufakturach można oszacować na 12—13 tysięcy osób. Można również dowiedzieć się o gałęziach produkcji w manufakturach na danym terytorium, o ilości robotników, zatrudnianych w nich (na ogół największe były manufaktury sukiennicze i płócienne, 3 zakłady liczyły ponad 1000 robotników). Jak widzimy, materiały są rzeczywiście bogate i godne opracowania.

Dodatki, umieszczone na końcu wydawnictwa, podają przykłady „skazki" robotniczej, następnie A. S. Bułgakow podaje w porządku chronologicznym z krótkim omówieniem ustawodawstwo robotnicze w Rosji (206 pozycyj z lat 1649—1800). Nieczajew i Prityk in publikują materiały do bibliografii historii robotniczej poddańczej manufaktury w XVIII wieku. Bibliografia zawiera ogółem 204 pozycyj, w tym 82 stanowią już dorobek sowieckiej nauki. Na koniec Siemienowa podaje szczegóły historyczne, odnoszące się do manufaktur, które są objęte materiałami omawianego wydawnictwa.

A. Lutman.

Otte Gerhard: Das oberschlesische Proletariat und der Genfer Spruch. Würzburg 1934. Str. 4 nlb. + 81 + 1 nlb.

Tytuł zapowiada co innego, niż daje treść rozprawy, gdyż Konwencja Genewska nie jest rozpatrywana w przyczynowym związku z kwestią robotniczą. Rozprawę można by raczej nazwać „Das O/S Proletariat vor und nach dem Genfer Spruch", ale i taki tytuł nie byłby dokładny. Są to szkice z dziedziny stosunków robotniczych śląskich, a nie przedstawienie związku między tymi stosunkami a Konwencją Genewską, szkice, dotyczące przeważnie hut żelaznych.

Z tych szkiców pierwsze trzy mają charakter głównie kompilacyjny: o strukturze ludności, o ustroju rolnym, o genezie proletariatu w hutnictwie żelaznym; samodzielnie wypowiada się autor dopiero w zakończeniu trzeciego szkicu. Dwa następne szkice: o kwestii robotniczej w hutnictwie żelaznym i o powstaniu związków zawodowych, stanowią właściwą treść książki i zawierają wiele informacyj z terenu Śląska, pozostałego w granicach Rzeszy, w małym tylko stopniu informując o stosunkach w województwie śląskim. Ostatni wreszcie szkic poświęcony jest przyszłości górnośląskiej warstwy robotniczej; autor ostrzega przed niebezpieczeństwem politycznym i narodowościowym, jakie widzi dla Niemiec na wypadek załamania się znacznej części przemysłu w razie, gdyby rząd nie podjął obrony Śląska Opolskiego przed przewagą zachodnich Niemiec. Jako środek poleca rozbudowę Odry jako drogi wodnej i potanienie frachtów z okręgu przemysłowego do Odry. Jeżeli to nie będzie zrealizowane, przewiduje katastrofę gospodarczą, wynarodowienie ludności i niemożność utrzymania wynarodowionego kraju.

Ma swoją wartość taka diagnoza, postawiona przez autora, który urodził się i wychował na Górnym Śląsku, a zna też literaturę przedmiotu.

Wielkie znaczenie przypisuje Otte wpływom niemieckich związków zawodowych na robotnika śląskiego w plebiscycie. Kwestię tę warto by zbadać i opisać. Słabszy niż gdzieindziej rozwój związków zawodowych przypisuje m. in. dwujęzyczności ludności Górnego Śląska, a uznaje tę dwujęzyczność chętnie, żeby nie powiedzieć prawdy o olbrzymiej przewadze Polaków. O związkach polskich pisze autor w oderwaniu od całego rozwojowego tła politycznego, religijnego i kulturalnego; o ich roli w plebiscycie i w powstaniach nic powiedzieć nie umie. Trzecie powstanie traktuje jako „Putsch". Robotnicy Polacy, a więc olbrzymia większość robotników śląskiego wielkiego przemysłu, nie znaleźli w Ottem obiektywnego badacza, jakim być powinien autor rozprawy doktorskiej. *W. Olszewicz.*

Pfister Bernhard: Die Entwicklung der Arbeitslosenversicherung und der Arbeitslosigkeit in England. Stuttgart 1936, str. 196.

Jak sam tytuł książki wskazuje, zajmuje się w niej autor nie tylko ubezpieczeniem na wypadek braku pracy, to jest jego rozwojem i historią, ale również i samym bezrobociem. Nad tymi dwoma zagadnieniami zastanawia się autor równocześnie, patrząc na nie przede wszystkim z punktu widzenia polityki socjalnej. Anglia jest krajem, który może się poszczycić najwyższym rozwojem polityki socjalnej, a lata kryzysu światowego są doskonałym tego obrazem. Dominującym zagadnieniem polityki socjalnej w owych latach kryzysu było bezrobocie i dlatego nim właśnie autor się zajmuje.

Historia ubezpieczenia na wypadek bezrobocia znajduje nieza-

przeczenie swój początek w związkach zawodowych. Dlatego też autor w pierwszym rozdziale przedstawia zwięźle, niemniej dokładnie, historię tych związków i ich działalność w zakresie pomocy udzielanej członkom. Dalej znajdujemy omówiony stosunek związków zawodowych do państwa, linię ich polityki socjalistycznej inaczej pojętej aniżeli na kontynencie — oraz wyniki tej ich działalności.

Krocząc drogą historycznej linii rozwojowej, dochodzi autor (rozdział II) do omówienia państwowego ubezpieczenia bezrobotnych. Omawia więc ustawę zasadniczą z r. 1911, następnie zaś rozwój ustawodawstwa ubezpieczeniowego aż do czasu zasadniczej reformy, dokonanej w r. 1934. Rozdział ten cechuje bardzo przejrzyste ujęcie bogatego materiału ustawodawczego, z którego autor wyławia jedynie przepisy najważniejsze, by nie nużyć czytelnika i nie zaciemniać obrazu.

Ubezpieczenie, zaskoczone kryzysem światowym, nie zdaje egzaminu życiowego, przestaje być ubezpieczeniem, a staje się jedynie pośrednikiem pomiędzy bezrobotnymi a państwem, które nie może się zdecydować na oficjalne objęcie pieczy nad blisko trzymilionową— w swej najgórniejszej fazie — masą bezrobotnych. Wyrazem tego upadku jest kolosalne, bo ponad sto milionów funtów wynoszące zadłużenie funduszu bezrobocia w skarbie państwa. Ten stan rzeczy musiał się zmienić.

Zanim jednak autor przechodzi do omówienia tych zmian — daje nam w rozdziale III obraz bezrobocia powojennego w poszczególnych jego fazach, a to naprzód w okresie pierwszego powojennego kryzysu 1920—21, dalej w okresie normalnym 1923—29, wreszcie w okresie kryzysu światowego. Tu wkracza autor na rynek pracy i posługując się licznymi cyframi z bogatej w tej dziedzinie statystyki angielskiej, omawia zatrudnienie i bezrobocie w dwóch grupach: grupie przemysłów, w których liczba zatrudnionych się kurczy, i grupie przemysłów, w których wzrasta. Dalej zestawia autor okręgi geograficzne, w których — rzecz charakterystyczna — mimo wzrostu liczby ubezpieczonych zmniejsza się liczba bezrobotnych. Do tych należą: Londyn, południowy wschód, południowy zachód i środkowa Anglia. Są to okręgi nowych gałęzi przemysłu, jak automobilowy, lotniczy, fotograficzny, filmowy, gumowy.

Dokonując tego przeglądu rynku pracy, autor nie zatrzymuje swej uwagi na podstawowym elemencie tego rynku — na człowieku. Nie interesuje się wpływem bezrobocia na zdolność i gotowość do pracy robotnika, pozostającego przez krótszy czy dłuższy upływ czasu bez pracy. To tak ważne zagadnienie demoralizacji na skutek bezczynności nie zostało omówione przez autora. Nie zwraca też on dostatecznej uwagi na wielkie wysiłki czynione w Anglii, mające na celu zapobieżenie ujemnym skutkom nienormalnego stanu, jakim jest dla człowieka stan bezczynności. A jednak piecza, jaką Anglia otoczyła specjalnie młodocianych bezrobotnych, wysiłki w kierunku koncentrowania bezrobotnych w ośrodkach przeszkoleniowych

i ośrodkach pracy — zasługiwały na dokładne i wnikliwe omówienie. Luka w ten sposób powstała nie daje nam pełnego obrazu działalności ubezpieczenia i nie pozwala na ujęcie całokształtu zagadnienia bezrobocia.

Z kolei przechodzi autor do omówienia prac powołanej w r. 1930 Royal Commision on Unemployment Insurance. Wynikiem tych prac są dwa raporty, z których ostatni stał się źródłem reformy ubezpieczenia, przeprowadzonej w r. 1934.

Klęską ubezpieczenia było zerwanie z zasadą długości trwania zasiłku zależnie od ilości uiszczonych wkładek. Zasiłek, zwany początkowo rozszerzonym, następnie przejściowym, wreszcie wypłatami przejściowymi, zniszczył fundusz bezrobocia, będąc zaprzeczeniem istoty ubezpieczenia. Anglia musiała się zdecydować: ubezpieczenie musi pozostać ubezpieczeniem-kontraktem, dającym prawa, w zamian za spełniane obowiązki w postaci uiszczanych wkładek. Tymi, którzy z ubezpieczalnią umowy takiej nie zawarli względnie których umowa wygasła, musi się zająć państwo i udzielać im pomocy w miarę ich potrzeby.

Zygzakowatej i niezdecydowanej linii polityki socjalnej został nadany jasny kierunek. Ubezpieczenie na wypadek braku pracy — ostatni głaz w gmachu ustawodawstwa socjalnego — stoi mocno, twierdzi autor. *Władysław Fronsberg-Babel.*

Perlman Selig and Taft Philip: History of Labor in the United States, 1896—1932. Vol. IV. Labor Movements. New York, The Macmillan Company, 1935, str. VIII + 683.

Monografia o ruchach robotniczych, opracowana przez Perlmana i Tafta, stanowi IV. tom „Historii pracy w Stanach Zjednoczonych" („History of Labour in the United States"), zbiorowego dzieła, w którym udział wzięli: John R. Commons, David J. Saposs, Helen L. Summer, E. B. Mittelman, H. E. Hoagland, John B. Andrews, Selig Perlman; wstępem poprzedził Henry W. Farnam. Pierwsze dwa tomy wyszły w r. 1918, przedrukowane w 1921, w nowym wydaniu 1926, w nowym druku 1936; III i IV tomy wyszły w 1935 r.

Wydział ekonomii i socjologii Instytutu Carnegi'ego w Waszyngtonie zorganizował badania w zakresie historii gospodarczej Stanów Zjednoczonych, rozkładając je na 12 serii, oddanych pod kierunek odpowiednich specjalistów. Wydawnictwo „Contributions to American Economic History" w opracowaniu zbiorowym rozpoczęło się od 1915 roku historią handlu; w następnym roku wydana została historia przemysłu do 1860 r., w r. 1917 historia transportu z tegoż okresu, od r. 1918 do 1936 wydano w czterech tomach historię pracy. Dział ten powierzono Carroll D. Wrightowi, po jego śmierci Commonsowi, profesorowi z Uniwersytetu w Wisconsin.

Pierwszy tom historii pracy został poświęcony początkom organizacji robotniczej, jeszcze sprzed 1827 r., jej rozwojowi w czterech

etapach do 1860 r. Drugi tom objął dalsze trzy okresy: do 1877, 1896, 1932 r. Trzeci tom składa się z dwu części: Warunki pracy i Prawodawstwo pracy w okresie od 1896 do 1932. Omawiany tom IV stanowi dalszy ciąg tomu trzeciego, obejmuje historię ruchów robotniczych w tymże okresie, w opracowaniu prof. Perlmana, dr Tafta, przy udziale licznych studentów Uniwersytetu w Wisconsin. Autorzy przedstawiają rozwój nowoczesnego ruchu robotniczego w Stanach Zjednoczonych od r. 1896 aż do „New Deal" Roosevelta, różnorodne formy, które powstawały w zależności od najrozmaitszych czynników, warunków miejscowych i aktualnych, porażki, klęski oraz powodzenia, triumfy doraźne, rezultaty trwałe, ostateczne.

Przywódcy robotników, opierając się na doświadczeniach przeszłości 70-letniej, tworzyli nowe programy, od r. 1896, zmieniali taktykę. Zrywano sojusz „antymonopolowy" z klasą średnią, farmerami, drobnymi przedsiębiorcami, z drugiej strony porzucano taktykę anarchistyczną, rewolucyjno-syndykalistyczną, negującą własność prywatną. Stanowiąc mniejszość w społeczeństwie, robotnicy nie mieli zaufania do władz rządowych, nie liczyli na prawodawstwo ochronne; nie wierzyli w pomoc stronnictw politycznych, przywódców inteligenckich, którzy byli zwolennikami socjalizmu w różnych odmianach. Natomiast z przeszłości wynieśli drogo okupione przekonanie o niebezpieczeństwie rozłamu w organizacji, o konieczności zgody wewnętrznej, racjonalnego ustosunkowania się do imigracji. Program ruchu robotniczego oparty został na podstawach, wynikających ze zrozumienia rozwoju gospodarczego, znalazł wyraz w dążeniu przede wszystkim do zbiorowej umowy pracy, umowy między dwiema zorganizowanymi grupami, które rozporządzały bronią do walki wzajemnej: strajkiem lub lokautem. Uznanie przez przedsiębiorców trade unionów miało stworzyć podstawę dla „industrial government".

Historię związków robotniczych, prowadzonej przez nie walki zawodowej autorzy przedstawili w czterech działach, 45 ogółem rozdziałach.

Dział I-y traktuje o masowym przypływie i odpływie w ruchu robotniczym w latach 1896—1910. Liczba członków w trade unionach wynosiła w 1897 r. 447.000, w szybkim tempie wzrastała do 1904 r., dochodząc do 2,072.700, po czym opadała lub wzrastała powoli, w r. 1911 wynosząc 2,382.800, w tym 1,761.835 członków „American Federation of Labor". Zwycięskie strajki na początku omawianego okresu wykształcały taktykę walki, planową, ostrożną, kompromisową, rozszerzały zakres zadań związkowych, głównie na terenie silnych organizacji górników węglowych, robotników stalowych, żądań, idących od zwiększenia płac, zmniejszenia godzin pracy, polepszenia warunków pracy, do walki zasadniczej o solidarności i dyscyplinę wewnętrzną oraz o samo istnienie związku i jego rolę w życiu ogólnym, gospodarczym i społecznym na zewnątrz. Z porażek, przegranych walk, zwłaszcza w okresie późniejszym ofensywy przedsię-

biorców, organizatorzy związkowi usiłowali wyciągnąć odpowiednie wskazówki, dla uniknięcia błędów w dalszych walkach.

W drugim dziale: Protofaszyzm i rewolucjonizm, przedstawiony został aktywizm ruchu robotniczego, głównie na zachodzie, jako próba walki klasowej, prowadzonej pod wpływem stronnictw socjalistycznych, przegrane tych walk, represje stosowane wobec zwyciężonych, wzrost roli politycznej stronnictw socjalistycznych w okresie przedwojennym.

Następny dział autorowie poświęcili okresowi od 1910 do 1920 r., przedstawiając nową erę w stosunkach pracy, jako rezultat ostatecznego uznania przez przemysł, opinię społeczną, związków zawodowych, ich roli w „industrial government". Robotnicy w krytycznych latach 1905—10 ulegali atakom na froncie gospodarczym, prawnym, sądowym, zajmując wobec przedsiębiorców stanowisko jedynie defensywy. Na przełomie stosunków w świecie pracy stały zamachy dynamitowe, rozruchy robotników w latach 1910—12, po czym nastąpił zwrot w kierunku wzmacniania organizacji wewnętrznej, organizacji opartej nie o doktrynę abstrakcyjną, lecz przystosowanej do sytuacji aktualnej, zmodernizowanej. Związki przechodziły od układów do ostrej walki, doprowadzając do zwycięstwa, którego wyrazem był tzw. Adamson Act z r. 1917 o 8-godzinnym dniu pracy.

W okresie wojny zagadnienie pracy górowało ponad wszystkim w życiu publicznym. W celu podtrzymania rządu i zneutralizowania opozycji socjalistów pracę zorganizowaną przeciwstawiano niebezpiecznemu chaosowi na rynku pracy. Przy poparciu ze strony rządu wzrastały związki zawodowe w siłę. Liczba członków amerykańskiej federacji pracy powiększyła się z 2,072.702 w r. 1916 do 3,260.168 w 1919 roku. Szczególnie potężnymi stawały się związki robotników zatrudnionych w produkcji wojennej.

W związku z przyrostem sił liczebnych rozwijał się program związków, które żądały prawa do organizacji, odpowiedniego „standard of living" przy 8-godzinnym dniu pracy, jednakowych płac dla kobiet i mężczyzn, zniesienia pracy dzieci, wolności słowa, ograniczenia imigracji, progresywnych podatków, rozbudowy szkolnictwa średniego i wyższego państwowego, rozwiązania zagadnienia mieszkaniowego, należytego zajęcia się losem powracających żołnierzy itp. Nie był to program walki klasowej, lecz zapewnienia robotnikom właściwego udziału w osiągniętych olbrzymich korzyściach z wojny. Jednocześnie z zawieszeniem broni w stosunku do ruchu zawodowego, rząd rozgrywał walkę z wzrastającym radykalnym ruchem politycznym, socjalistami i komunistami, którym wojna dawała nową „raison d'être".

W ostatnim dziale, omawiającym stan powojenny, żniwo wojny, autorzy przedstawili dzieje dalszych walk robotniczych, nacechowanych duchem solidarności, świadomości klasowej, ale nie rewolucyjnych. Wielkie strajki w przemyśle stalowym, węglowym były wyrazem ofensywy, podjętej przez robotników w celu obrony za-

grożonych zdobyczy z okresu wojny. W r. 1919 prezydent Wilson zwołał konferencję przemysłową, na której reprezentowane były władze rządowe, kapitał i praca. Przedsiębiorcy skupili się dokoła programu, zw. „American Plan", opartego na indywidualnej umowie między robotnikiem i pracodawcą, zmierzającego do zniszczenia związków zawodowych. Rozgorzała w latach 1920—23 walka między dwoma obozami na gruncie zagadnienia „closed shop" czy „open shop". Jednocześnie rząd dążył do przeprowadzenia redukcji płac robotniczych.

Niezależnie od organizacji zawodowej robotnicy próbowali działać na gruncie politycznym, zakładając w r. 1919 Amerykańską Partię Pracy. W r. 1925 odbyła się konferencja w sprawie postępowej akcji politycznej. Próba stworzenia trzeciej partii nie dała jednak większych rezultatów. Natomiast nabierał znaczenia komunizm w życiu publicznym, wywierając wpływ twórczy lub destrukcyjny na istniejące organizacje robotnicze, wysuwając nowy program akcji w kierunku organizowania robotników niekwalifikowanych, usuwania w związkach różnic narodowych, rasowych, ustalenia 5-ciu dni pracy w tygodniu, ubezpieczeń społecznych, uznania rządu sowietów w Rosji itp. Dążąc do zachowania a nawet rozszerzenia zdobyczy wojennych robotniczych, przywódcy usiłowali walczyć z kapitalizmem metodami kapitalistów, przede wszystkim przez operacje finansowe, zakładanie własnych banków, zwłaszcza w okresie 1922 do 1924. Akcja ta rozpraszała energię organizacji, pozytywnych rezultatów nie dając.

W okresie „Welfare Capitalism", jego rozkwitu, triumfu w dziedzinie politycznej (era Coolidge'a), gospodarczej i „naukowej" (Taylor), związki zawodowe znalazły się również w pomyślnej sytuacji. Tam, gdzie kapitał usiłował stawiać bariery przeciw związkom, te żywiołowo przechodziły do ofensywy.

W okresie kryzysu gospodarczego słabł ruch robotniczy. Natomiast w świecie kapitału występowała infiltracja poglądów świata pracy. Na konferencji przemysłowców i robotników, zwołanej przez prezydenta Hoovera, powzięto decyzję nieobniżania płac roboczych. W obronie wysokich płac i zatrudnienia bezrobotnych łączyli się komuniści, socjaliści i grupy niepolityczne. „New Deal" Roosevelta z d. 4 marca 1933 r. otwierał nowy okres w dziejach robotników zatrudnionych i bezroboczych.

Dla amerykańskiego ruchu robotniczego najważniejszym zagadnieniem było zdobycie prawa organizowania się, czemu przedsiębiorcy usiłowali, bezskutecznie, przeciwdziałać. W Ameryce nie skrystalizowała się wyodrębniona klasa proletariatu, robotników najemnych, przeciwstawiająca się pozostałemu społeczeństwu. Robotnik, posiadając prawo wyborcze, należy do ogólnej demokracji. Klasa robotnicza składa się z żywiołów różnorodnych pod względem etnicznym, językowym, religijnym, kulturalnym. Organizacja związkowa mogła się więc oprzeć jedynie na wspólnych dążeniach do podnie-

sienia płac i zaprowadzenia kontroli pracy. Historia robotników amerykańskich obejmuje przeważnie dzieje walk poszczególnych grup, związków zawodowych.

W dążeniach, ideologii ruchu robotniczego zaszły w 40-letnim okresie omawianym poważne zmiany. Zanika szukanie w kooperacji producentów środka przeciw niepewnym płacom robotniczym. Zerwany zostaje sojusz z farmerami dla walki przeciw monopolom w przemyśle. Przeciwstawia się ideał wolności indywidualnej przedsiębiorcom i socjalistom oraz zmierza do zagwarantowania prawa do pracy przez zbiorową umowę. Poczucie mniejszości w społeczeństwie czyniło ruch robotniczy raczej liberalnym, niż zwracało go ku rządowi, co nie stało na przeszkodzie przy wywieraniu w pewnych momentach presji na rząd. Głęboki sceptycyzm w stosunku do praw ochronnych utrzymał się, ustępując powoli, stopniowo. Silniejsza była wiara w liberalizm starych partii, niż w możliwość budowania nowych na podstawie racjonalizmu politycznego. Rola inteligencji w ruchu robotniczym niewiele wzrosła.. Natomiast nie zmniejszyła się niechęć do dualizmu w organizacji. Stosunek do niewykwalifikowanych i niezorganizowanych elementów, różny w poszczególnych związkach, niewielkim uległ zmianom. W sprawie imigracji związki zajęły stanowisko ekskluzywne, ich polityka stała się polityką narodową; natomiast w polityce rasowej zachowały liberalizm, nie wykluczając murzynów. W dalszym ciągu przeważała wśród zorganizowanych robotników tendencja do ugody, pod warunkiem uznania związków jako strony w zarządzie przemysłem.

Tzw. szkoła eksperymentalna ekonomistów, do której należą m. i. autorzy „Historii pracy", stwierdza, że w okresie powojennym brak w ruchu robotniczym tendencji rewolucyjnych. Przywódcy ruchu, którzy zaczynali jako socjaliści radykalni, kończyli karierę jako świadomi związkowcy, przystosowujący program i taktykę walki do warunków chwili i miejsca. W okresie autarkii, „compartimentage économique" kontrola rozciągana jest zarówno nad przedsiębiorcą, farmerem, jak i robotnikiem najemnym. Ale w grę wchodzą nowe czynniki: nacjonalizm, religia, rasizm i różne plany awanturnicze politycznych kondotierów. Ruch robotniczy w nowej strukturze życia publicznego oprzeć się musi na własnych siłach, dążyć do własnej masowej nad sobą kontroli i własnego kierunku.

Autorzy dowodzą, że związki robotnicze amerykańskie, z wyjątkiem imigrantów niemieckich i żydowskich, stanowią niepodatny grunt dla propagandy rewolucyjnej socjalistycznej i komunistycznej, natomiast zapewniają znakomity kierunek w walkach zawodowych. Ostateczny ich sąd brzmi: Ogólny plan walki świata pracy w okresie czterdziestoletnim (1896—1936) był realny, właściwy, wszystkie porażki natomiast wynikały z braku wzajemnego porozumienia w działaniu walczących armii pracy.

Książkę uzupełnia bibliografia, która zajęła 22 stronice, i 20-stronicowy indeks. Bibliografia obejmuje dokumenty oraz literaturę

naukową i publicystyczną: oficjalne raporty, biuletyny, wykazy statystyczne, całego państwa i poszczególnych stanów, akty trade unionów i przedsiębiorstw, pamflety, ulotki, listy otwarte obu stron, czasopisma, wykaz książek, artykułów. Na mocnym fundamencie naukowym oparte dzieło uczonych z Wisconsin przyczynia się w dużym stopniu do wyjaśnienia życia gospodarczego a zwłaszcza społecznego we współczesnych Stanach Zjednoczonych. *N. Gąsiorowska.*

Górzyński Stefan: Powołanie i wartość pracy (w świetle współczesnego kryzysu światowego). Warszawa, wyd. „Świat Współczesny", 1937, s. 20.

Loho-Sobolewski Jan: Prawo opiekuńcze w dawnej Litwie. (Sprawozd. Tow. Nauk. we Lwowie, XVI, 1936, nr 3, s. 282 do 287).

Męczkowski Wacław: Szpitale dawnej Rzeczypospolitej w uchwałach synodów polskich. (Archiwum Historii i Filozofii Medycyny, t. XV, 1935, s. 70—95).

Perenc A.: Historyczny rozwój policji weterynaryjnej w Polsce (w 1 poł. XIX w.). Warszawa 1934, s. 48.

Radwan St.: Z dziejów szpitali kaliskich 1282—1936. (Od dekretu króla Przemysława II do szpitala jego imienia). Kalisz 1936, s. 2 nlb. + 35 + 1 nlb.

Strzelecki Wł.: Bezpieczeństwo na ziemiach Polski. Od kmiecia grodowego do granatowej armji. Warszawa 1934, s. 263.

Szuman Antoni: Związek Robotników Polskich w Łodzi w latach 1888—1893. Warszawa 1937, s. 13. 8°.

Matoušek Josef: Z dějin a dějepisectví dělnického hnutí ve Francii a v Italii. Praha 1936, s. 36. (Odb. z Publikace Sociálního ústavu RČS, č. 66).

Šuškanov N.: Beglye. Iz žizni rabočich Zlatoustovskogo zavoda (v pervoj polovine XIX veka). [Sverdlovsk] 1936, s. 155.

Zubok L.: Engels i amerikanskoe rabočee dviženie. (Istorik Marksist, 1936, kn. 2, s. 44—68).

Brunk Artur: Die Arbeiterschaft in der Elbinger Wirtschafts- und Partei-Geschichte des Vormärz. (Elbinger Jahrbuch, H. 12—13, 1935. Elbing 1936).

Diehl A.: Die offene Armenfürsorge in Stuttgart vor der Reformation. (Württ. Vierteljahrh. f. Landesgesch., Jg. 42, 1936, s. 36 do 92).

Ebel W.: Zum Ursprung des Arbeitsvertrages. (Zeitschr. f. d. ges. Staatswiss., Bd. 96, 1936, s. 319—336).

Geck L. H.: Arbeiter als Unternehmer oder Werksdirektoren in Frankreich. (Jahrb. f. Nationalökon. u. Statistik, Bd. 144, 1936, s. 434—464; 556—583). (Stosunki od r. 1840 do dzisiaj).

Hubertü Irmgard: Das Armenwesen in der Stadt Trier vom Ausgang der kurfürstlichen Zeit bis zum Ende der französischen Herrschaft (1768—1814). Berlin, C. Heymann, 1935, s. 210. 8°. (Arbeiten aus d. Forschungsinstit. f. Fürsorgewesen in Frankfurt a. M., H. 7).

Jahre, 70, genossenschaftliche Arbeit auf dem Boden Wiens 1864—1934. (69., 70. und 71. Geschäftsbericht für die Jahre 1933 bis 1935). Wien, Konsumgenossenschaft Wien u. Umgebung, (1936), s. 67.

Kruse Alfred: Technischer Fortschritt und Arbeitslosigkeit. München u. Leipzig, Duncker u. Humboldt, 1936, s. VII + 82. (Neue Reihe Staatswissenschaftlicher Arbeiten, H. 3).

Kundert F.: Die Lebensmittelversorgung des Landes Glarus bis 1798. Glarus, Tschudy, 1936, s. 250 + 4 tabl. 8°. (Glarner Beiträge zur Geschichte, H. 24).

Müller Georg: Die Ökonomie-Pächter des Leipziger Johannishospitals und ihr Anteil an der Hospitalverwaltung 1719 bis 1863. (Schriften d. Ver. f. d. Gesch. Leipzigs, Bd. 19, 1936, s. 46—56).

Rentner K.: Lebensversicherung in fremder Währung. Hamburg, Korff, 1936, s. 134. 8°. (Gospodarczo-statyst.-historyczne studium o kwestii międzynarodowego ubezpieczenia na życie).

Sazum Franz Eduard: Die soziale Frage im Altertum. (Deut. Zeitschr. f. öffentl. Versicherung u. Volkswohlfahrt, 1937, nr 7).

Schilling-Vos F.-A.: Die Sonderernährung der Rüstungsarbeiter im Rahmen der Kriegswirtschaft 1914 bis 1918. Ein Beitrag zur deutschen Arbeiterfrage. Hamburg, Hanseat. Verl.-Anstalt, (1936), s. 73. 8°.

Schüttpelz Elfriede: Staat und Kinderfürsorge in Preussen in der ersten Hälfte des 19. Jahrhunderts. Berlin-Spandau, Wichern-Verlag, 1936, s. 80. 8°. (Widmungen d. Fürsorgeseminars Univ. Frankfurt a. M., Bd. 29).

Seymer Lucy R.: Geschichte der Krankenpflege. Ins Deutsche übertragen von W. Alter u. M. Schiller. Stuttgart, Kohlhammer, 1936, s. XVI + 348. 8°.

Türxier A.: Die Entwicklung der Sozialversicherung in Argentinien, Brasilien, Chile und Uruguay. (Internat. Rundschau der Arbeit, Jg. 14, 1936, H. 1, s. 12—33; H. 3, s. 222—238; H. 4, s. 332—339).

Zesch Gerhard: Die geschichtliche Entwicklung und die Neuordnung des öffentlichen Gesundheitswesens und der Gesundheitsverwaltung unter besonderer Berücksichtigung der sächsischen Verhältnisse. Dresden, Dittert, 1936, s. 77.

Zimmermann Waldemar: Arbeiterfreizeit und -urlaub.

(Jahrb. f. Nationalökon. u. Statistik, Bd. 144, 1936, s. 660—686). (Przedstawia rozwój zagadnienia w w. XIX i XX).

Gonnet Paul: L'adoption lyonnaise des orphelins légitimes (1536—1793). 2 vol. Paris, Librairie génér. de droit et de jurisprudence, 1935, s. 691 i 251. 8°.

Julin A.: La condition des classes laborieuses en Belgique (1830—1930). (Annales de la Société Scientifique de Bruxelles, 1935).

Rigaudias-Weiss Hilde: Les enquêtes ouvrières en France entre 1830 et 1848. Paris, Les Presses Univ. de France, 1936, s. XII + 262. 8°.

Soreau Edmond: Note sur le travail des enfants dans l'industrie pendant la Révolution. (Revue des Études historiques, 1935).

Beney M. Ada: Wages, Hours and Employment in the United States, 1914—36. New York, National Industrial Conference Board, 1936, s. X + 197.

Boyle O. D.: History of Railroad Strikes; a History of the Railroad Revolt of 1877; the American Railroad Union Strike on the Great Northern in 1894 and its Participation in the Pullman Car Strikes of the Same Year; the Eighthourday Strike of 1917 and the Runaway Switchmen's Strike of 1920. Washington, Brotherhood Publishing Company, 1935, s. 110.

Connan D. M.: A History of the Public Health Department in Bermondsey, Pub. Health Dept., 1936, s. 237.

Ford James: Slums and Housing, with Special Reference to New York City, History, Conditions Policy, Vol. I—II. Cambridge Mass., Harvard Univ. Pr., 1936, s. 1058.

Turin S. P.: From Peter the Great to Lenin. London, King, 1935, s. 216.

Yellen S.: American Labor Struggles. New York, Harcourt Brace, 1936, s. XVIII + 398.

IX. Pieniądz, ceny, kredyt, skarbowość.

Pelc Julian: Ceny w Krakowie w latach 1369—1600. Z 16 diagramami. Lwów 1935, str. VI+81*+182. (Badania z dziejów społ. i gosp. nr 14).

Tenże: Ceny w Gdańsku w XVI i XVII w. Z 12 diagramami. Lwów 1937, str. 67*+179. (Tamże, nr 21).

Dzięki powyższym dwu studiom posunęły się znowu o krok badania z zakresu historii cen w Polsce, wydawane w „Badaniach z dziejów społecznych i gospodarczych". Niewątpliwie w przeciągu kilku najbliższych lat opracowaną zostanie historia cen w Polsce we wszystkich ważniejszych w dziejach ośrodkach handlowych i będzie można

śmiało już przystąpić do wykrycia różnic i analogii w rozwoju cen a poniekąd i w ogóle gospodarczym w różnych dzielnicach Polski w przeszłości. Możliwą więc będzie wcale ścisła, bo na bogatym materiale oparta, synteza tego zagadnienia oraz porównanie z rozwojem cen za granicą.

Tymczasem zadowolimy się rozpatrzeniem gotowego już, pięknego dorobku polskiej nauki, jaki uzyskała w powyższych dwu pracach Pelca. J. Pelc, pracujący nad historią cen już od r. 1928/29, miał możność gruntownego poświęcenia się tym studiom a w prace powyższe włożył tyle trudu a zwłaszcza sumienności, jakich tego rodzaju badania wymagają, iż nie wspomnieć o tym wprost nie można. Zresztą widoczne to z tej staranności, systematyczności, że nawet powiem pedanterii, jaka od razu mile czytelnika uderza w obu jego dziełach. Wystarczy na dowód tego zwrócić uwagę na opis źródeł, np. z ich strony zewnętrznej. Nie ujmę innym „ceniarzom", jeśli powiem, iż ta część w pracach Pelca, moim zdaniem, góruje nad ich opracowaniami. Nie znaczy to wcale, by inne części pracy p. Pelca stały niżej od tamtych. Zważywszy, iż miał on już sporą liczbę poprzedników i mógł z niejednego nowego, doskonalszego wzoru skorzystać, co też w gruncie rzeczy w znacznej mierze uczynił, można nawet powiedzieć, iż prace jego, zwłaszcza zaś ostatnia, osiągnęły raczej wyższy poziom.

Nie będę tu opisywał ogólnej metody tych prac, znanej już dostatecznie interesującym się tą sprawą, przejdę natomiast do omówienia wyników, jakie osiągnął autor dla historii cen tych dwu tak starych i ważnych rynków handlowych w Polsce, jakimi są Kraków i Gdańsk. Okresem wspólnym, którego dotyczą obie prace, jest wiek XVI. Okazuje się, iż pod względem, bogactwa materiału źródłowego Kraków góruje znacznie w pierwszej połowie w. XVI nad Gdańskiem, gdzie lepsze dane zaczynają się dopiero przeważnie w czwartym dziesiątku stulecia. Zestawienia porównawcze, jakie autor w miarę możności (różnica miar) poczynił w swej ostatniej pracy dla cen obu rynków, dowodzą istnienia między nimi znacznej analogii we wzroście i ogólnym rozwoju, co by mogło wskazywać na współzależność tych ośrodków. I tak np. drzewo opałowe zwyżkuje w l. 1550—1600 w Gdańsku o 247%, w Krakowie o 280%; w pierwszej połowie w. XVII w Gdańsku o 41%, w Krakowie o 36%; spadek zaś w drugiej połowie w. XVII wynosi w Gdańsku 32%, w Krakowie 55%. Płaca robotnika niewykwalifikowanego wzrasta w l. 1550—1600 w Gdańsku o 86%, w Krakowie o 82% a w II połowie w. XVII spada w Gdańsku o 30%, w Krakowie o 28%. Również stosunek złota do srebra w Gdańsku zbliżony jest w dłuższych okresach czasu bardziej do stosunków istniejących w Krakowie (i Lwowie), aniżeli w zach. Europie. Oczywiście tych analogij między cenami obu miast znajdzie się przy dalszym badaniu zapewne więcej. Przytoczyłem te, na które autor już teraz zwrócił uwagę i opracował.

Prace Pelca przeważnie zachowują ustalony już schemat dla prac o cenach. Tak więc po opisie źródeł od strony zewnętrznej, uwagach metodycznych, rozdziale o miarach i wagach oraz pieniądzu następuje

rozdział o ogólnym rozwoju cen i płac, (w Cenach Krakowskich jest poza tym oddzielny rozdział o taksach). W uwagach metodycznych usprawiedliwia się autor (w Cenach gd. str. 32*), iż nie skorzystał z cennych uwag Wiśniewskiego wypowiedzianych na VI Powsz. Zjeździe Historyków Polskich w Wilnie w r. 1935, ponieważ tablice statystyczne były już wtedy prawie gotowe. Szkoda jednak, iż w formie próbnej nie wykorzystał swego materiału celem obliczenia wskaźników metodą łańcuchową, jak to proponuje Wiśniewski i że nie przedsięwziął podobnej próby przez użycie średniej geometrycznej, bo na to czas jeszcze był. Posiadalibyśmy w ten sposób zestawione i porównane oba sposoby, dotychczasowy i proponowany przez zawodowych statystyków, co dla przyszłej syntezy byłoby wielce pożądane. Przyznaję wszakże, iż obie te metody są dość skomplikowane.

Z uznaniem należy podkreślić, iż w ostatniej pracy umieścił autor charakterystykę wartości wewnętrznej materiałów, ich metrykę niejako, nie przy właściwym opisie rozwoju cen, jak to czynili poprzednicy (prócz recenzenta), lecz osobno w uwagach metodycznych. Pozwala to bowiem potraktować osobno te dwie różne kwestie. Pewne zastrzeżenia natomiast można wysunąć przeciw łączeniu w jedną tablicę pewnych artykułów o różnym pochodzeniu, jak np. przy maśle, (szwedzkie, polskie, holenderskie, duńskie, bornholmskie), choć autor zaznacza, iż notowań o określonym pochodzeniu było niewiele a cena niezbyt się różniła (można je było przynajmniej w „materiałach" wyszczególnić). Przytoczę jednak przykład z cen w XVIII w. w Gdańsku. Ser nieokreślonego bliżej pochodzenia, zapewne miejscowy lub sprowadzony drogą lądową, kosztował wtedy (około 1780 r.) poniżej 5 groszy, gdy tymczasem ser angielski czy holenderski był w cenie 15 gr. za funt. Podobnie przy soli nie tylko ma się do czynienia z różnicą gatunku, ale i z różnicą pochodzenia, co przecież same „materiały" potwierdzają (str. 146 i n.). Przy drzewie opałowym wspomina autor (str. 36*), iż są „pewne wzmianki świadczące o transakcjach tak drzewem miękkim (olcha, lipa, wierzba, brzoza), jak i twardym (dąb, buk)", jednak tych kilku czy więcej wzmianek o różnicach w cenach nie widzimy w „materiałach". Połączył zaś autor cały materiał razem, wskutek czego „drzewo opałowe stanowi jakiś pośredni gatunek drzewa na wpół twardego, na wpół miękkiego".

Wybór do indeksu grupowego przeprowadzono na ogół wcale trafnie, eliminując z niego szereg towarów o słabych podstawach źródłowych, różnicy gatunków czy pochodzenia i należycie to motywując. Również wyodrębnienie artykułów spożywczych zamorskich zasługuje na uznanie.

Pewną innowację widzimy w ostatniej pracy w miarach i wagach. Gdy w Cenach krakowskich trzyma się autor jeszcze podziału miar wedle ich rodzaju, to w gdańskich przeprowadza podział przy pomocy grup towarów zbliżonych do siebie jakością. Możliwe, iż istotnie w ten sposób łatwiej będzie korzystać z tych wiadomości, ale i tamten podział miał swe zalety, gdyż unikając powtarzania pozwalał na jedno-

czesne zobrazowanie stosunków i wielkości poszczególnych rodzajów miar.

Rozdziały o pieniądzu w obu pracach stoją na wysokim poziomie a znana sumienność autora sprawiła, iż mamy tam to wszystko, na co autor natknął się w swych źródłach co do zagadnienia pieniądza. Również wykorzystanie tych danych w opracowaniu czy w tabelkach porównawczych i zestawieniach daje rękojmię zgodnych z prawdą wyników. Zaintrygowany znacznym polepszeniem stopy menniczej za Ludwika węg. (1370—1382), wedle obliczeń Piekosińskiego, zwrócił się autor do numizmatyka prof. Zakrzewskiego. Na podstawie jego badań nad próbą i wagą denarów Kazimierza W. i Ludwika węg. okazały się powyższe obliczenia Piekosińskiego mylne. Szkoda tylko, że nie dało się wykorzystać tych wyjaśnień, gdyż nadeszły one już w czasie druku pracy o cenach krakowskich.

Pragnę tu zwrócić uwagę na pewną różnicę, jaką stwierdziłem w rozdziale o pieniądzu w mojej pracy o cenach gdańskich z XVIII w. (Lwów 1935) w porównaniu z danymi autora. Otóż podaję tam zawartość srebra w ortach wybitych w r. 1685 na 3,34 grama, powołując się na zasadniczą pracę Vossberga (Münzgeschichte..., str. XVII). Tymczasem autor znalazł w Vossbergu dla lat 1685—1700 wagę srebra w orcie 4,1977 grama. Nie mając pod ręką książki V., nie mogłem tego sprawdzić. Gdyby się okazało, że p. Pelc miał rację, co jest oczywiście zupełnie możliwe, nie wynikłyby w zasadniczej kwestii zawartości srebra w groszu w badanym przeze mnie okresie żadne błędy, jak na to wskazuje zawartość srebra w groszu w okresie poprzednim (1700) 0,233 (wedle orta) i 0,231 wedle Kreuztalara), gdy w mej pracy wyniosła ona w r. 1701 — 0,229. Jedynie tylko hipoteza, jaką stawiam na str. 46. okazałaby się mylną. W każdym razie należałoby wpierw zbadać, skąd pochodzi cyfra przeze mnie przyjęta dla orta; nie jest bowiem wykluczone, że wynikła ona z pewnych przeliczeń, które uznać mogłem wówczas za konieczne, mając po temu odpowiednie racje. Poza tym w kwestii pieniądza sprostować by trzeba, że „Kreuztaler" wybijany był nie od r. 1657, jak autor podaje (str. 51*), lecz od r. 1618 (Encyklopedia Krünitza, t. 49, str. 262).

Rozdziały o właściwym rozwoju cen i płac w obu pracach zawierają najpierw omówienie ogólnego rozwoju cen na szerokim europejskim tle oraz jego czynników zarówno koniunktury ogólnej, długookresowej, jak i dla poszczególnych lat (zjawiska meteorologiczne), a potem dopiero szczegółowe potraktowanie rozwoju wedle grup towarów. Można by tu zwrócić uwagę na niedostateczną ilość wiadomości o zniszczeniach wojennych, dotyczących Gdańska bezpośrednio (oblężenia, kontrybucje itp.), jak też słabe uwzględnienie ewentualnej publicystyki z tych czasów. Poza tym warto zastanowić się, czy jest całkowicie uzasadnione zdanie autora w tej formie: „że pomyślnemu rozwojowi życia gospodarczego towarzyszy zwykle zwyżkowa tendencja cen, upadkowi zaś wsteczne załamanie się ich rozwoju" (str. 59*). Zdaje się, że zwyżkowa tendencja cen miała za przyczynę głównie wzrost

produkcji kruszców szlachetnych, który nie zawsze jednak i nie wszędzie szedł w parze z pomyślnym rozwojem życia gospodarczego. Rozwój ten zaś był na ogół raczej czynnikiem wtórnym a może nawet zależnym w pierwszym rzędzie od samego wzrostu produkcji kruszców. Sam autor zresztą sprawę tę w cenach krakowskich (str. 53*) doskonale pojmuje. Poza tym pamiętać trzeba, że mowa tu o okresach długoletnich, ponieważ w krótkich okresach czasu zwyżka cen była wynikiem przede wszystkim różnych klęsk elementarnych (wojen, zaraz, nieurodzajów itp.) a nie pomyślnego stanu gospodarczego.

Wreszcie słówko o taksach. Dla cen krakowskich opracował autor cały rozdział o nich, wyliczając ich 60 i to głównie ważniejszych i zestawiając w tabelkach z cenami rynkowymi. Oczywiście większość cen ustawowych jest niższa od cen rynkowych. Autor nie stara się wyjaśnić głębszych przyczyn polityki taksowej w owych czasach, jej realnych skutków, motywów gospodarczych, jakimi się kierowano przy jej ustanawianiu, interesów rzemieślników i zagranicy itp. Ale na to wszystko oczywiście będzie czas jeszcze i zarzutu z tego bez wątpienia nie można czynić pracy o charakterze głównie statystycznym. Dla cen gdańskich uzyskał autor taks niewiele i to tylko dla 3 lat (1697—1699), toteż specjalnie ich nie omawia.

Kończą obie prace doskonale wykonane diagramy, świetnie ilustrujące przebieg krzywych cen (jedynie tylko ogólne indeksy cen i płac w obu pracach dla wyrazistości należało może na całej stronicy przedstawić), dalej obfite wykazy materiałów źródłowych, nie pomieszczonych w tablicach a wreszcie krótkie résumé w jęz. francuskim w Cenach krakowskich oraz dłuższe (19 str.) niemieckie w Cenach gdańskich. *T. Furtak.*

Greven Jakobus: Die dynamische Geld- und Kreditlehre des Merkantilismus. Eine Studie zu John Law. (Neue Deutsche Forschungen, Abteilung Nationalökonomie... herausgegeben von Erwin Wiskemann, Band 8). Berlin, Junker und Dünnhaupt Verlag, 1936, str. 162.

Law być może najbardziej ze wszystkich ekonomistów wieku XVIII przyciągał pilną uwagę historyków gospodarczych, oraz historyków doktryn monetarnych. O ile wcześni komentatorowie Law'a przedstawiali przede wszystkim eksperyment monetarno-gospodarczy Law'a we Francji, oraz oceniali jego działalność we Francji z punktu widzenia jego teorii monetarnej, o tyle nowsi autorzy zupełnie słusznie odrzucili ten punkt widzenia, ograniczając swe zadanie do scharakteryzowania teoretycznego systemu Law'a, a „System" przestali wiązać z doktryną monetarną tego autora.

Bezsprzecznie to stanowisko jest całkowicie uzasadnione. Po pierwsze System kształtował się tylko częściowo pod wpływem poglądów monetarnych Law'a, w znacznej zaś mierze jego rozwój był

uzależniony od całego szeregu czynników gospodarczych, społecznych i politycznych, na które Law miał niewielki wpływ. Po drugie teoria Law'a rozwijała się ewolucyjnie, zarówno pod wpływem obserwacji zjawisk i instytucyj gospodarczych, jako też koncepcyj współczesnych autorów, dlatego też nie może służyć za ocenę całego Systemu. Wiązanie działalności Law'a z jego teorią nie pozwala przedstawić właściwie ani Systemu ani teorii tego autora. Wreszcie należy stwierdzić, że System, rozpatrywany w swej części monetarnej, nie pozostaje w zgodności z teorią Law'a. W swej teorii Law przede wszystkim zwracał uwagę na dwa zagadnienia: stabilizowanie wartości pieniądza, oraz na zaspokojenie popytu na pieniądz. Tymczasem polityka monetarna, prowadzona przez Law'a, nie pozwoliła na osiągnięcie tego celu.

Greven nie rozpatruje teorii monetarnej Law'a na tle Systemu, przeciwnie pracę swą dzieli na oddzielne części, z których każda omawia inną grupę zagadnień: w pierwszej rozpatruje życie Law'a, podając bibliografię jego dzieł, oraz charakterystykę epoki, w której żył. W drugiej przedstawia poglądy ekonomiczne Law'a; ta część budzi najwięcej zastrzeżeń, o których później powiemy. W trzeciej porusza zagadnienie polityki ekonomicznej i plan przebudowy gospodarstwa (projekt rekonstrukcji systemu pieniężnego przy pomocy założenia Banku Rentowego, zagadnienie ogólnej polityki gospodarczej, tzw. Systemu), wreszcie w czwartej części Greven przedstawia teorię Law'a na tle teorii merkantylnej, oraz porównywuje poglądy Law'a z nowoczesną teorią kreacji kredytu.

Gruntowne i wyczerpujące przedstawienie poglądów monetarnych Law'a w części drugiej nie pozbawione jest błędów i usterek, które zmniejszają wartość tak sumiennego, szczegółowego i wyczerpującego opracowania teorii Law'a. Autor przede wszystkim popełnił jeden ważny błąd: zamiast dać ogólny system teoretyczny Law'a, jako logiczną całość, przedstawia poszczególne koncepcje, które wykazują jego zdaniem brak powiązania. W rezultacie czytelnik nie może objąć całości wywodów monetarnych rozpatrywanego autora, jedynie poznaje poszczególne myśli. Law bardziej niż jakikolwiek inny ówczesny autor ogarnął całość teorii monetarnej, pod tym względem przewyższając poprzedzających go i jemu współczesnych autorów; przy czym zasługa Law'a polega przede wszystkim na tym, że oparł swój teoretyczny system na dwóch podstawach: teorii wartości i wymiany.

Inny błąd Greven'a polega na tym, że w wielu wypadkach utrzymał terminologię Law'a, wskutek czego z jego teorii nie wydobył istotnej treści. Przede wszystkim błąd ten poważnie zaważył na podziale poglądów monetarnych Law'a na teorię pieniądza oraz teorię kredytu. Podział tego rodzaju jest u Law'a raczej formalny, a nie faktyczny. Wprawdzie używa on, podobnie jak wielu współczesnych mu autorów, słów „pieniądz" i „kredyt", lecz z punktu widzenia teorii słowa te mają jednakowe znaczenia z tego względu, że według

Law'a pieniądz jest właściwie pośrednikiem wymiany niezależnie od materiału, z jakiego jest wykonany. A jeśli Law powraca niejednokrotnie do poglądu, według którego pieniądz winien być wykonany z wartościowego materiału, to tutaj inne względy odgrywały rolę, przede wszystkim siła panujących poglądów w dziedzinie monetarnej, z którymi Law mimo wygłaszania radykalnych poglądów nie umiał zerwać całkowicie. Odróżnianie kredytu od pieniądza odgrywa rolę jeszcze z innego względu: mianowicie pieniądz (money) jest równoznaczny z istniejącymi znakami pieniężnymi i organizacją pieniężną w odróżnieniu od kredytu (credit), który jest pieniądzem, zalecanym przez Law'a jako sposób na wszystkie niedomagania gospodarcze, których źródła kryją się w nieodpowiedniej polityce monetarnej, oraz w nieodpowiednim systemie pieniężnym.

Dalszym brakiem rozważań Greven'a jest zarzucanie Law'owi braku formalnej zgodności, jeśli chodzi o teoretyczne wywody. Pogląd ten, podzielany zresztą przez wielu komentatorów Law'a, jest niesłuszny i wynika z pewnego nieporozumienia. Po pierwsze, ci autorzy nie biorą pod uwagę ewolucji, jakiej teoria Law'a podlegała. Po drugie, nie odróżniają oni istotnych charakterystycznych cech teorii Law'a od koncepcyj, które Law przejął od współczesnych mu autorów, a które nie weszły w skład jego teoretycznego systemu ekonomicznego. Greven stara się wyjaśnić brak zgodności między poszczególnymi teoriami Law'a tym, że Law dla wyjaśnienia różnych zjawisk wysuwał różne teorie; zdaje się, że to wyjaśnienie nie jest całkowicie słuszne.

Greven przeocza, a właściwie nie docenia być może największej zasługi Law'a w dziedzinie monetarnej, polegającej na tym, że rozszerzył on teorię pieniądza; zamiast rozpatrywać poszczególne problemy pieniężne, oraz zajmować się kwestią odpowiedniej organizacji systemu pieniężnego, dał teorię pieniądza, odnoszącą się do jednego terytorium gospodarczego. Jeśli zaś chodzi o funkcjonowanie systemu i mechanizmu pieniężnego na terenie międzynarodowym, zagadnienie to Law uprościł, czyniąc kilka założeń, z których największe znaczenie ma równość cen w każdym wypadku w różnych krajach. Autorzy późniejsi rozszerzyli tę teorię, przedstawiając system monetarny i jego funkcjonowanie na terenie międzynarodowym, niewątpliwie jednak ich rozbudowa teoretyczna była możliwa jedynie dzięki poprzedniemu opracowaniu ogólnych zagadnień pieniężnych przez Law'a.

Greven zbyt pobieżnie przeszedł nad zagadnieniem wartości, tymczasem jest ono podstawą rozważań nad zagadnieniem stabilizacji wartości pieniądza. Trudno jest zrozumieć, dlaczego Greven zagadnienie „dodatkowej wartości" pieniądza wiąże z teorią funkcjonalną. W teorii Law'a „additional value" wiąże się z ogólną teorią wartości — wyprowadza on wartość z popytu i podaży.

Greven, który nie przedstawił w sposób zadowalający istotnych podstaw teorii Law'a, starał się na podstawie różnych jego uwag

zbudować całkowity obraz jego poglądów ekonomicznych. Tak np. przedstawia teorię Law'a, odnoszącą się do produkcji, obiegu, podziału i konsumcji dóbr itp. Pomijając fakt, że zagadnienia te Law podporządkował koncepcji wymiany i wartości, podkreślić należy, że nie zajmował się nimi w sposób bardziej szczegółowy, zaledwie robiąc luźne uwagi na te tematy.

Greven niewątpliwie popełnia błąd, chcąc wykazać podobieństwo między teorią nowoczesną a teorią Law'a, jeśli chodzi o tworzenie dodatkowego kredytu. Wielu autorów zbyt daleko posunęło się pod tym względem, Greven nie uniknął ich błędu. Chciał on porównać teorię Law'a z nowoczesną teorią inflacji i wymuszonego oszczędzania. Wobec tego, że Law wcale nie uwzględnił teorii kapitału, że teorię stabilizacji cen połączył z teorią aktywnego oddziaływania pieniądza na życie gospodarcze, takie porównanie nie jest możliwe. Najwyżej można by ograniczyć się do podkreślenia zasług teorii Law'a, jeśli chodzi o rozwinięcie teorii dynamiki monetarnej, oraz wysunięcie problemu stabilizacji wartości pieniądza.

Zasługa opracowania Greven'a ogranicza się właściwie do bardzo ogólnego i szerokiego potraktowania poglądów Law'a. Rozporządzając zbiorowym wydaniem dzieł Law'a (dokonanym przez Harsin'a), mógł on przedstawić w sposób bardziej wyczerpujący poglądy tego autora. Jednak wskutek tego, że poszedł śladami swych poprzedników, którzy za swe zadanie postawili encyklopedyczne omówienie poglądów Law'a, nie dał on syntetycznego ujęcia teorii Law'a, którego brak w dalszym ciągu. *Józef Świdrowski.*

Kellmann Rubin: Die ländlichen Kreditverhältnisse im ehemaligen Galizien und heutigen Polen unter besonderer Berücksichtigung des ländlichen Kreditgenossenschaftswesens. Saalfeld (Ostpr.), s. d., str. 228.

W powyższej pracy, która wyszła prawdopodobnie w r. 1934 czy 1935 (niestety, autor nie podaje roku wydania), przedstawia autor na 228 stronach w oparciu o liczną literaturę fachową stosunki kredytu rolnego w dawnej Galicji oraz w dzisiejszej Polsce.

Nawiązując do stosunków panujących w chwili objęcia Galicji przez Austrię, podaje rozwój i kształtowanie się stosunków kredytowych na wsi galicyjskiej aż do czasu wybuchu wojny, wstrzymującego ich rozwój w sposób brutalny. Odnośnie do stosunków kredytowych — wieś galicyjska ma za sobą kilka etapów, a to od gminnych spichrzów zbożowych, będących synonimami czasów pańszczyźnianych, poprzez gminne kasy pożyczkowe i zaliczkowe aż do doskonałej formy kredytu rolnego w postaci kas Raiffeisena.

Autor podnosi, że jeszcze nie tak dawno nasz chłop chował ciężko zaoszczędzony grosz w pończosze, za obrazami, w sienniku czy pod strzechą, co narażało go na wielkie nieraz straty wskutek pożaru; obecnie kasy Raiffeisena pozwalają mu porzucić tezauryza-

cję i lokować swe oszczędności z korzyścią dla siebie i dla życia gospodarczego, dla którego stały się teraz dostępne. Szczególnie doniosłe znaczenie miały w mowie będące kasy dla zwalczania lichwy na wsi, a więc dla obniżenia procentów od pożyczonych pieniędzy. Kiedy w latach 1875—1880 procent normalny od pożyczki na wsi wynosił 20%, to w latach 1880—1890 20—12%, 1890—1900 spadł od 12—8%, zaś w latach 1900—1908 — 8—6% (Hupka). Kasom Raiffeisena zawdzięcza wieś galicyjska przepędzenie ze wsi pijawek lichwiarskich, które niezmiernie przykro dawały się odczuć naszemu chłopu. Nie tylko wyrwanie się z kleszczy lichwiarzy, co wpłynęło dodatnio na podniesienie się gospodarcze wsi, lecz również podniesienie się poziomu moralnego wsi zawdzięcza ludność wiejska kasom Raiffeisena.

Straszliwy walec wojny zmiażdżył, zdawałoby się, cały dorobek omawianych kas na wsi. Idea zakorzeniona była jednakże tak silnie, że jeszcze nieprzyjaciel nie ustąpił z granic powstającego na nowo do życia państwa a już zaczęły się kasy Raiffeisena dźwigać z upadku. Polska spółdzielczość, znajdująca się pod trzema zaborami, widząc wschodzącą jutrzenkę swobody, zabrała się energicznie do konsolidacji ruchu spółdzielczego, o czym najlepiej świadczy sejm spółdzielczy, spowodowany przez Stefczyka, głównego pioniera spółdzielczości kredytowej u nas, a który to sejm, obradujący w dniach 7—9 lutego 1918 w Lublinie, nakreślił linie wytyczne konsolidacji ruchu spółdzielczego Polski. Na powyższej konferencji wypowiedziano się między innymi za koniecznością opracowania polskiej ustawy spółdzielczej, w oparciu o niemiecką i austriacką z przeciwstawieniem się jakiemukolwiek systemowi koncesyjnemu oraz wpływowi rządu na kształtowanie się ruchu spółdzielczego. Na wspomnianej konferencji zwrócono szczególniejszą uwagę na stosunki, panujące na terenie b. zaboru rosyjskiego, pozostawiające najwięcej do życzenia.

Aczkolwiek wielu problemów ważnych nie poruszono, to jednak wspomniany sejm czy konferencja spółdzielcza był ważnym krokiem w kierunku konsolidacji ruchu spółdzielczego odradzającej się Polski.

W drugiej części swej pracy omawia autor stosunki kredytowe w Polsce odrodzonej. Omawia więc skutki inflacji, jej wpływ na położenie rolnictwa, dalej — pomoc rządową, reformę rolną, stosunki pieniężne i kredytowe podczas pierwszej i drugiej inflacji; omawia dalej stabilizację waluty, powstanie i rolę banków państwowych jak P. B. R., B. G. K., P. K. O., oraz banków prywatnych. Porusza następnie akcję oddłużenia rolnictwa oraz udział w niej P. B. R. Charakteryzuje następnie komunalne instytucje kredytowe, centrale spółdzielni kredytowych, rolniczych itp. Słusznie podnosi, że nie posiadamy dokładnej statystyki spółdzielni i dlatego liczba zarejestrowanych w sądach handlowych jest w rzeczywistości większa niż normalnie wykazywana. W r. 1926 liczba spółdzielni wyno-

siła 10.148, zaś 1931 — 17.594, z czego na spółdzielnie kredytowe, odgrywające dominującą rolę, wypadło w pierwszym przypadku 3.664, w drugim — 6.440 (36,6%). Dane statystyczne, aczkolwiek niedokładne, świadczą o ciągłym wzroście spółdzielni. Pewne osłabienie następuje w r. 1932 na skutek oddziaływania kryzysu. O odporności spółdzielni kredytowych świadczy wzrost ich mimo kryzysu z 44,7% (1930) na 46,2% (1932) — o charakterze rolniczym wysoki procent rolników w gronie członków. W r. 1926 na 669.688 członków rolnicy stanowili liczbę 477.518 (71,0%).

Autor dochodzi do wniosku, mającego wszelkie pozory prawdopodobieństwa, że prawie co piąte gospodarstwo należy do kasy Stefczyka, przy czym terytorialne różnice wynoszą od 7,3% do 65,5% gospodarstw włościańskich.

Po stabilizacji waluty następował powolny, lecz stały wzrost spółdzielczości kredytowej i chociaż nie zdołała ona zdobyć jeszcze pozycji przedwojennej, to jednak osiągnęła pozycję ważną w ramach spółdzielczości. Po okresie inflacji, która zniszczyła wszelkie oszczędności, spółdzielnie kredytowe zdołały zgromadzić w kilku latach poważne kapitały, które reprezentowały w r. 1933 cyfrę **63,181.000 zł** w 2641 kasach (z czego na fundusz rezerwowy wypadało 11,988.000 zł. na udziały 17,414.000, a na wkładki 33,779.000 zł). Maksymalny poziom osiągnęły one w r. 1931, gdyż ogólna suma kapitałów wyniosła 69,308.000 zł, później jednak nastąpił pewien spadek wskutek kryzysu. Od roku 1924 do końca 1930 udziały członków wzrosły 40-krotnie, wkładki 32-krotnie, suma udzielonych pożyczek również 32-krotnie.

Dowodem, że spółdzielnie kredytowe nie były jedynie aparatem rozdzielczym kredytów rządowych, jest choćby ta okoliczność, że kiedy w okresie od 1924—1930 zadłużenie ich wzrosło, według sprawozdania „Zjednoczenia", o 72,812.000 zł, to suma pożyczek udzielonych podniosła się o 120,627.000 zł, a więc o 48 milionów więcej. Przy końcu 1930 r. suma kwot lokalnych stanowiła 51,4% stanu pożyczek.

Szczególnie należy podkreślić, że mimo zaostrzającego się kryzysu stosunek własnych kapitałów do pożyczonych kształtował się bardzo dodatnio. Gorzej przedstawiała się sprawa płynności pożyczek, zwłaszcza po ustaniu zastrzyku w postaci kredytów rządowych. Kiedy np. w r. 1925 stosunek spłaconych pożyczek do przeciętnego zadłużenia członków wynosił 226,4%, to w końcu 1930 r. spadł na 75,2%, a w końcu 1933 nawet na 25,2%; natomiast termin spłacania pożyczki podniósł się w tym samym czasie z 5,3 na 15,5 a nawet na 46,2 miesięcy. Wskutek spadku rentowności rolnictwa chłop nie był w stanie spłacać zaciągniętych pożyczek, wskutek czego kapitały obrotowe spółdzielni kredytowych uległy zamrożeniu. Wieś pożycza pieniądze przede wszystkim na spłatę uciążliwych długów, mniej na cele gospodarcze. W kasach Stefczyka b. patronatu lwowskiego odnośny procent podniósł się z 27,5% (1929) na 45,9%

(1932), a w kasach Stefczyka b. związku rew. warszawskiego z 15,1% na 38,9%; na cele ściśle produkcyjne przeznaczano bardzo mało, toteż nic dziwnego, że np. w r. 1933 1158 kas Stefczyka zamknęło swój bilans ze stratą 1,778.500 zł.

Akcja oddłużeniowa przyczyni się niewątpliwie w znacznym stopniu do poprawy krytycznego położenia spółdzielczości kredytowej, spowodowanego zamrożeniem kapitałów obiegowych. Opierając się na badaniach Instytutu Puławskiego podaje autor, że w r. 1933 liczba niezadłużonych gospodarstw włościańskich wynosiła zaledwie 8%, 75,9% gospodarstw wykazywało zadłużenie do 500 zł, od 500 do 1000 zł było zadłużonych 17,5%, od 1000—2000 zł 6%, a ponad 2000 zł 0,6% gospodarstw. Czym mniejsze gospodarstwo tym większe ma zadłużenie na jednostkę powierzchni; najbardziej zadłużone są województwa zachodnie, najmniej wschodnie. Najzdolniejszymi do spłacania długów okazały się gospodarstwa do 5 ha, albowiem zdołały one zredukować swe zadłużenie w latach 1931—1933 o 8%, podczas gdy 20—30 ha gospodarstwa powiększyły swe zadłużenie o 7%. Najwięcej przeznacza się kredytów na zakupno ziemi, następnie na budynki gospodarcze, spłatę długów, spłaty rodzinne, na cele gospodarcze (kapitał obiegowy) itd. Oddłużeniowa akcja rządowa, aczkolwiek była bardzo potrzebna i chociaż przeprowadzono ją dosyć zręcznie, to jednak ma ona swe ciemne strony, gdyż zdemoralizowała rolników w tym duchu, że wstrzymują się oni od spłaty należności w nadziei, że przyjdzie ogólne moratorium, albo też całkowite zniesienie długów.

Zestawieniami, przedstawiającymi rozwój w latach 1925—1933 P. B. R. oraz Kasy Centralnej w latach 1924—1933 tudzież stan oszczędności, udzielonych kredytów, stan zadłużenia spółdzielni, wreszcie wykazem obfitej literatury, z której korzystał, kończy swą ciekawą pracę dr Kellmann.

Charakteryzuje ją umiejętne powiązanie faktów oraz trafne skolacjonowanie szeregu danych rozsianych na licznych stronicach polskiej literatury spółdzielczej. Może ona służyć jako drogowskaz poprzez dorobek polskiej spółdzielczości nie tylko dla czytelnika niemieckiego, ale może również okazać się pożyteczną dla czytelnika polskiego, interesującego się rozwojem i dorobkiem polskiego ruchu spółdzielczego. Nie zawiera ona wprawdzie wiadomości o najnowszych przemianach organizacyjnych naszej spółdzielczości, wykazuje jednak szereg ciekawych cyfr, stanowiących cenny materiał dla badaczy stosunków kredytowych ludności wiejskiej.

Niewątpliwie, że jak każda praca tak i ta nie jest wolna od braków (np. zbijanie własnych twierdzeń), jednakże plusy je przenoszą.

Wydana na kredowym papierze również i pod względem zewnętrznym prezentuje się dobrze.

Byłoby rzeczą polecenia godną, aby zapoznali się z nią spół-

dzielcy, również w celu zorientowania się, w jaki sposób podano nasz dorobek spółdzielczy niemieckiemu czytelnikowi do wiadomości.

J. S.

Elsas M. J.: Umriss einer Geschichte der Preise und Löhne in Deutschland vom ausgehenden Mittelalter bis zum Beginn des neunzehnten Jahrhunderts. I. Bd. Leiden 1936, str. X+808.

W ubiegłym roku (1936) wyszły z druku trzy dzieła, poświęcone historii cen krajów zachodnio-europejskich, a opracowane pod patronatem Międzynarodowego Naukowego Komitetu Historii Cen, z siedzibą w Londynie. Są to prace: prof. Hamiltona o cenach hiszpańskich w średniowieczu, prof. Hausera o cenach francuskich, 1500—1800 i dra Elsasa o cenach niemieckich od końca średniowiecza do początków XIX wieku. Dwa lata wcześniej, bo w r. 1934, opublikował prof. Hamilton pracę o cenach w Hiszpanii w latach 1500—1650. W druku są prace prof. Posthumusa o cenach w Holandii 1500—1800, prof. Hamiltona o cenach w Hiszpanii w latach 1650—1800 i dra Liepmana o cenach w Anglii 1500—1800. Nie wymieniam tu szeregu prac z zakresu historii cen Polski, referowanych na łamach poprzednich tomów „Roczników", które pozostawały w znacznie luźniejszym związku z Międzynarodowym Komitetem Historii Cen, aniżeli wspomniane wyżej obce studia.

Przedsięwzięcie M. K. H. C., subwencjonowane przez Fundację Rockefellerowską, zakrojone na szeroką skalę, z natury rzeczy budzi w świecie naukowym duże zainteresowanie, toteż pierwsze plony działalności Komitetu zasługują w pełni na bliższe zapoznanie się z nimi. Przypomnieć warto, że M. Komitet H. C. (utworzony w 1930 r.) pozostawił wielką swobodę swoim członkom w zakresie organizowania, przeprowadzania i publikowania badań. Współpraca wszystkich członków ograniczała się do uczestnictwa we wspólnych posiedzeniach, gdzie przedyskutowano cele i metody badań i wysunięto szereg dezyderatów i ustalono pewne ogólne wytyczne, pozbawione zresztą mocy obowiązującej, ale o charakterze fakultatywnym.

Spośród wymienionych wyżej dzieł praca dra Elsasa stosunkowo najwierniej realizuje wytyczne Komitetu, toteż wydaje mi się usprawiedliwionym obszerniejsze omówienie jej w „Rocznikach". Dodać należy, że studia z historii cen Anglii będą bardzo zbliżone do opracowania cen niemieckich dra Elsasa.

Dr Elsas jest członkiem M. K. H. C. i z ramienia tego Komitetu organizował i kierował badaniami w Niemczech przez 7 lat. Przy udziale 17 współpracowników przeprowadził wyekscerpowanie wiadomości o cenach ze źródeł archiwalnych od XV do początków XIX wieku na terenie całych Niemiec. Statystyczne opracowanie tych materiałów i publikacja postępuje etapami. Pierwszym etapem jest opracowanie cen w Monachium (München), Augsburgu i Würzburgu,

dokonane przez autora przy pomocy dwu współpracowników. Stanowi ono zawartość referowanego I tomu cen niemieckich.

Historyczne badania cen w Niemczech nie są nowością; mają już one dawną tradycję, sięgającą w czasy drugiej połowy XIX wieku. Badania te jednak nie obejmowały nigdy całych Niemiec, ale tylko poszczególne dzielnice czy miasta, były zbyt fragmentaryczne, aby można było przeprowadzić porównania międzyregionalne. Opierały się często na szczupłym materiale źródłowym, nie dość krytycznie wykorzystywanym i zazwyczaj ograniczały się do cen zboża. Materiał statystyczny zawarty w tych pracach, w sumie wziąwszy, nie odpowiadał obecnym potrzebom naukowym, wzrastającym w miarę postępu nauk ekonomii i statystyki. Koniecznym staje się teraz nie tylko rozszerzenie podstaw źródłowych i powiększenie ilości materiału statystycznego, ale także wprowadzenie ścisłych i celowych metod jego opracowania.

Dr Elsas podjął się wykonania pierwszego, ale równocześnie najważniejszego stadium historii cen. Jest nim, wedle programu M. K. H. C., zebranie najobfitszego i najlepszego materiału archiwalnego, dotyczącego cen dla całych Niemiec oraz jego metodyczne uporządkowanie i statystyczne opracowanie. Materiał ten winien być podany w formie półsurowej, to jest tak, aby ekonomiści i historycy mogli swobodnie z niego korzystać i dalej opracowywać statystycznie stosownie do swych różnorodnych tematów, potrzeb i celów.

Pracę nad zbieraniem materiału zaczęto od ustalenia miejscowości, które miały być w badaniu uwzględnione. Wybór tych miast oparto na dwu kryteriach: 1) obfitość dochowanych źródeł, 2) charakter miasta. Starano się bowiem mieć reprezentowane dwa typy centrów gospodarczych: o szerszym i węższym zasięgu terytorialnym, czyli miasta o handlu międzynarodowym, leżące na głównych szlakach handlowych, i miasta o handlu lokalnym, jak siedziby książąt, biskupów itp.

Po ustaleniu sieci miast, dla których statystyka cen ma być sporządzona, musiano zadecydować, które rodzaje źródeł będą wykorzystywane. Chodziło o wybranie najlepszych źródeł pod względem ilości i jakości notowań, gdyż uwzględnienie wszystkich źródeł uznano za zbyt mozolne i niekonieczne. Selekcja źródeł odbywała się na podstawie próbnego ekscerpowania, któremu poddawano co 10-ty lub 20-ty rok każdego rodzaju źródeł. Zebrane zapiski pozwoliły zorientować się, jakie towary występują w danym źródle i jak wielką ilość zapisek mają. Ostatecznie wybierano źródła, które: 1) dostarczały najdłuższych chronologicznie szeregów notowań towaru, przy możliwie najmniejszych lukach; 2) dostarczały notowań cen dla największej liczby towarów; 3) rejestrowały możliwie wszystkie w rzeczywistości zachodzące obroty towarowe; 4) podawały ceny typowe dla danych towarów, tj. ceny takiego gatunku, który był najczęstszym, normalnie spotykanym na rynku; 5) podawały ceny, najbardziej zbliżone do cen targowych. Najobfitszym

źródłem notowań cen okazały się księgi rachunkowe miejskie, szpitalne, a przy końcu XVII wieku dołączają się jeszcze urzędowe notowania cen, podawane w sprawozdaniach targowych, cennikach i czasopismach. Księgi kupieckie, księgi rachunkowe pojedynczych osób dochowały się w małej ilości i pokrywają nieliczne lata, wskutek czego dla badań mają minimalną wartość. Dla Monachium wybrano 3 główne źródła, dla Augsburga i Würzburga po 2. Obok tego uwzględniono po kilka pomocniczych źródeł, dla zapełnienia luk w szeregach notowań, otrzymanych z poprzednich źródeł.

Ze źródeł ekscerpowano tylko ceny „rzeczywiste", dotyczące transakcyj opartych na wolnej konkurencji; natomiast notowania szacunkowe, taksowe, należytości dłużne, transakcje zamienne w naturze pomijano lub uwzględniano wyjątkowo — gdy odpowiadały w zupełności rynkowym cenom dziennym. Zapełnianie luk w seriach notowań ze źródeł podstawowych danymi ze seryj źródeł pomocniczych miało miejsce tylko wówczas, gdy stwierdzono zgodność obu seryj. Gdy zachodziły różnice, serie pozostawiano oddzielnie. Jeśli chodzi o ramy chronologiczne, to brano pod uwagę zapiski od czasów najdawniejszych do roku 1820. Naturalną granicę 1820 roku przekroczono o 5 lat, aby umożliwić porównanie z pracami o cenach XIX w., które zazwyczaj zaczynają się od r. 1815. Jak wiadomo, dla celów porównawczych i dla możności związania serii cen XIX w. z wcześniejszymi potrzebny jest kilkuletni okres wspólny.

Obok selekcji źródeł przeprowadzano też selekcję towarów, dla których zbierano zapiski i konstruowano serie notowań. Zasadą tutaj było uwzględnianie towarów o ściśle określonym gatunku (homogene Waren). Artykuły o zmiennym gatunku poszczególnych jednostek zostały wyeliminowane. Na tej zasadzie nie mamy w pracy dra Elsasa cen ziemi, domów, czynszów, koni (za wyjątkiem Monachium).

Notowania cen były przepisywane w brzmieniu źródłowym; wypisywano wszystko, co określało charakter ceny, jak upust, koszta dostawy, napiwki, akcyza etc. Także wypisywano datę zapiski, miejsce pochodzenia, jakość artykułu. Następnie ten materiał przenoszono na tabele dla każdego towaru oddzielne. Nagłówek tabeli podawał miejsce, nazwę źródła, rodzaj towaru, jednostkę miary lub wagi, rodzaj pieniądza, oraz źródło zapisek. Tabela była podzielona na rubryki; do pierwszej wpisywano stronę źródła i rok rachunkowy (budżetowy), do drugiej rok kalendarzowy księgi, do trzeciej datę zapiski, do czwartej ilość, do piątej całą należytość, do szóstej cenę jednostki, wreszcie do siódmej uwagi. Miary i pieniądz wpisywano w brzmieniu źródłowym, tylko cenę jednostki towaru podawano w najniższej jednostce pieniężnej. W rubryce ostatniej, jako uwagi podawano informacje co do gatunku towaru i charakteru ceny.

Wszystkie przeciętne ceny obliczone są przy zastosowaniu formuły średniej arytmetycznej nieważonej. Przeciętna cena roczna jest oparta na wszystkich notowaniach w roku. Dla zbóż są podane ceny kwartalne lub miesięczne (od 1690, odkąd istnieją urzędowe notowa-

nia), przy czym są to ceny konkretne z początku kwartału czy miesiąca. Przeciętna roczna zbóż jest obliczona na podstawie cen miesięcznych lub kwartalnych. Przeciętne ceny są obliczane dla każdej miejscowości i każdego rodzaju źródła oddzielnie. Przeciętne roczne dotyczą lat rolniczych, a nie kalendarzowych.

Część zapisek eliminowano z obliczenia przeciętnych, a mianowicie te, które psuły jednorodność szeregu. Były to ceny zbyt wysokie lub niskie, które odnosiły się prawdopodobnie do innego gatunku, ceny, co do których istniało podejrzenie, że są wynikiem błędu rachunkowego lub omyłki pisarskiej, które nie obejmowały kosztów dostawy itp.

Metoda ekscerpowania notowań płac była podobna do metody zastosowanej przy cenach towarów. W wypadkach, gdy płace były stałe przez dłuższy okres czasu, zaznaczano tylko momenty zachodzących zmian. Opracowanie płac różni się od opracowania cen tym, że w większości wypadków nie obliczano przeciętnych płac, albowiem płace były wynagrodzeniem za usługi, które pod względem ilości i jakości były różne. Zatem płace przedstawione są w dwojakiej formie: większość ma tabele, podające ilość zatrudnionych robotników według uszeregowanej skali płac; niektóre płace, posiadające stale tylko jeden poziom, mają obliczone przeciętne. Zazwyczaj wyróżnione są płace zimowe i letnie.

Dla każdego towaru i płacy podane są „Objaśnienia". Są one nadzwyczaj szczegółowe i obejmują regularnie następujące punkty: 1) rodzaj i gatunek towaru oraz charakter ceny (zakup czy sprzedaż); 2) wielkość pojedynczych obrotów, suma obrotów rocznych, wahania wielkości obrotów na przestrzeni roku, hurt czy detal; 3) okres roku, w którym koncentrują się zapiski; 4) różnice pomiędzy ceną, podaną w źródle za jednostkę a ceną za jednostkę wyliczoną z całej kwoty płaconej; 5) koszta dodatkowe na jednostkę; 6) wielkość wahania cen w obrębie roku i powody ewentualnych większych zmian cen; 7) odrzucone zapiski i przyczyny ich wyeliminowania; 8) objaśnienia o gatunku towaru danej tablicy i jak dalece te ceny z innymi seriami cen tego samego artykułu są porównywalne; 9) pewne lub przypuszczalne błędy pisarskie.

Dr Elsas publikuje w swym tomie tylko ceny i płace nominalne. Dla ogółu cen przeciętne roczne, dla zbóż także ceny kwartalne wzgl. miesięczne, dla płac roczne i półroczne (zimowe i letnie). Przeliczeń na srebro i złoto nie czyni, ani dawnych miar nie sprowadza do metrycznych. Ażeby te przeliczenia czytelnikowi umożliwić, daje dwa rozdziały o pieniądzu i o miarach. W pierwszym z nich przedstawia autor stosunki pieniężne w każdym mieście na przestrzeni badanego okresu oraz oblicza ekwiwalent kruszcowy dla zasadniczej jednostki monetarnej: dla Monachium w złocie, dla Augsburga i Würzburga w srebrze. W rozdziale o miarach omawia miary używane dla poszczególnych towarów, starając się podać ich poddziały

oraz relację do innych miar współczesnych a także do miar systemu metrycznego.

Opisałem powyżej szczegółowo metodę dra Elsasa. Znamionuje ją dążność do zebrania nie tyle wielu materiałów, co materiałów najlepszych, a dalej dążność do najbardziej dokładnego przedstawienia i opisania materiału statystycznego. Szczegółowość i precyzyjność opracowania, połączona z masą detalicznych informacyj, jest bezwzględnie pożyteczna, ułatwia w wielkim stopniu wykorzystywanie tego materiału do innych badań. Z punktu widzenia praktycznego metoda ta daje się stosować rzadko, bo zazwyczaj środki finansowe nie pozwalają na tak obszerną publikację badań. W pracy dra Elsasa powyżej 40% książki zajmują objaśnienia! Chodzi obecnie o to, czy olbrzymi nakład pracy, jaki pociąga za sobą ta metoda, jest proporcjonalny do korzyści, jakie z niej wynikają. Ocena jest dość trudna, bo zależy nie od przypuszczalnego, ale faktycznego użytku, którego jeszcze nie znamy. Jeśli chodzi o sam rozwój cen to można go odtworzyć bez uciekania się do tak szczegółowych objaśnień.

Pewne uwagi nasuwają się w związku z selekcją towarów, uwzględnionych w badaniu. Autor opuścił czynsze w ogóle, opierając się na tym, że przedmioty najmu (domy, mieszkania) były gatunkowo bardzo różne. Tak samo odrzuca ceny przedmiotów o niestałym gatunku (np. zwierzęta domowe), pomija czynsze od kapitału (stopę procentową). Różnice gatunku są niewątpliwie wielką przeszkodą w konstruowaniu szeregów cen i wymagają znacznej ostrożności, ale jeśli tylko rozporządzamy większą ilością notowań, to jest rzeczą bardzo pożyteczną obliczać przeciętne i zestawiać statystykę cen towarów nawet o tak zmiennym i nieokreślonym gatunku, jak domy, mieszkania, zwierzęta domowe. Oczywiście im większa zmienność czy nieokreśloność towaru, tym więcej notowań trzeba szukać i tym ostrożniej traktować przeciętne. Należy pamiętać, że zestawiając statystykę cen dla dłuższych okresów czasu nigdy nie możemy być całkowicie pewni tożsamości gatunku. Nawet tak na pozór niezmienne rzeczy, jak cegła, gwóźdź, co więcej zboże, często nie są w jednej okolicy zupełnie identyczne, co w drugiej, a napewno są inne w XVI i w XVII wieku. Niewątpliwie musimy posuwać rozróżnianie gatunku do najdalszych granic — ale gdy to jest niemożliwe, to trzeba zgodzić się, że jednak sporą wartość przedstawia możność porównania np. przeciętnej ceny 20 krów w 1550 r. i w 1800 r., a co więcej możność śledzenia tego rozwoju z roku na rok. Dr Elsas nie tłumaczy pominięcia tych artykułów brakiem wiadomości źródłowych, ale niepodobieństwem określenia gatunku.

Dr Elsas w obliczaniu przeciętnych cen stosuje rok rolniczy od 1. VIII do 31. VII. Problem wyboru roku rolniczego czy kalendarzowego jest niewątpliwie trudny do rozstrzygnięcia. Autor podał szereg zarzutów przeciw preferencji roku kalendarzowego i szereg zalet roku rolniczego, starając się je uzasadnić. Jednakowoż uzasadnienia nie są bynajmniej przekonywujące dla zwolenników lat kalendarzo-

wych. Można by tu przytoczyć sporo argumentów przeciw latom rolniczym a za latami kalendarzowymi. Wprawdzie dr Elsas nie ma zamkniętych oczu na braki lat rolniczych i niektóre z nich wymienia, ale do ujemnych stron lat rolniczych przywiązuje mniejszą wagę niż do niedomagań lat kalendarzowych. Problem pozostaje dalej otwarty. Moim zdaniem, stosowanie jednego czy drugiego typu roku powinno być uzależnione od celu, jakiemu ma przeciętna roczna służyć. Uważam, że mając do dyspozycji ceny miesięczne czy kwartalne, świetnie ilustrujące wahania sezonowe i wyniki zbiorów, możemy przeciętnym rocznym powierzyć inną rolę, mianowicie charakteryzowania rozwoju cen, cyklicznego czy sekularnego, przy czym właśnie zależeć nam będzie na tym, aby wahania sezonowe i rezultaty zbiorów były neutralizowane przez wiązanie części dwu lat rolniczych. Granica roku rolniczego (1. VIII czy inna data) jest też granicą konwencyjną wobec różnych terminów zbioru w różnych regionach, latach i przy różnych przedmiotach, wobec tego lata rolnicze są mniej stosowne dla porównań regionalnych, chronologicznych i rzeczowych.

Konstrukcja omawianej pracy jest następująca: drugi rozdział zajmuje się metodą opracowania (s. 83—111), trzeci pieniądzem (s. 112—136), czwarty miarami (s. 137—162), piąty podaje uzupełnienia (s. 163—210; znajdujemy tu zestawienie najważniejszych wydarzeń z historii każdego miasta oraz szczegółowy opis źródeł i instytucyj, które te źródła produkowały), szósty objaśnienia do tablic cen (s. 211—538), dalej tablice cen (s. 539 do 706), tablice płac z objaśnieniami (s. 707—776) i wykresy (s. 777—797). Ogólne rezultaty pracy i omówienie rozwoju cen daje autor w pierwszym rozdziale (s. 3—82), zatytułowanym tak samo jak cała książka (Umriss einer Geschichte der Preise und Löhne). W tym rozdziale jest też mowa o źródłach, o materiale statystycznym i o metodzie. Powyższa konstrukcja pracy jest o tyle wadliwa, że sprawa źródeł i metody jest traktowana w trzech różnych rozdziałach, co oczywiście utrudnia orientację w tekście dzieła.

Rozwój cen śledzi autor na podstawie cen pojedynczych towarów. Nie oblicza wskaźników grupowych, gdyż, jak powiada, przeciętne kilku artykułów przez kompensację zacierają indywidualne cechy. Jest to prawda. Ale szukając ogólnych cech i czynników rozwoju cen przy pomocy wskaźników grupowych, zależy nam właśnie na zatarciu wahań przypadkowych i indywidualnych, a na spotęgowaniu cech wspólnych. Tu znowu decydującym jest cel, do jakiego dążymy w rozpatrywaniu rozwoju cen.

Ceny nominalne wykazują szybki wzrost w XVI i w początkach XVII wieku. Najwyższy poziom przypada na czas około 1620 r.; później następuje spadek i długa depresja i dopiero po 1670 r. ceny odzyskują tendencję zwyżkową, wykazując wzrost aż do końca XVIII wieku.

Dotychczasowe badania wykazywały, że szczytowy punkt rozwoju cen przypadał na okres wojny trzydziestoletniej; w świetle ni-

niejszego studium okazuje się, że kulminacyjny wzrost cen należy przesunąć o jedno dziesięciolecie wcześniej [1]).

Autor znajduje zgodność w kierunku rozwoju cen w trzech badanych miastach, ale zarazem znaczne różnice w nasileniu wzrostu cen. I tak pomiędzy początkiem XVI i XIX wieku Monachium, Augsburg i Würzburg wykazują następujący wzrost cen:

pszenica	(wskaźniki)	—	905	740
żyto	„	565	440	555
jęczmień	„	660	930	—
owies	„	610	620	780
mięso	„	1270	1350	770
cegła	„	865	—	480
papier	„	290	—	145

Na podstawie swego materiału stwierdza autor istnienie długich fal (str. 23) obok kilkuletnich cyklów. Te ostatnie są bardzo wyraźne przy środkach żywności — i, wedle autora, są wynikiem urodzajów, wydarzeń wojennych i zaraz.

Wojny, udowadnia dr Elsas, miały wpływ na ceny ściśle lokalny, a ulegały mu głównie zboża. Inne artykuły żywnościowe nie wykazują stałej i jednolitej reakcji na wojny. Pozostałe grupy towarów wykazują jeszcze mniejszą koincydencję wzrostu cen z wojnami; zazwyczaj zwyżkują dopiero w następnym roku po działaniach wojennych.

Płace z zasady wolniej wzrastają, ale też powolniej spadają niż ceny. Wskutek tego płace realne w XVI w. maleją a w XVII w. podnoszą się. Pomiędzy ruchem ludności w badanych miastach a ruchem cen nominalnych znajduje autor zgodność, podczas gdy wzrostowi zaludnienia towarzyszy spadek płac realnych.

Duże dzieło dra Elsasa jest niewątpliwie bardzo poważną pozycją w niemieckiej literaturze historyczno-gospodarczej. Życzyć należy, aby autor mógł w tych samych rozmiarach opracować i opublikować dalsze tomy. Zarówno metoda jak i rezultaty pracy są nadzwyczaj interesujące dla historyków nie tylko Niemiec, ale i tych, którzy zajmują się innymi krajami, czy też dziejami całej Europy.

Stanisław Hoszowski.

Jacobs Alfred: Der Stand der preisgeschichtlichen Forschung in Deutschland. (Allgemeines Statistisches Archiv. Tom 25. Jena 1935/36, str. 439—456).

Niewielki artykuł dra Jacobs'a posiada dla zainteresowanych

---

[1]) Lata około 1620 są w Niemczech okresem gwałtownego obniżania stopy waluty i fałszowania pieniądza (Klipper- u. Wipperperiode), nic dziwnego, że ceny nominalne wtedy bardzo wzrosły.

w badaniach historii cen dużą wartość informacyjną. W trzech zwięzłych rozdziałach przedstawił autor 1) rozwój historycznych badań cen w Niemczech od czasów Fryderyka Wielkiego, 2) obecny stan tych badań i 3) postulaty w zakresie tych badań na przyszłość. Największą niewątpliwie wartość posiada historyczny przegląd dotychczasowych prac z zakresu historii cen w Niemczech, między innymi dzięki temu, że jest bardzo treściwy i ograniczony do najważniejszych pozycyj. Najobszerniej są potraktowane studia, dotyczące XIX i XX wieku, z którymi autor miał bezpośredni kontakt przy swej pracy pt. Die Grosshandelspreise in Deutschland von 1792—1934. (Sonderhefte des Instituts für Konjunkturforschung, Heft 37, Berlin 1935).

W rozdziale o obecnym stanie badań hist. cen omawia autor swoją pracę, wyżej cytowaną, oraz studia nad cenami XVI—XVIII wieku, prowadzone przez dra Elsasa z ramienia Międzynarodowego Komitetu Historii Cen. Wspomina także pobieżnie o będących w toku badaniach cen w Ameryce, Hiszpanii, Szwecji, Francji i Anglii. O Polsce nic nie mówi. Wiadomości, zawarte w tym rozdziale, są czysto sprawozdawcze, a przy tym niewyczerpujące, toteż nie budzą zainteresowania.

Ciekawsze są dezyderaty wysunięte przez autora co do przyszłości. Domaga się: 1) sporządzenia wykazu źródeł, zawierających długie serie cen, 2) przejrzenia tego materiału i wybrania najlepszych i najpełniejszych seryj, 3) zestawienia długich, najbardziej nadających się do porównania seryj cen pojedynczych towarów, 4) przeprowadzenia porównań międzyregionalnych na podstawie szeregów cen, sprowadzonych do tych samych jednostek miar i do wartości kruszcowej. Żąda też racjonalizacji tych badań przez stworzenie centralnego regestru statystyki cen, który by miał w ewidencji wszystkie opracowane i będące w opracowaniu szeregi cen.

Trzy pierwsze postulaty dra Jacobsa, jeśli chodzi o wieki XVI do XVIII, zostały w znacznej części zrealizowane przez badania przeprowadzone pod kierunkiem dra Elsasa (zob. rec. dzieła dra Elsasa w niniejszym tomie, str. 485 nn.). *S. H.*

Pollatschek Stefan[1]): John Law — Roman der Banknote. Wien, Saturn-Verlag, 1936. Str. 291.

Law zawsze budził wielkie zainteresowanie ze względu na swój eksperyment monetarno-gospodarczy we Francji. Już współcześni nim żywo się interesowali, wiele miejsca poświęcając mu w swych pamiętnikach. W wieku XIX ukazała się pierwsza powieść historyczna,

[1]) Książka ta ukazała się w polskim przekładzie: John Law — powieść; z upoważnienia autora przełożył Marceli Tarnowski, 1. wyd. „Nowa Powieść". Warszawa (1936).

której bohaterem był Law [2]). Przed kilku laty zjawiła się inna powieść [3]). Wreszcie ostatnio zjawiła się powieść Pollatschka.

Rozporządzamy bardzo skromnymi materiałami, odnoszącymi się do życia i działalności praktycznej finansisty szkockiego. O ile prace Law'a doczekały się dokładnego i zbiorowego wydania tak, że obecnie dysponujemy prawdopodobnie całym dorobkiem naukowym Law'a, o tyle w dalszym ciągu nie mamy materiałów, odnoszących się do jego życia [4]). Dlatego też historyk gospodarczy nie jest w stanie przedstawić dokładnie historii systemu Law'a we Francji, oraz udziału w nim twórcy, z drugiej zaś strony powieściopisarz ma ciężkie zadanie, wybierając za temat swej powieści właśnie ten okres.

Pollatschek, mając do przezwyciężenia te trudności, względnie zadowalająco wywiązał się ze swego zadania. Dał ciekawy obraz życia Law'a, kształtowania się jego poglądów monetarnych na tle operacyj złotników szkockich i angielskich, dalszy rozwój jego poglądów monetarnych i ogólno-gospodarczych, związany z obserwowaniem instytucyj i urządzeń ekonomicznych we Włoszech i Holandii, a wreszcie cały eksperyment francuski.

Pollatschek nie był oryginalny, jeśli chodzi o posługiwanie się materiałami i źródłami. Oparł się głównie na poprzednio wydanych powieściach, w wielu wypadkach nie wiele od nich odbiegając, częściowo zaś korzystał z pism Law'a. Jednakże sposób, jaki to czynił, nasuwa zastrzeżenia. Przede wszystkim niezręcznie w formie dialogów, często zbyt długich, przedstawiał poglądy autora, wskutek czego rzuca się w oczy cel, jaki przyświecał autorowi, mianowicie przedstawienie poglądów Law'a. Jeśli zaś chodzi o scharakteryzowanie osoby Law'a, można dostrzec pewne niekonsekwencje: z jednej strony Law jest przedstawiony jako szczęśliwy gracz, uprawiający z zamiłowaniem gry hazardowe, lubiący żyć przyjemnie i beztrosko, z drugiej zaś strony jest głębokim myślicielem ekonomicznym, politykiem, a nawet reformatorem gospodarczym i społecznym, oraz fanatycznym wyznawcą pewnych koncepcyj gospodarczo-monetarnych, jednak na pierwsze miejsce autor wysuwa postać Law'a-gracza, a nie Law'a-działacza gospodarczo-społecznego i ekonomistę. Gdy zaś chodzi o przedstawienie poglądów ekonomicznych i społecznych Law'a oraz jego roli jako reformatora gospodarczo-społecznego, autorowi nie udało się w sposób ciekawy a odpowiadający rzeczywistości wyjaśnić, na czym polegały koncepcje gospodarcze i społeczne Law'a. Wysuwa na plan pierwszy pomysł założenia banku, natomiast pomija milczeniem zasadnicze idee monetarne, na których Law oparł swe pomysły reorganizacji bankowości, ustroju monetarnego oraz ustroju gospodarczego.

[2]) Ainsworth William Harris: John Law, the Projector. London 1863. 3 tomy.

[3]) Oudard Georges: La très ourieuse vie de Law. Aventurier honnête homme. Paris 1927.

[4]) John Law — Oeuvres complètes publiées pour la première fois par Paul Harsin. 3 tomy. Paris 1934.

Te zastrzeżenia wysunięte pod adresem powieści omawianego autora nie umniejszają jego zasług. Należy zdawać sobie sprawę z trudności, jakie przedstawia powieściowe przedstawienie działalności i doktryn Law'a. Niewątpliwie można zarzucić autorowi, że, opierając się na biograficznych uwagach i zapiskach, ograniczał się do przedstawienia awanturniczych stron życia twórcy Systemu, natomiast nie potrafił z poglądów ekonomicznych stworzyć tła dla działalności praktycznej, nie usiłował przedstawić poglądów i życia Law'a na tle epoki, która była świadkiem głębokich przemian gospodarczych oraz wysuwania ciekawych pomysłów teoretycznych. Opracowanie, uwzględniające te zmiany w sposób ciekawy, pozwoliłoby pominąć awanturniczą stronę życia Law'a, która prawdopodobnie była jedynie odbiciem charakteru okresu, w którym Law żył, a nie specjalnych cech Law'a, natomiast przedstawiłoby nam istotną treść naukowego i praktycznego życia tego ekonomisty, który pierwszy próbował w życie wprowadzić koncepcje bankowe i gospodarcze, jakie już od połowy wieku XVII nurtowały społeczeństwo angielskie. *Józef Świdrowski.*

Hauser Henri: Recherches et documents sur l'histoire des prix en France de 1500 à 1800. Publiés par... Paris, Les Presses Modernes, 1936, str. 6 nlb. +522+2 nlb.

Po kilkuletniej pracy przygotowawczej, nadzorowanej i finansowanej przez utworzony w r. 1930 Międzynarodowy Naukowy Komitet Historii Cen (International Scientific Committee on Price History), poczynają ukazywać się drukiem poważne, przy zastosowaniu ścisłej i jednolitej metody opracowane publikacje historii cen państw Europy zachodniej. Wśród nich wyszedł ostatnio duży tom poświęcony cenom we Francji na przestrzeni trzech pierwszych stuleci czasów nowożytnych, opracowany pod kierunkiem prof. Hausera, członka i przedstawiciela Komitetu na Francję.

W rozdziale wstępnym, poświęconym krótkiemu szkicowi współczesnych badań nad historią cen w różnych państwach europejskich, w szczególności zaś omówieniu instrukcji dla współpracowników francuskich, usprawiedliwia prof. Hauser skromny tytuł („Poszukiwania i źródła") wydanej książki trudnościami finansowymi i małą liczbą współpracowników. Z tych to powodów badania nie obejmują tak ważnych ośrodków Francji jak Lyon, Marseille, Bordeaux, Rouen itp.; publikacja niniejsza zawiera więc raczej próbki, które — spodziewa się wydawca — będą stanowić podnietę i zachętę do dalszych w tym kierunku badań. Dziwnym do pewnego stopnia wydać się nam musi to tłumaczenie prof. Hausera w porównaniu pod tym względem ze stosunkami i warunkami w Polsce, gdzie inicjator i wydawca tego rodzaju prac, prowadzonych zupełnie niezależnie a w pewnym tylko kontakcie z Międzynarodowym Komitetem, prof. Bujak, może w państwie bez porównania uboższym zdobyć fundusze oraz znaleźć i za-

chęcić ludzi tak, że co roku przeciętnie jeden tom dość szczegółowo potraktowanej historii cen w którymś z główniejszych miast dawnej Rzplitej opuszcza prasę.

Prócz wspomnianego wstępu część pierwsza pracy, źródłowo-metodyczna, zawiera rozdziały poświęcone dawnemu systemowi miar i wag, kwestii monetarnej, źródłom i materiałom oraz ich ocenie i interpretacji. Skreślone są one jasno i przystępnie, w oparciu, jeśli chodzi zwłaszcza o stosunki pieniężne, na przykładach z życia współczesnego; niemniej jednak nie wnikają w zagadnienie głębiej i robią wrażenie wykładu raczej popularno-naukowego.

Druga, statystyczna część publikacji, rozmiarami 6-krotnie przewyższająca pierwszą, obejmuje tabelaryczne zestawienie cen z następujących 20 miejscowości: okolicy Paryża, z Coutances, Bayeux, Damigny, Guibray i St-Pierre-du-Bosguérard w Normandii, z Château-Gontier w departamencie Mayenne, z Angers, z Rennes, z Briançon, Buis-les-Baronnies, Dié, Grenoble, Montélimar, Romans, Valence, Vienne i Voiron w departamentach Delfinatu, z Saint-Antonin w departamencie Tarn-et-Garonne oraz z Nantes. Tak więc lepiej reprezentowane są tutaj dwie połacie kraju: północno-zachodnia i południowo-wschodnia, co wobec rozległego terytorium kraju oraz znacznej liczby większych miast, posiadających niewątpliwie dobre materiały archiwalne, uznać należy za niewystarczające dla przedstawienia syntetycznego obrazu rozwoju cen we Francji. Sam materiał statystyczny jest dość ubogi i to tak pod względem ilości towarów i płac (czynszów w ogóle brak), jak też i pod względem jego obfitości w obrębie poszczególnych lat; nadto występują nierzadko i to wcale poważne niejednokrotnie luki chronologiczne. Najwięcej materiału zebrano do cen cerealiów, inne działy są bez porównania słabiej reprezentowane.

Budowa tablic opiera się na pięciu względnie sześciu rubrykach, podających kolejno: wskaźnik ceny nominalnej, rok, ilość notowań, cenę średnią nominalną, jej równowartość w gramach srebra, oraz indeksy w srebrze. Za podstawę obliczeń cyfr indeksowych obrano lata 1721—1745. Nie widzimy więc tutaj dwu pozycyj, jakie mamy w polskich opracowaniach cen, mianowicie rubryki z ceną maksymalną i minimalną. Brak jest także ważnego zestawienia kwartalnych cen ziemiopłodów celem wykazania ich wahań sezonowych. Jedyne obliczenia — obok podania cen rocznych — stanowią zestawienia średnich cen dziesięcioletnich każdego towaru, zamknięte w ramy powyższych sześciu rubryk. Nie dokonano też żadnych opracowań ewolucji cen poszczególnych grup towarów, ani nie przedsięwzięto prób syntezy, a to ze względu na mały odcinek zbadanego terytorium oraz dla uniknięcia zatarcia różnic charakteru czy lokalnego znaczenia danych artykułów. Również i liczba diagramów jest za mała, nie pozwoliły jednak na jej zwiększenie względy na koszt druku. W końcu zaznaczyć jeszcze należy, że każdą serię tablic poprzedzają ogólne krytyczne uwagi o pochodzeniu i wartości materiału statystycznego

oraz również krótkie, bez szerszego komentarza i tła społeczno-gospodarczego, omówienie rozwoju cen.

Tak więc publikacja niniejsza pozostanie w opinii czytelnika — zgodnie z określeniem wydawcy — próbką (échantillon, str. 4), niemniej jednak próbką jasno i przejrzyście przedstawioną a starannie wydaną. *J. Pelc.*

Bezanson A., Gray R. D., Hussey M.: Prices in Colonial Pennsylvania, 1720 — 1775. Philadelphia 1935, str. XIX+445.

— Wholesale Prices in Philadelphia, 1784—1861. Philadelphia 1936, str. XXIII + 443.

Badania w zakresie historii cen, prowadzone w Ameryce, budzą równie wielkie zainteresowanie jak studia nad historią cen w Europie. Od XVIII wieku począwszy, rynek amerykański jest ściśle związany z europejskim, powstają obustronne oddziaływania, które w XIX wieku dochodzą nawet do silnego uzależnienia rynku europejskiego od warunków gospodarczych kontynentu amerykańskiego. Ale niewątpliwie silniejszym źródłem zainteresowania jest strona metodyczna tych badań. Amerykanie rozporządzali znacznie większymi funduszami, mieli lepsze doświadczenie w zbiorowym przeprowadzaniu badań na szerszą skalę, dysponowali częściowo odmiennymi kategoriami źródeł — a przede wszystkim posiadali długą tradycję w zakresie badań koniunkturalnych. Badania te, prowadzone szczególnie intensywnie od czasu wojny światowej, opierały się przede wszystkim na materiale faktycznym w postaci dat statystycznych — zatem wymagały stosowania coraz to precyzyjniejszych metod statystycznych. Niewątpliwe przodownictwo nauki amerykańskiej na tym polu z natury rzeczy musiało znaleźć odbicie w metodach badań historycznych cen, jako że badania te pozostają w bliskim związku z badaniami koniunkturalnymi, a nawet zostały zainspirowane przez uczonych, skupiających się około Wydziału Ekonomicznego Uniwersytetu Harwardzkiego, zajmującego się w znacznej mierze zagadnieniem koniunktur gospodarczych. Z góry można było liczyć na to, że w historii cen Ameryki Półn. statystyczne metody znajdą najszersze zastosowanie.

Za punkt wyjścia amerykańskich badań została wzięta historia cen lokalnych. Najwcześniej opracowano i opublikowano ceny New York'u (Stoker H. M.: Wholesale Prices in New York City, 1720—1800. N. Y. 1932 i Warren G. T.-Pearson F. A.: Wholesale Prices in the United States for 135 Years, 1797—1932. N. Y. 1932), następnie badania rozszerzono na miasta Boston, Charleston (zob. artykuły G. R. Taylora i Crandalla w Review of Economic Statistics) i Filadelfię. Wspomnieć tu należy, że ceny hurtowe w całych Stanach Zjednoczonych w XIX wieku były przedmiotem studiów W. B. Smith'a, A. H.

Cole'a i J. L. Snider'a, opublikowanych na łamach „The Review of Economic Statistics" (1924—1928).

Najgruntowniej i najobszerniej zostały potraktowane ceny Filadelfii. Dotąd opublikowano dwa tomy, podane w tytule niniejszego sprawozdania. Tom trzeci ma wkrótce ukazać się i objąć podstawowe materiały statystyczne okresu 1784—1860.

Badania nad cenami Filadelfii (1720—1860) przeprowadzono zbiorowo. A. Bezanson czuwała nad ogólnym kierunkiem studium, R. Gray decydował o wyborze materiałów źródłowych i metod. Oboje wspólnie napisali tekst, przeprowadzili interpretację dat statystycznych i ustalili wnioski. Zaś M. Hussey był pomocny przy interpretacji cen, przeprowadził rewizję manuskryptu, przygotował bibliografię i tablice statystyczne, umieszczone w dodatkach do obu tomów. Ekscerpowanie wiadomości źródłowych, tablicowanie i obliczenia statystyczne przeprowadzili pod kierunkiem wymienionych autorów członkowie Sekcji Historii Cen przy Wydziale Badań Gospodarczych Uniwersytetu Pensylwanii.

Podstawowym źródłem obu dzieł były czasopisma (tygodniki, później dzienniki), zawierające od 1719 r. notowania cen; uzupełniające wiadomości czerpano z ksiąg i korespondencji kupieckiej, gdzie znajdowano nie tylko notowania cen, ale także informacje o stanie rynku w Filadelfii i innych miastach handlowych. Notowania cen obejmowały towary, stanowiące przedmiot eksportu i importu Filadelfii. Autorzy uwzględnili tylko te towary, które były dostatecznie standaryzowane, uważając, że tylko w tym wypadku porównywanie cen z różnych okresów czasu jest dopuszczalne.

W pierwszym tomie (1720—1775) znajdujemy tylko 21 towarów (31 gatunków). Stanowią je artykuły spożywcze: żyto, pszenica, ryż, chleb, mąka, wołowina, wieprzowina, sól, melassa, cukier, rum, wino, a następnie tytoń, bawełna, klepki bednarskie, smoła, dziegieć, terpentyna, indygo, proch strzelniczy, żelazo. Dla części badanego okresu są nadto ceny nasienia lnianego, konopi, imbiru, pieprzu, wina korzennego i herbaty. Jak widzimy, grupy towarów są reprezentowane bardzo nierównomiernie.

Oczywiście zasada preferencji towarów o ustalonym standardzie jest zupełnie słuszna. Jednakowoż wydaje mi się, że w omawianej pracy została ona zbyt rygorystycznie zastosowana, wskutek czego towary bardzo ważne w konsumcji i obrotach handlowych Filadelfii zostały pominięte (tekstylia, meble, artykuły żelazne). Zgodzić się należy z tym, że te ostatnie towary nie nadawały się do równie subtelnej analizy statystycznej co poprzednie, ale też nie zasługiwały na całkowite wyeliminowanie. Wszakże, rozporządzając sporą ilością notowań cen tych przedmiotów i zdając sobie sprawę z istnienia i skali wahań gatunkowych, możemy śmiało kusić się o odtworzenie choćby w grubszych zarysach ruchu ich cen. Porównanie rozwoju cen tych artykułów przemysłowych z innymi grupami towarów byłoby niewątpliwie bardzo pouczające, zwłaszcza że tak rzadko kiedy rozporzą-

dzamy notowaniami wyrobów przemysłowych, jeśli chodzi o czasy XVIII wieku i wcześniejsze.

Metoda statystycznego opracowania przedstawia się następująco: Na podstawie tygodniowych notowań, wyekscerpowanych z różnych czasopism, obliczano przeciętną cenę miesięczną, które z kolei posłużyły do wyprowadzenia przeciętnej ceny lat kalendarzowych. Przeciętna cena miesięczna opiera się na 1—10 notowaniach, zależnie od tego, ile razy w miesiącu podano notowania tygodniowe oraz w ilu czasopismach te notowania spotkano.

Luki w materiale, pochodzącym z czasopism, starano się zapełnić danymi z korespondencji kupieckiej. Dla utrzymania homogeniczności seryj cen uwzględniano z korespondencji kupieckiej tylko te notowania cen, które pochodziły z analogicznego pierwotnego źródła co notowania w dziennikach. Homogeniczność stwierdzano m. i. także w drodze porównań obu seryj dat w czasokresach, dla których cyfry obu rodzajów były dostępne. Dalsze luki zapełniano notowaniami z rachunkowych ksiąg kupieckich, przy czym badano indywidualnie każdą zapiskę, czy podana w niej cena nie była uzależniona od: 1) rozmiarów transakcji, 2) włączenia opłaty za opakowanie, 3) za przewóz, 4) od długości kredytu i 5) od jakości towaru. Dla ograniczenia błędu, mogącego ewentualnie wyniknąć z różnorodności notowań, starano się uzyskać co najmniej 11 notowań dla każdego miesiąca. Gdy księgi obok ceny podawały wielkość obrotu, wówczas obliczano średnią arytmetyczną ważoną jako cenę danego miesiąca.

Pomimo zastosowania powyższych środków pozostały jeszcze luki, nie dające się zapełnić przy pomocy konkretnych notowań źródłowych. Autorzy, dążąc do uzyskania materiału statystycznego dostatecznie pełnego dla obliczania indeksów, musieli zdecydować się na stosowanie interpolacji, tzn. wypełniania luk wartościami szacunkowymi, przypuszczalnymi. Brakujące notowanie zastępowano ostatnią ceną poprzedniego miesiąca lub pierwszą ceną następnego miesiąca, lub wreszcie przez średnią z najbliższych notowań sąsiednich miesięcy. Gdy zachodziły dłuższe luki, dobierano wartości, kierując się analogią rozwoju cen detalicznych, lub cen innego gatunku tegoż artykułu. Luki, nie przekraczające 6 miesięcy, uzupełniano również przez średnią postępową najbliższych wartości przed i po luce. W druku wyróżniono wartości interpolowane kursywą.

Przeciętne ceny roczne obliczano na podstawie przeciętnych cen miesięcznych, ale w wypadkach, gdy nie wszystkie miesiące posiadały notowania, wyprowadzano średnią roczną z przeciętnych cen kwartalnych. Brak cen kwartalnych usuwano znowuż, interpolując je przez średnią arytmetyczną z ostatniej ceny miesięcznej poprzedniego kwartału i z pierwszej ceny miesięcznej następnego kwartału.

Tak przygotowany materiał cen posłużył do skonstruowania 4 generalnych indeksów cen hurtowych. Trzy pierwsze, obejmujące 12, 20 i 22 towarów, zostały obliczone przy zastosowaniu formuły średniej arytmetycznej nieważonej. Indeks czwarty (20 towarów)

uzyskano drogą średniej geometrycznej nieważonej. Za podstawę dla wszystkich indeksów przyjęto przeciętne ceny miesięczne 1741—45. Lata te obejmują całkowity cykl koniunkturalny cen, posiadają obfity materiał źródłowy i przypadają na koniec okresu 1721—1745, przyjętego za bazę przez Międzynarodowy Komitet Historii Cen.

Dla ograniczenia luk, towary występujące w kilku gatunkach lub miarach wprowadzano do ogólnego indeksu w postaci jednej wartości, otrzymanej w drodze średniej arytmetycznej cen wszystkich gatunków względnie miar. Skutki niekompletności danych do niektórych towarów w indeksie generalnym eliminowano w ten sposób, że obliczano stosunek między indeksem kompletnym i niekompletnym dla okresu poprzedzającego i następującego po luce, i w tej samej proporcji koregowano indeks w okresie niekompletności.

Obok indeksów miesięcznych obliczono także indeksy roczne.

Ceny nominalne i indeksy wydrukowano przy końcu dzieła (str. 359—433). Autorzy nie przeliczają cen nomin. na srebro ani na złoto. Podają wprawdzie informacje o stosunkach pieniężnych w Pensylwanii w XVIII wieku, ale niestety są one dość skąpe. Brak tu tak pożądanej tablicy wartości kruszcowej kursujących monet i pieniądza liczeniowego, która by umożliwiła czytelnikowi łatwe przeliczanie cen nominalnych na kruszcowe. Wobec wcale zawiłych stosunków pieniężnych w Pensylwanii (wiele rodzajów monet obcych, pieniądz papierowy, liczeniowy, obroty dewizowe) czytelnik musi sięgać do specjalnej literatury o pieniądzu, aby móc przeprowadzić przeliczenia i porównania z cenami innych krajów.

Analiza ruchu cen w powyższej pracy jest szczegółowa i barwna, dzięki temu, że autorzy rozporządzali nie tylko statystyką cen, ale także relacjami kupieckimi o sytuacji rynkowej, danymi statyst. do handlu Filadelfii z Anglią, statystyką ruchu okrętowego w Filadelfii, wreszcie kursami dewiz londyńskich. Tutaj należałoby zauważyć, że kwestia wiarygodności informacyj kupców o stanie rynku nie została omówiona. W jakim stopniu i kiedy należy im ufać? Niewątpliwie nie zawsze korespondenci podawali wiadomości prawdziwe, przeciwnie często tendencyjne. Zależało to od stosunku osób korespondujących. Np. dłużnik w liście do swego wierzyciela mógł przedstawiać w czarnych barwach sytuację handlową, aby uzyskać prolongatę długu, ew. inne ustępstwa.

Rozwój cen przedstawili autorzy grupami towarów, rozpatrując wahania sezonowe, cykliczne i sekularne. Wahania te wykazują w badanym okresie wielką różnorodność. Niektóre towary miały określone stałe wahania sezonowe, inne ich nie wykazywały, jedne artykuły uwydatniały bardzo wybitnie wahania cykliczne, u drugich nie można ich było zauważyć. Nawet między towarami, ulegającymi wahaniom cyklicznym, zachodzą znaczne różnice co do czasu i natężenia tych wahań. Co się tyczy tendencji wieloletniej (trendu) występowały również znaczne rozbieżności w kierunku, w czasie i w rozmiarach zmian cen.

Jak z powyższego wynika, autorzy starali się nadać opracowaniu historii cen XVIII wieku formy jak najbardziej nowoczesne. Wyczuwa się u autorów zarówno przygotowanie, jak i tendencję do traktowania materiału historycznego w sposób całkowicie zbliżony do studiów współczesnych cen. Znać u autorów większe zamiłowania ekonomiczne i statystyczne niż historyczne. Wskazuje na to choćby fakt tak łatwego odrzucenia szeregu materiałów, ponieważ nie nadawały się one do statystycznego opracowania wedle z góry przyjętej metody. Świadczy o tym całkowita luka 1776—1783 (okres wojny wyzwoleńczej) oraz słabo reprezentowane grupy wyrobów gotowych. Historyk bardzo niechętnie odrzuca i rezygnuje z materiału historycznego, choćby skąpego, a zawsze ma nadzieję i stara się wydobyć z niego jak najwięcej faktów i wniosków. Nie czynię bynajmniej z tego powodu zarzutu autorom; rzadko kiedy jaka praca jest wyczerpującą we wszystkich kierunkach; autorzy mieli z założenia na oku w pierwszym rzędzie ekonomiczną i statystyczną stronę zagadnienia. Podkreślić należy, że autorzy dużo energii poświęcili zgromadzeniu pierwszorzędnego materiału źródłowego i z całą ostrożnością stosowali metody statystyczne do rozporządzalnego materiału historycznego.

Jakkolwiek tyle uwagi poświęciłem stronie metodycznej pracy, nie znaczy to bynajmniej, ażeby ona budziła zainteresowanie tylko z punktu widzenia metody. Rezultaty badań są nie mniej ważne dla historyka i ekonomisty. Filadelfia była gospodarczym centrum małego kraju, który w okresie badanym przeszedł bardzo szybki rozwój gospodarczy; stanowi on kontrast do krajów europejskich, gdzie rozwój ten trwał po kilka wieków. Filadelfia, wprawdzie odległa od Starego Świata, była z nim jednak bardzo silnie hadlowo związana (Anglia). Warunki, w których kształtowały się i rozwijały ceny Filadelfii, różnorodne i zmienne, umożliwiają dzisiejszemu badaczowi poczynienie wielu oryginalnych obserwacyj i wyciągnięcie szeregu interesujących wniosków.

Tom drugi omawianego dzieła, obejmujący lata 1784—1861, został opracowany przez tych samych autorów, również przy szerokiej współpracy studentów. Ustęp o metodzie (str. 331—345) informuje o źródłach, o konstrukcji indeksów i o sposobie analizy materiału statystycznego. Podobnie jak w tomie poprzednim, zasadniczy zrąb źródeł stanowią czasopisma, a uzupełniają je korespondencja kupiecka i księgi rachunkowe. Zasób źródeł w stosunku do XVIII w. jest znacznie bogatszy, ale mimo to występują tu i ówdzie luki w materiale statystycznym, zwłaszcza w latach początkowych. Lata 1776 do 1784 stanowią kompletną lukę; szkoda, że autorzy nie starali się jej zapełnić choćby materiałem gorszej jakości. Okres rewolucyjny, przełomowy pod względem politycznym i ekonomicznym, obfitował w szereg czynników, których wpływ na ceny byłoby pożądanym poznać. Interpolacja materiału statystycznego okazała się w tym tomie konieczną tylko w niewielu wypadkach; opierała się ona na tych samych zasadach co w poprzednim tomie.

Analizę rozwoju cen autorzy oparli na cenach nominalnych i na indeksach. Wyrażenia cen w różnych rodzajach pieniędzy zostały sprowadzone do dolarów. Zmiany miar i wag, jakie zaszły w tym okresie, zostały uwzględnione, przy czym wielkości miar zostały zbadane i określone.

Ogółem otrzymali autorzy 205 seryj cen towarów. Wiele artykułów występowało w kilku gatunkach, toteż po sprowadzeniu ich wskaźników do jednego, reprezentacyjnego (średn. arytm.) pozostało 157 seryj, przedstawiających tyleż oddzielnych artykułów. Po rozklasyfikowaniu ich na grupy i podgrupy obliczono indeksy, stosując formułę średniej g e o m e t r y c z n e j i bazę cen miesięcznych 1821 do 1825. Luki w materiale statyst. pewnych towarów wypełniano cenami ich substytutów, zapewniając w ten sposób kompletność indeksów. Zastosowanie wag przy konstrukcji indeksów uznali autorzy za niemożliwe dla braku odpowiednich danych, toteż indeksy pozostały nieważone.

Obliczono następujące indeksy miesięczne i roczne: I. dla okresu 1818—1861 indeks ogólny 157 towarów; II. dla okresu 1784—1861 indeks ogólny 140 towarów, następnie indeks artykułów krajowych (69), artykułów importowanych (59), produktów rolnych (26), wyrobów przemysłowych (67), oraz indeksy dla 31 grup różnie skombinowanych towarów; III. dla okresu 1731—1861 indeks ogólny z 20 artykułów.

Ponadto skonstruowano indeks miesięczny i roczny 12 artykułów dla okresu 1720—1861, przyjmując za podstawę lata 1741—1745. W omawianym tomie ogłoszono drukiem tylko indeksy wyżej wyszczególnione, uzupełniając je wykresami. Ceny nominalne i wskaźniki (pojedynczych artykułów) będą opublikowane, jako materiały, w tomie trzecim tego wydawnictwa.

Rozwój cen rozpatrują autorzy w rozdziałach VII—X, dzieląc cały badany okres na cztery podokresy 1784—1808, 1808—1821, 1821—1843, 1843—1861. W każdym podokresie kolejno zostały omówione grupy i podgrupy towarów, dla których zestawiono indeksy. Rozdział XII. traktuje o rozwoju cen identycznych 12 względnie 20 towarów na przestrzeni lat 1720—1861 względnie 1731—1861.

Oczywiście autorzy nie poprzestali na przedstawieniu historycznego rozwoju cen. Swój bogaty i starannie statystycznie opracowany materiał wykorzystują jeszcze do zbadania szeregu innych problemów cen, w tym zakresie zbliżając się całkowicie do współczesnych nam badań stat.-ekonomicznych. Stąd w poszczególnych rozdziałach rozpatrują odchylenia wskaźników 140 towarów od indeksu ogólnego, zmiany w stałości cen, zmienność cen z roku na rok, częstotliwość zmian cen miesięcznych, zmiany w wahaniach sezonowych szeregu wybranych artykułów, przebieg 17 cyklów cen ustalonych w badanym okresie, wreszcie ogólne tendencje w rozwoju cen hurtowych. W związku z powyższymi zagadnieniami musieli autorzy powiększyć

część statystyczną pracy podaniem szeregu miar statystycznych (współczynników).

Przyznać należy, że z dotychczasowych prac z zakresu historii cen omawiane dzieło jest najbardziej zaawansowane w stosowaniu współczesnych metod statystycznych. Toteż dla historyków cen jest ono szczególnie uwagi godne. *S. Hoszowski.*

Hamilton Earl J.: Prices and Wages at Paris under John Law's System. (The Quarterly Journal of Economics, Nr LI. Vol. 1. Cambridge, Mass. November 1936, str. 42—70).

Tenże: Prices and Wages in Southern France under John Law's System. (Economic History. Vol. III. Nr 12. London, February 1937, str. 441—461).

Bank Generalny Jana Law'a i jego Kompania Zachodnia dla eksploatacji dorzecza Missisipi posiadają już wcale liczną literaturę historyczną. Ale dotychczasowe dzieła na ten temat są raczej opisowe i powierzchowne, brak im głębszej analizy przebiegu samego zjawiska, brak w nich ścisłych, statystycznych miar choćby najważniejszych zjawisk ekonomicznych okresu przesilenia. Dotąd znaliśmy dokładnie tylko wysokość emisji biletów bankowych, natomiast bardzo skąpe i niesystematyczne dane posiadaliśmy odnośnie do cen, płac nominalnych i realnych, rozmiarów obrotów handlowych, kursu banknotów w kruszcowej monecie pełnowartościowej, kursu akcyj kompanii oraz stopy procentowej. Otóż prof. Hamilton podjął się wypełnienia tej, niewątpliwie poważnej, luki w historii systemu Law'a i zamierza przeprowadzić kolejno szereg statystycznych badań wyżej wskazanych problemów. Dadzą one możność skonstruowania wskaźników przebiegu koniunktury, jak się to czyni w obecnych badaniach przesileń gospodarczych.

Pierwszym etapem w realizacji powyższego programu są obie referowane rozprawy, przedstawiające rozwój cen i płac w l. 1711—1725 na terenie Paryża i prowincjonalnych miast południowej Francji.

W studium, poświęconym cenom i płacom w Paryżu, rozpatruje autor w poszczególnych rozdziałach ekonomiczną sytuację we Francji po śmierci Ludwika XIV., założenie Generalnego Banku i Zachodniej Kompanii, przekształcenie Gen. Banku na Bank Królewski, powołanie do życia Kompanii Indyjskiej, źródła do statystyki cen i płac, rozwój cen towarów, przyczyny wzrostu, ruch cen grup towarów, płace nominalne i realne. Pracę kończy porównanie cen Londynu, Madrytu, Filadelfii i Paryża, oraz ostateczne konkluzje.

Najważniejszą część pracy stanowi historia cen tego okresu. Tutaj autor musiał oprzeć się na źródłach rękopiśmiennych, gdyż drukowane (D'Avenel) okazały się niewystarczające. Ze szpitalnych ksiąg rachunkowych autor zebrał notowania cen z początku, środka i końca każdego miesiąca dla 20 artykułów i 3 rodzajów płac. Są to głównie

artykuły spożywcze; podobnie jak we wszystkich pracach historii cen poświęconych, tak i tu metale i tekstylia są reprezentowane bardzo niedostatecznie. Z trzech notowań obliczał prof. Hamilton przeciętną cenę miesięczną, stosując średnią arytmetyczną. Cen jednak nie drukuje w pracy, ale tylko indeksy cen. Skonstruowane one zostały przy użyciu formuły średniej arytmetycznej, nieważonej i podstawy z lat 1716—17. Indeksy grup towarów (t. rolnicze, nierolnicze, mater. budowlane, produkty zwierzęce) są podane tylko w diagramie, zaś indeks ogólny towarów, indeks płac nominalnych i realnych w diagramie i w cyfrach. Indeks płac realnych opiera się na indeksie płac nom. i na indeksie kosztów utrzymania, reprezentowanych przez artykuły konsumowane przez robotników. Niestety, autor nie podaje wag indeksu ani nie wspomina, na jakiej podstawie je ustalił.

Analizując rozwój cen, emisję biletów bankowych i politykę monetarną, szczególnie zaś zmiany stopy monetarnej, dochodzi autor do wniosku, że kulminacyjny wzrost cen w r. 1720, nie był wynikiem obniżania zawartości kruszcowej monet, ale był następstwem inflacji biletowej lat 1719—20. Twierdzenie to znajduje także poparcie w różnicy pomiędzy ruchem cen w Paryżu a w Londynie, Madrycie i Filadelfii. Wzrost cen w okresie 1716—1720 wynosił, wedle indeksów Hamiltona, około 100%, czyli był niższy niż podaje literatura.

W drugiej rozprawce, o cenach w południowej Francji, chodziło autorowi o poddanie statystycznej próbie tezy, ogólnie przyjętej w literaturze, że przesilenie Law'a dało się odczuć tylko w stolicy, a nie wywarło poważniejszego wpływu na prowincję. Rodzaj źródeł i metoda — ta sama co w poprzedniej pracy. Dla Marsylii dał autor notowania cen 26 artykułów, dla Tuluzy 16-tu, dla Bordeaux 11-tu. Materiał jest gorszy niż paryski; spotyka się tu już luki, a dla Bordeaux nie mógł autor w ogóle skonstruować indeksu towarów budulcowych. Jednak, na ogół, materiał dla przeprowadzenia porównania jest zupełnie dostateczny.

Rezultaty porównania okazały się w pewnej mierze rewelacyjne, sprzeczne z przyjętym dotychczas sądem. Ceny na prowincji reagowały niemal tak szybko jak i w Paryżu. Założenie po prowincjach szeregu filij banku emisyjnego, przymus przyjmowania i wymiany banknotów przez poborców podatkowych powodowały, że banknoty szybko rozchodziły się po całym kraju; to też cały kraj ulegał silnemu wpływowi systemu J. Law'a na ceny.

Studium prof. Hamiltona jest uwagi godne nie tylko ze względu na swe nowe wyniki, ale także ze względu na przykład i dowód, jak ważne są statystyczne badania problemów historycznych. Mogą one niejednokrotnie rozstrzygać sporne kwestie tam, gdzie rozstrzygnięcie na innej drodze jest niemożliwe. Wzrost cen w okresie J. Law'a był przeceniany (określano go, jako 3 lub 4-krotny) — przy czym podawano b. sprzeczne oceny współczesne i późniejsze. Przez gruntowne, statystyczne badanie ta rzecz została obecnie wyjaśniona. Działalność i polityka J. Law'a wymagają rozpatrywania na tle obiektywnych cyfr,

które prostują współczesne narzekania, nastroje — oraz a priori ustalone oceny zwolenników takiej czy innej teorii ekonomicznej.

S. Hoszowski.

Hollis Christopher: The Breakdown of Money. An Historical Explanation. London, Sheed and Ward. 1934, str. XXIII+232.

Historię współczesną pisać jest trudno, niemniej lepiej, by pisał ją historyk, niż niefachowiec. Książka omawiana jest dziełem angielskiego historyka i socjologa, który ostatnio powołany został na doradcę Roosevelta. Zawiera ona ciekawą charakterystykę okresu powojennego. Autor zaczyna od określenia liberalizmu gospodarczego (do którego zalicza też teorię metalizmu), następnie w oparciu o najnowszą literaturę angielską omawia gospodarczą stronę rewolucji angielskiej XVII w. i powstanie Banku Angielskiego, ściśle związane z próbami Karola II wprowadzenia pieniądza kredytowego. Następnie autor zajmuje się wyjaśnieniem mechanizmu nowoczesnego systemu finansowego, omawia ujemne dla Europy znaczenie eksportu kapitałów oraz „fakt obfitości", jaki powstał w XX wieku na skutek postępu techniki. Równocześnie z obfitością dóbr coraz mniej ludzi może wyżyć z płacy, gdyż maszyny wypierają ludzi. Stąd nie rozwój produkcji i zatrudnienia, a powiększenie konsumcji jest zagadnieniem zasadniczym. Autor gromadzi nader wiele materiału historycznego, dotyczącego życia gospodarczego w XIX i XX wieku, również dziejów dewaluacji niemieckiej po wojnie. Przede wszystkim na uwagę zasługuje historia kryzysu amerykańskiego z r. 1929 oraz historia dyktatury Primo de Rivery ze stanowiska gospodarczego. Autor omawia zagadnienia populacyjne i nadzieje przyszłości. Uważa on, że decydującą rolę w przyszłości odegrać powinien nauczyciel historii. Historia do dziś to dzieje polityczne, a przeciętny człowiek nie ma pojęcia o mechanizmie życia gospodarczego, wiadomości zaś z tego zakresu uważa za ezoteryczną wiedzę. Stąd opinia nie rozumie współczesnych zjawisk natury gospodarczej. Nauczyciel historii powinien tak wykonać swe zadanie, by ten brak usunąć. Jeśli zadanie swe spełni, spełni je również bankier (str. 103).

Karol Górski.

King W. T. C.: History of the London Discount Market... with an Introduction by T. E. Gregory, Professor of Economics in the University of London. London, George Routledge and Sons, 1936. str. XIX + 355.

Do bogatej literatury, poruszającej angielskie problemy monetarne, przybyła nowa praca. Autor postawił sobie za zadanie przede wszystkim zbadanie struktury londyńskiego rynku dyskontowego, oraz wzajemnego oddziaływania i funkcjonowania poszczególnych członów tego rynku.

Autor poświęca pierwszy rozdział swej pracy genezie prywatnych dyskontów, zalążku rynku dyskontowego w Londynie, oraz rozwojowi systemu „bill brokers" w latach 1810—1925. Dalej rozpatruje powstanie bankowości akcyjnej po r. 1825, oraz jej operacje, zarazem zwracając uwagę na założenie oddziałów Banku Angielskiego, nowego czynnika na angielskim rynku dyskontowym. Pierwszy okres rozwoju bankowości angielskiej i londyńskiego rynku dyskontowego w pierwszej połowie wieku XIX autor kończy analizą zdobycia przez Bank Angielski stanowiska centralnej instytucji emisyjnej na rynku przy pomocy swej polityki dyskontowej, oraz polityki rynku otwartego.

Druga część książki (autor nie przeprowadza takiego podziału w swej pracy na poszczególne części, jednakże on sam się narzuca) poświęcona jest funkcjonowaniu bankowości angielskiej po wprowadzeniu Aktu Peel'a. Po przedstawieniu teoretycznych podstaw i treści Aktu Peel'a, rozpatruje sytuację rynku dyskontowego, oraz konsekwencje, wynikające z wprowadzenia w życie teoretycznych zasad Szkoły Obiegowej, wreszcie stopniowe zbliżanie się techniki bankowej do nowoczesnej formy.

Wreszcie autor przechodzi do rozpatrzenia rozwoju operacyj dyskontowych do r. 1914. Równocześnie bada znaczenie operacyj skarbowych na rynku zwłaszcza w postaci emisyj bonów skarbowych, oraz związek angielskiego rynku dyskontowego z rynkiem światowym.

King kończy swą pracę przedstawieniem roli Banku Angielskiego, jaką odgrywał on na londyńskim rynku dyskontowym w drugiej połowie wieku XIX do r. 1914. Bank Angielski, który rozpoczął swą działalność dyskontową jako konkurent banków prywatnych, stopniowo przechodził do uzależnienia rynku od siebie, aż wreszcie skończył na zgodnej współpracy z innymi członkami organizacji kredytowej.

Wybuch wojny autor uważa za koniec „epoki". W przededniu wybuchu wojny angielski rynek dyskontowy po długim okresie dostosowań i tarć w wieku XIX wreszcie stworzył doskonale funkcjonujący i dobrze współpracujący mechanizm. Wojna zmieniła charakter bankowości angielskiej, wysuwając na plan pierwszy skarb państwowy.

Autor w swej pracy scharakteryzował rolę angielskiego rynku dyskontowego, przy pomocy którego nadwyżka środków finansowych okręgów rolniczych była przekazywana do okręgów przemysłowych, odczuwających stale ich brak; wykazał związek między rynkiem dyskontowym a ogólną strukturą bankową, oraz wpływ, jaki wywarł specyficzny rozwój rynku dyskontowego na ostateczne ukształtowanie się angielskiego systemu bankowego, wreszcie przedstawił stopniowe doskonalenie się rynku dyskontowego, jako mechanizmu finansów skarbowych. Nie zapomniał też o zbadaniu stopniowej ewolucji Banku Angielskiego, systematycznie wysuwającego się na plan pierwszy.

Autor, rozpatrując wszystkie zagadnienia w porządku chronologicznym, starał się przede wszystkim wyjaśnić wszystkie kwestie z praktycznego punktu widzenia, mniej zwracając uwagi na teoretyczną

stronę problemów, które tylko o tyle uwzględniał, o ile mogły one służyć dla zrozumienia rozwoju systemu finansowego w badanym okresie.

King dążył do przedstawienia problemów w taki sposób, by i dla szerokiej publiczności były one dostępne. W tym celu wyjaśnił trudniejsze i bardziej specjalne terminy z dziedziny bankowej i monetarnej, oraz starał się posługiwać możliwie jak najprostszym językiem.

Książka w znacznej mierze jest oparta na źródłowych materiałach (sprawozdania, publikacje z okresu badanego, różne dokumenty, raporty Komisyj Królewskich itp.). Jako załączniki dodane są: 1. chronologiczna tablica powstawania kompanij dyskontowych, 2. ogłoszenie o założeniu jednej z takich kompanij w r. 1856, 3. ogłoszenie o założeniu w r. 1865 wielkiego domu dyskontowego pod firmą Overnend, Gurney and Co., 3. tablica statystyczna, ilustrująca rozmiary operacyj domów dyskontowych do r. 1913. Poza tym załączył autor obszerną bibliografię materiałów zarówno źródłowych, jak i opracowań oraz indeks rzeczowy i imienny, razem połączony.

Całość jest bardzo sumiennym opracowaniem badanej kwestii; stanowi ważny przyczynek do przedstawienia rynku dyskontowego i jest nieodzowna dla poznania rozwoju bankowości angielskiej i rynku dyskontowego londyńskiego w wieku XIX. *Józef Świdrowski.*

Nef John U.: Prices and Industrial Capitalism in France and England. 1540—1640. (The Economic History Review. Vol. VII, 1937, nr 2, s. 155—185).

Powyższy artykuł o cenach i przemysłowym kapitalizmie we Francji i Anglii referował autor w lipcu 1936 r. w Sekcji historii gospodarczej Anglo-amerykańskiej Konferencji historycznej w Londynie. Pozostaje on w związku z dotychczasowymi badaniami autora na temat kapitalizmu przemysłowego w okresie 1540—1640 (zob. poprzednio omówiony artykuł prof. J. Nef'a, s. 443 nn.), a także uwzględnia wyniki dawniejszych i nowszych studiów z historii cen.

Prof. Hamilton, przeprowadzający od szeregu lat studia nad historią cen w Hiszpanii, wskazał w artykule pt. „American Treasure and the Rise of Capitalism" (Economica XXVII, 1929), że „rewolucja" cen w XVI i XVII wieku pobudziła wzrost kapitalizmu przez obniżenie kosztów pracy (spadek płac realnych) a przez to zapewnienie wysokich zysków producentom na przestrzeni dłuższego okresu czasu. Zyski te spowodowały niebywałą akumulację kapitałów w rękach przedsiębiorczych kupców i bogatych ludzi, która z kolei prowadziła do znacznych inwestycyj w przedsiębiorstwach, organizowanych na wielką skalę. Wysoka stopa zysków była dobrą zachętą do tych inwestycyj. Prof. Hamilton, porównując rozwój cen i płac w Hiszpanii i w Anglii stwierdza, że płace w Hiszpanii szybciej podążały za wzrostem cen, aniżeli w Anglii, gdzie płace realne wybitnie spadały. Dzięki temu w Anglii przedsiębiorstwa kapitalistyczne rozwijały się znacznie lepiej niż w Hiszpanii, zwłaszcza w pierwszej ćwierci XVII wieku. Zatem spadek

stopy życiowej angielskiego robotnika przyczynił się do postępu gospodarczego kraju. Rewolucja cen była w końcu XVI i w początkach XVII wieku głównym bodźcem tworzenia kapitalistycznych przedsiębiorstw na wielką skalę.

Te wywody i cyfry prof. Hamiltona zużytkował prof. Keynes w książce „A Treatise on Money" (1930), w rozdziale „Historical Illustrations". Obliczając stosunek cen towarów do kosztów produkcji, uzyskał wskaźnik inflacji zysków (profit inflation); przy czym przyjął płace jako 50% kosztów produkcji, a ruch cen składników drugiej połowy kosztów produkcji (surowce, narzędzia etc.) za równy ruchowi cen ogółu towarów. W rezultacie wskaźnik sporządzony dla Anglii, 1500—1650, wykazuje większą „inflację zysków" niż wskaźnik dla Francji. Ten fakt ma tłumaczyć intensywniejszy rozwój gospodarczy Anglii niż Francji w tym czasie.

W niniejszej rozprawie prof. Nef poddaje krytyce poglądy Hamilton'a, oraz wskaźnik i wnioski Keynes'a. Prof. Nef nie zadowala się zgodnością, jaka istnieje między wskaźnikami prof. Keynes'a a rezultatami rozwoju gospodarczego Anglii i Francji, gdy porównywujemy początek i koniec okresu 1500—1650: okres ten nie stanowił jednokierunkowej linii rozwojowej w obu krajach, ale przeciwnie składał się z szeregu podokresów o zmiennym kierunku lub natężeniu rozwojowym. Otóż porównując te małe podokresy otrzymujemy często sprzeczność pomiędzy wskaźnikiem prof. Keynes'a a stopniem postępu gospodarczego. Okazuje się, że „inflacja zysków" występuje zarówno w okresach ekspansji, jak i depresji gospodarczej, co przeczy teorii Keynes'a.

Dalej prof. Nef udowadnia, że konstrukcja wskaźnika Keynes'a jest błędną, bo przyjęte założenia okazują się nieprawdziwe. Prof. Hamilton, a za nim prof. Keynes oparli się na danych co do płac i cen Rogers'a i D'Avenel'a, ujętych w okresy porównawcze przez Wiebe'go (1895); natomiast prof. Nef wyzyskuje najnowsze prace, a między nimi także materiały, zebrane przez Międzynarodowy Komitet Historii Cen. Te nowe badania prostują w niejednym względzie dawne cyfry. Prof. Nef wykazuje, że spadek płac realnych we Francji był większy niż w Anglii, stąd, przyjmując tłumaczenie Keynes'a, kapitalizm przemysłowy powinien silniej rozwinąć się we Francji niż w Anglii. Następnie przyznanie 50% kosztów produkcji na pracę jest dowolne. W istocie rzeczy procentowy udział pracy w kosztach produkcji był zmienny i to zmienny w innym stopniu i ewentualnie w innym kierunku we Francji i w Anglii. Także w świetle wywodów prof. Nef'a okazuje się, że przypuszczenie, jakoby inne składniki kosztów produkcji wzrastały w cenie analogicznie, jak ceny ogółu towarów a zwłaszcza ziemiopłodów, jest zgoła błędne. Wzrost ich był znacznie słabszy. Cyfry Wiebe'go są za wysokie, jeśli chodzi o ogólny ruch cen towarów, a za niskie, jeśli chodzi o płace. Gdy te fakty uwzględnimy, cała piękna, ale zbyt uproszczona, ilustracja historyczna „inflacji zysków", wywołanej redukcją płac realnych, okazuje się mylną. Autor uważa, że nie napływ kruszców amerykańskich, wzrost cen i spadek

płac realnych obniżyły koszta produkcji w Anglii, ale obniżyły je przede wszystkim nowe wynalazki, usprawnienia techniki produkcyjnej i użycie stosowniejszych surowców. Generalizując powiada autor: przemysł reagował na napływ kruszców amer. i podlenie monety w różny sposób w różnych krajach. Czy w rezultacie tych faktów następowało ożywienie w górnictwie i przemyśle, to było zależne od czynników zupełnie niezawisłych od rewolucji cen.

Rozprawka prof. Nef'a jest bardzo instruktywna. Znajdujemy w niej przykład rewizjonizmu historycznego, dowód, jak były potrzebne i jak są korzystne nowo podjęte badania historyczne cen, ilustrację, jak pożyteczne i owocne jest przeprowadzanie porównań zjawisk historycznych w dwu krajach, wreszcie przestrogę przed zbyt pochopnym konstruowaniem „dowodów historycznych" dla pewnych teoryj ekonomicznych. Pouczająca jest równie dla historyka jak i dla ekonomisty.

Metoda zastosowana przez autora, polegająca na porównywaniu rozwoju gospodarczego dwu krajów, jest dobrą, ale nie jest jeszcze całkowicie wystarczającą. Jest rzeczą oczywistą, że wzięcie pod uwagę innych krajów w każdym wypadku ułatwi i przyczyni się do wykrycia tych czynników, które decydowały o rozwoju kapitalizmu przemysłowego. Obok porównywania paralelnego rozwoju poszczególnych dziedzin życia gospodarczego i jego przejawów — należałoby także zbadać strukturę i mechanizm handlu międzynarodowego w różnych okresach czasu i wykryć, o ile zmiany tej struktury wpływały na ożywienie gospodarcze. W tym wypadku należałoby przeprowadzić porównanie cen, płac, sposobów produkcji etc. w różnych krajach w tym samym czasie. Czyli obok przeglądów i porównań pionowych (zmienność w czasie), byłyby także wskazane poziome (zmienność w przestrzeni). Przy porównaniach bowiem rozwoju, zwłaszcza gdy śledzimy różnice rozwojowe między dwoma szeregami cyfr, posługujemy się dowolnie wybranym okresem wyjściowym. Ten okres podstawowy (wyjściowy) przyjmujemy, jako „normalny", jako okres „równowagi", co nie zawsze jest słuszne. Tymczasem tu struktura handlu międzynarodowego może być korzystna dla jednego a niekorzystna dla drugiego kraju. Musimy pamiętać, że obok czynników pobudzających rozwój gospodarczy, mamy zawsze do czynienia z pewnymi czynnikami hamującymi ten rozwój. Czasem niezaistnienie nowych czynników pobudzających, ale zniknięcie czynników hamujących, wyjaśnia zachodzące zmiany. Znając strukturę międzynarodowych stosunków gospodarczych w poszczególnych okresach, moglibyśmy łatwiej wykrywać przyczyny zjawisk, o które nam tu chodzi.

Porównanie międzynarodowe cen, płac jest niestety bardzo utrudnione różnorodnością miar, systemów pieniężnych, które same w sobie b. zawiłe nie mają częstokroć dostatecznych opracowań. Jednakowoż wysiłki w tym kierunku nie są bynajmniej beznadziejne, a dać mogą bardzo pożyteczne wyniki. *S. Hoszowski.*

Gilewicz Aleksy: Studia z dziejów miar i wag w Polsce. Cz. I. Miary pojemności i ciężaru (wagi). (Spraw. Tow. Nauk. we Lwowie, XVI, 1936, nr 3, s. 315—322).

Grodek Andrzej: Idea Banku Narodowego. (Geneza Banku Polskiego 1763—1828). Warszawa, Szkoła Gł. Handlowa, 1936, s. 95 + 3 nlb. (Bibl. Szkoły Gł. Handlowej w Warszawie).

Pelc Julian: Ceny w Gdańsku w XVI i XVII wieku. (Spraw. Tow. Nauk we Lwowie, XVII, 1937, z. 1, s. 55—63).

Smerek Mieczysław: Pierwiastek spółdzielczy w pierwszych bankach XIX w. (Spółdzielczy Przegl. Nauk., X, 1937, nr 5, s. 12—26).

Socha Zbigniew: Hiberna. Podatek na rzecz wojska w dawnej Polsce. (Spraw. Tow. Nauk. we Lwowie, XVII, 1937, z. 1, s. 50—54).

Świdrowski Józef: Zagadnienie pieniądza papierowego w angielskiej literaturze ekonomicznej wieku siedemnastego. Warszawa, Szkoła Gł. Handlowa, 1936, s. 177 + 3 nlb.

Wietrzychowski B.: O finansach komunalnych miasta Poznania roku 1780 i współczesnych. (Studium porównawcze). (Kronika miasta Poznania, XV, 1937, nr 3, s. 254—284).

Krejčík Adolf L.: Míry, váhy a peníze v rožmberském urbáři. (Masse, Gewichte und Münzen im Urbare der Herren von Rosenberg). Praha, Čsl. Státní Archiv Zemědělský, 1936, s. 12. (Odb. z Sborník Čsl. Akad. Zeměd., r. XI, seš. 3, s. 347—355).

Pešák V.: Berně v Čechách r. 1528—1529. (Sborník Archívu Minist. Vnitra R. Č. S., sv. X, 1937, s. 85—163).

Vuksan Dušan D.: Crnogorski finansije u XVIII i XIX vijeku 1723—1883. (Zapiski, glasnik cetinjskog istor. društva, 15, 1936, s. 331—341; 16, 1936, s. 10—20).

Ammann H.: Mittelalterliche Zolltarife aus der Schweiz. (Zeitschr. f. Schweiz. Gesch., Jg. 16, 1936, H. 2, s. 129—166).

Bars Werner: Satzung und Rente in Görlitz in der Zeit von 1305 bis 1416. (Neues Lausitzisches Magazin, Bd. 111, 1935, s. 27—50).

Brandt A.: Der Lübecker Rentenmarkt von 1320—1350. Düsseldorf, Nolte, 1935, s. 47.

Ehrenfried Fr.: Das Aktienrecht Spaniens von seinen Anfängen bis zur Gegenwart. Mannheim, Deut. Druck. u. Verlagshaus, 1936, s. 416.

Engländer O.: Die österreichischen Salinenscheine 1848 bis 1899 als Vorläufer der Politik des offenen Marktes. (Festschrift für O. Peterka. Brünn, 1936, s. 1—11).

Fricke R.: Finanzwirtschaft und Geschichte. (Finanz-Archiv, N. F. Bd. 4, 1936, H. 3, s. 361—402).

Girnth Walter: Der deutsche Rentenmarkt 1923—1935. Berlin, Junker u. Dünnhaupt, 1936, s. 110. (Neue Deut. Forschungen, Abt. Betriebswirtschaftslehre, Bd. 2).

Heidel H.: Die Terminologie der Finanzverwaltung Frankreichs im 15. Jahrhundert. Leipzig, Noske, 1936, s. 141.

Hellauer E.: Die Veränderungen im internationalen Charakter des Finanzplatzes Amsterdam während der Kriegs- und Nachkriegszeit. (Zeitschr. f. Betriebswirtschaft, Jg. 13, 1936, H. 2, s. 167 bis 173; H. 3, s. 316—324).

Hock Emil: Die Entwickelung der Kreditgenossenschaften unter dem Einfluss des Deutschen Genossenschaftsverbandes e. V. Berlin-Wien, Spaeth u. Linde, 1934, s. 258.

Lotz Walther: Studien über Steuerverpachtung. München, C. H. Beck, 1935, s. 33. 8°. (Sitzungsberichte d. Bayer. Akademie d. Wissenschaften. Philosophisch-historische Abteilung. Jg. 1935, H. 4). (O systemach dzierżawy ceł w starożytnym Rzymie).

Meininghaus A.: Drei Dortmunder Steuererklärungen (Henxtenberg, Clepping, Berstratte) aus dem Ende des 14. Jahrhunderts. (Beitr. zur Gesch. Dortmunds u. d. Grafschaft Mark, H. 42, 1936, s. 171—192).

Meissner Bruno: Warenpreis in Babylonien. Berlin, Akad. d. Wissenschaften, 1936, s. 40.

v. Mensi Franz: Geschichte der direkten Steuern in Steiermark bis zum Regierungsantritt Maria Theresias. Bd. III. T. 3: Besteuerung der landesfürstlichen Städte und Märkte. Graz, Styria, 1936. (Forschungen zur Verfassungs- u. Verwaltungsgesch. d. Steiermark, Bd. XI, H. 2).

Moltke Siegfried: Geschichte der Leipziger Börse. Leipzig, Deichert, 1936, s. XXXIX + 147 + 38 tabl. 4°. (Historia giełdy lipskiej od jej powstania w r. 1666 do r. 1818).

Pantlen H.: Krieg und Finanzen. Hamburg, Hanseat. Verl.-Anstalt, (1935), s. 64. 8°. (Na przykładach z różnych epok od Fryderyka W. począwszy aż po Wojnę Światową stara się autor wykazać metody wojennej gospodarki finansowej).

Quittner-Bertolasi Ellen: Die öffentlichen Auslandsanleihen des Londoner Kapitalmarktes von 1794 bis 1934. (Weltwirtschaftliches Archiv, Bd. 44, 1936, H. 3, s. 580—612).

Schäffer A.: Skontro und Giro. Eine entwicklungs-geschichtlich-vergleichende Studie. (Zeitschr. f. handelswiss. Forschung, Jg. 30, 1936, H. 4, s. 191—220).

Schlesinger W.: Das Geldproblem in der öffentlichen Meinung der Schweiz, 1803—1850. St. Gallen, Fehr, 1936, s. 156. 8°.

Weidemann J.: Städtische Finanzwirtschaft im Wandel der Zeiten. Die Finanzgeschichte der Stadt Kassel. Stuttgart, Kohlhammer, 1936, s. 171. 8°.

Zimmermann F. F.: Die babylonische Kapitalistenherrschaft und die Begründung des Judentums. (Odal, 1936).

Bouvier-Ajam Maurice: Élements d'économie monétaire, aux temps gaulois, gallo-romains et mérovingiens. Paris, Paillard, (1936), s. 45. 8°.

Daure Pierre: Réflexions sur l'évolution monétaire et l'application des lois des grands nombres aux phénomènes sociaux. Paris, Recueil Sirey, 1936, s. 20. 8°. (Odb. z Annales du droit et des sciences sociales, nr 6).

Dupont-Ferrier G.: Les origines et le premier siècle de la Cour du Trésor. (Revue historique, 178, 1936, s. 17—24).

Dupriez L. H.: De l'influence des mouvements de fond des prix sur la vie économique de 1800 à 1935. (Annales de la Société Scientifique de Bruxelles, 1936).

Espinas Georges: Les origines du capitalisme. T. III: Sire Jean de France, patricien et rentier douaisien. Sire Jacques Le Blond, patricien et drapier douaisien. Lille, Raoust, 1936, s. XVIII + 275.

Gonnard René: Histoire des doctrines monétaires dans ses rapports avec l'histoire des monnaies. Vol. I—II. Paris, Recueil Sirey, 1935—1936, s. 291 i 443. 8°.

Jeanneney Jean-Marcel: Essai sur les mouvements des prix en France depuis la stabilisation monétaire (1927—1935). Paris, Sirey, 1936, s. XV + 257. 8°.

Latouche R.: Mélanges d'histoire dauphinoise. I. Le mouvement des prix en Dauphiné sous l'Ancien Régime. (Annales de l'Université de Grenoble. Section Lettres-Droit, t. XI, 1934, s. 5—19).

Lefebvre G.: Le mouvement des prix et les origines de la Révolution française. (Annales d'histoire écon. et soc., IX, 1937, s. 139—170).

Matsuoka Koji: La genèse d'un étalon monétaire fondé sur le change-or: le cas du Japon. (Annales d'histoire écon. et soc., 9, 1937, s. 8—23).

Mendl Bedřich: Les Grandes Découvertes et l'argent de Bohême. (Bulletin du Comité international des Sciences historiques, XXIX, 1935).

Peeters M.: Les prix et les rendements de l'agriculture belge de 1791 à 1935. (Bulletin de l'Institut des Sciences Économiques, 1936).

Pirou Gaëtan: La monnaie française depuis la guerre (1914—1936). Inflation, stabilisation, dévaluation. Paris, Recueil Sirey, s. d. (1936), s. 113. 12°.

Pirou G.: Une étude sur les mouvements des prix en France. (Revue de l'économie politique, 1936).

Rist Charles: Le Cours forcé en Angleterre (1797—1821). Thornton, Ricardo, le Bullion Report et la théorie quantitative de la monnaie. (Revue d'histoire écon. et soc., XXIII, 1936—37, s. 5—48).

Rist Charles: Une histoire naturelle de la vie financière et monétaire. (Revue d'Économie politique, 49, 1936, No 6).

Saint-Germain Paul: Puissance et déclin du capitalisme. Paris, Les Oeuvres représentatives, 1936, s. 257.

Sayous André-É.: La genèse du système capitaliste: La pratique des affaires et leur mentalité dans l'Espagne du XVI-e siècle. (Annales d'hist. écon. et soc., 8, 1936, s. 334—354).

Sayous André E.: Le capitalisme commercial et financier dans les pays chrétiens de la Mediterranée occidentale, depuis la première croisade jusqu'à la fin du moyen-âge. (Vierteljahrschr. f. Soz.-u. Wirtschaftsgesch., XXIX, 1936, s. 270—295).

Sbarounis A. J.: André M. Andréadés, fondateur de la science des finances en Grèce. Paris, Sirey, 1936, s. VIII+292.

Schnerb Robert: La péréquation fiscale de l'Assemblée constituante, 1790—1791. Clermont-Ferrand 1936, s. 115+14 tabl.

Alderfer E. B.: Earnings of Skilled Workers in a Manufacturing Enterprise, 1878—1930. Philadelphia, Univ. of Pennsylvania Press, 1935, s. XI+88.

Beach W. Edwards: British International Gold Movements and Banking Policy, 1881—1913. Oxford, Univ. Press, 1935, s. VI+220. (Harvard Economic Studies, Nr 48).

Beney M. Ada: Cost of Living in the United States, 1914—36. New York, National Industrial Conference Board, 1936, s. IX+99.

Beveridge William: Wages in the Winchester Manors. (The Economic History Review, vol. VII, 1936, Nr 1, s. 22—43).

Cohen Ruth L.: The History of Milk Prices: An Analysis of the Factors Affecting the Prices of Milk and Milk Products. Oxford, The Agricultural Economics Research Institute, 1936, s. 205.

Croxton Fred. C., Croxton F. E. and Croxton Frank C.: Average Annual Wage and Salary Payments in Ohio 1916 to 1932. Washington, Government Printing Office, 1935, s. 182.

Einzig Paul: World Finance since 1914. London, Kegan Paul, Trench, Trubner et Co., 1935, s. XIV+333.

Evans G. H.: British Corporation Finance, 1775—1850. A Study of Preference Shares. Baltimore, The John Hopkins Press and London, Humphrey Milford, Oxford Univ. Press, 1936, s. 208.

Gilboy Elizabeth W.: The Cost of Living and Real Wages in Eighteenth-Century England. (The Review of Economic Statistics, XVIII, 1936, s. 134—143).

Gregory T. E.: The Westminster Bank through a Century. Vol. I—II. London, Humphrey Milford, 1936, s. VIII+396 i IV+302.

Hamilton E. J.: Money, Prices and Wages in Valencia, Aragon and Navarre, 1351—1500. Cambridge Mass., Harvard Univ. Press, 1936, s. 307.

Horie Y.: An Outline of the Rise of Modern Capitalism in Japan. (Kyoto University Economic Review, vol. XI, 1936, nr 1).

Megrah M.: The Bills of Exchange Act, 1882. London, Pittman, 1935, s. XX+223.

Ronk S. E.: Prices of Farm Products in New York State, 1841 to 1935. Ithaca, N. Y., Cornell Univ. Agricultural Experiment Station, 1936, s. 76.

Sayers R. S.: Bank of England Operations, 1890—1914. London, King et Son, 1936, s. XXIV+142.

Steefel Lawrence D.: The Rothschilds and the Austrian Loan of 1865. (The Journal of Modern History, VIII, 1936, 1, s. 13).

Steel Anthony: English Government Finance, 1377—1413. Part I—II. (The English Historical Review, 51, 1936, s. 29—51 i 577—597).

Sutton G. L.: Australian Export Prices, 1880—1935. The Valuation of Australian Wheat for Commercial Purposes. (The Economic Record, December 1935).

Thompson James W.: The Dissolution of the Carolingian Fisc in the Ninth Century. California, Univ. of. Calif. Press, 1935, s. XII+186+6 map. (Univ. of. California Publications in History Vol. 23).

Tintner Gerhard: Prices in the Trade Cycle. Vienna, Julius Springer, 1935, s. XII+203. (Obejmuje okres 1845—1914).

Willis H. P.: The Theory and Practice of Central Banking, with Special Reference to American Experience 1913—1935. New York, Harper, 1936, s. 488

Wright S. F. and Gubbon J. H.: China's Customs Revenue since the Revolution of 1911. Shanghai, Statist. Depart. of Inspectorate Gener. of Customs, 1935, s. VI+674.

Einaudi Luigi: Teoria della moneta immaginaria nel tempo da Carlomagno alla rivoluzione francese. (Rivista di Storia Economica, 1936).

Gragnani Carlo: La moneta nelle colonie inglesi del Nord-America, 1607—1775. Bologna, N. Zanichelli, 1936, s. 183.

Pasquale J.: Prezzi e mercati. Torino, G. Einaudi, 1936, s. 375.

Rizzoli L.: Il ovecchio „tallero" di Maria Teresa ed alcuni tentavi di Sostituirlo. (Rassegna Monetaria, 1936).

X. Ludność i ruchy społeczne.

Fogelson Samuel: Rola wędrówek w rozwoju demograficznym Polski. (Ekonomista R. 1937, kwartał I, str. 55—77).

W oparciu o cyfrowe wyniki ostatnich badań St. Szulca (Zagadnienia demograficzne Polski — Statystyka Polski, Seria C. zesz. 41 — Warszawa 1936) usiłuje autor przedstawić rolę wędrówek w rozwoju demograficznym Polski, ograniczając się do opracowania wędrówek

zewnętrznych i w ujęciu czysto demograficznym. Dzieli swój artykuł, motywując to odpowiednio, na 3 okresy: 1) okres przedwojenny — do 1913 r. włącznie, 2) okres wojenny (1914—18) i 3) powojenny, od 1919 do chwili obecnej względnie do r. 1935.

W okresie pierwszym wykorzystuje autor dla pełniejszego obrazu zarówno materiał spisowy, a to dla b. Galicji z pracy Sundbärga (od 1861), dla dzielnicy zachodniej — dane pruskiej statystyki urzędowej (od 1872), i dla b. Kongresówki — dane b. Warszawskiego Komitetu Statystycznego (od 1868), jak też bezpośrednią statystykę emigracji, statystyki imigracji krajów imigracyjnych, niektóre wyniki spisów ludności w obcych państwach, a poza tym także emigrację sezonową, starając się możliwie jak najlepiej określić wartość i charakter samych źródeł.

Okres pierwszy rozpada się na dwa podokresy: do r. 1895 i po tym roku, z których pierwszy oparty jest na mniej dokładnych danych (brak wszelkich danych dla dzielnicy wschodniej, niepewne dane dla b. Królestwa Kongresowego) a drugi posiada już pełny obraz strat migracyjnych Polski w dzisiejszych granicach. W pierwszym podokresie stracił b. zabór pruski na skutek emigracji z l. 1872—95 — okrągło 730 tys. osób, zrazu po 22 tys. rocznie, potem w l. 1881—90 po 37 tys. i wreszcie po 33 tys. — przeciętnie rocznie w tym całym okresie 10‰ ludności, co dowodzi najwyższego natężenia emigracyjnego w tym czasie w Europie (oprócz Irlandii — 20‰). Strata migracyjna b. Galicji (z Bukowiną) wyniosła w l. 1861—95 — 235 tys. tj. 4‰ ludności rocznie. Wzrost tu był stopniowy, przy czym w ostatnim pięcioleciu wyemigrowało aż 156 tys. Dla b. Kongresówki cyfra odnośna dała mniej więcej 220 tys.

W drugim podokresie (wedle obliczeń St. Szulca komentowanych przez autora) strata migracyjna Polski całej wyniosła 2535 tys. tj. 133 tys. rocznie — 4,9‰ przeciętnej ludności (w tym czasie tylko w Norwegii 5,3‰ i we Włoszech ponad 5‰), przy czym najwyższy poziom strat wykazała teraz dzielnica południowa — prawie 33% całości, dalej centralna — 29%, zachodnia 20% i wschodnia — 18%.

W okresie wojennym w ciągu lat 5 strata ludności okazała się równą w przybliżeniu stracie migracyjnej z 45 lat przedwojennych, a to 4,628 000. Na dzielnicę centralną przypadło z tego — 1,615 tys.; wschodnią — 1,525 tys.; zachodnią 165 tys. i południową 723 tys. Powrót do stanu przedwojennego nastąpił w całym państwie dopiero w r. 1927.

Ruch migracyjny w okresie powojennym opracował autor na podstawie emigracji właściwej (za paszportami), repatriacji i wyjazdów Niemców z woj. zachodnich (opcja na rzecz Niemiec). Brak tu jednak danych dla emigracji nielegalnej, osiedlenia cudzoziemców i wędrówek wewnętrznych. Cały okres podzielono znowu na 4 podokresy, z których pierwszy (1919—22) wykazał wedle szacunku St. Szulca 1,012 tys. nadwyżki migracyjnej, w obliczeniu zaś autora około 1 miliona; drugi (1923—25) — 97 względnie 250 tys. straty;

trzeci (1926—30) — 441 względnie 450 tys. straty; czwarty (1931—35) — 9 względnie 35 tys. nadwyżki — razem więc cały okres dał wynik, jak to autor podkreśla, nieoczekiwany (493 tys. nadwyżki). Ogólne to dodatnie saldo zawdzięczać należy podokresowi l. 1919—22, kiedy to repatriacja ze Wschodu przyniosła 1,133 tys. Najsilniej skierowało się wychodztwo stałe do Francji, gdzie już w r. 1931 istniała przeszło półmilionowa kolonia polska; wychodztwo sezonowe wyniosło w l. 1926—30 — 364 tys. (głównie do Niemiec). W ostatnim pięcioleciu kryzysowym wychodztwo maleje silnie: w r. 1931 — do 76 tys.; w r. 1932 — do 21 tys. i jeszcze w r. 1935 wynosi tylko 54 tys. W pięcioleciu tym wzrosła jednak znaczniej emigracja do Palestyny (52 tys.) i emigracja sezonowa do Łotwy.

Autor kończy swój, tak ważnych problemów dotyczący artykuł, krótkim omówieniem wpływu wędrówek na strukturę ludności wedle wyznań. Z nadwyżki emigracji rejestrowanej nad reemigracją z l. 1919—35 (ogółem 865 tys.) — przypadało na wyznanie rzym.-kat. — 319 tys., grecko-kat. — 114 tys., prawosławne — 49 tys., ewangelickie — 17 tys. i na wyznanie mojżeszowe 366 tys. tj. 40% emigracji netto. Oczywiście wpływ wędrówek był doniosły także, gdy idzie o strukturę ludności wedle płci i wieku, czego jednak artykuł już nie daje. *T. Furtak.*

Grynwaser Hipolit: Ruch włościan w 1861 r. Warszawa 1937, s. 19. (Odbitka z Przeglądu Socjologicznego t. V, z. 1—2).

19-stronicowa rozprawka p. Grynwasera jest tylko fragmentem obszerniejszego studium archiwalnego pt. „Powstanie włościan w 1861 r.", które ukaże się wnet w druku. Chociaż więc gruntowny rozbiór zagadnienia jak i obranej przez autora metody oraz wniosków mógłby okazać się przedwczesnym, to jednak rzecz zasługuje nawet w formie urywku na omówienie. Dotąd bowiem wiedzieliśmy o rozwiązaniu kwestii włościańskiej w przededniu powstania styczniowego jedynie z wielokrotnie podejmowanych, a nie zawsze obiektywnych i źródłowo uzasadnionych prób monograficznego ujęcia sprawy przez wielu historyków i pamiętnikarzy. Obecnie na warsztacie naukowym znajduje się szereg opracowań, które pozwolą przyszłym badaczom zbilansować prawdę o poruszonym przez autora problemie (Kucharzewski, Rozdolski, Janik, Żabko-Potopowicz). Należy poza tym przypuszczać, że autor cennej monografii o „Demokracji szlacheckiej" i „Kwestii agrarnej" przedstawi w zapowiedzianym dziele wszechstronnie, ale unikając zbędnych dłużyzn, całość przyczyn i wpływów, jakie złożyły się na ferment ludności wiejskiej Królestwa w 1861 roku. Dlatego poniższe uwagi traktujemy raczej jako uzupełnienie, aniżeli jako właściwą krytykę.

Ogłoszenie w marcu 1861 r. ukazu znoszącego pańszczyznę w Rosji stało się przyczyną biernego oporu włościan w wykonywaniu powin-

ności. Wzburzenie ogarnia ludność zamieszkującą pas graniczny Królestwa, następnie osady leżące przy kolei i w pobliżu Prus. Ogółem od 2-go kwietnia do 16-go maja 1861 r. opór objął 15—20% gospodarzy 3-morgowych. Wystąpienia ludu wiejskiego mają wszędzie charakter spokojny. Jak wykazują liczne cytaty z aktów i sprawozdań (gubernatorów, naczelników powiatowych, wójtów itd.), program włościański dotyczy ustania pańszczyzny i zastąpienia jej przez czynsze ew. skup czynszów. Gdy jednak ukaz z 16-go maja 1861 r. postanawia zniesienie powinności z dniem 1-go października t. r. w gospodarstwach 3-morgowych (według ukazu z 7-go czerwca 1846 r.), wówczas ruch chłopski wchodzi w nową fazę. Teraz burzą się nie tylko gospodarze 3-morgowi, których żądania władze częściowo już zaspokoiły, lecz także ominięci przez ukaz majowy komornicy i małorolni. Ogół włościański stawia nowe postulaty społeczne. Jeśli przedtem mowa była o czynszach wprowadzanych z urzędu i o daleko posuniętej nieufności poddanych do umów dobrowolnych gromady z właścicielem, to w obecnej fazie ruchu coraz częściej wysuwane jest żądanie pełnego uwłaszczenia przez rząd i bez wynagrodzenia dziedziców. Ogół zagrodników i komorników (zwłaszcza w okolicach, gdzie miały miejsce masowe rugi tj. w guberniach warszawskiej i płockiej) domaga się skupu. Ci zaś włościanie, którzy na mocy ukazu majowego zostali oczynszowani, odmawiają z dniem 1-go października płacenia wyznaczonego okupu w nadziei, że niedługo rząd ogłosi jeszcze korzystniejsze dla włościan w tym względzie prawo (manifest włościański). Władze zmuszone są uśmierzać zaburzenia przez wysyłanie oddziałów wojskowych na tereny objęte oporem, a akcja ta np. w Hrubieszowskiem trwa dwa pełne miesiące.

Omawiane zaburzenia są natury wyłącznie społecznej. Chłopi nigdzie nie podnieśli jakiejś koncepcji politycznej, ani nie deklarowali się z sympatiami, jak to działo się w zaborze austriackim w 1846 r. Natomiast w sferach oświeconych narodu współczesny ferment, posiada oblicze wyraźnie polityczne. W zakończeniu rozprawki p. Grynwaser twierdzi, że „ruch włościan 1861 r. miał decydujący wpływ na wytwarzanie się programów ówczesnej demokracji, przygotowującej powstanie. Manifest styczniowy 1863 roku powtarzał hasła agrarne włościan z dwóch poprzednich lat". Autor ma niewątpliwie rację, ale częściowo tylko. Nie jest przecież bez znaczenia fakt, że od 1856 r. począwszy polska młodzież uniwersytecka gorliwie czytuje manifest T. D. P. z 1836 r., dzieła Kamieńskiego (1844 i 1845), które są podstawą przy kształtowaniu jej programu społecznego. Wszystkie te druki zawierały zdecydowany program uwłaszczenia włościan. Postępowy zaś ziemianin podlaski (Br. Deskur), który uwłaszczył swoich poddanych (a nie oczynszował) dnia 3-go marca 1861 r. wyraźnie nawiązuje ówczesne dążenia do programów powstańczych w 1846 [1]) r. Krótko mówiąc, polska myśl społeczna i polityczna wyprzedziła wystąpienia

[1]) Wydawnictwo materiałów do historii powst. 1863/64 r. t. II, s. 123.

włościan w sprawie zniesienia pańszczyzny; istotna różnica zasadzała się w pytaniu: kto uwłaszczy?

Rozprawa p. Grynwasera wprowadza nas w krąg przyczynowy dwu zjawisk: rządowej akcji regulacyjnej i biernego oporu włościan w stosunku do pańszczyzny. Istniał trzeci, poza Wielopolskim, ośrodek dyspozycji w zakresie zmian: społeczeństwo polskie. Przecież Władysław Grabski czynności Towarzystwa Rolniczego w sprawie rozwiązania kwestii włościańskiej, czynności, które w największym nasileniu występują w przeddzień „ruchu włościan" (uchwała o skupie czynszów powzięta 21-go lutego 1861 r., odezwa do członków 3-go marca, memoriał Komitetu T. R. w sprawie wykonania uchwały z 12-go marca, okólnik do ludu z 20-go marca, wreszcie instrukcja dla delegacyj prowincjonalnych ziemian z 29-go marca) określa mianem „wielkiego eksperymentu dziejowego, zakrojonego na wielką skalę" i twierdzi, że „miejsce mu się w historii należy" [2]). Gdybyśmy nawet tę epokowość nieco umniejszyli, to przecież opinia tak sumiennego historyka i dobrego znawcy stosunków ówczesnych, jakim jest niewątpliwie Grabski, o okólniku-manifeście Tow. Rol. do ludu, że „stał się faktem prącym bieg wypaków naprzód" [3]) (zupełnie odmiennie rzecz ocenia Walery Przyborowski w „Historii dwóch lat"), zasługuje na baczną uwagę, tym bardziej, że załatwienie sprawy włościańskiej przez właścicieli w 1861 r., jak i ruch włościan wywarły poważny wpływ na ustosunkowanie się wsi do powstania styczniowego.

Dzisiaj na podstawie wyczerpujących badań (znakomicie wzbogaconych przez p. Grynwasera i p. Żabko-Potopowicza w „Stuleciu działalności ziemiaństwa") możemy ocenić bezstronnie stanowisko właścicieli w sprawie zniesienia pańszczyzny. W błędzie był nie tylko Wielopolski, ale i Zamojski (Grabski obu ich nazywa, gdy chodzi o uwłaszczenie, doktrynerami). Mając tak oczywisty przykład zaboru austriackiego, gdzie akcja uwłaszczeniowa społeczeństwa polskiego w daleko korzystniejszych warunkach (1848 r. — wiosna ludów) została sparaliżowana przez rząd zaborczy, wpływowe czynniki Królestwa nie przestały się łudzić dobrowolnością umów i wiarą w skuteczność obranej drogi. Sam już rodowód koncepcji (reformy szlachty w epoce stanisławowskiej) poddawał w wątpliwość jej istotne walory dla życia narodowego. Ziemiaństwo, gdyby nawet wkroczyło na tory pełnego uwłaszczenia włościan z pominięciem inicjatywy i sankcji rządowej, musiałoby przyjąć stanowisko wręcz rewolucyjne (jak to słusznie wskazuje prof. Bujak w przedmowie do rozprawy p. Janika pt. „Na drogach myśli ludowej"). Dlaczegóż więc ziemianie z takim uporem bronią własnych uprawnień w zakresie regulacji pańszczyźnianej? Dlaczegoż posuwają się aż do wysiłku stworzenia celem przeprowadzenia skupu „rządu moralnego" (instrukcja T. R. z 29-go marca)? Niestety, nie zawsze o niechęci do ingerencji władz decydowały względy wyłącznie

[2]) Grabski Władysław: Historia wsi, s. 358.

[3]) Grabski Władysław: Historia Towarzystwa Rolniczego, t. II, s. 362.

narodowe. Retrospektywna ocena odcinka dziejowego przed powstaniem prowadzi do alternatywy: albo pańszczyznę zniesie rząd narodowy, albo rosyjski. Po odrzuceniu przez ziemiaństwo pierwszej możliwości (Ruprecht, Klaczko), pozostawała możliwość regulacji przeprowadzonej przez władze rosyjskie. Ogół ziemiański nie tylko że nie krytykował wstecznego stanowiska w tej sprawie Wielopolskiego, ale odmówił poparcia i uznania dla akcji u rządu rosyjskiego na rzecz niezwłocznego ustania pańszczyzny (Seweryn hr. Uruski). Uwłaszczenie dokonane przy współpracy rządu i właścicieli stworzyło dogodne warunki dla sukcesów narodowych w Poznańskiem (Książ, Września). Jak mylną i złudną obrano w 1861 r. drogę, świadczą wreszcie najwymowniej akta urzędowe stwierdzające, że gromady nie chciały się układać z właścicielami o skup czynszowy (los ten spotkał Tomasza Potockiego, popularnego autora „O urządzeniu stosunków rolniczych w Polsce" i wnioskodawcę uchwały lutowej Tow. Rol.).

Nie koniec na tym. Gdy o społeczeństwie, jako aktywnym czynniku w rozwiązaniu kwestii włościańskiej mowa, to konieczną jest rzeczą uwzględnienie dalszych momentów. Przede wszystkim akcja ziemian, mająca na celu skup czynszów, nie była bynajmniej jednolita. Jedni (np. Deskur) uwłaszczyli włościan bez zastrzeżeń po 21-szym lutym, natomiast inni (np. K. Zaleski) nie godzą się dobrowolnie na jakiekolwiek ulgi. Innymi słowy mówiąc, istniał wśród ziemian silny ośrodek uwłaszczeniowy (Tomasz Potocki, Mittestaedt), ale daleko ważniejsze skutki miała presja kół narodowych, tj. księży, młodzieży itp. Skutkiem odczytania przez księdza okólnika Tow. Rol. z 20-go marca, że zjazd ziemiański w Warszawie postanowił zniesienie pańszczyzny drogą dobrowolnych umów włościan z panami — w obszernych dobrach międzyrzeckich dochodzi 2-go kwietnia do poważnych zaburzeń. Naczelnik powiatu stopnickiego, Gojski, donosi 30-go kwietnia 1861 r.: „Włościanie utrzymują, że powodem ich obałamucenia byli księża, którzy głosili z ambon o czynszu i panowie, którzy dawno mówią o czynszu a nie dają go" [4]). Nie należy też zapominać, że manifestacja warszawska 27-go lutego 1861 r. miała głównie na celu skłonić sfery ziemiańskie do zdecydowanej akcji na rzecz włościan.

W 1861 roku obserwujemy w stosunku do ludu wiejskiego akcję dwustronną. Wzburzenie ogarniające ludność wiejską starają się władze zażegnać nawoływaniem do porządku (okólnik dyrektora Komisji spraw wewnętrznych, Muchanowa, do gubernatorów z 17-go marca). Rząd nie podrywa przy tym autorytetu ziemian. Wielopolski na okólnik Tow. Rol. do ludu z 20-go marca odpowiada (31 marca) pochwałą akcji ziemiańskiej, a wykonanie postanowień lutowych uzależnia od aprobaty rządu (zwołanie komisji rządowej). Następnie instrukcja dla urzędników działających na terenie gmin nakazuje im nakłaniać włościan do ścisłego przestrzegania powinności w ramach ukazu z 16-go maja. Jakiż jest więc istotny sens rozgrywki między ziemiaństwem

[4]) Grynwaser: Ruch włościan, s. 11.

a rządem ? Jeśli porównamy analogiczne zjawisko w zaborze austriackim w okresie 1846 i 1848 r., to musimy stwierdzić daleko idącą lojalność władz rosyjskich wobec właścicieli w sprawach społecznych. Częste skargi ziemian, że chłopi nie wierzą w dobre intencje panów [5]), mają swoją przyczynę nie tyle w wichrzycielskiej akcji władz (co widzimy w 1863 r.) ile w nieufności do panów. Decyzja skupu czynszów powzięta przez koła ziemiańskie była następstwem politycznego charakteru, jaki Tow. Rol. zaczęło przyjmować w okresie manifestacyj, a co doprowadzi ostatecznie do jego rozwiązania (6-go kwietnia 1861 r.) Zatem kwestia włościańska jest w działaniu tej warstwy wtórnym momentem, gdyż rozgrywka między społeczeństwem a rządem polegała przede wszystkim na dążeniu do usamodzielnienia się politycznego.

Przy omawianiu zjawisk społecznych i politycznych 1861 r. narzuca się wprost porównanie ruchu włościan Królestwa z zaburzeniami chłopskimi w Galicji 1846 r. Ziemiaństwo polskie zaboru austriackiego w l. 1843—45 również czyni starania w kierunku uprzedzenia wzmagającego się fermentu wiejskiego przez umiarkowane reformy. Na okres ówczesny przypada także splot wpływów i kierunków agitacyjnych. W rezultacie dla Galicji zapada postanowienie o uwłaszczeniu włościan 17-go kwietnia 1848 r., dla Królestwa 2-go marca 1864. Sprawy te są sobie o tyle bliskie, że w obu wypadkach uwłaszczenie wiąże się z zagadnieniem walki narodu o niepodległość. Tylko też przez pilną obserwację obu zjawisk można urobić sobie właściwy i zgodny z ówczesną rzeczywistością pogląd na wartość i znaczenie inicjatywy ziemiańskiej.

W obu wypadkach pańszczyzna dojrzała już do całkowitej jej likwidacji. Pod wpływem wielostronnej agitacji pańszczyzna faktycznie ustaje w Galicji w 1846 r., a w Królestwie w 1861 r. Dalsze trwanie powinności opierało się już tylko na ostrzach bagnetów. Rozumie się, że niezwykle ważnym szczegółem porównawczym musi być fakt zwrócenia się burzliwego elementu rabacyjnego najpierw przeciw szlachcie, a gdy władze nie spełniły żądań włościańskich (patenty regulacyjne z 13-go kwietnia i 12 list. 1846 r.) — przeciw rządowi. W Królestwie przebieg ruchu jest z wyjątkiem zaburzeń międzyrzeckich wszędzie spokojny (chociaż krążyły pogłoski, jak się rychło okazywało — bezpodstawne, o rzezi). Królestwo posiadało trwalsze niż zabór austriacki ślady państwowości polskiej, element urzędniczy nie był w tym stopniu ideowo i plemiennie przeciwstawny szlachcie (Wielopolski jeszcze w „Liście" skarży się, że urzędnicy przysyłani do Galicji pochodzą z warstw niższych). Nie zwrócono w dotychczasowych badaniach uwagi na niezmiernie ważną przyczynę zdenerwowania władz austriackich, które przyzwoliły na rabację tj. na ogołocenie kraju z poważniejszych sił wojskowych.

Znaczenie pracy p. Grynwasera jest duże, i niewątpliwie tym większe, im bardziej wszechstronnie został spożytkowany materiał

[5]) Grabski Władysław: Historia Tow. Rol., t. II, s. 360.

archiwalny i uwzględnioną została krytyka samych źródeł. Z uznaniem należy podkreślić zastosowanie przez autora metody statystycznej, która odpowiednio rozszerzona (ile gromad przyjmuje czynsz, ile żąda gruntów darmo, podział na grupy chronologiczne itp.) pozwoli odtworzyć stanowisko samodzielne włościan i zastąpić w ten sposób nie wystarczające już przy dzisiejszym stanie badań przypuszczenia i wersje.

E. Kostołowski.

Leśniewski Cz.: Manifest Towarzystwa Demokratycznego Polskiego r. 1836. Warszawa, „Biblioteka Polska", 1936, str. 102.

W setną rocznicę ogłoszenia przez Towarzystwo Demokratyczne Polskie manifestu grudniowego i dla uczczenia tego dokumentu „polskiej myśli polityczno-społecznej" ogłosiło wydawnictwo „Biblioteka Polska" tekst manifestu w opracowaniu docenta Uniwersytetu J. P. Dra Czesława Leśniewskiego.

W obszernym wstępie o genezie i ideałach manifestu przedstawia p. Cz. Leśniewski dzieje Towarzystwa Demokratycznego do r. 1936 na tle historii Wielkiej Emigracji, szczegółowo opisuje żmudną pracę Centralizacji w Poitiers nad projektami manifestu, nad zebraniem wniosków i opinij sekcyj T. D. P. i wreszcie nad głosowaniem. W sposób przystępny, utrzymując jednak wysoki poziom naukowy, poddaje Cz. L. szczegółowemu rozbiorowi idee manifestu. W obrazie przedstawionym przez Dra Leśniewskiego widzimy poglądy całego Towarzystwa na przeszłość Polski, na powody upadku powstania listopadowego, na opinie demokratów emigracyjnych o wszechwładztwie ludu, o zasadach demokratyzmu i o prawie własności prywatnej (którą według manifestu regulować powinna praca i zdolności indywidualne).

Celem T. D. P. był ustrój demokratyczny i republikański, oraz Polska w granicach 1772 r., granic tych entuzjaści emigracyjni w manifeście swym nie wymienili, gdyż, tak jak konspiracja Zaliwskiego, marzyli o rozszerzeniu przyszłej Polski po morze Czarne i Bałtyk. Środkiem do uzyskania niepodległości miały być siły własne, lud wiejski i miejski, o którym manifest, podobnie jak cała polska literatura emigracyjna przed r. 1846, mówi, że „jest w nim dotąd cała dawnych cnót prostota, jest prawość i poświęcenie się, są religijne uczucia, czyste i łagodne obyczaje".

Manifest z 1836 r. powstał w okresie najtrudniejszym dla emigracji. W 1834 i 1835 r., po traktacie w Münchengrätz, po wyprawie sabaudzkiej i po próbach rewolty republikanów francuskich, wzmogły się prześladowania nie tylko na ziemiach polskich. Rząd francuski podejrzewając, słusznie, emigrację o udział w tajnych towarzystwach politycznych, występował przeciw T. D. P. Emigracja, zawiedziona w nadziejach na zwycięstwo rewolucji europejskiej, szukała nowych dróg i nowych programów. Tworzyły się nowe organizacje demokracji emigracyjnej z wyraźnymi programami, jak Młoda Polska i Konfederacja Narodu Polskiego. W ówczesnej, bardzo żywej walce idej miały

największy wpływ teorie, głoszone przez Mickiewicza w „Księgach“ i przez M. Mochnackiego w „Piśmie okólnym zakładu Auxerre“ oraz w „Powstaniu narodu polskiego“. Występowały problemy tak ważne jak nadzieje na pomoc obcą czy też wiara w własne siły i płynąca stąd teoria Mochnackiego o egoizmie narodowym, łączenie wolności z religią (jak u Mickiewicza, Lamennais'a, Mazini'ego i Buchez'a) i zasada Centralizacji, że „wypowiedzenie się za tą lub ową religią byłoby stanowiskiem niefilozoficznym“, przewaga uczucia czy rozumu i inne niemniej ważne zagadnienia. Obok walki ideowej wrzały spory między wolnomularstwem i węglarstwem, które hołdowały ideom Oświecenia, a Młodą Europą, która budowała swój program już na hasłach romantyzmu. Towarzystwo Demokratyczne przesiąknięte było rozmaitymi wpływami a więc i Centralizacja przyjmowała do manifestu niektóre nowe idee, chociaż zasadniczo stała przy ideach Oświecenia i odrzucała elementy uczuciowe. Te pokrewieństwa ideowe manifestu Dr Cz. Leśniewski zamało uwzględnił w swym wstępie.

T. D. P. przechodziło kilka faz w swym rozwoju ideowym od ulegania wpływom francuskim w 1832 r. poprzez okres propagandy i działania w Polsce w r. 1846—48 do współpracy z Rewolucyjnym Komitetem Europejskim, z Mazzinim i rewolucjonistami rosyjskimi na emigracji powtórnej w Londynie po r. 1849. Manifest z r. 1836 jest jednym z ideowych obrazów T. D. P. w całym szeregu innych, wcześniejszych i późniejszych, podobnych, chociaż mniej ważnych.

Na moment ten p. Cz. Leśniewski także nie zwraca dostatecznej uwagi. Manifest z 1836 r., najważniejszy program polityczny Wielkiej Emigracji, znalazł mimo to w p. Cz. Leśniewskim historyka, przez swe dotychczasowe prace z epoki Oświecenia dobrze przygotowanego do opracowania manifestu, który w przewodnich ideach swoich jest właśnie ostatnim głosem tego prądu.

Do pracy zakradły się pewne drobne błędy we wstępie i objaśnieniach i tak: pomoc komitetów angielskich i szwajcarskich trudno nazwać „żołdem“ (str. 9); najsilniejszym zarzutem, który stawiano Komitetowi lelewelowskiemu, o czym p. Cz. L. nie pisze (str. 12), był fakt, że obrała go emigracja paryska stosunkowo nieliczna przed zorganizowaniem się wychodztwa na prowincji Francji. W r. 1834 prawie wszyscy członkowie T. D. P. byli węglarzami a udziału w wyprawie Zaliwskiego nie wzięli na rozkaz władz karbonarskich, o czym p. Cz. Leśniewski nie wspomina (str. 20) mimo, że sprawa ta jest dostatecznie wyjaśniona.

Przy objaśnieniu 42 należałoby podkreślić, że ołoszenie w akcie z lipca 1834 r. Adama Czartoryskiego „nieprzyjacielem emigracji polskiej“ było owocem najjaskrawszego okresu walk stronnictw emigracyjnych, niesprawiedliwym i krzywdzącym ks. Adama Czartoryskiego. Nie wyjaśniając tej sprawy środowiskiem i warunkami ówczesnymi, pozostawia Dr Leśniewski wrażenie, że opinia radykałów emigracyjnych, rzucona w ferworze walki, miała faktyczne podstawy.

Druk książki jest dobry, szczególnie tekst samego manifestu (str.

73—89), natomiast papier użyty do wydania tak ważnego dokumentu kultury polskiej jest bardzo zły, książka wygląda brudno i robi wrażenie, że rozleci się po kilku latach. *Adam Lewak.*

Piontkovskij S.: Archiv tajnoj ekspedicii o krestjanskich nastroenijach 1774 g. (Istorik-marksist, 1935, kn. 7, s. 91—100).

Krótki artykuł Piątkowskiego zawiera bardzo ciekawe wiadomości o oddźwiękach powstania Pugaczowa na całym obszarze imperium rosyjskiego. Wiadomości te podaje autor głównie na podstawie aktów 17 spraw przechowywanych w „archiwum tajnej ekspedycji" z 1774 r. Najsilniejszy odruch wywołało powstanie Pugaczowa poza bezpośrednim terenem jego działań, w guberniach woroneżskiej i moskiewskiej oraz na Ukrainie słobodzkiej, ale pewien oddźwięk znalazło ono w całym imperium m. i. w Petersburgu, na Białorusi, w Kijowie itd. Jak wynika ze zbadanych przez Piątkowskiego aktów, Pugaczow rozsyłał agentów do różnych krajów Rosji, ale i niezależnie od propagandy jego agentów w różnych miejscowościach budziły się sympatie dla Pugaczowa, gdy dochodziła wieść o jego powstaniu. Szczególną uwagę zwrócił Pugaczow na Ukrainę, zwłaszcza na Sicz zaporoską i Ukrainę słobodzką. Nacisk, jaki kładł Pugaczow na propagandę na Ukrainie słobodzkiej, można tłumaczyć z jednej strony jej terytorialną bliskością terenu jego działań, z drugiej zaś strony szybszym i ostrzejszym tempem ujarzmiania Ukrainy słobodzkiej niż Ukrainy hetmańskiej; na Ukrainie słobodzkiej wówczas już zniszczono doszczętnie wszelkie ślady państwowości i autonomii i wprowadzono przytwierdzenie włościan do ziemi, a przy tym obrócono w przytwierdzonych włościan większość kozaków słobodzko-ukraińskich. Poza tym Pugaczow liczył w ogóle na obudzenie ruchu narodowego na Ukrainie. Już poprzednie badania (Filipowa i i.) wykazały, że polityka Pugaczowa wcale nie była prymitywną. Pugaczow doskonale orientował się i wykorzystywał ruchy i dążenia społeczne, religijne i narodowościowe. Jak wiadomo, wykorzystał on religijny ruch staroobrzędowców i ruchy narodowościowe wśród Baszkirów i innych plemion wschodniej części europejskiej Rosji. Na Ukrainie spodziewał się Pugaczow spotkać sympatie nie tylko niższych warstw społeczeństwa, ale widocznie także i części starszyzny. Ciekawym jest, że jednym z agitatorów Pugaczowa na Ukrainie słobodzkiej był porucznik, pochodzący z Ukrainy słobodzkiej. We właściwej Rosji sympatyzowali z Pugaczowem włościanie, dworowi, żołnierze, a również i kupcy, w ich liczbie niektórzy bardzo bogaci. Można wprawdzie przypuszczać, że spośród kupców mieli sympatię dla Pugaczowa wyłącznie staroobrzędowcy. Z różnych miejsc włościanie, dworowi, żołnierze próbowali uciekać do Pugaczowa; w niektórych miejscowościach przytwierdzeni odmawiali pracowania, w oczekiwaniu zbliżającego się „cara Piotra III". W tambowskim powiecie zjawił się nawet drugi samozwaniec, podający się za Piotra III, niejaki Makar Mosiakin, były dworowy; spotkał on się z uznaniem

wielu włościan i jednodworców. Krótki artykuł Piątkowskiego rzucił wiele światła na ustosunkowanie się ludności w Rosji do powstania Pugaczowa i wykazał istnienie sympatii dla niego wśród tych mas w różnych częściach państwa rosyjskiego. *W. Zaïkyn.*

Krofta Kamil: Žižka a husitská revoluce. Praha, Laichter, 1936. Str. 186.

Dedykowana prezydentowi Masarykowi praca wybitnego historyka czeskiego, obecnego ministra spraw zagranicznych republiki, jest obroną ustalonego przez Franciszka Palackiego i W. W. Tomka poglądu na dzieje czeskie doby husyckiej, przeciw któremu to poglądowi wystąpił ostatnio Józef Pekař, największy z dzisiejszego pokolenia historyk czeski, w 4-tomowym dziele „Žižka a jeho doba". Pekař zakwestionował w wielu punktach ten romantyczny pogląd na husytyzm, jako na okres najwyższego wzlotu ducha czeskiego i największej mocy narodu. Krofta podjął się apologii doby husyckiej i tradycyjnego światopoglądu czeskiego. Oparty na dobrym opanowaniu literatury czyni to z wielką zręcznością polemiczną, jasno i dobitnie wypowiadając swe zdanie, jednak zachowuje przy tym umiar i należyty szacunek dla nauczyciela i starszego kolegi. Pekař podniósł, że husytyzm nie zawierał zadatków nowoczesnego światopoglądu, nie był ruchem demokratycznym a tym bardziej ludowym, nie oddziałał dodatnio na świadomość narodową Czechów, sprowadził na kraj ruinę gospodarczą, przyczynił się do rozdwojenia duchowego Czech, pognębienia włościan i wzrostu przewagi politycznej szlachty. Krofta broni taktyki i polityki Žižki, ale przede wszystkim wszędzie podnosi aktywa husyckiej rewolucji.

Książka Krofty ma nie tylko doniosłe znaczenie dla historiografii czeskiej, ale i dla czeskiej polityki wewnętrznej. Jeżeli należy przyznać, że husytyzm oddziałał wybitnie na ukształtowanie „bojowej" psychiki narodu czeskiego i na wynikające z niej późniejsze losy narodu, to jednak nie można zaprzeczyć, że i inne czynniki, później występujące, nie pozostały bez wpływu wybitnego i dodatniego na losy narodu czeskiego i zapewne nie byłoby dobrze dla Czechów, gdyby się tych czynników chcieli wyzbyć. *Fr. Bujak*

Harmsen Hans u. Lohse Franz: Bevölkerungsfragen. Bericht des Internat. Kongresses für Bevölkerungswissenschaft. Berlin 1935. Herausgegeben im Auftrage... München 1936. Str. XXVI+972.

Niniejsze sprawozdanie ze Zjazdu Międzynarodowego Unii dla naukowego badania zagadnień ludnościowych, który się odbył w końcu sierpnia 1935 r. w Berlinie, składa się z dwóch części: 1) statystyczno-demograficznej i 2) części poświęconej antropologii, teorii dziedziczności, higienie społecznej i eugenice. W części I-szej na czoło wysu-

wają się zagadnienia spadku urodzin (11 referatów, w tym jedyny polski referat prof. Stefana Szulca z Warszawy „Bilans życiowy ludności Polski 1895—1934"), następnie wędrówki wewnętrzne i urbanizacja, wzajemne stosunki między rozwojem ludności i życiem gospodarczym (11 referatów), małżeństwo i rodzina (9 referatów), teoria ruchu ludności i metodyka statystyki ludności (12 referatów). Nie mniej obfite referaty posiada część II-ga, wśród których na szczególną uwagę zasługuje grupa referatów, poświęcona środkom państwowej polityki ludnościowej (13 ref.), wśród których na szczególną uwagę zasługują dwa referaty o roli klasy włościańskiej w polityce ludnościowej trzeciej Rzeszy. Referaty są drukowane przeważnie po niemiecku, w mniejszej części w innych językach kongresowych a dołączone są streszczenia we wszystkich językach kongresowych oraz dodane informacje o najważniejszych przemówieniach w dyskusji nad referatami. Jest rzeczą oczywistą, że bardzo silnie występuje w referatach wpływ panującej obecnie w Niemczech urzędowej doktryny o czystości rasy, zwłaszcza widoczne to jest w części II-giej. *Fr. B.*

Kossmann E. O.: Das alte deutsche Lodz. Mit Aufstellungen und 2 Karten. (Deutsche Wissenschaftliche Zeitschrift für Polen. Heft 30. Poznań 1936, str. 22—47).

Z szeregu rozpraw i artykułów dotyczących Łodzi jest to pierwsza rozprawa poświęcona zaludnieniu miasta. Autor postawił sobie za zadanie przedstawienie stanu ludności niemieckiej w Łodzi, jej rozwoju i pochodzenia. Zadanie pracy jest jasne i powinno zainteresować wszystkich, których zajmuje przeszłość Łodzi. Autor oparł się zasadniczo na księgach ludności stałej z lat 1836, 1839 i 1864 oraz na statystyce ludności z tego okresu, z r. 1831 i z lat późniejszych aż do 1931 r. włącznie. Wyniki mozolnych badań autora sprawdzić trudno, albowiem należałoby dokonać szczegółowych obliczeń na podstawie wymienionych ksiąg ludności stałej i wykazu ludności z r. 1831 zatytułowanego: „Spis składki na raz jeden opłacić się mającej na wystawienie w skutek Uchwały Izby Sejmowej z dnia 20 maja 1831 r. nowych Pułków Strzelców pieszych i czasowe onych utrzymanie z Miasta Łodzi..." [1])

Otóż po sprawdzeniu obliczeń autora na podstawie rzeczonego spisu z 20. V. 1831 r. okazało się, iż obliczenia jego, o ile chodzi o ludność polską, są prawie dokładne, natomiast pewne odchylenia zachodzą tylko między ludnością niemiecką i żydowską. Stosunek bowiem procentowy ludności m. Łodzi w r. 1831 przedstawiał się następująco: Polacy 18,1%, Niemcy 71,3%, Żydzi 10,6%, podczas gdy autor podaje następujące cyfry: Polacy 17,4%, Niemcy 74,1%, Żydzi 8,4%. Posiłkując się innymi źródłami, w danym przykładzie „spisem ogólnej lud-

[1]) Archiwum Miejskie w Łodzi: Nr 73 a. Akta tyczące się różnych wpływów i wydatków w czasie Rewolucji.

ności z wykazaniem wszelkiego rodzaju rzemieślników i profesionistów w mieście Łodzi", sporządzonym 3/15 maja 1860 r. za okres 1820—1859, dowiadujemy się, że ludność żydowska w r. 1828 stanowiła 10,4%, w 1832 r. 10,6% a dopiero w 1833 r. spadła do 9,8% ogółu ludności, podczas gdy autor dla 1831 r. wykazuje tylko 8,4% Żydów.

Różnica ogólnej ilości rodzin u autora 1,167 z r. 1831 a w/g naszych obliczeń 1126 pochodzi stąd, że nie zaliczyliśmy do stanu ludności nazwisk osób przekreślonych w wymienionym spisie.

Dla roku 1839 autor wykazuje aż 78% Niemców a dla 1864 r. 67%. Od 1864 r. odsetek ludności niemieckiej w Łodzi stale się zmniejsza, tak iż w/g autora w 1884 r. Niemców było 38%, w 1911 r. 18% a w r. 1931 około 10%.

Podstawowym źródłem dla autora były księgi ludności stałej z 1864 r. Sprawdzenie przeto jego wyników jest dosyć trudne, bo wymaga obliczeń wszystkich osób zapisanych w tych księgach, karta po karcie. Opierając się jednak na oficjalnych zestawieniach statystycznych, odsetek Niemców stanowiłby tylko 44,61%, Polaków 36,18%, Żydów 19,17% i 0,04% innych. Ludność m. Łodzi, w/g zestawień statystycznych przechowywanych w Archiwum Miejskim w Łodzi, w niektórych latach przedstawia się następująco:

	1851 r.	1855 r.	1864 r.[2])	1870 r.
Słowian	10323—39,88%	14780—46,1%	12135—36,18%	14133—38,6%
Niemców	12823—29,56%	14029—43,8%	14851—44,61%	14359—39,2%
Żydów	2323— 8,97%	2787— 8,7%	6539—19,17%	8103—22,1%
Innych	407— 1,59%	464— 1,4%	8— 0,04%	32— 0,1%
Razem	25882— 100%	32060— 100%	33533— 100%	36627— 100%

Dla roku 1931 autor podał około 50% Polaków, co jest prawdopodobnie pomyłką drukarską, około 10% Niemców i około 32% Żydów, tymczasem w/g statystyki miejskiej w cyfrach tych występuje pewna różnica a mianowicie: Polacy 59,1%, Niemcy 8,9%, Żydzi 31,7%, inni 0,3%. Po obliczeniu składu narodowościowego ludności m. Łodzi autor zajął się pochodzeniem Niemców łódzkich, podkreślając, iż przybywali oni z Brandenburgii, Poznańskiego, Śląska, Czech, Saksonii, Hesji, Niemiec południowych, Kongresówki oraz pewien odsetek z nieznanych miejscowości. Obliczenia pochodzenia Niemców łódzkich podane są oddzielnie sprzed 1839 r. i z r. 1864.

---

[2]) W roku 1864 podana jest ludność w/g narodowości tak, iż rubryce „Słowianie" odpowiadają „Polacy" a rubryce „Inni" — „Rosjanie", których w tym roku było tylko 8 osób. Zobacz Archiwum Miejskie w Łodzi Nr inw. 3939.

Wyniki swoich badań autor przedstawił na specjalnej mapie osadnictwa m. Łodzi w r. 1864, a nadto opracował b. ciekawą mapę, przedstawiającą kraje i miejscowości, z których przybyli łódzcy koloniści, przy czym podał ilość kolonistów z poszczególnych miejscowości. Patrząc na te mapy, zauważa się brak ludności czeskiej przybyłej do Łodzi z Sudetów — a którą autor uznał za Niemców przybyłych z Czech — choć same nazwiska przybyszów świadczą dostatecznie o ich pochodzeniu, jak np. Červicka, Volanek, Pladek, Holub i inne.

J. Warężak.

Kuhn Walter: Zahl und Bevölkerungsbewegung der Deutschen Kongresspolens seit 1860. (Deutsche Wissenschaftliche Zeitschrift für Polen. Heft 29, 1935, str. 485—501).

Błędne przyjmowanie w literaturze nadmiernego rozwoju liczebnego Niemców Kongresówki w okresie przedwojennym, a silnego znów jego załamania się po wojnie światowej, względnie z drugiej strony niedocenianie tego rozwoju, było pobudką opracowania przez autora tego zagadnienia. We wstępie przyjmuje autor założenie, z powodu podziału przez statystykę danych o naturalnym ruchu ludności według religii, a braku ich według narodowości lub języka, że ludność niemiecka jest równoznaczna z ewangelicką, wskazując, że liczba ewangelików Polaków wyrównywuje się z podobną liczbą katolików Niemców. Dalej oblicza liczebność Niemców Kongresówki dla roku 1860 i 1913, przyjmując za podstawę dane spisu rosyjskiego z roku 1897, wykazujące w Kongresówce 414.769 ewangelików. Wychodząc z niej, oblicza przy pomocy naturalnego ruchu ludności, podanego dla roku 1865 przez Buscha, a dla lat 1895—1898 przez protokoły powszechnego synodu pastorów i warszawski Kalendarz Domowego Przyjaciela („Hausfreundkalender"), liczebność ewangelików Kongresówki w roku 1860 na 300—320 tys. dusz. Dla okresu znów drugiego, zawierającego lata 1897—1912, przyjmuje naturalny przyrost ludności podany przez konsystorz i otrzymuje dla roku 1913 w Kongresówce 450 tys. Niemców. W dalszym ciągu tego opracowania przeprowadza autor krytykę sposobu obliczania liczebności Niemców Kongresówki przez Wakara i przechodzi do omówienia czasów powojennych. Polemizuje tu z poglądem, jakoby liczebność Niemców Kongresówki wykazywała po wojnie światowej znaczne jej załamanie się, wskazując, że straty ich są stosunkowo nieznaczne, bo nie przekroczyły 100 tys. dusz, stały zaś rozwój ich liczebności, pozbawiony silnych wahań, jest dla nich zjawiskiem pomyślnym na przyszłość.

Otrzymane więc przez autora wyniki liczebności Niemców w Kongresówce są ściśle zależne od dokładności spisu z roku 1897, ich naturalnego przyrostu i stosunków migracyjnych. Sam zaś spis ludności był stronniczy, uprzywilejowując inne narodowości na niekorzyść ludności polskiej, i mimo tego wykazał liczbę ewangelików Polaków, zapisywanych nieraz za Niemców, wyższą od liczebności Niemców kato-

lików. Przyjęty znów naturalny przyrost ludności dla okresu pierwszego przeciętnie na 7.500 dusz rocznie, co daje naturalny przyrost od 18,1‰ do 24,2‰, jest za wysoki, gdy dla okresu drugiego ustalony na 6.621, to jest od 14,7‰ do 15,9‰, jest trochę za niski, choć bardziej już prawdopodobny. Dwa te więc zestawienia wykazują, że liczebność Niemców z roku 1897, wzięta za podstawę obliczenia, jest za wysoką, w następstwie czego trzeba było przyjąć dla okresu pierwszego, dla uzyskania tak wysokiej liczby naturalny przyrost zbyt wysoki, a dla drugiego znów za niski, aby z tak wielkiej liczebności nie uzyskać znów zbyt przesadnej liczby Niemców. *B. Puczyński.*

Carr-Saunders A. M.: World Population. Past, Growth and Present Trends. Oxford, Clarendon Press, 1937. Str. XV+336.

Autor, obecny dyrektor Szkoły Nauk Ekonomicznych i Politycznych w Londynie, jest doskonałym znawcą zagadnień demograficznych, daje więc dobry przegląd przeszłości, stanu obecnego i perspektyw na przyszłość tych zagadnień. Nie jest to podręcznik naukowy, ale książka popularno-naukowa. Autor podaje tylko najważniejszą nową bibliografię i objaśnia, skąd czerpał tablice statystyczne i wykresy; w tekście brak odnośników, skąd pochodzą wiadomości, względnie gdzie należy szukać dalszych informacyj.

Praca składa się z 22 rozdziałów, z których I daje informacje o źródłach, II i III mówi o rozwoju zaludnienia Europy i świata od XVII w., IV o wędrówkach, V—X przedstawiają ruch naturalny ludności i obecne dążenie do równowagi między urodzeniami a zgonami, XI—XVII omawiają stan ludności w Europie i zagadnienie dalszego rozwoju ludów europejskich na świecie, XVIII—XXI stan i widoki rozwoju ludów wschodnio- i południowo-azjatyckich oraz innych ludów nie-europejskich.

Podkreślić należy, że autor zwraca uwagę na zagadnienia demograficzne Polski (korzysta z niemieckiej książki T. Oberländera: Die agrarische Überbevölkerung Polens (1935). Z polskich książek cytuje tylko pracę prof. L. Krzywickiego: Primitive Society and its Vital Statistics (1934). *Fr. B.*

Marshall T. H.: The Population of England and Wales from the Industrial Revolution to the World War. (The Economic History Review. Vol. V, 1935, Nr 2. Str. 65—86).

Artykuł T. H. Marshalla, traktujący o wzroście ludności angielskiej w XIX w., jest nader interesującym przykładem analizy zjawisk populacyjnych z punktu widzenia rozwoju życia gospodarczego i jego warunków ogólniejszych, jak klęski elementarne (epidemie), wojny, ruchy migracyjne itp. Ponieważ analiza ta dotyczy i kraju i okresu o typowych formach ewolucji — godna jest ona uwagi z punktu widzenia porównawczego z strukturą ludnościową innych krajów.

Autor pracy stwierdza na wstępie, iż uderzającą cechą populacji Anglii w minionym stuleciu jest ścisła wzajemna korelacja przyrostu ludnościowego i wzrostu względnie spadku gospodarczego dobrobytu, przy czym nie ma tu na myśli cyklicznych kryzysów, powtarzających się niemal z regularnością co lat dziesięć, ale odrębne fazy chronologiczne. Pierwszą z nich nazywa „war-boom", co oznacza gwałtowną zwyżkę cen wskutek wojen napoleońskich, drugą „powojenną depresją", trzecią dobą „złotych lat", czwartą okresem „wielkiego przesilenia" i piątą fazą „przedwojennej poprawy" (początki XX w.). Jak stosunki ludnościowe przedstawiały się przed 1801 r. — jest trudno autorowi określić dokładnie, stwierdza on natomiast niewątpliwe istnienie dwóch okresów spadku populacji w XVIII w.: 1740—1760 i od 1780 aż do r. 1821.

Na dołączonej do artykułu tablicy, ilustrującej zaludnienie Anglii i Walii dekadami od 1801—1811 do 1911—1921, figurują dane statystyczne, ujęte w następujące rubryki: cyfra ogólna na początku dekady, przyrost ogólny (procent.), przyrost naturalny (procent.), skala śmiertelności, zgony w stosunku do urodzin (pro mille), cyfra urodzin, cyfra małżeństw, urodziny ślubne (w pro mille) w stosunku do cyfry kobiet zamężnych (między 15—45 r. ż.). Statystyka daje następujące daty populacji Anglii i Walii (w tysiącach): w 1801—1811: 8893; w 1811—1821: 10164; w 1821—1831: 12000; w 1831—1841: 13897; w 1841—1851: 15914; w 1851—1861: 17928; w 1861—1871: 20066; w 1871—1881: 22712; w 1881—1891: 25974; w 1891—1901: 29003; w 1901—1911: 32528; wreszcie w ostatniej dekadzie 1911—1921: 36070. Przyrost ogólny, obliczony procentowo w ciągu opisanego czasokresu, wykazuje najwyższe nasilenie w latach 1811—1821 (18,1%), najsłabsze zaś w ostatniej dekadzie 1911—1921 (4,9%); w tejże samej dekadzie przyrost naturalny wynosi tylko 6,8%, podczas gdy w latach 1871—1881 — 15,1%.

Ten stan rzeczy stara się autor objaśnić szczegółowym rozpatrzeniem warunków bytu i postępem stopy życiowej; występuje on stanowczo przeciw poglądowi, jakoby wahania ludnościowe w historii gospodarczej mogły być uważane tylko za efekt, nie przyczynę rozwoju ekonomicznego. Populacja zawisła jest w bardzo znacznym stopniu od własnej podstawy żywotnej (vital principle), która tylko częściowo działa pod wpływem nasileń gospodarczych. Jak z jednej strony skala urodzin w XIX w. wykazuje — zdaniem Marshalla — wyraźną niezależność, tak znowu skala śmiertelności nie zależy wyłącznie od zwiększania dóbr materialnych. Gwałtowny wzrost ludności może być zarówno bodźcem do ekonomicznego postępu, jak też z drugiej strony może on powodować gospodarcze załamania i przesilenia. Tę właśnie tezę stara się autor zilustrować przedstawieniem zmian demograficznych, szczególnie ciekawych w okresie „rewolucji przemysłowej" i w dobie wiktoriańskiej.

M. Tyrowicz.

Bałaban Majer: Historia Żydów w Krakowie i na Kazimierzu, 1304—1868. T. II. 1656—1868. Kraków, Tow. „Nadzieja", 1936, s. XXXIV+800. 8°.

Dworak Jan S.: Historia polskiego i chrześcijańskiego ruchu zawodowego przed rokiem 1922. Nowy Bytom 1937, s. 59.

Gluecksmann Stefan: Ruchy społeczne w Gdańsku w początkach reformacji (1522—1526). Warszawa 1937, s. 26. (Odb. ze Spraw. z posiedzeń Tow. Nauk. Warsz. Wydz. 2, 1937).

Konarski Szymon: Szlachta kalwińska w Polsce. Z przedm. prof. dr St. Kętrzyńskiego. Warszawa 1936, s. XVIII+357. 8°.

Korman Żanna: Odezwy „Proletariatu" z lat 1882—1885. Warszawa, Inst. Bad. Najnow. Historii Polski, 1936, s. 38. 8°. (Odb. z Niepodległości, t. 14).

Kostórkiewicz Tadeusz: Z życia prawnego mieszkańców wsi Berezów i Tarnawka. Kraków 1933 s. 42.

Krzywicki Ludwik: Społeczeństwo pierwotne, jego rozmiary i wzrost. Warszawa, Kasa im. Mianowskiego, 1937, s. XIII+442.

Melezin Abram: Ze studjów nad demografją Wilna. I. Gęstość zaludnienia. Wilno 1936, s. 28+ mapa. (Rozpr. i Materjały Wydz. III. Tow. Przyj. Nauk w Wilnie, t. IX, z. 3).

De Montfort Henri: Wpływ rewolucyjnych idei francuskich w Estonii, Inflantach i Kurlandii w końcu XVIII i na początku XIX wieku. (Jantar, I, 1937, z. 2, s. 79—85).

Rejf N.: Rozwój i warunki emigracji żydowskiej z Polski. (Sprawy Narodowościowe, X, 1936, nr 3, s. 223—245).

Schall Jakub: Żydostwo galicyjskie w czasie inwazji rosyjskiej w latach 1914—1915. Lwów, Nakł. J. Madfes, 1936, s. 28. 8°.

Streit Leon: Ormianie a Żydzi w Stanisławowie w XVII i XVIII wieku. Szkic historyczny. Stanisławów, Koło Nauk. „Tow. Przyj. Uniw. Hebr. w Jerozolimie, 1936, s. 16.

Szulc Stefan: Ruch naturalny ludności w Polsce w latach 1895—1935. (Zagadnienia demograficzne Polski. Warszawa, Gł. Urz. Stat., 1936, s. 1—132). (Statystyka Polski, serja C, z. 41).

Zakrzewski Kazimierz: Rewolucja rzymska — jej przesłanki polityczne i społeczno-gospodarcze. (Przegląd Historyczny, t. 33, 1936, z. 2, s. 427—468).

Zdzienicki Siekiel Mieczysław: Rejestry metryk szlacheckich powiatu grójeckiego. Zesz. 1: Parafia Belsk. Zesz. 2: Parafia Drwalew. Zesz. 3: Parafia Grójec 1598—1800. Zesz. 4: parafia Jasieniec 1629—1800. Zesz. 5: parafia Jeziorka 1657—1800. Z. 6: Parafia Lewiczyn 1714—1800. Z. 7: Parafia Łęcierzyce 1657—1800. Z. 8: Parafia Prażmów 1706—1800. Kalisz 1937, s. 6, 7, 29, 64, 39, 28, 10 i 23. 8°.

Ziemiński Jan: Emigracja żydowska. (Polityka narodów, T. VIII, 1936, z. 4—5, s. 365—392). (na przestrzeni ostatnich stu lat).

Líva Václav: Kolik obyvatelů měla Praha před třicetiletou válkou a po ní. (Český Časopis Historický, r. 42, 1936, z. 2, s. 332—347).

Matušík B.: Pohyb obyvatel'stva v Turci za posledních 100 rokov. (Sborník Muzeálnej Slovenskej Spoločnosti, roč. XXX, 1936).

Fedenko Panas: Istorija socijalnoï ta polityčnoï boroťby v Ukraini. Lviv 1936, s. 40.

Skardzis V. I.: Litoucy u Soveckaj Belarusi. Mensk, Belar. Akad. Navuk, 1935, s. 122.

Appian: Graždanskie vojny. Perevod s grečeskogo pod red. S. A. Želebeva i O. O. Krjugera. Moskva-Leningrad, Socekgiz, 1935, s. 351. (Izvestija GAIMK, vyp. 129).

Bazilevič K.: Gorodskije vosstanija v Moskovskom gosudarstve XVII v. Sbornik dokumentov. Moskva-Leningrad, Socekgiz, 1936, s. 182. 8°.

Berger A.: Socialnyje dviženija v Drevnej Sparte. Moskva, CKVKP, 1936, s. 111.

Dranicyn S. N.: Polskoe vosstanie 1863 g. i ego klassovaja sušč̌nosť. Leningrad, Socekgiz, 1937, s. 300 (2).

Gurevič A. M.: O klassovoj bor'be v Samarkande v 1365—1366 g. Pril. Publikacija istočnikov o samarkandskich sobytijach 1365—1366 g. Taškent 1936, s. 24.

Kumač I.: V Akmolinskich stepjach. Stranicy iz istorii bor'by za sov. vlasť v Atbasarskom uezde. Alma-Ata — Moskva 1936, s. 86.

Mišulin A. V.: Spartakovskoe vosstanie. Revolucija rabov v Rime v 1 veke do n. e. Moskva, Socekgiz, 1936, s. 292.

Mišulin A. V.: Revoljucii rabov i padenie Rimskoj respubliki. Moskva, Izd-vo „Pravda", 1936, s. 108 (4).

Nedelskij V. I.: Revolucija rabov i proischoždenie christianstva. Moskva-Leningrad, Akad. Nauk SSSR., 1936, s. 76.

Semernin P.: Rabočij klass v revoljucii 1905—07 godov v Azovo-Černomorskom i Severokavkazskom krajach. Rostov n/D. 1935, s. 224.

Smirnov I. I.: Klassovaja bor'ba v Moskovskom gosudarstve v pervoj polovine XVI v. (Problemy istorii dokapital. obščestv, 1935, nr 9—10, s. 74—125).

Zevakin M. I.: Kuz'ma Alekseev. Kresťjanskoe dviženie mordvy Terjuševskoj volosti, 1808—1810. Saransk, Mordgiz, 1936, s. 71.

Zwitter Fran: Prebivalstvo na Slovenskem od XVIII. stoletja do današnjih dni. Ljubljana 1936, s. 112+2 nlb. 8°. (Razprave

Znanstvenega Društva v Ljubljani 14, Historični Odsek 5). (Ludność w Słowenii od XVIII stul. do dni dzisiejszych).

Andreas W.: Der Bundschuh. Köln, Schaffstein, 1936, s. 36.

Auner Michael: Zur Geschichte des rumänischen Bauernaufstandes in Siebenbürgen 1784. Hermannstadt, Krafft u. Drotleff, 1935, s. 47.

Breyer A.: Die Herkunft der deutschen Landbevölkerung auf der Kujaw. Seenplatte. (Deut. Monatshefte in Polen, 1, 1934—1935, s. 35—42).

Creutzburg N.: Das Schicksal der deutschen Volksgruppe im Industriegebiet von Bialystok. (Mitteil. d. Ver. der Geogr. an d. Univ. Leipzig, H. 14/15, 1936, s. 26+1 mapa).

Deissmann G.: Die Veränderung der Bevölkerungsverteilung in Berlin-Brandenburg 1875—1925. Stuttgart, Engelhorn, 1936, s. 143. 8°. (Berliner geogr. Arbeiten, H. 11).

Dorn E.: Erlangens älteste Pfarrmatrikel. Erlangen, Junge u. Sohn, 1936.

v. d. Goltz G. C.: Zur Rechtsstellung der englischen Bauern im frühen Mittelalter. (Odal, 1936).

Haufe Herbert: Deutsches Volkstum in der Bevölkerungsentwicklung des östlichen Mitteleuropa. Berlin, Verlag Grenze u. Ausland, 1935, s. 61.

Haufe Helmut: Die Bevölkerung Europas. Stadt und Land im 19. und 20. Jahrhundert. Berlin, Junker u. Dünnhaupt, 1936, s. 244+4 mapy. (Neue Deut. Forschungen, Abt.: Volkslehre u. Gesellschaftskunde, Bd. 6).

Hecht M.: Geburtenhäufigkeit, Sterblichkeit und Abwanderung der bäuerlichen Bevölkerung in Baden in den Jahren 1852—1925. (Beitr. zur deut. Statistik. Zizek Festgabe. Leipzig 1936, s. 125—133).

Heller A.: Die Lage der Juden in Russland von der Märzrevolution 1917 bis zur Gegenwart. Breslau, Marcus, 1935, s. 128. 8°.

Hellwig F.: Von der Siedlungs- zur Bevölkerungsgeschichte. (Volk im Werden, Jg. 4, 1936, s. 539—548).

Hohenstein Fritz: Der Herkunftsumkreis einer norddeutschen Kleinstadt (Tangermünde) 1800 bis 1879. Ein Beitrag zur Binnenwanderungskunde. (Zeitschr. f. Rassenkunde u. ihre Nachbargebiete, Bd. I, 1935).

Honold W.: Die Meraner Artikel. Eine Untersuchung der politischen Ideen der Tiroler Bauernerhebung des Jahres 1525. Tübingen, Becht, 1936, s. 136.

Jenny B.: Der römische Ritterstand während der Republik. Zürich 1936, s. VIII+84.

Kinkelin W.: Bauernkrieg. (Odal, 1936).

Klocke Helmut: Die Stellung des Hochadels in der Grundbesitzstruktur und im politischen Aufbau der Länder der Stefanskrone. (Ungarische Jahrbücher, 15, 1935/36, s. 296—308).

Krüger Gerhard: Die Herrschaft Cottbus und ihre Bevölkerung nach dem Dreissigjährigen Kriege. Cottbus, Heine, 1936, s. 94. 8°.

Kubijowytsch Vl.: Die Entwicklung der Bevölkerung der Ukraine in den Jahren 1897—1932. (Archiv f. Bevölkerungswiss. Jg. 6, 1936, s. 281—296).

Lehmann Rudolf: Zur Geschichte der Juden in der Niederlausitz bis zur Mitte des 19. Jahrhunderts. (Niederlaus. Mitteil., Bd. 24, 1936, s. 1—46).

Lösch August: Bevölkerungswellen und Wechsellagen. Jena, G. Fischer, 1936, s. X+124. (Beiträge zur Erforschung d. wirtschaftl. Wechsellagen, H. 13). (Zawiera między innymi takie rozdziały, jak: Die schwedischen Geburtenwellen seit 1630, Die europäischen Geburtenwellen im 19. Jahrhundert i inne).

Marcu V.: Die Vertreibung der Juden aus Spanien. Amsterdam, Querido, 1936, s. 215.

Miller Max: Ursachen und Ziele der schwäbischen Auswanderung. (Württemb. Vierteljahrsh. f. Landesgesch. Jg. 42, 1936, s. 184—218). (O emigracji w XVIII i XIX w.).

Mombert P.: Die Entwicklung der Bevölkerung Europas seit der Mitte des 17. Jahrhunderts. (Zeitschr. f. Nationalökonomie, Bd. 7, 1936, s. 533—545).

Moses L.: Die Juden in Niederösterreich. Wien, Glanz, 1935, s. 203. 8°. (Dzieje Żydów w Dolnej Austrii w XVII w.).

Olbricht K.: Die Bevölkerungsentwicklung der Gross- und Mittelstädte der Ostmark. Berlin, Volk u. Reich, 1936, s. 57. 8°. (Zur Wirtschaftsgeogr. d. deut. Ostens, Bd. 10).

Oppermann Hans: Die Bevölkerungspolitik des Augustus. (Neue Jahrbücher f. Wissenschaft u. Jugendbildung, 12, 1936, s. 116—133).

Pfeffer Karl H.: Die bürgerliche Gesellschaft in Australien. Berlin, Junker u. Dünnhaupt, 1936, s. 479. (Neue Deut. Forschungen. Abt.: Volkslehre u. Gesellschaftskunde, Bd. 7). (z szerokim uwzględnieniem historii warstwy mieszczańskiej).

Pokrandt A.: Deutsche Rückwanderung aus Mittelpolen nach 1815. (Deut. Monatshefte in Polen, Jg. 3, 1936, H. 3/4, s. 105—146).

Quelle O.: Der Strukturwandel der Bevölkerung Limas in vier Jahrhunderten. (Ibero-Amerikanisches Archiv, Jg. 10, 1936, s. 318—322).

Rumpf M.: Das Bauerntum — einst und jetzt die Wesensmitte unseres Volkes. (Volksspiegel, Jg. 3, 1936, s. 188—198).

Schaub F.: Der Bauernkrieg um Freiburg 1525. (Zeitschr. d. Freiburg. Geschichtsver., 46, 1936, s. 83—106).

Schaudinn Heinrich: Die Letten im Geschichtsbilde der livländischen Aufklärung. (Sitzungsber. d. Ges. f. Gesch. u. Altertumsk. zu Riga. Riga 1936, s. 62—74).

Scheuermann S: Der Kampf der Frankfurter Juden um

ihre Gleichberechtigung (1815—1824). Kallmünz, Lassleben, 1936, s. X+123.

Serlo Walter: Bergmannsfamilien in Rheinland und Westfalen. (Rheinisch-Westfälische Wirtschaftsbiographien, Bd. III). Münster i. W., Aschendorff, 1936, s. 256+16 tabl. (Biografie rodzin górniczych od XVII w. począwszy).

Singer Elly: Untersuchungen über die Bevölkerung Dortmunds im 15. Jahrhundert (1401—1510). (Beitr. zur Gesch. Dortmunds, H. 42, 1936, s. 86—130).

Stein K. H.: Tilmann Riemenschneider im deutschen Bauernkrieg. Geschichte einer geistigen Haltung. Wien, Reichner, 1936, s. 445.

Textor Ernst: Streitigkeiten zwischen deutschen Siedlern in Kongresspolen und ihren Gutsherren. (Deut. Wiss. Zeitschr. f. Polen, H. 31, 1936, s. 18—26).

Thirring G.: Die ungarische Volkskonskription vom Jahre 1804. (Journal de la Société Hongroise de Statistique, 14, 1936, Nr 1).

Ungern-Sternberg R. v.: Bevölkerungsverhältnisse in England und Wales (1800—1935). Eine sozial-biologische Studie. Berlin, Schoetz, 1936, s. 80. 8°. (Veröff. aus d. Geb. d. Volksgesundheitsdienstes, Bd. 47, H. 1).

Vasmer M.: Beiträge zur historischen Völkerkunde Osteuropas. 2. Die ehemalige Ausbreitung der Westfinen in den heutigen slawischen Ländern. 3. Merja und Tscheremissen. Berlin, de Gruyter, 1934 i 1935, s. 92+1 tabl. i 90+1 tabl. 4°.

Wallner E.: Die Herkunft der Nordsiebenbürger Deutschen. Bonn, Röhrscheid, 1936, s. 92.

von Winterfeld L.: Drei Sonderuntersuchungen zur Geschichte der Dortmunder Bevölkerung im 15. Jahrhundert. (Beitr. zur Gesch. Dortmunds u. d. Grafschaft Mark, H. 42, 1936, s. 131—170).

Wolbe E.: Geschichte der Juden in Berlin und in der Mark Brandenburg. Berlin, Kedem, 1937, s. 320.

Ziegler H. D.: Die berufliche und soziale Gliederung der Bevölkerung in der Tschechoslowakei. Berlin 1936, s. 239+23 s. tabl.

Aubenas R.: La famille dans l'ancienne Provence. (Annales d'hist. écon. et soc., VIII, 1936, s. 523—546).

Dolléans Edouard: Histoire du mouvement ouvrier, 1830—1870. Paris, Armand Colin, 1936, s. 400. 8°.

Ferré Louise-Marie: Les classes sociales dans la France contemporaine. Paris, Hachette, 1936, s. 270. 8°.

Karamikas C.: La crise de la population en Europe et les données démographiques de la Grèce. (Les Balkans, VIII, 1936, s. 157—195).

Landry Adolphe: Quelques aperçus concernant la dépopulation dans l'antiquité gréco-romaine. (Revue Historique, 61, 1936, fasc. I, s. 1—33).

Letschinsky J.: La situation économique des juifs depuis

la guerre mondiale en Europe Orientale et Centrale. Paris, A. Rousseau, 1936.

Marshal T. H.: Les noblesses; l'aristocratie britanique de nos jours. (Annales d'histoire écon. et soc., IX, 1937, s. 236—256).

Mosse A.: Histoire des juifs d'Avignon et du comtat venaissin. Paris, Lipschutz, 1936, s. 261.

Roucek Joseph S.: L'immigration albanaise en Amérique. (Les Balkans, t. VIII, 1936, s. 145—156).

Soreau E.: Ouvriers et paysans de 1789 à 1792. Paris, Les Belles-Lettres, 1936, s. 398. 8°.

Teimanas D. B.: L'autonomie des communautés juives en Pologne aux XVI-e et XVII-e siècles. Paris. Jouve, 1933, s. 167.

Urvoy Y.: Histoire des populations du Soudan central (colonie du Niger). Paris, Larose, 1936, s. 351.

Beveridge William H.: Marriage aud Birth Seasons. (Economica, XVI, 1936, vol. III, s. 133—161). (Autor bada zagadnienie na terenie Anglii i Walii w latach 1850—1935).

David Henry: History of the Haymarket Affair. A Study in the American Social-Revolutionary and Labor Movements. New York, Farrar et Rinehart, 1936, s. XII+579.

Elman P.: The Economic Causes of the Expulsion of the Jews in 1290. (The Economic History Review, vol. VII, 1937, s. 145—154).

Fogelson S.: International Migrations during the Economic Crisis. (Baltic Countries, vol. II, 1936, s. 201—213).

Himes E. Norman: Benjamin Franklin on Population: A Re-examination with Special Reference to the Influence of Franklin on Francis Place. (Economic History — A Supplement of The Economic Journal, vol. III, 1937, Nr 12, s. 388—398).

Hull W. I.: William Penn and the Dutch Quaker Migration to Pennsylvania. Paris, Swarthmore, 1935, s. XIII+445.

Owen L. A.: The Russian Peasant Movement. 1906—1917. London, P. S. King a. Son, 1937, s. XX+267.

Shipton C. K.: Immigration to New England, 1680—1740. (The Journal of Political Economy, vol. 44, 1936, s. 225—239).

Spengler J. J.: Malthusianism in Eighteenth-Century America. (The American Economic Review, 1935).

Taft Donald R.: Human Migration. A Study of International Movements. New York, Ronald Pr., 1936, s. 616.

Unruh B. H.: Dutch Backgrounds of Mennonite Migration of the 16. Century to Prussia. (Mennon. Quart. Rev., 10, 1936, nr 3).

Holban T.: Românii pe teritoriul polonez până în sec. XVII. (Arhiva, 39, 1932, s. 20—32; 40, 1933, s. 41—47; 41, 1934, s. 17—28).

Gabona B. A.: A magyarországi agrármunkásmozgalmok tör-

ténete (1890—1900). (Historia ruchu robotników rolnych na Węgrzech w latach 1890—1900). Budapest 1934, s. 85.

Szabó Istvan: Ugocsa megye. (Demografia historyczna komitatu Ugocsa). Budapest, Magyar Tudományos Akadémia, 1937, s. XII +615+4 mapy. 8°.

Virág I. A.: A zsidók jogállasa Magyarországon 1657—1780. (Położenie prawne Żydów na Węgrzech w latach 1657—1780). Budapest, Sárkány ny, 1935, s. 77.

Vileišis V.: Tautiniai santykiai Maž. Lietuvoje ligi didžiojo karo istorijos ir statistikos šviesoje. (Stosunki narodowościowe w Małej Litwie (Memelland) do Wojny światowej w historycznym i statystycznym oświetleniu). Kaunas 1935, s. XVI+271+3 mapy.

XI. Geografia historyczna, ekonomiczna, osadnictwo, kolonie.

Jaczynowski Jan i Żółtkowska Halina: Geografia i gospodarka Polski. Kurs Nauki Obywatelskiej. T. I. Powszechny Uniwersytet Korespondencyjny. Warszawa 1935, str. 198.

Popularyzacja dziejów gospodarczych Polski i rozwoju stosunków społecznych — wśród rzesz czytelników, które nie odebrały odpowiedniego wykształcenia, by same mogły przystępować do lektury monografij historyczno-ekonomicznych — to bardzo ważne zadanie kulturalne, zbliżające z jednej strony życie na stopie prymitywnej do urządzeń postępowych, z drugiej strony otwierające nauce drogę do wnikania w szarą masę ludności naszych wsi i miast. Dlatego też uważamy za stosowne zwrócić na tym miejscu uwagę na wydawnictwa Powszechnego Uniwersytetu Korespondencyjnego, a przede wszystkim na 2 tomy Kursu Nauki Obywatelskiej, dotyczące gospodarki i ustroju społecznego Polski wskrzeszonej na tle ewolucji historycznej. Jak bowiem działania popularyzatorskie nie mogą lekceważyć wyników nauki w poszczególnych dziedzinach, tak z drugiej strony sfery naukowe winny orientować się, jak daleko posuwa się na danym odcinku wiedzy praca uprzystępniania najświeższych zdobyczy badań, co w tej pracy dopisuje, co zawodzi.

Książka pod wymienionym powyżej tytułem jest dziełem spółki autorskiej, w której H. Żółtkowska opracowała geografię Polski, J. Jaczynowski zaś gospodarkę, dając nie tylko jej obraz współczesny, ale i usiłując tu i ówdzie, bodaj w ogólnych zarysach, nakreślić także ewolucję historyczną. Podobnie i każda niemal dzielnica czy kraina geograficzna Rzplitej jest opracowana nie tylko z punktu widzenia fizycznej i antropogeograficznej charakterystyki, ale i pod względem swej roli w dziejach kraju. Ta metoda kompozycji książki, odbiegająca od wszystkich niemal znanych podręczników czy „Polski Współczesnej“ czy „Geografii Polski“ jest w zasadzie bardzo pożyteczną i oryginalną innowacją, ale w opracowaniu H. Żółtkowskiej wychodzi zbyt ogólni-

kowo, dając nieraz mniej, niż mogłaby dać elementarna znajomość dziejów polskich (np. wiadomości o roli Pomorza, str. 45, o Podlasiu, str. 58, o Podolu str. 75 itp.). Bez szkody dla uwydatnienia stosunków współczesnych, przeszłość poszczególnych stron Rzplitej winna wystąpić bogaciej i szerzej. To samo, jeszcze w silniejszym stopniu, da się powiedzieć o życiu gospodarczym: o rolnictwie, o wytwórczości naszego rękodzieła i przemysłu, o wymianie dóbr. W tym właśnie dziale postęp dyscyplin historyczno-ekonomicznych nie znalazł należytego odbicia z wielką szkodą dla podręcznika, tym bardziej, że w wskazówkach bibliograficznych, następujących po każdym rozdziale zarówno geograficznym, jak i gospodarczym — odsyłają autorowie czytelnika do niektórych publikacyj historycznych, o które samoukowi z zasady trudno, jak np. Fr. Bujaka „Historii osadnictwa ziem polskich" i „Rozwoju gospod. Polski w krótkim zarysie", A. Bemisa, B. Gajkiewicza i inn. „Śląska (w przeszłości i teraźniejszości)", do „Dziejów Krakowa", J. S. Zubrzyckiego „Zabytków miasta Lwowa", W. Grabskiego „Wsi polskiej na tle ewolucji dziejowej", S. Askenazego „Gdańsk a Polska" i innych. Można powiedzieć, że wskazówki bibliograficzne w niejednym wypadku są potraktowane sumienniej, niż tekst właściwy.

Poza lukami z historii — także postawienie niektórych zagadnień w dzisiejszym stanie rzeczy wymagałoby poważnego rozszerzenia, szczególnie w zakresie opisu wychodźstwa polskiego, jego roli (jeśli mowa o wielkich skupiskach emigracyjnych) w Stanach Zj. A. P. i podziału zawodowego, odróżnienia wychodźstwa sezonowego od stałego, zarobkowego od politycznego itd. Zastanawia też brak bliższego określenia stosunku prawno-politycznego Gdańska do Polski. Rozmieszczenie Polaków w poszczególnych państwach europejskich winno być omówione dokładniej (np. w ZSRR., Łotwie); w ogóle cyfry statystyczne szwankują i nie są zgodne z „Małym Rocznikiem Statystycznym".

Określenia niektórych zjawisk społecznych i gospodarczych są mylne. Przykładowo można tu wymienić twierdzenie ze str. 19: „naród polski powstał z licznych plemion słowiańskich", do których autorka zalicza górali, Mazurów, Podolaków itp., dalej zdanie ze str. 26: „najliczniejsza w Europie emigracja polska... we Francji... powstała po wojnie światowej", śmiałe powiedzenie ze str. 165: „...nie jest rzeczą najważniejszą, że mamy niedużo kanałów, ale... że są płytkie i zaniedbane". Tu i ówdzie układ zdania jest stylistycznie niejasny i daje myśl błędną, np. na str. 68 o mieście Krakowie: „...Chociaż już nigdy (scil. po XVIII. w.) nie odgrywało ono szczególnej roli w życiu politycznym Polski, tem niemniej zawsze przodowało w życiu narodowym i kulturalnym".

Mapka (na str. 13), ilustrująca „centralne położenie Polski w Europie", jest pomyślana źle, ponieważ najdalsze kończyny lądu europ. połączone prostymi, mającymi przecinać się w okolicy Warszawy, są dobrane mylnie i wybiegają poza ląd stały (Sycylia), wskutek czego przecięcie owych prostych wypada w Poznaniu. Stąd mapka nie

zgadza się z twierdzeniem w tekście o centralnej na kontynencie roli Warszawy (str. 12). *M. Tyrowicz.*

Górzyński Stefan: Klasztor w Polsce wieków średnich w świetle badań osadniczych. Warszawa 1937, str. 48.

Broszura ta nie stanowi syntezy badań nad średniowiecznym osadnictwem w dobrach klasztorów polskich, jakby to zdawało się wynikać z tytułu. Autor powyższego szkicu nie kusił się o to zupełnie, rozumiejąc słusznie, że na syntezę w tej materii jest jeszcze za wcześnie. Dał więc tylko zestawienie literatury, mające za zadanie przedstawić obecny stan badań nad dziejami osadnictwa w Polsce średniowiecznej ze szczególnym uwzględnieniem majętności klasztornych i kościelnych w ogóle. Autor przechodzi po kolei różne zagadnienia, wiążące się bezpośrednio czy pośrednio z osadnictwem, grupując koło nich odnośną literaturę. Naprzód omawia metodologię badań osadniczych, potem porusza poszczególne problemy, jako to warunki fizjograficzne, demografię osadniczą, kształty wsi i na tym tle dopiero omawia osadnictwo klasztorne w różnych jego postaciach. Referuje przy tym poglądy badaczy obiektywnie, prawie nie zaznaczając własnego zdania. Omówienie to wszakże jest dość pobieżne i chaotyczne, problemy nie zarysowują się dostatecznie jasno i wyraziście. W szczególności w przedstawieniu autora nie wychodzi dość przejrzyście, czego dotychczas dokonano w dziedzinie studiów osadniczych, a co jeszcze pozostaje do zrobienia. Dalej autor potraktował bardzo pobieżnie tak ważne problemy, jak rolę prawa niemieckiego w kolonizacji oraz stosunki narodowościowe wśród osadników. Mimo te braki szkic powyższy może oddać pewną przysługę przy badaniach osadniczych jako pożyteczny informator ze względu na nagromadzoną wcale obficie polską i niemiecką literaturę przedmiotu oraz dołączone do niej wskazówki i streszczenia. Służyć więc może w pewnej mierze jako rozumowana bibliografia w zakresie studiów nad średniowiecznym osadnictwem w Polsce. *M. N.*

Domański Bogdan: Powiat lubomelski. Szkic monograficzny. Luboml 1936, str. II + 150 + mapa powiatu w skali 1 : 150.000+4 tabl. nlb.

Autor podzielił swą pracę na 4 zasadnicze części: 1. Właściwości przyrodzone terenu; 2. Przeszłość; 3. Ludność; 4. Związki samorządowe (gospodarka, finanse). Pierwszemu i drugiemu rozdziałowi poświęcił autor 23 strony, resztę pozostawiając dwom ostatnim. Już ilościowy podział tego szkicu monograficznego wyjaśnia nam, że głównie chodziło autorowi o zobrazowanie pracy samorządu powiatowego, któremu autor poświęca 89 stron i 3 tablice. Literatury, którą się autor posługiwał, nie wskazuje. Z przedmowy okazuje się, że w 1934 r. powstał z inicjatywy starosty Komitet Monograficzny, który postanowił, „aby monografia powiatu była opracowana możliwie najobszerniej. Przystępując jednak do opracowania swoich działów referenci natrafili na wielkie trudności, związane ze zdobyciem materiałów". I istotnie pierwsze dwa

rozdziały uwydatniły te braki w dużym stopniu. Muszę zaznaczyć, że zwłaszcza geograficzne problemy powiatu tego doczekały się już olbrzymiej literatury, niestety nie została ona wyzyskana i na pierwszych 11 stronach mamy zobrazowane w b. niedostatecznej formie i jakości „właściwości przyrodzone terenu". Niewątpliwie cenną jest tablica „wykaz jezior", wskazująca ich obszary w ha i ich głębokość. Szkoda, że autor nie uwzględnił bodaj prac Lencewicza (Międzyrzecze Bugu i Prypeci. W-wa 1931), Nidy (Die Rendzinen von Polesie, Puławy 1935), Mieczyńskiego (Wartość gleb i gruntów na Wołyniu i południowym Polesiu, Krak. 1925). Wyzyskanie już tylko tych prac dałoby mu wiele materiału do popularyzacji wiedzy z zakresu geologii, gleboznawstwa i hydrografii powiatu. Siłą faktu sprawa zlodowacenia powiatu nie natrafiłaby na te trudności, z jakimi spotykamy się na str. 3. Bardzo cenną jest tablica lasów prywatnych i ich właścicieli według gmin (s. 10). Okazuje się z tej tablicy, że lasy prywatne stanowią 20% (7843,25 ha) ogólnej powierzchni lasów, pozostałych zaś 80% (31.069,15 ha) to lasy państwowe. Podział ilości lasów państwowych i prywatnych umożliwia porównanie tych rodzajów własności w poszczególnych gminach. Brak odpowiednich materiałów sprawił, że klimat został bardzo pobieżnie potraktowany.

Obrazując przeszłość, pisze autor, jak to czyni i p. Romanowski (Powiat kowelski), o rzekomo wielkim wpływie chrześcijaństwa zachodniego na tym terenie za Bolesława Chrobrego. Wątpliwą jest w ogóle kwestia, czy i o ile chrześcijaństwo zostało tu przez ogół mieszkańców przyjęte w tym czasie. Jeśli zaś przyjmiemy, że tak, to niewątpliwie będziemy mieli do czynienia z chrześcijaństwem z Bizancjum poprzez Kijów. Odnośnie historii powiatu nasuwają się tu takie same wnioski, jakie wysunąłem, omawiając niżej pracę Romanowskiego o Kowlu. W obecnym stanie znajomości źródeł historycznych nie należy się jeszcze silić na pisanie historii powiatu, tylko należy dać kilka momentów zbadanych i nie podlegających już większym wątpliwościom. Dzieje miasta Lubomla i Opalina wypadły już wręcz nędznie. Nie dano tu, nie mówiąc już o jakichś dokładniejszych wiadomościach, nawet zdjęć fotograficznych cerkwi, której fundamenta sięgają przełomu XII i XIII wieku, kościoła katolickiego, konsekrowanego w r. 1409/10 przez biskupa włodzimierskiego Grzegorza (Fijałek J. ks., Biskupstwa wołyńskie. Kraków 1911) — co prawda, późniejsze przeróbki nadały kościołowi temu obecny charakter kościoła barokowego. Nie dano też ilustracji bóżnicy żydowskiej o przepięknej attyce renesansowej. O dawnym życiu miasta, jego handlu, cechach itp. ani słowa. Gdyby autor uwzględnił bodaj Balińskiego i Lipińskiego, mielibyśmy już jakąś namiastkę historii miast tych. Dokładniej potraktowano ludność, jej stan gospodarczy i kulturalny. Tabelka ludności z lat 1921, 1926 i 1931 wskazuje na ogromny wzrost ludności z 56.264—73.411 na 86.164. Niestety daremnie szukamy wyjaśnienia powodów tak wielkich zmian. Wspominając o osadnikach wojskowych, którzy siedzą na 2672 ha w 106 osadach, nie podaje jednak

autor ich ilości. Jak wielu innych, nie może sobie autor dać rady z pochodzeniem „Holendrów". Omawiając kwestie wyznaniowe, a zwłaszcza dawniejszych unitów, ogranicza się do krótkiej i zbyt lakonicznej wzmianki (s. 28): „większy konflikt (okres prześladowania unitów) miał miejsce w wsiach obecnie katolickich Jagodzin-Rymacze". Na miejscu można było od żyjących jeszcze gospodarzy pozbierać odnośne dane, a szkoda, że tego nie uczyniono. Nie możemy porównać składu narodowościowego z wyznaniowym, gdyż autor nie podaje nam nawet cyfr narodowościowych za rok 1921, zaś wyznaniowe daje tylko za lata 1926 i 1934. Natomiast podaje nam autor dokładnie, gdzie znajdują się kościoły i kaplice rzym.-kat., a osobna tablica ilustruje nam stan cerkwi prawosławnej w powiecie. Zajęcia ludności przedstawione są bardzo pobieżnie. Zobrazowanie szkolnictwa daje nam ciekawe wiadomości. I tak w r. 1914 było szkół powszechnych 10, które objęły nauką 20% dzieci w wieku szkolnym, w 1935 r. zaś mamy w powiecie 81 szkół, obejmujących nauką 72% dzieci w wieku szkolnym. W 1928 r. na ówczesnych 57 szkół było 44 z polskim językiem wykładowym, 13 utrakwistycznych (dwujęzycznych), a 23 szkół z polskim językiem wykładowym a językiem ukraińskim jako przedmiotem (ze wskazanych 44). Na stronie 36 mamy dwa razy podaną cyfrę dzieci uczęszczających do szkół, cyfry niezgodne z sumą wynikającą z danych poszczególnych gmin. Z dodania tych sum mamy dzieci w szkołach 11462, nie zaś 1200, a tym mniej 21424.

Bardzo sumiennie opracowano dział melioracji i komasacji. Dowiadujemy się, że od 1928 roku do 1934 wykopano 175.18 km b. rowów i osuszono 5160 ha gruntów. Scalono do 1935 roku 47 wsi o 9199 gospodarstwach na obszarze 79.435 ha. W toku prac scaleniowych było jeszcze 17 wsi. Dane te podano szczegółowo gminami. Obecnie jesteśmy już w stanie dać nowsze i dokładniejsze cyfry. I tak do 1. XI. 1936 wykopano rowów 44 km płatnych, 199 szarwarkiem, razem 243 km, zmeliorowano zaś 9.000 ha gruntów. Scalono: 1) przed wojną 1 wieś o 63 gospodarstwach na obszarze 555 ha (Terebejki), 2) po wojnie zaś od 1934 do 1. X. 1936 scalono 59 wsi o 11.696 gospodarstwach na obszarze 96.096 ha. Razem mamy już scalonych 60 wsi o 11,759 gospodarstwach na obszarze 96.651 ha, co stanowi 56,60% gruntów, wymagających scalenia przed zapoczątkowaniem akcji scaleniowej (170.766 ha). Rolnictwo przedstawia się nader ciekawie i szereg tabel unaocznia nam stan rolnictwa w powiecie. — Handel, przemysł i rzemiosło przedstawiono z wyszczególnieniem rodzajów przedsiębiorstw i z podziałem na gminy. Widzimy z tych zestawień, że w r. 1935 ilość wykupionych świadectw przemysłowych (169) jest większa niż w 1933 r. (141), natomiast świadectw przedsiębiorstw handlowych wykupiono w 1935 r. (685) mniej niż w 1933 r. (704). Spółdzielczość kredytową przedstawiono za rok 1928, co nie pozwala na zorientowanie się w tej dziedzinie w okresie kryzysu. Z 5 mleczarni spółdzielczych, założonych w 1928 r., istnieją obecnie tylko 2 z 7 punktami odbioru mleka. W 1934 r. przerobiono w nich 497.000 litrów

mleka i wypłacono za nie 35,613 zł. Spółdzielnie spożywcze posiadają kilka punktów. „Spółdzielnia Rejonowa Gospodarczo-Spożywcza“ (należąca do zw. rew. „Hurt“) zorganizowała zbyt trzody chlewnej (do Warszawy i Mysłowic). Dróg różnego rodzaju prócz kolejowych mamy w powiecie 1078,9 km, z czego bitych 66,2 km, brukowanych 161,5 km.

Z ogromnym zaciekawieniem przegląda się następne strony tego szkicu monograficznego, malujące nam w wielkich rzutach intensywną pracę samorządu powiatu lubomelskiego, tego biednego powiatu, którym gospodarować jest niezmiernie trudno. Pierwsze karty poświęcone są dziejom tego samorządu od 1922 r. Już w 1926 w trosce o byt mieszkańców założono szkołę koszykarską, którą zlikwidowano w 1930 r. Wydatki samorządu powiatowego w latach 1924—1934 wahały się w sumach od 110.209,28 zł. do 304.887,12 zł. Osobna tablica wykazuje nam sumy szczegółowe dochodów i rozchodów samorządu tak zwyczajnych jak i nadzwyczajnych w latach 1924—1934. Podstawą dochodów są podatki samorządowe. Przeciętne obciążenie płatnika podatkami samorządowymi wynosi 19,78 zł, natomiast 1 ha obciążony jest kwotą 2,12 zł. Płatników podatku od nieruchomości jest 747, płatnik przeciętnie obciążony kwotą 21,21 zł. Płacących podatek od przemysłu jest 887 osób, przeciętnie płatnik obciążony kwotą 32,43 zł. Sytuacja finansowa samorządu powiatowego kiepska, corocznie mamy tu niedobór i wysokość jego waha się w różnych latach. Niedobory te byłyby większe, gdyby nie zapomogi, jakie powiat otrzymywał z Komunalnego Funduszu Zapomogowego. Łącznie od 1931 do 1936 otrzymał powiat z tego źródła 85.000 zł. Największe wydatki łożył samorząd na budowę dróg i mostów oraz na zdrowie publiczne. W latach 1924—34/5 wydano na budowę dróg i ich remont, budowę mostów i ich remont 467.060,60 zł. Troska o zdrowie publiczne wyraża się przede wszystkim w zapobieganiu różnym chorobom; i tak w 1935 zastosowano szczepień przeciwczerwonkowych 3963 (z tych umarło 11), przeciw durowi brzusznemu 1633, przeciw płonicy 232, przeciw błonicy 3617. Ogółem w latach 1924—1934/35 wydano na zdrowie publiczne 351.464,42 zł., w których to wydatkach znajdują się sumy dopłat samorządu na szpital powiatowy. Samorząd utrzymuje 3 lekarzy rejonowych (Luboml, Szack i Opalin) oraz szpital powiatowy w Szacku, obliczony na 30 łóżek.

Popieranie rolnictwa ukazuje się w różnej formie, przede wszystkim w popieraniu organizacyj rolniczych. Na dzień 1. I. 1936 r. mieliśmy w powiecie tym 26 Kółek Rolniczych o 565 członkach, 15 Kół Gospodyń Wiejskich o 287 członkiniach i 9 Kół Młodzieży Wiejskiej o 250 członkach. W ostatnich latach praca nad podniesieniem rolnictwa biegła w trzech kierunkach: uprawy łąk, lniarstwa i hodowli owiec. Popieranie rolnictwa wyrażało się w wydatkach 1924—1934/35 r., wynoszących 211.853,03 zł.

Szkic monograficzny kończą sprawozdania różnych przedsiębiorstw samorządowych.

Ogólne wrażenie po przeczytaniu tej książki miłe i dodatnie. Prawda, że część 1 i 2 — strona dociekań naukowych — nie tylko

szwankuje, ale nawet nie dorasta do przeciętnego poziomu, to jednak dalej przedstawiony jest możliwie wszechstronnie stan obecny powiatu, zwłaszcza pod względem gospodarczym. Każdy kto weźmie książkę tę do rąk i przeczyta ją, może sobie dobrze odtworzyć stan powiatu, ma pewne i to dobre pojęcie o tym powiecie, do którego z tych czy innych powodów losy go rzuciły. *Jakub Hoffman.*

Romanowski Tadeusz: Kowel i powiat kowelski. Krótki zarys historyczno-geograficzny. Kowel (bez podania nakł.) 1936, str. 113+3 nlb.

Książka składa się z następujących rozdziałów: 1. Wstęp; 2. Krótka historia powiatu na tle dziejów Wołynia; 3. Geografia powiatu kowelskiego; 4. Krótka historia m. Kowla; 5. Opis ogólny m. Kowla; 6. Opis ogólny powiatu kowelskiego; 7. Ratno. Gminy: 8. Datyń; 9. Górniki; 10. Hołoby; 11. Krymno; 12. Kupiczów; 13. Lubitów; 14. Maniewicze; 15. Maciejów; 16. Niesuchoiże; 17. Powursk; 18. Siedliszcze; 19. Stare Koszary; 20. Turzysk; 21. Wielcki; 22. Zabłocie; 23. Literatura. Historię umieścił autor na 27 stronach, resztę poświęcił zagadnieniom wkraczającym w dziedzinę dyscypliny geograficznej w najszerszym tego słowa znaczeniu.

Z ogólnego charakteru publikacji widać, że autor miał pewną i dość ciekawą koncepcję, ale nie umiał jej wykonać, względnie mając wiele przygotowanego materiału, nie umiał z niego wybrać najważniejszych rzeczy. Już we wstępie nie może się autor zdecydować, dla kogo przeznacza swą pracę, i to się w pracy odbiło. Trudno jest omawiać szczegółowo tę książkę, gdyż naprawdę nie nadaje się ona do omówienia. Natomiast przy tej okazji należałoby raczej wskazać, co winna tego rodzaju książka zawierać a czego winna bezwzględnie unikać. Zacznę od ostatniego. W dziale historycznym nie należy, zdaniem mym, kusić się o napisanie „krótkiej" historii powiatu, jak długo nie posiadamy do tego odpowiednich materiałów. Tym niezbędnym dla powiatów wołyńskich materiałem są akta grodzkie i ziemskie i tzw. „metryka wołyńska". Dotychczas opublikowane materiały źródłowe umożliwiają nam napisanie ogólnej historii całego Wołynia, niektórych tylko zagadnień, ale nie pozwalają absolutnie na napisanie historii powiatu. Dalej, zdaniem mym, nie wolno nam podawać w tego rodzaju książkach popularnych wiadomości nieścisłych, niestwierdzonych jeszcze z całą pewnością przez naukę. Do tego rodzaju zagadnień należeć będą tłumaczenia nazw miejscowości. Autor z całą pewnością twierdzi, że szereg nazw miejscowości i rzeka wywodzą się od nazwy zwierza t u r a (str. 8), lub nazwa Kowla (s. 54) od nazwy trawy k o w y l wzgl. od rzemieślników k o w a l i. Albo nie należy w ogóle tego problemu poruszać, albo też wyraźnie zaznaczyć, że jedni z uczonych tak tłumaczą a inni tak, i że sprawa nie jest jeszcze przesądzoną. Jeśli piszemy historię popularną, a więc dla ludzi niezbyt orientujących się w przestrzeni wieków, nie wolno nam nie zaznaczyć, kiedy się coś działo, w jakim

czasie miało miejsce dane zjawisko. Dalej nie wolno pisać: „nie wiadomo nic pewnego, jakie ludy i narody i w jakiej kolejności zajmowały tereny, które obecnie stanowią powiat kowelski, jednak na podstawie niektórych podróżników starożytnych, którzy z zachodu Europy przybywali w te strony oraz pisarzy-kronikarzy, zwłaszcza letopisa Nestora wiadomem jest, że w drugiej połowie ubiegłego tysiąclecia, w czasach przedhistorycznych i wczesnohistorycznych tj. w wiekach VII, VIII, IX i X na terenie obecnego Wołynia już przebywały plemiona słowiańskie Bużan, Wołynian, Drewlan, Polan i inne". Mamy w tym jednym zdaniu pomieszanie przestrzeni terenowej, bo najpierw mówi się o powiecie, a potym o całym Wołyniu, potym mamy podróżników starożytnych z zachodu Europy i zaraz pisarzy-kronikarzy, nie wiadomo, czy kowelskich czy z zachodu, „zwłaszcza letopis Nestora" i nie wiemy, dlaczego to nie jest latopisiec-kronikarz, lecz letopis — kronika. Kwestia ubiorów (s. 7) w tym okresie czasu naprawdę bliżej nieznana, a zwłaszcza detale z obszywaniem kołnierzy paciorkami. Kwestia przyjęcia chrześcijaństwa (s. 10) też nie jest wyraźnie zaznaczona. Tu na terenie powiatu kowelskiego nie ulega wątpliwości, że przyszło ono ze wschodu przez Kijów i tylko jakieś nieliczne, wyjątkowe jednostki mogły je przyjąć z zachodu. Pewne znane fakty należy już ściśle wytłumaczyć. „Po śmierci Witolda w roku 1430 rozpoczęły się na Wołyniu zamieszki. Jagiełło w r. 1431 wyruszył przeciw bratu Świdrygielle na Wołyń. Po walkach zawarto rozejm... W latach 1432 do 1438 Wołyń przechodził kilkakrotnie w czasie tych walk pod panowanie Litwy bądź Polski" (s. 14). Szmat czasu biją się brat z bratem i państwo z państwem, ale z jakiego powodu, tego nam autor nie wyjaśnia. Jeśli się mówi „część Wołynia miała charakterystyczny ustrój" (s. 15) przed unią, to trzeba nam ten ustrój charakterystyczny opisać. Na str. 17 napisał autor krótko, że po Kurbskim przeszło starostwo na króla, podczas gdy dopiero omawiając historię Kowla (s. 54), omawia sprawę zamiany dóbr Sanguszki z Boną.

Przechodząc do zagadnień geograficznych i tu nas zawód spotyka na całej linii. Wiadomości podane przez autora są tak ogólne, że „miejscowy" człowiek nie ma z nich żadnego pożytku, a „obcy" turysta nie wie, czego i gdzie szukać. Omawiając ludność, podaje autor tylko dane statystyczne, nie wyciągając z nich żadnych wniosków. Nie mówi nic o przyroście naturalnym ani o ciekawych zjawiskach, jakie z tym się na terenie powiatu łączą. Rozdział „Zajęcia ludności" można było w tej formie zupełnie opuścić, gdyż mieszkańcy każdej części Polski a nawet i świata zajęciami tymi się trudnią. W tym rozdziale podaje nam autor jedną tylko cyfrę a mianowicie 1500 wykupionych patentów handlowych i przemysłowych razem. Mówiąc o parcelacji, operuje takimi pojęciami (s. 44): „kilkunastu tysięcy ha", „kilkadziesiąt objektów", „setki małorolnych".

Omawiając poszczególne gminy, utrzymuje autor tę samą metodę: daje nam tylko wiadomości ogólne. „Istnieją pewne budowle historyczne i pamiątki z minionych wieków w samych Hołobach i na tere-

nie gminy" (s. 92). „Zakładów przemysłowych na terenie gminy jest kilka: w Maciejowie i okolicy młyny parowe (2), tartak, cegielnie, wapniarnia oraz kopalnie i szlamownie gliny białej" (s. 101).

Po przeczytaniu tej książki stwierdzić należy, że nikt z niej żadnego pożytku nie odniesie. *Jakub Hoffman.*

Szyszman A.: Osadnictwo karaimskie na ziemiach Wielkiego Księstwa Litewskiego. Wilno 1936, str. 45+3 nlb.+2 mapy.

Niewielka ta praca składa się z dwóch części, które były drukowane oddzielnie w N N 10 i 11 „Myśli Karaimskiej".

W części I-ej, Osadnictwo pograniczne, usiłuje autor przeprowadzić tezę, iż osadnictwo karaimskie łącznie z tatarskim było planowym dziełem w. ks. Witolda, mającym na celu stworzenie wzdłuż granicy z Zakonem Niemieckim w Inflantach oraz w Prusach łańcucha warownych zamków, osadzonych przez Karaimów i Tatarów. Zdaniem autora, osady Karaimów, którymi się specjalnie zajmuje, były pomyślane jako zapora przeciwko napadom Zakonu inflanckiego, zaś tatarskie miały spełniać to samo zadanie w stosunku do Zakonu w Prusach. Rozpatrując na mapie W. Ks. z końca XIV w. linię osad karaimskich, których nazwy czerpie autor z Balińskiego „Starożytnej Polski", z rękopiśmiennych notatek karaimskich oraz z informacyj otrzymanych od mieszkańców współczesnej Litwy, ustala on, że linia tych osad szła od granicy inflanckiej na północy wzdłuż rzek Aa Kurlandzkiej, Niewiaży i Niemna ku południowi. Ponieważ tylko w latach 1390—1409 biegła tędy właśnie granica między Litwą a Zakonem pruskim, w którego posiadaniu znajdowała się wówczas Żmudź, można by wywody autora przyjąć z zastrzeżeniem, że był to plan nie zrealizowany w całości i zarzucony z chwilą, gdy Żmudź wróciła do Litwy. Przeciwko tezie, iż plan ten miał jakąś wartość realną, świadczy dowodnie niewielka liczebność Karaimów, którą zresztą autor przemilcza, wskazując jedynie na Troki jako największe ich wówczas skupienie. Rozprawka, której trzecia część wypełniona została nieistotnym dla zagadnienia przedrukiem ze „Starożytnej Polski", oparta jest prawie wyłącznie na przestarzałych opracowaniach, których dane traktowane są bezkrytycznie. Jedyną jej wartość stanowi przeprowadzenie tezy o planowym rozsiedleniu Karaimów w pasie pogranicznym. Mapka ilustrująca tę tezę opracowana została starannie.

W części II-ej, Osadnictwo w Trokach, kreśli autor dzieje zamków trockich, a szczególnie zamku Kiejstuta na wyspie jeziora Galwe, którego załogę mieli stanowić Karaimi osadzeni przez w. ks. Witolda na najdalej wysuniętym cyplu półwyspu rozdzielającego jeziora Galwe i Tataryszki i obdarowani pobliskimi gruntami. Ze sposobu rozsiedlenia Karaimów wnosi autor o znaczeniu militarnym tej najmniejszej grupy ludności W. Ks., z której pono kompletowały się najwierniejsze oddziały bojowe i ochrona osobista w. ks. Witolda i jego następców. Kolonie karaimskie na Litwie powstały według

autora z trzech grup przybyszów z Krymu: 1) 383 rodzin uprowadzonych przez Witolda w 1397 roku, 2) wychodźców dobrowolnych i 3) wojsk najemnych. Ścisłych liczbowych danych, oprócz pierwszej grupy, brak, wobec czego i autor nie stara się określić ogólnej liczby nawet w przybliżeniu, choćby na podstawie danych bardzo późnych. Po omówieniu związków między Karaimami krymskimi a litewskimi oraz dróg łączących te dwa ośrodki poświęca ostatni wywód wyjaśnieniu, dlaczego Długosz nie podał wiadomości o przybocznej straży karaimskiej w związku z zamordowaniem w. ks. Kiejstutowicza, chociaż odnośną informację przytacza, bez wskazania źródła, Syrokomla. I ta druga część pracy oparta jest w bardzo nieznacznej mierze na źródłach, a przeważnie na literaturze i to przestarzałej, często bezwartościowej, traktowanej w dodatku z podziwu godnym zaufaniem. Całego szeregu faktów, o zasadniczym nieraz dla zagadnienia znaczeniu, nie popiera autor wskazaniem źródła, z jakiego je czerpie. Nic więc dziwnego, że roi się tu po prostu od błędów, których przytaczam kilka. Na str. 20, pisząc o warunkach, na jakich otrzymali Karaimi ziemię, rozpatruje autor kwestię własności gruntów na Litwie w ogóle i miesza pojęcie pełnej własności dóbr „ojczystych", przeszczepionej przywilejem Jagiełły z 1387 r., ze sprawą powstania wielkiej własności w W. Ks., której początki datują się od czasów w. ks. Witolda. W odniesieniu do powinności obciążających bojarów z tytułu posiadania ziemi twierdzi, iż oprócz posługi wojennej „winni byli opłacać podatki (tributa), poprawiać drogi i pracować własnoręcznie przy budowie zamków", co nie jest ścisłe, albowiem powinności te ciążyły na ludności dóbr bojarskich, a nie na samych bojarach. Poważnym również błędem jest zdanie, że „ludność wioskowa nie władała ziemią, nie była wolną i zależała bezpośrednio od bojarów", skoro się rozważa okres końca XIV wieku, gdyż przeczą temu twierdzeniu wyraźne dane źródłowe. Sądzę, że tych kilka przykładów, wybranych z bardzo długiego szeregu, dostatecznie charakteryzują przygotowanie i metodę pracy autora a zarazem dowodzą, iż omawianą książkę traktować trzeba z bardzo wielką ostrożnością.

Tadeusz Królikowski.

Olszewicz B.: Najdawniejsze opisy geograficzne Śląska. Katowice 1936, s. 65. (Wydawn. Instytutu Śląskiego. Seria „Polski Śląsk", nr 24).

Publikacja dra O. uzupełnia do pewnego stopnia poświęcone dziejom krajoznawstwa śląskiego ustępy w znanym opracowaniu całokształtu geografii Śląska J. Partscha, równocześnie zaś wzbogaca naszą, ciągle jeszcze dosyć skąpą literaturę historyczno-geograficzną. Autor postawił sobie za zadanie przejść po kolei wszystkie opisy dzielnicy nadodrzańskiej z XV i XVI w., od Eneasza Sylwiusza zaczynając, a na Marcinie Kromerze kończąc. Najwięcej miejsca poświęcił przy tym „Chorografii Polski" Długosza i „Opisowi całego

Śląska" B. Steina (1505—15), gdyż przerastają one o głowę pozostałe kilkanaście zebranych przez O. opisów, szkoda też, że nie mogły one wywrzeć w swoim czasie większego wpływu, oba bowiem pozostały długo w rękopisie (Długosza do 1615, Steina do 1722 r.). Z innych uwzględnionych przez O. a z reguły małowartościowych opisów zasługuje jeszcze na większą uwagę relacja anonimowego, lecz niewątpliwie ze sfer wrocławskiego duchowieństwa pochodzącego autora, zamieszczona w słynnej „Liber chronicarum" Hartm. Schedla (1493), toteż warto byłoby pokusić się o ustalenie jej autorstwa. Zdawał sobie z tego sprawę O. i postawił w nagłówku jednego z ustępów (s. 25) pytanie „kto jest autorem opisu Śląska z r. 1493", nie spróbował nawet jednak na nie odpowiedzieć.

Tłumaczy się to chyba tym, że jego publikacja ma raczej charakter opracowania naukowo-popularnego, niż studium analitycznego. Podobnie jak i we wszystkich prawie swych pracach, tak i tutaj autor ograniczył się do zestawienia materiału, specjalistę też zainteresują w tej publikacji nie tyle same wywody, ile raczej starannie zestawiony aparat bibliograficzny. Szkoda tylko, że O. nie zebrał równie wyczerpująco samych o p i s ó w Śląska, nie zna on bowiem np. opisu Bern. F e y g e' g o (Caricinusa) w wydanej w roku 1500 książce tegoż „Epistolae exemplares..., in Studio Cracoviensi conscriptae" i poematu zmarłego w r. 1565 pisarza wrocławskiego Franc. Fabera „Sabothus sive Silesia", wydanego w r. 1592 w zbiorowej publikacji „Aposmation, operis apodemici seu hodoeporici..."; takich zaś braków wypłynęłoby niewątpliwie więcej przy bliższym zbadaniu całego zagadnienia. Ze względu na wspomniany wyżej charakter pracy bardziej chyba byłoby celowe, aby przedrukowane przy jej końcu wyciągi z ważniejszych opisów podane były w języku polskim, orientując czytelnika nie tylko co do treści, ale i co do charakteru oraz metody opisów geograficznych w dobie Odrodzenia. Z usterek, poza już wymienionymi oraz trafiającymi się tu i ówdzie błędami korektowymi, stylistycznymi i nie zawsze zręcznym przekładem tekstów łacińskich, wspomnieć trzeba jeszcze o przekręceniach nazw miejscowości (Racibórz zam. Raciborz, Czarnowąż zam. Czarnowąs, Strzegosz zam. Strzegom, Mielica zam. Milicz itd.) oraz o pomyłkach wskazujących, że autor nie zawsze orientuje się dobrze w historii w ogóle, a śląskiej w szczególności. Tak np. „Ritzinum identyfikuje on z Byczyną (s. 23) a nie z nadodrzańskim grodem Ryczynem, augustianów nazywa „Augustynami" (s. 27) i każe należeć pewnej wsi do jezuitów już w r. 1516 (s. 30). *Karol Buczek.*

P o p o v A.: Dalnevostočnaja politika carizma v 1894—1901 godach. (Istorik-marksist, 1935, kn. 11 (51), s. 38—57).

Autor stara się w tym artykule wszechstronnie wyjaśnić rozwój polityki kolonialno-gospodarczej Rosji na Dalekim Wschodzie na przełomie XIX—XX w., która zmierzała do gospodarczego a następ-

nie i politycznego opanowania Mandżurii z półwyspem Kwantuńskim, Korei, a może nawet i północnej części Chin i Japonii, a w rzeczywistości doprowadziła do klęski Rosji w czasie wojny rosyjsko-japońskiej. W nauce historycznej, publicystyce i szerokiej warstwie społeczeństwa rosyjskiego rozpowszechnione jest zdanie, że polityka ta była dziełem stosunkowo małej garstki ludzi bliskich carowi Mikołajowi II, którzy dążyli do osobistego wzbogacenia się drogą ryzykownych, na wpół awanturniczych przedsięwzięć gospodarczych na Dalekim Wschodzie. Autor wszechstronnie i dobitnie wykazuje mylność tego poglądu. Plan szerokiej ekspansji gospodarczej a następnie i politycznej na Dalekim Wschodzie znajdował przy końcu XIX stulecia zupełne poparcie wśród szerokich warstw inteligencji rosyjskiej, nie wyłączając obozu liberalnego. Już w ostatnich latach panowania Aleksandra III zarówno rząd, jak i społeczeństwo rosyjskie, zwróciło szczególną uwagę na Daleki Wschód i możliwość gospodarczej eksploatacji tegoż przez Rosję. Wstąpienie na tron rosyjski Mikołaja II i wojna chińsko-japońska sprzyjały przejściu Rosji do czynnej polityki na Dalekim Wschodzie. Mikołaj II wyraźnie postawił sobie jako cel polityki rosyjskiej na Dalekim Wschodzie zdobycie niezamarzającego portu. Wraz z tym wynikły projekty opanowania Mandżurii, budowy kolei wschodnio-chińskiej itd. Tymczasem w ostatnich latach XIX w. inne państwa — Anglia, Niemcy i Francja — rozwinęły też szeroką ekspansję gospodarczą na Dalekim Wschodzie. Przy tym Anglia znacznie wyprzedziła Rosję, zdobywając sobie koncesje na budowę kolei, eksploatację kopalń itd., udzielając pożyczki Chinom i w ogóle wciągając je w zakres swoich interesów. Zdobycie półwyspu Kwantuńskiego w długoterminową „dzierżawę", utworzenie banku rosyjsko-chińskiego i Towarzystwa kolei wschodnio-chińskiej oraz otrzymanie szczególnych praw i koncesyj w Mandżurii wyrównywały położenie gospodarcze Rosji na Dalekim Wschodzie, równocześnie jednak wynikły pewne sprzeczności w interesach gospodarczych i politycznych Rosji a innych państw Europy, głównie Anglii. Wprawdzie w r. 1893 poczyniono próbę porozumienia ekonomiczno-politycznego Rosji i Anglii w sprawach Dalekiego Wschodu, następnie wojny Anglii przeciw Burom odwróciły jej uwagę od Dalekiego Wschodu, jednak w r. 1902 powstaje już wyraźny konflikt między Rosją a państwami zachodnimi, przede wszystkim Anglią, z powodu próby Rosji opanowania Mandżurii. Rosja musiała zrezygnować z politycznego podporządkowania Mandżurii i zwrócić uwagę na gospodarcze opanowanie tejże. Najwybitniejszy rosyjski minister tej epoki, Witte, sformułował zasadę rosyjskiej polityki na Dalekim Wschodzie w następujących słowach: „moją dewizą jest: handel i przemysł zawsze na przodzie, armia zaś w tyle". Na przełomie XIX i XX wieku Rosja poczyniła już znaczne postępy w kierunku wgłębienia się w Mandżurię: zbudowano długą kolej wschodnio-chińską, poczyniono liczne prace nad uregulowaniem i usprawnieniem rzeki Sungari; Charbin, który przedtem był tylko małą wioską, rozbu-

dowano w wielkie centrum miejskie. W Charbinie i innych znaczniejszych miastach Mandżurii otworzono oddziały banku rosyjsko-chińskiego, które rozwinęły szeroko swą działalność i wciągały w krąg swych wpływów przedstawicieli miejscowego przemysłu i handlu chińskiego; przeprowadzono wielkie budowy we Władywostoku, Niudżuanie i różnych miastach Mandżurii; rozwinięto handlową żeglugę morską i ustanowiono stałe rejsy między portami Dalekiego Wschodu i Rosji europejskiej; rozpoczęto eksploatację kopalń węgla w Mandżurii; utworzono warunki jak najbardziej sprzyjające szerokiej kolonizacji wzdłuż trasy kolei wschodnio-chińskiej itd. Wszystko to było jednak tylko początkiem szerokiego programu ekspansji gospodarczej Rosji na Dalekim Wschodzie, wykonanie którego rozłożono na długi okres czasu.

Artykuł Popova dość jasno przedstawia próbę gospodarczej i politycznej ekspansji Rosji w Mandżurii i w ogóle na Dalekim Wschodzie, rzucając poniekąd nowe światło na to całe zagadnienie. Szczególnie dobrze przedstawił Popov sprawę ustosunkowania się społeczeństwa rosyjskiego do ekspansji Rosji na Dalekim Wschodzie w ostatnim dziesięcioleciu XIX i pierwszych latach XX w.

W. Zaikyn.

Kossmann E. O.: Deutsche Siedlungskräfte auf Lodzer Boden. (Deutsche Monatshefte in Polen. Katowice 1934. Tom 4-ty, str. 136—153).

Łódź to centrum polskiego przemysłu tekstylnego. Niemieccy sukiennicy, prządnicy, włókiennicy i inni przemysłowcy byli pionierami, którzy dawne polskie miasteczko rolnicze i leśną puszczę zamienili w nowoczesne miasto. Następnie autor omawia geograficzne położenie miasta i osadnictwo wiejskie okolicy podłódzkiej od XIV w.

W rozdziale drugim opisuje autor stare miasto w przeddzień niemieckiej kolonizacji przemysłowej, dalej Łódź w okresie wędrówki wschodnio-niemieckiego przemysłu włókienniczego, niemiecką osadę sukienniczą, powstałą w Łodzi w 1823 r. — obok starego miasta — jako oddzielna osada miejska, wyrosła w warunkach gospodarczych nowej ery i zaludniona przez ludność niemiecką.

W 1825 r. powstała nowa osada przeznaczona dla prządników oraz tkaczy lnu i bawełny. Z kolei powstała kolonia czeska tzw. Nowa Łódka, założona według autora przez Niemców czeskich przybyłych z Sudetów, oraz osada Ślązaki, której twórcą był Tytus Kopisch. Osada ta powstała na terenie dawnego Zarzewa.

Kolebką wielkiego przemysłu łódzkiego stały się tzw. „posiadła wodno-fabryczne“ [1]), leżące nad rzeczką Jasienią. W r. 1825 wydzie-

[1]) „Posiadła wodno-fabryczne“ to nazwa utarta w Łodzi — oznacza tereny fabryczne położone nad brzegami rzeczki Jasieni.

lono tam 5 większych posiadłości, ale w 1827 r. na planie występowały tylko 3 większe przedsiębiorstwa. Tu powstały po 1826 roku zakłady przemysłowe Rundziehera, T. Kopischa, Wendischa, Zacherta, T. Lange'go, L. Geyera, Grohmana, Moesa, Scheiblera i inne. Ostatni rozdział autor poświęca tzw. Nowej Dzielnicy, powstałej około 1840 r.

Mapka Łodzi z okresu około 1800 r. w granicach klucza łódzkiego dóbr biskupich oraz plan Łodzi z r. 1840, przedstawiający podział placów w latach 1823, 1825 i 1840, zamykają tę bardzo ciekawą rozprawę. *J. W.*

Kossmann E. O.: Der Siedlungsgang im Lodzer Urwald (1 Karte). (Deutsche Wissenschaftl. Zeitschrift f. Polen. H. 29. Poznań 1935, str. 187—198) i odb.

Autor podaje nam w krótkich zarysach rozwój osadnictwa w puszczy łódzkiej od najdawniejszych czasów aż do końca XVIII w. Po omówieniu celu badań, źródeł i metody stwierdza, że spóźniona kolonizacja terenów podłódzkich odbyła się na terenach puszczańskich i że ostateczną zmianę krajobrazu wprowadziły tu dopiero komasacja gruntów chłopskich, uwłaszczenie włościan oraz separacja dworu i włościan.

Okres wielkiej niemieckiej kolonizacji około 1800 r. zastaje Łódź jako polanę wśród puszczy. Trudności zaopatrywania w wodę i brak większych łąk były przyczyną, że osadnictwo na tych wyżynnych przestrzeniach rozwinęło się późno.

Krajobraz ziemi łódzkiej z końca XVIII w. przedstawia autor w rozdziale „Wiek XVIII", przy czym stwierdza, że stan osadnictwa z końca XVI w. odpowiadał stanowi z końca XVIII w., ponieważ w tym czasie osadnictwo prawie się nie rozwijało. W okresie zaś XV i XVI w. osiedla powstawały na peryferiach starszych terenów osadniczych, czyli na krańcach lasów, względnie nawet wśród lasu.

W rozdziale następnym „W końcowej fazie kolonizacji na prawie niemieckim" stwierdza autor, że kolonizacja ta na omawianym obszarze rozwinęła się w XIV w., w ostatnim zaś rozdziale, poświęconym osadnictwu za czasów piastowskich, stwierdza istnienie w tym czasie nadrzecznych stref osadniczych.

Jak widzimy, autor posiłkował się metodą wsteczną. Cała zaś rozprawa jest omówieniem mapy przedstawiającej rozwój osiedli w puszczy łódzkiej od 1300 r. do czasów najnowszych. Na mapie tej autor umiejscowił osady powstałe przed rokiem 1300, w okresie od 1300 do 1360, 1360—1400, 1400—1600, 1600—1780 oraz osady założone później, rozróżniając jednocześnie wioski powstałe na prawie niemieckim w średnich wiekach, kolonie założone w dobie rządów popruskich oraz kolonie i holendry z mapy Gilly'ego z r. 1802. Ponadto na tej mapce (w skali 1 : 300.000) przedstawił autor stan zalesienia z r. 1802 oraz z lat ostatnich. *J. Warężak.*

Semrau Arthur: Zur Geschichte der Besiedlung des Grossen Werders im 13. Jahrhundert. (Mitteilg. d. Coppern. Ver. Thorn 1934. H. 42, s. 114—121).

W archiwum jaśkowskim (pow. moręski) hr. Finkensteina znalazł autor dwa dokumenty, tyczące się zapisu Biesterfelde i Rękowa na rzecz szlach. Pawła Kochańskiego z lat 1565 i 1569. W pierwszym, mniej ważnym, otrzymuje ten notarius thesauri nostri terrarum Prussiae 6 włók w Biesterfelde. Drugi zawiera inserowany przywilej komtura malborskiego Ottona z r. 1299, konfirmowany przez Zygmunta Augusta w Lublinie, dotyczący 10 wł. w Rękowie, jedynym w pow. malborskim majątku szlacheckim. W autentyczność dokumentu tego drukowanego z błędnej kopii w Pr. Urk. B. 2, 715 wątpi wydawca, broni jej zaś nasz autor, który poprawną edycję tego przywileju (Hendfeste) uważa za potrzebną. Ponieważ nadanie to ma znaczenie dla historii osadnictwa na Żuławach Wielkich, przeto w związku z nim czyni autor kilka uwag o kolonizacji Żuław w XIII w. Nie wątpi, że pierwotna ludność na Żuławach była polska, ale z powyższego dokumentu wnioskuje, że sporadycznie byli tam także Niemcy. Streszczając hipotezy swoje o osiedlach w Rękowie, Rychnowie, Lichnowach, Pilgrimsdorf i Kończewicach, sądzi autor, że „lokacyj niemieckich wsi w południowej części Żuław dowieść nie można", cała późniejsza czynność osadnicza zakonu krzyżackiego w tej ziemi polegała na uregulowaniu prawnych stosunków właścicieli dóbr względem rządu krajowego drogą wystawienia przywilejów. Zwracając uwagę, że nazwy wsi zakończone na „dorf" niekoniecznie są niemieckiego pochodzenia (Tulekoite, Tulekoitendorf; Czesmekaym, Tessmesdorf i i.), słusznie podkreśla, że w badaniach nad historią kolonizacji obszarów niegdyś krzyżackich należy uwzględniać genezę nazw miejscowych. Dodajemy, że nie tylko z dokumentów, ale i z nazw topograficznych wyprowadza ks. Kujot (Dzieje Pr. Król. I 1145 n.) wniosek, że pierwotnie całe Żuławy Wielkie i gdańskie zamieszkane były przez ludność polską. *Ks. Alfons Mańkowski.*

Semrau Arthur: Die Siedlungen im Kammeramt Neimen (Komturei Christburg) im Mittelalter. (Mitteil. d. Coppern. Ver. Thorn. 1934. H. 42).

Tenże: Die Siedlungen im Kammeramt Kerpau (später Liebemühl) Komturei Christburg. (Tamże 1935. H. 43).

Sześć było kameratów (Kammerämter) w komturstwie kiszporskim: Morany, Przezmark, Kirsiten, Neimen, Kerpau i Fiszewo. Pierwsze trzy opracował autor w Mitteil. d. Copp. Ver. w zeszytach 39—41, teraz w porządku geograficznym przyszła kolej na Neimen i Kerpau. I te kameraty objeżdżał często, aby autopsją położenia i miejscowości oraz wglądem w istniejące tu i ówdzie archiwa prywatne, miejskie i wiejskie poprzeć badania źródeł krzyżackich i sprawdzić wyniki badań innych uczonych.

1. Granice kameratu neimeńskiego, wtłoczonego między komturstwo elbląskie a kamerat przezmarski, a wymienionego po raz pierwszy 1382 r., ulegały wahaniom zwłaszcza ok. r. 1400 dzięki myłkom kancelarii i zmianie przydziału poszczególnych miejscowości władzom administracyjnym. Przechodząc do osadnictwa, omawia autor najprzód własność ziemską Prusinów. O ile chodzi o posiadłości wolnych Prusinów, sprawia pewną trudność wyparcie przez władze krzyżackie pierwotnych nazw i zastąpienie ich nowszymi wziętymi częściowo od nazwisk właścicieli. Spis tych dóbr lennych obejmuje 54 posiadeł, z których 4 miały prawo chełmińskie. Gburskich wsi było w r. 1414 11 (10), w nich było radeł obsadzonych 237, pustych 45, w r. 1437 spadła ilość radeł na 259. Każda posiadłość obejmowała z reguły mniej, niż 3 radła; właścicielami bywali komornicy (Kämmerer), starostowie czyli naczelnicy wsi i wityngowie (posłańcy, nadzorcy, słudzy pruscy w służbie Zakonu). Własność rolną niemiecką stanowiły trzy dobra lenne i 13 (r. 1400: 10) wsi. Służb wolnych było do 1414 — 86, 23 lat później 103 (105), wśród nich były 3 chełmińskie i 8 większych pruskich. Głównym kolonizatorem kameratu był komtur Sieghard v. Schwarzburg, bo spomiędzy 11 wsi on założył 6. Osadników sprowadzono także ze Żmudzi, Sambii, Galindii, ziemi Bartów i i. Udział Prusinów i Niemców w posiadanej ziemi wyraża się w następujących liczbach: 1414 r. było w tym kameracie radeł 282 (po 15 morgów) = 141 włók, poza tym 182 chełmińskich pługów i 103 wolnych pruskich pługów. Liczba włók w niemieckich wsiach i chełmińskich dobrach lennych wynosiła 1414 r. ok. 550 w ręku Prusinów, około 236 wł. niem. Jedyny Polak miał 1399 r. jedno radło. Kilka uwag poświęca autor także rozwojowi większej własności, która to tendencja ujawnia się już w 1 połowie 14 w. Równocześnie stale ubywa mniejszych posiadeł, zwłaszcza po r. 1437 i po 13-letniej wojnie. Ruch ten ogarnął wszystkie wsie tak niemieckie, jak pruskie, z wyjątkiem jednej (Halbedorf). Od str. 24—109 następują w porządku abecadłowym monografie poszczególnych miejscowości kameratu. Nie są to opisy, lecz zestawienia materiałów historycznych, publiczno-prawnych, gospodarczych i własnościowych. Gdzie autor miał do dyspozycji źródła późniejsze, tam przekracza linię zasadniczą wojny 13-letniej, ale nierównomierności z tego właśnie powodu autor uniknąć nie mógł. Wyczerpaną została zarówno literatura, jak zawartość archiwów, zwłaszcza królewieckiego. Całą tę pracę, podjętą z krytycyzmem i ścisłością badawczą, zatem bardzo cenną, zamyka spis miejscowości, oraz zestawienie nazw topograficznych niemieckich, pruskich i polskich, ostatnich tylko 6.

2. W ten sam sposób zabrał się prof. Semrau do opracowania bardziej ku południowi rozciągającego się kameratu kerpawskiego od 1383 r., później zwanego miłomłyńskim, po przeniesieniu do tego miasta siedziby władzy kameralnej. Do r. 1400 wystawiono w tym obwodzie 19 przywilejów dla wolnych lenników Prusinów, jeden dla Niemca, wsi włościańskie pruskie miały 1417 r.

radeł pruskich gburskich 173 (148 było obsadzonych), 1437 r. 169 radeł, z powodów, o których niżej, było 1417 r. więcej o 34½ radeł. Na niemiecką własność składało się jedno lenno i 11 wsi, w których obok Niemców mieszkała znikoma ludność polska i pruska. Wolnych służb było 19, mianowicie 3 chełmińskie, jedna duża pruska i 15 małych pruskich. Służba witynga była tylko jedna. Uporawszy się z najważniejszymi danymi statystycznymi ogólnej natury, autor kreśli uwagi o rozwoju i kierunku osadnictwa w komturstwie kiszporskim. W wójtostwie sztumskim jako położonym tuż nad Wisłą osadnictwo wzięło początek. Lichtfelde i Pozolia założono 1288/89 r., około r. 1294 Starytarg, po czym — od r. 1299 — na większą skalę ruch osadniczy potoczył się ku wschodowi i południowi. Kierunek ten służyć miał celom pokojowo-handlowym, ale i wojennym poprzez gęstą ludność pruską (por. nazwę Preussisch Markt). Wybitnym kolonizatorem był wymieniony już komtur Siegh. v. Schwarzburg. R. 1305 zostało Zalewo miastem, a w tymże jeszcze roku powstało nowe miasto Iława nad jeziorem Geserich. Dotarła ta kolonizacja do jeziora trupelskiego i do rzeki Osy nad granicę biskupstwa pomezańskiego, a w północnej części komturstwa szła w kierunku wschodnim i południowym. Za następców Siegharda założono Rycwałd (Herzogswalde), Miswalde i i. Folwarki krzyżackie były punktami oparcia dzieła osadniczego. W dalszym ciągu przesunął się jego punkt ciężkości ku Drwęcy. Po założeniu Nowegomiasta zwrócił się ku ziemi michałowskiej, a po uregulowaniu granic między komturstwami elbląskim i kiszporskim wtargnął do „puszczy", zakładając 1335 Miłomłyn.

Ucisk wiejskiej ludności pruskiej przez przybywających coraz to liczniej osadników Niemców pociągnął za sobą jako skutek emigrację Prusinów do miast i wsi niemieckich. Tym samym położenie rolnictwa stało się tak ciężkie, robotnik tak podrożał, że od wstępu XV w. wielki mistrz komtur Balgi zabronił osiedlania się niewolnych Prusinów w miastach i wsiach niemieckich. Ordynacja krajowa z r. 1427 uczyniła to samo, ale by skuteczniej powstrzymać ruch emigracyjny, kazała nie utrudniać Prusinom spełniania obowiązków religijnych, lecz popierać je. Nie ze wszystkim cel osiągnięto, bo w obronie miasta Elbląga wystąpił tamtejszy komtur, a miasto samo ordynacji nie ogłosiło.

Innym niekorzystnym choć koniecznym objawem społecznym był w tym kameracie, jak i w neimeńskim, rozwój większej własności zwłaszcza od czasu wojny 13-letniej, gdy opłakany stan finansów krzyżackich, wykluczający możliwość odbudowania rolnictwa, kazał w. mistrzom zapisywać lub zastawiać dobra i wsie szlachcie, która walczyła po stronie Zakonu lub pożyczała mu pieniądze. Zmalał tedy wolny stan włościański i cofała się liczba małych wolnych pruskich dóbr.

Po kilku uwagach, dotyczących 11 nowozałożonych kościołów parafialnych, następuje i w tej pracy alfabetycznie ułożony szereg monografij wszystkich miejscowości, niekiedy obszernie opracowa-

nych na tych samych, co kamerat neimeński, zasadach. Pracowite, z wielką starannością wykonane dzieło, zamyka wykaz źródeł krzyżackich, akt i kronik, nazw miejscowości oraz nazw polnych pruskiego, niem. i polskiego pochodzenia. *Ks. Alfons Mańkowski.*

Siegfried André: Le Canada, puissance internationale. Paris, Armand Colin, 1937, str. 234+11 map i diagramów.

O politycznej części pracy powiemy tutaj krótko, że znajdujemy w niej zwykłe przymioty autora, jego dar obserwacji i analizy, jego głęboką znajomość Ameryki Północnej (miałbym zastrzeżenia odnośnie do jego pojmowania jedności Ameryki), tak Kanady jak Stanów Zjednoczonych, oraz równoczesną znajomość tego zmiennego w ciągłym rozwoju tworu, który nazywa się Imperium Brytyjskim. Umieszcza on cudownie Kanadę w tym Imperium, podkreślając silnie trzy właściwe jej cechy, a mianowicie charakter angielski a więc imperialny, charakter kanadyjski, powstały z istnienia obok siebie dwu ras, wreszcie charakter — ze względu na położenie geograficzne a nawet psychikę — północno-amerykański.

Zupełnie proste jest przejście do części gospodarczej i społecznej. A. S. wykazał, jak nikt przed nim, że przeciwieństwa między Kanadyjczykami francuskimi a Kanadyjczykami angielskimi nie wypływają jedynie z różnicy dwu języków, dwu religij, dwu etyk i dwu poglądów życiowych, lecz z różnicy dwu typów społecznych. Kanada niższa (le Bas-Canada), aby użyć dawnej nazwy, posiada chłopów w tym sensie, w jakim rozumie się ten wyraz w naszych krajach europejskich; bardziej na zachód nie ma chłopów, lecz są tylko przedsiębiorcy rolni, farmerzy, uprzemysłowieni na sposób amerykański. Istnieje rozbrat między nimi a ziemią. Dla nich uprawa roli nie jest istotą życia, lecz środkiem do wzbogacenia się. Jedni i drudzy reagują na kryzysy w sposób zgoła odmienny: u wieśniaka z Queebec kryzys wywoła takie zjawisko, jak cyklon albo posucha; dla farmera z Ontario, bardziej jeszcze dla farmera z Manitoby albo z Athabaski [1]) „depresją" będzie, tak jak dla fabryki katastrofa, wywołana zmianą form produkcji na skutek udoskonaleń technicznych.

Najważniejszy dział gospodarstwa stanowi tutaj uprawa zboża. Dzięki stosunkowo niewielkiej liczbie (10 milionów) ludności może Dominium wywozić ogromną część, około 75% swych plonów. Widać więc tutaj zależność rynków zagranicznych, przede wszystkim rynku brytyjskiego. W konsekwencji Kanada jest bardzo czuła na zmiany zapotrzebowania międzynarodowego, bardzo wrażliwa na groźbę nadprodukcji [2]). Niemniej jednak na podstawie bardzo ścisłych badań, w których zestawia cyfry Rzymu (Międzynar. Instytut rolniczy) i Ge-

[1]) S. A. kazał drukować Arthabaska.

[2]) Tym tłumaczy się pominięta przez autora wyższość Kanady wobec wysiłków rolnictwa Europy wschodniej i południowo-wschodniej celem zrzucenia jarzma klauzuli narodu najbardziej uprzywilejowanego.

newy (Liga narodów) z cyframi Instytutu Stanforda, wykazuje autor, że zagadnieniu temu poświęca się więcej uwagi niż potrzeba. Oczywiście, że należałoby zdawać sobie sprawę z tej niewiadomej, jaką może być zboże rosyjskie, gdyby konsumcja miała dzisiaj tendencję do przewyższania produkcji. „Nie należy może dzisiaj w atmosferze kryzysu" więcej rozumować. Lecz w tym względzie doktryny nie przestają kierować światem nawet wtedy, kiedy przestały odpowiadać rzeczywistości.

Z drugiej strony Kanada przestała być folwarkiem i krajem surowców i staje się wytwórnią przynajmniej półfabrykatów, a polityka protekcjonizmu pobudza ją do wysyłania coraz więcej przetworów tych ziemiopłodów. Nie sposób jest streszczać rozdziału IX, który zawiera moc ścisłych wiadomości. Dzięki temu rozwojowi Kanada nie jest już krajem jednej kultury albo małej liczby kultur, przede wszystkim rolnych, ani nawet typem gospodarki jednolitej. Zdobyła ona w ten sposób nową równowagę. To zaś, co powiększa jej autonomię gospodarczą i finansową, to jej pozycja między Anglią (styczność gospodarcza, jeżeli nie geograficzna) a Stanami Zjednoczonymi. Mylny byłby pogląd, gdyby się twierdziło, że eksport dostarcza jej funtów sterlingów, które ona, celem poczynienia zakupów, zamienia na dolary.

Ku której stronie ona się przechyla? „Udział macierzy w imporcie kanadyjskim spadł z 56% w r. 1870 do 15,2% w r. 1930. Umowa ottawska, łącznie ze skutkami kryzysu, podwyższyła ten stosunek do 24.2% w r. 1934 i do 21,4% w r. 1935..." Czyż zanikanie z roku na rok nowego układu nie będzie wskaźnikiem, że umowa zatraca swą skuteczność, albo dowodem złagodnienia kryzysu? Z punktu widzenia inwestycyj kapitały amerykańskie reprezentowały 63% w r. 1931 wobec 34% kapitałów brytyjskich. W r. 1934 cyfry te wynosiły dla pierwszych 51,3%, dla drugich 40,4%. Skutki kryzysu są tutaj wyraźne. W każdym razie „byłoby dużą przesadą przedstawiać sobie Kanadę jako opanowaną albo — według wyrażenia amerykańskiego — „kontrolowaną" przez Stany Zjednoczone".

Te warunki ciążą na życiu publicznym i tłumaczą politykę kanadyjską, która potrzebuje „stałego stosunku między dolarem i funtem" jako „przyjaźni bez chmur między Waszyngtonem a Londynem". Te stosunki między polityką a sprawami gospodarczymi przedstawione zostały po mistrzowsku, z uczciwością naukową, która rozprasza sentymentalne legendy i nie boi się mówić nagiej prawdy. Autor opisał już Kanadę przed trzydziestu laty. „Wykład" („explication"), jaki daje obecnie, nie tylko gruntownie przerobiony, lecz także rozszerzony, stanowi jedną z najpiękniejszych książek, jakie posiadamy odnośnie do dziejów tworzenia się narodu, który zawdzięcza więcej ludziom niż położeniu geograficznemu, — odnośnie do niebezpieczeństw, jakie go oczekują, — odnośnie do jego losów w przeszłości jak i szans na przyszłość. Nie trzeba jej uważać za proroctwo, lecz jako zastosowanie, równie racjonalne jak możliwe, rachunku prawdopodobieństwa.

Henri Hauser.

Barciński Florian: Wstęp do nauki geografii gospodarczej. Poznań 1935, s. 90. (Podaje również w krótkim szkicu historię rozwoju geografii gosp.).

Buczek Karol: Ślązacy w kartografii polskiej XVI w. Z 2 mapami. Katowice, Instytut Śląski, 1937, s. 42. 8°.

Buczek Karol: Z nowszych badań nad osadnictwem ziem polskich w średniowieczu. Na marginesie rozprawy J. Paradowskiego, Osadnictwo w ziemi chełmińskiej w wiekach średnich. Warszawa 1937, s. 22. (Odb. z Przeglądu historycznego t. XIV, z. 1).

Gomolec Ludwik: Ziemia średzka. Środa 1935, s. 135.

Haliczer Józef: Ziemia brzeżańska. (Ziemia, XXVI, 1936, nr 12, s. 291—297). (Omawia między innymi pochodzenie nazw osiedli w tej ziemi).

Kowalenko Władysław: Rola grodów w osadnictwie wczesnohistorycznym i średniowiecznym. (Roczniki historyczne, XIII, 1937, zesz. 1, s. 1—24).

Krysiński Alfons: Rozwój stosunków etnicznych na Ziemi Czerwieńskiej w Polsce Odrodzonej. Warszawa, Inst. Bad. Spraw Narodowościowych, 1936, s. 58. (Biblioteka Spraw. Narod., Nr 25).

Leszczycki St.: Osadnictwo zachodnich Karpat polskich. (Wiad. Geogr., 12, 1934, s. 52—60).

Maciesza A.: Dzieje kolonji polskiej w Tomsku, 1604—1900. (Przeszłość, 6, 1934, s. 81—89 i 107—119).

Majewski Kazimierz: Studja nad osadnictwem egejskiem. (Eos, 1936, s. 225—238).

Małuszyński Marian: Rozwój terytorialny Księstwa Łowickiego. (Ziemia, 26, 1936, s. 181—186).

Musioł Ludwik: Zniemczone nazwy miejscowe na Śląsku. Katowice, Instytut Śląski, 1936, s. 43. 8°. (Odczyty i rozprawy, Nr 17).

Odlanicki-Poczobutt St.: Województwo nowogródzkie. Wilno, Izba Rolnicza, 1936, s. 496+ mapa.

Reychman Jan: Polacy w obcej służbie kolonialnej w Indiach w XVIII w. (Sprawy morskie i kolonialne, r. III, 1936, s. 94—96).

Rozanów Mikołaj: Powiat prużański. Szkic historyczny. Prużana 1935, s. VIII+143.

Stebelski Adam: Ziemia kujawska w przeszłości. (Ziemia, r. XXVII, 1937, Nr. 1—2, s. 2—6).

Stieber Zdzisław: Pierwotne osadnictwo Łemkowszczyzny w świetle nazw miejscowych. Kraków 1936, s. 9. (Odb. z Biulet. Pol. Tow. Językoznawczego, 1936, z. 5).

Szmid Jan: Powiat kozienicki. Radom, Oddz. Pol. Tow. Turyst.-Krajozn. w Pionkach, 1936, s. 45.

Tymieniecki Kazimierz: Niemcy w Polsce. (Roczniki historyczne, XII, 1936, s. 198—276).

Tymieniecki Kazimierz: Kolonizacja a germanizacja Śląska w wiekach średnich. Katowice, Instytut Śląski, 1937, s. 41.

Wycech Czesław: Powiat chojnicki. Ziemia, ludzie, prze-

szłość, życie gospodarcze i społeczne. Chojnice 1936, s. XII + 296 +1 nlb.

Zdański Ksawery: Przyczynki do dziejów powiatu brzesko-litewskiego i ziem nim objętych. Warszawa, nakł. autora. Sgł. Gebethner i Wolff, 1936, s. 132+1 mapa.

Żabko-Potopowicz Antoni: Osadnictwo polskie w Brazylji. Warszawa, Syndykat Emigracyjny, 1936, s. 228. 8°.

Żurek Jan: Pradzieje ziemi wieluńskiej. Wieluń, Koło Pol. Macierzy Szkolnej, 1936, s. 96+5 tabl. i 1 mapa.

Kubijovyč Volodymyr: Pastuštvo Bukovyny. (Praci Geograf. Komisiji Nauk. Tov. im. Ševčenka, vyp. I, Lwów 1935, s. 25—118+9 map i 12 ryc.).

Sičynśkyj Volodymyr: Novi znachody starych map Ukrajiny XVII—XVIII st. (Praci Geograf. Komisiji Nauk. Tov. im. Ševčenka, vyp. I, Lwów 1935, s. 119—128+5 reprodukcji map).

Tarnovyč J.: Ilustrovana istorija Lemkivščyny. Lwów 1936, s. 285+3 mapy.

Dostál Josef i Říkovský Frant.: Olomoucký okres. (Vlastivěda Moravská, II. místopis). Brno, nákl. Musejního spolku, 1936, s. 580+ mapa.

Hosák L.: Historický místopis země Moravskoslezské. Díl V: Olomoucký kraj; Díl VI. Přerovský kraj; Díl VII: Moravské enklavy. (Knihovna Společnosti přátel starož. čsl. č. II, 1936, s. 463—616; s. 619—730).

Houdek Ivan: Osudy Vysokych Tatier. Dejinny nacrtok so zvlástnym zretel'om na Krivań. Turczański św. Marcin 1936.

Kuchař Karel: Mappa geographica regni Bohemiae et Conspectus generalis regni Bohemiae a J. Chr. Müller, 1720. W dziele zbior.: Monumenta cartographica Bohemiae, sv. II. Praha, Geogr. ústav Karlovy university, 1934, s. 7+26 kart.

Baranskij N.: Ekonomičeskaja geografia SSSR. Moskva, Učpedgiz, 1936, s. 408+5 tabl. 8°.

Marr N. J.: Iz pereživanij doistoričeskogo naselenija Evropy, plemennych ili klassovych, v russkoj reči i toponimike (Vpered k čuvašam i na Volgu). (Izbrannye raboty, t. V, 1935, s. 310—322).

Politika, Kolonialnaja, rossijskogo carizma v Azerbajdžane v 20—60-ch gg. XIX v. Č. I. Feodalnye otnošenija i kolonialnyj režim 1827—1843 gg. Č. II. Feodalnye otnošenija i kolonialnyj režim 1843—1868 gg. Moskva-Leningrad, Akad. nauk SSSR, 1936, s. 463 i 478.

Snegirev V. L.: Konkistadory (ispanskie zavoevateli). Istorič chronika XVI stoletija Moskva 1936, s. 227.

Strohal Rudolf: Karlovački kotar od XV. do XIX. vijeka.

(Zbornik za narodni život i običaje južnih Slavena, XXX, 1936, s. 65—144). (Powiat karłowacki od XV do XIX w.).

Mikov V. i Ormandžiev J.: Bulgarija, beležiti istoričeski selišta i městnosti. (Bułgaria, najważniejsze historyczne osady i miejscowości). Sofija, „Kazanluška dolina", 1936, s. 160+ mapa.

Adam A.: Ein Ortsname slawischen Ursprungs (Damerau) als Zeugnis deutscher Besiedlung auf altpreussischem Volksboden. (Zeitschr. f. Ortsnamen-Forschung, 11, 1935, s. 151—157).

Arbusow Leonid: Die Hauptrichtungen in der Entwicklung des Baltischen Kartenbildes bis gegen 1600. (Sitzungsber. d. Ges. f. Gesch. u. Altertumsk. zu Riga. Riga 1936, s. 20—35).

Aschenbrenner V.: Nordböhmische Siedlungsgeschichte. Reichenberg, Selbstverlag, 1935, s. 22.

Aubin Hermann: Schlesische Siedlungsgeschichte beiderseits der Sudeten (mit 2 Karten). (Schlesisches Jahrbuch, 8, 1935—36, s. 9—28).

Bahr R.: Deusches Schicksal im Südosten. Mit einer Ausschlagkarte. Hamburg, Hanseat. Verlagsanstalt, 1936, s. 245+ mapa.

Baier H.: Die Auswanderung nach Böhmen im Frühjahr 1623. (Zeitschr. f. Gesch. d. Oberrheins, N. F. Bd. 49. 1935. s. 131 nn.).

Barkowski Otto: Quellenbeiträge zur Siedlungs-und Ortsgeschichte des Hauptamtes Stradaunen-Oletzko. (Altpreussische Forschungen. Jg. 13. 1936, s. 183—233).

Bertsch K.: Der deutsche Wald im Wechsel der Zeiten. Tübingen, Heine, 1935, s. 91. 8°. (Z uwzględnieniem również zmian klimatu Niemiec w ciągu wieków).

Bessrich Karl: Bunzlau. Eine wirtschaftsgeographische Betrachtung. Berlin 1936, s. 80. (Zur Wirtschaftsgeographie d. deut. Ostens, H. 9).

Bestehorn Fr.: Deutsche Urgeschichte der Insel Potsdam Potsdam. Hayns Erben. 1936. s. 161. 8°. (Badania nad początkiem i pierwotnymi formami osadnictwa na obszarze poczdamskiego Havellandu aż po średniowiecze).

Beyer Hans J.: Aufbau und Entwicklung des deutschen Volksraums. Danzig, Danziger Verl.-Ges., 1935, s. 124. 8°.

Borzsâk Stephan: Die Kentnisse des Altertums über das Karpathenbecken. Leipzig, Harrassowitz, 1936, s. 53.

Buttkus H.: Beiträge zur Landschafts- und Siedlungsgeschichte des ehemaligen Bistums Pomesanien. T. I: Vordeutsche Zustände um 1300. Bottrop i. W., Postberg, 1936, s. IV+77.

Conze W.: Hirschenhof. Die Geschichte einer deutschen Sprachinsel in Livland. Berlin 1934, s. 153.

Dachs H.: Der Umfang der kolonisatorischen Erschliessungen der Oberpfalz bis zum Ausgang der Agilolfingerzeit. (Verhandl. d. Histor. Ver. von Oberpfalz u. Regensburg, 86, 1936, s. 159—178).

Dittel P.: Die Besiedlung Südnigeriens von den Anfängen bis zur britischen Kolonisation. (Wiss. Veröff. d. Deut. Museums f. Länderkunde zu Leipzig. N. F. Bd. 4, 1936, s. 71—146).

Dittrich Erich: Das deutsche Element im Aufbau der Wirtschaft der Sudetenländer. (Leipziger Vierteljahrschrift f. Südosteuropa, 1, 1937, s. 54—62). (Szkic historyczny).

Doubek Franz: Der schlesische Siedlungs- und Sprachraum in Südposen (mit 1 Karte). (Schlesisches Jahrbuch, 9, 1936—37, s. 113—120).

Ebert W.: Ländliche Siedlungsformen im deutschen Osten. Vorwort von R. Kötzschke. (Blätter f. deutsche Landesgeschichte, Jg. 83, 1936, s. 5—46).

Eisenträger M. u. Krug E.: Territorialgeschichte der Kasseler Landschaft. Nebst Beiträgen von E. E. Stengel. Mit einem Atlas von 8 Kartenblättern. Marburg, N. G. Elwert, 1935, s. XXI + 307.

Engel Carl: Indogermanische und germanische Landnahme im vorgeschichtlichen Ostdeutschland. Mit 9 Karten. (Vergangenheit u. Gegenwart, 26, 1936, s. 371—397).

Fischer Rudolf: Die slavischen Ortsnamen des Egerlandes und ihre Auswertung für die Lautlehre und Siedlungsgeschichte. (Germanoslavica, IV, 1936, H. 1—2, s. 43—78).

Fischer Rudolf: Europa und die Welt. Der überseeische Kolonialbesitz der europäischen Völker. (Volk u. Reich, Jg. 11, 1936, s. 881—920 + 8 map).

Fochler-Hauke Gustav: Der Ferne Osten. Macht- und Wirtschaftskampf in Ostasien. Macht und Erde. Leipzig-Berlin, 1936, s. VII + 70. (Hefte zum Weltgeschehen, H. 3).

Franke H.: Ostgermanische Holzbaukultur und ihre Bedeutung für das deutsche Siedlungswerk. Breslau, Korn, 1936, s. 209.

Gabler Adolf: Jan van Riebeeck gründet die Kapstadt. Ein Auszug aus einem Tagebuch (1652—62). München, Reinhardt, 1936, s. 276. (Schriften d. Deut. Akad. in München, H. 23).

Gerlach W.: Alte und neue Wege in der Stadtplanforschung. Ein Beitrag zur historisch-topographischen Poligraphie. (Hansische Geschichtsblätter, Bd. 60, 1936, s. 208—221).

Gierach Erich: Die Besiedlung des Jeschken-Iser-Gaues in Nordböhmen (mit 1 Karte). (Schlesisches Jahrbuch, 9, 1936—37, s. 21—32).

Grothe H.: Im Kamp und Urwald Südbrasiliens. Ein Skizzenbuch zur Siedlungs- und Deutschtumskunde. Halle, Waisenhaus, 1936, s. 204. 8°.

Gruschwitz Ernst: Die innere Kolonisation in Mitteldeutschland nach dem Kriege bis zum Jahre 1933 unter besonderer Berücksichtigung Thüringens. Würzburg, K. Triltsch, 1936, s. IV + 78. 8°.

Hafa Herwig: Die Brüdergemeinde Sarepta. Ein Beitrag zur Geschichte des Wolgadeutschtums. Breslau, Priebatsch, 1936, s. VII + 216 + 3 mapy.

Haff K.: Zu den Problemen der Agrargeschichte des germanischen Nordens. (Historische Zeitschrift, Bd. 155, 1936, s. 98—106).

Hannemann M.: Das Deutschtum in den Vereinigten Staaten, seine Verbreitung und Entwicklung seit der Mitte des 19. Jhs. Gotha, Perthes, 1936, s. 625 + 17 tabl. 4°. (Petermanns Mitteil. Erg.-H. 224).

Harmjanz H.: Volkskunde und Siedlungsgeschichte Altpreussens. Berlin, Junker u. Dünnhaupt, 1936, s. 75 + mapa. (Neue Deutsche Forschungen. Abt.: Volkslehre u. Gesellschaftkunde, Bd. 9).

Hassert K.: Brandenburg-Preussen als See- und Kolonialmacht, 1681—1731. (Geogr. Wochenschrift, Jg. 3, 1935, s. 905—917).

Heinrichsbauer A.: Industrielle Siedlung im Ruhrgebiet in Vergangenheit, Gegenwart und Zukunft. Essen, Verl. Glückauf, 1936, s. 180. 4°.

Hennig R.: Terrae incognitae. Eine Zusammenstellung und kritische Bewertung der wichtigsten vorkolumbischen Entdeckungsreisen an Hand der darüber vorliegenden Originalberichte. Bd. 1: Altertum bis Ptolemäus. Leiden, Brill, 1936, s. 384 + 7 ryc. 8°.

Kallbrunner J. u. Wilhelm F.: Beiträge zur deutschen Sidlungsgeschichte in Südosteuropa. (Neue Heimatblätter. Budapest, Jg. 1, 1936, s. 148—153).

Kelletat H.: Die Städte Ostpreussens in ihrer geogr. Lage und deren Auswirkungen. Königsberg, Gräfe u. Unzer, 1934, s. 294.

Klebel E.: Kirchliche Verfassungsfragen und die deutsche Siedlung in Südmähren. (Jahrb. d. Reichsverbandes f. d. kath. Auslandsdeutschtum, 1936, s. 81—112).

Klinkowski E.: Zur Lokalgeschichte der Grenzmark Posen-Westpreussen in süd-preussischer Zeit. (Grenzmärkische Heimatblätter, Jg. 12, 1936, H. 1).

Koetzschke Rudolf u. Ebert Wolfgang: Geschichte der ostdeutschen Kolonisation. Leipzig, Bibliographisches Institut. 1937, s. 251.

Koldenhove Meyer: Die freien Hagen als mittelalterliche Siedler-Genossenschaften. (Odal, 1936).

Koll J.: Europa entdeckt und erobert die Welt. Mit Zeichnungen in Anlehnung an alte Vorbilder. Braunschweig, Westermann, (1936), s. 215. 8°. (Szkice z historii odkryć geogr. od Marka Polo aż do Sven Hedin'a).

Korodi L.: Deutsche Bilanz in Südosteuropa. Berlin, Stilke, 1936, s. 110.

Kossmann Eug. O.: Die preussischen Landesaufnahmen in Polen (1753—1806). (Jomsburg, 1, 1937, s. 19—31).

Kupka P. L. B.: Die Altslawen in der Nord-, d. h. der späteren Altmark. (Sachsen u. Anhalt, Bd. 12, 1936, s. 16—49).

Kuske B.: Zur Frage des landschaftlichen Aufbaues der deutschen Volkswirtschaft in älterer und neuerer Zeit. (Deut. Zeitschr. f. Wirtschaftskunde, Jg. 1, 1936, s. 123—143).

Kühn Siegfried: Die wirtschaftliche Verbundenheit des Sudetenraumes von 1648 bis in die zweite Hälfte des 18. Jahrhunderts. (Schlesisches Jahrbuch, 9, 1936—37, s. 45—56).

Laubert M.: Ostmärkische Siedlungsprobleme insbesondere der Provinz Posen vor hundert Jahren. Breslau, Priebatsch, 1936, s. 149. 8°. (Schriften d. Osteuropa-Institutes, N. R. H. 6).

v. Loesch K. Chr.: Deutsche Züge im Antlitz der Erde. Deutsche Siedeln, deutsche Leistung. Mit 850 Abb. Stuttgart-München, Bruckmann, (1935), s. 306. 4°.

Ludat Herbert: Die Wiedergewinnung des deutschen Ostens und seine Besiedelung durch die deutsche Stämme. (Vergangenheit u. Gegenwart, 26, 1936, s. 397—409).

Ludat Herbert: Der Ursprung der ostdeutschen Wieken. (Viertelj. f. Soz.- u. Wirtschaftsgesch., Bd. 29, 1936, s. 114—136).

Maenner E.: Die Herkunft der josephinischen Siedler in Galizien. (Deut. Monatshefte in Polen, Jg. 2, s. 403—436).

Mertin P.: Die erste germanische Besiedelung des Liegnitzer Landes. (Mitt. d. Gesch.- u. Altertumsver. Liegnitz, 14, 1934, s. 91 do 122).

Michels R.: Zur Geschichte der italienischen Kolonialpolitik. (Zeitschr. f. Politik, Bd. 26, 1936, s. 229—241).

Moór Elemér: Westungarn im Mittelalter im Spiegel der Ortsnamen. Mit einer Grundkarte und einem Deckblatt. Segedin, Städtische Druckerei, 1936, s. VII + 336. (Acta litterarum ac scientiarum reg. Universitatis Hung. Francisco-Josephinae, Sectio Philologica, Bd. X).

Moritz E.: Verzeichnis der zwischen 1652 und 1806 am Kap eingewanderten und eingebürgerten Deutschen. (Mitteil. d. Akad. z. wiss. Erf. u. z. Pflege d. Deutschtums in München, 10. Jg., 1935, s. 292 n.; 11. Jg., 1936, s 219 n. i 259 n.).

Müller Fr.: Alt-Nordstrand bis zur Zerstörung durch die Sturmflut im Jahre 1634. Bearb. u. erg. v. O. Fischer. Berlin, Reimer, 1936, s. 224. 4°.

Müller Johannes: Wirtschaftskunde von Deutschland auf wirtschaftsgeographischer und wirtschaftsgeschichtlicher Grundlage. Leipzig, H. Buske, 1936, s. VIII + 359. 8°.

Oesau Wanda: Schleswig-Holsteins Grönlandfahrt auf Walfischfang und Robbenschlag vom 17—19. Jahrhundert. Glückstadt, Augustin, (1937), s. 316. 4°.

Ost H. G.: Die Besiedlung der nördlichen Grenzmark und des südöstlichen Hinterpommern im 16. Jahrhundert. (Deut. Archiv f. Landes- u. Volksforschung, 1, 1937, s. 180—193 + mapa).

Petersen E.: Fragen der germanischen Besiedlung im Raume zwischen Oder und Weichsel in der Völkerwanderungszeit. (Mannus. 28, 1936, s. 19—65).

Petri Friedrich: Die fränkische Landnahme und das Rheinland. Bonn, P. Hanstein, 1936, s. 22.

Pogoda A.: Die Besiedlung des Kreises Lyck zur Ordenszeit und unter Herzog Albrecht. (Unser Masurenland, Jg. 1936, H. 13—16, s. 49—63).

Popescu-Spineni M.: Rumänien in der zweiten Hälfte des 16. Jahrhunderts. Seine historische Geographie nach 4 geogr Karten erläutert. Jena, Neuenhahn, 1936, s. 26. 8°.

Reddersen E.: Die Veränderungen des Landschaftsbildes in Südhannover seit dem frühen 18. Jh. (Göttinger Blätter, 1, 1935, s. 18—36 + mapa).

Scheu Erwin: Wirtschaftsgeographische Probefahrten. Breslau, F. Hirt, 1936, s. 118.

Schleinitz Hellmut: Besiedlung und Bevölkerung der südlichen Grenzmark. Grimma, Grimmer Kreiszeitung, 1936, s. 139 + 6 map i 6 planów.

Schleinitz Hellmut: Die Umgestaltung des Landschaftsbildes durch die mittelalterliche ostdeutsche Kolonisation. (Deut. Wiss. Zeitschr. f. Polen, H. 31, 1936, s. 1—12).

Schlenger H.: Wald und Siedlungsflächen im gesamtschlesi- (Der Oberschlesier, Jg. 18, 1936, s. 336—352 + mapa).

Shlenger H.: Wald und Siedlungsflächen im gesamtschlesischen Raum um 1200. (Schlesisches Jahrbuch f. deut. Kulturarbeit, Jg. 9, 1937, s. 9—20).

Schmid Bernhard: Der Kreis Stuhm. Ein Abriss der älteren Geschichte 1236—1818. Stuhm 1935, s. 48 + 4 tabl. z ryc.

Schmidt Axel: Dominium maris baltici. Berlin 1936, s. 76. (Preuss. Jahrbücher. Schriftenreihe). (Monografia historyczna morza Bałtyckiego od czasów najdawniejszych aż po dzień dzisiejszy).

Schmidtmayer Alfred: Geschichte der Sudetendeutschen. Karlsbad-Drahowitz u. Leipzig, Kraft, 1936, s. 301.

Schneider H.: Die Ortschaften der Provinz Westfalen bis zum Jahre 1300 nach urkundlichen Zeugnissen und geschichtlichen Nachrichten. Münster i. W., Coppenrath, 1936, s. VIII + 146.

Schulze F.: Bilderatlas zur Kulturgeschichte. Leipzig, Bibliogr. Inst., 1936, s. 474.

Schünemann Konrad: Zur Geschichte des deutschen Landesausbaus im Mittelalter. (Südostdeutsche Forschungen, 1, 1936, s. 30—46).

Schüssler W.: Adolf Lüderitz. Ein deutscher Kampf um Südafrika 1883—1886. Geschichte des ersten Kolonialpioniers im Zeitalter Bismarcks. Bremen, Schünemann, 1936, s. 263.

Schwarz Ernst: Probleme der mittelalterlichen deutschen

Ostwanderung. (Zeitschrift f. Rassenkunde u. ihre Nachbargebiete, Bd. 3, 1936, s. 129—136).

Semionow Juri: Die Güter der Erde. Vom Haushalt der Menschheit. Eine Wirtschaftsgeographie für Jedermann. Berlin, Ullstein, 1936, s. 539.

Stahl Fr.. Nassauische Bauern und andere deutsche Siedler in Ostpreussen. Königsberg 1936, s. 48. 8°. (Einzelschriften d. Ver. f. Familienforsch. in Ost- u. Westpreussen, H. 1). (Wykazy niemieckich osadników z XVIII w.).

Stocks Th.: Die Fortschritte in der Erforschung des Atlantischen Ozeans 1854—1934. (Geogr. Zeitschr. Jg. 42, 1936, s. 161—171).

Thalheim Karl E. u. Ziegfeld A. H. (wyd.): Der deutsche Osten. Seine Geschichte, sein Wesen und seine Aufgabe. Berlin, Propyläen-Verlag, 1936, s. XII + 624 + 71 map w tekście i 24 tabl.

Thierfelder F.: Der ehemalige Altenburger Westkreis und der Landkreis Stadtroda. (Mitteil. d. Geogr. Gesellsch. zu Jena, Bd. 41, 1936, s. 5—47). (Przyczynki do historii terytorialnej i statystyki ludności).

Tuckermann W.: Die Orleansinsel im Lorenzstrom, eine der ältesten Siedlungszentren im französischen Kanada. (Kolon. Rundschau, Jg. 27, 1936, s. 123—135).

Tuckermann W.: Das altpfälzische Oberrheingebiet von der Vergangenheit bis zur Gegenwart. Köln, Gonski, 1936, s. 164.

von Wartburg W.: Die Ausgliederung der romanischen Sprachräume (Zeitschrift für romanische Philologie, Jg. 56, 1936).

Welte A.: Die Verstädterung Mittel- und Westeuropas von 1830—1930. (Zeitschr. f. Geopolitik, Jg. 13, 1936, s. 217—226, s. 351 do 358).

Westerhoff A.: Das ostfriesisch-oldenburgische Hochmoorgebiet. Die Entwicklung seines Landschafts- und Siedlungsbildes. Emsdetten, Lechte, 1936, s. 158 + 6 tabl. i 4 mapy. 8°. (Beitr. zur westfäl. Landeskunde, H. 4).

Wilhelmy Herbert: Hochbulgarien. II. Sofia. Wandlungen einer Grossstadt zwischen Orient und Okzident. Mit 38 Fig. im Text u. 18 Abb. auf Kunstdrucktafeln. Kiel 1936, s. 220. (Schriften d. geograph. Instituts der Universität Kiel, Bd. V, H. 3).

Wilhelmy H.: Völkische und koloniale Siedlungsformen der Slawen. (Geogr. Zeitschrift, Jg. 42, 1936, s. 81—97).

Wittich Werner: Der religiöse Gehalt der Kolonisation des ostelbischen Deutschlands. (Jahrb. f. Nationalökon. u. Statistik. Bd. 144, 1936, s. 641—659).

Wühr W.: Emigrantenkolonien französischer Einsiedler in Schwaben und Bayern. (Verhandl. d. Hist. Ver. f. Oberpfalz u. Regensburg, 86, 1936, s. 390—417).

Zatschek H.: Die Witigonen und die Besiedlung Südböhmens. (Deut. Archiv f. Landes- u. Volksforschung, 1, 1937, s. 110 do 130 + mapa).

Zlatarski V. N.: Die Besiedelung der Balkanhalbinsel durch die Slawen. (Revue d'études balkaniques, 2, 1936, s. 358—375).

Albitreccia A.: La Corse. La géographie. L'évolution historique. La vie actuelle. Paris, Hachette, (1934), s. 149 + 2 mapy i liczne plany. 12^0.

Arqué P.: Problèmes d'assainissement et de mise en valeur dans les Landes de Gascogne. (Odb. z Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest, t. VI, 1935).

Calmette Joseph: Atlas historique. II. Le moyen âge. Avec la collaboration de R. Grousset et J.-J. Gruber. Paris, Les presses univ. de France, 1936, s. 18 + 24 map.

Couvreur F. S.: Géographie ancienne et moderne de la Chine. Sien Hsien 1935, s. 426.

Gachon Lucien: Une haute colline du Livradois; son passé humain d'après son cadastre. (Revue de géographie alpine, t. XXII, 1934, s. 745—806).

Lutovac M.: La Metohia. Étude de géographie humaine. Paris, Honoré Champion, 1935, s. 100 + 5 tabl. (Travaux publiés par l'Institut d'études slaves, t. 14).

Marres Paul: Les grands Causes. Étude de géographie physique et humaine. T. I. Le milieu physique. T. II. Le labeur humain. Tours, Arrault, 1936, s. 213 i 446. 4^0.

Martel René: La Ruthénie subcarpathique. Paris, P. Hartmann, 1936, s. 188 + mapa. 8^0. (Studium geogr., historyczne, gospodarcze i polityczne).

Ricard Robert: Le problème de l'occupation restreinte dans l'Afrique du Nord (XV-e—XVIII-e siècles). (Annales d'hist. écon. et soc., 8, 1936, s. 426—437).

Vuia R.: Chronologie des types de villages dans le Banat et la Transylvanie. (Rev. Trans., 3, 1936, s. 33—68).

Beazley R.: Britain, Germany and the Portuguese Colonies, 1898—99. (Berliner Monatshefte, Jg. 14, 1936, s. 866—887).

Darby H. C.: An Historical Geography of England before A. D. 1800. London, Cambridge Univ. Press, 1936, s. VIII + 566 + 87 map.

Dworaczyk Edward: The First Polish Colonies of America in Texas; Containing also the General History of the Polish People in Texas. San Antonio, Naylor, 1936, s. 220.

East Gordon: An Historical Geography of Europe. London, Methuen, 1935, s. XIV + 480 + 58 map i planów.

Engerrand G. C.: The so-called Wends of Germany and their Colonies in Texas and in Australia. Austin, The University of Texas, 1934, s. 180.

England R: The Colonization of Western Canada. A Study

of Contemporary Land Settlement (1896—1934). London, King, 1936, s. 341.

Gibbon John Murray: Steel of Empire; the Romantic History of the Canadian Pacific, the Northwest Passage of Today. Indianopolis, Bobbs-Merrill Company, 1935, s. 423.

Herrmann A.: Historical and Commercial Atlas of China. Leipzig, Harrassowitz, 1935, s. 112. 4° (Monograph Series, vol. 1).

Labaree L. W.: Royal Instructions to British Colonial Governors, 1670—1776. Vol. 1—2. New York, Appleton-Century, 1935. s. 971.

Semple E. C: Influences of Geographic Environment on the Basis of Ratzel's System of Anthropo-geography. London 1935.

Wilgus A. Curtis: Colonial Hispanic America. Washington, The George Washington Univ. Press, 1936, s. IX + 690.

Columba G. M.: Ricerche storiche. Vol. Geografia e geografi del mondo antico. Palermo, Trimarchi, 1935, s. VIII + 360 + plan i mapa. 4°.

Narducci G.: La colonizzazione della Cirenaica nell' antichità e nel presente. Padova 1935, s. 195.

Wright Irene A: Nederländer Zeevaarders op de Eilanden in de Caraibsche Zee en aan de kust van Columbia en Venezuela gedurende de jaren 1621—1648/49. Deel II: 1635—1648/49. (Werken uitg. d. h. Hist. Gen. gev. te Utrecht, 3. Serie, Nr. 64). Utrecht, Kemink et Zoon, 1935, s. 168 i 272.

Plakis J.: Latvijas vietu vārdi un latviešu pavārdi. 1. daļa. Kurzemes vārdi. (Nazwy miejscowe w Łotwie i łotewskie nazwiska rodowe. Cz. 1. Nazwy miejscowe w Kurlandii). Riga 1936, s. 305.

Blumfeldt E.: Rootsilisest asustusest Saaremaal. (Osadnictwo szwedzkie na wyspie Ozylii). (Ajalooline Ajakiri, 1936, s. 153 do 163).

Voionmaa V.: Etelä-Pohjammaan suomalaisen asutuksen alkuperästä. (Z niem. streszcz.: Über den Ursprung der finnischen Besiedlung von Süd-Österbotten). Helsinki 1935, s. 279.

XII. Nauki społeczne.

Balzer Oswald: Pisma pośmiertne, tom III. (Prace Naukowe, wydawnictwo Towarzystwa Naukowego we Lwowie, Dział I, T. 11). Lwów 1937, str. 379.

Dwa pierwsze tomy „Pism pośmiertnych" Balzera objęły monografię o Kadłubku, torującą drogę nowemu stosunkowi do tego tak

doniosłego źródła. Tom trzeci obejmuje cztery mniejsze rozprawy o rozmaitej objętości i wartości.

Najważniejszą jest najobszerniejsza rozprawa pt. „O kształtach państw pierwotnej Słowiańszczyzny zachodniej“ (str. 7—226). Jest to rozprawa nie tylko najważniejsza, ale naprawdę rzecz o niecodziennej, niezwykłej wartości. Wielki uczony postanowił (być może, jak to fama głosi, pobudzony do tego przez znaną książkę Tymienieckiego) dać pełny wykład teorii ewolucyjnego powstania państwa polskiego. Jak wiadomo, problem ten pociągał Balzera od dawna, a teraz uważa on to zagadnienie za naczelne, za najważniejsze z pytań wstępnych historii polskiej. Więcej, bo z I rozdziału pracy wynika, iż tkwi za tym pewne podłoże polityczne. Od czasów dawnych, bo na fundamencie teorii Herdera rozwija się przekonanie o braku u Słowian zdolności państwowo-twórczych. Autor rozwój tych poglądów jedynie szkicuje, ale rozumie ten rozwój trafnie. Nie wymienia jednak szkoły krakowskiej (Szujski, Bobrzyński), w której poglądach ujemny, anarchiczny charakter narodowy zajmuje centralne stanowisko, podobnie jak zresztą też u Lelewela, Mickiewicza, Maciejowskiego, u których wszakże wobec innych założeń filozoficzno-politycznych ten sam w zasadzie charakter narodowy polski nabiera cech dodatnich, optymistycznych. Balzer już w I redakcji swych wykładów uniwersyteckich zajmuje w stosunku do charakterologii narodowej stanowisko raczej negatywne, a nawet ironiczne. Pozostaje to w związku z pozytywizmem, który wprawdzie nie zajął zdecydowanego stanowiska wobec charakterologii narodowej, ale niektórzy z socjologów pozytywistycznych, pomimo nawet uznania narodu za organizm wyższorzędny, nie uznawali psychologii społecznej, a już narodowej w szczególności. Balzer zatem poniekąd zajmuje stanowisko reakcji przeciw oczywistym nadużyciom naszej charakterologii narodowej, która stoi całkowicie pod decydującym wpływem bardzo starej hipotezy filozoficznej i o bardzo podejrzanej wartości naukowej. Balzer przedstawia zarazem reakcję przeciw skrajnemu, a uwarunkowanemu politycznie stanowisku szkoły krakowskiej. Cenimy najnowsze próby z zakresu charakterologii narodowej polskiej Kochanowskiego, Bujaka, Tymienieckiego, Dobrowolskiego i innych, ale uznajemy pierwszorzędne znaczenie stanowiska Balzera, który naszym zdaniem uchwycił istotę problemu. Jak jednak słynne „Z zagadnień ustrojowych“, tak i to ma zrozumiały i oczywisty podkład polityczny. (Przyjmuję, że czytelnik orientuje się w tym, iż uwarunkowania pewnych teoryj przez często nieświadomą tendencję polityczną niepodobna zwykle udowadniać w sposób filologiczny, cytatami, oraz iż przyjęła się w nauce do tego inna, bardziej skomplikowana metoda, powstała na tle krytyki materialistyczno-dziejowej, zastosowanej do wielu poglądów nauk humanistycznych, w których dawniej nie dostrzegaliśmy zupełnie podłoża społeczno-politycznego, chociaż ono istotnie decydowało nieraz o genezie, powodzeniu i trwałości danych poglądów).

Rzeczywiście, gdyby się udało naprawdę wykazać, iż państwo polskie powstało ewolucyjnie, stara i niezależnie od tego dostatecznie podejrzana teoria o braku państwowotwórczych talentów narodu polskiego musiałaby odpaść. Ale co prawda nie ta jedna droga stoi przed nami, wszak działy się w naszej historii przepiękne, nieledwie cudowne rzeczy, wskazujące dostatecznie jasno na nasze telenty państwowe: połączenie Polski za Łokietka, unia polsko-litewska. Te wydarzenia wystarczą może na to, by zrównoważyć smutne wrażenie wieków XVII i XVIII. Cała kwestia w tym, czy hipoteza o ewolucyjnym powstaniu państwa polskiego ma jakąkolwiek wartość jako argument. Boję się, że założenie takie lub inne zadecyduje o rezultacie rozważań, że po prostu to nie będzie badanie indukcyjne wobec braku wszelkich pozytywnych, źródłowych wiadomości, ale spekulacja i nieświadoma dedukcja z założeń. Jakiejż zatem metody używa Balzer? Tzw. metody analogii z państw Słowiańszczyzny Zachodniej. Wartość tej metody, jak i w ogóle tzw. metody socjologicznej jest, jak wiadomo, poważnie kwestionowana. Jednym słowem, nie mam wielkiego zaufania do hipotezy podboju, ale też i do hipotezy ewolucyjnej.

Te zastrzeżenia nie szkodzą wszakże ocenie wartości pracy Balzera, gdyż zdołał on zaledwie zarysować plan całej pracy i przeprowadzić pewne wstępne badania. I te badania właśnie mają olbrzymią doniosłość. Powiem krótko: badania te stawiają pod znakiem zapytania cały szereg fundamentalnych tez o ustroju Polski Piastowskiej, zmuszają nas do rewizji całego tego ustroju tak, jak go znamy właśnie z dawniejszych prac Balzera. Otóż Balzer nas uczył tzw. teorii ustroju rodowego, teorii dość niejasnej i całkowicie wolnej od balastu argumentów. Z teorii tej wynika, iż Polska zrazu była państwem całkowicie patrymonialnym, bo rodową własnością dynastii, a dopiero stopniowo pod wpływem zachodnim wchodzą do Polski elementy publiczno-prawne. Teraz natomiast Balzer odkrywa (i to słusznie), iż ewolucja państw słowiańskich szła (jak i w państwach germańskich) od republiki do monarchii. Czyli znaczy to tyle, że monarchia też musiała iść od publiczno-prawnej do patrymonialnej, skoro republika to ustrój zasadniczo publiczno-prawny. Uczył nas Szujski, a za nim Balzer i inni, że prawo oporu (artykuł de non praestanda oboedientia) powstał u nas dopiero w w. XVI pod wpływem obcym. Teraz znajduje Balzer prawo oporu w pierwotnej Słowiańszczyźnie Zachodniej i twierdzi nawet, iż to tłumaczy genezę naszego artykułu de non praestanda oboedientia. Trzeba zatem zrewidować kwestię prawa oporu w naszym średniowieczu. ale na dawniejszej teorii opiera się pogląd Balzera, iż za Piastów elekcyjność jako prawo nie istniała (bo były to elekcje rewolucyjne czyli połączone z prawem oporu, wedle dawnego poglądu zatem fakty pozaprawne, nawet przeciwne prawu). Trzeba też poddać rewizji (za Bujakiem) panujący pogląd na absolutyzm piastowski, bo książe odpowiedzialny nie może być absolutny. Co do tego jednakże daje nam Balzer jeszcze więcej. Jak wiadomo, Balzer dawniej, a za nim Zachorowski, rozpatrywali problem absolutyzmu na tle

instytucji tzw. wieców (ostatnio o tym ciekawe uwagi podał Grodecki), ale nie odróżniali wiecu od rady książęcej. Teraz Balzer odróżnia już te dwa pojęcia, przez co nakazuje też rewizję pojęć naszych o wiecu piastowskim. W ten sposób (aby ograniczyć się do tych ogólnikowych uwag) Balzer wskazuje nam cały szereg zadań do wykonania, co wszakże musi prowadzić do rewizji poglądów Balzera na ustrój państwowy Polski piastowskiej. Zadanie to już poprzednio zamierzyłem wykonać i próbuję je wykonać.

Następna rozprawa, „Przegląd palatynatów polskich w czasie panowania Piastów" (str. 227—242) to tylko mały ułamek, budzący większe zainteresowanie raczej tylko swą metodą, prawdziwie Balzerowską.

„Stosunek Litwy do Polski" (str. 243—318) to część zamierzonej pracy, bardzo doniosłej i ciekawej, ale znanej nam już dotychczas ze szczegółowego streszczenia i dlatego też już kilkakrotnie omawianej w literaturze naukowej.

„Nowe szczegóły i spostrzeżenia o Zwodzie prawa sądowego Macieja Śliwnickiego" (str. 319—342) to fragment bardzo ułamkowy.

Wydanie III tomu „Pism pośmiertnych", dokonane przez p. doc. Polaczkównę, jest wzorowe i nadzwyczaj staranne, podobnie jak i pierwszych dwu tomów. Tom ten ma zakończyć wydanie prac pośmiertnych wielkiego uczonego. Uważam jednak, że jeszcze jedną pracę Balzera należy wydać, a mianowicie jego wykłady o historii ustroju Polski, które zapewne są tak przygotowane obszernie, jak wykłady o historii procesu polskiego (wydane przez kol. Hejnosza osobno). Oczywista rzecz, że wolę Zmarłego należy uszanować i nie wolno tych wykładów wydać drukiem, ale można zapewne wydać powielane na cyklostylu. Wszak wiadomo, że śp. Balzer kilkakrotnie i to drukiem zastrzegał się przeciw rozmaitym nieścisłościom tzw. skryptów. Zamiast zatem niedość pewnych skryptów lepiej nam dać tekst samego Balzera. Zapatrywania Balzera cieszą się taką powagą, że nawet skrypty „robią szkołę". Może się zatem zdarzyć, że jakaś naiwność wsadzona przez stenografa też pocznie „robić szkołę". Dlatego też uważam wydanie (niedrukowane) wykładów ustrojowych Balzera za rzecz nie tylko bardzo wskazaną, ale nawet za konieczną. *J. Adamus.*

Fischer Adam: Etnografia dawnych Prusów. Gdynia 1937, str. IV i 53. Odbitka z I tomu Dziejów Prus Wschodnich.

Dzieje Prus Wschodnich t. I., wydawane przez Instytut Bałtycki, mieszczą jako ostatnią (9) część pracę wymienioną w tytule. Autor oparł się na obfitej, ale nie zawsze krytycznej, nowszej i dawniejszej literaturze przedmiotu. Zwracamy uwagę na krótką, ale treściwą tę pracę, bo interesuje ona historyka społeczno-gospodarczego, ponieważ treść I-go jej rozdziału, poświęconego kulturze materialnej i rozdz. III-ego, traktującego o kulturze społecznej, należą do historii społeczno-gospodarczej. Obszerniej a w niektórych punktach i gruntowniej omówił

wiele poruszonych tu problemów prof. H. Łowmiański w drugiej części tego tomu (Prusy Pogańskie). *Fr. B.*

Grodecki Roman: Do genezy artykułu „o wypowiedzeniu posłuszeństwa", nowe spostrzeżenia. (Przegląd współczesny, R. 16, 1937, nr 5 (181), str. 41—61).

Stan badań nad artykułem de non praestanda oboedientia jest taki, że w r. 1882 napisał o tym wspaniałą rozprawę Szujski, a potem z górą pół wieku nikt do tego zagadnienia nie wracał, lecz od paru lat zaznacza się wzmożone zainteresowanie prawem oporu. Od Zjazdu Międzynarodowego Historyków pięciu autorów zajmowało się tym i nawet można wyróżnić wśród nich dwie grupy.

Jedna grupa idzie stopniowo od tezy Szujskiego, który nie dostrzegł żadnych poprzedników w Polsce dla artykułu d. n. p. o., jak tylko przywilej mielnicki r. 1501. Divéky wiąże ten przywilej z wpływami węgierskimi, ale Skwarczyński dostrzega poprzedników w dokumentach w. XIV i XV, a Grodecki w omawianej rozprawie cofa się aż do dokumentów z drugiej połowy w. XIII. Szujski pod koniec życia chciał stworzyć optymistyczną koncepcję dziejów Polski na podłożu założeń monarchicznych i stworzył szereg „teoryj": teorię wadliwej formy, teorię młodszości cywilizacyjnej, teorię przestrzeni, teorię walorów cywilizacyjnych (niepaństwowych) Polski (teorie te są na ogół niezrozumiane, zajmę się ich omówieniem w osobnej pracy). Teoria młodszości cywilizacyjnej Polski opiera się głównie na stwierdzeniu, że Polska przejęła z Zachodu artykuł d. n. p. o. w w. XVI, w czasie gdy instytucja ta na Zachodzie upadała. A zatem ustrój Polski epoki elekcyjnej, pojagiellońskiej był zaimprowizowany (teoria wadliwej formy w miejsce dawniejszej pesymistycznej teorii wadliwego charakteru). Teorie te, o widocznym podkładzie politycznym, zadecydowały o naszych poglądach na genezę artykułu de n. p. o. Wymienieni trzej autorowie godzą się na obcy początek artykułu i cofają jego zaczątki tylko tak daleko wstecz, jak daleko się musi.

Druga grupa badaczy cofa zaczątki artykułu d. n. p. o. radykalnie wstecz aż do początków historii polskiej. Należy tu najpierw podpisany, który w trzech miejscach na razie króciutko motywował tezę o konieczności cofnięcia instytucji do w. XI. Potem ukazała się pośmiertna praca Balzera o państwach Słowiańszczyzny Zachodniej, która bardzo ogólnikowo cofa to aż w czasy słowiańskie.

Prof. Grodecki godzi się z podpisanym na to, iż Kadłubek był zwolennikiem prawa oporu, ale kwestionuje tezę, by pogląd kronikarza odpowiadał już wówczas prawu. Pytanie to stawiałem sobie i bez tego, spróbuję nań odpowiedzieć w osobnej większej pracy. Problem jest trudny, ale mimo to da się bez hipotez rozwiązać. Rozprawa prof Grodeckiego zwraca uwagę na wiele ciekawych rzeczy i posuwa naszą wiedzę o prawie oporu w Polsce znacznie naprzód, chociaż uważam, iż należy pójść jeszcze dalej. *J. Adamus.*

Gross Feliks: Koczownictwo. Studia nad nomadyzmem i nad wpływem tegoż na społeczeństwo, ustrój i prawo. Wyd. Kasy im. Mianowskiego, Warszawa 1936, str. 187.

Zagadnienie nomadyzmu i jego wpływu na instytucje prawne wzbudzało zawsze zainteresowanie. Dowodem na to jest zarówno przytoczony przez autora na wstępie cytat z „Ducha Praw" Montesquieu'go, jak i licznie cytowane w tekście prace o ludach pierwotnych, poświęcające sporo miejsca zagadnieniom organizacji koczowniczego bytu i ustrojowi grupy koczowniczej.

Na tych wyszukanych pracowicie ustępach prac Cunowa, Duveyriera, Howitta, Sieroszewskiego i i. opiera autor w całości swe wywody. Zasługą pracy jest danie po raz pierwszy próby systematyki koczownictwa. Zagadnienie traktowane dotąd ubocznie stawia autor jako główny punkt swych rozważań, szukając typowych jego przejawów w życiu pasterskich i myśliwskich plemion koczowniczych Azji, Afryki i Australii.

W części I pracy zajmuje się autor ogólnie problemem ruchliwości ludzkiej, wędrówek, które dzieli na: 1) procesy migracyjne (przesiedlenie swobodne i przymusowe), 2) podróże, 3) włóczęgostwo, 4) koczownictwo. Ten ostatni punkt w dalszym ciągu już wyłącznie stanowić będzie temat rozważań.

Rozróżnia autor typowe ludy koczownicze, do których zalicza Australczyków, ludy pigmejskie i afrykańskich włóczęgów, oraz seminomadów okresowych, za jakich uważa Kirgizów, Eskimosów, Ostiaków jansejskich, Jakutów i Lopników. Szkoda, że autor, szukając przykładów dla zilustrowania swoich wywodów, ograniczył się do tych kilku ludów, tym bardziej, że jak sam niejednokrotnie przyznaje trudno pod każdym względem uważać je za całkowicie typowe i trudno zarazem nieraz, jak okazuje się w miarę czytania pracy, o stworzenie na podstawie przytaczanych przykładów ogólnie obowiązujących reguł. Choć w zasadzie z teoretycznymi wnioskami autora czytelnik musi się zgodzić, gdyż są logiczne i jasne, razi trochę pewna niezgodność w przykładach, lub ich brak w wypadku, gdy autor, nie znajdując w literaturze opisu danej cechy, np. u Eskimosów, z konieczności musi pominąć w charakterystyce tego ludu jakiś punkt, na podstawie charakterystyki innych ludów uznany za typowy dla koczowników.

Dla pogłębienia pracy i ugruntowania wniosków przydałoby się uwzględnienie szerszej literatury o ludach egzotycznych, zwł. np. nie wyzyskanej przez autora literatury rosyjskiej. Można by co prawda również poprzestać na obranych przez autora przykładowo grupach ludności, ale wtedy należałoby zbadać je na miejscu, gruntowniej i bardziej fachowo, niż to czynili dotychczasowi badacze — podróżnicy. Wtedy autor, rozporządzając zebranym przez siebie i odpowiednio dobranym materiałem, nie obawiałby się wyciągania z niego własnych wniosków i tam, gdzie dziś opiera się wyłącznie na zdaniu innych (np. str. 18/19). Zdaje mi się również, że można by wciągnąć w rozważania

materiał polski — seminomadów okresowych, zamieszkujących nasze góry i pogórza. Umożliwiłoby to stosunkowo łatwe do przeprowadzenia zbadanie w terenie procesu wędrówek, związku ich z zajęciem ludności, warunkami środowiska i wolą jednostek koczujących. Uwzględnić można by wtedy również i polską literaturę, dotyczącą zarówno migracji w przeszłości, jak i dzisiejszych wędrówek naszych karpackich pasterzy (Dobrowolski, Sawicki, Pacewiczowa).

Część II pracy poświęcona jest zagadnieniom przyczyn nomadyzmu i wpływu tychże na zjawiska demograficzne.

W przeprowadzeniu zaznaczonego w układzie rozdziału nie był autor dość konsekwentny, gdyż zagadnienie przyczyny wędrówek poruszane było niejednokrotnie już w części pierwszej pracy. Teraz jednak rozpatruje autor bardziej szczegółowo: 1) wpływ środowiska naturalnego na kształtowanie społeczeństwa pierwotnego i 2) na koczownictwo, 3) wpływ koczownictwa na liczebność i wielkość zespołów oraz na gęstość zaludnienia i w końcu 4) zagadnienia ludnościowe koczownictwa. Podział nie zupełnie jasny, gdyż właściwie rozdział 4, poświęcony zagadnieniu rozrodczości grupy koczowniczej w związku z ilością środków utrzymania, jakie ta grupa posiada — powinien był znaleźć się w obrębie rozdziału 3-go, który przecież mówi o liczebności grup koczujących. Stwierdza autor, że regułą jest u ludów koczowniczych istnienie małych grup ludności na dużych obszarach. Tak jest rzeczywiście u wielu ludów koczowniczych, ale nie u wszystkich. Autor sam wspomina na str. 87 o Pigmejach, których gminy dochodzą czasem do 600 członków. Ciekawe i dla pracy pożyteczne byłoby więc dokładne zbadanie, jakie czynniki wpływają na tworzenie się różnych co do liczebności grup koczowniczych i w jakim stopniu liczebność ta zależna jest od samego faktu prowadzenia życia wędrownego. Być może, że po wykryciu czynników, które wpływ trybu życia na liczebność w niektórych wypadkach neutralizują — dojść moglibyśmy w końcu do bardziej jednolitego obrazu, zgodnego z zasadniczą tezą autora. Nie sposób jednak dla tych wniosków oprzeć się na dotychczasowych wzmiankach w literaturze, trzeba by nowych badań w terenie, pod tym już kątem widzenia poczynionych.

Część III-cią, wpływ nomadyzmu na prawo i ustrój polityczny i społeczny, uważać należy za najlepiej ujętą część pracy, tam zwłaszcza, gdzie autor, streszczając wywody innych na temat ustroju koczowniczych ludów egzotycznych, stara się następnie sam scharakteryzować organizację państwową tych ludów w sposób ciekawy i trafny. Jeśli jednak chodzi o zagadnienie związku koczownictwa z ustrojem społecznym, trudno zdaje mi się określić, co jest przyczyną a co skutkiem i jaką rolę gra w tym wpływ środowiska, które nieraz staje się ogniwem pośrednim między tamtymi dwoma czynnikami. Przykłady nie wyjaśniają dostatecznie zagadnienia, bo przecież regułą, jak zdaje się wynikać z pracy, jest u ludów koczowniczych brak podziału na stany, brak silnej organizacji państw i brak tendencyj kapitalistycznych, podczas gdy już np. u Tuaregów występuje zarówno podział na

stany, jak i silna organizacja państwowa i kapitalizm. I nasuwa się odrazu pytanie, czy takich ludów koczowniczych jak Tuaredzy znaleźć potrafimy jeszcze więcej, czy też są one jedynym od reguły wyjątkiem. A jeśli są wyjątkiem, to dlaczego ? Jakie inne czynniki mogły tu decydować ? Czy nie decydują one także w innych wypadkach ? Czy wobec tego można wiązać zagadnienie ustroju ze sposobem życia ? Czy można również twierdzić, że koczownicy są elementem państwowotwórczym, który, podbijając ludy osiadłe, czyni je zdolnymi do organizacji państwowej ? Czy to pewne, że lud osiadły sam organizacji tej nie potrafiłby stworzyć ? A może on właśnie jest państwowo-twórczym i udziela tej cechy stykającym się z nim koczownikom ?

Słusznie zauważył autor w rozdziale IV-tym, wbrew częstym poglądom dawniejszych badaczy, że nie można od trybu życia uzależniać zagadnienia form rodzinnych Rozdział V-ty o prawie własności u koczowników przynosi szereg ciekawych wzmianek o prawie własności na ziemi i rzeczach ruchomych. Przykłady można by tutaj mnożyć w nieskończoność.

Kończy pracę rozdział o ograniczaniu przyrostu ludności, ciekawy dla wytłumaczenia przyjętej przez autora zasady życia koczowników w małych grupach.

Praca poprzedzona jest wstępem prof. Malinowskiego, doskonałego znawcy kultury ludów egzotycznych, który podkreśla zalety pracy, radząc przetłumaczenie jej na język angielski, a autorowi życząc kontynuowania badań socjologicznych w terenie, wśród ludów egzotycznych, co, jak stwierdziliśmy już parokrotnie, mogłoby niewątpliwie wpłynąć na pogłębienie pracy. *A. Kutrzebianka.*

Honik Z.: Urząd podwojewodziego w Wielkiem Księstwie Litewskiem. (Wydawnictwo T-wa pomocy naukowej im. E. E. Wróblewskich). Wilno 1935, str. 39.

Rozprawa powyższa według zapowiedzi autora stanowi studium wstępne do większej pracy pt. „Jurysdykcja nad Żydami litewskimi w czasach dawnej Rzeczypospolitej". Temu też prawdopodobnie należy przypisać charakter pracy, będącej właściwie raczej szkicem z zakresu sądownictwa nad Żydami na Litwie, niż wyczerpującą rozprawą naukową. Zastanawiając się nad instytucją „podwojewodziego" w W. Ks. Litewskim, autor omówił krytycznie dotychczasowe poglądy naukowe na tę kwestię, dochodząc do wniosku, że nie są one dostatecznie ugruntowane w przekazach źródłowych. Odrzucając błędne opinie swych poprzedników, autor usiłuje przeciwstawić im inne zaczerpnięte z materiału źródłowego. Uwagi o urzędzie podwojewodziego w W. Ks. Litewskim, jakie podaje Z. Honik, nie wyczerpują jednak całości zagadnienia, ograniczając się przy tym wyłącznie do stosunków panujących w stołecznym Wilnie. Należy więc oczekiwać, że autor uwzględni te kwestie szerzej w zapowiedzianej pracy o sądownictwie nad Żydami na Litwie.

Niezupełnie wiernie odtwarza również Z. Honik stosunki wewnętrzne na Litwie, zwłaszcza w odniesieniu do sądownictwa wojewodów. Nie wiemy np., na czym opiera autor swe twierdzenie, że „sądownictwu wojewody lub starosty, jako namiestnikom w głównych miastach, podlegali kniaziowie i panowie rozległych włości prywatnych, nie wchodzących w skład powiatu". Pogląd ten mija się całkowicie z ogólnie przyjętym w nauce pojęciem exemptów sądowych kniaziów i panów litewskich. *S. W.*

Wojciechowski Stanisław: Spółdzielnie rolnicze. Poznań, Księg. św. Wojciecha, 1936, str. 223.

Autor, który w niejednej dziedzinie był budowniczym Polski niepodległej a działalność swą rozwinął najwybitniej jako pionier polskiej spółdzielczości spożywców, — od szeregu lat w pracy naukowej najszerzej uwzględnia zagadnienia drugiego wielkiego działu ruchu spółdzielczego, to jest dotyczące spółdzielni rolniczych.

Wzbogacił on w r. 1936-ym polską literaturę spółdzielczą nową cenną książką, obejmującą zbiór zagadnień, poruszanych w jego dotychczasowych pracach o spółdzielczości rolniczej.

Książka, wydana przez księgarnię Św. Wojciecha w Poznaniu (220 stron małej szesnastki) — pod głównym tytułem „Spółdzielnie rolnicze" ma charakterystyczne uzupełnienie: „Jakie być mogą i powinny w Polsce według wzorów zagranicznych". To uzupełnienie, wraz ze wstępem, ujętym w pięć krótkich zdań, wyjaśnia dobitnie cel książki. Celem tym jest dostarczenie wzorów do reformowania zarówno ustawodawstwa jak i praktyki rolniczego ruchu spółdzielczego w Polsce.

Cała treść wskazuje przykładowe potrzeby i możliwości tej reformy. Na treść tę składają się rozdziały:

1. Główne cechy spółdzielni rolników.
2. Organizacja zaopatrzenia rolników.
3. Organizacja sprzedaży produktów.
4. Spółdzielnie zbożowe.
5. Spółdzielnie mleczarskie.
6. Spólna sprzedaż żywego inwentarza.
7. Spółdzielcze rzeźnie.
8. Spółdzielnie jajczarskie.
9. Sprzedaż jarzyn i owoców.
10. Dwie wzorowe organizacje.

Spis rozdziałów wskazuje dobitnie nacisk położony na omówienie spółdzielczej organizacji zbytu produktów rolnych.

Przed daniem szczegółowych obrazów w dziedzinie zaopatrzenia rolników i zbytu produktów podnosi autor w rozdziale pierwszym kilka zasadniczych zagadnień, mających szczególne znaczenie ze względu na stosunki gospodarcze w Polsce.

Pierwsze z tych zagadnień stanowi zależność bezpośrednia kapi-

tału udziałowego w spółdzielniach od ceny i warunków kredytu inwestycyjnego, dostępnego dla drobnych rolników. Pośrednio wiąże się to ze stopniem kapitalizacji u szerokich warstw i organizacją kredytu. Na tej podstawie w Danii możliwe są liczne wielkie spółdzielnie, zakładane bez kapitałów udziałowych. W Polsce jest to prawie niemożliwe i prowadzi do uznania stefczykowskiego hasła: Bez oszczędności szerokich warstw zorganizowanej spółdzielczo nie może być zdrowego ruchu spółdzielczo-rolniczego. Wojciechowski zajmuje podobne stanowisko, czyniąc uwagę, że w wielu krajach pierwszym warunkiem podniesienia rolnictwa jest ułatwienie dopływu kapitału na wieś, dodając: „zwłaszcza tam, gdzie państwowe kasy oszczędności spowodowały ruch wolnych kapitałów w odwrotnym kierunku". Cytuje przy tym aforyzm Luzzattiego o publicznych i spółdzielczych kasach oszczędności.

W dalszym ciągu rozdziału pierwszego, po podkreśleniu właściwości wspólnych spółdzielni rolników ze spółdzielniami spożywców, skupiającymi przede wszystkim zarobkujących, — wymienione są szczególne właściwości organizacyjne spółdzielni rolniczych:

1) bezpłatna praca zarządów i organów kontrolnych i doradczych z wyjątkiem czynności ściśle technicznych,

2) tworzenie federacji regionalnych, stanowiących łącznik między spółdzielniami a odległymi rynkami,

3) równouprawnienie spółdzielni pod względem ilości głosów w organach instytucji nadrzędnych.

Pierwsza z tych właściwości była bardzo mocno podkreślana przez Stefczyka i odegrała bardzo wielką rolę w polskiej spółdzielczości rolniczej, przyczyniwszy się w znacznej mierze do umożliwienia większości spółdzielni przetrwania okresów dewaluacji i depresji gospodarczej. Druga i trzecia właściwość nie znalazły zastosowania w obecnej organizacji polskiego ruchu spółdzielczo-rolniczego.

W rozdziale drugim, poświęconym zagadnieniom organizacji zaopatrzenia rolników, znajduje się również szereg szczegółów bardzo cennych w odniesieniu do ruchu polskiego. W obrazie ścisłego związku, istniejącego między zawodowo-rolniczymi i spółdzielczymi organizacjami rolników we Francji i Belgii, charakterystyczne jest ograniczanie pracy spółdzielni do członków syndykatów rolniczych we Francji oraz brak umownych sankcyj handlowych w gildiach belgijskich, natomiast stosowanie w nich statutowych kar organizacyjnych, np. za nieobecność na zebraniach. Główną więź między członkami gildii stanowi jedność zasad religijnych, stosowanych do organizacji społeczno-gospodarczej, oraz powiatowe związki, będące podstawą organizacji centralnej.

W Danii rozpoczęto szersze rozpowszechnienie spółdzielczych metod pracy wśród rolników od spółdzielni spożywczo-rolniczych i w nich zastosowano umowy, dotyczące wyłączności nabywania przez członków w spółdzielniach, oraz kary umowne za złamanie tej wyłączności.

Rozdział trzeci zawiera podane przykładowo podstawowe wytyczne organizacji zbytu produktów rolnych. Wskazuje zasady orga-

nizacji dwu- względnie trzystopniowej, podnosi znaczenie umów długoterminowych, zobowiązujących członków do dostarczania produktów, omawia system wspólnej puli, oraz konieczność standaryzowania produktów przez spółdzielnie.

W zakończeniu tego rozdziału znajduje się nadzwyczaj interesująca informacja z amerykańskiego ustawodawstwa spółdzielczego, które wymaga, aby „grupa rolników, zamierzająca zorganizować spółdzielnię, skomunikowała się z dziekanem wydziału rolniczego najbliższego uniwersytetu, który poinformuje, czy badanie warunków sprzedaży odnośnych produktów wskazuje na możliwość powodzenia projektowanej organizacji". Autor dodaje: „W Europie tak praktycznie nastawionych uczelni niema". — O tak nastawionej uczelni dla ruchu spółdzielczego myślał Stefczyk, inicjując „Główny", względnie „Naukowy" „Związek Polskich Spółdzielni" ściśle związany ze Spółdzielczym Instytutem Naukowym, jednak myśl Stefczyka została odrzucona przez większość przedstawicieli ruchu, a w dziesięć lat później znowelizowana polska ustawa o spółdzielniach w roku 1934-ym przydzieliła tę naukową funkcję wydawania zaświadczeń o celowości spółdzielni przewodniczącemu państwowej Rady Spółdzielczej. W praktyce zaś czynność tę wykonują związki rewizyjne. Zaświadczenia te, mając jednak nie charakter opinii fachowej, lecz obowiązującego zarządzenia, z natury rzeczy bywają czasem krępowane względami pozagospodarczymi.

W dalszych rozdziałach daje Wojciechowski szczegółowy przegląd metod pracy spółdzielni, prowadzących zbyt produktów z różnych dziedzin gospodarstwa rolnego. W przeglądzie tym z opisem powiązane są główne zasady pracy w danej dziedzinie.

Ostatni rozdział zawiera przykładowy opis dwu organizacji amerykańskich: jednej wielkiej „scentralizowanej" spółdzielni producentów ziemniaków i warzyw w Wirginii i drugiej zdecentralizowanej federacji cytryn i pomarańcz w Kalifornii. „Scentralizowana" spółdzielnia w Wirginii na 2500 członków ma 53 obwody, przeciętnie więc w każdym niespełna po 50-ciu członków, a każdy obwód ma zarząd lokalny i przedstawiciela w zarządzie głównym. Każdy głos członka może więc z łatwością znaleźć pełną reprezentację. W federacji kalifornijskiej na 12.500 członków jest 213 spółdzielni, to jest do jednej należy około 60-ciu, a na 213 spółdzielni są 23 federacje, obejmujące po kilka lub kilkanaście spółdzielni, a skupione w jednej federacji centralnej. Faktycznie więc w obu organizacjach jest daleko posunięta decentralizacja organizacji pracy, połączona ze ścisłą centralizacją obrotu towarowego. Przykłady te mogą być bardzo cenne dla organizowanych obecnie w Polsce prób spółdzielczego zbytu produktów rolnych.

Trudności zastosowania w Polsce przykładów zagranicznych są liczne. Najpoważniejsze z nich tkwią w samym charakterze obrotu rolniczego. Widzi je dobrze Wojciechowski, wskazując, że spółdzielnie zaopatrujące rolników i spółdzielnie zbytu znajdują łatwe poparcie

u rolników tam, gdzie mają oni mniej więcej stałe (obliczalne) zapotrzebowania gospodarcze oraz ilości towaru do zbytu na odległe rynki, a przy tym towar chociaż w pewnych partiach jednorodny, dający się standaryzować. W tych warunkach spółdzielnie tym łatwiej powstają i tym mocniej przywiązują do siebie członków, im gorsza jest koniunktura handlowa dla rolnictwa, gdyż wówczas członkowie szukają spółdzielni, a w dalszej konsekwencji spółdzielnie szukają hurtowni. Natomiast „w krajach, gdzie gospodarstwa w dużym stopniu nastawione są na samozaopatrywanie się i nieznaczny nadmiar produktów, znajduje zbyt w sąsiednich miastach — rolnicy utrzymują stosunki z detalistami albo spożywcami w dnie targowe, łatwo orientują się, co najlepiej opłaca się i według tego nastawiają produkcję. Przypadkowość i różnorodność produktów przywożonych na rynek w niewielkich ilościach nie daje podstawy do zastosowania lepszego systemu sprzedaży". Jest to typowy obraz stosunków handlowych w znacznej części Polski. W tych warunkach nieliczne zainteresowane w danym dziale jednostki organizują spółdzielnie, które tworzą się i rozwijają w czasie dobrej koniunktury, a kurczą się organizacyjnie w czasie dekoniunktury. Są to spółdzielnie koniunkturalne, przeważnie poszukujące członków.

W takich warunkach, w jakich pracuje nasza spółdzielczość towarowa, wiązanie członków ze spółdzielnią umowami, zawierającymi sankcje handlowe, jest bardzo trudne, względnie mało skuteczne. Stosowanie zobowiązań popartych sankcjami jest tym trudniejsze, że w wieloletnim rozwoju handlu spółdzielni i kółek rolniczych zaniedbano zupełnie czynienia nawet jakichkolwiek prób zastosowania zobowiązań, wiążących członków pod względem handlowym, gdy natomiast np. w Danii sankcje zastosowano od początku rozwoju ruchu, rozpoczynając w dziedzinie stosunkowo łatwiejszej, rolniczo-spożywczej.

Wśród różnego rodzaju sankcji zabezpieczających stałość obrotów członków ze spółdzielniami a spółdzielni z centralami na pierwszym miejscu należy postawić sankcje moralne, to jest ustalone wśród znacznej większości członków, względnie (odnośnie do obrotów hurtowych) wśród kierowników spółdzielni, — opinie w sprawie obrotów członków ze spółdzielnią, a spółdzielni z centralą.

Sankcje moralne mogą wystarczać same przez się, bez opierania na nich dalszych sankcji handlowych, jak to ma miejsce w Boerenbondzie belgijskim, natomiast wszelkie sankcje organizacyjne lub handlowe muszą opierać się na sankcjach moralnych, gdyż bez nich pozostaną bezskuteczne. W polskim ruchu spółdzielczo-rolniczym rozważenie sposobów zwiększenia sankcji moralnych, dotyczących stałości obrotu spółdzielczego, ma ogromne znaczenie dla rozwoju całego ruchu. Sposobów tych szukać należy:

1) w ogólnej działalności dotyczącej kształcenia i wychowania spółdzielczego,

2) w odpowiednim nastawieniu metod pracy kontrolnej i rewizyjnej,

3) w zorganizowaniu stałej współpracy zawodowych i spółdzielczych organizacji rolniczych, zwłaszcza na stopniu powiatowym,

4) w wybitnym zdecentralizowaniu organizacyjnej, nadzorczej i wychowawczej pracy organizacji zawodowych i spółdzielczych, a większym scentralizowaniu spółdzielczego obrotu towarowego.

Pierwszym krokiem w dążeniu w tym kierunku może stać się dobrze postawiona praca sekcji spółdzielczych przy okręgowych towarzystwach rolniczych, zorganizowanych z udziałem wszystkich spółdzielni w okręgu.

W kształceniu ogólnym należy dążyć usilnie do wyrobienia wśród członków, a zwłaszcza kierowników spółdzielni, poglądu na rolę spółdzielni wobec członków, a centrali wobec spółdzielni, jako instytucji nie przynoszącej doraźnych korzyści, lecz zapewniającej stałość obrotów i dochodów, a zabezpieczającej przed stratami.

Są to najogólniejsze nauki, jakie z książki Wojciechowskiego można wyciągnąć dla polskiego ruchu spółdzielczego. Książka sama pomija jakiekolwiek wskazania, będąc przede wszystkim analizą opisową z syntetyzowaniem tylko poszczególnych zagadnień a podsuwa tylko przykładowo wnioski praktyczne bez ich wypowiadania.

Ogólna jej tendencja jest ta sama, co wskazówka docenta dra Tadeusza Kłapkowskiego, dana w książce „Spółdzielczość w rolnictwie polskiem", wyrażająca potrzebę zwrócenia uwagi polskiego ruchu spółdzielczego na doświadczenia Europy zachodniej i Ameryki, a mniejsze wzorowanie się na Niemczech. Pierwszy zwrócił na to uwagę Wojciechowski już w swych pracach wcześniejszych. Polska nauka spółdzielczości patrzy już na ogół dalej na zachód, w praktyce jednak jeszcze tego nie widać.

Książka Wojciechowskiego może wszystkim polskim praktykom spółdzielczym oddać bardzo cenne usługi w rozważaniu szeregu problemów, nasuwających się do rozwiązania. *K. Weydlich.*

Dolenc Metod: Pravna zgodovina za slovensko ozemlje. Sostavni Očrt. Ljubljana, Akademska Založba, 1935. Str. XV+559.

Historia prawa słoweńskiego, napisana przez M. Dolenca, profesora Uniwersytetu w Lublanie, już zewnętrznym swoim wyglądem wzbudza podobne zaufanie, jak Historia Słoweńców prof. M. Kosa (patrz wyżej str. 294), na której opiera się pod względem historii politycznej i kulturalnej wieków średnich Prof. D. ma za sobą ćwierć wieku solidnej pracy nad przeszłością prawną swojej ojczyzny, toteż dał książkę bardzo pożyteczną. Historia prawna Słoweńców jest w mniejszym stopniu narodową niż książka prof. Kosa. Zaledwie w pierwszej połowie średnich wieków mamy do czynienia ze śladami prawa rodzimego, albowiem już wtedy przytłacza je prawo niemieckie, w drugiej połowie średniowiecza mimo większej obfitości źródeł ślady te są już bardzo nikłe. Większą część książki wypełnia historia prawa czasów nowożytnych; jest to historia lokalnego prawa niemieckiego (austriackiego). *Fr. B.*

Winkler Arnold: Die Entstehung des „Kommunistischen Manifestes". Eine Untersuchung, Kritik und Klärung. (Arbeiten des Wirtschaftsgeschichtlichen Institutes der Hochschule für Welthandel in Wien). Wien 1936, str. 271.

Praca Winklera zasługuje na miano rewelacji naukowej i politycznej, zresztą została widocznie w tym sensie napisana. Usiłuje ona wykazać, że „Manifest Komunistyczny" Marxa i Engelsa z r. 1848 jest w swej treści i formie zależny od dzieła Lorenza Steina „Der Sozialismus und Kommunismus des heutigen Frankreichs". Tezę swoją posuwa autor tak daleko, iż twierdzi, że „Manifest Komunistyczny" w ogóle nie byłby ujrzał światła dziennego, gdyby nie dzieło Steina, którego zdania i sądy zapełniły zawartość „Manifestu". Nawet główne dzieło Marxa „Kapitał" urosło — zdaniem Winklera — na podstawie dzieła Steina. A z tym i wszystkie podstawowe twierdzenia socjalizmu naukowego, cała istota ruchu socjalistycznego i walki klasowej, a nade wszystko komunizmu, to nieprawe dziecko Steina, to płód jakiejś płodnej w następstwa fatalnej pomyłki historycznej Stein bowiem — zdaniem Winklera — pierwszy, jeszcze przed Marxem i Engelsem, naukowo zbadał socjalizm i komunizm, zrozumiał tychże błędną i zbrodniczą rolę, a Marx i Engels, uczniowie Steina, nie dość głęboko pojęli głębię dociekań Steina. Na tym niezrozumieniu Steina przez Marxa i Engelsa ma polegać — według Winklera — pomyłka historyczna socjalizmu rewolucyjnego i walk klasowych XIX i XX wieku. Winklerowi bowiem chodzi nie tylko o prawdę naukową, o wyświetlenie genezy głośnego „Manifestu", ale także o rzecz całkiem aktualną i polityczną. Oto ostatnie zdanie książki Winklera „Das Aufhetzen der Massen zum Klassenkampf verliert seinen Sinn durch die Erkenntnis der Entstehung des „Kommunistischen Manifestes" ".

Autor dobrze zdaje sobie sprawę z roli zarówno naukowej, jak i aktualnej, jaką ma odegrać jego praca. Już w krótkiej przedmowie pisze, że to wszystko, co dotąd pisano o „Manifeście", jest błędne. Dopiero jego badania wykryły genezę i prawdziwą wartość historyczną „Manifestu". Dlatego też książce swej dał podtytuł „eine Klärung", to znaczy wyjaśnienie tego, co dotąd przez przeciąg blisko 90 lat było mylnie rozumiane przez całą naukę.

Rozdział pierwszy („Lorenz Stein und sein Buch. Der Sozialismus und Kommunismus des heutigen Frankreichs", str. 1—55) zajmuje się osobą i dziełem tego, który miał być duchowym mistrzem Marxa i Engelsa. — Lorenz Stein, ur. w r. 1815 w prowincji Schleswig, po promocji na doktora praw wyjechał w roku 1841 do Paryża i tam przebywał do roku 1843. Później jako docent i profesor nadzwyczajny uniwersytetu w Kiel brał udział w akcji politycznej, skierowanej przeciw Danii, aż wreszcie skompromitowany politycznie wobec władzy duńskiej musiał opuścić katedrę i rodzinne strony. Po kilkuletniej wędrówce po Niemczech osiadł we Wiedniu, gdzie

przez kilkadziesiąt lat aż do śmierci (1855—1890) zajmował katedrę na wydziale prawniczym. W roku 1842, w czasie pobytu w Paryżu, wydał w Lipsku swą książkę o socjalizmie i komunizmie we Francji. W r. 1848 wyszło drugie wydanie tegoż dzieła, rozszerzone, w dwóch tomach, a w roku 1850 trzecie w trzech tomach i pod nowym tytułem: „Geschichte der sozialen Bewegung in Frankreich von 1789 bis auf unsere Tage". Pierwsze, a częściowo też i drugie wydanie jest tematem książki Winklera.

Na pięćdziesięciu blisko stronicach podaje autor dokładny rozbiór dzieła Steina. W szczególności podkreśla te wszystkie myśli i zdania, które zestawi później z treścią „Manifestu Komunistycznego" Dokładnie przedstawia stosunek Steina do socjalizmu i komunizmu na podstawie licznych cytat. Stara się niejako przygotować cały materiał dowodowy, który później skonfrontuje z twierdzeniami Marxa i Engelsa.

W drugim rozdziale („Das Manifest der Kommunistischen Partei", str. 55—86) rozpatruje układ i treść Manifestu, w trzecim (str. 86—93) odtwarza sąd Marxa i Engelsa o Steinie (gdyż nie zdołał u Steina odnaleźć jakichkolwiek wypowiedzeń się o twórcach socjalizmu naukowego), w czwartym zaś (str. 93—118) przedstawia dotychczasowe badania rozmaitych pisarzy o wpływie Steina na Marxa.

Rozdział piąty („Das Manifest der Kommunistischen Partei" und Steins Buch „Der Sozialismus und Kommunismus des heutigen Frankreichs", str. 118—235) jest główną częścią pracy. Autor szczegółowo poddaje badaniu zdania i myśli, zawarte w „Manifeście", starając się wykazać ich związek ze zdaniami i myślami Steina. Oczywiście nie można podać tu całego materiału dowodowego, mającego świadczyć o naśladownictwie, popełnionym przez Marxa i Engelsa. Dla przykładu podamy tu typowe dla argumentacji autora wywody. Autor niemal każdy ustęp „Manifestu Komunistycznego" umie powiązać z dziełem Steina, a nawet sam tytuł „Das Kommunistische Manifest" uważa za zwykłe naśladownictwo. Otóż Stein przy tłumaczeniu tytułu książki Cabeta „Credo Communiste" na niemieckie używa obok „Glaubensbekenntnis" również słowa „Manifest". Winkler twierdzi, że Stein wynalazł wyraz „Manifest", który przejął od niego Marx, co ma być nieodpartym dowodem zależności Marxa od Steina. Tymczasem dobrze jest wiadomym, że wyrazu „manifest" dość często wówczas używały rozmaite stowarzyszenia rewolucyjne i demokratyczne, zarówno przed Marxem, jak i przed Steinem (choćby np „Manifest Towarzystwa Demokratycznego").

Pierwszy wiersz Manifestu: „Ein Gespenst geht um in Europa — das Gespenst des Kommunismus" zestawia autor ze zdaniem u Steina: „Es geht eine gewaltige Bewegung durch unsre Zeit", znajdując w innym miejscu: „der Kommunismus, ein finstres drohendes Gespenst". W ten sposób Winkler twierdzi, że tytuł i pierwsze zdanie Manifestu to zwyczajna kradzież myśli i słowa, zaznaczając, że słowo „Gespenst" powinien był Marx wziąć w cudzysłów. Ale „Marx erfüllt

diese Pflicht nicht und rief dadurch den Glauben hervor, dass er selbst der Schöpfer des so ausgezeichnet klingenden Wortes sei". Winkler nie dba o to, że „Gespenst" komunizmu to u Steina groźne, ponure widmo, grożące światu i kulturze zagładą, a u Marxa widmo to oznacza wkroczenie w historię nowej klasy, która wywalczy światu nowy, lepszy ustrój.

Plagiat marxowski widzi dalej Winkler w układzie „Manifestu", w kolejności rozdziałów. Użycie terminu „Gesellschaft" ma również być dowodem naśladownictwa. Terminu „Klassenkampf" wprawdzie nie znalazł Winkler u Steina, ale za to — jak dowodzi — u Steina parokrotnie znajduje się wyraz „Klasse" obok wyrazu „Kampf". Myśl Marxa: „Die Kommunisten haben keine von den Interessen des ganzen Proletariats getrennten Interessen" wiąże autor ze zdaniem Steina: „Der Kommunismus ist nur im Proletariate möglich". Na podstawie takich i tym podobnych zewnętrznych podobieństw dźwiękowo-wyrazowych buduje Winkler dowód o plagiacie, popełnionym rzekomo przez Marxa („Der Hergang dieser Entstehung ist nicht einmal „Anleihe" ").

A więc zależność Marxa od Steina rozciąga się, według Winklera, bardzo szeroko. Przede wszystkim więc mamy tu do czynienia z podobieństwem myśli i ujęcia całości zagadnienia, dalej z przejęciem konstrukcji i układu, a wreszcie nawet z przepisaniem odpowiednich terminów i zwrotów przez Marxa z książki Steina. To, że Stein prowadzi do całkowicie przeciwnych konkluzyj, niż Marx, że tendencje obu są sprzeczne, nie stanowi dla Winklera kłopotu: „Stein verstand den Kommunismus und gewann daraus das Recht, ihn zu bekämpfen. Das war, bevor Marx und Engels das Wesen des Kommunismus zu erkennen imstande waren. ... Marx und Engels waren die Nachfahren des grösseren Denkers Lorenz Stein" (str. 269). Dlaczego jednak „Manifest Komunistyczny" wzywa do walki klasowej proletariatu? Winkler ma i na to odpowiedź. Obu, Marxa i Engelsa, ocenia jako niezdolnych do zrozumienia dzieła Steina („urteilsunfähig"). „Marx und Engels haben skrupellos die Steinschen Sätze als Waffe in der dem ursprünglichen Zweck entgegengesetzten Richtung verwendet. Dass sie nachher mit ihrem Manifeste berühmt wurden, verdankten sie also nur der Tatsache, dass die Herkunft ihrer Sätze so lange unbekannt blieb" (str. 270). „Marx und Engels haben endlich die Massen zum Klassenkampf aufgerufen mit Hilfe von Gedanken, die ursprünglich, einer fremden Darstellung dienend, gerade das Gegenteil erreichen wollten. Marx und Engels haben diese Gedanken zum Wesen ihrer kommunistischen Beweisführung, Marx insbesondere hat sie zum Keim seines Hauptwerkes „Das Kapital" gemacht. Und so ist der marxistische Klassenkampf entstanden aus dem Unrecht..." (str. 271). Zdania te stanowią nie tylko konkluzję pracy Winklera, ale też świadczą o jej aktualnej tendencji politycznej.

Stosunek Marxa do Steina był już poruszany niejednokrotnie, począwszy od artykułu socjalisty rosyjskiego Piotra Struwego, umie-

szczonego w roku 1896 w „Die Neue Zeit". Jedni twierdzili, że dzieło Steina miało wpływ na Marxa, ale wpływ ten oceniali jako bardzo słaby. Franciszek Mehring, a częściowo i Masaryk, w ogóle odrzucali możliwość zależności Marxa i Engelsa od Steina. Jeszcze najbliżej myśli Winklera stał Paul Vogel. Ale nikt nie dochodził do takich wniosków, jak Winkler. Winkler też do swych poprzedników w danym problemie odnosi się bardzo wyniośle, nie wyłączając nawet takich autorów, jak Below i Oppenheimer. Nawet Paul Vogel nie znalazł u niego uznania; być może chodziło mu o to, by „odkrycie" zależności Marxa od Steina nie zostało przypisane komu innemu.

Bezwarunkowo niejakie cechy wspólne u Steina i u Marxa można ustalić, ale dotyczą one „wyrazowo-dźwiękowego" podobieństwa, a nie najistotniejszych podstaw ekonomicznych i ideologicznych obu autorów. Należy na koniec pamiętać i o tym, że Marx i Engels w „Manifeście Komunistycznym" w rozdziale „Sozialistische und kommunistische Literatur" nic nie wspominają o dziele Steina, mimo że wyczerpująco omówili tę literaturę i nie zacierali bynajmniej śladów wpływów innych autorów na swój „Manifest".

Adam Lutman.

Bystroń Jan St.: Kultura ludowa. Warszawa, „Nasza Księgarnia", 1936, s. 462. 8°.

Kaczanowski M.: Dzieje oszczędności w Polsce. Warszawa 1934, s. 52.

Kaczmarczyk Zdzisław: Immunitet sądowy i jurysdykcja poimmunitetowa w dobrach Kościoła w Polsce do końca XIV wieku. Poznań 1936, s. 2 nlb. + 402 + mapa. 8°. (Pozn. Tow. Przyj. Nauk. Prace Komisji Historycznej, t. IX, zesz. 2).

Kasa Spółdzielcza w Sochaczewie, 1901—1935. 35 lat istnienia i działalności. Sochaczew, Kasa Spółdzielcza, 1936, s. 96.

Kotuła Stefan: U istotnych źródeł kryzysu. Perspektywy dalszego rozwoju społeczeństw świata w świetle socjalizmu naukowego. Studjum socjologiczne w zarysie. Sosnowiec 1936, s. 45. 8°.

Krauźlis Maciej: Ruch spółdzielczy w Państwie Litewskim. Wilno, Zakł. Ekon. Roln. Uniw. S. B., 1936, s. 114. (rozdz. III traktuje o powstaniu i rozwoju ruchu spółdzielczego na Litwie).

Krzyżanowski Józef: Proces Janosika. Warszawa 1936, s. 40. (Odb. z Przeglądu Współcz. nr 170—171).

Kutrzeba Stanisław: Zasięg ortylowy Sądu najwyższego prawa niemieckiego na zamku Krakowskim. Lwów 1936, s. 8. (Odb. z Collectanea Theologica, XVII, 1936, f. 1).

Matuszewski Józef: Immunitet ekonomiczny w dobrach Kościoła w Polsce do roku 1381. Poznań, Pozn. Tow. Przyj. Nauk, 1936, s. 602.

Pszczółkowski Stanisław: Zarys ekonomji. Warszawa, Sgł. Dom Książki Polskiej, 1936, s. 523.

Rafacz Józef: Dawne prawo sądowe polskie w zarysie. Warszawa 1936, s. XIII+468. 8°.

Targowski Zdzisław: Rada Spółdzielcza 1921—1936. Warszawa, Spólnota Pracy, 1936, s. 100.

Taubenschlag Rafał: Egipskie kontrakty w greckich papyrusach. (Księga Pam. ku czci L. Pinińskiego, t. II. Lwów 1936, s. 279—288).

Thugutt Stanisław: Romuald Mielczarski — spółdzielca, patrjota, człowiek. Warszawa, „Społem", 1936, s. 32.

Thugutt Stanisław: XXV lat w pracy i walce. Krótka historja Związku „Społem". Warszawa, „Społem", 1936, s. 40.

Wojciechowski Zygmunt: Powstanie szlachectwa i zagadnienie feudalizmu w Polsce w wiekach średnich. Kraków 1936, s. 6. (Odb. z Sprawozdań P. A. Um., t. 41).

Wóycicki Aleksander ks.: Praca społeczna w parafii. Szkic historyczno-społeczny. Poznań, Naczelny Inst. Akcji Katol., 1937, s. 199. (Książnica Akcji Katolickiej, Nr 25).

Wójtowicz Ryszard M.: Społeczna praca ludowa w czasie wojny. Pamiętnik instruktora opieki nad wygnańcami Centr. Komitetu Obywatel., pisany na tułaczce w Rosji w latach 1915—1918. Warszawa 1936, s. 178.

Volkov N. N.: Skopčestvo i sterilizacija. Istoričeskij očerk. Moskva, Izd. Akad. nauk v Leningradě, 1937, s. 134.

Browe P.: Zur Geschichte der Entmannung. Eine religions- und rechtsgeschichtliche Studie. Breslau, Müller u. Seiffert, 1936, s. 125.

Bruford H. W.: Die gesellschaftlichen Grundlagen der Goethezeit. Weimar, Böhlau, 1936, s. X+354. 8°. (Literatur und Leben, Bd. 9).

Ekkehart Winfried (pseud.): Rasse und Geschichte. Grundzüge einer rassewertenden Geschichtsbetrachtung von der Urzeit bis zur Gegenwart. Bochum, Kamp, 1936, s. 191.

Gauger Hildegard: Persönlicher Besitz als Grundlage von Führertum und Verantwortungsbewusstsein in England. Heidelberg, Winter, 1936, s. 72. 8°. (Anglist. Forschungen, H. 82).

Heck Philipp: Blut und Stand im altsächsischen Rechte und im Sachsenspiegel. Tübingen, J. C. B. Mohr, 1935, s. 140.

Heck Ph: Untersuchungen zur altsächsischen Standesgliederung, insbes. über die ständische Bedeutung des Handgemals. Stuttgart, Kohlhammer, 1936, s. XIII+194. (Arbeiten zur deut. Rechts- u. Verfassungsgesch., H. XI).

Hesse Albert: Grundriss der politischen Ökonomie. I. Band: Deutsches Wirtschaftsleben. II. Band: Volkswirtschaftslehre. IV. Band: Statistik. Jena, G. Fischer, 1934—1936, s. VIII+264; VIII+298 i VII+213. 8°.

Jastrow J.: Der Ursprung des Strafrechts aus dem Stande der Unfreien. (Schweiz. Zeitschr. f. Strafrecht, Jg. 50, 1936, s. 23—46).

Krawinkel Hermann: Zur Entstehung des Lehnwesens. Weimar, Böhlau, 1936, s. 31.

v. Leer Johann: Der Untergang des germanischen Landrechts bei den Bayern. (Odal, 1936).

Legras-Herm H.: Grundriss der schweizerischen Rechtsgeschichte. Zürich, Schulthess, 1935, s. 231. 8°.

Lehm G.: Die Entwicklung des deutschen Fahrnispfandrechtes in der neueren Zeit. Dresden, Risse-Verlag, 1935, s. 171. 8°.

Meyer M.: Zur Geschichte des statistischen Unterrichts an den deutschen Universitäten im 19. und 20. Jh. (Beitr. zur deut. Statistik. Zizek-Festgabe. Leipzig 1936, s. 34—160).

Meyer tom Koldenhove: Tausendjährige Erbhöfe im Lande Widukinds. T. 1. Berlin, Reichsnährstand-Verlags-Ges., 1936, s. 148. 8°. (Beiträge zum Bauern-u. Bodenrecht, Bd. 6, 1).

Petersen Asmus: Die fundamentale Standortslehre Johann Heinrich von Thünens, wie sie bisher als Intensitätslehre missverstanden wurde und was sie wirklich besagt. Jena, G. Fischer, 1936, s. VIII+19. 8°.

Planitz H.: Das deutsche Grundpfandrecht. Weimar, Böhlau, 1936, s. 190. 8°. (Forsch. zum deut. Recht, Bd. I, H. 4). (Rozwój historyczny w średniowieczu).

Rennefahrt H.: Grundzüge der bernischen Rechtsgeschichte. IV. Teil. Bern. Stämpfli, 1936, s. X+372. (Abh. z. schweiz. Recht, N. F. H. 114).

Romanowski Bruno: Geschichte und Recht der Hofbesitzergenossenschaften im Gebiet der Freien Stadt Danzig. Ein Beitrag zur Geschichte der Gemeindeentwicklung für d. Gebiet d. früheren Prov. Westpreussen. Würzburg, Mayr, 1936, s. 59.

v. Schelting Alexander: Max Webers Wissenschaftslehre. Das logische Problem der historischen Kulturerkenntnis. Die Grenzen der Soziologie des Wissens. Tübingen, J. C. B. Mohr, 1934, s. VIII+420. 8°. (Zob. rec. O. v. Zwiedineck-Südenhorsta w Jahrb. f. Nationalökon. u. Statistik, Bd. 144, 1936, s. 730—737).

Schiebe H.: Der Wandel des Sozialismus in Deutschland. Greifswald, Universitätsverlag-Ratsbuchhandlung L. Bamberg, 1936, s. 138.

Schubart-Fikentscher Gertrud: Das Eherecht im Brünner Schöffenbuch. Stuttgart, W. Kohlhammer, 1935, s. X+205.

Schweizer Max: Eine ideengeschichtliche Grundlage der Staatengleichheit. Zugleich ein Beitrag zur Geschichte des Natur-, Staats- u. Völkerrechts. Breslau, Marcus, 1936, s. 106. 8°. (Abh. aus dem Staats- u. Verwaltungsrecht, Heft 53).

Silva-Tarouca Amadeo: Wirtschaftsnot und Christentum. Ein praktischer Lösungsversuch. Wien, Rheinhold-Verlag, 1935, s. 348

Stoltenberg Hans L.: Geschichte der deutschen Gruppwissenschaft (Soziologie) mit besonderer Beachtung ihres Wortschatzes. I. Teil: bis zum Anfang des 19. Jahrhunderts. Leipzig, Hans Buske. 1936, s. XV+448.

Teucher E.: Die schweizerische Aufklärung als Wegbereitung der sozialen Emanzipation 1712—1789. Basel, Birkhäuser, 1935, s. 130. 8°.

Thyssen Johannes: Geschichte der Geschichtsphilosophie. Berlin, Junker et Dünnhaupt, 1936, s. 141.

von Ulmenstein: Über Ursprung und Entstehung des Wappenwesens. Weimar, H. Böhlaus Nachf., 1935, s. 74. (Forschungen zum Deutschen Recht, Bd. I, H. 2).

Wagner Friedrich: Geschichte des Sittlichkeitsbegriffes. Bd. III: Sittlichkeitsbegriff in der christlichen Ethik des Mittelalters. Münster, Aschendorff, 1936, s. 380.

Wagner M. B.: Die Säkularisation der Klöster in Passau 1802—1836. München 1936, s. 222.

Besnier Robert: La coutume de Normandie. Histoire externe. Paris, Sirey, 1935, s. 296. 8°.

Catrinoin N: L'origine et le développement du mouvement coopératif en Roumanie. Paris, Presses modernes, 1935, s. 83.

Cuvillier A.: Introduction à la sociologie. Paris, A. Colin, 1936, s. 208. 12°.

Denholm-Young N.: En remontant le passé de l'aristocratie anglaise: le moyen âge. (Annales d'histoire écon. et soc., IX, 1937, s. 257—269).

Lambert J.: Les operae liberti. Contribution à l'histoire des droits du patronat. Paris, Dalloz, 1934, s. 350. 8°.

Le Bras Gabriel: Paul Fournier, sa carrière, son oeuvre, son esprit. (Rev. histor. de droit franç. et étranger, 1936).

Lescure Jean: L'épargne en France 1914—1934. 2. Edition. Paris, Les Editions Domat-Montchrestien, F. Lovition et Cie, 1936, s. 198. 8°.

Liens, Les, de vassalité et les immunités. Bruxelles, Impr. des Travaux publics, 1936, s. 112. 8°. (Odb. z Revue de l'Institut de Sociologie, 1936). Zawiera: Pirenne Jacques: La féodalité en Égypte; Martin Olivier: Les liens de vassalité dans la France médiévale; de Valdeavellano G.: Les liens de vassalité et les immunités en Espagne; Wittek Paul: La féodalité musulmane; Eck A.: La vassalité et les immunités dans la Russia du moyen âge.

Marjolin Robert: L'évolution du syndicalisme aux États-Unis, de Washington à Roosevelt. Paris, F. Alcan, 1936, s. 256.

Monod Victor: Dévalorisation de l'homme. Paris, Alcan, 1935, s. 144. 8°.

Goodfellow Ch.: Roman Citizenship; a Study of its Territorial and Numerical Expansion from the Earliest Times to the Death of Augustus. Bryn Mawr College 1935, s. 124.

Hawkins Richmond L.: Auguste Comte and the United States (1816—1853). London, Oxford Univ. Pr., 1936, s. 147.

House Floyd Nelson: The Development of Sociology. New York and London, Mc Graw-Hill Book Co., 1936, s. VI+456.

Jackson R. M.: The History of Quasicontract in English Law. Cambridge, Univ. Press, 1936, s. XXXII+134.

Lapiere Richard T. and Farnsworth Paul R.: Social Psychology. New York—London, Mc Graw-Hill Book Co., 1936, s. XI+495.

Marvin F. S.: Comte, the Founder of Sociology. London, Chapman et Hill, 1936, s. 216.

Parkinson H.: A Primer of Social Science. London, King, 1937, s. 225.

Roe F. W.: Social Philosophy of Carlyle and Ruskin. New York, Peter Smith, 1936, s. 335.

Röpke Wilhelm: Crises and Cycles. Adapted from the German and Revised by Vera C. Smith. London, William Hodge, 1936, s. XI+224.

Scott George R.: A History of Prostitution: from Antiquity to the Present Day. London, Laurie, 1936, s. 246.

Labadessa Rosario: Storia e dottrina cooperazione. Roma, La Formica, 1936, s. 196.

Trifone Romualdo: Le persone e le classi sociali nella storia del diritto italiano. Lezioni universitarie. 2 ed. amplicto. Napoli, Casa ed. E. Jovene, 1933, s. 483. 8°.

Vaccari Pietro: Dall' unitá romana al particolarismo giuridico del medio evo (Italia, Francia, Germania). Pavia, Treves, 1936, s. VI+151. 8°.

XIII. Różne.

Halban Leon: Religia w Trzeciej Rzeszy. (Archiwum Towarzystwa Naukowego we Lwowie. Dział II. Tom XVII. Zeszyt 2). Lwów 1936, str. 402.

Dzieje XIX stulecia da się sprowadzić przede wszystkim do procesu konsolidacji poszczególnych grup etnicznych (zjednoczenie Niemiec, Włoch), i do walki klas pod hasłem idei socjalistycznych i komunistycznych. Główną natomiast treść historii XX wieku, jak już teraz można wyczuć, ma stanowić rywalizacja o władzę nad duszą nowoczesnego człowieka dwóch wrogich sobie obozów: skupiających się pod sztandarem idei Chrystusowej gorliwych katolików a pozbawionych ducha religijnego wolnomyślicieli. Wzmagają się ataki nie-

wiary, wojującego bezbożnictwa i prądów neopogańskich, lecz równocześnie potężnieje ruch katolicki.

Na tle tych starć ideowych, przybierających niekiedy charakter wojen wyznaniowych, z niesłabnącym zainteresowaniem i z uczuciem trwogi obserwujemy fermenty religijne w Trzeciej Rzeszy. Orientację w zamęcie współczesnej niemieckiej kultury duchowej ułatwia wymieniona wyżej praca Leona Halbana.

Składa się ta książka ze wstępu (str. 1—5) i następujących siedmiu rozdziałów: I. Zagadnienia podstawowe (5—76). II. Rola religii w społeczeństwie i państwie (76—92). III. Ruchy niemiecko-chrześcijańskie (93—161). IV. Ruchy niemiecko-wyznaniowe (neopoganizm) (162—219). V. Zjednoczony Niemiecki Kościół Ewangelicki (220—312). VI. Konkordat ze Stolicą Apostolską (313—375). VII. Zakończenie (375—395). W końcu umieszczono Résumé (395—402).

Omawiając w pierwszym rozdziale ruch narodowo-socjalistyczny, podkreśla autor jego „rozpęd i siłę bojową, jaką w przeszłości posiadał może tylko islam w swoim okresie bohaterskim" (str. 6). Ocenia krytycznie założenia tego stronnictwa, głoszoną przez Hitlera tezę: „partia jako taka stoi na gruncie pozytywnego chrześcijaństwa", myśli przewodnie zawarte w „Mein Kampf" Wodza Rzeszy i w „Der Mythus des 20. Jahrhunderts" Alfreda Rosenberga.

Całkiem słusznie autor stwierdza, że odgrywająca tak dużą rolę we współczesnej umysłowości niemieckiej mistyka jest „nieodzowną konsekwencją dogmatu, iż naród niemiecki jest powołanym do rządów świata, wybrańcem Bożym. Bóg obdarzył go tym powołaniem. Dziedziczne kadry wybrańców nie mogą być zmieniane i dowolnie rozszerzane. Spaczałoby to wolę Bożą, przed którą należy skłaniać w pokorze głowę" (str. 41).

Drugi rozdział omawianej pracy roztrząsa problem roli religii w Trzeciej Rzeszy. Stosunek ruchu narodowo-socjalistycznego do religii i jej organizacyj uzależniony jest od uległości ich lub odporności wobec haseł i dążeń partii. „Są one pożądane, jeżeli podporządkowują się i służą ekskluzywnemu światopoglądowi. W wypadku przeciwnym bezwzględna i nieubłagana walka staje się nieunikniona" (str. 77).

Znamienna jest gloryfikacja czynu Lutra, rozpoczynającego wyzwolenie ducha niemieckiego spod panowania obcych wpływów. „Dokończenie wielkiego dzieła reformacji, ewentualnie nowa reformacja, jednocząca naród w jednej, wyodrębniającej go duchowo od innych religij, stanowi nie od dzisiaj pragnienie pokaźnych rzesz" (str. 78).

Szczegółowo analizuje autor w trzecim rozdziale podstawy ruchu narodowo-socjalistycznego. Wysoce charakterystyczne wyznanie złożyli zebrani w Eisenach w listopadzie 1933 r. radykali grupy turyngskiej: „nie uważamy objawienia Bożego jako zakończonego dla wszystkich czasów, lecz widzimy Boga żywego wśród nas, a w naszym wodzu Adolfie Hitlerze jego narzędzie naszych dni" (str. 107—108).

Podług dra Dintera „Jezus jest pierwszym i największym narodowym socjalistą wszystkich czasów, gdy tymczasem Paweł jest pierwszym i największym marksistą wszystkich czasów!" (str. 131).

Zapaleni rasiści (Klagges, E. Jung, Herman Gebhardt, Chamberlain, Hauer i in.) posunęli się nawet do głoszenia tezy o należeniu Chrystusa do rasy germańskiej. Rozdział czwarty o neopoganiźmie zaczyna autor od określenia pojęcia. Są to „odłamy, które szukając gatunkowo właściwej niemieckiej wiary, odrzucają nawet w nazwie chrześcijaństwo, albo jeżeli w pewnych wypadkach je przechowują, to rozumieją pod niem nordycko-atlantycką prawiarę, kosmiczne chrześcijaństwo itp." (str. 162).

Geneza ruchu neopogańskiego winna uwzględniać wpływy racjonalistycznej krytyki Pisma św., poglądów Feuerbacha, E. Hardtmanna, Dawida Fryd. Straussa, Nietzschego. Obok Rosenberga wybitnymi reprezentantami tego ruchu są: prof. Hauer, Bergmann, generał Ludendorff. Organizacja prof. Hauera liczyła z końcem 1935 roku podobno miliony członków. Bergmann oświadczył o sobie i o podzielających jego zapatrywania, że chętnie zrzekną się Boga w kościele, obstając jednak za narodowym niemieckim Kościołem. Doszedł do wniosku, „że człowiek jest naprawdę i prawdziwie Bogiem" (str. 206). W przeciwieństwie do bezbożnictwa wschodniego ruch neopogański jest irracjonalny.

W piątym rozdziale autor daje charakterystykę organizacji Niemieckiego Kościoła Ewangelickiego, wyłonionych z niego grup wyznaniowych, odtwarza stanowisko opozycyjne protestantów wobec ideologii i praktyki ruchu narodowo-socjalistycznego, oraz wobec neopoganizmu. Walka niekiedy powodowała liczne aresztowania pastorów i wiernych. Silne są ośrodki oporu w Bawarii, Wirtembergii i Badenie. Jednak już na pierwszych stronicach swej pracy stwierdza autor słabość protestantyzmu, który „...w przeciwieństwie do Kościoła katolickiego, pozostawiony nagle sam sobie, nie mógł dostatecznie przeciwstawiać się areligijności i antyreligijności, szerzonej przez liberałów wszelkich odcieni, tak samo jak i nie umiał zwalczać wzrostu sekciarstwa o dziwacznych nieraz formach i zasadach" (str. 11).

Osobny rozdział — szósty — poświęcono opisowi tych warunków dziejowych, w jakich przygotowano i zawarto konkordat Rzeszy ze Stolicą Apostolską, oraz analizie prawnej tego aktu.

Konkordat wszedł w życie z dn. 10 września 1933 r. Pomimo to nie ustawały prześladowania katolików. Biskup Monasteru Klemens August hr. Galen w mowie wygłoszonej 9 lutego 1936 r. oświadczył: „Są świeże groby w niemieckich krajach, w których spoczywają prochy ludzi uważanych za męczenników wiary przez lud katolicki. Życie wystawiło im świadectwo najwierniejszego spełniania obowiązków wobec Boga i ojczyzny, ludu i Kościoła, a skrzętnie jest strzeżona tajemnica rozpostarta około ich śmierci" (str. 374). Te słowa stają się szczególnie wymowne w świetle późniejszych wypad-

ków, zwłaszcza na tle obecnego zatargu ze Stolicą Apostolską po ogłoszeniu encykliki przeciwko hitleryzmowi skierowanej.

Omawiana książka Leona Halbana dostarcza obfitego materiału faktycznego, wyjaśniającego obecny stan religii w Trzeciej Rzeszy, i daje dokładny obraz warunków rozwoju poszczególnych grup wyznaniowych w państwie totalnym. *Aleksander Kossowski.*

Księga pamiątkowa ku czci Leona Pinińskiego. Lwów 1936, t. I, str. VIII+455+15 tabl.; t. II, str. 451+5 tabl.

W pięćdziesięcioletnią rocznicę działalności naukowej i społecznej prof. Leona Pinińskiego pospieszyło społeczeństwo nasze z wyrażeniem swej wdzięczności Jubilatowi i w tym celu powołało do życia osobny Komitet jubileuszowy pod przewodnictwem prof. Franciszka Bujaka. Staraniem tego Komitetu został najpierw wybity jubileuszowy medal, a ponadto wydana została Księga pamiątkowa, złożona z dwu wspaniałych tomów, obejmujących rozprawy 62 autorów z różnych dziedzin nauki. M. i. znalazły się tam rozprawy: prof. Wł. Abrahama pt. Osobowość prawna biskupów a statut łęczycki z r. 1180; prof. Fr. Bujaka pt. Oskar Żebrowski i jego pogląd na dzieje Polski; prof. St. Głąbińskiego pt. Czy kryzys gospodarczy pobudzi ekonomikę do nowego życia ?; prof. St. Kutrzeby pt. Kilka uwag o recepcji w prawie; prof. K. Tymienieckiego pt. Okresy w dziejach ludności wieśniaczej w Polsce średniowiecznej.

W. Hejnosz.

Mienicki R.: Ziemia nowogródzka w dobie porozbiorowej. (Biblioteka T-wa Rozwoju Ziem Wschodnich. Okręg Nowogródzki, nr 2). Wilno 1935, str. 80.

Wśród szczupłej literatury naukowej poświęconej dziejom poszczególnych regionów Litwy i Białorusi, zwłaszcza w czasach porozbiorowych, praca prof. Mienickiego zajmuje miejsce zupełnie wyjątkowe. Oparta na bogatym materiale źródłowym, przede wszystkim z dotychczas prawie niewyzyskanego tzw. Archiwum Murawjewskiego, przedstawia ona wiernie dzieje porozbiorowe ziemi nowogródzkiej. W poszczególnych rozdziałach swej cennej pracy autor omawia najważniejsze momenty z dziejów politycznych i narodowych, ubocznie tylko dotykając zagadnień gospodarczych terenu. Kolejno więc rozwija w rozdziale wstępnym „Pod nowemi rządami“ stosunki, jakie po drugim i trzecim rozbiorze Polski zapanowały w ziemi nowogródzkiej, uzupełniając ten przegląd krótką charakterystyką powiatu i wyglądu samego Nowogródka. Rozdział II poświęcony jest całkowicie wojnie 1812 r. Szczegółowo omawia tu autor nadzieje, jakie zrodziła ona na ziemi nowogródzkiej, udział tamtejszego społeczeństwa w zakładaniu w ogniu bitewnym zrębów przyszłej państwowości polskiej na ziemiach Litwy i Białorusi, wreszcie niszczycielskie skutki

wojny i poniesionej klęski. Dwa następne rozdziały (III i V) poświęca z kolei autor dziejom walk o niepodległość i martyrologii kresowego społeczeństwa polskiego. Dzieje powstań listopadowego i styczniowego na ziemi nowogródzkiej, odtworzone wiernie i obiektywnie, malują tamtejsze stosunki i sylwetki czołowych postaci dramatu narodowego z ich zaletami, słabościami, przywarami, a nieraz, niestety, i podłościami. Kończąc swą smutną opowieść o dziejach powstania styczniowego na ziemi nowogródzkiej, wypowiada autor słuszne słowa: „nie rzucajmy jednak ciężkim kamieniem bezwzględnego potępienia na tych ludzi, którzy na odpowiedzialnych kierowniczych stanowiskach nie potrafili poprowadzić do zwycięstw nad przemożnym wrogiem i wykazać bohaterstwa... Olbrzymów tworzy siła wyższa, bohaterstwo to wielka a rzadka cnota, rodząca się w głębinach niepospolitego ducha i można tą cnotą zaświecić jako przykładem dla innych, można zadziwić, ale niepodobna jej od innych wymagać."

Ostatni, może zbyt krótki, rozdział poświęca autor ostatniemu 50-leciu. Omawia tu szczegółowo sposoby i skutki represyj rosyjskich i kurczenie się polskiej własności rolnej. W kilku słowach wreszcie wzmiankuje o pracy społecznej czołowych postaci spośród obywateli nowogródzkich. Reasumując dzieje ziemi nowogródzkiej w dobie porozbiorowej, autor wypowiada o jej roli słuszny całkowicie sąd: „Doba porozbiorowa nie szczędziła jej ciosów i cierpień, od których nie był wolny w okresie niewoli ani jeden zakątek dawnej Polski... wszystko to przeżyła i choć niejedną klęskę i moralną i materialną, jak widzieliśmy, poniosła, nie zatraciła ducha i do nowych ofiar i życia nowego okazała się całkowicie przygotowaną, a w posępnej dobie porozbiorowej niedoli zapłonął na tej ziemi, która tylu wydała zasłużonych, dzielnych i pięknych ludzi, niby czarodziejski słup ognisty, geniusz, wieszcz, najcudowniejszy człowiek, który ziemię nowogródzką splótł ze swem imieniem i światu całemu okazał i znaną i głośną i sławną i błogosławioną uczynił."

Należy żałować, że autor nie poświęcił więcej uwagi zagadnieniom gospodarczym i społecznym (zwłaszcza kwestii włościańskiej). Na znacznie szersze omówienie zasługiwałyby również stosunki wyznaniowe i bardzo ciekawy problem rusyfikacji prawosławia, powstałego na gruzach dawnej polskiej unii. W związku z tym szkoda, że autor nie wykorzystał prac oficerów rosyjskiego sztabu generalnego z lat 1863—1864, a zwłaszcza Zielenskiego, o gub. mińskiej. Przytoczone uwagi krytyczne w niczym jednak nie pomniejszają wartości pracy prof. Mienickiego i jej znaczenia dla studiów nad niedawną, a tak dziś zapoznawaną epoką w historii naszego Narodu.

S. Wysłouch.

Moszyński Kazimierz: Atlas kultury ludowej w Polsce. Zesz. III opracowany wspólnie z J. Klimaszewską. Kraków 1936. (Wyd. Komisji Etnograf. Polskiej Akad. Umiej.).

Nowy, 3-ci zeszyt Atlasu kultury ludowej w Polsce przynosi mapki rozmieszczenia nazwy pasa Oriona, nazwy i interpretacji drogi mlecznej i belemnitu, zajmuje się człowiekiem i demonami zabijanymi przez piorun, demonami odmieniającymi niemowlęta, żywiołami i istotami zapraszanymi na wieczerzę wigilijną, w końcu nazwą oraz zasięgiem rozprzestrzenienia narzędzia muzycznego „dud".

Są tu więc uwzględnione dość rozbieżne zagadnienia zarówno z kultury duchowej jak i materialnej w myśl systematycznie już w obu poprzednich zeszytach utrzymywanej zasady wydawania pojedynczych mapek w tym porządku, w jakim zostają opracowane, bez względu na jakiś układ rzeczowy, nakazujący tę lub inną kolejność. Dopiero po wydaniu wszystkich mapek atlasu, którego druk jest obliczony na 20-kilka zeszytów przez $5^1/_2$—$6^1/_2$ lat, mapki otrzymają numery porządkowe i złożą w myśl intencji autora atlas, obejmujący całokształt kultury ludowej w Polsce.

Już od dawna stwierdzoną została przez naukę łatwość wędrówek poszczególnych wytworów kultury ludzkiej, niezależnie nieraz zupełnie od wędrówek grup etnicznych, w których obrębie dany wytwór powstał. Najsilniej zdolność ta zaznacza się w obrębie kultury duchowej: wędrują zwłaszcza wątki literackie, nieraz wierzenia; w mniejszym już stopniu wytwory kultury materialnej, silnie związane z warunkami gospodarczymi i potrzebami środowiska, w którym wyrosły. Wędrówki te zacierają granice między grupami o różnej pierwotnie kulturze. Zaciera granice te również wpływ, jaki na wieś wywierają większe skupienia ludności, szukającej postępu, w szybszym tempie dążącej do wymiany dawnych pierwiastków kultury na nowe, dzięki technice i pismu utrzymujące łączność z takimże procesem zdobywania nowych wartości, jaki równocześnie odbywa się w tysiącach punktów na całej kuli ziemskiej. Wpływ ten nie zawsze i nie we wszystkich dziedzinach jest równie silny, nie wszystko da się tak łatwo ujednostajnić i narzucić, jak dyktowany przez modę i fabryki krój ubrania. Trudno już jednak byłoby dzisiaj w kraju tak silnie jak Polska poddanym wpływom „cywilizacji" wyszukać grupy ludności o kulturze z różnych całkowicie złożonej pierwiastków. Można znaleźć grupy o różnym zespole elementów, ale granicy między nimi wyznaczyć niepodobna, tak dalece jest ona płynna. Można jedynie z pewnym prawdopodobieństwem wyznaczać granice występowania poszczególnych elementów kultury ludowej — i tym właśnie w atlasie swym zajął się prof. Moszyński.

W kilkuset punktach rozrzuconych mniej więcej równomiernie na przestrzeni całego państwa polskiego zebrał autor odpowiedzi na kilkadziesiąt zapytań sporządzonego w tym celu kwestionariusza kultury ludowej, a następnie odpowiedzi te stopniowo przenoszone są na mapę.

Atlas kultury ludowej nie daje więc dość pospolicie jeszcze do dziś uznawanego podziału na grupy etniczne, wychodząc z założenia,

że grup takich, o całkowicie różnych elementach kultury — w chwili obecnej nie ma. Można o nich mówić tylko w czasie przeszłym, jako o grupach historycznych. Obecnie przeciwnie, stwierdzić można niejednokrotnie na podstawie dotychczasowych mapek atlasu, że identyczne elementy kultury występują na pd.-zach. i pn.-wschodnich krańcach państwa polskiego (z dawniejszych mapek: wróżby o doli z ziół w dniu św. Jana, nazwa zanikającego księżyca „wietek"), czasem także na zachodzie i Huculszczyźnie (dudy I, II; z dawniejszych: wróżenie ze śledziony wieprza) przy równoczesnym ich braku na obszarze Polski środkowej.

I nie tylko w obrębie plemiennych grup etnicznych nie da się zamknąć pewnych wytworów kultury ludowej. Nie można ich zamknąć oczywiście również w obrębie granic politycznych państwa. Toteż objaśnienia dodane do każdej mapki informują czytelnika, gdzie poza Polską szukać tych wytworów należy i stwierdzają tym samym podkreślaną stale przez prof. Moszyńskiego konieczność traktowania kultury ludowej polskiej w łączności z kulturą innych ludów słowiańskich, a na tle kultury wszystkich niekiedy ludów świata.

W obrębie granic Polski zauważyć można na podstawie mapek zeszytu III-go to samo, co zaznaczało się na niektórych mapkach poprzednich zeszytów: różnicę między pn.-zach. a południową częścią Polski (żywioły i istoty zapraszane na wieczerzę wigilijną, demony odmieniające niemowlęta, nazwa belemnitu, do pewnego stopnia i nazwa drogi mlecznej). Mniej silnie zaznacza się milczenie Polesia (dudy, pleśniawki, demony odmieniające niemowlęta). Są to zagadnienia, na które zwrócił już uwagę prof. Moszyński w II tomie swojej monumentalnej Kultury Ludowej, obiecując wrócić do nich w tomie III. Na wytłumaczenie ich musimy więc czekać, dopóki nie ukaże się nowy tom Kultury Ludowej. *A. Kutrzebianka.*

Novoe izvestie o Rossii vremeni Ivana Groznogo. Skazanie Alberta Šlichtinga. Pod redakciej A. I. Malejna. Izdanie Akademii Nauk SSSR. Leningrad 1934, str. 62. 8°.

W okresie porewolucyjnym wydano w Rosji trzy nowe źródła do historii rządów Iwana Groźnego, zapiski cudzoziemców (Niemców) o ówczesnej Moskwie i Iwanie Groźnym. Są to: „List" J. Taube'go i E. Krause'go, „O Moskwie Iwana Groźnego" H. Stadena i „Opowieść" A. Schlichtinga. Wszystkie te publikacje są bardzo ciekawe dla dziejów społecznych Rosji w czasach Iwana Groźnego, a zwłaszcza dla wyjaśnienia „opriczniny", za pomocą której próbował Iwan walczyć z bojarami. Jak wiadomo, Iwan Groźny, nie czując się dość silnym, by pozbawić bojarów udziału w rządach, a dążąc do uniezależnienia się od nich i do zmniejszenia ich władzy i znaczenia, podzielił swe państwo pod względem administracyjnym na „ziem-

szczynę" i „opriczninę". „Ziemszczyna" znajdowała się pod władzą bojarów, natomiast „opriczniną" rządził wyłącznie i bezpośrednio sam car przy pomocy wojskowo-urzędniczego korpusu „opriczników". Równocześnie z tym, zadaniem opriczników była też walka z wrogami cara i zdradą w całym państwie. Pod tym względem korpus opriczników był niejako poprzednikiem bolszewickiej czerezwyczajki i odznaczał się niesprawiedliwym i okrutnym postępowaniem wobec ludności. Opricznicy rekrutowali się przeważnie spośród średniej warstwy społecznej, dworian i dzieci bojarskich, na których usiłował oprzeć się Iwan Groźny w walce z bojarami.

Schlichting, szlachcic polski, kreśli bardzo jaskrawy obraz opriczniny i okrutnej walki Iwana i opriczników z bojarami. Wprawdzie opowieść jego nie może dorównać niezwykle cennym zapiskom Stadena, który sam był opricznikiem i przedstawił całkiem otwarcie i bez skrupułów, ale też i bez specjalnej tendencji, ówczesne stosunki w Moskwie, życie, byt i rolę opriczników itd., jednakowoż i w opowieści Schlichtinga możemy znaleźć wiele nowych szczegółów, wyświetlających różne sporne i dotychczas niejasne kwestie opriczniny.

Schlichting służył początkowo w wojsku polskim. Dostał się do niewoli i znalazłszy się w Moskwie pozostał tam w charakterze tłumacza lekarza carskiego. W przeciwieństwie do Stadena, który w Moskwie prawie zruszczył się, Schlichting odnosił się do Moskwy jak do świata zupełnie obcego i odczuwał do niej, a zwłaszcza do Iwana Groźnego, niechęć i odrazę. Natomiast do bojarów odnosił się z współczuciem i szacunkiem. Jako główne zadanie swych zapisków uważał wyświetlenie przed całym światem „okrucieństwa księcia (jak nazywa cara Iwana Groźnego) i jego tyranii, przewyższającej tyranię Nerona" i udowodnienie niemożności wprowadzenia cara moskiewskiego do rodziny panujących chrześcijańskich dla wspólnej walki z wrogami krzyża, Turkami i Tatarami. Szczególną uwagę poświęca Schlichting postępowaniu Rosjan wobec jeńców wojennych-Polaków, gwałceniu zasad prawa międzynarodowego, okrucieństwom i karom śmierci, stosowanym względem jeńców itd. Obraz stosunków moskiewskich przedstawiony przez Schlichtinga jest bardzo ponury.

Należy jednak pamiętać, że pisząc swoją opowieść postawił Sch. sobie pewne zadania i był bardziej publicystą niż historykiem czy też pamiętnikarzem. Prócz tego są w jego dziele również niektóre błędy faktyczne, np. w przedstawieniu początków opriczniny. Mimo tego historyk stosunków społecznych w państwie moskiewskim XVI w. znajdzie w jego pracy dużo ciekawego materiału.

Wacław Zajkyn.

Philipp Werner: Ivan Peresvetov und seine Schriften zur Erneuerung des Moskauer Reiches. (Osteuropäische Forschungen, t. 20). Berlin 1935, str. VIII+124. 8°.

Doktorska praca młodego uczonego niemieckiego, poświęcona

poznaniu dziejów Europy wschodniej, analizuje bardzo ciekawy moment infiltracji zachodnio-europejskiej myśli politycznej do państwa moskiewskiego w XVI w., kiedy ono przeobrażało się w państwo absolutne za cara Iwana IV. Przedstawiciel tej myśli, to Iwan Pereswietow, były rycerz Zygmunta Starego. Przebywał on w czasie wojny turecko-habsburskiej w szeregach dyskretnej pomocy zbrojnej, udzielonej przez króla polskiego Janowi Zapolii, na Węgrzech, w Siedmiogrodzie, następnie także służył w Czechach Ferdynandowi I z polecenia króla swego. W międzyczasie przez 5 miesięcy przebywał w celach dyplomatycznych u wojewody mołdawskiego, Piotra, i tam zapoznał się z posłami cara moskiewskiego. W r. 1538, nie wiadomo z jakich powodów, porzucił dotychczasową służbę i przez Litwę przybył do Moskwy, przywożąc ze sobą nowe wynalazki wojenne i nowe myśli o państwie i prawach władcy. Przyjęty zrazu przychylnie przez cara i obdarowany za przedłożony i zastosowany w wojsku moskiewskim „husarski szczyt macedoński", wnet jednak popadł w zapomnienie, wskutek intryg możnych bojarów przeciwko niemu jako cudzoziemcowi. Gnębiony przez możnych bojarów przez kilkanaście lat usiłuje za pomocą swych dzieł i projektów zwrócić na siebie uwagę cara, nawiązać z nim kontakt mimo przeszkód czynionych mu przez możnych i być pomocnym w walce, jaką car prowadził z bojarstwem feudalnym, gruntując swą władzę absolutną, opierając się właśnie na „ludziach służyłych" — drobnym rycerstwie, do jakiej to kategorii społecznej sam Pereswietow należy. Umarł jednak, zdaje się, nie dopiąwszy upragnionego celu — bezpośredniej współpracy z carem i zemsty na swych gnębicielach. Pozostawił jednak przechowywaną w archiwum carskim spuściznę piśmienną, składającą się z kilku utworów niezwykle ciekawych swą treścią. Pierwsza grupa dzieł Pereswietowa, to opowieści polityczne: „O tem jak sułtan Mahomet chciał spalić księgi greckie", „Opowieść o sułtanie Mahomecie", „Pochwała Greków", „Przepowiednie filozofów greckich i doktorów łacińskich". W łączności z wymienioną grupą utworów pod względem formy i tendencji pozostaje dzieło „O cesarzu Konstantynie", osobną zaś grupę stanowi tzw. „czełobytnie" — przedstawienia do cara, w których też wzmiankuje Pereswietow nieco o sobie, powołując się na zasługi swych przodków względem przodków carskich, na swoje służby u licznych władców, unika jednak wspomnień o swej polskiej służbie. (Warto by o tej niezwykle ciekawej i tajemniczej postaci, o której żadna kronika nie wspomina, poszukać w związku z dziejami możnowładców polskich Tęczyńskich i Łaskich!)

O dziełach Pereswietowa, które są jedynym świadectwem o nim i o jego poglądach, jest już dosyć liczna literatura rosyjska przed i powojenna, obecnie autor niemiecki usiłuje pogłębić ich analizę. Pereswietow w oryginalnej literacko-publicystycznej formie swych utworów opowiada historie o Mahomecie, o cesarzu Konstantynie i inne, które nie są historią, tylko środkiem formalnym, aby w ten

sposób, nie zaś za pomocą teoretycznych wywodów, niby na przykładzie historii oraz na podstawie doświadczenia mądrości ludzkiej, przytaczając od czasu do czasu przysłowia zamiast teoretycznej własnej argumentacji, wypowiedzieć swe poglądy polityczne, rady dla cara, usiłując nakłonić go do reform i do wzmocnienia swej władzy, ograniczonej dotąd przez bojarów. Mahomet w dziełach Pereswietowa, to wzór władcy mądrego, opierającego swą władzę na wiernym wojsku i na fundamencie stworzonego przez siebie pozytywnego prawa państwowego. Stosunki w państwie bizantyjskim przed upadkiem, to aluzje Pereswietowa do stosunków moskiewskich i warcholstwa możnych bojarów, których wskazuje on carowi jako głównych sprawców wadliwych stosunków społecznych i państwowych. W dziełach swych przeznaczonych przede wszystkim dla cara (i dlatego nie są one publicystyką w pełnym tego słowa znaczeniu) kreśli szerokie projekty reform wojskowych, a będąc przede wszystkim doświadczonym żołnierzem, pod kątem widzenia tych reform, w łączności z potrzebą reorganizacji armii moskiewskiej, zastanawia się nad zniesieniem niewoli chłopskiej. „Niewolny bowiem nie może być chrobrym i odważnym wobec nieprzyjaciela“ — wyraża się Pereswietow. Zresztą, poza argumentami wojskowymi i motywacją o wspólnym „pochodzeniu od Adama“, nie podaje wcale gospodarczych motywów zniesienia niewoli i w ogóle w sprawach gospodarczych wykazuje bardzo słabą orientację. Proponuje 7—9-letni okres przejściowy odrabiania niewoli i karę śmierci na tego, kto by po tym terminie nie chciał uwolnić chłopa, zaleca też spalenie ksiąg poddańczych. Względy na sprawy wojska, jako podstawy siły władzy carskiej, widoczne są też w jego projektach reform administracji, finansów i sądownictwa.

Najciekawsze poglądy Pereswietowa, które autor poświęconej mu monografii najdokładniej analizuje, dotyczą zagadnień prawa państwowego i absolutnej władzy monarszej. Zaryzykowalibyśmy twierdzenie, że poglądy owe to nie „rady machiawelskie“, a raczej uzasadnienia w rodzaju myśli Bossueta. W rozważaniach swych przeciwstawia się Pereswietow tradycyjnemu mistycznemu pojęciu prawdy — prawa i sprawiedliwości, mającej swe źródło w religii, które jakoby dotąd było formalnym postulatem państwowotwórczej myśli politycznej i autorytetu jej źródła — władzy carskiej, ustanawiającej prawo pozytywne z racji przeznaczenia boskiego. Zamiast abstrakcyjnego pojęcia prawdy, zwyczaju „staryny“ itd., żąda prawa pozytywnego w konkretyzacji politycznej — nie „Boga radi“, a w interesie państwa i cara, który państwo personifikuje i w woli swych państwowotwórczych czynności nie może być ograniczany.

Poprzestając na tym krótkim streszczeniu wiadomości o życiu i poglądach Pereswietowa, mamy uznanie dla poważnej pracy autora monografii, nie zadowala nas jedynie ustęp o źródłach i wpływach, odbijających się w myślach Pereswietowa. Słusznie moda w ówczesnej zachodnio-europejskiej publicystyce politycznej humanistów projektowania „reform tureckich“ ma w Pereswietowie swego reprezentanta,

bezpośrednie stykanie się jego z potęgą turecką w czasie walk z nimi i przebywanie na dworze wojewody Piotra, wasala tureckiego, to źródła myśli Pereswietowa, ale — zdaniem naszym — tylko w ogólnych zarysach. Za mało uwagi poświęcił autor porównaniu myśli Pereswietowa z ciekawym polskim źródłem, wydanym w r. 1912 przez J. Łosia: „Pamiętniki Janczara Polaka przed rokiem 1500 napisane", nie próbował też autor dokładniej zbadać tej atmosfery poglądów politycznych, w której przebywał Pereswietow przed przybyciem do Moskwy. Dla polskich zaś badaczy postać Pereswietowa i myśli jego, to ciekawy temat. Współcześni mu Kallimach, Ostroróg, Frycz Modrzewski — kuszą zbyt, aby ich myśli nie porównać i przeanalizować w związku z tajemniczą postacią Pereswietowa i jego spuścizną piśmienną.

E. Wytanowicz.

Zantoch. Eine Burg im deutschen Osten, wyd. A. Brackmann i W. Unverzagt, t. I. Lipsk 1936, str. 140, 39 fotografij, 15 tablic i 13 planów.

W październiku 1932 roku rozpoczęli Niemcy prace około zbadania ruin starego grodu Santoka, które trwały do września roku następnego, w toku zaś roku 1934 podjęli je ponownie i doprowadzili do końca. Naukowe sprawozdanie z robót pierwszej fazy ukazało się właśnie drukiem, sprawozdanie natomiast z wykopalisk późniejszych (1934) ma wyjść w niedalekiej przyszłości. Książką niniejszą zainaugurowali Niemcy wydawnictwo „Deutschland und der Osten. Quellen und Forschungen zur Geschichte ihrer Beziehungen".

Książka wykazuje niejedną zaletę. Dzieli się na dwie części: historyczną i archeologiczną. Ważniejszą jest część druga, ponieważ naukowe novum przyniosły przede wszystkim wykopaliska, historyczna natomiast część miała dla wykopalisk służyć za objaśnienie i jak gdyby dopełnienie. Przebieg prac ziemnych przedstawił we wstępie archeolog W. Unverzagt, poczem kierownik robót, O. Doppelfeld, opisał odkopane ruiny tudzież znalezione przedmioty. Resztkom roślinnym, jakie wśród zwalisk zdołano odszukać, osobny artykuł poświęcił botanik, J. Baas. Część archeologiczną ogólną rekapitulacją zamknął W. Unverzagt.

Główny wynik poszukiwań stanowi odkopanie zwalisk po dwunastu zamkach, tyle ich bowiem w różnych czasach na tym samym miejscu wybudowano; zwaliska po budowli najstarszej znajdują się oczywiście w ziemi najgłębiej, po budowli ostatniej — na samej górze. Według zgodnej opinii współpracujących historyków (A. Brackmanna i H. Lüpkego) i archeologów (O. Doppelfelda i W. Unverzagta) zamek najstarszy pobudowali Pomorzanie przeciw Polanom między VIII a początkiem X wieku (str. 21, 22, 82 i 132); cztery zamki dalsze wznieśli Polacy w toku XI, XII i pierwszej połowy XIII stulecia, pozostałych siedm zawdzięczało swe powstanie Niemcom (pochodzą z drugiej połowy XIII, oraz z XIV i XV wieku). Dołączone plany

ilustrują sytuację w każdej z dwunastu epok, a fotografie i tabele objaśniają szczegóły, które objaśnienia potrzebowały. W ten sposób nagromadzony materiał dla dalszych archeologicznych dociekań stanowić będzie pierwszorzędną wartość.

Część historyczna obejmuje sześć rozdziałów; skreślone w nich zostały dzieje Santoka od zamierzchłej przeszłości do początków XVIII wieku, kiedy strategiczne znaczenie miejscowości po raz ostatni uwagę na siebie zwróciło. Lwią część — pięć rozdziałów — opracował H. Lüpke, i tylko wiek X zarezerwował dla siebie A. Brackmann; on też najbardziej powołany był do przedstawienia dziejów najdawniejszych (Zantochs Frühgeschichte), czemu atoli nie dokonał tego, jeno wyręczył się H. Lüpkem, wyjaśnienia nie ma.

Czasy, jakimi zajął się H. Lüpke, w niektórych okresach dysponują obfitym, kiedy indziej ubogim zasobem wiadomości, stosownie więc do tego o jednych dało się uzyskać wcale dokładny, o innych mocno niewyraźny obraz. Trzeba stwierdzić, że fakty odnośne zestawił autor sumiennie i objaśnił na ogół obiektywnie. Trudniejszą była rzecz z wiekiem X, który specjalnych wiadomości o Santoku nie posiada; tu zatem nie zostawało nic innego, jak dzieje grodu rozpatrzyć w związku z ówczesną historią Pomorza, Polski, Słowian Połabskich i Niemiec. Przy tym wywodzie chciałbym się zatrzymać dłużej, krótki artykuł A. Brackmanna (str. 21—28) nasunął mi kilka uwag ogólnej natury.

W XIX stuleciu na polu badań historycznych panował w Niemczech żywy ruch. Zostawało to w związku z wydawaniem średniowiecznych źródeł. Dzieje zarówno Niemiec, jak i krajów, z którymi Niemcy zostawały w związkach, doczekały się bardzo sumiennych studiów. Jeśli chodzi o Polski historię, rozpatrywano ją tak dobrze w monograficznych pracach, poszczególnym postaciom czy epokom niemieckiej historii poświęconych, jak i w pracach, wyłącznie tematy polskie rozpatrujących, żeby dla przykładu wymienić tyle cennych dzieł R. Roepella i H. Zeissberga. Przyznać trzeba, że historycy ówcześni w badaniach nad Polski przeszłością starali się być jak najbardziej obiektywnymi.

Inaczej przedstawia się rzecz w chwili obecnej. Historycy niemieccy zdają się mniemać, iż średniowieczne dzieje Polski zostały już na tyle zbadane, że nie ma tam wiele do dodania. To, co u nich w XIX wieku na ten temat ustalono, stanowi jak gdyby nietykalną całość, którą swoim historykom dozwalają — acz niechętnie — w tym lub owym szczególe poprawić (przypomnę korekturę P. Kehra w sprawie rzekomej zależności Kościoła polskiego od Magdeburga), ale wobec historyków nie-niemieckich wołają z oburzeniem: tknąć nie wolno! Jeden przykład. W XIX wieku niemiecka nauka ustaliła, że Pomorze zdobył dla Polski pierwszy Bolesław Chrobry, kiedy jednak historycy polscy ostatniej doby zakwestionowali trafność tej tezy i zasługę zdobycia Pomorza Mieszkowi I przypisali, zakotłowało po niemieckiej stronie i teza polska bezzwłocznie zaopatrzona została

w etykietę: nacjonalistyczna, tendencyjna (E. Randt)! Zaryzykuję twierdzenie, że taką samą etykietę dostałaby wspomniana teza P. Kehra, gdyby autor jej był Polakiem. Zbytecznym byłoby rozwodzić się nad uzasadnianiem, czy tak postępować wolno; chociażby stanowisko badaczy niemieckich XIX wieku było najbardziej obiektywne, postępujące ciągle badania niejedno ich twierdzenie obaliły i jest zgoła nienaukowym kurczowe trzymanie się przestarzałych poglądów.

A. Brackmann chętnie zajmuje się Polski historią, ale jakże różni się od swych poprzedników na tej niwie badań, od takiego R. Roepella lub H. Zeissberga. Ci świetnie znali polską literaturę i liczyli się z nią na każdym kroku, a on ani języka polskiego, ani — co za tym idzie — literatury polskiej nie zna, co zaś wie o niej, z drugiej ręki czerpie; źródłem wiadomości, jak przedstawiają się zapatrywania polskich historyków, są dlań dwie niemieckie książki: referat E. Randta o badaniach polskich nad dziejami Pomorza w X wieku, oraz studium ks. B. Stasiewskiego o trzech źródłach do najstarszej polskiej historii. Stanowczo to za mało. Chociażby stan polskich badań nie wiem jak dokładnie został w tych pracach odtworzony, ileż myśli zostało w nich pominiętych! O ile badaczowi przygodnie tylko korzystać wypadnie z książki w nieznanym mu języku napisanej, wówczas poprzestanie na referatach i streszczeniach zbrodnią nie będzie; A. Brackmann nie jest przygodnym badaczem polsko-niemieckich stosunków, zainteresowanie jego w tym kierunku wykazuje znamiona stałości. Z opinią polskich uczonych można się nie zgadzać, można z nią polemizować, oczywiste to i naturalne, ale kardynalnym obowiązkiem badacza jest opinię tę znać. Nieznajomość zaś polskiej literatury w oryginale i korzystanie z niemieckich tylko streszczeń, pociągnąć za sobą muszą skutki, jakie w pracach A. Brackmanna zauważyć się dadzą: jednostronność poglądu na to lub owo polskie zagadnienie.

Przejście do porządku nad polską literaturą, to w twórczości A. Brackmanna pierwszy rys znamienny, jest jeszcze rys drugi. Na dobro jego policzyć trzeba, że zerwał z poglądem dawnych niemieckich historyków, jakoby Pomorze zdobył dla Polski dopiero Bolesław Chrobry, ale wartość decyzji obniżył zerwaniem nie dość stanowczym: licząc się z faktem, że już Mieszko I podjął w stronę morza zdobywcze kroki, twierdzi przecie, że nie miało to następstw trwałych i dopiero Chrobry zaczęte przez ojca dzieło wykończyć zdołał (str. 26—27). Nie o to jednak w tym miejscu chodzi, zestawmy kilka innych jego twierdzeń.

Akcja Mieszka wszczętą być miała pod koniec jego rządów: krótko przed rokiem 990, przy czym przymierze z Niemcami przyczyniło się do jej powodzenia (str. 26—28); stwierdzony przez archeologów wpływ germański na najstarszy zamek w Santoku (str. 81 i 130—131), podsunął A. Brackmannowi dwie wykładnie: 1) albo po wyemigrowaniu dawnych germańskich szczepów jakaś ich część

pozostała na Pomorzu, 2) albo bardzo wcześnie powstały tam liczne normandzkie osady, i wpływ na budownictwo wyszedł z jednego lub drugiego środowiska (str. 22—23); w państwie pierwszych Piastów niemal na każdym kroku widzi on normandzkie wpływy (str. 27) Otóż owo dopatrywanie się zawsze i wszędzie germańskich wpływów stanowi w twórczości A. Brackmanna drugi rys znamienny.

Nie trudno wykazać, iż zestawione tezy jego trafnymi nie są. Żeby podbój Pomorza przez Mieszka I uskuteczniony został około 990 roku i to dzięki przymierzu z Niemcami, na to nie dowodów, ale nawet cienia dowodów nie ma. O walkach jego z Pomorzanami wspominają źródła o wiele wcześniej, mianowicie w 60-tych latach X wieku, potem milkną zupełnie; jeśli więc kiedy, to tylko wtedy stać się mogło Pomorze Polski własnością, tak właśnie pojmują rzecz polscy historycy, tymczasem A. Brackmann z poglądem ich załatwił się krótko: „Dass dieser Sieg nicht schon zur Zeit Ottos I erfolgt sein kann, hat Erich Randt nachdrücklich betont" (str. 26). A zatem referat E. Randta stał się dlań bezapelacyjną wyrocznią!

Wręcz zabawną jest wykładnia wpływów germańskich na santocki zamek. Odgrzebaną została — co prawda za M. Vasmerem — dawno obalona hipoteza niemieckich historyków o szczątkach germańskich w rejonie Łaby i Odry, a — gdyby wykładnia ta zawiodła — okazało się (na wszelki wypadek!) pożytecznym zaludnić odnośne okolice Normanami, mimo że z rzeczywistością i ta ewentualność w kolizję popadą. I pocóż to wszystko? Pomysł badaczy santockich ruin, jakoby najstarszy zamek aż z IX czy nawet VIII wieku pochodził (str. 20, 22, 82 i 129), wydaje mi się całkowicie chybionym. Najwcześniejsza ekspansja polska w stronę Pomorza mogła się zacząć za rządów Mieszkowego ojca, zatem w pierwszej połowie X wieku. Zamek santocki, leżący na południowym, polskim brzegu Noteci (por. mapkę 2), mógł tedy wznieść ojciec Mieszka lub Mieszko sam. Skoro z Poznania do Szczecina wiódł ważny szlak (str. 9—10), to przede wszystkim Polski interesem było zabezpieczyć go należycie. Gdy się pamięta, z jaką energią parł Mieszko I w stronę Wolina, wówczas wzniesienie santockiego zamku jemu przede wszystkim a nie Pomorzanom — jak wspomniani badacze jednogłośnie utrzymują — przypisać wskazanym będzie. A wpływy germańskie w budowli? Mógł Mieszko I mieć u siebie budowniczego, który z zachodnich stron pochodził, mogli zresztą właśni jego ludzie znać sposoby germańskiego budowania. Całkiem to oczywiste i do karkołomnych domysłów A. Brackmanna uciekać się nie ma potrzeby.

Nie inaczej ma się rzecz z innymi „wpływami" Normanów na Piastowskie państwo. Od wystąpienia R. Holtzmanna lubuje się nauka niemiecka w uważaniu Mieszka I za Normana, do zwolenników tezy tej należy też A. Brackmann. Wysnute to zostało z dokumentalnego błędu: Dagome zamiast Mieszko, przy czym Dagome ma być rzekomo normandzkim imieniem. Już kilkakrotnie zwracałem uwagę na nieza-

sadność tej wykładni, uważam ją za tak dalece niepoważną, iż nawet z polemiki zrezygnować mogę.

Gdy postępowanie dzisiejszych historyków niemieckich — A. Brackmann nie jest wśród nich odosobniony — rozpatruję, odnoszę wrażenie, że razi ich obiektywność, z jaką historycy XIX wieku polsko-niemieckie stosunki omówili. Chcieliby po prostu ustalone wtedy poglądy nagiąć do jakichś, bynajmniej nie naukowych wymogów. Ta myśl jak gdyby przyświecała też zbiorowej ich pracy, zatytułowanej „Deutschland und Polen". Niesmaczne jest ustawiczne wypominanie, co Polacy Niemcom zawdzięczają. Wpływów germańskich na polskie stosunki żaden rozsądny historyk polski zaprzeczać nie będzie, co innego jednak stwierdzenie istotnej prawdy, a co innego chwytanie się pozorów. Takie szukanie na każdym kroku germańskości wygląda na coś w rodzaju manii prześladowczej.

Józef Widajewicz.

Argon W.: Ekonomia polityczna imperializmu. Tłum. z ang. L. Górski. Warszawa, „Tom", 1936, s. 294.

Barwiński Bohdan: „Opryszki" w słownictwie ludowem i na rycinach z XVII i XVIII wieku. (Ziemia Czerwieńska, II, 1936, z. 2, s. 230—250).

Chojecki Zygmunt: Społeczeństwo polskie na Rusi. Warszawa, Polski Pamiętnik Kresowy, 1937, s. 59.

Czaplewski Paweł ks.: Co posiadali Krzyżacy na Pomorzu przed jego zajęciem w roku 1308/9 ? (Zapiski Tow. Nauk. w Toruniu, X, 1937, nr 8, s. 273—287).

Estreicherówna Maria: Życie towarzyskie i obyczajowe Krakowa w latach 1848—1863. T. I—II. Kraków, Tow. Mił. Historii i Zabytków Krakowa, 1936, s. 175 i 142. 8°. (Biblioteka Krakowska, Nr 91 i 91 a).

Fiedler Edward: Trzecia Rzesza. Zarys ustroju politycznego, gospodarczego i kulturalnego. Warszawa, Skł. gł. Gebethner i Wolff, 1937 (wyd. 1936), s. 319.

Gerstenberger J. i Stasch R.: O epidemii cholery azjatyckiej w Poznaniu w 1837 roku. (Archiwum Historji i Filozofji Medycyny, t. XV, 1935, s. 40—69).

Głąbiński Stanisław: Sprawa ruska na Ziemi Czerwieńskiej. Warszawa 1937, s. 64. (Odb. z „Myśli Narodowej" 1936)

Górzyński Stefan: Świat duszy a duch dziejów XX stulecia. Warszawa, wyd. „Świat Współczesny", 1936, s. 70+2 nlb.

Heydel Adam: Myśli o kulturze. Warszawa, Inst. Wyd. „Biblioteka Polska", 1936, s. 72.

Hryniewiecki Bolesław: Wojciech Jastrzębowski (1799—1882). Jego zasługi naukowe i społeczne zwłaszcza w dziedzinie hodowli roślin. (Roczniki Nauk Ogrodniczych, t. 3, 1936).

Kamiński M.: Dawne opactwo zakonu cysterskiego w Lądzie

nad Wartą. Zarys dziejów i zabytki sztuki. Ląd, Małe Semin. Salezjańskie, 1936, s. 183+23 tabl. 8°.

Koniński Karol L.: Kartki z dziejów polskości Śląska Cieszyńskiego. Warszawa 1936, s. 114. (Odb. z Przeglądu Współcz. 1936, nr 157, 158, 163 i 165).

Konopczyński Władysław: Dzieje Polski nowożytnej. T. I: 1506—1648. T. II: 1648—1795. Kraków 1936, s. XII+437 i VIII+459. 8°.

Kostrzewski Józef: Biskupin, zatopiona wieś prasłowiańska z przed 2500 lat. Poznań 1936, s. 19.

Krzyżanowski A.: Bogactwo i moralność zeszłego wieku. (Przegl. Współcz., 51, 1934, s. 3—18).

Lewicki Marian: Z rozważań nad kontaktem Słowian z ludami ałtajskiemi. (Lud, XXXIV, 1936, s. 171—183).

Putek Józef: Pod brzemieniem starodawnego militaryzmu. Wojskowe stacje, konsystencje, egzakcje i rekrutacje od XVI do XVIII wieku na terenie księstwa zatorskiego. Kraków, Pol. Tow. Gimn. „Sokół" w Choczni, 1936, s. 35.

Rybarski Roman: Siła i prawo. Warszawa 1936, s. 159.

Szyjkowski Marian: Polskie peregrynacje do Pragi i Karlowych Warów. Od Augusta Mocnego do Adama Mickiewicza. Warszawa, Biblioteka Polska, 1936, s. 16 nlb. +331.

Taylor Edward: Początki Różyckich. Warszawa, Pol. Tow. Herald., 1936, s. 31. (Odb. z Mies. Herald. 1935).

Wasiutyński W.: Z duchem czasu. Szkice społeczno-polityczne. Warszawa 1936, s. 280.

Wrzosek Antoni i Zwierz Stanisław: Stosunki narodowościowe w rolnictwie pomorskim. Gdynia-Toruń 1937, s. 21. (Wydawnictwa Inst. Bałtyckiego — Prace Kartograficzno-Statystyczne).

Wrzosek Antoni i Zwierz Stanisław: Żywioł obcy w życiu gospodarczym Pomorza. Gdynia-Toruń 1937, s. 34. (Wydawn. Inst. Bałtyckiego — Prace Kartograficzno-Statystyczne).

Špytkovskyj Ivan: Rid i herb Šeptyćkych. Perša čast'. (Vydannja „Bohoslovii", č. 23). Lviv 1936, s. 127+IX tablic. (Odb. z „Bohoslovii", t. XI—XIII).

Novák Mirko: Kantův kriticismus a problém hodnoty. Bratislava 1936, s. 112. 8°. (Spisy filosofické fakulty Univ. Komenského v Bratislavě, č. XXIII).

Górecki R.: Polens wirtschaftliche Entwicklung. Warschau, Landeswirtschaftsbank, 1935, s. 73. 8°.

Hävernick W.: Verkehr, Wirtschaft und Kultur des mittelalterlichen Lothringen im Spiegel seiner Münzen. (Elsas-lothr. Jb. 15, 1936, s. 56—61).

von Hesse-Wartegg E.: Die Wunder der Welt. Grossart. Naturwerke und Kulturschöpfungen aller Länder und Zeiten. Neugestaltet v. Fr. Huttenlocher. Stuttgart, Union, 1936, s. 398. Z 378 ryc. 4°.

Hoff Hinrich E.: Die alte Stavenverfassung in der Landschaft Stapelholm. (Odal, 1936).

Krofta K.: Das Deutschtum in der tschechoslowakischen Geschichte. 2. Aufl. Prag, Orbis, 1936, s. 142.

Luedecke H.: Vom Zaubervogel zum Zeppelin. Mit 87 Bildern. Berlin, Wolff, (1936), s. 302. 8°. (Historia lotnictwa i myśli lotniczej).

Michna H. K.: Aus Urzeit und Entwicklungsgeschichte unseres Wohnhauses. (Natur u. Kultur, Jg. 33, 1936, s. 137—144; s. 180—188).

Schmidt C. W.: Im Wunderreich der Welt. Naturwunder und Kulturschöpfungen in Wort und Bild. Mit 410 Bildern. Berlin, Voegels, (1936), s. 464. 4°.

Stolz O.: Geschichtskunde der Gewässer Tirols. Innsbruck, Wagner, 1936, s. 510. 8°. (Schlern-Schriften, H. 32).

Vollmann Heinz: Rechtlich-wirtschaftlich-soziologische Grundlagen der deutschen Rundfunkentwicklung. Eine umfassende Darstellung aller die Rundfunkeinheit betreffenden Probleme in Vergangenheit, Gegenwart und Zukunft. Borna-Leipzig, Noske, 1936, s. 265.

Weidlein Johann: Die volklichen Verhältnisse in der Schwäbischen Türkei im 18. Jahrhundert. (Südostdeutsche Forschungen, 1, 1936, s. 60—78).

Courtin René: Maurice Roche-Agussol. L'homme, l'oeuvre et la pensée. (Revue d'hist. écon. et soc., XXII—XXIII, 1934—35. Paris 1936, s. 403—437).

Evans David-Owen: Le roman social sous la monarchie de juillet. Paris, Presses univ. de France, 1936, s. 168.

Haudricourt André-G.: De l'origine de l'attelage moderne. (Annales d'hist. écon. et soc., VIII, 1936, s. 515—522).

Jusselin Maurice: L'administration du département d'Eure-et-Loir pendant la Révolution. La législation, les hommes, aperçus sur la politique (4 juin 1790 — 21 mars 1800). Chartres, M. Lester, 1935, s. 244+1 tabl.

Berdyaev Nicolas: The Meaning of History. London, Bless, Centenary Pr., 1936, s. 234.

Koczy Leon: The Baltic Policy of the Teutonic Order. (Baltic Countries, vol. II, 1936, s. 149—177).

Powicke F. M.: Henri Pirenne. (The English Histor. Rev., 1936, s. 79—89).

KRONIKA.

Mikrofotografia na usługach historii.

Wiadomo, jak wielką rolę przy badaniach naukowych nie tylko w dziedzinie nauk przyrodniczych, ale również i humanistycznych odgrywa dziś fotografia. Bez pomocy fotografii trudne do pomyślenia są dziś badania z zakresu historii sztuki, prehistorii, archeologii. Ale i we wszystkich innych działach nauk humanistycznych fotografia może oddawać ogromne usługi. Chodzi tu przede wszystkim o fotografie rękopisów i rzadkich druków. Jeżeli potrzebne są szczególnie precyzyjne zdjęcia, wówczas stara metoda odbitek sporządzanych ze szklanych klisz zawsze jest najpewniejsza. W olbrzymiej jednak większości wypadków od wielu lat korzysta się ze znacznie tańszych fotografij, zdejmowanych wprost na papier (tzw. białe na czarnym). Metoda ta może być zastąpiona przez bezkonkurencyjną, jeżeli chodzi o cenę, metodę mikrofotograficzną.

Metoda ta tak zaczyna się rozpowszechniać, że w niektórych krajach powstają specjalne fotobiblioteki przeznaczone do przechowywania filmów zamiast rękopisów i książek [1]). U nas metoda ta jest znana, o ile mi wiadomo, przede wszystkim dzięki temu, że posiłkują się nią niektórzy obcy badacze, korzystający z naszych bibliotek i archiwów. Mikrofotografia, ułatwiająca ogromnie badania historyczne, zasługuje na jak największe rozpowszechnienie. Mając to na względzie, podaję tu wyniki prawie dwuletnich doświadczeń z tego zakresu, porobionych w Seminarium historii gospodarczej Uniwersytetu w Poznaniu [2]).

---

[1]) Kurier Poznański z 4. IV. 1937 (nr 152 str. 4).

[2]) Pierwszą wiadomość o zastosowaniu mikrofotografii w pracowniach Uniwersytetu Poznańskiego podał litografowany Biuletyn biblioteczny B. U. P. 1936/7, nr 5. Ponieważ notatka ta była w pewnej części pisana przez podpisanego, więc wyjęte z niej ustępy podajemy bez cudzysłowu. Drobną notatkę podał J. Dereszewicz (Powielanie archiwów) w Dzienniku Poznańskim (nr 100 z 30. IV. 1937 r.).

Zdjęcia dokonywane były przy pomocy aparatu Contax zaopatrzonego w obiektyw Tessar o jasności 1 : 3,5. Specjalne statywy do

fotografowania rękopisów, druków, rysunków itp. są w handlu, tak samo przystosowane do wspomnianego aparatu matówki do nastawiania na ostrość. Fotografowane księgi leżą na desce, a różnice poziomu fotografowanych obu stron księgi, zmieniającego się przy przekładaniu kart są wyrównywane przez podkładanie deszczułek, kawałków grubszej tektury lub książek. Przedstawia to jednak tę niedogodność, że mniej więcej co dwadzieścia kilka kartek trzeba było kontrolować ostrość, na co traci się sporo czasu. Bardzo niedogodnym jest fotografowanie w tych warunkach bardziej grubych kodeksów np. wielu ksiąg sądowych grodzkich. Z tego powodu zbudowano specjalny statyw przystosowany do fotografowania grubych rękopisów, do 50 cm, mający urządzenie zapewniające stałą odległość obiektywu od fotografowanych stron.

Najkorzystniejszymi ze względu na niemęczenie oka okazały się zdjęcia silnie kontrastowe. Po szeregu prób okazało się, że najlepiej przedstawiają się zdjęcia robione w następujących warunkach: przy filmie o czułości 23°-Sch., czasie ekspozycji 0,5 sek., oświetleniu rękopisu dwiema lampami po 200 watt, przy zasłonie obiektywu I : 6. Dotychczasowe zdjęcia były robione w godzinach przedpołudniowych w niezaciemnionym pokoju, co w dniach bardziej pochmurnych dawało nieszczególne zdjęcia. Nie ulega wątpliwości, że najlepiej jest robić zdjęcia w ciemnym pokoju przy przystosowaniu wszystkich warunków do stałego oświetlenia elektrycznego.

Przeważnie fotografowane strony były przykrywane lustrzanym szkłem, co ma jednak tę ujemną stronę, że nie zawsze można było ustawiać lampy pod najkorzystniejszym kątem, a to ze względu na padający na obiektyw odblask. Zmuszało to do zwiększania siły światła przy obiektywie, a przez to samo zmniejszało ostrość zdjęcia. Kodeksy o zupełnie gładkich powierzchniach stron mogły być z powodzeniem fotografowane bez szklanej przykrywy. Z reguły jednym zdjęciem obejmowano dwie strony, co jest o połowę tańsze, a jeszcze bardziej szybsze niż fotografowanie każdej strony oddzielnie, a daje, jeżeli chodzi o łatwość odczytania, zupełnie zadowalające wyniki, za wyjątkiem może stron zapisanych szczególnie drobnym i wyblakłym pismem.

Przy zdobyciu pewnej wprawy w tego rodzaju zdjęciach, można przy ośmiogodzinnym dniu pracy, licząc również i wywoływanie i utrwalanie, zrobić do 200 zdjęć, obejmujących 400 stron. Cena jednego takiego zdjęcia uwzględniając, że pewna liczba zdjęć jest nieudana, wynosi 10 gr. czyli za jedną stronę wypada 5 gr. W tej niskiej cenie leży główna zaleta mikrofotografii.

Przy fotografowaniu dzieł sztuki oraz przedmiotów kultury materialnej koniecznym jest robienie odpowiednio powiększonych pozytywów, których cena przekracza znacznie koszta negatywu. Przy fotografiach rękopisów i druków można korzystać z filmowego negatywu przy odpowiednim jego powiększeniu na ekranie. Istnieją w handlu rzutniki zaopatrzone w urządzenia do przesuwania taśmy filmowej, dające powiększone obrazy w pozycji pionowej. Są one niewygodne

w użyciu, ponieważ przy wyrobionym przez długie lata przyzwyczajeniu czytania rękopisów i książek leżących na stole, trudno jest odczytywać teksty z obrazów rzucanych „na ścianę". Istniejące w handlu rzutniki przeznaczone do powiększań dające obrazy w pozycji leżącej, są również nieodpowiednie do korzystania z mikrofotograficznych negatywów w celach badawczych.

Okazało się koniecznym skonstruowanie rzutnika, łączącego niektóre cechy wspomnianych dwu aparatów i całkowicie przystosowanego do wymienionych celów. Zostało to z dużą samodzielnością dokonane przez paru pracowników Zakładu chemii fizycznej Uniwersytetu Poznańskiego, w obrębie którego to zakładu znajduje się ogólno-uniwersytecka pracownia fotograficzna [3]). Rzutnik umieszczony jest na ramieniu przesuwającym się na pionowym pręcie, a składa się z 28 wattowej żarówki (12 volt, 2,3 amp.), kondensatora, urządzenia do przesuwania filmu i obiektywu. Przy maksymalnym, mianowicie 12-krotnym powiększeniu otrzymuje się obraz formatu 29×43 cm. W granicach tych mieszczą się kodeksy najczęściej spotykanych wielkości, tak, że z łatwością można mieć powiększenie do naturalnej wielkości. Można również otrzymywać obrazy mniejsze, które będą wówczas jaśniejsze i ostrzejsze. Odpowiednie urządzenia wentylacyjne chronią film od nadmiernego ogrzania, nawet przy dłuższym odczytywaniu jednej strony. Osobne znowu urządzenie, ściskające film podczas czytania, umożliwia uzyskanie równomiernej ostrości obrazu na ekranie, a pozostawiające go wolnym podczas przesuwania, chroni film od porysowania. Po obu stronach rzutnika umieszczone są na widełkach osie na szpule, na których nawinięte są filmy. Przez kręcenie przymocowanymi do tych osi guzikami przesuwają się na ekranie poszczególne karty rękopisu czy druku.

Na jednej szpuli można zmieścić do 350 stron rękopisu. Rękopisy większe muszą być dzielone na odpowiednią liczbę części. Jest jednak rzeczą bardziej praktyczną umieszczanie na jednej szpuli mniejszej liczby stron, łatwiej jest wówczas „dojść" do karty, o którą chodzi, a cały film jest wówczas mniej narażony na porysowanie. Ażeby ułatwić nasuwanie przed obiektyw pierwszych i ostatnich zdjęć jednolitej taśmy filmowej do obu jej końców, doklejano paski odpowiednio mocnego szarego papieru długości 20 cm. Pasek przyklejony do końca taśmy przytwierdzony jest na stałe do szpuli, na której film jest przechowywany. Pasek przyklejony do początku taśmy przytwierdzany jest prowizorycznie na czas korzystania do drugiej szpuli, będącej stale przy rzutniku. Do sklejania poszczególnych części taśmy filmowej używaną była Patheina, a do przyklejania taśm papieru do filmu syndetikon.

Korzystanie z rzutnika musi się odbywać w zupełnie zaciemnio-

[3]) Konstrukcja rzutnika została opracowana przez asystentów F. Krochmala i H. Pisarzewskiego. Pierwsze modele zostały wykonane przez st. mech. M. Chłapowskiego.

nym pokoju. Aby umożliwić w takich warunkach robienie notatek, z prawej strony deski, do której przymocowany jest rzutnik, a na której leży ekran, umieszczany jest mały parawanik z lampką, chroniący ekran od jej światła, a dający dostatecznie oświetloną powierzchnię do robienia notatek.

Przy sklejaniu filmów duże usługi oddaje oświetlone od dołu szkło matowe i odpowiednio silna lupa (np. 6-io krotna). Pozwala to bez kłopotliwego w tych wypadkach korzystania z rzutnika, identyfikować poszczególne strony. To samo urządzenie może być używane przy naukowym korzystaniu z filmu, mianowicie przy sprawdzaniu drobniejszych ustępów. Odczytywanie w ten sposób całych stron, aczkolwiek możliwe, męczy jednak szybko wzrok.

Szpule z filmami są przechowywane w płaskich szufladach, podzielonych na przegródki wielkości 125 cm kub. Szuflada o wielkości zewnętrznej: 5 cm wysokości, 84 szerokości i 50 cm długości mieści 84 szpul pojemności do 30 tys. stron.

Nie ulega wątpliwości, że korzystanie przy pracy naukowej z oryginalnych kodeksów jest przyjemniejsze, szybsze i mniej męczące. Wprawdzie jasno oświetlone litery na ciemnym tle przy użyciu odpowiedniego papieru na ekran nie męczą wzroku nawet przy dłuższym czytaniu, a w każdym razie męczą bez porównania mniej niż odczytywanie fotografii „białe na czarnym", jednak niemożność swobodnego obracania odczytywanego tekstu, tak jak to jest możliwym przy oryginale, utrudnia odczytywanie miejsc niewyraźnie napisanych. Obracanie kodeksem może być zastąpione odpowiednią zmianą pozycji oka, muszą tu być jednak wykluczone pozycje głowy, rzucające cień na odczytywane miejsce. Trudności te mogą być źródłem zmęczenia. Przyzwyczajeni do odczytywania rękopisów w pozycji pochylonej męczą się przy odczytywaniu obrazów leżących zupełnie poziomo. Usunięcie tej niedogodności nie nastręcza jednak szczególnych trudności technicznych.

Nie ulega oczywiście wątpliwości, że nikt, kto podczas całego badania może mieć do dyspozycji oryginał, nie będzie korzystał z mikrofotografii. Oddaje ona nieocenione usługi w wypadkach, gdy oryginału nie można mieć stale pod ręką, a praca jest tego rodzaju, że notatki nie wystarczają i trzeba mieć stale pełny tekst pod ręką. Wypożyczanie rękopisów z innych miejscowości na cały czas badania, który może trwać i kilka lat, tylko w wyjątkowych wypadkach jest możliwe. Im więcej takich rękopisów potrzeba do danego badania, tym większe są trudności. Mikrofotografia w całym szeregu wypadków rozwiązuje te trudności. Przy podanej wyżej cenie, za 500 zł. tj. kwocie, która nawet przy naszych bardzo skromnych warunkach pieniężnych nie jest czymś nierealnym, można mieć fotografie 10.000 stron czyli 20 kodeksów po 500 str. W takich warunkach można się podejmować prac, które bez tego byłyby niewykonalne.

Mikrofotografia oddaje duże usługi nawet wówczas, gdy się sprowadza z innych miejscowości rękopisy w celach ich sfotografowania. Jeżdżenie z całą aparaturą jest kłopotliwe i suponuje albo posiadanie

własnej aparatury, co w naszych warunkach tylko wyjątkowo jest możliwe, albo możność jej wypożyczenia, co dotychczas jest zupełnie niemożliwe. Rzeczą dla pracowników naukowych najwygodniejszą, a z ogólnego punktu widzenia najbardziej pożądaną, byłoby urządzenie pracowni fotograficznych, uwzględniających również i mikrofotografię w ważniejszych ośrodkach pracy naukowej w Polsce. Umożliwiłoby to otrzymywanie potrzebnych zdjęć bez ponoszenia kosztów przesyłki i bez narażania rękopisów na ryzyko przy przesyłce. Najpilniejszą jest sprawa założenia takiej pracowni w Warszawie, posiadającej najbogatsze zbiory. *Jan Rutkowski* (Poznań)

Posiedzenia Sekcji historii społecznej i gospodarczej Towarzystwa Naukowego we Lwowie.

Od stycznia do lipca 1937 odbyła Sekcja 5 posiedzeń naukowych Liczba osób obecnych na posiedzeniach wynosiła przeciętnie 16, a zabierających głos w dyskusji 7.

Przedstawiono następujące referaty:

1) 12. I. 1937 doc. dr Karol Koranyi: Strategia gospodarcza miast włoskich w średniowieczu. Obecnych było na tym posiedzeniu 19 osób. W dyskusji zabierali głos: PP. Głąbiński, Inglot, Włodarski, Jukniewicz, Charewiczowa, Karpiński, Rozdolski, Styś i referent.
2) 9. II. 1937 dr Julian Pelc: Ceny w Gdańsku w XVI i XVII w. Obecnych było na tym posiedzeniu 17 osób. W dyskusji zabierali głos: PP. Dąbkowski, Styś, Karpiński, Rozdolski, Kącki i referent.
3) 9. III. 1937 mgr. Franciszek Jukniewicz: Zjawiska meteorologiczne, stan urodzajów i pomory w Polsce w latach 1697—1750. Obecnych było na tym posiedzeniu 16 osób. W dyskusji zabierali głos: PP. Inglot, Tarnawski, Furtak, Kącki, Rozdolski i referent.
4) 4. V. 1937 mgr. Erazm Kostołowski: Włościanie w literaturze politycznej w latach 1846—1864. Obecnych było na tym posiedzeniu 13 osób. W dyskusji zabierali głos: PP. Kącki, Rozdolski, Inglot, Styś i referent.
5) 15. VI. 1937 dr Roman Rozdolski: Stosunki poddańcze w b. Galicji 1772—1848. Obecnych było na tym posiedzeniu 17 osób. W dyskusji zabierali głos: PP. Inglot, Karpiński, Styś, Kostołowski, Hejnosz, Kącki, Zubyk i referent.

Streszczenia referatów mieszczą się w Sprawozdaniach Towarzystwa Naukowego we Lwowie.

Program pracy Państwowego Instytutu Kultury Wsi na rok 1937.

W dniu 14 maja odbyło się w Ministerstwie Rolnictwa i Reform Rolnych pierwsze zebranie Rady naukowej Państwowego Instytutu Kul-

tury Wsi. Zebranie w zastępstwie prezesa rady prof. Wł. Grabskiego otworzył prof. dr W. Staniewicz. Po przemówieniu ministra Poniatowskiego, które dotyczyło poglądu rządu na prace Instytutu, wygłosił referat programowy dyrektor Instytutu, docent dr J. Chałasiński.

Prelegent przedstawił na wstępie zadania Instytutu według dekretu Prezydenta Rzeczypospolitej z dnia 30 września 1936 i według statutu. Zadaniem Państwowego Instytutu Kultury Wsi jest posuwanie wiedzy o wsi, systematyzowanie doświadczeń w zakresie pracy społeczno-kulturalnej, a nie prowadzenie realizacyjnej akcji praktycznej. Instytut będzie utrzymywał stałą łączność z instytucjami naukowymi i ośrodkami pracy praktyczno-realizacyjnej dla wspólnego opracowywania zagadnień objętych programem. Z trzech statutowych zadań Instytutu: badania życia zbiorowego wsi, opracowywania metod pracy oraz poradnictwa, w pierwszym okresie działalności P. I. K. W. na plan pierwszy wysuwa problemy badawcze nad różnymi dziedzinami życia wsi. Całokształt problemów badawczych Instytutu ujął dr Chałasiński w cztery działy:

I. Wieś jako zbiorowość, jej potrzeby, instytucje i przemiany.

II. Wieś i miasto.

III. Warstwa chłopska w narodzie polskim.

IV. Akcja społeczno-kulturalna na wsi.

W dziale I-szym wyodrębnił następujące kierunki badań: 1. Badania nad potrzebami kulturalnymi wsi. 2. Badania nad rodziną chłopską. 3. Badania nad odłamami społecznymi wsi. 4. Badania nad ośrodkami społeczno-kulturalnymi życia wsi. W dziale II-gim podkreślił zagadnienie wyświetlenia wpływu miasta na życie społeczne i kulturalne wsi oraz wzajemnych stosunków wsi i miasta. W dziale III-im podał następujący zakres badań: 1. Rozwój ruchu ludowego. 2. Ruch młodowiejski. 3. Inteligencja pochodzenia wiejskiego. 4. Uniwersytety ludowe. W dziale IV-tym prace Instytutu będą miały na celu zbadanie działalności instytucyj kulturalnych oraz zasięgu i skuteczności akcji społeczno-kulturalnej na wsi w dziedzinie: 1. Szkolnictwa powszechnego. 2. Szkolnictwa zawodowego rolniczego. 3. Dokształcania i oświaty pozaszkolnej. 4. Czytelnictwa i akcji bibliotecznej.

W dziale I-szym Instytut rozpoczął już opracowywanie następujących zagadnień: 1. Studium zbiorowego życia wsi Babica (pow. rzeszowski). 2. Studium społeczno-kulturalnej roli parafii Hyżne (pow. rzeszowski). 3. Studium Koła Młodzieży we wsi Hyżne. Zamierza opracować w najbliższym roku: wsie przodujące (wzorowe), znaczenie gromady jako jednostki samorządowej, dorobek społeczno-kulturalny powiatu makowskiego, zagadnienie rodziny chłopskiej (tu już rozpoczęto badania odnośnie wsi Lipnicy na Orawie), wybrane wsie osadnicze, utworzone drogą parcelacji. W dziale II-gim Instytut rozpoczął już studia: o służbie domowej w Warszawie, o zagadnieniu odpływu ludności ze wsi do miasta (wieś Grodzisko Dolne pow. Łańcut, drugi temat w odniesieniu do powiatu gostyńskiego). W dziale III-cim rozpoczął Instytut następujące badania: 1. Inteligencja pochodzenia ludowego. 2. Badania nad współczesnymi pisarzami ludowymi. 3. Ruch młodowiejski. 4. Prasa

ludowa. 5. Chłop w literaturze pięknej ostatniego stulecia (1830—1930). W dziale IV-tym rozpoczął Instytut następujące prace: 1. Badania nad społeczno-kulturalnymi skutkami szkoły powszechnej. 2. Badania nad szkołami rolniczymi. 3. Badania nad bibliotekami gminnymi i akcją biblioteczną na wsi. 4. Badania nad życiem książki i pracy na wsi. 5. Badania nad domami ludowymi. 6. Badania nad uniwersytetami ludowymi. 7. Badania nad społecznymi skutkami komasacji. 8. Badania nad organizacją i ośrodkami przemysłu ludowego.

Instytut ma zamiar opracować nadto następujące publikacje (podręczników): 1. Stan dotychczasowych badań nad wsią. 2. Problemy społeczno-kulturalne wsi w Polsce. 3. Metodyka zbierania materiałów dla P. I. K. W. 4. Centralne instytucje społeczno-kulturalne działające na wsi.

Już w najbliższym czasie przystąpi Instytut do wydawania własnego biuletynu i naukowego czasopisma, poświęconego zagadnieniom społeczno-kulturalnym wsi. Instytut przewiduje utworzenie archiwum materiałów do zagadnień wsi i rozwoju warstwy chłopskiej.

Sprawa ochrony materiałów rękopiśmiennych do dziejów Galicji.

Zakład Narodowy im. Ossolińskich, któremu Fundator naznaczył jako cel pielęgnowanie pamiątek przeszłości dla dobra nauki i narodu, podjął ostatnio inicjatywę gromadzenia, ochrony i ewidencji materiałów do historii b. Galicji w epoce autonomicznej. W tym celu, w porozumieniu z prof. Bujakiem jako prezesem Towarzystwa Naukowego i Polskiego Towarzystwa Historycznego odbyła się dnia 16 marca 1937 r. konferencja, na którą Kurator Ks. A. Lubomirski zaprosił znawców i świadków wspomnianego okresu dziejów naszej dzielnicy a także urzędników Zakładu z dyrektorem dr L. Bernackim na czele. Zagaił posiedzenie Książę Kurator i podkreślił, że Zakład Narodowy im. Ossolińskich, występując z inicjatywą w sprawie źródeł do historii b. zaboru austriackiego, czyni to w poczuciu własnego obowiązku służenia temu społeczeństwu, z którego się narodził i którego ofiarności zawdzięcza swój rozwój i swoją świetność.

Następnie Kustosz Tyszkowski odczytał list Prof. Fr. Bujaka, nieobecnego na posiedzeniu z powodu choroby. Prof. Bujak, nawiązując do poruszonych już dawniej przez siebie postulatów w sprawie organizacji archiwów i zbierania źródeł, podkreślił, że zarówno Archiwum Państwowe, dyr. A. Czołowski przez swoje zbiory ofiarowane do Ossolineum, jak i obecna Dyrekcja Ossolineum mają wielkie zasługi wobec przeszłości Galicji, lecz w tej dziedzinie jest jeszcze bardzo wiele do zrobienia, zwłaszcza, jeżeli się zwróci uwagę na źródła znajdujące się w rękach prywatnych a stanowiące cenne uzupełnienie źródeł oficjalnych. Podkreślił fakt, że nie ma przechowanego ani jednego archiwum starostwa galicyjskiego, ani jednego archiwum wydziału powiatowego, ani jednego archiwum sądu powiatowego, a właściwie ani jednego archi-

wum sądu okręg., a nawet sprawa archiwaliów sądów apelacyjnych dotąd nie jest w pełni załatwiona. Jeszcze gorzej jest ze źródłami do historii gospodarczej. Izby handlowe i przemysłowe oraz towarzystwa rolnicze mają stare swoje akta przetrzebione, spalone lub sprzedały je już na makulaturę. To samo jest z czysto prywatnymi źródłami do historii gospodarczej. Stąd historia rolnictwa, przemysłu i handlu w XIX i XX w. przedstawia się u nas gorzej niż w wieku XVIII. Gdy się to uprzytomni, zrozumiałą będzie tym więcej inicjatywa Zakładu Narodowego im. Ossolińskich. Prof. Bujak podnosi w końcu trudności, jakie powstaną, gdy się zechce zebrać resztę zachowanych dotąd źródeł do historii poszczególnych gospodarstw rolnych i leśnych i przedsiębiorstw z XIX i XX w. Dotarcie do nich, zorientowanie się w ich składzie, a następnie zapakowanie i przewiezienie ich do Lwowa wymagać będzie znacznych nakładów tak na wynagrodzenie odpowiednio przygotowanych uczonych archiwistów, jak i na koszta przewozu. Dodaje też z naciskiem, że podniesione przez niego uwagi na temat źródeł do historii gospodarczej, nie mają na celu zmniejszenia znaczenia zebrania najobfitszego korespondencji politycznej i innych źródeł do historii Galicji od osób prywatnych i zgromadzenia ich w Ossolineum. Chodzi tu o podkreślenie, jak wiele jeszcze mamy do zrobienia, jeśli idzie o zachowanie od zagłady źródeł do historii XIX i XX w.

Kustosz Tyszkowski omówił pokrótce, co Zakład Ossolińskich zebrał, jeśli idzie o źródła do b. Galicji. Wymienił kolejno archiwa rodzinne Lubomirskich, Sapiehów, Pawlikowskich, Jabłonowskich, Wasilewskich, Drohojowskich, Hohendorffów i inne, cenne puścizny rękopiśmienne uczonych jak Szajnochy, Bielowskiego, Kętrzyńskiego, Kubali, Balzera, Ptaśnika i Zakrzewskiego, następnie Pilata, Małeckiego, Czarnika, Kasprowicza i innych. Osobno wymienił zbiory do historii Galicji darowane do Ossolineum przez Włodzimierza Kozłowskiego, Tadeusza Romanowicza i przez Galicyjskie Towarzystwo Gospodarskie i ostatnio zbiór A. Czołowskiego. Odnośnie dalszej akcji gromadzenia śladów naszej przeszłości w omawianym czasie proponuje rozpocząć propagandę ochrony tych źródeł, ich inwentaryzacji, przekazywania ich do Ossolineum lub do jakiejkolwiek innej instytucji publicznej.

W dyskusji nad tymi przemówieniami zabierali głos: dyr. A. Czołowski, prof. Piniński, ks. prof. Gerstman, prez. Dembowski, hr. Dzieduszycki, dr Dwernicki, hr. Cieński, prez. Rybicki, inż. Hausner, sen. Wysłouch, dr Tyszkowski i książę Lubomirski. W rezultacie tej dyskusji wybrano komitet dla gromadzenia i ochrony materiałów do b. zaboru austriackiego, w którego skład weszli: hr. St. Badeni, prof. Fr. Bujak, prez. I. Dembowski, mec. dr T. Dwernicki, prof. St. Głąbiński, inż. A. Hausner, red. Br. Laskownicki, dr J. Gw. Pawlikowski, marsz. St. Niezabitowski, prof. Zdz. Próchnicki, prez. inż. St. Rybicki, red. B. Wysłouch.

Po zebraniu Red. Laskownicki zgłosił na rzecz Ossolineum archiwum Towarzystwa Dziennikarzy Polskich, dr Longchamps złożył papiery Albina i Tomasza Rayskich oraz własny zbiór materiałów do Wiel-

BIBLIOTEKA GŁOWNA
Politechniki Śląskiej
P 165/37

kiej Wojny. Hr. R. Zaleski zac
W kilka dni później Ossolineu
bitowskiego i zgłoszenie archi
oraz kilku instytucyj gospodarczych, m. i. jednej [illegible].

Archiwum Kościa-Zbirohowskich.

W kwietniu 1937 darowała na rzecz Ossolineum p. Halina Dąbrowska (z Warszawy) archiwum rodzinne Kościa-Zbirohowskich, obejmujące materiały rękopiśmienne od XV—XIX w. Historyka gospodarczego zainteresują dokumenty familijne Kościa-Zbirohowskich (razem 455), następnie papiery i akta do spraw majątkowych Kościa-Szeliskich w. XVIII—XIX (dobra Opole i Hołowczyce na Podlasiu), w końcu akta sądów ławniczego i radzieckiego m. Brańska od 1709—1810.

Rękopisy historyczne A. Małeckiego.

Oddział rękopisów Zakładu Narodowego im. Ossolińskich ukończył ostatnio inwentaryzację puścizny rękopiśmiennej po śp. A. Małeckim, która została wpisana do Inwentarza rękopisów pod numerami 6297—6316. Tu zwracamy uwagę na materiały historyczne A. Małeckiego wpisane do tego Inwentarza pod numerami 6308—6315. Są to następujące rękopisy: I. Władza książęca (notaty do ustroju skarbowości piastowskiej, miar gruntowych etc.). II Lokacje na prawie niemieckim. III. Stosunki społeczne w pierwotnej Polsce. IV. Milites. V. Szlachta. VI. Wolni (Liberi). VII. Notaty źródłowe i różne wypisy (trzy rękopisy). VIII. Indeksy osób i rzeczy z dziejów politycznych, w końcu nazwy dzieł i autorów w alfabetycznym porządku (dwa rękopisy). Mniejszą wartość posiadają rękopisy prac drukowanych tego uczonego, natomiast cenne są jego wypisy źródłowe i uwagi do kwestyj wyżej wymienionych i pokrewnych.

POLITECHNIKA ŚLĄSKA
BIBLIOTEKA GŁÓWNA
w Gliwicach

BIBLIOTEKA GŁ
Politechniki Śląskiej
P 165/37